

Les Matins méditerranéens¹

Livraison avant-première : le problème du titre (24 mars)².

Pirchi 'na storia accusi annava a toccari un tasto prciso della sò natura, attratta certo dalle facenne giudizairie, ma puro, e forsi soprattutto, da quella matassa 'intricata che è l'anima dell'omo in quanto omo.

Andrea Camilleri, *La Rete di protezione*.

L'exergue est une pratique autorisée du monde de l'écriture, et surtout peut-être du monde de l'écriture universitaire.

Je me souviens de l'exergue que j'ai mis au début de ma thèse de doctorat sur les *Catégories* d'Aristote. Alors que je bossais du mieux que je le pouvais sur ce livre étrange et difficile, j'avais découvert qu'Augustin prétendait qu'il était d'une simplicité pour ainsi dire ridicule et qu'il n'y avait rien là, aurait-il dit s'il avait parlé québécois. Le passage des *Confessions* disait une expérience tout à fait contraire à la mienne, et un peu pour me moquer de moi, mais pour me moquer d'Augustin itou, j'avais mis la citation au tout début de mon texte universitaire. Or un de mes lecteurs et de

1. Ce texte, produit au jour le jour, a été revu et corrigé : comme je le dis à la fin, plusieurs erreurs de syntaxe et d'orthographe ont été enlevées (celles qui restent le seront peut-être un jour lors d'une autre relecture) ; les phrases jugées mal construites ou trop obscures ont été refaites ; les notes, comme celle-ci, ont été ajoutées pour éclairer ou corriger ou compléter les propos originaux.

2. Chaque livraison était précédée d'un titre, d'une date de production initiale et d'une épigraphe, laquelle annonçait quelque chose du texte qui suivait, que ce soit directement, ou par métaphore, ou par antiphrase. C'était une sorte d'imitation comique de la pratique universitaire bien connue.

mes juges avait décidé, contre tout ce que j'écrivais par la suite, que c'était ce que je croyais pour de bon et me faisait la leçon avec une colère qu'il avait de la difficulté à contrôler.

En tout cas, et voici un avertissement valide pour tous les exergues, ou épigraphes, qui suivront : l'auteur de ces pages n'est pas toujours d'accord avec ceux qu'il cite. Et par méchanceté, le premier qu'il cite, un Sicilien génial, n'est pas traduit : débrouillez-vous.

Je veux écrire un peu durant ce voyage. Comme je l'ai fait l'an dernier (et même deux ans avant cela) alors que Mu et moi découvrirons la Sicile. J'avais appelé l'ensemble *Heureux qui comme Ulysse*. J'y notais à mesure les faits et impressions de mon odyssee qui me mena de Rome à Paris en passant par Naples, Palerme et Taormina. (Hum... *Mon* odyssee... Je me rends compte dès le début que je me mens : mon odyssee n'a jamais été à moi, puisque Mu y était d'un bout à l'autre et que Bernard et Monique en ont été une partie essentielle. Mais bon, je me comprends, et c'est l'occasion de faire comprendre, dès le début, que je serai obligé de mentir comme ça bien souvent.)

Cette fois, durant ce nouveau voyage, moins Ulysse et plus Socrate, je voudrais me détacher, au moins un peu, un peu plus mettons, des événements quotidiens pour toucher à différents thèmes qui m'ont intrigué de par les années : au lieu de faire du rase-motte sur le vie de tous les jours d'un privilégié de la société et d'un aristocrate des temps démocratiques, le boomer gras dur que je suis voudrait s'élever au-dessus du-jour-le-jour et de ses petits faits pour surplomber tout cela et se donner le temps et la tâche de penser.

(Et pourtant on verra, j'en suis persuadé d'emblée, que le quotidien s'introduira dans l'intemporel. Donc second, ou plutôt, deuxième mensonge.)

Penser... Hum et même re-hum... Ça fait déjà prétentieux, ce qui n'est certes pas hors personnage, ni surtout hors auteur. Mais on pourrait dire, et c'est ce que je fais ici, qu'il s'agit de reprendre un autre quotidien, celui qui se passe dans la tête. En tout cas, dans ma tête, il n'y a pas un jour où je ne me surprends à jongler pendant quelques minutes, voire une bonne heure.

Jongler. J'aime bien ce terme pour dire l'exercice de la pensée impromptue, celle qui joue avec des idées-boules, ou plutôt des idées-météores qui arrivent d'on ne sait où et qui ne durent pas cinq minutes dans le ciel de la conscience, qui surgissent et disparaissent sans qu'on sache pourquoi, ni par quoi elles sont là ni à quoi elles pourraient bien servir. *Jongler* les fait durer quelque temps encore.

Rêver, disait-on du temps de Rousseau. Soit errer presque sans but d'une impression à une autre, d'un détail à un autre, mais en retenant les bouts de l'exercice qui ont intéressé, qu'on a taquiné, puis qu'on aurait dû laisser, parce qu'elles sont folies qui interrompent le sérieux de la vie.

Allons-y donc. Mais il faut commencer par le commencement, comme disait ma mère. Si je veux me donner à cette tâche, il serait utile de trouver un titre, un titre qui parle, du moins un titre qui me parle, pour me rappeler mon intention, pour me fixer un but. Quelque chose qui soit assez prétentieux pour me contraindre un peu. *Rêveries du promeneur solitaire* est déjà pris, et je ne suis pas solitaire, et surtout peut-être

je ne prétends pas être l'unique promeneur : n'a pas l'humble prétention de Rousseau qui veut.

Pour ce qui est de *Bribes et miettes*, je l'ai déjà pour ainsi dire employé dans le titre de ma page Internet : les Reliefs. Et je ne veux pas me répéter. Quitte à mettre plus tard ces mots-ci, revus et corrigés et complétés, dans la section des Inédits des Reliefs. Si, et c'est un grand si, je réussis à faire, et bien faire, ce dont je rêve. On verra bien. Mais *Bribes et miettes*, non... Il faut autre chose.

J'aime bien *Les Propos à propos de tout*. Ça me fait penser aux *Propos de table* de Plutarque. Et dans le meilleur des scénarios, ça ressemblerait à cette *folie* qui est sortie de la plume de Plutarque. (Mais avait-il une plume en main ? Sûrement pas. Et ma plume à moi est un ordinateur qui éclaire mon visage ce matin.)

J'aime tout autant *Cent fois rien*. Ça détourne l'expression « trois fois rien », et ça pointe vers les 100 jours et plus qui constitueront ce voyage, et ça rappelle le « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage », conseil du trop sérieux Boileau, dont je ne suivrai aucun des conseils. (Je lui en veux d'avoir copié Ovide en éliminant Socrate. Mais ça c'est une autre histoire que j'ai racontée ailleurs.)

J'aurais bien aimé faire un clin d'œil à Shérérazade et appeler ces pages *Mille et une fois rien*. Mais je n'ai pas de tyran à séduire, et je n'ai pas la volonté si admirable de la belle dame : elle voulait sauver les fortunes, femmes et familles attaquées par le pauvre et trop puissant Sharia. (Non, mais quel prénom prophétique.) Et surtout peut-être les 100 et quelques jours qui viennent et leurs 100 et quelques riens à écrire me paraissent trop lourds à porter. (Et j'annonce

ici de façon formelle que je me réserve le droit d'abandonner à tout moment : je suis en vacances ; je suis paresseux ; et le quotidien, celui qui vient avant sa description et bien avant la réflexion aura ses droits et me prendra bien du temps et de l'énergie : manger, digérer, se promener, dormir et jaser, c'est essentiel à la vie de voyageur ; on ne fait les choses avec le sérieux de l'homme, ou la femme, de carrière, mais on y met du sien et donc du temps.)

En revanche, il me semble parfois, mettons qu'il me semble aujourd'hui, ou plutôt il me semble ce matin, que le meilleur titre serait *Les Matins méditerranéens*. Voilà : c'est décidé. Mes pensées, mes mots, mes bribes et miettes faites de rien porteront ce titre. Pour toutes sortes de raisons, mais au moins parce que ça me rappelle Aulu-Gelle et ses *Nuits attiques*.

Va donc pour ce titre. Et je regarde par la fenêtre de mon bureau... La lumière sur Québec est magnifique. Grâce à Muriel les valises sont faites, l'itinéraire est tracé, les papiers sont en ordre. Nous partons dans quelques heures.

L'exergue se traduirait, si mon sicilien n'est pas trop mauvais, comme suit : « C'est parce qu'une histoire semblable arrivait à toucher un point précis de sa nature, attirée sans doute par les affaires judiciaires, mais aussi, et peut-être surtout, par l'écheveau emmêlé qu'est l'âme de l'homme en tant qu'homme. » *Camilleri* parle ainsi de ce qui passionnait son héros, le commissaire *Salvo Montalbano*, *Salvuccio* pour son ami *Mimì*. Et en révélant ce qui se trouvait cacher chez son personnage, il révèle ce qui passionne celui qui l'a créé

et qui a écrit tant et tant de pages depuis qu'il a 70 ans. *Mamma mia!*

Livraison première : un retour sur le titre (25 mars).

Comme à mon seul ami je veux bien vous l'apprendre.
L'allégresse du cœur s'augmente à le répandre.
Et goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez votre part, je pense, à l'heure de mes affaires.
Adieu, je vais songer aux choses nécessaires.
Molière, *L'École des femmes* IV.6.1177-1182.

Ces pages, si un jour elles s'écrivent porteront le titre *Matins méditerranéens*. Nous ne sommes pas encore en Méditerranée : nous devons attendre un jour pour prendre l'avion qui nous portera à *Palermo*. Ce matin-ci n'est pas un matin, parce que voyage et décalage horaire obligent, ce matin français, ou parisien, ou beauvais n'est plus un matin. (Quel est l'adjectif pour la ville de Beauvais et son aéroport ? *Beauvaisien* ? *Belvasien* ? *Beauvaisis* ? À l'aide, Olivier...) Je reviens un moment sur l'inspiration de mon titre, soit le livre d'Aulu-Gelle.

Qu'est-ce que les *Nuits attiques* ? C'est un livre, ou plutôt vingt livres remplis de trois fois rien et de propos bizarres et éclectiques, de rêveries avant Rousseau et de bribes et miettes. J'y trouve des réflexions puissantes sur la différence entre Xénophon et Platon, des remarques détaillées sur une coutume romaine obscure, le rappel d'une expression bizarre en latin, suivi on ne sait pourquoi d'une interrogation sur un point de droit gréco-romain insignifiant, et des anecdotes concernant le maître de l'auteur, un certain

philosophe Favorinus, pour ainsi dire un oublié de l'histoire. J'ai découvert Aulu-Gelle en lisant les *Essais* de Montaigne, dont il serait facile de montrer que le plus grand penseur français a trouvé une première inspiration chez le plus inconnu des penseurs latins.

Aulu-Gelle est aussi et peut-être surtout le champion de l'appropriation culturelle. En tant que Romain éduqué par les Grecs, il passe son temps à passer d'une civilisation à l'autre, et il le fait sans mépriser le monde grec qu'il admire et dont il reconnaît l'intérêt et même la grandeur. (Vous ai-je dit que je préfère le mot *civilisation* qui renvoie à *civilisé* et *civil* plutôt que *culture*³ ?) En tout cas, Aulu-Gelle va de Rome à Athènes et d'Athènes à Rome, sans réduire son monde, le monde latin, à une sorte de servilité honteuse : les Grecs sont grands, dit-il à chaque page, mais les Romains, nous les Romains, nous sommes intéressants aussi. Il ne fait pas non plus de la civilisation grecque quelque sous-produit de consommation pour Romain tout-puissant. Et ainsi se forge la civilisation pont, la gréco-romaine, qui a servi à l'Occident et qui a même fabriqué l'Occident, en accomplissant la tâche que les Occidentaux se sont donnée pendant les siècles qui ont suivi.

3. Sociologie aidant, ou plutôt sociologie mal comprise nuisant, le mot *culture* arase tout : la pratique, culinaire et autre, de la gourgane, la danse en ligne, les dessins de garderie des marmots du coin, mais aussi la pratique la plus obscure d'une civilisation perdue réappropriée par des retraités en mal de loisir, le cinéma western des années 50, la chanson populaire de la Tchéquie (ou du Québec), et tant d'autres choses qui me semblent peu importantes, sont appelées de la culture et revendiquées selon le critère absolu de notre époque, une subvention étatique. Je préfère le mot *civilisation*.

C'est ici qu'il faudrait ajouter une lamentation sur la chute de l'Occident. Mais très peu pour moi, merci. Je n'y crois pas. Je suis bien trop ignorant pour mépriser mon époque et mes concitoyens, ou plutôt mes contemporains. Et d'abord, il y a bien trop à faire d'intéressant et de plaisant pour se payer la pose du catastrophisme de rigueur des intellectuels. Les cent mille riens dont sont faites la vie, les idées cocasses qu'elle fait naître, cela m'appelle et me fascine, et me semble digne d'être dit et vu, comme avant. Demain prendra soin de lui, et l'Occident, cette civilisation qui ne cesse de mourir, comme le veut son nom, renaîtra encore une fois de ses cendres qui n'ont jamais été des cendres, ou du moins qui couvaient le feu essentiel pour ceux qui voulaient bien le découvrir.

Et puis le voyage, demandez-vous ? Que puis-je dire des heures d'attente à l'aéroport et des heures assises dans un avion et des heures assises dans un taxi qui mène à Beauvais ? Je suis un mauvais voyageur, je l'avoue ici et je le répèterai quelques fois et en ferai la preuve performative sans m'en rendre compte : pendant les trajets, je ne me sens pas bien ; je ne me sens à l'aise (à peu près) que quand je suis arrivé quelque part, et que je peux commencer à vivre, c'est-à-dire à faire ce que je fais à Québec, mais ailleurs. Et qu'est-ce que je fais quand je suis chez moi ? Je marche et je regarde. Et à Beauvais, haut lieu de la civilisation française, j'ai marché et j'ai regardé. Le centre historique est souvent super intéressant et la cathédrale est saisissante. Mais d'autres parleraient mieux de cela.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Beauvais>

Moi, je veux raconter comment nous nous sommes perdus en revenant à notre hôtel où nous attendaient nos sacs et notre chambre et une douche. Perdus sans Internet pour nous guider, et n'ayant pas la flèche de la cathédrale pour nous orienter, nous avons demandé à un honnête citoyen si nous étions sur le bon chemin... Hésitation, réflexion, et puis confirmation... Quelques pas encore, un rond point, à gauche et l'hôtel nous sauterait au visage, a dit le vieux monsieur. (Il est même revenu sur ses pas pour nous répéter les instructions. Décidément...)

Après une demi-heure sans trouver l'hôtel, nous répétons notre demande à une passante. La dame nous dit que non, non, il fallait rebrousser chemin et tourner à droite cette fois, puis après quelques centaines de mètres, tourner à droite encore une fois. Nous repartons en tirant la leçon qu'il ne faut jamais tenir compte de ce que disent les vieux messieurs. Et que les Beauvaisiens⁴ sont comme les Italiens : ils disent n'importe quoi pour faire plaisir à leur interlocuteur.

Après une autre demi-heure, nous désespérons d'être sur le bon chemin. Muriel prend les grands moyens, se rebranche sur notre service Internet de Québec, et nous voyons que nous sommes à quelques minutes d'arriver, mais parce que nous avons fait une longue boucle inutile. Nous repartons en tirant la leçon qu'il ne faut jamais tenir compte de ce que disent les dames qui font une promenade avec leur chien. Et surtout qu'il faut toujours avoir confiance en ce que

4. J'ai vérifié : c'est bien cela.

disent les vieux messieurs. Car en arrivant nous avons vu qu'il avait dit vrai et qu'il aurait suffi de faire comme il avait suggéré, et nous serions rentrés une bonne heure plus tôt. En arrivant à l'hôtel, j'ai vu Denis se mettre à quatre pattes et donner un bisou au sol, comme un cardinal italien arrivant pour la première fois en terre québécoise. Une fois à l'hôtel, nous avons trouvé nos chambres, ce fut un repos bien mérité.

En tout cas, moi qui craignais que je n'aurais pas fait grand chose aujourd'hui, je peux conclure : « Beauvais, capitale de la marche ». Je vais tenter d'ajouter cette devise sur la page Wikipedia.

Livraison deuxième : être ou ne pas être (26 mars).

En plus de cela mon fils, sois averti que faire des livres est un travail sans fin et que beaucoup d'étude fatigue le corps.

Ecclésiaste 12 12.

Hier matin, car c'est le matin du deuxième jour en voyage, nous nous trouvons au centre historique de Beauvais. Et j'ai vu la place Jeanne Hachette et la statue qu'on a consacrée à cette héroïne locale, qui a joué un rôle dans la défense militaire de la ville, lors d'une victoire contre Charles le Téméraire. (Ha ha ha : quel surnom excellent...) Comme Muriel, j'ai été frappé par cette sculpture (il y aura sans doute une photo) et j'ai refait à son pied (au pied de la statue, pas de Muriel, quoique...), l'expérience du pouvoir de cet art. Ça nous offre l'image d'une sorte de Marianne pré-révolutionnaire de la ville. (Or dans l'église, on trouve l'image de l'inévitable Jeanne d'Arc, cette autre héroïne, nationale cette fois.)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Jeanne_Hachette

Et je me suis retrouvé, en imagination, quelques instants à Québec, au Parc Montmorency, encore sous la neige, au haut de la côte de la Montagne. J'imaginai la sculpture de Louis Hébert, héros lui aussi, mais agriculteur, héros lui aussi mais d'un pays vaincu. Et je pensais à la statue de son épouse Marie Rollet, au pied de la sculpture surélevée de son homme : elle est assise et entourée de ses enfants. Ouais... c'est n'est ni Jeanne d'Arc, ni Jeanne Hachette, ni Marianne... Nous avons nous aussi les images qui nous définissent. Et quelques belles statues pour les mettre devant nous yeux.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Hébert_\(colon\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Hébert_(colon))

https://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Rollet

Hamlet dit les mots « être ou ne pas être », et en fait une question : en somme, il se demande s'il fait mieux de continuer de vivre ou de mourir ; il faut qu'il choisisse parce que vivre, ce n'est pas mourir, et mourir, ce n'est pas vivre. À moins que...

Mais bon, je reviens à l'alternative de base. Il semble bien que rien, et donc les humains itou, ne peut être et ne pas être en même temps, ou encore que l'être suit le non-être quand quelque chose apparaît, et que le non-être suit l'être quand quelque chose disparaît.

En revanche, malgré ce qu'on pense sans trop y penser, il est tout à fait raisonnable de dire et de prétendre que quelque chose peut être et ne pas être en même temps. C'est même la condition première de la

solidité des choses. Car si une orange est une orange, c'est qu'elle n'est pas une pomme, et encore moins le Soleil : ce qu'elle est lui impose de ne pas être autre chose ; voire, plus elle n'est pas autre chose, plus elle gagne de la solidité et de la définition, et encore une fois vice versa : plus elle est elle-même, moins elle a de *la place* pour être autre chose. (Machos, notez bien.) Bien mieux, une orange est tout à fait ce qu'elle est, c'est parce que la frontière qui la sépare des autres choses est étanche. Être sans ne pas être, c'est le monde de la confusion et de l'à-peu-près et des approximations politiques.

Surtout peut-être, puisque ce qui est quelque chose n'est pas autre chose, la vérité et l'erreur sont possibles. Dans un monde d'approximation, devient reine la rhétorique qui fait que tout est dans tout (à prononcer à la québécoise : « toute est dans toute »).

Certes, les consensus mous et les gentillesses du « tout le monde a raison » me tentent et sont souvent nécessaires sur le plan pratique. Au contraire, la vérité sur la vérité, c'est que ceci n'est pas cela, du fait que ceci est bel et bien ceci. Et l'erreur vient de ce que si ceci n'est pas cela, ceci ressemble à cela, et que cette ressemblance fait croire qu'il y a identité. Et voilà où l'exercice de la pensée trouve sa première règle : voir et dire ce qui est semblable tout en voyant et disant ce qui est différent.

Il est possible, non il est nécessaire donc, d'être et de ne pas être.

En revanche, il y a certes une autre façon de prétendre que l'être et le non-être coïncident. D'abord chez les hommes et les femmes, les mortels et les mortelles. Une des vérités les plus terribles au sujet de

la vie humaine, c'est qu'elle est minée, ou complétée, par le fait et la conscience que chacun change, et donc qu'il avance dans le temps et qu'il ne sera plus ce qu'il est, et qu'un jours il ne sera pas. L'être humain, avance en se renforçant sans doute, quand il passe de l'enfance à l'âge adulte, et que ses moyens et ses besoins augmentent. Mais il avance en s'affaiblissant pour retrouver peu à peu l'impéritie de l'enfance. C'est la seconde enfance, et le néant pur et simple, sans dent, sans yeux, sans goût, sans rien du tout, dit le Jacques de Shakespeare. Mais que ce soit d'une façon ou d'une autre, dans la croissance ou l'affaiblissement, la vie humaine est faite de mille morts, qui fondent la nostalgie des enfances perdues et les craintes de la mort à venir.

Et cette prise de conscience du pouvoir du temps fiché en soi, devient tout de suite par rétroaction, une prise de conscience de la fragilité des choses. Si je vis dans le temps, si je m'use à la longue, c'est vrai aussi des choses : une chaise vieillit, un fruit pourrit, l'été prend fin. Il y a là de quoi réfléchir et même de quoi s'attrister. Et les poètes ne s'en privent pas, de même que les ados gorgés de vie, mais jouissant de leur émotivité à fleur de peau et leur expérimentation émotive.

Et la tristesse convient, et les poètes ont raison, et les ados, dont j'étais, n'ont pas tort, à la condition de se souvenir que la chaise a été construite, que le fruit est né et que l'été a suivi le printemps. Et d'abord que l'été a suivi l'hiver qui a suivi un été. La déchéance, et l'échéance finale, n'existent que sur fond de naissance et de renaissance.

Il y a donc ici une tentation terrible, soit de penser la fragilité comme une sorte de vérité première. Et d'angoisser. Je ne suis pas de cette école. Et il me semble qu'elle n'a pas lieu d'être, ou plutôt qu'elle est une vue de l'esprit, ou une erreur. De poète ? D'adolescent ? Peut-être. Mais une tentation de tout être humain, sans aucun doute.

Je vous avais dit que je voudrais tenter de réfléchir un peu. Et c'est la sorte de chose qui me passe par la tête quand je me promène seul au bord de la plage ou quand je suis assis dans une salle d'attente pendant les heures d'immobilité qui constituent aujourd'hui un voyage. En tout cas, je me sens du *buona gamba*, malgré une journée (et surtout une promenade) épuisante. Et nous entreprenons la deuxième partie du voyage : le trajet de Paris à *Palermo*. Demain matin, je serai dans cette capitale de la Sicile, sur la *via Giardinacchio*, et nous nous préparerons à arpenter la ville que l'an dernier, j'ai appris à aimer beaucoup. *Palermo* n'est pas Paris æet ni l'une ni l'autre n'est Québec. *Andiamo*. Nous ne sommes pas morts. Et la vie est bonne. Et Muriel est Muriel.

Livraison troisième : dire l'indicible (27 mars).

Les fables conviennent à la harangue et elles ont cet avantage que s'il est difficile de trouver des faits réellement arrivés qui soient tout pareils, il est plus facile d'imaginer des fables ; il ne faut les inventer, comme les paraboles, que si l'on a la faculté de voir les analogies, tâche que facilite la philosophie. Les arguments par les fables sont plus faciles à se procurer ; mais les arguments par les choses sont plus utiles pour la délibération ; car le plus souvent l'avenir ressemble au passé.

Aristote, *Rhétorique* 1394a4-5.

Je suis intrigué par le fait que j'écris. (Tout le monde, et son frère, écrit ; je le sais. Mais il est question de moi ici : tassez-vous !) Cela tient sans doute à mon passé de professeur. J'ai découvert très tôt que les idées que je voulais présenter, que les remarques que je voulais faire, et même que les réactions, censément spontanées, que je prévoyais produire devant une question éventuelle d'étudiant, tout cela se faisait mieux non seulement si j'y pensais d'avance, mais encore, mais mieux que tout, quand j'écrivais ce que j'allais dire, quitte à ne pas dire tout à fait ce que j'avais écrit. Mais avant d'être quelque chose que je produisais pour être plus efficace, l'écriture était quelque chose que j'utilisais pour comprendre. (Fils de l'époque de la production consommation, j'allais écrire « quelques chose que je consommais pour comprendre ».) Ceci au moins est certain : les mots venus d'ici tout près et d'ailleurs au loin, les mots venus du fond des siècles et de l'année dernière, les mots écrits et lus par un jeune Manitobain de la fin du second millénaire, ces mots ont été pour moi une merveille jamais tout à fait banalisée. Et la tentation est venue de faire comme ceux que je lisais, soit d'écrire à mon tour.

Les choses sont complexes. Enfin, il y a au moins ceci de vrai : comme des pièces de monnaie, les choses ont un pile et une face. Je le dis souvent, je l'ai écrit quelque fois, et c'est parce que c'est vrai. C'est même le fondement d'un jeu qu'on découvre bien tôt : dans une conversation, il y a toujours moyen de dire à l'autre « oui, mais... ». Mieux encore, un des plaisirs, pervers sans doute, de la vie d'un adolescent est de prendre le

monde à rebours, pour ainsi dire, et d'afficher le revers de l'avert et de le porter comme un badge d'honneur et d'en faire un avers si présent qu'on refuse l'existence de tout le reste. Les fanatismes ne sont souvent que des bêtises d'adolescent qui refusent de mourir. Oh nostalgie, quand tu nous tiens : être jeune et bête, quelle beau moment. (Bon, je cesse de me moquer.)

Car il est vrai aussi que les distinctions sont bien souvent de la mollesse, une autre forme de bêtise. Il me semble parfois que LE problème de la vie est de savoir voir le revers de l'avert, de ne pas les perdre de vue ni l'un ni l'autre, mais de savoir agir comme il faut, sans crâner et sans faiblir, selon ce que l'avert commande. Soit éviter la paresse de ne pas penser et la paresse de trop penser et de ne rien faire.

Mais ces jours-ci seront des jours de vacances... Des jours fait pour regarder justement... Et qu'est-ce que j'ai vu aujourd'hui qui aurait pu me faire penser ? Je propose de vous décrire l'indescriptible, les choses qui se voient qui se sentent, mais qui ne se disent pas... pas vraiment... Comme la différence entre Beauvais et *Palermo*.

Ça se devine tout de suite, mais ça ne se définit pas. Tout indéfinissable que ça soit, c'est peut-être quelque chose qui se décrit. Ainsi, à l'aéroport de Beauvais, on se met dans la file pour partir sur RyanAir destination *Palermo*. Un avion qui vient d'atterrir s'approche et s'arrête devant la sortie ; des passagers descendent, les uns emmitouflés contre le froid du Nord (des Palermitains), d'autres en shorts parce qu'ils sont des Nordiques qui reviennent du Sud (les Parisiens). Quand le dernier passager sort, les nouveaux passagers, c'est nous, avancent et

embarquent tout de suite, comme ça, puisque nous sommes en famille, et qu'en famille on se gêne moins... Et puis dans l'avion, on prend sa place, on place ses valises de cabines, la porte principale se ferme, et comme il y a des places libres, tout plein de gens changent de sièges. Par exemple, entre moi et une jeune femme, il y a une place, et son copain, qui était assis dans le rang en avant comme le commandait son billet, revient comme ça s'asseoir à côté d'elle. Je suis déjà à *Palermo*. Et Muriel, elle aussi, est dérangée deux et trois fois par un papa qui descend de quelques rangées pour retrouver son épouse et leur enfant. Et nous partons, mais en un sens nous sommes déjà arrivés parce que nous ne sommes plus, plus tout à fait en France.

Tout se passe bien : le vol est sans histoire. Et nous voilà descendant et passant à travers quelques nuages pour plonger dans la Méditerranée. Ouf, non... à droite, c'est la mer, d'accord, mais à gauche, ce sont des plages et des montagnes, et nous atterrissons sur la langue de terre qui sépare les deux. Et *Palermo* est toute belle dans la lumière de l'après-midi.

En descendant de l'avion, il y a un flottement parce qu'on ne sait pas s'il faut embarquer dans un autobus ou entrer tout droit dans le terminal. Rien n'est clair dans ce *Palermo* lumineux : faudra se débrouiller. Un chauffeur nous signale à grands gestes qu'il faut monter dans l'autobus. Et paf, nous sommes dans un autobus bondé, qui n'a rien à voir avec l'autobus semblable de Charles de Gaulle qui était à demi plein : on se colle les uns les autres, et on roule vers le vrai terminal, l'autre, celui qu'il faut plutôt rejoindre, semble-t-il (ai-je raison de sentir que le

chauffeur italien d'aujourd'hui va plus vite que le chauffeur français d'hier ? est-ce seulement une impression, une projection, un préjugé devenu impression physique ?).

Nous descendons de l'autobus (zéro douanes), nous trouvons le stand pour les pullmans qui entrent en ville, nous achetons nos billets (pause pipi pour certains) et nous cherchons l'arrêt. (Conversation : « C'est ici. Regarde, c'est écrit. — Non, c'est plus loin. — *Signora, è qui per andare a Palermo Centrale ?* — *No, you go further down.* — *Grazie, mille.* — Je te l'avais dit. — D'accord, mais je vérifiais. ») Et on passe par deux ou trois chauffeurs de taxi qui offrent de nous porter au centre-ville pour 7 Euros, plutôt que le 6 Euros des pullmans officiels. Pfffft ! Voleurs !

Une fois dans le pullman (nous sommes partis cinq minutes avant l'heure de départ, même si le véhicule n'était qu'à demi plein, et tant pis pour les retardataires, qui au fond n'auraient pas été en retard), nous entrons donc sur une autoroute coincée entre la mer à gauche et les montagnes magnifiques à droite. Muriel rejoint Valentina par messagerie ; elle ne répond pas à son téléphone (*telefonino*, ici). Oups. Elle ne sera pas à l'appartement quand nous arrivons ; elle avait mal noté l'heure de notre atterrissage. Il n'y a pas souci : nous passerons chez Lidl pour faire les achats nécessaires pour le repas et le petit dej.

Choses vues trois et quatre fois durant notre trajet : Au passage pour piétons qu'ils peuvent employer quand les feux le permettent, les gens traversent souvent un peu au hasard et sans tenir compte des feux, avec plus ou moins de hâte. Et même une fois, après une dizaine de personnes qui jugeaient

bien le passage des voitures, une jeune femme s'aventure sur le tard devant notre pullman qui doit ralentir, elle lève la main pour que les douze vespas qui avancent dans l'autre sens ralentissent, ce qu'ils font, et elle hâte le pas un peu pour montrer qu'elle les remercie d'avoir été aimables.

Arrivés à l'intersection de *via Libertà* (avec l'inévitable monument pompeux dédié au *Resorgimento* et plus loin une statue de Garibaldi) et la *via Roma*, on voit un *carabiniere* qui protège la partie piétonnière de *via Libertà*, devant le *Teatro Massimo* et la statue de Verdi ou de Bellini, j'oublie. Le policier est penché sur son *telefonino* et ne surveille rien : il est présent ; ça suffit ; vous êtes en sécurité, suggère-t-il par sa nonchalance ; il n'y aura pas de chauffeur fou qui foncera sur la foule à pied. Oui, oui, mais... Nous sommes à *Palermo*.

Nous arrivons à la gare *Palermo Centrale* ; nous descendons, prenons nos valises («*Grazie, grazie mille. — Prego.* ») et, tiens, au contraire de ce qu'elle avait texté, Valentina est rendue à l'appartement : nous allons donc nous y rendre comme prévu. («*Texte-lui et dis-lui que nous arrivons donc tout de suite. — C'est fait. — On passe par via Bologna, non ? — Non, par via Divisi. — Ah ! Je croyais....* »). Nous traversons la *piazza Giulio Cesare* avec une statue dédiée à... Victor Emmanuel, roi inutile, ou carton-pâte, du *Risorgimento*. Nous remontons la *via Roma*... Nous dépassons *via Divisi* et le Lidl et tournons sur *via Bologna*. (J'avais donc raison, mais j'ai la victoire discrète, sauf ici en le rappelant par écrit.) Et paf, nous sommes devant notre appartement. Valentina nous

ouvre et tout de suite... nous sommes chez nous, à *Palermo*...

Mais au fond, ça fait depuis notre départ à Beauvais que la fébrilité de la ville se faisait sentir. Nous voilà rendus en Sicile, avec donc chez Cécile pour plus de deux mois... L'aventure commence pour de bon. Demain, soleil, et promenade en ville et carte SIM. Après-demain, comme il devrait pleuvoir un peu, ce sera les églises et les musées. Enfin, c'est le projet... Mais nous sommes en Sicile, donc n'importe quoi peu arriver ; et n'importe quoi est souvent au rendez-vous.

Vérification faite, la météo a changé : il devrait pleuvoir aujourd'hui un peu, mais pas demain. Je regarde par la fenêtre... Il ne pleut pas. Qui croire ? La *Signorina Meteo* ou mes yeux ? Bienvenus en Sicile.

Livraison quatrième : dire rien (28 mars).

Certes tous les discours de Socrate ont la supériorité et le raffinement et la nouveauté et la disposition à la recherche.
Aristote, *Politiques* 1265a10-11.

On a dit, et *on* s'appelait Boileau : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. » Cet alexandrin est une sorte de preuve performative de ce qu'il propose. Au risque de dire, et pis encore de dire mal, une évidence, je reconnais d'emblée que les pages qui suivent ne sont pas bien claires : quand je pense, et quand j'écris et même quand j'écris en me relisant, je cherche mes mots, je me répète, sans parler des contradictions qu'on trouvera et que je trouverai quand je me relirai. (Car je me relis comme d'autres se peignent les matins en se regardant dans le miroir, dans l'espoir de

s'embellir ou du moins de ne pas faire peur aux autres.) Si je suis un bredouilleur, c'est sans doute parce que je ne conçois pas aussi bien que je le voudrais. Écrire est d'abord une activité de recherche, de tâtonnement, en cela, c'est semblable à la conversation et même à la conversation avec soi. Sans aucun doute, faut-il corriger ce qu'on écrit quand on le présente en public, et donc quand on le publie, mais il y a souvent des avantages à laisser les mots et les phrases et les textes dans leur désordre originel. En somme, quand on veut faire connaître, il est parfois utile de radoter et de se répéter et de changer de sujet. Il y a là humilité sans doute... mettons d'abord, l'humilité obligatoire de qui n'a pas les moyens de la fierté... Mais il y a aussi l'efficacité de la désinvolture. Quelqu'un a appelé cela la *sprezzatura*, la désinvolture aristocratique.

Hier, il ne s'est rien passé. Ce qui rend la description de la journée un peu plus difficile, vous le concéderez sans doute. Et pourtant les choses avaient bien commencé. Nous sommes passés chez Tim pour régler l'inévitable question de la carte SIM, et voilà que Muriel est branchée sur le nuage grâce à son *telefonino*, et nous aussi par conséquent en autant que nous la suivons comme les brebis obéissantes que nous sommes. Nous avons vite fait le Gesù palermitain pour préparer la visite qui aura lieu aujourd'hui. « *Quanto costa il biglietto ? Ah ! Cinque euros !* » Ouais, c'est plus cher que l'an dernier, mais on peut tout voir cette fois, la sacristie et la crypte itou... Nous repasserons. Puis, nous avons fait un rapide tour du marché du quartier *Ballarò* : en rentrant de notre promenade de

reconnaissance des lieux, nous y passerons pour y chercher le souper.

Et nous remontons la *via Maqueda* pour revoir la chapelle de l'Amiral et l'église *San Cataldo* (encore une fois, nous y entrerons demain), mais aussi la folle fontaine devant la mairie avec ses animaux plus ou moins réels qui crachent de l'eau au pied de sirènes (hommes et femmes) tout aussi peu réels et pourtant non, puisqu'il révèle la forme humaine et bien des parties qui sont couvertes d'ordinaire pour mieux les découvrir par le mensonge de l'art. Cette fois, nous sommes entrés dans la mairie, et nous nous sommes faits agressés par les enfants d'une école secondaire, lesquels attendaient les visiteurs dans le cadre de l'activité « *La scuola adotta la città* ». Il s'agit de préparer un petit laius, mettons sur la *Camera rossa* ou la *Camera gialla* (avec leurs tentures rouges ou jaunes) et d'expliquer trop vite et pas assez fort quelques détails des lieux. On vous lit un bout de papier ou un texte sur son *telefonino* (diable, bien des enfants ont des portables) ; les plus dynamiques ont appris par cœur. Nous écoutons et nous posons quelques questions et nous réussissons à saisir quelques faits en passant. Par exemple, la devise de la ville, qui accompagne la statue du génie Panormus, celui qui veille sur la cité, dit : *Panormus conca aurea suos devorat alienos nutrit*. Soit Palerme, conque d'or, (fouillez-moi, les génies sont incompréhensibles, mais celui-ci devait être lié à la mer), mange les siens et nourrit les étrangers. (C'est du joli ! Et je regarde avec admiration les instituteurs et les institutrices qui surveillent leurs ouailles et corrigent ici ou là. Oh la la ! quel dévouement.) Je ne vous dis rien de la statue qui représente une sainte chrétienne à

côté d'un génie païen : l'éclectisme règne par ici, et ce n'est pas la seule place.

Et puis nous continuons notre chemin sur *via Maqueda* jusqu'au *Teatro massimo*, qui mérite bien son nom. À droite et à gauche, de la rue devenue piétonnière (ou piétonne, comme je viens d'apprendre être le mot exact), il y a des églises et des marchands de chemise et des vendeurs de *canoli* et des cavistes, et ça grouille de monde, dont nous quatre touristes inutiles et voyeurs et radoteurs. Mais il est presque midi, et nous avons faim et nous nous sommes promis de ne pas trop en faire aujourd'hui. Nous rentrons donc et arrêtons chez celui que j'appelle *Alessandro* (est-ce bien son nom ? je n'en suis plus sûr), nous achetons des *panini* et de l'eau, et nous mangeons chez nous dans la petite cuisine. Il a fait chaud et soleil, et je suis fatigué, et *Signorina Meteo* est une menteuse qui annonçait de la pluie.

Plus tard, nous sortons chercher de quoi manger dans le marché *Ballarò* : il s'est mis à pleuvoir et tout ou presque est fermé : il n'est ouvert tard qu'en fin de semaine. Diable, il faudra s'en souvenir demain ; ce soir, nous serons réduits à faire quelques omelettes. Muriel nous trouve un caviste sur l'inévitable *via Vittorio Emmanuele*. Youpi : il est spécialiste des vins siciliens. Et voilà un *frappato*, un *nero d'Avola* et un *grillo*. Je me laisse dire qu'il a été voté meilleur vin blanc de l'année à Bruxelles... Hum ! croire ou ne pas croire, *that is the question*. Mettons que je le crois : ça sera meilleur au goût de mon imagination.

Et nous avons fait nos omelettes, et nous avons jase du rien, ou des nombreux riens, de la journée et

de mille et une autres choses, et il a plu à plein ciel comme l'avait annoncé la dame...

Ce sera la même chose demain : nous *ferons* quelques églises déjà vues, et le musée archéologique que j'avais raté et regretté l'an dernier. Ce sera agréable. Car je prends plaisir au nouveau comme tout le monde, mais je trouve aussi beaucoup de plaisir à répéter les choses. Bizarre cela : qu'est-ce qui donne le vrai plaisir, ou le plus grand plaisir : le déjà vu ou le jamais vu ? Et pourquoi prends-je autant de plaisir à regarder de vieilles choses vues par des millions de mes contemporains, mais qui faisaient partie de la vie quotidienne de gens morts et enterrés depuis des siècles ? Suis-je un croquemort ? Faudrait que j'y réfléchisse en me promenant aujourd'hui.

Livraison cinquième : le même et l'autre (29 mars).

Wisdom, in short, whose lessons have been represented as so hard to learn by those who never were at her school, only teaches us to extend a simple maxim universally known and followed even in the lowest life, a little farther than that life carries it. And this is not to buy at too dear a price.

Bref, la sagesse, dont ceux qui n'ont jamais été à son école ont représenté les leçons comme si dures à apprendre, nous enseigne seulement à étendre une maxime très simple, universellement connue et suivie même dans la vie la plus ordinaire, un peu plus loin que cette vie ne la porte. Et cette maxime, c'est de ne pas acheter trop cher.

Fielding, *Tom Jones* VI 3.

Et voilà, les enfants, ce matin, je veux tenter de répondre à la question (ou aux questions) qui m'est venue à la fin de la leçon d'hier : le plaisir, et surtout peut-être le plaisir de voir, est-il fondé dans le même ou

dans l'autre, dans la reprise et la redécouverte ou dans la prise et la première rencontre, dans la nostalgie répétitive ou dans l'aventure nouvelle ?

Dans mon cas, il me semble clair que j'ai beaucoup de plaisir à retrouver les choses, et donc à les re-connaître. Certes, connaître est bien, et le sentiment d'acquérir du nouveau, d'ajouter à ce qu'on sait et peut-être de grandir, est grand. Mais... il y a aussi, un autre plaisir, et même pour moi un plaisir plus grand à retrouver, à connaître de nouveau, à connaître et à revenir sur le fait que cette connaissance, ce fait, cette acquisition, était déjà là. « Bin, oui, c'est ça. » Voilà la phrase que j'aime entendre monter en moi quand mes yeux et ma mémoire se conjuguent.

Et hier m'a offert une série d'expériences qui confirment cette vérité bien personnelle. (Mais suis-je si original ?) Et cela a eu lieu d'abord au marché Ballarò et de la façon la plus anodine. Avant de partir visiter Palermo, nous cherchions du poisson pour le repas du soir : j'ai retrouvé une *pescheria* à ciel ouvert que j'avais connue l'an dernier ; et j'en étais tout fier et comme réconforté. Malgré la cigarette au bout des lèvres du marchand qui manipulait le poisson, malgré la propreté moins que canadienne des lieux, malgré le bruit étourdissant (motos qui passaient à nos pieds, cris des vendeurs et lazzi des passants) qui faisait que j'avais encore plus de difficulté à entendre ce qui se disait et à me faire entendre, malgré tout cela, j'y trouvais mon compte : j'avais du plaisir.

Mais en même temps, j'avais derrière la tête l'impression qu'il y avait une autre poissonnerie un peu plus loin dans la rue qui serpentait entre les maisons

inégales. Mais nous avons acheté tout de suite le *merluzzo* (c'est bien de la morue, ça ?) qu'on nous a proposé. Et puis quelques pas plus loin, nous avons trouvé l'autre poissonnerie, et elle était un peu plus propre et offrait un peu plus de variété. Donc j'étais heureux de retrouver encore ce que je savais, mais que j'avais à demi oublié. Et puis j'ai eu le plaisir d'en voir deux autres, qui n'y étaient pas l'an passé, j'en suis sûr. J'ai donc découvert du nouveau, et eu un nouveau plaisir, et un plaisir différent des deux premiers.

Puis, pour passer du quotidien et du banal à l'artistique et religieux et donc au respectable, nous sommes rentrés dans le Gesù de Palermo, cette orgie de baroque sicilien, et nous avons revu ce marbre entaillé de toutes les couleurs et dont les formes tournicotent dans tous les sens en juxtaposant les angelots et les symboles païens et les images d'animaux et objets plus ou moins réalistes.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/
Église_du_Gesù_de_Palermo](https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_du_Gesù_de_Palermo)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/
Église_du_Gesù_de_Palermo#/media/
File:Sicilia_Palermo7_tango7174.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_du_Gesù_de_Palermo#/media/File:Sicilia_Palermo7_tango7174.jpg)

Et j'ai revu la binette d'Ignace de Loyola, ou plutôt les binettes, ou plutôt la seule et unique binette qu'on trouve dix fois, cent fois, représentée, dans les peintures et sculptures. (Ignace le soldat devenu prêtre catholique qui défend le catholicisme qui ressemble tant à saint Paul, le fanatique religieux persécuteur anti-chrétien ... En tout cas, selon moi...) Donc plaisir

de retrouvailles pour ce fils des Jésuites que j'ai été et que je me reconnais être encore chaque fois que je me trouve dans un lieu dominé par mes maîtres d'autrefois. Mais cette fois, on nous donnait accès à la sacristie et à la crypte et à un musée qui offrait tout plein d'images et d'objets et de lieux, lesquels contextualisaient (vous voyez ? j'ai étudié moi, môssieu, et j'ai des mots d'universitaire) ce que j'avais vu l'année d'avant.

Puis, nous avons remonté l'inévitable *via Maqueda* pour nous rendre au musée archéologique que je tenais à découvrir. (Mais le temps et l'énergie manquaient déjà un peu, et nous n'avons pas visité l'église de *San Cataldo*. Snif ! Et voici pour ceux qui voudraient comprendre ma tristesse.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_San_Cataldo

En conséquence, aujourd'hui, je me venge en visitant la Cathédrale de Monreale.)

Et là dans un ancien couvent qui se trouve sur une petite place cachée entre *via Maqueda* et *via Roma*, j'ai eu le plaisir de me faire la preuve encore une fois que la Sicile est une folie, et *Palermo* en particulier une folie au carré. On y voyait toute sortes d'objets (statues, sarcophages, objets quotidiens) qui remontaient à la préhistoire de la région, ou au peuple sicule (les autochtones de la Sicile, arrivés sans doute de la terre ferme, malgré leur autochtonie [né de la terre même]), puis aux Grecs, et aux Phéniciens ou aux Carthaginois, et aux Romains et aux Gréco-romains. Bon, ce n'est pas le Musée archéologique de Naples, mais c'est très bien, et même agréable *parce que* c'est moins grand et

moins impressionnant. En tout cas, je me suis rendu compte encore une fois comment je suis fasciné par ce que les archéologues, ces fous fanas fascinés par les racines historiques de l'humanité, ont pu déterrer (à prendre dans le sens propre, ou presque). Et voilà que ma réflexion prend un nouveau sens : pourquoi suis-je, comme d'autres, intéressé par les traces de l'histoire qui me permettent de retrouver ce qui est caché dans le passé, mais qui survit encore dans le présent ? Suis-je en train de découvrir du nouveau ou suis-je en train de retrouver ce qui est là et ce à quoi je m'identifie parce qu'il m'a pour ainsi dire formé, parce qu'il fait partie de mon ADN civilisationnel ?

Et je me demande si le plaisir de découvrir et de redécouvrir n'est pas lié à la vie elle-même, qui est toujours nouvelle et pourtant qui demeure la même. Car vivre c'est avancer dans le temps et rencontrer quelque chose qui n'a jamais encore existé, de l'autre donc, mais c'est en même temps faire durer ce qui a déjà eu lieu et le répéter, du même en conséquence. Bon, j'arrête. Muriel va relire, et si elle ne me l'interdit pas, je vous envoie ceci, écrit un matin à *Palermo*, près de la Méditerranée.

Je voudrais écrire sans citer. Mais je me rends compte que cela est pour ainsi dire impossible : quand je pense à quelque chose, quelque chose que je voudrais original, ou en tout cas tout à fait mien, je trouve presque toujours à une phrase, ou une image, que j'ai reçue d'un autre. Avec vous, j'essaierai de limiter les dégâts, comme on dit, mais je sais déjà que mes phrases et mes idées seront bien souvent des vols.

Comme celles d'Aulu-Gelle, et de Montaigne, et de Pascal.

Le grand Pascal, un voleur ? Sans aucun doute : il chipé à tout moment à Augustin et à Montaigne, ses modèles, et ses précepteurs, dans l'art de penser, et donc dans l'art de voler. Et sur la question de la mort justement, il leur en a beaucoup chipé. Or quand il vole à Montaigne, c'est pour intégrer ses phrases et tournures dans son intuition, dans son *Apologie de la religion chrétienne*, qui bien autre chose que l'*Apologie de Raymond Sebond*.

Et sur la question de la mort il y a chez lui des remarques terribles. Témoin ceci : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais (154 Le Guern). » Et : « Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée devant l'éternité précédant et suivant ("*memoria hospitis unius diei prætereuntis*") le petit espace que je remplis et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie et m'étonne de me voir ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi (64) ?

Et voilà pourquoi il est sévère avec son maître escroc, ou avec son maître qu'il a escroqué. « Son livre n'étant pas fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé, mais on est toujours obligé de n'en point détourner. On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie, mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort. Car il faut renoncer à toute piété si on ne veut au moins mourir chrétiennement. Or il ne pense

qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre (574). »

Livraison sixième : la parole et le silence (30 mars).

On finit par tirer vanité d'un sous-entendu qui change tout, comme un signe négatif discrètement placé devant une somme ; on s'ingénie à faire çà et là d'un mot plus hardi l'équivalent d'un clin d'œil, du soulèvement de la feuille de vigne, ou de la chute du masque aussitôt renoué comme si de rien n'était. Un tri s'opère de la sorte parmi nos lecteurs ; les sots nous croient ; d'autres sots, nous croyant plus sots qu'eux, nous quittent ; ceux qui restent se débrouillent dans ce labyrinthe, apprennent à sauter ou à contourner l'obstacle du mensonge. Je serais bien surpris si on ne retrouvait pas jusque dans les textes les plus saints les mêmes subterfuges. Lu ainsi, tout livre devient un grimoire.

Marguerite Yourcenar *L'Œuvre au noir*, « La conversation à Innsbruck

La parole est d'argent, mais le silence est d'or... Enfin, c'est ce qu'on dit. Mais alors qui vous dira la circulation automobile dans les rues de *Palermo* avec ses rues étroites à six voies, dont deux files d'autos stationnées pour la journée de chaque côté, deux files d'autos stationnées en double de chaque côté pour les livraisons quotidiennes et les courses idoines, des autos qui s'arrêtent à tout moment dans les deux files qui restent, des vespas à droite et à gauche qui serpentent d'une voie à l'autre et au centre, des ambulances dont les sirènes crient, des voitures de *carabinieri* qui sont coincés dans la circulation, des piétons qui courent pour traverser en évitant les autos qui réussissent à avancer ? Pas moi, je reste coi.

Et qui vous dira le cirque qui consiste à acheter deux autres cartes SIM et essayer de se faire

comprendre et de ne pas se faire avoir ? Pas moi, je me tais.

Et qui vous dira la fatigue et les inquiétudes d'un septuagénaire qui commence à en avoir assez de voyager, qui se prépare à partir en train pour *Agrigento* et ensuite *Cava d'Aliga* le lendemain en taxi et qui a hâte de s'asseoir dans son appartement comme une poule sur son nid qui couve un œuf ? Pas moi, je me tais.

Et qui vous dira la beauté de la cathédrale de *Monreale*, ses mosaïques majestueuses, le plafond de bois si haut au-dessus de soi qu'on ne fait que deviner les détails du travail avec en plus sa chapelle du crucifix cachée dans un coin, peut-être parce qu'elle toute d'un baroque sicilien presque comique qui jure avec tout le reste ? Pas moi, je suis bouche bée.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Cathédrale_de_Monreale

Qui vous dira le plaisir de finir les premières pages d'un roman d'*Elena Ferrante* en italien, acheté tantôt, et surtout de les terminer sans grand effort et sans chercher bien des mots, le plaisir d'y avoir pris du plaisir non seulement du fait de lire, mais d'être déjà embarqué dans ce qui paraît être une saga ? Pas moi, *zitto zitto*.

Qui vous dira l'erreur de *Signorina Meteo*, qui avait annoncé de la pluie et un ciel couvert à midi, et la preuve qu'elle s'est trompé (*ho sbagliato, mi dispiace*), soit la vue sur la baie de *Palermo*, sous un ciel bleu, depuis le haut de la cathédrale de *Monreale*, et la pollution qui lève depuis la capitale à ses pieds ? Pas moi, je fais le muet.

Qui vous dira les jambes flageolantes de Muriel qui se rend compte que la terrasse qui fait le tour de la cathédrale est vraiment très haute (*alta alta*) et qu'elle se trouve dehors et que le tournis qu'elle a dans des circonstances pareilles est encore au rendez-vous, mais qui prend des photos quand même et qui avance, vite (*in fretta e in furia*), en s'appuyant son vieux bâton de pèlerin, ou de pèlerine ? Pas moi, chut.

Qui vous dira la décision de se commander la première *insalata mista* du voyage et le premier plat de *spaghetti alle vongole*, et le serveur grognon du marché Ballarò ? Pas moi, les mots me manquent.

Qui vous dira les jeunes hommes accotés sur un mur au coin de la *via Giardinaccio* et de la *via Maqueda*, des truands aux gueules de petits mafieux, avec les obligatoires casquettes de baseball vissées sur leur petites têtes de têtus tôleards, qui toisent les gens ordinaires, eux qui avancent à pied dans le rue, dans le désordre certes, mais résolu dans leur honnêteté ? Pas moi, motus et bouche cousue.

Voir

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Mafia>

et lire la première rubrique [«Étymologie»].

Qui vous dira le goût d'un verre de *Nero d'Avola* le soir dans son appartement au chaud, après une journée fraîche passée dehors ? Pas moi, je ne parlerai que par la bouche de mon avocat, et de plus j'ai la bouche pleine, et ma mère m'a dit qu'on ne parle pas la bouche pleine.

Qui vous dira les dizaines de colonnes du cloître des bénédictins, chacune différente où on découvre dans les détails des sculptures une annonce ou une nativité ou une crucifixion, et des griffons, des sirènes et des sphinx, mais aussi des rois décapités, des femmes qui pleurent et des laboureurs ? Pas moi, je sais garder un secret.

<http://teatriemusei.ovest.com/fr/cloitre-de-monreale-.php>

Qui vous dira les difficultés de la parole, mais l'impossibilité du silence et la complexe satisfaction de la prétérition ? Pas moi. Mais vous connaissez la chanson.

Il y a des expressions bizarres chez Homère. Il dit souvent que ses héros disaient des paroles ailées. On ne sait pas vraiment ce que signifie la tournure, malgré les efforts des experts pour la dévoiler et persuader les autres de la pertinence de leur dévoilement. Voici comment je la comprends.

Les paroles sont comme des oiseaux qui volent par les airs et se rendent de la bouche de l'un à l'oreille de l'autre. Mais comme pour un oiseau, entre les ailes qui le portent, se trouve le corps de l'animal, de même la parole, qui vole de l'un à l'autre, porte avec elle des émotions, des idées, des commandements. En revanche, la flèche qui part de l'arc est aussi ailée, ou du moins emplumée. Et la flèche vise et atteint sa cible, comme la parole lorsqu'elle est bien choisie. Donc les mots ailés sont des mots qui ont du corps, qui sont efficaces, qui portent de l'un à l'autre quelque chose du

réel : les mots qui disent vrai sont de mots ailés, dit le poète par un mensonge que se dit métaphore.

Voilà sans doute pourquoi les héros d'Homère utilisent une autre expression étrange, une autre métaphore saisissante. Ils disent : « Quelle parole a franchi la barrière de tes dents ! » pour reprocher à un autre ce qu'il vient de dire. Si les paroles sont efficaces, il faut s'assurer de dire la vérité, il faut s'assurer d'en mesurer la pertinence, et les dents sont comme une clôture, une enceinte qui garde à l'intérieur des bêtes dangereuses, des chiens fous.

Tout cela se trouve avec, ailleurs, la louange des mensonges d'Athéna et d'Ulysse, louange faite par le premier grand menteur de l'Occident, j'ai nommé Homère, l'artiste, le poète (celui qui fabrique, pour parler comme les Grecs), celui qui *fait des fictions* (celui qui fait des mondes). Voilà quelques méditations matinales au bord de la Méditerranée par un tout petit monsieur qui part dans quelques minutes pour la *Stazione centrale di Palermo*.

Livraison septième : voir et revoir (31 mars).

Si les techniciens ne sont pas méprisables, les philosophes non plus.

Aristote, *Rhétorique* 1397b29-30.

Un rapide bonjour du sommet d'*Agrigento*, avec à mes pieds (mais je suis assis) la *Valle dei tempi* (Vallée des Temples), et quelques temples grecs bien en vue dans la lumière du matin.

Je pourrais en parler de façon un peu objective, mais il y a des livres pour ça. Et pour les paresseux, ou les sans gênes ou les efficaces, il y a Wikipedia pour ça.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Vallée_des_Temples

Mais je ne suis pas ici pour être un technicien, quoique cela soit tout à fait respectable : je suis ici pour dire ma subjectivité personnelle à moi authentique et sans fard, vraie d'une vérité tout nue. Et puis pour parler de rien. En tout cas, je me suis rendu compte que je ne suis pas le seul à avoir visité cette ville et à en avoir parlé (vérité de La Palice). En tout cas, dans une rue du centre historique d'*Agrigento*, j'ai vu un mémorial fiché au mur d'un *vicolo* avec une citation de Goethe, traduite en italien, tirée de son *Voyage en Italie*, où il fait la louange d'*Agrigento*. En somme, Goethe et moi, même combat.

<https://luoghidautore.com/2014/09/04/vla-dimora-storica-villa-goethe-quando-il-poeta-visito-agrigento/>

En tout cas, l'an dernier quand j'ai découvert ce lieu avec Muriel et Bernard et Monique, je ne savais pas que j'y serais de nouveau moins d'un an plus tard. Il faisait chaud alors, il y avait bien des gens, et le site archéologique avait fini de m'achever (après un trajet épique en auto de par les chemins impossibles de la Sicile sous l'œil jupitérien et donc impassible et moqueur de Zeus-Internet-Google-Earth... mais vous irez voir le récit de l'an passé). Et maintenant je me dis qu'il faudrait revenir et visiter une troisième fois, pour examiner le centre historique, et faire une balade du

côté de la *Scala dei Turchi* et pour revoir les temples plus lentement encore.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Scala_dei_Turchi

En tout cas 2, hier nous avons marché depuis notre chambre double B&B (non, mais c'est vraiment beau à l'appartement MiraValle [traduction vite faite : qui contemple la vallée] lequel mérite bien son nom, nous avons marché donc jusqu'au haut du site, soit une bonne promenade, après avoir mangé chez *Alfonso*, à qui j'ai promis de parler de son *GustoSì* bien sympathique. C'était une journée que je dirais tout à fait sicilienne : il faisait presque chaud pour la première fois de notre séjour ; le ciel était clair et bleu comme ça ne devrait pas être permis ; et la mer était omniprésente.

Et puis nous avons déambulé lentement du haut jusqu'en bas, du temple de Junon (mal nommé), au temple des Dioscures. Tout était comme la première fois, mais tout était différent. Et je m'émerveillais encore une fois devant ces structures de pierres (certaines presque intactes), les plus beaux restes monumentaux de la religion grecque, et je pensais à la force de la religion, cette chose qui impose à l'être humain des efforts surhumains pour être humain en se donnant à ses dieux, parce qu'il a besoin que ses dieux se donnent à lui, et lui offrent un monde un peu moins dur, un peu plus compréhensible, en tout cas un peu plus représentable. Et j'ai eu une pensée, plus consciente cette fois, pour des gens comme Hardcastle, et pour le professeur italien qui expliquait les lieux en français à un groupe d'étudiants : les êtres humains

sont prêts à payer de leur vie pour que soit déterré et donc découvert et donc conservé ces efforts des humains qui les ont précédés. Et moi j'arrive avec mon billet de 10 euros et je peux en profiter. En somme, Hardcastle et moi, même combat.

Puis, ce fut le retour à la *maison* et au *Nero d'Avola* en empruntant un autobus (le numéro un, et non la un, pauvres Québécois que vous êtes presque tous) de la *TUA*.

<http://www.trasportiurbaniagrigeno.it/orari-e-percorsi.html>

Je suis en vacances comme on dit : plus exactement, je suis en vacances au carré, puisque je suis un homme à la retraite qui se retire par rapport à sa vie de la retraite pour ne rien faire au carré. Mais hier fut pour moi une occasion d'organiser mon retour à Québec, du moins pour en établir, dans ma tête, les grandes lignes. Et pour ne pas oublier ce à quoi j'ai pensé et synthétiser hier, je les écris ce matin. Vous êtes chanceux : je dois vous dire ce à quoi j'ai pensé parce que ça fait partie de ce périple.

Tel qu'entendu avec Johanne de l'Utaq (cette institution merveilleuse pour vieux retraités dans les bancs et devant les bancs), durant la session avant Noël, je donnerai deux cours. Je parlerai de l'*Émile* de Rousseau et des *Souvenirs* de Xénophon. Dans les deux cas, je sais d'avance que je ne pourrai pas passer à travers les œuvres dans les maigres 10 semaines qui me sont attribués. Je ferai (ou plutôt nous ferons, car il faut ajouter dans l'équation les gens qui s'inscriront au cours) ce que je pourrai, mais je prévois qu'il faudra au

moins une et même deux autres séries de rencontres pour faire un exercice de lecture qui en vaille la peine. Espérons que la trop aimable (aimable, mais sévère) Johanne me permettra de continuer.

Mais pourquoi Rousseau ? Parce qu'il le faut, parce que c'est Rousseau. Et pourquoi l'*Émile* ? Parce que c'est son livre le plus important (c'est lui qui le dit, et il sait de quoi il parle) et parce que je n'ai jamais pu en parler à ma satisfaction, et que ce sera ma dernière occasion de le tenter. Mais pourquoi Xénophon ? Parce qu'il le faut, parce qu'il est le grand témoin, ignoré des universitaires (sauf exception) de ce que c'était que Socrate, et aussi parce que j'aime les laissés pour compte, du moins les grands laissés pour compte, les La Fontaine face aux Hugo et autres poètes épiques, les Corneille face aux Racine et autres Molière, les La Rochefoucauld face aux Descartes, Hobbes et autres philosophes maîtres.

Et puis, je veux finir, si possible, un dernier livre sur Platon, qui porterait sur les dialogues *Lysis* et *Charmide*. C'est un exercice à quatre mains parce que je travaille avec un jeune homme qui assure la traduction... pour que ça soit lisible, parce que quand je m'attèle à une traduction (la meilleure façon de lire un auteur comme Platon, c'est de le traduire, soit de prendre chaque mot et de l'examiner) le résultat satisfaisant pour moi ne peut pas servir à initier au texte. Je suis intéressé par la Vallée des Temples et ses magnifiques objets produits pas les hommes, mais il y a des temples grecs de l'écriture, et le *Lysis* et le *Charmide* sont les temples de Junon et des Dioscures de la philosophie. Mettons...

Et puis, il est probable que je donne un cours court au Cercle du Savoir... Enfin, je l'espère... Et je voudrais m'atteler à la question de l'histoire et donc l'*Enquête* d'Hérodote. Il sera question de la découverte de l'Occident par lui-même à l'occasion d'une invasion militaire venue du fond de l'Orient⁵. Nous verrons bien si se confirme l'hypothèse de François, qu'il y a encore une place pour ce qu'on appelait autrefois l'éducation, dans nos cités postmodernes, branchés, multiculturalistes, trudeauistes et peut-être posttrudeauistes.

Et puis, je crois que je serai invité à faire deux conférences, et je mijote quelque chose sur les *Helléniques* de Xénophon, et quelque chose sur *Le Génie du christianisme* d'un bonhomme au nom étrange. François-René de Chateaubriand et moi, même combat.

Et puis, je veux continuer les rencontres sur les auteurs du siècle de Louis XIV. En attendant de reprendre et finir la lecture des pièces principales de Corneille, de Racine et de Molière, nous dévierons vers La Fontaine, La Rochefoucauld, et La Fayette (oh la la la !) En somme, Louis XIV et moi, même combat.

Et puis, nous voilà arrivés à Noël, à un Noël en pensée, en ce beau matin méditerranéen d'*Agrigento*, sous le ciel bleu, la mer à mes pieds et une autoroute italienne folle qui serpente dans la vallée à des centaines de mètres dans les airs.

5. Du moins, c'était l'hypothèse à cette époque. Dans les faits, je donnerai plutôt quelque chose sur La Fontaine et ses magnifiques *Fables*.

<https://www.constructioncayola.com/infrastructures/article/2015/01/06/96612/sicile-viaduc-inaugure-noel-effondre>

Livraison huitième : *siamo arrivati* (1^{er} avril).

« Vous dites vrai... Mais c'était bon, prince, de notre temps. » reprit Véra, qui aimait à parler de « son temps » comme tous les esprits bornés qui sont persuadés que la nature des personnes se transforme avec les années, et qui s'imaginent savoir à quoi s'en tenir mieux que personne sur les singularités de leur époque. Tolstoï, *Guerre et Paix*, II.1.21.

Ceci sera l'avant-dernière livraison de la première série. Il y a tant de choses à faire aujourd'hui que j'ai la tête qui tourne un peu déjà avant même de tenter de les accomplir... Ce matin est le premier de 61 matins, et il y a tout plein de questions à régler pour assurer le bon fonctionnement de la suite. Il faut quand même dire qu'avec une Muriel à la barre un bateau ne risque pas de couler : elle sait organiser les choses ; elle est la capitaine, et la navigateure, et la notaire, et la trésorière, et l'amie.

Son talent premier me semble être de trouver des gens honnêtes, et la journée d'hier, qui nous a porté d'*Agrigento* à *Cava d'Aliga* en est un exemple. (Note pour ceux qui lisent à haute voix : ça se prononce « Cava d'Aliga » ; non, « Cava d'Aliga » ; oui, oui, comme ça s'écrit ; mais l'accent est sur la première syllabe, et donc «CA-va D'A-liga » ; voilà, vous l'avez.)

Je ne dis rien de notre hôte trop sympathique au *B&B MiraValle*, qui s'appelait *Mauro* (si, si le Maure) et qui nous a ouvert les portes d'un appartement double extraordinaire. Je passe à *Michele*, notre chauffeur. Il

nous rejoint par *telefonino* vingt minutes avant d'arriver pour nous avertir qu'il sera bientôt là (tel que nous l'avions demandé) ; nous nous rendons à la *piazza* devant la *stazione di treno*, et paf, il est arrivé avec deux minutes d'avance. Et voilà un coup porté contre la réputation (souvent méritée) des Italiens, et surtout des Siciliens. On pourrait protester qu'il n'est pas Sicilien, puisqu'il est né dans un village près de Venise dont j'ai oublié le nom, qu'il a travaillé trente ans à Naples (*ero un piccolo imprenditore*) et que ce petit entrepreneur à la retraite ne vit à *Cava d'Aliga* (attention à l'accent) que depuis quelques années. Il est seulement un peu à la retraite, faut-il préciser, car il fait beaucoup de taxi cinq mois par année durant la haute saison et lorsqu'il y a des tournages dans le coin. Ce fut pour moi l'occasion de parler de notre passion pour les épisodes du *commissario Montalbano* et de la passion toute particulière de Muriel pour *Luca Zingaretti* le comédien qui incarne le *commissario*. Et re-paf, il nous apprend qu'il a été son chauffeur il y a quelques années⁶. Je sais, je sais, vous vous dites en votre for intérieur (qui a un faible pour le doute) que ce ne sont que des mots et que les Italiens racontent n'importe quoi (air connu, que j'ai chanté souvent moi-même), mais non, incrédules que vous êtes, je vous l'assure, il m'a montré une photo, où le bon et sympathique *Luca* tenait le bras du non moins bon et sympathique *Michele*. Ce dernier m'a aussi parlé de sa famille et des déchets au bord de la route et de la beauté de *Piazza Armerina* (È

6. Quand je relis cela, je suis sidéré de voir que les derniers jours à *Cava d'Aliga* se préparaient dès le premier jour qui nous y menait. Quel étrange hasard que tout cela. Quand je pense au plaisir que ma *groupie* Muriel y a trouvé, j'ai tout chaud au cœur.

molto carina) que nous comptons revisiter avec Denis et Toby.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Villa_romaine_du_Casale

Il a offert ses services de chauffeur pour la suite de notre séjour. Si les trains et les pullmans ne sont pas efficaces, il est certain que nous serons tentés par son auto... même si elle était un peu serrée pour les grandes personnes que nous sommes.

Puis, nous voilà arrivés à *Cava d'Aliga*. (C'est ça : vous l'avez eu du premier coup.) Nous y attendait notre hôtesse, *Maria Rosaria* (bin oui, Marie Chapelet, ou plutôt Rosaire, et puis que voulez vous ? c'est comme ça) et une amie de *Michele*. (J'aurais dû le dire à l'envers puisque que c'est *Maria* qui nous a suggéré les services de *Michele*.) En tout cas, ce petit bout de femme nous a montré son appartement joli, ou plutôt celui qu'elle loue en haute saison, puis est partie vite fait parce qu'elle avait tout plein de choses à faire : elle part demain pour *Milano* où elle travaille, et elle doit laisser sa *macchina* (accent sur la première syllabe, s'il vous plaît) pour que tout soit *a posto*. Il était question que nous utilisions sa voiture pour nous déplacer, et elle a organisé les choses avec ses assureurs pour que nous puissions la prendre en la dédommageant. Mais nous croyons que ce ne sera pas nécessaire... Et puis conduire en Sicile...

En tout cas, nous avons visité les lieux, puis elle est partie, et puis nous sommes allés repérer le village. En rentrant, le soleil tombait déjà, et l'air s'était refroidi considérablement. Le feu du four de la cuisine (allumé pour nous accueillir) s'était éteint, et après nos

douches, nous avons trouvé qu'il faisait frais. Pas moyen d'allumer les calorifères électriques dans les chambres. Nous lui textons. Elle ne répond pas... Nous mangeons les petits *canoli* qu'elle nous avait offerts et nous préparons les courses du lendemain, et donc les courses à faire aujourd'hui. Toujours pas de *Maria*... Je sais, je sais, vous vous dites : « Oh ces Italiens, et surtout ces Italiennes. » Eh bien non... Elle nous a répondu, nous a dit qu'elle était chez des amis, et qu'elle serait là dans quelques minutes... Il faisait sombre quand elle est arrivée après les quelques minutes annoncées. Ce fut un jeu d'enfant pour organiser les choses. Elle en a profité pour dire qu'elle repasserait aujourd'hui pour nous offrir de couvertures en plus et la literie pour le jeune homme qui doit nous visiter dans les semaines à venir⁷. Et puis, comme une fée (elle est petite et vive, mais petite et vive), elle est disparue dans la nuit après avoir demandé si gentiment comme il se faisait que je connaissais l'italien (*no, no, parlo un po, un pochetto, un pochettino*, en multipliant les erreurs et en cherchant mes mots pour mieux lui prouver ce que je disais par ma performance).

Entre la disparition de *Michele* et la disparition de *Maria*, il y a eu le repas à la *pizzeria* de la plage qui appartient à *Salvatore*. Il nous a offert son vin de la maison (*lo faccio io, è un Nero d'Avola, ma un po particolare, è un Nerissimo*) qui ressemblait à du porto plutôt qu'au vin si typique de la Sicile. Il nous a expliqué qu'il ne faisait pas de pizza l'après-midi (*per il pranzo*), mais seulement le soir (*per la cena*), nous a

7. Et qui n'est pas venu en fin de compte.

servi de bons repas (pour moi des *penne al tonno*, mais *al dente al dente*, soit à la sicilienne, ce qui veut dire presque croquantes), nous a dit qu'il n'ouvrirait pas le *martedì*, mais que si nous l'avertissons le jour avant il ouvrira pour nous puisque nous sommes des amis (*fra amici...*), puis, quand nous avons demandé comment nous rendre sur la plage à pied, alors que nous étions bloqués par le route principale qui séparait son restau de la mer, il est sorti pour nous montrer le passage *secret* qui permettait de passer sous la route et atteindre directement la *spiaggia*.

Je suis un vieil inquiet, mais je me soigne : je ne peux pas ne pas être vieux, mais je pourrais être moins inquiet. Mettons que ces découvertes sont l'endroit de l'envers de mes inquiétudes de septuagénaire. Et tout cela m'est offert parce que Muriel a un pif exceptionnel. Elle a un radar pour les gens sympathiques... Mettons un *sympathdar*.

Camus a écrit un livre, magnifique, qui porte le titre *L'Envers et l'Endroit*, qui offre une analyse de ce que j'appelle l'avvers et le revers des choses. Je me suis surpris ces jours-ci à relire quelques pages de celui qui a été mon premier vrai maître. Et je cite presque au hasard... « La brise est fraîche et le ciel bleu. J'aime cette vie avec abandon et veux en parler avec liberté : elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme. Pourtant, on me l'a souvent dit : il n'y a pas de quoi être fier. Si, il y a de quoi : ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu. C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources.

Tout ici me laisse intact, je n'abandonne rien de moi-même, je ne revêts aucun masque : il me suffit d'apprendre patiemment la difficile science de vivre qui vaut bien tout leur savoir-vivre. » En relisant cette fois-ci, j'avais l'impression qu'il me parlait de ce que j'allais rencontrer en Sicile.

Et j'ai connu un des ces moments bizarres de la vie. En lisant les mots tout simples, mais si puissants de Camus, je me suis revu en train de les lire pour la première fois. Soudain, j'étais assis au pied de l'arbre devant chez moi sur la rue Despins à Winnipeg 6. C'était l'été. Il faisait chaud. Et ses mots au sujet de la Méditerranée rejoignait l'ado que je suis redevenu, celui qui n'avait jamais vu la mer et encore moins la *Mare Nostrum* des Romains. Et je me suis rappelé que les mots d'un jeune homme déjà mort changeaient ma vie de toutes sortes de façons. D'abord, parce que je découvrais la pensée libre et forte et personnelle dans la langue de ma mère, et parce que je me découvrais moi, mais aussi parce que je découvrais la France en lisant les mots d'un Pied Noir qui se découvrait et se disait depuis son Algérie bientôt abandonnée par la mère patrie.

Évidemment, je ne savais pas encore tout cela : cette conscience de l'autre prise de conscience, celle de l'adolescent reprise par un septuagénaire, appartient au vieux monsieur que je suis aujourd'hui. Il faudrait un jour dire l'étrange mécanisme de la lecture et de son effet sur nous. Il y a des jours où je voudrais dire que la lecture et l'amitié, c'est la même chose. Et surtout que je suis, depuis l'âge de 17 ans, l'ami d'Albert Camus, qui écrivait décrivait l'envers et l'endroit pour moi. En attendant, mes amis, je vous dis « *Buon mattino* » de

Cava d'Aliga, mon chez moi, notre chez nous pour deux mois.

Livraison neuvième : la tirade de Jacques et de Gérald (2 avril).

Jacques : Le monde entier est une scène,
Et tous les hommes et femmes ne sont que des acteurs :
Ils ont leur sorties et leurs entrées,
Et un seul homme durant son temps joue bien des rôles :
Ses actes sont sept âges. En premier, il est le bébé
Qui vagit et vomit dans les bras de la nourrice.
Puis, c'est l'écolier geignard avec son cartable
Et son visage matinal luisant : il se traîne comme l'escargot
À contre cœur jusqu'à l'école. Et il y a ensuite, l'amoureux,
Qui soupire comme une fournaise, avec une ballade affligée
Faite à l'honneur du sourcil de sa maîtresse. Ensuite vient un
soldat,
Plein d'étranges jurons, et barbu comme le léopard
Jaloux quant à l'honneur, vif et prompt à la querelle
Qui cherche la bulle *Réputation*
Jusque dans la bouche du canon. Et ensuite, le juge,
À ventre bien rond rempli de bon chapon,
Avec des yeux sévères et une barbe coupée selon les règles,
Plein de sages dictons et d'exemples nouveaux,
Et ainsi il joue son rôle. Le sixième âge passe
Au ridicule vieillard maigre en pantoufles
Avec des lunettes sur le nez et une escarcelle au côté,
Ses chaussures de jeunesse, bien conservées, trop larges de tout un
monde
Pour sa cuisse rabougrie, et sa grosse voix mâle,
Retournant au fausset enfantin, qui flûte
Et siffle quant au son. Toute dernière scène,
Qui met fin à cette étrange histoire mouvementée :
C'est la seconde enfance, et le néant pur et simple
Sans dent, sans yeux, sans goût, sans rien du tout.
Shakespeare, *As you like it*.

C'est bien beau d'écrire, il faut quand même qu'il y ait quelque chose à décrire. C'est ce que je me disais en me couchant à la fin d'une journée où rien n'était arrivé. Puis, comme il m'arrive si souvent, durant la nuit quelque chose m'est venu : je vais tenter de dire la série de néants qui ont eu lieu. Et je commence... avec un premier rien...

En nous levant, nous avons découvert que le système de chauffage qui nous avait réchauffé l'appartement au début de la nuit, ne fonctionnait plus. Nous avons téléphoné à Maria Rosaria, laquelle m'a demandé si nous voulions encore de son auto. Je lui ai dit que non, que nous avions décidé contre ce moyen de transport ; elle a répondu que c'était tant mieux et que le mécanicien nous l'apporterait quand il l'aurait vérifiée et mise au point ; je lui ai dit de nouveau et deux et trois fois que non, nous n'en voulions pas, et elle a enfin compris. Donc, pas de chauffage et pas d'auto. Mais ce n'est qu'un début ; vous ne perdez rien pour attendre.

Maria est quand même passée pour nous montrer qu'il y avait un commutateur sur lequel il fallait appuyer pour que le chauffage reprenne après avoir cessé : il y a un délai de deux heures et puis plus rien à moins d'appuyer sur ledit commutateur. C'était une bonne chose à savoir avant qu'elle ne quitte pour trois semaines. En somme, elle ne sera plus là pour un bon bout, ce qui sera quand même un grand rien pour nous.

Comme nous n'avions rien à manger, Denis, Toby et moi sommes sortis de bon matin trouver le *Despar* qui se trouve tout près sur la *via Tolstoï*. Nous avons dépassé le *Crai*, une sorte de gros dépanneur, pour

nous rendre jusqu'au bout de la rue, accompagnés des jappements des chiens sans maître qui se trouvent dans une maison sur trois. Au bout de la rue, pas de *Despar*, plus rien. J'ai arrêté une dame qui filait en auto, je lui ai demandé où se trouvait ce *supermercato Despar*. Elle a réfléchi et a indiqué que c'était à l'autre bout de la rue : nous nous étions engagés du mauvais côté. Bon, mine de rien, nous rebroussons chemin. En passant devant le *Crai*, nous avons décidé de nous arrêter et d'acheter ce qu'il fallait pour le premier repas ; on verrait bien après pour le *Despar*. Nous avons acheté tout plein de choses, allant de l'eau au jambon en passant par la bière, le coca, le pain, des oranges et des œufs et du lait. Nous sommes rentrés, nous avons mangé et nous sommes sortis de nouveau pour trouver le marché des fruits et légumes sur la *piazza Mediterraneo* qui est tout juste à côté de chez nous. Arrivés là, nous avons découvert qu'il n'y avait qu'un seul marchand qui vendait de tout certes, et de bonne qualité comme nous l'avons vu tout de suite et goûté peu après. *Va be'*, comme disent les Siciliens, avec une moue qui suggère tout le contraire. En somme, ce que *Maria Rosaria* avait décrit était plutôt ce qui se passe durant la haute saison, mais nous ne sommes pas en *alta stagione*.

Comme nous avions du temps devant nous avant de partir pour nous rendre à *Scicli* dans l'autobus du coin, nous sommes partis, avec Muriel cette fois, pour trouver le *paneficio* de *Cava d'Aliga* et son excellent pain que nous promettait Google Map. Nous avons remonté le chemin communal au péril de notre vie pendant environ un kilomètre, alors que les chauffeurs de camion et d'auto portaient de *Cava d'Aliga* pour

aller à *Scicli* ou de *Scicli* pour aller à *Cava d'Aliga*. À la longue, nous avons trouvé le lieu : le *panificio* était fermé, parce qu'il n'existait plus, n'ayant laissé en ce bas monde que l'affiche du commerce. Bon, il faudra acheter notre pain frais à *Scicli* quand nous irons plus tard. Nous sommes donc rentrés par un autre chemin qui atteignait la *spiaggia* vide par des petites rues qui montraient des maisons vides, souvent fort jolies, propriétés des gens de *Ragusa*, *Modica* et *Scicli* qui y vivent en fin de semaine, durant les vacances et surtout lors de la haute saison, mais qui en ces jours frileux restent chez eux. Nous avons quand même trouvé une *pasticceria* qui offrait tout plein de pâtisseries qui pourront servir à l'avenir.

En repassant sur la *via Tolstoï* et donc devant le *Crai*, nous avons compris qu'il n'y avait plus de *Despar* contrairement à ce qu'indiquait Google Map. C'était donc du *fake news*, ou comme j'aime bien le dire, une contrevérité, soit du néant. Je me demande si c'est Trump, ou ses adversaires politiques, ou les Russes, qui en sont responsables. Je suppose qu'on ne le saura jamais. En revanche, alors que nous passions de nouveau devant le *Crai*, quelqu'un est sorti à la course pour demander si nous n'avions pas oublié notre jambon. Denis venait tout juste de me dire qu'il n'avait pas trouvé ledit jambon et voulait savoir si c'était moi qui l'avais mis dans le frigo. Je lui disais que non quand nous avons été rejoints comme je viens de le dire. Je suis donc entré dans le commerce, j'ai retrouvé le paquet que la caissière avait noté et que nous avons payé, mais qu'elle, ou nous, n'avait pas mis dans nos sacs. Et voilà qu'un petit rien nous a été rendu pour nous consoler de la perte du *Despar*. Il faudra donc

aller à *Scicli* pour faire des achats plus importants. Mais le *Crai* s'est montré bien suffisant pour les achats quotidiens et les gens d'une honnêteté scrupuleuse.

De retour à l'appartement, nous avons découvert qu'il n'y avait plus d'eau chaude. Nouvel appel à *Maria Rosaria* qui était sur le point de partir. Elle nous a expliqué, ce qu'elle venait de découvrir, que l'eau chaude venait du système de chauffage voltaïque sur le toit et que l'eau chaude, qui avait fourni à nos 4 douches d'hier et au premier lavage, était due à ce système, mais que comme il n'y avait pas eu de soleil (c'était la nuit), il n'y aurait pas d'eau chaude pour un bout. En revanche, comme mesure complémentaire on pouvait mettre le système électrique en marche, mais alors on ne pouvait pas chauffer l'appartement. C'était bon à savoir. Nous l'avons remerciée, et elle est partie pour *Scicli* où elle prendrait un autobus pour *Catania* et ensuite l'avion pour *Milano*. Ouf ! Nous l'avons échappé bel une seconde fois. En partant, elle nous a confirmé qu'il y avait un marché de poisson tout près. Un peu plus tard, chez le boucher, nous avons appris que non, il n'y avait rien de semblable : s'il y a un marché de poisson, c'est en été. Encore une fois, il faudra se rendre à *Scicli*.

Pour en finir avec les riens, ou presque (car des riens il y en a beaucoup, et même il y en a une infinité) nous avons décidé de rentrer pour manger (*pranzare*) et parler de tout et de rien, et surtout pour décider de ne pas nous rendre à *Scicli*. J'ai parlé alors de la célébration de la *Madonna delle milizie* qui a lieu tous les ans, laquelle fête l'apparition de la Sainte Vierge pour aider les soldats du roi normand Roger, celui qui a fait construire la cathédrale de *Monreale*, pour les

aider à vaincre les Maures, les Sarrasins, les Musulmans, choisissez votre terme. Cette fête, qui a lieu à la fin de mai tous les ans, est une de ces célébrations religieuses cocasses dont la Sicile a le secret. Un peu plus tard, en lisant sur le sujet, j'ai découvert que cette année, pour la première fois depuis des siècles, on fêterait plus tard, soit le 15 juin, quand nous serons déjà rendus en Grèce : un autre rien, que je comble à l'instant au moyen de Satan Internet. (Maudit Russes, maudit Trump, maudits médias de gauche, choisissez votre explication ridicule.)

<https://www.youtube.com/watch?v=WIFrLTfmlPE>

<https://www.thethinkingtraveller.com/fr/thinksicily/guide-de-la-sicile/villes-et-cites-en-sicile/scicli.aspx>

Voici donc un dernier rien (sauf que... voir plus haut) : il n'y aura pas pour nous d'aventure à *Scicli* à la fin mai pour assister à cette fête. Dommage... Ou comme on dit en Italie, *peccato*. Ou en Sicile, sans doute : *peccatù*. Ce qui se traduit en quasi français comme suit : peuchère.

Il n'en reste pas moins qu'il y a là matière à réflexion : comment dit-on le non-être, ou ce qui n'apparaît pas et qu'il faut pourtant dire ? Comment dire le silence ? Comment décrire une nuit sans rêve ? Pauvre Platon (il y a une *via Platone* à *Cava d'Aliga*), qui voulait nous tourner vers les Idées, lesquelles avaient comme trait principal d'être indicibles, et certes invisibles et insensibles. Aristote (il y a une *via Aristotele* à *Cava d'Aliga*) a cru s'en tirer en parlant de la substance, qui se tenait sous ce qu'on pouvait voir et penser de façon

à soutenir les accidents vus et pensés ; ce qui faisait que la substance était la chose qu'on ne pouvait dire qu'en disant qu'elle n'était pas les accidents, qui eux pouvaient être dits.

Pour ne rien dire des autres poètes épiques, il fallait être un poète comme Dante pour décrire pendant trois livres et des milliers de vers, la vie après la mort, cette vie que personne qui vit n'a jamais vu (c'est axiomatique). Le *sommo poeta*, le top des poètes, le numéro un des menteurs, et le père de la langue italienne, a créé sa comédie (j'espère que vous saisissez la plaisanterie qui se tapit dans le titre) en décrivant un voyage qu'il n'a jamais fait dans un monde à trois étages dont chacun des étages est plus que problématique. Mais moi, je le crois, Dante, *di necessità*, comme il dit la seule fois qu'il se nomme à la fin de son œuvre, entre autres parce que j'ai donné des centaines d'heures de cours sur lui, que j'ai lu sa *Commedia* bien des fois avec bien des gens et surtout peut-être parce que des amis m'en ont offert une édition magnifique qui contient le texte, une traduction et des copies des lithographies de Doré, qui lui non plus n'a jamais vu la vie après la mort, du moins au moment où il l'a représentée. (Soit dit en passant, il y a une *via Francesca di Rimini* en plein *Cava d'Aliga* : je le sais ; je l'ai vue... pas *Francesca*, la rue.) C'est *Francesca* qui raconte sa vie d'amoureuse, d'infidèle et de martyr dans le chant 5 du livre de l'*Enfer*.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Francesca_da_Rimini#/media/

File:Dore_Gustave_Francesca_and_Paolo_da_Rimini_Canto_5_73-75.jpg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Francesca_da_Rimini

Bon, il faudrait bien qu'il y ait quelque chose d'intéressant et de beau dans le texte de ce matin. Je vous donne donc l'original de la traduction que je vous ai offerte au début. C'est la tirade de Jacques, le philosophe mélancolique de *Comme il vous plaira*. Comme tant d'autres philosophes, on se moque de lui parce qu'il parle de choses qui n'intéresse personne, soit de la vie dans son ensemble.

Jacques: *All the world's a stage,
And all the men and women merely players;
They have their exits and their entrances,
And one man in his time plays many parts,
His acts being seven ages. At first, the infant,
Mewling and puking in the nurse's arms.
Then the whining schoolboy, with his satchel
And shining morning face, creeping like snail
Unwillingly to school. And then the lover,
Sighing like furnace, with a woeful ballad
Made to his mistress' eyebrow. Then a soldier,
Full of strange oaths and bearded like the pard,
Jealous in honour, sudden and quick in quarrel,
Seeking the bubble reputation
Even in the canon's mouth. And then the justice,
In fair round belly with good capon lined,
With eyes severe and beard of formal cut,
Full of wise saws and modern instances;
And so he plays his part. The sixth age shifts
Into the lean and slippered pantaloon
With spectacles on nose and pouch on side;*

*His youthful hose, well saved, a world too wide
For his shrunk shank, and his big manly voice,
Turning again toward childish treble, pipes
And whistles in his sound. Last scene of all,
That ends this strange eventful history,
Is second childishness and mere oblivion,
Sans teeth, sans eyes, sans taste, sans everything.
As you like it II.7.1.139-167.*

Et pour ceux et celles qui veulent entendre, il y a ceci.

[http://internetshakespeare.uvic.ca//Library/SLT/
media/Sounds/ages.mp3](http://internetshakespeare.uvic.ca//Library/SLT/media/Sounds/ages.mp3)

**Livraison dixième : l'appropriation culturelle avec
Elena et Geraldone (3 avril).**

*La scuola, fin dal primo giorno, mi era subito sembrata un posto
assai più bello di casa mia. Era un luogo del rione in cui mi sentivo
più al sicuro, ci andavo molto emozionata. Stavo attenta alle lezioni,
eseguito con la massima cura tutto quello che mi si diceva di
eseguire, imparavo. Ma soprattutto mi piaceva piacere alla maestra,
mi piaceva piacere a tutti. A casa ero la preferita di mio padre et
anche i miei fratelli mi volevano bene. Il problema era mia madre,
con lei le cose non andavano mai per il verso giusto.
Elena Ferrante, *L'Amica geniale**

Encore une fois, je tente une traduction pour vous
aider : évidemment, vous pourriez vous chercher le livre
traduit par un professionnel. Et surtout vous pourriez
entreprendre la saga des *Lina* et de *Nelù*.

L'école, depuis le premier jour, m'avait semblé un lieu
pas mal plus beau que ma maison. C'était un lieu de
mon quartier dans lequel je me sentais plus en

sécurité, j'y allais toute pleine d'émotion. Je me tenais là attentive durant les cours, j'exécutais avec le plus grand soin tout ce qu'on me disait d'exécuter, j'apprenais. Mais surtout il me plaisait de plaire à la maîtresse, il me plaisait de plaire à tous. À la maison, j'étais la préférée de mon père, et mes frères aussi m'aimaient. Le problème, c'était ma mère : avec elle, les choses n'allaient jamais comme il faut.

Elena Ferrante, *L'Amie géniale*.

Je suis étonné de voir comment cette description rejoint non seulement les faits de ma propre enfance à l'école, chez les sœurs OMI, les Oblates de Marie Immaculée, mais encore leur fond psychologique : je me retrouve dans une fiction écrite par une femme (mais est-ce une femme ? il y en a pour dire que la mystérieuses *Elena Ferrante* serait un homme), une femme donc, qui crée, ou se recrée, ou ne fait que se souvenir de, une enfant à Naples découvrant le monde difficile qui était le sien. Mais je crains qu'on m'accuse d'appropriation culturelle : n'est-ce pas que je réduis ce texte, et donc l'expérience qu'il décrit, à la mienne de mâle dominateur. Oh la la ! Je devrais me mettre à genoux et admirer dans l'incompréhension humaine fondamentale, irréductible, le récit de cette victime qui décrit d'autres victimes se blessant les uns les autres, je devrais battre ma coulpe. (Et il faudrait prendre l'expression dans son sens original et non dans son sens figuré. Battre sa coulpe a son origine dans la pratique médiévale des moines qui, lors du chapitre des coupes, devaient avouer devant la communauté rassemblée leurs fautes (en latin *culpa*) en se frappant

la poitrine Pardonnez-moi, s'il vous plaît, pardonnez-moi.)

Tant qu'à me confesser, je tente de me comprendre, tout phalocrate dominateur que je sois. Et vous pourriez le faire itou, phalocrates que vous êtes, à moins que vous ne soyez, comment dire, gynécocrates, voire, comme je le dis, victimocrates... Quand j'y pense, j'ai passé ma vie à m'approprier des cultures autres que la mienne : en un sens, je n'ai fait que cela, et j'ai osé appeler cela mon éducation. En lisant Camus, le pied noir, et en examinant la vie de ce pauvre petit Socrate athénien, réduit en poudre par l'histoire, victime lui aussi, d'abord de ses concitoyens, puis de ses interprètes, et des interprètes de ses interprètes, et en suivant les aventures du pauvre fou de Nietzsche qui embrassait des chevaux et ne dormait pas et ne savait pas parler aux femmes et se défoulait, pauvre de lui avec des mots violents, mais qui disaient tant et tant sa douceur et sa souffrance et sa compassion, et en reprenant avec mes yeux (mais aussi avec mon imagination et mon cœur) la vie et les idées et en fin de compte les mouvements du promeneur solitaire maltraité par les Philosophes et l'État français et les aristocrates français...

Du coup (il faut que j'écrive un jour quelque chose sur cette expression passepartout idiote : ça viendra), je blâme Rousseau, comme je le fais presque toujours... Il me semble que la racine, une des racines, de cet arbre à mille branches (tiens, c'est joli ça), cet arbre qu'est la dénonciation systématique de l'appropriation culturelle s'enfonce et trouve son assise dans l'anthropologie de Rousseau et se déploie sur le monde de manière à lui enlever toute lumière du soleil

de la vie pleine. C'est la faute à Rousseau, comme le chantait le Gavroche de Hugo. (Et qui est un mâle dominateur *appropriateur* plus terrible que le terribissime Victor, qui portait dans son prénom sa condition, et son projet, et son ultime réussite d'appropriation.) En tout cas, j'ai bien hâte de réexaminer tout cela en préparant mon cours sur l'*Émile* de Rousseau. Soit *Émile ou de l'éducation*, ou comment éduquer sans s'approprier quoi que ce soit.

Je ne suis pas Camus (ni Socrate, ni Nietzsche, ni Rousseau, ni Hugo). Mais j'écris, et j'écris en principe pour être lu. Et ce matin, j'écris au sujet de l'appropriation culturelle. Il est donc encore et toujours question de l'écriture. Et de son revers : la lecture. Je pars donc de moi, mais un moi qui doit se confesser du péché fondamental de la brève époque qu'est la mienne, ou du moins des derniers 10 années, où tout le monde et sa sœur se plaint de l'appropriation culturelle. Mais il est question de moi ici, alors *zitto*. Il me semble qu'on commence à écrire parce qu'on a lu. (Ce qui conduit à l'œuf de cette poule : « Comment se fait-il que quelqu'un, une première fois, a écrit pour être lu ? » Mais je n'ai pas le temps d'examiner cela... peut-être plus tard...) Donc on écrit, en tout cas, j'écris maintenant par mimétisme sans doute. Et, cela aussi est vrai, par vanité sans aucun doute. Mais aussi, pour atteindre des niveaux plus respectables, je pars de l'expérience, et c'est une expérience irréfutable, que la lecture ajoute à la vie, et qu'elle s'appuie sur la production de quelqu'un qui espérait ajouter à la vie d'un autre. Et donc je pars de l'expérience que la meilleure écriture, et donc la meilleure lecture, et en

écrivain à mon tour, je voudrais y ajouter en n'ajoutant rien ou si peu que rien ; si je comprends bien, ce quasi rien que je produis pourrait faire voir ce qui était déjà vu à partir de ce que je vois ici et maintenant, ici à *Cava d'Aliga* et maintenant en avril 2019. De plus, et enfin, cette drôle de décision, celle d'écrire, vient du sentiment que certaines choses n'ont pas été dites, et qu'il faut donc les dire et lancer cette bouteille à la mer qu'est l'écrit. (La mer étant non pas la Méditerranée, mais Internet, et la bouteille n'étant pas de verre, mais d'octets filant à la vitesse de la lumière par le fibre optique.) Car même si je me rends compte que tout a déjà été dit et écrit, il y a, tapi au fond de moi, le sentiment qu'il faut redire, qu'il faut dire à partir de maintenant. Parce que les choses à dire ne sont pas seulement les grandes idées, les questions éternelles et les réponses éternelles aux questions éternelles, mais encore les choses individuelles, de ce moment de l'histoire pour d'autres gens qui entendront mieux ce moment de l'histoire et ce qu'il y a derrière lui grâce à des mots dits et écrits maintenant et ici.

Je recommence... Tout récemment j'ai fêté mes 70 ans. Cette phrase me fait rire : il y a quelque chose d'étonnant à pouvoir l'écrire. Donc je me fais vieux. Ou pour être plus exact : je me *défais* vieux. Car à un moment donné, le temps défait bien plus qu'il ne fait, et vieillir n'a plus le sens que lui donnent les parents étonnés devant leur enfant : « Mon grand, ma grande, a vieilli, a pris de l'âge, et n'est plus un enfant. » À partir d'un certain âge, vieillir devient l'expérience d'accumuler des pertes. (Comment peut-on accumuler des petits bouts de non-être ? C'est bien ce que vous

me demandez ? Je vous avoue que je n'ai pas de réponse.)

La figure pour ainsi dire emblématique de la condition du vieillard est la maladie qui porte le nom d'un certain Alzheimer. (Saviez-vous que cette maladie aurait pu s'appeler la maladie de Kraepelin ? Vous l'aviez oublié ? C'est un signe, le premier peut-être... Vous aussi, vous êtes menacés...) En tout cas, cela, maladie d'Alzheimer, est une circonlocution typique de notre époque : au lieu de dire « démence précoce », qui est une expression bien trop concrète et claire, comme *folie*, et *sénilité*, et « devenir gaga », on rappelle le nom du bon docteur : on est dans le mode de la cure de ce qui est incurable, et on est dans l'oubli, choisi, de cette terrible chose qu'est l'oubli des vieux, qui redeviennent peu à peu des enfants.

Et je tiens donc, tout vieux que je suis, à noter quelques événements insignifiants de nos premiers jours en Sicile : je ne veux pas les oublier ; je veux qu'ils survivent tant que survivra ces mots. (Et on me promet qu'Internet rend tout ce qu'on écrit éternel.) Donc...

Avant de commencer mon bref récit des événements du jour, événements se sont déjà fondus dans le non-être, j'en reviens à la question du grand âge, et à l'expérience du temps pour un septuagénaire : vieillir, c'est une sorte d'expérience quotidienne du non-être, qui est la vérité première de la mort. Cette vérité première est si grande, si imposante, si terrifiante que les religions sont en un sens rien de plus que des discours sur le néant de la mort et des promesses souvent terribles au sujet de la vie après. Il faut que les hommes, et je suis un homme, et les femmes, et je ne suis pas une femme, préfèrent entendre des récits

épouvantables au sujet de quelque chose dont on n'a aucune expérience directe plutôt que de ne rien dire. Voilà ce à quoi je pense, frileux, penché sur mon écran, au bord de la Méditerranée et sur les rives d'Internet.

Mais, à force de bla bla, et de tergiversations, je m'égare. Du coup (diable !), je ne vous dis rien de notre journée d'hier. Encore des riens, mais des riens qui se font en bougeant un peu plus : nous avons visité *Scicli*, une ville bien jolie remplie d'églises et de maisons laides et de maisons belles, et d'escaliers de pierre dérobés qui grimpent pour rejoindre des maisons construites à flanc de montagne. Ça me fait penser à *Modica* que nous avons visité l'an dernier, et que nous visiterons sans aucun doute cette année. La ville existe tellement qu'elle a une page Wiki a elle.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Scicli>

Il va presque de soi que la page italienne en dit plus, et surtout pour ceux qui ne lisent pas l'italien, offre plus d'images. Je vais la lire ainsi que bien d'autres pour préparer notre prochaine visite : j'ai rencontré une guide touristique qui nous promet d'en révéler quelques secrets... (La coquine : elle gagne sa vie en vendant de l'appropriation culturelle... Comme ça en pleine rue... Pffft ! Ces Siciliens !)

<https://it.wikipedia.org/wiki/Scicli>

Et pour les fanas comme Mu et moi, elles nous offre même une visite à teinte montalbanesque... Ce qui est pratiqué l'appropriation culturelle au carré ou au

cube, ou à la force n ; car la série de télévision, qui offre 4 nouveaux épisodes ces jours-ci à la télé italienne, est au fond une appropriation culturelle de la Sicile créée par *Camilleri* et reprise par des artistes qui ne sont pas siciliens (*Luca Zingaretti*, entre autres, celui qui joue le célèbre commissaire, [*Pronto ! Montalbano sono ! Senti...*] est un Romain pure laine... *Peccato!*) et reprise par des Anglais, des Français et des Allemands, et quelques Québécois, lorsqu'elle dévore, les coquins affamés, qu'ils dévorent des yeux et des oreilles, les images et les sons de *Fiction Italia* une ramification de RAI. Et aujourd'hui, c'est un comble, nous avons l'intention de visiter la *Mànnara*. En voici un avant-goût...

https://it.wikipedia.org/wiki/Fornace_Penna

Mais hier, il y a eu les expériences ordinaires du touriste : rencontrer un *Jerseynoise* qui visite l'Italie, un monsieur grognon qui fait des tortellini que nous mangerons ce soir, un chauffeur de l'AST qui a eu l'amabilité de nous attendre pendant que nous courions après son autobus parce qu'on ne nous avait pas dit quelle était la *fermata* de la ligne qui mène à *Scicli*, des dames qui boitent et traînent derrière elles leur caddie plein de choses pour le *pranzo* et ensuite la *cena*, deux jeunes femmes étonnées de parler à de Québécois alors qu'elles coupent du *prosciutto*, et deux ou trois malfrats siciliens qui cherchent noise et rôdent sur la *Piazza d'Italia* avec son cinéma où offrait la dernière appropriation culturelle de la machine Disney... *Dumbo* à 3 euros tous les jours du 1 au 3 avril, c'est du vol.

Livraison onzième : que votre non soit non, que votre oui soit oui, mais laissez un peu de place pour je ne suis pas sûr (4 avril).

Il faut, quand on emploie la métaphore, comme on l'a dit précédemment, la tirer d'objets propres (au sujet), mais non pas trop évidents. En philosophie, par exemple, tu dois viser à considérer le semblable dans tels objets qui ont entre eux une grande différence. C'est ainsi qu'Archytas a dit : « Un arbitre et un autel sont la même chose, car vers l'un comme vers l'autre se réfugie l'homme qui a subi une injustice. » Ou, comme si l'on disait qu'une ancre est la même chose qu'une crémaillère, car toutes deux font une même chose, seulement elles diffèrent en ce que l'une la fait par en haut, et l'autre par en bas ; — ou encore : « Les (deux) villes ont été mises au même niveau. » Un trait commun à deux choses très différentes, la surface et les ressources, c'est l'égalité.

Aristote, *Rhétorique* III, 11.

L'an dernier quand j'ai découvert, quand j'ai vu de mes yeux vus la *Mànnara*, celle que j'avais vue en image à la télé, j'ai trouvé cela bien beau. Mais moins beau que ce que je voyais en me tournant vers la gauche, où se trouvait la plage et les dunes de *Sampieri*. Je me souviens que je me suis dit : « Ouais, je ne verrai jamais plus cela, parce que je ne reviendrai jamais ici, et ce magnifique village entre *Marina di Ragusa*, que je venais de quitter, et *Marina di Modica*, devant lequel j'allais passer avant d'arriver à *Lido di Noto*, que ce magnifique village donc ferait partie de nombreuses choses demeurer inconnues, non vues, fantomatiques. Non, jamais... » Et voilà que mon *non* s'est transformé en un *oui*, et encore une fois, j'aurais dû me dire non pas *non*, ni *oui* d'ailleurs, mais *peut-être*. La vie telle qu'elle se fait est trop incertaine pour un oui sans plus,

ou un non sans plus. Un oui qui est oui, ça fait partie de décisions morales (auxquelles on est plus ou moins fidèle d'ailleurs), mais pas des prévisions sensées d'un homme prudent.

En tout cas, j'ai visité *Sampieri* hier par une journée parfaite, faite de soleil, de chaleur et de calme. Je comprends pourquoi il coûte trois fois plus cher louer un appartement à *Sampieri* qu'à *Cava d'Aliga*. Et je remercie le bon Dieu, que ça coûte moins de trois euros et que ça prend moins de dix minutes pour s'y rendre. Car j'ai bien l'intention d'en profiter souvent. (Et je m'imagine les milliers de gens qui s'étendent sur la plage en haute saison et rendent la vie des uns et des autres un peu moins agréable.)

<https://en.wikipedia.org/wiki/Sampieri>

(Désolé, il n'y a pas de page Wiki en français. Vous pouvez consulter aussi la page italienne.

<https://it.wikipedia.org/wiki/Sampieri>

Ou sicilienne.

<https://scn.wikipedia.org/wiki/Sampieri>

Du coup (oh la la !), nous sommes allés vers le centre du village, où nous avons vu des pêcheurs qui vendaient leur poisson aux habitants du coin. Nous nous sommes trouvés la maison parfaite pour y rester un jour si nous pouvons revenir. Puis, nous nous sommes promenés sur la longue plage de manière à atteindre le *Pisciottu* et à voir de plus près la *Fornace*

Penna, dite la *Mànnara* dans les épisodes de de l'émission *Commissario Montalabano*. Ça fait certes deux kilomètres et donc une bonne promenade revigorante. Puis, nous sommes revenus. Muriel nous a faits des sandwiches au *prosciutto* (à la manière Richard) ; un peu de bière (de la *Nastro Azzuro*) et la fatigue ont poussé le vieux monsieur que je suis à s'étendre sur la plage et à s'endormir au son de la vague.

On m'a réveillé pour que je puisse goûter un *gelato* (j'ai une photo de Mu mangeant le sien devant la plage : on aime bien, quand on est généreux comme moi, partager ses plaisirs) et commencer à monter tout doucement vers la *fermata* de l'autobus local. En arrivant une bonne dizaine de minutes avant le passage de l'autobus, j'en ai vu un qui partait... Je me suis dit pendant un *attimo* : « Est-ce possible que ce coquin de chauffeur soit parti avant l'heure parce qu'il n'y a jamais de clients à cette heure et parce qu'il veut prendre de l'avance... *Siamo in Italia*, mais quand même... » Je me suis senti coupable d'avoir eu cet pensée d'un instant. J'ai quand même demandé à la dame dans le *bar tabacchi* du coin si c'était bien là qu'on prenait le bus pour retourner à *Cava d'Aliga* ; elle m'a dit oui, et m'a indiqué que je n'avais pas besoin d'atteindre à l'arrêt officiel, car on me prendrait là au rond point sans problèmes.

Rassuré, je me suis assis sur les bancs de pierre devant le bar, et du coup (fichtre ! quel tic verbal !), j'ai regardé avec intérêt un client après l'autre arriver en auto, se stationner DANS le rond point, là où il y avait une petite place, dangereuse et surtout dérangeante pour les autres automobilistes, entrer dans

l'établissement pour s'acheter qui des cigarettes, qui un billet de loto, qui un café, et sortir pour reprendre son chemin. Et être remplacé par un autre. C'était bien comique. Mais du coup (assez !), je me suis inquiété de voir le temps, dont j'ai tant et tant, s'allonger et aucun bus de l'AST passer.

<http://www.aziendasicilianatrasporti.it>

Et paf ! voilà que passe un bus de l'AST, mais venu d'un autre côté. Muriel lève la main, le bus rempli d'étudiants s'arrête, elle demande s'ils se rendent à *Cava d'Aliga*, le chauffeur dit oui, nous embarquons et payons et nous assoyons sous les regards amusés d'une trentaine d'ados. (Diable que des ados, ça ressemble à des ados... comme des flocons de neige, ils sont tous différents, mais tous semblables.)

Il y avait trois d'entre eux qui collaient au siège du chauffeur dans la section interdite aux passagers, lui parlaient alors qu'il faisait et refaisait le calcul du prix de nos billets, jetant par la fenêtre un premier papier puis un autre. Il nous a chargés moins que le premier ne l'avait fait quand nous sommes descendus (ou montés) à *Sampieri*. Bon, tant mieux... Mais j'ai pu me rendre compte alors que ce qu'il avait fait était probablement tout à fait gratuit dans un autre sens : il nous a vus à la sortie du rond point, a deviné que nous avions ratés le vrai bus (il doit connaître les pratiques de son collègue) et nous a pris pour nous tirer d'un mauvais pas.

En tout cas, arrivé à la *spiaggia* de *Cava d'Aliga*, il nous a permis de descendre, et voilà que nous envoyons la main aux ados moqueurs et au chauffeur

trop aimable, nous remontons la petite côte qui mène à notre appartement, nous nous tournons deux ou trois fois pour comparer les deux plages, celle devant nos yeux et celle qui n'existe plus que dans notre souvenir ravi, nous savons juger et reconnaître la beauté supérieure de *Sampieri*, mais nous sommes fidèles à ce qui est déjà notre chez nous. Nous y avons de nouveau tout plein d'eau chaude fournie par le soleil et les cellules voltaïques, il y a un lit pour terminer ma sieste, il y a le livre d'*Elena Ferrante*, et des tortellini achetés chez *Emiliano* à *Scicli*, et du vin blanc typique de la Sicile, de l'*insolia*, fourni par le *contadino* qui ce matin vendait *frutta e verdura* sur la *piazza Mediterraneo*, et de la conversation à bâtons rompus durant le repas. Les choses vont bien. Sur cette question, je puis dire que mon *oui* est un *oui*.

De par les années, j'ai commencé tout plein de textes que je n'ai pas finis. C'est comme ça : on commence, puis on décide que ce n'est pas la peine. Mais je suis à court d'inspiration parfois. Et surtout peut-être, il m'arrive de changer d'idée et donc de changer de jugement, mon *non* peut devenir un *oui*, ou du moins un *peut-être*. Tout cela pour dire que de temps en temps je vais proposer des textes commencés que je récupérerai de mon passé : des textes *philosophiques*, des réflexions sur des thèses que j'ai voulu défendre, puis des textes que je réécris un matin, comme celui-ci. Et voilà pourquoi j'offre ce texte où je reviens sur une phrase entendu, qui portait sur des flocons de neige : on n'en voit pas beaucoup à *Cava d'Aliga*, et pas plus à *Sampieri* ; paraît qu'on en voit encore à Québec au mois d'avril ; je me dis que ce doit être un poisson d'avril. Du

coup (diable et damnation !), vous pouvez en faire ce que vous voulez, ce qui est ce que vous faites depuis le début au fond : vous dites *oui*, ou *non*. (Soit dit en passant, merci de réagir de temps en temps : ça me donne l'impression qu'il y a quelqu'un qui écoute ; je suis bavard et scribouilleur je le sais, mais je suis vaniteux itou.)

You are not a snowflake. (Tyler Durdan)

Quelqu'un m'a dit un jour que chaque flocon de neige était unique parce qu'aucun d'eux ne donne tout à fait la même figure hexagonale ; la même personne avait ajouté que ce *fait* était prouvé scientifiquement : je pouvais dormir sur mes deux oreilles et le répéter en toute sécurité. Je l'ai donc répété régulièrement, jusqu'au jour où je me suis rendu compte que cette vérité n'était pas une vérité que j'avais vérifiée. En revanche, je me suis rendu compte que l'affirmation était des plus loufoques. Il ne s'agit de penser qu'à une tempête d'hiver sur la ville de Québec pour se rendre compte que des flocons de neige, il y en a beaucoup dans ce coin de pays, qu'il y en a encore plus sur toute la terre, et encore plus pendant tout un hiver sur toute la terre et encore plus durant un siècle d'hivers et encore plus durant les siècles de siècles qu'il y a eu depuis qu'il neige sur notre planète sans parler de la neige qu'il y a sur l'infinité des autres planètes de l'univers. Comment peut-on oser dire que les flocons de neige sont tous tout à fait distincts les uns des autres ? Comment un être humain peut-il prétendre, comme je le faisais, que la science a prouvé qu'il en est ainsi ? Car il faut distinguer entre la science elle-même et la science *soft* qui pollue nos esprits crédules.

Puis, je me suis mis à examiner pour moi-même des flocons de neige. – Activité assez difficile, soit dit en passant, parce qu'ils ont tendance à fondre quand on est assez près pour les avoir à vue d'œil. – Je me suis alors rendu compte qu'ils sont bien différents, du moins les quelques dizaines que j'ai pu observer, mais qu'ils sont aussi semblables par-delà leurs différences. La plupart sont bel et bien hexagonaux, comme on nous le dit et comme on le montre dans des livres, mais quelques-uns sont *ratés* ; parmi les hexagonaux *normaux*, j'ai noté qu'il y avait entre eux une grande diversité qui dépasse mes moyens de classification ; en revanche, tous ceux que j'ai vus me paraissaient semblables. En somme, j'ai vu que par-delà l'unicité hypothétique de chaque flocon, il y a une similitude très grande, des lois de base pour les flocons de neige.

Si je parle de flocons de neige, c'est pour parler des humains. (Voilà ce qu'on appelle voir une ressemblance entre des choses qui sont bien différentes.) Les gens, sous l'influence d'un rousseauisme à l'eau de rose, ont tendance à parler de l'unicité de tous les individus humains, ce que je ne conteste pas, mais surtout à affirmer au même moment que cette unicité est un bien en soi. *You are a unique snowflake*, veut dire quand on le traduit de l'anglais au français et du *New-Age* au langage du bon sens : « Tu es intéressant parce que tu es toi-même, tu devrais t'aimer comme tu es. » Je trouve que cette idée commune de notre temps est fautive sur bien des plans. Voilà pourquoi j'aime bien quand, dans le film *Fight Club*, Tyler Durden se moque de ce dogme de la fin du deuxième millénaire.

Chacun est unique ? Je le veux bien. Mais là n'est pas une qualité admirable sans plus. Hitler était unique, mais il avait, et imposait, une unicité regrettable sur d'autres unités souvent tout autant regrettables. Et le plus vil des ratés est unique dans sa lâcheté désolante. En revanche, il y a des qualités humaines, qui appartiennent au moins à tous les humains, des qualités qui font qu'un être humain est tout à fait humain, s'il les développe : il y a des hexagones qui ne sont pas tout à fait ce qu'ils sont, qui sont ratés, qui ne sont pas encore arrivés à être ce qu'ils devraient être. L'absence de ces qualités fait de ceux qui ne les ont pas développés des êtres moins qu'humains, ce qui fait d'eux des êtres dangereux (souvent) et peu intéressants (d'ordinaire), au moment même où ils sont uniques. Certaines de ces qualités humaines sont la réflexivité, ou la *raisonnabilité*, et la capacité de se consacrer à quelque chose de plus grand, de plus durable que l'individu, si précieux, qu'est chacun. Ces deux capacités humaines sont naturelles, ai-je dit, mais elles ne sont que des possibilités ; les humains en reçoivent les racines ou les semences, ils les possèdent dans leur ADN psychologique, disons, mais rien de plus. En conséquence, elles peuvent se perdre ou au contraire elles peuvent se développer.

On peut être unique et idiot, unique et méchant, unique et à peine humain ; chacun peut être unique et admirable, unique et réfléchi, unique et énergique. La question cruciale de la vie n'est pas d'être unique – paraît que les flocons de neige le sont. La question cruciale est de développer en soi ce qui fait qu'on est tout à fait humain, humainement humain, l'être

humain qu'on devrait être. Voilà pourquoi il faut réfléchir sur les flocons de neige.

Livraison douzième : quand il pleut, il n'y a rien à faire, il faut savoir ne rien faire (5 avril).

"You are uniformly charming!" cried he, with an air of awkward gallantry; "and I am persuaded that when sanctioned by the express authority of both your excellent parents, my proposals will not fail of being acceptable." To such perseverance in wilful self-deception, Elizabeth would make no reply, and immediately and in silence withdrew; determined, that if he persisted in considering her repeated refusals as flattering encouragement, to apply to her father, whose negative might be uttered in such a manner as must be decisive, and whose behaviour at least could not be mistaken for the affectation and coquetry of an elegant female.

« Vous êtes uniformément charmante ! s'exclama-t-il, avec un air de galanterie maladroite, et je suis persuadé que quand elle sera approuvée par l'autorité expresse de vos deux parents, ma demande en mariage ne manquera pas d'être acceptable. » À une telle persévérance dans l'aveuglement, Elizabeth ne voulut pas répondre, et se retira tout de suite et en silence, décidée, s'il persistait à considérer que ses refus répétés étaient un encouragement flatteur, de s'adresser à son père, dont le refus pourrait être exprimé de façon à être décisif et dont le comportement au moins ne pourrait pas être pris pour l'affectation et la coquetterie d'une femelle élégante.
Austen, *Orgueil et préjugé*, chapitre 19.

Il serait difficile de dire à quel point j'ai appris de Jane Austen et combien de fois je me suis surpris à rire tout haut en lisant une des scènes, souvent terribles, qu'elle a créées. Ceci est sûr : j'ai lu chacun de ses romans des dizaines de fois, et je suis le chef des FJAQ (fanas de Jane Austen (chapitre de Québec). Pour reprendre les mots de son amoureux ridicule, monsieur Collins, elle est le charme littéraire incarné, elle qui savait décrire la bêtise humaine avec une finesse et une justesse qui me

remplit d'admiration, d'envie et de honte (parce que je me reconnais bien plus dans ses salauds et ses idiots que dans ses héros). Elle était fière de son talent, mais ironiquement fière (si, si, c'est possible parce que tout est possible pour cette magicienne), talent qu'elle disait insignifiant parce qu'il décrivait des choses insignifiantes. Sans aucun doute, mentait-elle parce qu'elle savait que le contraire était vrai : qu'elle abordait les questions humaines les plus graves (allant de la vérité de la religion chrétienne à l'impossible relation entre parents et enfants en passant par la seule chose qui compte, soit l'amour et l'amitié) à partir de cette insignifiance et en traitant le tout avec un humour si doux qu'on avait de la difficulté à la prendre au sérieux. J'aurais besoin de tout son talent : parce que moi, je dois parler de l'insignifiance d'une journée pluvieuse. Ne craignez rien : vous ne serez pas ébloui... le soleil de la Méditerranée, celui d'avant hier à *Sampieri*, ne fera pas partie de la description.

Il y a les grandes joies de la vie, et il y a les petites joies. Je le sais parce que dans notre appartement, on peut dire que nous avons réussi à nous offrir une journée complète avec de la chaleur dans les pièces principales et de l'eau chaude pour les douches de chacun, alors qu'il faisait maussade et pluvieux dehors. Et voilà que je suis sûr que je serai heureux à rien faire pendant les prochains 60 jours. (Ici, j'entends Muriel me dire que c'est moins que cela, et qui me donne le chiffre exact, mais en oubliant que le mois de mai comportera 31 jours.)

La preuve en est que je n'ai rien fait que manger, dormir, lire et rire pendant toute la journée en regardant la pluie tomber à l'extérieur, à penser au livre

sur Jane Austen que je ne réussis pas à faire avancer et surtout à écouter les cloches du *Cuore immacolato de Maria*, ou le *Cuore di Maria immacolata*, je ne sais plus, à moins que ça ne soit *Madonna Maria* tout court.

En tout cas, il faisait si bien chez nous que nous avons décidé de nous promener dans la bruine du jour. Nous avons donc fait une tournée par la plage en passant devant chez *Salvatore* pour voir si sa *pizzeria* était ouverte, ou du moins s'il était là : nous lui commanderons 4 pizzas. Mais il n'y était pas, ce qui veut dire que je passerai de nouveau à la fin de la journée. Nous avons descendu sur la plage où les vagues, les plus fortes de celles que nous avons vues jusqu'à maintenant, battaient la plage. Nous avons remonté chez nous en passant par le chemin qui longe la plage, en choisissant les maisons les plus belles et les mieux placées dans lesquelles, selon nos rêves éveillés, nous vivrons nos printemps successifs, avec ou sans enfants et petits-enfants en visite. Puis, nous avons monté jusqu'à chez *Crai* pour acheter quelques bidules pour la maison.

J'ai dû retourner au *Crai* plus tard dans la journée, juste avant de me rendre chez *Salvatore* chercher les pizzas. J'y ai rencontré encore une fois le sympathique proprio. Il s'efforce de me dire quelques mots en français depuis qu'il m'a entendu parler avec Muriel ou Denis. Je lui ai précisé cette fois que je préférerais qu'il corrige mon italien cahoteux. Alors, puisqu'il est un Sicilien, il s'est mis à *chiacchierare* à une vitesse étourdissante. Mon rythme bien plus lent a ralenti la conversation. Il a appris que j'étais ici pour près de 2 mois et que *ici* ne signifiait pas en Europe, non pas en Italie, non pas en Trinacrie, mais à *Cava*

d'Aliga. (Vous ne savez pas ce qu'est la Trinacrie... Oh la la ! Il faut tout vous expliquer. Et puis j'ai autre chose à faire : lisez ce qui suit.)

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Trinacrie>

Il fallait voir ses yeux s'agrandir à mesure qu'il comprenait la petitesse de mes ambitions, qui pour lui étaient d'autant plus admirables qu'elles se réduisaient à la taille de son bled. À mesure qu'il disait « *qui ?* », que je lui répondais « *qui a Cava d'Aliga* » et qu'il comprenait peu à peu que je comprenais bien ce qu'il demandait et que ma réponse était exacte et donc que le cercle qu'il faisait avec ses bras devenait plus petit, j'ai senti que je me faisais un ami pour la vie.

D'ailleurs quand je suis sorti, il m'a couru après, comme l'autre jour quand il a vu passer le monsieur qui avait payé pour du *prosciutto* mais qui ne l'avait pas emporté, et il m'a demandé où je voulais visiter pendant mon séjour, curieux comme pas un. Je lui ai fait la liste des places principales, soit *Modica*, *Ragusa*, *Noto*, *Siracusa*, peut-être *Piazza Armerina* avec une bonne dose de *Donnalucata* et *Sampieri*. Il m'a demandé comment j'allais faire ; j'ai expliqué que je comptais le faire en autobus local, en pullman ou en train. Il a tout de suite protesté qu'il fallait le faire en *macchina* ; je lui ai dit que nous n'avions pas assez confiance en nos moyens de chauffeurs ; il a tout de suite offert d'utiliser l'auto de son épouse et même de nous faire un lift les matins à 9 heures quand son épouse monte à *Scicli*. Puis, il a expliqué que pour quelques dizaines d'euros (mais il faudrait négocier ferme, a-t-il précisé, en me donnant des chiffres qu'il croyait honnêtes, pour

contrer la surenchère de ses concitoyens tous voleurs [*tutti ladri*]), il pourrait nous trouver des gens qui nous conduiraient à ces endroits. Il a précisé qu'il ne fallait pas voir *Ragusa* et *Modica* seulement le jour, mais encore *alla sera* quand les villes s'illuminent, et donc que le retour en pullman serait impossible. En somme, il a été charmant et envahissant et sincère. Il ne reste plus qu'à faire l'expérience de ses suggestions : un Italien est si gentil qu'il est prêt à ne pas dire la vérité pour faire plaisir et d'offrir, du moins en mots, sa version de ce qu'il croit qu'on désire. Sacré *Franco*... Car c'est ce que j'ai appris en partant : « *Grazie mille, signore. Ma come si chiama ? Franco ? Allora, buona sera, Franco, et grazie ancora una volta. Ci penso io.* »

Juste avant, je m'étais rendu *ancora* à la pizzeria de *Salvatore* (ça s'appelle l'*Ancora* avec un accent sur la première syllabe pour distinguer de l'autre *ancora*, parce qu'une *ancra* ce n'est pas un *encore*.) La porte était ouverte, mais les premières pièces étaient vides ; j'ai rencontré son cuisinier, Elvis de son prénom (si, si, j'ai rencontré mon premier Italien ⁸ portant le nom du chanteur le plus important du 20^e siècle ; ce genre de détail ne s'invente pas et pue l'authenticité et la vérité, à moins que je ne sois en train de mentir, mais faites-moi confiance, je ne suis pas un Italien). Quand je lui a demandé de préparer 4 pizzas, il avait les yeux étonnés d'un lapin pris dans les phares d'un chauffard italien fonçant dans la nuit par des rues tournicotantes. J'ai compris que les pizzas, il n'y en aurait pas avant 20h et

8. J'ai appris plus tard, comme je le signale après, que mon Italien n'en était pas un, mais un Albanais qui vit en Italie depuis une dizaine d'années.

non pas à 18h30. Heureusement, *Salvatore* est arrivé, et il a dit à son homme qu'on ferait un spécial et que tout serait prêt pour 19h30. (Faudra allonger notre apéro, manger plus de chips et boire un peu plus longtemps.) Puis, le jeune homme a fait signe qu'il n'était sûr de la commande : il faisait allusion à mon italien. Salvatore a sauvé la situation en disant : « *Come mai, quello è un Italiano.* » (Quel flatteur ! Il faut remonter plus haut pour comprendre ce qu'il venait de faire.) Mais comme mesure de sécurité, j'ai répété la commande devant lui, et je lui ai laissé un petit bout de papier avec les noms des œuvres d'art qu'il devait produire. Pour lui retourner la gentillesse, quand je suis passé plus tard et à l'heure dite chercher la commande, j'ai signalé un certificat de l'association des hôteliers qui reconnaissait l'excellence du restau de *Salvatore*, et je lui ai dit : « *Ho, Salvatore. Non sapevo que lei fosse un dottore.* » (Ce mot ne se dit pas d'un médecin, ou plutôt pas seulement d'un médecin, mais de toute personne qui a de l'importance et surtout un titre officiel, des papiers, en somme.) *Salvatore* a souri... J'espère qu'il a bien saisi que je lui retournais l'ascenseur.

Parlant d'ascenseur, il n'y en a pas à *Cava d'Aliga*, et la côté qui monte du restau à notre appartement doit faire dans les quatre ou cinq étages avant d'arriver à la porte qui mène à un escalier pour arriver à l'étage, et donc qu'il faut grimper lui itou. Je l'ai mérité cette fichue pizza, qui était bien bonne soit dit en passant. Et ainsi s'est terminée notre première journée *platte*, comme on dit à Québec. Je m'en souhaite une 40taine d'autres. (Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi il y a des quarantaines, mais qu'il

n'y pas de quatorzaines, et ce qu'on fait quand on veut parler de quatre-vingt [on ne dit quand même pas quatre-vingtaine ; voilà une question pour votre Aulugelle de petite taille à *Cava d'Aliga*, qui est elle aussi de petite taille ; je m'y mets, et je vous reviens là-dessus⁹.)

Je parlais au début de Jane Austen et de ses magnifiques romans. Mais je repense à un autre livre que j'ai lu à peu près à l'époque où je lisais *L'Envers et l'Endroit* de Camus et un peu après avoir lu mon premier Jane Austen. C'était tout à fait autre chose, soit *The Portrait of the Artist as a Young Man* (*Portrait de l'artiste en jeune homme*) de James Joyce. Je me souviens surtout du chapitre, presque démentiel, portant les souffrances de l'enfer : il y décrit le sermon d'un des pères jésuites qui l'avaient éduqué (ou qui avaient éduqué son héros) et qui prêchaient les versions *pédagogiques* des Exercices de saint Ignace, ceux qu'on offrait aux élèves des collèges jésuites de l'époque, et que j'avais entendu moi aussi, à mon époque et dans mon petit coin de pays, de la bouche de bon père Caron, S.J. J'avais lu ces pages de Joyce dans l'émerveillement : quelque chose qui arrivait au fin fond du Manitoba était arrivé ailleurs itou, et cette chose avait une étrange beauté. (Je me préparais sans doute et certainement sans le savoir, à lire Dante, que Joyce aimait tant, mais dont il n'a pas le talent. [Condition que je connais bien.])

Mais quand on remet la représentation du sermon dans l'ensemble du roman, et donc à partir de

9. Il faut aller à la livraison 54^e pour trouver mes réflexions sur ce sujet si important.

son titre, on comprend que les sermons sur les souffrances de l'enfer ont été pour Joyce, ou plutôt pour son Stephen Dedalus, soit pour le jeune homme qui allait devenir un artiste, une sorte d'expérience formatrice qui le préparait à devenir un artiste justement. Et au fond, tout dans le livre est raconté comme une invitation à devenir un écrivain. Par exemple, le premier chapitre, où caché sous la table de la cuisine, il entend des mots qui riment. *Pull out his eyes apologize.* (Je cite de mémoire et je ne réussis pas à trouver sur Internet une copie du livre.) Et je crois comprendre qu'il y a là une sorte de choix épistémologique : un artiste est quelqu'un qui croit que la beauté, et donc la rime qui produit un plaisir de représentation, est un gage de vérité ; l'unité du son fait croire qu'il y a de la vérité là, parce que la vérité, ce que chacun cherche, doit être une. Hum... Okay... Il faut que je revienne là-dessus itou. Que de choses pour ce que j'espère être une autre journée vide, en ce matin méditerranéen. Que dit *Signorina Meteo*, va-t-elle faire comme les Italiens et me dire ce que je veux entendre ou la vérité scientifique ? Voyons voir. Il fait déjà 16, il pleuvra plus tard, mais samedi : soleil, et dimanche : pluie et donc messe au chaud à l'église de *Cava d'Aliga*, et puis la semaine prochaine, plus chaud et beaucoup plus de soleil ¹⁰. En verra bien. Et puis à Québec ? OMG ! OMG ! (J'en perds mon français.)

10. Je ne le savais pas, mais je commençais à vivre le printemps le plus frais de l'Europe et de l'Italie et de la Sicile depuis cinquante ans. Je ne saurais compter le nombre de gens qui ont cherché à prouver leur bonne volonté en maudissant *questa brutta primavera*.

Livraison treizième : non, rien de rien, non, je ne regrette rien, ni le bien qu'on m'a fait (6 avril).

« Mourir fièrement, quand il n'est plus possible de vivre... La mort... lucide et joyeuse, accomplie au milieu de ses enfants et de témoins, de sorte que de vrais adieux soient possibles, puisque celui qui prend congé *est encore présent*, et capable de peser ce qu'il a voulu et ce qu'il a atteint, bref de faire le *bilan* de sa vie – tout cela par opposition à la comédie pitoyable et atroce qu'on s'est permis de jouer avec la dernière heure des mourants. »
Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, « Divagations d'un inactuel » § 36.

Dans la Bible, David, citant Moïse, lequel parlait à Yahvé face à face, révèle que nous pouvons nous attendre à soixante-ans, ou septante (trois fois 20 plus 10) ans de vie (*Psaumes* 90.9-10). Au-delà, dit-il, ce n'est qu'orgueil, peine et misère. Faisant fi de ces autorités, considérables, vous l'avouerez, Bacon dans sa *Nouvelle Atlantide*, le premier roman d'anticipation de l'Occident et donc de l'humanité, et Descartes, dans son *Discours de la méthode*, première demande de subvention étatique pour la recherche scientifique en l'Occident faite au nom de l'humanité, promettent beaucoup plus. Je ne déciderai pas qui a raison, mais je suis rendu au point d'inflexion biblique. Si je ne reçois pas un autre 70 ans, je me plaindrai directement aux deux bouffons qui se trouvent à l'orée de la modernité, quand je les verrai, si je les vois, si nous finissons à la même place, ce que je leur souhaite à la condition que ce soit au ciel sous le regard du Seigneur. J'ai hâte d'entendre leurs explications de vendeurs d'autos véreux. En tout cas, il me semble sensé de croire que j'ai vu plus d'années que je n'en verrai, et de me montrer au moins sur ce point un fidèle lecteur de la Bible.

Cela me paraît une entrée en matière importante parce qu'hier, je n'ai rien fait, et que mon présent est bien maigre, par opposition à mon passé et mon éventuel avenir cartésiano-baconien. En tout cas, je n'ai pas fait grand chose, une fois faite la rapide tournée auprès de notre *contadino* du *mercato* de la *piazza Mediterraneo* ; le circuit fut bien court, et je me suis trouvé assis ou étendu pour le reste de la journée. (Donc aujourd'hui, il faut se payer une longue promenade compensatoire.) Du coup (non, mais...) cela fait, étant donné la pluie de la journée, je ne suis pas sorti : j'ai lu *Ferrante*, que je continue de recommander (après bien d'autres lecteurs ravis, je le sais), j'ai mangé, j'ai dormi, j'ai jasé avec Catherine sur Fesse-Time ; j'ai réussi à occuper quelque temps avec ma toilette (mes dents vont bien, merci, et le reste itou). Je n'ai donc rien, mais alors rien à raconter, ou si peu que rien, car j'ai déjà fini, le présent ayant été vide ou presque, comme vous le voyez. Si je veux écrire quelque chose ce matin, à moins de me répéter quelques fois encore et redire ce que je viens de dire en faisant semblant que c'est différent, il faut que je pige dans le passé ou dans l'avenir : le premier est plutôt grand et s'allonge, mais est bien loin et s'éloigne ; le second s'amenuise à mesure que j'avance et me semble bien mystérieux. Je me tourne donc vers le passé et, au contraire de Macbeth (II.4), qui n'y voyait que bien des horreurs et des choses étranges, je vois, ou plutôt je retiens bien des choses banales mais douces.

Je me souviens par exemple d'un jardin... Plus exactement je me souviens du Jardin de l'enfance, qui était le nom poétique de l'école primaire Langevin, où enseignaient les Oblates de Marie Immaculée. J'y ai

passé sept années, moins les étés, soit l'année de la maternelle et le six années de scolarité régulière. (Et ici il faut se souvenir d'Isabelle, la femme la plus têtue de la terre, qui est le fondement de ma vie sans doute, mais aussi de mon éducation.) Le jardin était habité par des dames aux noms étranges, comme sœur Notre-Dame-du-Bon-Conseil, sœur Saint-Vincent-Ferrier, sœur Saint-Stanislas-Kostka, ou encore sœur Marie-de-la-Divine-Éponge. (Non, le dernier est une plaisanterie que les gens échangeaient quand les sœurs n'étaient pas présentes.)

Je me souviens de petits bouts de moments, des *attimi*, diraient les Italiens, et ce qui s'y passait et ce qui s'y passe encore à cause de ma mémoire, ce trésor : il y avait par exemple, les chants religieux que nous apprenions, et aujourd'hui, je ne peux pas entendre un *Tantum ergo* sans me souvenir de la chorale de l'école.

(Pour ceux qui sont trop jeunes, le *Tantum ergo* est la fin d'un poème écrit par Thomas d'Aquin en honneur de l'Eucharistie, soit le *Pange Lingua*, l'œuvre poétique la plus théologique de toute l'histoire de l'humanité. Il contient des phrases comme celles-ci : « *Tantum ergo Sacramentum venerémur cernui*: Donc il est si grand, ce sacrement ! adorons-le, prosternés. *Et antiquum documentum novo cedat ritui*. Et que l'ancien testament cède devant le nouveau rite ! *Præstet fides supplementum sensuum defectui*. Que la foi vienne suppléer à la faiblesse des sens ! » Vous avouerez qu'il est saisissant de finir un poème avec un *donc*, soit *ergo*. Ça vaut bien le *cogito ergo sum* de Descartes, qui n'est pas bien poétique. En tout cas, ça nous repose du rap

et des chansons kétaires qui obsèdent les palmarès actuels.

Avec les bonnes sœurs, j'ai découvert non seulement la musique et une étrange poésie, mais encore les prémisses du théâtre, lors de scènettes un peu idiotes qu'on nous faisait jouer, et où j'ai l'honneur de vous dire tout fier encore que je jouais souvent un rôle de vedette. Je suis sûr qu'on a parlé longtemps dans les chaumières d'une prestation mémorable (c'est le cas de la dire) où je jouais un musicien muet qui répondait aux questions qu'on lui posait en jouant des airs sur un kazoo. Mais ce qu'on ne sait pas, et que je révèle ici, il y a eu aussi cet *attimo* dramatique : c'est que dans les coulisses, je suis presque mort de trac avant de paraître devant monseigneur Baudoux, le gigantesque archevêque de Saint-Boniface. (Un évêque est un *épiscopos*, soit comme le veut le grec, soit un sur-veillant, et un archevêque est un surveillant en chef, un prince parmi les surveillants, et personne n'a jamais mieux mérité ce titre, du moins sur le plan physique, titre qui suggère la supériorité physique qui permet de veiller, mais depuis en haut, que ce bonhomme, auquel je pense encore quand j'essaie de m'imaginer l'assurance et la sévérité d'un aristocrate français (mais à partir d'un Belge de naissance) ; je suis sûr qu'il n'aurait pas bronché lui non plus sur les planches de la guillotine : il savait qu'il avait raison, envers et contre tous. Il était célèbre aussi, de son temps et donc du mien, pour ses sermons que personne ne comprenait parce qu'il était un théologien chevronné, expert paulinien, je crois, qui aimait répandre sur ses ouailles la pluie fine de son érudition et de ses intuitions, ne craignant pas d'enfreindre la

recommandation de son maître Jésus : *nolite iacere margaritas ante porcos*, ne jetez pas des perles devant les pourceaux. Je crois que le spectacle de son enseignement m'a préparé à jouer mon rôle de professeur de philosophie : quand on a la vérité dans sa poche arrière et que les autres ne savent pas ce qu'on sait, on a le devoir de parler, même s'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. On a les modèles qu'on a¹¹.

Je me souviens aussi d'avoir appris le rôle de servant de messe chez les bonnes sœurs. Du coup (non mais ça m'énerve ce tic verbal à la française), vers la fin de la matinée, je devais quitter doucement la salle de cours pour traverser les corridors vides, aux planchers cirés trop et tellement qu'on pouvait y voir en reflet quelques images inversées de statues de la Vierge, du Cœur Sacré de Jésus et de l'inévitable saint Joseph portant un lys, et même parfois la forme d'une ampoule du plafond, les traverser donc pour me rendre dans la seconde partie de l'école, l'arrière-boutique des sœurs institutrices, celle qui constituait le couvent où les OMI avaient leur chapelle et où se célébrait tous les jours de certaines époques le Salut du Saint-Sacrement. Ces quinze minutes volées au quotidien des cours étaient une responsabilité dont j'étais trop fier, et ce fut sans doute les premiers pas dans une vie d'orgueil qui me vaudrait sans aucun doute des problèmes plus tard quand je paraîtra devant l'*épiscopus* en chef.

11. Je dois ajouter que si j'ai imité l'obstination de monseigneur Baudoux, je n'ai pas eu son indifférence pédagogique : j'ai toujours cherché, avec inquiétude même, à ce que ce que je raconte soit au moins un peu agréable. Mettons que mes certitudes étaient inquiètes, alors que les siennes ne l'étaient pas.

Pourtant, c'est dans ces lieux que j'ai vu des cérémonies touchantes d'humilité et de tendresse, et même que j'y ai participé encore et toujours dans le rôle d'enfant de chœur. Avant d'avoir vu le moindre mariage, ni même de savoir que ma mère et mon père avaient dû passer par ce rituel, j'ai vu des jeunes femmes prendre le voile, ou passer de femmes ordinaires à professes du premier, deuxième ou, si terrible, troisième degré, celui où on prenait un anneau pour symboliser la gravité du geste. J'ai donc assisté médusé, et touché au plus profond de moi, je l'avoue, à des mariages entre Jésus et ses belles jeunes femmes, qui paraissaient bien vieilles et bien sérieuses à mes yeux d'enfant sage.

<http://www.archives-carmel-lisieux.fr/carmel/index.php/au-carmel/le-style-de-vie/textes-de-base/etapes-de-la-vie-religieuse/prise-de-voile>

Je me souviens aussi que de temps en temps, nous avons la chance d'aller prier devant le cadavre d'une de ses dames devenues toute vieilles pour de bon : diable, il y en avait qui pouvaient avoir 70 ans ! Je sais que comme les autres, j'y étais surtout pour pouvoir voir un cadavre, les seuls que je verrais pendant bien des années (j'en ai vu plus entre 6 ans et 11 ans, que durant tout le reste de ma vie). Mais je savais déjà alors que c'était surtout des vies, leurs vies de labeur et de fidélité, que nous devions fêter quand nous disions les quelques prières du rituel qu'il fallait dire pour avoir le privilège de voir, dis-je voir, de nos yeux voir, ce qui s'appelle voir, la mort, soit le néant. (Il y a en même quelques-uns qui touchaient... Voilà : je te

dénonce Paul Chartier : ton audace est épinglée pour l'éternité avant que tu ne paraisses toi aussi devant l'*épiscopos* en chef.)

Certes, j'entends des voix inquiètes et dignes des sœurs moralisatrices de notre époque, qui s'élèvent contre une pratique semblable, un élément du complot ecclésial mondial et séculaire, faite pour terroriser des enfants (je ne l'ai jamais été, ce fut donc raté) et les soumettre à l'autorité de l'église (j'étais surtout soumis à la grandeur physique de monseigneur Baudoux, comme d'autres sont soumis devant les bas de couleur de monsieur Trudeau) et tuer en eux tout esprit critique (alors que je sais que je me demandais si c'était bel et bien vrai au moment même où on me disait que la dépouille mortelle (quelle merveilleuse expression) de la religieuse devant moi n'était pas tout ce qu'il y avait et que la dépouille n'était pas l'essentiel de celle dont la vie n'était plus).

Je me demande aussi, pour ma part, du coup (je veux dire « en conséquence », mais je suis trop paresseux), quelle est la vie des enfants d'aujourd'hui qui voient plus de meurtres à la télé et au cinéma que je n'en ai jamais vu enfant de mortes en vrai, qui sont élevés à l'ombre du dogme de la liberté comme devoir et de l'insoumission comme responsabilité sociale première, au moment même où ils sont soumis presque sans protection à des pressions étouffantes des machines publicitaires et qui ne voient jamais de vrais morts, des morts en chair et en os, des morts présents en toute leur mortalité. Leur vie d'enfant est si différente de la mienne que je me demande parfois si nous appartenons au même monde. Et je me dis, du coup (il faut que j'arrête) qu'il serait intéressant que je

vous parle de mes petits-enfants, chacun d'eux. Mais je ne peux le faire avant que je n'en aie l'autorisation de leurs parents, que je demande ici ¹².

En tout cas, et en attendant, je peux certes raconter que j'aime parler avec mes petits-enfants un à un, ou de m'asseoir, comme l'autre jour, autour d'une table avec eux et de raconter des blagues idiotes (dont quelques-unes remontent pour moi à près de soixante ans) et de rire comme un enfant (c'est le cas de le dire) et donc de rire comme eux et avec eux, pour ne rien dire des moments où je peux rire d'eux sans plus. Du coup (ouf, ce texte finit bientôt, et je cesserai de répéter cette expression vide) je suis rasséréné de me rendre compte que leurs blagues sont des reprises de plusieurs de celles que j'entendais et disais à leur âge ; je suis fier qu'ils rient de certaines de miennes ; et je me dis que je peux compter sur la ressemblance fondamentale entre les générations humaines, mais sans dormir sur mes deux oreilles (mais comment diable peut-on faire cela ?).

<http://www.expressio.fr/expressions/dormir-sur-ses-deux-oreilles.php>

En tout cas, je préfère dormir sur mes deux oreilles que de ne dormir que d'un œil. Et je note que les Anglais n'ont rien de semblable pour dire le sommeil

12. Je n'ai pas reçu de réponse, et je me suis retenu de faire ce que j'avais penser faire. C'était sans doute pour le mieux, mais à ce moment je demandais une permission parce que je me disais que sans cela, je ne saurais jamais écrire pendant 90 matins. Mais c'était sans compter sur le fait que je suis un vieux bavard : je n'aurais pas dû craindre le silence.

du juste. Ils peuvent dormir comme un loir (*to sleep like a doormouse*), les Américains peuvent être éteints comme un lampe (*be out like a light*), et les Italiens peuvent dormir sur sept oreillers (*dormire su sette guanciali*), mais seul un francophone peut dormir sur les deux oreilles, et s'il est un Québécois il peut dormir comme une vache ou une buche. Ce que j'espère faire maintenant. Car le matin se lèvera sous peu, et je voudrais être étendu et dormir comme une buche quand il le fera.

J'espère qu'il arrive quelque chose aujourd'hui, n'importe quoi, mettons une nouvelle visite à *Sampieri* dans le Soleil, pour que je puisse écrire quelque chose, au lieu de vous raconter du rien, soit du passé qu'on ne reverra plus, que plusieurs d'entre vous ne peuvent pas imaginer, et que ceux qui le peuvent laisseront s'échapper quand ils feront comme les bonnes sœurs mortes de mon enfance.

P.S. J'apprends, consterné, que le Canadien de Montréal ratera encore cette année les séries d'après saison. Veuillez croire à ma sympathie. Je me sens comme devant le corps d'une sœur oblate, mettons sœur Carey Price, et je me dis qu'il n'y en a jamais de facile, et que cette année, le mental y était, mais pas le physique. et qu'il y aura toujours l'an prochain, et que j'ai quand même le souvenir de l'année 93 dans mon cœur sur lequel est tatoué le CH de rigueur. Je reconnais aussi, du coup (c'est la dernière fois, je promets), que ma tâche sera d'autant plus importante : mes petits riens méditerranéens vous aideront sans doute, sans aucun doute, *di necessità*, comme disait Dante, à oublier le rien de l'après-saison NHLesque. Je

ferai de mon mieux pour ressembler à monseigneur Baudoux : certains disaient qu'ils ne dormaient jamais mieux qu'après un de ses sermons sur la conception paulinienne du corps mystique, voire durant ledit sermon. Je tâcherai d'être à la hauteur de la tâche que je tenterai d'accomplir sans être une tache. Encore une fois, je suis de tout cœur avec vous en ces moments difficiles. Et j'espère que le soleil sortira et que *Sampieri* saura me consoler. (Il y a aussi la *gelateria* sur la plage et ses *sapori mediterranei*... Ça devrait être correct ; *tutto sarà a posto*.)

Livraison quatorzième : manger du passé (7 avril).

« Dans les sociétés démocratiques, chaque citoyen est habituellement occupé par la contemplation d'un objet très mesquin, qui est lui-même. »

Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*.

Mais oui, mais oui, monsieur de Tocqueville, ci-devant comte, vous avez raison, trop raison. L'égotisme de mon époque avec les égo-portraits qu'on prend devant des chefs d'œuvre pour prouver qu'on les a vus et faire voir aux autres son visage hilare qui cache la *Donna Bella* de Titien ou la *Donna Velata* de Raphaël, quand ce n'est pas la *Piétà* de Michel-Ange, et qu'on propose à ses dizaines de *followers* (seul le mot anglais peu faire justice à la pratique du *selfie*). Mais n'y a-t-il pas moyen de court-circuiter les effets délétères du réflexe démocratique, de partir de soi et d'atteindre les choses les plus importantes, soit les choses les plus profondes et en même temps les plus élevées ? En tout cas, il me semble que le bon Socrate (celui qui se protégeait et protégeait ses concitoyens contre le pouvoir les

sophistes, et donc qui méritait son nom de *pouvoir sain*) parlait beaucoup de lui, et refusait de penser sans partir de son expérience et de ses efforts personnels, et ce faisant, était préoccupé de cet objet mesquin qui était lui-même. En conséquence (et non du coup), tassez-vous, cher monsieur le comte, dont on aurait pu couper la tête, je parle de moi.

Hier, il y avait du soleil, et donc se recommandait une promenade avec Muriel dans *Cava d'Aliga*, par la plage d'abord, puis de l'autre côté en allant vers l'ouest, le Far West de cette partie de la Sicile, qui se trouve dans le Far East de la Trinacrie. Mais d'abord nous sommes passés par la *macellaria* de *Bartolomeo*. Ce matin, toute la famille était là derrière le comptoir, fils, fille, épouse et le maître de céans qui nous a vendu les deux poulets (tête et pattes bien en vue pour prouver que ce n'était pas cette viande frimée qu'on vous offre, pauvres Canadiens, dans tous les Métro du monde et surtout celui tout près de chez nous à Québec.) De retour *a l'appartamento affittato*, Muriel a préparé la viande comme elle l'aime (et moi itou). Puis, enfin, ce fut la *passaggiata*. Nous montions et descendions parce que c'est ça une ville en Sicile, et nous nous sommes trouvés sur une plage interminable qui se rend jusqu'à *Donnalucata* ; il y avait là des pauvres pêcheurs, qui étaient sans doute des pauvres pêcheurs, qui disaient eux-aussi un occasionnel *Ave Maria* en jetant leur ligne à l'eau. Nous avançons, et nous avons rencontré une vieille dame qui s'y promenait, et nous lui avons parlé pour connaître le nom des villages balnéaires qui appartiennent à la commune de *Scicli* et qui s'égrènent jusqu'au loin où on devine *Donnalucata*, le village principal, où, semble-il (car c'est une Italienne qui

parle), nous trouverons ce marché de poisson, que nous cherchons, et que nous avons entrevu en arrivant d'*Agrigento* avec *Michele*, il y a de cela quelques jours. Elle nous a laissés ou nous nous l'avons laissée, c'est selon, pour continuer encore quelque temps sur la *spiagga*, les oreilles pleines du son de la mer, les yeux pleins de lumière et le cœur content ; c'est exactement ce que nous sommes venus chercher sur cette île magique de la Trinacrie. Ce que *Sampieri* nous a offert avant-hier est là devant nous et à quelques pas de notre appartement.

Mais il fallait revenir pour surveiller le poulet. Sur le chemin du retour, soit nos pas dans le sable repris un à un, nous avons retrouvé notre dame qui *chiachierava* avec des connaissances, des gens de *Ragusa* qui ont un appartement à *Cava d'Aliga* ; nous leur avons parlé du Québec et du froid pour créer des liens et pour leur faire peur. Monsieur a dit qu'il avait déjà visité New York (j'entends la chanson de Daniel ici) et il a expliqué que quand il s'est agi de monter vers le Québec, on lui avait dit qu'il y avait de la neige, et son mouvement physique de répulsion, il est même allé du Nord vers le Sud en se recroquevillant devant moi, était bien comique. Pour lui damer le pion quand il a suggéré que nous pourrions visiter par chez lui *in estate*, Muriel et moi avons eu le même mouvement, inverse, de Sud au Nord: « *Mai, mai, farà troppo caldo.* » Puis, Muriel lui a cloué le bec en lui disant qu'elle voulait nager le plus tôt possible et bien avant le mois

de juin qu'il proposait comme la limite extrême des aventures balnéaires¹³.

Nous sommes donc rentrés, j'ai mangé un tout petit peu, j'ai dormi pendant que Muriel travaillait (air connu), je me suis levé pour refaire une seconde *passaggiata*, mais de chaque côté de *Cava d'Aliga* : je suis l'arpenteur imprécis, le découvreur apolitique et le promeneur bavard. Je suis passé par la *gelateria* pour acheter le produit local : ce serait ma contribution au repas du soir. Mais alors que la ratatouille était excellente et le riz basmati profitait du bouillon que Muriel avait fait, le dessert a prouvé que toutes les *gelaterie* ne sont pas égales, devant le saint patron des *gelati*, dont je ne connais pas le nom. (Peut-être *san Freddo*.) C'était à en pleurer : un *gelato* pas si bon que ça, et en pleine Sicile, bin voyons donc, ça doit être une autre signe de la chute de l'Occident. Mais nous n'avons pas pleuré.

Il y a un vers célèbre dans l'*Énéide* de Virgile, dont on a fait une sorte de devise, soit *lacrimæ rerum*, c'est-à-dire les larmes des choses. Mais le vers I.461 est presque impossible à traduire en raison de son contexte et de son sens contextualisé.

Lacrimæ sunt rerum et mortalia tangent mentem.

Il faut d'abord saisir – en tout cas, vous faites comme vous le voulez, mais moi, je remarque – que la

13. Ce voyage a été un échec à peu près complet pour Muriel. Elle n'a presque jamais pu nager dans la mer, que ce soit en Sicile, dans le *Mezzogiorno* ou même en Grèce en juin. *Peccato*.

phrase est d'une généralité à en perdre patience : la poésie sera contemplation de son nombril ou ne sera pas, déclare le dogme esthétique de cette époque ; et pourtant ici elle est tout sauf nombriliste. Énée vient de voir une représentation de la chute de Troie, et lui, enfant de Troie, prononce ces mots où il est question de choses et d'esprit, comme s'il faisait un traité de métaphysique ou d'épistémologie ; il voit la représentation de l'évènement traumatique qui est la raison même pour laquelle il est là loin de chez lui alors qu'il est placé devant cette image, et il parle de ce que les choses font aux humains. Fichtre, ça ne peut pas être de la poésie, pas de la vraie poésie : Victor Hugo, Baudelaire, poètes du dimanche, fils de la Révolution et du culte du moi, aux barricades !

En revanche, il *poético-philosophise* si bien qu'on, en tout cas moi, lui pardonne son détachement. Je note que le vers est construit par deux trios liés par un *et*, qui est une sorte de « du coup », expression presque vide qui est devenue la locution conjonctive à tout usage des Français démocrates effrénés. Or les deux trios se répondent ou se complètent ou s'éclairent l'un l'autre. Il y a les larmes au cœur des choses certes, mais il y a les [choses] mortelles qui touchent l'esprit. Et on se demande si les larmes sont dans les choses, ou si elles viennent des choses. Si elle viennent des choses, c'est sans doute parce que celles-ci sont mortelles, mortelles comme l'a été Troie et les morts sans nombre qu'Énée a vu tomber autour de lui ; donc choses (*rerum*) et mortelles (*mortalia*) sont inséparables même si les mots sont séparés par deux phrases distinctes, et liés par le *et*. Et si il y a des larmes, si les larmes sont (*lacrimæ sunt*), c'est parce que les choses

dans leur mortalité touchent le cœur de l'homme, donc *sunt* et *tangent* sont liés, et ce lien dit le lien fondamental entre l'humain qui regarde et le monde qui s'offre à lui. Et enfin, malgré le fait que *mentem* soit au singulier et *lacrimæ* soit au pluriel, les unes sont impossibles sans l'autre : il faut un esprit humain, ou un cœur, pour qu'il y ait des larmes.

Bien des gens prétendent que Virgile exprime une sorte de vue pessimiste de la vie : il n'y a que la mortalité et il n'y a que les larmes ; cela est au cœur de tout ce qui est, et il n'y a rien d'autre. Il me semble que cela est faux en soi, et d'abord dans l'esprit de Virgile, et pis encore surtout dans ce passage. Car tout en pleurant devant la scène qu'il voit (et la scène qui est décrite par Virgile touche le lecteur que je suis et me fait pleurer), Énée y voit une raison d'espérer : il y a ici des humains, et il y a ici des humains humains, et il pourra continuer son projet de vie et de grandeur. Qui coûtera bien des larmes à la pauvre Didon, mais ça, ça vient plus tard.

En tout cas, j'affirme encore une fois que pour moi, selon mon expérience, et selon la vérité des choses, car je suis philosophe, moi, môssieu, s'il y a des larmes au cœur des choses et parce que les choses dont nous avons l'expérience directe sont mortelles, les larmes et la mortalité qui en est la cause indiquent, paradoxalement, je le veux bien, que les choses sont pleines de vie et pleines de bonheur, et que c'est même la vérité première des choses, soit l'endroit de l'envers. Et maintenant je vais parodier les mots de Jean-Luc Marion, un philosophe qui se trouve à l'Académie française et donc qui est important et qui ne mérite pas qu'on détourne ses mots, mais je le ferai quand même.

Il me semble qu'étant donné que le donné qu'est le monde est donné aux hommes, (par qui ou par quoi cela est donné, je vous laisse en décider), et que ces derniers ont reçu, entre autres dons, la capacité de voir et de goûter et de prendre plaisir (par exemple en mangeant une ratatouille excellente, du riz parfumé, mais aussi du *gelato* médiocre), ils ont la possibilité, voire le devoir, de donner en retour, et d'abord de montrer et de dire la gratitude qui répond au don du donné.

Et quel est le donné pour lequel j'ai de la gratitude. Il y a la plage qui mène à *Donnalucata*, je vous l'ai dit, mais aussi le poulet acheté et cuit et la ratatouille mangée, et même l'*insolia cheapette* de mon *contadino* bué en apéro. Mais mon cœur, ma *mens*, est habité par d'autres lieux, ceux de mon passé. Quel donné passé ? Je pense au ciel du Manitoba, celui du bleu éblouissant des étés, mais aussi ceux des aurores boréales que je n'ai jamais plus vues aussi folles que dans mon Winnipeg 6 natal. Et le sable de la plage Albert, où je me promenais à vingt ans et qui me préparait pour les *passegiate* siciliennes et grecques qui se feront nombreuses, je le suppose, pendant les semaines à venir. Et la rivière Rouge, celle qui rencontre la rivière Assiniboine à la Fourche, où les sœurs grises ont débarqué en arrivant depuis Québec et où, petit enfant, je venais voir les eaux qui montaient le printemps et menaçaient notre ville, protégée par la statue de Notre Dame de la Prairie, alors que Winnipeg, la ville des impies en face, se faisait inonder et où en hiver je trouvais la seule inégalité suffisante pour permettre de descendre en toboggan et d'acquérir assez

de vitesse pour glisser quelques dizaines de mètres dans le froid insupportable de ma ville.

En revanche, cette description n'inclut pas les gens avec qui je partageais ces choses. Et la gratitude ne dit pas l'autre plaisir celui de la camaraderie, de l'amour et de l'amitié. Il faudrait que je revienne là-dessus. En attendant, vous pouvez regarder cette vidéo qui accompagne une si belle chanson.

<https://youtu.be/yjaAZFJen6c>

Livraison quinzième : en revenant de la *spiaggia di Bruca* (8 avril).

En revanche, elle était émue à la moindre trace du passage d'un autre lecteur : un trait pour souligner une phrase, des notations, dans la marge, d'une écriture serrée qu'elle s'arrêtait à déchiffrer. Alors elle avait le sentiment, comme dans la toundra, à la vue de quelques pierres déplacées ou de la mousse de caribou foulée, qu'un être humain venait tout juste de traverser l'infini pays désert, qu'avec un peu de chance on pourrait peut-être encore apercevoir au loin sa silhouette en marche.

Gabrielle Roy, *Rivière sans repos*, chapitre X

Hier, comme tous les matins, à huit heures précises, les chiens de *Cava d'Aliga* se sont mis à chanter pour accompagner le carillon de l'église du *Cuore di Maria Immacolata*. (Et ils le font encore une fois, alors que je relis ce texte pour vous l'envoyer.) Il est étonnant de l'entendre, et il est plus étonnant encore de noter qu'il y a un véritable effort de la part de certains d'entre eux : je suis persuadé qu'ils cherchent à accompagner le carillon en suivant les notes identiques de chaque jour.

Je venais de relire mon texte qui avait été relu par Muriel. Et je venais de me rendre compte encore

une fois qu'on fait, que je fais, souvent des fautes en écrivant comme ça vite fait dans le noir du petit matin, et donc que je suis en train d'en faire maintenant parce que je suis attentif à ce que je dis et que j'ai moins d'attention pour tenir compte du « comment je le dis ». Et je suis sûr qu'il en reste moins mais encore parce que l'œil de Muriel est inattentif, que parce que je suis inattentif au moment où en relisant je décide d'ajouter une bout de phrase, voire de changer la formulation suite à une de ses remarques. Donc, je vous demande de la tolérance et surtout de ne pas trop juger. Quand je serai de retour à Québec, je relirai tout, et là, je tenterai d'enlever toutes les bêtises et les fautes et mettre des notes pour compléter des lacunes¹⁴.

Quoi qu'il en soit, peu après les chants de chiens, nous avons *petit-déjeuné*, et nous sommes partis d'un côté vers la *spiaggia di Bruca*, tandis que Denis et Toby sont partis d'un autre côté. *Signorina Meteo* annonçait de la bruine vers midi, et nous voulions l'éviter. Nous avons avancé sur la plage ravis par le son de la vague et la sensation de la brise : c'était exactement ce à quoi je rêvais quand, il y a des mois déjà, nous avons choisi *Cava d'Aliga*, avec sa plage, mais aussi avec la plage de *Sampieri* et la longue longue (comme disent les Italiens) plage qui menait vers *Donnalucata*.

L'objectif d'hier matin était de faire quelque kilomètres, d'évaluer l'obstacle éventuel annoncé par la vieille dame aux environs de la plage d'*Aziz* (est-ce bien le nom qu'elle nous a donné ?) Et de fait, nous avons bientôt rencontré une pointe rocailleuse de l'autre côté de laquelle se trouvait un bout de ruisseau : d'ordinaire

14. Le mot *tenterai* est le mot important de cette fin de phrase.

on doit pouvoir passer à pied sec, mais les pluies des derniers jours l'ont gonflé si l'on peut dire de façon qu'on doit enlever ses souliers pour passer. Demain, nous retournerons sans doute munis de ce qu'il faut pour passer comme Moïse et les Hébreux (mais sans miracle) et continuer jusqu'à *Donnalucata* et le désormais célèbre *mercato ittico*.

Nous sommes revenus sur nos pas et nous avons vu au loin les deux bouffons qui s'approchaient : « Salut, Québèèèèèèk ! » Nous leur avons raconté notre déconvenue, et ils ont avancé pour chercher une autre solution en faisant leur propre reconnaissance, alors que quelques gouttes tombaient. Nous sommes rentrés donc en refaisant nos pas dans le sable et à la fin remontant par la rue qui passe par-dessus la pointe qui divise la *spiaggia* de *Cava d'Aliga* et celle de *Bruca*. J'ai remarqué, ravi que la rue portait le nom *via Telemaco*. Et je me suis mis à rêver à ce fils d'Ulysse, et à son voyage pieux à la recherche de son père impie.

Mais je commençais quand même à avoir faim. Et quand Denis et Toby sont rentrés, j'ai fait comme on fait si souvent dans l'*Odyssée*, j'ai mangé et j'ai bu en partageant des histoires avec les autres. Puis, je me suis accordé un dodo alors que contrairement à ce qui avait été annoncé, la *Signorina Meteo*, étant moins clairvoyante que Circé, le ciel a commencé à se dégager.

Vers 16h, je suis sorti de nouveau, alors que Muriel était penchée sur l'ordinateur : il faisait beau, et je voulais profiter de la plage une autre fois. Une fois sur la plage de *Cava d'Aliga*, j'ai pris note de la foule (enfin les dizaines et dizaines de personnes) qui flânaient devant la *gelateria* (« Non mais, hé ho, c'est pas bon ; certes, c'est le seul endroit pour se réunir et

chiacherare en mangeant quelque chose, mais quand même. »), et je suis retourné par la *via Telemaco*. Et voici la preuve de ce que je dis. C'est ma première photo. Je suis ému : j'ai atteint le niveau de l'audio-visuel ou plutôt du *scripto-iconique*.



J'ai marché pendant près de deux heures en rêvassant avant de rentrer, de manger avec les autres, puis, j'ai parlé avec Mimi et mon Ulysse à moi (lui qui ne parle pas, mais qui regardait de tous ses yeux son grand-père sur un écran petit petit (comme disent les Italiens) et qui semblait inquiet de ma transformation,

puis rasséréiné à mesure que je lui parlais et que je faisais mes bêtises ordinaires. Puis ce fut le dodo.

Un des charmes des lieux est dû au travail de l'onomasticien local, que je soupçonne être une onomasticienne (et bien plus qu'une toponymiste, voire qu'une hagiotoponymiste.) En tout cas, les noms des rues sont presque toujours des noms de personnes, réelles ou imaginaires, et il y a des noms de femme dans une proportion supérieure à l'ordinaire. On a droit donc à *via Salome* et *via Maria Curie* en passant par *via Cleopatra*. Vous noterez sans doute mon machisme impénitent si j'ajoute les *via Tostoï* et *via Gogol*, juste sous moi, mais aussi la *via Emile Zola* qui est un peu plus loin, puis la *via Aristotele*, et la *via Platone*, déjà signalées, auxquelles j'ajoute la *via Bacone*, elle un peu plus loin. Et c'est sans parler des déesses, qui donnent leur nom à la *via Latone* (Léto), la *via Giunone* (Junon) et la *via Afrodite* (Vénus), sans parler non plus (mais c'est de la prétérition) des prophètes qui prêtent leur nom à la *via Jeremia*, la *via Isaïa*, et merdre, dirait le père Ubu... je n'en trouve pas de troisième. Je finis avec la *via Francesca di Rimini* déjà nommée et la *via Elena di Troia* que j'ajoute, et enfin la *via Telemaco*, qui mène *alla spiaggia di Bruca* et qui est ornée de la jolie céramique offerte ci-dessus.

J'en profite pour vous rappeler que le verbe *légein* (dire) qui apparaît si souvent dans les textes grecs de Platon et d'Aristote, et qui donne le mot *logos* qui lie la parole à la raison, n'apparaît pas dans Homère. Quand on dit quelque chose, et on parle sans cesse dans ses poèmes, Homère écrit *épein*, qui donne notre *épopée*. ou *phanai*, qui donne notre mot *apophantique*.

<https://fr.wiktionary.org/wiki/apophantique>

Mais Homère emploie aussi *agoréin*, lequel est lié au mot *agora*, la place publique. Car *agoréin* doit se traduire par quelque chose comme « parler sur la place publique », ou « parler en public », ou « parler officiellement », mettons « déclarer ». Et Homère en fait un usage magnifique dans les deux premiers livres de son poème des aventures d’Ulysse en racontant les aventures de son fils Télémaque. Ce dernier à 19 ans, puisque son père est parti depuis près de 20 ans. Et sous l’influence d’Athéna, cet enfant orphelin devient, un peu sur le tard sans doute, un adulte. Et il le devient quand il décide d’*agoréin*. Vous en ferez la preuve si vous lisez I.382 et 385 et II.36, ce que je me plais à imaginer que vous faites à l’instant pour compléter le labeur de professeur que j’accomplis sous vos yeux.

Mais s’il parle dans l’*agora*, et donc dans le forum et donc dans le for externe, il a d’abord parler dans le for interne, en parlant dit Homère avec Athéna déguisée, ce qui est une métaphore, à moins que vous ne soyez d’avis qu’Homère croyait vraiment aux dieux qu’il met en scène. Et vous le savez bien parce qu’en lisant ceci, d’abord vous vous dites que j’ai raison, ou encore que j’ai tort, et donc vous êtes en train de parler dans votre propre for interne. Et même si vous ne dites rien et ne faites que lire, vous parler encore et toujours dans votre for interne, parce que justement vous lisez et vous entendez une voix que vous produisez.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/For_\(droit\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/For_(droit))

Il y aura sans doute des gens pour noter que quand Télémaque devient adulte comme je le suggère, il dispute sa mère et lui dit de rentrer dans ses appartements, et celle-ci, l'idiote, en est satisfaite : les *gunai* au *gunaikaion* pour faire des choses gynécologiques, et ça presse ! Et voilà la preuve que les auteurs anciens étaient tous sexistes et qu'il ne faut pas les lire. Fort bien.

Je voudrais suggérer, plutôt et contre les réflexes de rigueur de notre temps, qu'Homère se montre un psychologue merveilleux. Car la satisfaction de la mère, qu'il dit *péripbron* soit « celle qu'il sait », « celle qui est sage tous azimuts », et grâce à laquelle sagesse elle a su trompé les mâles sales, idiots et malintentionnés qui l'entouraient et profitaient des droits des mâles sur les femelles, sa satisfaction donc, son obéissance même, ne vient pas de sa soumission féminine autant que de la prise de conscience que son enfant sans père, son grand garçon un peu dadaïste, est enfin en train de devenir un adulte et qu'elle profite habilement de son ordre pour ne pas passer encore une fois du temps dans la même pièce que ses envahisseurs prétentieux, les prétendants. Ainsi, emporté par les dogmes contemporains, on ne comprend pas qu'elle est une mère, et une mère intelligente.

En revanche, et je me répète, on a un peu raison : il y a quelque chose de cassé chez Télémaque. Il n'a pas confiance aux femmes, il n'a pas d'amoureuse, il ne se trouve jamais seule avec une femme et ne se sent bien qu'avec les hommes (voilà pourquoi Athéna qui le connaît bien s'est présentée à lui sous la figure d'un homme), et il fera assassiner celles qui couchaient avec des prétendants, prenant ainsi une initiative que son

père ne voulait sans doute pas qu'il prenne. Car cet enfant qui devient adulte sans avoir eu de père est le contraire de son père : ce dernier est l'époux de Pénélope, et ne peut pas ne pas rentrer chez lui, et pleure tous les soirs au bord de la mer parce qu'il veut rentrer chez lui retrouver son fils, qui lui vient de son épouse, et son épouse et le lit conjugal qu'il a sculpté dans un arbre au centre de son palais. Mais il est aussi l'amant de Circé et surtout peut-être de Calypso, celle qui est cachée et qui le cache aux regards humains, et qui lui donne le plaisir, mais ne lui permet plus de paraître dans l'agora et d'*agoréin* comme le fait un roi qui a ce droit, qui est un roi parce que quand il parle dans l'agora, on l'écoute avec respect, un roi qui se voit obéi quand il *agoréi*. Et donc, pour revenir à la remarque initiale, c'est le fait d'*agoréin*, qui est au cœur de l'*Odyssée*, soit des aventures d'un dénommé *Odusséus*, le colérique. Et la poésie d'Homère est elle aussi, un *agoréin*, mais d'une autre sorte, un *agoréin* qui ne dit pas le pouvoir politique et l'âge adulte, mais qui parle surtout dans le for interne et nous éduque, éduque l'enfant en nous, ce qui se dit en grec *paidéin ton paidon*.

Livraison seizième : elle est trouvée — quoi ? — l'éternité ; c'est deux *arancini al ragù con due birre à Donnalucata* (9 avril).

Les parents, sans le vouloir, font de leur enfant un être qui leur ressemble – ils appellent cela « éducation » –, aucune mère ne doute, au fond de son cœur, que l'enfant qu'elle a mis au monde ne soit sa propriété, aucun père ne conteste le droit de le soumettre à ses idées et à ses principes. Jadis, les pères trouvèrent même légitime de disposer à leur gré de la vie et de la mort d'un nouveau-né (par exemple chez les anciens Germains). Et comme le père, de nos jours encore, l'éducateur, la classe, le prêtre, le prince voient tout naturellement dans chaque être nouveau une nouvelle occasion de s'approprier un objet. D'où il suit...

Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, § 194

Personne n'est obligé d'écrire. Tout comme personne n'est obligé de parler, soit d'interrompre le silence ordinaire pour dire que ceci ou cela existe, ou paraît important, important à faire sans doute, mais parfois tout simplement important à voir et donc à dire. Et pourtant on dit, comme je le prouve en ce moment même, et on écrit, comme je le prouve au même moment. Et parfois même on publie, soit on rend public ce qu'on écrit, soit on l'*agoréi*, comme faisaient Télémaque et Homère. Ce qui veut dire qu'on réécrit sans doute, qu'on relit sans doute ce qu'on a écrit, comme on se regarde dans le miroir avant de sortir en public.

Mais, est-ce le fruit, empoisonné, de mon éducation chez les bons pères ?, il y a toujours, et donc maintenant, la question de l'orgueil qui me taraude : qui suis-je pour dire, pour écrire quelque chose et surtout le rendre public ? Question qui pourrait être le signe de l'humilité, une bien grande vertu. Mais qui,

dans mon cas, est au moins autant inspiré par l'orgueil que par l'humilité ; le narcissisme n'est jamais bien loin, et jusque dans le concours de l'humilité, je voudrais être le premier, et que tout le monde le sache : je me demande quel est mon statut, parce que je ne veux pas faire *brutta figura*, comme disent les Italiens. Soit paraître ridicule, du fait de montrer un dehors laid. Pourquoi écrivez-vous ? Ou pourquoi écris-tu ? Il y a au moins une réponse à cette question qu'on suppose posée par un lecteur critique, ou moralisateur : si personne n'est obligé d'écrire, personne non plus n'est obligé de lire. Ou encore si personne n'est obligé d'être journaliste, même si, quand on lit *La Presse* de Montréal, et la presse québécoise, on se dit que bien des gens se disent journalistes qui ne méritent pas le titre, personne non plus n'est obligé de lire les journalistes. Tout comme personne n'est obligé de parler de *Tout le monde en parle*.

J'aime bien le mot *journaliste* : il dit le fait que les pages d'un quotidien sont les pages du journal intime de la cité ; les journalistes tiennent le journal de leurs concitoyens. En tout cas, je suis un journaliste, mais un journaliste d'un type spécial. Je suis le journaliste du journal intime de personne, *outis* disait Ulysse pour tromper le monstre Polyphème, soit celui qui dit (*phème*) bien des choses (*poly*), nom que mérite bien plus Ulysse que ce pauvre cyclope. L'allusion paraîtra ridicule, raison de plus pour ne pas trop se prendre au sérieux.

En tout cas II, c'est dire tout de suite l'importance des vrais journalistes. C'est dire presque aussitôt à quel point on peut être déçu par le journalisme. (J'allais ajouter « de nos jours », puis je me

suis ravisé : depuis que le journalisme s'est imposé comme réalité sociale, mettons depuis le début du 19^e siècle, le journalisme a déçu les lecteurs un peu exigeants.) On peut être déçu du journalisme, par exemple, parce que les journalistes mêlent leurs genres : ceux qui devraient faire l'agenda de la cité font de la publicité bien trop souvent ; ceux qui devraient rapporter les faits divers, ce qu'on appelle les nouvelles, ces récits de faits toujours les mêmes, mais souvent importants au moment, ceux qui devraient être des reporters donc se font chroniqueurs ; ceux qui devraient faire réfléchir, n'ayant pas réfléchi eux-mêmes, ne font que renforcer les tropes en les répétant un énième fois.

En somme, et voilà le point important, il y a de bons et de mauvais journalistes. Je ne me plaindrai pas trop : le cas des journalistes est semblable voire identique à tous les autres hommes et femmes de métier ; car il y a de bons et de mauvais médecins, de bons et de mauvais électriciens, de bonnes et de mauvaises responsables de garderies (les plus attentifs, ou attentives, noteront en passant mon sexisme), de bons et de mauvais avocats et avocates, de bons et de mauvais gestionnaires (ouf, enfin un mot qui peut être masculin et féminin en même temps et permet d'éviter la répétition de rigueur des discours à la manière de Justin, ou Justine, Trudeau). Ceux qui s'attendent à ce que je parle ici d'éthique et de comité d'éthique et de cours d'éthique seront déçus. (Je vous fais grâce de mon laïus au sujet de la différence entre un syndicat et une association professionnelle.) Je crois bien moins en ces choses si populaires aujourd'hui (et si utiles aux professionnels de la philosophie qui en font leurs choux

gras et le beurre sur leurs épinards, voire leur seule raison d'être parce que la métaphysique est morte, la philosophie de la nature n'existe plus et que la philosophie morale est dénoncée avec une rigueur morale qui laisse pantois.) Ma difficulté se dirait comme suit : qui jugera de l'éthique des éthiciens, comme qui gèrera les gérants et gouvernera les gouverneurs ? C'est la question au centre de la *République* de Platon, et la réponse est la philosophie, ou le fait de devenir philosophe.

Je crois donc surtout à l'utilité de développer la sagacité chez les lecteurs de journaux. Car on lit trop souvent pour se retrouver dans le groupe, pour se rincer l'œil, pour se faire dire à l'avance quel spectacle est bon et pourquoi, de manière à avoir un avis sans avoir à aller au spectacle. Et si les journalistes corrompent leurs lecteurs, c'est parce que les lecteurs veulent être corrompus. (Gare à vous, qui lisez ceci : je me dédouane, l'avez-vous remarqué ?)

Aussi cette solution si sage, si philosophique, si socratique, si elle en est une, est sujette à bien des obstacles et d'abord à la paresse, humaine trop humaine de chacun. Voilà pourquoi je me rabats sur la prière. Saint François de Sales, patron des journalistes, priez pour nous.

J'ai parlé de Télémaque hier. Il faut que je revienne là-dessus. Et d'abord pour dire que le cas Télémaque met sous le regard du lecteur le problème de l'éducation, et surtout celui de l'éducation des jeunes hommes. En tant que père (j'ai raté en partie cette tâche, parce que je n'ai fait que des filles) et surtout comme grand-père

de tout plein de petits-fils (merci à mes filles), et un bon nombre de petites-filles.

On pourrait dire que les garçons sont bien difficiles à éduquer, et que le cas de ce tata de Télémaque est instructif parce qu'il rappelle ce fait sexiste. Aussi, je tiens à signaler le cas de l'autre enfant à éduquer de l'*Odyssée*, Nausicaa, la fille du roi Alkinoos et de la reine Arété, sa très vertueuse mère, je tiens à rappeler Nausicaa donc la jeune femme qui apparaît dans l'*Odyssée* pour introduire aux récits d'Ulysse. En tout cas, je trouve que cette jeune héroïne, inventée par Homère, et qu'il n'a pas trouvé dans la mythologie, est le contrepied de mon grand dadais de Télémaque : elle est, comme tant de femmes, bien plus éveillée et habile qu'un jeune homme qui sort de ce que nous appelons (merci, Rousseau) l'adolescence. En tout cas III, je trouve qu'elle sait ce qui l'attend, et elle sait suggérer au beau Ulysse qu'elle est nubile et qu'il lui plaît, puis qu'elle n'est pas très satisfaite des prétendants que lui préparent ses parents, et aussi comment faire pour entrer dans la cité fermée de ses parents, et enfin que c'est sa mère qui mène dans la maison, même si c'est son père qui mène la cité ; peut-être surtout, elle sait garder toute sa dignité quand elle comprend qu'Ulysse ne sera pas pour elle.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Nausicaa>

En tout cas IV, pour ce qui est de l'éducation des jeunes hommes de cette époque-ci, et donc pour celle de mes petits-fils, je ne suis pas pessimiste, en raison de l'adresse de mes filles, mais aussi, mais surtout sans doute parce que je crois que la nature est forte et

que le dressage a toujours été problématique, mais *dépassable*. En revanche, il est clair qu'il y a aura d'autres problèmes à affronter que de mon temps. La technique, les nouveaux codes des relations humaines surtout entre les hommes et les femmes, la longueur de la vie, autant de données qui changent tout, au moment même où tout reste le même ; il faudra trouver de nouvelles façons de gérer la question de l'éducation, et ses différents vecteurs, de façon à donner à ses enfants l'avantage des bonnes habitudes, des bonnes attitudes et des bonnes servitudes. Et je m'entends répéter à ma façon la remarque de *Tancredi* dans *Il Gattopardo* : « *Se vogliamo que tutto rimanga come è, bisogna che tutto cambi.* » (Et, tout en répétant que si nous voulons que tu demeures le même et que l'éducation des jeunes hommes soit réussie, il faut que tout change... j'entends Michel Corleone qui, tout triste, avant d'ordonner le meurtre de son propre frère, répond à la certitude de sa *mamma* « *Ma Michele, c'è sempre la famiglia* » avec un « *Tempi cambi', mamma, tempi cambi'* ».)

Mais il est temps de raconter un peu ce que nous avons fait hier : ce fut surtout une longue promenade, près de 8 kilomètres sur la plage de *Bruca*, d'*Aziz* et enfin de *Donnalucata*. Avec des aventures comme enlever ses souliers pour passer par les ruisseaux qui entraînent dans la mer, et passer ici ou là par l'eau froide de la mer pour faire le tour d'une pointe touchée par les vagues souvent fortes, sans oublier l'éblouir du soleil qui règne dans un ciel bleu presque violent nettoyé par un vent du sud-ouest. À tout moment, je me répétais

que j'étais bien chanceux de pouvoir jouir ainsi des effets de l'habileté de Mu, la Gérin gérante.

Mais le moment fort fut sans doute d'être assis au soleil et de manger des *arancini* chez No Name, une guinguette sicilienne de *Donnalucata*, que gérait une dame super gentille.

https://www.tripadvisor.it/Restaurant_Review-g1095806-d14118018-Reviews-No_Name_cocktail_and_spizzuliu-Donnalucata_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Ou le site sur Fesse-bouc.

<https://www.facebook.com/pages/category/Pub/NO-NAME-cocktail-and-spizzuliu-1999728973611171/>

En tout cas V, ce fut bientôt l'heure du retour parce que la *passeggiata* d'aller avait été de deux heures, et après avoir évalué nos forces, et reconnu que le vent nous l'aurions cette fois dans le dos, nous sommes revenus sur nos pas, et même en toutes lettres sur les traces de nos pas dans le sable humide, que le vent couvrait peu à peu de sable sec. L'air était si plein de ce sable fin que ma peau a été comme râpée par ce quasi *scirocco* et qu'il y avait du sable fin au fond de la baignoire quand je me suis lavé en entrant.

À mi-chemin environ du retour, nous avons vu une douzaine de jeunes hommes qui faisaient du *windsurf*. Un de ceux qui observaient leurs exercices nous a appris (Muriel pose toutes sortes de questions que je ne poserais jamais) qu'ils étaient des champions et que la baie entre *Cava d'Aliga* et *Donnalucata* était

assez difficile à gérer et donc était un lieu d'exercice idéal. Je lui ai dit : « *Sono dunque i più bravi.* » À quoi il a acquiescé, et quand Muriel lui a demandé s'il allait en faire, il a fait une moue qui indiquait qu'il savait qu'il n'était pas à la hauteur. « *Neanche io* » ai-je ajouté.

Puis nous sommes rentrés. Muriel prétend toujours qu'elle nagera bientôt dans ces eaux d'avril. Je puis la croire, mais vous me croirez, je le crois, quand vous m'entendrez vous assurer que le vieux monsieur sera bien moins brave et pas du tout *bravo*. Mettons que par ici ce n'est pas le froid d'un mois d'avril à Québec, mais ce n'est pas la chaleur de Puerto Vallarta en janvier non plus.

Le titre de cette livraison est volé à Rimbaud. Pour ceux qui avaient oublié cela donne ceci.

L'Eternité

Elle est retrouvée. / Quoi ? – L'Eternité. / C'est la mer allée / Avec le soleil. // Âme sentinelle, / Murmurons l'aveu / De la nuit si nulle / Et du jour en feu. // Des humains suffrages, / Des communs élans // Là tu te dégages / Et voles selon. // Puisque de vous seules, / Braises de satin, / Le Devoir s'exhale / Sans qu'on dise : enfin. // Là pas d'espérance, / *Nul orietur*¹⁵. // Science avec patience, / Le supplice est sûr. // Elle est retrouvée. / Quoi ? – L'Eternité. / C'est la mer allée / Avec le soleil.

En tout cas VI, je puis dire qu'hier pendant quelques minutes, deux heures peut-être, j'ai vécu

15. Rien ne naît.

quelque chose du paganisme implicite de ces vers. Et surpris, j'ai enfin compris le sens de ces mots énigmatiques : la mer et le ciel ensoleillé qui se répondent sont une sorte d'absolu auquel l'âme humaine doit apprendre à répondre, ou correspondre, pour arriver à comprendre par-delà la raison qu'il n'y a rien de nouveau, que tout se répète, qu'il y a un seul devoir, l'absence du devoir qui luit dans l'éternité païenne. Comme c'est intéressant... Est-ce la plage d'Aziz qui m'a révélé le sens de ce poème ? Ou est-ce le poème qui m'a révélé la vérité de ce moment ? Où l'un renvoie-t-il à l'autre à la façon du ciel qui répond à la mer ?

En tout cas VII, j'ai aussi compris comment ce que raconte là Rimbaud est redit dans une nouvelle de Lampedusa qui porte le titre *Le Professeur et la Sirène*, mais qui devait s'appeler plutôt *Ligeia*, comme le nouvelle sombre d'Edgar Poe, par laquelle le grand écrivain sicilien répond au grand écrivain américain. La Sicile serait donc une réponse, partielle, à la brume et la violence et le romantisme de Baltimore. Et je ne dis rien de la réponse qu'elle offre aux tempêtes de neige du mois d'avril à Québec : je suis discret moi ; je ne suis

pas un de ces journalistes qui se plaît à attrister ses lecteurs ¹⁶.

Livraison dix-septième : l'abstraction byzantine sur le toit de l'appartement (10 avril).

À présent Jorge frappait du doigt sur la table, près du livre que Guillaume tenait devant lui. « Ici on renverse la fonction du rire, on l'élève à un art, on lui ouvre les portes du monde des savants, on en fait un objet de philosophie, et de perfide théologie... Que le rire soit le propre de l'homme est le signe de nos limites de pécheurs. Mais combien d'esprits corrompus comme le tien tireraient de ce livre l'extrême syllogisme, selon quoi le rire est le but de l'homme ! Le rire distrait, quelques instants, le vilain de la peur. Mais la loi s'impose à travers la peur, dont le vrai nom est crainte de Dieu. Et de ce livre pourrait partir l'étincelle luciférienne qui allumerait dans le monde entier un nouvel incendie : et on désignerait le rire comme l'art nouveau, inconnu même de Prométhée, qui anéantit la peur.

Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, « Septième jour. Nuit. Où, à résumer les révélations prodigieuses dont on parle ici, le titre devrait être aussi long que le chapitre, ce qui est contraire à l'usage ».

Guy m'avertit que j'ai dédoublé deux titres de livraison. Je crois avoir corrigé et être arrivé au bon nombre : vérifiez svp. De toute façon, le plus difficile sera de se rendre au chiffre que j'ai en tête et que je cache pour le

16. Cette note se trouvait dans l'envoi originel.

J'ai parlé aujourd'hui, par courriel, avec un ancien professeur de quelques-uns des pères de l'Église. Et je me rends compte que ce que j'ai vécu est au cœur du grand débat philosophico-théologique au sujet de la création du monde. *Nul orietur*, dit Rimbaud, alors que la Bible dit que tout a eu un commencement, et qu'en un sens tout est arrivé, et arrive, et arrivera, une seule fois. Il y a donc une différence entre le regard de Dieu et de celui qui croit en lui, lors qu'Il dit « Cela est bon », et le regard des philosophes qui voient les mêmes choses et disent que cela est bon par nature.

moment parce que je suis superstitieux comme une vieille bigote (et pourtant il doit y avoir des vieux bigots, mais pourquoi est-ce que je pense toujours en ces termes ?... sexisme, quand tu nous tiens...).

Et voilà, je me mets à *fare la mia passeggiata della giornata* avec des mots. Dans les faits, soit dans les faits de l'écriture, il s'agit souvent de refaire les pas que j'ai faits. Ce qui veut dire que contrairement à hier, la tâche sera plus difficile : nous n'avons fait qu'une brève randonnée (et même était-ce une randonnée ?) hier, parce que les nombreux pas d'avant-hier avaient quand même coûté à nos vieilles jambes et que nous sommes devenus sages (malgré nous) et que nous avons décidé d'en faire moins. En faire moins ne veut pas dire ne rien faire : j'ai mangé trois fois, croyez-moi ; je suis d'une rigueur extrême en cette matière ; rigoriste à mes heures, ou plutôt trois fois par jour aux heures idoines, je me suis attaqué à l'adversaire qu'on a mis dans mon plat.

Et puis quoi encore ? Eh bien, hier matin, j'ai jasé avec *Franco*, le proprio du *Crai*. J'essaie d'organiser pour nous quatre une visite sur une terre de *Vittoria* pour goûter aux vins et produits de la région. Tiens, je vous montre l'endroit (il y en a même deux, et il faudra sans doute retourner) que je vise. Vous remarquerez qu'il y a peu de photos de neige. (Merci à tous ceux qui répondent en m'envoyant des photos de la production naturelle principale du pays découvert par Jacques Cartier, parce que toutes les autres terres américaines l'avaient déjà été et qu'il ne restait plus que la terre de Caïn qui se trouve aujourd'hui juste un peu en dessous de l'Ungava.) Mais j'oublie la belle binette de mon Arianna préférée. Voici donc ci-dessous. Vous pouvez

cliquer pour avoir ses mots à elle traduits en *angliche*, mais j'ai pensé que, faute de pouvoir goûter ses vins et tout le reste, vous goûteriez son italien, tout en admirant son visage ensoleillé et pas du tout enneigé.

<http://www.agricolaocchipinti.it//it//>

En tout cas, et pour revenir à *Franco*, c'est tout un aria (sicilien) que de s'entendre avec lui. Je lui demandais s'il pouvait nous trouver un moyen de transport pour une visite à *Vittoria*, et il a fallu visiter les deux sites que j'avais en tête sur son *telefonino* et dire et répéter et re-répéter ce que je cherchais, en me faisant interrompre à tout moment pour me faire dire que *non c'è problema, è un piacere per me ti dare piacere*. Je veux bien qu'il n'y ait pas de problème, et qu'il se fait un plaisir de me faire plaisir, mais moi, je voulais un prix tentatif (terme désuet, semble-t-il, mais auquel je tiens... du moins tentativement) et des dates possibles pour que je puisse décider, oui ou non, de profiter de ce qu'il offrait (car, n'en déplaise à *Franco*, il y a d'autres moyens d'arriver à *Vittoria*) et surtout pour choisir une journée selon la disponibilité du transport qu'il offrait. Il est si généreux que *tutto sarà a posto* selon ce qu'il dit peu importe le jour ou l'heure... Hum... J'ai comme un doute. En tout cas, je vais tenter de régler le *problème* aujourd'hui ou demain.

Et puis quoi encore ? Comme il faisait beau et que nous avons une terrasse, j'ai décidé, deux fois plutôt qu'une, d'en embrasser les avantages puisqu'elle n'était pas enneigée. Je me suis donc assis dans une chaise de plage sur le toit, et j'ai fermé les yeux et ce qui devait arriver est arrivé... Oui, j'ai dormi, mais j'ai

aussi préparé des cours, et ai (tiens, ça rime) pensé à des thèmes pour mes matins méditerranéens. Je puis dire que les deux cours, ceux sur Rousseau et Xénophon, avancent. La structure de base est réglée, les thèmes principaux itou ; au fond, il ne reste plus qu'à relire les textes, écrire les cours, les donner, les réécrire et Noël sera là... Noël, cette époque merveilleuse où il commence à neiger sur le Québec. J'aime surtout peut-être que ces deux cours se répondent l'un l'autre : dans ma tête, mon imagination et mon cœur, il y a deux personnages principaux (okay, ou *okaï*, comme prononcent les Italiens, qui n'ont pas de diphtongues, dans ses trois lieux de mon for interne, tête, imagination et cœur, il se trouve aussi mes filles et plusieurs d'entre vous, et saint Joseph, patron des travailleurs et de la bonne mort, mais je parle des personnages emblématiques des options philosophiques fondamentales), soit le promeneur solitaire qu'était Rousseau et le bavard intarissable qu'était Socrate, et ils y sont face à face, et ils se disputent, depuis toujours me semble-t-il. (Enfin, Rousseau chiale et dit : « Moi, moi, moi » et Socrate taquine et dit : « Vraiment ? En vérité ? Est-ce tout ce que tu as à dire ? ») Tout ça pour dire que même si je ne bouge pas beaucoup, ça ne veut pas dire que ça ne bouge pas beaucoup. ([Diable qu'il y a des incisives dans ce paragraphe, dit-il dans une incise à l'intérieur d'une incise.] Je sais que cette phrase énonce une contradiction formelle, mais je compte sur votre perspicacité pour déceler le jeu de mots et de résoudre ladite contradiction en distinguant les deux sens et en développant le sens exact des deux propositions. Ceux

qui n'en sont pas capables seront recalés. [{Non, mais...} Je suis sévère, je le sais, mais je suis juste.])

Et puis, je pensais au fait que ce voyage en Italie sera complété par du boulot (ne trouvez-vous pas élégant que les gens qui ne travaillent pas aiment se donner des airs de travailleurs en volant les mots de leur... boulot, sans jamais avoir serré ou desserré un boulon [mais je m'égare et risque de vous perdre pour de bon dans les sentiers enneigés de mes forêts internes] ?) sera complété donc par un petit travail, soit de parler quelques fois de ceci ou de cela quand je serai en Grèce avec le groupe d'étudiants québécois. Un des ces laïus devrait porter sur l'art byzantin. Car nous projetons de visiter une église *bien cotée* (sur le plan touristique, pour ce qui est de sa cotation sur le marché religieux, je n'en sais rien) sur l'île de Paros et une autre, dans le désordre de la prolifération grecque, à Athènes. Pour la première, voici.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Basilique_de_la_Panaghia_Katapoliani

Je m'y suis préparé un peu en visitant, ou en revisitant l'église abbatiale de Monreale. Et j'ai été encore une fois frappé par la différence entre la sensibilité catholique, mettons celle du baroque sicilien et celle, mieux connue, de la chapelle Sistine, et la sensibilité du christianisme orthodoxe (ou, comme le veut le mot, le christianisme de l'opinion droite). On y trouve le même Jésus sans aucun doute, mais Pantocrator d'un côté et Juge colérique de l'autre. Il faudrait expliquer bien des choses pour que les gens

puissent voir ce qu'il y a à voir. Et je commence à y penser.

Et d'abord il faudra expliquer, au moins un peu, comment l'abstraction de l'art byzantin n'est pas de l'abstraction, enfin pas de l'abstraction à la manière des zozos contemporains qui ont renchéri sur les impressionnistes dans la course ridicule de leur « Épatons-le-bourgeois ». Il me semble clair, et je le dirai, quand j'en aurai l'occasion, que l'art byzantin est d'abord tributaire de la tendance fondamentale de l'art grec, soit d'être réaliste, mais à la lumière du *logos*, ou de l'idée. Puis, que le christianisme qui est *logos* d'un nouveau type, *logos* de la parole de Dieu, celle qui révèle ce qui est caché depuis la nuit des temps dans les choses qui se voient à la lumière du jour, ou cachées sous des congères de neige accumulée, fondue, regelée et couverte d'une nouvelle couche, que le christianisme, du moins en Orient, a touché la sensibilité des artistes qui ont tenté de montrer les choses ; c'est donc un art réaliste, mais de façon à ce que on voit les choses en vérité. Je crois que ce n'est pas un hasard si les icônes orthodoxes, des plus petites et humbles ou plus grandes et grandioses, comportent souvent des mots qui disent ce qui est visible, pour être sûr que ce soit visible ; je crois tout autant que ce n'est pas un hasard si les scènes proposées sont si peu nombreuses et si semblables entre elles, parce que ce qu'il s'agit de montrer, de faire voir, de révéler, est assez simple : le Christ, la Vierge, quelques moments cruciaux de l'Évangile, des visages de saints qui sont enlumines et illuminés parce qu'ils sont justement des justes, aux yeux de celui qui a entendu le *logos* et qui y croit. Enfin, vous devinez un peu où je veux en venir.

J'espère que ce sera mieux fait et plus touffu : il ne faut pas qu'on devine trop tôt que je ne suis qu'un amateur et non pas une autorité.

Et voilà ce à quoi je pensais sur la terrasse au soleil.

De toute façon, l'essentiel de ce que j'aurais à dire, me disais-je sans rien dire, car je ne me parle pas à haute voix, pas encore, pas beaucoup, aussi peu que possible, l'essentiel donc sera de rappeler qu'il faut aborder ses lieux dans le respect sans doute, mais aussi avec une sorte d'ouverture d'esprit toute spéciale. Pas celle du « je sais que tout cela est de la frime, et je suis un Québécois supérieur du simple fait d'être né sur les bords du Saint-Laurent après la Révolution tranquille », mais celle du « qu'est-ce que cela me fait sentir ? qu'est-ce que cela me dit ? n'est-il pas possible que cela soit vrai parce que j'ai besoin de certaines choses, des choses que je ne saurais pas nommer, mais qu'on peut me montrer si j'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ? ». Et là il faudrait commencer à parler du chant grégorien et des hymnes orthodoxes, mais là encore plus, il faudrait que je me taise parce que je n'ai rien à dire, mais tellement rien que je réussis à me taire.

« Et puis après ? » me disent les impatients impies que sont certains d'entre vous... Car leur question n'en est pas une, mais une incitation à changer de sujet. Et puis après, je suis allé sur la plage de *Bruca* encore une fois, vers 16 h, avec Mu ; nous y allions main dans la main, comme de vieux qui s'appuient l'un sur l'autre, ce qui est facile à faire parce que nous sommes deux vieux qui s'appuient l'un sur l'autre. Nous avons revu notre dame du premier jour qui revenait de sa

promenade, nous l'avons saluée, mais elle n'a pas semblé nous reconnaître, ce qui m'a surpris et presque irrité, mais pas tout à fait, parce que je me suis dit, non pas « Tu n'es pas aussi significatif et remarquable que tu le crois », mais, selon le tant et si satisfaisant exercice de pitié rousseauiste, les mots : « La pauvre, elle souffre d'Alzheimer ; comme c'est triste et comme je suis chanceux de ne pas en souffrir et comme je suis bon de souffrir avec elle sans vraiment souffrir ». Nous avons avancé sur la plage toujours belle et toujours salie par l'inconscience de mes chers Siciliens (pour la énième fois, nous nous sommes promis d'apporter un sac de vidanges pour le remplir, en vidant nos cœurs de sainte colère écologiste méprisante). Et puis après, nous avons trouvé une sorte de pergola *déguingandée* (oui, oui, je sais : il faudrait écrire *dégingandée*, mais bon, je l'écris comme je le prononce) au haut d'une dune (tiens, ça rime parfaitement), qui ressemblerait à une montagne de neige, mais en moins froid. Et puis après, nous nous sommes assis, et nous avons vu le soleil de la fin de l'après-midi, ou plutôt nous nous sommes laissés éblouir par sa lumière en scrutant l'horizon pour deviner au loin la figure presque fantomatique d'un gros navire (quelque monstre venu du fond de la Chine selon la *nuova via della sette* parcourue par les Chinois eux-mêmes et non par Marco Polo emportant les pâtes en Italie ?).

[https://fr.wikipedia.org/wiki/
Nouvelle_route_de_la_soie](https://fr.wikipedia.org/wiki/Nouvelle_route_de_la_soie)

Et il y avait aussi d'autres figures embrumées et à demi perdues dans les eaux qui brillaient. Était-ce des plateformes de forage ? Il faut croire que oui.

<http://www.lefigaro.fr/sciences/2011/06/22/01008-20110622ARTFIG00673-1-exploitation-petroliere-s-installe-en-mediterranee.php>

Et puis après, nous sommes rentrés. Et puis après, j'ai écrit un peu pour mes cours et mes divers projets. Et puis après, nous avons lu et Mu a regardé ses émissions... Car tout loin de vous que nous sommes, nous pouvons regarder nos émissions préférées, pépère et mémère, comme si nous étions non pas sur une terrasse à *Cava d'Aliga*, mais au dix-neuvième étage de la rue de la Couronne, regardant la neige tombée sur la ville.

C'est fini, déjà ? Oui, mais je dois rester bien éveillé pour enregistré le carillon de 8 heures et le chant des chiens de la Sicile. Vous ne direz quand même pas que je ne vous aime pas et que je ne me soucie pas de votre éducation, de votre édification et de votre hilarité.

Ça donne ceci. Malheureusement, ce matin, on entend moins la plainte des chiens, mais c'est là : écoutez attentivement. Ceux qui entendent la neige tomber doucement sur le village se trompent.



Livraison dix-huitième : ce qui se voit et ceux qui se rencontrent sur la *spiaggia andando a Donnalucata* et *nel autobus tornando a Cava d'Aliga* (11 avril).

Ô fils d'Abderrahmân – qu'Allah comble le défunt de Ses grâces ! – sache que distribuer à pleines mains l'or et l'argent, à ceux qui sont dans le besoin, est, sans aucun doute, une action des plus méritoires devant l'œil du Très-Haut. Mais une telle action, ô mon enfant, est à la portée du premier riche venu. Et il n'est point nécessaire d'avoir une vertu bien grande pour donner le surplus de ce que l'on possède. Mais il est une générosité qui est autrement parfumée et agréable au Maître des créatures, et c'est, ô mon enfant, la générosité de l'esprit. Car celui qui peut répandre les bienfaits de son esprit sur les êtres dénués de savoir, celui-là est le plus grand méritant. Et pour répandre les bienfaits de ce genre, il faut avoir un esprit hautement cultivé. Et pour avoir un esprit de cette marque, un seul moyen est entre nos mains, la lecture des écrits des gens hautement cultivés, et la méditation sur ces écrits. Donc, ô fils de mon ami Abderrahmân, cultive ton esprit, et sois généreux dans la voie de l'esprit. Et tel est mon conseil, ouassalam !

Mille et une nuits, « Les lucarnes du savoir et de l'histoire »

Chaque fois que j'écris *écrire*, il faudrait entendre en même temps *dire*. Car écrire, c'est comme dire ; plutôt, c'est bel et bien dire, mais aux yeux plutôt qu'aux oreilles, et l'audio-visuel peut devenir du *scripto-visuel*, voire du *scripto-mental*, et vice versa. En conséquence, quand je me demande pourquoi j'écris, je me demande en même temps pourquoi je parle. Ou pour généraliser et vous inclure dans ma réflexion, je me demande pourquoi nous tous, nous parlons, et par rétroaction pourquoi nous écoutons. Du coup, on doit noter qu'il y a sans doute bien des raisons pour ce faire, des raisons qui vont de dire qu'on est là, à dire qu'il y a quelque chose là, en passant par se réchauffer le cœur auprès d'un autre en attirant l'attention sur soi et même, dans

le meilleur des cas, sur le monde qui nous englobe. Car il me semble que quand on parle pour de vrai (et donc quand on écrit pour de vrai), on s'oublie parce que c'est ce qui devant soi, que ce soit devant les yeux de la tête ou les yeux de l'imagination ou les yeux de la pensée, c'est ce qui est devant soi qui prend le dessus. (Le devant prend le dessus ! Tiens, c'est cute, ça. *È carino.*) Du coup, on s'oublie, au moins un peu (car le moi est bien tenace, et on n'est jamais tout à fait amnésique de soi), emporté par l'élan qui fait qu'on parle à quelqu'un et qu'on parle de quelque chose ou de quelqu'un.

Pourquoi parle-t-on à quelqu'un ? Encore une fois, mais dans selon un nouvel aspect, dans le meilleur des cas, c'est un peu dans l'oubli de l'autre à qui on parle et dont on veut en même temps capter l'attention : quand on parle pour de vrai, on cesse de ruser, on cesse de mesurer ses mots, parce qu'on suppose que l'autre va comprendre, que l'autre veut comprendre et que la communauté qui s'ensuivra sera bonne, un point c'est tout. Seuls et pourtant ensemble sous le soleil du Seigneur, nous nous parlons.

Hier, nous sommes partis, intrépides fainéants, sur la *spiaggia* de *Donnalucata*, ou plutôt sur les plages successives de *Bruca*, *Aziz* et *Donnalucata* (avec ses deux plages, la plage orientale plus longue et la plage occidentale plus courte). Nous y avons vu bien des choses et rencontré quelques gens, car je ne sais trop pourquoi hier *mercoledì*, il y avait bien du monde sur la plage. Je me tairai au sujet des choses vues ; je vous les ai dites quelques fois déjà ; et j'ai entendu dire que par chez nous il y a de la neige et du verglas et du vent et que cela serait trop cruel.

Il y a d'abord eu le fou à vélo. Voyons, gens de Québec, et surtout gens de Basse-Ville, vous savez de qui je parle : le mec en trenchcoat sale et Nikes défaits, celui qui roule à vélo en écoutant un match de baseball à tue tête avec, dans le panier avant, un chiot laid mais chéri, qui porte un ruban rouge sur la tête... ne me dites pas que vous ne le connaissez pas, ou que vous ne l'avez jamais vu passer. Du coup, vous connaissez celui que nous avons rencontré en Sicile, ou plutôt qui nous a surpris en surgissant derrière nous sur son vélo à gros pneus, son cabot tout aussi laid et tout aussi chéri, avec un ruban d'un autre couleur, mais qui était presque nu (le cycliste, dis-je) *because* il fait grand soleil et qu'il doit pédaler fort contre le vent, et qui dit à la cantonade un « *Giorno!* » bien fier, digne d'un athlète qui, sûr de sa supériorité sur les petits vieux qui marchent, tient à ce qu'on l'admire, comme un comédien qui se prépare à entrer en scène.

Puis, plus loin, une fois passé à pied sec le *torrente* (mais si, si, sous ce nom plus que respectable, il s'agit d'un ruisseau parfois un peu large) réduit à presque rien, nous avons rencontré un vieux monsieur seul qui surgissait des dunes à droite pour regarder la mer. Nous arrivions à un bout de la plage où la vague frappait un mur de pierre dressé par les hommes. Nous lui avons demandé si nous pouvions passer à pied sec à droite par un chemin de campagne ou un sentier de promeneurs ; il a répondu à grands gestes et avec un air désolé (« *Mi dispiace, ma...* ») que non, et que la *strada regionale* était assez loin. Je lui ai répondu : « *Grazie. Ma non c'è problema ; qualche giorno fa, abbiamo passato a l'altro canto, passeggiando nel l'acqua del mare ; fa freddo, ma va bene.* » Et nous avons

continué, avec l'idée d'enlever nos souliers comme la fois d'avant et de tremper nos pieds dans l'eau frisquette de la Méditerranée... Soudain, il nous a appelés pour nous dire qu'il nous montrerait quand même un chemin. Il a indiqué un petit sentier qui montait depuis le sable sur la propriété de quelqu'un, puis passait entre la maison et un grand jardin de *pomodoro* (ou de *pomodori*, ou de *tomatine*, choisissez), puis remontait le long d'un mur qui longeait un canal et enfin arrivait de l'autre côté de la pointe que nous voulions dépasser. Un peu inquiet, je lui ai demandé s'il vivait là ; il a dit oui, mais en pointant vers la *casa* et le *giardino* à côté ; nous passions donc sur le terrain de son voisin. Hum, *ma siamo in Italia, dunque...* En tout cas, nous voilà de l'autre côté et sans enlever nos souliers. En continuant sur la plage, je me suis retourné et je l'ai remercié, lui qui se trouvait de nouveau du premier côté, en levant les bras et en dressant les pouces en l'air, signe international du « *Tutto è a posto.* » Il m'a envoyé la main.

Puis, il y a eu trois couples de vieux, homme et femme, à chapeau à larges bords et à *occhiali da sole*, qui se promenaient depuis *Donnalucata* vers *Cava d'Aliga*. Comme ils sont drôles, ces petits vieux, me suis-je dit, en les regardant comme dans un miroir. Et puis, il y a eu des athlètes, sans doute des *tifosi*, ou tout à fait des joueurs de *calcio*, qui s'exerçaient en courant sur la plage et en faisant différents pas de danse pour s'étirer les muscles. Car par ici, le croirez-vous ?, on ne pense pas à la coupe Stanley et à la débâcle du Canadien, juste avant la débâcle des rivières du Québec.

Surtout peut-être, en arrivant à *Donnalucata*, nous avons rencontré Socrate. Vous connaissez le type : cheveux blancs plus rares en avant, barbe bien fournie tout aussi blanche, regard pénétrant, gestes minimaux, démarche solennelle. Je me disais qu'il se disait tout plein de choses dans sa tête ; peut-être même préparait-il un texte pour le livre qu'il écrivait, quelque chose de bien fin, qui porterait cette fois sur ce qu'il avait rencontré sur le plage, soit deux touristes si typiques, jaloux des beautés de son monde, beautés données à lui par le Seigneur (ou, si ce mec terrible est un athée, par la nature), cherchant des mots pour faire rire, pour épingler, et plutôt satisfait de lui... Vous connaissez le genre, vous ai-je dit.

Une fois à *Donnalucata*, nous avons passé à la *farmacia* chercher de la dope (pour le handicapé des sinus que je suis) et de la crème dermique (pour la handicapée de la peau qu'est Muriel). Une jeune femme bien aimable nous a vendu le tout en écoutant mon italien cahoteux et en offrant son anglais non moins cahoteux, complété par un français bredouillé. *Grazie, signora*, et *grazie mille*, pour le petit savon que vous avez ajouté, malgré le refus répété de Muriel. (*No, no, è gratis ; certo ; prego ; buon pomeriggio*). Car c'était déjà le début de l'après-midi.

Saviez-vous que *Donnalucata* n'est pas une sorte de reprise de *Donnafugata* (la femme enfuie), soit un nom qui dirait quelque chose comme « la femme éclairée » ? Mais non... Je vous éclaire : on dit que c'est une reprise italienne d'une expression arabe qui signifie, ou signifiait autrefois, fontaine des heures, parce qu'on y trouvait une fontaine qui faisait gicler l'eau cinq fois par jour, précisément aux heures de la

prière, qu'Allah le miséricordieux en soit béni. Comme quoi, le découvreur arabe des lieux a fait comme notre cher Jacques Cartier, lequel a baptisé Cap Diamant un cap de quartz, dans l'espoir d'intéresser les autorités françaises de l'autre côté de l'océan et sans doute faire financer ses prochains voyages d'exploration dans ce pays de neige, dont il n'a rien dit, par exemple en nommant un Cap du Verglas infernal.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Cap_Diamant

De part et d'autre, de la part du chrétien et du musulman, du *fake news*, vous dis-je ; deux contrevérités qui sont devenues des vérités, ou du moins qui sont restées dans la toponymie. Vous ne me croyez pas quand il s'agit de l'histoire sicilienne ? Vous vous dites que j'invente tout, comme j'ai inventé les gens rencontrés sur la plage. Voici la preuve, incrédules que vous êtes. C'est écrit par quelqu'un d'autre, donc c'est vrai. Bon, c'est écrit dans Wikipedia ; donc certains snobs vous diront que c'est moins vrai, et c'est écrit en anglais, ce qui en irritera quelques-uns ; mais vous n'avez que traduire la page et la mettre sur Wiki. La paix ! Avec des gens comme vous, on n'arrivera nulle part, et certes jamais à un consensus, base de toute politique.

<https://en.wikipedia.org/wiki/Donnalucata>

Et voici le texte italien. (Dans l'image en haut à droite, qui représente la fin de la *strada lungomare*, c'est moi qui suis assis et penché vers l'avant. [Fake news... Vous croiriez n'importe quoi.]

<https://it.wikipedia.org/wiki/Donnalucata>

Voire le texte sicilien, ou *Donnalucata* devient *Ronnalucata*. Fouillez-moi, je ne sais pas pourquoi.

<https://scn.wikipedia.org/wiki/Ronnalucata>

Nous avons acheté des *vongole* et des crevettes au *mercato ittico*, des morceaux de pizza au *mercato Voi*, puis nous avons attendu le passage de l'autobus pour retourner à *Cava d'Aliga*.

https://it.wikipedia.org/wiki/Mercato_ittico

Soit dit en passant, nous avons demandé des renseignements au sujet de l'horaire, ce qui a engendré une série de quiproquos (soit des « ceci pour cela ») qu'on ne rencontre qu'en Sicile, où les gens sont aussi ignorants qu'ailleurs, mais bien plus aimables, au point de vous dire ce qu'ils ne savent pas. Nous avons pris notre courage à deux mains et notre foi humaine, trop humaine, à quatre mains, nous nous sommes assis sur un banc brinquebalant de la municipalité sous une sorte de pergola en plastique sale qui ne protégeait que d'une éventuelle pluie et pas du tout du soleil qui plombait, un autobus AST est passé, plusieurs autos, puis à la longue enfin l'autobus idoine. Nous avons payé nos passages au chauffeur légèrement irrité de nous voir là ; il n'avait pas de monnaie, a farfouillé à gauche sous des papiers, nous a rendu 10 centimes alors qu'il nous en devait 20, et nous a dit d'aller nous asseoir.

Nous roulions à bonne allure, voire à vive allure, car tout chauffeur d'autobus qu'il était, le voleur municipal (je lui en veux toujours pour les 10 centimes qu'il nous doit), se croyait à *Modena*. Vous ne savez pas de quoi, je parle ? Bon, je m'explique, et je *mecsplique* par voie wikipédienne, mais c'est la dernière fois, entendu ?

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Modène>

Mais la vitesse à laquelle il roulait, emporté qu'il était par l'irritation, que je partageais, ou par ses rêves de grandeur *automobilesque*, que je ne partageais pas, ne lui a pas interdit de faire un coup qui me laisse encore pantois. Nous avons déjà fait ce trajet de *Donnalucata* à *Cava d'Aliga* ; nous savions donc qu'il s'agissait de remonter la *strada regionale* d'un coup ; car il n'y a qu'une seule *fermata* qui se trouve dans *Cava d'Aliga* elle-même à côté de la *farmacia*, avant qu'on ne continue d'un coup jusqu'à *Sampieri*. Mais tout à coup, le chauffeur est sorti de la *strada regionale* pour laisser un jeune descendre sur une route secondaire. Il a continué pendant un bout. Je me disais, médusé, il cherche le chemin qui nous mènera de nouveau sur le trajet réglementaire. Quelle simplicité d'esprit que la mienne ! Après environ un kilomètre de *virillage* à demi dangereux, il s'est arrêté devant un grillage. Un vieux monsieur est sorti lentement dans la rue, a fermé le grillage à clé et avec application et est monté dans l'autobus dont la porte était ouverte à l'attendre. Il n'a pas payé, s'est assis derrière le chauffeur et lui parlait un peu. PERSONNE N'A BRONCHÉ parmi la dizaine de passagers. Une fois

le *signore Corleone* installé dans le siège qui semblait lui revenir de droit (et peut-être de peur), nous avons continué notre chemin, nous avons retrouvé la *strada regionale* et on nous a laissé descendre avec deux étudiantes à l'arrêt réglementaire¹⁷.

Nous avons laissé partir l'autobus de la mafia et avons remonté (dans le sens physique du terme) jusqu'à notre appartement. Une fois arrivés chez nous, Muriel s'est mise à l'ordinateur, et je me suis étendu au soleil sur la terrasse pour méditer sur nos aventures. Puis, douche chaude, voire brûlante, lecture de la *signora Ferrante* (toujours bon, toujours troublant, toujours plaisant), puis *spaghetti alle vongole*, conversations à bâton rompus et enfin dodo.

Je vouais vous parler des icônes et de l'iconoclasme, pour continuer ma leçon sur l'art byzantin, mais j'ai été trop bavard. Je vous reviens là-dessus demain. Il est l'heure de mon coucher, ou plutôt de mon re-coucher, le soleil se lève, et Muriel se lèvera itou, et elle relira, puis je vous envoie ceci, *Ciao, belli. Ciao, belle*. Et surtout aux secondes, qui sont bien souvent premières dans mon cœur sexiste, mais pas insensible à la beauté masculine.

17. J'ai compris plus tard que cette sortie de la route régionale était à peu près réglementaire à certaines heures. Mais il est sûr que le traitement que le chauffeur a offert au vieux monsieur était exceptionnel.

Livraison dix-neuvième : ce qui arriva sur un toit à Cava d'Aliga, ou l'idolâtre, l'iconoclaste et l'iconoplaste (12 avril).

Bérénice... avait un peu deviné ce qu'était ce monde de jeunes artistes, d'écrivains qui aiment l'excès, où il vivait. Il y régnait des idées toutes faites quand même, et aussi tyranniques. Dommage pour Paul Denis, c'était un bon petit, il avait un certain don poétique, mais cette peur du qu'en-dira-t-on pour trois personnes et un morveux ! C'était là ce qui l'asséchait, ce qui faisait que sa poésie brillait sans toucher, sans atteindre le cœur. Elle le plaignait, comme elle plaignait ces gosses chiens savants.

Aragon, *Aurélien*, chapitre 28.

Comprendre le christianisme, c'est comprendre l'idolâtrie et donc l'iconoclasme. Le principe théologique se trouve bien expliqué chez Augustin, comme il arrive plus souvent qu'autrement. C'est la distinction qu'il fait entre *frui* et *uti*. « Nous jouissons (*fruimur*) des choses connues lorsque la volonté, en tirant un plaisir qui lui est propre, se repose en elles ; mais nous usons (*utimur*) de ce que nous référons à une autre fin dont nous tirerons une jouissance. » (Ça vous en bouche un coin, non ?) Mais, voyez-vous, dit partout Augustin, cela veut dire que nous devons faire attention parce que le monde est si beau et si intéressant, et nous sommes faits de telle manière, que ce qui pourrait nous servir pour arriver à Dieu pourrait le remplacer, et nous jouirions (ou tenterions de jouir) de ce que nous devrions nous contenter d'utiliser. Car nous devons aimer nos parents et le monde et tout ce qu'il contient, mais sobrement, et seulement pour arriver à aimer totalement Dieu. (Ici, si j'étais un professeur, j'ajouterais une note sur la différence, si profonde, entre le théologien Augustin, et le théologien qui le cite

si souvent, Pascal. Mais bon, je suis déjà à la limite de ce qui se dit en un matin méditerranéen.)

Je trouve que le plus beau corolaire de cette argumentation se trouve quand Augustin parle de la musique à l'église dans ses *Confessions*. Il examine alors la concupiscence de la chair (qui précède l'examen de la concupiscence des yeux et celui de l'orgueil de la vie), tout en faisant son examen de conscience. Du coup, il témoigne, comme il fait si souvent à partir du plus intime de ses expériences, qu'il lui arrive d'avoir tellement de plaisir à écouter les chants religieux qu'il en oublie d'adorer Dieu. (Vous ne me croyez pas... Alors lisez *Confessions* X.XXXIII.49. Vous allez sur le site Les Reliefs, vous cliquez sur l'icône Textes, puis vous cliquez de nouveau sur « Augustin, Confessions, X » et vous lirez ma traduction du lieu idoine [laquelle vaut ce qu'elle vaut, c'est-à-dire laquelle n'est pas cautionnée par l'université].)

Du coup II (ha ha ha), Augustin ne fait que reprendre l'Ancien Testament qui dit qu'il faut adorer Dieu, Yahvé, et ne pas adorer les idoles. Les idolâtres sont donc les premiers pécheurs qui commettent le premier péché, et tous les autres viennent après (dans les deux sens du mot), ou ils viennent du coup III du premier. Pour comprendre jusqu'où peut aller la haine des idoles, il faut lire le livre de Josué : on y décrit la conquête de la Terre promise. Cette terre, promise par Yahvé au peuple élu par Lui, était occupée par d'autres peuples qui avaient d'autres dieux et donc qui étaient des idolâtres. Et voici le commandement militaire qu'a reçu Josué, celui qui remplaçait Moïse : il faut tout détruire et nettoyer ; il faut pour ainsi dire élire les lieux du peuple élu, les rendre saints, et donc les

séparer de ce qu'ils avaient été parce qu'ils étaient maintenant élus, selon la logique de fond de l'Ancien Testament ; et cela concernait les hommes, les femmes, les enfants, les bêtes et même les plantes, mais aussi, et d'abord les idoles (*Josué* 6.21 et des dizaines d'autres endroits où on trouve le mot *anathème*). Il faut donc être iconoclastes, soit briseurs d'images, et assassins de tout ce qui a été affecté par ses images des faux dieux.

On trouve la même tendance chez les musulmans : être soumis à Allah, c'est, sauf exception, être impitoyable envers les autres dieux et les autres croyants. Cela est d'autant plus nécessaire qu'Allah lui-même (et même son prophète) ne doit pas être représenté. À la limite, il ne faut rien représenté dans un édifice religieux, et cela donnera les décorations géométriques des mosquées et les tapis turcs.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Architecture_islamique#/media/File:Spain_Andalusia_Cordoba_BW_2015-10-27_13-54-14.jpg

Dans le monde chrétien, cette tendance se trouve chez certains protestants, et dans les mouvements iconoclastes du monde oriental. C'est toujours la même volonté humaine commandée au fond du fond par le premier commandement, doublée d'une haine de la Rome et de la Rome de la Renaissance et de tout ce qui est romain (où siège Satan comme l'avait prédit saint Jean dans l'*Apocalypse*).

La solution romaine (et d'abord augustinienne) était, pourrait-on dire, généreuse : elle supposait que le

frui pouvait aller avec l'*uti*, et donc que l'art pouvait être au service de l'adoration. Mais au fond, le problème de la peinture durant la Renaissance est celui de toute la culture pré-chrétienne (et donc grecque, hellénistique et gréco-romaine) dans son rapport à la parole de Dieu. Faut-il saccager le passé, et faire comme certains ont fait dernièrement, soit détruire les temples et les œuvres qui rappellent ce qui n'est pas Dieu ? C'est une sorte de nettoyage ethnique, non ? Ou laisser survivre, mais en acceptant certains dangers qui sont inscrits dans ce qui était avant ? Car si la seule chose qui compte, c'est le message du Christ, tout le reste, et ce tout ce qui vient avant, n'est au mieux qu'une distraction et au pis une tentation.

Dans ce débat séculaire, et donc contemporain, je suis de l'école de Péguy dans *Ève* : le vrai chrétien peut, voire doit, reconnaître ce qui est venu avant le Christ. Mais je comprends que son optimisme soit dangereux. Je trouve ce danger utile, au moins pour ceux qui pensent. Voilà ce que je me disais pendant que j'étais sur la terrasse de notre appartement : je réfléchissais à ceci en vue des semaines en Grèce quand je devrai avoir l'air de connaître quelque chose à l'art byzantin. Car ce que nous appelons l'abstraction de l'art de l'église orthodoxe est au fond une façon de régler ce débat séculaire, accompagné des mouvements iconoclastes, et iconodoules ou iconolâtres. J'espère que ces idées sont vraies.

Ce qui est vrai, mais alors très vrai parce tout simple, c'est que je n'ai rien fait hier, si ce n'est me promener un peu sur la plage de *Donnalucata* avec Mu et jouer notre rôle d'écolo de bas étage en ramassant quelques

bouteilles, morceaux de plastique et autres ordures dans des sacs et les jeter dans les bacs à déchets et faire des courses chez *Crai* (qui était ouvert et *Franco* au poste) et *alla macelleria* (qui était fermée) Donc il est difficile de vous raconter la journée : elle s'est passée pour ainsi dire toute dans ma tête. Avec une réflexion sur un tout autre sujet que l'art byzantin, et qui suivra sous peu.

Mais il faut avant cela que je raconte ce que j'ai fait pendant que je ne faisais rien. Je suis monté sur le toit, sur la *terrazza* qui donne sur la mer. Je voyais au loin une plate-forme pétrolière : l'Europe n'a pas la pureté du Québec, où on refuse d'exploiter les gisements dans le Saint-Laurent. Nous sommes des saints, des saints pauvres, mais des saints ; ils sont des *pétrolodoules*, voire des *pétrololâtres*. Et voici en conséquence ce qui se passe dans la Méditerranée ; sur la carte, qui accompagne l'article classique des soucis environnementaux de notre seule religion mondiale, on voit que vis-à-vis la pointe sud-est de la Sicile, il y a une de ces plateformes, avec juste à côté flottant à l'horizon un pétrolier qui s'y abreuve. Or je vois tout cela du toit de notre appartement.

[http://www.lefigaro.fr/sciences/
2011/06/22/01008-20110622ARTFIG00673-1-
exploitation-petroliere-s-installe-en-mediterranee.php](http://www.lefigaro.fr/sciences/2011/06/22/01008-20110622ARTFIG00673-1-exploitation-petroliere-s-installe-en-mediterranee.php)

Ce point bleu pâle sur le bleu intense de la mer à un avantage évident pour le touriste que je suis : je peux mieux voir les navires-palaces, les pétroliers et autres paquebots, mais aussi les bateaux de pêcheurs avancer qui d'est en ouest, qui d'ouest en est. Jusqu'à

maintenant pas de bateaux de migrants, mais ça ne saurait tarder.

Sous le soleil éblouissant, je sentais le vent qui montait et descendait comme l'humeur d'un cyclothymique avachi, ou d'un inquiet paresseux. Les nuages se promenaient dans le ciel comme des paquebots inversés. J'entendais le son de la vague à quelques pas, mêlé de temps en temps à celui d'un camion ou autre gros cylindrée sur la *strada regionale* allant de *Cava d'Aliga* à *Sampieri*. Par ici, ça circule sur la route, dans la mer et dans le ciel ; je suis rassasié de voir autant d'activité devant moi qui ne fais rien.

Mais pas tout à fait rien, parce que je peux regarder. De plus, grâce à Satan Internet, je peux écouter de la musique. J'ai acheté il y a quelques temps des disques de musique de la Renaissance italienne. Je l'ai chargé sur mon *telefonino*, hier après-midi, j'ai mis mes écouteurs, et je me suis gavé des *Tesori di Napoli*, vol. 2. Une musique d'une finesse à peine descriptible, et encore moins par un ignorant comme moi. (Pour entendre quelqu'un qui en sait plus, et qui répand son savoir à tout vent, il faut écouter l'émission *Continuo* en balado. Denis Grenier, ex-professeur de l'université Laval a beau être nul en mis en ondes, la musique qu'il offre depuis des décennies à de quoi calmer l'âme et l'élever, à la condition qu'on en ait une. Suffit de syntoniser le dimanche pour faire le test.) En tout cas, moi, j'avais les yeux pleins et les oreilles pleines et le ventre se creusait pendant que je réfléchissais à l'art byzantin et, pour faire bonne mesure, à ma bêtise. Je me suis rappelé un effort que j'avais fait pour en parler. J'avais pensé l'appeler « L'association des Épais Anonymes ». Comme je finissais, le disque que

j'écoutais finissait avec des Litanies à la Sainte Vierge. Cela me ramenait de la sensualité et la pensée à l'essentiel pour un chrétien. Comme Dante qui se fait tancer par Beatrice à la fin du *Purgatoire* parce qu'il s'est laissé emporter par les grâces d'une autre femme, je me sentais, non pas ramené sur terre, mais emporté au ciel.

<https://www.youtube.com/watch?v=LiAxFgz9cYc>

Mais je vous offre quand même les idées que je reprenais juste avant et les mots que j'utilise pour le dire.

J'avais un oncle qui était un homme attachant et talentueux. Un vrai petit génie : il a réussi ses études en un temps record, a décroché un doctorat en physique en Europe quand c'était quelque chose de très rare, a enseigné à l'Université de Montréal puis à l'Université du Québec. Un homme qui m'a fait beaucoup de bien, parce qu'il m'aimait et le montrait, mais aussi parce qu'il était bien éduqué et qu'il me faisait la preuve qu'on peut être un mâle, un vrai, et autre chose qu'un ignorant fier, voire une brute. Il m'a fait beaucoup de bien, entre autres, parce que, pour des raisons qui m'échappent mais qui me ravissent, son amour faisait qu'il prenait soin de moi. En revanche, il avait un grand défaut : il était alcoolique.

Un jour, alors qu'il avait plus de quarante ans, il m'annonça qu'il ne buvait plus. Je lui dis que j'étais heureux de savoir qu'il était guéri. Il m'a répondu que non, il était encore alcoolique, mais qu'il ne pratiquait plus ; comme tant de catholiques québécois, il était un

non-pratiquant ; il faisait partie des Alcooliques Anonymes. Il m'a raconté plusieurs bonnes anecdotes sur ces expériences à l'intérieur de cette organisation, qui est une association de gens qui s'entraident pour ne plus boire. Or une de leurs règles est de reconnaître qu'ils sont des alcooliques et qu'ils le seront toujours, mais qu'ils décident chaque jour de ne plus boire, parce que l'alcool les tue. Mon oncle m'a dit : « J'ai décidé de ne plus me suicider, mais j'ai tout ce qu'il faut pour recommencer demain. »

Je parle des alcooliques en particulier pour parler des humains en général. Chacun, et moi d'abord, devrait appartenir à l'association des Épais Anonymes. Pour en faire partie, il faudrait reconnaître qu'on est épais (c'est-à-dire rempli d'illusions, d'opinions reçues, et ce sur les questions les plus importantes, celles qui décident de son bonheur et du succès de sa vie) ; il faudrait ensuite travailler avec d'autres épais qui se reconnaissent épais pour l'être un peu moins.

Nous naissons deux fois. Nous entrons dans la vie le jour de notre naissance biologique, voire notée par l'État, puis vers dix-huit ans, nous naissons une seconde fois pour entrer dans notre vie d'adulte. La seconde naissance est souvent ratée. Il me semble que la meilleure façon de réussir notre seconde naissance et ainsi de préparer notre dernière mort, et toutes les petites morts qui assombrissent une vie, que la meilleure façon de vivre et de mourir est en tant que membre des Épais Anonymes. Je suis étonné qu'il n'y a pas un site sur Internet consacré à cette organisation.

P.S. Voici un premier concours (car il pourrait y en avoir d'autres). Le prix du premier (ou de la première

[fichu féminisme agressif et tatillon]) qui trouvera la solution : les dix centimes que me doit le chauffeur maffieux.

Le concours porte le titre « Où est le Saint-Esprit ? » ; c'est une sorte de « Où est Charlie ? ». La pièce à examiner est la célèbre peinture de Masaccio qui porte le titre *La Trinité*. On y voit donc l'icône produite par le grand artiste (disent les experts, le premier à offrir au regard des Occidentaux post-médiévaux une image en profondeur et donc l'illusion de la perspective). Il y a d'abord à l'avant les patrons de l'artiste à genoux, puis un peu plus loin la Vierge et Saint Jean (patron de la ville de Florence), puis on voit le Christ en croix, puis, derrière lui, Dieu le père qui sert d'image principielle de son fils de chair, puis enfin et tout derrière, le fond sur lequel l'un et l'autre et les autres se détachent tour à tour. Mais où est le Saint-Esprit ? Car il faut bien qu'il soit là pour que l'icône mérite son titre. Voilà la question à laquelle vous devez répondre. Bonne chance à tous (et à toutes [fichtre]). Malgré le fait que je suis l'inventeur et le juge du concours, mes filles et mes petits-enfants peuvent participer : je serai scrupuleusement juste (comme toujours).

Vous trouverez l'image ci-dessous, mais le mieux est de se rendre à Florence en train, sortir de la gare *Santa-Maria-Novella*, traverser l'intersection, entrer dans l'église en face qui porte le nom de la station (ou plutôt vice versa) et examiner la peinture soi-même. C'est la grâce que je vous souhaite, et que je me souhaite en même temps. En attendant et pour la fin

du concours, allez ici sur Satan Internet. Bonne chance à tous les participants (et les participantes).

https://fr.wikipedia.org/wiki/Masaccio#/media/File:Masaccio_trinity.jpg

Livraison vingtième : sur l'art de la *mecspliation* (13 avril).

Je ne fais point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont ailleurs plus richement traitées chez les maîtres du métier et plus véritablement. C'est ici purement l'essai de mes facultés naturelles et nullement des acquises. Et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moi. Car à peine répondrais-je à autrui de mes discours, qui ne m'en réponde point à moi-même, ni n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science si la cherche où elle se loge. Il n'est rien de quoi je fasse moins de profession. Ce sont ici mes fantaisies, par lesquelles je ne tâche point à donner à connaître les choses, mais moi.
Montaigne, *Essais* « Des livres ».

Je commence en *mecscusant*: pour préparer, une partie de ce que raconte ce matin, j'ai relu vite fait ce que j'ai écrit hier et j'ai trouvé trois grosses bourdes, que j'ai corrigées, mais qui étaient là, obscènes, dans leur bêtise. Je voudrais blâmer Muriel qui est ma correctrice. Mais elle en a trouvé d'autres que j'ai corrigées (et que vous ne pouvez pas voir) et laissé filer les autres que j'aurais dû corriger de mon propre mouvement : je suis l'auteur, elle n'est que la correctrice. Bon, je finis : l'humilité ne me va pas bien. Et je démarre pour de vrai.

On ne l'a probablement pas remarqué, mais l'icône admirable de Masaccio, offert hier, comporte une

dimension particulièrement troublante. Sous l'image dramatique et théologique et *perspectiviste*, il y a un squelette avec l'inscription qui suit, en toscan de l'époque. *IO. FV. GIATT. QUEL. CHE. VOI SETE : E QUEL CHI SON. VOI. ANCOR. SARETE.* Voici ce que ça donnerait en italien contemporain. *Io fui già quello que voi siete ; e quel ch'io sono, voi sarete anche [ou presto].* C'est un *memento mori*, un « souviens-toi que tu mourras », dont les mots disent ceci « Moi, j'étais autrefois ce que vous, vous êtes ; et ce que moi, je suis, vous, vous le serez aussi [ou bientôt] ». Le spectateur doit se voir maintenant dans l'image de ce qui est devant lui : sans peau pour retenir les jus de la vie, sans yeux pour voir ce qu'il voit et sans langue pour dire ce qu'il voit.

Soit dit en passant, on peut croire que ce squelette est celui d'Adam, parce que selon la tradition chrétienne, ou une des traditions, le Christ a été crucifié sur un mont qui cachait la tombe d'Adam, et le péché de l'un a été détruit par le sacrifice de l'autre. C'est pour cela qu'on trouve si souvent un crâne au pied des représentations de la Croix : c'est le crâne d'Adam caché dans le mont Golgotha.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Golgotha>

L'artiste propose donc la vérité cachée sous le récit évangélique : la mort du Christ voulue par lui, mais aussi par le Père et le Saint-Esprit qui lie le Père au Fils, est la réponse divine à la mortalité humaine. Et, comme cet artiste bien orthodoxe, tout autre artiste peut *dire* des choses à plusieurs niveaux, l'un

expliquant l'autre, l'un complétant l'autre, voire l'un contredisant l'autre, qui paraît d'abord.

En disant cela, je pense, entre autres, à la *Madeleine pénitente* de Titien. Qu'est-ce qu'on voit ? La sainte ou l'ancienne prostituée ? Une femme qui prie ou une femme en extase bien trop humaine ? Les yeux ou les seins ? « Regarde-moi dans les yeux », pourrait-elle dire à certains de ceux qui la regardent, dont moi sans aucun doute. Pour saisir les aspects troublants de la *Madeleine pénitente* du *Palazzo Pitti à Firenze, città delle arti et delle scienze*, il suffit de comparer la *Madeleine pénitente* du même artiste, celle qui est cachée en Russie. Du coup, on peut comparer deux traitements de la même figure pour voir le danger de la conservation de l'art représentatif dans l'art religieux, dont je parlais hier.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Madeleine_p%C3%A9nitente_\(Titien\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Madeleine_p%C3%A9nitente_(Titien))

Ou encore on pourrait examiner l'admirable scène créée par Gérôme, ce génie oublié *because* la victoire des impressionnistes sur nos esprits. C'est la *Phryné devant l'Aréopage*. On y voit un orateur défendre sa cliente accusée d'impiété devant les autorités politiques ; il lui arrache les vêtements (et elle feint la honte ?) devant une statue d'Athéna habillée, fière et guerrière.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Phryn%C3%A9_devant_l%27ar%C3%A9opage

La nudité de la femme est spectaculaire et prend presque toute la place dans nos yeux et dans nos imaginations. Mais qu'est-ce qui accompagne la figure de cet évènement et qui donne à penser ? Est-ce le geste dramatique de la révélation, ou de la découverte ? Est-ce le plaisir de voir un corps nu, celui d'une prostituée ? Ou est-ce celui qui révèle la diversité des regards : l'hébétude du vieillard, le désir rémanent d'un homme autrefois vigoureux, l'indignation du moralisateur qui regarde les autres qui regardent médusés, l'intérêt objectif de l'homme de savoir qui se perd dans ce qu'il voit au point de ne plus désirer autre chose, ou la honte du libidineux qui se voit en train de voir et de faire voir qu'il aimerait bien toucher ? Et ces regards ne sont-ce pas les possibilités de notre regard sur la toile ?

J'ajoute que Gérôme a changé l'histoire et montre tout le corps de la femme, alors que, selon la tradition dont il s'inspire, l'orateur n'avait montré que son sein. Le peintre donc montre comment la vérité des faits peut affecter les humains, mais il le fait en mentant d'abord par son art qui produit une image qui prétend être le réel (c'est la prémisse de ce qu'on appelle l'art réaliste), mais ensuite parce que son image est fausse sur le plan historique.

Et que dire alors des *Demoiselles d'Avignon* de Picasso, la première œuvre que j'ai vue de lui, il y a bien longtemps au Collège de Saint-Boniface, grâce à un bon père Jésuite du nom de Surprenant ? Là, il y a bien peu de plaisir venu de la nudité et de sa révélation, quoiqu'il y ait un voile qu'on lève sur les prostituées d'Avignon, lesquelles on cache en donnant un titre pudique à la toile. Mais comment ne sent-on

pas, comment n'ai-je pas senti alors, la violence de l'artiste, et sans doute de l'homme qui se cache derrière l'artiste, en voyant les corps de femmes battues, écrasées, défaites par le regard violent du peintre, mais une violence recouverte par la théorie du cubisme ?

Et tout cela me semble pointer vers la question de la conservation de la philosophie et de la putain Raison dans le discours religieux. En un sens les premiers siècles du christianisme, et les écrits des pères de l'Église, ne s'occupent de rien d'autre. Mais j'arrête.

Il faut que je m'explique au sujet de ma *mecscuse* initiale (mon terme) et la *mecsplication* (traduction imaginée par un autre du terme *mansplaining* en américain) du titre. Il s'agit d'un phénomène bien connu de tous, hommes et femmes, et qui dit la façon qu'on les hommes d'expliquer les choses : ils le font avec une verve, pourrait-on dire, mais avec une condescendance, disent nos congénères de la persuasion féminine, et avec un *braggadacio*, reconnaissent les mâles, les vrais, soit avec un air qui transcende toutes les cultures et signale l'existence d'une nature humaine, ou du moins d'une nature masculine. Du coup, cela pointe vers l'existence d'une nature féminine, parce qu'il est clair que les hommes ne *mecspliquent* pas de la même façon devant les femmes que devant les hommes, et surtout que les femmes ne reçoivent pas les *mecsplications* comme les hommes le font. En gros, la *mecsplication* consiste à expliquer comme un mec, comme un mâle vraiment trop mâle, sans laisser de place pour celui, et surtout celle, qui écoute.

Le phénomène est si bien connu que je me suis surpris d'en noter une description merveilleuse de simplicité et de justesse, à la fois du point de vue féminin que du point de vue masculin, dans le premier roman de la tétralogie d'*Elena Ferrante*. Je cite en italien pour vous épater, et je traduis ensuite en français parce que je n'ai pas la traduction française et que je ne *truste* pas la traduction française officielle, ne serait-ce que du fait qu'on rend le titre *L'amica geniale* par *L'Amie prodigieuse* (non, mais tout le roman prouve que la traduction est fausse, ce que je pourrais *mecspliquer* là-dessus à n'importe qui.) Donc...

All'inizio sembrò ascoltarmi con attenzione, poi, proprio come Lila, attaccò a parlare lui et tirò avanti sempre più preso dai suoi ragionamenti. Poiche desideravo che si accorgesse della mia intelligenza tendevo a interromperlo, a dire la mia, ma era difficile, sembrava contento della mia presenza solo se rimanevo in silenzio ad ascoltare, cosa che mi rassegnai presto a fare. Del resto dicevo cose che io mi sentivo incapace di pensare, o comunque di dire con la stessa sicurezza, et le diceva in un italiano forte, avvicente. / Marisa a volte ci tirava palle di sabbia, a volte irrompeva gridando : «Finitela, chi se ne frega di questo Dostoevski, chi se ne frega dei Karamazov.» Allora Nino s'interrompeva bruscamente et s'allontanava lungo la riva del mare a testa bassa, fino a diventare un puntino.

Et en traduction...

« Au début, il sembla m'écouter avec attention, puis, tout comme Lila, il se mit à parler lui aussi et il s'élança, toujours plus pris par ses raisonnements. Parce que je désirais qu'il se rende compte de mon intelligence, j'avais tendance à l'interrompre, à dire

mon opinion, mais c'était difficile, il semblait satisfait de ma présence seulement si je demeurais silencieuse à l'écouter, ce que je me résignai bientôt à faire. Du reste, il disait des choses que je me sentais incapable de penser, ou même de dire avec la même assurance, et il les disait en un italien fort et fascinant. / Maria parfois nous lançait des boules de sable et parfois faisait irruption en criant : " Assez, on s'en fout de ce Dostoïevski, on s'en fout des Karamazov. " Alors, Nino s'interrompait brusquement et s'éloignait sur la rive de la mer tête basse, jusqu'à devenir un petit point. »

J'en tire ceci : la *mecspliation* est peut-être une tendance naturelle des mâles à laquelle je n'échappe pas plus qu'un autre. Mais toute explication, donnée ou reçue, doit invitée à ce que l'autre s'explique à lui-même et pour de vrai ce qui est exposé : il faut que l'autre remonte à son expérience et refasse son raisonnement pour qu'il y ait explication et non *mecspliation*, ou cours magistral dans le mauvais sens du mot. Ou encore : Quand Hérodote explique les choses dans ses *Enquêtes*, il ne prouve rien, mais il offre aux Grecs, et à ceux qui hériteront des Grecs, les raisons, les bonnes et les mauvaises, de croire qu'être Grec est quelque chose d'important qui vaut d'être défendu, qui vaut d'être transmis, qui rend humain et tout à fait humain. Chacun est responsable de cette conclusion pour soi et par soi : le texte d'Hérodote n'est que le terrain d'exercice pour cet... exercice. Ce que le lecteur, mettons, responsable et énergique est appelé à découvrir n'est pas que la spécificité grecque repose sur la religion grecque, ou la langue grecque, ou le territoire grec, ou le passé des Grecs, mais sur quelque chose dans l'âme grecque, qui dure encore et qui s'est

exprimé une fois au moins... dans le livre d'Hérodote. Quelque chose qui peut devenir ensuite hellénistique, et gréco-romain, et occidental. Mais quelque chose qui doit être acquis par-delà son explication, car Hérodote n'est pas un *mecsplicateur*.

Oui, mais que s'est-il passé hier ? demandez-vous, chères commères et non moins chers compères. Voici. Nous sommes partis vers 11h dans le but de nous promener dans la direction *Sampieri*. GoogleMaps nous promettait que nous pouvions nous y rendre en longeant la mer presque tout le temps et en évitant ainsi la *strada regionale* trop dangereuse. Ce fut vrai, et merveilleux, et très différent des promenades vers *Donnalucata*. Pendant presque tout le trajet, on suit une sorte de sentier battu et offert par la municipalité avec enseignes expliquant la végétation. Ça s'appelle le *corso di carro*. Ce qui doit signifier non pas « cours de voiture », mais « promenade sur le roc », ou quelque chose d'équivalent.

https://www.tripadvisor.com/LocationPhotoDirectLink-g676126-d3216509-i318371187-Parco_di_Costa_di_Carro_Spaccazza-Scicli_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Par contre, le chemin est un peu difficile. À deux reprises Muriel s'est fait mal. Je vous en parle en l'écrivant ce matin, mais si vous ne le lisez pas, c'est qu'en tant que lectrice et correctrice, elle en a interdit la publication. J'attends pendant qu'elle se décide. Ça va ? Je continue ? Voici donc.

D'abord, il a fallu à un moment donné remonter depuis le bord de l'eau sur le roc pour traverser un champ. J'avançais en premier pour faire une sorte de chemin dans l'herbe. J'entends un bruit derrière moi, je me retourne, et Muriel est par terre parce qu'elle a trébuché sur une pierre cachée, et je la relève. Puis, nous avançons vers un petit muret qui sépare le champ de la *strada regionale* et ses voitures roulant à folle allure. Je passe le mur, et je me retourne pour aider Muriel, et je l'entends crier : elle avait heurté de la tête le seul poteau à cinquante mètres de chaque côté, sur lequel il y avait un panonceau. Je pourrais *mecspliquer*, mais, prudent, je me tais.

Puis, après avoir quitté la *strada regionale* et être retournés sur le chemin qui longeait la côte, nous sommes entrés dans le trop charmant village de *Sampieri*, et nous avons été charmés, comme de droit, par la vue au loin de la cheminée de la *Fornace Penna*, mais nous avions faim, ce qui a tendance à réduire les extases causées par le charme des yeux. Nous sommes passés chez Hoky Poky, mais on n'avait rien à offrir que du *caffè* et des *pasticerie* et des *gelati*. Nous sommes passés chez *Despars*, vers lequel on nous avait dirigés, mais il était 13h30, et on venait de fermer. Nous avons continué sur la *via Sant'Elena* et nous avons vu un Bar Fantasy, qui annonçait sur la porte pourtant ouverte que ça fermait à partir de 13h30. Nous avons parlé au proprio qui nous a renvoyé au PatiPata, puis qui s'est ravisé. Entre son épouse : elle nous offre ce qu'elle appelait des *padine*, je crois, des sortes de tacos à *prosciutto e formaggio*. Avec une Moretti bien froide, c'était parfait.

https://www.tripadvisor.fr/Restaurant_Review-g1214157-d12866215-Reviews-Gelateria_Fantasy-Sampieri_Scicli_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Il y a aussi eu un *caffè* sur la *spiaggia* et deux *pasticerie*, mais je me hâte pour arriver au clou du récit. Nous avons attendu l'autobus pour retourner à *Cava d'Aliga*, bien assis à la *fermata* officielle, d'où, annonçait-on sur un écriteau vieilli, l'autobus partirait à 15h. Vers 15h20, l'autobus est arrivé, et le chauffeur tout triste pour nous, a expliqué qu'il n'arrêtait pas à *Cava d'Aliga*, mais qu'il se rendait à *Scicli* où nous devrions prendre l'autre autobus qui nous ramènerait à *Cava d'Aliga*, un trajet d'une heure à peu près. Mais il s'est ravisé, nous a fait payer le tarif régulier et a arrêté son autobus (dans l'illégalité, va sans dire) à *Cava d'Aliga* par laquelle il devait passer de toute façon, en nous faisant un beau sourire, alors que nous descendions en multipliant les *grazie*, les *grazie grazie* et autres *grazie mille*. Durée du trajet : 3 minutes à peine. *Siamo in Italia, e siamo in Sicilia... Peccato e meno male. Fra amici, tutt'è a posto*. En québécois : il y a toujours moyen de moyenner.

P.S. Le gagnant du concours est Roger Cornet, grand insomniaque devant le Très-Haut. Le prix devrait lui parvenir sous peu : les dix centimes qu'on me doit pour le trajet de l'autre jour lui seront rendus par la mafia québécoise locale. Merci à tous ceux qui ont participé. Et surtout à la prochaine.

Livraison vingt-et-unième : ce qui se passera sur l'Aréopage après ce qui s'est passé sur l'Aréopage (14 avril).

Lila sapeva parlare attraverso la scrittura; a differenza di me quando scrivevo, a differenza di Sarratore nei suoi articoli et nelle poesie, a differenza anche di molti scrittori che avevo letto et che leggevo, lei si esprimeva con frasi sì curate, sì senza un errore pur non avendo continuato a studiare, ma – in più – non lasciava traccia di innaturalità, non si sentiva l'artificio della parola scritta. Leggevo e intanto vedevo, sentivo lei. La voce incastonata nella scrittura mi travolse, mi rapì ancor più di quando discutevamo a tu per tu: era del tutto depurata dalle scorie di quando si parla, dalla confusione dell'orale; aveva l'ordine vivo che mi immaginavo dovesse toccare al discorso se si era stati così fortunati di nascere della testa di Zeus et non dai Greco, dai Cerullo.

Elena Ferrante, *L'amica geniale*.

Je sais que je le dis souvent, mais cette fois, c'est vrai, vraiment vrai, vrai dans le sens de vraiment vrai. Je n'ai vraiment rien à dire parce qu'il ne s'est vraiment rien passé. Bon, je corrige : j'ai respiré quand même et mon cœur battait. Mais il n'y a rien à faire par une journée magnifique comme hier. J'ai pris une douche, certes, et il y avait de l'eau chaude, au contraire des premiers jours, parce qu'il y avait du soleil plein le ciel et que les batteries voltaïques fonctionnent bien, merci. Et puis j'ai arraché Muriel à l'ordinateur pour faire une petite promenade chez le *macellaio* pour acheter tout plein de viande. J'ai continué de lire le roman de *Ferrante*, que je finis aujourd'hui pour entamer et bientôt finir le deuxième. (Et je viens de découvrir qu'il faut acheter un autre livre en italien, soit *La lingua geniale* d'Andrea Marcolongo.) Sur la *terrazza*, j'ai contemplé la même mer presque calme en écoutant des balados de France Culture. Je me suis assoupi pendant un bout de temps malgré le fait que je ne suis pas du

tout fatigué, et je ne suis pas du tout fatigué parce que je ne fais pas grand-chose. Alors qu'elle travaillait pour régler des problèmes à Québec, Muriel a fini de faire cuire deux poulets, et elle les a dépecés ; je voulais l'aider ; elle n'avait pas besoin d'aide : j'ai rien fait. Un peu après, j'ai tenté de faire sortir Muriel pour faire une *passaggiata* sur la plage et chercher du bois de chauffage pour notre petit poêle d'à point. (Ce n'est pas tout à fait utile parce que nos copains en avaient fait une bonne récolte sur la plage en allant vers *Sampieri* : je tenais à tenter au moins de faire quelque chose, même si ce n'était pas nécessaire.) Mais elle était trop fatiguée, et elle souffre d'une sorte de torticolis : nous sommes donc restés à l'intérieur. Ouais... Et puis le soir après un repas excellent, où je n'ai rien fait, parce qu'on a tout fait pour moi, je suis rentré dans ma chambre, j'ai lu un peu, et je me suis endormi du sommeil du juste... Du juste qui ne fait rien. D'ailleurs, me suis-je dit, en m'endormant pour de bon, c'est samedi, en italien ça se dit *sabato*, soit sabbat, et donc c'est le jour de repos des Juifs. Je me suis fait un peu juif : le repos du juste a été le repos du quasi-juif.

Lors d'une de nos journées à Athènes, j'ai l'intention de faire visiter l'Aréopage et d'expliquer l'institution (en parlant de la peinture de Gérôme) dont je vous parlais hier. Mais je le ferai aussi en rappelant un texte d'Eschyle et un autre de saint Luc, des textes religieux sans doute, mais des textes qui s'opposent de façon magnifique. Je vous offre quelques-unes des remarques qu'il faudrait que je fasse : pour avoir l'air d'être authentique et spontané et débordant de culture (que je déteste ce mot), il faut se préparer.

Il faut d'abord savoir ce qu'est l'Aréopage, soit un lieu physique certes, mais aussi une institution, et pour ainsi dire le premier tribunal humain de l'Occident. Il sera facile d'expliquer le lieu, parce que si tout marche bien, et si nous y marchons en groupe, nous serons assis dessus, et nous verrons à côté l'Acropole et ce qui reste du temple d'Athéna, déesse éponyme d'Athènes, celle donc que les Athéniens appelait la Vierge.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Aréopage>

C'est cet Aréopage, l'institution politique et juridique cette fois, qui est représenté par Gérôme. Et on pourrait dire qu'il y représente, c'est un autre sens, que je n'ai pas proposé hier, soit un autre étage de signification, le détournement de ce tribunal par l'art de la rhétorique. Or s'il y a détournement, c'est qu'il y a la fondation de l'institution. Voici comment cela s'est fait. À Argos, cité grecque tout près d'Athènes, on vit sous le règne d'une loi terrible : Agamemnon a sacrifié sa propre fille pour que les armées achéennes puissent se rendre à Troie et en faire à la longue (soit après dix ans) conquête de cette ville. Du coup, la victoire sur Troie est au fond une vengeance, une vengeance politique, que les dieux regardent de haut, comme autant de téléphages devant leur Netflix. Mais la vengeance attend Agamemnon chez lui : son épouse Clytemnestre a mariné dans la colère et le désir de tuer le meurtrier de son enfant. C'est ce qu'elle fait, ou qu'elle fait faire, dans une première pièce d'Eschyle, qui s'appelle *Agamemnon*.

En revanche (la locution conjonctive n'a jamais été aussi justifiée), cette vengeance doit être vengée, et c'est Oreste, le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre qui doit l'accomplir. C'est donc le récit d'une deuxième pièce d'Eschyle qui s'appelle les *Choéphores*, pièce où la justification religieuse de la justice par ressentiment trouve son expression parfaite ; c'est le règne de *Némésis*. (Sophocle et Euripide ont créé des récits bien différents de la même action : elles s'appellent toutes deux *Électre* et focalise sur la sœur d'Oreste et son désir humain, trop humain de vengeance, soit de violence individuelle qui répond à une violence individuelle. Tout en reprenant Eschyle, et lui répondant, ils se répondent l'un l'autre, et offrent des visions miroirs typiques de leurs anthropologies différentes.)

La troisième pièce d'Eschyle, les *Euménides*, présente la suite de cette situation. Puisqu'Oreste a accompli la vengeance des dieux, mais qu'il est un homme, il est susceptible du même sort selon la même loi : l'assassin doit être assassiné. Mais comme Clytemnestre n'a personne qui veut accomplir l'acte de justice naturel et donc divin, ce sont d'abord l'ombre de la victime, puis les dieux eux-mêmes, qui se mettent en action, et donc les Erinyes, déesses anciennes, folles, des chiennes qui hument le sang et qui exigent le sang en réparation du sang. (On dit que quand les comédiens masqués sont apparus sur scène [fichtre des humains qui jouaient des dieux et des hommes qui jouaient des femmes : appelez le comité de l'appropriation culturelle], plusieurs spectateurs, et surtout des spectatrices, ont été bouleversés par la

peur en les voyant à la pleine lumière du jour : la nuit se montrait à ciel ouvert.)

Quoi qu'il en soit, la pièce montre comment Apollon, mais surtout Athéna réussit à redresser la situation, soit à la rendre plus humaine dans les deux sens du mot. La déesse rusée établit un tribunal humain qui juge du cas ; après avoir entendu les partis, le jury vote, mais le résultat est l'égalité et donc l'impasse. C'est alors que la déesse vote du côté de l'acquiescement et décrète que lorsqu'il y aura jury bloqué, on aura un jugement d'innocence. Évidemment, les Erinyes se sentent flouées, et c'est alors qu'Athéna les achète et leur offre une fête particulière, qui existait encore du temps d'Eschyle : les Erinyes se transforment en Euménides (les déesses de la bonne volonté, comme le dit leur nouveau nom), et souhaitent prospérité à Athènes et reconnaissent le pouvoir du tribunal humain pour gérer les conflits entre les humains. C'est, dirai-je avec mes mots, une instance magnifique du problème théologico-politique, soit celui du conflit d'autorité fondamental qui est au cœur de l'histoire de l'Occident.

En revanche (décidément, cette expression est de mise), on voit tout de suite, qu'il y a quelque chose de malhonnête, sur deux plans dans l'intervention d'Athéna : elle achète les Erinyes, comme je l'ai dit, et elle avait déjà décidé de disculper Oreste avant même le procès. Tout le procès, et d'abord le fait qu'Apollon s'adresse à Athena, tout le procès est donc faux ou faussé : c'est une sorte de coup de force des dieux jeunes, plus lumineux et plus humains, contre les dieux anciens, sombres et violents. (C'est la trame de fond de l'*Odyssée* où Athéna, en sauvant Ulysse, dame

le pion à Poséidon, le dieu colérique et violent ennemi d'Ulysse.) Mais le procès et le processus, tout faux qu'ils soient, sont justes parce que l'alternative, la vengeance privée, est biologiquement, et politiquement, et donc ethniquement impossible, soit un cul de sac pour l'humanité.

C'est ici qu'il faudrait pointer vers le roman *les Bienveillantes* de Jonathan Little, qui est une reprise existentialiste de la trilogie d'Eschyle, à partir de l'expérience de la Shoah. L'auteur suggère que les thèses d'Eschyle sont devenues périmées au XXIème siècle.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Les_Bienveillantes

Mais cela serait sans doute de trop, et le lieu où nous nous trouverons a été le *théâtre* (ha ha ha) d'une autre scène célèbre qui porte encore sur la religion, mais sur l'arrivée du christianisme dans un monde romain tout à fait hellénisé, c'est-à-dire athénisé. Et cette scène je tiens à la faire revivre. Il s'agit du discours de Paul aux Athéniens sur l'Aréopage, mais d'abord aux philosophes. Je suis tenté de vous citer tout le texte, tellement il est bon, et même drôle. Mais en voici les coordonnées pour ceux qui auraient une Bible sous la main : *Actes des apôtres*, 7.16-34. Les autres, les impies qui ne possèdent pas une copie de ce livre si essentiel qu'il porte le titre Livre, feront confiance, je l'espère, à Satan Internet.

http://www.lirelabible.net/parcours/voir_ref.php?cle=651

Pour ma part, je suis ébloui par l'art rhétorique de saint Paul : il s'adresse aux Athéniens sur l'Aréopage, mais il pointe vers l'Acropole et donc vers le temple d'Athéna, et il indique plutôt une statue, peut-être ironique, en tout cas que les philosophes auraient bien appréciée, quelque chose dédié par quelqu'un à un dieu quelconque et même inconnu. Je m'imagine qu'un philosophe, et surtout un philosophe épicurien, qui se moque, en principe, de la crédulité religieuse de ses concitoyens, devait trouver cela bien sympathique. Mais Paul en profite pour retourner la situation et annonce à ses interlocuteurs qu'il est là pour parler de ce dieu : il est là pour témoigner (*marturéin* en grec) et il est son envoyé (*apostolos*). (D'ailleurs, le titre du livre où se trouve ce récit est *Praxéis apostolôn*, et donc les actions des envoyés, avec une focalisation de plus en plus grande sur un envoyé et sa *praxis*, l'Ulysse de la tradition chrétienne, saint Paul.)

En tout cas, Paul ne réussit pas à convertir ceux qui l'écoutaient plutôt par curiosité et dans le but de se moquer de lui. Et il est intéressant de voir que leur patience est à bout quand il parle de la mort et de la résurrection, soit de la solution du problème humain fondamental. Mais juste avant qu'il n'en arrive à cela, il annonce sur l'Aréopage athénien, qu'il y aura un jugement, un jugement divin des actions humaines. En somme, à moins que je ne me trompe, Paul a choisi l'endroit précis où, selon Eschyle, les dieux anciens ont cédé leur pouvoir aux dieux nouveaux, mais surtout ont accepté que les humains puissent se juger entre eux, il a choisi cet endroit pour annoncer que Dieu, le Dieu inconnu, qui allait remplacer tous les dieux, et surtout peut-être Athéna, allait reprendre la tâche de

juger les hommes. Ce qui est, vous l'avouerez, une nouvelle version du problème théologico-politique.

Et voilà ce que j'essaierai de raconter, spontanément, dans quelques semaines, au soleil, sur le mont de l'Aréopage, sous les ruines du temple d'Athéna, en attendant de visiter une église orthodoxe¹⁸.

Pour ce qui est de la citation du livre d'*Elena Ferrante* ci-dessus, voici ma tentative de la rendre en français. En un sens, c'est la seule chose que j'ai faite de toute ma journée de paresse.

« Lila savait parler à travers l'écriture; par opposition à moi quand j'écrivais, par opposition à Sarratore dans ses articles et dans ses poésies, par opposition aussi à un grand nombre d'écrivains que j'avais lus et que je lisais, elle s'exprimait par des phrases si soignées, tellement sans erreur même si elle n'avait pas continué d'étudier, mais – en plus – elle ne laissait aucune trace de manque de naturel, on ne sentait pas l'artifice de la parole écrite. Je lisais et du coup je la voyais, la sentais. La voix incrustée dans l'écriture me bouleversa, me ravit encore plus que quand je discutais à tu et à toi : elle était tout à fait épurée des scories de quand on parle, de la confusion de l'oral : elle avait l'ordre vif qui, je m'imaginai, devait appartenir au discours s'ils avaient eu la si bonne fortune de naître dans la tête de Zeus et non des Greco

18. Dans les faits, comme on le verra, j'ai présenté quelque chose d'assez différent de ce que j'ai préparé ici, et la visite d'une église orthodoxe à Athènes n'a pas eu lieu.

[le nom de famille de l'héroïne] ou des Cerullo [le nom de famille de son amie Lila]. »

Soit dit en passant, il me semble qu'il y a une erreur, ou une construction selon le sens, soit une syllepse, disent les experts, dans le texte italien, syllepse que j'ai reproduite. On dirait que Ferrante se plaît à faire une erreur au moment où elle parle du texte sans erreur de Lila. Mais l'important est ailleurs, et je prétends que ce passage est admirable au énième degré : l'auteure nous dit ce qu'elle cherche à atteindre en tant qu'écrivaine dans le texte qu'on est en train de lire, en décrivant ce qu'un de ses personnages est capable de faire au grand désarroi d'un autre. Vous ai-je déjà dit que j'aime bien les mises en abyme et surtout celles que font les artistes quand ils suggèrent ce qu'ils sont en train de faire, ou du moins de tenter ?

Livraison vingt-deuxième : *Donnalucata redux* (15 avril).

Sì, pensai, forse sta cambiando, et non solo fisicamente, anche nel modo di esprimersi. Mi sembrò – formulato che parole d'oggi – che non solo sapesse dire bene le cose ma che stesse sviluppando un dono che già conoscevo: meglio di come faceva da bambina, prendeva i fatti et li rendeva con naturalezza carichi di tensione; rinforzava la realtà mentre la riduceva a parole, le iniettava energia. Ma mi accorsi anche, con piacere, que appena cominciava a farlo, ecco che mi sentivo anch'io la capacità di fare le stesso et ci provavo e mi veniva bene. Questo – pensai contenta – mi distingue da Carmela et da tutte le altre: io m'infiammo insieme a lei, qui, nel momento stesso in cui me parlava.
Elena Ferrante, *L'amica geniale*.

C'est la dernière fois que je cite ce roman que j'ai fini aujourd'hui, pour mieux commencer le deuxième qui me paraît aussi bon et dans lequel j'avance très bien.

La dernière fois, dis-je et même je vous le promets. (Mais je ne tiens pas souvent mes promesses.) Et voici ma traduction maison.

« Oui, pensai-je, peut-être est-elle en train de changer, et pas seulement physiquement, [mais] aussi dans la façon de s'exprimer. Il me semble – dit avec les mots d'aujourd'hui –, que non seulement savait-elle bien dire les choses, mais qu'elle était en train de développer un don que je connaissais déjà : mieux que comment elle faisait quand elle était enfant, elle prenait les faits et les rendait, avec naturel, [mais] chargés d'électricité ; elle renforçait la réalité pendant qu'elle la réduisait à la parole, elle lui injectait de l'énergie. Mais je me rendis compte aussi, avec plaisir, qu'au moment où elle commençait à le faire, voilà que je me sentais moi aussi la capacité de faire de même, et j'en faisais l'essai et je me sentais bien. Cela – pensai-je contente [de moi] – me distingue de Carmela et de toutes les autres : je m'enflammais ensemble avec elle, ici, dans le moment même où elle me parlait. »

Je ne peux pas ne pas vous citer ce passage. D'abord, parce que je sais exactement de quoi parle *Ferrante* en le mettant dans la bouche ou plutôt sous le stylo de son héroïne Hélène : je connais cette découverte de soi à travers la découverte d'un ami qui se découvre ; je connais ce sentiment qu'on quitte son milieu qu'on aime pourtant et que ne peut pas oublier et qu'on ne veut pas perdre ; je connais ce sentiment de devenir quelqu'un d'autre, tout en restant bêtement le même.

Mais il y a plus encore. Et voici ce qui m'intéresse dans ce passage. Comme tant d'autres, et à la suite d'eux, je suis intrigué par la personne qui est capable

d'écrire une histoire aussi intéressante, faite de mille petits riens, qui font le tout de la vie. Or *Elena Ferrante*, qui figure sur la page titre des romans, n'est pas le nom de l'auteur : son nom est une fiction, et on ne trouve pas d'*Elena Ferrante* qui soit auteur, qui ait une adresse, qui ait une vie. À la limite, *Elena Ferrante* pourrait être ni une *Ferrante*, ni même *Elena*, mais un vulgaire *Paolo Zingaretti*, voire *Mario Spaghetti*. L'auteur prétend que cette démarche est commandée par une sorte de pureté artistique, ou d'intransigeance littéraire : il ne faut pas qu'on soit intéressé par l'auteur, mais par l'œuvre ; il ne faut pas qu'on essaie de savoir qui est l'auteur pour expliquer, j'allais écrire pour *mecspliquer*, le récit ; il faut lire et tirer ce qu'on peut de ce qui est lu, et rien de plus.

On devine, et il est impossible que l'auteur ne le sache et même depuis le début, que l'effet est tout le contraire : on est intéressé plus que jamais par la personne qui se cache ainsi, et toutes sortes de théories ont été avancées pour rendre compte de l'identité de l'auteur de la tétralogie *L'amica geniale*. Cela est allé si loin que l'auteur a pu, ou dû, publier un livre qui ramasse des textes écrits par une dénommée *Elena Ferrante*, mais est-ce l'auteur de la tétralogie ? comment le savoir ? – pour telle ou telle revue ou quotidien donnant des indications au sujet d'*Elena Ferrante*. Et plusieurs experts ont avancé des théories plus ou moins scientifiques, plus ou moins intuitives, dévoilant qui au juste est *Elena Ferrante*. Ce qui veut dire, vous le deviner tout de suite, que je ferai comme d'autres et je vous dirai qui est l'auteur de la tétralogie. Comme on dit, voici mon opinion que je partage, et que

vous ne pourrez faire autrement que partager à votre tour.

Je propose l'hypothèse (le mot est saisissant d'humilité) suivante. *Elena Ferrante* est un homme. Et la raison pour laquelle il a choisi ce pseudonyme tient au contenu du roman : il explore plusieurs aspects lourds ou terribles de l'affection humaine ; il parle de pédophilie masculine visant une enfant, il parle d'homosexualité latente, il parle de la violence sexuelle qu'on rencontre dans les mariages, il parle de la bêtise masculine ordinaire, et, surtout peut-être, il critique plusieurs attitudes féminines en amour. Or tous ces sujets, et plusieurs autres deviendraient des objets de contestation et de dénonciation et d'exclusion si les chiennes et les chiens de garde de la sexualité contemporaine en avaient vent. Pour se protéger, mais aussi pour protéger son œuvre, *Elena Ferrante* ment.

C'est un vieux truc d'auteur utilisé par les plus grands, que ce soit Platon, Boèce ou Dante ; ils mentent plus ou moins pour se protéger, ils créent des fictions qui font qu'on ne sait plus si c'est Platon qui parle ou Socrate, Boèce le théologien ou Boèce le philosophe, Dante le personnage ou Dante le poète. (Et je ne dis rien de Halevi dans le *Kuzari*, ou Thomas More dans *Utopia*. (Sur ce dernier cas, j'ai déjà réglé la question à ma satisfaction dans un article on ne peut plus universitaire.) Et quelques grands écrivains contemporains en ont fait autant : je pense à Agatha Christie (devenue Mary Westmacott) et à J. K. Rowling (devenu Robert Galbraith), ou Stephen King (devenu Richard Backman) ou Romain Gary (devenu Émile Ajar), sans parler de Jane Austen qui n'a jamais signé une de ses œuvres.

Donc je prends acte en ne faisant rien ; je prends parole et déclare que je crois pour diverses raisons, qui me semblent monter du texte comme une odeur qui annonce ce qui est encore invisible, qu'*Elena Ferrante* est un homme dont j'ignore le nom. Que j'aie raison où non, il me semble que l'important réside ailleurs : cet auteur, mettons que c'est une femme, est capable de décrire la libido masculine, et les pulsions masculines, et les bêtises masculines, et les finesses masculines, et les illusions masculines au sujet des femmes, comme si elle est un homme qui connaît tout cela de l'intérieur, alors qu'elle en fait autant pour la tête, le cœur et le corps féminin. Or cela, ce fait incontournable, va contre une façon de penser qui me semble d'une bêtise sans nom : on prétend que les hommes surtout mais les femmes aussi, que les riches surtout, mais les pauvres aussi, que les puissants surtout, mais les faibles aussi, ne peuvent pas comprendre leurs vis-à-vis, ces autres qui sont du fait même leurs ennemis parce qu'ils ne peuvent se comprendre justement et qu'ils ne peuvent que s'affronter. Et même, on commence à prétendre que les uns ne doivent pas même tenter de le faire, soit se comprendre que cela est non seulement impossible, mais immoral, alors que l'affrontement, la lutte pour ceci ou pour cela et contre cela ou ceci est la loi morale implacable. Toute la doctrine de l'appropriation culturelle se fonde dans cette psychologie à cinq *cennes*, une sorte de reprise psychologisante de la théorie marxiste de la dialectique historique violente et irréductible.

Voilà... mi sono sfogato : sono contento. E anche sono contentissimo. E addirittura sono contento contento. E me ne frego dei carabinieri della correttezza politica. Il

ne me resterait qu'à dire quelques grossièretés, mais ma mère du haut du ciel ne serait pas contente, elle, et donc je me tais, parce que cela concerne un endroit précis que rigoureusement ma mère m'a défendu de dire ici.

Pendant ce temps, dans le vrai monde, dans le monde banal des artistes et des subventions et de comités étatiques de surveillance des arts, c'est la folie devenue habituelle en plus d'être désolante. D'abord un fait, puis des précisions et ensuite un autre, et enfin une idée folle, une fiction à moi au sujet des fictions et des arts. Le fait d'abord qui me fut signalé par mes filles.

<https://www.lapresse.ca/arts/musique/201904/12/01-5221993-appropriation-culturelle-les-chants-de-gorge-de-la-discorde.php>

Je tiens à dire que je connais David Dandeneau ; c'était un confrère du collège de Saint-Boniface et un collègue au 100 Nons, boîte à chansons où nous avons chanté tous les deux. Et je suis bien triste de savoir qu'il est obligé de tremper dans cette histoire loufoque pour un organisme qu'il chérit. Mais je trouve qu'il fait tout le contraire de ce qu'il faudrait faire : il essaie de régler la question en ajustant une institution qui est déjà infectée par la folie qu'il voudrait guérir et qui, étant politique, se soumettra d'avance aux folies de l'atmosphère actuelle. En somme, et pour voler une tournure qu'on m'a suggérée pour compléter une autre que je crois avoir inventée, David est en train de donner plus de pouvoir aux pâlots-crates et aux sots-crates, fonctionnaires des victimocrates ou pleurintimideurs.

Une de mes filles, mêlant les métaphores a écrit : « On nage en plein délire. » J'aime bien la tournure qui me paraît comique, mais alors il faut ajouter que la mer Délire (ou l'amer délire) part des rives de la rivière Rouge, passe par le lac des Bois, puis les Grands Lacs et le golfe du Saint-Laurent pour traverser l'Atlantique et atteindre la Seine. Comme le prouve ce qui suit.

<https://www.marianne.net/societe/accusee-de-blackface-une-piece-d-eschyle-bloquee-par-des-militants-antiracistes-la-sorbonne>

Mais encore une fois, puisqu'il est question d'artistes, il faudrait que ça se règle entre artistes et par des moyens artistiques. Il faudrait en somme une comédie, comme *La Critique de l'École des femmes* de Molière par laquelle il se moquait de ceux qui jugeaient de son *École des femmes*. Car il y a de la rectitude politique à toute époque, et des sensibilités dites religieuses qui s'efforcent de dominer là où elles n'ont que trop peu de pouvoir. Mais la réplique pourrait être une tragédie aussi.

J'imagine donc un récit où des fascistes inuits, subventionnés par l'État qu'ils vomissent obligent les leurs à pratiquer une politique à l'inverse de leurs prédécesseurs chemises brunes, soit le repli des leurs sur des réserves de pureté, les autochtones devenant pour de vrai des enfants de leurs terres. Voyant qu'ils ne peuvent imposer la loi anti-appropriation culturelle, ils protégeraient les leurs par une loi imposée aux tyrans blancs, qui l'imposeraient à ceux qu'ils veulent sauver, en les renfermant, et même physiquement, sur ce qu'ils ont de plus traditionnel, par exemple, leur

médecine. Les leurs rejetteraient la médecine dite traditionnelle chez nous, mais scientifique dans les faits, pour une médecine plus traditionnelle encore, faite de rites religieux et de recettes de mères et de potins magiques de grand-mères. Ou encore sur leurs arts de la chasse, ce qui impliquerait l'expulsion de ses machines tueuses de vertu mâle que sont les skidoos et les fusils. Ou encore on bannirait tout savoir humain de tradition occidentale et européenne pour mieux vivre de la vérité des mythes. À la longue, le récit raconterait la vie d'une tribu d'hommes et de femmes affamés, d'enfants tués par la maladie comme le rhume et la varicelle, et à la fin, on entendrait les cris de victoire des misanthropes de la rectitude politique sûrs d'eux-mêmes, et heureux d'avoir perdu ce procès de l'histoire au nom de la vérité qui est la leur et seulement la leur. Des Antigones qui auraient gagné contre le sale Créon, mais au prix de tout ce qu'elles prétendent aimer.

Tout cela est bien trop triste. Tiens, pourquoi pas à la fin quelques magnifiques alexandrins du *Misanthrope* de Molière, cette comédie terrible.

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir du gouffre où triomphent les vices ;
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

J'ajoute les deux beaux vers de la fin, les plus beaux de la pièce, quand deux êtres humains bons et tolérants décident de tenter une dernière fois de sauver le pauvre Alceste de lui-même.

Allons, Madame, allons employer toute chose,

Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

Une de mes tristesses de spectateur est de n'avoir jamais entendu ces deux vers dits comme il le faudrait. Et même d'avoir assisté à des productions où on les coupait, parce qu'on tenait à ce que le misanthrope ait le dernier mot, parce qu'on était d'accord avec son intransigeance loufoque et à la limite meurtrière. Peut-être les artistes qui ont commis ce crime méritent-ils par retour de balancier de se faire attaquer par les Alceste d'aujourd'hui qui ont acquis quelque pouvoir.

Mais assez de ces bêtises. Pour ma part, je tiens à dire que Mu et moi avons fait une longue promenade de *Cava d'Aliga* à *Donnalucata*, que nous avons revu notre sympathique *contadino* qui nous permet avec la grâce d'un grand seigneur de passer sur le terrain de son voisin, que nous avons découvert un peu plus la petite ville d'à côté, que dans un boui-boui sicilien nous avons bu des chocolats chauds, comme seuls les Italiens semblent être capables d'en faire, avec des *pasticerrie* faites maison qui devaient nous donner l'énergie nécessaire pour faire le chemin inverse, que nous avons trouvé un caviste (ou plutôt une caviste) qui offre des vins de la région à prix plus qu'abordable (avec en prime la vente de vin en vrac, comme on faisait à *Cefalù* l'an dernier), que nous sommes revenus chez nous par la même plage, gavés de soleil et de vent et de petits mots dits à mesure de nos pas, que nous avons été suivis par une mère et son enfant qui hésitaient à tout moment devant les obstacles et qui nous imitaient pour les vaincre ou les contourner (des Québécois à la rescousse de Siciliens en Sicile, c'est assez comique

non ?), que Muriel a enfin peut prendre une douche à l'eau tiède, elle qui est malchanceuse sur cette question, que nous avons mangé avec les copains, que j'ai ensuite regardé le feu du poêle par la petite fenêtre idoine et rêvasser en bougonnant quelques observations comme le font tous les *homo sapiens* et les *homines sapientes* (ce n'est pas la même chose) depuis la nuit des temps, et enfin que nous avons dormi comme des enfants. En somme, oui, le monde est fou, mais il est beau itou. Et pour ceux qui voudraient profiter des marchands de vin, voici.

<http://www.produzionevini.scicli.ragusa.it>

En revanche, l'action, problématique, de Socrate, signalée ci-dessus, introduit à la question, ou à la réalité physique, du deux ou du trois. Mais ça, c'est pour demain. Comme je l'ai dit : « À chaque jour suffit sa peine. Et l'autre jour, qui fait la paire avec celui-ci, viendra après. »

Livraison vingt-troisième : sur l'amour et les autobus (16 avril).

Margaret: Haven't you done as much as God can reasonably want?

More: Well... finally... it isn't a matter of reason; finally it's a matter of love.

Margaret : N'avez-vous fait tout ce que Dieu peut raisonnablement demandé ?

More : Eh bien... en fin de compte... il n'est pas question de raison ; en fin de compte, il est question d'amour.

Robert Bolt, *Un Homme pour l'éternité*.

En me couchant cette nuit, j'avais dans les yeux les images toutes fraîches de Notre-Dame qui brûlait

(quelle image de la présidence de Macron, ne trouvez-vous pas ?). C'est d'un triste, mais d'un symbolique qui laisse presque sans mots. (Le *presque* étant essentiel, je continue par prétérition.) Mais de plus pour moi, cela me rappelle il y a plus de cinquante ans maintenant la destruction de la magnifique cathédrale de Saint-Boniface, les célèbres *Twin Tours* d'un poème anglais.

<https://www.youtube.com/watch?v=aKvNdRe7VGU>

Et entre les deux feux destructeurs, il y a eu la tour de New York, cette église de la civilisation américaine. On dit que les deux premiers ont été des accidents arrivés à l'occasion de réparations de bâtiments qui s'écroulaient, et l'autre est le résultat d'une attaque voulue et organisée et exécutée. (Je suppose que vous n'êtes pas parmi ceux, et j'en connais, et des gens bien honnêtes et pas fous du tout, qui m'ont dit qu'ils étaient persuadés que cela, les attaques du 11 septembre, était une mise en scène, du *fake news*, une contrevérité, et ce bien avant que Trump n'existe et invente le genre, dit-on ; c'est comme si on parlait de politique contemporaine sans rien savoir de la longue histoire des illusions humaines en matière politique.) Cynique à mes heures, je me dis que le Notre-Dame-de-Paris de Cocciante-Plamondon, qui a déjà fait un malheur (oups !) et pour lequel refait une tournée mondiale, sera un succès planétaire encore plus important en conséquence de cet évènement. Et je pense à un copain qui y joue... Ouf ! L'émotion de ces jours-ci....

Oui, « Il est foutu le temps des cathédrales. »

<https://www.youtube.com/watch?v=avrYy7q8JdY>

Et voici un autre va-et-vient entre l'Europe et le Nouveau Monde, un va-et-vient à ma manière. J'ai revu, il y a deux jours, sur la *spiaggia* menant à *Donnalucata* un *graffito* qui m'a fait penser à un autre et qui a stimulé des réflexions sur le chemin du retour. Il y avait donc d'abord le premier, écrit en italien sur une maison abandonnée, en entrant à *Donnalucata*. Il était accompagné de desseins (un crâne par exemple) et de symboles (le A encerclé de l'*Anarchie*). Le punk sicilien avait écrit en rouge : « *Chi ama brucia.* » Et mon imagination et ma mémoire ont produit celui qui se lit sur quelques pistes de Québec, en blanc : « *Love is free* » qu'on offre pour ceux qui, comme moi, méditent en pédalant.

Je ne dirai rien du fait que la devise à Québec est en anglais. Je pourrais m'offusquer de ce phénomène mondial comique, mais douloureux pour le Québécois que je suis. Mais je veux surtout proclamer que c'est faux. Et que quiconque a aimé, aime, ou aimera, a su, sait ou saura que l'amour n'est pas libre. D'abord, parce que l'homme est un être économique, tout comme il est censé être rationnel, et que sans être à prix et le résultat d'un impératif économique (le marxisme ou le capitalisme comme explication totalisante, très peu pour moi, merci), l'amour a un prix, parce que tout coûte quelque chose aux individus et aux cités, que ce soit la santé physique et mentale, l'éducation et l'instruction, la nourriture, qu'on soit un végétarien qui moralise ou un carnivore qui s'assume, qu'on vive sous son toit ou dans un abri temporaire, qu'on

porte des vêtements griffés ou qu'on s'habille au comptoir Emmaüs.

Mais l'amour n'est pas libre non plus dans l'autre sens du mot *free*, parce qu'exclusivité est au cœur du cœur de l'amour. Je parle de celui qu'on dit amour quand on dit *amour*, le vrai, en somme, avec ce je ne sais quoi que tous savent reconnaître. Ou l'amour qui a été représenté par un amour faux, inventé, imaginé, celui de Roméo pour Juliette et de Juliette pour Roméo, et qui fait que tous les vrais amoureux se font appeler Roméo. (Avec-vous remarqué que les noms des amoureux font référence à Rome et à Jules César ?) Et l'amour n'est pas libre en ce deuxième sens, parce qu'il est désir d'éternité, et parce qu'il est, qu'on se l'avoue ou non, désir de reproduction, qui est une des figures du désir d'éternité, et qui fait que les amoureux parlent d'étoiles et d'enfants et de vivre vieux à deux jusqu'à la mort et après.

Il n'est pas libre, enfin, parce qu'il est commandé par des forces inconnues. Je n'essaierai pas ici de régler la question philosophique de la liberté ni celui de la volonté : cette question n'est pas réglable par la raison à la satisfaction de tout parce qu'elle a le cœur contre elle. De toute façon, tous savent que quand ils aiment, ils y trouvent un quelque chose de puissant, qui leur dit qu'ils ne choisissent pas, que cela est inévitable, que le Bon Dieu, ou le cosmos, est en contrôle et qu'il est bien agréable de ne pas être en train de dire « Moi, je veux », au moment même où on dit : « Moi, je la veux », ou « Moi, je le veux, il me le faut » : c'est la satisfaction et l'ivresse de ne pas choisir, mais d'être choisi.

Du coup, vous saisissez, je l'espère, que quand je fais mes courses à vélo et que cette devise passe sous mes roues, il m'arrive souvent de m'irriter en pensant pendant que mes jambes me font mal à force de me faire du bien.

Et vous comprendrai aussi qu'avant-hier, je repensais à tout cela, et qu'hier je re-repensais à tout cela, en le comparant à la phrase : « Celui qui aime brûle ». Car l'amour est d'abord cela, une sorte de brûlure, un réchauffement, proprement physique, tout en étant une émotion. Et je n'ai pas de difficulté à comprendre que les symboles de l'amour, les cœurs qu'on dessine, et même ceux, iconiques, qui sont offerts sur mon Iphone sont en rouge : l'amour, c'est le sang qui bat et le feu qui chauffe, qui chauffe même un peu trop.

Mais on pourrait y mettre bien du noir aussi. Car l'amour veut aussi brûler parce que l'amour a une dimension mélancolique, ou destructrice. Celui qui aime veut brûler, veut détruire, bien des choses. Sa bile, sa jalousie veut qu'il puisse anéantir son rival ; plus fou encore, plus *othellique* encore, l'amoureux qui ne peut pas vivre sans l'autre veut brûler celle qui n'aime pas en retour. Et c'est une lapalissade que de dire que la sagesse et l'amour ne viennent pas souvent ensemble, et l'Alceste de Molière en est le premier exemple : et n'est-elle pas misanthrope, et haineux envers l'humanité, entre autres parce qu'il déteste celle qu'il aime, mais qui n'est pas comme elle doit être, soit amoureuse de lui et de lui seul. Il voudrait tuer pour être premier dans le cœur de celle qu'il est prêt à anéantir. Il le dit même dans un délire amoureux que la coquette lui reproche... avec raison, me semble-t-il. (Et

Philostrato a raison d'imposer son thème le quatrième jour du *Decameron*.)

Mais l'amour est aussi enfin le feu qui permet de chauffer une maison et puis d'entretenir une vie pour soi et pour l'autre et pour ceux qui viennent ensuite quand l'amour est mort parce que ceux qui ont aimé sont morts et que ceux qui sont nés dans la maison chauffée et donc au chaud, et on appelle cela un foyer (tiens donc, quel hasard), que les enfants nés dans la maison fondés sur l'amour donc continuent l'amour qui les a fait naître en aimant à leur tour.

Oui, cela me paraît clair : la devise québécoise en anglais ne vaut pas la devise sicilienne en italien. C'est ce qu'il fallait démontrer. Ou dans la langue de mes cours de géométrie avec monsieur Fréchette : *quod erat demonstrandum*.

Oui, mais raconte tes histoires factuelles au lieu de faire des théories sur des mots que tu lis comme par hasard. En somme, fabule au lieu d'ergoter. Voilà, voilà, je m'exécute. Comme *Signorina Meteo* annonçait une journée pluvieuse, nous avons décidé de faire d'hier une journée de courses pratiques. Et de fait, il pleuvait fort quand nous nous sommes levés, et même il tonnait, et j'ai pensé devenir à un Sicilien qui craignait Zeus, ou un Romain qui craignait Jupiter. Puis, le ciel s'est nettoyé en dix minutes, et il n'y a plus eu que du vent, du ciel bleu et des gros paquebots blancs qui y flottaient à l'envers. Nous, en tout cas, avons pris l'autobus. Et d'abord, nous sommes arrivés quelques quinze minutes d'avance à la *fermata* officielle de peur que le chauffeur nous élude, en passant devant nous qui courrions pour le rattraper. (*Siamo in Italia.*) Et

nous nous sommes sagement placés non pas là où on nous avait dit, mais là où l'autobus avait tourné, soit sur la *via Eleonore Dusa*. Le chauffeur nous avait expliqué alors que nous n'étions pas à la bonne place et qu'il arrêtait là où nous étions seulement sur le retour de *Scicli*. (*Siamo in Italia*.) Arrive donc l'autobus qui arrête cette fois-là où on nous avait dit qu'il devait arrêter. Il a donc fallu courir pour le prendre pendant que le chauffeur nous attendait patiemment. (*Siamo in Italia*.) Nous avons demandé des passages aller-retour, mais le chauffeur n'avait pas de monnaie et nous a dit d'entrer et de nous asseoir : il nous organiserait quelque chose. En chemin donc, pour *Scicli* sans payer. (*Siamo in Italia*.) Mais après avoir pris quelques passagers à des arrêts qui n'en étaient pas, le chauffeur a dévié soudain pour entrer dans *Donnalucata* au lieu d'aller vers *Scicli*. Un moment d'arrêt en raison d'une voiture de *carabiniere* qui était stationné en double dans la rue principale et bloquait la circulation ; quand le responsable civique a ouvert le chemin, nous avons pu continuer. (*Siamo in Italia*.) Enfin, le chauffeur est passé devant un *bar/tabacchi*, un des rares qui vend des billets, nous a fait sortir et nous a fait payer nos billets, puis les a refusés une fois que nous sommes entrés de nouveau dans le véhicule : « Vous avez payé, je le sais, *tutt'è a posto*. » (*Siamo in Italia*.)

Une fois arrivée à *Donnalucata*, et après avoir laissé descendre tout plein de gens à des *fermate*, qui n'en étaient pas, nous sommes arrivés dans le *centro* de *Scicli*, et il s'est stationné à l'arrêt officiel, bien marqué. C'était à côté d'une agence de voyage où nous voulions consulter afin d'acheter une tournée en autobus

jusqu'à l'Etna. Une commis bien aimable a pris nos informations en me disant qu'elle ne pourrait pas répondre pour le moment, mais qu'on nous contacterait sous peu avec toutes les réponses voulues ; en pointant vers la dame à ses côtés ¹⁹, elle, la commis, m'a dit qu'elle, la proprio donc, pourrait même me parler en français ou en anglais pour que nous soyons au clair quant auxdits détails. Elle ne m'a pas dit pourquoi la dame ne pouvait pas me parler tout de suite. (*Siamo in Italia.*) En sortant, nous cherchions une librairie que nous indiquait GoogleMaps, quand un marchand fort sympathique nous a fait traverser la rue pour nous aider à trouver la place. Il en a profité pour nous offrir plusieurs de ses produits, dont des chocolats à la manière de Modica, disait-il. À force d'en recevoir des morceaux (*Assagiate, assagiate*, qu'il disait), j'ai acheté deux barres de chocolat. Puis, il nous a dit (« *Mi dispiace* ») que la librairie que nous cherchions (je l'ai nommée, et j'ai dit où elle devait se trouver) n'existait plus, qu'elle avait fait faillite et que nous y trouverions un autre commerce et que malheureusement, il n'y avait pas d'autre librairie à *Donnalucata*. « *Peccato* », a-t-il ajouté en déplorant l'illettrisme de ses concitoyens. Je l'ai remercié, mais par acquit de conscience et comme nous avions bien du temps, j'ai poursuivi mon chemin en suivant les indications de Satan Internet. J'ai donc trouvé la librairie prospère, pleine de livres, et dirigée par un couple qui m'a offert les livres désirés sans problème et sans flafla. (*Siamo in Italia.*) Nous avons fait quelques achats à *Scicli* (du pain, ou du pain pour

19. Il s'agissait de *Marcella* que nous connaîtrions bien à la longue.

mes jeux). Nous avons vu au hasard de nos pas une autre agence de voyage. Le jeune commis bien sympathique a répondu à nos questions tout de suite. Puis, il nous a dit de lui téléphoner quand nous aurions pensé à son offre. (*Si, pensiamoci, e telefonerò.*) Il m'a donné sa carte d'affaire en raturant trois numéros de téléphone qui s'y trouvaient (*Questo è sbagliato, questo è sbagliato, questo è sbagliato*, disait-il chaque fois pour bien signaler que le numéro n'était plus bon.) Puis, il en a écrit un quatrième sur le haut de la carte. Je lui ai demandé son nom ; il m'a regardé avec pitié et a indiqué que son nom se trouvait sur la carte, sa carte d'affaire quand même, où on trouve ce genre d'information sans faute. (*Siamo in Italia.*) Nous avons retrouvé la *fermata* finale qui est la *fermata* initiale pour le retour à *Cava d'Aliga* ; nous nous demandions pourquoi la semaine dernière on nous avait indiqué une autre *fermata* à quelques pas pour rentrer à *Cava d'Aliga*. Y avait-il quelque confusion ? (*Siamo in Italia.*) L'autobus attendait, et le même chauffeur qu'à l'arrivée se préparait à recommencer sans doute pour la quatrième ou cinquième fois le tour *Scicli, Donnalucata, Cava d'Aliga, Sampieri* ; en nous voyant à la porte de son autobus arrêté et fermé, il a ouvert la porte, a refusé notre billet (voyons, je sais qui vous êtes, je sais que vous avez payé, s'est-il sans doute dit, mais sans nous insulter). Puis, il est parti, a fait le tour de la ville et est repassé au même endroit initial, mais quelques mètres plus bas pour prendre

d'autres clients qui attendaient sagement ²⁰, et puis nous sommes entrés à *Cava d'Aliga* en talonnant les autos qui allaient trop lentement. (*Siamo in Italia.*) Mais avant de partir, le chauffeur nous a fait revenir de nos sièges pour nous montrer des photos d'un énorme rameau tressé (c'était hier le dimanche des rameaux), c'était celui de sa maison, ajoutait-il tout fier ; puis comme nous admirions le travail, il nous a montré une autre photo avec un rameau tressé deux fois plus gros... « *Quello è per la Madonna.* » (*Siamo in Italia.*) Puis, comme je l'ai dit, nous sommes rentrés. J'ai lu les premiers chapitres d'un livre sur la langue grecque. Nous avons mangé de l'excellent foie de veau. J'ai traité un peu mes yeux brûlants en raison de mes allergies. (Vivre à la campagne durant le printemps n'est pas recommandé. Mais *siamo in Italia e sono un po siciliano perchè ama la Sicilia. E chi ama brucia.*)

Aujourd'hui, je suis pressé par le temps : nous partons tôt pour faire une tournée par quelques lieux déjà visités par le passé (*Punta Secca*, musée de *Camerina*, découvert presque par hasard l'an dernier, *Donnafugata*), mais aussi pour visiter l'*Azienda COS* qui produit les vins locaux et qui offre une tournée de la fabrique. Denis conduit, Muriel dirige celui qui conduit l'auto, je rêve en arrière.

20. J'ai compris plus tard que les autobus qui vont de *Scicli* à *Cava d'Aliga* font des circuits différents selon l'heure du jour (et sans doute l'inventivité du chauffeur), mais nous n'avons que peu à peu compris les arcanes de ces différences qui ne sont jamais expliquées, mais que tous semblent connaître.

P.S. 1. Vous noterez que la livraison change de manière. Cette fois, je prévois en gros la structure physique de mes livraisons : elle s'est imposée peu à peu ; elle devrait rester la même jusqu'à la fin.

P.S. 2. Voici un exemple des notes que je me fais à mesure que la journée avance et que les idées de remarques possibles s'entassent puis parfois s'organisent dans ma tête. À un moment donné, je m'envoie par Iphone les notes accumulées, et je les reçois *fra me e me* comme on dit par ici. Puis je reprends un peu en lisant ces bouts de phrases, je dors, puis, je me lève le matin, tôt, et je récris tout. C'est, disons, la mécanique de l'exercice que je fais, ou le squelette sur lequel je mets de la peau, et même parfois quelques muscles et du sang.

Deux graffiti. Le premier qui m'a fait penser. L'italien sur la maison abandonnée de la spiaggia en entrant à Donnalucata. Crâne Anarchie. Sur les pistes de vélo à Québec.

La devise en anglais. Phénomène mondial, mais douloureux pour le Québécois que je suis. Mais en plus c'est faux. Pas libre, parce que l'homme est l'être économique et tout coûte quelque chose santé éducation nourriture, toit, vêtement. Pas libre parce qu'exclusivité est au cœur du cœur de l'amour, le vrai. Celui de Roméo pour Juliette et de Juliette pour Roméo. Parce qu'il est désir d'éternité. Parce qu'il est désir de reproduction. Pas libre parce qu'il est commandé par des forces inconnues. Le problème de la liberté et de la volonté est au cœur de l'amour: la force et donc l'ivresse de ne pas choisir, mais d'être choisi.

Celui qui aime brûle : le sang qui bat. Mais aussi celui qui veut brûler la bile ce de l'amour détruire son rival, ou celle qui n'aime pas en retour. La sagesse et l'amour ne viennent pas souvent ensemble. Mais aussi enfin le feu qui permet de chauffer et de construire.

Autobus. Pas le même arrêt. Pas payé. Puis nouvel arrêt pour un vieux. , Donnalucata, Puis par voyage à l'Etna, puis retour et le dimanche des rameaux.

Envoyé de mon iPhone

Livraison vingt-quatrième : les livres et les mondes (17 avril).

Après les pages de Michelet, la simplicité nue, la sècheresse de ce récit causèrent à Jean quelque déception. « Non, lui dit M. Beulier, ce n'est pas moins bien, c'est autre chose, dame, il y a bien des choses, n'est-ce pas, l'Antiquité n'est pas le 19^e siècle, mais c'est aussi admirable. On n'écrira plus jamais ainsi. C'est tout à fait simple, et pourtant tout est dit. C'est une époque où on ne développait pas les idées, on les présentait ainsi sans les ouvrir, sans faire sortir tout ce qu'elles contenaient. Le duvet, la fraîcheur n'en étaient pas ôtées. » À la place où son maître avait semé un seul mot, Jean, qui le cultivait avec amour, trouvait au bout de quelque temps une idée florissante. Il trouva plus tard quand il le relut plus de charme qu'il n'aurait cru dans ce récit de Xénophon. Il y revint souvent dans la suite, et quand il avait dans sa chambre des amis intelligents et qui n'étaient point trop pressés, prenant involontairement par moments la voix chantante de M. Beulier, il aimait bien le leur lire.

Proust, *Jean Santeuil*.

Je viens de commencer un nouveau livre, d'une professeure de grec, d'une passionnée de la langue grecque, un livre écrit en italien, que je lis en italien en Italie, pour le plaisir de la chose, pour entrer dans le monde italien des livres pendant que je vis dans le monde italien physique. Et c'est un livre qui me parle du pouvoir des livres. Et cela m'a fait penser à un lieu commun, que tous connaissent, que plusieurs ont dit, et je veux y réfléchir un peu. Parce qu'on doit toujours réfléchir sur les lieux communs, comme on peut réfléchir sur les graffiti, sans quoi on ne comprend rien, on ne comprend pas le monde, on ne fait qu'entendre

ou lire des mots. Donc : « Un livre, c'est un monde. » (Anne Onyme).

Quand j'ai eu dix ans, quelqu'un m'a offert un livre d'astronomie comme cadeau de Noël. Je l'ai lu dix fois au moins dans l'année qui a suivi, et j'en ai connu des parties par cœur pendant des années. Ce livre m'a permis de connaître le ciel, pas celui de l'Église, celui au-dessus de ma tête, ou plutôt celui qui me venait de toutes parts, de l'est, du sud, de l'ouest et du nord ; dans ce livre, je pouvais pour ainsi dire découvrir le monde. Il fut pour moi un des premiers exemples de la vérité de ce truisme : un livre, c'est un monde.

En revanche, ce n'est pas tout livre qui est un monde, comme ce n'est pas toute lecture qui livre le monde. Il y a des livres qui ne sont que papier marqué par des mots, ou qui ne porte que sur des détails ; et il y a des lectures qui livrent un livre, et non un monde dit dans un livre. Les livres, ou la culture ou l'instruction, sont des moyens de commencer la découverte du monde dans ce qu'il a d'essentiel. Mais il y a des livres, ou des détails culturels et des informations, qui sont secondaires et dont il faut dans la mesure du possible se protéger parce qu'ils sont des objets de consommation et non des moyens d'éducation ; ou encore, quand on utilise ces instruments que sont les livres, il faut souvent se *protéger* contre les détails pour profiter de l'essentiel, ou il faut chercher à *monter* du détail vers l'essentiel, de la partie vers le tout.

Que Socrate soit mort en 399 après Jésus-Christ n'est qu'un détail, utile sans doute pour mettre de l'ordre dans ses pensées et sa tête ; mais la lecture de

textes qui font participer à l'activité de Socrate pour savoir par expérience ce qu'elle est, cette lecture est nécessaire, dirais-je, pour être un être humain. Que l'einsteinium soit le onzième de la série des actinides n'est qu'un détail ; mais la connaissance pratique de ce qu'est la chimie comme science et de ce qu'elle produit en tant que fondement des techniques chimiques, cette connaissance est nécessaire pour tout citoyen qui veut être responsable dans un monde de plus en plus affecté par ce que nous appelons la technologie, et que je préfère appeler la technique. Il y a donc les questions (et les réponses) essentielles et les informations secondaires ; et il faut apprendre à distinguer les unes des autres et faire de temps en temps le ménage dans ce grenier fantastique qu'on appelle la mémoire : il faut y mettre de l'ordre, comme je disais, mais il faut y mettre du solide.

En conséquence, même si l'éducation est essentielle, il y a des façons paresseuses de s'éduquer, si paresseuses qu'on s'instruit au lieu de s'éduquer. C'est un fait incontournable que le Ministère de l'éducation ne porte pas le nom qu'il mérite la plupart du temps. Car la société n'exige pas qu'on s'éduque ; elle exige qu'on s'instruise et qu'on le fasse le plus vite possible. *Because time is money*, et que l'argent c'est précieux, plus précieux, semble-t-il, que l'éducation et, à la limite, que la vie. Cette situation existe parce que la société, c'est-à-dire les hommes qui dirigent la société et donc qui nous dirigent, sont peu souvent des sages ; et cela vient de ce que ceux qui se font diriger ne le sont pas tellement plus. Les uns (et les autres) veulent que les choses marchent, et ils s'assurent de ce résultat en appliquant des recettes qui fonctionnent,

justement, soit qui fonctionnent et rien de plus : ils visent au plus facile et au plus sûr ; à la limite, ils visent surtout à ce que les hommes qui dirigent puissent diriger en paix et que les dirigés soient paisibles, mettons comme des moutons, ou des chèvres, qui broutent sur une cote sicilienne. La société n'exige pas qu'on devienne sage ; il suffit qu'on sache lire pour devenir un bon travailleur et en même temps un bon consommateur. Mais il faut ajouter tout de suite que si les uns veulent diriger en paix, les autres, trop souvent, ne veulent qu'être en paix et donc dirigés, et que la *culpabilité* en matière pédagogique est partagée.

En revanche, il n'est pas nécessaire de limiter son utilisation des livres, et son éducation, à ce que la société exige. Le punk le plus subversif des démocraties libérales du troisième millénaire sera celui qui utilisera le système d'éducation pour atteindre pour lui, et pour ses amis, le but le plus inattendu : une éducation libérale. Et je suis à la recherche de conjurés, des pétés et d'anarchistes doux, pour réussir cette subversion. Et cette fin sera atteinte par ce qu'on pourrait appeler un cercle du savoir : des gens qui se regroupent pour s'entraider et mieux atteindre cette fin, pour l'atteindre ensemble. Cette tâche, cet exercice, cette subversion est rendue possible par une des plus vieilles machines à voyager dans le temps et dans l'espace : le livre.

De plus, les livres sont les plus efficaces des techniques vertes, ou éco-responsables, comme le veut le slogan devenu un argument de publicitaire. Peu de gens s'en rendent compte, mais les livres sont de véritables machines de guerre, ou des instruments de guérilla, contre la surconsommation et donc contre la

pollution. Un être humain qui n'est pas éduqué consomme parce que son imagination lui fait croire que sa satisfaction définitive est au bout du prochain achat, de la prochaine *bébelle* que lui offre le béhémoth économique, ou du prochain voyage organisé tout inclus où il n'a pas besoin de penser, ni même de choisir. Un être humain éduqué, ou qui s'éduque (car l'éducation est un processus et non un état) est inoculé contre le virus de la surconsommation parce qu'il se connaît sans doute, parce qu'il connaît la puissance de l'imagination, sans aucun doute, mais surtout parce qu'il connaît des plaisirs qui ne coûtent rien ou si peu, parce qu'il se satisfait avec trois fois rien, un livre par exemple, et la conversation qui est nécessaire pour en « tirer tout le jus ». Pendant qu'il lit, pendant qu'il réfléchit, pendant qu'il parle *inutilement*, avec d'autres humains comme lui, dans un cercle du savoir, qui s'appelle amitié, il est heureux sans les bébelles. Et pour mieux parler, il éteint la radio qui sert à vendre ; et pour mieux lire, il éteint la télé qui sert à vendre ; et à la longue, non seulement il prend plaisir à vivre sans les divertissements médiatisés, mais il prend plaisir aux choses simples dont les divertissements médiatisés sont les clones.

En somme, non seulement un livre, du moins certains livres, c'est un monde, mais lorsqu'on sait le lire, le livre aide à sauver le monde de cette pollution qui risque, dit-on, de tout étouffer un jour. Ou encore pour dire la même chose, mais d'une autre façon : un livre peut détruire un monde et en mettre un autre à la place. Ce qui me rappelle le chapitre magnifique de Hugo : « Ceci tuera cela », qui porte sur l'architecture de Notre Dame et le pouvoir des livres.

Oui, oui, mais vous, vous qu'avez-vous fait ? Êtes-vous allés comme tu avais dit au *Museo archeologico regionale di Kameranina* ? Mais oui, mais oui, ne craignez rien, je vous raconte les moments essentiels d'hier.

L'auto fut livrée à l'heure par le mécanicien bien sympa de *Maria Rosaria*, et nous nous sommes entendus sur la reddition de la *macchina* à la fin de la journée. Puis, nous avons fait notre *giro in macchina* : intrépides voyageurs, nous sommes partis, Denis au volant, Muriel dans le siège avant *Ipad* sur les genoux, Toby et moi comme des enfants en arrière, moi en train de rêvasser. C'était la première fois que notre quatuor de Québécois affrontait les chauffeurs (chauffards ?) siciliens : je vous rassure tout de suite, il ne s'est rien passé de terrible, si ce n'est que nous avons confirmé tous nos préjugés. D'autant plus que Denis conduit comme un as, ce qui permet de neutraliser leurs impérities, leurs excès de vitesse, leurs audaces, leur mépris des règles les plus élémentaires de courtoisie et leurs *macchine* souvent mal en point. (Je traduis au moyen d'une des exclamations échappées de la barrière des dents de l'un de nous : « Bande de sauvages ! » Car à quelques reprises, ces *qualités* ont été le sujet de conversation que je pourrais qualifier d'admiratives.) Je peux ajouter que comme la voiture, la nôtre, n'était pas bien bonne elle non plus – je crois que le terme français est *caisse*, et je sais que le terme québécois est *bazou* –, j'ai pu sentir par le fond de mon pantalon, que la route était bien accidentée et ne rendait pas la tâche de Denis plus facile.

Notre premier arrêt à quelques kilomètres de chez nous, soit à *Punta Secca*, fut devant la maison bien

réelle du peu réel *commissario Montalbano*. Et c'est là que j'ai pu répéter l'expérience qu'un livre peut créer un monde parallèle au monde, qui s'ajoute au monde et qui le dédouble. Et je suis pas le seul à vivre ainsi (je vous grâce de la passion de Muriel pour *Luca Zingaretti*: elle aime tellement le comédien qui incarne le policier sicilien que depuis que son frère *Nicolà* est devenu le chef du PD (*partito democratico*), elle songe à devenir une Italienne en bonne et due forme pour voter dans les prochaines élections et hausser ainsi le score du frerot²¹.) Comme preuve, je signale qu'on voit une inscription à *Punta Secca* qui signale que la maison devenue un B&B chic est *sa* maison, et il y a tout plein de rues et de maisons et de places qui rappellent aux touristes allemands, anglais, français et autres, qu'ils ne sont pas en Sicile réelle, mais dans l'autre Sicile, celle de *Camilleri*, un monde qui s'est ajouté au monde à partir du papier de romans.

Puis, changement de registre et d'époque, en avant toute pour site de l'ancienne cité grecque de *Kamerina* et le musée qui lui est consacré ! Une fois arrivé, je monte vers la porte déjà ouverte de l'institution... et je rencontre un travailleur, qui ne travaille pas, mais qui m'annonce qu'*il museo è chiuso*: on fait des réparations, sans doute pour la vraie saison touristique, et tout est fermé. Je proteste que sur Internet ce matin, on disait qu'*il museo è aperto* et qu'on donnait même les heures d'ouverture et le prix du billet avec réductions idoines pour vieillards et

21. En relisant ceci, je trouve encore plus cocasse les derniers moments de notre séjour en Sicile. Non, mais... quelle série de hasards nous ont conduit à cette fin mémorable... Il y a de croire que nous étions conduits par la Providence...

étudiants. Mais rien n'y fait (*mi dispiace*, dit-il, sans sentir aucun déplaisir et sans être du tout désolé) ; même si la porte est ouverte, ce qui est un fait, le musée est fermé. Je reviens sur mes pas en pestant, et je prends mon *telefonino* pour vérifier sur leur site Internet, qui indique bel et bien que le musée est ouvert. Bon, joueur, je vous renvoie, vous, à un site qui montre la beauté de la collection et des lieux. Vous cliquez sur les photos en haut à droite.

https://www.tripadvisor.it/Attraction_Review-g1006192-d4839869-Reviews-Museo_Archeologico_Nazionale_di_Camarina-Scoglitti_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Nous nous contentons de regarder la magnifique baie à nos pieds, où le Club Med a installé un de ses plus beaux sites nouvellement construits. Et je me dis : « Ouais, les musées, c'est aussi un monde, et l'an dernier, ce musée m'avait livré un monde, celui du commerce ancien, un monde tiré des eaux de la Méditerranée sous la forme d'amphores venues de toutes les parties de *Mare Nostrum*, et ce musée, ce livre en objets, m'est fermé. *Peccato. Siamo in Italia.* »

Vous connaissez la rengaine, et je me venge en témoignant que ce que nous avons baptisés les haltes-déchets existent encore en Sicile. Car ces gens qui vivent dans un des pays le plus beau du monde le salissent avec une application qui relève d'une mauvaise volonté spectaculaire. On le voit donc, entre autres, le long des routes où dans les haltes routières s'entassent des sacs de déchets abandonnés sans doute, mais avec application ; ça sèche au soleil, ça

marine sous la pluie, mais ce qui est sûr, ça ne se fait pas ramasser souvent. Je conclus comme suit : les Siciliens, les moins respectables faut-il croire, ne font que jeter bouteilles, papiers, et immondices par les fenêtres de leurs autos pour marquer les bords des routes d'autant de pipi de chiens humains qui délimiteraient leur territoire pourtant large et long. Beurk.

Mais nous avançons vers le château *Donnafugata* (mais oui, mais oui : « la femme enfuie », bientôt rebaptisé par les hommes et femmes déçus que nous étions : « la femme, elle s'en fout »). L'an dernier, nous n'avions visité que l'extérieur des lieux *because* nous devons nous rendre à *Ragusa* le même jour et que nous manquions de temps et que le château était plein de cette engeance terrible dont nous faisons partie : des touristes. Cette fois, il n'y a presque personne, et nous profitons la réduction pour vieux, et nous entrons... dans un autre monde. Celui de la fin du 19^e siècle et des aristocrates siciliens. Ceux qui connaissent le roman de Lampedusa pourront mieux imaginer le monde du comte Salina en visitant les lieux, et ceux qui connaissent le château, comme moi, maintenant, pourront mieux lire le roman. Il y a même une pièce immense qui offre sur les murs les armes des 150 familles nobles de la Sicile ; j'ai même pris une photo de ce que je prétends être les armes du Guépard. (Je vous l'offre ici, mais je garde pour moi une image sur une tapisserie dans la chambre de la baronne qui montre Rousseau et Saint-Preux et Wolmar et Julie en apothéose. C'est trop *carino*, et ça révèle trop sur la mentalité de ce monde et de cette époque. Je verrais

très bien Oscar Wilde s'y promener en frac, en commentant tout ce qu'il voit.)



En tout cas, la visite vaut tout à fait le coup, et il y a le parc du *castello*, qui contient un labyrinthe où nous nous sommes perdus, mais pas Muriel, et des vues saisissantes et mille et une beautés architecturales et naturelles. Une joie, vous dis-je. Mais il y avait en face d'un arbre séculaire magnifique, un tas d'immondices jetés là par les visiteurs qui nous avaient précédés. J'en tire la conclusion qu'une architecture, c'est un monde, et je ne vous montre pas la photo des déchets, que je garde pour moi...

Et puis nous nous rendons à *Vittoria*, mangeons dans un restau sur l'inévitable *Piazza del Popolo*, remontons la *strada pedonale* qui porte le nom non

moins inévitable de Cavour, puis hop dans l'auto et rendons-nous à l'*Azienda COS*. Voici leur site Internet, question de vous faire baver d'envie. Vous pouvez l'*englishifier*, si vous le voulez, en cliquant en haut à gauche.

<http://www.cosvittoria.it>

Nous avons profité des mots de Laura (ça se prononce à l'anglaise et non à l'italienne, parce qu'elle est hongroise) ; vraie passionnée des lieux et pas seulement employée qui vend les produits, elle nous a montré tout plein de détails, en nous faisant visiter les lieux et en nous faisant entrer dans un nouveau monde, celui de la viticulture des quelques passionnés des manières traditionnelles, et même anciennes. (Les proprios sont des experts de la production de vin dans des amphores, méthode abandonnée depuis des siècles et qu'ils font revivre.) Nous avons acheté du vin, nous sommes rentrés, on est venu chercher l'auto, nous avons mangé, et j'ai reposé mes pauvres yeux gonflés par mes allergies, mais remplis de mondes différents. (Quelle idée pour un handicapé comme moi de visiter la campagne sicilienne en plein printemps ! Soit dit en passant, comment va le printemps québécois ?)

Livraison vingtième-cinquième : chose vues, choses perdues, choses en vue en marchant sur la *spiaggia* (18 avril).

Tous, tant que nous sommes, nous avons encore besoin d'une éducation à la pensée et, même encore avant cela, nous avons besoin de savoir ce que peut bien vouloir dire, dans le domaine de la pensée, éducation ou non.

Heidegger, « La fin de la philosophie et la tâche de la pensée ».

Bachi-bouzouks ! Tchouk-tchouk nougats ! Bois-sans soif ! Va-nu-pieds ! Marchands de tapis ! Ornythorynques ! Troglodytes ! Marins d'eau douce ! Vauriens ! Mal-appris ! Doryphores ! Ectoplasmes ! Anthropopithèques !

Le capitaine Haddock, *passim*.

La pensée est une chose silencieuse et personnelle ; mais pour diverses raisons cette chose silencieuse doit être précédée et même accompagnée de bruit, celui de discussions ou même de disputes et de menaces.

Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*

Oui, je sais, je déroge à ma règle : mes citations en exergue se limitaient, par une loi établie sans consultation, à une seule, mais cette fois-ci, parce que je suis le législateur/tyran ici, j'ai établi un privilège, une loi particulière, qui est une façon de dire une exception. Je cite deux fois Heidegger parce qu'il me semble dire, c'est-à-dire la même chose que moi, et le capitaine Églefin en français, ou *Asinello* en italien, parce que c'est drôle, et que ses insultes, qui ne manquent jamais de me faire rire, font le pont entre la première et la seconde citation de son ami Martin, qui est cité sans doute pour la première fois à côté de l'ami de Tintin. Mais vous aviez compris tout cela, et je *mecsplique* inutilement. Je parle donc de la journée d'hier.

Et d'abord il faut dire qu'hier a été une journée particulière en ceci qu'elle était déjà une journée d'été pour un Québécois : j'offre comme preuve, dégouttante, (prière de noter le double *tt* et l'absence de l'accent), que j'étais en eau en revenant de ma seconde promenade sur la *spiaggia di Bruca*. Et j'ai vu les premiers vrais baigneurs dans les eaux de la baie : les Siciliens se moquent de nous quand nous suggérons que nous allons nager avant le 1^{er} juin ; ils prétendent que personne ne se baigne dans ces eaux trop froides de la Méditerranée du mois de mai, mais il y en a des leurs qui le font déjà à la mi-avril. Seraient-ils menteurs au sujet de leur été pour nous impressionner ? Sans doute, comme des Québécois qui exagèrent le froid de l'hiver.

Mais pour parler de ma seconde promenade sur le *spiaggia*, il faut parler de la première. Muriel et moi nous nous étions promis d'être sur la *Piazza Mediterraneo*, à 10h tapant, parce que les mercredis un *contadino* y passe et vend de la *ricotta* maison et des œufs, mais nous sommes partis dix minutes trop tard, et il n'était plus sur place. L'économie sicilienne sera encore longtemps un mystère pour moi.

Nous revoilà donc en chemin vers *Donnalucata*, mais sans l'intention d'y arriver : Muriel a à faire, et j'ai à lire. Mais ô surprise, la *spiaggia* que nous avions *dé-déchetée* à petits moyens avec des sacs et en ramassant le pire des saletés, a été nettoyée à grands moyens avec un tracteur et une sorte de herse qui a ratissé large. Sans que tout soit propre, propre, propre, il est clair qu'on a voulu refaire une beauté à ce sable si beau, du moins celui de la *spiaggia di Bruca*, ou la première demie de celle-ci. Il est clair que la fin de

semaine pascalle amènera des visiteurs, sans doute des Siciliens, et qu'on veut les recevoir comme il faut. Pour des raisons qui nous échappent, le travail cesse après 500 mètres, et la deuxième moitié de la *spiaggia*, soit la *spiaggia d'Aziz*, est aussi sale qu'avant.

Avant-hier, nous avons vu tout plein de petits animalcules que nous avons vus une première fois à Nice, l'an dernier. Nous cherchions le nom sans y arriver, puis je l'ai retrouvé sur Internet. C'était des *velella velella*, de leur nom dit scientifique, ce que Muriel surnomme les « petits-bateaux-bleus ». Mais la bibitte a plusieurs autres noms, dont le nom italien *carino carino* : *barchetta di san Pietro*. Va pour barquette, mais pourquoi la barquette est liée à saint Pierre, là je ne comprends plus. Un autre mystère sicilien. Voici un peu d'info et des photos.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Velella_velella

Et si vous allez sur une autre section de Wiki, vous pouvez les placer dans l'ordre des vivants.

https://species.wikimedia.org/wiki/Velella_velella

Et là, si vous êtes comme moi, vous avez des indications claires de la folle profusion des bêtes et bestioles sur cette terre. Et je ne parle pas du fait que du jour au lendemain, on trouve échouées sur la plage des milliers de barquettes, ce qui est déjà impressionnant. Je parle du fait que les *velella velella*, avec leur nom particulier redoublé, ne sont qu'une sorte de *vellela*, qui ne sont qu'une sorte de *porpitidae*, qui ne sont qu'une sorte de *capitada*, et ainsi de suite.

Le monde, la création, le tout (choisissez votre nom selon vos options ou vos évidences cosmiques à vous) est si plein, si rempli de choses différentes, qu'on s'y perd, et qu'on le perd, à moins d'avoir des mots, de noms, pour le dire et le mettre au moins un peu en ordre et en réserve dans notre tête. Autrement, notre expérience ne serait qu'un amas confus, écrasant, tuant. Tiens, comme un amas de déchets : ils sont là, mais ils sont dégoûtants. (Prière de noter l'accent et le *t* unique.) Il nous faut des mots sans quoi tout ce que nous vivons se perd ou même ne se reçoit même pas. Aussi, je mets quiconque au défi de se souvenir d'un évènement personnel qui a eu lieu avant sa troisième année. À trois ans, chacun a déjà vécu bien des jours, on a mangé souvent, on a pleuré beaucoup, on a ri itou, mais rien n'en est resté dans la mémoire. Et la raison en est sans aucun doute parce qu'on n'avait pas assez de mots pour que la mémoire conserve ce qui pourtant doit être enregistré quelque part. Et sans reconnaître les techniques du cri primal (cette mode psychothérapeutique est-elle passée date ? il me semble que oui) je comprends que quelqu'un puisse prétendre qu'il y a des évènements qui agissent sur nous (et évidemment qui rendent malades : il s'agit d'une thérapie) sans qu'on ne les ait retenus consciemment, soit grâce à des mots.

Hier, les carcasses des *velella velella* étaient presque toutes parties, mais elles étaient remplacées sur le bord de la plage par des paquets dispersés d'algues vertes. Et dans les algues, quelque chose que je croyais être des pierres noires luisantes, et qu'on aurait pu croire être du mazout coagulé. Muriel,

curieuse et intrépide, a décidé de photographier tout cela et surtout d'en retourner une avec un petit morceau de bois... Et paf... nous avons vu que c'était vivant. Et en voici la photo prise par Muriel sur le coup. J'en ai pris plus tard, mais évidemment elles ne sont pas aussi claires.



En tout cas, nous nous perdions en hypothèses sur ces nouvelles bestioles. Heureusement, une jeune Sicilienne passait avec son cabot. Nous lui avons dit bonjour, avons dit de belles choses au sujet de son chien (une sorte de Milou *carino*, mais à longues oreilles et marron et blanc, et la encore je me perds, et vous perds, parce que je n'ai pas de nom pour cette race de chien), le tout pour préparer notre question sur les nouvelles bestioles. Nous lui avons montré une photo de la bibitte noire en lui demandant comment ça s'appelait. Elle nous a dit avec une assurance bétonnée que c'était des *mucche di mare*, soit des vaches de mer.

Bon, ça n'a pas vraiment l'air d'une vache, mais *grazie mille, signora*.

En rentrant, car je suis devenu méfiant depuis un bout, j'ai cherché, et j'ai appris que la *mucca di mare* est le dugong, un gros animal assez laid et bien plus proche d'une vache et donc qui mérite bien son nom. Ou bien la dame voulait nous faire plaisir, comme le font presque toujours les Italiens et nous a dit n'importe quoi pour que nous la quittions satisfaits, mais ignorants et même trompés, ou bien elle nous a donné le nom local de la bibitte. En tout cas, jusqu'à maintenant je n'ai pas trouvé de nom scientifique : pas de *velella velella* pour nos petits tas de noir luisant qui ressemblent à des pierres humides, mais qui ont une bouche et une sorte d'épine dorsale, avec pas de bras, avec pas de pattes, avec pas d'yeux.

Pour revenir au dugong, on prétend que c'est cette bête que les marins ont cru être des sirènes. Ouais, les sirènes sont bien belles, et les lamantins ne le sont pas. Ce qui me rappelle la plaisanterie d'Horace, reprise par Montaigne : les sirènes sont des beautés qui finissent en queue de poisson. Soit :

<http://www.expressio.fr/expressions/finir-en-queue-de-poisson.php>

En tout cas, sur le chemin du retour et avant d'arriver chez nous, nous sommes montées sur la troisième des pointes de *Cava d'Aliga*, celle qui enferme la deuxième plage, secrète celle-là, qui se situe derrière la *via Telemaco* et à côté de la *spiaggia di Bruca*. Ce faisant, et en voyant les maisons agrippés à la côte, nous avons allongé la liste des maisons dans lesquelles

nous vivrons (je rêve, je rêve, je le sais) la prochaine fois que nous viendrons en Sicile. Et la liste s'allongera encore plus et de plus en plus parce que Muriel parle de visiter le village d'Avola, ou plutôt la petite ville, tout près de Syracuse. Et nous n'avons pas encore visité la *Calabria* et l'*Apulia*. Nous n'avons pas de grands moyens, mais nous avons de l'imagination et Internet.

<https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Avola>

Voici le principe : il nous faut une maison assez grande pour tous nos enfants et petits enfants, à tour de rôle, quand même, puis tous nos amis, ceux qui sont sensés et aimables du moins (vous savez qui vous êtes) et une période quelques mois, mettons de la mi-février à la mi-juin, pour éviter le pire de l'hiver d'un côté de l'Atlantique et le pire de l'été de l'autre côté.

Nous sommes rentrés donc, nous avons mangé, j'ai lu quelques chapitres du livre *La lingua geniale*, sur le grec ancien, j'ai fait un somme, Muriel a travaillé, et je me suis levé bien décidé à affronter la chaleur du jour lors d'une promenade solitaire vigoureuse. C'est alors que je me suis rendu compte qu'on avait mis de nouveaux déchets sur la plage. À tous les cinquante mètres environ, quelqu'un, un homme et sans doute un hétérosexuel, avait dessiné des pénis. Je dis qu'il était hétéro, parce qu'il accompagnait presque toujours ses dessins, primitifs, d'organe de dessins, tout aussi primitifs, de femmes habillées, ou pas, de même grandeur que ses organes en érection. (Mais ne pouvait-il pas être un homosexuel qui avait des fantasmes hétérosexuels et vivaient donc une sorte de contradiction : si la nature produit des animaux bien

inattendus comme des *velella velella* et des *mucche di mare* et des bibites noires qui ressemblent à du mazout, la complexité humaine en produit aussi d'autres bien étranges.) Et je me suis mis à rêvasser à la triste vie de ce monsieur et du pouvoir du désir sexuel qui le pousse à faire cela et qui fait qu'il risque d'être découvert et d'avoir à partir à la course en honte sur la *spiaggia* proprette et pourtant salie. En tout cas, Muriel ne se promènera pas seule sur la *spiaggia di Bruca* ; ça, je vous le promets.

Mais à quoi servent les citations initiales ? demandez-vous, celle sur la pensée et la colère. Voici, il y a un lien. C'est parce que, lors de cette seconde promenade, j'étais un peu en colère et je pensais beaucoup. (Peut-on être un peu en colère ? Mettons que c'est un oxymore.) C'est parce que, comme je l'ai dit, j'avais continué de lire le merveilleux petit livre de madame *Andrea Marcolongo*. (Tu parles d'un nom masculin pour une femme : comme elle le signale elle-même, en italien, *Andrea* est un prénom d'homme et *Marco* aussi et *longo* est tout autant un adjectif au masculin.) En tout cas, je me suis rendu compte qu'elle m'a volé une idée, en parlant du duel en grec, sujet dont je voulais parler depuis bien des années déjà. Et maintenant tout le monde pensera que je lui ai piqué l'idée, parce qu'elle a publié son fichu livre. Mais il ne faut pas s'en faire : « tout le monde », ce n'est pas grand monde, et même pour un Alain Finkielkraut, ou un BHL, ou un Pierre Manent, face au monde tel qu'il est dans sa folle profusion d'animaux et de sortes de pierres et d'évènements historiques et préhistoriques et cosmiques. Face à tout cela, il n'y a qu'une attitude saine. Il faut dire ce qu'on croit être vrai. Et puis les

autres, les spectateurs de sa pièce, ou les lecteurs de son roman, ou le public d'une prestation de flamenco, ou le étudiants de sa salle de classe doivent prendre leurs responsabilités, voire ne rien faire d'autre que de prendre ce qu'on propose et en faire ce qu'ils peuvent. Et ainsi j'annonce que demain, je parle du duel, et du nombre deux et de la dualité. Tenez-vous bien : avec un thème semblable, je sens que ce sera trépidant et que vous aurez du plaisir. Mais si je manque mon coup, il faudra avouer que ça finira en queue de poisson.

Livraison vingtième-sixième : torse nu et pieds nus sur la plage (19 avril).

Au reste, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom.
J'en veux faire un poème, en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts de vers et dans chaque hémistiche.
Molière, *Les Fâcheux* III.3.677-680.

Étant donné le titre, on commence, évidemment, avec une vidéo loufoque de ses bouffons nationaux que sont les trois accords.

<https://www.youtube.com/watch?v=mwbleVqQVO8>

Ce que nous avons fait ? demandez-vous, intrigués par le thème de la nudité. (Cela s'appelle une accroche dans le monde de la pub.)

<https://www.e-marketing.fr/Definitions-Glossaire/Accroche-publicitaire-240362.htm#EDjkh7AvtskqMLbR.97>

Vous êtes bien accrochés ? Je commence.

Hier ce fut une autre journée parfaite de printemps, qui vaut l'été chez nous, offert par *signorina Meteo*, laquelle est sans doute terrorisée par un agent de la mafia locale depuis de longues années et donne aux gens ce qu'ils désirent, soit du soleil, de la chaleur, mais pas trop, et une mer calme, malgré le vent. Pour le sable propre, qui n'est pas de son ressort, on repassera. Nous avons fait une longue promenade, celle qui est devenue presque habituelle, vers *Donnalucata* : nous avons des courses à faire et de l'exercice à prendre.

En allant, ce fut torse nu pour moi, à l'étonnement de quelques locaux (ça s'appelle ébahir le petit peuple) et pieds nus en revenant, *because* le sable était chaud et l'eau vraiment pas froide. En revenant, nous avons rencontré un vieux couple, habillés comme pour un printemps froid : des gilets de laine, des gros pantalons, de bons souliers. Quand ils ont croisé le couple d'étrangers en teeshirts, manches courtes, jambes à l'air et pieds nus, la dame a dit « *Buona passeggiata* » avec un petit sourire en coin, tandis que le monsieur muet écarquillait les yeux. Nous avons répondu « *A voi* », mais en sachant que les deux couples étaient l'image inversée l'un de l'autre et illustraient des sensibilités épidermiques différentes. « Deux couples de couples, me suis-je dit. Mais c'est mon thème. » Par ici, en tout cas, on distingue, et moi le premier, les gens de la place et les touristes au degré de nudité.

Mais avant tout cela, en partant donc, nous avons passé dans le *bar/tabacchi* pour savoir si nous pouvions y renouveler nos cartes SIM sans avoir à aller à *Scicli*. Première joie : nos deux cartes seront *ricaricate* lorsque nous passerons, foi de Sicilienne, car la proprio

l'a dit avec aplomb. Vous comprenez qu'il me reste une petite inquiétude ²². Mais sans la foi, comme dit Thomas d'Aquin quelque part, la vie est impossible. Puis, nous sommes passés chez *Crai* pour connaître de *Franco*, les heures d'ouverture durant la fin de semaine pascale : c'était un de ses bons jours (car le proprio n'est pas toujours expansif et jasant) ; pas de souci de ce côté a-t-il dit, *il mio mercato è aperto ogni dì, ma chiuso nel pomeriggio della Pasqua*. Encore une fois, nous serons croyants, mais prudents.

Une fois arrivés à *Donnalucata*, alors que nous nous promenions sur la *passagiata lungomare* (qui dit ce qu'elle est), nous avons remarqué qu'une des maisons à louer qui nous fait rêver avait la porte ouverte. Personne pourtant... Nous avons sonné... *Guglielmo* est sorti habillé comme s'il allait neiger. Nous avons jaté ; il a des appartements à louer, et même cette belle grande maison sur la plage. Nous nous sommes entendus pour le revoir *dopa Pasqua*, parce qu'il est bien occupé pour le moment, du moins c'est ce qu'il disait, mais je ne voyais pas en quoi il pouvait l'être (comme je suis méfiant) ; tout en insistant qu'il louait et que les mois que nous suggérions étaient possibles, il refusait de donner un prix. Hum... Nous verrons bien.

Nous étions arrivés à destination, avons vérifié l'utilisation éventuel d'un distributeur guichet automatique bancaire, et sommes passés au *supermercato Voi* sur le port à côté du *mercato ittico* pour goûter deux de leurs *panini con due birre*. Ouais, c'est vraiment bon, c'est pas cher, mais diable il y a

22. Quelle parole prophétique !

trop de pain. Il faudrait n'en prendre qu'un et le couper en deux pour les couple que nous sommes. (Tiens, c'est encore mon thème.)

Nous nous sommes assis sur un banc face à la mer, éblouis par le soleil, reprenant nos forces pour le retour. Il y avait plus de gens que par le passé sur la plage (il est clair que le congé pascal est déjà commencé pour certains), mais il n'y a pas foule certes. Nous verrons bien samedi et dimanche.

Nous sommes rentrés plus lentement, les pieds dans l'eau dès le début pour moi, à mi-chemin pour Muriel. À la fin, nous traînions un peu de la patte, une des deux dans un cas (Muriel) et les deux dans l'autre (Gérald). Le commerce de *Bartolomeo* le *macellaio* était fermé. Pendant que Muriel se penchait sur l'ordi, j'ai pris une douche, j'ai lu un peu et je suis sorti de nouveau quand la boucherie s'est ouverte à la fin de la journée : j'ai trouvé de la *pasta fresca* en plus de la *salsiccia* pour demain et de la *pancetta* après-demain et de la *coscia d'agnello* pour dimanche. Nous avons jasé de nos journées respectives (un couple étant allé vers *Sampieri*, l'autre vers *Donnalucata*), nous avons ri, nous avons mangé. Puis, alors que Muriel se penchait de nouveau sur l'ordinateur, j'ai lu un peu, mais je me suis endormi tôt, en repensant à quelques phrases d'*Andrea Marcolongo*. Dont celle qui suit, qui me semble brillante sur un plan et problématique, ou catastrophiste et fausse, sur un autre. Je la cite en italien pour vous inciter à acheter le livre en français et le lire avec attention.

Il risultato è che il senso del duale, una delle più arcaiche, originali et genuine eredità dell'indoeuropeo, sfugge oggi quasi a tutti, sopravvissuto in una riga da

manuale, une riga che a noi non dice più nulla. In linguistica, come nella comunicazione contemporanea fatta di slide, sms e tweet, è il principe di economia a vincere sempre: nel caso di più forme con lo stesso senso prevale la più semplice, la più veloce, la più immediata. E pazienza per la banalizzazione linguistica: di questo passo, temo che nel giro di dieci anni perderemo l'uso della parola et ci esprimeremo solo per emoticon.

Pour ce qui est d'aujourd'hui, ce sera jour de repos pour Muriel : je vais utiliser l'ordi pendant toute la journée pour rattraper quelques tâches. Mais pour vous, il y a maintenant un peu d'exercice à deux mains.

La phrase que j'ai citée plus haut est une de celles qui m'ont irrité. Ce qui ne veut pas dire, au contraire, que ce que raconte *Andrea Marcolongo* n'est fort intéressant : je continue de recommander ce petit livre ; c'est écrit par une passionnée, par une professeure habile, par quelqu'un qui cherche à communiquer sa passion et ce qu'elle lui a permis d'apprendre et qui réussit bien, je trouve.

Or dans un de ses chapitres, vers le milieu de son livre, elle fait des remarques sur un couple de particularités intrigantes de la langue grecque, soit les genre et le nombre. L'italien, comme le français d'ailleurs et bien d'autres langues, ont deux genres, le masculin et le féminin, et deux nombres, le singulier et le pluriel. Cela structure toutes les phrases et, en fin de compte, est tout à fait *naturel* pour les Italiens et les Français. Mais ce ne l'était pas pour les Grecs. Leur *naturel* était bien autre. D'abord, il y avait trois genres, le masculin, le féminin et le neutre (soit le « ni l'un ni l'autre »), et les remarques d'*Andrea* (nous sommes à tu

et à toi, comme vous les voyez) sont éclairantes et souvent comiques, et elle explique (et comme elle est une femme et bonne professeure [j'étais tenté de l'écrire au masculin]), malgré son nom d'homme, elle ne *mecsplique* pas.

En tout cas, cela m'a fait réfléchir, je ne sais trop pourquoi sur la disparition presque commandée des mots *hétérosexuel* et *homosexuel*. Je comprends sans trop de problème qu'en raison de certaines blessures sociales ou personnelles, les termes sont trop chargés. Mais je trouve que les mots choisis pour les remplacer sont plus que problématiques. Quel est le vis-à-vis correct de *gai* ? Les hétérosexuels seraient-ils contre toute évidence, tous sombres, ou tristes, ou grognons ? et les autres toujours de bonne humeur ? Et si les *straights* sont comme le dit leur nom, cela fait-il des ex-homosexuels des tordus, des biaisés ou des indécis ? En tout cas, je trouve qu'il faudrait trouver mieux, et que les anciens termes avaient l'avantage de dire à peu près directement ce qui est la base réelle de la chose, soit en ce qui a trait à leur vie sexuelle, ceux qu'on dit ouverts (les *homos*) ne s'intéressent pas à l'autre sexe, mais au même, et que ceux qu'on dit bornés (les *hétéros*) vivent leur vie sexuelle dans cette altérité fondamentale qu'est la différence sexuelle. Je note aussi qu'il y a là comme une autre structure fondamentale : puisqu'il y a deux attitudes de base, et que les deux attitudes fondent des couples, cela fait deux fois deux et donc quatre. Mais je m'égare, et je veux parler du nombre des mots, et je reviendrai demain sur les trois genres, parce qu'après avoir parlé du deux, je veux parler du trois. (Vous êtes averti : votre samedi saint sera peut-être lourd lui aussi. Mais à

chaque jour sa peine : comme je dis, j'y reviendrai demain.)

Avant d'aborder enfin le duel, je tiens à signaler que la brillante *Andrea* ne parle pas seulement de la langue grecque, mais encore de sa racine historique, soit l'indo-européen. Une drôle de langue que celle-là : nous n'en avons aucun témoin écrit ; même s'il faut supposer qu'elle a dû appartenir à une civilisation assez unie pour fonder d'autres langues, et assez grande pour aller de l'Atlantique à la mer de l'Inde, et assez structurée pour marquée des traits de civilisations qui ont survécu, il faut bien admettre qu'on se trouve face une langue sans peuple, sans territoire, sans histoire autre que d'être à l'origine de l'allemand, le saxon, le latin, le grec et le sanscrit, mais pas le chinois, ou l'inca. C'est une sorte de langue fantôme, une sorte d'idée platonicienne de la langue, une sorte de cellule fondamentale à l'origine d'un *Big Bang* linguistique, dont le récit biblique de la punition babélique est un compte rendu littéraire.

Voici quelques faits linguistiques donc. Tous les verbes du grec se déclinent comme chez nous par le *je*, *tu* et le *il/elle* au singulier, le *je*, le *tu* et le *il/elle* au pluriel ; mais en plus, ils se déclinent par un duel, soit un pluriel spécial qui est une sorte d'unité qui n'est ni masculin ni féminin, mais qui est un couple. Or ceci se répercute sur les noms, les adjectifs et les pronoms qui ont tous des déclinaisons, qui sont masculines, ou féminines, mais qui comporte aussi le singulier, le pluriel et le duel, soit un pluriel bien singulier.

Je m'arrête tout de suite pour souligner quelque chose que la professeure *Marcolongo* ne signale pas. La troisième personne des verbes est la seule qui offre une

distinction entre le féminin et le masculin (et même le neutre). Pour le *je* et le *tu* et évidemment pour le duel, qui peut inclure un masculin et un féminin, la distinction n'apparaît pas. Il me semble que c'est sans doute (et non sans aucun doute parce qu'avec l'indo-européen et le grec, on nage souvent dans les probabilités les plus problématiques, puisqu'il n'y a personne qui parle bel et bien ses langues aujourd'hui) c'est sans doute donc parce que les Grecs, ou les Indo-européens, croyaient que la différence sexuelle connue de l'intérieur avait une sorte d'évidence pour *je* et *tu*, et n'en avait pas pour *il*, et qu'il fallait donc préciser *il* ou *elle*, et même « ni l'un ni l'autre ».

Je reviens au duel, cette pratique et cette évidence (car cette pratique supposait qu'on voyait les choses d'une certaine façon et que si le singulier est une évidence pour nous, et que le pluriel l'est tout autant, les Grecs sentaient et disaient les couples, soit une sorte de pluriel spécial, qui était un singulier en même temps). Pour le dire autrement, le premier multiple est spécial, si spécial qu'on pouvait le souligner. On sentait qu'il y un et qu'il y a plusieurs, mais qu'il y a un plusieurs au moins qui est particulier, le premier, soit le deux. Appelons le « le couple », ou « la paire », ou le « ceci et cela ensemble ». Et on devine que pour un traducteur l'apparition, naturelle pour un Grec, du duel, est une véritable torture ou un casse-tête, non seulement parce que traduire *ensemble* fait lourd, mais aussi parce que si on ne le traduit pas, on laisse s'échapper quelque chose, et que si on le traduit, on insiste alors que les Grecs n'insistaient pas.

Mais pourquoi diable faisaient-ils ainsi ? Étaient-ils tous fous, et donc fous ensemble au point de ne plus

voir leur folie ? La question est naturelle, mais elle devrait être doublée (c'est le cas de la dire) d'une autre question qui ferait le couple : sommes-nous, les Français, les Italiens et les Anglais, tous aveugles, ou aveugles ensemble au point de croire voir clair ? Un couple est un et deux, soit. Mais y a-t-il dans notre expérience du monde quelque chose de semblable, soit des uns qui sont des uns et des uns qui sont des deux ? Il me semble qu'on peut en trouver tout plein d'exemples.

N'avons-nous pas deux yeux qui sont fait pour aller ensemble à tel point qu'une des fonctions des yeux (voir en profondeur) est impossible à réussir sans un œil plus un œil, mais surtout les deux ensemble ? Et n'en est-il pas de même des deux oreilles et de l'effet qu'on dit stéréo, mais qui est nécessaire pour saisir le monde tel qu'il est ? Si oui, et je crois que c'est oui, cela veut dire que l'*homo sapiens* est *sapiens* à cause de ses duels que sont la paire d'yeux et la paire d'oreilles.

Et si l'être humain se distingue des autres animaux par le fait d'avoir des mains et le célébrissime pouce opposable, il faut tout de suite ajouter que le fait d'avoir deux mains est crucial, comme le sait dans la douleur tout gaucher comme moi, et dans la normalité tout droitier, et que la manipulation des choses qui fait que l'homme est l'*homo technicus*, comme disent les anthropologues, les marxistes et les capitalistes, parce qu'il a deux mains qui fonctionnent ensemble et sont faites pour fonctionner ensemble. Et même l'autre caractéristique dont parlent les anthropologues, la bipédie, est un facteur duel. Marcher se fait, chez les hommes par deux pieds, qui marchent (ha ha ha) en coordination, l'un (le pied droit avec la jambe et sa

cuisse [mais là on entre dans les trios et ce sera pour la prochaine fois]) le pied droit donc a besoin du pied gauche et pendant que l'un se relâche lâche, l'autre se tend et pousse, et c'est cela et seulement qui permet qu'on marche et qu'on libère les deux mains.

Je ne vous parlerai pas des deux moitiés du cœur et des deux moitiés du cerveau dont Descartes a parlé si longuement dans son *Traité des passions*, parce que vous avez compris le principe, et qu'allonger la liste des couples physiques ne sert plus. D'autant plus, qu'il faut aussi examiner le deux abstrait ou mathématique. Il n'est pas simplement une accumulation de uns (peut-on mettre un au pluriel ?), dont le trois serait une accumulation plus grande. Car le deux est pair et le trois est impair, et donc le trois est quelque chose de différent du deux, comme l'animal raisonnable et différent de la bête, et le carré et différent du triangle. Mais les deux unités du deux mathématique sont différentes des deux unités des couples physiques : les uns de la réalité physique ne sont jamais tout à fait identiques : une pomme dans un main vue par un œil, n'est pas identique à l'autre pomme dans l'autre main vue par l'autre œil (car un œil est toujours plus fort que l'autre comme nous le savons tous, comme les mains et les pommes sont différentes) ; or, au contraire, les unités du deux mathématique sont tout à fait semblables, au point d'être tout à fait interchangeables. Pourtant ils doivent garder quelque individualité, sans quoi le deux s'écrase. Mettons qu'ils sont un à côté d'un autre un.

Mais je quitte ces deux, que nous connaissons tous et que le duel grec fait bien ressortir, alors que l'absence de duel les fait disparaître un tout petit peu,

pour aborder les couples psychologiques, qui sont une partie si importante de nos vies : les copains, les amis et les amoureux. Mais pour faire cela, je vous parle d'un dialogue de Platon, le *Lysis*. Dans le drame magnifique qui est décrit là, un couple d'amis, sous l'influence de Socrate, se rend compte, ou les deux se rendent compte ensemble, qu'ils sont ensemble aussi quand ils pensent, et même un peu plus alors. D'ailleurs Socrate les appellent « mes enfants » quand ils se mettent à penser ensemble. Or ce moment est paradoxal : Socrate prétend faire tout cela pour un amoureux du jeune Lysis, qui voudrait être ensemble avec le jeune homme, mais sans parler, alors que Socrate est en train de remplacer l'amoureux en devenant le père protecteur, ou l'amoureux spirituel, du jeune. Or, et c'est là où *Andrea Marcolongo* reviendrait à la charge, tout cela, le récit du *Lysis*, est plein de duels qu'il faudrait traduire, qu'un Grec entendait parce qu'il avait été écrit par un Grec qui l'avait vu dans les choses que sont l'amitié et l'amour pour ne rien dire de la communication [noter l'étymologie du mot], mais que nous, Italiens et Français et Anglais, ne pouvons pas entendre, ou presque pas.

Livraison vingt-septième : après deux, vient trois (20 avril).

Dupont : « Vous oubliez, cher ami, que notre métier à nous, est de tout savoir. »

Dupond : « Je dirais même plus : notre métier à tous est de nous savoir. »

Hergé, *Coke en stock*.

Je ne commence pas cette fois avec ce qui a été fait : ce serait trop bref, et comme vous êtes en haleine, je peux finir la leçon commencée avec le deux, et à terminer avec le trois, commencée dans la dualité et à terminer dans la trinité, commencée dans le duel et à terminer par ma victoire complète.

Je commence donc en supposant que vous êtes convaincus, ou du moins persuadés que le deux est non seulement une sorte d'unité, mais encore que c'est la première, et qu'il doit y en avoir d'autres. Et je passe à des remarques d'Augustin dans son *De Trinitate*, soit son traité qui examine le dogme chrétien de la Sainte Trinité. (Il y en a même pour dire que si ce dogme figure de façon si importante dans le christianisme, c'est à cause de lui. Ceci est sûr : il y a moyen de lire les évangiles et le nouveau testament, sans conclure qu'il y a trois personnes en Dieu, qui est pourtant un.)

Pour Augustin, le monde annonce la Trinité, un peu comme les cieux annoncent l'existence de Dieu, et donc les religions comme l'Islam (qu'il ne connaissait pas, cela va de soi), et les humains qui, comme les Juifs de l'Ancien Testament, disent seulement que Dieu est un font bien mieux que les polythéistes, mais disent moins de vrai que le christianisme, qui annonce le Père, le Fils, et même l'Esprit. On comprend alors que les fidèles des deux autres grandes religions monothéistes accusent le christianisme de polythéisme, d'autant plus qu'il y a chez nous tout plein de saints et de saintes, comme autant de nymphes et de démons du monde gréco-romain.

En tout cas, Augustin est l'expert du nombre trois, encore une fois parce qu'il cherche, et trouve, tout plein de trios dans le monde physique et

psychologique, un monde à trios donc, dont il se sert, si l'on veut, pour préparer l'esprit de son lecteur non seulement à accepter l'existence d'un Dieu en trois personnes, mais même à commencer à comprendre l'une et l'autre et la troisième. Et après lui, les écrits théologiques traitant de la Sainte Trinité ont foisonné. (Je me souviens d'un prêtre qui me parlait de sa formation théologique ; il disait qu'il avait passé un semestre entier à étudier les personnes de la Saint Trinité et leur *nature* [le mot doit être mis en italiques, sans aucun doute]. Il disait même en riant qu'à la fin, il y avait un cours pour expliquer [et peut-être *mecspliquer*] que malgré tout, la Trinité était un mystère et donc que tout n'avait pas été expliqué.)

Pour ce qui est d'Augustin, je me souviens qu'en lisant son traité, j'avais été surpris de voir à quel point ce qu'on pourrait appeler ses élucubrations théologiques pouvaient par rétroaction faire comprendre des choses au sujet des humains. Je rappelle en particulier le passage, où il disait qu'un humain, c'était quelque chose, que c'était quelque chose de conscient, et que cet être conscient était plein de désir ; il ajoutait que les trois dimensions de notre humanité, tout en étant distinctes ne pouvaient pas ne pas exister l'une sans l'autre : être, être conscient et désirer, en même temps, mais l'une par rapport à l'autre. Et même que pour un humain, il cherchait toujours à être, mais à être plus, que cet être plus impliquait que l'être humain tentait de voir de plus en plus clair, et que cette clairvoyance visait à désirer plus et mieux. Et évidemment (enfin, est-ce le bon adverbe ?) tout cela était lié à la Trinité, c'est-à-dire le Père qui était le principe de l'être, et le Fils qui était le Verbe et

donc le principe de la prise de conscience, alors que l'Esprit, qui soufflait partout et influençait tout, était le principe de la perfection, d'où son petit nom *Saint*. Bon, je descends de ces hauteurs, d'où je risque de tomber et de vous faire tomber de manière à me tromper et vous tromper et nous faire casser les nez.

Pour mieux descendre, vous pourriez chanter la fin du *Tantum ergo* de saint Thomas, qui sans doute a été influencé par saint Augustin. *Genitori, Genitoque / Laus et Jubilatio, / Salus, honor, virtus quoque / Sit et benedictio: / Procedenti ab utroque / Compar sit laudatio*. Soit : Que Celui qui engendre et Celui qui est engendré / Reçoivent louange et chants joyeux, Salut, honneur, et puissance également, / Ainsi que la bénédiction. Que Celui qui procède de l'un et l'autre en reçoive pareil éloge.

Mais cet illuminé d'Augustin avait été précédé par Aristote, qui, lui-même, suivait les Pythagoriciens. Ce serait un jeu d'enfant de le prouver. Voire un enfantillage, et j'aime bien les enfantillages. En grec, enfant, c'est un *pais*, et donc un *paidos*. Et cela donne *pédagogie*. Voici donc.

Quelque part (je crois que c'est dans le sixième livre des *Physiques*, mais je n'ai pas mes livres d'Aristote avec moi, quand même...) le Stagirite (nom d'Aristote qu'on utilise pour impressionner les gens) dit que le monde se déploie en trois et que le signe en est que les Grecs comptent comme suit : « Un, deux, trois, et ensuite beaucoup. » Il devait parler des gens qui comptent peu, mais on saisit le principe. Et on saisit que, pour lui, il est normal que le langage soit conforme au monde tel qu'il nous apparaît. Et on pourrait sans doute lui dire que cela pourrait indiquer aussi que le

langage est une sorte de limite qui nous amène avoir le monde tel que notre langue maternelle nous le propose quand nous parlons du monde avec les mots et la syntaxe de maman. (C'est tout le sens du film magnifique *Arrival*.) Et *Signora Andrea* ne cesse de le dire de diverses façons dans son livre magnifique que je viens de finir. Mais elle ajoute qu'il est tout aussi probable que le monde nous force à changer notre langage et nos langues et donc que l'influence est réciproque et donc va dans les deux sens.

Mais je reviens à Aristote et son trois. Il dit donc que puisqu'on parle comme il le signale, cela suggère que le monde physique (on est dans les *Physiques*, rappelez-vous, soit le livre des choses naturelles) se déploie en trois, mais qu'il se déploie ainsi de façon nécessaire. Et lui de rappeler que tout, et le Tout, a une hauteur, une largeur et une profondeur, avec, comme il le pensait, la Terre au milieu. Or chacune de ses dimensions physiques se divisent en trois : un haut et un bas, et le point qui les lie, et à droite et à gauche et le point qui les lie, et devant et derrière et le point qui les lie. Bien mieux, quand il traite du temps, il signale que le temps imite pour ainsi dire chacune des dimensions physiques, et qu'en conséquence, il est fait du passé qui n'est plus, de l'avenir qui n'est pas encore, avec un point infinitésimal qui ne cesse de changer pour passer de l'avenir vers le passé, et qui s'appelle le présent. (Oups, avez-vous vu passer le dernier instant ? Heureusement, il y a en a eu un autre, et un autre et ainsi de suite à l'infini, ou jusqu'à la fin des temps, selon que l'un ou l'autre arrive, ou n'arrive pas...)

J'ajouterais que parmi les formes physiques, après le point et la ligne, vient en tout premier le

triangle, soit la première forme rectiligne qui soit fermée. Et c'est très stable en raison de sa base qui sous-tend son sommet. C'est une sorte de deux, sa base, qui laisse sortir au-dessus de lui l'un, son sommet, qui lui donne son unité.

Fort bien, disent les sceptiques, mais qu'en est-il des choses elles-mêmes, et surtout le corps humain ? Je vous signale que les médecins signalent bien avant moi le grand nombre de triangles qui forment les muscles, à quoi ils ajoutent qu'il faut qu'il en soit ainsi étant donné le travail que les muscles font pour faire mouvoir les corps. Donc si vous êtes, comme moi, fascinés par le fait que le corps, mon corps, fonctionne parce qu'il est à tout moment fait des duos qui travaillent ensemble, il faudrait conclure que les trios jouent aussi un rôle, et être tout aussi fascinés.

Bon, j'arrête... Mais je voudrais vous parler de Montaigne le grand artiste de nombre et des Pythagoriciens, les premiers mathématiciens/philosophes ; donc je vous avertis que je pourrais récidiver. J'arrête non seulement parce que je ne veux pas, pas trop, vous ennuyer, mais aussi parce que je crains que tout cela ne soit que de la bouillie pour les chats, comme on dit, et de la *bullshit*, comme disent les Américains, et de la *fake news* comme disent les Trumpiens et les Anti-Trumpiens. Je ne voudrais pas vous induire en erreur en vous proposant trop longtemps des contre-vérités.

Petit détail linguistique. Les Italiens peuvent dire *ho sbagliato* pour dire « je me suis trompé », ce que nous, francophones, nous sommes tentés d'entendre comme « j'ai trompé ». Certes, ils peuvent aussi dire *mi sono sbagliato*. Mais les deux façons de dire sont

valides. Ce qui me cause toujours un léger problème quand je parle ou que j'écoute parler. Mais le détail en lui-même est intéressant. Il me semble que le verbe réflexif français (et italien) ne dit pas tout à fait la même chose que le *sbaglio* : dans ce cas, on est tout à fait actif : on a tort, on fait une erreur, soit j'ai commis une erreur ; dans le second cas, celui du verbe réflexif, on trompe, et donc on est actif, mais on est trompé par celui qui est trompé. C'est comme si dans le second cas, on est plutôt comme celui qui se lave les mains : le laveur est lavé, le nettoyeur nettoyé, et une main qui est moi agit sur une autre main qui est moi. Et je me dis qu'il y a peut-être deux sortes d'erreurs, ou qu'un des verbes dit mieux ce qui se passe quand on commet une erreur, soit on se trompe soi-même bien avant qu'on ne puisse tromper les autres, et quand on est trompé par les autres, il y va souvent de soi : on se laisse tromper, on y met du sien. En tout cas, j'espère qu'en vous parlant si longtemps du deux et du trois, je ne vous ai pas trompé parce que je m'étais trompé ; *e se ho sbagliato, mi dispiace*.

En tout cas, le récit de la journée, c'est celui d'une série d'erreurs. Et d'abord une erreur qui a été causée par un autre. J'étais passé chez *Crai* avant hier pour connaître les heures d'ouverture durant le congé pascal. (Heureusement, Muriel était là et peut confirmer ce que je dis, comme elle l'a fait devant Denis et Toby incrédules.) Franco, le verbomoteur sympathique, m'avait assuré qu'il serait ouvert vendredi et samedi, que dimanche (*la Pasqua*), il serait *chiuso*, mais que *lunedì dopo Pasqua*, il serait, par exception *chiuso alle tredici*. Parfait, nous sommes fixés

parce que *Franco* est fixé. Or hier matin, Denis est revenu de chez *Crai* en disant : « C'est fermé. » J'ai protesté, j'ai pesté, et lui aussi. Mais le *mercato di Franco*, qu'il a l'audace d'appeler un *supermercato*, était bel et bien fermé. Ça commence bien une journée !

Je dois avouer que cela ne m'a pas trop surpris : c'est un trait de caractère de ces gens si sympathiques qui vivent dans ce pays si beau. Mais en sortant pour faire une promenade, j'ai pris la peine de vérifier : c'était plus tard, peut-être *Franco* avait seulement ouvert en retard, peut-être avait-il eu un contretemps. Je remonte donc la *via Tolstoï*, et non, *tutto è chiuso*. Et mieux encore, je vois arriver un monsieur en voiture qui entre sur le petit stationnement devant le *Crai*, à pleine vitesse et en risquant de m'écraser, va presque sans dire : il venait acheter quelque chose chez *Franco* ; il a vu que c'était fermé, a eu l'air surpris, puis irrité, a parlé dans son *telefonino* (on conduit par ici en jasant avec tout un chacun et donc d'une seule main), a sans doute reçu de nouveaux ordres de déploiement de sa *moglie*, et est sorti en trombe, alors que je reculais de peur, chercher ailleurs ce qu'on lui avait sommé de chercher. J'en ai tiré la conclusion que plusieurs autres s'attendaient à voir le *Crai* ouvert et que je ne me suis pas trompé quand je me suis laissé tromper par les propos de *Franco*.

Un peu avant midi, nous avons mis de l'ordre dans la semaine à venir en annulant des réservations d'auto, en choisissant des B&B à *Catania* où nous serons pendant une nuit pour accompagner nos amis qui partent en avion, et voir l'Etna et visiter la ville folle bâtie au pied du volcan le plus actif. (Devise de *Catania* : *Melior De Cinere Surgo*, soit « Je renais

meilleure de mes cendres ». Non, mais : ils savent ce qu'ils font et même s'en vantent. Ce n'est pas *uno sbaglio*.) Mais aussi en fixant une journée pour visiter *Ragusa* et *Modica*, deux villes folles construites à flanc de montagne et régulièrement détruites par des tremblements de terre. Il a donc fallu parler avec la commis d'une agence de voyage, que j'avais contactée. La conversation a été difficile, avec mon italien cahotant (« *Scusi, signora, mi sono sbagliato : non volevo dire questo.* »), le bruit infernal de la pièce dans laquelle travaillait la jeune femme (« *Lo so, c'è sempre chiasso qui. Cos' ha detto ?* ») et la complication de ce qu'il fallait négocier. Mais à la fin, tout semblait *a posto*. Mais je crains qu'il y a *sbaglio*. Enfin, on le saura mardi.

Comme Muriel était fatiguée en raison de notre longue promenade d'hier, elle s'est contentée... de travailler tout le matin et l'après-midi itou. Mais j'ai bretté, j'ai niaisé, j'ai lu (j'ai terminé, vous ai-je dit ?, le livre de *la Marcolongo* et repris les romans de *la* [ou d'*il*] *Ferrante*). Mais vers midi, je me suis dégourdi les jambes, en allant sur la *spiaggia di Bruca*, ou sur ma plage, que je surnommais en for interne : *la spiaggia della bugia*, en raison de l'information fausse que nous avait donnée la pourtant sympathique jeune femme d'avant-hier : *mucca di mare*, mon œil, ou plutôt mes deux yeux, c'est une sorte de gros insecte marin, et non un mammifère. Puis, en marchant sur la plage, je regardais par terre : les corps de mes bibittes étaient moins nombreux et tout desséchés, bouffés par les oiseaux et à demi mangés par les mouches. De temps en temps, je regardais les vagues pour voir s'il en venait d'autres : rien. Puis tout à coup, oui, j'en ai vu une toute seule, puis une autre toute aussi seule, puis une

troisième aussi seule que moi sur la plage, une troisième qui bougeait même, qui étirait et recroquevillait sa tête avec ses cornes... et j'ai compris. Ce ne sont pas des *mucca di mare*, mais des limaces... Grosses, noires, amphibies, mais des limaces. En rentrant, j'ai expliqué ma découverte à Muriel, qui s'est mise en chercher sur Internet. Et paf, voilà, elle était trouvée, notre bibitte. Elle s'appelle de toutes sortes de noms, scientifiques et autres ; elle couvre une série de genres biologiques, et la nature prouve encore là sa folle inventivité.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Limace_de_mer

Et voilà que nous nous sommes détrompés par nous-mêmes et nous avons découvert la vérité qu'on nous avait cachée. Triomphe... Jusqu'à ce que Muriel découvre que plusieurs d'entre elles s'appelle en italien *lumaca di mare*, et que c'était ce que nous disait la super-sympathique Sicilienne, et que nous ne réussissions pas en entendre, ou plutôt que nous entendions, mais en nous trompant et lui prêtant une autre expression. *Mi dispiace, signora, ho sbagliato, et ho detto una bugia : lei è molto brava, et sono un cretino.* (J'ajoute que comme on est en Italie, les sites indiquent aussi comment on peut faire cuire et donc manger plusieurs de ces *lumache di mare*.)

Je suis rentré, j'ai préparé le repas, j'ai lu sur la terrasse au soleil, et tout le reste de la journée s'est passée sans erreur, sans faux pas, sans avoir à se reprendre. Et puis comme le dit si bien ce magnifique Samuel Pepys qui a écrit une sorte de journal rempli de riens quotidiens : « *And so to bed.* »

Livraison vingt-huitième : de ce qui apparaît et de ce qui disparaît (21 avril).

... credo fermamente nel valore della curiositas alla latina. La voglia di imparare per scoprire se stessi et il mondo, come fanno i bimbi che chiedono sempre conto del perchè di ogni cosa. Il bisogno di fare domande di fronte a tutto ciò che non torna, davanti a ciò che pare strano o bizzarro. La fatica bella di chiedere sempre, allo studio, alla lingua, agli esseri umani, alla vita : così s'impara, secondo me. / ... ho tanto viaggiato et vissuto in posti diversi et lontani et ho imparato che solo chiedendo ragione delle cose si sta al mondo per davvero et non ci si limita a esserne perenni turisti che passano.

Elena Marcolongo, *La lingua geniale*.

C'est la belle blonde qu'est *Elena Marcolongo* qui a dit cela, ou plutôt qui l'a écrit, ce qui est une façon de dire sans parler. Elle est blonde et elle est belle, et pourtant elle est d'une intelligence, comment dire, spectaculaire. Et il est impossible de la voir éblouir quelques écrivains français à l'émission *La Grande Librairie* sans tomber amoureux d'elle. En tout cas, je vous invite à regarder ceci, mais je vous avertis : en ouvrant l'œil et l'oreille, protégez votre cœur.

https://www.youtube.com/watch?v=HJ_NyFPYu5I

Et aussi :

<https://www.youtube.com/watch?v=d501nlYWw3Y>

Mais en la lisant d'abord, puis en la voyant et en l'écoutant ensuite, je me suis souvenue des farces de blondes qui sévissaient au Québec, il y a quelques temps. Des exemples pour les amnésiques ?

<http://www.blablagues.net/blagues-blondes.html>

Et du coup, je me souviens du cri du cœur d'une belle blonde dans un de mes cours : « Y a des blondes qui ne sont pas des blondes. » C'est un de ses oxymores, une de ces contradictions dans les mots qui sont pleines de vérité et qui font penser. Et je me dis qu'il faudrait réfléchir sur ce slogan inventé sur le vif. Voici donc ce que ma promenade sur la *spiaggia di Bruca*, avec ma blonde, a donné ; cela a donc fait partie, une partie silencieuse, de cette journée mouvementée. Vous y retrouverez des choses que j'ai déjà dites : je ne prétends pas être bien original, surtout par rapport à moi-même ; par rapport à moi-même et même par rapport à ce que je crois être la vérité, ou le bon sens, je suis redondant et répétitif, voire raseur, crampon, emmerdeur, gêneur, inopportun, officieux, de trop, insupportable, casse-pieds,, ennuyeux, fâcheux, intrus, ardélion (ah ! quand même : ce mot-là a du chien), agaçant, envahissant, barbant, embêtant, ennuyant, assommant, embarrassant, enquiinant, encombrant, pesant, excédant, gluant, fatigant, énervant, bassinant, lantiponnant (pas mal celui-là et surtout son étymologie), et, pour mettre un terme à la liste en *ant*, importun. Mais vous le saviez déjà, et ma confession pascalienne ne sert pas à grand-chose. Voici donc mise en formes, *i pensieri di Bruca*.

Certaines blondes ne sont pas des blondes (Nathalie Gauvin-Racine)

« Connaissez-vous l'histoire de la blonde qui... » Et ici chacun d'ajouter sa version préférée d'une plaisanterie

quasi-universelle. La blonde est la victime de tous les railleurs. Une blonde, c'est une Barbie, et une Barbie, c'est une poupée, un être sans intelligence ; les railleurs sont ceux qui en savent plus long que les autres, du moins plus longs que les blondes. Mais pour celui, et celle, qui pense (et c'est ce que je suis en train de faire, soyons humbles, ce que je tente de faire) la blonde est un exemple de ce que nous sommes tous : nous sommes des blondes, et la plupart se le cachent ; nous sommes des blondes que se teignent les cheveux.

On ne le sait pas trop pourquoi la blonde est devenue le symbole de l'inconscience humaine. Sans doute, on en est arrivé à penser ainsi parce que la blonde est une femme qui, selon l'imaginaire populaire, séduit tout un chacun par ses formes et ses couleurs et les promesses qu'on y devine : on suppose que celle-là n'a reçu rien d'autre de la mère nature, qu'elle n'a développé rien d'autre par ses propres efforts. Sans doute, et plus en profondeur, est-ce parce que les autres, celles, et ceux, qui ne sont pas des blondes, et des blonds, sur le plan physique, se vengent contre le pouvoir troublant de la beauté en médissant, en enlevant à ce pouvoir l'accompagnement de tout autre pouvoir humain (avec un succès presque nul) : quand on veut noyer son chien, on l'accuse d'avoir la rage, dit-on ; quand on veut échapper au pouvoir de la beauté, on rit des blondes. Ici aussi le ressentiment des égalitaristes a fait son œuvre, ici aussi le dénigrement est la seule défense contre ce qui nous dépasse, nous qui sommes des messieurs Tout-le-monde : les blondes, et les blonds, doivent être idiots, et idiots, parce qu'il est blessant de savoir qu'elles, et ils, ont un avantage naturel, et même deux à la fois.

Pourtant, les messieurs Tout-le-monde savent que certaines blondes ne sont pas que des blondes et qu'un bel extérieur peut cacher un plus bel intérieur ; les Tout-le-monde du monde craignent ceci plus que tout : que certaines blondes annoncent qu'elles sont bien belles en dedans comme en dehors. Pis encore, les Tout-le-monde savent que bien des brunes et des noires ne sauraient pas distinguer leur coude de leur cul. Certains savent même que la plupart des êtres humains sont des *blondes*. En remettant en question l'image des blondes, il n'est pas question d'entreprendre une énième lutte féministe, car il y a des blondes *et* des blonds, ni de défendre les droits des blondes au respect de tous (elles n'ont pas besoin de nous : elle règnent de toute façon), ni encore de proclamer le dogme démocratique de la dignité égale de tous. Il est question plutôt de reconnaître une inégalité de nature et surtout d'une inégalité d'éducation et de conscience entre les êtres humains.

Nous vivons dans un monde fait sur mesure pour les blondes et les blonds. Un fait : selon divers sondages, les Québécois regardent quatre heures, voire six heures, de télévision à tous les jours. Ce fait est significatif d'abord parce qu'il n'y a pas dans un jour ordinaire quatre heures, ni même deux heures de télévision sensée : le télé-journal ne vaut pas le journal quand il s'agit de s'informer (quoique... bien que... malgré que... le niveau du télé-journal commence à s'imposer et devenir le niveau des autres moyens d'information) ; la plupart des télé-séries sont d'une vacuité sans nom ; les émissions sportives sont moins des reportages que des amas d'annonces commerciales coupées par des scènes d'action noyées dans des

commentaires affligeants de partisanerie bête (on serait tenté d'écrire *partisanerie*) ou d'enthousiasme de commande (surtout durant les affligeantes semaines des compétitions olympiques). Les habitudes télévisuelles québécoises sont significatives parce que tous ont été séduits, peuvent être séduits, seront séduits demain par cet instrument omniprésent : la télévision ne nous est pas imposée, nous en voulons. En somme, la télévision, le honteux attrait érotique de la télévision, fait découvrir, met pour ainsi dire à nu, le besoin de facilité au fond de chacun : nous sommes tous des blondes en sursis, et souvent des blondes en acte, ou en inertie.

En un sens, le but de la vie est de sursoir (ou surseoir, à l'ancienne) à son abêtissement supplémentaire, voire de se *désabêtir*, comme on se désembourgeoise : le but de la vie est de ne pas devenir la blonde, ou le blond qu'on est déjà ; le but de la vie est de *déblondir* un peu. Mais c'est là dire les choses à l'envers : pour parodier Hamlet, il s'agit d'être quelque chose plutôt que de ne pas être. Le but de la vie est de devenir un être humain complet, soit un être qui puisse dire et se conformer à tout ce qui est. C'est pour mieux devenir cet être humain complet qu'il faut ne pas être une blonde. Car la blonde en vérité, ou le blond tout autant en vérité, car je ne l'ai pas oublié celui-là, c'est la personne qui se satisfait de peu, qui se satisfait de rester à la surface des choses et à la surface de soi.

La première règle de la vie est donc de reconnaître la blonde en soi et chez les autres. La deuxième règle est de s'exercer comme on exerce son corps et donc de faire travailler la blonde en soi pour qu'elle *déblondisse*. La troisième règle est d'encourager

les autres à s'exercer de la même façon. Car c'est une loi de la vie : la compétition, l'émulation a un effet d'entraînement. Cette loi, qui est derrière la troisième règle, est dure, et la prescription qui accompagne la règle est sévère : il faut abandonner ceux qui ne veulent pas s'exercer à devenir complets. Cette loi, qui est derrière la troisième règle, est noble, et l'autre prescription, qui accompagne la règle, amicale : il faut se tourner vers les autres et vouloir leur bien, ne serait-ce que par un égoïsme de plus haut niveau.

Montaigne a parlé de la façon de vivre avec les blondes quand il a traité de ce qu'il appelle l'arrière-boutique. Avoir une boutique, c'est vivre avec les autres ou en public. Avoir une arrière-boutique, c'est entretenir un espace derrière la boutique où l'on peut être tout à fait soi, où on peut faire devenir le meilleur de soi et recevoir ceux qui le méritent parce qu'ils veulent eux aussi faire devenir le meilleur d'eux. Avoir une boutique, c'est vivre avec les blondes parce que tout le monde est une blonde. Avoir une arrière-boutique, c'est prendre soin de soi pour pouvoir recevoir dignement ceux et celles qui ne sont ni blondes, ni blonds.

Et la journée elle-même ? demandez-vous. « *Bellissima* », comme on dit par ici. Et elle fut *bella, bella*, parce qu'il y a eu tout plein d'apparitions et de disparitions. Je vous en raconte quelques-unes.

Nous avons fait une longue promenade, lente, vers *Donnalucata*, avec l'intention bien prudente de revenir en autobus AST si nous étions trop fatigués. En partant, nous sommes passés par notre église, *Maria del Cuore immacolato*, ou *Cuore immacolato di Maria*, je

ne le sais toujours pas. Et tout à coup, la beauté des peintures, des fresques bien modernes, sur les murs, est apparue devant mes yeux émerveillés. Au fond, c'était les statues, ordinaires, *drabs* et au fond vieillottes qui me cachaient les peintures qui se trouvaient par-dessus. C'est comme si lorsque les peintures aux couleurs douces et aux dessins stylisés (au point de ressembler à des icônes byzantines) me sont apparues, les sculptures en stuc coloré, sortes de copies de copies de copies de statues gréco-romaines sont disparues.

En grec, il y a le verbe *phanesthai*, qu'on traduit de plusieurs façons, mais surtout par *sembler* ou mieux par *s'être montré*, ou par *paraître*. (C'est le mot qui se trouve caché dans notre *phénomène*, et il contient le mot grec *phaos*, qui veut dire *lumière*.) Pour rendre *phainesthai*, je préférerais, ou du moins j'entends toujours « se montrer à la lumière ». Car les choses, quand elles sont vraies, se montrent à nous comme quelque chose qui apparaît à l'aube, pour la première fois, et nous remplissent d'étonnement, d'un peu qu'inquiétude, mais surtout de joie. Et la journée a été à la mesure de la visite dans l'église. « Par exemple ? » demandez-vous.

Par exemple, je me suis rendu compte à un moment donné que les premiers jours le son de la vague sur la mer m'avait comme sonné, mais d'une bonne façon : j'y avais trouvé une sorte de paix après le bruit de *Palermo* et plusieurs jours de mouvement de par la Sicile du nord ouest au sud où se niche *Cava d'Aliga*. Mais à la longue, le son qui m'avait apaisé était disparu. Et là, sur la plage hier, le son revenait, lui qui pourtant était là fidèle. Il était apparu non pas devant

mes yeux, mais devant mes oreilles (mes yeux pour le son), il s'était estompé, et il me revenait : il était apparu, il était disparu (ou il était *dis-paru*, voire *dis-apparu*), et il venait de ré-apparaître. Et par une sorte de redoublement, j'ai vu apparaître les phénomènes de l'apparition et de la disparition, si étranges et pourtant tout à fait quotidiens. Disons que les apparitions et les disparitions apparaissaient et disparaissaient comme le son de vagues successives.

Et cela a eu un effet multiplicateur : j'ai vu apparaître la chaleur de l'air qui m'était arrivé plus tard, car il avait fait un peu froid au début, et m'avait ravi ; j'ai vu apparaître la lumière forte de la *spiaggia*, qui elle aussi était arrivée plus tard, car les premiers jours étaient un peu couverts. J'en ai parlé à Muriel : pas comme je le fais ici, de façon thématique, mais paresseusement, en vérifiant comment elle avait vu, et entendu et perçu les choses.

Une fois arrivés à *Donnalucata*, nous avons examiner la rue derrière la *passegiata lungomare*, pour voir l'arrière de la maison de *Guglielmo*, pour nous faire une meilleure idée de l'appartement qu'il pourrait nous proposer et que nous pourrions louer pour l'an prochain si nous retournons par ici. Et cela m'a rappelé qu'on est toujours pris par un phénomène incontournable, ou une loi de tous les phénomènes : quand on voit quelque chose, il est nécessaire qu'on ne voit pas ce qu'il y a derrière. Et si on veut voir toute la chose en même temps, il faut utiliser ses yeux, mais qu'il faut avoir vu l'autre côté, le revers, et il faut utiliser son imagination et sa mémoire pour recomposer toute la chose. Nous étions donc dans la petite rue arrière, et j'essayais de me souvenir du

devant et de *voir*, de faire apparaître tout, ou du moins le devant avec le derrière.

Puis, nous avons acheté du vin chez le caviste *Pallavicino* et avons revu la commis *cute* et aimable qui a eu la gentillesse de rire quand j'ai repris le sac à dos rempli de bouteilles en disant : « *Sono l'asino della signora.* » Nous avons examiné quelques restaus et une *pasticceria* au nom merveilleux *Tentazioni del zucchero*. Nous avons résisté aux tentations, mais je vous assure que ce ne fut pas facile, et que nous ne résisterons pas du tout quand le sac à dos ne sera pas aussi plein. Nous sommes arrêtés à la *tavola calda* qui porte le nom *No name* et où Monica, la sympathique propriétaire-cuisinière-serveuse, nous a offert ce qu'elle appelle de *cuocchi*, soit des cornets de fruits de mer panés. (Un peu trop de *pané* à mon goût, mais on enlève le trop, et c'est super bon.)

C'est là qu'elle et son *chum*, apparu de je ne sais où, nous ont parlé avec enthousiasme de la fête de Marie à *Scicli*. (Je vous ai parlé de la fête de la *Madonna delle milizie* qui aura lieu après notre départ, ce que le jeune homme nous a confirmé.) Or il y a le jour de Pâques une sorte de visite qu'on fait faire à la Vierge *in tutti i quartieri del paese* et surtout dans la liesse bruyante et colorée. En tout cas, si j'en juge par la vidéo qu'on nous a montrée, et donc par la scène de l'an dernier qu'on a fait apparaître par le moyen de Satan Internet, Marie a un trop confiance en ses ouailles, qui risque à tout moment de faire tomber la statue. Mais certes, ça vaut bien le défilé de Bonhomme Carnaval. Regardez pour vous-mêmes. Et imaginez que nous y serons cette année comme nous l'avons promis à Monica et au monsieur sans nom du restau *No name*.

<https://www.youtube.com/watch?v=aI0gUHhO63M>

Puis, nous avons décidé de rentrer en autobus. Nous nous sommes assis sur le banc de l'AST au quasi-rond-point du centre de *Donnalucata*, au bord de la mer. Nous avons tenté de faire la lumière sur l'*orario* fané qui donnait les heures d'arrivée et de départ pour toutes sortes de lieux, mais jamais pour Cava d'Aliga, bled trop petit pour mériter une information idoine. Deux autobus sont arrivés, et on a déchargé quelques passagers avant de partir pour *Ragusa* ou *Catania*, où nous irons dans quelques jours. Je me demandais si, comme c'était jour férié, il y aurait des autobus pour chez nous. Puis, je me suis aperçu... Je corrige... Puis, il m'est apparu un petit camion blanc qui était là tout près de nous et que chargeait lentement un monsieur qui avait tenté de vendre tout plein d'objets plus ou moins beaux sans succès, me semblait-il. Je me disais : « Tiens, il part ; ce serait bien s'il passait par *Cava d'Aliga*. » Je me suis même levé pour voir s'il y avait une adresse inscrite sur son camion. Rien. J'en parlais à Muriel quand le monsieur s'est avancé, ou plutôt il est apparu et s'est avancé vers nous et nous a demandé, dans un italien de Sicile que j'avais de la difficulté à comprendre, où nous allions. Je lui ai dit : « *Cava d'Aliga, signore*. » Il ne connaissait pas. Je lui ai décrit vite fait le parcours entre *Donnalucata* et *Sampieri*, et il a dit qu'il n'avait jamais remarqué ce village, mais qu'il allait trois villages plus loin et nous a offert un lift. Nous avons dit oui, même si la porte de son camion ouvrait et fermait mal, même si son camion était à la fois son commerce et sa maison, où on voyait des bas

qui séchaient, une bonbonne de gaz pour chauffer de la soupe et un vieux citron encore bon pour adoucir le thé qu'il se faisait sur la bonbonne devenu son poêle, même si des images de *mafiosi* véreux apparaissaient dans nos imaginations et prétendaient révéler la vérité de la scène. En parlant avec lui alors que nous roulions vite et bien vers notre destination, nous avons appris qu'il était *un Polacco* (ce qui faisait apparaître son sicilien obscur comme ce que c'était, soit de l'italien baragouiné par un Polonais), et Muriel a remarqué qu'il avait bien besoin des soins d'un dentiste, et qu'il était d'une amabilité angélique ou apostolique. (*Angelos* en grec : *messenger* ; *apostolos* : *envoyé*.) Je lui ai indiqué où l'autobus (quand il roulait comme il faut) nous laissait descendre, il a arrêté son camion, est descendu, nous a ouvert la porte et nous lui avons dit merci. Il refusait l'argent que je lui offrais ; j'ai dû lui expliquer que c'était l'argent que nous avions mis de côté pour prendre l'autobus et qu'il fallait qu'il le prenne parce qu'il était bien plus efficace que l'AST. Il l'a pris les quelques euros, et Muriel a insisté pour qu'il nous offre une photo de lui. (Vous me connaissez : les *selfies* sont mon fort ; je me suis inséré dans la photo, que vous voyez ci-dessous.) C'est la dernière apparition de cette journée *bella, bella* : celle d'un vieux Polonais pas beau du tout, mais *bellissimo*.



J'oubliais : voici la traduction, ma traduction des mots de la Belle Hélène italienne.

« ... je crois fermement en la valeur de la *curiositas* à la manière latine. Soit la volonté d'apprendre pour se découvrir et découvrir le monde, comme font les bébés qui demandent qu'on rende compte du pourquoi de chaque chose. Le besoin de poser des questions devant

tout ce qui ne va pas, devant ce qui paraît étrange ou bizarre. Le bel effort de interroger toujours, l'étude, la langue, les êtres humains, la vie : ainsi apprend-on, selon moi. / ... j'ai tant voyagé, et j'ai vécu en des endroits si différents et si loin de chez moi, et j'ai appris que seulement en demandant la raison des choses, se tient-on dans le monde pour de vrai, et ne se limite-t-on pas à en être d'éternels touristes qui ne font que passer. »

Livraison vingt-neuvième : ce qui réapparaît et de ce qui n'apparaît plus et de ce qui n'apparaît pas (22 avril).

« Qui a eu cette idée folle un jour d'inventer l'école ? C'est ce sacré Charlemagne, sacré Charlemagne. »
France Gall, ou plutôt Serge Gainsbourg.

Il est somme toute aisé de comprendre que le but du développement d'une espèce réside là où elle parvient à sa limite et se transforme en une espèce supérieure, et non dans la masse des exemplaires et leur prospérité ou même dans les exemplaires qui se trouvent selon la chronologie être les tout derniers, que ce but est bien plutôt dans les existences apparemment dispersées et contingentes qui surgissent ici et là lors de circonstances favorables ; et il devrait quand même être tout aussi aisé de comprendre que, puisque l'humanité peut prendre conscience de sa finalité, elle a à rechercher et à instaurer les circonstances favorables qui permettront la naissance de ces grands hommes rédempteurs.

Nietzsche, *Considérations inactuelles* III 6.

I never let my schooling interfere with my education.

Je n'ai jamais laissé mon instruction s'immiscer dans mon éducation.

Mark Twain.

Je n'ai pas fait la liste complète des apparitions et des disparitions faites avant-hier et hier m'a fait découvrir une nouvelle catégorie : ce qui n'apparaît pas. Je *mecsplique*. Tenez-vous bien.

Depuis quelques jours, je souffrais (pas beaucoup, mais quand même : c'est désagréable) de mes allergies : au printemps au Québec, soit vers le mois de mai, quand je roule à vélo, je peux entrer à la maison les yeux gonflés, larmoyants et brûlants : j'ai inhalé quelques spores et voilà, c'est parti pour une autre ronde. Mais il suffit de quelques heures à me reposer, un ou deux traitements maison, et c'est fini. Cela m'arrive ensuite deux ou trois fois durant l'été, quand une plante malhonnête décide d'envoyer sa poudre reproductrice dans l'air au moment où je passe. Mais voilà tout. Il faut conclure que les choses sont assez différentes en Sicile : le printemps arrive plus tôt et est plus *agressif*, ou je ne me suis pas habitué à de nombreux pollens qui sont pour moi nouveaux alors qu'ils se produisent depuis des siècles sur cette terre.

En tout cas, pendant quelques jours, je ne réussissais pas à prendre le dessus par les moyens ordinaires. Puis, cela s'est replacé : les promenades au grand air sur les plages balayés par le vent et loin de la végétation souvent dense qu'il y a par ici, tout cela aidait sans aucun doute. En tout cas, le rhume des foins, comme on dit, a disparu avec ses symptômes. Puis, avant hier, cela est réapparu. Je ne sais trop pourquoi. Et surtout, surtout, je me suis mis à soupçonner que cela pouvait être lié au vin ou à la bière sicilienne. Imaginez mon désarroi. J'ai donc cessé de boire de l'alcool pendant 24 heures, comme il était recommandé sur plusieurs sites de Satan Internet.

Vivant dans ce que j'appellerais de l'angoisse existentielle (« Non, mais... ce n'est pas possible : pas le vin, pas pendant que je suis en Sicile... la vie n'a plus de sens »), j'ai découvert que ma réaction allergique, qui s'était estompée (« Oh non ! Oh non ! Pas ça ! »), est quand même revenue, et à l'occasion d'un troisième repas sans vin... Il faut que ce soit autre chose. Ouf ! Donc il y a des apparitions, des phénomènes qui sont des re-phénomènes, et surtout, il y a des phénomènes qui sont durs à accepter... Tout n'est pas jojo.

Et il y a des phénomènes qui sont désolants, mais qui eux disparaissent. Je vous avais parlé des dessins obscènes sur la plage. Eh bien, le travail de la herse de plage avait détruit une partie des pénis du pauvre monsieur obsédé. C'était bien. Le vent fort qui balayait la plage et ensablait tout, continuait le travail et la vague faisait le reste. Hier, dimanche de Pâques, je suis retourné sur la *spiaggia di Bruca* pour faire une courte promenade sous un vent terrible, et il ne restait rien, mais alors rien. J'aimerais croire que l'âme du pauvre monsieur est guérie aussi et que tout est recouvert ou même disparu en profondeur, miracle de Pâques. Mais ce n'est qu'une *pieuserie*, ou vœu pieux, sans doute.

Ce qui n'est pas une illusion, c'est le vent qui a soufflé toute la journée hier, et qui souffle encore sur le village de ce matin méditerranéen. Ouf. Je n'ai jamais connu le *scirocco*, le vrai, celui de l'été. Mais ce que j'ai connu hier était bien impressionnant.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Sirocco>

Devant ou plutôt dans un vent pareil, un Québécois ne peut pas ne pas penser aux vents d'hiver et à la poudrerie et aux congères. Les rafales venaient du sud-est et quand je me suis retourné pour faire les deux kilomètres autrefois si agréables qui me ramenaient de la plage Aziz par la *spiaggia di Bruca* vers *Cava d'Aliga*, j'ai eu l'impression de me faire râper la peau par le sable fin porté par le vent. Heureusement, je portais des lunettes de soleil, sans cela, j'aurais été aveuglé à la longue. N'y a-t-il pas une aventure de Tintin où il affronte une tempête de sable et se perd ? Dans quel album déjà ? En tout cas, voilà une autre apparition, qui accompagnait une disparition.

Et puis, il y a les apparitions qui n'ont pas lieu ; comment les dire ? Des *a-parutions* ? Muriel et moi devions nous rendre à *Scicli* pour assister aux fêtes de la Vierge qui rentre à l'église de *Santa Maria Nuova* : il suffisait de reprendre l'autobus que nous avons souvent pris, devant la *farmacia*, et le tour était joué. Enfin... *Siamo in Sicilia*. D'abord, il y avait le problème de l'*orario*. Selon celui qu'on consultait, le bus passait à 10h ou 10h35, et il y avait même la possibilité que ce soit l'*orario dei festi* qui soit valide, et là c'était l'incertitude totale. Et puis il y avait les variations inévitables dues aux sautes d'humeur des chauffeurs : que ne pouvait-il pas arriver un jour de Pâques ? Nous sommes donc arrivés un bon quart d'heure avant le premier passage possible. Il y avait tout plein de gens dans le petit café à côté de la pharmacie ; les gens nous souriaient avec sympathie ; à plusieurs reprises, différents autos patrouilles de *carabinieri* sont passés devant nous ; il y avait une circulation plus dense que

d'habitude, surtout vers *Scicli*. Mais pas d'autobus. Bon, il arrivera sans doute à 10h30 : la fête de *Scicli* est trop importante et *Cava d'Aliga* est un quartier du grand *Scicli* : nous sommes bétonnés. 10h30 arrive, et passe. Attendons encore quelques minutes : nous sommes des gens d'expérience, et nous connaissons les fantaisies siciliennes : patience et longueur de temps, et ainsi de suite. À 10h45, donc une heure après notre arrivée sur les lieux, toujours pas d'autobus. Quelques autos patrouilles de plus et bien des sourires de plus, j'entre dans le café et demande au proprio à quelle heure passait l'autobus. Il m'a fait une *smorfia sprezzante, ironica e indifferente* et a daigné ajouter : « *Oggi credo che non sia autobus.* » Va pour ta grimace bonhomme, va pour ton mépris léger, mais ne sais-tu pas, oui ou non, si l'autobus passe ? Rien. Comme il n'est pas passé un *Polacco simpatico*, nous sommes rentrés. La Sainte Vierge, nous la saluerons une autre fois : il faudra se satisfaire de se plaindre à la petite église *carina carina* tout près de chez nous.

Mais en rentrant, pour m'assouvir, pour satisfaire ma petite colère, j'ai composé (dans ma tête) un manuel de l'usager de la Sicile. Développé un peu, ça donnerait ceci. Ne me remerciez pas tous en même temps : ça bloquera ma boîte aux lettres.

1. Les autobus. Par ici, les services de transport en commun sont élémentaires, mal gérés et pour ainsi dire inconnus de tous. Ce qui conduit les gens à utiliser leur auto, très souvent des tacots à peine fonctionnels, même pour faire deux kilomètres et aller de *Sampieri* à *Cava d'Aliga*, par exemple. Les touristes ont du temps et marcheront ou paieront le gros prix pour les services de bon sens.

Ceci est le corolaire d'une proposition plus fondamentale qui gouverne tout en Sicile : les gens ne savent pas, mais sont de bonne volonté, ne respectent pas les règles, mais sont de bonne volonté ; ils se débrouillent entre eux, parce qu'ils sont de bonne volonté.

2. Les petits vieux en auto. C'est un fléau mondial, brésilien, québécois et américain. Mais il est expérimental que les pires de la terre sont les *nonni* de la Sicile, surtout quand ils sont accompagnés par une *nonna* à demi aveugle. Ils roulent lentement, dans des tacots qui tournent mal au coin, ne regardent ni à droite ni à gauche, avancent dans la rue perpendiculaire, s'arrêtent, reculent, n'ont pas de rétro d'intérieur et encore moins d'extérieur, qu'ils n'utiliseraient pas de toute façon, et sont de droit, du moins croient-ils, rois et maîtres du chemin selon des règles qu'ils inventent à mesure, mais dont la seule commune est de rouler en plein milieu de la *strada* au quart de la vitesse permise, ce qui cause des problèmes pour les autres qui roulent à deux fois la vitesse permise et cherchent à les dépasser qui sur la droite, qui sur la gauche. En une heure, nous avons assisté à une dizaine de quasi accidents : les nerfs des Siciliens sont d'acier, et les *nonni* n'en ont tout pas, voilà tout. Je vous offre pour vous aider à saisir le problème, la preuve suivante.

<https://www.youtube.com/watch?v=Okd4CQBq0-o>

3. Les choses religieuses doivent être respectées, mais il n'y aucune règle religieuse qui tiennent parce que l'Italie démocratique a été fondée sur une victoire

militaire et que l'Église a boudé la démocratie pendant plus de 50 ans. On voit donc une série de faits et de détails qui n'ont pas de bon sens. On peut se faire voler par quelqu'un qui a une énorme image du Cœur Immaculé de Marie (avec une photo de la *nonna* comme une sainte secondaire) ou une photo du pape, ou des deux ou trois derniers papes en ordre d'apparition et de disparition. On voit des églises vides et mal entretenues partout, mais des fêtes religieuses à tout moment qui prennent toute la place. J'ai trop d'exemples, mais je me souviens en particulier d'un défilé de la Fête-Dieu à *Giardini-Naxos* l'an dernier, qui prenait toute la rue principale du village touristique, où on trouvait plein de commerces qui traitaient souvent mal et malhonnêtement les clients, mais dont les proprios suivaient le défilé avec grande piété au moins de façade.

4. La beauté de l'Italie est axiomatique et celle de la Sicile est le principe métaphysique de cet axiome esthétique-géographique. En conséquence, mais ne vous attendez pas à beaucoup de logique, chacun peut salir les lieux, et surtout ceux de son voisin, à volonté. Encore une fois, il y a trop d'exemples, et ce que nous avons baptisés les haltes déchets en sont pour ainsi dire une preuve institutionnelle. Mon tout dernier exemple concerne le bar *Stella Marina* sur ma chère et si belle *spiaggia di Bruca*. Et d'abord voici quelque chose de la place.

Stella Marina Lido Bruca
Piazzale Orazio Morana, 97018 Scicli
RG347 717 4767

<https://goo.gl/maps/AvyWimxk42qZCoQE6>

Ces jours-ci, le proprio est en train de refaire une beauté au lieu : il s'agit de nettoyer, de réparer ce qui a été maltraité par l'hiver, de repeindre ce qui est défraîchi. Et lui et quelques employés le font lentement sans doute, mais sûrement. Patience et longueur de temps... voir plus haut. Mais tout cela produit des déchets... qu'on accumule avec application dans des réceptacles verts qu'un homme peut ensuite transporter où il faut. J'ai vu l'un d'eux en action. Il est parti du dais qu'il venait de nettoyer, a avancé une bonne vingtaine de mètres jusqu'à la limite du terrain du commerce et a versé le contenu du bac vert dans le sable de la dune à côté et donc sur la plage dont il profite et qu'il exploite. Puis ayant fait ce qu'il fallait, il est revenu continuer son travail.

5. Tout visiteur est un hôte à respecter en toutes choses, sauf quant à son intelligence, quant à son droit à un service adéquat et quant à la loi de l'accueil de l'étranger aussi vieille que les récits d'Homère. Et cela arrive souvent. Mais il arrive aussi tout le contraire. Par exemple, les prix des chambres varieront selon le bon vouloir du proprio, les frais de l'État qui seront ou ne seront pas chargés et les extras qui existeront ou n'existeront pas, comme le *pane e coperto*, semble-t-il n'existe plus, sauf quand il existe pour des raisons qui sont insondables, mais ont sans doute à faire avec l'attitude du proprio. Et je ne dis rien de la difficulté qu'on peut avoir à soutirer de l'information à un agent. Je me souviens d'avoir été sur *la piazza San Marco* à Venise. Un bel endroit rempli de touristes, que tout le monde connaît parce que presque tout le monde l'a

visité, et les autres l'ont vu dans un film de James Bond. Je venais de terminer un *gelato* et je cherchais un endroit où jeter la *cassetta vuota* et la petite cuillère qui l'accompagnait et avait servi à la vider. Je fais le tour d'un coup d'œil rapide, je ne trouve rien, je vois une *carabinieri* (est-ce le terme ?), je m'approche, je lui demande où se trouve dans cette immense place un endroit où placer les *rifiuti*. Seule réponse : « *Bella domanda !* » accompagnée d'une *smorfia sprezzante e ironica e indifferente*. Elle a quand même regardé à droite et à gauche sans bouger, avant de me dire qu'elle ne savait pas. Combien de fois devait-on lui poser la question dans une journée, à elle qui était là pour répondre aux questions des dizaines de milliers de personnes qui passaient chaque semaine posant tous les mêmes questions ? Et elle n'avait rien fait pour arriver à une réponse qui aiderait un touriste comme moi.

6. Les beautés historiques et artistiques sont égales sinon supérieures aux beautés naturelles. Mais comme on ne peut s'y attaquer physiquement, on les laissera souvent sans défense contre les touristes trop nombreux qui visitent, sans explication élémentaire par écrit qui puisse guider l'honnête visiteur qui a payé le gros prix (pour mieux assurer la location d'audio-guide ou de guides proprement humains), et les toilettes des lieux seront réduites à un minimum, sans jamais laisser de papier et encore moins offrir de l'eau chaude pour se laver les mains. J'ai le regret de signaler que les Musées du Vatican sont peut-être les pires dans le genre, mais ils ne sont pas les seuls. (La tactique au Vatican est de placer des W.C. au début et à la fin du parcours, mais rien entre les deux de façon à forcer les

gens à aller de plus en plus vite à mesure que leurs besoins se font plus pressants.)

Voilà donc les principales observations à faire, à mon avis. Sans aucun doute, il faudrait écrire un manuel des stratégies compensatoires. Je laisse cela à Muriel : je ne m'abaisse pas à de telles considérations, préférant le regard jovien méprisant et ironique. Soit *una smorfia sprezzante e ironica e indifferente*, comme le proprio du café et la policière vénitienne. Tout ceci dit, alors que je suis encore et toujours sous le charme de la Sicile. Mais Cécile, comme tant d'autres, n'est pas que charmante. Ou son charme a un prix. Air connu.

Livraison trentième : livre d'images et de paroles (23 avril).

Qu'est-ce qui est aristocratique ? Quel sens le mot « aristocratique » a-t-il encore, aujourd'hui ? Où se trahit, à quoi se reconnaît l'homme aristocratique, sous le ciel lourd et menaçant de cette naissante suprématie du vulgaire, ce ciel qui rend toutes choses opaques comme du plomb ? Ce ne sont pas ses actes qui le désignent – les actes sont toujours douteux, toujours insondables – ; bien des artistes et des savants dont les œuvres trahissent une profonde aspiration aux valeurs aristocratiques, mais c'est précisément cette aspiration qui est radicalement différente des besoins de l'âme aristocratique et qui constitue le signe éloquent et dangereux de l'absence d'une telle âme. Ici, ce ne sont pas les œuvres qui décident et fixent le rang, mais la foi, pour reprendre une vieille formule religieuse en un sens nouveau et plus profond : je ne sais quelle certitude intime inhérente à l'âme aristocratique, quelque chose qu'on ne peut chercher, ni trouver, ni peut-être perdre. – L'âme aristocratique a le respect de soi. –
Friedrich Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal* § 287.

Je parle souvent de ce qui se passe au jour le jour. Je ne parle pas beaucoup de mon avenir : j'en ai peu, bien trop peu, et cela se réduit comme peau de vache

chagrine. (Je sais, je sais : elle n'est pas bien drôle ; mais je l'aime, et je suis roi et maître en mots ici. Je vous l'ai déjà dit.) Et l'avenir en général, je n'en sais pas grand chose : je crois que cela sera en gros comme par le passé, parce que le monde est monde et les humains humains. Ce qui fait que je suis hors mode, que je ne suis pas *in* et donc *out* : comme par le passé et sans doute comme à l'avenir sans doute, les sombres catastrophistes et les millénaristes hilares auront le haut du pavé et seront populaires. Moi, je colle à ce que je sais et donc à ce que j'ai vécu. Savoir, s'il y a savoir, c'est comme le voulait les Grecs, avoir vu, et non pas désirer et craindre et forger des lubies idoines.

Je voudrais, je ne sais trop pourquoi revenir sur mon passé, comme je l'ai fait déjà une fois, me semble-t-il. (Mais je mens : je sais tout à fait pourquoi je veux parler de mon passé. Mais, coquet comme toujours, je ne veux pas vous dire pourquoi.)

Je retourne dans le passé, donc. Par nostalgie ? demandez-vous. Je vous ai dit que je ne voulais pas vous dire pourquoi. Mais je vous dirai au moins ceci. Si la nostalgie est, comme dit le mot, une douleur, je ne suis pas nostalgique. Si la nostalgie implique un désir de revenir au bon vieux temps, soit un retour, comme dit aussi le mot, je ne suis pas nostalgique. Non, il n'y a pas de tristesse, pas de regret non plus, quant au présent (je me fais vieux : j'ai perdu des dents, de l'énergie et des amis et amours, souvent par ma faute), et il n'y a pas d'angoisse, je l'ai dit, quant au sort de l'avenir après ma mort, lequel s'arrangera bien sans moi comme le passé l'a fait avant moi. En autant que je peux comprendre ce qui se passe en moi maintenant, je ressens d'abord et avant tout de la gratitude, comme je

sentais de la gratitude sur ma *spiaggia di Bruca* hier devant la force des vagues et les traits de lumière qui perçaient les nuages et le vent qui sifflait sur le sable sec saharien, et ce spectacle me réjouissait, je ne sais pourquoi, mais je le sais sans l'ombre d'un doute. Le passé, mon passé, m'a fait beaucoup de bien. Et je ressens surtout de la gratitude envers lui : le passé, ce passé tel qu'il a été et tel qu'il survit, est le point d'appui pour celui qui avance, et même qui monte. Et ainsi je fais comme le dit Dante au début de sa *Commedia*.

Poi ch'èi posato un poco il corpo lasso, / ripresi via per la spiaggia diserta, / sì che 'l piè fermo sempre era 'l più basso. Soit, et selon ma traduction fait à chaud (donc attention !) : « Après que j'eus reposé un peu mon corps fatigué, je repris le chemin vers la place déserte de telle façon que le pied ferme était toujours le plus bas. »

Et ma gratitude est ancrée dans des images, dans mon livre d'images, que je tenterai de mettre en mot, ce matin au bord de la Méditerranée.

J'ai souvenir d'une nuit d'été. Il est tard, ou plutôt il est tôt. Car j'ai deux jours de congé parce que je travaille l'été pour payer mes études au collège durant l'année, et Marc et moi avons décidé, pris par le plaisir de la chose ou de son incongruité, de faire une folie, soit de quitter Winnipeg, l'étouffante, pour nous rendre à ce havre de paix franco, la Plage Albert. Nous roulons sur la route 59, il n'y a pas d'autres autos dans la nuit noire de la campagne, nous sortons nos têtes de l'auto, et nous hurlons dans le ciel. Et puis je suis saisi : comme le dit le poète... Y a trop d'étoiles.

Y'a des nuits de plaine / Oû y'a trop d'étoiles,
trop de lune / Le ciel est trop clair.

Nous arrivons à la plage vers trois heures du matin, fourbus. Et nous attendons l'aurore qui se devine déjà à droite et le lac est calme comme ça ne se peut pas. (Mais ce doit être un rêve corrigé : dans ce souvenir, il n'y a pas de moustiques.)

Le poète dit bien ce qui en est des cieux nocturnes du Manitoba, mais il ne dit rien des aurores boréales qu'on voit dans les nuits de plaine. Je n'en ai jamais vu d'aussi belles qu'à Winnipeg 6, le district distinct, qui s'est déjà appelé Saint-Boniface quand il était plus distinct encore. C'est l'hiver, il fait froid à fer fendre. (Je sais l'expression se dit « à pierre fendre », mais c'est moi le maître du dictionnaire ici, et j'aime l'assonance, et le fer, c'est plus dur que la pierre, et le froid du Manitoba est le pire des froids, pire que des froids de moumounes québécoises ou françaises. Et de plus votre rigorisme verbal vous va bien, mais il m'étouffe.) Je me promène la nuit avec Norman, nous revenons sans doute de quelque spectacle au Cercle Molière ou au 100 Nons. Et il y a un rideau à mille chatoiements qui danse (oui, qui danse) dans le ciel, dans tout le ciel, d'un bord du ciel à l'autre. C'est si beau que nous nous arrêtons malgré le froid, en plein milieu de la rue de la Cathédrale (laquelle n'a pas encore brûlée) et nous admirons. Je voudrais m'étaler sur le dos dans la rue glacée. Mais le bon sens prend le dessus et nous rentrons. Leçon : il ne faut pas toujours écouter le bon sens.

Puis, il y a une autre nuit blanche avec Norman et Adèle et Maxine. C'est l'été, et nous passons la nuit à

nous promener dans les rues silencieuses de Saint-Boniface, à rire (donc nous avons dérangé bien des petits vieux qui voulaient dormir et qui entendaient nos voix par les fenêtres ouvertes couvertes de moustiquaires). Je suis un peu amoureux, je suis sur le point de tomber amoureux pour de bon. Je ne sais pas quel est l'état du cœur de Norman. Je ne me souviens pas si j'ai volé un baiser. Je me dis que j'ai dû le faire, mais le souvenir m'échappe. Quel pauvre idiot ! Vas-y ! Vole !

Je note que le monde de mon passé est rempli d'images de ciel et d'étoiles et de plages et de rues et de neige et de froid. Mais, je le vois en feuilletant le livre, il est aussi rempli d'images de gens qui sont comme plus vivants que les lieux. Je ne suis pas seul dans mon passé : il est le mien parce que d'autres l'habitent et m'habitent.

Trois images de nuit donc. Mais qu'en est-il du jour ? Il me semble que ces images sont moins fortes. Pourquoi ? Peut-être parce que le jour est plus bruyant, plus *business*, plus occupé. Et pourtant est-ce vraiment moins fort ? Voyons voir.

Je me promène sur la rue Despins avec Denis ; c'est l'été ; c'est étouffant comme il peut l'être seulement au Manitoba juste avant un orage. Nous discutons ferme tout en marchant et nous ne voyons pas, ou plutôt nous voyons trop tard, que le Grand Manitou, qui a donné son nom au Manitoba, par une appropriation culturelle que je m'empresse de dénoncer à l'instant, nous voyons trop tard donc que les nuages les plus menaçants se sont accumulés dans le ciel bleu d'il y a un quart d'heure. D'où sont-ils venus ? me demandais-je. Et avant que nous ne puissions réagir, il

pleut, mais il pleut. Il pleut tant et tellement qu'avant d'arriver chez moi 166 rue Despins, soit en à peine trois minutes, nous sommes détremés. Quand nous entrons chez moi et descendons dans le sous-sol mythique, lieu de bien de la musique et bien des conversations, nous rions de nous-mêmes et de la violence de Manitou.

Ensuite, dans mon livre d'images, c'est l'automne, et je traverse la rivière Rouge sur le pont Provencher, avec Norman. Nous faisons le chemin inverse de celui décrit par Gabrielle Roy au début de son autobiographie *La Détresse et l'Enchantement*. Nous marchons pour le plaisir, mais aussi pour sauver de l'argent, parce que nous voulons nous acheter des Gauloises (ne me faites pas la morale) et aller voir une pièce de théâtre au *Theater across the street*. Ou parce qu'il y a face à chez Eaton's un disquaire étrange qui a une petite section de longs-jeux français. J'y ai acheté Becaud, ou Azna, et certes mon premier Brassens. J'y ai découvert Satie joué par Ciccolini, et Gabor Szabo. Or cela, acheter des Gauloises, ça se fait à la Baie d'Hudson tout près de chez Eaton's. Et ledit théâtre est en face du MTC, le théâtre anglo de Winnipeg (sans numéro), soit Greater Winnipeg. Et là ravi, je vois *Oh les beaux jours* de Beckett et *Le roi se meurt* d'Ionesco : des dramaturges non français qui ont écrit en français, dont je découvre les pièces en anglais. Voilà ce que c'est que d'être Manitobain.

Puis, je remonte dans le temps et je vois le terrain vague derrière le collège. C'est l'été ou le tout début de l'automne, et le terrain est envahi de longues herbes. Je suis avec mon frère Michel, nous devons avoir sur les dix ans. Nous glissons sous la clôture de

fer forgé qui entoure le collège et le protège contre les gens moins bien. Cachés dans l'herbe qui dépasse nos têtes d'autant plus que, petits bonhommes, nous avançons en petit bonhomme à jouer d'être Tintin en Afrique (autre appropriation culturelle que je dénonce), mon frère cadet fait la preuve qu'il est plus fort que moi parce qu'il attrape des insectes qui me dégoutent, quelque criquet dont j'ai peur qu'il me saute dans la face. Je ne savais pas alors, je ne pouvais pas le savoir, que ce lieu, celui du Collège de Saint-Boniface, le CSB, allait changer ma vie et faire que je quitterais mon frère et ses fichus criquets.

Puis me viennent d'autres images encore, celles-ci liées aux rituels du Manitoba. Il y a une nuit d'automne où je me fais traiter en roi par ma blonde parce que c'est Sadie Hawkins Day. Vous ne connaissez pas ? Mais non, vous ne connaissez rien aux grandes traditions manitobaines.

https://en.wikipedia.org/wiki/Sadie_Hawkins_Day

Le 15 nov, bien des années avant le 15 nov québécois, les jeunes femmes faisaient la fête à leur homme. (C'était du temps où les gars payaient pour tout durant le reste de l'année.) On avait droit au plein traitement : taxi, ciné, repas, etc. Il y avait quand même un prix : il fallait porter un ridicule orchidée voyant fait de mille et une bébelles.

Puis, c'est de nouveau l'hiver, et je reviens de la messe de minuit avec mon frère Michel et ma sœur Jacqueline. Il doit donc être les 1h ou 1h30 dans le froid. Et nous rentrons à la course, moins à cause du froid que parce qu'il fait si clair qu'on peut courir

justement, et la neige fait ce bruit qu'on n'entend qu'au Manitoba (elle est dure sans être de glace et l'air est clair et sec), et chez nous, nous attendent les cadeaux et le repas de notre mère et nos deux frères plus jeunes, trop jeunes pour *faire* la grande messe.

Dernière image, qui est plutôt comme une vidéo. Je retourne pendant une semaine à Winnipeg pour assister au mariage de mon frère le plus jeune Gilbert, le dernier à quitter le nid : ça se fête, non ? J'en profite pour revoir les miens évidemment. Mais aussi je revois des membres de la grande famille (mon oncle Gérard [quel magnifique prénom] que je ne reverrais plus) et tout plein d'amis et d'amies que je ne voyais plus *because* le Québec. Je me souviens de promenades parfois solitaires à Winnipeg, le long de la rivière Rouge, au CSB, et au 100 NONS, et je fais la paix avec tout cela, et tous ceux-là. Durant cette semaine, j'ai senti une immense gratitude pour tout cela et surtout pour tous ceux-là et toutes celles-là, et je me suis préparé à retourner dans mon nouveau chez moi bien conscient de ce que je me préparais à recevoir de nouveau, le beaucoup que je recevais déjà et d'abord l'enfance de mes enfants.

Durant la nuit au petit matin, pendant que j'écrivais ceci, mon ami Norman m'a envoyé une photo d'autrefois. Ça tombe bien comme on dit. Voici trois amis plus un en train de fêter le mariage d'un deux : je suis celui qui rit tout grand, trop grand, entre deux autres ; personne n'est à jeun.



Mais on demeure toujours un Manitobain. C'est-à-dire quelqu'un qui accuse un léger retard. Je disais un jour, il n'y a pas longtemps, que quelqu'un, ou plutôt quelqu'une était tombée enceinte. Figurez-vous que je suis tombé des nues quand la sentence est tombée : même si on peut dire qu'on est tombé malade ou tombé amoureux, et que là, le verbe tomber signifie devenir un peu par surprise, « tomber enceinte », que je venais de dire, ne se dit pas. On dit « devenir enceinte », môssieu. Après avoir résisté un peu, mes objections sont tombées. Et dorénavant, je saurai, mais en retard. Comme un dernier de classe.

On peut vouloir ne plus être un Manitobain, il nous reste toujours un peu de *gumbo* sous la semelle, mais si on a des chaussures neuves, bien cirées, des chaussures qu'on étrenne lors du mariage de son frère. Vous ne connaissez pas le gumbo du grand Manitou ? Voici donc.

<https://www.youtube.com/watch?v=vPpiWJi1gfI>

Livraison trente-et-unième : *tutti ladri, tutti principi* (24 avril).

« Dis-moi : qui est celle qui t'accompagne ?

— C'est la Puniton. Maintenant écoute et comprends :

Celui qui ne sait pas me capturer reçoit la visite de cette dernière.

Et toi, alors que tu passes ton temps à parler,

Occupé par mille vaines pensées,

Tu ne te rends pas compte, hélas ! tu ne comprends pas

Que j'ai fui d'entre tes mains. »

Machiavel, *De l'occasion*.

« Et voilà, c'est reparti. » C'est ce que je me suis dit. Hier matin, en sortant de chez nous pour attendre l'arrivée de notre chauffeur et commencer la visite de *Ragusa* puis de *Modica*. D'abord, le chauffeur était en retard. Nous avons tenté de rejoindre l'agence, et je me suis rendu compte tout à coup que mon *telefonino* n'avait plus de signal, ni pour téléphoner, ni pour établir un lien avec *WhatsUp*. Celui de Denis ne fonctionnait pas non plus, nouvelle découverte. Bon, il faudra régler ce problème. Heureusement, grâce au *telefonino* de Muriel qui fonctionnait toujours, nous avons pu avertir *Marcella* à l'agence que « *c'è un problema* ». On nous a dit que le chauffeur arrivait sous peu, mais qu'il y avait dû changer de voiture. Pendant l'attente, Denis et moi sommes allés trouver la responsable de TIM de *Cava d'Aliga* qui m'avait assuré il y a deux ou trois jours que *tutt'è a posto*, et que nous n'avions qu'à repasser, et qu'on ferait le renouvellement de la carte SIM. Et voilà que la dame, la proprio, n'était pas là et que ses commis ne pouvaient pas régler le problème. Il faudra aller à *Scicli* aujourd'hui ou demain. Air connu.

Chaque fois, que nous avons eu à faire avec une compagnie Internet italienne, et nous les avons

maintenant essayées toutes, il y a eu un problème : le service a été interrompu, ou le contrat que nous avons signé était faux, ou il a fallu payer un supplément pour faire arranger les choses. (Je sais, je sais, vous vous dites que c'est parce que je suis nul. Et c'est vrai, mais Bernard, qui n'est pas nul lui, a eu du fil à retordre lui aussi. Donc...) Nous verrons bien combien ça nous coûtera (en temps et en patience et en euros) pour avoir le service qu'on nous a promis avec une sincérité qui faisait douter de nos doutes. *Tutti ladri*, comme disent les Italiens entre eux et au sujet d'eux-mêmes. Et pourtant, je ne crois pas qu'ils sont tous des voleurs. Et je suis toujours tenté d'exagérer dans l'autre sens et de dire : *Tutti principi*, parce que je rencontre des princes, des gens honnêtes et aimables, comme *Francesco*, l'an passé à Millazzo, ou *Laura* à Cefalù, ou hier *Emanuele*.

De retour devant chez nous, nous attendions donc avec les deux autres l'arrivée de notre chauffeur, en pestant contre lui, la dame de l'agence qui nous avait chanté une chanson au sujet de la simplicité de l'entente que nous avions et son assurance que tout irait sans problème, quand est arrivé *Emanuele* (son nom ne signifie-t-il pas « Dieu parmi nous » ?), qui s'excusait de son retard. La voiture était telle que promise : grande et puissante, et il était aimable et serviable et charmant. Nous avons parlé de tout et de rien (mon sujet préféré) durant tout le voyage, lui essayant ses quelques mots de français et moi, comme d'habitude, faisant tout plein d'erreurs et lui demandant de *parlare meno veloce* pour que je puisse suivre ses remarques et suggestions. Car nous avons parlé, et reparlé et déparlé.

Emanuele est une sorte d'image inversée de moi. Je ne pourrai pas raconter tout ce que nous nous sommes dits qui le prouve. Mais (voici un exemple) il est un professeur de mathématiques qui avait pensé étudier en philosophie, alors que, comme je lui ai dit, je suis un professeur de philosophie qui avait pensé étudier en mathématiques. Il m'a appris qu'avant d'enseigner les maths (il sera à la retraite sous peu et pourra commencer sa troisième vie, celle de *pensionato*, comme on dit par ici), il avait été ingénieur civil et expert de construction des routes. Et même, alors que nous passions (et deux fois ou trois fois plutôt qu'une sur les ponts/viaducs qui traversent la vallée qui sépare *Modica* de *Ragusa*), nous avons jassé de la chute du *ponte Morandi* à *Genova* l'année dernière.

Vous ne connaissez pas ces ponts ? Voici. Désolé, c'est en italien, mais les images sont claires. En lisant les informations techniques impressionnantes (que de mètres !), vous pouvez imaginer que c'est *Emanuele* qui explique.

https://it.wikipedia.org/wiki/Ponte_Costanzo

https://it.wikipedia.org/wiki/Ponte_Guerrieri

Vous ne connaissez rien sur le pont Morandi ? Voici.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Pont_Morandi

Si vous faites dans les émotions fortes, il y a tout plein de vidéos sur *YouTube* qui vous offrent les scènes terribles qui ont été filmées lors de l'évènement de la chute du pont Morandi. En Italie, on peut mal faire les

choses (*tutti ladri*), mais on met partout des caméras qui captent les résultats désastreux. (Pendant ce temps, dans la banquette arrière de l'auto, Muriel se fermait les yeux pour ne pas avoir le tournis comme l'an dernier.)

En tout cas, pendant que nous passions pour la troisième fois sur un desdits ponts, celui qu'il recommandait pour sa qualité, *Emanuele* développait sa théorie sur la façon de construire le *ponte Morandi* de Gênes, sur les types de métal et de ciment utilisés et à utiliser, et surtout sur le fait qu'on ne pouvait pas vérifier l'usure de la structure qui était par ailleurs trop sollicitée. Je ne peux pas entrer dans les détails (parce que je suis devenu professeur de philosophie et non mathématicien et encore moins ingénieur). À la fin, je lui ai dit : « *Ma dunque era inevitabile!* ». Il a fait une *smorfia* typique, une grimace qui en disait long. Cela aurait pu être traduit comme ceci : « *Tutti ladri* », soit les hommes politiques, les constructeurs et les responsables. J'ai ajouté « *Ma allora qualcuno dovrà pagare.* » Là il semblait peu sûr, si j'ai bien interprété sa nouvelle *smorfia*. (Vous remarquerez mon utilisation de conjonction qui prouve que je suis professeur de philosophie.)

Mais la troisième vie d'*Emanuele* (dans quatre ans, disait-il avec un grand sourire, qui est une sorte de *smorfia* quand on y pense) consistera à retourner à la terre, pour faire de nouveau de l'agriculture et surtout de reprendre l'ancienne façon de planter les céréales. (Je lui ai dit que *ogni Siciliano è un contadino* et il a fait une *smorfia* qui ressemblait à un autre sourire. En tout cas, ce Sicilien veut certes redevenir un paysan.) Et là, j'ai eu droit à ses remarques sur le

gouvernement et ses directives fausses sur les types de grain, et les vaches de la région qui produisent le meilleur lait et certes le lait d'une bonne partie de l'Italie, et son beau-fils qui ne sait pas comment bien utiliser la terre que lui a léguée son père à lui. Oh la la !

Puis, je lui signalais ce que nous appelons les haltes déchets, dont je vous ai parlé, je crois, et je lui ai demandé ce qu'il en pensait. Il a dit qu'il y avait chez les siens un manque de rigueur qui le désolait, mais qu'il ne savait pas comment on pourrait corriger. Tous les deux professeurs de philosophie cette fois, nous avions une grimace semblable : *abbiamo smorficato insieme*.

Tout cela était bien comique et faisait passer le temps, et nous voilà à *Ragusa*. Il nous a laissés devant l'église principale, celle de *Ragusa nuova*, soit celle de saint Jean Baptiste avec la promesse de nous retrouver à 13h, pour aller à *Modica*.

Selon *Emanuele*, *Ragusa* et *Modica* sont des villes rivales (rivalité qui a été entretenue et stimulée par le régime fasciste, disait-il alors que nous passions par la grande place de *Ragusa* où Mussolini, me dit-il avait fait un discours, *lì, lì*, dans un lieu d'une remarquable grandeur et d'une non moins remarquable laideur). Ce qui me paraît intéressant, c'est qu'elles sont des villes miroirs en elles-mêmes, qui sont les miroirs l'une de l'autre. *Ragusa* est de fait deux ville *Ragusa* (la nouvelle qui date des 19 et 20^e siècle) et *Ragusa Ibla*, qui est en face sur l'autre côté d'un ravin, remonte à l'empire romain et même à l'époque de la *Magna Græcia*, comme le prouvent les ruines qu'on y déterre. Les deux moitiés sont construites à flanc de montagne et exigent de bonnes jambes pour visiter les lieux, et monter et

descendre un nombre effarant d'étages. Et c'est la même chose pour *Modica*, où on trouve *Modica Alta* et *Modica Bassa*, lesquelles sont pourtant de hauteur égale et se font face de la même façon, comme on peut le voir du *Belvedere* que nous avons pu visiter grâce à l'amabilité d'*Emanuele*. Tiens : voici tout plein de photos.

https://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g616190-d11646169-Reviews-Belvedere-Modica_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Il faudrait ajouter le quartier *Sorda* qui est une sorte de *Modica* moderne. Et *Emanuele* de raconter une histoire après l'autre. Je vous offre celle-ci. Cette troisième partie, *Modica Sorda* donc, est célèbre selon *Emanuele* qui *chiacchiera* comme pas un, parce que Macdo y a établi une concession il y a 5 ans, mais qu'on a dû la fermer après deux mois, parce que le *fastfood* de *Modica* est si bon et si peu cher qu'ils ont fait faillite. Et après notre visite de *Ragusa* et avant celle de *Modica*, il nous a conduits dans un de ces distributeurs locaux de *fastfood*. Bon, c'est du *fastfood*. Mais je trouvais la fierté d'*Emanuele* bien sympathique.

Un petit mot sur le *barocco siciliano*, dont ces deux villes offrent des exemples éclatants et dans les bâtiments religieux et dans les bâtiments politiques. À la longue, je comprends ce style, et j'aime de plus en plus. En tout cas, comme je disais à Toby dans la *chiesa di San Giovanni*, et comme je me répétais dans la *chiesa di San Giorgio* plus tard, il est facile de comprendre que le peuple qui a pour ainsi dire inventé l'*opera* e le *bel canto* si extravagants puissent avoir

aussi inventé un style architectural semblable. En tout cas, en descendant les escaliers principaux de Modica, l'église derrière nous était ridicule, et belle.

[https://it.wikipedia.org/wiki/Duomo_di_San_Giorgio_\(Modica\)](https://it.wikipedia.org/wiki/Duomo_di_San_Giorgio_(Modica))

Ces villes jumelles ou miroirs sont jolies et dramatiques, s'il est permis d'utiliser ces mots ensemble. Nous avons marché un peu au hasard, mais guidé par des itinéraires découverts par Muriel. Des églises, des places, des escaliers, des rues dérobées, de quoi se perdre et passer de la chaleur à la fraîcheur en tournant un coin. J'ai surtout aimé sans doute le parc de *Ragusa Ibla*. Car quand il a su que nous ne l'avions pas visité parce que le temps pressait et nous voulions être fidèles au rendez-vous, (il est arrivé exactement à l'heure convenue et au lieu convenu), *Emanuele* nous y a conduits, a descendu avec nous et nous a donné un peu de temps pour nous y promener (*Mangeremo dopo*, a-t-il dit en bon prince). En tout cas, voici des images avec toujours un texte seulement en italien.

https://it.wikipedia.org/wiki/Giardino_Ibleo

Pendant que nous visitons ces lieux magnifiques, il expliquait à Muriel et à moi comment cela remontait à la civilisation gréco-romaine, comment les palmiers avaient été attaqués par des insectes venus d'Afrique (des commerçants malhonnêtes seraient responsables... *tutti ladri*, vous dis-je) et qu'on n'avait pu les sauver *in extremis*, mais qu'un jour il faudrait planter une autre essence plus résistante. Il m'a aussi

offert une leçon d'italien. Muriel était ravie : je comprends tout ce qu'il dit, me dit-il. *Emanuele* l'a complimentée et l'a encouragée. Muriel parlait de sa passion pour l'Italie et surtout pour la Sicile, et j'ai ajouté en riant qu'elle était *pazza*. Assez sérieux, il a dit : « Il faudrait dire *inamorata*, et non *pazza*, parce que folle... quand même ! » Je lui ai répondu : « D'accord, mais c'était une de mes exagérations, et que de toute façon Muriel était habituée. » Nouvelle *smorfia* d'*Emanuele* devant son élève récalcitrant. D'accord, d'accord, je ne le ferai plus, monsieur le professeur.

Puis, comme je l'ai dit, nous nous sommes rendus à *Modica*. Nous avons fait une visite miroir de la ville miroir grâce à notre chauffeur mathématicien miroir. (Avec un passage obligé, par ma *golosità*, ou tout simplement par ma *golà*, dans une chocolaterie qui offre du célèbre chocolat de *Modica* aux parfums étonnants.) *Emanuele* nous a retrouvés en bas, à l'heure convenue : visite du *Belvedere* promise et rendue selon la promesse, retour à la maison, avec une suggestion pressante de profiter du beau temps retrouvé pour aller à la plage. Nous avons promis, nous l'avons payé, nous lui avons dit *Arrivederci*, et moi en me disant que oui, je voudrais vraiment le revoir, mon frère. Mais nous étions fourbus (mais pas *furbi*, ou si peu que pas), et donc nous avons menti (*siamo bugiardi, ma non furbi noi*) et nous sommes rentrés pour dormir, prendre des douches, rire de nous (et surtout de moi, mais de Muriel aussi qui a fêté sa première douche avec de l'eau chaude, et des citrons que nous a offerts Maria Rosaria), et manger un peu avant de nous coucher.

Aujourd'hui il faut aller à *Scicli* acheter nos billets pour *Catania*, d'où partiront sous peu Denis et Toby dans trois jours, et pour régler le problème des cartes SIM. Espérons que le service d'autobus AST fonctionne comme promis. La grande question de ce matin est donc : *Tutti ladri ? o tutti principi ?* » Mais surtout je veux profiter de la plage : je l'ai promis à *Emanuele*. À demain donc, même poste, même heure, pour la suite des aventures avec ces princes et voleurs.

Livraison trente-deuxième : il n'y a pas de petits plaisirs (25 avril).

« Déjà, dit-elle au roi, la prompte Renommée
De ces revers sanglants m'a souvent informée ;
Mais sa bouche, indiscrete en sa légèreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité :
J'ai rejeté toujours ses récits peu fidèles. »
Voltaire, *La Henriade* I

Comme le dit le titre, il n'y a pas de petits plaisirs. C'est si vrai qu'il faudrait enlever le « Il n' » et dire « Y a pas de petits plaisirs. » En voici quelques-uns de cette journée mémorable dont je retiens quelques scènes pour ne pas les oublier justement. Cela me donne un fondement expérimental pour entretenir mes opinions, ou mes préjugés sur les Siciliens.

Il est 8h30. Nous sommes tous les quatre à la *fermata* de l'autobus qui mène en principe à *Scicli*. Nous sommes mieux qu'à l'heure, car il y a tout plein de choses à faire à *Scicli*, et il ne faut pas manquer notre seul moyen d'y arriver.... Mais d'abord, y aura-t-il un autobus et tournera-t-il là où il doit, ou l'*autista* fera-t-il à sa tête et nous laissera-t-il là en se moquant de nous ? Merveille : l'autobus arrive, avec une minute

de retard, on tourne où on doit, et on nous fait monter. Mais après avoir farfouillé un peu le chauffeur indique que sa machine à billets ne fonctionne pas (et même on l'a tout simplement arrachée et son support est vide). *Non c'è problema* : vous paierez en arrivant à *Scicli*, *d'accordo* ? — *Vabbe'*. » Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Nous nous assoyons, et nous entendons la voix d'une dame assise derrière le chauffeur, mais à droite de façon à tout voir et tout surveiller : elle ne cesse de *chiaccherare* et le jeune *autista* doit lui répondre. Nous la baptisons « la mère », et je la rebaptise tout de suite « la mère amère ». Quand nous arrivons à *Scicli*, elle se lève et indique au chauffeur l'endroit précis où elle veut descendre, même s'il n'y a pas de *fermata*. Il s'exécute, en bon fils adoptif, et ils s'envoient la main alors qu'elle avance dans la rue sans regarder à droite ni à gauche ne craignant aucune auto qui passe. Voici l'exemple d'un homme sage : il sait éviter un aria, et non une aria, dans un pays de l'opéra. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Nous sommes donc arrivés *alla piazza Italia*, au bout *Gramschi*, pour les connaisseurs. Nous descendons devant le *bar/tabacchi* où nous achèterons nos billets aller/retour *Cava d'Aliga/Scicli*. Le chauffeur nous fait le geste « *vai, vai, dai, dai* » international qui signifie « je dois partir, je vous fais confiance, vous achetez votre billet et vous le donnez lors de votre retour ». Nous rentrons dans l'établissement : le proprio est drôle, efficace et charmant : « Quatre billets aller/retour ? *Scicli/Cava d'Aliga* ? Non ? Alors *Cava d'Aliga/Scicli* ? Voilà et voilà votre monnaie. *Buona giornata*. » En sortant, nous nous

rendons compte qu'il vend aussi les billets d'AST pour *Catania* ; or nous nous y rendons demain ; nous achetons donc nos billets pour le lendemain. Mais attention, nous dit-il : « *Domami, è festa ; c'è sempre festa in Italia.* » Nous nous assurons donc de prendre le bon billet pour le bon voyage, car ils sont réduits en nombre étant donné *la festa*. « Et nous prendrons l'autobus ici, demain ? — *Si, si, lì, lì. Buona Pasquetta.* » Car par ici le *lunedì del Angelo* se fête assez longtemps, plus longtemps qu'ailleurs. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Nous remontons la *piazza* pour trouver un agent de TIM. Mais nous sommes trop efficaces, ainsi que tous ceux qui nous servent, et nous arrivons trop tôt : il n'ouvre qu'à 9h30, et nous avons un quart d'heure devant nous. Nous avons le temps de visiter la *chiesa* d'à côté qui était fermée l'autre jour. C'est l'église de saint Guillaume, le patron de la ville. Au-dessus du maître autel, il y a un immense *Ad Majorem Dei Gloriam* : il y a du Jésuite dans les parages. Et surtout, il y a un aimable monsieur, un autre, ça en fait combien aujourd'hui, qui se présente, me dit qu'il est là pour répondre à toutes nos questions, si nous en avons, et nous souhaite une agréable visite. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Et voilà que je découvre que c'est cette église qui célèbre le culte de *Madonna delle milizie*, et nous avons droit à deux grandes peintures de l'évènement crucial avec, entre les deux, la statue qui paradera dans les rues dans quelques semaines durant la pièce qu'on joue tous les ans.

Et voilà il ne reste plus de temps : il faudra se battre avec le représentant de TIM. Mais on ne peut pas

se battre parce qu'il est gentil, super efficace, et bien clair : nous nous sommes faits arnaquer à *Palermo* (*tutti ladri* suggère-t-il par sa *smorfia*) ; nos cartes avaient deux numéros de téléphone parce qu'on joue le système : et il faudra que Denis paie un 10 euros de plus pour avoir les quelques jours qui lui manquent à Paris. « Bon, merci. Et moi, monsieur ? — Non, vous, ça va : vous pouvez faire la *rincarica* à côté. On vous a seulement volé quelques jours. Ça ira par la suite. La dame me connaît. Et voici comment vous faites. [Je tais les détails] — Et madame [je parle de Muriel] ? — Elle a déjà deux mois de payer ; il s'agit de repasser dans un mois ; repassez chez moi avant ; j'examinerai tout, et je m'assurerai qu'elle et vous pourrez faire une dernière *rincarica* pour votre séjour en Italie et ensuite en Grèce. » Cela a pris 8 minutes en tout. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

À côté, dans un second *bar/tabacchi*, il y avait une dame qui a démêlé nos (Denis et moi) deux cas légèrement différents. Elle vérifie les numéros, et nous fait vérifier à notre tour, évite un piège (*la gente di TIM fa sempre dei scherzetti*, dit-elle, mais elle s'assure que leurs jeux sont déjoués grâce à sa persévérance). Elle est drôle, serviable et efficace, alors que sa *nonna* à côté d'elle commente le tout. Ça prend 5 minutes. Et dix euros chacun, les miens selon l'entente, ceux de Denis en raison d'un détail de l'arnaque. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens, malgré les autres qui sont des voleurs, c'est bien connu.

Nous sortons et nous nous rendons compte qu'en pressant le pas, nous pouvons prendre l'autobus de retour pour *Cava d'Aliga*. Denis et Toby partent. Je dois régler un détail (qui paraît bien important) : je

retourne auprès du bonhomme de chez TIM. Soudain, je me rends compte que je n'ai pas fait tout à fait ce qu'il m'a dit de faire. Je m'exécute, e *tutt'è a posto*. Je me tourne vers lui qui règle le problème d'un autre client. Je lui dis merci, et je signale à l'autre : « *Quello qui è il più bravo.* » Ça doit être un bon copain, car il me répond « *Certo, certo* », puis fait une *smorfia* et le geste international du couci-couça. Nous rions tous les trois. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Nous sortons et nous voyons l'autobus partir. Nous courons pour le faire arrêter, comme de vrais Siciliens aguerris, l'*autista* arrête, ouvre la porte de l'autobus et, quand il apprend que nous allons à *Cava d'Aliga*, nous dit : « *No, no, c'è un altro bus. Alla fermata. Arriva fra cinque minuti.* » Il referme la porte et part en souriant. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Un vieux monsieur à qui il manque bien des dents a entendu tout ; il nous arrête et pointe vers la *fermata*, en disant : « *Cava d'Aliga ? Qui, qui.* » Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Face à la *fermata*, se trouve l'agence qui nous a trouvé notre chauffeur d'hier, *Emanuele*, mon mathématicien. Comme l'autobus n'est pas encore arrivé, Muriel m'encourage à entrer pour dire merci à *Marcella*, la proprio. Je m'exécute. Je lui signale que *tutto era a posto ieri, et Emanuele a fatto un buon lavoro, et grazie mille*. Elle est toute heureuse, nous nous donnons la main. Elle me souhaite un joyeux « *Buona giornata* », je sens qu'elle a presque dit « *Buona Pasquetta* », mais qu'elle ne savait pas si je savais. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Le bus arrive, et c'est le même chauffeur que pour l'aller. Il sourit, prend nos billets, et part

promptement, à l'heure précise où il le devait. Nous retrouvons Denis et Toby à une autre *fermata*. Nous rentrons en un temps record. Il fait beau, tous nos problèmes sont réglés. Hum... Il faut s'assurer qu'il y a des bus pour aller à *Scicli* demain. Mais non : *è festa*. Nous cherchons une solution auprès de *Maria Rosaria* et de *Michele* par texto. Je sors pour chercher de l'eau chez *Crai*, et je rencontre ladite *Maria Rosaria* ; nous nous entendons que si *Michele* ne peut pas nous prendre en charge, elle le fera gratis. Je prends la peine de lui dire que si elle le voulait bien, je préférerais, et Mu itou, que nous fassions affaire en italien. Elle répond d'*accordo* en souriant. Je me mêle dans mes sacs, je me démêle, mais je me mêle dans l'emploi d'un verbe. Elle me corrige en montrant qu'elle a bien compris l'entente. Je me tourne vers *Franco*, le proprio du *Crai*, qui surveille toute la scène comme la commère qu'il est (je sais, je sais, c'est sexiste, fichez-moi la paix) et je dis : *È la mia professoressa personale*. Nous rions. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Quelques heures plus tard, *Michele* répond, en français, au message de Muriel et *tutt'è a posto* pour demain : l'heure de départ, l'heure d'arrivée, le lieu de départ, le lieu d'arrivée, l'entente pour nous reprendre à *Sampieri* quand nous reviendrons de *Catania*, le tout avec quelques bons mots en plus. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Après avoir travaillé un peu, Muriel accepte de profiter de la chaleur et du soleil pour aller se promener sur la *spiaggia*. Elle veut tenter de nager pour la première fois de notre séjour. Nous nous promenons paresseusement jusqu'à la *spiaggia Aziz*, En chemin, nous avons droit aux manigances d'une

dame qui prend du soleil avec son homme. Quand elle nous voit nous rapprocher, elle se lève pour nous montrer qu'elle a les lolos à l'air, elle avance vers la mer, met un peu d'eau sur sa poitrine et ses jambes et revient vers son mec comme nous arrivons à leur hauteur. Je commente la scène pour Muriel puisse bien apprécier ses gestes pour ainsi dire nus. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens. (Mais dans ce cas, je suis persuadé que ce sont des Allemands en raison de ce comportement naturiste un peu agressif.)

Nous revenons sur la plage, et Muriel n'a toujours pas fait le geste dramatique. Pieds nus, nous apprivoisons l'eau, mais toujours rien. Comme nous arrivons à la fin de la plage et près de la montée vers *Cava d'Aliga*, nous croisons une famille : deux fillettes et leur maman dans l'eau, tandis que le papa qui prend des photos de ses trois *bravissime* à la mer alors qu'il se tient bien au sec sur la jetée. Bon, c'est l'exemple qui manquait. Et encouragée par eux, Muriel avance dans l'eau, et plonge. Elle prétend qu'elle est restée trois minutes ; j'étais là : c'était moins. Mais il faut avouer que... Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens, qui donnent l'exemple.

Et nous revoilà sur la plage de *Cava d'Aliga*, où on voit tout plein de gens, jeunes couples, famille, *nonna e nonno*, qui s'étalent au soleil ou marchent lentement en regardant la mer. Je remarque un jeune homme en auto qui quitte la plage par la route qui la longe, mais qui voit soudain trois jeunes femmes en tout petits bikinis (non mais, y en a-t-il une qui est en monokini ?), sa tête tourne de 90 degrés, il continue à avancer, mais plus lentement, sans regarder devant lui, au risque de sa vie, et tourne de plus en plus la tête à

mesure qu'il avance pour voir ce qu'il tient à voir. Non, c'est raté : malgré la promesse du dos nu, la plus grande et la plus belle a un dessus. Qu'il était fasciné par les jeunes femmes sur la plage. Dans mon cœur à moi, je remercie le jeune homme qui illustre le pouvoir de la jeunesse et de la beauté sur un homme jeune et la force du désir libidineux. Non, mais ils sont aimables, ces Siciliens.

Il y a deux jours, je vous ai proposé en mots des images de mon passé manitobain. Cela en a stimulé quelques-uns. Et hier ou avant-hier, je me perds déjà dans le temps, on m'a fait parvenir des photos de cette époque, et surtout des photos compromettantes. Elles étaient des documents irréfutables, mais troublants. Il était question d'une pièce de théâtre de collégiens, une comédie qu'on pourrait dire bête et méchante, qui se moquait de tout. Mais, oh la la, j'y jouais un homme politique africain cynique et violent, et je le jouais en *blackface*. (Quelle époque !) Pis encore, on a une photo où j'avance sur le scène en homme politique véreux, et surtout bien noir, et je porte dans le bras droit un cartable sur lequel on peut lire : « Humour noir ». Ouf ! Ma carrière politique éventuelle est donc tout à fait compromise ; je ne pourrai pas me faire une troisième vie : je serai obligé de rester le petit professeur (et ex-professeur) insignifiant.

Le meilleur peut-être est que je n'ai aucun souvenir de ces événements scéniques. Mais il est sûr qu'ils ont eu lieu puisqu'il y a des photos. Et ça me fait réfléchir sur la *spiaggia di Cava d'Aliga*, réfléchir sur la mémoire, et sur ma mémoire. Cette faculté, et la mienne surtout, connaît ses faiblesses comme chacun

le sait. Mais elle est puissante et même par sa puissance et ses faiblesses, elle est bien importante. Il n'y a pas de moi sans mémoire, pas d'amour ni d'amitié sans mémoire, pas de savoir sans mémoire, pas d'art sans mémoire (car tout œuvre est une invitation à la mémoire par quelqu'un qui se souvient), et au fond sans la mémoire il n'y a pas d'action, et on devient quasi inerte, porté qu'on est comme une *lamuca di mare* par la vague des événements.

Et pourtant... les scientifiques sont intéressés par la mémoire de la *lamuca di mare*.

<https://it.blastingnews.com/salute/2018/05/video/come-funzionano-i-ricordi-una-specie-di-lumaca-di-mare-risponde-004958341.html>

Enfin, il n'y pas de nous politique sans la mémoire. Et le Québec politique se définit en un sens par la mémoire : « Je me souviens. » dit notre devise. Mais je nous trouve bien oublieux. Et la chanson qui me touche le plus sur le « je me souviens » québécois est « J'ai oublié » de Capitaine Révolte. Je vous l'offre ci-dessous. (Non, mais il est aimable, ce quasi-Sicilien.) Je ne regarde jamais ce petit film sans être chaviré, comme je l'étais en l'écoutant sur mon *telefonino* assis devant *la spiaggia di Cava d'Aliga* à 18h. J'aime les images de la vidéo, j'aime les mots, j'aime le côté rock de garage, j'aime le petit commentaire à la fin, et mon cœur balance entre la belle violoniste et la non moins belle bassiste.

<https://youtu.be/C1sfxaOcj4k>

Mais qu'est-ce que cela à faire avec mes matins méditerranéens ? Peut-être suis-je ici à *Cava d'Aliga* pour me consoler de ce que dit cette chanson. Et pour me prouver que si les Siciliens peuvent survivre malgré tout, malgré leurs nombreux défauts, malgré les Allemands, malgré les Américains, qui les envahissent tour à tour et d'abord comme soldats et ensuite comme touristes, malgré leurs propres chefs politiques inefficaces et leurs *ladri* locaux si nombreux et puissants, j'ai de bonnes raisons de ne pas perdre patience et espoir et rêve politiques. Pour ce qui est de la patience, de l'espoir et du rêve philosophiques, cela n'a jamais été menacé.

Livraison trente-troisième : nous voilà à Catania, nous revoilà à Catania (26 avril).

Ce n'est pas par stupidité que [les peuples sains] ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoraient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passaient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice et la vertu et que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant eux-mêmes les plus grands éloges, confondaient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares ; mais ils ont considéré leurs mœurs et appris à dédaigner leur doctrine.

Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*

Aujourd'hui, je le sens en commençant, ce sera le désordre total, pire que d'habitude ; ce sera des morceaux plus ou moins organisés, ce sera des cailloux de grandeurs et de couleurs différentes, dont je sèmerai le chemin parcouru ; comme Petit Poucet, je veux me retrouver dans mon passé (quand il deviendra passé) et je prends les moyens du bord, les moyens du bord du

chemin. C'est comme ça : c'était une journée de déplacement : je n'aime pas cette partie d'un voyage ; en somme, j'aime voyager à la condition qu'on ne voyage pas beaucoup ; je suis épuisé, et la nuit a été courte, et le matin est un peu difficile. Mais avant de parler d'hier, il faudrait proposer quelques vidéos auxquels j'ai pensé et que j'ai vus ou revus hier ou avant-hier.

Le premier est une sorte de collier de sketches, ou de cailloux de Petit Poucet, créées et dirigés par un génie fou qui porte le nom Pierre Palmade. Il réussit à embarquer les plus grands comédiens français dans ses projets. Et cela donne, par exemple, ce qui suit. Tout n'est pas bon, et l'ensemble n'a qu'une unité factice, c'est forcé. Mais il y a des perles dans ce collier. Et la formule toute formule qu'elle est n'est pas destructrice. Parmi les bons moments, j'aime bien le rendez-vous entre le mari et la femme, joué par Dussolier et Rampling, un délice de méchanceté et de bêtise et de justice, mais que dire de Nathalie Baye en Macron féminin, et de Depardieu qui apprend qu'on l'aime, mais alors qu'on l'aime vraiment beaucoup. En tout cas, j'ai ri bien souvent. Si vous prenez la peine, vous risquez vous aussi de vous payer une pinte de bon sang. (Quelle drôle d'expression ! D'où vient-elle ? Je ne l'ai jamais su. Et surtout, surtout que dire maintenant sous le régime des litres ?)

<https://www.youtube.com/watch?v=nYGt4XpfpIO>

Et puis, je ne sais comment, je suis tombé sur une vidéo où Michel Houellebecq répond à des questions à l'intérieur d'une formule, une autre, qui rappelle un peu le *Tout le monde en parle* québécois. Ça

s'appelle *On n'est pas couché*, et c'est le genre d'émission qui, sauf exception, ne me plaît pas : une sorte de cadre figé et entendu et sécurisant où on se moque beaucoup de tout un chacun, et où les personnages cadres prennent trop de place et où les invités viennent souvent pour vendre leur salade et toujours pour être gentils, gentils, et/ou pour se faire maltraiter ou abaisser. Et quand j'ai vu que Houellebecq y passait, je me suis dit : « Mais quelle mouche l'a piqué. Le pauvre ! Il sera sans défense contre ses experts de la dérision systématique et du laminage professionnel. » Et pourtant, il me semble que c'est tout le contraire qui arrive. Houellebecq, on n'aime ou on aime pas (comme dirait Muriel), mais moi, j'aime. Je suis souvent heurté par ses romans, mais je trouve qu'il joue un rôle essentiel de l'artiste : il est le canari dans la mine de charbon, nécessaire pour détecter d'éventuels gaz meurtriers, ou comme le voulait John Lennon, il est le système d'alerte précoce pour annoncer aux populations innocentes les missiles que l'Histoire nous prépare. Voici donc la vidéo. Vous jugerez par vous-mêmes.

<https://www.youtube.com/watch?v=UyGX14yz-8w>

Puis j'ajoute tout de suite une autre vidéo que j'ai revue après avoir découvert celle-là. Il s'agit de deux petits films de télé française où Fabrice Luchini affronte, dans un autre contexte donc, une des participantes de l'émission précédente, une jolie femme intelligente et habile à qui on a accordé (elle a le haut du pavé et pour un moment, il semble bien) une autre base, une autre formule donc, pour faire, je le devine,

le même boulot : une sorte de journalisme culturelle pour formater les artistes.

<https://www.youtube.com/watch?v=uLShRiPFHMU>

<https://www.youtube.com/watch?v=gQKwCv45Ofw>

Le meilleur commentaire d'un utilisateur de ses morceaux offerts par Satan Internet: « De grâce Salamé, taisez-vous. » Remarquez : on pourrait dire la même chose à Luchini, mais moi, je sympathise avec Luchini, et je vous interdis de répéter la phrase assassine en la lui adressant. Parce que je trouve qu'il est fort, et Houellebecq itou. Ils ne se laissent pas broyer par la machine à banaliser, ils prennent de la place, l'un en parlant tout le temps, l'autre en parlant peu, mais en étant intransigeant. Je suis baba d'admiration.

Bon revenons à nos *oignons*, ou nos *ognons*, selon la nouvelle orthographe. Revenons à ma formule à moi, soit le compte-rendu, bien approximatif, de la journée d'hier. *Michele* était à l'heure, et même plus tôt que convenu. Nous avons *chiachierato* comme des copains en allant à *Scicli*. En arrivant, il m'a donné le numéro de téléphone d'un excellent restau (*La Baracca*) sur la *spiaggia di Catania*. Paraît que son *cugino* y travaille que je pourrais mentionner *Michele*. Je ne compte pas le nombre de fois que ces *golosi* de Siciliens m'ont fait une suggestion semblable. Voici la page Internet.

<https://maps.apple.com/place?address=Viale%20Presidente%20Kennedy%209%2C%2095121%20Catania%2C%20Italia&auid=87643811787>

20905943&ll=37.4837799%2C15.0839252&q=La%20B
aracca

Nous sommes donc arrivés à la gare bien avant l'heure du départ, nous avons poireauté au soleil, mais à l'ombre du soleil, ce qui est plutôt agréable. L'autocar est arrivé, il était presque vide, l'*autista* était un peu bougon, mais bien efficace, les sièges, enfin certains d'entre eux, tout à fait corrects, et la route accidentée, mais pas trop, et le pont de *Modica* et les chemins dramatiques ridicules de la région nous commençons à savoir de quoi il en retourne. L'aventure principale a consisté à tuer une énorme bestiole qui volait dans le car, alors que nous rebondissions sur nos sièges. Muriel était horrifiée par la bête à dimension préhistorique qui semblait armée d'un dard, et j'étais inutile, si ce n'est pour céder ma place quand elle cherchait à se cacher terrorisée. Toby est venu à la rescousse, et vlan, tiens-toé, revlan, ah tu ne veux pas mourir, et rerevlan, voilà ton compte, sale bête. Voilà les drames des gens riches en voyage. On n'a plus les héros du passé, je le sais.

Puis, ce fut le long périple des petits Ulysse gâtés que nous sommes (*Scicli, Modica, Pozzallo*, et enfin l'autoroute pour de vrai, ennuyeuse mais efficace. Je recommence donc le récit en signalant qu'hier j'ai redécouvert la vérité banale qui suit. Marcher, rouler à vélo, voyager en auto, se faire transporter en autocar, aller en train, cela ne donne pas du tout, mais alors pas du tout, la même expérience. Demain, je parlerai du train que nous prendrons *per tornare a casa*. Mais aujourd'hui, je vous raconterai ce à quoi je pensais alors que les décors divers me passaient sous le nez à

travers les vitres peu propres de l'autocar de l'*Azienda Siciliana di Transporti*.

En autocar, on est juché haut ; il n'y a vraiment rien à faire et les fenêtres sont grandes. On voit le paysage qui file trop vite sans doute, mais de façon plus claire en un sens, plus synthétique disons. En général, le paysage de cette partie de la Sicile, mais il me semble que c'est vrai de l'ensemble de l'île itou, est sec, rocailleux, inégal dans ses inégalités. C'est un pays ingrat, pourrait-on dire. Pourtant, et pour contredire cette impression générale, il y a des oliviers partout, des vignes partout, et ici et là, mais de façon régulière, des jardins riches créés par l'effort et la sollicitude et l'art humains. On y voit à tout moment de grosses maisons de fermiers, rouges, jaunes, ocre (tiens, ce dernier mot est invariable, alors que les deux autres, non ; c'est quoi la règle déjà ?).

Quand j'essaie de dire ce que je vois, je me dis que je vois la durée séculaire et le poids de l'histoire même dans la campagne. Ici, quand on travaille, quand on rit, quand on copule, je le suppose, on le fait en sentant qu'on n'est pas le premier : le champ, la maison et même la chambre à coucher appartiennent un peu à d'autres. Hopkins, le grand poète anglais, le grand inconnu ou oublié de cette littérature, mon Xénophon anglais, parle d'un monde *bleared and smeared with man's smudge*. Non, ce n'est pas tout à fait cela. Et me voilà sur mon *telefonino* à chercher le sonnet de Hopkins au lieu de regarder par la fenêtre et pourtant parce que je regardais par la fenêtre. Ah voilà, j'ai trouvé.

The world is charged with the grandeur of God.

*It will flame out, like shining from shook foil;
It gathers to a greatness, like the ooze of oil
Crushed. Why do men then now not reckon his rod?*

*Generations have trod, have trod, have trod;
And all is seared with trade; bleared, smeared with toil;
And wears man's smudge and shares man's smell: the
soil
Is bare now, nor can foot feel, being shod.*

*And for all this, nature is never spent;
There lives the dearest freshness deep down things;
And though the last lights off the black West went
Oh, morning, at the brown brink eastward, springs —
Because the Holy Ghost over the bent
World broods with warm breast and with ah! bright
wings.*

Et puis, je me mets à essayer de rendre un passage, puis un autre du poème. Oh, ah, et puis, pourquoi ne pas le traduire comme ça, à la bonne franquette. Certes, il est impossible de traduire de la poésie, et surtout dans un autocar en Sicile. Il est impossible au carré de traduire la poésie de ce pauvre Jésuite anglais, converti au catholicisme, et perdu dans une Irlande tout à fait différente de son monde de l'enfance. (Un Jésuite donc... Non, mais... vais-je un jour être libre de ces gens ? Mais non...) Et puis comment traduire les allusions nombreuses, les assonances qui redoublent le pouvoir des rimes riches, et les ruptures rythmiques qui réveillent à tout moment l'attention. Et surtout, je le répète, pour que mesuriez ma folie, dans un autocar qui roule en Sicile. Voici ce

que ça donne. Ne me remerciez pas tous en même temps.

Le monde est chargé par la grandeur de Dieu / Cela s'enflamme comme l'éclair qui s'échappe allumée dans l'aluminium qui vibre. / Cela se ramasse et grossit comme de l'huile d'olives / Broyées. Pourquoi les hommes ne reconnaissent-ils son sceptre ? / Les générations ont piétiné, ont piétiné, ont piétiné / Et tout est brûlé par le marchandage et brouillé et sali par leur labeur / Et ça sue la salissure de l'homme et ça partage l'odeur de l'homme. La terre / Est nue maintenant et le pied ne sent rien parce qu'il est chaussé.

Et malgré tout cela, la nature n'est pas toute dépensée ; / Très chère, une fraîcheur vit au fin fond des choses / Et quoique les dernières lueurs de l'Ouest sombre y soient disparues, / Oh, le matin au bord oriental débrunissant surgit / Parce que l'Esprit Saint ,penché sur la courbe / Du monde, s'en occupe sous sa poitrine chaude et, ah, ses ailes brillantes.

Voilà l'expression exacte de Hopkins dont je me souvenais mal, et une traduction vite faite du contexte, et donc du sonnet. Mais je retourne au paysage qui défile. Et je me rends compte aussi que cette terre de *contadini* est aussi industrialisée. D'abord, ce ne sont pas des usines à 3 000 employés, mais des *aziende* de 50 ou 100 travailleurs. C'est comme des artisanats grossis. Puis, près de Syracuse, à mi-chemin donc, sur la grande autoroute enfin rejointe, alors que le pavé devient plus égal, je vois un paysage toujours

semblable, mais avec au loin des scènes très industrialisées.

En tout cas, et tout à coup, je suis au Québec de nouveau. Je sens l'envers de l'impression que j'ai quand je suis dans Charlevoix. Là, à dix mètres de chaque côté du ruban de la route la forêt boréale me semble sauvage. J'ai l'impression à tout moment que certains bouts, que la plupart des bouts, ne n'ont jamais connu le pas humain, et certes jamais l'effort humain continu, obtus, têtue. Et je me demande pour la énième fois : l'histoire est-elle un poids ou racine ? N'est-elle pas les deux ? L'histoire n'est-elle pas, comme tout ce qui est, bonne et mauvaise, lourde et légère, menteuse et révélatrice ?

Mais nous arrivons à *Catania*. Nous arrêtons quelques minutes à l'aéroport où descendent la plupart des passagers. Nous continuons encore quelques minutes jusqu'à la *Stazione Centrale*, achetons nos billets, trouvons l'autobus municipal qui nous conduira chez nous, contactons notre hôte, descendons à la *piazza Cavour*, trouvons la porte, puis notre hôte, puis nos chambres. (Des merveilles soit dit en passant. Et Muriel prouve encore une fois qu'elle a du pif. Non, mais regarde-moi ce lit et cette céramique et cette *camera da bagno*. Je vais prendre une vraie douche de Québécois en y restant quelques minutes de plus juste pour le *fun*.)

Puis, nous descendons dans la rue de la ville dénigrée par tous les Siciliens (« *Catania ? È vero ? La città non è bella. C'è niente da vedere. Catania non è la vera Sicilia. Ma qui, nel paese mio...* ») C'est ça : il n'y a que ton coin de pays qui est beau, les autres sont acceptables, et Catania n'est pas belle, et même pis que

tout. J'ai compris. Eh bien, moi, je l'aime ta *Catania*, la mal aimée : elle est jeune et énergique, et d'abord il y a cette magnifique *Via Etnea*, qui va du port au volcan, une masse qui fume au-dessus de nous, et il y a ses parcs et ses églises que je veux revoir.

Et puis je ne discute plus : j'ai faim, et je sens que je mangerai trop. *I Catanesi sono golosi*. Ils partagent cela avec tous les Siciliens.

Livraison trente-quatrième : *too much is enough*, ou trop, c'est assez, voilà la devise des clowns (27 avril).

Un écrivain écrit en grande partie pour être lu (ceux qui disent le contraire, admirons-les, mais ne les croyons pas). De plus en plus cependant, il écrit chez nous pour obtenir cette consécration dernière qui consiste à ne pas être lu. À partir du moment, en effet, où il peut fournir la matière d'un article pittoresque dans notre presse à grand tirage, il a toutes les chances d'être connu par un assez grand nombre de personnes qui ne le liront jamais parce qu'elles se suffiront de connaître son nom et de lire ce qu'on écrira sur lui. Il sera désormais connu (et oublié) non pour ce qu'il est, mais selon l'image qu'un journaliste pressé aura donnée de lui. Pour se faire un nom dans les lettres, il n'est donc plus indispensable d'écrire des livres. Il suffit de passer pour en avoir fait un dont la presse du soir aura parlé et sur lequel on dormira désormais.

Camus, *L'Été*, « L'énigme »

Écrire quelque chose comme ceci, c'est un peu porter un masque, ou une moustache postiche. Certes, on essaie d'écrire la vérité, et d'abord sur le monde et même sur soi, mais il y a toujours un quelque chose d'arrangé, d'altéré, de déguisé. En un sens, il faudrait qu'on enlève sa moustache littéraire, mais c'est impossible. Mais cette impossibilité est déjà vraie des

mots eux-mêmes, ceux qu'on ne fait que dire dans la conversation ordinaire, et de nos comportements en société. L'authenticité totale est pour ainsi dire impossible sauf en de rares moments et avec de rares personnes, et la chose est souvent douloureuse pour celui qui *dit* et même pour celui qui écoute. Enfin c'est ainsi que j'entends la chanson, géniale, une autre, de Philippe Katherine.

<https://www.youtube.com/watch?v=6JMCgVFYAqQ>

Je laisse de côté la question, essentielle, de savoir si quand on enlève sa moustache, on ne le fait pas pour cacher quelque chose sous un dehors d'authenticité de bonne teneur. Sur ce, je mets, ou remets, ma moustache.

Hier, j'ai oublié de vous parler du bouffon de la *Cantina Manganelli* à *Catania*. (Et d'abord attention : là-bas, les plats sont peut-être bons, mais on en met trop.) Mais surtout le garçon qui joue le rôle du sommelier en fait trop. Et d'abord il chante, faux et fort, à l'entrée. Et puis, quand il ne chante pas, c'est pour crier à la cantonade « *Numberrrrrr One !* » C'est comme s'il était un personnage dans une pièce de théâtre qu'il joue pour lui seulement. Quand il a su que nous étions des Canadiens, et même des Québécois, nous avons eu droit au « *Numberrrrrr One !* » réglementaire. Puis, nous avons appris que le Canada était très beau en raison de ses paysages magnifiques. Je lui ai demandé quand il y était allé. Évidemment, comme il est Sicilien, il ne va jamais dans les autres pays, ni même en Italie, parce qu'il n'y a rien de plus beau que la Sicile, ni même qu'*il mio paese*, voire *la mia*

città, pour ne rien dire d'*il mio quartiere*, ou *sestiere*, ou *frazione*, ou *rione*. Mais il avait vu, bien vu, dans un film, vous savez... celui sur le Canada. Et il se met avec difficulté à nous parler des *Intouchables* de Brian de Palma (ce grand cinéaste canadien), le film qui se passe à Chicago et où on ne voit que la ville et jamais la campagne. Nous sommes restés dubitatifs, malgré l'enthousiasme (*Numberrrrrr One !*) du sommelier. Il nous semblait qu'il portait une moustache. Il est donc revenu plus tard, pour nous faire un dessin : sur un serviette en papier, il a dessiné *I*, puis il a mis un cœur (comme dans le *I LUV NEW YORK* auquel personne n'échappe) et en-dessous il a dessiné, mal, une sorte de feuille, qui pourrait passer pour l'unifolié canadien. Et le tout a été complété par un « *Canada ! Numberrrrrr One !* »

Après avoir trop mangé, nous sommes rentrés dans nos appartements au *Mungibeddu*. Soit dit en passant, nous recommandons avec plaisir les chambres qu'offre *Sergio*. C'est propre, c'est beau, et la *colazione matinale* est spectaculaire. Mais pourquoi ce nom ? C'est une sorte de version sicilienne de *Bed & Breakfast* : *mungi* serait une prononciation à la sicilienne, voire à la catanaise, de *mangi*, (on mange) avec *bed* à l'anglaise et un *du* final bien sicilien. De plus, cela reprend le nom d'une rue qui s'y trouve tout près. C'est *carino* (*cute* en québécois, *joli* en français), mais c'est un peu trop.

Voici donc ci-dessous le site idoine. Je vous promets qu'il n'y a pas eu d'entente avec *Sergio* : il ne sait même pas que je vous parle.

<http://www.mungibeddu.com>

Hier matin, donc, nous avons décidé de prendre le *Circumetnea*, soit le *trenino* qui copie le *Circumvesuviano*. C'est un train qui relie *Catania* avec les villages qui sont au-dessus d'elle. Son nom est un peu faux, c'est une sorte de moustache, parce qu'il ne fait pas tout le tour du volcan. Mais on grimpe vite, et le passager a de bonnes prises de vue sur la montagne. Je suis bien obligé de dire à tous que l'Etna est de trop : il est trop gros, il est très impressionnant, et les coulées de lave anciennes qui paraissent soudain encore toutes nues sont trop impressionnantes. Mais lui aussi a été humanisé par les hommes et femmes têtus qui construisent, vivent et font de l'agriculture à flanc de montagne, laquelle gronde et fume et de temps en temps.

Je précise que si on ne voit ainsi l'Etna de plus près, pour le voir de très près, il faut se payer une excursion, ou une série d'excursions qui coûtent cher et de plus en plus cher à mesure qu'on se rapproche de la bouche du monstre. Nous ne voulions pas les faire. En tout cas, Mu ne pourrait pas les faire, et je ne voulais pas les faire pour ne pas l'abandonner au pied du volcan. À mon avis, Empédocle est un modèle pour la pensée, voire un des premiers grands penseurs cosmologistes, mais se jeter dans l'Etna est de trop. C'est bien connu que ce philosophe pré-socratique faisait l'extravagant, et les psychologues, qui savent tout et sont les sages de notre temps, parlent d'un complexe d'Empédocle. (Si, si, vous pouvez vérifier.) Je préfère lire les fragments de son œuvre plutôt que de suivre son exemple. Et puis tiens, pour fêter l'Etna, et Empédocle, et son merveilleux livre intitulé, tenez-vous

bien, *De la nature* (c'est vraiment trop comme titre), voici quelques mots du Sage d'*Agrigento e Catania*.

« Mais quand les éléments ont été mélangés sous la figure d'un homme, et viennent à la lumière du jour, ou sous la figure d'une espèce de bêtes sauvages ou de plantes ou d'oiseaux, alors les hommes disent que ceux-ci naissent ; et quand ils sont séparés, ils donnent à cela le nom de mort douloureuse. Ils ne le nomment pas d'un nom juste ; mais, moi aussi, je suis la coutume et je l'appelle ainsi moi-même. »

Pour revenir aux effets de l'Etna, quand on voit les énormes champs qui produisent en désordre sous le soleil de l'île, on se dit que la nature en fait trop. En tout cas, de chaque côté des rails du train ce sont des vignes, des oliviers, des pistachiers, des orangers et des cactus (attention, Roger : non, ce n'est pas *cactussier*).

Pour tenir compte de la suggestion de *Sergio*, nous ne sommes pas allés plus loin que le village de *Bronte* (du grec *brontê*, soit *tonnerre*, soit tonnerre de l'Etna quand il explose, comme je l'expliquais à mes amis, qui trouvaient que j'en faisais trop). Ça faisait déjà plus d'une heure, et nous n'avions pas fait le quart du circuit. Nous nous sommes promenés un peu dans cette capitale de la pistache (si, si), nous avons retrouvé la seconde gare de train (le village n'est pas si petit que ça), nous avons mangé des biscuits aux pistaches, puis nous sommes rentrés.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Bronte>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Pistacchio_Verde_di_Bronte

Et voilà nous sommes de retour à notre appartement à *Catania*, qui n'est déjà plus notre appartement parce que notre location est terminée, nous récupérons nos sacs, disons *arrivederci* à nos amis, et nous promenons un peu dans le centre historique déjà bondé de gens qui font la *passeggiata* (« Non, mais... y a-t-il quelqu'un qui travaille dans cette ville ? Je trouve qu'ils en font trop. »). On présente sur grand écran certaines activités à venir dont les spectacles au théâtre grec de Syracuse. Tiens donc, on y jouera *Hélène* d'Euripide et *Lysistrata* d'Aristophane, et Luca Zingaretti, le comédien qui crée le *commissario Montalbano*, y jouera itou²³. Dis donc : ils en font trop ; je suis un peu triste de devoir manquer tout cela.

<http://www.indafondazione.org/it/>

Nous mangeons dans un petit restau sympathique qui imite un restau américain avec des burgers et des frites et des cocas qui coûtent plus cher qu'une bière, nous nous rendons à la gare et nous prenons le train pour rentrer alors que le Soleil se couche dans un ciel un peu voilé.

Avant de continuer le récit, je dois me confesser. À *Catania*, dans la gare de train, j'ai volé l'État italien. Voici comment j'ai commis mon crime. Dans les arrières de la gare de train, les autorités ont installé une porte en verre qui protège la section des toilettes des inévitables truands. Il faut payer un euro par personne pour entrer par la porte automatique. Puis,

23. Décidément, celui-là se trouve partout dans ce récit. J'aurais dû deviner ce qui allait arriver à la longue.

après avoir fait ses besoins, on ressort par la même porte. Mais, *siamo in Italia*, et les choses sont toujours plus intéressantes qu'elles ne paraissent à première vue ; et les gens se regroupent, le premier met un euro et trois rentrent d'un coup. Mais nous avons vu mieux encore : cette fois, il y avait un Italien et deux Américains derrière lui, qui attendaient, l'Italien l'œil aux aguets, les Américains euro en mains et incapables de saisir pourquoi le premier n'avancait pas. (Les pauvres innocents ! Comme c'est *bello ma stupido* un étranger.) Muriel a tout de suite compris : elle s'est placée derrière le *bouffonne italiano* et devant *i bouffonni americani*. Un utilisateur est sorti, et avant que la porte ne se referme, l'Italien s'est glissé à l'intérieur sans payer, suivi de Muriel qui m'a dit de me presser : obéissant comme toujours et admiratif dans ma lenteur physique et mentale, j'ai suivi alors que Muriel tenait la porte ouverte en bloquant l'œil magique. Quand la porte s'est refermée derrière moi, les deux autres pauvres épais, ils ont dû voter pour Trump, attendaient toujours, mais admiraient à leur tour. Je termine en me justifiant un peu : faire payer des gens honnêtes qui ont besoin de faire pipi, même quand on offre des chantepleures de chez Dyson, une compagnie canadienne, c'est en faire trop, et l'État italien mérite le comportement des truands que nous avons été.

https://youtu.be/R_4d4fRRv48

Je vous avais promis de parler du train après avoir parlé de l'autocar. Mais au fond, je n'ai rien à dire : rouler en train ressemble plutôt aux avantages de

l'autocar, en ce qui a trait au point de vue, mais en mieux parce qu'on traverse les paysages plutôt que de les longer et qu'on a plus de place pour s'étirer et qu'on peut faire pipi quand et autant qu'il le faut (et on ne paie pas). En tout cas, je suis triste qu'on n'en ait pas plus par chez nous. Seul bémol, une fois que nous avons quitté le train régional à Syracuse pour prendre un *trenino* tout à fait automatisé durant la dernière partie de notre voyage de retour, j'ai eu une bonne dose de la règle européenne : un haut-parleur assez peu clair et plutôt agressant qui donne une information en italien, suivie de la même information en anglais avec un accent anglo-robotique bien net. Quelle comédie que ce Brexit ! La langue générale de l'Europe sera un anglais qui n'appartient pas à un seul pays de la communauté européenne. C'est si drôle que j'ai hâte : ils en font vraiment trop, ces Européens. Bientôt la langue européenne, non, mondiale ne sera pas l'*English*, mais le *Globish* que j'ai entendu 20 fois entre *Siracusa e Sampieri* alors que les paysages passaient invisibles sous nos yeux qui cherchaient en vain à voir par-delà la vitre d'un wagon trop éclairé et d'un extérieur sans lumière. Vous ne trouvez pas qu'on en fait trop ?

En tout cas, nous sommes passés à côté de la ville d'*Avola*. Ne le dites pas à *Maria Rosaria* à *Cava d'Aliga*, mais nous cherchons à revenir, mais en nous longeant ailleurs, mettons à *Donnalucata*, ou à *Avola*. Ce dernier choix serait intéressant parce qu'on se rend plutôt vite et sans difficulté à *Siracusa*, *Catania*, *Messina* et à toute la côté nord de l'île, qui est bien desservie par les trains. Enfin, nous verrons plus tard.

Mais, chut, par un mot à *Maria Rosaria*. Je ne veux pas la blesser.

Et puis, nous arrivons à *Sampieri*, dans les champs, dans le noir, et après une minute nous voyons les phares de l'auto de *Michele*, venu nous chercher. « *Sto arrivando* » avait-il écrit dix secondes avant de se montrer. Donc il textait en conduisant dans le noir, le coquin. Vraiment, il en fait trop. Et nous voilà à *Cava d'Aliga*, dans *la Casa sopra la mare* (c'est son nom, vous l'ai-je dit : c'est écrit sur le mur en entrant), soit chez nous quoi. Et il fait bon de retrouver ses choses et de commencer le deuxième tiers du voyage.

Avec tout cela, nous sommes arrivés à la fin du premier tiers du voyage : c'est le 33^e jour d'un périple (hum ! les mots prétentieux : j'aime ça, vous avez remarqué ?) de 99 jours. Ouf ! Il n'en reste que 66 pour que soit terminé mon projet d'écriture. Car il y a depuis le début un projet, mais qui dépend de l'assiduité et de l'inspiration. Je suis le premier surpris de mon assiduité : jusqu'à maintenant, en tout cas, ça va. Et je suis surpris encore plus peut-être de mon inspiration ; mais là, je reprends et me reprends, je suis franchement surpris. Presque tous les matins, je me dis en finissant : « Mais je n'ai rien à raconter pour demain ; quand la journée se déploiera, y aura-t-il de quoi ; que vais-je faire quand le banal deviendra trop banal pour être dit ? » Et puis la journée commence, et quelque chose arrive, ou on dit un mot, ou je me souviens de quelque chose qui est arrivé lors d'un autre voyage. Et je note, et je pense à autre chose qui est lié. Et en me couchant, j'ai quelques débuts de phrases : il faut les compléter, il faut le mettre en ordre (ha, ha,

ha : je sais l'expression est risible), il faut espérer que les mots ne seront pas trop *moustache*. Je dors et la nuit porte conseil. Et au petit matin, je me lève et j'écris. Puis, je me recouche. Muriel se lève, lit, et corrige. Je relis, et je vous l'envoie. Enfin, c'est ce qui est arrivé 34 fois, et même 35.

Mais comme je dis, c'est un projet. Si je tiens bon, je sais déjà l'essentiel de la livraison 54^e, qui est déjà à demi écrite. Et surtout peut-être la livraison 69^e qui doit servir de synthèse et que j'écris itou, ou plutôt que je récris à mesure. Puis, j'ai en tête depuis le début deux livraisons grecques (car après *la Sicilia e la Calabria e l'Apulia*, soit l'ancienne *Magna Græcia*, il y aura une partie grecque). J'ai même en tête les livraisons du retour à Québec. Vous ne connaissez pas la *Magna Græcia*? Voyons.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Grande-Grèce>

Je sais que je veux en faire trop. Peut-être, avez-vous raison ; peut-être ai-je raison de trouver cela excessif. Cela me rappelle la fois où le grand *Marcello Mastroianni* répondait n'importe quoi à une intervieweuse sérieuse et sympathique. Le *maestro Federico Fellini* lui a dit : « *Marcello, non fare il bouffonne.* » Il en faisait trop.

Livraison trente-cinquième : les aventures de Gérald et de Muriel, et d'Adam et d'Ève (28 avril).

ἠθικὴν δὲ χρῆ τὴν διήγησιν εἶναι: ἔσται δὲ τοῦτο, ἂν εἰδῶμεντί ἦθος ποιεῖ. ἐν μὲν δὴ τὸ προαίρεσιν δηλοῦν, ποιὸν δὲ τὸ ἦθος τῶ ποιὰν ταύτην, ἢ δὲ προαίρεσις ποιὰ τῶ τέλει: διὰ τοῦτο δ'οὐκ

ἔχουσιν οἱ μαθηματικοὶ λόγοι ἤθη, ὅτι οὐδὲ προαίρεσιν – τὸ γὰρ οὐ̃ ἔνεκα οὐκ ἔχουσιν – ἀλλ' οἱ Σωκρατικοί: περὶ τοιούτων γὰρ λέγουσιν.

Les mœurs doivent jouer un rôle dans la narration. C'est ce qui aura lieu si nous voyons ce qui lui donne un caractère moral. D'abord, c'est de faire connaître son dessein : on reconnaîtra quel est le caractère moral en apercevant quel est le dessein ; et l'on reconnaîtra quel est le dessein d'après le but auquel tend l'orateur. Ce qui fait que les discours mathématiques n'ont pas de caractère moral, c'est qu'ils ne comportent pas non plus une détermination. Car il n'y a rien en eux qui les motive. Mais les discours socratiques en ont, attendu, qu'ils traitent de questions qui portent ce caractère.

Aristote, *Rhétorique* III.16.8

Le thème propre, unique et essentiel de l'histoire du monde et des hommes, celui auquel sont subordonnés tous les autres, c'est le conflit entre l'incroyance et la foi.

Goethe, *Notes et dissertations pour aider à l'intelligence du Divan occidental-oriental*

Pendant que nous étions à *Catania*, il s'en est passé des choses chez nous, c'est-à-dire à *Cava d'Aliga*. Et d'abord, il a fait chaud pendant deux jours, très chaud. Comme disait *Michele* quand nous sommes arrivés : « Le printemps froid, anormalement froid, que nous avons connu est fini : l'été est vraiment, enfin, arrivé. » En somme, pendant qu'il faisait encore un 20° respectable à *Catania*, il faisait 30° et 31° sur la côte à peine 100 kilomètres plus loin.

Mais en plus, *Maria Rosaria* est arrivée de Milan où elle travaille, et elle a travaillé pour le plaisir dans son jardin, celui qui sépare les deux maisons, la sienne et la nôtre, afin de le nettoyer pour l'été : *tutto è pulito oggi*. Mais elle a attrapé froid (attraper froid par 30°, c'est ce que sait faire une Sicilienne). Pour jouer avec la

question, voici un texte qui se prétend scientifique, mais qui n'est qu'un texte qui s'adresse à notre foi en la déplaçant de la Bible, vers les nouvelles Bibles, et surtout les œuvres de Satan Internet.

https://www.francetvinfo.fr/sante/maladie/grippe/peut-on-vraiment-attraper-froid_1905189.html

Mais je reviens à *Maria Rosaria*. Surtout, surtout, elle est devenue très inquiète pour nous, ce qui a sans doute ajouté à sa fièvre. Car *Franco* du *Crai* semble avoir fermé boutique. Je dis semble, parce que *Maria Rosaria* et les habitants de *Cava d'Aliga* n'en savent rien. C'est arrivé le jour de notre départ, et l'établissement n'est toujours pas ouvert. Je commence à comprendre pourquoi *Franco* était toujours sur son *telefonino* et pourquoi un jour il était joyeux et parlait, et même trop, et l'autre il était taciturne. En tout cas, personne ne sait si, ni quand, il ouvrira de nouveau son *supermercato*.

En tout cas, hier matin, *Maria Rosaria* est arrivée avec tout plein de citrons pour nous. C'était une façon de nous préparer aux nouvelles. Elle nous en a parlé en s'excusant à tout moment. Et nous avons discuté des différentes façons de régler le problème : nous ne sommes pas sans moyen et encore moins sans sympathie. En tout cas, nous avons fait la liste des moyens pour nous fournir tout ce qu'il nous faut, et d'abord le *Crai* qui se trouve à un kilomètre dans le village d'à côté, *Arriza*, qui se trouve derrière la *spiaggia di Bruca*. Nous sommes d'ailleurs allés sur les lieux avec elle : nous avons fait le plein de provisions pour la semaine. C'est dix fois plus grand que chez *Franco* et

l'éventail des produits est donc bien plus grand lui aussi. Nous nous sommes entendus pour que nous utilisions son auto une ou deux fois par semaine le temps de faire des emplettes selon nos besoins. Et puis *basta*.

Au sujet des citrons cadeaux, on pourrait se moquer d'elle, ou on pourrait s'en servir pour mesurer son émotion. Quand nous sommes arrivés il y a un mois, elle nous en avait offert deux comme cadeau de bonjour. Puis, quand elle est revenue il y a semaines, elle en a apporté trois ou quatre encore attachés à la branche d'un de ses arbres. Mais là, il y en avait un plein sac. Je trouve cela à la fois pathétique, comique et sympathique. Certes, je pourrais recevoir tout cela, avec le mépris du pion de salle d'études, qui décide comment chacun devrait vivre, réagir et se comporter²⁴. Mais sa détresse était réelle et le problème est déjà à demi résolu. Nous tenterons notre première escapade automobile bientôt (oh ! l'aventure ! descendre la côté de la *via Francesca di Rimini* en accélérant comme tout bon citoyen de *Cava d'Aliga*, tourner à droite sur la *strada regionale*, ou *provinciale*, rouler pendant un kilomètre, tourner à gauche pour entrer dans le grand stationnement. Puis, on fait le tour du négoce par l'arrière, on embarque de nouveau sur la *strada regionale*, on traverse *Cava d'Aliga*, et en faisant le tour de la dernière pointe, on monte en tournant serré deux ou trois fois. (Ou on fait un autre petit bout de chemin et on entre sagement par l'entrée officielle

24. J'avais pensé ajouter deux autres similitudes, mais je trouvais que ça faisait trop méchant et impie. Je vous les montre ici : « de l'archevêque, et à la limite du garde chiourme. » Ouais, c'était de trop.

du village.) C'est digne d'Ulysse quittant l'île de Calypso, ne trouvez-vous pas ? Je pense que je filmerai le tout pour vous l'envoyer. Remarquez que je me moque, mais la caisse de *Maria Rosaria* (dont elle nous a montré les secrets) sera conduite par Muriel parce qu'elle n'est pas une voiture automatique, je ne sais pas comment conduire une auto manuelle. Hahaha ! Je l'ai échappé belle encore une fois. De plus, nous allons contacter *Michele* pour avoir une solution de rechange : si Mu trouve cela trop stressant, nous louerons ses services pendant le mois pour aller au grand *Crai*. Et puis qui sait, *Franco* fera peut-être une nouvelle apparition et le petit *Crai*, le *Crai* tout à fait local, si pratique mais moins fourni, ouvrira de nouveau.

La situation critique a eu des effets secondaires excellents : *Maria Rosaria* nous a présenté son amie *Patrizia* qui vit au bout de la rue et qui nous servira de personne ressource pour régler tous les autres problèmes éventuels. (*Siamo in Italia, dunque...*) Les deux femmes ont beau être des amies, elles sont si différentes que c'en est comique : une mince et inquiète de nature, l'autre ronde et expansive et drôle et optimiste. Une sorte de duo Laurel et Hardy, mais féminin, mais italien, mais sicilien. Ça ne faisait pas dix secondes que nous la connaissions que *Patrizia* nous offrait deux et trois fois du café, puis un verre d'alcool, puis un verre d'eau parce qu'il faisait chaud, trop chaud, *ma allora caldo caldo*, et puis nous avons eu une description animée de qui elle était et où son enfant étudiait (l'école tout près), le tout préparé par l'affirmation qu'elle ne pouvait pas parler un mot d'une autre langue que l'italien, et que nous allions devoir nous entendre couci-couça, mais que ça irait, elle en

était sûre. Et puis à la fin, il y a eu des bisous pour *Maria Rosaria*, des souhaits de *guarigione pronta*, des conseils précis pour les jours à venir (une grippe, enfin, ça se traite comme ceci et non non comme cela : vous voyez le genre et donc devinez les détails sans que je ne les donne...), puis des bisous pour Muriel, une poignée de main pour moi (ou peut-être des bisous, je ne me souviens plus, les choses allaient si vite autour de cette femme tourbillon), et nous sommes partis. Je crois bien que nous survivrons : *Patrizia* ne permettra pas que les choses n'aillent pas comme il faut. *Tutto sarà a posto*.

Ici, je tiens à remercier Victor, Rosanna, Achille, Léopold, Atika, Ulysse, Théodore, Juliette, Henri, Laurent, Leïla, Alicia, Édouard, Béatrice, Héloïse et Paul-Émile. Il suffit de mentionner qu'on a des enfants et surtout une smala de petits-enfants pour qu'on devienne intéressant, voire héroïque. Ils servent de pont humain entre les gens d'un certain âge : un pont de sympathie, un pont d'intérêt, un pont d'étonnement. Et nos informations sur nos vies ont fait que *Maria Rosaria* nous en a compté pas mal sur elle-même. Nous vivons donc dans la maison que son *nonno*, un Palermitain comme elle (et si elle était fille d'un mafieux ! ce serait trop bon), a construite en deux temps. Elle est devenue une Milanaise sur le plan professionnel (elle est professeure d'éducation physique par là-bas depuis une vingtaine d'années), mais elle est encore une Sicilienne, et plus exactement une Sicilienne du sud : *Cava d'Aliga* est son refuge, à elle et à son frère. Elle vit pour le moment chez son frère, et

nous louons sa propre maison où visite ses enfants, sans doute durant la haute saison²⁵.

Sicilienne encore malgré ses nombreuses années à Milan, ai-je dit, où elle mène sa vie professionnelle et où se trouvent ses enfants. Et vous doutez ? et vous demandez des preuves ? J'en ai, figurez-vous. Alors que nous finissions notre tournée du gros *Crai d'Arizza*, alors que Muriel plaçait les choses sur le comptoir pour être décomptées, alors que je retournais dans les allées pour chercher quelque chose que nous avons oublié, elle a empêché que nous achetions certaines boîtes de tomates et est partie à la course. Je l'ai donc rencontrée dans les allées et elle m'a dit qu'il ne fallait pas acheter *questa roba*. Et pourquoi ne le devrais-je pas, ma chère ? « *Perché non è buona roba. — Ma è una passata italiana. — Sì, sì, ma non è siciliana.* [Et c'est dit avec une *smorfia* qui en dit plus long encore.] *Ah ! quella qui è la vera roba !* » Et je prends et je vérifie : bien oui, c'est un produit sicilien. DONC c'est bon : ces fichu Milanais (*tutti ladri*) me te vous nous larguent de la camelote, et il y a des tomates qui ne sont pas des vraies tomates, et les tomates siciliennes faites par des Siciliens et préparée par des Siciliens pour des Siciliens sont de vraies tomates. Il me semble que les choses sont claires, et que la *rectification* de la *passata* dit qui *Maria Rosaria* est au fond du fond d'elle-même.

Avant que n'arrive *Maria Rosaria* avec ses nouvelles, et que je ne sois emporté pendant quelque temps dans le tourbillon des décisions et des initiations, au matin

25. J'ai compris plus tard que j'avais mal compris certains détails. Mais bon, ça ne vaut pas la peine de corriger.

donc, je me suis réveillé avec une phrase dans la tête. « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. » Et je me suis dit: « Tiens donc ; c'est mon thème encore une fois et même dit trois fois. »

Je lis ce passage et je le remets dans son contexte sans avoir le texte sous les yeux et surtout sans le relire avec attention. Les théologiens aguerris trouveront à redire à cette façon de faire. Laissons-les critiquer : il y a des gens qui cherchent la puce pour prouver qu'ils sont supérieurs ou que les autres sont nuls. J'accepte ce jugement épiscopal ou dogmatique, mais je cherche à comprendre comme le ferait un honnête paroissien qui entend ces mots depuis le prêche du dimanche. Et puis de fait, c'est dimanche, et faisons comme si j'étais cet honnête paroissien qui comprend avec les moyens du bord et un certain respect pour ce qu'il entend.

Et d'abord, je note ce que ne remarque pas la grande majorité des gens qui lisent la *Genèse* par piété ou par impiété : le récit de la Création est en fait deux récits, l'un qui est le miroir de l'autre, sans doute, mais qui, dans les détails proposés, le ton employé et le public visé, sont bien différents. Au fond, quand j'y pense les deux disent la même chose tout en étant différents : ils sont un couple. Bernard, mon ami, dit que le premier a été écrit après le second dans le temps historique et surtout qu'il suppose l'existence de la philosophie, ce que ne fait pas le second. Dans ces mots déjà cités, qui ressemblent à ceux d'un professeur un peu ennuyant qui compte les jours qui passent (et Dieu dit, premier jour ; et Dieu dit, deuxième jour) il n'y a rien de bien humain, Dieu n'est qu'une parole, une

sorte de *logos*, puissant sans doute, mais presque mécanique, tout arrive comme prévu, si ce n'est qu'on prend la peine d'abaisser le Soleil, la Lune et les étoiles en les plaçant après les plantes, ce qui est une façon d'humilier l'astronomie, cette première fierté des philosophes grecs.

Au contraire, le second récit est vivant ; c'est un récit justement et non une leçon sèche : Adam a des besoins sexuels, il se dispute avec sa femme devant un juge, qui se promène dans son jardin, et il apprend qu'il devra bosser, souffrir et mourir : en somme, il est comme la plupart d'entre nous. Bin oui, la Bible est un livre plein de drames humains, et cela dès les premières pages : ce n'est pas pour rien que ce livre a tant inspiré les artistes. Et d'abord Adam et Ève étaient nus, et vous pensez que ces coquins allaient laisser passer une occasion semblable ?

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_\(Dürer,_1507\)#/media/File:Albrecht_Dürer_-_Adam_and_Eve_\(Prado\)_2.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_(Dürer,_1507)#/media/File:Albrecht_Dürer_-_Adam_and_Eve_(Prado)_2.jpg)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_\(Cranach\)#/media/File:Cranach,_adamo_ed_eva,_uffizi.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_(Cranach)#/media/File:Cranach,_adamo_ed_eva,_uffizi.jpg)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_\(Rubens\)#/media/File:Peter_Paul_Rubens_004.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_(Rubens)#/media/File:Peter_Paul_Rubens_004.jpg)

Et mon préféré, le plus dramatique.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_chassés_de_1%27Éden_\(Masaccio\)#/media/File:Masaccio,_The_Expulsion.jpg](https://fr.wikipedia.org/wiki/Adam_et_Ève_chassés_de_1%27Éden_(Masaccio)#/media/File:Masaccio,_The_Expulsion.jpg)

Oh, et puis faites le tour par vous-mêmes : il y en a plus de 300.

<https://www.pinterest.fr/kerdualais/adam-et-eve/>

Mais je reviens à ma phrase mystérieuse. Dans le premier récit, soit le second dans le temps, la phrase brillante, qui m'est venue hier matin, dit ou bien un universel (Dieu fait l'homme), ou bien un duel (il fait l'homme en homme et femme), et il dit pour le moins qu'il y a à la fois l'espèce humaine et les deux sexes. Or il dit juste avant l'essentiel, soit que l'humanité, ou l'être humain, ou que la femme et l'homme sont connectés à Dieu comme une image l'est à son modèle. Du coup, cela explique pourquoi dans le second récit, qui était le premier dans le temps, Dieu fait parader la création devant Adam qui la nomme, ou en nomme les parties. C'est Adam qui invente la langue pour ainsi dire parce qu'il est comme le Dieu de la première leçon, celui qui dit. Et si Dieu est le créateur, Adam est pour ainsi dit créateur par imitation.

Par ailleurs, le modèle est si près de son image que la multiplicité de l'image affecte l'unité de Dieu modèle de l'homme : Dieu qui est un depuis le début, dit soudain *nous*, et il le fait au moment précis où il crée l'homme, ou le fait homme et femme. Je ne vous dis pas ce qu'Augustin a fait de ce pluriel qui apparaît au tout début du texte qui parle d'un seul Dieu créateur de tout ce qui est qui pourtant se parle à lui-

même comme s'il était un pluriel et même qui se dit lui-même une seule fois, mais pour se dire au pluriel. On pourrait conclure que c'est la semence qui a donné à la longue son *De Trinitate*. Et c'est un duel qui est cette semence, un duel semence d'un trio. (Je ne sais pas si l'hébreu avait un duel, mais je vois bien que le texte essaie de dire un duo qui est un et un un qui est plusieurs.)

Bon, j'arrête : le soleil se lève sur la baie devant *Cava d'Aliga*. Comme la première fois qu'il s'est levé après la Création. Hahaha !

P.S. N'y a-t-il pas quelques-uns, disons deux ou trois, qui seraient prêts à lire le traité d'Augustin portant sur la Trinité avec moi cet été ? Je demande cela comme ça... Mais il me semble qu'il serait dommage de ne rien faire que de cuire sous le soleil, assez chaud quand même, de l'été québécois. On ne peut pas passer tout son temps à rouler à vélo et à regarder des films à Rad-Can.

Livraison trente-sixième : en revenant de *Donnalucata* (29 avril).

"But I thought it was right, Elinor," said Marianne, "to be guided wholly by the opinion of other people. I thought our judgments were given us merely to be subservient to those of our neighbours. This has always been your doctrine, I am sure." / "No, Marianne, never. My doctrine has never aimed at the subjection of the understanding. All I have ever attempted to influence has been the behaviour. You must not confound my meaning. I am guilty, I confess, of having often wished you to treat our acquaintance in general with greater attention; but when have I advised you to adopt their sentiments or conform to their judgement in serious matters?"

« Mais je croyais qu'il est juste, Elinor, dit Marianne, d'être guidée tout à fait par l'opinion des autres. Je croyais que nos jugements nous avaient été donné seulement pour être soumis aux jugements de nos voisins. C'est cela qui a toujours été ta doctrine, j'en suis sûr. » / « Non, Marianne, jamais. Ma doctrine n'a jamais visé la sujétion de l'entendement. Je n'ai tenté d'influencer que le comportement. Il ne faut pas que tu te trompes sur le sens de mes interventions. Je suis coupable, je le confesse, d'avoir souvent voulu qu'en général, tu traites nos connaissances avec plus d'attention ; mais quand t'ai-je suggéré d'adopter leurs sentiments, ou de te conformer à leur jugement dans les matières sérieuses ? »
Jane Austen, *Sens et sensibilité*, chapitre XVII.

C'est vrai, j'aime Jane Austen ; c'est vrai que cet amour est, peut-être, trop grand ; c'est vrai, j'en suis fatigué à la longue. Mais bon, j'aime d'autres romanciers. Mettons le terrible Laclos. Ou le méchant Houellebecq. Mais il y a aussi Kundera dont j'ai lu les romans, tous les romans, plusieurs fois. Et hier après-midi durant notre longue promenade à *Donnalucata*, aller-retour, au soleil, sous le ciel bleu à la manière du Manitoba, à côté d'une mer qui battait le sable nettoyé (mais oui, on continue de faire une beauté à cette plage que les truands ont salie [il reste beaucoup à faire, mais c'est déjà beaucoup mieux]), je parlais à Muriel paresseusement de telle groupe d'enfants qui jouaient dans l'eau, de ces jeunes hommes qui s'exerçaient au volleyball pour mieux impressionner leurs copines (non, mais, qu'ils sont sexistes, ces Siciliens), ou du vieux couple assis sur le sable le regard vague tourné vers la mer et leur passé, mais en même temps, je pensais à Kundera. Et cela, refait et réorganisé a donné ceci. Car jongler, je vous l'ai dit dès le début, c'est aussi un évènement.

Un de mes livres préférés est le roman de Kundera *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Si j'aime ce roman, cela ne signifie pas que j'approuve la philosophie, ou l'idée de l'existence, qui pointe à travers les inventions de cet athée érotomane, qui peut-être ne se brosse jamais les dents. Il y a en France une véritable école littéraire Kundera, ce qui veut dire qu'il exprime certaines des idées les plus fortes de notre temps et que d'autres le suivent sur les sentiers littéraires qu'il est le premier à avoir battus. (Je pense à Houellebecq le féroce ou à Duteurtre le gentil.) Or le danger qui guette les hommes de tous les temps est de prendre les idées de leurs temps pour la vérité avant d'avoir réfléchi sur elles. Il m'intéresse moins qu'on imite Kundera que de me rendre compte qu'on ne réfléchit pas assez sur ce qu'il met devant nos yeux dans ses romans puissants. Or une des idées les plus importantes de Kundera est exprimée dans le titre paradoxal de son roman le plus connu. L'être est insoutenablement léger de plusieurs façons selon l'auteur, mais il y a au moins une forme de légèreté qu'il est important de souligner, me semble-t-il.

Chaque jour de la vie est fait de mille et une décisions, lesquelles sont presque toujours légères : on ne décide que rarement de sa carrière ou d'une question de vie, ou de mort, et l'aide à la mort gérée par les fonctionnaires de l'État demeure quelque chose d'exceptionnel ; 99,999999999999999999 % de nos décisions sont pour ainsi dire insignifiantes ou légères. Par exemple, se promener sur une plage au soleil en ne faisant à peu près rien est le résultat d'une décision bien peu importante. Mais au cœur même de cette insignifiance, ou légèreté, de la vie de tous les jours se

trouvent tapies toutes les grandes décisions de sa vie. Par exemple, on décide de se payer une pizza un soir et en chemin vers le restaurant, on rencontre la personne qui sera l'amour de sa vie, une personne qu'on n'aurait jamais rencontrée autrement. Il est assez clair que cette légèreté de l'acte (choisir d'aller manger une pizza et dans ce restau-ci) est insupportablement importante pour peu qu'on y pense. Elle est lourde au moment même où elle est légère. Mieux encore, elle nous séduit par sa lourde légèreté elle-même : parce que la rencontre est si aléatoire, elle conduit à croire que la vie, ma vie, est pour ainsi dire magique, et du coup tragique, parce que fragile : le tout de mon je est irrationnel ou donc imprévisible et donc spécial.

Or l'insoutenable légèreté des existences humaines apparaît d'une autre façon encore. Car il y a aussi ceci qui arrive à tout moment : parce que telle personne qu'on aime a un grain de beauté sur la joue, disons, les grains de beauté en général deviennent tout à coup significatifs ; un détail devient une loi de la vie. ce qui est une autre façon de trouver de la lourdeur (de l'importance) au cœur même de la légèreté.

Il y a pourtant une dimension supplémentaire à cette vérité qu'il faudrait signaler, et que Kundera laisse sans voix, me semble-t-il. Une fois qu'on a reconnu le mystère au cœur de l'existence, il ne faut pas en rester là. Il ne suffit pas de regarder, ébaubi, l'extraordinaire contingence de son existence et d'en faire le début, le milieu et la fin de la méditation sur la vie. Ce serait en rester à une sorte de romantisme satisfait, et souvent satisfait des insatisfactions mêmes de la vie, de ma vie, moi dans mon indicible et si importante individualité authentique spéciale et irremplaçable. Il y a au cœur de

ce mystère des choses qu'on peut comprendre au moins un peu, il y a, par exemple, des choix faits par le passé qui étaient bel et bien mystérieux, mais qui s'avèrent mauvais et qu'il faut corriger, ou tout le contraire ; on en saisit la bonté au moins partielle, qu'on en comprenne l'origine ou non. Quel que soit le mystère de l'insoutenable légèreté de l'être humain que chacun est, il y a un exercice qui est possible et qui, s'il est abandonné, fait de chacun un humain moins humain : l'exercice de son intelligence, l'enracinement de sa réflexion dans les faits et la tentative d'être cohérent font partie de la soutenable rigueur de la vie humaine. En somme, j'aime bien Houellebecq, mais je préfère et depuis toujours ma chère Jane, la rationaliste impénitente. Ou ce clown magnifique qu'est Xénophon, le présentateur du clown en chef, Socrate.

C'est assez, et je passe des choses insupportablement légères aux choses légères pour de vrai : je vous raconte un peu ce qui s'est passé hier. Au fond, il n'y a eu rien ou presque entre 8h, où les chiens ont chanté avec l'angélus, jusqu'à midi. Il y a eu la *colazione* sans doute, mais Muriel avait à faire, et je me remettais du voyage à *Catania*. *Mi dispiace viaggiare quando sto viaggiando*. Car la seule figure d'un voyage qui me plaît en vérité, c'est quand je ne suis pas en train de voyager. Enfin, je me comprends, même si je me contredis. Et nous venons d'entamer le deuxième mois du voyage, la partie où nous ne voyagerons peu. Et je me suis refait les forces en somnolant, en faisant des mots croisés et des sudoku (est-ce qu'on met un s au pluriel ? je ne me souviens plus : mettez-en un s'il en faut un), et en lisant un peu. J'ai retrouvé *Elena Ferrante* avec plaisir.

Mais quand je ne fais rien, j'aime bien me promener beaucoup. (Nouvelle contradiction ? Soit. Mais moi, je me comprends toujours.) Or il nous manquait du vin et il fallait refaire le plein d'euros, et le *Crai* local était fermé, et à *Donnalucata* il y a un caviste *Pallavicino* où nous aimons acheter et une distributrice de billets que nous avons déjà utilisée. Deux bonnes excuses pour partir, sous le soleil de midi. (Bon, c'est un peu fou, mais je veux marcher, et Muriel est *game*, comme on dit par chez nous, ou *in gamba*, comme on dit par ici. Même s'il faut qu'elle ménage sa monture comme elle ajoute chaque fois.) Nous sommes partis donc et avons marché lentement après avoir averti *Maria Rosaria* de notre départ. Nous la verrons quand nous reviendrons après 4 bonnes heures sur la plage.

Une fois arrivés à *Donnalucata*, nous avons vu *Guglielmo* devant sa *casa* : nous lui parlerons d'une location possible en revenant, avons-nous décidé. Le caviste avait fermé deux minutes avant que nous n'arrivions. Tant pis, nous irons au *Voi* pour profiter de ses vins moins locaux, et pour se faire faire un *panino* tant qu'à y être. Et voilà ce que nous avons fait. Nous avons mangé sur la petite place qui donne sur la plage et la *passaggiata lungomare* qui porte le nom, inévitable en ce pays, de *commissario Montalbano* (en somme, tout village de l'île, toutes ville sicilienne a un *via Garibaldi*, mais aussi un rappel de la célèbre série : les historiens et les téléphages sont servis, les uns et les autres).

Le *sportello bancare automatico* se trouvait sur le chemin du retour. (Les Italiens appellent cela un *bancomat*. Excellent.) Moins excellent : sans doute,

parce que nous sommes en fin de semaine ²⁶, la carte de Mu a été refusée, alors que nous avions retiré de l'argent du même *bancomat* il y a deux semaines ²⁷. Bon, faudra aller à *Scicli* demain ou après-demain ou revenir par ici : décidément, la vie est insupportablement légère.

Oh la la ! Les échecs s'accroissent : *Guglielmo* n'est plus devant sa maison. Mais sa maison me paraît encore plus belle et attirante qu'avant. Mais je vous répète, ne dites rien à *Maria Rosaria*. Ces Siciliens sont fiers et susceptibles. La chose la plus légère devient insupportable.

En tout cas, en revenant sur la même plage, avec une brise légère dans le dos cette fois, nous revenons à temps pour la rencontre avec *Maria Rosaria*. Et même Mu a le temps de prendre une douche, ou presque le temps. Car voilà que *Maria Rosaria* sonnait en bas. Je suis descendu : elle était là avec son amie *Giovanna* : elles étaient *un po in fretta*, parce qu'elles partaient sous peu pour l'aéroport de *Comiso* avec *Michele*. Elle m'a donné les clés... du jardin en me montrant comment m'en servir. (C'est un peu broche à foin cette fermeture, mais c'est fonctionnel : il suffit de savoir comment faire.) Et elle m'a fait visiter son jardin, et Muriel nous a rejoints après quelques minutes. « Voici l'origan, et le romarin ; vous en prenez quand vous en voulez. Évidemment, les citrons, il y en a trop : vous en

26. Ce n'était pas la raison ; nous avons compris plus tard que ce *Bancomat* n'était pas du type qu'il fallait ; en Italie, il y en a, fouillez-moi pour savoir pourquoi, de deux sortes.

27. Encore une fois, je me trompais : ce n'étais pas le même *Bancomat* ; celui que nous avions utilisé qui lui ressemble comme deux sous se trouvait sur la rue en dessous.

prenez à volonté aussi. Et voilà mes trois avocatiers qui donnent des fruits à différentes périodes. Et mon bananier, et mon limettier, et ma vigne, et ici, je tente de partir un litchi, mais c'est bien difficile. » (Tout ceci en italien parce que nous lui avons demandé de s'en tenir à cela.) Mais à mesure que la visite se faisait, elle glissait vers le français pour se reprendre, pendant que *Giovanna* y allait de commentaires dans un anglais approximatif, et que je répondais aux deux en italien (*Vabbe', grazie, carino, che bello, Dio mio*, et ainsi de suite avec quelques tentatives plus longues et plus complexes évidemment) et que Muriel s'essayait itou. Une vraie tour de Babel... Ou plutôt une image de la découverte de la langue dans un jardin d'Éden. Car *Maria Rosaria* a bossé fort et la profusion ridicule de son *orto* a été, un peu, mise en ordre. Et puis, nous sommes entrés chez elle, et elle nous a parlé de ses deux *figlie*, et de son appartement à *Milano*, et de son autre *orto* par là-bas : *la meteo li è continentale*, a-t-elle dit toute fière, *ma il mio orto è siciliano*.

Ma stava partendo, et *Michele* arrivait pour les aider à partir justement : il les conduisait à *Comiso* pour prendre l'avion qui les mènerait à *Milano*, *Giovanna* et *Maria Rosaria* avaient cours le lendemain lundi (et donc ce matin). Elle nous a laissé les clés de l'auto, nous promettons de noter tous nos déplacements qui consisteront à aller au *Crai* d'Arizza, elle dit : « *Vabbe', vabbe'. Voglio que voi siete contenti. Torno il 31 di maggio et vi dirò arrivederci allora.* » Et puis, c'est un bonjour à *Michele*, l'*autista di tutti*, et cette fois j'en suis sûr, bisous de Mu pour *Michele*, *Giovanna* et évidemment *Maria Rosaria*. Me tenant sur mon quant à soi bien connu (je ne me vautre qu'en

écrit), je donne la main à tout le monde. Et ils partent, et nous rentrons chez nous, qui semble un peu plus chez nous grâce à la gentillesse affectueuse de cette petite femme.

Bon, Muriel a préparé la suite du voyage et en particulier le passage de *Brindisi* à Patras en cabine pour la nuit de la traversée. Et j'ai pris une douche à mon tour, et j'ai préparé le repas en regardant distraitemment la télé. Saviez-vous qu'on peut regarder *CSI New York* même à *Cava d'Aliga*? Et Gary Sinise, ce bon comédien, que fait-il dans une émission aussi poche? Il fait de l'argent, expliquez-vous en dénonçant cet Américain capitaliste. Mais oui, je le sais. Mais les explications marxistes ne sont que le revers des explications capitalistes, et elles ne touchent pas le fond des choses. Pourquoi accepte-t-il en tant qu'artiste qui a du talent de cacher son talent dans une série qui n'est qu'un chapelet de petits tours de piste faciles? Mais je cesse de m'énerver, et je passe aux choses importantes : la nourriture.

Allora al menù oggi? De la *pasta fresca* achetée chez le boucher *Bartolomeo*, toujours secondé par son fils qui ne fait rien derrière lui et derrière le comptoir, nouvelle sauce faite avec les bonnes tomates siciliennes (*non l'altra roba cattiva*), de la *salsiccia*, et une assez grosse salade pour chasser la crainte que nous mangeons mal comme ces fichus Siciliens qui semblent avoir des fruits et légumes seulement pour les apparences. Nous avons jaser et ri et puis Muriel a fait la vaisselle.

Mais j'étais saoul de soleil, de promenade et de vin, je me suis couché tôt parce qu'il fallait que je me

lève tôt et que j'écrive ce matin méditerranéen que vous êtes en train de lire parce que je viens de le finir.

Livraison trente-septième : comment on devient philosophe (30 avril).

La philosophie, par opposition au mythe, vint à exister lorsqu'on découvrit la nature ; le premier philosophe fut le premier homme qui découvrit la nature. L'histoire de la philosophie n'est autre chose que l'histoire des efforts incessants de l'homme pour arriver à saisir toutes les implications de cette découverte fondamentale que nous devons à quelque Grec obscur, il y a deux mille six cents ans ou plus.

Leo Strauss, *Droit naturel et histoire*.

Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément : la pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse sont pleins de secrets.
Chateaubriand, *Génie du christianisme*.

Aujourd'hui, ce matin, je ne sais vraiment pas comment je vais m'en sortir : sur le plan des événements, j'en suis au degré zéro, ou presque. Ce qui est, par ailleurs, un des espoirs qui m'animaient quand Mu et moi avons décidé de vivre à *Cava d'Aliga* pendant deux mois : trouver un bled si petit, si éloigné de tout, qu'il serait possible que rien n'arrive et que nous puissions vivre comme des Siciliens, et non comme des touristes, que nous soyons forcés de le faire, et que nous ne puissions pas nous perdre dans les spectacles divers. Plusieurs fois déjà, c'est presque arrivé. Mais hier, je crois que j'y suis arrivé pour de vrai, sinon pour de bon. Il s'est tellement passé rien, que je suis tenté de vous parler de la crampe de vieux que j'ai eue durant la nuit, qui m'a réveillé et m'a mené dans la cuisine où

j'écris. Mais à part cette prétérition, je me tairai : la discrétion, voilà ce qui me définit.

Il est évident que cela (le vide de la journée) est faux en un sens : il s'est passé bien des choses, et même nous avons fait tout plein des choses. Nous nous sommes levés pour *fare colazione*, et j'avais écrit et même envoyé ma livraison avant cet évènement majeur que fut le petit-déjeuner. Nous sommes sortis tôt, dès 9h, pour retrouver *Salvatore* sur la *Piazza Mediterraneo* et lui acheter fruits et légumes. Nous avons même fait la découverte d'un autre marchand qui vient quelques matins par semaines et vend des œufs et de la ricotta maison et d'autres choses. (Je ne vous ai pas parlé du bonhomme qui circulait hier dans le village en annonçant sur un haut-parleur qu'il vendait des coussins, des matelas et autres produits ? Je ne vous ai pas dit qu'il avait des exemples de ces objets attachés sur le toit de son auto ? *Mi dispiace, avevo dimenticato.*) Pour ce qui est du nouveau bonhomme, nous *proveremo la sua ricotta*, que nous avons achetée, et puis nous verrons. Après quelques minutes, nous sommes rentrés donc, et Mu s'est penché sur l'ordi, sur lequel je suis penché à l'instant, pour faire ses affaires (soit nos affaires de touristes et les affaires de la compagnie de son fils) alors que je ne faisais rien que prendre une douche et lire et somnoler. Puis *abbiamo pranzato*. Et je suis retourné à mes non-activités.

Oh la la ! J'ai presque oublié de vous raconter l'évènement principal de la journée. Muriel m'a appelé dans la cuisine vers midi. J'ai tenté de réchauffer les quelques pâtes du repas d'hier soir, et... pas de feu. Nous avons découvert qu'il n'y avait plus de gaz (ça se lit *gas* par ici, mais ça se prononce pareil). Un rapide

texto à cette pauvre *Maria Rosaria* à Milan. Elle répond tout de suite qu'elle contacte le fournisseur. Sept minutes plus tard, il y a quelqu'un en bas (j'ai oublié son nom tellement il est passé vite dans nos vies), il monte avec *una bombola di gas*, l'installe, nous la *proviamo, e tutto è a posto, grazie mille*. Ça devrait être bon pour des mois. Je viens de vérifier : le bonhomme a un commerce *via Eintein* qui est près des *vie Aristotele, Platone* et *Senofonte* à *Cava d'Aliga*. (Il y a même une *via Bacone*, je vous en avais parlé, mais qui donne sur la *via Aristotele*. Ça ne s'invente pas, et c'est bien comique, quand je pense au thème que j'aborderai tantôt.)

https://www.paginegialle.it/sicilia/scicli/bombole_di_gas/Strada-Provinciale-Sampieri-Cava-d%27Aliga.html

Puis de nouveau, rien jusqu'à ce que je décide de me promener : comme Mu avait beaucoup donné avant-hier, elle m'a laissé partir seul. Et le mot important est seul : il n'y avait personne sur la *spiaggia di Cava d'Aliga*, pas un chat, et personne sur la *spiaggia di Bruca*, même pas des *lumacche di mare*, et presque pas de déchets, qui semblent se faire ramasser une fois par semaine maintenant, ni enfin sur la *spiaggia d'Aziz*. Là, je mens un peu parce que comme il y avait un vent fort, on voyait deux ou trois véliplanchistes et une demi-douzaine de *kitesurfers* (désolé : pas de nom français français.) Mais ils étaient sur la mer, et la plage était vide sauf pour quelques éléments de leur kit. Ça fait un bon trois kilomètres de sable sans rencontrer âme qui vive. Puis, je suis rentré en réfléchissant à ceci et à

cela, et surtout à ce qui suit. Pourquoi ? Je ne le sais pas. Mais je devine que parce que je n'avais pas de présent, ou un présent vide, et que mon avenir qui rapetisse tous les jours me paraissait tout aussi vide, je me suis mis à penser au passé et à mon passé, et donc je suis passé à la pensée et à ma pensée. Ce qui veut dire à essayer de comprendre pourquoi un jeune homme qui aimait les maths au point d'en faire, c'est-à-dire de suivre des cours au collège et même à l'université du Manitoba pour le plaisir, au point d'imaginer que deux ans au plus tard, il serait à l'université de Montréal inscrit en mathématiques, comment il a abouti dans une faculté de philosophie et ensuite dans un collège comme professeur de philosophie. Il y a sans doute le détail des événements insignifiants qui ont tant d'importance, l'insoutenable légèreté de ma vie, les personnes qui j'ai rencontrées par hasard ou presque (mettons l'abbé Jasmin Boulay, cet énergumène qui m'a enthousiasmé avec ses citations croisées d'Aristote, de Rousseau et de Nietzsche, surplombées par des pages et des pages de Thomas d'Aquin et d'Augustin d'Hippone). Mais il y a aussi les lignes des forces qui agissaient en moi et qui m'ont déterminé, je l'ai compris à la longue, sans que je ne m'en rende compte pour de vrai.

Mais avant de parler de ces jongleries, je raconte que je suis rentré après mes quelques 6 kilos de *passaggiata*. J'ai lu de nouveau, j'ai *bretté* de nouveau, puis j'ai *sorti* Muriel pour qu'elle fasse une tournée par notre *Cava d'Aliga*, vide ou vidée, qui s'était rafraîchie considérablement entre temps. Le bar gai, nous a-t-on assuré, Blazer était vide ; c'est dire... Nous avons fait quelques découvertes insignifiantes, mais bien

plaisantes, puis nous sommes rentrés pour *cenare*. Mais pas avant d'avoir une autre aventure majeure, soit de rouler par quatre coins de rues (pas plus) de *Cava d'Aliga* pour que Mu fasse une première expérience de la caisse de *Maria Rosaria*. Une fois rentrés, et après le repas, j'ai pu regarder quelques émissions enregistrées à Québec sur notre télé. (Non, mais, Satan Internet est fascinant et les avantages, dangereux, qu'il offre sont nombreux.) Puis, je me suis couché. Et voilà que je vais vous raconter ce qui s'était passé dans ma tête et que je notais en mots codés alors que je me promenais sur la *spiaggia*.

La clé de tout, en tout cas de toute ma vie à partir de 20 ans, fut la découverte de mon ignorance : jusque là, j'aimais bien la littérature, mettons, et j'avais quand même lu Camus durant l'été, mais mes ambitions de mathématicien et donc de scientifique n'avaient pas été entamées ou minées : je lirais des romans, je verrais des pièces de théâtre, je lirais de la poésie, je consulterais les journées, j'irais à la messe le dimanche, mais je ferais des maths. Puis, j'ai entendu deux cours de suite sur des philosophes grecs un peu fous. Ça devait être en 68, soit après l'année de l'Expo. Vous vous souvenez, non ? « En soixante-sept tout était beau / C'était l'année d'amour, c'était l'année d'Expo / Chacun son beau passeport avec une belle photo / J'avais des fleurs d'in cheveux, fallait tu être niaiseux. »

Oh et puis pour le plaisir de la nostalgie, il y a ceci.

<https://www.youtube.com/watch?v=tat2V97FYqE>

(Il faut noter la remarque du mec du Béarn, Éric Bosck sous la vidéo. Non, mais... Pendant ce temps, à Winnipeg 6 : je rêvais de devenir mathématicien.)

L'évènement qui a tant contribué a changé ma vie a été un duo (il fallait s'y attendre), soit deux cours qui se sont suivis de près l'un l'autre, un mardi, mettons, et un jeudi. Le premier cours portait sur Parménide d'Élée, un philosophe dit pré-socratique, (il y a une *via Parmenide* à *Scoglitti*, le village d'à côté) qui réussit à prouver que le mouvement n'existe pas (ou plutôt que personne ne peut expliquer comment le mouvement peut avoir lieu, ou temps, et du coup qu'il est sensé de prétendre qu'il n'existe pas, quitte à penser autre chose que ce que tout le monde pense et à accepter que rien n'arrive, pas vraiment, que tout est toujours là. Puis, quelques jours plus tard, le prof s'est servi des mots d'Héraclite, dit l'Obscur, pour me montrer qu'il n'y avait que le mouvement et que tout changeait à tout moment et que tout était opposé à tout, que les contraires qui changent tout le temps (mort, vie, blanc, noir, grand, petit, gauche, droite, haut, bas [bon, vous saisissez l'idée]), sont les vecteurs essentiels de tout ce qui est. Héraclite (il y a une *via Eraclito* à *Scicli*) affirme que prétendre, comme les font tant de gens, et surtout Parménide, que quelque chose existe de façon stable, mettons les défauts de leur belle-mère, cela est insensé, parce que leur belle-mère n'a pas toujours existé, qu'elle mourra bientôt et qu'entre temps ses défauts sont bien changeants.

Et pour le *fun*, voici mes deux citations préférés de l'un et de l'autre, qui s'opposent et se complètent comme tout bon duo.

ἐν τὸ σοφὸν μῶνον λέγεσθαι οὐκ ἐθέλει καὶ ἐθέλει Ζηνὸς ὄνομα.

Ce qui donne en français à peu près ceci (car Héraclite mérite tout à fait son surnom) « L'un le seul sage ne veut pas être appelé et veut être appelé du nom de Zeus. »

Μῶνος δ' ἔτι μῦθος ὁδοῖο / λείπεται ὡς ἔστιν ταύτη δ' ἐπὶ
σήματ' ἔασι / πολλὰ μάλ', ὡς ἀγένητον ἐὼν καὶ ἀνώλεθρον ἔστιν,
/ ἔστι γὰρ οὐλομελές τε καὶ ἀτρεμὲς ἠδ' ἀτέλεστον / οὐδέ ποτ'
ἦν οὐδ' ἔσται, ἐπεὶ νῦν ἔστιν ὁμοῦ πᾶν, / ἔν, συνεχές.

Ce qui donne en français ce charabia (mais que je trouve encore aujourd'hui génial) « Il ne reste plus qu'un discours à suivre ; c'est celui qui consiste à poser l'être. Dans cette voie, bien des signes se présentent pour montrer que l'être est sans naissance et sans destruction, qu'il est un tout d'une seule espèce, immobile et infini ; qu'il n'a ni passé, ni futur, puisqu'il est maintenant tout entier à la fois, et qu'il est un sans discontinuité. »

Et voici un clown professeur qui parle de cela (que j'ai découvert sur Youtube en rentrant : il y a vraiment de tout chez Satan Internet.)

<https://www.youtube.com/watch?v=rZqctl-SkOs>

Quelques années plus tard, je conclurais qu'Aristote a trouvé une solution élégante avec sa définition du mouvement, cet acte de la puissance en tant que puissance, soit un acte qui est le contraire d'une puissance, qui pourtant serait en puissance et mais pas tout à fait. Puis, quelques années plus tard encore, je découvrirais que le Stagirite (le surnom d'Aristote chez les professeurs de philosophie pédants) n'était pas si sûr que cela de sa réponse et que Parménide et Héraclite se retrouveraient de nouveau face à face dans ma tête du moins. Car Aristote écrit à la toute fin de sa discussion du mouvement et donc de sa réfutation de Parménide et d'Héraclite.

Λείπεται τοίνυν ὁ εἰρημένος τρόπος, ἐνέργειαν μὲν τινα εἶναι, τοιαύτην δ' ἐνέργειαν οἷαν εἶπαμεν, χαλεπήν μὲν ἰδεῖν, ἐνδεχομένην δ' εἶναι.

Ce qui donne en français. « Reste donc à le concevoir, ainsi que nous l'avons fait, comme un acte d'un certain ordre; mais cet acte même, tel que nous l'avons expliqué, est difficile à bien comprendre, quoique ce ne soit pas impossible. » J'aime bien, *mi piace molto quando Aristotele fa il buffonne*. Et surtout quand il avoue qu'il n'est pas aussi sage, ou du moins pas aussi sûr de lui, que ce que ses disciples disent quand ils le citent pour faire taire l'un ou l'autre.

En tout cas, les deux arguments, et leur face à face m'ont fasciné dès 68, et du coup, car ce fut un coup, je me suis rendu compte que cela m'intéressait autant que les maths. À cela s'est ajouté une autre prise de conscience. J'ai découvert assez tôt après que la plupart des professeurs de science, et pas mal de

vrais scientifiques aussi, étaient des dogmatiques qui voulaient qu'on apprenne par cœur ce qu'ils racontaient et qui enseignaient des vérités qu'il fallait croire et non pas des choses qu'il fallait apprendre à connaître. D'ailleurs, avec le recul du temps et l'examen des torts et des succès de nos sociétés, cela me semble être une des explications essentielles des moralismes en succession qui font tant de tort aux sociétés et aux individus en nous ordonnant de faire ceci et de penser comme cela, parce que la science le dit, soit la personne qui est en train de parler et qui est porteur de la révélation dogmatique. Et ceci est mauvais pour les artères de tout le monde, et il y a un complot mondial pour tuer tout le monde, et cela détruit la planète et il y a un complot mondial pour tuer tout le monde, et il y a des rayons qui viennent de par là-bas et que cela, c'est sûr, tuera tout vie sur la planète. Et devenus djihadistes scientifiques, nos concitoyens se tapent dessus moralement et même physiquement en exigeant que tous pensent comme eux et que le gouvernement fasse quelque chose même s'il est dirigé par des gens qui font partie du complot²⁸.

Pour ma part, en plus d'y voir la bonne vieille nature humaine bête et méchante, je blâme Francis Bacon et René Descartes. Les scientifiques ont voulu être reconnus et subventionnés, soit ils ont voulu s'entendre avec les gens au pouvoir et recevoir d'eux du pouvoir. Mais le pouvoir reçu et acquis dépendait d'une double promesse : ils devaient promettre un savoir qui

28. Et à l'époque où j'écrivais ceci personne n'avait encore parlé de la fascinante Greta Thunberg et la non moins fascinante fascination des journalistes pour cette fille butée.

donnerait des résultats et une supériorité sur la foi religieuse d'avant et sur le savoir difficile des philosophes grecs. Les résultats, comme la facilitation de la vie, et l'augmentation des plaisirs, et l'allongement de la vie, ont été accompagnés, me semble-t-il, de bien des dangers pour la liberté et la santé et la vie. Ce qu'ils taisaient, les coquins, mais ce que bien des gens peuvent reconnaître aujourd'hui que la technique règne. Et la supériorité technique de notre époque est là sans doute, mais surtout une opinion de supériorité et non une supériorité de fait pour tous ; car il faut que les gens deviennent les adeptes de la nouvelle religion et les disciples de nouveaux papes. (Et Bacon le dit en toutes lettres dans son roman d'anticipation, le premier de l'histoire humaine, qui porte le titre *La Nouvelle Atlantide*, avec ses prêtres scientifiques qui règnent sur un peuple ignorant, mais satisfait.)

En tout cas, j'ai découvert assez tôt que les maths ne pouvaient pas remplir ma vie parce que Héraclite et Parménide se disputaient dans ma tête, en attendant que Voltaire ne commence à crêper le chignon de Rousseau et que Nietzsche ne se moque de tout le monde, et d'abord de Socrate. Et là, il faudrait que j'explique un peu plus. Mais je ne veux pas *mecspliquer* parce que j'ai tenté toute ma vie de faire tout à fait autre chose. En somme, il faudrait expliquer pourquoi je suis devenu professeur de philosophie. Peut-être le ferai-je bientôt ? Si la vie à *Cava d'Aliga* me donne le vide nécessaire pour que j'aligne quelques phrases sur l'enseignement de la philosophie. Soit l'enseignement de l'ignorance. Ce que les Athéniens, si sages, ont identifié et épinglé dans une expression

merveilleuse : la corruption de la jeunesse. En somme, parce que j'ai été corrompu par quelques cours de philosophie, j'ai décidé que je devrais en faire autant pour les autres. Avec plus ou moins de succès.

Livraison trente-huitième : tous ensemble fêtons les travailleurs que nous avons été (1^{er} mai).

Il me paraît inacceptable de traiter l'individu comme un outil mort. L'école doit toujours viser à ce que le jeune homme la quitte comme une personnalité harmonieuse, et non comme un spécialiste. Cela est à mon avis également vrai des écoles techniques où les étudiants doivent se consacrer à une profession nettement définie. Le développement de la capacité de penser et de juger d'une manière indépendante devrait toujours figurer au premier rang, et non pas l'acquisition de connaissances spéciales.
Albert Einstein, *Conceptions scientifiques, morales et sociales*.

Ce matin, c'est la fête des travailleurs, jour où on ne travaille pas, qui ressemble à la fête du travail, jour où on ne travaille pas plus. Enfin, même aujourd'hui, il y a des gens qui travaillent par exemple, *Salvatore*, le *contadino* sympa. Et ce matin, mais plus tard, il n'est là qu'à 9h, le paresseux, je passerai *Piazza Mediterraneo* pour acheter une bouteille (deux litres) de son *Nero d'Avola* maison, piquette sans doute, mais que je mettrai dans les sauces et ailleurs dans les recettes et que je boirai aussi, en jugeant que c'est de la piquette, mais en goûtant quelque chose de ce pays fou que j'aime. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-[syllabe longue]-qu'un-[syllabe accentuée]-dé-but / Con-ti-nuons [une seule syllabe] le-[syllabe accentuée]-combat! »

Mais avant de commencer aujourd'hui, il faut revoir hier. Nous avons tout plein de choses à régler à

Scicli : il fallait donc y aller, d'autant plus que le lendemain (aujourd'hui), ce serait (c'est) le 1^{er} et que les Italiens fêtent le travailleur avec un sérieux qui leur fait honneur. (*C'è sempre festa in Italia*, disait le proprio du *bar/tabacchi*, en faisant une *smorfia* qui en disait sur son opinion au sujet des nombreuses fêtes religieuses, politiques, *e i ponti che facciono*.) Et nous voilà donc devant la *farmacia di Cava d'Aliga* à l'arrêt officiel ou officieux de l'autobus de l'AST. Muriel a la bonne idée de prendre l'autobus direction *Sampieri* pour revenir ensuite vers *Scicli* : le prix est le même que pour une randonnée directe ; et puis, nous sommes sûrs qu'il passera bientôt, et qu'il nous prendra du côté plus sécuritaire. Et voilà qu'arrive l'autobus municipal. On arrête à la *fermata* (merveilleux !), on nous prend, j'ai la monnaie non pas exacte, mais qui permet de retourner la monnaie avec des grosses pièces. *Due biglietti* aller-retour *Scicli*, *per favore*. Et merveille après merveille, voilà le billet double dans ma main et la monnaie qui m'est rendue. Je m'assois à l'arrière avec Mu et je remarque qu'au lieu de me donner 2,50, comme il le fallait, il m'a rendu 3 euros. Quoi faire ? Il roule à vive allure. Je décide de le lui dire en sortant à *Scicli*. Après deux ou trois autres arrêts pour prendre l'un et l'autre, voilà que le chauffeur arrête l'autobus, et vient me voir à l'arrière : « *Ho sbagliato* » me dit-il, et comme il s'est trompé en rendant la monnaie, il me demande de payer 50 centimes de plus, ou plutôt de lui rendre les 50 centimes en trop ; il a même 50 centimes en main et me demande un euro. Je m'exécute. Quelle drôle d'affaire, me dis-je. Puis, Muriel saisit ce qui s'est passé. Quand nous sommes montés dans l'autobus, il n'avait pas la monnaie exacte. Puis, quand il a reçu, d'un des autres

passagers montés après nous, le 50 centimes nécessaires, il est venu le chercher en supposant que j'aurais un euro à lui donner. C'est ce qu'on appelle un travailleur éveillé et inventif. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

De son habileté plus ou moins régulière, j'ai même une autre preuve. Nous roulons toujours à bonne allure par *Donnalucata*, et puis nous revenons sur le chemin pour entrer cette fois dans *Scicli*. *Tutto è a posto*. Puis, soudain, il arrête le véhicule sur *la strada regionale* (les autos régulières passent à vive allure à notre gauche) ; nous nous trouvons devant quelques maisons qui longent *la strada*. Le chauffeur descend avec une Thermos de café, entre dans une maison, ressort deux minutes plus tard et continue son trajet, qui est notre trajet à tous. Il est donc arrêté chez lui pour rendre la Thermos à sa femme sans doute (je ne crois pas que ce soit son amante, quoique... bien que... malgré que...). Je suis bouche bée. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Car il faut bien de l'ingéniosité pour être chauffeur d'autobus municipal. Ce dont je reçois la preuve quelques minutes plus tard. Nous entrons dans *Scicli* et le chauffeur nous emmène lentement mais sûrement, en tournicotant dans les rues étroites et bien occupées vers la *fermata ultima della Piazza Italia* ; de temps en temps, il faut klaxonner pour faire avancer une auto arrêtée dans la rue qui rend le passage impossible ; toujours après deux ou trois avertissements, le chauffeur privé avance, sans doute en bougonnant. Mais en arrivant à la fin du trajet sur la rue assez large de la *Piazza*, nous avons tous une

surprise de taille : il y a plusieurs autos arrêtées d'un côté et de l'autre de façon à bloquer l'entrée sur la place. On klaxonne, et de nouveau, et encore un coup. Rien mais alors rien, et personne qui ne soit proche qui puisse être le responsable de la situation. Le chauffeur se retourne, fait une *smorfia* éloquente, ouvre la porte et les quatre ou cinq derniers passagers, dont nous deux, descendent à 100 mètres de l'arrêt officiel. Le chauffeur attendra et klaxonnera de temps en temps pendant que nous commencerons nos courses.



Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Et il y a du talent chez cet homme. Car comme tant d'autres chauffeurs, il fait la preuve à tout moment qu'il ne lui faut qu'une main (et encore...) pour guider l'auto et la moitié de son attention. Car il a souvent en main son *telefonino* sur lequel il parle avec son épouse qui lui prépare sa nouvelle Thermos de café. (Je refuse toujours de croire que c'est son amante.) Et Muriel a pris une photo depuis l'arrière de l'autobus : on le voit en image dans son rétroviseur sur la *strada regionale* roulant encore et toujours à vive allure le *telefonino* dans sa main droite (il faut qu'il soit droitier, ne croyez-vous pas). La prise est saisissante et même artistique : j'ai hâte que Mu vous l'envoie. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Nous passons à la succursale locale de la *Banca di Sicilia* : il nous faut toujours des euros pour finir le mois, et le banco-mat de *Donnalucata* nous a refusé ses services hier ; si le distributeur de billets ne nous sert pas ici, il faudra entrer dans la banque elle-même, qui est ouverte, comme je vois par la fenêtre. Et... youpi, ça marche. On nous demande (soit la machine nous demande) si nous voulons faire notre demande en dollars canadiens qui seront transformés en euros. Muriel, aguerrie, répond non, et les billets arrivent. Si elle avait répondu oui, on aurait converti la somme demandée en dollars canadiens, pour ensuite les reconvertir en euros : coût de l'opération une dizaine de dollars en plus. Mais nous sommes d'ex-travailleurs trop habiles, et nous déjouons les pièges des exploiters du bon peuple. Enfin, nous déjouons une partie de leurs pièges, parce qu'il est clair que le taux de change qu'on offre n'est pas le bon, et on réussit à

nous prendre quelques dollars quand même, comme on le fait dans toutes les banques du monde. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Continuons-le-com-bat ! »

Cette première tâche accomplie, nous continuons en nous promenant par une petite ville pleine de gens qui se promènent et qui jasant et qui regardent passer les autres et s'offrent en spectacle en faisant quelques pas paresseux. Dites donc : y a-t-il quelqu'un qui travaille par ici ? Oui, oui. Par exemple, il y a le barman sympa que nous avons déjà rencontré ; nous passons chez lui pour parler de nos voyages à venir : à *Avola*, à *Pozzallo*, à *Messina di Calabria*, des billets d'autobus qu'on achète chez lui et des billets de train qu'on doit acheter ailleurs. Il est drôle, attentif, efficace. Un proprio qui est travailleur en même temps. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Continuons-le-com-bat ! »

Nous entrons dans un *negozio di pasca fresca* pour acheter des pâtes : nous connaissons leur *tortellini*. Cette fois, nous tombons d'accord sur des *ravioloni* et sur des *tagliatelle paglia e fieno*. Les gens qui nous servent, une jeune femme dans les faits, sont sympathiques. Mais il y a là une bonne bourgeoise un peu snob qui veut le meilleur du meilleur et qui fait attendre tout le monde et regarde ceci et tâte de cela, le tout avec dédain, pour les produits, pour les gens qui la servent et pour ceux qui attendent à cause de sa lenteur et de son snobisme ; il lui faudrait des pâtes comme ça, mais plus minces, non plus grosses que ça, exactement entre les deux, vous n'en avez pas, ah vous allez m'en faire exprès, oui, oui, merci, cher travailleur. Marie Antoinette n'aurait pas fait mieux. Enfin, on se

dit qu'elle cherche à goûter surtout la supériorité de son état et la prétention d'en savoir plus que les autres et d'exercer son jugement et surtout d'exprimer son mépris ; les plaisirs de la bouche et de la gourmandise (*i peccati della gola*, comme le veut le nom d'un des restos de *Scicli*), elle ne les connaît pas vraiment, comme tant d'autres snobs. Vous connaissez le genre. Humbles ex-travailleurs, heureux de goûter des choses nouvelles et des choses bien bonnes, nous payons et sortons en remerciant. *Grazie mille, buona giornata, a voi*. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Il me faut des médicaments au cas où mes allergies reviennent. (Je me croise les doigts.) On nous sert vite et bien. Et nous demandons où il y aurait une *enoteca*. On cherche un peu, puis on déclare par là-bas à droite en sortant près de la *chiesa di Maria*. (Ouais, il doit y avoir trois *chiese* dédiées à Maria, c'est quand même la ville de la *Donna delle milizie*. Mais bon, nous avançons du côté qu'on nous a indiqué, et voilà. Ouf ! C'est une vraie *enoteca*, un lieu que doit fréquenter notre bourgeoise de tantôt. Je trouve deux bouteilles pas trop cher : l'inévitable *Nero d'Avola* et un non moins inévitable *Insolia*. Mais pendant que je cherche, la dame me propose des vins de l'*Azienda vinicole Occhipinti di Vittoria*. Je vous en ai parlé, j'en suis sûr. Les bouteilles sont belles, et la dame indique qu'elle peut nous offrir un spécial. Elle me montre trois bouteilles et dit 50 euros. Hum. J'hésite... Donc les trois bouteilles pour 50 euros ? Elle me regarde et voit le demeuré que je suis, fait *una smorfia* de haute qualité. « *No, no, cinquanta per una bottiglia.* » Le travailleur en moi se révolte. Ce sera non, madame ;

même si c'est du vin de la belle *Arianna*. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Et puis j'en profite pour retourner sur leur site. Et regarder ma viticultrice préférée. Mais qui vole le monde ordinaire, c'est maintenant clair.

<http://www.agricolaocchipinti.it/it/>

Et puis l'autobus sur la *Piazza Italia*, après un passage chez *Marcella* pour avoir de l'information sur les déplacements de la fin du mois de mai, et nous voilà de retour à la maison. Et nous mangeons et nous lisons, et Muriel organise déjà notre itinéraire en *Calabria*, en *Basilicata* et en *Puglia*, soit dans le vrai *Mezzogiorno*, le sud du sud : *Reggio*, *Crotone*, *Sibari*, *Matera*, *Taranto*, *Lecce* et à la fin *Brindisi*²⁹... Un vrai périple pythagoricien. Nous aurons une douzaine de jours pour nous rendre à Athènes, et nous allons voir du pays, et à la fin, nous allons avoir une cabine pour la traversée de nuit, et j'ai déjà hâte. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons [une seule syllabe] le-com-bat ! »

Vers 17h, je réussis à faire sortir Mu pour une promenade sur les *spiagge*. D'abord la *spiaggia di Cava d'Aliga*. Puis, nous entreprenons un passage sur la troisième pointe, celle qui enferme la *spiaggia dei contrabbandieri*, ces grands travailleurs autonomes

29. Comme on verra ce projet sera changé de façon importante.

d'autrefois³⁰ ; sur elle, on trouve aujourd'hui non pas des voleurs, mais des pêcheurs, une bonne dizaine. Nous nous arrêtons auprès d'un d'eux et piquons une jasette : qu'est-ce qu'il prend ? le poisson est bon ? quelles sont les meilleures heures ? « *Tutta la giornata, signora. Ma ho tempo : sono pensionato.* » Je lui donne du « *Anche io, signore, anch'io.* » Et puis, il y a les questions sur le Canada et les louanges de *Cava d'Aliga*. « *Qui, è il paradiso.* » ajoute-il à la fin. Bon, voilà : nous avons affaire avec un ex-travailleur et un impie en plus ; il prétend qu'il est au paradis comme s'il n'y avait pas eu le péché d'Adam et Ève. On voit de tout dans ce pays. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Muriel s'arrête à un moment donné sur une jetée de pierre de la *spiaggia di Bruca* pendant que j'avance dans le vent et la lumière et le sable. Après quelques kilos, je rebrousse chemin pour retrouver Mu qui s'est reposée. Nous montons vers la maison, et en passant Mu essaie de nouveau la caisse de *Maria Rosaria* : elle avait de la difficulté avec la marche arrière ; pendant qu'elle s'essaie encore une fois, je consulte le manuel du proprio qui est écrit en italien. Et voilà : on trouve le truc. Dans les jours à venir, nous pourrons aller de l'avant sur les *vie e strade della Sicilia* avec les autres travailleurs. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Nous rentrons, nous nous préparons un repas tout simple en écoutant la télé locale : le sport, la

30. Je me trompais encore une fois : elle se trouvait plutôt du côté de la première pointe. Nous avons, nous croyons avoir trouvé ladite *spiaggia*, mais le tout dernier jour de notre séjour.

météo, le *telegiornale* avec ses meurtres, ses négociations et le drame du Venezuela, où un bonhomme qui se prétend le prophète du peuple s'accroche au pouvoir pendant que le peuple essaie de le faire disparaître sans qu'il n'emporte des milliards de pesos. À suivre. Scandons tous ensemble : « Ce-n'est-qu'un-dé-but / Con-ti-nuons-le-com-bat ! »

Je voulais vous parler de ma vie de travailleur scolaire et de mes luttes contre la machine capitaliste (tout cela était annoncé par la citation d'Einstein). Mais je n'ai plus de place, et le soleil se lève dans quelques minutes. Je vous en parlerai peut-être demain, le lendemain de la fête du travailleur. *Ma siamo in Italia* : il est probable que *faremo ponte* et qu'il sera fête encore.

Livraison trente-neuvième : sur la géographie sicilienne, l'âme sicilienne et Montaigne (2 mai).

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'avertit dès l'entree, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privee : je n'ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parens et amis : à ce que m'ayans perdu (ce qu'ils ont à faire bien tost) ils y puissent retrouver aucuns traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve, la connoissance qu'ils ont eu de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautez empruntees. Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice : car c'est moy que je peins. Mes defauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces nations qu'on dit vivre encore souz la douce liberté des premieres loix de nature, je t'asseure que je m'y fusse tres-volontiers peint tout entier, Et tout nud.

Montaigne, *Essais*, Au lecteur.

Je me suis réveillé, je ne sais pas du tout pourquoi, avec des phrases et des chansons de David Bowie plein la tête. Quel personnage étrange ! Quel artiste ! Et d'abord pourquoi avait-il des yeux de couleurs différentes ! Je l'ai surtout aimé durant les années 80, quand il est devenu ce qu'on appelait *the thin white duke* et qu'il sortait de sa période de drogué. Puis, il est devenu un homme heureux avec son épouse magnifique et, à la fin, son enfant. Puis, il est mort. Son dernier album (CD ? ensemble téléchargeable ?) est sombre et beau et profond : c'est l'œuvre d'un homme qui va mourir bientôt et qui le sait et qui le dit (je pense à la chanson *Lazarus*) ; une œuvre que peu aiment sans doute parce que nous n'aimons pas penser à ces choses, même quand ce sont des artistes qui utilisent leur art pour en parler. Pourtant, il en parlait tout le temps. Comme dans la chanson si populaire *Ashes to Ashes* (Tu es poussière et tu retourneras à la poussière).

<https://www.youtube.com/watch?v=HyMm4rJemtl>

Puis, il cachait tout cela, mais pas vraiment, en nous disant de danser dans un contexte qui me fait maintenant penser à la Sicile, mais qui est de fait le Mexique.

https://www.youtube.com/watch?v=VbD_kBJc_gI

Et puis le voilà en santé.

<https://www.youtube.com/watch?v=sVLLoVvHSOw>

Bon, il faut parler de choses scientifiques. Hier matin, nous sommes partis pour *Sampieri*, le village qui se trouve à l'est de *Cava d'Aliga*. Comme le veut son nom, *Cava d'Aliga* est un des enclavements successifs, creusés par la mer dans le roc, le long de la côté sud *della Sicilia*. Le processus géologique produit des anses à répétitions. Comme *Cava d'Aliga* avec sa *Grotta dei contrabbandieri*, ou *Cava di Bruca*, ou *Cava dei Genovesi*. (J'ai cessé de compter après huit, et je ne me souviens pas de la moitié des noms que j'ai vus.) Ce qui est sûr, c'est que le phénomène général, magnifique, a des variantes qui ajoutent à la beauté.

Comme le disait *Maria Rosaria*, l'autre jour, *Cava d'Aliga* est différente (et, sous-entend-elle, plus belle) parce qu'elle donne un exemple, qui est un modèle en petit, de *Scicli*, de *Modica* et de *Ragusa*. Car *Cava d'Aliga* est un village toute en dénivellations, et offre des images contrastées du haut et du bas. *Maria Rosaria* défendait son village, moins connu, contre les beautés plates, mais mieux connues, de *Punta Secca*, de *Marina di Ragusa*, de *Donnalucata*, de *Sampieri*, de *Marina di Modica* et de *Pozzallo*.

Hier matin donc, j'ai voulu retourner à *Sampieri* en suivant le *Parco della Costa di Carro*. Ça se traduirait, dirais-je cette fois, par le « Parc de la côte de marbre » (ou de pierre), ainsi appelé sans doute parce que, contrairement au chemin qui mène de *Cava d'Aliga* à *Donnalucata* par exemple, il ne s'agit pas d'une douce plage de sable (venu du Sahara), mais d'un long roc dur battu par la mer, sur lequel on trouve des plantes presque aussi dures que le roc (des foins, des cactus et des palmiers qu'on ne trouve que là, semble-

t-il). Comme le chemin était exigeant, j'avais une entente avec Mu : nous arrêtions quand (si) elle n'en pouvait plus, et de toute façon, nous revenions en taxi ou par un autre moyen.

Donc la *Costa di Carro*... Je n'essaie même pas de décrire sa beauté. J'espère que les photos de Muriel (qui sont encore à venir, je le sais) en donneront une idée. En tout cas, voici un site qui peut aider en attendant.

https://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g676126-d3216509-Reviews-Parco_di_Costa_di_Carro_Spaccazza-Sicily_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Le chemin est souvent balisé par la municipalité avec des pancartes, vieilles sans doute, qui portent des remarques sur la beauté du site et les plantes rares qu'on y trouve. Mais c'est déjà évident, je dirais, à l'œil nu. Mais est évidente aussi à l'œil nu cette bizarre *sprezzatura siciliana*, qui fait qu'on y trouve partout et dans des endroits saisissants, une télé cassée, un matelas éventré ou un évier cassé avec un tuyau encore attaché à la céramique. Et on se dit, mais il faut que les salauds aient apporté ces cochonneries dans leur bras jusqu'à ce point perdu de la côte.

Aussi, je suis obligé de contredire notre *autista* de l'autre jour *Emanuele*, qui se plaignait du laxisme de ses concitoyens quand je lui avait montré des déchets sur le bord de la *strada regionale*. Ce n'est pas du laxisme : il s'agit d'une sorte de haine de soi et des dons de Dieu. Car quand on voit les saletés de la *Costa di Carro* ou de ce que nous nommons les haltes déchets,

on doit conclure qu'il se passe autre chose que des oublis hasardeux ou des lâchetés occasionnelles. On a droit à des sacs pleins et des déchets importants : dans le premier cas, il faut ramasser le stock, le mettre dans son auto, ne pas arrêter à un des nombreux bacs qu'on voit aux deux coins de rue et rouler pendant dix minutes pour jeter par la fenêtre son sac, sans quoi on se met en danger, car les haltes sont des enclavements dans la *strada regionale* et non des lieux sécuritaires. Quel étrange peuple que ces descendants des Sicules.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Sicules_\(Sicile\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sicules_(Sicile))

En tout cas, après une promenade magnifique sous un ciel bleu, un soleil fort mais pas écrasant, avec une belle brise qui venait de la mer, nous sommes arrivés à *Sampieri...* pour découvrir que la *festa dei lavoratori* était aussi *una fiera agricola* avec jeux pour enfants, vendeurs de bricoles, restos d'occasion qui offrent des *prodotti siciliani tipici* (miel, tomates, etc., et tout bio).

Nous avons faim : nous nous sommes rendus au *Pata Pata* qu'on nous avait recommandé bien des fois. Et comme il y avait foule sur la plage et la promenade, et que c'était midi, il y avait foule dans le restau. Mais alors le désordre, oh la la ! Il y avait une équipe de jeunes qui couraient partout pour faire manger ces ogres (dont nous faisons partie, je l'avoue). En tout cas, on voyait une bonne centaine de gens assis à des tables blanches et une file qui attendait. On a pris nos noms ; on a vu des gens qui sont entrés et ont pris des tables qui se libéraient sans attendre en file (je vous laisse imaginer la colère de Muriel) ; puis, nous avons pu nous asseoir. Après une bonne demi-heure d'attente

à la table, on a pris notre commande. Puis quinze minutes plus tard, on est venu nous faire payer (mais oui, mais oui) en nous laissant un ticket avec les éléments de notre commande ; puis, quinze minutes plus tard, la pizza est arrivée, mais sans l'*antipasto* à la pieuvre grillée, ni l'*insalata mista*. *Mi dispiace, signore ; torno pronto*. Fort bien, mais plutôt que d'attendre nous mangeons notre pizza, très bonne en passant. Puis je me cherche *una seconda birra* (la *Costa di Carro* était bien sèche et asséchante) ; puis, arrive la *polpa grigliata* avec ses épinards grillés et sa purée d'artichauts dont Muriel parle encore, pendant que je mangeais ma salade. (C'est en un sens mon plat préféré en Italie : on en trouve partout ; ça ne coûte rien ; c'est toujours frais ; et on vous laisse mettre le vinaigre et le sel et l'huile d'olive comme vous le voulez.) Bon, je leur pardonne leur désordre... *Senti, siamo in Italia, dunque... non c'è niente da fare*. Voici le site du lieu.

<http://www.patapatasampieri.com>

En sortant, nous sommes passés chez *Hoky Poky* pour nous payer un *gelato*. Foule de nouveau, comme il fallait s'y attendre. Pendant que Mu se mettait en file pour en arriver à la longue aux *bagni*, je suis sorti m'étaler sur la plage. Et... je me suis endormi. Muriel est arrivée 20 minutes plus tard, en me racontant les aventures des salles de bains italiennes (air connu) ; nous nous sommes étalés au soleil, et je me suis endormi de nouveau. Puis, retour au *Hoky Poky*, et achat de nos *gelati* mangés sur la promenade.

<https://www.facebook.com/pg/hokypokysampieri/about/>

Mais comme nous sommes en Italie (vous l'avais-je dit ?) la fête des travailleurs est aussi la fête de saint Joseph, patron des travailleurs. Et nous assistons à une scène qui n'existe que par ici : dans cette foire agricole, avec ses tracteurs en exposition et ses produits bio en vente, avec ses musiques disco *cheapettes* tonitruantes, et ses foules en désordre qui errent sans trop savoir quoi regarder, ni s'il faut arrêter ou continuer *la passeggiata quasi domenicale*, nous avons droit à une procession où, précédés d'un prêtre en chasuble, quatre hommes costauds portent une énorme statue du père adoptif de Jésus, alors qu'on chante sa gloire de saint et que des hommes et femmes suivent la procession pendant que d'autres *chiachierano o gridano* sans même voir ce qui est pourtant si renversant.

Mais nous avons rendez-vous avec *Michele* qui vient nous chercher de *Cava d'Aliga* pour nous y ramener, sans avoir à faire l'effort de refaire les kilos déjà faits. Nous devons le rencontrer à côté de l'hôtel *Le Dune*, à l'entrée du village. Je suis sûr qu'il veut que ce soit *alla rotonda*, ce qui lui permettrait d'éviter de rentrer dans le village comme tel et de poireauter devant l'hôtel où il y a des dizaines d'auto qui risquent à tout moment d'écraser quelqu'un ou de s'égratigner. Nous avançons donc de 30 mètres et nous lui envoyons un dernier message : *siamo aspettando nella rotonda*. Mais non : je m'étais trompé ; notre sympathique *autista* était rentré dans le village. *Ma non c'è problema* : il en sort, nous trouve dans le rond-point où

président trois *carabinieri*, ou *un carabiniere con due carabinieri*, qui essaient de gérer le bordel automobilistique. *E torniamo a casa chiachierando in francese e in italiano*. Quand nous arrivons sur la *via Santippe a la casa sopra il mare*, je veux le payer ; il proteste un peu, fait une *smorifa*, je lui propose quelques euros, il les prend en protestant encore. *Siamo tutti contenti ; ciao, Michele, grazie mille ancora una volta*.

Une fois entré, je prends une douche, je regarde les nouvelles à la télé, où on parle, entre autres, de quelques jeunes truands d'un village du *Mezzogiorno* et du *pensionato* qu'ils torturaient depuis des mois et qu'ils ont attaqué et tué ces jours-ci. La police les a arrêtés. On interviewe quelques gens du quartier : personne ne savait rien, dit-on ; mais on devine que non, tout le monde savait ce qui se passait, mais qu'ils cachent aujourd'hui leur impéritie parce qu'ils ont honte. Air connu : l'Italie est belle, et laide itou. Ça s'est passé dans la région de *Taranto*, que nous visiterons dans un mois. Ça promet.

<http://liberatorio.altervista.org/branco-di-manduria-confessa-un-16enne-ci-implorava-fermatevi-incastrati-dai-video-di-whatsapp/>

Vous ai-je dit que Montaigne est mon auteur préféré ? Ce n'est pas tout à fait vrai parce que j'aime son ami La Boétie encore plus, et que les deux ensemble sont mes auteurs français préférés. Le titre d'auteur préféré de Gérard Allard toutes langues et civilisations confondues, honneur insigne, vous en convenez, appartient à Xénophon. En tout cas, ces deux-là,

premiers français, m'ont accompagné de près à partir du moment où j'ai eu fini mes thèses universitaires et que ma vie de professeur de collège a pris son envolée. (Le mot est drôle pour parler de quelque chose qui paraîtra *drab* à tout autre. « Non, mais, Gérald, tu as passé ta vie, depuis l'âge de cinq ans, soit assis dans une classe ou debout en avant. Tu t'en rends compte ? — Oui, et j'ai été heureux. ») La preuve de la grandeur de Montaigne est le nombre d'auteurs qui l'ont pillé. Pascal d'abord et avant tout sans doute, mais Descartes l'avait fait avant lui. Puis, sont venus Voltaire et surtout Rousseau, frères ennemis qui s'entendaient sur le pouvoir de la prose de leur prédécesseur.

Dans mon cas, il me séduit dès les premières phrases de ses *Essais* dans la lettre au lecteur que je cite en épigraphe. Il y a le vieux français sans doute, qui exerce mon ingénuité parce que je dois traduire, c'est à dire moderniser à tout moment pour être sûr de comprendre. Ce qui me force à réfléchir pendant que je

lis. Et voici en note un exemple de ce que ça pourrait donner ³¹.

Le problème de se montrer nu est omniprésent dans ce livre magnifique, magnifique comme la *Costa di Carro*. Mais on en voit peut-être la preuve la plus forte dans *Journal de voyage* de Montaigne qui raconte par le menu et avec des détails insignifiants et souvent très personnels son voyage en Italie qui eut lieu après la mort de La Boétie et la publication initiale de ses *Essais*. Là où à deux reprises, il parle de sa rencontre avec les autorités ecclésiastiques romaines. Voici la première.

Ce jour au soir me furent randus mes ESSAIS, chatiés selon l'opinion des Docteurs Moines. Le Maestro del sacro palasso n'en avoit peu juger que par le rapport d'aucun Frater François, n'entendant

31. Cette note se trouvait dans l'envoi originel.

Voici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès le début que je ne m'y suis fixé aucun autre but que personnel et privé ; je ne m'y suis pas soucié, ni de te rendre service, ni de ma propre gloire : mes forces ne sont pas à la hauteur d'un tel dessein. Je l'ai dévolu à l'usage particulier de mes parents et de mes amis pour que, m'ayant perdu (ce qui se produira bientôt), ils puissent y retrouver les traits de mon comportement et de mon caractère, et que grâce à lui ils entretiennent de façon plus vivante et plus complète la connaissance qu'ils ont eue de moi. S'il s'était agi de rechercher la faveur du monde, je me serais paré de beautés empruntées. Je veux, au contraire, que l'on m'y voie dans toute ma simplicité, mon naturel et mon comportement ordinaire, sans recherche ni artifice, car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y verront sur le vif, mes imperfections et ma façon d'être naturellement, autant que le respect du public me l'a permis. Si j'avais vécu dans un de ces peuples que l'on dit vivre encore selon la douce liberté des premières lois de la nature, je t'assure que je m'y serais très volontiers peint tout entier et tout nu.

nullemant notre langue ; & se contantoit tant des excuses que je faisois sur chaque article d'animadversion que lui avoit laissé ce François, qu'il remit à ma conscience de rabiller ce que je verrois être de mauvès gout. Je le suppliai, au rebours, qu'il suivît l'opinion de celui qui l'avoit jugé, avouant en aucunes choses, come d'avoir usé du mot de fortune, d'avoir nommé des Poëtes hæretiques, d'avoir excusé Julian, & l'animadversion sur ce que celui qui prioit, devoit être exempt de vitieuse inclination pour ce tamps ; item, d'estimer cruauté ce qui est audelà de mort simple ; item, qu'il falloit nourrir un enfant à tout faire, & autres teles choses, que c'étoit mon opinion, & que c'étoit choses que j'avois mises, n'estimant que ce fussent erreurs ; à d'autres niant que le correctur eût entendu ma conception. Ledict Maestro, qui est un habill'home, m'excusoit fort, & me vouloit faire sentir qu'il n'étoit pas fort de l'avis de cete reformation, & pledoit fort ingénieusement pour moi en ma presance, contre un autre qui me combattoit, Italien aussi. Ils me retindrent le livre des histoires de Souisses traduit en François, pour ce sulemant que le traductur est hæretique, duquel le nom n'est pourtant pas exprimé ; mais c'est merveille combien ils connoissent les homes

de nos contrées : & Sebond, ils me dirent que la préface étoit condamnée ³².

Puis quelques jours plus tard, il écrit ce qui suit.

« Le 15 d'Avril, je fus prandre congé du Maistre del sacro Palazzo & de son compaignon, qui me priarent “ ne me servir pouint de la censure de mon Livre en laquelle autres François les avoient avertis qu'il

32. Cette note se trouvait dans l'envoi originel.

Je vous offre ma modernisation du texte. « Aujourd'hui (le 18 mars) au soir, me furent retournés mes *Essais*, corrigés selon l'opinion des docteurs moines. Comme il ne comprenait pas du tout notre langue, le maître du Sacré Collège n'avait pu en juger que par le rapport d'un frère français ; il se contentait des excuses que je faisais sur chaque article de la critique que lui avait laissée ce Français, au point où il s'en est remis à mon jugement pour reformuler ce que je verrais être mal fait. En revanche, je lui demandai de suivre l'opinion de celui qui l'avait jugé, en avouant en certaines matières (par exemple, d'avoir utilisé le mot *fortune*, d'avoir nommé des poètes hérétiques, d'avoir excusé Julien ; il y avait aussi la critique portée sur les opinions que celui qui priait devait être exempt d'une intention malhonnête pendant qu'il priait, qu'il fallait estimer cruauté ce qui est au-delà de la mise à mort pure et simple, et qu'il fallait éduquer un enfant à tout faire, et ainsi de suite), en avouant donc que c'était là mon opinion, et que c'était bel et bien des choses que j'avais écrites parce que je ne considérais pas qu'elles étaient des erreurs. Dans d'autres cas, je niais que le correcteur ait compris mon idée. Ledit maître, qui est un habile homme, m'excusait beaucoup et voulait que je sente qu'il n'était pas beaucoup de l'avis de cette critique ; et même il plaidait bien habilement pour moi en ma présence contre un autre, un Italien lui aussi, qui m'attaquait. Ils gardèrent mon livre d'Histoire de la Suisse, traduit en français, pour cette seule raison que l'auteur est un hérétique (un calviniste), alors que son nom ne se trouve pas dans le livre. Mais c'est étonnant comme ils connaissent les hommes de nos pays. Pour ce qui est de ma traduction de Raymond Sebond, ils m'ont dit que la préface avait été condamnée. »

y avoit plusieurs sotises ; qu'ils honoroint & mon intention & affection envers l'Église & ma suffisance, & estimoint tant de ma franchise & conscience, qu'ils remetroit à moi-mesmes de retrancher en mon Livre, quand je le voudrois réimprimer, ce que j'y trouverois trop licentieux, & entr'autres choses, les mots de fortune. Voici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès le début que je ne m'y suis fixé aucun autre but que personnel et privé ; je ne m'y suis pas soucié, ni de te rendre service, ni de ma propre gloire : mes forces ne sont pas à la hauteur d'un tel dessein. Je l'ai dévolu à l'usage particulier de mes parents et de mes amis pour que, m'ayant perdu (ce qui se produira bientôt), ils puissent y retrouver les traits de mon comportement et de mon caractère, et que grâce à lui ils entretiennent de façon plus vivante et plus complète la connaissance qu'ils ont eue de moi. S'il s'était agi de rechercher la faveur du monde, je me serais paré de beautés empruntées. Je veux, au contraire, que l'on m'y voie dans toute ma simplicité, mon naturel et mon comportement ordinaire, sans recherche ni artifice, car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y verront sur le vif, mes imperfections et ma façon d'être naturellement, autant que le respect du public me l'a permis. Si j'avais vécu dans un de ces peuples que l'on dit vivre encore selon la douce liberté des premières lois de la nature, je t'assure que je m'y serais très volontiers peint tout entier et tout nu." Il me sambla les laisser fort contans de moi ; & pour s'excuser de ce qu'ils avoint ainsi curieusement veu mon Livre & condamné en quelques choses, m'allegarent plusieurs Livres de notre tamps de Cardinaus & Religieus de très-bone réputation, censurés pour quelques teles imperfections, qui ne

touchoint nulemant la reputation de l'authur ny de l'euvre en gros ; me priaient d'eider à l'Eglise par mon éloquance (ce sont leurs mots de courtoisie), & de faire demure en cete ville paisible & hors de trouble aveques eus. Ce sont personnes de grande autorité & cardinalables³³. »

Le plus important est de noter que dans les éditions subséquentes de ses *Essais*, Montaigne n'a jamais tenu compte des recommandations de ces critiques, ni pour corriger ce qui avait été écrit, ni pour mieux écrire, soit écrire avec un esprit plus chrétien, les ajouts substantiels qu'il a faits à son livre. Méchant garçon... On croirait voir écrire un Sicilien qui ne

33. Cette note se trouvait dans l'envoi originel.

Ce qui donne à mon avis ce qui suit : « Le 15 avril, je suis allé prendre congé du maître du Sacré Collège et de son compagnon, qui me prièrent de ne pas tenir compte de la censure de mon livre, quant à laquelle d'autres Français les avaient avertis qu'il y avait plusieurs sottises ; ils me dirent qu'ils honoraient et mon intention et mon affection envers l'Église et mon habileté et qu'ils estimaient tant ma honnêteté et ma conscience qu'ils s'en remettaient à moi pour retrancher de mon livre, si je voulais le réimprimer, ce que je trouveraient de trop incorrect, et entre autres choses, le mot *fortune*. Il me sembla que je les ai laissés bien contents de moi. Et pour s'excuser de ce qu'ils avaient revu si attentivement mon livre et qu'ils l'avaient condamné sur certains points, ils me signalèrent plusieurs livres de cardinaux et de religieux de très bonne réputation qui, de notre temps, furent censurés pour des imperfections semblables, qui n'affectaient aucunement la réputation de l'auteur ni de l'œuvre, en gros. Ils me prièrent d'aider l'Église par mon éloquance (ce sont leurs aimables mots) et de demeurer en la ville de Rome en me sachant en paix et hors de trouble avec eux. Ce sont des gens de grande autorité et *cardinalables*. »

respecte pas ce que Dieu lui a donné... Une sorte de pollueur intellectuel.

Parlant de pollueur intellectuel, ça fait deux fois que je veux vous parler de l'enseignement, et de mon enseignement... Mais encore une fois, j'avais trop à raconter. À demain, donc... J'y arriverai. Promis, juré, craché. Comme un pollueur chinois.

Livraison quarantième : pourquoi j'ai enseigné la philosophie et comment je faisais ? pas tout à fait (3 mai).

C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être : Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nôtres : et sortons hors de nous, pour ne savoir quel il y fait. Si avons nous beau monter sur des échasses, car sur des échasses encores faut-il marcher de nos jambes. Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes nous assis, que sur nostre cul. / Les plus belles vies, sont à mon gré celles, qui se rangent au modèle commun et humain avec ordre : mais sans miracle, sans extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin d'estre traictee plus tendrement.

C'est une perfection absolue, et pour ainsi dire divine, de savoir jouir de son être propre : nous ne cherchons d'autres états que parce que nous ne comprenons pas le nôtre propre, et nous ne sortons de nous que pour ne pas savoir comment on est. Pourtant nous avons beau monter sur des échasses, car même monter sur des échasses il faut marcher sur nos jambes. Et sur le trône le plus haut du monde, pourtant nous ne sommes assis que sur notre cul. / Les plus belles vies sont, à mon avis, celles qui se mettent au rang du modèle humain commun [mais] avec ordre, mais sans miracle ni extravagance. Or la vieillesse a un peu besoin qu'on la traite avec plus de tendresse.

Montaigne, *Essais* III.13, « De l'expérience ».

Chacun finit la vie avec un peu d'expérience, ce qui est un début de savoir. La plupart n'ont rien appris, parce qu'ils n'ont pas réfléchi sur ce que la vie leur a donné et

sur ce que leur mémoire a reçu. Je voudrais tenter de faire la preuve que je ne fais pas partie de ceux-là : je vais tenter de réfléchir sur mon expérience de professeur.

Il faut être tout à fait clair en commençant : il ne s'agit pas de proposer ce qui suit comme une sorte de méthode pédagogique qui ferait école. J'ai vu bien de modes dans ce domaine, et les présentations successives par les *pédagogues* du ministère d'Éducation, du Loisir et du Sport étaient suivies avec ironie par moi et mes amis ; il fallait y être et nous y étions parce que le boss le voulait, mais nous savions bien qu'on nous présentait des vues de l'esprit et des slogans quasi électoraux qui ne seraient suivis de rien de bien concret du côté des boss plutôt que des moyens véritables qui s'imposeraient dans les classes. Ce qui ne veut pas dire qu'elles n'étaient pas suivies. Car d'abord, elles étaient annoncées à grand coup de pub, et il y a toujours un public pour ces choses. Un public qui chante en chœur d'abord et qui déchante ensuite. Et qui attend la prochaine prestation ministérielle pour reprendre le chant et le désenchantement.

La raison en est assez simple. On cherche et on cherche à offrir quelque chose de facile, d'efficace et de mécanique. Parce que la vérité du métier fait peur : l'enseignement, le vrai, est difficile, et plein de ratés qui éduquent ceux qui ne se mentent pas ou pas trop ; le métier, comme tant d'autres, demande l'engagement de toute la personne. Je le sais pour avoir été de deux côtés de l'acte, comme tout le monde. Et je commence en me rappelant de ceux, peu nombreux, qui m'ont fait un bien réel. Je pense à sœur Marie du Bon Conseil,

quand j'avais 7 ans, ou Monique Pénisson quand j'avais 17 ans, ou Jasmin Boulay quand j'en ai eu 27.

Ça me semble presque ridicule maintenant, et les faits sont presque insignifiants, mais la découverte était chaque fois majeure pour le petit bonhomme, l'adolescent ou le jeune homme que j'étais. Il faut tout découvrir ou apprendre : comment rouler à vélo, comment conduire une voiture, comment dactylographier, mais aussi comment parler et comment lire et comment écrire. Et au début on fait un difficile apprentissage, où on sue sur chaque détail, et il y en a mille et un. Puis, on a appris, et on se rend compte qu'on roule comme on respire, qu'on conduit sans même y penser, et qu'on dactylographie comme si on écrivait au stylo, ce qu'on a d'ailleurs du apprendre avant avec tout autant d'efforts déjà oubliés. Mais c'est plus compliqué pour les tâches vraiment humaines, celles qui sont intimes ; et pourtant il faut aussi apprendre le pouvoir de la musique et du chant, celui de la langue ou celui de la lecture.

Je me souviens, tiens, d'un quinze minutes dans le cours de Monique Pénisson. Elle signalait que les langues avaient différentes façons de gérer les situations les plus ordinaires. Et elle donnait comme exemples que l'amoureux anglais dit à son amoureuse française (il est probable qu'elle fit l'inverse puisqu'elle était de persuasion féminine, alors que je l'ai entendue à l'envers, étant de l'autre persuasion) *I miss you*, et que celle-ci lui réponds *tu me manques*. Moi, qui connaissais les deux langues pourtant, je n'avais jamais remarqué cela, ni non plus que moi, *I*, s'écrit avec une majuscule en anglais, ce que ne fait aucune autre langue. Et elle a demandé comme ça : « Comment

cela se fait-il ? » Crâneur comme toujours, j'ai suggéré que c'était parce que les Français étaient par nature moins égoïstes ; elle avait ri en disant que c'était sûrement autre chose. (Et je me préparais à recevoir le film *Arrival*, qui suggère que notre expérience du temps, à nous Terriens, est commandée par les langues que nous parlons.) Puis bien des années plus tard, je pensais par exemple au fait que la distinction entre *toi* et *vous* (que je ne respecte pas beaucoup) a déjà existé en anglais (c'est le *thou* et le *you* de Shakespeare qui est disparu de la langue on ne sait trop pourquoi). Puis plus tard encore, j'ai vu comment l'anglais reçoit des mots des autres langues en les changeant presque pas (*Socrates*, *Plato*, *Aristotle* sont des quasi calques du grec, tout comme *Caesar*, *Augustus* et *Claudius* du latin), mais que le français oblige les mots à se franciser avant d'entrer dans l'usage. Et, en conséquence, je suis d'autant plus étonné par la fascination française actuelles pour les mots anglais avalés tout ronds : le snobisme de *email*, d'*ebook* et de *web* va contre l'ADN de la langue, et semble indiquer une sorte de soumission que j'ai de la difficulté à comprendre, moi qui comprends tout à fait les mots *courriel*, *livrel* et *toile*. Quoi qu'il en soit, la petite remarque, insignifiante, de Monique Pénisson a été pour moi une sorte d'initiation au pouvoir et aux bizarreries des langues.

Et c'est avec des expériences toutes simples comme celle-là que j'ai vécu ma vie de professeur : j'avais l'impression à tout moment que quelque chose comme cela pouvait arriver dans ma salle de cours. Mais il faudrait que j'en arrive à parler de ma vie de professeur... Et encore une fois, il me manque de

l'espace. Je ne vous promets rien, mais je vais tenter encore demain. Je vous avertis qu'il y aura un peu de colère dans mes remarques : la grande frustration de ma vie de prof est la pédagogie de rigueur par laquelle les administrateurs prétendaient chaque fois aider en vérité les étudiants et les professeurs plutôt que de gérer les allées d'un supermarché et les boîtes de petits pois qu'on y trouve. J'ai trouvé, toujours, ou presque, que leurs prétentions dépassaient de loin leurs actions concrètes.

Voilà : les principes de toute une vie (la mienne) en quelques paragraphes, encore à compléter. Et maintenant une petite journée (la mienne) en quelques paragraphes. Il y a eu un début lent et désorganisé, et surtout Muriel a commencé à mettre de l'ordre dans ses photos ; donc la désorganisation était au service de l'organisation. En tout cas, encore une fois, j'ai bien aimé ce que j'ai vu de ce qu'elle préparait. Et il y a pour moi un mystère : je ne la vois presque jamais prendre de photos ; parfois, il faut bien que je me souvienne de telle ou telle prise parce que je lui demande de capturer quelque chose que je trouvais fort ; mais la plupart du temps, nous marchons en parallèle ou presque, et je ne la vois pas s'arrêter, élever l'appareil et prendre ses photos. Il faut croire qu'un iPhone est une machine d'une efficacité redoutable qui rend possible des gestes presque cachés comme les aime Muriel ; mais il y a aussi qu'à part quelques bribes de conversations, ou quelques quarts d'heure d'échanges plus fournis, nous marchons souvent dans le silence, et que je me perds dans mes pensées. Quand plus tard je vois ses photos, ou une série de ses photos, je suis saisi de voir

comment la même chose a été vécue pour ainsi dire de deux façons différentes : on dirait, par exemple, que la récente promenade à *Sampieri* était deux choses différentes, la mienne et celle de Muriel. Mais au fond tous les événements sont ainsi ; ils sont, mettons, leur dimension *audio* et leur dimension *video*, et il faut mettre les deux ensemble pour que la chose se reconstitue. Bon, me revoilà prêt à partir sur la dualité. J'arrête.

En tout cas, vers midi, après avoir mangé un peu, nous sommes sortis non pas pour marcher, mais pour faire un tour du village en auto et surtout pour que Muriel se rassure (moi, je n'ai pas de doute, mais je serais inquiet si c'était moi qui se mettais à l'épreuve : mettons que si je suis inquiet, c'est par sympathie) au sujet de sa capacité de conduire la caisse de *Maria Rosaria*. C'est le cœur battant donc, que nous partons : je joue le rôle de Muriel, soit celui de guide ou plutôt de navigateur ; nous montons dans les hauteurs et atteignons les dernières limites du village en quelques minutes ; il n'y a presque pas de circulation, c'est durant la période de la sieste où bien des gens ne font pas grand-chose et où la circulation est à son minimum. Dans les faits, nous rencontrons peu de véhicules, mais les chemins sont étroits et cahoteux, et ça tournicote en diable. En tout cas, tout s'est bien passé, et Muriel est bien fière, et nous savons par expérience que les petites courses au grand *Crai* et peut-être au prochain village (*Donnalucata* ou *Sampieri*) seront plus que faisables.

Pour fêter cette étape de notre odyssee périlleuse, nous descendons de l'auto pour descendre à pieds jusqu'à la plage centrale de *Cava d'Aliga*. Muriel a

l'intention de rentrer bientôt, alors que je vais faire ce que j'espère être une longue promenade aller-retour jusqu'à *Donnalucata* par une journée bien belle. Et c'est le cas : nous séparerons bientôt, et elle revient sur ses pas. Certes, il y a des nuages à droite qui pourraient paraître menaçants, mais ils sont assis au-dessus de *Scicli*, et le vent venant de la mer les maintient là bien sages, comme il arrive presque tous les jours. Au-dessus de moi du ciel bleu, sous mes pieds une plage qui est plutôt propre (on semble avoir fait d'autres travaux de nettoyage), à ma gauche une mer presque plate avec des vaguelettes régulières qui battent la côte. Je marche d'un bon pas, je rencontre de temps en temps un autre promeneur solitaire, moins souvent un couple, et voilà trois pêcheurs énergiques et optimistes. *Buon giorno*, un sourire, on envoie la main, et c'est tout. Les *spiagge di Bruca*, d'Aziz (ou est-ce Arizzi ? en tout cas, je ne suis pas sûr de comprendre comment les gens nomment les choses et les lieux : il y a des variantes, selon qui on consulte), de *Pezza Philippa* (nouveau nom découvert hier) et enfin de *Donnalucata*. J'y arrive un peu avant 16h, il faudra donc errer dans le village et en découvrir des bouts nouveaux en attendant qu'ouvre l'*enoteca Pallavicino*. Je me promène donc, je revois des coins, j'achète deux ou trois choses dans le *supermercato Voi*, qui, décidément, n'est jamais fermé, je jase deux minutes avec le proprio, il se moque d'un de ses clients qui entre en disant « *Ecco un uomo sereno* », mais en ajoutant qu'il a quatre enfants, les deux font des *smorfie* et se donnent la main, je leur signale que j'en ai tout autant ; le proprio se montre impressionné, l'autre papa, sans doute un vaniteux, ne montre rien ; je suis satisfait malgré tout. Je musarde

ici et là, mais surtout là, je visite le marché de poissons qui fermait dès 13h, m'avait-on dit les premiers jours avec une emphase qui montrait la solidité de l'information, laquelle se révèle aujourd'hui être du *fake news* : il est au-delà de 16h et deux *aziende* sont bien ouvertes et bien actives avec deux marchands qui offrent des produits frais et quelques clients qui reniflent comme moi pour s'assurer de la fraîcheur, je visite le port lui-même, je prends quelques photos, et surtout je me rends compte que l'habitude enlève vite l'étrangeté des lieux. Comme la même chose, les mêmes gens, étranges et impressionnants un jour, prennent vite un air de normalité ; pour ma part, j'en suis rendu à ce moment délicieux où tout est encore nouveau, où je regarde de tous mes yeux et entends les moindres détails, mais sans qu'il y ait d'inquiétude ou de malaise ; c'est le moment du normal nouveau, ou de l'inhabituel déjà-vu et réconfortant.

Bon, c'est l'heure idoine, et l'*enoteca* est sans doute ouverte comme l'indiquait la feuille à l'entrée. Mais non, la caviste est en retard, je pars donc dans une autre direction, je comprends un peu mieux comment est fait ce village coquet (je me rends compte avec une certaine honte que je suis déjà un peu infidèle à *Cava d'Aliga*) : dans un voyage subséquent, il serait plaisant de vivre à *Donnalucata*, me dis-je, avec ses rues plus planes, son activité plus grande, les autobus plus nombreux, la *spiaggia orientale*, la *Plaia Grande* un peu plus loin (tiens pourquoi un nom en espagnol ?) ; je rencontre des enfants d'école qui jouent au foot (oups, *il calcio, mi dispiace*) dans la cours et qui se moquent de moi, le touriste qu'ils ont identifié au premier coup d'œil et qu'ils agacent avec un mélange de

sicilien bien gras et trois mots d'anglais. Bon, je remonte sur la *via Regina Margherita*, et je retrouve l'*enoteca*. Enfin, c'est ouvert, seulement 15 minutes de retard, j'achète quelques bouteilles, et je rentre.

Mais sur *la via Marina* qui est un promenade qui s'appelle aussi *Lungomare*, et porte même le nom de l'inévitable *commissario Montalbano*, je rencontre *Guglielmo* devant sa maison (le 86 ou le 87, je ne me souviens plus), celle qui donne directement sur *la spiaggia ed il mare*. Nous jasons, je lui répète que Mu et moi sommes déjà à la recherche de quelque chose pour l'an prochain, et il se montre bien plus intéressé que la première fois (on dirait qu'il a repensé à tout ça, et qu'une location en avril, mai et peut-être début juin, lui plairait : ce serait de l'argent vite fait et sans effort et inattendu), nous nous entendons sur le fait que nous ne sommes que des mâles et que c'est Muriel qui décide et qu'elle a besoin de visiter les lieux. Il me dit : « *Sono sempre qui. Lei telefona e vi faccio visitare.* » Tiens... tant qu'à faire nous pourrions venir en auto et ménager les jambes de Mu. En tout cas, je repars sur *la spiaggia*, mais cette fois pieds nus, et plus lentement, car je porte quelques bouteilles et autres affaires, et je rencontre d'autres promeneurs, mais aussi les mêmes pêcheurs qui sont d'une patience ou d'une obstination remarquable. Il fait toujours beau, et les nuages n'ont pas bougé, et la brise est encore douce, mais le soleil se trouve derrière moi et me chauffe le dos. Tout de suite, je vois la pointe de *Cava d'Aliga* qui avance *nel mare*. Et je vois se rapprocher ce qui est déjà chez moi (auquel je suis infidèle... honte à moi de nouveau.)

Une fois rentré (après une promenade de plus de trois heures, magnifique sans doute, mais quand

même...), je raconte tout cela à Muriel qui me raconte sa propre promenade, moins ambitieuse, dans *Cava d'Aliga*, seule comme une grande, et son *gelato* de chez *Simply*, la *gelateria* (il y en a deux qui se font compétition) qui donne sur la plage et qui est toujours occupée par les locaux, alors que le *Blazer* (non, mais cette manie des noms en anglais), plus jeune, vise la clientèle en visite. Et voilà, nous ne sommes plus des étrangers, me dis-je encore une fois. Je prends une seconde douche, plus rapide celle-là, pour enlever le sel et le sable qui me colle au corps : en été, ça doit être terrible. Nous n'avons faim ni l'un ni l'autre ; nous grignotons, je regarde un des versions du *telegiornale Rai* et donc les nouvelles à la télé (*Cinque Stelle e la Lega, partiti politici della maggioranza* se crêpent le chignon en passant par, et en se disputant au sujet des personnes de, *di Maio* et de *Salvini* ; le *cavaliere Berlusconi* est malade encore une fois et visite (quel beau mot : on le croirait en vacances) un hôpital plutôt qu'une prison ou un tribunal, et donc *Forza Italia* va s'écrouler un peu plus tôt que prévu, et puis tout le monde est passionné par le *calcio* national, et on me te vous nous présente un énième portrait du *piccolo piccolo Messi calciatore argentino* qui, au fond, est plus grand qu'il *grande grande Ronaldo*, lequel a bien des ennuis du fait qu'il se fera poursuivre pour viol, *madonna mia* [mais pas un mot sur la coupe Stanley ; ça doit être parce que le Canadien ne participe pas cette année encore]), et je me tape l'émission *Vieni da me*, où la magnifique *Caterina Balivo*, fait de son mieux avec une formule usée jusqu'à la corde, mais je ne suis pas capable de regarder au-delà d'une vingtaine de minutes. Ouf. Je vais me coucher : j'ai la journée dans

les jambes. En somme, la journée a fini comme elle avait commencé : avec lenteur et dans le désordre. C'est comme ça.

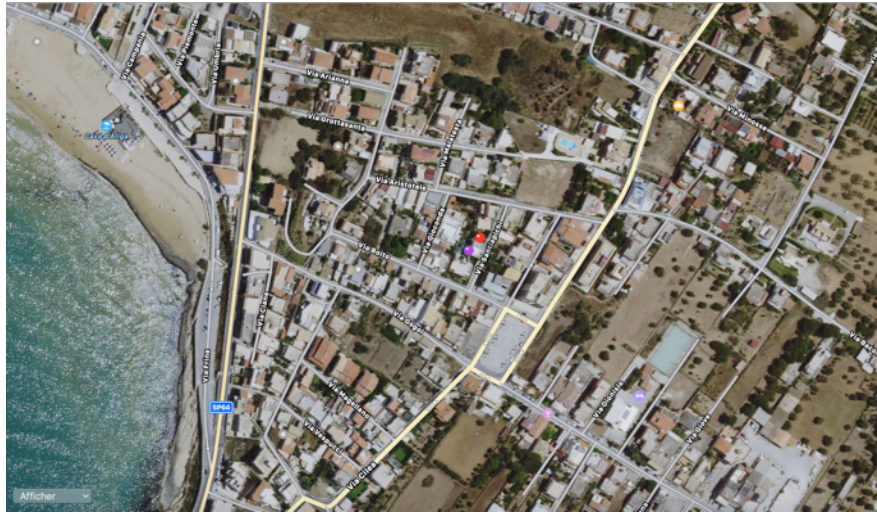
Aujourd'hui, ce sera certes une journée sans grand évènement dans une belle série de journées semblables. Mais on annonce de la pluie en après-midi, enfin un risque de pluie : ça serait un peu de répit sans doute. Il y a même la possibilité d'un orage durant la nuit. Tiens donc : il faut que je me sois sicilianisé un peu ; je parle de la pluie, et je dis que c'est un répit. Mais l'aube pointe, et je me recouche après avoir écrit ceci. Un autre matin méditerranéen prend fin au début de la journée. C'est le monde à l'envers.

Livraison quarante-et-unième : cette fois, c'est la bonne ; vous allez savoir pourquoi et comment enseigner la philosophie (4 mai).

Quant au mérite que cet ouvrage peut avoir, peut-être ne m'appartient-il pas de m'en expliquer, mon opinion ne devant ni ne pouvant influencer sur celle de personne. Cependant ceux qui, avant de commencer une lecture, sont bien aises de savoir à peu près sur quoi compter ; ceux-là, dis-je, peuvent continuer : les autres feront mieux de passer tout de suite à l'ouvrage même ; ils en savent assez. / Ce que je puis dire d'abord, c'est que si mon avis a été, comme j'en conviens, de faire paraître ces lettres, je suis pourtant bien loin de compter sur leur succès ; et qu'on ne prenne pas cette sincérité de ma part pour la modestie jouée d'un auteur, car je déclare avec la même franchise que si ce recueil ne m'avait pas paru digne d'être offert au public, je ne m'en serais pas occupé. Tâchons de concilier cette apparente contradiction.

Laclos, *Liaisons dangereuses*, « Préface de l'éditeur »

Hier nous n'avons rien fait ; enfin, nous avons rien fait avec encore plus d'application que d'habitude. D'abord quelques informations géographiques.



Voilà donc le contexte physique de nos aventures quotidiennes. Mais le détail ? Ou encore : qu'avons-nous fait hier ? Rien, comme d'habitude. Mais encore ? Voici à peu près ce qui s'est passé (j'omets les détails trop intimes : j'ai mon quant à soi).

Une promenade à pied dans le haut *Cava d'Aliga* sur *la via Bacone*. (Je veux, mais alors je veux vraiment, rencontrer le toponymiste de ce bled.) En tout cas, cette rue est vraiment très bien. On se croirait à *Donnalucata*, qui est un village (ville ?) plus grand et plus riche sans aucun doute que le nôtre. Nous avons identifié deux propriétés (grandes maisons, jardins énormes et pourtant bien entretenus) qui tiendront une bonne place dans mes rêves à venir.

Puis, ce fut le retour à la maison, où, après un spaghetti au thon, j'ai dormi dans la cuisine sur le sofa pendant que Muriel travaillait ; ça fait un bout que je voulais le faire (dormir là alors que Muriel tapotait sur

l'ordi pour mettre de l'ordre dans ses photos. [Ça arrive, ça arrive... Et je vous assure qu'elle me trouve tannant à force de lui rappeler qu'elle a un club de fanas qui sont déçus. Mais elle m'envoie promener chaque fois...]) Et puis, j'ai *bretté*, comme disait ma mère, à lire, à écouter des vidéos et à penser à ceci et à cela.

En tout cas, vers 19h, alors qu'il commençait à bruiner conformément aux prédictions de *la signorina Meteo*, j'ai suggéré que nous pourrions fêter une journée aussi bien réussie / ratée par un repas excellent à l'*Ancora*, auprès d'Elvis au four à pizza et de Salvatore, le proprio trop sympathique et bavard comme pas un. Nous avons appris qu'Elvis est un immigrant albanais (et ce de la bouche même dudit Elvis), nous avons pu constater qu'il est haltérophile, nous l'avons terrorisé comme il faut en parlant de la température au Québec après qu'il se soit vanté du froid et de la neige de son pays d'origine. (Kin-toué ! Tu ne nous feras pas peur ; nous sommes des *toughs*, et nous sommes capables de damer ton pion hivernal.) Pour un prix à une demie ou un tiers de ce que ça coûterait par chez nous, et dans un restau où il y avait de la place, *una vista del mare*, où au loin le phare de *Punta Secca* envoyait des traits de lumière alternants, et surtout surtout, à l'intérieur du silence, Muriel a mangé les meilleures huitres de sa vie (*ostriche di bellavista* par ici), mon *insalata mista* était fraîche et copieuse et comme il faut, *la grigliata di pesce* bien bonne, et je n'ai pas pu finir ma *pizza quattro stagioni* (mais je l'ai finirai au petit déj, comme un grand ; et je ne dis rien, si ce n'est pas prétérition, du *frappato di Vittoria* (qui est LA ville du *frappato*) lequel *vino delle terre siciliane* était excellent.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Frappato>

Et pour ceux qui veulent épater la galerie, voici le texte italien.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Frappato>

Pour faire vite, mais clair, le frappato par rapport au Nero d'Avola, c'est un bourgogne par rapport à un Cahors. T'sé veu' di'e ?

Et c'est ainsi, en ayant satisfait votre curiosité de commères et de compères (scandez avec moi : « Ê-ga-li-té-des-sexes-en-tout / plus-de-mi-so-gy-nie-fourre-tout » [bon, j'avoue que le slogan est un peu long et controuvé et laisse à désirer, mais vous avez là la preuve de ma bonne volonté et de mon orthodoxie sociale]), on en vient à l'essentiel, soit ma réflexion de pédagogue. Je sens que votre curiosité est à bout.

Pourquoi j'enseigne ? Et surtout peut-être, pourquoi ai-je enseigné ? Par vanité sans aucun doute. Mais aussi pour gagner de l'argent ; car si la philo ne se vend pas bien au niveau national et international, au Québec en tout cas, et à cause des syndicats qui défendent leurs membres même quand ils n'ont aucune idée de la raison d'être de telle ou telle discipline, la philosophie s'est vendue et a été achetée à prix honnête. Ceci au moins est sûr : en enseignant la philosophie, j'ai pu payé une maison à tant par mois pendant 20 ans. Et j'ai pu me payer le luxe le plus grand qui soit, une famille. Le prix de ce luxe, à la pièce et dans son ensemble, a été plus qu'acceptable, surtout

quand on tient compte de l'excellence du produit. (Vous ai-je dit que je suis fier de mes filles ? Ce n'est pas possible, je ne parle jamais ainsi, parce que je trouve que c'est idiot. Vous ai-je dit que je suis fier d'avoir été le géniteur / nourricier / éducateur de mes quatre filles magnifiques ? Ça, c'est tout à fait possible parce que je suis fier comme un paon, dont la roue révèle ce que vous savez.) Ce n'est pas par hasard si j'ai des atomes crochus avec saint Joseph. À part le fait qu'il est le saint patron des travailleurs et artisans et donc le saint le plus communiste et écolo du martyrologe catho, à part le fait qu'il est le saint patron de la bonne mort et que j'ai signé un contrat bétonné avec lui, il y a le fait qu'il est le père officiel de Jésus. Un peu comme lui, je passe mon temps à admirer qu'on m'attribue la paternité de Catherine, de Madeleine, de Myriam et de Rosemarie, et que je peux pointer vers leur nom de famille officiel et entériné par l'État québécois, pour prouver mon importance différée par leur excellence, et leurs excellences, qui crève la vue.

Un mot sur le mot *martyrologe*. Vous vous dites : « Bien voyons donc, il n'est pas question de martyr dans le cas de Joseph, et tous les saints et saintes n'ont pas été des Agnès et des Maximilien Kolbe. » Et ainsi vous prouvez que vous ne connaissez pas le grec, ni ne comprenez le christianisme, ni la vie. *Martyrologe*, quand on décortique le mot, se dit *marturos* et *logos*. Donc à peu près *livre* ou *liste des témoins*. Et les témoins spectaculaires sont ceux qui meurent au bout de leur sang. Mais à mon sens, les vrais témoins sont ceux qui vivent leur vie au bout de leur temps, droits et nets et longuanimés. Ce qui permet donc d'y inclure saint Joseph et tant d'autres donc.

Mais je suis encore une fois en train de *chiaccherare*, comme une vieille chipie ou un vieux *chipi* (mot à établir avec votre aide, ou à remplacer par *chenapan*), et j'oublie qu'il y a une limite à votre patience et que je dois passer au sens de ma vie. (Point d'orgue.)

<http://www.expressio.fr/expressions/un-point-d-orgue.php>

Je me suis perdu. Je recommence, ou plutôt je continue. Il y a bien des raisons importantes mais accidentelles pour avoir été professeur, et je les ai données. C'est comme si on demandait à Daniel Lavoie pourquoi il a été chanteur et qu'il parlerait de son hypothèque (payée) et de ses budgets bouclés et de sa vie de famille. Tout cela, c'est vrai et important, mais c'est à côté de la question. La vraie réponse à la question est celle-ci : je voulais passer au suivant. J'ai été affecté au plus profond de moi-même par certains professeurs, comme je vous l'ai déjà dit, et je voulais en faire autant à d'autres.

Mais qu'est-ce que je voulais enseigner ? La philosophie, vous ai-je dit. Mais quelle philosophie ? Le thomisme, le marxisme ou l'existentialisme ? Comme dans un sondage, je réponds en tiquant le dernier casier : « aucune des réponses ci-dessus ». Ou pour dire la même chose mais autrement, je voulais enseigner le socratisme, ou le plutarquisme, ou le montanisme. Et si j'ai découvert quelque chose d'essentiel au sujet du langage dans un cours de Monique Pénisson, j'ai découvert la philosophie, la philosophie radicale dans les cours d'un abbé hurluberlu qui portait le nom

Jasmin Boulay. Je fais impasse sur le personnage, à peu près indescriptible, et qui en mettait pas mal pour épater la galerie et ainsi pouvoir faire à son gré pendant qu'on gérait l'effet de son apparence.

Ceci est sûr : durant ses cours, que j'ai suivis plusieurs fois en me faisant attribuer un nouveau numéro de cours chaque fois (c'était le bon temps, où les administrateurs étaient peu regardants ou bel et bien facilitants pour les gens qui voulaient faire à leur tête), durant ces cours donc, il prenait un thème et il lisait à droite et à gauche, il se battait avec les auteurs venus de tous les horizons, il disait ce qu'il y comprenait, il nous disait qu'il n'y comprenait rien parfois, mais que ça lui semblait important, il mettait Augustin et Marx en dialogue, et prouvait que Marx ne faisait que répéter Thomas d'Aquin, mais que ni l'un ni l'autre n'avait la bonne formule pour parler du pouvoir du beau, ou de l'art de cacher la vérité, ou du pouvoir des contraires dans l'existence humaine. Ce qui est tout aussi sûr : quand j'ai suivi un premier cours avec lui, j'ai entendu une voix, la mienne, qui disait en mon for interne : « C'est ça. » Ça, c'était parfois un début de réponse, mais c'était toujours l'impression que cette bataille corps à corps et cette conversation respectueuse et ce désordre ordonné, c'était la pensée, et que j'en avais besoin parce que sans ce processus, les réponses qu'on pouvait me donner n'avaient pas de solidité, de racines, ni de vigueur vitale.

Et puis, il a fallu gagner ma croute. Par une série de hasards dont je m'étonne encore, je me suis retrouvé dans une salle de cours devant des gens presque aussi jeunes que moi, et j'ai commencé à enseigner. Mal, très mal au début, parce que j'essayais d'entrer dans une

sorte de cadre idéal proposé de l'extérieur, dirais-je. Puis peu à peu, le Jasmin Boulay en moi s'est mis en sortir. Comme un zombie ? Va pour le zombie. Et l'enseignement est devenu une joie. De zombie ? Va encore pour le zombie.

Donc j'ai imité Jasmin Boulay, et donc je suis au fond un boulayiste ? Sans doute, mais pas du tout. Et je vous explique en décrivant les choses. Comment j'enseigne ? Hum ! Je trouve quelques textes forts sur une question qu'il faut examiner (ministère oblige) ou que je crois utile d'examiner (Gérald Allard oblige). Il faut que les textes soient lisibles et donc assez courts pour être examinés en deux ou trois semaines. Donc pas de *République* de Platon, ni d'*Être et le Néant*, ni, encore moins, de *Sein und Zeit*. Mais en lieu et place, un dialogue court qui présente un Socrate *punché*, ou une pièce comme *L'Enfer, c'est les autres*, c'est-à-dire *Huis clos*, ou une conférence comme *Sérénité*. Je m'assure que je connais le texte pour ainsi dire par cœur, quant aux mots, et, quant au fond, aussi bien que je le puis. Suite à cela, je le fais lire. Puis, je pose des questions à l'un et à l'autre, ce qu'ils ont aimé, ce qu'ils n'ont pas compris, ce qui les irrite. J'ai deux cents questions que j'ai préparées, et parfois même une centaine que j'ai écrites pour mieux me les approprier. Et je parle, en faisant parler, en me moquant de la lâcheté de l'une ou de l'insoumission de l'autre et de la lenteur de tous. Et de temps en temps, je signale que ceci ou cela ou une autre remarque pourrait éclairer l'amour de Paul pour Marie, l'ennui que Thomas ressent dans ses cours, mais un peu partout dans sa vie (parce que évidemment comme tous les ados avant lui, il lui paraît que tout est ennuyeux au moment le

plus intéressant du temps qui lui est accordé en ce bas monde) et surtout l'indignation de Pierre, petit coq qui est le chef du groupe, même s'il ne le sait pas. (Le coq peut être une *coquette*, je l'avoue.) Et je me mets à penser pendant deux minutes devant eux : je les oblige à entrer dans la tête de quelqu'un qui est intrigué par le monde dans lequel il vit et qui ne peut pas s'empêcher d'y réfléchir. Puis le jeu recommence. Voilà.

Je dis tout cela avec une sorte de légèreté. (Enfin, je m'imagine que ceci est léger.) Mais je vous avoue qu'il y a derrière, dans l'arrière-boutique de ma boutique, une émotion plus trouble, soit ma colère contre les autres, contre les *pédagogues*. Pour moi, c'est sérieux, la dispute sur la pédagogie, et j'ai horreur des règles tatillonnes qu'on invente pour contrôler cette chose mystérieuse. Cette surveillance minutieuse et en même temps sans conséquence (car les *pédagogues* et les administrateurs locaux sont trop paresseux pour vérifier si on fait comme ils disent qu'on doit faire, et il suffit de leur dire qu'on fait comme ils disent pour qu'ils soient satisfaits : ils ont d'autres chats à fouetter et sont au fond indifférents à ce qui se passe dans les salles de classe dont ils sont en principe responsables), ces théories en succession qu'on a prétendu m'imposer sont les seules choses que je n'ai pas aimées de mon métier. Tiens : j'aimais même corriger plus que de jouer au jeu des sessions pédagogiques *bidons* organisées par les sbires du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport ou leurs extensions locales. En tout cas, la correction des copies, je l'ai faite avec attention, alors que les sessions pédagogiques, je les ai séchées ou j'ai dormi ou, mieux encore, j'ai fait ce qu'on me demandait avec une application feinte qui venait de ce que tout

cela était ridicule. Mais ne me parlez pas des ukases pédagogiques des tyranneaux ministériels, ni des faux débats entre professeurs, ni des règles trop précises qui visent l'uniformité plutôt que l'efficacité. Ce sont comme les règles de l'art de la copulation : mêlez-vous donc de vos affaires, je me mêlerai de mon plaisir.

Et voilà... Et voilà qu'en finissant ce que j'avais projeté de raconter il y a déjà plusieurs jours, je me rends compte que j'ai encore des choses à dire. Décidément, ce thème ne veut pas finir de finir. Vous me pardonnerez (ou vous ne me pardonnerez pas, tant pis), mais il y va de ma vie. Ce qui est peu de chose du point de vue de l'univers, ou du Tout empédocléen, mais ce qui est bien gros de mon point de vue. Et je vous le rappelle : vous pouvez ne pas lire à tout moment, foi de professeur.

Ce matin, il vente fort sur *Cava d'Aliga* après une nuit pluvieuse (très), *frisquette* (16) et agitée (le même vent). Mais la même *signorina Meteo* qui avait promis cette température nous promet du soleil et un sérieux regain de chaleur. Nous projetons rencontrer *Guglielmo* chez lui à *Donnalucata*. Je me demande ce que cela donnera... Au moins ceci, une idée des prix ailleurs qu'à *Cava d'Aliga* et des options plus nombreuses pour un éventuel retour.

Livraison quarante-deuxième : suite et fin, ou presque (5 mai).

Il marche encore, a dépassé le nord du nord
Aurait aidé le jeune à Fred à débiter un gros sapin
Puis en retour s'est fait conduire à la cabane
Dans la cabane on a trouvé, côté du sud, comme un dessin

La Marie-Ève avec une fleur qui se fane
Et puis d'écrit:
Quand j'aurai dépassé vos pièges
Les loups mangeront dans ma main
Saison qui vient, première neige
On retrouvera mon chemin
Vigneault, *Le Nord du nord*.

Je commence par ce qui sera la fin de la livraison, soit une réflexion sur l'enseignement. Hier, samedi donc, j'ai écouté, comme je le fais souvent, l'émission d'Alain Finkielkraut ; la livraison de cette semaine portait sur l'enseignement. Tiens donc : je ne suis pas le seul qui est intéressé par cette question. À vrai dire, il m'arrive assez souvent d'être en accord avec monsieur l'Académicien Alain ; du moins, je me trouve souvent d'accord avec les thèmes de son émission, alors que certaines de ses positions et surtout, dirais-je, le ton inquiet et quasi-catastrophiste qu'il prend me laisse froid, voire me semble fausser le bon sens de certaines de ses interventions. Il n'en reste pas moins qu'en gros, il est d'abord et avant tout honnête : il a son opinion, il ne se gêne pas pour la dire, mais comme le suggère le titre de l'émission, *Répliques*, les invités ont l'occasion de se donner la réplique, et tout autant à donner la réplique à celui qui les invite.

Hier, on a offert un bon exemple de cette dynamique : quand il est question d'éducation, Finkielkraut a tendance à grimper dans les rideaux, et surtout à dénoncer Satan Internet comme la cause de tous les maux du monde et donc des difficultés qui peuvent se rencontrer dans le monde de l'éducation ; il a tendance à penser, et donc à dire, que les choses ont dégénéré et même qu'elles ont atteint un point irréversible, ou peu s'en faut, à moins de gestes

dramatiques. Il a, vous dis-je, un côté rabbin qui se déchire les vêtements. (Il faut que cela ait été, et que cela soit encore, fort agréable à faire pour qu'autant de gens imitent ces personnages bibliques comiques.) Or il a invité à son émission deux jeunes, un homme et une femme, qui pratiquent l'enseignement dans les écoles de la France, le premier ayant écrit des livres sur le sujet et la seconde étant toute nouvelle au métier.

C'était passionnant : Finkielkraut jouait son rôle de tonton ronchon à la perfection, et les deux autres parlaient de ce qu'ils font au jour le jour et lui donnaient raison ici, mais tort souvent aussi, et s'appuyaient non pas sur des livres comme le fait toujours Finkie, mais sur leur expérience. (Et le jeune homme a même eu l'audace de damer le pion à son hôte en lui citant du Montaigne pour répondre à aux pages d'Alain, celui des *Propos*, et non Alain Finkielkraut. Pour moi, des moments comme ceux-là sont précieux.)

Soit dit en passant, de temps en temps, notre Mathieu (attention avec un seul *t*, le double *tt* étant trop biblique) Bock-Côté national passe à l'émission de Finkielkraut ; il semble être de bons copains. Mot que ni l'un ni l'autre n'aimerait, et donc que j'emploie. Il est possible que vous soyez intéressés par cette livraison ; voici donc le lien. Et puis, tiens, gardez-le donc dans vos favoris pour remonter dans le temps et écouter d'autres *Répliques* et pour poursuivre dans le temps et écouter l'émission de la semaine prochaine : il sera question du Caravage. (Yesssss : un assassin et un grand peintre ; j'ai hâte d'entendre ce qu'on racontera ; je me demande si on exigera qu'on vide les églises et les musées et les livres d'art de ses œuvres, *because* la

rectitude politique. Devinons que ce ne serait pas le cas : la rectitude politique opère à peu près toujours dans le même sens, soit contre les gens ordinaires qui sont moins défendus par les élites.)

<https://podcasts.apple.com/ca/podcast/r%C3%A9pliques/id114880560?l=fr&i=1000437190016>

Il a venté, mais alors venté sur *Cava d'Aliga* et surtout sur le sud-est de la Sicile. À tel point que le symbole de l'île en grelotait.



monnaie sous Agathocle (sud de l'Italie et Sicile)
Image de Stella

Le Triskel | Paganismeceltique
paganismeceltique.unblog.fr



Sicile : Trinacria - le nom anci...
aly-abbara.com



Sicile : Trinacria - le nom anci...
aly-abbara.com



Sicile : Trinacria - le nom anci...
aly-abbara.com



Le triskel composé des 3 jamb...
lumen-kosta.blogspot.com



NumisBids: Jean Elsen & ses ...
numisbids.com



Mais c'est bien pire au nord : mettons que de Milan à Rome, le réchauffement de la planète fait des siennes : il neige, il fait froid, et les gens ne savent plus s'ils vivent au Québec ou en Italie. Les pauvres !

Après avoir *traînassé* comme d'habitude et commencé ceci et fait cela, mais dans l'un et l'autre cas, sans énergie, probablement parce que les températures et temps annoncés et promis par *Signorina Meteo* ne se réalisaient pas, après tout ces débuts de rien et ces fins de tout, nous sommes enfin sortis. Donc direction *Donnalucata*, par les *spiagge* qui y mènent, battues par une mer agitée qui les réduisaient de moitié. Donc obligation de se déchausser pour passer par certains bouts. Ce qui était, je l'avoue, bien agréable. Il était toujours question de revenir sur nos pas si Mu se sentait fatiguée, mais elle a tenue bon, et nous avons pris avec gratitude ce plaisir devenu une habitude. Une fois arrivés sur *la via Marina* en remettant nos souliers, j'ai téléphoné à *Guglielmo* : s'il avait répondu et accepté, nous aurions visité ses appartements en vue d'une évaluation des options de l'an prochain. Il dormait (c'était 15h, heure de la sieste dans ce bourge endormi) ou il était parti : nous le visiterons *martedì o mercoledì*.

Bon, nous trouvons un *sabbato*, et le samedi est dans une zone grise : si c'est un *giorno festivo* comme la *domenica*, il n'y a pas d'autobus pour nous ramener à *Cava d'Aliga* et il faudra trouver une autre solution. Nous nous rendons *alla fermata*, consultons les divers *orari* toujours problématiques, calculons, débattons, sous le regard amusé des locaux. *Okai*, comme disent les Italiens qui n'ont pas de diphtongue : si l'horaire de samedi est un jour ordinaire, l'autobus vient de quitter

Scicli et sera à *Donnalucata* dans deux minutes en direction de *Cava d'Aliga*. Et boum, le voilà. Nous montons, nous tentons de payer, mais le chauffeur, qui craint sans doute d'avoir à nous donner de la monnaie, nous dit de rentrer sans faire de fla-fla. Nous obéissons, mais pendant le court trajet accompli d'un trait et comme un *freccia rossa*, nous trouvons les sommes exactes et, en sortant devant la *Farmacia di Cava d'Aliga*, soit la *fermata* régulière, nous lui laissons tour à tour les 2,40 règlementaires. Il fallait voir son visage étonné (ces touristes sont bien bizarres) : il n'y a pas de petits plaisirs, vous dis-je.

Et nous voilà de retour à la maison. Et Muriel travaille sur ses photos pour vous les envoyer, et je m'installe pour reprendre ma lecture des romans d'*Elena Ferrante*, abandonnés depuis deux jours, et que j'abandonne presque tout de suite. Je poireaute en faisant ceci, par exemple, en écoutant le *telegiornale*, qui aligne les reportages sur des meurtres italiens (non, mais, on dirait qu'on ne fait rien d'autre, et certes la brochette est impressionnante : *pensionati, giovani, giovane, bambini innocenti, donne sposate, nonni mafiosi, cooperanti internazionali*, tout le monde à le droit à l'assassinat par ici) ; viennent ensuite les images de scènes de pluie, de neige, de grêle, de grands vents et de plages abandonnées par les visiteurs qui rentrent chez eux en disant que l'Italie, c'est la Sibérie ou, pis encore, le Québec. Bon, je vais faire un petit somme pour me remettre de mes émotions télévisuelles, puis je prépare le repas.

Et voilà le repas est terminé, et je travaille à mon tour un peu sur l'ordi pour préparer quelques livraisons à venir, lorsque je serai en voyage en Grèce et

que j'aurai moins de temps. Et puis, je me suis couché. Mais pas avant d'avoir mis au point les notes qui deviendraient les remarques que j'entame maintenant.

Je vous ai parlé de l'enseignement, de mon expérience de l'enseignement, mais je suis insatisfait parce qu'il y a ce que j'appellerais les facteurs extérieurs : je n'ai jamais été seul dans cette vie si bonne qui a été la mienne. Il y a eu les gens des institutions et les confrères et les consœurs et surtout les jeunes qui se trouvaient devant moi et bien souvent à côté de moi. Il faut en dire quelques mots. (Bon, j'avoue que ce n'est pas nécessaire d'en parler et que cet exercice est de fait arbitraire, en ce sens que je n'ai aucune obligation d'écrire quoi que ce soit, et surtout vous aucune de lire *le mie sfogature*.) Car je me soulage, je m'épanche et me défoule en parlant de ma vie de professeur.

Pour moi, ceux qui contaient le moins étaient les gens de l'administration et les boss des syndicats, soit les administrations parallèles, comme la mafia est une société parallèle à la vraie. Dans cette image, je vous avoue que je ne décide pas lesquels des deux étaient les plus mafieux. En tout cas, ils se sont affrontés pendant des décennies dans des luttes de pouvoir qui n'avaient rien à voir avec ma vie quotidienne ; sous réserve de réévaluation, je conclus qu'ils m'ont protégé, une mafia contre l'autre et l'autre contre l'une, et ont assuré ensemble que je ne serais pas embêté. Et même leurs comportements de confrontation avec le vocabulaire idoine m'ont même rasséréner. Car après une dizaine d'années dans l'enseignement, j'ai vu que les professeurs qui n'enseignaient qu'une heure sur deux (et cela existait et a existé durant toute ma carrière) et

que les professeurs qui ne corrigeaient pas de copies et évaluait on ne sait trop comment (et cela existait et a existé durant toute ma carrière) et les professeurs qui se déclaraient malades alors qu'ils ne l'étaient pas, à moins que souffrir de la tâche de l'enseignement ne soit une maladie (et cela a existé etc), que tous ces gens donc mentaient aux institutions qui pouvaient les punir et qui devaient les gérer, que ces gens donc fonctionnaient (le terme est pris dans un sens large) à peu près impunément. Je me suis d'abord irrité et même indigné, et puis, comme j'ai dit, je me suis rasséréiné : si ces gens étaient laissés tranquilles, j'étais blindé, moi qui donnais tous mes cours et toutes les minutes de tous mes cours, qui corrigeais les travaux et examens que je faisais bel et bien faire aux pauvres cobayes qu'on m'offrait pour faire des expériences pédagogiques hétérodoxes, et qui ne mentais à peu près pas aux institutions qui, et voilà le point essentiel, ne pouvaient rien contre moi.

En plus de trente ans de carrière, une seule fois, j'ai vu les syndicats m'appuyer en tant que travailleur dans le domaine qui était le mien ; une seule fois, j'ai vu le ministère poser un geste qui dépassait la gestion fictive ; une seule fois, j'ai vu l'administration de mon institution défendre et soutenir des professeurs qui voulaient enseigner plus et mieux. Je les en remercie sans aucun doute. Mais je les remercie surtout de m'avoir laissé tranquille, et de m'avoir fait la preuve très tôt que je n'avais de souci à me faire : ce que je faisais dans ma salle de cours et ce qu'elles géraient étaient pour ainsi dire de deux espèces.

Puis, il y a eu mes confrères : j'ai connu le pire et le meilleur, cela va presque sans dire, comme tout le

monde dans toutes les professions, que ce soit médecins, avocats ou électriciens. Je me souviens surtout des nouveaux professeurs qui, année après année, entraient dans le métier et qui paniquaient en découvrant la réalité du quotidien et qui cherchaient de l'aide. Et surtout qui acceptaient de recevoir des suggestions et des trucs et de parler avec moi sans gêne, ou si peu. Je me retrouvais en eux, et je me disais qu'il serait mieux qu'ils ne passent pas par le calvaire qui avait été le mien : après ma première année d'enseignement, *désâmé*, découragé, attristé, j'ai tout quitté, pour revenir l'année suivante, un nouveau diplôme en poche, et prêt à reprendre la tâche. Je peux dire que de voir des gens honnêtes souffrir en raison de la bêtise des institutions et du mépris social pour leur job, cela m'a touché. Si j'ai connu la solidarité sociale véritable, active et satisfaisante, c'est pour ces Haïtiens de l'enseignement. (Je dis Haïtiens parce que je ne compte plus le nombre de fois qu'on a voulu que je m'émeuve pour les citoyens de ce pauvre pays sans que je ne bouge le petit doigt. Ma charité sociale va aux Gilles Kègle de ce monde ; j'ai trop de crainte par rapport aux organismes internationaux qui vous *téléthonent* pour ceci et vous culpabilisent pour cela et vous *mascottisent* un chanteur pour une troisième affaire.)

Mais les *intervenants* les plus importants ont été mes étudiants. Vous vous en doutiez, certes. Et j'en rappelle deux en particulier : Alain et Jacques. Et je raconte le bien qu'ils m'ont fait. C'était la troisième année de ma carrière, soit la deuxième de mon retour. Et la porte de mon bureau était ouverte, comme elle l'a toujours été. Et ces deux énergumènes sont arrivés et

m'ont dit qu'ils voulaient en faire plus, soit qu'ils voulaient aller plus loin que ce qu'ils pouvaient faire en classe. Pris de court, je leur ai dit la première chose qui m'est passée par la tête : je leur ai dit que je pourrais lire un peu, mettons une fois par semaine, avec eux et leur dire ce que je comprenais un peu de ce que je ne comprenais pas encore à ma satisfaction. Plutôt, je leur ai suggéré qu'ils lisent chacun de leur côté, comme je le ferais moi aussi et que nous rencontrerions une fois par semaine pour parler de ce que nous avons lu. J'ai même suggéré que nous pourrions prendre un dialogue de Platon que j'avais l'intention de relire, soit le *Phédon*, un texte que je n'avais jamais compris, mais qui m'intriguait. Ça racontait les dernières heures de Socrate, et ça portait sur la mort et la vie après la mort. C'était tout à fait ridicule de faire ainsi, je le reconnais : comment imaginer que des jeunes voudraient lire un texte aussi vieux, sur un sujet aussi loin de leur préoccupation, avec quelqu'un qui avouait être un nul.

Et alors ils ont décidé de changer le cours de ma vie : ils ont dit oui, et pis encore, ils ont été fidèles au rendez-vous pendant des semaines. Et c'est ainsi qu'ont commencé les groupes de lecture que j'ai dirigés pendant plus de trente ans. En conséquence de ce jour béni/maudit, j'ai doublé ou presque mon travail. Et pendant des années, durant les sessions pleines de cours, après les cours, et parfois les fins de semaine, et quelques fois durant les vacances d'été, j'ai lu avec des jeunes hommes et des jeunes femmes. Nous étions trois comme lors du premier groupe, nous avons été trente, la plupart du temps nous étions une dizaine. J'ai lu les *Essais* de Montaigne, tout plein de Nietzsche, la *Summa contre les gentils* de Thomas d'Aquin (une

joie : on ne peut pas être heureux sans avoir lu ce livre), la *Physique* d'Aristote, le roman de Laclos, quelques journées de nouvelles du *Décameron* de Boccacce, tant de livres de Houllebecq, Dante (combien de fois, trois ? sans aucun doute), Jane Austen de bord en bord, et puis encore une fois s'il vous plaît. Et puis, j'arrête parce que la liste, qu'il faudrait allonger encore pour la tripler : elle est trop longue même pour un bavard comme moi.

Et j'arrête pour parler de rien, soit des activités de la journée à venir plutôt que de la journée passée. Aujourd'hui, ce sera *Scicli* : il faut acheter des billets d'autocar³⁴ pour *Avola* ; nous allons visiter ce coin qui nous paraît intéressant ; nous y resterons même une nuit... Les aventures d'Ulysse continue. (L'information de ce paragraphe est erronée : c'est dimanche, et donc nous ne pouvons pas nous rendre à *Scicli*. Muriel me l'a dit tout de suite. Ça se fera demain, donc. Je vous dis cela pour vous montrer que le fou a besoin de sa folle pour éliminer les erreurs les plus grossières.)

Livraison quarante-troisième : cette fois, c'est vraiment la fin, en attendant que je récidive (6 mai).

C'est cela que certainement le tiran n'est jamais aimé, ni n'aime : l'amitié c'est vn nom sacré ; c'est vne chose sainte ; elle ne se met jamais qu'entre gens de bien, et ne se prend que par vne mutuelle estime ; elle s'entretient non tant par bienfaits, que par la bonne

34. Je suis étonné par ce détail : il a été question d'aller à *Avola* en autocar... Je ne me souvenais pas du tout de cela, et cela me paraît si différent de notre façon de faire ordinaire, nous qui préférons le train. Enfin... je sais : ce n'est pas important, mais pour moi, ce détail m'intrigue.

vie ; ce qui rend vn ami assure de l'autre c'est la connoissance qu'il a de son integrité ; les respondens qu'il en a c'est son bon naturel, la foi et la constance. Il n'i peut auoir d'amitié la ou est la cruauté, la ou est la desloiauté, la ou est l'iniustice ; et entre les meschans quand ils s'assemblent, c'est vn complot, non pas vne compagnie ; ils ne s'entr'aiment pas, mais ils s'entrecraignent ; ils ne sont pas amis ; mais ils sont complices.

Il est certain que le tyran n'est jamais aimé ni n'aime jamais. L'amitié est un nom sacré, c'est une chose sainte ; elle n'existe jamais qu'entre gens de bien et ne s'acquiert que par une estime mutuelle ; elle ne s'entretient pas tant par les bienfaits que par une bonne vie ; ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la connoissance de son intégrité ; son bon naturel, la foi et la constance sont ses répondants. Il ne peut y auoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté et l'injustice. Et quand les méchants s'assemblent, c'est un complot et non une compagnie ; ils ne s'entraiment pas, mais ils s'entre-craignent ; ils ne sont pas des amis, ils sont des complices.

Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*.

And after all, Marianne, after all that is bewitching in the idea of a single and constant attachment, and all that can be said of one's happiness depending entirely on any particular person, it is not meant — it is not fit — it is not possible that it should be so.

Et après tout, Marianne, après tout ce qu'il y a d'envoutant dans l'idée d'un attachement unique et constant, et tout ce qui peut être dit à l'effet que son bonheur dépende entièrement d'une personne en particulier, il n'est pas destiné – il n'est pas convenable – il n'est pas possible qu'il en soit ainsi.

Jane Austen, *Sens et Sensibilité*, chapitre 37.

Mais, hélas ! Il était rompu
Par les effets de sa hantise,
Et comme il atteignait le but
De cinquante ans de convoitise,
La mort, la mort, la mort le prit
Sur l'abdomen de sa complice :
Il n'a jamais vu le nombril
D'la femm' d'un agent de police...
Brassens, *Le nombril des femmes des agents de police*.

Bin oui, non pas une, mais trois citations en épigraphe... Au lieu de vous plaindre, vous pourriez vous demander comment tout cela va ensemble. Ensemble, hum : ensemble dans ma tête, mettons.

Et pour vous y aider, je décris les évènements d'hier. (Le mot *évènements* est plutôt comique, mais bon...) C'était dimanche, journée du Seigneur et aussi jour de paresse ou de repos, mais pour nous c'était journée de lavage : il fallait profiter du beau temps ; on annonçait du vent et des nuages pour le lendemain. Cela fut fait et bien fait. Pour compenser, je voulais m'asseoir dans l'église du village et prier un peu pour mes péchés. Mais je voulais surtout examiner les fresques sur le haut ; je suis encore et toujours charmé par ce qui s'y trouve. Mais l'église était fermée un dimanche, et on avait enlevé l'*orario* qui se trouvait sur la grande porte d'entrée en bois. *Siamo in Italia...* où on ferme les églises un dimanche.

Nous avons donc continué notre promenade dominicale en changeant un peu le projet initial. Comme la plage était battue par un vent, qui devait s'intensifier, comme le sable fin pénétrait partout et que nous marchions vers l'est avec un vent de l'est qui piquait nos yeux malgré nos lunettes de soleil, qui eussent dû s'appeler des lunettes de sable, nous sommes restés sur les hauteurs et avons visité la haute ville de *Cava d'Aliga*. Nous avons trouvé de nouvelles vues sur la plage et les environs en nous promenant *sulle vie Cleopatra, Circe, Maria Montessori, Giovanna d'Arco, Maria Curie, Salome, et Proserpina*. (Il ne m'en faut pas plus pour me mettre à penser à mes filles, l'une en Chine, l'autre à Calgary, l'autre bientôt en Grèce, et la quatrième au plus profond d'elle-même [je

me comprends]). En tout cas, vous saisissez qu'il y avait, comme malgré nous, un thème qui s'imposait durant notre promenade.

J'ai oublié encore une fois de vous signaler que nous vivons dans la *Casa sopra il mare*, comme l'a nommée *Maria Rosaria*, mais que ladite maison se trouve *sulla via Santippe*, soit la rue Xanthippe, et porte donc le nom de l'épouse de Socrate, et se trouve à côté de la *via Aristotele* et la *via Platone* (ça, je vous l'avais dit). Se promener dans *Cava d'Aliga* et vivre *da Maria Rosaria* s'est forcément un exercice intellectuel continu pour un professeur de philosophie. Vous en subirez les conséquences sous peu.

En tout cas, après avoir reluqué plusieurs nouvelles maisons dont, du coup, plusieurs, les plus grandes et les plus belles, sont entrées dans notre palmarès de *case da affitare l'anno prossimo* (il y en a de vraies belles qui, *siamo in Italia*, côtoient des quasi-ruines avalées par des plantes qui croissent de partout et de façon sauvage), nous sommes passés chez le *macellaio Bartolomeo Carpinteri*, qui régnait encore dans son commerce avec, derrière lui, ce fils, apprenti, qui ne fait pas grand chose. Ouf : avoir un papa semblable, tout sympathique qu'il soit, ce ne peut pas être une sinécure, même si on ne fait rien à cœur de journée.

Puis le repas, puis la reprise de la lecture des romans d'*Elena Ferrante* (oui, c'est encore et toujours bon : quelle plume étrange et en même temps charmante !), puis une conversation sur Fesse-time. Puis, je suis monté sur le toit pour regarder la scène dramatique, mais calme, du vent fouettant les eaux de la Méditerranée, dans une lumière trop forte et une

chaleur juste bien. Puis, nouvelle conversation Fesse-time, avec quelques petits-enfants, puis *telegiornale domenicale*, qui est presque la reprise de celui du jour précédent : en Italie aussi, il ne se passe rien un samedi, et les nouvelles du dimanche sont presque toujours des reprises du samedi ; de quoi croire que les politiciens et les criminels chôment comme les bons chrétiens. Puis, j'ai écrit un peu comme je le fais presque chaque jour, pour préparer des textes que je livrerai plus tard, quand je serai en Grèce et que je serai pris par des devoirs de guide : il faut bien que les séances de contemplation sur le toit et de promenade de par les rues *féminines* servent à quelque chose. Puis, le souper, puis, je me suis couché pour mieux me lever aux petites heures du matin et tenter l'impossible.

Car je veux tenter l'impossible. Ou plutôt je veux tenter de faire, en le réussissant cette fois, ce que j'ai tenté une bonne dizaine de fois dans divers forums, soit rendre compte de quelque chose de mystérieux qui me travaille chaque fois que je fais quoi que ce soit. Cette fois-ci, je l'appellerai le besoin d'unité (ça pourrait s'appeler le besoin de stabilité ou d'éternité, mais pas cette fois-ci). Car je trouve que moi, et je crois bien d'autres, j'ai besoin d'unité, ou de la produire, ou de la reconnaître. Car je veux être en contact avec quelque chose de façon à ce que nous devenions une seule chose. En somme, les humains, enfin je le devine et le crois, veulent être *un avec*, ou *coexister*, et même c'est un besoin essentiel.

Et d'abord on veut être un avec soi-même, ce qui s'appelle être *cohérent*. Nous changeons à tout moment, mais chacun sent aussi qu'il demeure le

même. Chacun le demeure (cela se fait pour ainsi dire malgré soi), mais chacun *veut* le demeurer (cela est le résultat d'un effort, d'une sorte de force morale). En tout cas, on est souvent surpris de découvrir que l'enfant qu'on a été, et que l'adulte qui l'a remplacé et que le vieux qu'on est devenu sont bien semblables. Et on trouve cela satisfaisant, ou du moins réconfortant. Mettons c'est la figure de l'existence nostalgique. Mais on est fier aussi quand on devine qu'il y a quelques valeurs qui se sont affirmés ou confirmés avec le temps, et qu'on sent qu'on aurait pu faire autrement et qu'on a choisi de tenir bon (comme parent, comme professionnel, comme ami). Ou encore, mais c'est la même chose en négatif, on se rend compte qu'on n'a pas tenu bon, qu'on a lâché le morceau (comme on dit), et on perçoit cela comme une perte, comme un manquement, comme un manque d'unité.

Or ce besoin d'unité se perçoit aussi dans ce qu'on pourrait appeler les affections. Car on cherche à être un avec les autres ; on cherche à collaborer, si vous le voulez. On cherche à garder le contact avec ses congénères, ses concitoyens, ses collègues, ses confrères. Il y a là à la fois une sorte d'inévitabilité et une sorte de labeur. Car on découvre bien vite qu'on pense comme les autres, à tel point qu'on a l'impression que les autres sont en soi et qu'il ne reste que bien peu de place pour soi. On appelle cela la racine quand ça paraît bien, ou la pression sociale quand c'est moins satisfaisant. Et on appelle cela la solidarité quand on trouve qu'on y est pour quelque chose et la lâcheté quand on voudrait être autre chose qu'une copie des autres qui habitent en soi. Mais en

gros, il est clair que cela est un besoin qui agit en soi et sur soi.

Et il y a une autre unité qu'on cherche à tout moment, soit le contact avec le monde qui environne. En ce sens, tout un chacun est un environnementaliste. Et ce monde qui environne, cet *Umwelt*, comme disait l'autre, on voudrait lui être fidèle. Ce qui est paradoxal, parce qu'on ne peut pas ne pas être entouré par ce qui entoure. Mais il y a la manière, soit avec ou sans conscience, avec ou sans ce léger recul qui fait que le monde non seulement englobe et entoure, mais est reçu, et repris. Et c'est la curiosité humaine, qui prend soin (*cura* en latin) de ce qui est aux alentours. À son meilleur, cela s'appelle la science et la philosophie, et même la sagesse. Et tout un chacun voudrait être un sage qui n'a pas fait que vivre dans le monde, mais qui en a tiré quelque chose, une sorte de point de vue stable qui permet de lire dans le passé, dans le présent et même dans l'avenir. Car la connaissance est une vie avec ce qui entoure.

Mais tout cela implique qu'il peut y avoir de fausses unités. Et pour reprendre les vecteurs un à un, d'abord de fausses unités avec soi. Car on peut jouer un personnage. Ou plutôt on est à tout moment tenter de jouer un personnage. Une sorte de matamore (hum, étymologie problématique) dont les mots sont des rodomontades plutôt que des paroles et les gestes des scènes comiques (ou tragiques) plutôt que des actes d'homme ou de femme. La ligne entre un Cyrano faux et un Cyrano vrai est bien fine, et je ne vois jamais la pièce sans me demander qui est ce magnifique parleur : Cyrano est-il Cyrano et souffre-t-il en vérité et aime-t-il sa cousine telle qu'elle est ? ou n'est-il que la caricature

de lui-même éprise d'une autre caricature, l'une et l'autre produite par un humain qui est un artiste qui ment ?

Soit dit en passant le film *Edmond* est un bijou. C'est même, comme je le disais à un copain, un exemple puissant d'appropriation culturelle, d'appropriation culturelle de la civilisation française par un fils de Polonais et de Britannique. Mais je vous en supplie, laissez-le s'approprier ce qui est hors de lui, parce qu'il nous le permet à notre tour par sa pièce et son film. Et cela nous fait du bien.

Et du coup, on peut aussi fausser l'unité, inévitable, avec les autres. Cela se fait de mille et une façons, et d'abord en refusant de reconnaître qu'il en est ainsi. Car si on est tenté à tout moment de jouer à être ce qu'on a reçu, et d'être plus Italien que les Italiens, ou plus Français que les Français, par une sorte de mécanisme de défense qui se met en marche, entre autres, quand on n'est plus chez soi, on peut jouer, tout au contraire, à n'être né rien du tout, à être une sorte de touriste multiculturelle né hors culture, qui goûte de tout, comme dans ses émissions qui pullulent aujourd'hui dans lesquels des *foodies* (quel est le mot français pour ce nouveau type humain ?) jouent à être thaïlandais en mangeant thaïlandais, ou à être hindou en refusant de manger de la vache (je me moque...) et ainsi de suite. La version la plus fascinante est celle par laquelle on prétend devenir sikh, ou autochtone, ou irlandais, le temps d'une promenade dans la rue un jour de fête, alors qu'on s'habille d'une drôle de façon et fait partie du défilé, en envoyant la main aux spectateurs qui applaudissent et lèvent un verre ; on réussit ce tour en prétendant n'être rien au

fond, et tout par choix. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits. (Diable que les proverbes sont sexistes. Il faudrait mettre de l'ordre là dedans, soit « Une chatte ou un chat n'y retrouverait pas ses petits ou ses petites. »)

Mais il y a aussi l'unité fausse entre soi et le monde. Ça s'appelle l'erreur et surtout le préjugé. J'aime bien ce second mot, parce qu'il indique qu'avant même de rencontrer le monde, au lieu d'entrer en contact avec lui, on s'en fait un autre à sa mesure qui remplace le monde de l'expérience et qui en tient lieu. Et le travail principal de la vie intellectuelle est de juger au lieu de *préjuger*. Le travail est donc de *postjuger*, soit de juger après avoir regardé et réfléchi.

Ouais, ça fait bien des choses, bien des besoins d'unité à unifier. Et je ne suis pas plus satisfait par ma tentative d'en parler cette fois-ci que toutes les autres fois. Mais je m'essaie une dernière fois (la dernière avant la prochaine). Il me semble parfois que la grande question de la vie est celle de la fidélité. On est fidèle quand on tient bon, et qu'on reste collé à sa parole donnée ou à son passé. Mais la fidélité demande parfois d'être seul, parce que la fidélité au monde, par exemple, implique qu'on ne pense pas comme tout le monde, ou comme la majorité plus ou moins silencieuse. De même, mais à l'envers, la fidélité envers ceux qu'on aime et ceux par qui on a été aimé avant qu'on puisse être aimable, cette fidélité exige parfois de quitter le monde, qui est trop grand pour les esprits des siens. Ou encore, elle exige qu'on soit infidèle à soi-même, à celui qu'on est devenu après avoir été aimé ou avoir aimé.

Et voilà qu'il devient clair que les mots rendent possible l'entente et la communauté, mais qu'ils rendent possible aussi, voire inévitable, la séparation parce que le monde apparaît à soi, à la longue et après *aggiornamento*, autrement qu'il n'apparaît à ceux qu'on aime, à ceux qu'on a promis d'aimer... par des mots. Et alors faut-il être fidèle à soi ou aux autres ? Et alors la parole donnée est-elle sacrée ?

Et surtout peut-être enseigner, c'est accepter cette dichotomie. Est-ce le bon mot ? Mettons : c'est accepter la possibilité de cette séparation qui est au cœur du désir de l'unité, parce que le besoin d'unité avec le monde conduit à se séparer de la plupart de ceux qui y habitent et de plusieurs de ceux qui sont chers. Et souvent il faut choisir soit d'être seul, soit d'être avec quelqu'un, mais dans le mensonge. Être un bon prof, c'est accepter que l'autre ne nous admire pas parce qu'il ne peut pas ou on ne peut plus être d'accord avec son maître. Et d'abord être un bon prof, c'est ne pas désirer être un maître, dans le sens de celui qui maîtrise l'autre.

Il me semble même que tout ceci est éclairant pour un parent : un parent veut un autre soi-même, et souvent un parent a bel et bien d'autres soi-même, des gens qui portent son nom et qui portent les noms qu'on leur a donnés³⁵. Mais on doit les aider, ces soi-même, à devenir eux-mêmes, et surtout des versions meilleures

35. Un des amis de Socrate, son meilleur ami même, a un garçon qui porte le nom magnifique *Critoboule*, soit *Criton voulu*, ou *volonté de Criton*, autant dire *Criton deux*. On pourrait dire que Socrate doit aider Criton à faire de son fils quelqu'un qui mérite un autre nom, mettons *Xénophon*, soit celui qui parle comme un étranger.

d'eux-mêmes et de soi-même, et *meilleur* implique qu'ils soient infidèles à ce qu'ils ont reçu. Et donc ils doivent devenir autre chose que soi. Des adultes, quoi.

Et puis, quand on est infidèle, est-ce parce qu'on manque de fidélité ou parce qu'on est fidèle ? Et n'est-ce pas ce que La Boétie voulait dire quand il a parlé de la servitude volontaire, mais l'a nommé le *Contre Un* ?

Ouf ! J'arrête... Il vente fort sur la Méditerranée ce matin. Et il vente fort sur *Cava d'Aliga* et sur *Scicli*. J'ai l'impression qu'après nos courses, nous allons rentrer et nous terrer à l'intérieur pour lire des romans, alors que les restes du *maltempo nel Nord* d'hier descendent vers *nostro Mezzogiorno*.

https://www.ilmessaggero.it/video/cronaca/maltempo_garda_invade_lungolago_di_peschiera-4471382.html

Demain, promet *Signorina Meteo*, ce sera non seulement un autre jour, mais un autre scénario météorologique.

Livraison quarante-quatrième : sur les contraires (7 mai).

Gente che viene / Gente che va / Gente che torna / Gente che sta / Il sole se la ride in mezzo al cielo / A guardare noi che ci facciamo il culo / E' un gioco / Mezzogiorno di fuoco / E' un lampo / Sulle armature / In guardia / Niente da capire / Mi specchio / In una goccia di sudore

Il y a des gens qui viennent, / Des gens qui vont, / Des gens qui reviennent, / Des gens qui restent. / Le Soleil se moque au milieu du ciel / À nous voir qui nous nous bottons le cul. / C'est un jeu, / Un midi de feu. / C'est un éclair / Sur les armures / En garde. / Il n'y a rien à y comprendre. / Je me vois en reflet / Dans une goutte de sueur.

Jovanotti, *Mezzogiorno*.

Il y a le principe écono-gastronomique qui s'appelle étirer la sauce, C'est ce que j'ai fait depuis quelques temps : je voulais parler de l'enseignement, de ma vie dans l'enseignement ; chaque fois, je croyais que ce serait vite fini, puis non, il en restait à dire, et j'en écrivais un peu plus. Comme quand on farfouille dans le frigo et qu'on trouve des pâtes et de la sauce, et qu'on réchauffe, mais qu'on ajoute un peu de vin pour étirer la sauce justement, qui est un peu trop épaisse et qu'il faut réchauffer sans la laisser coller dans le fond de la casserole. Et ça fait un autre repas, et même quand on en a fait vraiment trop ou laissé vraiment beaucoup, ça peut devenir un troisième repas. Je voulais parler d'enseignement une fois. Puis tout à coup j'en avais parlé pendant plusieurs jours. *Mi sono sfogato*. Ça va mieux maintenant.

Ouais, mieux et pas si bien que ça. Je ne sais plus de quoi jaser. Ou plutôt je suis inquiet parce que les choses que je voudrais raconter sont des thèmes moins importants pour moi et que je suis persuadé que ça viendra avec moins de facilité et plus de travail et d'effort que je ne veux pas travailler, parce que je suis à la retraite et en vacances en plus, ce qui est comme être à la retraite au carré. Mais bon, nous verrons bien. À chaque jour suffit sa peine, et à chaque jour, tel que promis à moi d'abord, et à vous ensuite, je tente

d'écrire un peu sur ce qui se passe dans ma tête et sur ce qui se passe autour de moi. Or depuis belle lurette, il se passe que je suis fasciné par les événements les plus ordinaires du for interne, de mon for interne, en autant qu'ils m'apprennent quelque chose sur le for externe, mon for externe.

Un des penseurs anciens les plus étranges s'appelle Héraclite. De son temps, on l'appelait l'Obscur, parce qu'il disait des choses paradoxales, qui me semblent à moi en arriver à beaucoup de vérité. Nous connaissons ce qu'il pensait en raison de ce qu'on appelle des fragments, ce qui n'ajoute rien à la clarté des dires de l'Obscur, Héraclite. Mais, et je me répète, il y a quelques-unes de ses idées qui semblent sûres et éclairantes. Et d'abord celle-ci, que les contraires ne sont pas si contraires que cela, et même qu'ils sont au cœur de la vie. Il le dit comme ceci.

23. On ne connaîtrait pas le mot de justice, s'il n'y avait pas de perversité.

57. La foule a pour maître Hésiode ; elle prend pour le plus grand savant celui qui ne sait pas ce qu'est le jour ou la nuit ; car c'est une même chose.

60. Un même chemin en haut, en bas.

76. Mort du feu, naissance pour l'air ; mort de l'air, naissance pour l'eau.

88. Même chose ce qui vit et ce qui est mort, ce qui est éveillé et ce qui dort, ce qui est jeune et ce qui est vieux ; car le changement de l'un donne l'autre, et réciproquement.

Je vous mettrais cela en grec, mais je me retiens. Je le ferais parce que cela me confirme que ces idées nous viennent, me viennent, du fond du temps, des origines mêmes de notre civilisation. Ce que je trouve émouvant.

Bon, quand on lit Héraclite, il y a le plaisir de l'insolite : il se moque de tout le monde parce que, dit-il, comme Hésiode, le grand sage grec, les gens qui composent tout le monde ne voient pas ce qu'il voit, Héraclite, et cela est vrai de tout le monde et d'Hésiode, lui qui n'est pas comme tout le monde. Mais que dit-il au juste monsieur L'Obscur ? Il dit que dans le monde, et dans la tête de l'être humain qui regarde le monde, les contraires viennent ensemble, à tel point que la nuit et le jour, c'est la même chose, et l'amour et la haine, et le haut et le bas, et donc monter et descendre, et en fin de compte, ose-t-il affirmer, naître, c'est mourir.

Pendant longtemps, tout en aimant lire ces petits bouts de phrases, et à faire sauter ces pétards dans ma tête, je trouvais qu'ils étaient plus ou moins mouillés, et je trouvais qu'il exagérait quand même, tout Héraclite l'Obscur qu'il était. J'admettais que dans nos têtes, dans la raison humaine, les contraires viennent ensemble, et même qu'ils ne peuvent pas être pensés l'un sans l'autre. C'est même quelque chose d'essentiel à la conscience humaine. On ne peut penser la droite que si on pense au moins un peu à la gauche, et le haut que si on a l'idée du bas, et la mort que si on a la conscience de la vie. J'appellerais cela la co-présence des contraires. Et vous imaginez que ma fascination pour les duos y trouve son socle.

Mais, voyons Héraclite, lui disais-je à la longue, dans le monde, dans le vrai monde, dans le monde, dis-

je, qui est monde, ce qui s'appelle monde, les contraires sont bel et bien contraires et ne sont pas là en même temps. C'est même ce qui fait que la différence entre la conscience et le monde : ce couple conscience/monde reçoit les couples de deux façons : les contraires viennent ensemble dans nos têtes, et apparaissent un après l'autre, ou un face à l'autre, dans le monde physique.

Puis un jour, je montais de la Basse-Ville à la Haute-Ville, et je me suis rendu compte que le chemin que je faisais avec autant d'effort allait en même temps de haut en bas et de bas en haut. C'est la même côte d'Abraham qui offre le haut qui descend vers le bas et le bas qui monte vers le haut. Et monter et descendre, c'est seulement une question du point de vue, de point de vue d'être humain et donc bien subjectif ; pour être tout à fait objectif, le haut et le bas sont là en même temps et ne peuvent pas exister l'un sans l'autre, et le chemin qui monte et le chemin qui descend existe en même temps, et sont la même chose. Et si je sépare les deux mouvements du fait que je monte cette fois-ci et que je descendrai dans une heure où deux, les deux possibilités sont là devant moi pour peu que je cesse d'être là à ahaner au lieu de regarder et de voir ce qui est bel et bien là.

Et puis cette fois-là, et toutes les fois subséquentes, je me suis mis à penser à tous les contraires qui sont des couples nécessaires qui se présentent en même temps et qu'on voudrait ne pas voir en même temps. Je pense comme ça à d'autres exemples. Le premier est le slogan de ma jeunesse : « *Make love, not war* », « Faites l'amour et non la guerre ». Celui qui a pour ainsi dire défini l'époque de

mon adolescence, et qui semblait la distinguer de toutes les autres. Mais ado sûr de lui-même et de son point de vue comme absolu historique, soit ado comme tous les autres ados avant et depuis, j'oubliais que cette époque, la mienne, comme toutes les époques étaient violente, et même que le mouvement anti-guerre était souvent un mouvement violent et que la violence a eu lieu avant, pendant et après ce mouvement.

Et je pense à une scène que j'ai vu mille fois à la télé : les funérailles de quelqu'un dans une zone de guerre, mettons les funérailles d'un Palestinien, et les cris des mère, sœurs et voisines, et les tirs dans les airs. Je n'ai jamais senti une douleur semblable, et j'ai même de la difficulté à regarder la scène tellement elle me semble forte. Mais je vois aussi que cet amour féminin est violent et qu'il est le fondement de la décision, souvent masculine, qui se renouvelle à l'instant, de haïr ceux qui ont été la cause de ce mal. Hommes et femmes ensemble, femmes aimant et donc haïssant, hommes haïssant et donc aimant.

Et je pense, dans un registre tout à fait différent, à la tristesse de l'équipe qui perd un championnat : ils se sont donnés jusqu'à l'épuisement ; ils sont penchés sur eux-mêmes dans la prostration et la tristesse, et en face d'eux, qui ne peuvent pas regarder tellement ça fait mal, c'est la joie et le triomphe et les confettis et les cris et les pleurs même, les pleurs de joie, mais justement tous ses sentiments, tous ses gestes qui les accompagnent, tous ses cris sont impossibles sans les pleurs d'un autre ton, et la douleur de l'échec, et les gestes de dépit. L'un ne vient pas sans l'autre, les uns sans les autres. Et le truisme lénitif qu'on a quand même été grand dans la défaite et qu'il y aura toujours

l'an prochain est bien amer. Mais il est tout ce qui reste.

Il y a quelque chose en moi qui se révolte quand je vois cette douleur et cette violence, mais je dois me raisonner parce qu'il n'y a pas de vie, et certes pas de vie intéressante sans ce face à face. On peut ne pas souffrir dans la défaite ou dans la perte de quelqu'un, mais ce n'est qu'au prix de ne pas vouloir gagner et de ne pas aimer. Et les gens qui veulent faire disparaître la guerre ne peuvent pas garder l'amour.

Et la vérité sur les passions, une vérité que je dois à Héraclite, c'est que les passions contraires s'opposent sans doute, mais qu'elles ne peuvent exister l'une sans l'autre, l'une sans son contraire. C'est vrai parce que la passion de l'un vise d'ordinaire un bien qui n'est pas partageable avec un autre. Mais c'est vrai aussi parce que les choses changent sans cesse et que tout s'use et tout naît et tout meurt et tout renaît. Mais c'est vrai surtout parce qu'une passion implique son contraire dans le même cœur. Sur ce point, le grand mensonge romantico-cucul est que l'amour peut exister sans la haine, ou la joie sans la tristesse, ou l'espoir sans le désespoir. Cela est vrai, un peu vrai, seulement si la passion n'existe pas ou si elle est si faible qu'elle n'est pas grand chose. L'ennemi secret est de bien des romantico-cuculs, fils de Rousseau, encore ici, c'est l'inégalité et la souffrance qu'elle implique. Et la démocratie tous azimuts me semble encore une fois un mensonge à soi plus qu'un idéal à atteindre. Mais je sens que je vais revenir sur tout cela. On verra bien : la journée apportera ses petits événements à raconter et peut-être une ou deux idées qui me seront passées par la tête.

En tout cas, hier, ce fut la journée des surprises du fait qu'il n'y avait pas de surprises, peu d'anicroches et que je n'ai pas pu dire « *Siamo in Italia* » en me plaignant ou rigolant. Car à 9h, *sulla Piazza Mediterraneo*, Salvatore était là souriant, et les fruits et légumes que j'ai achetés me paraissaient tout frais et bien peu chers.

Puis, comme nous avons tout plein de courses à faire à *Scicli*, nous attendions l'autobus devant la *farmacia*, et je me disais : « Nous verrons bien quel problème il y aura cette fois-ci. » Mais non, avec un léger retard, le chauffeur s'est présenté, et nous avons fait le long voyage qu'il accomplissait avec application. C'était la normalité la plus banale. J'en étais presque déçu. Heureusement, il y a eu le problème du trop plein d'autobus de touristes *alla fermata ultima* à *Scicli*, en raison de quoi le chauffeur a dû nous faire descendre à quelques mètres de la *fermata* officielle.

En descendant, je lui expliqué que nous avons l'intention de revenir d'*Avola* jeudi soir, mais je craignais qu'il y n'y aurait plus d'autobus pour rentrer à *Cava d'Aliga*. Je m'attendais à ce qu'il me dise qu'il ne connaissait pas l'*orario* par cœur. Mais non, il a dit : *Giovedì ? Giovedì sera ? Sì, sì, c'è l'autobus di 18h20. Si prende qui. Vabbe' ?* » Mais voyons donc, qu'est-ce qui se passe ? Tout fonctionne de la façon la plus normale.

Une fois arrivés à *Scicli*, nous sommes passés à l'agence de *Marcella*. Nous avons expliqué ce que nous voulions, soit des billets de train pour *Avola*, mercredi, aller, jeudi retour. Et après quelques problèmes (le serveur était lent), paf nous avons nos billets, et imprimés, et pliés, et mis dans une enveloppe. J'avais

peine à croire ce qui arrivait. Non, mais... *siamo in Italia, no ?*

Une fois sur cette lancée, je me suis troublé encore plus de voir que nos achats (poisson, pain et pâtes) se sont faits sans aucun problème. Heureusement, le restaurant où j'avais l'intention de manger, était fermé alors qu'il n'y avait aucune raison de s'attendre à cela, et qu'aucun horaire affiché permettait de l'avoir su. Sans quoi, cette série de succès aurait affecté mon appétit.

Nous avons été si efficaces, et surtout les Siciliens avaient été si étranges, que nous nous retrouvions dans le temps de le dire à la *fermata* pour retourner sur le premier autobus qui retournait à *Cava d'Aliga*. Mais non, il n'arrivait pas. Et en plus j'ai pu lire l'*orario* officiel affiché là, et je ne voyais pas le retour à *Cava d'Aliga*, celui du soir, qu'on m'avait si clairement affirmé être sans problème. Comme je commençais à pester, l'autobus est arrivé, et nous sommes entrés avec plusieurs autres passagers, des réguliers comme nous. Et c'était le même chauffeur appliqué, de bonne humeur et efficace. En descendant, méfiant comme un je ne sais pas quoi, j'ai répété ma question au sujet de notre retour tardif du *giovedì*. Même réponse. « *Lei è sicuro ? Non, c'è feste ? Non è scritto sul orario. — Sicurissimo, signore. L'autobus si prende davanti al bar. Allo stesso punto.* » Le regard du chauffeur qui ne comprenait pas mes demandes répétées me gênait un peu. J'ai décidé de le croire : il y aura bel et bien un autobus pour *Cava d'Aliga* à l'heure demandée et à l'endroit demandé, soit devant le bar. Comme ça, je pourrai me plaindre avec vigueur si jamais, nous ne sommes pas bien compris. J'y

trouverai une étrange satisfaction, parce que vraiment cette normalité commence à m'inquiéter. Car après tout, *siamo in Italia*.

Puis, nous sommes rentrés chez nous, nous avons mangé des restes en étirant la sauce. Nous avons téléphoné à *Avola* et en quelques minutes, nous avons une réservation au *Bed & Breakfast Ermes* que nous cherchions. Sans problème encore une fois. Décidément... Et j'ai lu, et Mu a travaillé, et j'ai fait un somme, et j'ai fait une promenade par la haute ville, en montant et en descendant, tour à tour, la côte qui monte et descend en même temps. J'étais bien heureux de vérifier les affirmations d'Héraclite.

Ce matin, le vent a tombé, le ciel est bleu, et je me promènerai aujourd'hui *sulla spiaggia*... Ça me manquait...

Livraison quarante-cinquième : de l'argent et des passions (8 mai).

Denn Psychologie is nunmehr wieder der Weg zu den Grundproblemen.

Car la psychologie est désormais de nouveau le chemin vers les problèmes de base.

Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, § 23.

On n'hésitera pas à préférer Xénophon, un si sage philosophe, aussi bien qu'un si habile capitaine.

Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle* I.7.

Hier, nous avons décidé de marcher jusqu'à *Donnalucata*. J'ai d'abord téléphoné à *Guglielmo* pour fixer un rendez-vous : il ne répond pas (ni avant-hier non plus, soit dit en passant), mais est là, du moins si ce qu'il m'a dit l'autre jour est vrai. Une fois arrivé sur

place, nous sonnons chez lui ; ça ne répond pas ; je téléphone de nouveau, et cette fois, il répond. Je lui dis qui je suis et que j'avais téléphoné il y a environ deux heures. « *Si, si, sono a casa, ma non rispondevo. Io vi apro fra due minuti.* » Il ouvre donc, nous visitons quelques appartements de sa maison ; chaque fois, il évalue notre capacité de payer avant de nous suggérer un prix qui nous semble un peu élevé. Pourtant, en shorts et gaminets, nous ne pouvions pas avoir l'air de grands capitalistes. Mais peut-être que dans sa tête *tutti i Canadesi sono ricchi, ricchi.* En tout cas, l'appartement qui donne sur la mer est *grande e molto carino*, alors que l'appartement *singolo* est joli et bien disposé. Nous verrons bien après notre visite à *Avola*. Mais je peux vous assurer que *Guglielmo* sera prêt à baisser le prix pour faire plaisir *alla donna* : Muriel est mon atout en réserve.

Ensuite, nous visitons quelques commerces, dont un magasin de sport : je voudrais m'acheter des espadrilles italiennes. Vous ne connaissez pas, je gage. Et voici donc pour que vous désiriez à votre tour.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Espadrille>

En tout cas, moi, j'en raffole de ces chaussures : ça vient en toutes sortes de couleurs, ce n'est pas cher, c'est léger, et personne d'autre que les Italiens ne semble en offrir. (Donc, vous pouvez regarder, mais je vous interdis d'acheter de peur qu'il n'en reste plus pour moi.) Une fois dans le petit commerce de la rue principale, je demande des espadrilles ; on me comprend à la longue. Mais on dit d'abord : « Ah, vous

êtes les gens de *Cava d'Aliga* ; *loro che vivono da Maria Rosaria*. » Mais oui, nous vivons chez *Maria Rosaria*. C'est quoi, cette histoire ? Et soudain, je me rends compte qu'on doit parler de nous, des deux *étranges* qui viennent vivre dans un petit bled en plein hiver (enfin, c'est le printemps, mais un printemps plus frais que d'habitude). Et puis, il y a Muriel et son chapeau blanc. En tout cas, nous jasons, j'essaie quelques modèles qu'on me propose ; ceux qui me vont sont trop discrets ; les bleus pétants sont trop petits. Ce sera pour une autre fois, *grazie mille*. Et puis, je signale en sortant à Muriel qu'ils sont trop chers : je prévois en trouver trois paires pour le prix d'une dans le prochain marché illégal qui foisonnent dans les villes italiennes. À *Avola* demain, tiens ³⁶.

Quand nous nous sommes installés *alla fermata del porto di Donnalucata*, nous étions assez sûrs de notre affaire : l'autobus devait passer dans les dix ou quinze minutes qui suivait. Et ce fut le cas. Et un des *autiste* (ça veut dire *chauffeurs* et pas l'autre sorte de personne) que nous connaissons, et qui nous a reconnus, était au volant. Et est descendue la dame qui met trop de parfum et qui, tous les jours, va de *Scicli* à *Donnalucata* le matin et de *Scicli* à *Donnalucata* pour revenir en début d'après-midi. Décidément, nous sommes de grands Siciliens, ou du moins des habitués de la place. Si grands de fait, que le chauffeur reçoit notre double paiement, le compte pour être sûr de la somme, puis nous rend l'argent en nous disant d'aller nous asseoir. Muriel était bien fière : une autre séduction accomplie selon des règles qu'elle ne

36. Erreur : je n'en ai plus jamais vu. Dommage.

comprend qu'à demi. Et en descendant *alla fermata delle farmacia*, Muriel dit au chauffeur dans son meilleur italien (corrigé sévèrement avant qu'elle ne le prononce) : «*A domani, dunque, alle 7h10 per Scicli.* » Puis, elle lui envoie la main avec son plus beau sourire. La seule question qui reste est de savoir s'il faudra payer demain matin pour se rendre à *Scicli*. *Fra amici*, on ne paie pas beaucoup dans ce pays. Faudrait que nous devenions les amis de *Guglielmo*. C'est déjà fait à demi.

Nous voilà de retour à la maison avec le rituel du repas, du travail, du *brettagage* (nouvelle figure du mot de ma mère) et du somme postprandial. Vers 18h, je sors pour faire une *piccola passeggiata sulla spiaggia*. Sur la place de *Cava d'Aliga* que le sable des derniers jours commence à ensevelir, je rencontre Elvis mon siciliano-albanais préféré. (J'avoue que la liste est courte, ce qui explique sa position sur le palmarès.) Nous *chiachieramo* de printemps et d'été, et de *bella vista sul mare*, de manches courtes et de chaleur, du froid de nos pays d'origine respectifs (je gagne encore une fois), et il m'invite à prendre un *caffè* ou un *gelato* chez *Smile*. Je me défile, *because* je ne suis pas Muriel, qui parle à tout le monde même quand elle ne connaît pas la langue. Laquelle Muriel d'ailleurs m'attend pour le repas. Et puis, avant, j'ai affaire, Elvis : je veux visiter la première pointe des trois de *Cava d'Aliga* et regarder les vagues se briser sur les rochers. Décidément, je suis devenu un gars du coin qui connaît un autre gars du coin.

Une fois à la maison, j'écoute les nouvelles pendant que nous préparons le repas : on revient sur les meurtres des derniers jours et des dernières

semaines. La liste est longue. Et on interviewe un monsieur qui commente le meurtre d'un autre vieux monsieur mafieux et les blessures d'une *bambina* causés l'un et les autres par une paire de tueurs payés (ici on dit *killer*) : « *Questa città è invivibile.* » dit-il de ma chère *Napoli*. Ça, le meurtre programmé et les blessures *accidentelles* de l'enfant, ça s'est passé à quelques minutes de marche de là où nous nous trouvions l'an dernier.

https://www.ilmattino.it/napoli/cronaca/napoli_agguato_san_giovanni_rione_villa-4418210.html

Et on reprend, d'une voix essoufflée de plaisir vrai et de crainte simulée, les dernières nouvelles politiques, soit la énième crise entre *le Cinque Stelle e la Lega*, soit entre le vice-premier-ministre *di Maio* e le vice-premier-ministre *Salvini*, cette fois sur fond d'élections européennes que *la Lega* semble vouée à emporter contre son allié politique national. Mais les choses se sont compliquées depuis 24h parce qu'il y a eu des tas d'arrestations à Milan : on a des enregistrements et des courriels et des témoignages qui prouveraient que trois gros bonnets de *Forza Italia* ont fait affaire avec la mafia palermitaine, celle qui a monté en Lombardie depuis quelques années. Cela affaiblit le parti de *Berlusconi* qui est malade et donc ça renforce *la Lega* ; mais on suggère que le gouverneur de la province, un homme *della Lega*, serait mêlé à tout cela, ce qui affaiblit *la Lega* et renforce *le Cinque Stelle*. En somme, tout est en place pour un drame, ou plutôt un opéra italien typique.

Ce qui fait oublier la comédie shakespearienne anglaise : le *Brexit* se fait encore et toujours, alors que les Anglais, qui ont voté pour sortir de l'Europe, sont obligés de voter une autre fois dans les élections européennes. Nous ne sommes pas à une culbute logique près. Puis, à partir du Brexit, on finit sur les choses sérieuses : la naissance du dernier bimbo royal, celui de l'Américaine, là, celle qui a joué dans une série que personne n'a vue, et qui vient de parturir... Voyons quel est son nom ? Je ne trouve pas... Voilà pour les événements petits et grands de la vie... Élevons-nous, mes chers : réfléchissons.

Pas d'amour sans haine, pas de paix sans guerre, pas de haine sans amour, pas de guerre sans paix, ai-je dit l'autre jour, et donc Héraclite me semble avoir raison. Car les passions sont faites pour s'opposer et se nourrir dans leur opposition même. Et une attention aux faits, par-delà l'écran des slogans, des dogmes et des illusions, tous nourris par les passions, soit dit en passant, donne raison à l'Obscur. Et à son mépris pour Hésiode, et même, quel scandale ! pour Homère.

Car le vieil Éphésien a écrit à sa façon obscure de l'obscurité des choses et du grand poète grec. « Les hommes se trompent pour la connaissance des choses évidentes, comme Homère qui fut le plus sage des Grecs. Des enfants, qui faisaient la chasse à leur vermine, l'ont trompé en disant : " Ce que nous voyons et prenons, nous le laissons; ce que nous ne voyons ni prenons, nous l'emportons ". »

Or les passions sont faites pour nourrir des conséquences, soit les actions qui seront leur suite. Car qui aime ou haït pourchasse pour capturer et faire sien

ou pour détruire et faire disparaître. Mais les premières conséquences des passions sont d'autres passions, car qui aime désirera et qui haït sentira de l'aversion, et tôt ou tard, il y aura pour qui aime et qui haït le plaisir de la possession ou de l'assouvissement, ou la tristesse de l'échec ou de l'invasion de soi par son ennemi intime. Et ce qui est vrai de l'amour et de la haine l'est des autres passions, ou sentiments ; comme je l'ai dit, les passions sont opposées, mais unies dans leur nécessaire face à face. La seule façon d'éviter les passions désagréables est de ne pas sentir les passions agréables. Et le choix de vivre sans passion est le choix de vivre moins. (Voilà pourquoi je préfère le vieux mot *passion* à son synonyme mollasson *sentiment*. Voilà pourquoi je préfère le mot *émotion* au deuxième itou : il fait allusion au mouvement interne de la passion et au mouvement qui s'ensuit du mouvement interne.) Mais le mot *passion* laisse sentir quelque chose d'essentiel à nos vies, et quelque chose de problématique dans cette partie essentielle de nos vies. Qui dit *passion* dit *passivité* : sous l'effet de la passion, on n'agit plus, même quand on agit ; sous son effet, on est agi, pour employer une expression inexacte, mais juste. Car la passion implique une sorte de perte de soi.

Quand je veux réfléchir sur cela, je ne manque jamais de penser à Antigone, celle dont on fait une héroïne dans toutes les productions et dans tous les commentaires de la pièce de Sophocle, que j'ai connus. Pourtant, il me semble que le dramaturge fait tout ce qu'il peut pour faire sentir aux spectateurs et aux lecteurs comment cette femme est tout sauf héroïque. D'abord son nom dit le fait qu'elle ne veut rien savoir de la vie, à cause de sa propre naissance, cette femme qui

est contre (*anti*) la naissance (*gonê*). On le serait à moins, quand on est la fille du roi incestueux, et la sœur de frères meurtriers et suicidaires. Et elle crie son amour pour la famille, mais déteste sa sœur, méprise un de ses frères et refuse l'amour de son amoureux. Et tout en hurlant son amour, elle veut que tout croule autour d'elle comme une punkette d'allégeance Black-Block. Certes, face à elle, Créon est plus que problématique. Mais jusqu'à la fin, elle dit son incapacité de se comprendre, elle qui rêve de coucher dans la mort avec son père ou son frère, et qui se suicide avant que son amoureux ne puisse la sauver de la prison, la geôle qui la cache alors qu'elle veut que tout soit vu à la lumière du soleil.

Ouais, je suis fasciné par l'amour et le désir et la haine et la tristesse d'Antigone. Et par les passions différentes, mais semblables, de la non moins extraordinaire Camille du *Horace* de Corneille. Elle qui aime tant qu'elle déteste tout et son frère et sa cité, et qui provoque sa propre mort par un discours magnifique, où elle devient une sorte de devineresse qui voit venir la chute de Rome, devant le christianisme d'abord, puis devant les barbares quelques siècles imaginés plus tard.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjuré
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie ;

Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

Oui, la passion est une chose étrange et dangereuse, essentielle et mortelle. Et je comprends qu'on ait souvent tenté de la faire disparaître dans l'espoir de réduire le mal de vivre et les désastres politiques, entre autres en faisant de tout un chacun un honnête travailleur tourné vers son boulot, sa bouffe et sa *bobonne* (ou son *bobon*). Pour ma part, il me semble que l'émotion n'est pas le mal, mais qu'elle est dangereuse en autant qu'elle est faite d'inconscience et qu'elle produit des gestes inconsidérés. Mieux vaut avoir aimé et avoir souffert que de ne pas avoir aimé, dit-on. Certes, mais mieux encore vaut avoir aimé bien et avoir aimé ce qui est bon que d'avoir aimé quelque chose qui fait du mal et quelque chose qui fait qu'on se détruit.

Il faut donc arracher la passion de nos vies et la remplacer par la raison ? Non, il faudrait une passion informée par la raison. Ou mieux par la clairvoyance, qui est un meilleur mot qui dit mieux ce qu'il faut. De toute façon, on ne peut pas éviter la passion. Et de plus la vie de la clairvoyance est elle-même animée par la

passion, la passion de voir clair, le désir de se détromper et la satisfaction de voir ce qu'il y a à voir.

Comment Héraclite le dit-il encore ?

σοφίη ἀληθέα λέγειν καὶ ποιεῖν κατὰ φύσιν ἐπαίοντας.

La sagesse c'est dire des choses vraies, et agir selon la nature en écoutant sa voix.

Ou encore ³⁷ : L'homme éprouvé sait conserver ses opinions ; le châtement atteindra les artisans de mensonge et les faux témoins.

Ou encore : Les inintelligents qui écoutent ressemblent à des sourds ; le proverbe témoigne que, tout présents qu'ils soient, ils sont absents.

C'est ici que je me dis qu'il doit y avoir moyen de minimiser la tristesse et de stabiliser la joie, ces passions qui suivent les passions d'amour et de haine. Il s'agit sans doute de faire jouer la pensée. Mais aussi de ne pas oublier, d'apprendre, de travailler sur soi et ses automatismes. De devenir un meilleur capitaine de sa vie. Et pour cela, il faut lire Xénophon, et pas seulement Platon ou Aristote.

Mais je commence à ressembler un peu trop à un prêcheur, puis encore à un politicien, qui offre des solutions en commençant par dire : « Chers électeurs, chères électrices, il suffirait de... » Il se fait tard, c'est-à-dire qu'il se fait tôt sur la Méditerranée. C'est l'heure d'arrêter.

37. Mais là et pour le fragment suivant, je n'ai pas donné le grec.

Je dois me lever plus tôt ce matin, parce que nous partons très tôt pour *Scicli* et ensuite par train pour *Avola*. Je me demande comment je vais pouvoir écrire là-bas. Mais bon... Qui vivra verra, et espérons que qui a écrit écrira.

Livraison quarante-sixième : les faits et les conclusions (9 mai).

Un vieillard vénérable avait, loin de la cour, / Cherché la douce paix dans cet obscur séjour. / Aux humains inconnu, libre d'inquiétude, / C'est là que de lui-même il faisait son étude ; / C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours, / Plongé dans les plaisirs, perdus dans les amours. / Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines, / Il foulait à ses pieds les passions humaines : / Tranquille il attendait qu'au gré de ses souhaits / La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Voltaire, *La Henriade*, 1.199-208.

Les vieux ne parlent plus ou alors seulement parfois du bout des yeux / Même riches ils sont pauvres, ils n'ont plus d'illusions et n'ont qu'un cœur pour deux / Chez eux ça sent le thym, le propre, la lavande et le verbe d'antan / Que l'on vive à Paris on vit tous en province quand on vit trop longtemps / Est-ce d'avoir trop ri que leur voix se lézarde quand ils parlent d'hier / Et d'avoir trop pleuré que des larmes encore leur perlent aux paupières / Et s'ils tremblent un peu est-ce de voir vieillir la pendule d'argent / Qui ronronne au salon, qui dit oui qui dit non, qui dit : " Je t'attends ".
Brel, *Les Vieux*.

Il faut d'abord rendre compte de la journée et ensuite réfléchir un peu : je veux vous parler de la passion et de la raison et ça demande réflexion, ou ça demande que je réfléchisse devant vous. (J'aurais pu faire le contraire ; cela aurait pu être plus raisonnable, mais mon désir de raconter la journée aurait été brimée ; j'ai

décidé comme j'ai décidé, car ici au moins, c'est moi le roi et maître. Dans la lutte entre la passion et la raison, il faut de l'autorité pour gérer le conflit.)

Debout, tôt et sans prendre de petit-déjeuner, nous attendons l'autobus ATS *alla fermata della la farmacia*, ou plutôt un peu avant au tournant *sulla via Eleonore Dusa*, comme on nous a dit de faire. Et nous découvrons qu'à cette heure, ce sont les jeunes, ceux qui se rendent à *Scicli* pour leurs cours qui sont les clients de choix ou en tout cas les plus nombreux. Nous concluons aussi, faits à l'appui, que les ados de tout l'Occident se ressemblent : *le stesse smorfie*, les mêmes jeans troués avec le sac d'ado réglementaire, un *telefonino* de rigueur devant le visage avec écouteurs virés dans les oreilles pour occuper tous les orifices majeurs, et l'acné ravageur au visage.

Nous arrivons donc à la *piazza Italia* avec une bonne heure d'avance, ce qui nous permet, tel que prévu, de prendre un café et une brioche dans un commerce idoine. Et nous tirons la conclusion, faits à l'appui, qu'il est impossible de ne prendre qu'un expresso allongé en Italie : il est crémeux et fort et odorant, voire odoriférant ; il en faut deux. Les faits conduisent à la conclusion qui amène avec elle l'action qu'il faut. Tout va bien dans le meilleur des mondes.

Puis, c'est le voyage en train. Mais d'abord la preuve est faite que rien n'est simple et clair en ce pays. À la gare, je consulte l'*orario* qui indique que le train pour *Siracusa*, et donc pour *Avola*, part bel et bien à 8h46, sur le *binario due*. Mais il est impossible de composer nos billets : l'orifice du composteur est trop petit. Je suppose que les billets seront contrôlés une fois sur le train, et je demande à la responsable,

pour bien m'assurer que nous ferons bien, si on monte depuis *il binario uno o due*. La préposée, vite confirmée par une autre, me dit qu'elles ne le savent pas, et qu'on nous le dira quelques minutes avant. Je signale que l'*orario* derrière elles dit que ce sera *il binario due*. Elles reconnaissent que c'est un fait, mais insistent pour dire que le fait physique qui y correspond n'est pas sûr : il ne faut pas conclure aussi vite. Quelques minutes plus tard, on annonce que le train arrive en gare et qu'il faut se rendre sur *il binario due*. Je triomphe, mais j'ai la victoire humble, car je ne suis pas bien sûr au sujet de nos billets non-compostés.

Je rappelle pour ceux qui auraient oublié, et je le dis si je ne l'ai pas encore dit, que pour moi, le voyage en train est presque un délice (je voyage moins mal en train) et même est le seul vraiment humain, avec cet ajout crucial : voilà pourquoi il disparaît peu à peu en Occident. Mais pas encore en Italie faut-il ajouter en plus. Le train, c'est rapide (aussi rapide que le pullman), les wagons sont plus grands et plus éclairés et plus spacieusement organisés que les autocars ou les pullmans, il y a des facilités pour les messieurs et les dames aux vessies affaiblies, les fenêtres sur plus grandes, le trajet est moins accidenté, la circulation est presque nulle, et on passe par des points de vue qu'aucune *autostrada o strada regionale* ne peut égaler.

Par ailleurs, j'ai le regret de vous informer que même si le train ne comporte que deux ou trois petits wagons, et que nous ne sommes qu'une dizaine de passagers, aucun contrôleur, ni aucune contrôleuse (hum, ce mot ne me semble pas bien sympathique... enfin... qu'est-ce qui est le féminin de contrôleur ? Peut-on avoir des contrôleures contrôleuses ? Bon, je

me perds...) Donc personne ne vient contrôler nos billets durant le trajet qui dure une heure. Il faut croire que tous les Italiens sont si honnêtes, du moins sur les trains, que ce serait les insulter que des vérifier s'ils sont des billets, s'ils les ont compostés, ou même s'ils pouvaient le faire étant donné la disproportion entre les machines à composer et les billets livrés par une agence.

En tout cas, nous arrivons à la jolie gare d'*Avola*, qui vient tout de suite après celle de la dramatique *città di Noto*, et une fois débarqués (mais débarque-t-on d'un train ailleurs qu'au Québec ?), nous descendons l'obligatoire *corso Vittorio Emmanuele*, traversons rapidement *Avola Antica*, de forme hexagonale en raison de son passé gréco-romain, et prenons la presque aussi inévitable *via Marconi* pour nous trouver devant l'Ermès et donc tout près de notre chambre au B&B. Trajet complet : 20 minutes, 25 à mon rythme ajouterait tout de suite Muriel. Personne, ce qui s'appelle personne, ne nous attend : la porte est fermée, on ne répond pas quand je sonne. Je téléphone donc au numéro d'avant-hier, et la dame auprès de qui j'ai réservé alors en donnant notre heure d'arrivée, me répond qu'elle sera là dans une demi-heure : *mi dispiace*, ajoute-elle, je ne m'attendais pas à ce que vous soyez là à l'heure. *Vabbe' signora, facciamo una passeggiata sulla spiaggia*. Il fait beau, la plage est à deux pas, ou plutôt trois minutes de marche, nous sommes *in gamba*, et puis ça nous permettra de nous faire une première idée des lieux et surtout de la plage, qui est plus proche que celle de *Cava d'Aliga* ne l'est de *la casa sopra il mare* de *Maria Rosaria* et sur le plat.

Nous descendons donc la *via Amendola* et, juste avant d'arriver à la plage, nous voyons qu'il y a une maison qui offre des appartements à louer. Nous entendons une voix, nous demandons de voir la proprio ; une dame âgée nous répond, écoute notre histoire après un aimable *Mi dica, signore*, et appelle *mia figlia*, ou peut-être *mie figlie*, j'ai mal compris, et deux jeune femmes, copies de leur mère et l'une de l'autre, apparaissent et nous montrent quelques appartements coquets. C'est intéressant et surtout pas cher du tout, même moins cher que chez *Maria Rosaria* (ce qui était déjà un bon prix) ; il y a tout : *cucina, sala da bagno, camera da letto, camera di soggiorno, c'è Wifi ? certo, certo*, il y a chauffage d'appoint si la température est un peu basse l'an prochain comme durant ce printemps bizarre, *c'è lavatrice*, et tout ce qui est idoine. Bon, ce n'est pas très lumineux, mais on peut s'asseoir dehors où il y a chaises et tables. Et les propriétaires vivent à côté, et on est supersympathique, et on pourrait louer pour deux mois et même un peu plus avant la haute saison. *Ci pensiamo, grazie mille*.

Nous avançons de 15 mètres, et nous voilà sur la *via Aldo Moro* (autre nom à peu près nécessaire de la toponymie d'une ville italienne). Et nous voilà sur une sorte de copie de Nice : une longue promenade bien dégagée, des plages qui se succèdent, plages de sables, plages de galets, restaus. Plus dégagée qu'à Nice, moins mouvementé, moins de restaus sans aucun doute, mais une mer Méditerranée si claire qu'on voit le fond jusqu'à cinq mètres. Bon, ça promet. Mais le temps court, et se fait court, et il faut retourner à notre B&B : la dame devrait être arrivée.

La dame attendue, qui s'est fait attendre, est une jeune femme : elle nous explique tout clairement, nous donne une carte de la ville avec quelques restaus qu'elle suggère sur *la spiaggia* et dans *Avola Antica*, nous explique que comme nous ne sommes pas en haute saison, il n'y a personne dans son B&B, et voici les clés, et quand vous partirez demain (et vous pouvez partir aussi tard que vous le voulez) vous laisserez les clés dans la chambre et *tutto è a posto ? Chiaro ? Vabbe' . Buon soggiorno*. Nous payons, et elle part. Notre chambre est grande et propre et *la salla da bagno* est une splendeur, et nous prenons chacun une douche bien longue *sotto la doccia parasole* qui offre une eau chaude, mais alors si chaude que c'est un péché.

Mais il est presque midi, et nous voulons manger et nous rapprocher de notre premier rendez-vous dans *Avola Antica* où il y a un bel appartement qui pourrait nous intéresser. Nous retournons sur *la via Aldo Moro* et assistons à une scène comme il ne peut y en avoir qu'en Italie. Un jeune homme apportait de grandes feuilles de palmier dans un petit charriot (ou chariot, selon l'orthographe réformée de 1990, mais qui décide de ces choses et pourquoi ?) accroché à un camion triporteur. Vous ne connaissez pas ? C'est une plaie en Italie. Voici une image.



En tout cas, les feuilles se sont répandues sur la chaussée, et lui et un monsieur plus vieux qui le suivait dans un autre camion s'efforce de tout ramasser. Je m'empresse d'aider (Muriel prend des photos en se bidonnant : aucune charité dans cette âme de reporter) parce qu'ils bloquent la circulation et sont mal pris. Le monsieur me remercie, et alors que je m'éloigne, il assoit une jeune femme sur le tas reconstitué pour s'assurer que le même accident ne se répète pas. Puis, en nous envoyant la main, les deux et

maintenant les trois partent, triporteur et un jeune homme, chariot avec la jeune femme et l'auto, une Smart, avec le monsieur plus âgé qui suit. *Siamo in Italia*. Muriel et moi avançons sur la fausse Promenade des Anglais, rebaptisée dans mon for interne la *Passegiata dei pazzi*, tout en commentant la scène qui vient de se dérouler sous nos yeux. Soudain, j'entends un cri : c'est mon bonhomme de la Smart, qui me montre sa terrasse ; je ne comprends pas ce qu'il dit, je lui dis : « *Aspetti, signore ; non capisco.* », je traverse la rue, et il descend et m'explique qu'il avait besoin de ses feuilles pour sa terrasse : « *Sarà più bella così, non è vero.* » Je ne peux que lui donner raison. Et puis, la jeune femme apparaît et le jeune homme du triporteur. Et je rencontre ainsi *Currado*, le proprio du restau *La Scogliera* à deux pas derrière nous, et celui qui semble être son fils et la copine française de celui-ci. Et d'où venez-vous ? et vous parlez italien, monsieur, moins vous madame, non mais c'est très bien, et puis *Cava d'Aliga è bello, ma meno di Avola, c'è troppo vento lì*, et puis vous devriez venir à mon restau, et puis, je vous donne mon numéro, car je vais chercher s'il n'y aurait pas quelque appartement, quelque chose de bien s'entend, pour vous, deux mois dites-vous ?, *aprile e maggio, dunque prima dell' alta stagione, vabbe'*. Et nous nous quittons, car nous devons monter vers *Avola Antica*, mais nous promettons, presque, de passer au restau. *Siamo in Italia* : les gens sont fous, mais sympa.

Une fois rendus dans *Avola Antica*, nous nous rendons compte que c'est quand même loin de la plage et surtout que le quartier n'est pas ce que nous cherchons. Ce serait comme vouloir vivre dans le Vieux Québec, mais avoir un appartement dans le quartier

Montcalm. C'est bien, ce n'est pas loin, certes, mais ce n'est pas ça, soit ce que nous voulons en vérité. Et nous voilà face à un problème éthique, voire moral, majeur. Devons-nous annuler notre rendez-vous moins un peu plus de 60 minutes avant l'heure prévue, ou devons-nous attendre, faire semblant de ne pas avoir pris de décision et annoncer après la visite que malheureusement c'est super beau, mais ça ne nous ira pas ? En somme, la vérité brute ou le mensonge avenant et poli, voilà nos options. Muriel, âme charitable si jamais il en fut, est en faveur de la seconde solution, j'argumente en faveur de la première, et, merveille, je tiens à le signaler, j'ai gain de cause. Nous composons à quatre mains quelques phrases en italien que Muriel envoie par SMS, et quelques minutes après nous recevons une réponse : « *Non c'è problema. Alla prossima volta.* » Pour ce qui est de *la prossima volta*, chère dame, je crois que c'est impossible, mais merci de nous avoir répondu aussi vite et de nous avoir confirmé dans notre solution éthique.

Nous avons donc quelque temps pour visiter le centre ville en mangeant un *gelato molto buono* et pour nous faire saluer par une dame qui passe, nous sourit, et nous souhaite *delle belle vacanze*. Bon, nous avons donc l'air de touristes : Muriel en chapeau blanc, l'un et l'autre les jambes à l'air, alors que tous sont habillés de la tête au pied en raison *d'una primavera troppo fredda*. Mais surtout, puisque nous sommes dans la *piazza centrale*, qui porte deux ou trois noms selon le point de vue politique ou religieux, nous voyons les préparatifs qui se font pour la fête de *San Sebastiano*. Car les employés municipaux travaillent fort. Durant la fête de saint Sébastien, la ville se fait belle pour cet étrange

saint. Vous ne le connaissez pas ? Vous êtes surs ? Voici donc.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Sébastien_\(martyr\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sébastien_(martyr))

Et surtout en italien.

https://it.wikipedia.org/wiki/San_Sebastiano

Sur cette page, on décrit la fête d'*Avola* qui a lieu le deuxième dimanche du mai et les extravagances qu'on y fait.

Pour ceux qui ne lisent pas l'italien, il y a une quinzaine de vidéos, dont celle-ci.

<https://www.youtube.com/watch?v=omKQMUczgz8>

Nous ne pourrons pas y assister : nous serons de retour à *Cava d'Aliga* dès demain soir. Cela fait donc deux fêtes, voire trois que je rate. C'est vraiment dommage.

Nous rentrons à la longue pour retrouver notre chambre dans un hôtel vide, prenons une seconde douche, piquons un petit somme, et décidons de *cenare alla Scogliere* du monsieur sympa. Le nom se traduirait *Les récifs*, et donc quelque chose comme *L'Échouerie*. (Vous comprendrez sous peu.) Un examen rapide sur Satan Internet nous apprend que c'est ouvert aujourd'hui et même jusqu'à tard. Prudent comme un serpent, j'examine les commentaires sur *TripAdvisor*, et c'est très partagé. Simples comme des colombes (selon la recommandation évangélique [Matthieu 10.16]), nous

décidons de nous faire une idée à nous, mais à partir, il faut l'avouer, d'un préjugé favorable envers le proprio. Mais, il faudra être sévère mais juste : c'est ma devise. Et je m'astreindrai à ce que je connais bien et aime depuis toujours : l'*insalata mista* et un *spaghetti alle vongole* avec un verre de *Grillo*. Pour être objectif, il faut des critères solides. Nous partons donc. Et quand cinq minutes plus tard nous nous trouvons devant le restau... c'est fermé. Je vérifie : non, ça dit bel et bien que c'est ouvert. Nous remontons la *via Aldo Moro* dans l'autre sens pour visiter vite fait le voisinage d'un autre appartement que nous examinerons demain matin. C'est ainsi que nous nous trouvons devant un autre restau, *L'Ancora*. (Une autre ancre, donc... après celle de *Cava d'Aliga*.) C'est ouvert et le proprio est là, mais il nous dit qu'il n'ouvre pour de vrai que cette fin de semaine (*la festa di San Sebastiano*, vous comprenez). Il nous suggère d'aller à la *Scogliera*. Nous lui expliquons notre déconvenue, il nous rassure que *Currado* (c'est le nom de son compétiteur) ouvrira, mais qu'il n'ouvrira qu'à 20h. Rassurés, nous continuons notre chemin et visitons le quartier du rendez-vous de demain : ça paraît bien, et nous en profitons pour visiter un petit coin branché tout juste à côté sur le bord de la mer avec ses restaus, ses tavernes, son marché de poisson. Bon, peu importe notre décision finale, *Avola* a tout ce qu'il nous faut et quelques pas de là où nous risquons de nous louer quelque chose. Puis, nous revenons sur nos pas ; il est 20h30, et la *Scogliera* n'est pas plus ouverte que tantôt.

Je rappelle ici quelque chose que j'ai déjà dit et que les faits confirment encore une fois et mènent à une conclusion inévitable, mais si étrange qu'on oublie

toujours. Un Italien ne ment pas, mais il lui arrive de ne pas dire la vérité parce qu'il sent que celle-ci risque de vous déplaire et de vous décevoir. Il vous dit donc ce que vous voulez entendre, ou ce qu'il voudrait qui fût vrai (dans ce cas-ci : « Vous avez été si sympathique, monsieur, que je voudrais vous recevoir dans mon restau qui est là juste à côté, et je voudrais chercher quelque chose pour que vous puissiez avoir un appartement l'an prochain ; tiens, prenez mon numéro, je m'appelle *Currado*, non avec deux *r*. Soyons clairs : vous me téléphonez ou vous passez, et je vous direz ce que j'ai trouvé. »... Tout un laïus donc, alors que rien de cela n'est vrai dans le sens ordinaire du terme...)

En tout cas, nous avons faim, et rien n'est ouvert si ce n'est un *food truck*, qui porte le nom *Face Food* (ha ha ha ! vous la comprenez ? C'est comme *Fast Food*, mais ce ne l'est pas. Bon, c'est toujours moins drôle quand on explique une plaisanterie.). En entendant mon accent, je dois expliquer que je viens du Québec, où il fait froid. On sympathise avec nous en disant qu'ici aussi, cette année du moins, le printemps est presque hivernal : il ne fait que 19 le jour, même s'il y a un plein soleil sous un ciel bleu de bord en bord. (Je n'essaie même pas d'expliquer la différence entre leur pire printemps et le meilleur des nôtres. Parce qu'on enchaîne avec une question : le Québec, c'est juste au nord de la Floride, n'est-ce pas, parce que, voyez-vous, *ho una cugina che vive a Fort Lauderdale*. Hum, et il faut expliquer qu'il y bien des États américains entre le Québec et la Floride et donc des centaines de kilomètres.) Puis, on nous sert d'énormes hamburgers avec trop de frites et pour une somme plus que raisonnable, alors que les clients et les proprios

discutent avec autorité (l'autorité de l'ignorance) de la différence entre l'Amérique et l'Italie, sans demander à des gens qui ont une expérience des deux leur avis à eux sur la question. Mais Mu a un gros mal de tête, et nous rentrons. Bang ! Elle s'écroule et s'endort. Je lis un peu. Et je me réveille ce matin avec tout une histoire à raconter sur les passions et la raison, mais pas de place pour en parler. Je vous reviens demain donc.

Livraison quarante-septième : quelques conclusions sur l'Italie et sur la vie (10 mai).

Rien n'est plus légitimement désagréable pour celui à qui il est *tout naturellement* en train de pousser une corne de rhinocéros ou encore une nageoire dorsale que de voir quelqu'un s'en étonner et le dire en toute simplicité. Ce métier d'étonnement, que l'on a pu naguère pratiquer de diverses façons, en prose, en vers, en dialogues, en romans, en essais, en chansons et même parfois en films, est devenu des plus antipathiques au mutant contemporain, dont la mutation se réalise à l'ombre de l'Empire mondial technocratique, judiciaire et marchand, et qui a tout intérêt à ce que l'extension de celui-ci soit irréversible puisqu'elle le protège.
Philip Muray, *Chers djihadistes*.

Je n'ai jamais compris comment on pouvait présenter la raison comme quelque chose de froid. Pour moi, l'intérêt premier du mot *philosophie* n'est pas qu'il dénomme un secteur du monde universitaire, mais qu'il le nomme à partir d'une émotion : le philosophe est celui qui aime le savoir, et même la sagesse, alors que l'astronome ne se dit qu'à partir des lois des corps célestes qu'il découvre et met en système, l'économiste à partir des lois de ménages et cités et l'anthropologue à partir d'un discours qu'il fait sur l'être humain.

Aussi, le *Banquet* de Platon où on parle d'amour et de sexe et où on tente de dire qui est et ce qu'est le dieu *Éros* en finissant avec les déclarations folles de ce jeune homme envoûté par Socrate, les récits amoureux d'Alcibiade donc, qui corrompait la vieillesse, le *Banquet* donc raconte de façon presque obscène ma vie d'étude. Voilà pourquoi les premiers mots de la *Métaphysique* d'Aristote m'ont toujours semblé la vérité sur la recherche de la vérité et souveht un aveu presque criminel et certes impie au sujet de plaisir de voir clair.

« Tous les hommes ont naturellement le désir de savoir. Ce qui le témoigne, c'est le plaisir que nous causent les perceptions de nos sens. Elles nous plaisent par elles-mêmes, indépendamment de leur utilité, surtout celles de la vue. En effet, non seulement lorsque nous sommes dans l'intention d'agir, mais alors même que nous ne nous proposons aucun but pratique, nous préférons, pour ainsi dire, la connaissance visible à toutes les connaissances que nous donnent les autres sens. C'est qu'elle nous fait, mieux que toutes les autres, connaître les objets, et nous découvre un grand nombre de différences. »

La première fois que j'ai lu ces mots en français, je me suis dit : « C'est ça. » C'est encore et toujours si beau et si juste (dans le sens amoral du terme) que je sens le besoin de le dire en grec. C'est même une des premières phrases que je me suis efforcé de lire en grec. On est passionné ou on ne l'est pas. Πάντες ἄνθρωποι τοῦ εἰδέναι ὀρέγονται φύσει. Σημεῖον δ' ἡ τῶν αἰσθήσεων ἀγάπησις· καὶ γὰρ χωρὶς τῆς χρείας ἀγαπῶνται δι' αὐτάς, καὶ μάλιστα τῶν ἄλλων ἢ διὰ τῶν ὀμμάτων. Οὐ γὰρ μόνον

ἵνα πράττωμεν ἀλλὰ καὶ μηθὲν μέλλοντες πράττειν τὸ ὄρᾱν αἰρούμεθα ἀντὶ πάντων ὡς εἰπεῖν τῶν ἄλλων. Αἴτιον δ' ὅτι μάλιστα ποιεῖ γνωρίζειν ἡμᾶς αὕτη τῶν αἰσθήσεων καὶ πολλὰς δηλοῖ διαφοράς.

Aristote, celui qu'on appelait tout simplement le Philosophe en ajoutant une majuscule pour dire son statut, avait aussi reçu le surnom « péripatéticien » parce qu'il aimait beaucoup se promener et qu'il donnait même ses cours en se promenant, à ce qu'on dit. (Je suis persuadé, mais pas sûr du tout, que le nom ne visait pas une autre activité, qui lui était chère.) Et le surnom reçu donne une idée de ce que ses cours devaient être, soit des promenades où on marche vite ou pas, où on s'arrête pour tourner ici ou là, où on revient sur ses pas parce qu'on a oublié quelque chose ou on se précipite vers l'avant pour arriver au but³⁸. Aristotélicien, je l'ai été, et surtout péripatéticien avant, pendant et après avoir été aristotélicien.

En tout cas, quand je pense à mon adolescence je me vois presque toujours en train de me promener dans Winnipeg d'un côté de la rivière Rouge ou de l'autre, parfois aux bords de la rivière Seine (mais oui, il y a une Seine ailleurs qu'à Paris) ou aux Fourches où la rivière Assiniboine rencontre la Rouge et où, bien avant les Blancs et les Métis, les autochtones se rencontraient pendant des siècles pour faire du commerce et sans doute pour faire la guerre et l'amour. Puis, quand je pense à mes années d'études universitaires où je cherchais à finir un doctorat tout

38. Je ne le savais pas encore, mais quelques semaines plus tard, à la fin du voyage en Grèce, je me promènerais dans les ruines de l'école d'Aristote, jouant le péripatétisme dans le lieu même.

en découvrant l'art du professeur, je me vois me promener en me disputant avec Norman (trop thomiste), Thomas (trop platonicien) ou avec Bernard (trop je ne sais plus quoi). Mais je me vois aussi me promener en revenant de mes cours au collège de Sainte-Foy en hiver, en automne et au printemps. Je peux dire qu'il n'y a pas une tristesse ou une frustration, voire une colère qui résistait à 30 minutes de promenade : les choses prenaient leur juste perspective, et la paix revenait, à mesure que se faisaient les pas, et les pas que je faisais dans la rue oxygénaient ce qui se passait dans ma tête, mon imagination et mon cœur, voire ma volonté. À côté de chez moi, le parc du Bois de Coulonge a été le lieu de jours où il fallait trois promenades pour survivre, mais aussi le lieu qui s'offrait jour et nuit (si, si, la nuit aussi) pour lesdites promenades. Bizarrement, si la promenade pensante, ou la pensée promenant, réduisait les sentiments sombres et les ressentiments, pas un enthousiasme, pas un plaisir, pas un désir n'était miné par la même promenade. La promenade augmente le bien, et réduit le mal. Du moins, c'est mon expérience régulière.

Or les bienfaits de cette activité, soit le plaisir de la réflexion (avec ou sans péripatétisme) guérissent, mais du coup ce plaisir rend les autres plaisirs, ceux qui sont plus aléatoires, plus instables, plus coûteux, il les rend moins nécessaires. J'ai pour mon dire, et je crois l'avoir déjà dit, que la pensée, la littérature, l'histoire, la lecture d'autobiographies, le théâtre, la pratique des arts du spectacle, sont les exercices écologiques les plus efficaces. On est vert quand on pense, et du seul fait de penser. Ces choses, les plaisirs

de la réflexion, coûtent peu, donnent beaucoup et durent longtemps. Et surtout, ils permettent de vivre, et vivre bien, à peu de frais et peu d'effets secondaires délétères pour les autres. Il y a déjà cela de bon. Mais en plus, quand on jongle avec un peu de rigueur, quand on lit des romans qui ont un peu de tonus, quand on écoute autre chose que la zizique facile ou les boums-boums assourdissants, il y a risque qu'on soit touché par des possibilités qui élèvent un peu, et Dieu le sait, et Satan s'en doute, que nous avons besoin de nous élever un peu. (J'ajoute tout de suite que j'aime la zizique et les boum-boums itou, et que des romans *cheapettes* [surtout les polars et les romans d'horreur], j'en ai lu des masses, et je ne garantis pas que mes jongleries, comme vous le voyez bien, dépassent toujours le *chiachierare* le plus ordinaire.)

Dans l'espoir de garder un ton un peu élevé avant de chuter dans le bavardage le plus mémère (ou plutôt pépère [excusez-la]), je tente quelques remarques générales sur mes chers Italiens. Je signale d'abord que nous sommes souvent tentés de nous étonner dans le sens mauvais du terme et de conclure qu'ils sont non seulement différents, mais encore bien peu civilisés, ou du moins peu prudents. Certes, j'ai vu des dames à vélo sans casque et, pis encore, portant un enfant en arrière du vélo (ou en avant) pas plus casqué que la mère ; je ne vois jamais de siège pour enfant dans les autos, et on ne manque pas de remarquer *una mamma con il suo bambino nella sedia accanto al l'autista* ; les gens conduisent très souvent d'une main en parlant dans leur *telefonino* de l'autre main, mais une main qui s'agite beaucoup parce qu'ils ont des choses importantes à dire et qu'ils n'ont donc pas le temps de

regarder à gauche et à droite avant de tourner sur la petite rue de rien du tout ; certes, monsieur et madame, ou maman et fiston, parlent fort et presque sans gêne en étalant leur vie privée sur la place publique ; et je ne dirai rien, rien de plus, au sujet de la malpropreté qui semble être une condition de vie dans certains coins de pays, et souvent les endroits les plus beaux. (Mais je ne compte pas non plus le nombre de fois où j'ai vu une dame nettoyer attentivement devant son commerce ou sa maison, alors que le voisin laissait son bout à l'abandon : tous les Italiens ne doivent pas être mis dans le même sac du lieu commun que j'énonce.)

Mais quand je m'irrite, je me rappelle au moins deux choses. D'abord que plusieurs de ses comportements étaient les nôtres il y a quelque temps (je n'ai pas oublié), et la barbarie de ne pas avoir de casque de vélos ou de siège pour enfant était la pratique commune chez nous il y a à peine de décennies, et donc que nous ne sommes plus prudents et supérieurs que depuis quelques brèves années seulement. Et ensuite, je me dis que mes observations sont souvent celles d'un hypersensible ; le nouveau surprend, mais il fatigue aussi, et bien souvent il fait réagir plus fort qu'il ne faudrait. (Mais les haltes déchets, je ne peux pas, je ne pourrai jamais accepter.) Donc après la première réaction hyperdémique et hyperémique, je mets de l'eau dans le verre de mon indignation enivrante.

Et j'en viens ainsi à la description de notre seconde journée à *Avola*. Nous nous réveillons dans la magnifique chambre de notre B&B. Plus exactement, je me réveille une seconde fois après avoir repris le lit et

donc après avoir écrit un peu au petit matin. Muriel se réveille, et le mal de tête n'est plus qu'un mauvais souvenir et une bonne leçon (il y aura dorénavant toujours quelques Tylenols dans la petite trousse de secours à côté des antihistaminiques et des vitamines et des autres pilules pour vieux et vieilles).

Il faut d'abord un douche, merveilleuse encore et toujours, mais finale, dans la *sala di bagno* impec, et puis nous partons pour le bar où on nous offrira la *colazione*. Certes, en raison du sérieux de Muriel, avant cela, nous prenons la peine de fixer un autre rendez-vous pour visiter une autre maison *accanto alla spiaggia*. Comme nous avons tout notre temps et que nous rentrons par le train de 16h et que nous prenons le dernier autobus pour *Cava d'Aliga* et que nous n'avons aucun souci de ce bord, autant profiter au maximum et mêler les recherches utiles (Muriel) à la *farniente* (Gérald).

Après un excellent café et une brioche trop riche, une brioche qui risque de grossir l'autre brioche, nous visitons une autre partie de la promenade sur la mer, la *passaggiata dei pazzi*. Nous avons tout notre temps encore ici : à 10h, nous rencontrons quelqu'un devant *La Scogliera*, qui est évidemment encore fermée, mais où on reçoit des livraisons. Je cherche en vain *Currado* (c'est bien le nom du monsieur aux branches de palmier ?). Mais je vois la voiture d'*Emiliano Tiralongo* avec qui nous jasons un peu avant de nous rendre à l'appartement qu'il loue. C'est l'ancienne maison familiale, immense, où vivent encore sa sœur et son frère aîné. À l'étage, il y a un appartement très beau, très lumineux, très grand, très propre, en somme très très. On est à trois minutes de plage et de la partie un

peu plus branché du *lido di Avola* avec des restaus chics, un marché de poisson et quelques bâtiments anciens. Nous avons visité tout cela hier soir. Ouf! Je me vois très bien vivre ici pendant deux mois l'an prochain chez les *Tiralongo*. (Quel drôle de nom! Pourquoi tout le monde n'a pas un nom sensé comme Allard, ou Gérin?)

Il y a donc *Emiliano*, ex policier *della guarda finanziaria* (celle qui démonte les escroqueries des mafieux et gère la crise des immigrants illégaux) et son frère aîné *Rodolfo*, grand lecteur de *fumetti* (la bd italienne), et surtout de *fumetti western*, dont il y a une collection énorme qu'il me montre. Cela fait évidemment de lui un expert sur l'Amérique, et même sur le Québec parce que certaines des aventures qu'il a lues ont eu lieu par chez nous itou. Vous ne connaissez pas les *fumetti western italiani*? Qu'à cela ne tienne... Voici ce qui vous permettra de comprendre.

https://www.amazon.it/s?i=stripbooks&rh=p_27%3AGianluigi+Bonelli&ref=dp_by_line_sr_book_1

Mais Rodolfo est aussi numismate amateur, et nous avons droit à un examen rapide de cette autre collection. Car son appartement se trouve au rez-de-chaussée de la maison juste avant la sortie qui mène à la rue. Et il a certes été séduit par le sourire et le charme de Muriel parce qu'en quittant les lieux en refusant d'être reconduits en auto (*no, no, grazie, vogliamo fare una passeggiata per tornare al nostro B&B*), nous recevons des nêfles, plus précisément des nêfles du Japon (et Muriel résout une question qu'elle

m'a posé vingt fois : « Mais, c'est quoi c'est arbre fruitier avec des sortes de petites pêches ? Miam, ç'a à l'air bon, ça. ») et une limette de son jardin.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Nèfle_du_Japon

En plus des frères Tiralongo, nous avons aussi rencontré *Lucia*, la sœur des deux autres, qui vit en face de l'appartement à louer, qui nous a fait un café, excellent, et qui *a chiachiarato con noi e i sui due fratelli* pendant une bonne demi-heure dans sa cuisine, où trône la télé déjà allumée. Vous dire que nous les avons trouvés sympathiques, c'est peu dire. Mettons qu'ils étaient encore plus sympathiques que *l'autista AST* qui a refusé notre paiement l'autre jour et qui nous a expliqué comment revenir à *Cava d'Aliga* après notre visite à *Avola*. Il y a quand même du bon monde par ici.

Nous discutons un peu du prix d'une location éventuelle, nous échangeons nos adresses courriel, nous nous entendons que Muriel et moi *ci pensiamo*, *ma* que la négociation éventuelle se fera par la dame efficace, et non par le monsieur rêveur qui se ferait sans doute avoir. Nous rentrons dans notre B&B ; nous nous reposons, faisons nos valises (peu de chose) et, comme nous avons tout notre temps, faisons une dernière visite auprès d'un certain *Giovanni*, qui nous montre deux appartements, le premier trop cher, le second trop petit (mais avec une vue sur mer bien séduisante). Nous faisons semblant que nous n'avons pas déjà pris la décision que nous ne louerons pas chez lui, nous échangeons nos numéros et adresses, et nous voilà montant vers la grande place d'*Avola*, où il y a une *paninaria* recommandée par tous et par

TripAdvisor. C'est sympathique sans doute, et rapide, et la place est belle, et les vieux messieurs, qui discutent fort pendant plus d'une heure, et les presque vieux cyclistes bedonnants, qui y font halte, ajoutent à la couleur. Mais les *panini* sont corrects, mais pas plus. En revanche, le restau dont la *panineria* est une extension me séduit tout de suite et d'abord par son nom. Ça s'appelle *Cà... si mangia*, ce qui se traduit par « Ici... on mange ». C'est le nom italien du restau que je fonderai un jour selon un rêve de longue date : il y aura de la place entre les tables, avec pas de musique et pas de télé, et une carte brève aux choix simples mais clairs entre quelques classiques et l'inspiration du jour. À *Avola*, par contre, le concept est autre : on mange dans la cuisine familiale, sur des petites tables, à des prix modiques, le repas fait ce jour-là avec *un menù fisso*. Mais, voici quelques pages Internet qui vous donne pour ainsi dire l'odeur et le goût du lieu. Mon seul commentaire en regardant un vieux couple manger sur la table du trottoir : miam. Il faut donc retourner à *Avola* pour manger là, et plusieurs fois plutôt qu'une.

https://www.tripadvisor.fr/Restaurant_Review-g1020247-d3388580-Reviews-Ca_si_mangia_da_Silvano-Avola_Province_of_Syracuse_Sicily.html

Puis juste à côté, il y a une *pasticcERIA* où nous avons acheté notre premier *cannolo* (c'était mon idée) ou plutôt mangé nos deux premiers (c'était la décision de Muriel). Ouf ! que c'était bon, mais riche, riche, et ce petit goût de pistache... Et je ne peux jamais manger un *cannolo* sans penser à la scène classique de la série

Montalbano, où le *commissario* en bouffe six avec le médecin légiste *Pasquale*. Une scène ridicule et trop sympathique qui console *tutti i golosi della terra*. Il y a le cinéma porno, certes, mais il y a cette scène, et mieux encore cette scène commentée par un monsieur gourmand lui aussi pour son épouse gourmande tout autant. Gourmands de la terre, unissez-vous.

<https://www.youtube.com/watch?v=d8seiO6whpk>

Puis, c'est une lente promenade en montant vers *la stazione piccola piccola di Avola*, l'attente du *treno*, ou plutôt du *trenino* à deux wagons. Et c'est la rentrée à *Scicli* avec quelques minutes de retard. Mais il n'y aura pas de problème : il y a plus d'une demi-heure entre notre arrivée et le départ en autobus pour *Cava d'Aliga*. Lorsque je suis rentré dans l'appartement, je me suis dit : « Diable, il ne reste plus que quelques semaines et nous partirons. Ce sont nos derniers jours à *Cava d'Aliga* et à *Donnalucata* et à *Sampieri*. Et l'an prochain, si Dieu nous prête vie et l'État des sous, nous serons peut-être, probablement, je l'espère, à *Avola*.

Oh ! pris par une nostalgie prévue, j'ai oublié de vous dire qu'en arrivant à la *Piazza Italia* côté *Gramsci*, pour prendre l'autobus et rentrer à *Cava d'Aliga*, comme nous avait dit l'*autista del AST*, et même par deux fois parce que j'avais douté de lui, nous avons eu une petite surprise bien sicilienne. Comme nous y étions arrivés un bon 45 minutes d'avance, nous avons pensé qu'il serait mieux fait, et plus sympathique pour le chauffeur, d'acheter nos billets à l'avance pour qu'il n'ait pas à recevoir notre argent et nous faire la

monnaie. On est *dei Canadesi gentillissimi* ou on ne l'est pas. Mais le barman nous a appris qu'il n'y avait pas de départ pour *Cava d'Aliga*, jamais à cette heure de la journée. *Mi dispiace, signore, e scritto sull'orario*. Et les trois bonhommes accotés au zinc qui sifflaient un dernier café, probablement fortifié d'une goutte de grappa, en prévision de la rentrée *a casa* où les attendaient leur bobonnes respectives, trois gars du coin nous ont regardé avec des *smorfie* toutes désolées et un peu méprisantes (*questi turisti ! Dio moi ! Che cretini !*). J'ai expliqué assez irrité que l'*altro ieri*, j'avais demandé deux fois à l'*autista* à quelle heure partait le dernier autobus *da Scicli per Cava d'Aliga* et que deux fois il m'avait dit 18h20. Les *smorfie* ont changé quelque peu, mais ça ne faisait pas apparaître un autobus sur la place à l'extérieur du bar. « *Cosa possiamo fare ?* — Voici monsieur, vous pouvez vous rendre à l'agence de voyage, vous connaissez ? (*si, si, conosco*) et commander un taxi. — Fort bien, mais *quanto costerà ?* — *Venti ou venti-cinque euros, mi dispiace. — Dio. Okai. Grazie mille.* »

Nous sommes sortis ; nous avons tenté d'engager les services de *Michele* en l'appelant sur le *telefonino* de Muriel, mais il n'était pas capable de venir nous chercher ; comme prévu, nous avons acheté quelques bouteilles de vin à l'*enoteca* à quelques pas de là ; nous nous sommes rendus chez *Marcella* ; nous avons expliqué la situation, et deux appels plus tard, elle nous a recommandé de sortir sur la *piazza* devant son agence : *il professore sara lì fra cinque minuti*. Bon, c'est un mal pour un bien, ou plutôt un mal avec un peu de bien : nous rentrerons plus tôt et plus vite, et on nous déposera à la porte au lieu d'avoir à grimper quelques

étages. Je rageais toujours contre l'*autista* menteur, mais je rageais un peu moins. Puis, une petite auto de rien du tout est arrivée, s'est stationnée, le chauffeur est sorti... Mais *è Emanuele, il professore di matematica. Dio mio, signore, la Sua macchina è piccola.* Il a ri, est entré chez *Marcella* et est ressorti avec d'autres clés, et nous sommes entrés dans la grosse voiture des *Viaggi Scicli*. Et nous nous rendons promptement chez nous, alors que je râlais tout haut contre l'*autista*, et qu'*Emanuele* parlait grains et récoltes et comparait la météo du Canada (dont il ne connaissait rien tout en en parlant avec autorité) ; je regardais avec un plaisir certain la mer qui se déployait devant les pointes de *Cava d'Aliga*, laquelle se rapprochait de plus en plus. Puis, nous voilà arrivés. C'est combien, *Emanuele* ? *Quindici euros* ? dis-je surpris, en lui donnant 25 euros par erreur. Il m'a répondu : « *No, no, è troppo, ma non ho dieci euros.* » Je farfouille *nel mio portafoglio*, je trouve les bons billets, nous nous donnons la main. Et je rentre chez moi en le remerciant *ancora una volta*. Je ne suis plus en colère. Mais je serai méfiant plus que jamais. « Je le savais, je le savais », me disais-je, en me mentant, parce que je ne le savais pas du tout. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un ex-aristotélicien revenant d'une promenade à *Avola*. Voilà la preuve. *Quod erat demonstrandum*. C'est ce qu'il fallait démontrer.

Livraison quarante-huitième : David et David (11 mai).

Gyve me thy grace good Lord...

Recreationys not necessary to cutt off

of worldely substauns frendys libertie life and all to sette

the loss

at right nougth for the wynnynng of christ.

Faites-moi la grâce, Seigneur...

De pouvoir retrancher les divertissements superflus

de pouvoir compter pour rien au prix du gain de la personne

du Christ

la perte des biens de ce monde, de mes amis, de ma liberté,

de ma vie et de tout le reste.

Thomas More

Et il arriva, quand ceux qui portaient l'arche de l'Éternel avaient fait six pas, qu'alors David sacrifiait un taureau et une bête grasse. / Et David dansait de toutes ses forces devant l'Éternel. Et David était revêtu d'un éphod de lin. / Et David et toute la maison d'Israël faisaient monter l'arche de l'Éternel avec des cris de joie et au son des trompettes. /.../ Et David s'en retourna pour bénir sa maison. Et Mical, fille de Saül, sortit à la rencontre de David et dit : « Combien s'est honoré aujourd'hui le roi d'Israël ! Il s'est découvert aujourd'hui devant les yeux des servantes de ses serviteurs, comme se découvrirait sans honte un homme de rien ! »
2 Samuel 6.

Aujourd'hui, c'est le 11 mai au matin devant la Méditerranée. Il faudra donc parler du 10 mai. Or la chose la plus importante de la journée s'est passée à la télé italienne. On a fêté Bono pendant des heures en passant un vidéo-clip après l'autre. Vous ne connaissez pas ? Oh la la ! Dans quel monde vivez-vous ? Bono, ou Bono Vox, est un pseudonyme : il s'agit de David Paul Hewson. Vous ne connaissez toujours pas ? Diable ! Satan Internet ! Et pourtant il s'agit du chanteur d'un des groupes de rock les plus importants, voire le plus important, et certes des plus étranges. Je pense pouvoir prouver que tous disques de U2, et certes la plupart de leurs chansons les plus populaires, vendues à des centaines de millions d'exemplaires, sont des psaumes. D'ailleurs, Bono, qui écrit les paroles, vole,

plagie, chipe, les vers des psaumes de David et cite saint Jean à tour de bras, quand il n'est pas en train de faire allusion à Augustin. Vous n'avez jamais vu des chrétiens rockeurs ? Comment pourrais-je éclairer votre lanterne, Diogène que vous êtes ? Tenez : cliquez sur ceci.

<https://youtu.be/NnVpPq1kyGY>

Mais j'en reviens à ce que je racontais sur les passions et la raison et à la tentative de gérer les émotions, que sont l'amour et la haine, inévitables, et ce qui s'ensuit, les non moins inévitables, désir et répulsion, et joie et tristesse. Je faisais l'apologie de la raison, ou de la vie clairvoyante. En attendant ce qui est promis après la mort à ceux qui ont la foi, soit la joie sans tristesse, ni colère, ni crainte, ce qu'on appelle le ciel, il me semble qu'il n'y a pas de meilleure option que celle de Socrate. Et je finissais par des propositions quasi politiques, du genre : « Il suffit de ».

En revanche, les solutions politiques me semblent bien courtes, et celui qui dit aux humains « Il suffit de... » emprunte un chemin piégé. Car il est un humain qui tente de gérer des humains et de les gérer à grande échelle, et cela me semble impossible. Et surtout cela me rappelle toujours le DOCG. C'est quoi, ça ? C'est un organisme créé par le gouvernement italien pour gérer la production du vin et en assurer la qualité et l'authenticité. Devant l'évidence du désordre si italien de la viticulture, les hommes politiques, ces sages ordinaires, ont d'abord créé un organisme qui fixerait sur les bouteilles le sigle DO, *denominazione d'origine*, par lequel on assurait qu'un *Chianti* était bel

et bien un *Chianti*, un *Amarone* un *Amarone* et un *Prosecco* un *Prosecco*. Mais, comme il fallait s'y attendre, sur cette terre, et sur toutes les autres terres du monde, les mafieux s'en sont mêlés, et le sigle DO en est venu à signifier fraude officielle, ou protégée par l'État. Les sages se sont donc concertés, ils ont réfléchi et ils ont créé un organisme de surveillance pour surveiller les surveillants et mettre le sigle DOC, *denominazione d'origine controllata*, pour assurer la vérité politique et rassurer les consommateurs du monde entier. Et quelques années plus tard, il a fallu se rendre compte qu'on, ceux qui avaient faussé le DO, avait réussi à contourner ce nouvel organisme et fausser le nouveau sigle. Les mêmes ou leurs successeurs ont réfléchi plus profondément encore, et on a trouvé la solution : on créerait un organisme politique géré par des fonctionnaires de l'État qui surveilleraient les surveillants des surveillants. Et voilà que les bouteilles authentiques auraient droit au sigle DOCG sur leur étiquette, soit *denominazione d'origine controllata e garantita*. Je signale que l'expérience ayant montré que tout cela était à peu près inutile ou inefficace, on achète maintenant des bouteilles comme l'excellent *frappato* d'hier dont les étiquettes ne portent aucun sigle. Elles arborent le titre *Terre siciliane* et rien de plus.

Et je pars de cette histoire, que j'aime bien et que je raconte à tout le monde depuis des années et donc à vous cette fois-ci, pour dire ceci à ceux qui se lèvent devant nous, à la télé, ou dans des soirées politiques ou dans les journaux, pour nous dire « il suffit de... », pour leur dire donc que si vous promettez de créer des structures justes, il faut les assurer, que ce soit pour

les bouteilles de vin, ou les enfants mal aimés (messieurs, dames des DPJ du monde entier), ou les écoles (messieurs, dames des ministères de l'Éducation du monde entier). Car il faut surveiller le bien que vous faites faire par vos fonctionnaires pour neutraliser le mal qui se fait par ces mêmes fonctionnaires. Et alors vous devrez passer votre temps à surveiller, ce qui sera un travail harassant et que, de toute façon, vous ne pourrez pas accomplir vous, si bien intentionnés que vous êtes. Et alors vous créez un comité de surveillants (ça s'appelle des fonctionnaires supra-fonctionnaires et des maîtres et des présidents de SAAQ, SAQ et autre Q). Mais comment vous assurerez-vous que les surveillants seront honnêtes ? Qui n'a pas rencontré le bras droit croche d'un dirigeant honnête ? Comment dire au dirigeant honnête que son bras droit est croche ? Pourquoi vous croirait-il ?

Et on en vient tôt au tard à parler de la servitude volontaire qui est la structure politique ordinaire. Et à la constatation que la servitude politique est de toutes les époques et qu'elle se fonde sur la paresse intellectuelle et sur la lâcheté morale et sur les magouilles des dirigeants, dits tyranneaux du tyran. C'est ce que racontait La Boétie, qui a appris de Xénophon ce que Héraclite lui avait susurré à l'oreille. Et on en vient à choisir d'être un Che Guevara sans *gun*, un guérillero de la vie libre acquise par soi-même, ou plutôt avec l'aide de deux ou trois amis, dans un cercle du savoir, voire dans un cercle du savoir de non-savoir. Voilà ce que je me suis dit hier après-midi alors que je me promenais *sulla spiaggia di Bruca*, par un

grand soleil, le sable sous mes pieds et vent dans mon visage.

Ou encore, on en arrive à la conclusion qu'il faut apprendre à vivre dans les interstices de la société, avec peu de besoins, presque invisible, entouré de peu de biens qu'on voudrait vous prendre. On dit que le philosophe cynique Diogène a fait une découverte cruciale sur le tard. Lui qui n'avait presque rien s'est fait voler son écuelle. Au lieu de blâmer le voleur, au lieu d'exiger que les autorités trouvent le coupable et établissent un nouvel organisme de surveillance, il se fit faire une écuelle de bois. Et quand il vit un enfant boire à une fontaine en utilisant sa main, il se défit de son écuelle de bois parce que la nature lui avait déjà donné ce qu'il fallait. Pour ma part, je trouve jolies mes coupes de verre de *Murano*, mais je n'en parle pas. De peur qu'on ne vienne me les voler. Ou qu'on me trouve snob. Aussi je vous demande d'oublier ce que je viens de vous confier. Quittons ces remarques politico-philosophiques et ces aveux risqués, et passons à la revue de la journée.

Nous nous sommes réveillés à *Cava d'Aliga* dans la maison de *Maria Rosaria*. Et après avoir relu ma livraison qu'avait corrigée Muriel (merci encore, ma chère, mais je suis sûr que malgré ta bonne volonté et la mienne, il faudra relire encore une autre fois, pour enlever les fichues fautes qui restent encore comme des cailloux dans un champ qu'on a pourtant nettoyé bien des fois), après l'envoi de la livraison donc, je suis allé *Piazza Mediterraneo*, chercher *frutta e verdura* pour la fin de semaine. Comme les gestes les plus ordinaires sont agréables, quand ce qu'on fait est simple et bon !

Puis, ce fut la grande aventure : nous sommes allés au *Crai d'Arizza* en auto pour faire le plein de ce qu'il nous faudra pour les trois semaines qui restent (diable que le temps a passé vite !). Le *supermercato* est à quelques kilomètres et le chemin qui y mène est tout simple, mais nous avons quand même eu droit à une performance dangereuse d'un chauffeur qui dépassait dans les courbes (devant nous) et qui grimpa dans le coffre arrière des autres (expression de Muriel). En tout cas, une fois rendus sur place, nous avons fait tout ce qu'il fallait comme des grands, nous sommes rentrés chez nous dans la caisse de *Maria Rosaria* et à la fin, Muriel parlait de se rendre en auto à *Donnalucata*.

Puis, nous avons préparé le *pranzo*, et il faisait déjà trop chaud pour sortir faire une promenade sur la plage ; pendant que Muriel bossait à l'ordi, je me suis donc contenté de reprendre ma lecture des romans d'*Elena Ferrante* et de quelques autres œuvres. Et j'ai fait de nouveau l'expérience du pouvoir du roman : on lit ce qui se passe, et on suit ce qui arrive au personnages, mais on vit aussi au niveau de l'auteur, et on devine des choses que les personnages ne saisissent pas. En tout cas, pauvre *Lila*, pauvre *Pinuccia* et surtout peut-être pauvre *Lenù*, ne voyez-vous pas ce que je devine sans que *Ferrante* ne me dise rien, mais en me le suggérant ? Je me sens comme Zeus sur l'Olympe jouissant de la guerre de Troie et de la souffrance des uns et de l'aveuglement des autres et de l'ordre que suppose le désordre. Quelle étrange chose qu'un roman ! Plus étrange encore que d'écrire le matin en regardant la mer par sa fenêtre, alors que tout le monde, ou presque, dort encore. (Non, j'entends une auto qui ronfle dans l'air frais du matin... La journée a

déjà commencé... Il faut donc que je retourne me coucher. Et bientôt j'entendrai le chien fou japper à côté [quelle cruauté ! il faudrait un organisme qui surveille les propriétaires de chien]) et ensuite ce sera l'angelus de 8h et les chants des chiens qui lui répondent et l'accompagnent. Mais je reviens aux petits faits à hier.)

Vers 16h, nous sommes sortis alors que la grosse chaleur était passée. Nous avons rencontré un vieux couple *che faceva una passeggiata*, des amis de *Maria Rosaria*, et nous avons *chiachierato* de *Cava d'Aliga*, de *Milano*, où ils se rendaient le lendemain, du Canada, *della Sicilia*. Muriel, toute enthousiasmée par le sujet, a dit une phrase complète en Italien presque sans y penser et s'est fait complimenter par la dame. Ma pauvre Mu, du haut de ma position de lecteur de roman, je vois que c'est là le début d'un esclavage : nous allons passer l'année à préparer un retour et toi à bosser pour mieux parler l'italien. C'est une tâche sisyphéenne, mais tu ne m'écouteras pas. Mais il semble clair que nous reviendrons. Reste à savoir où demeurer.

À mon âge les verbes au futur sont problématiques. Mais qui vivra verra. *Cava d'Aliga* de nouveau, ou *Avola*, tiens, chez les Tiralongo ? *Cava d'Aliga*, c'est plus sauvage et plus petit et plus intime et les plages sont plus grandes et le sable est plus fin et les gens sont plus campagnards ; *Avola*, c'est une ville, un gros gros village mettons, qui offre plus de services et plus de restos et des appartements plus beaux peut-être. Et moi, je me dis que je pourrais revenir et me terrer par ici, ou par là, et ne plus écrire ce genre bizarre de journal de bord qui n'en est pas un, ou de

livres de réflexions qui n'en est pas un non plus. Finies les folies d'écrire tous les matins pendant une heure ou deux. Je pourrais passer au lieu à des choses sérieuses, comme ce livre sur Jane Austen que je me promets d'écrire depuis plus de trente ans. C'est ce que je me disais alors que j'ai renoué avec *la spiaggia di Bruca*, en me promettant que demain, soit aujourd'hui, je me rendrais à pied à *Donnalucata* pour rien, pour le plaisir. Un livre donc sur Jane Austen, et plus jamais cette tâche d'écrire tous les matins pour raconter deux rien quotidiens, celui qui se passe dans nos vies et celui qui se passe dans ma tête. Voilà une idée qui me donne du courage pour finir la tâche actuelle.

Je sais que ce projet, celui de l'an prochain, est un peu fou, assez ridicule et qu'il ne donnera pas grand-chose. Mais on a droit à ses folies. Comme David qui dansait devant l'Arche de l'Éternel et Bono qui chante l'amour du Christ et de Martin Luther King à tue-tête et fait embarquer des gens qui le filment au moyen de leurs téléphones intelligents et qui prennent un bière en dansant avec lui.

Et pour finir en beauté, une dernière vidéo d'une chanson que tout le monde connaît. (Il faut croire que même le port de Dublin a ses beautés. Ce n'est pas *Cava d'Aliga*, mais quand même...)

<https://www.youtube.com/watch?v=LHcP4MWABGY>

Livraison quarante-neuvième : sur l'espoir et l'ignorance (12 mai).

Car j'avoue que j'ai été plus longtemps à revoir le petit traité que je vous envoie que je n'avais été ci-devant à le composer et que, néanmoins, je n'y ai ajouté que peu de choses et n'ai rien changé au discours, lequel est si simple et si bref qu'il fera connaître que mon dessein n'a pas été d'expliquer les passions en orateur, ni même en philosophe moral, mais seulement en physicien. Ainsi je prévois que ce traité n'aura pas meilleure fortune que mes autres écrits ; et bien que son titre convie peut-être davantage de personnes à le lire, il n'y aura néanmoins que ceux qui prendront la peine de l'examiner avec soin auxquels il puisse satisfaire.

Descartes, *Traité des passions*.

Il n'y a rien en quoi paraisse mieux combien les sciences que nous avons des Anciens sont défectueuses qu'en ce qu'ils ont écrit des passions. Car, bien que ce soit une matière dont la connaissance a toujours été fort recherchée et qu'elle ne semble pas être des plus difficiles, à cause que, chacun les sentant soi-même, on n'a point besoin d'emprunter d'ailleurs aucune observation pour en découvrir la nature, toutefois ce que les Anciens en ont enseigné est si peu de chose, et pour la plupart si peu croyable, que je ne puis avoir aucune espérance d'approcher de la vérité qu'en m'éloignant des chemins qu'ils ont suivis. C'est pourquoi je serai obligé d'écrire ici en même façon que si je traitais d'une matière que jamais personne avant moi n'eût touchée.

Descartes, *Traité des passions*.

Hier, samedi donc, c'était une journée toute simple, comme celle que j'imaginai quand j'ai pensé à ce voyage, il y a un an. Simple mais avec une grande frustration : je n'ai pas pu faire un feu dans le four de la cuisine ; il y avait un petit fond d'humidité dans l'appartement, et j'ai cru que mes talents de scout me permettraient de le chasser. Mais non, mes tentatives (trois ou quatre, j'oublie) ont toutes été des échecs. Ça vous blesse l'orgueil mâle, ça, messieurs. Surtout quand ensuite, Muriel a réussi du premier coup. Et de

plus, nous nous sommes rendus compte que le briquet allume-feu manquait maintenant de gaz. Avec tout malheur vient un bonheur : j'avais une autre raison, décisive, pour faire une promenade jusqu'à *Donnalucata* : il fallait acheter *una ricarica*.

Après *la colazione con caffè*, Muriel s'est reposée en travaillant à l'ordi : il s'agissait de se rattraper dans le dossier des photos ; elle y bosse depuis quelques jours avec une volonté impressionnante ; j'ai déjà vu la première moitié du travail, que vous avez reçue hier. Ouf ! C'est bien pour vous, mais c'est décourageant pour moi. On dit qu'une image vaut mille mots, comme l'aurait dit *Kǒng Fūzǐ* ; ce qui veut dire que les mille photos de Muriel valent un million de mes mots... Beurk ! Et ce qui est irritant, c'est qu'elle fait cela discrètement, qu'elle ne cadre pas grand-chose, et qu'elle y va au va-comme-je-te-clique : elle voit une scène ; elle l'imagine en photo ; elle avance son iPhone et déclenche le mécanisme (mais est-ce bien un encore une mécanisme qu'un caméra informatique ?) ; bien des fois, les gens, et moi d'abord, ne se rendent pas compte qu'elle a pris une photo. C'est irritant, mais c'est aussi bien plaisant, du moins le résultat final : j'en ai eu la preuve hier matin avant de partir, quand elle m'a montré les premières deux semaines de notre voyage telles qu'elle les avaient croquées et qu'elle allait vous les envoyer. C'était cela : je retrouvais tout de suite telle ou telle scène. Et je me suis dit : oui, on oublie tant de choses et les photos qu'elle prend sont précieuses en plus d'être belles ; il y a quelque chose qui ne se conserve que par les images, les formes, les couleurs dont les yeux se régaler.

En tout cas, j'aime en particulier les quatre photos de la statue de Jeanne Hachette sur la grande place de Beauvais, et la juxtaposition d'une photo d'un beau monsieur à l'aéroport de Beauvais avec le macadam dramatique et déjà désordonné de *l'aeroporto di Palermo*, et la série de photos de la *Valle dei tempi di Agrigento*, où on ne voit presque pas de temples, alors qu'ils sont si présents dans la vraie vie. Mais bon, vous aurez vos préférences à vous, et je ne veux pas, pas trop, vous influencer.

En tout cas, après avoir revu tout cela, prenant mon courage à deux mains, ou plutôt à deux pieds, je suis parti, avec ma petite liste d'épicerie et un sac en bandoulière, affronter le sable, le ciel et le vent. (*Cava d'Aliga!* disait *Currado di Avola e della Scogliera, ma c'è troppo vento.*) Mais il n'y avait pas de vent, pas plus qu'il n'y avait eu de *ristorante Scogliera aperto*. Tout juste une brise pour me rafraîchir pendant que j'avancais. Je n'étais le seul d'ailleurs à profiter de la plage. D'ordinaire, je rencontre à peine quatre personnes ; cette fois, dès la première plage, celle de *Cava d'Aliga*, il y avait une bonne douzaine de personnes, qui dès le matin, offraient leurs chairs au soleil et même à l'eau. (Décidément, Muriel n'a plus d'excuse : si elle veut mériter sa réputation de baigneuse intrépide, il faudra qu'elle soit à son affaire.) Et ce fut de même pour le *spiagge di Bruca, di Arizza, di Pezza Philippa e di Donnalucata*. Le ciel était bleu, comme au Manitoba, avec ici ou là une sorte de strie blanche qu'on devinait bien plus qu'on ne la voyait, et le bleu du ciel descendait jusqu'à l'horizon où il rencontrait un autre bleu plus sombre, celui de la mer. La mer était calme comme un miroir, et reflétait le ciel,

pouvait-on croire, en en assombrissant la couleur. (Tiens, c'est un autre couple. Décidément...) On voyait à des kilomètres : on voyait au loin après *Donnalucata*, *la Plaia grande*, puis *la spiaggia di Marina di Ragusa* et même *Punta Secca*, une sorte d'ultime jetée qui avançait dans la mer ; je voyais, comme un doigt qui pointait de la mer vers le ciel, le phare de *Punta Secca*, tout blanc dans ce double bleu.

Mais le meilleur se passait non pas devant mes yeux, mais dans mes oreilles. Car grâce aux séductions de Satan Internet, j'avancais dans la lumière et sur le sable, mais en suivant une conversation sur le Caravage. *Michelangelo Caravaggio* est le grand peintre que j'ai découvert sur le tard. Comme tout le monde, j'avais appris que la Renaissance se résumait, sur le plan de la peinture du moins, aux trois grands ; comme j'ai toujours fait, je me suis fait une idée à moi, et surtout j'ai hiérarchisé tout cela et décidé que se trompaient tous ceux qui ne voyaient pas que le meilleur, et au fond, le seul, était *Raffaello Sanzio*, tant pis pour Michelangelo et Leonardo (avec leurs noms de tortues Ninja). Et je crois encore qu'il y a quelque chose de puissant et de presque enfantin, ou du moins qui rejoint l'enfant en chacun, dans la ligne claire de celui qui a créé la *Donna Velata* (la femme la plus belle de l'histoire de la peinture) et les images *delle stanze di Raffaello* au Vatican. (Vous savez... Ce sont les pièces à au gauche, juste avant d'arriver à la chapelle Sistine, où il y a trop de monde.)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Chambres_de_Raphaël

Et puis il y a l'orgie (dans tous les sens du terme) qu'on trouve *nella Villa Farnesina*. Bon, la démonstration était faite et faite pour de bon, croyais-je.

Sauf qu'avec le temps, j'ai été obligé de reconnaître la grandeur du Titien. Même calme, même perfection, même troublante présentation du monde physique trop séduisant, mais avec d'autres moyens. Passe encore, me suis-je dit, j'ajoute donc le Titien. Mais je résistais pour le Caravage : il en faisait trop, c'était la fin du maniérisme et le maniérisme, vous savez, c'est du Michelange mal fait, et puis ce type est vraiment tordu. Mais peu à peu, dans la dernière décennie, je me suis mis à moins résister, mettons que je me suis laissé pervertir. Et enfin de compte, je ne comprends plus du tout, plus de l'intérieur, pourquoi je résistais ; ça s'est réglé l'an dernier, où je n'en pouvais plus à force de voir des œuvres pour ainsi dire face à face. En tout cas, je suis aujourd'hui un caravagiste convaincu (en supposant que cette catégorie existe). Et j'écoutais avec plaisir trois autres mordus se disputer dans la dernière livraison de *Répliques*. Et je prenais plaisir à revoir en imagination toutes ces toiles dont ils parlaient, chacun à sa façon (Finkielkraut, comme toujours, plus livresque, face à deux interprètes, l'un plutôt religieux et l'autre plutôt impie). Et je prenais plaisir à les entendre se tirer la pipe et se corriger l'un l'autre, mais chaque fois pour qu'on aime encore et toujours, encore et encore plus, l'œuvre du Caravage. Et je m'irritais de ne pas entendre ce qu'ils avaient à dire, ce qu'ils auraient dû dire de ma peinture préférée, si mystérieuse.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/
Les_Sept_CŒuvres_de_miséricorde](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Sept_CŒuvres_de_miséricorde)

Une heure de bonheur, voilà ce que j'ai connu *sulla spiaggia*, mais grâce à ce qui se passait dans mes oreilles et dans mon imagination, tout autant que devant mes yeux. (Du bonheur, avec irritations, mais oui : c'était pas le bonheur du ciel, mais celui que la terre peut offrir.)

En tout cas, me voilà à *Donnalucata*. Personne chez *Guglielmo* à qui je veux parler pour lui dire que nous ne louerons pas chez lui. Puis, passage au *supermercato Voi*, pour chercher ceci et cela et contacter Muriel parce que j'ai oublié le troisième item. Puis, j'apprends qu'on achète des *ricariche* pour allume-feu dans les *bar/tabacchi* (il suffisait d'y penser). Et je m'arrête au premier *bar/tabacchi* (le mot est-il au singulier ? puisqu'il y a beaucoup de tabac à vendre, est-ce toujours au pluriel ? je ne sais pas : va pour le pluriel), et j'achète le bidule qui ne coûte presque rien. En sortant, je me fais arrêter par le commis du magasin de sport de *Donnalucata* qui me reconnaît ; il arrête en plein milieu de la rue, bloque le passage aux autos qui suivent, me demande si je vais à *Scicli*, apprend que je vais à *Cava d'Aliga*, et voilà qu'il me dit à la cantonade : « *Mi dispiace, vado a Scicli, ciao, ciao.* » Quel clown sympathique. Je dois rentrer, mais il se fait tard pour les dernières courses ; je texte Muriel et lui demande de passer chez le boucher avec son italien de B A BA acheter ce qu'il nous faut pour le repas du soir ; je retourne sur la plage pour la trotte du retour ; je vois *Guglielmo* qui *chiachiera* sur son balcon face à la mer avec quelques copains. « *Mi dispiace,*

signore ; ma abbiamo deciso di non affitare il Suo appartamento. Lei è stato molto gentile. — Vabbe'. Buona giornata. — A voi. »

Et je rentre. Une heure plus tard, recru d'exercice, et de soleil et de lumière, je mange, puis je lis des romans, puis je dors, puis je prends une douche, puis nous mangeons. Puis je lis et me couche. Vers onze Muriel me montre tout ce qu'elle a fait pendant que je me reposais, elle qui ne se repose jamais.

Dans la vie de tous les jours, il y a tout plein d'émotions. Les émotions simples, l'amour, le désir, le plaisir et leurs contraires, tout le monde les connaît. Mais il y a les passions plus complexes, celles qui impliquent un vrai tiraillement, comme l'espoir. L'espoir amoureux est celui qui tout le monde connaît ; quand on aime et on désire, on espère une réponse, mais la belle (ou le beau) est une personne indépendante et justement belle et il n'est pas donné d'avance qu'on aura ce qu'on veut, ce qu'on désire. Il faut y mettre du sien, et il faut ruser, et surtout il faut désirer d'une autre façon, avec énergie et avec longanimité et malgré la douleur qui accompagne l'attente. C'est l'espoir qui voisine le désespoir. Comme Rimbaud l'a raconté.

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,
Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père ...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,

Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif ...
Sur vos lèvres alors meurent les cavatines ...

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.
Vous êtes amoureux. – Vos sonnets la font rire.
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.
Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire ... !

Ce soir-là, ... vous entrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks ou de la limonade...
On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

Cette émotion, l'espoir amoureux, est compliquée parce qu'on y vit face à un bien auquel est collé un mal, celui de l'effort et de l'incertitude ; ce sont les biens difficiles, les biens qui demandent de l'effort pour les atteindre, les biens qui annoncent d'emblée que vous pourrez les perdre ou les rater. La perle rare est plus perle que les perles ordinaires, et donc elle coûte plus cher, et donc elle pourrait être prisée et prise par un autre.

Or l'espoir dans la vie de tous les jours annonce ce qu'est la vie intellectuelle, la vraie. Car comprendre quelque chose, comprendre pour de vrai, ça prend du temps, et de l'effort, et on se trompe, et on cherche et on ne trouve pas. Et le pouvoir du Caravage reste une énigme, et on ne comprend qu'à la longue, du fait de se défaire de préjugés qui collent à la peau, ou plutôt à l'intérieur de la tête.

Mais il y a une grande consolation dans ce monde difficile de la réflexion. Il y a une porte de sortie qui est toujours là et qui est en même temps une porte

d'entrée : c'est d'avouer son ignorance, d'avouer qu'on a pas compris, pas vraiment, et que les mots qu'on a appris par cœur et que les opinions qu'on défend sont susceptibles de changer. C'est la porte de l'humilité. Mais c'est aussi la porte de l'acceptation que la vérité sera pour soi rien de plus que l'aveu socratique : je sais ceci, que je ne sais pas. Et avec cela vient la conscience des options et l'analyse des difficultés qui empêchent la résolution. Et au cœur de cette humilité, il y a la fierté d'avouer ce que peu de gens peuvent, soit leur ignorance. Et la satisfaction de comprendre que cet aveu est déjà une réponse, car savoir que ceci n'est pas vrai ou sûr, c'est déjà savoir quelque chose, et la condition sine qua non de la découverte éventuelle d'une réponse³⁹. Et je me permets de signaler que les scientifiques dont on parle le plus sont des champions de l'affirmation et de la découverte, mais pas souvent des athlètes de la vérification ; ils semblent plus intéressés par le pouvoir que leur savoir annoncé leur procure ; ils soumettent le plaisir du savoir à celui de

39. Cette note est dans l'envoi originel.
C'est ce qui se trouve tapi au cœur d'un dialogue de Platon, qui porte le nom de *Ménon*, soit celui d'un intellectuel dans le sens ordinaire du terme. Et Socrate dit alors que sa vie est régie par un couple, le savoir et l'opinion qui viennent ensemble et qui se trouve unie dans l'affirmation qui est la conclusion de toutes ses réflexions, soit le célèbre, mais mal compris, « je sais que je ne sais pas ». Voici donc ce qu'il dit : « Au reste, moi aussi, je dis ça comme quelqu'un qui ne sait pas, mais qui imagine ; mais que l'opinion correcte et la science soient différentes, il ne me semble pas du tout que je l'imagine, et si j'affirmais savoir autre chose, j'affirmerais qu'il y en a peu. Parmi celles que je sais, je placerais une seule chose avec cette [autre]. »

l'applaudissement et ne connaissent pas, ou peu, l'espoir de connaître.

Et cela me rappelle l'histoire de ce scientifique sicilien qui s'appelait Archimède. On lui avait proposé un problème pour ainsi dire insoluble : comment savoir si un artiste avait floué son commanditaire en faisant un couronne si compliquée qu'il était impossible d'en analyser la structure pour en établir le volume. Et Archimède d'y penser, et Archimède, le grand Archimède, d'avoir à avouer qu'il ne pouvait pas résoudre le problème. Et le tyran de Syracuse de se dire : « Hum ! il n'est pas si bon que ça, mon petit géomètre. » Puis, Archimède a pris un bain, sans doute pour se consoler un peu de son échec. Et il a trouvé la réponse en glissant son corps dans la baignoire. En grec, « J'ai trouvé », ça se dit *Éuréka*. Et l'histoire raconte qu'il courrait nu dans la ville, tout pris qu'il était par la joie de sa découverte, par l'atteinte de ce qu'il espérait. L'histoire ne dit pas qu'il prenait plaisir à savoir que l'artiste délinquant serait puni à cause de lui et qu'il avait ainsi un pouvoir de vie et de mort sur les autres, ou encore qu'il était la caution morale du pouvoir. Archimède n'était pas ce genre de scientifique.

Je me demande si le Caravage a fait une peinture qui représente Archimède. Je note que Raphaël s'est représenté dans un groupe qui entoure Archimède.



Livraison cinquantième : sur la crainte (13 mai).

Il y a une chose que je désire depuis mon enfance ; et chacun a ainsi son goût particulier. Tel voudrait avoir des chevaux, tel autre des chiens ; celui-ci de l'or, celui-là des dignités. Pour moi, je suis assez calme sur tout cela ; mais ce que je désire avec passion, c'est de posséder des amis : un bon ami serait plus précieux pour moi que la meilleure caille, le meilleur coq qui soit au monde, même que quelque cheval et quelque chien qu'on me proposât : oui, par le chien, je crois même que j'irais jusqu'à préférer, et de beaucoup, un ami à tout le trésor de Darius, quand on y ajouterait encore Darius en personne, tant je suis amateur passionné de l'amitié.

Platon, *Lysis*.

Je n'aurai rien à dire sur hier : il faisait assez sombre, et moins chaud, et j'avais à lire, et puis j'étais

paresseux ; je ne suis même pas sorti ! Oh la la ! *Il mal tempo* qui règne sur le haut de l'Italie depuis plus d'une semaine (quand il neige à Milan à la mi-mai, c'est qu'il ne fait pas beau ; quand on annule un défilé des hardis *Alpini* à cause de la météo désagréable, c'est qu'il n'a pas fait beau du tout) me faisait bien rire. Mais jusqu'à hier, il faisait beau et même chaud en Sicile, et faute de cela dans notre coin du Sud-Est. Mais hier *Signorina Meteo* s'est vengée après une journée magnifique de soleil et de chaleur. Donc j'ai lu, Muriel a mis de l'ordre dans ses photos (il y en a de vraiment réussies : je ne comprends pas comment elle fait, et je suis bien jaloux), et puis, c'est à peu près tout. Aujourd'hui, la livraison sera bien courte : c'est quand je me promène que des idées me viennent de partout (bonnes ou mauvaises, ça c'est une autre chose), et hier, il y a eu pénurie. Mais pas tout à fait : j'avais commencé quelque chose, et j'ai quand même eu un dernier flash.

Il y a certes l'espoir et le désespoir face à quelque chose qui nous attire, mais il y a aussi la crainte et l'audace face à quelque chose qui remet en danger. Pour moi, ce sont les chiens qui, sur le plan physique, me font peur. Je ne sais quel événement caché dans mon enfance a fixé le socle de cette réaction physique qui dure encore à 70 ans. Et je ne compte pas le nombre de fois qu'en me promenant dans *Cava d'Aliga* un de ces fichus chiens (il y en a ici et là et un peu partout, et les avertissements *attenti al cane* ou *attenti ai cani* sont nombreuses sur les barrières des entrées des maisons ; bien souvent, vous découvrez l'enseigne une ou deux secondes après qu'un mastiff vous saute aux yeux de l'autre côté d'une clôture de fer ou de ciment ajouré ;

Muriel crie ou râle : « Non, mais je ne l'avais pas vu venir celui-là » ; je ne dis rien : je suis tout à ma peur infantile (dans les deux sens du mot). Mais que faire ? Ne pas profiter d'une belle journée parce qu'il y a aura quelques-unes de ces bêtes ? Ça n'a pas de bon sens... Et il y a de temps en temps le plaisir de voir une bestiole, un chien de poche, comme dit Muriel, qui imite les colosses, qui jappe comme s'il était dix fois plus gros, qui s'agite, dont la voix est une version en *falsetto* de ces grands frères aux crocs sales. Le ridicule ne tue pas les chiens non plus, faut-il croire. Et que dire des ses bêtes plus ou moins abandonnées, qui ne jappent plus ou sans sérieux parce qu'ils ne voient que ça d'humains, les passants, et que leurs réactions ne signifient rien et sont sans effet. Il y a des chiens qui comme Didi et Gogo attendent Godot, et Godot ne vient pas.

Voilà pour l'audace et la crainte dans le quotidien. Mais c'est encore et toujours présent dans la vie intellectuelle. Et il en faut une bonne dose pour aller jusqu'au bout d'une réflexion. Il y a en anglais une expression que j'aime beaucoup : « *to think things through* » ; j'aime l'assonance des trois mots, avec leur *th* si typique de la langue et par lequel on distingue du premier coup quelqu'un qui connaît la langue de l'intérieur et quelqu'un qui n'est qu'un touriste de l'Angliche. L'expression se traduirait mot à mot : penser les choses de bord en bord. Et on donne comme traduction : « réfléchir, réagir à certaines situations, avoir une réflexion de qualité, faire le tour d'une question (pas mal celle-là : l'image de la promenade et du mouvement est présente), bien penser les choses à l'avance (pas bien du tout : l'image suggère qu'on ne

bouge pas) ». En tout cas, l'expression anglaise suggère que la pensée peut passer à travers les choses et les laisser derrière soi, et laisser les autres derrière soi, ceux qui restent avec les choses impensées, ou à demi pensées.

Car penser, vraiment penser, implique tôt ou tard qu'on pensera autre chose que ce qu'on pensait avant, qu'on changera d'idée, et qu'on changera en changeant d'idée. Et même il me semble que sans ce *danger*, on ne pense pas vraiment. Il faut être fidèle sans aucun doute à ceux qui nous ont vu naître, qui nous ont nourri et qui reste là *a casa*. Mais quand on veut aborder les choses pour les voir en vérité, il faut être prêt à les voir, comment dire, pour la première fois. À les voir toutes nues, avec les effets que produit la nudité : le scandale, le désir et peut-être même, comme dans la *Villa Farnesina*, des conséquences terribles. (Galatée, comme on me l'a rappelé, celle dont Raphaël peint le triomphe et la beauté nue a été l'objet d'un désir violent, qui a été la cause de la mort de quelqu'un. C'est la version violente d'Ovide que représente le peintre, car on voit à gauche dans un cadre qui le souligne, le monstre, seul, puissant, hanté, qui avale des yeux la scène où triomphe la belle femme.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Triomphe_de_Galatée

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Galatée_\(Néréide\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Galatée_(Néréide))

En tout cas, c'est pour moi une évidence depuis longtemps que la pensée est intéressante sans doute, mais qu'elle dérange, qu'elle dérange les autres sans doute, mais qu'elle bouleverse souvent celui qui pense

ou tout simplement qui ouvre les yeux et refuse de les refermer. La pensée et l'autorité sont d'étranges camarades. La pensée prétend être un soutien à l'autorité, mais l'autorité se rend bien compte à la longue que leur alliance est précaire. Ce que celui qui pense savait d'emblée. Il y a sans doute l'autorité de ceux qui sont énergiques, qui ont du pouvoir et qui peuvent punir.

C'est le cas d'Anytos dans le *Ménon* de Platon qui est hors de lui à la fin de sa conversation avec le vieux renard. Socrate l'introduit dans la conversation comme ceci : « Mais – c'est admirable, Ménon – voici Anytos qui s'assoit à côté de nous. Associons-le à notre recherche comme il serait vraisemblable de le faire. Anytos, tel que tu le vois, est le fils d'un père riche et sage, Anthémion, qui ne doit point sa fortune ni au hasard, ni à un cadeau, comme Isménias de Thèbes, qui vient de toucher la fortune d'un Polycrate, mais qui l'a acquise par sa sagesse et son soin. Et puis dans sa conduite, il passe pour un citoyen sans orgueil, un homme qui n'est point gonflé de son importance, ni insupportable, mais réglé et de tenue correcte. De plus, il a bien élevé et éduqué son fils, comme il semble au peuple athénien, qui choisit Anytos pour les plus grands pouvoirs. Il est juste de chercher avec des gens de ce genre des maîtres d'excellence, qu'il y en ait ou non, et quels ils sont. » Mais dans la suite de la conversation, les choses vont mal, mal pour Anytos, et donc mal pour Socrate par rétroaction. Et les derniers mots de l'homme politique sont les suivants. « Socrate, tu sembles trouver facile de dire du mal des êtres humains. Aussi, moi, je te conseille, si tu veux m'obéir, de bien te surveiller. En toute autre cité, il est peut-être

plus facile de faire du mal que du bien aux êtres humains ; en cette cité, c'est tout à fait le cas. Mais je pense que toi aussi, tu le sais. » Et il y a eu les conséquences qu'on sait.

Mais il y a des autorités plus puissantes encore, et moins visibles. Celle de la majorité, qui contrôle ce qu'on peut dire bien avant de contrôler ce qu'on peut penser. Car on ne pense que grâce aux mots et que les mots, leurs sens, leurs possibilités, leurs agencements permis, tout cela est déterminé par l'usage, soit ce que tout le monde dit. C'est la langue maternelle, la langue de maman, mais aussi la langue paternelle et celle de la patrie. Et voilà pourquoi les poètes sont si intéressants parce qu'ils font dire aux choses ce qu'elles ne peuvent pas dire d'emblée. Et dans chaque métaphore qui fait, par exemple, que *lion* ne dit plus l'animal, mais un homme qui est vigoureux et trop mâle, dans chaque métaphore, il y a un transport de sens et donc une transgression du sens *normal* du mot. Évidemment, la majorité a vite fait de coopter les métaphores et de les user au point qu'elles ne surprennent plus et qu'elles ne disent plus rien d'inédit. Mais les poètes récidivent et transforment d'autres mots, et même retransforment des mots déjà transformés par la métaphore récupérée. Et la lutte entre l'usage plat et la poésie et séculaire.

Mais surtout perverse et puissante est l'autorité des souffrants. Ce sont ceux qui ne veulent pas entendre des choses qui leur font mal. Et ce sont ceux qu'on ne peut pas ne pas vouloir protéger, par le silence et en fin de compte par l'impensé. (À moins de savoir parler sans faire de mal, sans trop déranger.) Et je me rends compte qu'à l'âge de 70 ans, je radote : en tout

cas, je répète, je redécouvre quelque chose que j'ai écrit à 30 ans, soit le premier article que j'ai fait publié. Ça s'appelait « *L'ars occultandi*, partie intégrante de l'enseignement. » Mais alors quand on dit la même chose pendant 40 ans, est-ce qu'on pense vraiment ?

Il a plu toute la nuit, mais le Soleil se lève dans un ciel bleu, et le vent a tombé... Aujourd'hui, alors que je finis de raconter le vide de ce qui s'est passé hier, il faut sortir.

Oh ! et puis comme j'ai parlé de la *Villa Farnesina* et de l'amour et de Raphaël, il faut bien que je présente au moins une image, celle qui montre quelque chose de la collection interminable *della fruta et della verdura* la plus érotique de l'histoire de l'humanité.



Livraison cinquante-et-unième : sur la colère (14 mai).

Ah la la, c'est long, la retraite
Ah la la, c'est long !
Ça te rend gaga, la retraite
La retraite, c'est con !
Ça te rend grognon, la retraite
Ça te rend bougon !
Ça te fait tout vieux, la retraite
La retraite, pas bon !
Becaud, *La Retraite*.

« Seigneur, donnez-moi la force pour changer ce qui doit être changé, la patience pour accepter ce qui ne le peut pas, et la sagesse pour distinguer l'un de l'autre. »
Thomas More, *Prière*.

Doris Day était une star de l'époque de ma mère ; si je l'aime bien, c'est parce que ma mère l'aimait beaucoup. Elle incarnait ce qu'était l'Amérique à son meilleur ; elle chante ici (dans le clip ci-dessous) une chanson qu'elle a rendu populaire, avec un message profond ; ça aurait même gagné un Oscar. C'est pour un film de Hitchcock, quand même. Elle a donc été une des blondes iconiques de ce vieux cochon génial.

https://www.youtube.com/watch?v=_91hU6LDjoA

Ce qui sera sera, dit-elle. Sauf que le film suggère tout le contraire. Mais bon.

Je croyais que la dernière livraison offrait ma dernière remarque sur les passions. C'était plutôt la pénultième, voire antépénultième : nous verrons bien ; il est possible que quelque chose d'autre me vienne à l'esprit, même si

j'ai l'intention de changer de sujet pour un bout. En tout cas, il y a une passion fondamentale dont je voulais parler, mais il me manquait d'espace dans la dernière livraison. J'ai donc décidé de me taire. Puis hier, au courant de la journée, en me promenant sur la plage de *Cava d'Aliga*, j'ai changé d'idée. C'est quelque chose de trop important... C'est plus qu'une émotion, disons : c'est une façon d'être, soit la mélancolie ; et je trouve que notre époque, l'époque du rire obligatoire, celle de la dérision de rigueur, est une époque de rire jaune, de rire noir, de rire mélancolique.

Mais, d'abord quelques mots sur les mots. La mélancolie, mais dans son sens premier, c'est la bile noire, celle qu'on retrouve dans des expressions comme « broyer du noir », ou « faire du mauvais sang [soit du sang malsain et noir] », ou « être bilieux ». C'est une sorte de tristesse pour ainsi dire caractérielle qui dispose à la colère.

https://fr.m.wiktionary.org/wiki/broyer_du_noir

https://fr.m.wiktionary.org/wiki/se_faire_de_la_bile

La bile noire, la *mélas kholé*, était, croyait-on, le siège physique de cette passion, mais le bilieux, ou le mélancolique, est sur le plan psychologique ou expérimental, quelqu'un qui est triste d'avance, ou en plus de sa prédisposition biologique, soit parce qu'il se sent maltraité ; il est grognon, mais il croit que sa grogne est justifiée parce que le monde est injuste, et en particulier injuste envers lui. Les Américains ont une expression qui dit ce type humain, soit « *to have a chip on one's shoulder* », que les Québécois rendent par

« avoir une crotte sur le cœur ». L'Américain veut se battre et cherche noise à qui l'affrontera et l'agressera, espère-t-il et comme il le sait d'avance, alors que le Québécois est sali, et il sait qu'il y a quelqu'un qui l'a sali, et il attend le moment où il pourra déclencher la machine verbale et active, la machine à mots et à gestes, de la vengeance. Quoi qu'il en soit de ces expressions, la chose qu'elles disent est une passion de notre temps, et peut-être un sentiment commun de tous les temps, qui mène à la colère, à l'indignation, au mépris agressif comme façon d'aborder ce qui arrive.

Ça remonte loin, vous dis-je. C'est sans doute partout dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* (Homère ne parle-t-il pas dès les premières lignes de la colère d'Achille et Ulysse n'est-il pas, son nom le dit, le colérique ?). Ça se trouve aussi dans le personnage de cette pauvre folle d'Antigone, dont je vous ai déjà parlé, la punkette qui veut tout détruire, qui déteste tout le monde et surtout ceux qu'elle aime. (Non, je ne me contredis pas ; c'est elle qui est contradictoire.)

C'est ainsi aussi que dans les *Souvenirs de Socrate*, Xénophon parle d'un jeune homme qui s'appelle Aristodème, et d'une conversation qu'il a eue avec Socrate ; ce jeune homme est un impie agressif, quelqu'un qui méprise les dieux et ceux qui y croient. Or Socrate tente de le calmer et de lui montrer qu'il y aurait des raisons de sentir de la gratitude envers les dieux, et donc de ne pas en vouloir à ceux qui croient en eux. Il n'est pas sûr que Socrate croie aux dieux de la cité et à leur bienfaisance, ni même à un Dieu unique qui soit le socle du savoir humain. Mais il raisonne le type, et le type humain, qu'est Aristodème : son agressivité, son hypersensibilité n'est pas

clairvoyante ; elle n'est pas fausse peut-être, mais elle est malade.

Il y a un autre exemple de ce type humain, un exemple sans doute mieux connu. C'est Iago dans la pièce de Shakespeare qui porte sur la jalousie et ses méfaits, dans *Othello* donc. Or Iago, qui prononce à tous moments des soliloques, comme une sorte de Hamlet de petite taille, se définit comme une anti-Dieu (« *I am not what I am* », ce qui est l'exact contraire du nom que Yahvé se donne devant Moïse) ; il est jaloux comme Othello, qui lui est une version folle du Dieu chrétien, qui se présente par le récit et séduit par ce qu'il raconte de lui-même. Iago, Jacques en somme, est un colérique avant d'être un jaloux, alors qu'Othello est un inquiet qui devient jaloux, qui le devient en raison des mensonges, pièges et arnaques de ce Jacques morose. Car Iago veut se venger, et se venger sur Othello ; il se met à imaginer quelque injustice subie pour mieux justifier les injustes manigances par lesquelles il fera que son maître sera injuste envers sa trop fidèle Desdémone, la superstitieuse, comme le veut son nom. En tout cas, et voilà où je voulais en venir avec tous ces exemples, la colère, celle qui naît dans le cœur d'un bilieux, est plus que de l'agressivité ; c'est un sentiment d'injustice, et d'injustice faite contre soi, une injustice qu'on doit corriger avec rage, comme un chien fou qui jappe à tout venant et montre les crocs parce qu'on se rapproche de son territoire, de ses affaires, de sa femelle⁴⁰.

En un sens, la colère du bilieux est la passion la

40. *Cava d'Aliga* est le village des chiens fous, ou du moins des chiens qui jappent pour tout et rien.

moins réfléchie qui soit. En tout cas, penser, penser vraiment, exige qu'on se sépare de soi, et qu'on trouve le Tout plus important que soi, et qu'on soit disposé à corriger ses passions pour les mettre au diapason du monde plutôt que d'exiger que le monde se plie à ses désirs de frustré plus ou moins puissant. Or pour garder sa colère, pour rester en beau maudit (comme disait ma mère), il faut s'imaginer qu'on est important ; à la limite, et la limite est vite atteinte chez un colérique, on croit que le tout lui veut du mal, ou tout au contraire, par un renversement à peine croyable, mais bien ordinaire, que le tout veut qu'on soit un bourreau, qu'il demande des martyres, qui seront les témoins de son zèle de bourreau efficace. Quand on a de la rage, on rêve de tuer son chien : je répète, et corrige, le proverbe. Par un face à face psychologique vieux comme le monde, penser, c'est s'oublier, alors que se mettre en colère, c'est se souvenir de soi avec application et de ses blessures avec précision et prétendre être le justicier, le matamore, le soldat de Dieu, du Dieu dont la fonction première semble être de se soucier du petit soi à deux pattes qui rage dans son coin, comme un chien à quatre pattes, et de se venger des injustices qu'on a commises contre soi.

Certes, la vie, souvent injuste, exige des justiciers et excite parfois la colère. Mais il y a justice et justice. Et quand on lutte pour la justice, il est mieux que la justice soit modérée par la pitié que redoublée par la colère. Voilà ce que je crois, voilà ce que je pense. Et je ne suis pas le seul à le penser. Comme le montre *Othello*, j'ai Shakespeare dans mon coin. (Hugo aussi tant qu'à faire, lui qui a inventé le personnage de Javert dans les *Misérables*.) Or il y a un autre exemple

shakespearien qui illustre la colère et ses conséquences, mais qui montre comment on peut traiter les colériques, sinon pour les guérir, du moins pour les neutraliser. C'est le pauvre Shylock dans le *Marchand de Venise*. Cet homme a été maltraité et même de longue date, il n'y a pas de doute. (Et son statut de juif dans le ghetto vénitien explique beaucoup de son ressentiment.) Et il a droit à ce qu'il demande ; il a droit selon la loi et les contrats et les hommes qui marchendent. Or ce fils de la loi de Dieu, exige la rigueur, parce qu'il est en colère ; il est en colère contre Antonio sans doute, mais aussi contre sa fille qui l'a trahi, et contre Venise qui le méprise tout en l'utilisant lui le prêteur d'argent pour faire des affaires.

What judgment shall I dread, doing no wrong? / You have among you many a purchased slave, / Which, like your asses and your dogs and mules, / You use in abject and in slavish parts, / Because you bought them. Shall I say to you: / "Let them be free, marry them to your heirs? / Why sweat they under burthens? Let their beds / Be made as soft as yours and let their palates / Be season'd with such viands?" You will answer: / "The slaves are ours". So do I answer you. / The pound of flesh, which I demand of him, / Is dearly bought; 'tis mine and I will have it. / If you deny me, fie upon your law! / There is no force in the decrees of Venice. / I

*stand for judgment: answer; shall I have it*⁴¹?

Face à ce vieux grognon qui en veut au monde entier et qui a le droit de son côté, il y Portia, la femme sage de la pièce ; elle lui répond en ne niant pas la justice qu'il réclame, mais en dénonçant ce qui la fonde, et suggérant qu'il vive en exigeant la même justice sans doute, mais selon une autre passion. Cette passion n'est pas la pitié tous azimuts qui pardonne tout d'avance, mais la clémence qui voit le mal, mais juge autrement que dans la colère et donc non pas à partir d'un moi blessé : elle suppose un être humain grand, qui s'est agrandi, qui voit les choses de haut, comme un roi qui voit la totalité de la cité, ou Dieu voit

41. Cette note était dans l'envoi originel.

« Quel jugement ai-je à redouter, puisque je ne fais point de mal ? Vous avez chez vous un grand nombre d'esclaves, que comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, vous employez aux travaux les plus abjects et les plus vils, parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire : « Rendez-leur la liberté, faites qu'ils épousent vos héritières ? Pourquoi suent-ils sous des fardeaux ? Donnez-leur des lits aussi doux que les vôtres. Que leur palais soit flatté par les mêmes mets que le vôtre. » Vous me répondez : « Ces esclaves sont à nous. » Je vous réponde de même : « La livre de chair que j'exige de lui m'appartient : je l'ai chèrement payée, et je la veux. » Si vous me refusez, honte à vos lois ! Il n'y a plus aucune force dans les décrets du sénat de Venise. J'attends que vous me rendiez justice. Parlez : l'aurai-je ? » Je remarque en passant que Shylock prétend que dans la Venise capitaliste de la Renaissance il y avait des esclaves. On prétend qu'aujourd'hui l'esclavage n'existe plus alors que le capitalisme existe encore. Un regard froid sur la réalité montrerait que la remarque du vieux juif qui connaît ses clients dit vrai, et surtout qu'il dirait vrai encore aujourd'hui. Mais ça, on ne veut pas le voir, et encore moins le dire ; on veut croire que nos pratiques gentilles face aux migrants sont sans faute parce que nous sommes bons de cœur. Ici, il faudrait quelques mots sur les institutions que sont le *caporalato* en Italie et les réseaux de prostitution pour milliardaires un peu partout.

la totalité de l'histoire.

*The quality of mercy is not strained. / It droppeth as the
gentle rain from heaven / Upon the place beneath. It is
twice blest: / It blesseth him that gives and him that
takes. / 'Tis mightiest in the mightiest; it becomes
The thronèd monarch better than his crown. / His
scepter shows the force of temporal power, / The
attribute to awe and majesty / Wherein doth sit the
dread and fear of kings; / But mercy is above this
sceptered sway. / It is enthronèd in the hearts of
kings; / It is an attribute to God Himself; / And earthly
power doth then show likest God's / When mercy
seasons justice. Therefore, Jew, / Though justice be thy
plea, consider this: / That in the course of justice none of
us / Should see salvation. We do pray for mercy,
/ And that same prayer doth teach us all to render / The
deeds of mercy. I have spoke thus much / To mitigate
the justice of thy plea, / Which, if thou follow, this strict
court of Venice / Must needs give sentence 'gainst the*

*merchant there*⁴².

Or justement, pour se préparer à la justice douce, à la droiture sans colère et à l'excellence sans mépris, est utile la réflexion, non pas la scientifique, mais celle qui porte sur soi, sur ses limites et sur la grandeur de ce qui englobe moi et toi et eux. Voilà la bonté politique de la clairvoyance, celle qui accompagne la bonté absolue de la pensée, celle qui s'appelle plaisir et produit le plaisir. Cette dernière Aristote l'a décrite comme ceci.

« Mais une vie de ce genre [une vie de sagesse] sera trop élevée pour la condition humaine ; car ce n'est pas en tant qu'homme qu'on vivra de cette façon, mais en tant que quelque élément divin est présent en nous. Et autant cet élément est supérieur au composé humain autant son activité est elle-même supérieure à

42. Cette note était dans l'envoi originel.

« Le caractère de la clémence est de n'être point forcée. Elle tombe, comme la douce pluie du ciel sur le lieu placé au-dessous d'elle. Deux fois bénie, elle est bonne à celui qui donne et à celui qui reçoit. C'est la plus haute puissance du plus puissant. Elle sied au monarque sur le trône mieux que sa couronne. Son sceptre montre la force de son autorité temporelle ; c'est l'attribut du pouvoir qu'on révère et de la majesté ; mais la clémence est au-dessus de la domination du sceptre ; elle a son trône dans le cœur des rois. C'est un des attributs de Dieu lui-même, et les puissances de la terre se rapprochent d'autant plus de Dieu, qu'elles savent mieux mêler la clémence à la justice. Ainsi, Juif, quoique la justice soit l'argument que tu fais valoir, fais cette réflexion, qu'en ne suivant que la justice, nul de nous ne pourrait espérer de salut : nous prions pour obtenir miséricorde ; et cette prière nous enseigne à tous en même temps à pratiquer la miséricorde. Je me suis étendu sur ce sujet, dans le dessein de tempérer la rigueur de tes poursuites, qui, si tu les continues, forceront le tribunal de Venise à rendre d'après la loi un arrêt contre ce marchand. »

celle de l'autre sorte de vertu. Par conséquent, si l'intellect est quelque chose de divin par comparaison avec l'homme, la vie selon l'intellect est également divine comparée à la vie humaine. Il ne faut donc pas écouter ceux qui conseillent à l'homme, parce qu'il est homme, de borner sa pensée aux choses humaines, et, mortel, aux choses mortelles, mais l'homme doit, dans la mesure du possible, s'immortaliser, et tout faire pour vivre selon la partie la plus noble qui est en lui ; car même si cette partie est petite par sa masse, par sa puissance et sa valeur, elle dépasse de beaucoup tout le reste. On peut même penser que chaque homme s'identifie avec cette partie même, puisqu'elle est la partie fondamentale de son être, et la meilleure. Il serait alors étrange que l'homme accordât la préférence non pas à la vie qui lui est propre, mais à la vie de quelque chose autre que lui. Et ce que nous avons dit plus haut s'appliquera également ici ce qui est propre à chaque chose est par nature ce qu'il y a de plus excellent et de plus agréable pour cette chose. Et pour l'homme, par suite, ce sera la vie selon l'intellect, s'il est vrai que l'intellect est au plus haut degré l'homme même. Cette vie-là est donc aussi la plus heureuse. »

Ouais, ça fait beaucoup de citations, et vous êtes

encore chanceux que je n'ai pas cité Aristote en grec⁴³ : c'est un autre de ses passages que j'ai voulu lire directement dans les mots de celui qui les a écrits ; c'est pour moi le pendant et le répondant de l'introduction à la *Métaphysique*, soit la description du but que poursuit chacun qui vit en humain, et qui veut connaître par un appel de la nature.

Tout au contraire de cette façon de voir la vie, il me semble que notre époque, trop souvent, en est une de colère et de revendication et de mépris. À tout moment, nous sommes invités, non, nous sommes sommés de chercher et de trouver des comportements que nous pourrions condamner, dont nous pourrions dire que c'est ce que font les méchants, les épais, le petit monde. Je crois qu'il y a beaucoup de vrai dans ces condamnations, parce qu'il y a beaucoup de méchanceté et d'épaisseur et de petitesse dans le monde. Mais il y a beaucoup de colère en nous, et plus encore en notre époque. Les droits de l'homme sont trop souvent des matraques. Mais bon, je radote

43. Ce que je ne fis pas alors, je le fais maintenant. Ce passage est très important pour moi du moins. ὁ δὲ τοιοῦτος ἂν εἴη βίος κρείττων ἢ κατ' ἄνθρωπον: οὐ γὰρ ἢ ἄνθρωπος ἐστὶν οὕτω βιώσεται, ἀλλ' ἢ θεῖον τι ἐν αὐτῷ ὑπάρχει: ὅσον δὲ διαφέρει τοῦτο τοῦ συνθέτου, τοσοῦτον καὶ ἡ ἐνέργεια τῆς κατὰ τὴν ἄλλην ἀρετῆν. εἰ δὴ θεῖον ὁ νοῦς πρὸς τὸν ἄνθρωπον, καὶ ὁ κατὰ τοῦτον βίος θεῖος πρὸς τὸν ἀνθρώπινον βίον. οὐ γὰρ κατὰ τοὺς παραινούντας ἀνθρώπινα φρονεῖν ἄνθρωπον ὄντα οὐδὲ θνητὰ τὸν θνητόν, ἀλλ' ἐφ' ὅσον ἐνδέχεται ἀθανατίζειν καὶ πάντα ποιεῖν πρὸς τὸ ζῆν κατὰ τὸ κράτιστον τῶν ἐν αὐτῷ: εἰ γὰρ καὶ τῷ ὄγκῳ μικρόν ἐστι, δυνάμει καὶ τιμιότητι πολὺ μᾶλλον πάντων ὑπερέχει. δόξειε δ' ἂν καὶ εἶναι ἕκαστος τοῦτο, εἴπερ τὸ κύριον καὶ ἄμεινον. ἄτοπον οὖν γίνοιτ' ἂν, εἰ μὴ τὸν αὐτοῦ βίον αἰροῖτο ἀλλὰ τινος ἄλλου. τὸ λεχθέν τε πρότερον ἀρμόσει καὶ νῦν: τὸ γὰρ οἰκεῖον ἕκαστῳ τῆ φύσει κράτιστον καὶ ἡδιστόν ἐστιν ἕκαστῳ: καὶ τῷ ἀνθρώπῳ δὴ ὁ κατὰ τὸν νοῦν βίος, εἴπερ τοῦτο μάλιστα ἄνθρωπος. οὗτος ἄρα καὶ εὐδαιμονέστατος.

encore. Mieux vaut parler de rien, soit de notre journée.

Nous avons des courses à faire à *Scicli*, cent petites choses (j'exagère : douze petites choses) à faire. Nous voilà donc sur la *Piazza Mediterraneo* à 8h15 ; car nous avons enfin compris que l'autobus AST passe là à quelques moments précis de la journée avant de passer à la *farmacia sulla la strada regionale*. Nous avons voulu acheter nos billets au *bar/tabacchi* : on nous a confirmé que l'autobus passait dans quelques minutes, mais on nous a assuré qu'on achetait le billet auprès du chauffeur. Hum, nous verrons bien. Nous jasons donc en attendant, et voilà que sort l'amie de *Maria Rosaria*. *Patrizia* nous dit : « *Vado a Scicli. Posso prenderci.* » Mais certainement que vous pouvez nous donner un lift, chère dame. Et elle de jaser de rien et de tout, de notre séjour et de son travail dans un centre social, pendant tout le trajet qui nous conduit à *Scicli* par un chemin nouveau, celui des gens de la place ; à la fin, alors que nous sortons de son auto, elle offre de nous reprendre à 14h pour retourner avec elle à *Cava d'Aliga* (« *No, no, grazie, nous rentrons tout de suite après nos courses.* ») ; en apprenant que nous partirons dans trois semaines, elle offre de nous donner un lift le 31 au matin pour nous conduire *alla stazione di treno* ; nous nous entendons pour la voir le jour avant et de profiter le lendemain, peut-être, de son amabilité ; et nous parlons du plaisir de vivre avec les gens et jouer un peu moins les touristes. Et nous voilà à *Scicli*. « *Grazie mille, signora. – Buona giornata. — A Lei.* »

Nous visitons de nouveau la partie ancienne de la ville, avec ses églises et ses bâtiments municipaux et ses *palazzi* du XVIIe. Nous cherchons le point de départ

pour les visites touristiques, au *palazzo Spadaro*. Nous voulons depuis le début faire une tournée des lieux avec un guide, et le temps commence à presser : plus que 20 jours avant de quitter cette ville qui fait partie du Patrimoine de l'Humanité de l'Unesco. Bon, la responsable n'est pas là, mais nous nous prenons les différents dépliants qui sont offerts au bureau, et nous reviendrons dans quelques jours, mettons *giovedì*. Par ailleurs, il faut acheter les choses régulières (pain, prosciutto, légumes, vin). Mais nous cherchons aussi quelques articles pour la *casa*. Et paf, nous tombons sur le Escompte-Lecompte de *Scicli*.

Vous ne connaissez pas Escompte-Lecompte ? C'est un marchand qui vend de tout, tous les bidules dont on a besoin et qu'on ne trouve pas ailleurs, ou qu'on trouve chez différents marchands éparpillés dans la ville. À Québec, c'est notre premier recours et notre dernier recours quand nous cherchons une de ces petites affaires (cartes de Noël, briquet, bol en plastique, lunettes de soleil, pâte dentifrice, et j'en passe). En tout cas, nous trouvons tout ce qu'il nous faut dans ce petit commerce sicilien (119 *via Colombo* ; c'est une dame chinoise qui est la proprio [y a-t-il des Sino-Siciliens ? il faut croire que oui] ; je vous recommande le lieu). Nous avons même acheté des maniques (mitaines) de cuisine avec une image de la Sicile pour la maison à Québec... La joie, vous dis-je. On se croirait chez nous à Québec et non chez nous à Scicli.

<http://www.escompteslecompte.com>

C'est bizarre comment cette petite ville est devenue quelque chose de tout à fait normal et sympathique. Je me souviens de la première fois où je me suis promené par ses rues : elle était comme trop différente, trop nouvelle, et je m'y sentais étranger ; j'ai l'impression de la voir pour la première fois, et de ne plus être un étranger. Je suggère à Muriel que nous allions au cinéma de la *Piazza Italia* ; les *mercoledì*, on offre des après-midi à prix réduit ; enfin, je crois que c'est ça ; je vais examiner la chose. Un petit film en italien, tiens. Ou un film américain traduit en italien. De l'appropriation culturelle en somme, mais formule mondial et acceptable.

<https://www.youtube.com/watch?v=GVUiNmnaAf4>

Puis, nous sommes rentrés après une tournée d'une efficacité remarquable : nous sommes de *veri Siciliani*, *ma anche veri Sciclitani*, car nous pratiquons le Escompte-Lecompte local. Une fois, chez nous, car c'est chez nous à *Cava d'Aliga*, nous mangeons, je lis, Muriel travaille et organise ses photos. Mais à 14h, c'est la plage, et le premier vrai bain de soleil de notre séjour. J'en profite même pour entrer dans la mer... un peu... en me promenant sur le sable... pendant que madame dort et se dore. Brrrr. Avec ce vent, ce n'est vraiment pas invitant. Mais il faudra revenir tous les jours et profiter. Je sens déjà que je regretterai ce petit coin de paradis.

Puis nous rentrons, et nous lisons (moi) et travaillons (Mu). Un peu de télé, et c'est alors que j'apprends la mort de Doris Day. Et donc, je finis par où j'ai commencé : avec l'Américaine en soi, cette fois

page 456

accompagnée de Rock Hudson. Ils étaient les stars de l'époque de ma mère, cette époque bénie où un gai pouvait jouer un hétéro, et ce n'était pas de l'appropriation culturelle.

<https://youtu.be/6Q3VVFhDT4k>

Et

https://youtu.be/uxHd2ZPL_pk

Une autre époque, vous dis-je. Où il y avait, peut-être, moins d'indignation et de colère et de volonté de punir.

Livraison cinquante-deuxième : le ciel, un récit et un autre récit (15 mai).

Le soir venu, je retourne à la maison et j'entre dans mon étude ; à l'entrée, j'enlève mes vêtements de tous les jours, pleins de fange et de boue, et je mets mes habits de cour royale et pontificale. Et, vêtu déceimment, j'entre dans les cours anciennes des hommes anciens où, reçu aimablement par eux, je me repais de cette nourriture qui seulement est la mienne et pour laquelle je suis né ; je n'ai pas honte de parler avec eux et de leur demander les raisons de leurs actions et à cause de leur humanité, ils me répondent. Pendant quatre heures de temps, je ne sens aucun ennui, j'oublie tout mon chagrin, je ne crains pas la pauvreté, la mort ne m'apeure pas : je me transfère totalement en eux. Et parce Dante dit qu'on n'a pas la science si on ne retient pas ce qu'on a compris, j'ai noté le profit que j'ai tiré de leur conversation et j'ai composé un opuscule intitulé *De Principatibus*, où je m'enfoncé autant que je le puis dans les réflexions sur ce sujet, discourant sur des questions comme : qu'est-ce qu'une principauté ? quelles en sont les espèces ? comment s'acquièrent-elles ? comment se maintiennent-elles ? pourquoi se perdent-elles ? Et si jamais quelqu'une de mes élucubrations vous a plu, celle-ci ne devrait pas vous déplaire. Et cela devrait être acceptable à un prince, et surtout à un prince nouveau. C'est pourquoi je l'adresse à Sa Magnificence Julien.

Machiavel, *Lettre à François Vettori*, le 10 décembre 1513

Hier, je faisais, annoncé-je, un dernier exercice sur les passions. Mais en l'écrivant, je me suis rendu compte, comme je m'en doutais dès le début, qu'il manquait quelque chose, une sorte d'émotion finale, que je laissais sans mots. La joie, ou la satisfaction, ou le bonheur, soit le contraire de l'état du colérique, n'était pas dite. La colérique ne peut pas être heureux, il ne veut pas être heureux, ou il fait de sa colère la figure de sa recherche du bonheur. J'y faisais un peu allusion en citant Aristote, mais il me semblait que cela méritait bien plus. Et j'avais bien l'intention de revenir là-dessus.

Mais assez tôt durant le matin qui a suivi l'envoi de la dernière livraison, je me suis rendu à l'évidence que ça ne marcherait pas, ou que je n'en avais pas les moyens. Le bonheur, le bonheur complet, c'est au fond le bonheur céleste, celui dont on a si souvent tenté de faire le récit. Or ce que je trouvais était plat, ou plate, comme on dit au Québec.

Un récit semblable est plat parce que même si le bonheur céleste serait bel et bien le bonheur auquel nous sommes voués (si nous sommes chanceux, ou vertueux, ou aimés de Dieu), c'est trop loin de notre expérience pour être séduisant ou même compréhensible. Quand nous sommes tout à fait heureux en ce bas monde, pendant ces moments courts où nous nous disons « Je suis vraiment bien », ou « J'ai été vraiment bien alors », nous respirons, notre cœur bat, et nous sommes quand même aux aguets, parce qu'il faut qu'il y ait du changement, parce que le mouvement et la recherche d'autre chose encore est notre lot. Aussi si dans ce bonheur, on cessait de respirer, on passerait tout de suite du bonheur à la panique. Quelqu'un m'a parlé de son expérience d'un infarctus, un autre de l'expérience de l'étouffement, et l'un et l'autre m'ont décrit la peur qui arrive quand on sent que quelque chose ne va pas, mais vraiment pas ; on perd conscience très vite, mais dans les secondes qui précèdent le vide de l'inconscience, la terreur oblitère tous les autres sentiments et tous les autres événements. Au fond, même si on est bien durant ces moments de bonheur temporels, chacune des cellules de notre corps continue son travail et s'élance vers autre chose que ce qui est, et le bonheur est détruit aussitôt que cet élan est rendu difficile ou impossible.

Or le bonheur céleste serait quelque chose de bien différent, parce que la mort et même la tension vers l'avant n'existeraient plus.

D'ailleurs, je me souviens de ma surprise de jeune homme quand j'ai lu des passages de Thomas d'Aquin sur le bonheur céleste. Pour le dire bêtement, je me rendais compte qu'il ne se passait rien à l'intérieur de cette plénitude, mais que j'étais supposé en conclure que tout se passait bien, et même que tout allait, ou plutôt ne bougeait pas, et donc rien n'avancait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Je me souviens, entre autres, que le docteur angélique disait qu'à la fin des temps et quand les justes seraient au ciel, tout l'univers cesserait de bouger, et les roues du cosmos figeraient : les élus auraient des corps, et ils seraient situés, car il faudrait qu'ils aient un lieu, mais dans un sorte de monde figé, comme sur une carte postale. Ou sur une photo de voyage où les gens sourient, mais sans raison et comme faussement. Pas de sommeil, pas de nutrition, pas de copulation, pas de promenade, pas de conversation, peut-être un peu de chant en chœur, tous tournés dans la même direction et disant les mêmes choses et en regardant une seule chose, Dieu, qui n'est pas visible de toute façon. Vous comprendrez mon insatisfaction. Mais le problème était que Thomas d'Aquin essayait d'être logique : si le bonheur céleste est l'atteinte de toutes les fins, il n'y a plus de mouvement, et s'il y a du mouvement, ce doit être parce qu'il y a encore quelque chose qui manque, et donc ce n'est pas le bonheur céleste. C'est logique, je voulais bien et je veux bien encore aujourd'hui, mais ce qu'il présentait, emporté par sa logique implacable de

penseur qui a de la suite dans les idées, c'était, et c'est, inimaginable.

D'ailleurs, *Dante* quand il décrit le ciel et donc les âmes déjà élues qui vivent dans un état de bonheur complet et final, il fait tout le contraire de Thomas d'Aquin : d'abord, il raconte comment lui, *Dante*, accompagné et dirigé par *Beatrice* (celle qui rend heureux), bouge tout le temps, allant d'un niveau du ciel au suivant. Et chacun des niveaux est en mouvement, et le mouvement, augmente en vitesse et même en complexité à mesure qu'on monte, et dans son récit, celui qui décrit le calme plat du bonheur céleste, *Dante* parle à tout moment, pose des questions sur tout et *Beatrice*, ou un autre, lui fait de longs discours explicatifs. *Dante* est un poète et Thomas d'Aquin est un penseur, *vabbe', ho capito*. Mais alors ou bien le poète a trahi le penseur, et l'un dit mieux par l'imagination ce que l'autre pensait sans elle, ou bien *Dante* est un bien mauvais thomiste, quoi qu'en disent tous les experts de la terre universitaire dantienne.

En tout cas, je voulais parler du bonheur, mais j'ai décidé de ne pas le faire parce que rien ne venait ou ce qui venait était *drab*. Et de plus, je ne faisais pas ma promenade promise à *Donnalucata*. Souvent en me promenant, j'ai des idées qui me viennent ; en marchant, le sang coule plus vite, et l'imagination s'agite, et les mots viennent, et parfois, je note quelque chose qui m'est venu, et toujours je jongle. Mais cette fois rien, *because...* *Signorina Meteo* annonçait de la pluie le matin et même l'après-midi. À 8h, en elle annonçait beaucoup et pour l'heure qui suivait. Mais à chaque heure, elle changeait de prévision et prédisait autre chose et autre chose encore. Je regardais par la

fenêtre : ciel bleu au-dessus de *Cava d'Aliga*, mais du côté de *Scicli* de grosses nuées menaçantes et qui semblaient vouloir avancer vers la mer. Je décidais d'attendre. Mais rien de cela ne s'est réalisé. Les prévisions changeaient d'heure en heure et leur teneur s'amenuisait comme une peau de chagrin météorologique. Qui croire ? Les prévisions ou mes yeux ? Et quelle prévision, celle de 8h ou celle de 9h ou celle de 10h ? Et le résultat en a été que je ne suis pas sorti et qu'à la longue, les courses que je voulais faire à la fin de ma course sur la plage n'ont pas eu lieu.

Au lieu de ce qui n'a pas eu lieu, j'ai lu, et j'ai fini le second tome, le plus gros, et presque fini le troisième tome de *Ferrante*. Et tout plein de choses que j'avais deviner depuis le début de ma lecture se sont confirmées dans le récit de Lenu et de Lila. Et d'abord j'ai bien vu que le titre est faux, ou trompeur. Il faudrait lire *Deux amies géniales*, car les deux enfants, adolescentes, jeunes femmes, femmes mûres et (on le sait dès le début de la série) les vieilles femmes sont l'amie géniale l'une de l'autre, ce qui fait deux amies géniales. Mais comme elles sont un couple et qu'elles sont le miroir l'une de l'autre, comme elles existent à l'intérieur de la conscience l'une de l'autre, le singulier du titre se justifie, mais, je le répète, il est trompeur.

Et j'ai confirmé aussi ce que je devinais d'emblée, soit que ces quatre romans forment un seul texte et un seul *Bildungsroman*, comme disent les experts. Et j'ai confirmé une autre hypothèse, soit qu'il y a une mise en abyme, comme dans *Portrait of the artist as a young man*, ou *À la recherche du temps perdu* : on décrit comment et pourquoi on devient artiste, et romancier, et même pour expliquer pourquoi on écrit le texte que

le lecteur est en train de dévorer. Ou pour parler comme *Ferrante perchè e come si fugge del rione, ma senza mai uscirne*. Car l'héroïne qui raconte, celle qui s'enfuit de son vieux quartier, celui de sa naissance et de son enfance, n'en sort pas vraiment, et le lecteur apprend à connaître le quartier de Lila et de Lenù, qui en sortent et pourtant ne le quittent jamais ; en lisant, il entre avec elles et y reste au lieu de le quitter lui aussi. Ce qui pourrait se dire comme suit : on peut sortir le Manitobain du Manitoba, mais on ne peut jamais sortir le Manitoba du Manitobain.

À mesure que je lis la tétralogie, je lis de plus lentement, parce que je passe une partie de plus en plus grande de mon temps à me disputer avec l'auteur, ou l'auteure. Je la/le lis, et je lui parle. Je dis des choses comme : « Franchement, *Elena* (ou *Guglielmo*), qui que tu sois et quel que soit ton sexe, tu n'as pas besoin d'en faire autant. Je les aime tes personnages. Tu n'as pas besoin de les faire souffrir autant ; ils m'intéresseraient même si rien ne leur arriverait, ou du moins sans que tous ces drames et ces revirements ne leur arrachent ces cris et provoquent ces coups aveugles et inspirent ces combinaisons malhabiles et impromptues. Hantés par une mafia omniprésente, mais jamais avouée, inconscients de la politique ou jouant dans une sorte d'opéra bouffe de partis inefficaces, ils ne peuvent s'en sortir. » Ou : « Tu me surprends à tout coup, *Elena* (ou *Benedetto*). C'est comme un télé-roman, mais sans pub et sans image. Il y a à tout moment des revirements, et des rencontres imprévus et des heurts. Je me demande parfois s'il y a une cohérence dramatique et psychologique à tout cela. Je crois être dans mes pantoufles de lecteur et lire ceci

en prévoyant cela, et, paf, autre chose arrive, et je suis surpris et étourdi. » Ou : « Rusé personnage, *Elena* (ou *Giorgio*) *Ferrante*, tu t'organises pour que je sois obligé de tout relire parce qu'il arrive des choses au milieu qui étaient annoncées au début, mais seulement à demi mot, et je devine qu'il y aura à la fin quelque chose qui m'obligera de revenir à une scène initiale, chez *Don Achille*, mettons. Coquin ou coquine, c'est bien joué. Mais quand même, laisse-les respirer, tes personnages, et surtout laisse-nous respirer, tes lecteurs. C'est trop violent. Par bouts, c'est dense et compliqué comme quelques paragraphes de Proust, avec cinq ou six possibilités sur le plan des intentions. Et les fins de tome sont toujours des chutes terribles qui relancent le récit. Je me dis que ceux qui attendaient une année complète pour la prochaine livraison devaient râler. Et je crois chanceux de te lire à la fin de la publication de cette saga. »

Et puis, après avoir lu pendant quelques heures, je me suis endormi, et j'allais rester au lit jusqu'à je ne sais trop quand, mais Muriel m'a fait sortir. Nous nous sommes promenés sur nos plages successives. Et j'ai pensé au probable séjour l'an prochain à *Avola* et à ses plages moins belles que celle de *Cava d'Aliga*. Et j'ai vu qu'il y a eu durant la nuit un nouveau débarquement de *vellela*. Cela est assez impressionnant. Il y avait par bouts des centaines d'individus bleus. Des petits voiliers, des vivants mais sans pieds, et sans yeux et pourtant qui attrapent des victimes et mangent et digèrent. Qui flottent à la rencontre de la nourriture, de quelque chose de sans doute plus petit qu'eux. Qui vivent en colonie, mais presque sans contact, sauf s'ils se heurtent à l'aveuglette et au hasard des vagues et

des vents. Mais alors comment ça se reproduit une *vellela* et qui est la mère et le père de ces centaines, voire de ces milliers ? Mystère et boule de gomme. Puis, ça échoue par centaines et par milliers sur le bord de la plage, quelques-uns mourant seuls sur un bout de plage vide, les autres ensemble sur un bout de plage picotée de bleu. Mais avant d'échouer ainsi, tant d'autres centaines et de milliers (des millions ?) qui doivent être devenues les proies de poissons ou d'oiseaux. Des *vellela vellela*, c'est au fond du gros plancton, si mes notions presque perdues de biologie ne me trompent pas. Et même du zooplancton.

Après avoir vu cela, après avoir atteint le *fiume* entre *Bruca* et *Aziz*, qui change presque chaque jour mais qui garde ses pêcheurs trop patients, nous sommes revenus sur nos pas, le soleil maintenant dans notre dos. Nous sommes arrêtés au *Simply* acheter deux *gelati* : « *Ciccolato e miele per me, grazie mille.* » Puis, nous les avons mangés sur un petit banc face *al mare mediterraneo*, alors que deux allemands quasi nudistes se montraient à tous habillés de leur vertu naturiste, et une autre dame faisait le poirier, sans doute pour nous impressionner à sa façon. Et le soleil faisait briller les eaux presque calmes. Et le temps s'arrêtait, et c'était comme être au ciel, sauf qu'on mangeait.

Nous sommes rentrés ; j'ai repris la lecture et Muriel a dû faire affaire avec un préposé de la Caisse Desjardins à Québec. Puis, j'ai mangé un tout petit peu. Puis, je me suis préparé à me coucher en me disant que je n'aurais rien à raconter parce que le bonheur du ciel et le bonheur ordinaire bête ne se racontent pas et que ce serait un désastre ce matin, un

petit désastre, un désastre de *vellela*. Et soudain, j'ai eu un flash : j'ai vu que je pourrais mettre ensemble plusieurs bouts sur lesquels je réfléchis sans arrêt, mais avec quoi je ne sais que faire. Il s'agit de comparer différentes sortes de récits, les formes imparfaites du *logos*. (C'est un prof de philo qui parle, donc il expose ses préjugés.) Et je me suis endormi heureux.

Mais maintenant à l'usage, je me rends compte que je n'ai pas assez de place pour vous parler de mon *flash* salvateur et donc que j'ai un répit, parce que je pourrai vous en parler demain. Et donc que ma livraison de demain est pour ainsi dire déjà écrite en finissant celle d'aujourd'hui. Et que je peux aller me recoucher : la promenade vers *Donnalucata* aujourd'hui devrait être bien agréable.

Livraison cinquante-troisième : les récits et un récit (16 mai).

Grande est cette force de la mémoire, trop grande, mon Dieu ! sanctuaire ample et infini ! Qui arrive à son fonds ? Et cette force appartient à mon esprit et correspond à ma nature ; et moi-même, je ne saisis pas le tout que je suis. L'esprit est donc trop étroit pour se contenir lui-même. Mais alors où serait ce qui ne se saisit pas lui-même ? Serait-ce hors de lui et pas en lui ? Comment donc ne saisit-il pas ? Sur ce point, naît en moi un grand étonnement ; la stupeur me capte. Et les hommes vont s'étonner devant les hauteurs des monts, les énormes vagues de la mer, les vastes cours des fleuves, le circuit de l'océan, et le mouvement des astres ; et ils se laissent là, et ils ne s'étonnent pas qu'au moment où je parle de tout cela, je ne le vois pas par les yeux. Et pourtant je ne dirais pas ces choses si montagnes et vagues et fleuves et astres que j'ai vus et océan, auquel je crois, je ne les voyais au dedans de ma mémoire dans des espaces si énormes comme si je les voyais hors de moi. Et pourtant en voyant ces choses, je ne les ai pas absorbées, quand je les ai vues par les yeux, et elles ne sont pas auprès de moi, mais sont des images, et pourtant j'ai su que ce qui est là fut imprimé en moi et par quel sens.

Augustin, *Confessions* X.

Hier, nous avons été bien plus actifs... Et pourtant... J'essaie d'en retenir quelques moments avant qu'ils ne disparaissent dans ce trou noir qu'est trop souvent ma mémoire. Pourquoi ? Parce qu'ils sont importants ? Oh que non, je le sais bien. Mais il y a quelque chose d'irritant à savoir que ce menu fretin existentiel est voué à disparaître, et bien vite, même pour celui (et

celle) qui l'a vécu ⁴⁴. J'en ai au moins deux preuves, une actuelle, l'autre bien vieille déjà.

Je suis le travail (et c'est si exigeant et long que le mot *travail* est valide) que fait Muriel, penchée pendant des heures sur l'ordi pour reprendre et mettre en ordre les photos qu'elle a prises (en en jetant pas mal quand même). Quand je regarde de temps en temps le résultat de ce qu'elle fait ces jours-ci à partir de ce qu'elle a fait pendant les semaines déjà tombées dans le souvenir qui s'efface, quand je réponds à une de ses questions (« Tu te souviens quand nous étions à *Agrigento* ? Comment s'appelait le restaurateur ? Celui dont le fils parlait anglais ? »), je suis étonné de voir combien de choses sont déjà perdues, et comment une photo ramène pendant quelques secondes le souvenir de tel jour, de tel évènement, de telle émotion (qui est pourtant une émotion à moi et pas du tout celle que Muriel a eue ou retenue).

Et je me souviens... d'un exercice que j'ai fait pendant presque dix ans. J'avais un grand cahier ligné (et même plusieurs) dans lequel je notais (je m'accordais trois lignes, ou 4 ou plutôt 5, mais jamais plus) en un ou deux mots les évènements de la journée : levée 6h, déjeuner, cours, correction, achats Métro, retour à vélo et ainsi de suite. Donc la date (le mercredi 6 avril : une ligne ; les mots télégraphiques

44. Et en relisant ces pages, je me rends compte à chaque moment que sans ce récit, tout plein de choses, insignifiantes sans doute, seraient promptement disparues de ma mémoire. Et pourtant du fait de les avoir écrites et décrites, elles ressurgissent, et suscitées par les mots, elles ressuscitent, elles prouvent qu'elles n'étaient pas mortes, mais perdues et prêtes à mourir pour de bon. Quelle étrange chose que la mémoire ! Oui, Augustin a bien raison.

(trois lignes) et une ligne vide pour séparer de la date suivante. Les faits dans leur *physicalité* (je sais que ce n'est pas un mot), et rien de plus. Et pourtant de temps en temps, autre chose affleurerait, comme « Rêvassé, Montaigne, Rousseau ». Je faisais cela fidèlement soir après soir, juste avant de me coucher. Puis après quelques mois, après deux ans, je relisais. L'effet était bizarre : je voyais la petitesse de ma vie, mais je découvrais tout à coup quelque chose que j'avais oublié tout à fait, un détail qui me remettait dans le moment. Comme une photo pourrait le faire.

Cette expérience est derrière beaucoup de ce que je fais ces jours-ci. Je me dis, je le sais déjà, que je relirai un jour tout ceci, et que je me retrouverai assis dans la cuisine *della la casa sopra il mare* à voir la lumière du jour monter, et je me souviendrai de tel ou tel jour avec un peu de précision, avant de l'oublier quelques minutes plus tard. Beaucoup de bruit pour rien...

Ce qui est, soit dit en passant, une très mauvaise traduction du titre *Much ado about nothing*. Je préfère *Beaucoup à faire pour pas d'affaire*, avec son allusion sexuelle finale typique de Shakespeare, ce féministe avant le temps, ce féministe comme je les aime. (Norman vient de m'envoyer un article, un autre, qui suggère que Shakespeare n'est pas Shakespeare. Une lecture bien agréable au petit matin, pour éviter la tâche d'écrire.)

<https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2019/06/who-is-shakespeare-emilia-bassano/588076/>

Muriel s'est levée bien tard hier. J'avais mangé et je finissais les mots croisés et les sudoku de la *Presse* quand elle est arrivée. Pendant qu'elle mangeait à son tour et lisait la livraison d'hier et enlevait quelques fautes, je suis passé *Piazza Mediterraneo* pour faire le plein de *frutta e verdura*. Et j'ai acheté un peu de ceci, et de cela aussi, et tiens de cela encore, tout en jasant de sport avec *Salvatore*. Il croyait que je serais passionné par la belle performance des Raptors. Je ne lui ai pas expliqué mon indifférence agressive pour les équipes de la Ville Reine (même quand les Blue Jays avait Russell Martin dans leurs rangs, je ne pouvais pas les aimer). Je m'en suis tenu à mon insatisfaction devant le jeu trop uniforme des équipes de la NBA, sans parler de la longueur obscène des saisons et le nombre effarant de matchs d'un intérêt nul. Pour sa part, il a expliqué mon peu d'intérêt par le fait que j'étais *canadese* et donc que je n'aimais que le hockey. Et là je n'ai même pas essayé de lui expliquer mon dédain, qui a suivi une longue période de passion (de 6 ans, mettons, jusqu'à 30 ans, où ce sport comptait beaucoup pour moi). De ce lent naufrage de *tifoso*, il ne reste que le football américain, et encore cela s'amenuise, avec des moments de reprise.

Puis, je suis rentré, chargé que j'étais de sacs, Muriel a fait la lessive, nous l'avons étendue. Nous avons jaté d'une réponse des *Tiralongo* à *Avola* : il semble bien que nous serons chez eux l'an prochain, si Dieu nous prête vie et la vie professionnelle post-retraite nous prête sous et l'État ne nous enlève pas tout. Et nous sommes partis pour *Donnalucata* en autobus pour mieux pouvoir revenir à pieds (il faut ménager Muriel...)

Et nous voilà sur *la strada regionale* (o *provinciale*, qui porte le nom précis de *Viale della Pace*) devant *la farmacia del dottore Giovanni Trovato* à côté du bonhomme qui vend des articles de plage (genre : tout et son contraire, soit gougounes, cannes à pêche, serviettes, seaux de sable pour enfants, moulinets haut de gamme, chapeaux à larges bords, appâts frais). Comment s'appelle son commerce ? Tiens, j'ai trouvé : ça s'appelle *Pianeta Pesca*, dont la devise originale est : *Tutto per la pesca*. Il y a même une page Fessebouc. Avec une photo genre garagiste-mécanicien-à-demi-obscène : « Si tu trouves une femme qui aime la pêche, épouse-la tout de suite. » (Ça ne s'invente pas.)

<https://www.facebook.com/pianeta.pesca.3/>

Nous attendons l'arrivée de l'autobus depuis *Scicli*. Les agents de la *Commune di Scicli* réparent la route (pour la seconde fois) : il y a un trou béant coin *via Eleonora Duse*, une sorte de nid de poule qui fait résonner les roues et même le châssis chaque fois qu'une auto ou qu'un camion passe dessus (soit à toutes les dix secondes). Nous demandons au responsable si cela empêchera l'autobus de tourner comme il faut sur la rue. Il dit « *No, no, signore* » et explique avec force gestes comment fonctionne les autobus *AST* depuis *Scicli* puis vers *Scicli*, puis quand je répète la question en y mettant un peu de doute, il admet que non, on ne pourra pas tourner comme d'habitude. En somme, un autre mensonge pour me faire plaisir, mais cette fois avec une correction et la vérité en fin de compte et en fin de conte.

Arrive l'autobus, et nous y embarquons pour nous rendre à *Sampieri* et revenir à *Cava d'Aliga* pour ensuite nous rendre à *Donnalucata* : ce sera plus sûr comme ça, et nous avons du temps à perdre. Surprise : l'*autista* est le *buffone bugiardo* qui nous a dit, à deux reprises, il y a de cela quelques jours, qu'il y avait (« *Certo, certo, signore* ») un autobus pour *Cava d'Aliga* depuis la *Piazza Italia di Scicli* à 18h. Je me demande s'il sera un peu gêné par son mensonge. Pas du tout : le clown prend nos deux paiements tour à tour, nous salue avec enthousiasme tour à tour, nous donne la main tour à tour, avec emphase et même avec affection, et dit deux mots en français pour prouver sa bonne volonté et sa bonne mémoire. Nous ricanons devant sa performance, nous rentrons, nous nous assoyons, les réguliers nous saluent, et nous discutons de cette tendance vraiment nationale à dire n'importe quoi avec autorité et par une sorte de besoin de faire plaisir.

Nous voilà à *Donnalucata*. Nous passons chez *Voi* pour faire quelques achats pour la *casa*, puis nous achetons du melon en quantité excessive sur la place devant le *supermercato*. (Un *contadino* a embarqué quelques centaines de melons et les vend comme ça ; on ne le reverra sans doute jamais plus ⁴⁵.) Nous achetons des *vongole* pour le repas de ce soir et, tiens, pourquoi pas des *triglie* (du mullet), que Muriel, grande pêcheur (pêcheure, pêcheuse, pêche ?) devant l'Éternel saura préparer. (Selon la photo avec devise de *Pianeta Pesca*, elle est une femme à marier.)

Puis, nous rentrons sur les longues plages qui se succèdent de *Donnalucata* jusqu'à *Cava d'Aliga*.

45. De fait, ce marchand d'un jour n'est jamais revenu.

Derrière nous, on voit bien le phare blanc de *Punta Secca*, le vent est doux, le soleil pas trop chaud au-dessus de nous. Muriel prend des photos, je pense à ce que j'écrirai tantôt, et que j'ai mijoté déjà quelques fois sans savoir quoi en faire. Enfin, je pourrai *sfogarmi* sur la question des récits.

En revenant, nous voyons non pas des centaines, mais bel et bien des milliers de *vellata vellata* échoués sur la plage. C'est tout à fait impressionnant : par bouts, la plage avec son sable blond devient bleue, bleu clair, bleu sombre, selon le nombre des cadavres et leur plus ou moins fraîche arrivée. Mais qui, ou quoi, bouffe ses petites boules de protéine translucide ?

Nous rencontrons de temps en temps quelqu'un, une dame, un couple qui font la même chose que nous mais dans l'autre direction. Pour la première fois, pas de pêcheurs cependant... Pourquoi ? Savent-ils quelque chose au sujet des poissons ? Je ne comprends pas. Puis, nous arrivons *a casa*. Malgré la longue promenade, Muriel n'a pas faim et se met à l'ordi. Je mange (quand même), et je continue de lire *Ferrante* avec le même dialogue exposé hier qui interrompt de temps en temps la lecture.

Soudain, on sonne à la porte. Je descends l'escalier : c'est une dame qui me demande si nous avons perdu nos clés d'auto. Hein ? Je pense à mon affaire, je vois en imagination les clés sur la table en haut de l'escalier que je viens de voir en passant. « *No, signora, è certo, non sono le nostre.* » Mais quand même elle a des clés d'auto en mains. Ah tiens, vous les avez trouvées où, *signora* ? *Lì ? Proprio lì ?* Mais alors il est possible qu'elles appartiennent au *signore* en face à qui je dis *buon giorno* (ou plutôt *giorno*) de temps en temps.

Je traverse la rue, je sonne, il arrive, et... mais oui, elles sont à lui. Je les laisse *chiacherare* ensemble, alors que la dame lui explique ce qu'elle m'a expliqué. *Ciao, buona serata, tutti.*

Je remonte et je m'installe devant la télé pour suivre le nouveau drame politique en Italie. Un an après la difficile entente entre *Cinque Stelle* et *la Lega* qui a créé un gouvernement majoritaire en Italie, voilà que *Salvini* (le chef *della Lega*) et *di Maio* (le chef *dei Cinque Stelle*) sont à couteaux tirés. Les deux partis, nouveaux sur l'échiquier politique italien, ont remplacé *Forza Italia* de l'incroyable bouffon *Berlusconi* (c'est ce qu'a fait *la Lega*) à droite et les *Demo-cristiani*, rebaptisés *Partito democratico* (c'est ce qu'a fait *Cinque Stelle*) à gauche. Les deux partis ont deux points en commun : *Cinque Stelle* (parti fondé par un personnage télévisuel qui faisait dans le comique ; pensez Ricky Gervaise, ou Coluche, ou Martin Matte) et *la Lega* (coalition des parties indépendantistes, ou autonomistes, du Nord, qui pourtant ont des candidats victorieux dans le Sud et en Sicile en particulier [cherchez l'erreur]) se sont faits du galon en refusant les anciens partis d'abord et en étant euro-sceptiques en conséquence ou par ailleurs. Ils ont créé une alliance difficile, parce que leur part des votes est à peu près égale ; cette alliance est difficile à vivre parce que les sensibilités politiques sont bien différentes (pensez à une alliance entre Scheer et Trudeau) et surtout parce que *Cinque Stelle* perd des plumes dans les sondages et que *la Lega* y monte en flèche. Or dans dix jours ce sont les élections européennes. Si comme il est au moins possible, pour ne pas dire probable, *Salvini* et les siens font *bella figura* et que *di Maio* (non, mais qu'il est

drab, une sorte de *Matteo Renzi* encore plus *Matteo Renzi* que l'original) et les siens *fanno al contrario brutta figura*, la situation politique de l'intérieur risque de changer. Je suis tout cela avec intérêt parce que cela ne me concerne pas.

Je suis un peu comme Alexandre Sirois éditorialiste de la *Presse* à Montréal qui écrit plus souvent sur Trump que sur la politique québécoise et canadienne. (Sauf que lui est passionné et s'imagine que sa voix signifie quelque chose, voire qu'il pourrait voter aux prochaines élections américaines, alors que je ne suis pas fou, moi.) En tout cas, dans quelques jours, après que chaque expert politique, pseudo-expert sociologique et propagandiste *di Cinque Stelle*, *della Lega del Nord* (qui n'est plus seulement *del Nord*), *di Forza Italia* (dont le chef est vieux et malade et poursuivi en cour), *del PD*, qui coule d'année en année plus bas, *dei Fratelli d'Italia* (dont le chef est une *cheffe* et donc une *sorella* et non un *fratello*), *e del PSI*, qui n'existe plus, *e del PCI*, qui a ressuscité l'an dernier, auront dit à la télé tout le mal qu'il pense des autres, les électeurs italiens voteront, et le bal repartira de plus bel. J'ai hâte : je serai encore au pays et je pourrai vivre cela de plus près.

Et puis j'ai lu et je me suis couché tôt. Et Muriel est entré, et elle avait froid, et j'ai mis le chauffage dans notre chambre, et nous nous sommes couchés.

Voilà le récit fidèle de la journée. Et maintenant selon mon projet initial, je devrais vous parler de ma théorie des récits. Mais je me rends compte qu'il me manque de la place encore une fois. Alors je remets cela *a domani*. Ça s'appelle « allonger la sauce », vous ai-je

déjà dit ; donc, j'allonge la sauce. (Je n'ose pas dire « entretenir le suspense ». Je ne suis pas tout à fait orgueilleux.) À demain donc, ou plutôt à *dopo domani*. Parce que demain, c'est le 54^e jour de ce voyage, soit le milieu de tout ⁴⁶. Et je veux parler des milieux et des Mitan et de Montaigne et des nombres : je n'aurai pas de place demain non plus. Il faudra attendre et faire un récit sur les récits de l'autre côté du milieu, sur la pente descente, *sul canto occidentale*. Bon, le lumière monte, la mer est calme, les chiens se mettront bientôt à japper (tiens, j'en entends un), et je me recouche.

P.S. Pour ceux qui s'inquiétaient au sujet de la santé de l'incroyable Mick, voici de quoi vous calmer.

<https://www.nme.com/news/music/mick-jagger-proves-hes-back-to-full-health-as-busts-moves-in-new-rehearsal-video-watch-2488370-2488370>

46. Ouais, c'eût été le milieu, si j'avais ajouté des jours québécois et donc des livraisons américaines à ces matins méditerranéens. Mais ce ne fut pas le cas.

Livraison cinquante-quatrième : nous voilà au Mitan (17 avril).

Un sauvage pouvait considérer séparément sa jambe droite et sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple sans jamais penser qu'il en avait deux; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, et autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvait-il calculer jusqu'à cinq, et quoique appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondaient exactement, il était bien loin de songer à leur égalité numérique. Il ne savait pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux et si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombres, quelqu'un lui eût dit qu'il avait autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela était vrai.

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

Qui connaît le chemin Mitan de l'Île d'Orleans ? Je ne le sais pas ; il me semble que tous les gens de Québec, voire tous les gens du Québec, devraient le connaître. Mais bon, il suffit que quelque chose soit tout près pour qu'on ne le connaisse pas, ou qu'on ne le connaisse que par oui-dire : j'en parlais l'autre jour avec *Michele* qui me vantait *le gole dell' Alcantara* à côté de *Taormina*, mais qui, il me l'avouait suite à une question directe, ne les a jamais visitées, alors que c'est à deux cents kilomètres de chez lui sur l'île qu'il aime tant. Moi, par contre, je l'ai fait l'an dernier.

https://it.wikipedia.org/wiki/Gole_dell%27Alcantara

En tout cas, j'aime mon chemin du Mitan, en lui-même, mais aussi parce qu'il coupe par le milieu de l'île, de nord en sud, et qu'il la coupe en deux moitiés d'est en ouest. Son existence physique a pris une sorte

de sens symbolique ; il signifie pour moi le milieu de tout et surtout le milieu d'une tâche. Et je suis heureux quand j'en arrive au milieu de quelque activité (préparation d'un cours, prestation d'un cours, révision d'un manuscrit, ou des prêts-à-imprimer d'un livre à publier) parce que je sens qu'on est sur la pente descendante, et que j'ai droit à une sorte de répit : l'effort se relâche un tout petit peu, et on s'accorde un moment pour regarder en arrière et un autre moment pour regarder devant soi avec une sorte de hauteur et de satisfaction ; et je me dis : « Ouf ! Je suis monté dans cette galère, mais je crois que je pourrai en descendre un jour puisqu'il m'en reste à faire moins que je n'en ai fait. » En tout cas, voici la route qui est le symbole de tout ça.

https://fr.tripadvisor.ca/Attraction_Review-g1379283-d10116817-Reviews-La_Route_du_Mitan-Saint_Jean_de_l_ile_d_Orleans_Ile_d_Orleans_Quebec.html

En somme... tiens voilà une conjonction qui se réfère à la quantité, et au décompte de la quantité... En somme donc, la quantité, que ce soit celle du temps ou celle des actes ou celle des efforts, fait partie de la vie. J'ai déjà voulu être mathématicien. – Vous l'ai-je dit quelque part dans ses pages sans queue ni tête ? Il me le semble ⁴⁷. – En tout cas, il me reste ceci de mon ancien projet : je suis fasciné par les nombres, et surtout par la relation entre les humains et les nombres. Et voilà que je me demande depuis belle

47. Oui. Vérification faite, je l'ai trouvé dans la livraison 31^e.

lurette, et je l'ai fait, me semble-t-il, au tout début de cette errance physique et philosophique, voilà que je me demande ce qui en est des nombres et de la mathématique⁴⁸. En tout cas, nous savons tous qu'il y a les nombres et qu'il y a les mots, et donc les mots qui disent les nombres. Les nombres en principe sont précis et univoques, les mots en principe sont imprécis et analogiques, ce qui ne veut pas dire que les mots ne disent pas vrai : le clair et le sûr n'est pas la seule figure du vrai, n'en déplaise à Descartes ; et l'analogie mène loin, et non pas à tout coup dans un cul de sac, ou dans la mélasse de la confusion. Et cette vérité apparaît le mieux peut-être dans les noms des nombres collectifs. En tout cas, je vais tenter d'en parler.

Je propose quelques faits d'abord. Les nombres collectifs sont les noms des approximations numériques. Il y a un, deux et trois, et tous les autres, à l'infini en principe.

Il n'y a rien de plus drôle que de demander à un enfant qui apprend à compter de le faire. Je viens de jouer à ce jeu avec mon cher Henri, l'enfant au sourire le plus charmant, même quand il perd ses dents. Assez tôt, l'enfant arrive à la limite de son savoir. Mettons qu'il bloque à trente, ou à cent. Et là, on lui demande ce qui vient après. Il trouve toujours la question un peu injuste, mais si c'est bien fait, la question fait naître quelque chose dans sa tête, et on le voit dans ses yeux : les nombres, ça ne finit pas. Et là on peut jouer au jeu du plus un. Cent ? Eh bien, cent et plus un. Cent et plus un ? Cent et plus un et plus un. Et là la folie part et les rires itou.

48. Là, je ne trouve pas.

Pardonnez-moi, j'étais en train de jouer avec un de mes petits enfants dans ma tête. Revenons aux choses sérieuses, soit à mes vaines subtilités ⁴⁹. Les nombres collectifs ne sont pas comme les nombres cardinaux ou ordinaux : un, deux, trois, quatre, et premier, deuxième, troisième et quatrième, se comportent comme il faut. Mais pour les nombres collectifs, c'est bien compliqué. Les deux premiers ne sont tout de suite des exceptions par rapport à ceux qui suivent : *sizaine* et *neuvaine* disent un nombre exact : la sizaine du scoutisme et la neuvaine du rituel chrétien sont bel et bien six et neuf, et rien de plus. Une sizaine est composée de six membres et pas plus.

<https://boutique.scoutsducanada.ca/produit/loups-de-taniere/>

Et il faut faire neuf fois le même acte pour que la neuvaine soit une neuvaine. En tout cas, le bon Dieu et le chef scout sont des surveillants attentifs. Si vous ne croyez pas en Dieu ou au scoutisme, il faut conclure que les institutions donnent une rigueur mathématique que à des noms qui ne devraient pas en avoir.

En tout cas, les choses commencent à se gâter, ou à s'améliorer, c'est selon, avec *dizaine* et *douzaine*. Ils signifient, et ne signifient pas, dix et douze ; quand il s'agit d'œufs, et qu'on en achète une douzaine, on en veut bel et bien douze. (Bizarres ces Italiens : on trouve souvent des dizaine d'œufs dans les marchés. Hum...) (Mais au Québec, quand on achète une douzaine d'épis

49. Vaines subtilités... Allusion au titre du 54^e chapitre, soit le Mitan, des *Essais*.

de blé d'Inde, il est de rigueur d'en ajouter un treizième : au Marché du Vieux Port, je n'ai jamais, mais alors jamais, reçu que douze épis ; ma douzaine était toujours treize individus, selon la convention qui guidait et le vendeur et l'acheteur. C'est donc treize à la douzaine.) Mais nous sentons tous qu'il y a un flou dans dizaine et douzaine, qu'il n'y a pas dans sizaine et neuvaïne. Et le plus important est de se rappeler qu'il n'y a pas de *cinquaine*, ou de *huitaine*, et encore moins de *onzaine* : les nombres collectifs ne suivent pas la logique onomato-mathématique, mais une autre logique, bien mystérieuse. En tout cas, le principe, au début du moins, est sans doute que cinq étant un numéro bien petit, l'approximation n'est pas utile, car le décompte est facile : on compte sur les doigts de la main... Mais en comptant sur les doigts des deux mains et on en arrive à dix sans faute. Et mettons deux de plus, ce n'est pas un problème. C'est après qu'il faut des nombres en *aine*, pour dire l'imprécision. Mais tous les nombres ne sont pas de bons candidats pour recevoir le suffixe *idoine*.

Après la douzaine, vient la quinzaine, qui est le seul nombre impair des nombres collectifs. Puis, on saute avec rigueur de la vingtaine, à la soixante, par coup de dix. Et là, on en arrive à un problème, à un blocage nominatif : il faut sauter à la centaine. (À moins d'être belge, et donc logique : puisqu'en Belgique on a *septante*, et *octante* et *nonante*, on peut avoir *septantaine*, *octantaine* et *nonantaine*.)

Pour sa part, le rationaliste cartésien français est pris dans la folie des nombres français, qu'un francophone ne remarque plus : après soixante, on commence à compter comme si la dizaine n'était pas la

base de la numération, ce qui donne des aberrations comme quatre-vingt-douze, ou plus ridicule encore quatre-vingt-dix-sept (qui vous oblige à multiplier par quatre un nombre de base qui est vingt, puis à additionner deux fois, un dix puis un sept, afin d'arriver à 97. Or, et on le comprend tout de suite, le *quatre-vingt-dizaine* n'existe pas.

Mais bon, nous voilà rendu à *cent* et *centaine*. Et, paf, c'est fini : il n'y a pas de *cent-dixaine*, et encore moins de *deux-centaine*. Pourtant, ces nombres étant plus gros que *soixante* sont susceptibles autant, et même plus, d'imprécision : on peut se tromper, ou on peut avoir besoin d'une approximation, encore plus avec *deux cents* qu'avec *vingt*.

Et c'est par cette porte, par cette porte mal ajustée que j'en arrive aux Pythagoriciens et à la découverte des nombres. Dans quelques jours, nous allons visiter la *Calabria* et la *Basilicata* et l'*Apulia* : ce sont des régions de l'Italie qui faisaient partie de la *Magna Græcia*, et où Pythagore et les siens ont vécu, soit dans des villes comme *Crotone* et *Tarento*. Pour ce qui est de Pythagore, tout le monde le connaît, à cause du théorème qui porte son nom. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'en plus d'être mathématicien, il a été philosophe, et même qu'il aurait inventé le mot *philosophe*, pour dire ce qu'il était. Il était tellement philosophe, si remarquable comme philosophe, qu'il est le premier philosophe qui aurait eu une école, soit des disciples qui le suivaient et qui répétaient ses enseignements et qui portait le nom du maître. Il semble même qu'une des phrases de base de la pensée pythagoricienne, ou du moins une des phrases codées de l'école pythagoricienne était : « Il [Pythagore] l'a dit. »

Ce que je trouve bien comique, bien peu philosophique et bien humain.

Mais je m'égare... Pour la énième fois, ajouterons ceux qui comptent, ou du moins qui compte dans l'à peu près. L'important est ce qui suit : Pythagore, dont on ne sait pas grand chose, a été le premier homme (le premier dont nous savons pas grand-chose, mais au moins quelque chose) à signaler aux autres être humains que la quantité compte. (Il y a une plaisanterie philosophico-mathématique dans ce dernier verbe. Mais bon, c'est de mauvaise grâce d'expliquer ses *jokes*. Et je ne le ferai plus. À moins que...) La quantité compte donc, et en conséquence connaître les choses, c'est savoir en faire le décompte. La quantité, et le nombre, ne sert pas seulement à régler les affaires : « Je te mets douze épis de blé d'Inde dans un sac, mettons, et en conséquence tu me dois deux dollars, 99 sous, mettons trois dollars. » Le nombre aide à comprendre ce que sont les choses. Les yeux viennent en paire, soit deux. Et le temps vient en trio, soit en trois. Et l'année vient en quatuor, soit avec quatre saisons. Et ainsi de suite. Les Pythagoriciens, ceux qui répétaient ce que *Il* avait dit sont même célèbres pour avoir penser que les choses étaient des nombres. Et alors qu'il parle des philosophes qui expliquaient la nature par la matière, Aristote signale qu'il y avait aussi les Pythagoriciens, qui pensaient d'une autre façon. Voici ce qu'il dit à un moment donné dans sa *Métaphysique*.

« À la même époque que ces divers philosophes [naturalistes et matérialistes] et même auparavant, ceux qu'on appelle les Pythagoriciens s'appliquèrent tout d'abord aux mathématiques et leur firent faire de

grands progrès ; mais, nourris dans cette étude exclusive, ils s'imaginèrent que les principes des mathématiques sont aussi les principes de tous les êtres. Comme les nombres sont naturellement les premiers entre les principes de cet ordre, ils crurent y découvrir une foule de ressemblances avec les êtres et avec les phénomènes, bien plutôt qu'on ne peut en trouver dans le feu, la terre et l'eau. Par exemple, suivant les Pythagoriciens, telle modification des nombres est la justice ; telle autre est l'âme et la raison ; telle autre représente l'occasion favorable pour agir ; et de même pour chaque chose en particulier. »

Je ne suis pas d'avis que les Pythagoriciens croyaient bel et bien que les choses fussent les nombres ou les nombres les choses. Mais il semble clair qu'ils furent les premiers, les premiers dont nous savons un peu quelque chose (je me répète, je le sais), à découvrir des correspondances entre les choses telles qu'elles apparaissent (les phénomènes donc) et les nombres, ces phénomènes qui n'apparaissent pas comme tel dans les choses : la quantité qui est quelque chose de pensable et qui suit des règles pour ainsi dire non physiques ou pré-physiques, la quantité nombrable (un, deux, trois et ainsi de suite) et la quantité géométrique (le triangle, le carré et le cercle), ces choses qui se déploient et s'analysent dans la conscience humaine avec une rigueur spécifique et toute particulière et fascinante, ces choses donc appartiennent aux choses et donc les choses sont soumises à une sorte de nécessité non-physique.

Un des exemples que j'aime le plus me vient du Pythagoricien Théodore (« cadeau de Dieu », quel beau nom, hein Théodore !) de Cyrène. (Il faut donc croire

que les Pythagoriciens étaient bien grecs parce qu'ils ont pu quitter le Sud de l'Italie pour se rendre en Égypte quand on fonda des cités grecques dans cette région.) Ce bonhomme, mathématicien jusqu'au fond de l'âme, est représenté par Platon dans une longue conversation avec Socrate, et d'abord dans le *Théétète*. Là, il est présenté comme l'analyste des carrés et des nombres que nous appelons irrationnels, soit les nombres qui ne se réduisent pas à une fraction. Voilà bien la force de l'esprit humain : on essaie de rendre compte (et donc de rationaliser) ce qui résiste à la raison ou à un de ses instruments, la mise en rapport. En tout cas, on apprend dans ce dialogue platonicien que Théodore aurait examiné la suite des carrés qu'on peut construire les uns sur les autres, en prenant la diagonale de l'un pour construire un nouveau carré. On apprend aussi qu'il l'a fait pour dix-sept carrés de suite, mais qu'il a arrêté à dix-sept, soit au carré qui suit le carré 16 qui est construit sur un côté de 4. Je me suis demandé pourquoi il avait arrêté à 17. Or quand on reconstruit ce que Théodore a fait, ou analysé, on découvre une forme bien connue, que vous pouvez voir en cliquant ici.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Théodore_de_Cyrène

En bon pythagoricien, il faut croire que Théodore aurait été fasciné non seulement par le jeu mathématique, par la question qu'il s'était posée et par la solution qu'il avait trouvée, mais aussi par le fait qu'en jouant avec les carrés, il avait trouvé une forme qui se produit régulièrement dans la nature. Il voyait sans doute des escargots, mais il n'aurait pas du tout

été étonné de découvrir, avec les astronomes contemporains armés de télescopes, que certaines galaxies forment elles aussi des spirales comme celles qu'il a découvertes dans sa tête et qu'il a vues ou revues, avec ses yeux, dans les escargots. Car voyez-vous le monde est mathématique, il est nombrable, et surtout il est une sorte de nombre.

La conséquence de tout cela, enfin une des conséquences, c'est que l'art qui imite le monde, l'art en autant qu'il tente d'imiter le monde, doit se soumettre lui aussi au nombre. Et il est sûr qu'un des jeux des artistes est celui du jeu mathématique. Voilà pourquoi les peintres (et les photographes) utilisent à tout moment la géométrie pour disposer leurs images. Et je ne me priverai pas du plaisir de me montrer à moi, et à vous, l'*École d'Athènes* de Raphaël⁵⁰.

50. Et je ne dis rien de *La Cène* de Vinci, avec ses 4 trios qui entourent le Christ comme les 12 mois des 4 saisons. Et les fenêtres arrières sous le caisson à 36 parties. Et je vois Simon du second trio qui se penche vers Jean pour savoir qui est le traître, alors que le Christ tend la main vers le même pain que vise Judas. Et d'abord pourquoi y a-t-il tant de mains, ou des mains si visibles et si expressives dans ce tableau ? Et pourquoi la main de Pierre est-elle refermée sur un couteau ? Est-il prêt à assassiner le traître dont il ne connaît pas le nom, avant de le reconnaître en lui ? Je ne vous la montre pas, mais allez voir.

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/b4/Last_Supper_by_Leonardo_da_Vinci.jpg



Mais il y a des jeux artistiques ou stylistiques qui tiennent au nombre plutôt qu'à la géométrie. Et Montaigne est un des experts de ce jeu. Dans chapitre des *Essais* déjà mentionné qui porte le titre « Des vaines subtilités », il raconte comment en compagnie de quelques amis, il a joué avec les choses et les mots de façon à créer des trios qui se réduisaient à des duos : on utilisait le même mot pour dire le haut et le bas d'une hiérarchie, et un deuxième mot pour en dire le centre. Il dit même qu'à un moment donné ils en trouvaient tant d'exemples que le jeu est devenu ennuyeux. Et revenant sur ses *Essais*, il en conclut que ses écrits, et donc ses essais et l'essai qu'il est en train d'écrire, ne peuvent intéresser les gens très intelligents, ni les idiots, mais seulement les gens de ce qu'il appelle

« la moyenne région ». En somme, il divise les êtres humains en trois, et distingue les trois de façon à ce qu'il devienne un deux.

Mais à partir de cette remarque vaine sur les vaines subtilités, on peut se rendre compte que Montaigne joue à tout moment sur les chiffres deux et trois. Les exemples sont sans nombre. Mais j'en propose quelques-uns. Et d'abord, on peut noter qu'il a écrit et publié son livre une première fois sous la forme de deux tomes, et qu'il en a ensuite ajouté un troisième qui reprend plusieurs des thèmes, voire tous les thèmes, qu'il avait déjà abordés dans les deux premiers. En somme, les *Essais* sont une sorte de deux qui devient un trois, mais un trois qui est au fond un deux qu'on a développé.

Mais il y a d'autres exemples. Le chapitre qui porte le titre magnifique « Que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons » propose d'examiner trois maux pour tester l'hypothèse du titre. Mais les trois deviennent deux parce que Montaigne n'examine pas la dernière des trois sortes de malheurs humains, soit la (mauvaise) fortune. Cependant, dans l'édition suivante, où les deux livres sont devenus trois, il rajoute la troisième qu'il avait abandonnée. Du coup, trois est devenu deux dans la première édition, pour redevenir trois dans les éditions subséquentes. Or ce troisième mal est présenté comme deux maux distincts, sa première forme est examinée selon que Montaigne l'a connue, soit en trois périodes différentes de sa vie durant lesquelles il a géré ce mal de trois façon, mais de trois façons qui ne sont en fin de compte que deux, parce que la première et la troisième sont la même.

Voici un dernier exemple. (C'est le troisième ? Soit.) À la fin du second tome, Montaigne présente un chapitre sur trois femmes (« De trois bonnes femmes »), qu'il fait suivre d'un chapitre qui porte sur les plus grands hommes de l'histoire (« Des plus excellents hommes »). Or dans ce chapitre, il parle de Homère en tant que plus grand poète et d'Alexandre en tant que plus grand homme politique. Mais il dit en passant que le plus grand homme, tous genres confondus, était Socrate. (Or ce jeu a un double sens : il choisit des Grecs contre des Romains, et suit ainsi son maître Plutarque ; il dit en sourdine ce qu'il a dit vingt fois avant, c'est-à-dire que son modèle personnel est Socrate. Cette dernière idée deviendra le leitmotiv des dernières éditions des *Essais* et surtout du troisième livre qui est pour ainsi dire annoncé à la fin du deuxième livre.) Or il fait cela en faisant passer le duo à un trio, mais un trio qui est si discret qu'il semble être un duo. Mais le plus comique est peut-être que ces deux chapitres sont suivis du dernier chapitre de la première édition. Or le mot *trois* revient constamment dans ce texte ultime. Et il finit comme ceci en parlant de médecine et d'expérience (le titre du dernier chapitre des *Essais*).

« De tant de millions d'êtres humains, il n'y a que trois hommes qui s'efforcent d'enregistrer leurs expériences. Le hasard aura-t-il bien fait avec l'un de ceux-ci ? Eh quoi, si un autre et si cent autres ont faits des expériences contraires ? Peut-être aurions-nous quelque lumière [sur les maladies] si tous les jugements et raisonnements des hommes nous étaient connus. Mais que trois témoins et trois médecins gèrent le genre humain, cela n'est par raisonnable ; il

faudrait que la nature humaine les aient élus et qu'ils aient été déclarés nos représentations par une procuration en toutes lettres⁵¹. »

Je conçois très bien qu'on se dira : « Tout cela, c'est tiré par les cheveux. » Ou encore : « Qu'est-ce que ça peut bien signifier ? » Et je suis prêt à donner raison à cette protestation. À la condition de pouvoir ajouter que bien des lectures des *Essais* de Montaigne me suggèrent que pour des raisons qui m'échappent tout à fait, le vieux renard bordelais, qui a comme modèle Socrate, y joue un jeu de pythagoricien : les nombres (et pour être plus précis, différentes combinaisons de deux et de trois) font partie de son propos, et l'artiste écrivain en lui joue avec la mathématique.

Encore un mot sur cet essai de Montaigne, et je me tais : si j'ai parlé de cet essai, c'est que Michel Butor a signalé qu'il se trouve exactement au milieu des *Essais* : il est le cinquante-quatrième sur cent sept. Et voilà comment je m'apprête à finir la cinquante-quatrième livraison : j'ai le projet d'en écrire 107. Voilà. Il ne reste plus qu'à le faire. Je sens que la côte descendante sera d'autant plus difficile que je viens de mettre cartes sur table (un deux et un trois), ou de

51. Cette note était dans l'envoi originel.

Ou dans le vieux français d'origine : « De tant de millions il n'y a que trois hommes qui se meslent d'enregistrer leurs experiences. Le sort aura il r'encontré à point nommé l'un de ceux cy ? Quoy, si un autre et si cent autres ont faict des experiences contraires ? A l'avanture, verrions nous quelque lumiere, si tous les jugements et raisonnemens des hommes nous estoyent cogneuz. Mais que trois tesmoins et trois docteurs regentent l'humain genre, ce n'est pas là raison : il faudroit que l'humaine nature les eust deputez et choisis, et qu'ils fussent declarez nos syndics par expresse procuration. »

vous présenter les chiffres en bonne et due forme. J'espère pouvoir rejoindre les deux bouts. Ça se fera, je l'espère, en deux temps, trois mouvements. Mais je suis superstitieux : je crains d'avoir attiré le mauvais sort. Et en plus je fais cela un vendredi... Ouf, c'est un vendredi dix-sept, comme le nombre de carrés de Théodore. Je pourrai m'en sortir, avec un peu de chance.

Et voilà qu'il ne reste plus assez de place pour parler des riens de notre vie quotidienne. Aujourd'hui, j'ai décidé donc que je ne vous parlerai pas de ce qui s'est passé hier. Sauf pour dire qu'hier, Muriel et moi nous nous sommes faits le meilleur plat de *spaghetti alla vongole* de notre vie, nos vies ensemble (un couple) et nos vies individuelles (un et un). Ne protestez pas : c'est moi le maître de ces textes ; je fais ce que je veux. Na !

Livraison cinquante-cinquième : les récits et un récit II (18 mai).

Socrate dit alors : « Toi, tu nous considères toujours de haut en nous méprisant parce que toi, tu as donné beaucoup d'argent à Protagoras et aussi à Gorgias et à Prodicos et à plusieurs autres pour leurs leçons de sagesse, alors que tu vois que nous sommes des amateurs de philosophie. » Et Callias dit alors : « Jusqu'à présent, je vous ai caché que j'avais bien des choses sages à dire ; mais aujourd'hui, si vous venez chez moi, je vous montrerai que je suis tout à fait digne de sérieux. » Ceux qui étaient avec Socrate, le remerciant d'abord de son invitation, comme il convenait, ne promirent pas de s'y rendre ; cependant, comme il paraissait tout à fait contrarié qu'ils n'y allassent pas, ils lui ont cédé. Ensuite, les uns exercés et parfumés, les autres lavés aussi, allèrent chez lui. Xénophon, *Banquet*.

Il faut d'abord un récit (de la banalité de nos vies) et ensuite je tenterai de parler des récits.

Nous avons paressé dans le lit (quand je me suis recouché après avoir écrit). En conséquence, nous n'avons pas pu lire (Muriel) et corriger (moi) la livraison du matin avant de partir pour *Scicli*. Bof ! Nous le ferons en revenant : de toute façon, la plupart des lecteurs dorment et dormiront encore quand nous serons revenus de *Scicli*.

Et nous voilà sur la *Piazza Mediterraneo* attendant l'arrivée de l'autobus AST. Il y a là deux dames qui font comme nous. Et il y a l'auto de *Patrizia*... Peut-être sortira-t-elle avant que l'autobus ne passe. Mais non... Nous montons, nous payons, nous voyons qu'il y a déjà plusieurs des réguliers. Puis, nous remontons collectivement le chemin pour retrouver la *strada regionale*, et voilà que le chauffeur fait un arrêt spécial : un vieux monsieur, un *nonno*, comme on dit, qui est bien gros, qui marche avec difficulté appuyé sur une canne et qui est accompagné de son *nipote*, embarque ; c'est sans aucun doute un exemple, un autre, de la désorganisation humaine (dans les deux sens du mot) du monde sicilien.

Nous allons à *Scicli* sans passer par *Donnalucata* : l'autobus précédent est passé par là pour faire monter les jeunes qui entraînent à *Scicli* en vue de leurs cours ; à cette heure, ce n'est pas nécessaire ; ils sont tous en classe ; les gens qui sont dans l'autobus visent *Scicli*. Puis, en arrivant au premier arrêt de *Scicli*, le grand-père à béquilles descend avec son petit-fils. Et une ado, une étudiante, que nous avons vue d'autres fois avec ces amis et amies, monte dans l'autobus... Hum... Elle

doit sécher ses cours. En tout cas, elle ressemble à tous les autres ados du monde (que je connais) : *telefonino* en mains, écouteurs aux oreilles, textant sans arrêt. Nous arrivons à la *Piazza Italia*, nous examinons la pancarte devant le cinéma, nous nous rendons compte qu'il n'y a des présentations de film que les soirs (il faudra donc trouver un autre endroit pour tenter l'aventure d'un film en italien en Italie ; peut-être ce sera à *Lecce* dans quelques semaines).

Nous passons chez Conad pour des bidules ; nous achetons pain, pâtes et vin chez nos marchands réguliers. Chez le *panificio*, la dame se moque de nous un peu, en nous donnant la liste de ce que nous allons acheter avant même que nous ne parlions. C'è *una sorpresa, signora : non compriamo fete di prosciutto*. Mais elle nous fait un surprise à son tour : à l'arrière de la boutique, il y a son mari, et sa mère et sa grande fille. (L'arrière-boutique, où se trouvent les fours, s'appelle *il laboratorio* ; en tout cas, il y a une affiche : *E vietato a tutti intrare nel laboratorio*. Interdiction *a tutti*, mais pas aux propriétaires évidemment. Quand nous sortons, depuis le *laboratorio*, la fille dit à sa mère en souriant : *Sono Francesi*, et nous dit : « Au revoir. » (La *signora* a dû parler de nous en se demandant qui nous sommes et d'où nous venons avec notre drôle d'accent, et sa fille la renseigne.) En entendant cela, Muriel rebrousse chemin : « *No ! Siamo Canadesi, Canadesi francesi ; siamo Quebechesi, della provincia di Quebec.* » La fille persiste et signe : « À la prochaine. » Et je réponds : *Ciao, alla prossima*. Et voilà, ma Muriel, qui met les choses au clair ; mon indépendantiste deviendra dangereuse quand elle saura parler encore mieux.

En nous promenant, nous découvrons par hasard l'ado de l'autobus ; elle est cachée dans un coin, mais au soleil, en train de... texter et d'écouter de la musique, penchée sur son *telefonino*. Décidément... Mais c'est bientôt l'heure du retour, et après être passés au poste des guides de tour de ville (encore personne : il faudra téléphoner ; nous prenons en note le numéro), nous attendons l'autobus. L'*autista* (le même qu'il y a une heure) ouvre la porte, nous entrons, et l'ado entre à son tour.

Nous voilà en place pour le retour. Ce sera un jeu d'enfants, ou de vieux. Mais, *siamo in Italia*, et tout de suite, c'est le drame. Pour sortir du centre historique de *Scicli*, il faut passer par une rue importante, mais peu large, et un clown a stationné son auto de façon à barrer le chemin et est parti faire des courses. L'*autista* klaxonne une, deux, trois fois. Les piétons commentent. Quelqu'un se moque du chauffeur. Irrité par les rires, il klaxonne encore et encore. Muriel prend des photos. Quelqu'un va chercher le fautif. Il arrive enfin... On klaxonne quelques fois de plus pour signifier son indignation. L'autre entre dans son auto et libère le chemin. Je me tourne vers l'ado et lui souris ; rien, un regard de mépris, manière de dire sans le dire : « C'est qui ce vieux mec, et puis, j'en ai rien à foutre de ce bled, *me ne fotto ; che fregatura*. » Bon, on regardera ailleurs à l'avenir. C'est l'abîme entre les âges qui s'est ouvert de nouveau, ou plutôt l'aîme, qui ouvert depuis toujours, s'est révélé encore une fois. Et qu'en est-il du mépris de l'ado pour tout ce qui n'a pas son âge ? Comment le juger ? *Don't trust anyone over thirty*. N'était-ce pas le slogan de mon adolescence ?

Débloqués, nous passons à travers *Scicli*, en tournicotant comme toujours, et arrivons à l'entrée nouvelle de la nouvelle *Scicli*, là où il y a quelques écoles. Peut-être l'ado va descendre. Non... elle continuera... Ça fait un mois qu'on y travaille à cette entrée avec parc et arrêt d'autobus ; on voit que ce sera beau, mais diable que c'est lent, le travail des préposés municipaux par ici ; c'est pire qu'à Québec. Il nous reste deux semaines dans ce pays : ça ne sera pas fini avant notre départ. Et voilà que le *nonno* de chez nous remonte dans l'autobus, toujours accompagné de son *nipote*. Nous nous rendons à *Cava d'Aliga* toujours sans passer par *Donnalucata* : diable, le trajet est court sans la rallonge du matin. Nous devinons qu'après être passé devant *la farmacia*, où nous descendons d'ordinaire pour monter quelques étages et nous trouver chez nous, on continuera jusqu'à *Sampieri* pour revenir et passer par le haut de *Cava d'Aliga* (autrement, le *nonno* à béquilles ne pourra pas rentrer chez lui). Nous décidons donc de faire le trajet plus long. Et nous voilà *sulla strada regionale* qui mène à *Sampieri* ; la circulation est assez dense et surtout tous les véhicules, y inclus l'autobus municipal, roulent à vive allure. Sauf que soudain, il y a une voiture arrêtée sur une des voies, feux clignotants allumés. Il doit y avoir urgence. Il faut donc dépasser à gauche ; ce qu'on fait sans ralentir et en évitant de justesse une auto qui vient dans l'autre sens et qui ne ralentit pas plus. Je regarde sous moi par la fenêtre : dans l'auto arrêtée, il y a un chauffeur âgé, qui... ne fout rien... il est arrêté, un point, c'est tout. Il cherche sur son *telefonino* comme une adolescente idiote. *Siamo in Italia*.

Et nous voilà sur le chemin du retour depuis *Sampieri* ; dans quelques minutes, nous entrerons dans *Cava d'Aliga* en haut. Mais il faut s'y rendre d'abord, et les automobilistes dépassent l'autobus qui roule plutôt à vive allure, et ils le font dans les courbes et en se faulant lorsque surgit (et c'est régulier) quelqu'un dans l'autre sens. Mais boum, il y a une autre voiture arrêtée dans notre voie ; et c'est encore même manège que dans l'autre sens. Cette fois cependant, le chauffeur, un autre, est descendu de son véhicule et examine quelque chose sur le bord de la route. *Siamo in Italia*. L'autista de l'autobus semble un peu irrité : en tout cas, après ce quasi-accident, il suit de très près une auto qui ne roule pas assez vite à son goût... et il la dépasse dans une courbe, alors que je vois, médusé, une auto arriver dans l'autre voie... Nous retrouvons notre voie juste à temps... pour ralentir et rentrer dans *Cava d'Aliga*. Et voilà nouvel arrêt de courtoisie à *una fermata* qui n'existe que pour le *nonno* et son *nipote*. « *Grazie mille ! — Prego !* » Nous arrivons à la *Piazza Mediterraneo* ; après nous, deux dames semblent négocier une descente particulière ; peine perdue, le chauffeur semble leur dire non, et elles descendent à la même place que nous ; elles sont sans doute irritées de ne pas avoir le traitement de faveur du *nonno*. L'ado est encore assise en train de pianoter sur son *telefonino* : je devine qu'elle va retourner à *Donnalucata* ou à *Scicli* ; sécher des cours, ça ne semble pas de tout repos par ici.

Nous prenons le temps d'acheter *frutta e verdura* depuis le camion de *Salvatore*, sauf que ce n'est pas *Salvatore*, parce que c'est *venerdì* ; c'est son père, qui est plus aimable que son fils, si c'est possible. Mais je

ne parlerai pas de basket et de hockey. Je note en passant que l'auto de *Patrizia* est partie : elle a dû sortir pour le boulot à *Scicli* quelque temps après notre départ.

Nous rentrons, je corrige vite (et mal) la livraison que j'envoie, nous mangeons, je *brette*, je lis, et puis vers 16h, nous sortons *fare una passeggiata* ; il fait un temps magnifique, et hier, nous ne sommes pas sortis en raison du *temporale*, et même de deux orages successifs, qui a mouillé tout et fait baisser la température. Ce sont les derniers sursauts du *maltempo* qui affecte toute l'Italie depuis des semaines et qui est commenté au *telegiornale* tous les jours. Quand il neige sur l'Etna en mai, quand les Romains se font interviewer jour après jour et qu'ils grelottent les mots de leur mauvaise humeur, quand les champs et les vignes de la Vénétie sont inondés (mon Dieu : et si cela affectait l'*Amarone* de cette année ! il faudra boire du *Frappato di Vittoria* et du *Nero d'Avola* et du *Catarrato dell' Etna*), quand tout cela arrive, c'est que c'est le pire printemps des cinquante dernières années. Fichu réchauffement de la planète.

Oubliant les problèmes des gens du Nord, nous nous promenons sur la longue, longue plage ; et j'ai le cœur déjà un peu nostalgique, car nous partons dans deux semaines (où sont passées les six premières semaines). Tiens, les *velella velella* bleus ont été remplacés par autre chose : c'est bien semblable, mais c'est blanc. (J'apprends à l'instant, merci Satan Internet, que ce sont des *Physalia*. Si, si : vous pouvez faire la recherche comme je viens de le faire.) En tout cas, les milliers de taches bleues ont été remplacées par autant de taches blanches. Et nous remarquons

que comme les *velella*, les *psysalia* sont souvent bouffés, semble-t-il, par des escargots. Muriel a pris des photos de tout cela. Et moi, je me demande comment ces fichues bestioles peuvent quitter les feuilles de cactus où on les trouve d'habitude, se rendre sur la plage et phagocyter les *velella* et ensuite leurs remplaçants. La nature est un immense frigo où tout mange de tout tout le temps. Ainsi parle l'omnivore, qui comme le dit son nom, mange de tout.

En tout cas, sur le chemin du retour Muriel veut absolument parler à un pêcheur assis confortablement sur la plage avec deux cannes à pêche et un gros contenant en plastique blanc. Et voilà : « *La pesca è buona, signore ? — Si molto buona. — Che specia di pesce ?* » Et il nous montre deux poissons dodus qui flotte à l'envers dans son contenant : *la cena* est assurée. Et nous parlons de lui, et de nous, et il explique qu'il n'est jamais allé au Canada *perchè è molto lontano*. Et il faut bien lui donner raison. Mais je crois que c'est aussi parce qu'il sait d'avance qu'il n'y a nulle part qui soit aussi beau qu'ici. En tout cas, il dit en regardant la mer, son frigo à lui : « *Questa spiaggia est molto bella. E Sampieri... E Donnalucata...* » Et il dr perd dans les images retenues dans sa mémoire de plein de plages qu'il ne nomme pas. Encore une fois, il faut bien lui donner raison : *questa spiaggia est molto bella*. Et nous rentrons.

Pendant que je prépare le repas, Muriel glousse de plaisir en mettant de l'ordre dans les photos du mois d'avril. (Livraison dans un ou deux jours.) Elle me demande de regarder, et je les trouve bien belles à mon tour. Mais mon plaisir est mêlé de désespoir et de honte (je suis nul en photo) et de colère (la vie est donc cruelle

de ne pas me donner ce talent). Mais j'ai le désespoir léger, et la honte courte, et mes colères sont des pétards mouillés. Et surtout j'ai faim. Tout en préparant le repas, je regarde les nouvelles et un histrion qui commente les faits divers en en mettant pour que nous comprenions qu'il est ému et que c'est épouvantable et que... Mais il fait le même cirque tous les jours, donc... Et je ne sais trop pourquoi, je me rappelle que dimanche, il y aura un spectacle de jazz manouche à *Scicli*, et je me demande comment je pourrais me rendre là pour entendre les Django Reinhardt et les Stephane Grapelli d'aujourd'hui. La musique des roms qui rencontre celle des noirs, les sons nés en Afrique qui se fondent aux échos de l'Inde, pour donner flamenco qui a du beat... J'aimerais bien. Mais comme pour le cinéma le soir, je crois que ce sera impossible. Dommage : j'aurais aimé entendre cette appropriation culturelle et désobéir à l'injonction morale contemporaine.

<https://www.youtube.com/watch?v=QJ7aPXv09Sk>

Et voici que Norman m'envoie un exemple d'une autre appropriation culturelle : deux jeunes sœurs jumelles, autrichiennes, qui sont des fanas des Beatles et qui produisent de la musique qui aurait pu être écrite en 1960, quand tout était beau parce que j'étais ado.

<https://www.facebook.com/MonaLisaTwins/>

Bon, je n'y échapperai plus. Voilà enfin, ma théorie des récits. Mesdames, comme disaient la ministre de Jean

Charest, je sens que vous êtes pantoises. Mais je sens que cela n'est pas mûr, et je suis sûr que je vais me casser la gueule... gueule intellectuelle, va presque sans dire.

Je commence en notant qu'Homère n'emploie jamais le verbe *légéin*, soit *dire*, dans ses poèmes. Le verbe existe, et il l'utilise certes, mais il signifie, nous disent les experts, « faire un lien » ou « lier », et jamais *dire*. Je ne suis pas un expert, mais je crois qu'ils ont raison : en tout cas, je ne trouve pas d'exception. Ce n'est que plus tard, après qu'Homère ait raconté les aventures d'Ulysse, que le verbe, et le nom qui lui est lié (*logos*) signifient *dire*, « faire un discours », et surtout *discourir*. Et ce n'est que plus tard que *légéin* (et *logos*) devient le mot de Platon et des philosophes. Avant de devenir le mot des chrétiens... mais ça c'est une autre histoire.

Cela me semble bien intéressant, et pendant quelques jours, en me promenant sur la plage, je me suis forgé une sorte d'histoire du *légéin*, soit une histoire des récits que les humains ont produits pour dire le monde. Il y a d'abord eu le *muthos*, le récit qui raconte les faits et actions, les noms et le renom des dieux et des héros. Vous remarquez tel animal, tel oiseau ; eh bien, cela s'explique (et les *Métamorphoses* d'Ovide ont conservé tout plein de ces récits) par telle aventure qu'a connue telle femme poursuivie par tel Dieu. Et le monde lui-même a été fait par tel Dieu en utilisant ceci et cela. Ce sont des histoires, des légendes (le mot *légein* est-il caché dans *légende* ? sans doute), qui rendent compte des choses en créant un récit qui a un début, un milieu et une fin, mais qui

n'est pas du tout vérifiable. Comme un conte pour enfants.

Quand je pense à ce genre de discours, je me souviens de l'histoire (d'un récit donc sur les récits) du jeune homme qui a demandé à un sage sur quoi reposait la Terre, et qui a appris qu'elle était fixée sur une énorme colonne qui la soutenait et qu'un dieu après avoir fait la Terre l'avait placée là pour qu'elle ne bouge plus. Le jeune, je crois qu'il s'appelait Gérald, a dit merci, mais il a pensé un peu, et avant de partir, il a demandé au sage sur quoi reposait la colonne. Le sage a souri et lui a dit que la colonne avait comme point d'appui une gigantesque tortue qui en tant que tortue ne bougeait pas vite, d'où la stabilité de la terre, encore une fois. Encore une fois merci, mais encore une fois une question : « Mais la tortue, elle ? » Et ainsi de suite pour découvrir qu'il y avait dessous la tortue un éléphant et en-dessous encore une montagne. Comme le jeune allait poser une autre question, le sage lui a dit qu'il fallait qu'il apprenne à cesser de poser des questions. Et voilà où mènent les mythes.

Mais il est clair que plus tard, les poètes, les poètes grecs en tout cas, ont pris ces histoires et les ont refaites. D'ailleurs, le mot *poète* en grec veut dire *fabriquant*. Et Homère et, plus tard, Sophocle et plusieurs autres, dont Ovide, ce Romain qui faisait de l'appropriation culturelle à tour de bras, ont pris ces histoires et les ont refaites, les ont rénovées, ont enlevé ceci, corrigé cela, et ajouté un détail pour que le mythe devienne épopée et tragédie, pour que ce qui était grec devienne romain et que l'un et l'autre deviennent une troisième chose, une fois qu'elles aient été redécouvertes à la Renaissance. Ce qu'ils racontaient

n'avaient pas de preuve, mais cela redisait, représentait, dévoilait par le voile du récit, les expériences de tout le monde : les colères des guerriers, la vie difficile des enfants avec leurs parents, et les conséquences imprévues et souvent malheureuses des choix que faisaient les humains. On n'était déjà plus dans le mythe, et les êtres humains se racontaient en reprenant les histoires des héros et des dieux.

Puis quelque temps après, il y a eu une nouvelle façon de raconter les choses et surtout une nouvelle sorte de chose à raconter, soit les faits historiques, c'est-à-dire ce que les humains ordinaires avaient fait il y a une ou deux générations dans tel ou tel pays qu'on connaissait bien parce qu'on y vivait. Et c'est devenu l'histoire des guerres médiques, et celle de la guerre du Péloponnèse et les autres de tant d'autres guerres. C'est la guerre sans doute dont on parle, mais c'est l'histoire qui apparaît dans ce nouveau récit. Et l'histoire, ce n'est pas seulement les faits répétés par les mots. Car comme le dit le mot grec, l'histoire est le résultat d'une enquête, et il y a, reconnaît-on plus ou moins implicitement, des récits qui sont vrais et d'autres qui sont faux (qui sont des mythes invérifiables ou des récits inventés par les poètes). Et il s'agit de découvrir ce qui est arrivé en vérité, et qui est perdu parce que les humains oublient ou déforment ce qui est arrivé. Et il s'agit de mettre cela dans un récit qui commence à un moment donné et qui se rend à un autre moment et qui est lié par des événements dont on peut chercher à connaître les causes. Et c'est ainsi que les premiers mots de l'*Enquête (historiè)* d'Hérodote (le cadeau de Héra, dit son nom) résonnent dans l'histoire des récits.

« En présentant au public ces recherches, Hérodote d'Halicarnasse se propose de préserver de l'oubli les actions des hommes, de célébrer les grandes et merveilleuses actions des Grecs et des Barbares, et, indépendamment de toutes ces choses, de développer les motifs qui les portèrent à se faire la guerre. » Ces mots si simples annoncent qu'il y a une autre chose que les mythes et les épopées, et que cette autre chose est en fin de compte aussi intéressante, aussi importante, voire plus importante que ce qui est venu avant et qui a charmé les humains pendant des générations. Et je devine que l'histoire naît parce que la philosophie est en train de naître.

Pourtant, je vois qu'il y a une certaine ressemblance entre ces différents types de récits. Il y a le besoin humain de lier les choses et de les placer dans un tout, que ce tout soit seulement imaginaire ou qu'il se réfère à l'expérience de vie de tout un chacun, ou qu'il reprenne le fil des temps. Et cela me fait penser qu'il y a eu après Hérodote un autre historien, Xénophon, qui présente dans son *Banquet* la personne de Socrate, et il me semble qu'il y a là une sorte de mythe qui se crée, une sorte de pièce de théâtre qui se joue, lesquelles annoncent qu'il y aurait une dernière façon de lier les choses, celle qui portera le nom philosophie, ou science, ou raison.

Et voilà. La lumière se fait sur la Méditerranée, mais le soleil est caché par des nuages, et je vais me coucher.

Livraison cinquante-sixième : les considérations politiques I (19 mai).

Un compagnon – Quant à cela, Socrate, il est aisé de reconnaître que le même peuple ne conserve pas toujours la même législation, et que les différents peuples ont aussi des lois différentes. Ainsi, parmi nous il n'y a pas de loi qui prescrive les sacrifices humains. Que dis-je ? Ce serait une impiété ! Mais chez les Carthaginois, ces sacrifices, loin d'être désavoués par les lois, passent pour des actes agréables aux dieux, à ce point que quelques-uns d'entre eux immolent leurs propres enfants à Saturne, comme on te l'a raconté.

Platon, *Minos*.

Je vais décrire ma journée à l'envers. Je ne sais pourquoi je le fais. Je ne sais pas grand-chose ce matin. Et d'abord, je me suis levé plus tard que d'habitude. Je crois que je me lève de reculons, comme disait ma mère qui répétait mon grand-père québécois.

https://fr.wiktionary.org/wiki/de_reculons

À la fin de la journée hier, je regardais un film américain en italien, dont l'histoire se passe pour l'essentiel en Italie, soit en Toscane. Ça s'appelle *Under the Tuscan Sun*. La magnifique Diane Lane y joue une écrivaine qui souffre de *writer's block*, soit de blocage d'écrivain, ou de hantise de la page blanche. Dans mon cas, ça s'appelle le syndrome de l'écran blanc.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Syndrome_de_la_page_blanche

Le film est cul-cul la praline (une femme qui se fait plein d'amis dans une Italie mystérieuse et super-sympa ; il y a de l'amour et des amourettes ; et une

sorte de morale à cinq sous [il faut faire confiance à la vie]). Mais Diane Lane, comme je l'ai dit, est magnifique là aussi. (Son meilleur film ? Quelque chose qui est tout à fait ignoré aujourd'hui, mais qu'elle a fait quand elle n'avait que 18 ans, une histoire folle sans queue ni tête, qui a des tons de conte apocalyptique et de Lucky Luke rock'n'roll et d'opéra italienne. Ça s'appelle *Streets of Fire*. Mon clip préféré ?

<https://www.youtube.com/watch?v=szyh2zUwFKs>

We're dancing for the hopeless and the broken hearted.
Nous dansons pour les désespérés et les cœurs brisés.
Oui, c'est ça. Et c'est pour ça qu'on écrit itou.

Puis, tout juste avant de me coucher, j'ai relu la livraison envoyée le matin même : pas mal, me suis-je dit pour me reconforter. Mais j'avais préparé mon coup à coups de petits bouts que je notais au fil des jours, et la journée précédente à décrire était pleine de petits faits qui pouvaient faire une page ou deux. En tout cas, ce presque rien regorgeait de faits que j'avais réussi à faire revivre un peu. Alors que, je me l'admettais avec une sorte de panique, que la journée qui venait de finir était tout à fait vide : un rien plein de néants, et un zéro plus un zéro, ça fait toujours zéro. Enfin, rien d'un peu nouveau. Quand faire des hamburgers à l'américaine en Italie avec les moyens du bord est le moment fort de ta journée, c'est qu'il ne s'est rien passé. Quand sans cela tu n'aurais fait que manger des restes, c'est qu'il ne s'est rien passé. Tu n'as rien vu passer, même pas un autobus. Rien. Pas de folies italiennes, rien, vous dis-je, ce qui s'appelle rien. Et je me suis dit, comment vais-je faire quelques pages demain ? Et je me suis

couché en remontant le fil du temps. Qu'avais-je fait avant le souper ?

Rien ou presque rien. Muriel finissait de mettre de l'ordre dans les photos du mois d'avril (elle vous les a envoyées ; c'est pas mal, hein ? j'aime surtout les photos de *Cantania* et de l'*Etna*, mais bon... à chacun selon ses goûts), et elle râlait parce qu'elle avait hâte de finir, et je lui ai dit : « J'ai rien fait de ma journée : il faut que je fasse un petit effort et que je marche un peu. Viens-tu ? » Pour elle, il n'en était pas question : la tâche devait être finie à la fin de la journée. F, I, Fi, N, I, ni, fini. Na. Et je suis parti seul.

Une fois sur la plage, j'ai constaté une énième fois sa beauté : la vague plutôt douce rentrait plein sud et toute douce qu'elle était remontait haut sur le sable. Il n'y avait personne et rien de neuf... Sauf un bulldozer (*bouteur* pour les puristes). On sait qu'on est dans un autre pays que le Québec, quand les bulldozers servent non pas à déblayer la neige, mais le sable. Voici une photo : ce n'est pas bien fait comme quand Mu le fait, mais bon.



Il ne faisait pas beau, contrairement à avant-hier si parfait. Le *maltempo* du Nord nous est retombé dessus : il faisait 20 sans doute, mais gris. *I Milanesi, i Bolonesi e i Fiorentini* et autres Inuits italiens nous ont envoyé leur mauvais temps et leur printemps infect, causé par une sorte de vortex polaire qui traîne sur les Alpes depuis un mois. Laissez les honnêtes gens du Sud tranquilles, sans quoi nous vous enverrons quelques malfrats faire peur à votre *Signorina Meteo*.

J'ai dit qu'il n'y avait personne *sulla spiaggia* : ce n'est pas tout à fait vrai ; il y avait deux pêcheurs, je crois, ou peut-être un troisième, une figure montanienne, quoi. Mais ils avaient l'air aussi bougons que moi : la pêche n'était pas meilleure que ma promenade. Il n'y a même pas de nouvelle espèce échouée sur le sable. Et *il fiume Irminio* qui arrive de *Ragusa* et de *Modica* était gonflé, et je n'ai pas pu passer à pieds secs ; donc je suis revenu sur mes pas avant que je ne le veuille. Et je n'avais rien qui me passait dans la tête au sujet de ces considérations politiques que je voulais commencer. Beurk !

Mais avant cela, que s'était-il passé ? Rien, vous dis-je. À cause d'un envoi de mon ami Norman, j'avais perdu mon temps dans ce *rabbit hole* (le terrier du lapin blanc d'Alice) qu'est Internet, passant d'un clip à un autre, d'une interview à une autre, avec un grand plaisir sans doute, mais je lorgnais dehors et je voyais que j'avais été trahi par la *Signorina Meteo* locale, et je ne pouvais rien trouver à faire qui soit un peu énergique. Et j'avais écouté la nouvelle livraison de l'émission *Répliques*, qui m'avait paru, je ne sais trop pourquoi, *drab*. (Et pourtant Mathieu Bock-Côté, le Québécois plus verbomoteur qu'un Français, y allait de son spectacle habituel, soutenu par Finkielkraut, et on parlait de son livre *Empire du politiquement correct*.)

<https://www.editionsducerf.fr/librairie/livre/18671/1-empire-du-politiquement-correct>

Comme d'habitude, je concluais, dans mon cœur sans doute envieux, qu'il en faisait trop, qu'il était pour ainsi dire trop éloquent, qu'il parlait de trop de choses.

Et je trouvais que son vis-à-vis français, dont j'oublie le nom, mais qui est bien important, lui répondait bien. (Ah oui, c'est Joffrin, de *Libé*.) Pourtant, je trouvais que cet homme de gauche noyait le poisson et faisait disparaître des faits qui sont pour ainsi dire évidents. Et donc, vous voyez que je n'ai pas aimé la nouvelle livraison de *Répliques*, et au contraire de ce qui arrive souvent, elle ne me paraissait rien donner : on tournait en rond ; et je trouvais que le débat ne menait à rien, si ce n'est à la conclusion qu'on verrait bien un jour, peut-être, si tout cela était, comme le voulait Joffrin, un pétard mouillé qui utilisait le même rhétorique que celle qui était dénoncée, soit la logique victimaire. Mais vous écouterez vous aussi et vous vous ferez une idée.

<https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/vivons-nous-sous-lempire-du-politiquement-correct>

Et avant cela, il y avait eu un petit déjeuner en retard et un envoi de mon texte en retard. Et dès mon lever, mon second lever, après avoir écrit et avant la *colazione*, je sentais déjà que ça n'irait pas, et je voyais ce projet d'écrire des commandements du citoyen, fait de paradoxes et d'audaces, et je me disais que je ne réussirais pas. En somme, une journée qui a commencé à l'envers et que j'ai décrite à l'envers. Et je suis ronchon depuis 24 heures.

Et maintenant, il faut que je m'exécute. (Tiens, le verbe dit un peu mon sentiment : il s'agit d'une exécution.) Bon, je peux toujours écrire, et on verra. Ah ! à la grâce de Dieu, comme on disait autrefois quand on supposait que Dieu s'occupait de tout, même des choses

insignifiantes, comme les plages siciliennes, la météo locale et un vieux monsieur qui se creuse la tête pour dire quelque chose d'un peu intéressant ou du moins auquel il pourrait s'accrocher plus tard pour recomposer son passé. Et si comme je le crains, je n'ai pas grand-chose à la fin, je pourrai toujours prétendre que je fais comme Montaigne : il y a des essais magnifiques que tout le monde cite, parce qu'ils sont magnifiques justement, comme Diane Lane l'est dans *Streets of Fire*. Mais il y a des essais qui sont des pochades courtes et insensées, et qu'il a écrits, je m'imagine, un jour où il n'avait rien à dire et qu'il a laissés là comme pour défier son lecteur. Je pense à des folies d'une seule page, comme « Des postes » et « Des pouces », qui se suivent de près dans le deuxième tome, et dont les titres sonnent pareil, et qui portent sur des détails insignifiants et qui ne mènent à rien. Il doit en avoir un troisième tout près : Montaigne ne peut pas en avoir fait seulement deux.

Pour ce qui est de ma part dans l'insignifiance, ça fait quelque temps, depuis le début de ce voyage au fond, que je m'invente, à temps perdu, les dix commandements de la vie politique. Ne craignez rien : je ne prends pas pour Moïse, et je ne suis pas rendu à dix. Mais j'ai commencé ; je crois pouvoir me rendre jusqu'à quatre. Et comme les commandements de Dieu, il y en a plusieurs qui sont des négations (Tu ne tueras pas, tu ne mentiras pas, tu ne voleras pas la femme, ou l'âne, de ton voisin) et beaucoup moins d'entre eux qui sont affirmations (Un seul Dieu, tu aimeras). Vous vous souvenez des versions mnémotechniques de présenter les dix commandements dans l'espoir qu'on ne les

oublie pas... Vous avez oublié ? Hum... Voici, bande d'oublieux.

Je suis ton Dieu ton Sauveur

1. Ton seul Dieu, c'est le Seigneur,
2. Nomme avec respect ton Dieu,
3. Sanctifie le jour de Dieu,
4. Honore vraiment père et mère,
5. Ne tue pas, chasse la colère,
6. Ne commets pas d'adultère,
7. Fuis bien vol et tromperie,
8. Comme mensonge et calomnie,
9. Sois toujours chaste en ton cœur,
10. Libre des biens à tout heure.

C'est raté à la fin, ne trouvez-vous pas ? Même si je trouve fin d'avoir créé deux quatrains avec au milieu un tercet. Je préfère cette version-ci, que j'ai entendue de la bouche de ma mère, et je me souviens d'avoir trouvé merveilleux les « ment » de la fin de chaque distique : je les attendais avec impatience, et évidemment (ha ha ha !) les futurs à la deuxième personne.

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.
Son saint Nom tu respecteras,
Fuyant blasphème et faux serment.
Le jour du Seigneur garderas,
En servant Dieu dévotement.
Tes père et mère honoreras,
Tes supérieurs pareillement.
Meurtre et scandale éviteras,

Haine et colère mêmement.
La pureté observeras
En tes actes, soigneusement.
Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras injustement.
La médisance banniras
Et le mensonge également.
En pensées, désirs, veilleras
À rester pur entièrement.
Bien d'autrui ne convoiteras,
Pour l'avoir malhonnêtement.

Et voilà : assez d'atermoiements, d'ajournements et de tergiversations : je commence aujourd'hui. Si ça se passe bien, je continue. Mais il faut d'abord s'essayer... Comme dans *Essais* de Montaigne. (Avez-vous remarqué combien d'essais de Montaigne sont des considérations politiques ?)

Aux téléthons ou OBNL, tu ne donneras.

À tous les cinq ans un ouragan frappe Haïti quand ce n'est pas un tremblement de terre qui tue en Asie. Puis en conséquence, à tous les cinq ans, des chanteurs, des comédiens et des activistes passent à la télé, en attendant de passer à *Tout le monde en parle*, et peut-être parce qu'ils ne sont pas passés dernièrement, et fouillent dans vos cœurs pour fouiller dans vos poches. Et l'argent ne se rend à peu près jamais à destination, ou dans des proportions qui sont ridicules. Et les hôpitaux reconstruits sont vides, et à Port-au-Prince, il n'y a pas plus d'égouts qu'avant, et durant la saison

des pluies, les gens se promènent encore et toujours dans la boue mêlée d'excréments et d'urine et de sanie.

Nous savons tous cela. Mais pourquoi le fait-on année fois après fois, ce cirque de téléthon de la bien-pensance ? Bon, je comprends à peu près pourquoi les vedettes le font, mais pourquoi nous, pauvres téléspectateurs citoyens, jouons-nous ce jeu ? Je crois que la raison première est que nous sommes paresseux et que la motivation est moins de faire du bien que de se faire du bien : on veut se sentir généreux à l'approche de Noël, et écouter des gens chanter et prêcher tous azimuts et pavaner leur queue de charité déployée, cela nous fait plaisir. La pitié, comme l'a si bien noté Rousseau, qui est le champion de la pitié et le père de nos téléthons, la pitié est un sentiment agréable qui ne coûte pas cher. Et ses promenades 6 et 9 des *Rêveries du promeneur solitaire*, sont de petits chefs-d'œuvre qui donnent beaucoup à penser sur la question de la pitié. Et d'abord, il fait la preuve performative que l'égo n'est jamais bien loin quand on s'apitoie sur autrui ; car ce champion de l'égo le prouve par son propre cas et par l'écriture qu'on a sous les yeux et par les émotions qu'il fait naître en nos cœurs de lecteurs.

Du coup, il faut conclure que si on voulait vraiment le bien des pauvres gens, on trouverait quelqu'un, pas un organisme, pas un quêteur professionnel, pas une télé personnalité qui n'y connaît rien, on trouverait quelqu'un qui œuvre en vérité et en pratique avec des gens réels qui souffrent pour de vrai, et on prendrait la peine de vérifier pendant quinze minutes, ou quinze heures, ou quinze jours, en parlant avec ses gens qui agissent sur le terrain comme on dit.

Pourquoi ne le fait-on pas ? Pourquoi fait-on comme on fait année après année, désastre après désastre, téléthon *kétaine* après téléthon *kétaine* ? Il y a la paresse, comme je l'ai dit. Mais il y a plus. Il y a que si on voyait la vraie misère et ce qu'il faut faire pour la guérir, on serait tenté de faire quelque chose soi-même, et on n'a pas le temps et pas l'amour nécessaire, et on est occupé par les choses si importantes qui constituent la vie quotidienne à soi. Mais aussi il y a la sourde prévision que les gens qui font vraiment quelque chose sont des chrétiens, et cela va contre notre foi fondamentale anti-chrétienne, celle qui proclame que la religion, et on veut dire le christianisme, est un attrape-nigaud et qu'on n'en pas besoin pour être honnête.

Et, comme par hasard, aujourd'hui, dans la *Presse*, Lysiane Gagnon a fait des remarques intéressantes sur la religion au Québec.

http://plus.lapresse.ca/screens/c278a5f4-46de-428d-85c1-a82b8ee44f65__7C__0.html?utm_medium=Ulink&utm_campaign=Internal+Share&utm_content=Screen

Il me paraît qu'il y a beaucoup de vrai dans sa chronique, et surtout beaucoup qu'il faudrait discuter. Je trouve que les deux derniers paragraphes sont bien observés ; c'est un fait que j'ai noté souvent au sujet de la hantise de la religion chrétienne, ou catholique, au Québec. Je trouve que madame Gagnon touche moins juste au sujet des milléniaux, qui sont sans doute plus indifférents en ce qui a trait à la religion, mais qui ont,

on ne sait comment, gardé pour la seule religion chrétienne, le réflexe de rejet de leur pères et grands-pères. (Oups, et de leurs mères et grands-mères.) Mais je trouve qu'elle verse tout à fait dans la sensibilité Bouchard/Taylor ou Trudeau *soft* : quoi qu'elle en dise, quoi qu'il en suggère, il y a une inquiétude politique qui est légitime face à des versions problématiques des religions, de toutes les religions, et que nos démocraties post-chrétiennes ont de la difficulté à gérer, voire refusent de régler. En principe, la politique, c'est prendre des décisions pour l'ensemble de la société, et ici, on semble vouloir ne rien faire, ou faire qu'on ne fera rien. C'est peut-être la bonne solution, mais je trouve qu'il y a quelque chose qui cloche et qu'il y a une sorte de réflexe de déni.

Mais bon, je reviens à l'essentiel, soit à mon premier commandement politique : pour être efficace, la charité sociale ne devrait pas passer par les téléthons machines à sous, mais par des actes de générosité financière, et même de générosité pratique, qui visent des gens qu'on connaît et qui agissent sur un terrain qu'on peut examiner au moins un peu. Ou sous forme de négation : aux téléthons ou OBNL, tu ne donneras.

Ouf ! J'ai fini. Et le soleil se lève sur Cava d'Aliga, et la mer est belle. *Signorina Meteo* me semble vouloir être généreuse pour ce pauvre moi, qui se plaint depuis 24 heures. Enfin... Je vais ouvrir la porte et laissé entrer la chaleur nouvelle dans ma cuisine pleine de lumière. Ç'a été long, mais j'ai fini... Dieu merci.

Livraison cinquante-septième : les considérations politiques II (20 mai).

La plus sûre façon de corrompre un jeune homme, c'est de l'inciter à estimer davantage celui qui pense comme lui que celui qui pense différemment.

Nietzsche, *Aurore* § 297.

Il est tout de même temps de se souvenir que la première chose à laquelle nous appartenons, c'est l'humanité. Et que l'humanité s'est distinguée du monde animal par la *pensée* et par la *parole*. Et que les hommes doivent naturellement être *libres*. Les enchaîner, c'est retourner à l'état animal.

Alexandre Soljénitsyne, *Le Chêne et le veau*.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Que c'est vrai. Et les atmosphères intérieures (sans doute affectées par les espaces environnants) se suivent et ne se ressemblent pas. Autant je me sentais sombre et ronchon hier en me réveillant pour écrire, et ce sans doute à cause de la journée qui avait précédée, autant je me sens léger ce matin. Quelle belle journée hier ! Mais d'abord ma deuxième considération politique et son commandement politique idoine, et ensuite seulement la récit du menu fretin de la vie : le tout d'abord, et la partie ensuite.

Donc le second commandement de Moïse Allard.
À aucun sondeur tu ne donneras / Opinion, information, jugement.

Hier, semble-t-il, il y a eu une sorte de tremblement de terre en Australie. Vous ne l'avez pas senti ? Pourtant... C'est tout un continent qui a été affecté. En somme, voici. Une élection (une autre) que les sondeurs disaient gagnée d'avance, et donc perdue d'avance par l'autre parti, a été perdue pourtant par ceux à qui on

prédisait la victoire, et l'autre parti, celui du perdant certain, a gagné. En somme, les sondeurs se sont trompés.

<https://www.france24.com/fr/20190518-australie-elections-legislatives-victoire-conservateurs-scott-morrison-bill-shorten>

Depuis des années maintenant, je me dis que la pratique des sondages est une sorte de folie collective qui sera jugée avec sévérité par les hommes et femmes de l'avenir. Quand on regarde le passé, on se dit : « Mais comment les gens ont-ils fait pour trouver cela (la traite d'esclave, ou le polythéisme, ou la pratique de la magie) normal ? Comment ont-ils fait pour vivre là-dedans ? Comment n'ont-ils pas compris qu'il fallait en sortir ? » Je suis persuadé que c'est ce qui arrivera avec les sondages. Un jour... Mais pour le moment, les sondeurs sont puissants ; pour le moment, on dépense de grandes sommes et on consacre des énergies énormes pour savoir ce que les gens pensent en utilisant la méthode dite scientifique du sondage ; des gens prétendent pouvoir savoir cette chose évanescence, et on leur accorde le pouvoir idoine. Et on oublie des choses toutes simples : avant 1930, mettons, il n'y en avait pas de sondages. Pour des raisons techniques sans doute, mais aussi pour des raisons idéologiques. Et la preuve est loin d'être faite que les sondages sont valides, et qu'ils sont bons pour les humains. On parle d'écologie et de respect de la nature à tour de bras (on parle avec les bras ? enfin, vous me comprenez), mais de respect de la nature humaine et d'un processus électoral honnête, nulle nouvelle.

Or que cette pratique existe, qu'elle soit utilisée pour régler toutes sortes de questions, qu'elle soit même fêtée comme une sorte de moyen de savoir la vérité, cela me laisse pantois depuis des années. Et je ne parle pas des sondages sur les pratiques sexuelles par exemple, dont il est manifeste qu'ils vides de sens : sur cette matière si difficile à cerner et où le mensonge aux autres et même à soi est la règle d'or, prétendre savoir quelque chose à partir de sondages est d'un comique qui n'augmente que parce qu'on ne compte pas les journalistes qui font trois ou quatre pages en vous citant un sondeur qui vous explique, prétend-on, que ceci ou cela est vrai dans le monde des pratiques et des fantasmes et des désirs. Trois ou quatre pages que les gens lisent, ou du moins zyeuvent, en se mettant en ligne pour payer leurs achats chez Métro.

Mais je reviens aux sondages en matière politique. Je prétends que c'est le devoir des citoyens de ne pas répondre en vérité aux sondeurs. Et je vais loin : non seulement est-il bon de ne pas tenir compte de ce qu'on *révèle* et annonce par eux, mais encore il ne faut pas leur en donner le moyen, et le silence ne suffit pas, il faut les tromper pour que le mensonge devienne encore plus évident... Il faut mentir aux sondeurs ? Bon, vous allez vous regimber, bonnes gens que vous êtes. Il faudra que je trouve une formule jésuite, une escobarderie Disons-le comme ceci : il faut dire n'importe quoi. Pour que vous vous en souveniez, j'ai créé ce distique : « La restriction mentale est de rigueur / Quand il vous vient la question d'un sondeur. »

Il me semble que c'est un devoir citoyen, comme on dit aujourd'hui. Et d'abord parce qu'on sait que les

hommes et les femmes politiques (car les femmes sont les égales des hommes ici aussi) sondent pour mieux savoir non pas quoi faire pour assurer le bien-être de leur concitoyens, ou pour mieux leur dire la vérité, mais pour mieux mentir et mieux manipuler et mieux faire ce qu'ils veulent faire en prétendant faire ce qu'on veut qu'ils fassent. Il arrive que leur moyen soit efficace, sur des questions de vocabulaires, par exemple. Si tel mot déplaît à l'électorat selon les maisons de sondages qu'on consulte, le mot disparaît du discours, même s'il est le meilleur pour dire les choses. Et si telle intention d'un parti n'est pas populaire, on n'en parle plus sans quitter l'intention qui cachée ne sera ainsi que plus malhonnête. Et telle cravate passe mieux que telle autre, eh bien... Ce qui veut dire qu'au lieu de parler de politique, on montre ses chaussettes, et cela devient un enjeu.

Mais il y a pire encore : on voit par l'utilisation que les journalistes font des sondages qui deviennent quotidiens durant une campagne électorale, qu'il remplace, en partie au moins, le débat comme tel : on ne parle plus, ou on parle moins, des questions et des raisons pour ou contre telle ou telle mesure, mais de sa popularité ou de son rejet par les électeurs, avant qu'ils ne votent. Et le sujet n'est plus ce que feront les hommes ou les femmes qui prétendent un jour diriger les choses, nos choses et nos vies, mais les vagues montantes ou descendantes des opinions sur les choses et nos vies. On dirait que les électeurs sont des *velella velella* dont on peut annoncer d'avance où ils échoueront sur la plage électorale, en quel nombre et suite à quel vent. Le débat, déjà pauvre, est appauvri d'autant.

Mais surtout peut-être, il y a la suggestion, sourde mais constante, que les humains sont portés par des mouvements irrationnels mystérieux que les sondeurs connaissent et qu'il s'agit de connaître ces mouvements pour avoir une sorte de sagesse pratique. Et c'est ce qui me semble le plus paradoxal. À l'époque où la démocratie est perçue comme la seule forme politique possible, la seule juste, la seule humaine au fond, on pense le peuple comme un être qui ne se gouverne pas. On le pense ainsi et on le traite ainsi. Certes, il y a bien du mystère dans chaque âme humaine, et il y en a donc encore plus dans des millions d'âmes. Mais on ne fait qu'encourager les gens à ne pas penser en insistant autant sur les sondages, et on encourage les hommes politiques à penser que ceux qu'ils gouvernent sont des *vellela*. Quand un journaliste méprise quelqu'un en parlant de son populisme, je ne peux m'empêcher de penser que ce même journaliste est un *bêtiste* (je viens d'inventer le mot) quand il cite le dernier sondage comme cela comptait pour de vrai dans les choix politiques d'une société qui cherche à se gouverner en tenant compte des désirs des gens du peuple.

Et je tiens à dire que cela, ce mépris des humains, est inscrit dans la méthode elle-même qu'utilisent les sondeurs, ces sociologues à cinq *cennes*. Je me souviens de la première fois où j'ai compris que le sondage était pour ainsi dire inhumain quand j'ai répondu, il y a de cela des décennies, une ou deux bêtises à un sondeur. Il m'avait posé une question ; j'avais donné ma réponse toute innocente et bien sincère ; la question suivante, qui était liée à la précédente était si bête que je l'avais taquiné en

donnant une réponse saugrenue qui n'avait pas de rapport, comme on dit... Je m'attendais à un ricanement de complicité entre humains. Mais non... on (quel autre nom lui donner) a enregistré la réponse qu'on (quel autre nom me donner) avait proposée. Et, *euréka*, Archimède sortant de mon bain, j'ai compris que j'étais une grenouille et qu'un laborantin me mettait des électrodes ici, et puis là, et là encore, pour mesurer la réaction involontaire de mes nerfs sensitifs, de mes nerfs moteurs et peut-être de la vigueur de mes muscles. Il y produisait un stimulus, et il examinait et notait la réaction. (Un peu pour me venger, je me disais aussi que lui aussi était devenu une sorte de grenouille qui piquait une autre grenouille : il descendait sa liste de questions sans penser, sans mesurer ce qu'il disait et sans évaluer ce qu'il entendait ; il s'efforçait de ne pas être un humain qui avait des opinions pour mieux me traiter comme un humain qui n'était pas un humain du fait d'avoir des opinions insensés (c'est-à-dire dont le fondement expérimental ou rationnel ne comptait pas) qui le contrôlaient, lui et tant d'autres de son espèce dont on (lui et celui qui le contrôlait et faisant de lui une grenouille qui testait une autre grenouille) essayait de saisir les mécanismes aveugles.

À partir de ce moment, je me suis mis à donner des réponses de plus en plus folles et ce de façon systématique... Et quelle réaction ? Comment la grenouille qui me piquait réagissait-elle à mes stimuli ? Il n'y avait rien : le rythme des questions ne changeait pas, le ton non plus, et chacune des réponses absurdes étaient notées. Je ne pouvais m'empêcher de m'imaginer que les sourcils devaient lever un peu quand même. Mais le sondeur ne se sondait pas l'âme,

ou faisait de son mieux, au nom de l'objectivité sans doute, mais sans aucun doute en se faisant moins humain du fait de ne pas me regarder comme un humain.

En tout cas, après cette expérience, j'ai décidé de ne pas répondre aux sondeurs qui venaient chercher mon opinion face à face, au téléphone ou par des pages papier (et de nos jours à l'écran par Internet). Puis, à la longue, j'ai changé d'attitude : maintenant, je me donne le plaisir de répondre à tout, et même de me proposer parfois pour des sondages, mais pour donner mes *opinions* de la façon la plus hasardeuse possible avec de temps en temps de petites explosions d'incohérences systématiques pour le plaisir d'imaginer des esprits tordus qui voteraient pour Justin Trudeau parce qu'il est indépendantiste et que je suis une jeune femme lesbienne qui a trois enfants et un mari sexagénaire. Le plaisir ! Et ce jeu absurde ne prend pas de temps, ou presque : on fait les choses vites et mal ; et c'est souvent plus agréable que le sudoku du matin. Et on passe à autre chose, et on le cœur gai (dans le sens premier du terme, dans le sens désuet) pour le reste de la journée.

Aussi, je vous invite tous à respecter mon deuxième commandement politique. Je prétends que cela accélèrera la chute de cet instrument honteux, que cela rendra les hommes et femmes politiques un peu moins croches et un peu plus prêts à dire ce qu'ils pensent en vérité et ce qu'ils ont bel et bien l'intention de faire. Et je vous indique qu'à mon avis le processus d'auto-défense citoyenne est déjà engagé : de la même façon que les gens mentent (et d'abord se mentent) quand on les sonde sur leurs comportements sexuels,

et leur éco-responsabilité, et leurs opinions sur les autres ethnies et races et nations, lors des campagnes électorales donc, une tranche importante de l'électorat cache ce qu'elle croit et ce qu'elle veut faire dans l'isoloir. D'où les moments hilarants comme l'élection de Trump et les visages déconfits des experts. (Quelle que soit sa position politique, pour le plaisir du haut comique, il vaut la peine de trouver sur You Tube un enregistrement de Rad-Can qui montre les bouffons du soir fatidique qui ne savent plus quoi dire et qui retardent l'annonce du résultat parce qu'ils ne veulent pas que ce soit vrai et qu'ils ne savent pas comment réagir, si ce n'est de produire les borborygmes politiques pour lesquels on les paie, mais qui sont devenus inadéquats soudain.) Mais je trouve que ce n'est pas assez : je comprends la discrétion, et j'en suis ; mais je crois qu'il faut traiter les sondeurs et les machines politiques qui les emploient comme ils traitent les sondés.... avec mépris.

Bon, je passe des choses sérieuses, ou au contraire ridicules, soit à la description de notre journée d'hier. D'abord, nous avons été lents à partir. Mais surtout grâce à l'énergie de Muriel, le petit projet que j'avais suggéré quelques jours avant, soit de nous rendre à *Sampieri* en autobus et de nous promener sur la plage vers la *Fornace Penna* et de prendre le temps de tout regarder et même de pointer un peu plus loin pour au moins regarder vers *Marina di Modica*, ce projet donc a été pris en main et amélioré. Figurez-vous que nous y sommes allés, mais dans la caisse de *Maria Rosaria* : le chemin se fait en quelques minutes en auto, et à l'autre bout, il y a tout plein de rues libres pour le

stationnement. Nous voilà donc à *Sampieri*, comme ça, comme des grands, comme des Siciliens intrépides.

La plage est magnifique, le soleil est chaud, et nous sommes arrivés assez tôt pour qu'il n'y ait pas foule. *La passeggiata* a été merveilleuse, et je m'étonnais à tout moment du fait qu'il y avait un an, j'étais là à regarder ces lieux et que j'en prenais par les yeux autant que possible parce que je me disais que je ne reviendrais plus. En tout cas, hier, il y avait quand même de l'activité *sulla spiaggia* : divers commerçants commençaient à organiser leur bout de plage pour les hordes qui arriveront dans deux ou trois semaines et qui occuperont tous les espaces pendant deux mois au moins. De plus, nous avons rencontré un groupe organisé qui revenait de la pointe de *Fornace Penna*... des Italiens habillés pour un printemps frisquet et qui souriaient incrédules (on se retournait sur nous, je l'ai remarqué quelques fois) en croisant ces hurluberlus nus jambes, nu-bras et nu-tête, sauf pour la dame avec son drôle de chapeau blanc. Je suis sûr qu'un sondeur aurait pu mesurer des opinions très générales sur notre folie objective. En tout cas, nous étions joyeux et heureux, et nous acceptions avec grâce leurs sourires. Et à mesure que nous avançons, cette étrange cathédrale moderne qu'est la *Fornace Penna* a grandi devant nos yeux. Je ne me souviens pas si je vous ai déjà envoyé l'adresse de la page Wiki qui parle de ladite construction. C'est en italien sans doute, mais les images sont spectaculaires. (En attendant les images que vous offrira ma photographe attitrée. J'en ai eu l'avant-première : c'est très bien.)

https://it.wikipedia.org/wiki/Fornace_Penna

On parle d'*uno monumento d'archeologia industriale*. Et je trouve que l'expression, pourtant étonnante, tout à fait juste. En tout cas, on y entre (fichus Siciliens : le site est proprement dangereux et des pans de murs tombent tous les ans, mais à part un vieille enseigne presque invisible (*Proprieta privata ; vietato passeggiare*), on peut visiter au risque de sa santé) on y entre donc comme dans un moulin... sauf que c'était autrefois une usine de céramique et une briqueterie. Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression étrange de visiter un temple grec ou une église abandonnée, mettons un temple dédié à Héphaïstos ou à saint Joseph travailleur. C'est émouvant en tout cas.

De plus, la pointe sur laquelle cela est construit est d'un dramatique qu'il est difficile à décrire. Hier en tout cas, la mer était agitée et le vent poussait les vagues de façon à créer une sorte de bruine fine qui accompagnait le bruit continu du vent et le fracas régulier des eaux contre la pierre sans doute volcanique. (Est-ce que les coulées de l'Etna se sont rendues jusque là ? Il y a bien des kilomètres de la bouche du volcan à cette plage, mais pourquoi pas ?) J'en parle et j'en suis encore tout ému.

Puis, nous sommes revenus sur la plage, pieds nus cette fois, pour augmenter notre bizarrerie, et face au vent. Brrrr ! Il a fallu remettre mon kangoo qui dit fièrement : *Università di Venezia*. (Note à moi-même : il me faut un kangoo en grec qui dise « Université

d'Athènes ⁵² ».) Et puis, nous avons respecté la décision d'essayer le restau sur la plage qui a si bonne réputation. Ça s'appelle *Ammare*. Et en entrant, j'ai demandé si notre auto stationnée sur la rue derrière l'établissement était en sécurité. « *Si, signore ; non, c'è problema.* » Par acquit de conscience, je suis allé voir quand même... Il y avait maintenant tout plein d'autres autos : si les *carabinieri* sévissaient contre nous, il faudrait qu'ils le fissent (ah ! un subjonctif imparfait !) contre un bonne vingtaine d'autre véhicules abandonnés plus ou moins comme il faut, soit à la mode sicilienne. *Vabbe'*.

Et là, quand je suis retourné à notre table, nous avons mangé un des meilleurs repas de notre vie. Ce n'était pas donné, mais c'était bon. (Je ne sais pas comment mettre ce mot : avec majuscules BON, en gras **BON**, ou autrement encore ~~BON~~.) Mais croyez moi, c'était bon. Et Muriel vous dira : si vous pensez que vous faites des pâtes *al dente*, vous ne connaissez pas les pâtes à la mode sicilienne. Et le tout avec une bouteille de blanc de chez *Arianna Occhipinti* que je connaissais et qui est *secco*, *secco*, *secco*, et minéral. (Le sable du Sahara a produit son effet.) Voici une page qui parle du restau.

<https://www.lafourchette.com/restaurant/ammare-restaurant/481651>

52. Une fois rendu en Grèce, j'avais trop à faire pour me trouver et m'acheter un autre *hoodie*, dit *kangou*. Dommage : je sens que je regretterai longtemps.

Le service était un peu comique : au lieu de la simplicité ordinaire des serveurs de la Sicile, qui en mette quand même pour jouer leur rôle, on a eu le jeu extra-ordinaire, mettons le jeu français : je me croyais dans un des restos de par chez nous, où on traite la nourriture comme un huitième sacrement. Vous connaissez le geste : on vous apporte des plats surdimensionnés très haut, et d'un geste dramatique on se penche (l'autre main derrière le dos) en vous nommant le plat, comme s'il était une personne, et en vous souhaitant bon appétit à vous et bon plaisir d'être mangé à ce qui se trouve dans l'assiette. Bon, on exagérait, et j'exagère en décrivant leur exagération. Mais on avait presque raison d'exagérer, et mon exagération essaie de dire le comique de la chose. Pour des mots plus aimables et respectueux, voici.

<https://www.facebook.com/pages/Ammare-Ristorante-Sampieri/2633617356711422>

Et voici ce qu'en dit TripAdvisor.

https://www.tripadvisor.it/Restaurant_Review-g1214157-d17336826-Reviews-Ammare_Restaurant-Sampieri_Sicili_Province_of_Ragusa_Sicily.html

En tout cas, pour moi, ce fut une *insalata di mare* (avec tous les fruits de mer que vous connaissez et quelques autres) et un *spaghettone* au thé ver sur un sauce au thon. Je n'en reviens toujours pas. Et comme mise en bouche, un petit biscuit avec du *prosciutto* divin, et un petit *arancino* au crabe et une petit *panettone* sicilien. Et avant les plats un bonne dizaine

de morceaux de pains différents (le pain en Sicile : toute une autre affaire dont il faudrait parler) qu'on trempait dans une huile d'olive divine. Marque Don Ciccio. Ouf!

<http://www.frantoioruta.com/prodotto/don-ciccio/>

Puis, après ce festin, au lieu de nous étendre au soleil sur la plage (il ventait pas mal encore et toujours) nous sommes rentrés sagement. J'ai lu quelques pages de ma chère *Elena Ferrante* qui continue d'enchanter et de me fatiguer, Muriel a fait avancer ces comptes-rendus photographiques, et il y a eu des Facetime avec quelques-uns de ceux que nous aimons. (Non mais... on ne voyage plus, mais plus du tout, comme autrefois...) Et puis... bof... tout et rien... par exemple de vieux épisodes de *Ma Sorcière bien-aimée* en italien. *Ciao, belli. Vi auguro una bella giornata*, une journée aussi belle qu'hier. Et surtout plus de sondages, okaï ? Comme disent les Italiens.

Livraison cinquante-huitième : les considérations politiques III (21 mai).

Écoute donc mon songe, dis-je, qu'il soit venu par la porte de corne ou par la porte d'ivoire. En supposant que la sagesse, telle que nous la définissons à présent, exerce sur nous un empire absolu, qu'en résulterait-il ? Que tous nos actes seraient conformes aux sciences, qu'aucun homme, se donnant pour pilote sans l'être, ne pourrait nous tromper, qu'aucun médecin, en général, ni personne autre, simulant un savoir qu'il n'a pas, ne pourrait nous abuser.

Si les choses en allaient ainsi, qu'en résulterait-il pour nous, sinon d'être mieux portants qu'à présent, d'échapper plus sûrement aux dangers de la mer et de la guerre, d'avoir toujours des ustensiles,

des vêtements, des chaussures, bref toutes nos affaires, et beaucoup d'autres choses encore, artistement fabriquées, parce que nous n'emploierions que de vrais artisans ?

Si tu veux même, accordons encore que la divination est la science de l'avenir et que, si la sagesse la guidait, elle écarterait les charlatans et donnerait place aux vrais devins pour annoncer l'avenir. Que, dans ces conditions, le genre humain se conduisît et vécût selon la science, je le conçois ; car la sagesse, toujours en éveil, ne laisserait pas l'ignorance se glisser parmi nous et collaborer à nos travaux. Mais que vivre suivant la science soit vivre bien et être heureux, c'est ce que je ne peux pas encore savoir, mon cher Critias⁵³.

Platon, *Charmide*.

53. Ou selon ma propre traduction idiosyncratique. « Écoute donc mon songe, hein, affirmai-je, qu'il soit venu par la porte de corne ou par la porte d'ivoire [expression qui est tiré d'Homère]. En effet si la santé d'esprit [*sophrosunê*], telle que nous la définissons maintenant, nous commandait vraiment, tout se ferait selon les sciences, et il n'y aurait personne qui, en affirmant être un pilote alors qu'il ne l'est pas, ne nous tromperait, ni médecin, ni général, ni personne d'autre, en prétendant savoir quelque chose qu'il ne sait pas ne se cacherait [à nous]. À partir de ce qui irait ainsi, hein, nous arriverait-il autre chose que d'être plus en santé quant au corps que maintenant, et aussi de risquer [il y a là une plaisanterie] d'être sauvés à la mer et aussi à la guerre, et [d'avoir] toujours plus d'ustensiles, et de vêtements et de chaussures et de toutes [sortes] d'affaires, et beaucoup d'autres choses, fabriquées avec art, parce que nous n'emploierions que de vrais artisans. Mais – si tu veux, proclamons aussi quand même avec d'autres que la divination est la science de ce qui sera – si la santé d'esprit y présidait, elle détournerait les vantards et, par ailleurs, établirait les devins en vérité comme annonciateurs de ce qui sera. Équipé ainsi, hein, le genre humain ferait [les choses] et vivrait selon la science ; [c'est ce que] je raconterai, car la santé d'esprit, en protégeant [tout cela], ne laisserait pas l'inscience se glisser parmi nous. Mais que ceux qui font [les choses en] suivant la science vivent bien et sont heureux, nous ne pouvons pas l'apprendre, ami Critias. »

Ils s'appelaient G. et G. (les noms des innocents, et surtout des Québécois qui ne savent pas qu'ils pourraient paraître dans ce compte-rendu, seront protégés) et étaient accompagnés de leur fils F. Ils se promenaient à *Donnalucata* et cherchaient un endroit où manger (il était 13h). Depuis *via Perello*, la dame avait tourné sur notre rue, *via Casmene*, et examinait le menu de la *panineria La Creperie*. (Allez sur GoogleMaps ; faites *Donnalucata, La Creperie*, vous verrez la place ; vous ne trouverez pas notre restau *No name* ; il est neuf, trop neuf pour la photo de GoogleMaps.) Elle était peut-être attirée par le nom français, elle était sans doute trompée par l'impression que c'était ouvert, alors que c'était un autre mensonge sicilien (ça fait dix fois certes que je passe par ici et jamais, jamais, jamais *La Creperie* n'a été ouverte : on y livre de la nourriture, la porte est parfois ouverte, le proprio est parfois dehors à prendre du soleil sur le banc qu'il a placé à l'entrée, les fenêtres de son commerce sont propres [ce qui n'est pas si commun que ça par ici], il y a un énorme menu à côté de la porte d'entrée ; mais ce n'était pas encore la haute saison, et il ne fait pas des *panini*, même quand on le lui demande gentiment : « *Mi dispiace, sono chiuso.* ») Et voilà ce que c'est que de vivre en Sicile.

Muriel est revenue du *bagno* et s'assoyait à notre table sur la rue au soleil, quand en prenant une gorgée de ma *Nastro Azzuro* et en lui montrant la scène pathétique devant nous, je lui ai dit : « Tu vois ces touristes ? Ce sont des Québécois. Ils pensent que *La Creperie* est ouverte. » J'ai fait une *smorfia* d'habitude, digne d'un Sicilien de naissance. Mais on m'a entendu, et G, le mâle, s'est retourné. Je leur ai dit : « C'est fermé

(j'allais ajouter : « *Siamo in Italia* », mais je me suis tu ; je ne suis pas payé pour dégourdir les touristes sur les questions de fond) ; mais ici c'est bon (je ne pouvais pas ne pas dire la vérité ponctuelle. » Muriel a ajouté en ajoutant, comme un politicien aguerri, un mensonge *di bella figura* : « Nous venons toujours ici ; c'est toujours bon. » C'était faux, mais c'est vrai en pratique. En tout cas, comme des électeurs encore inconscients, ils sont rentrés voir ce qu'on offrait chez *No Name* ; le jeune proprio, celui qui avait chanté les louanges de la fête à *Scicli* (vous vous souvenez ? je vous en ai parlé il y a quelques semaines⁵⁴) est sorti, leur a montré la carte, leur a chanté les louanges cette fois de la cuisine de son épouse, et ils se sont laissés charmés. Ils sont entrés, ils sont sortis avec leurs *Nastro Azzurro*, ils sont installés à deux tables de nous. Et on a jaser comme sur le perron de l'église Saint-Roch.

Non seulement Québécois, mais de Québec (précisons, malgré la fusion, qu'ils sont originellement « de Vanier »), ils font *un giro della Sicilia* (je traduis depuis leur français à l'accent délicieux) en auto ; ils se sont donné trois semaines (c'est trop peu, mais ne leur disons rien) ; c'est leur cinquième voyage en Italie (pas mal quand même) ; elle est déjà à la retraite, il le sera bientôt ; et le grand fils les accompagne cette fois. Et puis, en quelques minutes, Muriel a raconté toute notre vie ensemble, les dix-sept années, le tout étant déployées devant leurs oreilles étonnées avec une efficacité et une rapidité qui me laissaient sans mot. Je dodelinais de la tête de temps en temps pour cacher ma surprise de voir ma vie étalée devant tous *via Casmene*.

54. Ça se trouve dans la livraison 28^e.

Et puis nous avons comparé nos coins préférés de cette terre bénie ; nous avons gagné la compétition « Qui est le plus passionné de l'Italie ? » ; Muriel a expliqué pourquoi nous préférons le train, quoique nous ayons fait quelques bons moments en auto (air connu). Comme ils se rendaient bientôt à *Ragusa* depuis *Modica* où ils restent, je leur ai fait quelques suggestions pour que la tournée de la ville soit plus efficace (j'aime bien jouer au professeur sympa). De plus, comme ils suivaient la côte jusqu'à *Marina di Modica* avant de remonter à leur B&B, nous leur avons chanté la louange de *Cava d'Aliga* (« C'est chez nous ça », prononcé avec l'accent faux frère de Trudeau père) mais surtout de *Sampieri*, de sa *spiaggia*, de la *Fornace Penna* et du restau *Ammare*. Puis, je suis allé payé notre repas (deux entrées gratis : des *arancini* à l'encre de poulpe magnifiques, avec deux *cuoppi* (*mare* pour Mu, *carne* pour Gé) et quelques *birre*, et à la demande de Muriel, j'ai promis aux deux proprios que nous repasserons (*ancora una volta il pranzo era molto buono*) avant de partir dans dix jours, et nous sommes partis à pied pour retourner chez nous. J'espère que ce n'est pas une promesse de politicien que j'ai faite là.

En tout cas, et là ce n'est pas des mots de politicien, la journée était magnifique encore une fois, et après avoir corrigé le texte de la livraison du matin, mangé une rapide *colazione*, acheté *frutta e verdura sulla Piazza Mediterraneo* (Salvatore vous dit bonjour et est triste d'apprendre que nous partons bientôt), nous étions partis pour *Donnalucata* pour le plaisir (et pour faire quelques courses). Muriel était *di buona gamba*, elle parlait même de faire l'allée/retour ; je ne la croyais pas beaucoup, mais il n'était pas question de se

disputer : on verra bien. Et de fait en arrivant, elle était vannée. Et moi aussi.

Et puis, voilà, ragaillardie par le repos et la conversation et les *arancini* (et les deux *Nastro Azzurro* chaque), elle a décidé de rentrer à pieds plutôt que d'attendre un autobus, qui serait sans doute parti pour *Cava d'Aliga* dans une heure au plus tôt. Et nous revoilà sur la plage, le soleil au-dessus de nos têtes dans un ciel bleu nettoyé par un vigoureux vent du Sud Ouest. Et la plage était belle, et nous avons marché à pieds secs. Et nous sommes rentrés recrus. Je me suis écroulé, j'ai dormi une heure, Mu moins. Puis, il y a une douche avec une eau ultra chaude produite par le soleil et les panneaux solaires (on est écolo ou ne l'est pas). J'ai écouté quelques émissions sur la chaîne d'info continue (c'est donc un phénomène mondial : on livre ici aussi un *telegiornale*, suivi d'une émission de commentaire politique, ou économique, ou socio-comique, suivie d'une reprise du *telegiornale*, suivie d'une autre émission de commentaire idoine, suivie du *telegiornale*, et ainsi de suite pendant des heures, où on brasse dans une voix à la fois ironique, passionnée et pseudo-objective les mêmes évènements dans le même ordre avec les mêmes images dans des clips trop courts et où des hommes et femmes politiques chantent les mêmes ritournelles préparées par leurs équipes de communication qui sont les copains des journalistes qui font semblant de poser des questions qui surprennent, mais qu'on aurait pu poser soi-même.) J'ai mangé, j'ai fait la vaisselle, j'ai regretté de ne pas avoir lu quelques pages de *Ferrante* au lieu de me gaver de télé, je me suis couché après Mu, qui s'était échappée sagement bien avant moi. Et je peux donc

commencer l'exposition de mon troisième commandement politique.

Nul politique parlant ne croiras
Sauf s'il jure sur tête de maman.

(Mais d'abord, je reviens sur le premier commandement : je propose comme formule mnémotechnique : « À aucun téléthon ne donneras / Non plus qu'à OSBL même. » Comme ça, ça sera inoubliable.)

Tout le monde connaît la boutade, mais il me fait plaisir de la répéter comme introduction. « Comment sait-on qu'un homme politique ment ? — On regarde ses lèvres : si elles bougent, c'est qu'il ment. » Je la trouve bien bonne, mais quand je l'entends et quand il m'arrive de la répéter, je ne le fais pas, ou pas beaucoup, en étant cynique, ou colérique, ou moralisateur ; je suis d'avis que c'est la condition humaine, ou du moins la condition humaine en tant que politique, qui veut cela. Se mettre en colère, c'est se mettre en colère contre le feu qui brûle parce qu'il brûle alors qu'il ne peut pas faire autre chose que brûler parce qu'il est feu.

Donc, il ne faut pas croire ce que dit un homme politique. Car il est obligé de mentir ; ça fait partie de son job, pourrait-on dire. Je ne compte pas le nombre de fois où j'ai écouté un discours politique en me disant : « Il ne peut pas se croire lui-même. » Je ne compte pas le nombre de fois où j'ai dit en lisant un reportage politique : « Mais c'est tout simplement impossible : comment peut-il dire ces choses avec autant d'énergie et, semble-t-il, de sincérité ? » Je ne

compte pas le nombre de fois qu'un homme politique, ayant fait plein de promesses pendant les quelques semaines de parade nuptiale qui constitue une campagne électorale, paraît le surlendemain de sa victoire politique (il faut compter 24 heures pour se remettre d'une bonne cuite [après vérification sur Internet, il y a au moins 25 expressions pour dire « se saouler »]), donc je ne compte pas le nombre de fois que j'ai vu un homme politique élu depuis peu paraître devant les caméras et annoncer que la situation financière étant encore plus désastreuse qu'il n'avait prévu, le programme généreux qu'il avait annoncé aurait à être corrigé en raison de la malhonnêteté systématique de ses honorables adversaires. Et les journalistes de ricaner.

Donc je sais, et nous savons tous, que les hommes (et les femmes : s'il y a un domaine où l'égalité est évidente, c'est bien là) politiques mentent. J'ajoute pour que tout soit clair et que les plus innocents parmi vous soient détrompés, qu'ils mentent parce qu'ils sont en politique : on vote pour quelqu'un qui promet de nous donner ce qu'on veut, comme on entre dans l'auto du monsieur crasseux qui nous offre des bonbons même si maman nous a dit de ne jamais faire cela. Il y a donc mensonge de part et d'autre de l'échange politique, mensonge exigé, mensonge livré, mensonge cru, mensonge figolé pour être cru. C'est la base du contrat politique. (On dit en se moquant d'autant d'innocence crasse qu'autrefois les gens disaient que les rois étaient choisis par Dieu pour se rassurer. Quels bêtas ! Quelles bêtasses [voir ci-dessus] ! Mais aujourd'hui, on chante la louange de la démocratie, seul régime où le peuple peut se prononcer en

connaissance de cause sur son propre sort et sur les mesures concrètes qu'il veut voir appliquées, régime droit et juste et honnête. Est-ce moins innocent ?)

Mais il me semble qu'il y a moyen de se comporter avec un peu moins d'innocence et un peu plus de clairvoyance. Et ce grâce à mon commandement. Il me semble qu'il faut reconnaître que le mensonge de part et d'autre est sincère, et d'abord que sauf exception la plupart des hommes (et des femmes : voir ci-dessus) politiques sont sincères ; ce sont des gens énergiques et qui veulent bien faire et faire le bien. Mais le monde politique est celui des compromis, des imprévus et des blocages systémiques. Aussi il faut, me semble-t-il, écouter avec discernement pour mieux choisir celui (ou celle : oh la la ! j'ai l'impression d'être devenu Justin Trudeau, ou Justine Trudelle) celui/celle donc qui aura le pouvoir. (Faudrait-il écrire la pouvoir une fois sur deux ? J'hésite.)

Quoi faire donc ? Je propose qu'on ne tienne compte que d'une promesse faite, d'une seule, celle qui est la plus forte, celle à laquelle celui qui parle tient le plus. Si cette promesse me tient à cœur aussi, si cette promesse me semble être articulée comme il faut, si un je ne sais quoi me fait deviner qu'il y a là de la décision et de l'honnêteté et des moyens, je met mon X à côté du nom de X. Et puis, je focalise sur ce point dans les semaines et les mois qui suivent. Et sur ce seul point de façon à être plus rigoureux. Si la chose n'est pas mise en marche avec vigueur dans les semaines et mois qui suivent, tout est clair : le menteur obligatoire est un menteur jusqu'à la moelle des os, et il n'y a rien à faire

avec lui. Tout ce qui a été dit est faux, et je suis fixé pour de bon.

Ma méthode, qui, je le reconnais, a des défauts, a le mérite d'être claire et nette et précise (je m'entends parler comme mon cartésien de père) ; on ne se perd pas dans les détails : ma méthode fixe l'attention sur un symptôme politico-psychologique, un symptôme de base et facile à déceler. C'est le thermomètre : oui, tu fais de la fièvre ; non, tu ne fais pas de fièvre. Et surtout on ne devient pas cynique, et surtout on n'exige pas trop de pauvres gens qui font de la politique. Et il me semble que si nous tous électeurs, électrices et électricités (c'est la formule du *cheuffe* Duplessis) nous focalisons ainsi, le mot se donnera dans la classe politique et les contrats à venir seraient un point moins vains.

Et voilà, j'ai livré la marchandise. Je me sens comme un politicien honnête. Il me reste un dernier commandement à vous proposer demain. Comme les autres commandements, ceux de Moïse, il fait partie des commandements les plus importants, c'est celui qui se dit sans négation (au contraire, de « tu ne tueras pas »), c'est celui qui dit ce qu'il faut faire plutôt que ce qu'il ne faut pas faire (« tu aimeras ton père [et ta mère] » ; « tu adoreras un seul Dieu ».) Je sens que vous avez hâte, mais moi, j'ai autre chose à faire de ma vie : il fait beau ; les fruits *della colazione* sont là qui m'attendent ; le chien fou d'à côté jappe ; bientôt j'entendrai l'Angelus, et je vous enverrai ceci après avoir relu ce texte écrit trop vite et sans filtre. Aujourd'hui, l'aventure continue, mais elle commence à prendre un nouveau ton : il faut se préparer peu à peu

au *giro dell'Italia del Sud*, et ensuite du passage en Grèce et du nouveau *giro*. (Comment dit-on giro en grec ? Peut-être *kuklos*...) Premier moment : régler la question de la carte SIM chez TIM. Je me souhaite bonne chance : cette compagnie ment à ses clients comme un homme politique à ses ouailles.

Livraison cinquante-neuvième : les considérations politiques IV (22 mai).

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève.

La Bruyère, *Caractères*, De l'homme

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus.
Non pas de ces savants, dont le nom n'est qu'en *us*.
Il n'est rien de si commun qu'un nom à la latine.
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine.
Et pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler monsieur Caritidès.
Molière, *Les Fâcheux* III.3.641-646.

Je vous raconte d'abord quelques évènements insignifiants de la journée et je passe ensuite au dernier commandement politique que je veux exposer. Ne craignez rien pour la suite : j'ai déjà une série de considérations en tête sous la forme d'un nouveau thème : je quitterai la politique pour passer aux choses plus sérieuses.

Nous arrivons à la fin du mois, et nous avons à renouveler notre contrat avec la compagnie TIM pour assurer que nous aurons du service Internet durant la suite de notre séjour en Europe soit en Italie

continentale, puis en Grèce. Or c'est toujours, ou presque, un aria en Italie, et nous avons de mauvaises expériences dans ce domaine, comme vous les savez⁵⁵. Pour faire face au problème en regardant des êtres humains en face, nous avons donc pris l'autobus AST depuis la *Piazza Mediterraneo* pour *Scicli* où, par le passé, nous avons été bien servis par un monsieur efficace et une non moins efficace dame gère *le ricariche* dans le *bar/tabacchi* à côté. (Pourquoi fait-on des recharges Internet chez un vendeur de tabac et non chez le commerçant qui est responsable des contrats ? Ne me le demandez pas, je ne le sais pas. C'est un peu comme demander pourquoi on trouve de tout dans nos pharmacies (maquillages, chocolat, serviettes papier, DVD [mais oui, ça se vend encore] et services postaux) et aussi dans un coin caché, en arrière d'ordinaire et au fond du commerce, des médicaments.)

En tout cas, lorsque l'autobus est arrivé, la dame qui était là avant nous est entrée et a payé. Puis, Muriel est entrée pour demander : « *Scicli per due, andata et ritorno* ». Mais la dame qui avait déjà reçu son billet et qui était allée s'asseoir avait trop payé, 5 centimes pour être précis. Le chauffeur s'en est rendu compte sur le tard et m'a donné la pièce en me disant de la lui donner. Ce que j'ai fait. Bon, aujourd'hui, nous avons un chauffeur méticuleux, et non pas comme le passé un fraudeur qui refuse de donner le trop payé ou qui refuse de prendre la somme complète ou refuse tout simplement qu'on le paye.

Puis, après quelques minutes, nous voilà au soleil *sulla Piazza Italia* à *Scicli* avec près d'une heure à

55. Ça se trouve, entre autres, à la livraison 32^e.

perdre. Nous décidons de visiter les rues tortueuses de l'autre côté de *Scicli*, soit la partie qui grimpe littéralement le long de la paroi. Nous passons par des rues comme *via San Giuseppe*, *via Tasca*, *via Altobelle*, *via Buonarotti*, *via Raffaello*, et j'en passe. La moitié d'entre elles ne sont que des ruelles qui montent et serpentent et aboutissent au roc vieux comme le monde. Là, on trouve des maisons qui s'agrippent au mont et qui sont surveillés par le château au-dessus, dit *il Castellaccio*, soit le mauvais châtelet. Il y a même une ou deux maisons qui ne sont que des portes qui donnent sur une caverne creusée dans le roc ; cela est, ou cela a été, une demeure. Et je vous signale que *Scicli* est vieille de quelques millénaires et que, comme *Matera nella Basilicata*, elle a été le lieu de communautés de Troglodytes qui vivaient dans les cavernes trouant les murs des monts.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Troglodyte>

En tout cas, Muriel a pris des photos. Cette ville est une merveille, qui offre de temps en temps dans un autre bout de rue des maisons toute fines avec des sculptures et des terrasses à la ferronnerie fine et aux atlantes bien conservés. Quelle ville ! Et demain nous en faisons la tournée avec un guide. J'espère que la personne sera à la hauteur de sa tâche⁵⁶.

Bon, auprès cette promenade de reconnaissance, nous voilà de retour *alla Piazza Italia*, il est encore un peu trop tôt, le TIM n'ouvre que dans dix minutes (j'ai vérifié). Nous tenons à parler avec le responsable pour

56. Elle ne l'a pas été. *Peccato*.

nous assurer que *tutt'è a posto*. D'ailleurs, il nous avait dit de revenir qu'il vérifierait tout et que nous pourrions alors dormir sur nos deux oreilles, ou sur nos deux *telefonini*. À l'heure due, nous entrons et paf ! il est de mauvaise humeur, ça se voit tout de suite. « *Signore, un mese fa...* » et je lui rappelle ce qu'un mois avant il nous avait recommandé de faire. Mais il nous regarde et fait la *smorfia* bien connue, celle qui est acquise bien tôt en ce pays merveilleux, mais si souvent dysfonctionnel ; son système Internet ne fonctionne pas, et il ne peut pas nous aider. Bon, nous voulons rentrer dans l'autobus qui part dans une demi-heure ; les choses seront-elles corrigées à temps ? Nouvelle *smorfia* : il craint que ce sera la panne sèche jusqu'à cette après-midi. Mais nous nous entendons avec lui que mon cas du moins est simple : je peux payer ma recharge à côté, et je serai bon jusqu'à la fin juin et donc jusqu'en Grèce⁵⁷. Pour ce qui est de Muriel, il ne peut rien assurer, mais il suggère qu'on demande à la dame d'à côté lorsqu'elle examine son cas aussi.

Nous sortons et nous entrons dans ledit *bar/tabacchi*. L'aimable dame, qui parle trop vite, a un accent bien gras et porte un masque sanitaire (fouillez-moi, je ne sais pas pourquoi), nous demande ce que son confrère d'à côté a dit ; puis, elle fait quelques recherches (dans son commerce qui est à 3 mètres de l'autre, Internet fonctionne tout à fait bien). En tout cas, comme prévu, je peux payer, et je paie et *tutt'è a posto*⁵⁸. Pour ce qui est de Muriel, elle nous dit que d'après son expérience avec TIM, quand une recharge

57. Quelle innocence ! Je me trouve ridicule d'avoir cru cela.

58. Encore une fois, que je suis idiot.

est due, on reçoit un message qui l'annonce ; elle nous recommande donc de revenir quand ledit message apparaîtra (si ledit message apparaît, ai-je ajouté dans mon for interne). Quoi faire d'autre ? De toute façon, nous repasserons à *Scicli* dans deux jours pour notre *giro turistico*, et nous repasserons chez elle à ce moment ; de plus, il est probable que le problème du représentant de TIM sera réglé, qu'il aura de nouveau sa connexion (non mais, ce mot est lié, j'allais dire *connecté*, au verbe *connecter*, non ? mais alors pourquoi un *x* ?), qu'il sera de bonne humeur aussi efficace et aimable avec nous que la première fois.

Nous revoilà *sulla Piazza Italia*, et l'autobus est sur le point de partir. Nous allons faire *il giro* à travers la ville comme d'habitude, et ensuite direct à *Cava d'Aliga*. Mais en partant, arrive un monsieur qui marche difficilement. Le chauffeur, qui est déjà engagé dans le tournant, arrête son véhicule (et bloque le passage à ceux qui le suivent), ouvre la porte, jase un moment avec le monsieur qu'il connaît bien et lui fait signe de monter ; l'autre résiste d'abord, ce qui retarde tout, puis il s'exécute en multipliant les *grazie mille*. Et nous *tourniquoton*s, comme toujours, à travers la ville pour aboutir à la longue à l'autre extrémité de la *Piazza Italia (via Gramsci)*. Et le monsieur descend : on lui a sauvé, à lui et à sa jambe faible, quelques deux cents pas. « *Grazie mille ancora una volta. — Prego, prego.* » En quittant la *piazza*, nous suivons un énorme autobus touristique qui avait vidé sa charge d'étudiants à casquettes jaune citron et bleue ciel identiques), mais qui a de la difficulté à négocier les nombreux tournants et ronds-points serrés de la ville. Cela ralentit tout : autobus AST et véhicules qui le suivent ; je sens que la

pression artérielle monte dans les veines des chauffeurs de plusieurs véhicules. (Ça doit être infernal en été quand les touristes envahissent la ville. J'aime mieux ne pas trop y penser.) Nous arrivons à une *fermata* officielle dans *Scicli nuova*. Plusieurs personnes attendent et montent. Une jeune femme qui a un gros carrosse essaie de monter par la porte idoine à l'arrière. Mais la porte n'ouvre pas (d'ailleurs, pas une seule fois en six semaines ai-je vu quelqu'un l'utiliser). Le chauffeur arrête l'autobus, se lève, aide la jeune femme à entrer en négociant sa poussette trop grosse dans l'allée trop petite.

Nous voilà arrivés à *Cava d'Aliga* à l'arrêt devant *la farmacia*, où elle doit descendre avec nous. Même manœuvre, mais la jeune femme a oublié son gros sac sur le siège à côté d'elle ; je me précipite pour le prendre et le lui offrir ; or elle reprend son sac, entre de nouveau dans l'autobus et m'explique que non, elle continue, parce qu'elle ne fait que laisser son enfant avec *la nonna*, penchée, béate comme toutes les autres *nonne* de la terre, sur la tête de son *nipote* enfoui dans la poussette, laquelle *nonna* accompagnait *sua figlia*. Je descends à mon tour avec Muriel, alors que l'*autista* me dit : « Hého, vous allez descendre en haut quand je reviens de *Sampieri*, non ? » Il se souvient donc où il nous a pris il y a deux heures. Mais je lui explique que *siamo in gamba* et que nous grimperons les quelques étages pour arriver plus tôt. *Smorfia* d'étonnement, signe de mains, *ciao, ciao*, et il part.

Nous sommes à la maison, nous mangeons un peu, et Muriel travaille. Nous recevons des messages de Bernard et Monique qui s'attristent avec nous de la

mort d'*Elisabetta*. Je m'explique, je l'espère sans *mecspliquer* : ce n'est vraiment pas le moment.

Il y a deux ans, nous avons vécu pendant un mois dans un appartement que nous louait une dame, professeure d'université à Bologne ; l'ancienne maison de sa mère avait été transformé pour créer un appartement neuf, très beau et très fonctionnel. Nous y avons passé, entre autres, une après-midi fort agréable à les recevoir, elle, *Elisabetta*, et son charmant époux *Fabio*, lui aussi professeur d'université, mais à Venise qu'il pratiquait au moyen du service ferroviaire. Ils ne devaient que passer vite fait pour dire bonjour, mais l'amabilité des trois dames aidant et l'*Amarone* acheté quelques jours avant dans la région de *San Ambrogio* ainsi que quelques bouteilles de *Vernaccia* achetées à *San Gimignano* complétant la tâche, cela avait duré bien plus longtemps. Nous avons parlé de nos familles et de nos parents, et de Tokay, vin blanc de la région natale de *Fabio*, et en en parlant *Fabio* avait râlé contre la *Lega* qu'il détestait de toutes les manières possibles, et je m'étais moqué de lui, et nous avons ri de tout et de rien, et nous avons passé un bien bon moment.

À ce moment, *Elisabetta* nous avait dit que si jamais nous nous rendions à *Lecce*, ce qu'elle nous recommandait avec énergie, elle pourrait nous mettre en contact avec son frère qui y vivait et même, si je me souviens bien, qui y avait des appartements à louer. Or nous serons à *Lecce* pendant 3 ou 4 nuits avant de partir pour la Grèce. Il y a quelques semaines, Muriel avait donc écrit à *Elisabetta* pour lui dire bonjour et lui rappelé sa suggestion. Silence radio. Hum ! Étrange... Et puis, il y a quelques jours, nous avons reçu un message de *Fabio* qui nous annonçait sa mort,

entourée qu'elle était, ajoutait-il, de ses filles et des petits-enfants, et évidemment accompagnée par lui aussi. Ouf ! J'ai contacté Bernard et Monique qui répondaient tour à tour hier après-midi. Voilà : la vraie vie et donc la mort, mais comme il faudrait que ce soit chaque fois, la mort humaine et presque tendre. Ce n'est pas toujours le cas.

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1168595/appele-aide-gilles-kegle-fondation-funerailles>

Puis, je suis sorti faire une rapide *passeggiata* pour me changer les idées et fêter la vie. Il y avait quelques gens qui se promenaient comme moi, un pêcheur avec trois cannes (il y a des ambitieux même dans ce domaine si *adagio*), il y avait du soleil plein le ciel tout à fait bleu, le vent était assez fort (mais ne dit-on pas « *a Cava d'Aliga, c'è troppo vento* »). Et puis, j'ai pu résoudre un mystère. Sur la sable saharien ultra fin, on trouve toutes sortes de traces : pied nues, marques de pneus de moto, dessous d'espadrilles, trous de cannes, mais aussi traces de roues avec des marques de pas de chevaux. Mais qu'est-ce qui peut bien produire cela ? Je n'ai jamais vu ce qui pouvait en être la cause. Jusqu'à hier. Et voilà, vous saurez tout maintenant.





Et suite à cette clownerie, il est temps de parler de politique. Et le dernier commandement que je vous propose pourrait se dire comme suit.

Vie en elle-même tu aimeras / la politique ensuite seulement.

Pour commencer, je rappelle une anecdote de Diogène le cynique. (Son nom veut dire « le chien » : Diogène vivait sa vie d'humain en suivant le moins possible les conventions et les opinions de ses concitoyens parce qu'il savait que ces choses étaient mal fondées, ou tout à fait erronées, et qu'il ne voulait faire aucune concession à l'erreur humaine ; il vivait une vie de chien pour être tout à fait humain. Aussi Platon l'appelait *Socratês mainoménos*, soit Socrate devenu fou.

Or un jour, dit-on, Alexandre le Grand, plus grand encore parce qu'il était assis sur son magnifique cheval Bucéphal, a visité Diogène à Athènes alors qu'il

était étendu dans le baril qui lui servait de maison (Diogène était une sorte de Troglodyte). Le puissant Alexandre, qui savait reconnaître la grandeur chez les autres et qui avait les moyens de sa reconnaissance, a dit à Diogène : « Si je n'étais pas Alexandre, j'eusse voulu être Diogène. Demande-moi ce que tu veux ; je te le donnerai. » Et Diogène lui a demandé... de se déplacer un peu à droite parce que son ombre lui cachait le soleil.

L'anecdote est délicieux : parce que Diogène a été plutôt respectueux d'Alexandre, ce qui était rare chez lui qui avait plutôt tendance à japper comme un chien. Comme il arrivait qu'Alexandre pouvait bel et bien lui offrir quelque chose auquel il tenait, il le lui a dit, et Alexandre a pu exercer son pouvoir pour donner à Diogène la seule chose qui lui manquait, soit la lumière du Soleil. Ce faisant, soit dit en passant, Diogène indiquait à Alexandre, celui qui est, du moins selon Montaigne (et qui est plus sage que Montaigne, du moins en langue française), Alexandre qui est le modèle même de l'homme politique, qu'il y avait une sorte de compétition entre eux, et qu'Alexandre lui faisait de l'ombre et que la meilleure chose qu'il pouvait faire était de reconnaître comme il le faisait d'ailleurs que la vie politique toute grande qu'elle était avait une rivale, la vie philosophique. Et de plus, suggérait-il, l'ombre du politique cachait la lumière naturelle qui est le bien le plus grand.

Et il faut bien comprendre que si les hommes et femmes politiques se croient grands, c'est d'abord parce que nous les croyons grands. Nous croyons, et cela est un peu vrai, que la vie dépend de la guerre et de la paix, de la pauvreté et de la richesse, et du bien et

du mal que les humains se font entre eux sur la place publique. Et la politique est le domaine englobant qui gère ces choses. Mais la vraie vie, la vie dans sa densité, se vit en-dessous et au-dessus de la vie politique. Car qu'il y ait guerre ou paix, qu'il y a richesse ou pauvreté, qu'il y ait institutions justes et efficaces ou tout le contraire, nous vivons ailleurs, quand nous vivons en vérité.

Et d'abord si la politique peut tant et si les hommes et femmes politique se démènent tant, c'est parce que leur vie n'a de sens qu'en autant qu'ils se mettent au service de la vraie vie. Si on parlait comme il faut, on dirait que les grands de ce monde sont nous serviteurs, voire nos esclaves (mais cela n'est pas gentil, donc je ne le dirai pas). La vraie vie, on n'appelait cela le bien commun autrefois, mais appelons cela le bien général, ça fera pareil. (Ou presque [mais je n'ai pas le temps de vous expliquer qu'il y a non seulement ce qui est en-dessous de la politique, mais aussi ce qui est au-dessus ; Aristote en parle à la fin de l'*Éthique*, juste avant d'abord son traité de politique].)

Et je me rappelle que mon ami Philippe m'a dit, à quelques jours de sa mort, alors qu'il savait que le cancer qui le rongait et le faisait souffrir le pousserai sous peu dans ses derniers retranchements, que le jour d'avant avait été un des plus beaux de sa vie, beau parce qu'il avait été traité avec humanité et tendresse par les infirmiers et infirmières, parce que ceux qu'il aimait étaient là et qu'il pouvait leur parler des vraies affaires, comme on dit, et, j'ose espérer, parce que comptait dans cette évaluation de fin de vie le fait que ses amis étaient là, et surtout les autres, je le

reconnais, qui en faisaient bien plus que moi, qui passais de temps en temps pour jaser de tout et de rien et me rappeler le passé et lui poser des questions indiscretes sur lui et ses impressions et ses craintes et ses espoirs. En tout cas, l'important est de saisir que ce n'était pas la vie politique et ce qu'elle gère qui faisait que la journée avait été belle pour Philippe qui parce qu'il mourait avait au moins une chose à dire, soit la vérité.

J'ajoute un dernier mot. On ne cesse de rire ici et ailleurs de monsieur Trump. Et je veux bien. Mais je suis saisi par le fait qu'on se moque de lui en suggérant que les autres clowns, qui se prennent pour Alexandre le grand, qui, Macron, Merkel ou Trudeau, prétendent eux être plus importants, plus droits, et avoir plus de sérieux, de meilleurs cheveux et de plus belles chaussettes, que les autres clowns donc sont d'une autre race. La seule chose que je vois moi, c'est qu'ils ont moins de pouvoir. (Je sais que je viens de me faire tout plein d'ennemis et d'en avoir scandaliser autant. Tant pis. Ou plutôt tant mieux, si en jouant mon rôle de Diogène, je peux faire entendre le quatrième commandement.)

Et le type d'homme politique que j'aime le plus est incarné par le président de la république italienne, *Sergio Mattarella* : c'est un homme politique dont la fonction est de ne jamais faire de politique et de nier l'importance de la politique tous les jours en parlant des choses importantes de la vie : les professeurs qui enseignent, les policiers et les pompiers qui risquent leur vie pour leur concitoyens, le riche passé de son pays qui est le fondement du bonheur présent et avenir.

Et pour finir, voici une vidéo qui me fait penser à la politique et aux hommes politiques, Alexandre, Trump et autres Justin. Seuls les Japonais ont trouvé des images adéquates.

<https://www.youtube.com/watch?v=nN7v-aXEahY>

Livraison soixantième : les considérations religieuses I (23 mai).

Le public ne retient que ce qui le touche ! Et ne le touche que ce qu'il ressent ! Pas ce qu'il comprend ! Jamais ! JAMAIS ! Le public se fout de comprendre. Et se foutra de plus en plus ! Tout ce qu'il veut, le public, c'est pleurer ! C'est ce qu'il a toujours voulu, mais aujourd'hui absolument. Se rouler dans l'émotion. S'en mettre des kilos partout. Vous arrachez une larme au lecteur ? Voilà cinquante mille ventes assurées.

Philip Muray, *On ferme*.

Ouais. J'ai relu quelques pages écrites dernièrement, et j'ai trouvé cela plutôt ordinaire. J'ai le goût de lâcher, ou j'ai moins le goût d'écrire. Mais je me dis qu'il faut que ma devise soit celle de Samuel Beckett, soit *Fail better*. Ce qu'on peut traduire par « Échouer mieux », mais comment traduire un mot qui laisse entendre le mot *fall* (tomber, choir) tout en disant *fail* (rater). Pour ma part, j'aurais traduit *Faillir mieux*, ou *Choir mieux*. Mais bon... La citation complète est du pur Beckett. « *Ever tried. Ever failed. No matter. Try again. Fail again. Fail better.* » Six vers de trois syllabes qui tentent de dire toute la vie. Qu'on tente de faire mieux. Je suis persuadé qu'on ratera, et qu'on ratera moins bien.

Les gens qui le citent y voient la devise optimiste du gagnant clairvoyant, têtu et énergique. Ce qui est un détournement de sens : l'anthropologie de Beckett est

tout sauf optimiste et énergique, et pour la clairvoyance, on repassera. Mais bon... le détournement de sens fait partie de la vie... Ça s'appelle, entre autres, l'appropriation culturelle. Donc choyons mieux.

Et je le tenterai en quittant le monde des commandements politiques, où je me disais à chaque moment « Non, mais qu'est-ce que tu es en train de faire » pour entrer dans la lecture évangélique : ça ne peut guère aller mieux, car la matière est plus problématique. Mais c'est quelque chose que je pratique depuis longtemps, et je voudrais tenter de le faire de façon plus soutenu, soit *en choyant mieux*. Il ne s'agit pas de faire de la théologie, mais de tenter de comprendre ces textes ignorés de certains, méprisés de beaucoup, révéérés par bien d'autres, mais de les comprendre pour ainsi dire humainement, comme s'ils étaient des récits tout simples. Et je commence par la fin, soit le dernier chapitre du quatrième évangile, celui de Jean. (C'est quelque chose que j'ai déjà tenté et que je reprends parce que je veux que cette fois soit la bonne. Décidément : *Fail better.*)

Et d'abord il est clair que le vingt-et-unième chapitre de l'évangile de Jean est un ajout. La fin du chapitre vingt est sans aucun doute la fin d'un récit qui finissait en beauté. « Et donc Jésus a produit d'autres signes devant ses disciples qui ne sont pas écrits dans ce livre, mais ceux-ci ont été écrits afin que vous croyez que Jésus est le fils de Dieu, et que croyant en lui vous ayez la vie de par son nom. »

Puis, on tourne la page en se disant qu'on passera à autre chose, à un autre auteur, à un autre texte... Mais non : l'auteur (Jean ou un secrétaire)

recommence avec un « après cela » tout à fait étonnant. Et à la fin du chapitre, cette fois le dernier pour de vrai, il écrit un autre envoi, qui reprend, moins bien le premier du fait sans doute de répéter. (*Try but not better. Fail worse.*) Il faut donc que ce qui est ajouté ait une certaine importance. Et on y parle de mes deux disciples préférés, Pierre, le lourdaud gaffeur bruyant et sincère, et Jean, l'aimé fin et discret.

Les apôtres sont en train de pêcher : pour plusieurs d'entre eux, c'est quand même leur profession, celle d'avant l'apostolat, celle d'avant la profession de foi. Après une nuit frustrante où ils n'attrapent rien (faillir, faillir et faillir encore), un passant leur demande à manger et leur dit de pêcher de l'autre côté, et ils attrapent du poisson comme ce n'est pas possible. (*Fail better.*) Cela leur était déjà arrivé, et Jean, celui qui le Christ aimait (*êgapa*), dit à Simon : « Bin voyons : c'est Jésus. » Et Pierre, tout nu parce qu'il travaillait et que c'était la nuit et pas le matin, remet un vêtement et se lance à l'eau, alors que les autres, sensés eux, ramènent la prise à terre, ce qui prend du temps. (Lors de cet échange, les deux bonhommes, Pierre et Jean, sont épinglés, comme ils l'ont été plusieurs fois avant dans le texte.)

Le Christ les reçoit tous, leur a fait à manger (il n'avait donc pas besoin de manger lui-même et venait de mettre à l'épreuve leur foi en sa parole). Et puis, on fait le décompte de la prise, et on en arrive au chiffre triangulaire 153. (Je vous expliquerai une autre fois ⁵⁹.) Tout le monde est sur son quant à soi, même Jésus qui joue le maître des cérémonies.

59. J'y touche dans la livraison 63^e.

Et soudain, le récit devient une occasion de faire une analyse de l'amour. Qu'y a-t-il de plus important que l'amour ? Mais comme cette chose est difficile à dire. Les Grecs avaient en gros trois mots : *érôs*, *philia* et *agapê*. Mais le Nouveau Testament, pourtant écrit en grec, n'emploie pas le mot *érôs*. On en parle sans aucun doute, mais c'est pour condamner l'amour ainsi nommé et refuser de le nommer, comme le prouve *I Corinthiens 7.2*.

Quand il s'agit de l'*agapê* et de *philia*, c'est une autre histoire. D'abord, *philia* apparaît 20 fois. La *philia* est l'amour qu'on peut avoir pour quelque chose (l'argent, la sagesse ou l'exercice, mettons), un amour qu'on peut partager avec quelqu'un d'autre, un ami en somme (et donc un *philos*) ; c'est l'amour ordinaire, sensé, naturel, humain, quotidien. Pour ce qui est d'*agapê*, il a environ 300 apparitions. Ainsi quand le Christ définit l'amour, il s'agit de pouvoir mourir pour ceux qu'on aime (*Jean 13.35*.) Plus grave encore sans doute, l'amour à la manière du Christ exige qu'on aime même ses ennemis (*Matthieu 5.43-47*). Vous reconnaîtrez que c'est de l'Amour, avec un grand A. C'est l'amour qu'on appelle parfois la charité, soit un amour propre aux chrétiens.

Le texte tel que traduit d'ordinaire permet-il de mieux saisir la hiérarchie entre les deux amours ? Les limites de la langue française rendent cette examen difficile : on traduit *philia* et *agapê* par le même mot français *amour*. Mais ici le problème de traduction est au cœur du récit, à la fois humain et terrible.

15 Quand ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre :
« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu [*agapais*] plus que

ceux-ci ? » Il lui répond : « Oui, Seigneur ! Toi, tu le sais : je t'aime [*philô*]. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. »

16 Il lui dit ensuite une deuxième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu [*agapais*] ? » Il lui répond : « Oui, Seigneur ! Toi, tu le sais : je t'aime [*philô*]. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. »

17 Il lui dit une troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu [*philéis*] ? » Pierre fut peiné parce que, la troisième fois, Jésus lui disait : « M'aimes-tu [*philéis*] ? » Il lui dit : « Seigneur, toi, tu sais tout : toi, tu connais que je t'aime [*philô*]. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. »

Que se passe-t-il au juste ? Il y a trois réponses à trois questions différentes. La première question emploie le verbe *agapain*, et compare Pierre aux autres dont il est le chef : Pierre, humble et sans doute assez gêné, n'ose pas dire qu'il a de l'*agapè* (il sait que ce mot est spécial, que c'est de l'amour qui mène à la mort et que le Christ est mort par amour, par cet amour ; il sait aussi qu'il n'a pas pu aimer comme le Christ demande qu'on le fasse), et il ose encore moins dire qu'il en a plus que les autres : il sait qu'il n'a pas été capable de donner sa vie pour le Christ, ni de la risquer comme Jean au pied de la croix. Par contre, il peut prétendre qu'il a de la *philia*. Il dit à son ami Jésus : « Voyons, tu le sais ; on est *chums*, je t'aime bien (le mot *bien* veut dire " moins que je ne devrais "). » L'autre mot qu'il emploie est le verbe *voir* au passé : on sait parce qu'on a vu ; or Jésus a vu, donc il sait.

La deuxième question est plus dure : Jésus demande si Pierre l'aimait comme un disciple ordinaire, et pas plus que les autres, lui qui devrait être leur chef, le chef de file, et non le gars qui se cache à l'arrière.

Pierre a été si lâche qu'on peut revenir sur la question, tout en reconnaissant qu'il n'est plus à la hauteur de sa tâche de chef des disciples. Sans doute ému, parce qu'il se souvient de sa lâcheté, lui l'énergique, le baveux, l'irrépressible, Pierre répond encore une fois qu'il a de la *philia*, et fait appel à la même expérience qu'ils partagent. Il garde le silence, un silence douloureux, sur l'abaissement qu'il vient de subir, et qu'il vient de subir devant plusieurs autres qui connaissent toute l'histoire.

La troisième question est un coup de lance dans le cœur. Prenant pour acquis, que Pierre, chef rétrogradé, n'a pas atteint le niveau de l'*agapê*, minimum requis pour être un disciple, Jésus met en question même sa *philia*, celle dans laquelle Pierre se croyait quand même en sécurité. Cette fois, la douleur ne sera pas silencieuse (et Jean la souligne) : Pierre se reconnaît être un détail de l'immensité de ce que Jésus sait, lui qui sait tout, mais il espère qu'il reconnaît encore la *philia* qui l'habite.

L'humiliation de Pierre est complète.

Il faut ajouter ceci : puisque l'humilité est une bonne chose (Augustin, *Lettres* 118.22), cette humiliation menait vers une bonne chose, annoncée dans le verset suivant : Pierre donnera sa vie pour le Christ et sera à la hauteur de la tâche.

J'aime bien aussi ce qui se passe après. Le Christ a annoncé à Pierre qu'il va souffrir et qu'il va mourir sous peu. Cela ne semble pas trop l'affecter comme tel ; je crois même qu'il y ressent une sorte de délivrance et qu'il est heureux. Mais il veut savoir ce qui en est de l'autre, de Jean, de celui que Jésus aimait de la meilleure des façons. On sent qu'il sent qu'il y a

quelque chose de spécial qui se passe entre les deux, quelque chose qui lui échappe ; je ne prétends pas qu'il est jaloux (la jalousie n'est pas le fait de Pierre tel que je le comprends) ; mais il est incapable de ne pas parler quand il a une question ou une opinion. Je le comprends assez bien : je souffre de la même maladie. Et le Christ lui dit en somme : « Mêle-toi de tes affaires. » Et évidemment, c'est dit avec plus d'élégance et de mystère. « Si je veux qu'il reste jusqu'à ce que je vienne, qu'est-ce que cela ta fait ? Toi, suis-moi. » Mais justement Jean, à cause du mystère de la parole de celui qui l'aime (*agapai*) est obligé d'expliquer (c'est sans doute après la mort de Pierre et avant sa propre mort), que le Christ n'a pas dit qu'il reviendrait avant la mort du disciple qu'il aimait. Jean doit reconforter les chrétiens qui seront bouleversés quand le dernier témoin direct du Christ sera mort.

Et voilà un premier exemple de mes lectures théologiques, qui ne sont pas théologiques : j'ai l'intention de lire quelques pages des évangiles, mais en le faisant tout bêtement en tenant compte de leur drame humain. J'ai une raison que j'expliquerai la prochaine fois. Vous êtes avertis : on ne parle plus de politique, on parle d'un livre qui a transformé la politique occidentale, sans doute pour de bon, n'en déplaise à certains.

Mais qu'est-ce qui est arrivé hier ? De nouvelles aventures ? Oui et non. Je vous signale les choses qui sont sortis du menu ordinaire.

Après *la colazione* et l'envoi de la livraison du jour, Muriel travaillait un peu et je lisais, quand elle a reçu un message de TIM : sa *ricarica* était due. Je note

que j'ai reçu deux autres messages de la même compagnie, me disant que ma *ricarica* était due. (Bin voyons donc : hier, j'ai reçu un message qui me remerciait d'avoir renouvelé mon abonnement.) *Siamo in Italia* : il faut consulter le responsable aimable ; espérons que sa connexion Internet est rétablie. Nous avons juste le temps de nous préparer et attraper l'autobus de 10h30 pour *Scicli*. Et nous voilà dehors, et voilà que la connexion de Muriel lâche et que la mienne tient bon. Mystère et boule de gomme. J'ai bien hâte d'entendre ce qu'on nous dira.

L'autobus passe devant *la farmacia* où on est enfin en train de réparer l'immense nid de poule qui fait dévier la circulation depuis une semaine ; les choses se font *lento lento*, mais les choses se font. Même si les étudiants sont déjà en classe, nous nous rendons à *Scicli* par le circuit lent qui nous mène d'abord à *Donnalucata*. (Le système de l'AST prouve encore une fois qu'il est incompréhensible, ou du moins que je ne le comprends pas.) Il y a tout plein de petits vieux qui se rendent on ne sait où ; nous le saurons bientôt quand nous arriverons à *Scicli*. Or bel et bien arrivés à *Scicli*, les petits vieux descendent à la *piazza Italia* où les attendent tout plein d'autres petits vieux (nous ne sommes pas des petits vieux, nous, non, monsieur ; nous sommes sérieux, nous).

https://www.tripadvisor.fr/LocationPhotoDirectLink-g676126-d3463476-i108268554-Scicli-Scicli_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Nous, nous nous rendons chez le marchand de connexions Internet. Je lui montre d'abord mes

messages. Il m'explique en riant que l'ordre est *sbagliato, ma tutt'è a posto*. En somme, il y a bel et bien erreur, mais il n'y a pas de problème : ma recharge est valide jusqu'à la presque fin de juin⁶⁰.

Le cas de Mu est un peu différent : on ne rit plus. Tel qu'on nous l'avait dit à *Palermo*, elle doit maintenant payer la somme finale de quinze euros aujourd'hui. Puis, il lui faudra payer un autre quinze euros pour avoir la dernière semaine en Grèce. Nous nous exécutons dans le *bar/tabacchi* à côté ; Muriel éteint son *telefonino* et le rallume et... *Vabbe'...* ça fonctionne. Nous retournons parler avec le préposé, nous répétons ses instructions, il nous confirme ce qu'il vient de nous dire (*smorfia* : « Non, mais qu'ils sont casse-pieds, ces deux-là » ; « *Grazie mille, signore ; buona giornata* » ; sourires de tous côtés). Prudents comme les serpents de l'évangile, nous vérifions au bar *della via Gramsci* pour être sûrs des heures de départs pour *Cava d'Aliga*. Tout va bien, nous avons plus d'une heure avant le prochain départ ; nous nous promenons ; Muriel me fait entrer dans un commerce de vêtements pour homme. Oh la la ! Quels beaux souliers. Je résiste sur le coup. Mais alors que je remonte la rue vers le petit restau populaire que nous visons, je me dis : « Je reviens demain, si l'envie ne passe pas, et j'achète. » (L'envie n'a pas passé : il faudra trouver de la place *nei bagagli*.)

Nous mangeons au *Mangia ca si passa*. Si mon sicilien n'est pas trop mauvais, cela se traduirait par « Mange ce que (*cosa che* est devenu *ca*) ce que tu veux (*si passa* est un abréviation pour *si passa nella testa*).

60. Comme tout ceci est faux et je me sens ridicule d'y avoir cru.

En tout cas, c'est le restau familial du coin ; on prépare une dizaine de plats tous les jours ; les gens entrent, jasant, choisissent ce qu'ils veulent (*si passa*), achètent et partent manger (*mangia*) dehors ou chez eux. Il y a quand même trois ou quatre petites tables, et nous installons (*Possiamo ? — Prego. — Si ? — Prego, prego. — Grazie mille.* » Et surtout ma *lasagna* est bonne, et les *patatine e pollo* de Mu itou. Voilà : un de nos objectifs en préparant ce voyage était de pratiquer les restos et commerces des gens ordinaires. Quand j'aurai acheté mes souliers italiens (tiens, pourquoi pas deux paires ?), nous aurons à peu près atteint ce but : on a les buts qui sont à son niveau. Et puis, nous sortons retrouver la *Piazza Italia* pour attendre notre bus qui ne devrait pas tarder parce qu'il commence son trajet là.

Sauf que sur la place, les autocars pour touristes s'accumulent et bloquent la rue. Je le répète, ce sera infernal dans quelques semaines quand ce sera la haute saison. Ouf ! Nous nous assoyons à l'ombre et nous remarquons que tout plein de gens se promènent avec des branches de rosiers dans les mains. En achetant *cantalupo e melon* chez un monsieur qui vend *frutta e verdura* sur le coin, je lui demande ce qui se passe. *Smorfia*, hésitation, re-*smorfia* : « *Non lo so.* » En revenant à notre banc, j'arrête une dame et lui demande ce qui en est : j'apprends que c'est la fête de Santa Rita, qui est bien populaire dans ce coin.

Qui est sainte Rita ? Voyons donc : il faut que je vous explique tout. Je me souviens d'une église en plein Nice que j'avais bien aimé et qui était consacré à sainte Rita, et puis les saints qui sont des spécialistes de la paix... moi, j'adhère.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Rita_de_Cascia

En tout cas, fort de mon information, je retourne auprès du vendeur pour lui dire ce que j'ai découvert. Je n'allais quand même pas laisser passer une occasion où je pouvais montrer que j'en savais plus qu'un gars de *Scicli*. Je suis heureux. Il n'y a pas de petit plaisir : ça fait plusieurs fois que je vous le dis.

Malgré l'achalandage fou, voici que notre autobus arrive et se faufile, et nous nous montons à bord, et c'est le retour à la maison. Je lis une quarantaine de pages de *Ferrante*. Les mêmes impressions s'accumulent en moi. Je ne sais pas quoi faire de cette auteur(e). En tout cas, je ne peux pas chausser mes pantoufles de lecteur sûr de lui. Ce n'est pas l'irritation, ni la satisfaction ; mettons une sorte de malaise. Je ne sais pas quoi penser pendant que je lis, ni même si je devrais essayer d'y comprendre quoi que ce soit. Mais l'histoire elle-même est prenante. Bon, j'ai aimé *Les Portes de Québec* de Charland ; j'ai plusieurs romans d'Anne Rice, même si je trouvais cela redondant à la longue ; je n'aime pas Dosto, alors que tout le monde me dit que c'est bon (j'ai lu les grands romans et même dans deux traductions, la seconde fois avec un peu plus de plaisir). On verra bien ; je tirerai mes conclusions plus tard, si conclusions il y aura.

Puis, vers la fin de l'après-midi, la journée est trop belle, et je sors en entraînant Muriel. Nous faisons une promenade pré-prandiale, mais dans *Cava d'Aliga* et non sur la plage. Nous examinons de l'extérieur certaines rues que Muriel n'a pas vues : *via Afrodite*, *via Matilde Serrao*, *via Maria Montessori*, *via Madama*

Curie, via Giovanna D'Arco, via Cassandra, via Salome, qui sont toutes liées les unes aux autres. Mettons que c'était notre promenade féministe. À cette occasion nous rencontrons (je traduis : il sort de chez lui, et Muriel l'aborde) *Angelo Vaccaro*. Angelo le Cow-boy n'est pas digne de son nom : il fait des travaux de mortier (*lavorazione artigianale del mortaio*). En somme, c'est un maçon plus ou moins à la retraite, il nous montre quelques-unes de ses pièces de mortier, qu'il vend comme objets de décoration, et nous voyons qu'il travaille fort sur son jardin pour l'embellir. Muriel est toute heureuse. Si je veux fréquenter les restos ordinaires et m'acheter des souliers, elle aime parler avec tout un chacun. Je suis sûr qu'elle aura trouvé le moyen de voler une photo de l'aimable monsieur. Ayez l'œil ouvert lors de sa prochaine livraison.

Et voilà : c'est l'aube. *Signorina Meteo* annonce une autre journée ensoleillée et chaude. Nous partons tôt pour *Scicli* faire une visite guidée des monuments principaux de la ville. Je voudrais finir *alla chiesa San Matteo* qui domine tout, mais qu'on atteint par une longue montée : je fais mieux de me coucher pour faire un petit somme en prévision des efforts à venir.

<http://www.cosmoibleo.com/fr/monumenti/scicli-eglise-de-san-matteo/>

Livraison soixante-et-unième : les considérations religieuses ajournées (24 mai).

Il faut toujours parler comme si l'on devait être entendu, écrire comme si l'on devait être lu, et penser comme si l'on devait être médité.

Hugo, Préface aux *Odes et Balades*

Ouais, ce conseil vaut sans doute pour Hugo. Dans mon cas, même si je jase beaucoup, même si j'écris beaucoup plus que je n'avais prévu et que je suis surpris par mon assiduité, même si je pense de mon mieux, je ne tiens pas à être entendu, je suis toujours un peu surpris, mais heureux, quand de temps en temps quelqu'un m'indique qu'il a lu une de ces pages, et je me dis que les pensées que j'ai et que je développe tant bien que mal sont souvent ordinaires, ordinaires comme l'ordinaire de la vie que Mu et moi menons, vaines comme elles et à peine dignes d'être reprises par un autre. Enfin... C'est ce que je me dis ce matin en commençant ce qui est presque devenu un rituel à faire aussi bien que possible, comme tous les rituels.

Mais justement, je dois commencer en complétant certaines choses oubliées hier. Mon ami Norman m'a envoyé un lien à une video sur YouTube qui montre que Fabrice Luchini et moi avons des avis assez semblables sur les hommes politiques. Ce qui veut dire, me semble-t-il, que Norman me lit. Ma vanité est satisfaite pour le moment. En tout cas, voici ce clown superbe qui est à Cannes pour défendre (un peu) son nouveau film : il est interviewé par Léa Salamé, et il est comme toujours charmant et verbomoteur et drôle et surprenant et plutôt profond.

<https://www.youtube.com/watch?v=aIRHRQXONAg>

Je commence à croire que cette jeune femme a le *kick* sur lui (expression de Muriel) : elle le regarde avec des yeux presque amoureux, des yeux de biche (autre expression que je prends à Muriel), et elle a raison de l'aimer me semble-t-il, entre autres, parce qu'il finit leur rencontre en beauté en lui disant qu'il a appris quelque chose d'elle, quelque chose qu'il n'avait pas du tout compris alors qu'il a créé le personnage de son dernier film, et qu'il comprend enfin que les hommes sont dépassés par les femmes. Ce qui ne peut que plaire à Léa. Mais est-il tout à fait sincère, ce vieux séducteur ?

Et pour faire bonne mesure, voici quelqu'un (il s'appelle Gerra) qui imite Luchini et qui se moque ainsi des hommes politiques. C'est une sorte de mise en abyme. Gerra, voilà un comique français qui a vraiment beaucoup de talent. Son imitation de Céline Dion, oui, il imite notre Céline, est terrible.

<https://www.youtube.com/watch?v=Tu04trYsoFs>

En tout cas, le sketch de Gerra montre qu'il y a moyen de penser que les hommes politiques, en tout cas ceux de la taille de monsieur Hollande, sont vraiment peu de choses. N'est pas Alexandre le Grand qui veut. Donc Gerra, Luchini et Allard, même combat. Et d'abord merci, Norman.

J'ai aussi oublié de vous apprendre qu'en revenant de *Scicli* avant-hier, triomphant du fait d'avoir réglé nos problèmes avec la compagnie TIM, nous avons vu une scène drôle, pathétique et un peu folle. Quand on arrive à *Cava d'Aliga* par la *strada regionale*,

il y a à environ deux kilomètres de l'entrée du village, un *supermercato Crai*, là où nous avons fait le plein quelques fois. Eh bien, en arrivant là, le chauffeur a dû ralentir tout à coup parce qu'il y avait sur la route un monsieur qui faisait son petit bonhomme de chemin dans un fauteuil roulant électrique. Plus pathétique que cela tu meurs... Il ne manquait qu'un fanion de son équipe de *calcio* préférée, flottant au vent (*c'e sempre vento a Cava d'Aliga*). Les autos qui précédaient l'avaient dépassé rapidement sur la gauche comme si c'était un véhicule normal, mais notre *autista* a dû presque arrêter le véhicule énorme parce que quelques autos arrivaient dans l'autre sens et qu'il ne pouvait pas en faire autant que les autos qui le précédaient. Après quelques secondes et en montant la côte qui ralentissait le pauvre quasi-fou en quasi-auto, nous l'avons dépassé. Je ne sais pas si Muriel a pu prendre une photo. *Siamo in Italia*.

Et je signale pour finir cette reprise d'avant-hier que Muriel a réussi un exploit qu'elle vise depuis que nous sommes arrivés. Quand nous achetons des billets de train par un agent de voyage ou même au guichet officiel, on prend toujours une *cut* (expression de Muriel encore et toujours). C'est peu de chose, mais c'est quand même un supplément. Et elle s'est jurée qu'elle achèterait un jour des billets sur Internet de façon à ne pas payer ce bakchich autrement inévitable. Et avant-hier cela a marché, et nous avons nos copies de billets en bonne et due forme sur son *telefonino*. *Certo, siamo in Italia, ma le cosa vanno a posto*.

Et, maintenant pour en arriver à hier, à la fin de la journée, j'ai pu communiqué avec un BnB à *Reggio di*

Calabria. Nous y serons *della sera del 31 maggio al mattino del 3 giugno*, quand nous partirons pour *Crotone*. Et cela a fonctionné tout à fait : j'ai téléphoné ; on était occupé et ne pouvait pas répondre sur le coup ; on a promis de rappeler ; cela s'est fait quelques minutes plus tard ; nous avons réglé *la prenotazione* en deux temps trois mesures ; tel qu'entendu, j'ai envoyé par courriel les infos pour que tout soit clair et même écrit, et nous avons tout de suite reçu une réponse qui confirmait le tout. Ce qui prouve, une seconde fois, que les choses marchent souvent comme elles le doivent en Sicile et en Italie. Voir la phrase à la fin du paragraphe précédent.

Mais pas toujours, car... *siamo in Italia*. Hier matin donc, nous partions pour *Scicli* et pour respecter notre rendez-vous avec un guide touristique avec qui nous ferions le *giro* complet du vieux *Scicli*. Et je me suis rendu compte que la connexion Internet de mon *telefonino* avait lâché. (Air connu.) Celui de Muriel tenait bon. Mais voilà : nous profiterons, me suis-je dit, de notre passage à *Scicli* pour rencontrer notre agent si sympathique. Ça ne peut être qu'une erreur passagère : il m'a confirmé hier que pour moi, *tutt'è a posto*.

Mais d'abord, il faut prendre l'autobus sur la *piazza Mediterraneo* à 8h30. Il est un tout petit peu en retard, et passe à 8h40. Comme il tourne dans la *piazza* pour rejoindre *la fermata* où nous nous trouvons, je note qu'il y a une dame debout à côté du chauffeur qui *chiachiera* à qui mieux mieux (mais elle n'est en compétition qu'avec elle-même) : elle est penchée presque devant lui de façon à lui bloquée la vue en partie et lui mâche une oreille (expression dans le genre de Muriel), alors que lui ne dit pas un mot,

mais semble plus ou moins intéressé par ce babillage. (Ces choses se voient en un instant.) Nous entrons, la dame cède un peu la place, mais continue de parler, et même un peu plus fort parce qu'elle doit maintenant s'asseoir et être donc un peu plus loin du chauffeur. Nous entrons donc, nous payons, et nous assoyons. La dame continue de continuer... et quand nous quittons l'avant de l'autocar, elle se lève et parle plus doucement comme si elle lui confiait des choses dans le creux de l'oreille. Je vois la *smorfia del autista* dans le rétro. Monsieur sera grognon toute la journée.

Tiens donc : le chauffeur fait le contraire de tous les autres (c'est la troisième ou quatrième fois que nous prenons l'autobus à cette heure) : au lieu de tourner sur *la strada regionale* pour aller vers Scicli, il se rend d'abord à *Sampieri* pour ensuite s'engager vers *Scicli* ; il devait être tellement en retard sur son horaire qu'il a décidé de faire plus vite pour arriver à *Cava d'Aliga*, quitte à inverser les arrêts. *Siamo in Italia*. Et surtout, surtout la dame continue : elle s'assoit, parle plus fort, se lève, parle moins fort, s'assoit et ainsi de suite trois ou quatre fois, soit durant tout le trajet de *Cava d'Aliga* à *Sampieri* et ensuite de *Sampieri* à *Scicli*, soit un bon 20 minutes. Elle ne cesse de parler, dis-je, et le chauffeur ne lui répond pas un seul mot, dis-je ! Mais qu'est-ce qu'elle a à dire de si important ? Nous sommes loin et son accent est si épais et son débit est si rapide que je peine à saisir. Les *certo*, les *vabbe'* et autres expressions pleuvent, mais le thème, non ce doit être des thèmes, c'est trop long, les thèmes donc m'échappent. En tout cas, nous arrivons à *Scicli* ; elle indique, comme une impératrice romaine en vacances en Sicile, où on doit la laisser descendre : ce n'est pas,

cela va presque sans dire, à une des *fermate* officielles ; elle sort ; elle envoie la main au chauffeur comme pour le remercier d'un air d'impératrice distraite ; et, oh merveille, elle cesse de parler. Cela m'indique qu'elle n'est pas tout à fait folle et qu'elle parlait bel et bien à quelqu'un puisqu'elle cesse quand elle n'a pas quelqu'un pour écouter ou en faire semblant. Lorsque la porte ferme derrière elle, lorsque l'autobus recommence à avancer, un vieux monsieur qui se trouvait assis de l'autre côté de l'allée, mais à sa hauteur, commence à parler. Je me dis : « Non, mais... » Cependant, après quelques mots, qui la visaient, il se tait. Merci, sainte Rita.

Nous arrivons à *Scicli*, le commerce TIM n'est pas ouvert à cette heure. Nous nous promenons par la ville ; Muriel entre dans quelques commerces qui viennent d'ouvrir ; elle fouine, comme on dit, pour occuper le temps ; nous achetons quand même quelques chaussettes ; nous entrons dans une *sartoria* qui sent le vieux et qui est dirigée par un vieux monsieur, lequel nous montre une photo de lui il y a 40 ou 50 ans ; il nous dit que le temps passe et que les affaires pour dames *sono giù*. Par acquit de conscience, et, dans mon cas, pour ne pas avoir à entendre parler de sa vie, nous descendons pour voir des robes et des jupes et des chemisettes pour dames qui sont d'un autre temps, nous remontons, nous lui disons « *Buona giornata* », et je suis bien heureux de sortir de ce lieu lugubre.

Et nous voilà chez TIM, qui vient d'ouvrir. Je montre les messages de mon *telefonino* : il s'en est ajouté quelques-uns, dont un qui dit qu'il manque des sous pour continuer le contrat, et pourtant j'ai aussi

un message, le premier d'avant-hier, qui indique que l'argent a été reçu et que le contrat est renouvelé. Nous téléphonons une fois et une seconde fois à la maison mère, et alors que fonctionne le système automatique qui ne mène à rien, on ne peut pas rejoindre un responsable humain. Notre aimable monsieur est moins aimable ce matin : « *Questo passa le mie competenze* », dit-il, et selon lui, il faudra se rendre à *Modica* ou à *Ragusa* dans un magasin TIM plus grand pour démêler tout cela auprès de quelqu'un de plus compétent. Ouais, je le soupçonne d'en avoir assez de nous et de vouloir se débarrasser de ses deux touristes importunants. S'il n'est pas de bonne humeur, je ne suis pas non plus. *Tutti ladri*, vous dis-je.

Mais la connexion de Muriel tient bon. Et puis bon, *siamo in Italia* : il y a deux ans, le contrat de Muriel avait été mal entretenu, et elle avait perdu sa connexion ; l'an dernier, quelque chose de semblable avait eu lieu, et nous avons réussi à corriger la situation en allant justement dans un TIM plus important et en payant, ce que j'ai appelé alors, quand j'étais en colère, une rançon, et que j'appelle de même maintenant que je suis en colère pour un nouveau cas. Mais bon, nous verrons bientôt : d'abord on se calme, et la vie est trop courte pour s'en faire... Je me permets un « *Stanno rubandomi* ». Mon monsieur lève les mains et suggère que j'exagère : « *Rubare, rubare ; c'è un problema, certo, ma moi, je ne peux pas vous aider.* »

Mais l'heure presse, et notre *giro* et notre guide nous attendent. Nous nous rendons sur la place centrale du vieux *Scicli* : il y a tout plein de gens qui attendent pour recevoir un ticket et rencontrer un guide (mon avis) ou un fonctionnaire (suggestion de

Muriel), car nous sommes en même temps à la mairie de *Scicli* et dans un centre touristique. Heureusement, nous avons *una prenotazione*. Et oh merveille, *tutt'è a posto* et avec un retard de deux ou trois minutes pas plus, une jeune femme arrive, toute essoufflée, et nous commençons. Il s'agit de visiter d'abord la mairie, là où on filme plusieurs des scènes de l'émission du *commissario Montalbano*, et Muriel a l'occasion de dire, encore une fois, à quel point elle adore la série. On nous confirme qu'on est bel et bien en train de filmer deux nouveaux épisodes, et que l'équipe sera dans ses lieux dans quelques semaines, mais que pour le moment ils filment à *Punta Secca* et ailleurs dans la région. En tout cas, c'est bien plaisant de voir les lieux, et Muriel se gave, et vous aurez droit à bien des photos sous peu.

Puis, nous nous rendons dans le *palazzo Spadaro*, qui est une sorte de version *scicliana del palazzo di Donnafugata*. C'est de la même époque, et on y trouve les appartements de la même classe de gens. C'est bien beau, et les remarques de la jeune femme sont copieuses et précises, mais ça ne vaut pas *Donnafugata*. C'est alors qu'elle nous apprend qu'elle est un peu dépassée par tous les événements parce qu'elle se marie dans quelques jours et qu'elle est bien occupée et qu'elle s'excuse pour ses fautes de français. Mais nous nous entendons bien : je supplée en français et elle corrige mon italien et Muriel s'en mêle itou. En attendant les photos de Mu, voici quelques infos et images.

https://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g676126-d8543936-Reviews-Palazzo_Spadaro-Scicli_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Nous finissons le *giro*, un peu court à mon avis étant donné le prix, dans *la chiesa di santa Teresa*. L'église est belle sans doute, une sorte de baroque sicilien, mais elle est surtout intéressante parce qu'on l'a pour ainsi dire transformée en musée et qu'on y montre des fresques sauvées d'autres églises détruites lors du grand tremblement de terre de 1693. Je me souviens aussi du maître-autel et de la petite porte discrète (et maintenant fermée et maçonnée et repeinte) qui servait pour laisser les enfants trouvés que les sœurs carmélites éduquaient ensuite. On y mesure d'un coup d'œil la différence entre cette époque bien révolue et les comportements contemporains qui règlent d'une toute autre manière ce problème vieux comme le monde.

Et puis après notre trop courte tournée, c'est fini. Nous demandons le chemin pour se rendre *alla chiesa di San Matteo*, on nous laisse une carte, et nous disons *arrivederci* à la jeune femme que nous ne reverrons jamais, Muriel lui souhaite un beau mariage, et je marmonne *grazie mille*. Et nous voilà en train de grimper une bonne vingtaine d'étages pour visiter cette église qui surplombe la ville, monument qui symbolise l'obstination *dei Scicliani*, mais qui n'a jamais servi. Rendus en haut, j'ai le tournis, mais la vue est magnifique, et nous voyons de près (et de loin, car il y en a qu'on voit de l'autre côté de la vallée sur le flanc d'un autre mont) plusieurs de ces maisons (est-ce le bon mot pour dire des quasi cavernes ?) creusées dans

le roc, dont quelques-unes doivent remonter à des millénaires. *Scicli* est une bien vieille ville.

Dans certaines petites cavernes de notre côté, on voit des bouteilles de Morretti et on y devine d'autres objets dont je tais le nom. Ces grottes devenues maisons sont aujourd'hui des maisons abandonnées. Je voudrais continuer de grimper pour atteindre *la chiesa di santa Lucia* qui se trouve encore plus haute, mais je n'ai pas les moyens : je commence à avoir peur comme il arrive à Muriel ; il aurait fallu faire cela à une autre époque. Trop tard !

En montant, nous sommes précédés puis suivis par un groupe d'anglophones qui jament. Muriel me demande si ce sont des Américains ou des Canadiens. Sans trop y penser et en examinant, mais vite fait, comment ils sont habillés, je réponds : « Ce sont certainement des Américains. » Mais plus tard, je dois corriger mon impression et lui annoncer que ce sont des Canadiens. J'ai entendu quelques fois le caractéristique « hé ? », et j'entends parlé de Calgary et du froid. En tout cas, ce sont des amateurs de hockey et de gens qui détestent monsieur Trudeau, de cela il ne peut pas y avoir de doute.

Nous redescendons, nous examinons nos options pour le *telefonino*, ma colère est passée, il fait trop beau, nous attendons l'autobus pour *Cava d'Aliga*. Notre chauffeur, celui qui se faisait bouffer l'oreille, est un peu grognon (comme je l'étais avant et comme il a toutes les raisons de l'être). Nous faisons le chemin long pour passer par *Donnalucata*, il fait beau encore et toujours ou presque dans ce pays merveilleux, nous avons faim, nous achetons viandes et œufs et fromage et chips chez *Bartolemeo* notre *macellaio*, dont le

commerce est toujours ouvert ou presque, avec encore et toujours son fils inutile derrière le comptoir. Nous mangeons, Muriel pianote, je prépare quelques textes pour plus tard, Muriel re-pianote, je dors, je lis, nous mangeons, je regarde la télé. (Ouf ! Un autre meurtre perpétré par un migrant illégal ; cela en fait 4, je crois, un par jour depuis le début de la semaine ; en Italie, les élections européennes seront intéressantes.) Puis, je me couche alors que Muriel travaille encore fort sur ses photos. Vous devriez recevoir une nouvelle tranche sous peu.

Je voulais vous parler de Marie après vous avoir parlé de Pierre, mais il ne reste presque plus de place dans ma livraison quotidienne. Je reprendrai cela demain. Mais je tiens à expliquer un peu ce que je fais. Et d'abord impies intransigeants, prière de s'abstenir. Si les livres saints vous puent au nez (et vous avez bien le droit d'être hypersensible en matière d'olfaction religieuse), passez tout droit. Il n'en reste pas moins qu'il y a au moins une chose qui pourrait vous intéresser. C'est le fait historique incontournable que le pouvoir politique le plus grand de l'histoire de l'humanité a été pour ainsi dire renversé par un pouvoir en principe non politique. (Je vous laisse râler contre les papes et la simonie et la bêtise humaine, et ainsi de suite. Fini ? Encore un coup ? Et maintenant ? Je continue.)

Ce phénomène est quand même digne d'être observé et, comme tous les autres phénomènes importants, d'être expliqué si c'est possible. Je ne peux pas beaucoup aider, car je ne suis pas historien. Mais il y a quelque chose que je connais assez bien, et qui me

semble être un élément explicatif crucial. Les chrétiens ont transformé le monde romain ou gréco-romain en grande partie sans utiliser la force physique mais en séduisant les cœurs. Et un des moyens a sûrement été le livre qu'ils portaient avec eux.

(Et il y a d'abord toute la question du passage des livres sous forme de rouleaux, qui étaient les instruments de travail des intellectuels et des riches, aux livres sous forme de codex, qui étaient plus populaires et qui ont été une sorte de révolution technique, une sorte de Satan Internet avant Satan Internet. Mais je n'y connais pas assez pour me prononcer. Si ce n'est pour signaler qu'il y avait des gens pour dire que le passage du rouleau au codex était la fin de la civilisation, de la lecture et de la philosophie, comme le font aujourd'hui nos catastrophistes de rigueur qui se déchirent les vêtements à chaque jour et dénonce le blasphème que constitue l'apparition d'un texte ancien paru sur quelque site Internet.)

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Codex>

En tout cas, et pour revenir à ce que je tente de faire, il me semble clair que le Nouveau Testament en particulier a dû séduire les esprits par ces anecdotes qui en font la trame, par son style et par le message qu'il apportait. Et il me semble aussi que cette séduction, même sans tenir compte de la grâce, peut-être l'objet d'une analyse. Pour cela, il faut lire les textes naïvement, et pourtant *sine ira et studio*, pour employer l'expression si belle de Tacite, et si difficile à respecter. Et il me semble qu'alors les personnages de

la Bible, et surtout encore une fois du Nouveau Testament, sautent aux yeux : les récits qui racontent Paul qui tombe de son cheval, ou Marie qui reçoit le message de l'ange, ou Pierre qui pleure d'avoir trahi son maître et ami, ses récits ont une sorte de densité humaine qui ne peut pas laisser indifférent. Et, sans doute en raison d'une sorte de préjugé professionnel (*studio* donc), je trouve que ce que d'autres ont appelé la chute de l'Empire Romain aux mains des chrétiens (voir l'avis de Julien l'Apostat dans *Contre les chrétiens* et peut-être surtout l'essai de Montaigne « De la liberté de conscience »), je trouve donc que la transformation de l'Empire romain en une civilisation chrétienne doit beaucoup aux textes de Mathieu, Marc, Luc, Jean et Paul. Pour sentir de l'intérieur cette influence, je m'efforce, et je me plais aussi, faut-il avouer, à essayer de comprendre l'Écriture sainte sous ce biais. Donc non pas de la théologie augustinienne, thomiste ou pascalienne, encore moins de la moquerie voltairienne, mais ce que j'appellerais de la lecture allardienne. Et je continuerai demain, en vous parlant de Marie, qui apparaît partout et presque nulle part dans le texte néo-testamentaire.

Livraison soixante-deuxième : les considérations religieuses II (25 mai).

Hippias – Peut-être, Socrate, que cette difficulté échappera à notre homme.

Socrate – Par le chien, Hippias, elle n'échappera point à celui devant lequel je rougirais bien davantage extravaguer et de faire semblant de dire quelque chose, lorsqu'en effet je ne dis rien qui vaille.

Hippias – Et quel est cet homme-là ?

Socrate – Socrate, fils de Sophronisque, qui ne me permettrait pas plus de parier à la légère sur ces matières, sans les avoir approfondies, que de me donner pour savoir ce que je ne sais pas.
Platon, *Hippias majeur*.

Mais nous savons maintenant qu'Annie en image est incomparable à Annie telle que la livre la perception.
Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire IV 2*

Bon, on continue. Et d'abord je vous dis vite fait ce qui s'est passé hier. Il s'est passé qu'il faisait beau, qu'il faisait chaud et que nous avons marché jusqu'à *Donnalucata*, que nous y allions afin d'acheter ceci et cela pour l'appartement, que nous y avons acheté à manger aussi, et que nous sommes revenus. En somme, il ne s'est rien passé, ou, pour le dire autrement, il s'est passé les petits riens qui ont fait l'essentiel notre vie depuis des semaines, et qui font l'essentiel des gens qui ne sont pas en vacances, ni en visite, ni en tournée de touriste. Mais, et c'est là où ça devient important, il s'est passé tout à fait ce que nous voulions : quand nous avons décidé, il y a environ un an, de revenir en Sicile pour retrouver notre amie Cécile, nous le voulions parce que nous voulions y vivre et que nous voulions le faire comme des Siciliens, ou comme des Québécois qui se font siciliens, mais pas troglodytes. Certes, nous sommes à la retraite et nous ne travaillons plus (encore que... bien que... quoique... malgré que...); certes, nous sommes maîtres de nos horaires (encore que... bien que... *et cetera* que...); certes, pour ces raisons, nous faisons ce que nous voulons quand nous le voulons, par exemple partir sur un coup de tête parce qu'il fait beau et que nous cherchons un but et qu'au lieu d'acheter trois bidules à

Cava d'Aliga et juste à côté au *supermercato Crai* ce qui ferait pareil, il nous paraît plus intéressant de nous taper une longue promenade pour commencer à dire adieu à ces plages magnifiques (hier un vendredi était le dernier vendredi que nous passerons à *Cava d'Aliga*).

Il y avait une différence cependant, ou plutôt deux : d'abord, il n'y avait pas de vent (*A Cava d'Aliga, c'è troppo vento.*) La mer était comme un lac. (Citation que je prends de l'an dernier à *Lido di Noto* : « C'est tellement beau ; on croirait la plage Albert... C'est même plus beau que la plage Albert. ») Tiens, c'est ça hier, la mer Méditerranée était comme le lac Winnipeg ou le lac Manitoba. Ouais... on y voyait et entendait des moustiques d'eau inventés par Bombardier pour écœurer les vacanciers (des vieux promeneurs sensés) en faisant le plaisir d'autres vacanciers (des jeunes intrépides).

<https://it.sea-doo.com>

Mais on y voyait loin, loin, loin, et on y voyait des voiliers tout fins, des gros paquebots chinois, une plateforme de forage, un énorme navire-citerne qui se chargeait de pétrole brut, et au loin devant soi et donc sur la terre ferme, la silhouette du phare de *Punta Secca*, où on filme ses jours-ci un nouvel épisode du *commisario Montalbano*. (Et tous les *Game of Thrones* du monde peuvent aller se rhabiller : dans l'arène de mon cœur et surtout du cœur de Muriel, il n'y a que la chaise où trône le commissaire humain et beau qui vit à Vigata.)

<https://it.wikipedia.org/wiki/Vigata>

Mais surtout peut-être, il y avait ceci : le vent étant nul, l'eau était tiède pour la première fois de notre séjour. L'intrépide Muriel avait tenté de nager il y a quelques semaines, mais n'avait fait qu'une minute ou deux : il faisait trop froid, et le vent.... (*A Cava d'Aliga, c'è troppo vento.*) Mais hier, cela aurait été possible, et même nous en avons la preuve devant les yeux : il y avait plusieurs baigneurs en plus des gens étendus sur la plage au sable saharien fin, fin, fin, qui offraient leurs chairs plus ou moins appétissantes aux rayons du soleil vraiment très chaud. Muriel avait hésité en partant : maillot sous les vêtements, oui ou non ; j'avais tranché par un *non* papal pour ce qui était de moi (je suis le pape pour ma seule vie) ; et Mu avait décidé que j'avais raison (j'ai noté l'heure et la minute, croyez-moi). Et voilà que le pape s'est montré bien faillible. En marchant nus pieds sur la plage dès le début, nous avons pu constater que l'eau était tout à fait *baignable*. (Ça lui apprendra à tenir compte de mon avis.)

Nous sommes donc arrivés à *Donnalucata*, où nous visions le *Voi* (je viens d'apprendre que le nom complet du *supermercato* est *Solovo*) pour nous acheter des *panini*, mais nous nous sommes arrêtés à la première *salumeria* rencontrée. C'était une charcuterie on ne peut pas plus ordinaire, comme il y en a trois dans chaque village. Mais c'était tout plein de gens, et il y en est rentré d'autres pendant que nous y étions, et nous avons décidé de faire comme tout le monde. Quelques minutes plus tard, nous étions sur le *longomare* assis à contempler la mer, moi avec un *panini* classique (*prosciutto, provolone, funghi...* un peu plus et j'aurais mangé chez Subway), et Mu avec un

calzone au poisson et à la pomme de terre. (Commentaires : « Il y a vraiment trop de pâte, mais c'est juste assez chaud, et c'est du poisson. Miam ! » « C'est le meilleur *panini* de notre séjour... Non, mais vraiment... Dommage qu'on vient de le découvrir. ») Pour ceux qui viendront à *Donnalucata* dans les années à venir, voici.

<https://www.facebook.com/A-PUTIA-411743626059970/>

Et pour fin de comparaison, il y a ceci dans la Presse de ce matin. Je note qu'on ne parle pas de Québec... Fichus Montréalais...

http://plus.lapresse.ca/screens/a68500df-f43a-47bb-ba79-53572181d349__7C__0.html?utm_medium=Ulink&utm_campaign=Internal+Share&utm_content=Screen

Puis après avoir mangé et contemplé, il fallait retourner à la maison. Mais en passant devant la *gelateria Blue Moon*, vue dix fois et jamais visitée, nous avons cédé (« C'est la dernière fois peut-être... Nous avons chaque fois dit qu'il faudrait... » Et les mots étaient accompagnés d'une fine buée pré-nostalgique dans les yeux... et un petit creux au ventre.) Nous sommes rentrés dans les portes grandes ouvertes du commerce. Il y avait au moins trente sortes de *gelati* qui nous étaient offerts, et ce fut irrésistible, et ce fut bon, *buono*, *buono*, voire *buonissimo*. Il n'y a que *Vivolo* à *Firenze* ou *Castiglione* à *Bologna* pour y rivaliser. Moi : *limone* (avec de véritables morceaux de citron caché

dans la crème glacée) et *pistaccio di Bronte* (avec un goût de pistache que je n'ai jamais connu avant). Muriel : le classique *cioccolato/vaniglia*. Durant la haute saison, il doit y avoir foule du matin au soir, et non les 6 ou 7 clients assis sur des chaises devant la mer ou jasant avec le proprio vraiment affable. Et donc voici...

https://www.tripadvisor.fr/Restaurant_Review-g1095806-d4555060-Reviews-Gelateria_Blue_Moon-Donnalucata_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Puis, il n'y a plus rien à faire, nous embarquons sur la *spiaggia*, nous enlevons nos souliers, et nous revenons, lentement, lentement, parce que nous sommes fatigués sans doute, mais aussi parce qu'il fait trop beau et qu'il faut faire durer le plaisir. À la fin, nous trainions un peu de la patte, cela va presque sans dire. (Et surtout je ne mens jamais ici, et je me confesse et confesse Mu pour le bien de tous.) Une fois rentrés pour de vrai, je me suis écroulé. Mu a pris une douche. Puis moi itou, quelques heures plus tard. Et puis tout plein d'autres petites choses ordinaires de la journée jusqu'au coucher.

Oh, j'allais oublier. Depuis quelques semaines, je écoute parfois un chroniqueur qui a une émission après *il telegiornale quotidiano al Rai4*. Ça s'appelle *Fuori dal Coro*, soit « hors du chœur ». Avec sans doute un jeu de mots avec *cuore*, qui fonctionne aussi en français (chœur/cœur). Ça commence avec la chanson de Pink Floyd. Voyons, vous la connaissez : c'est l'hymne à la philosophie : « *We don't need no education ; we don't need no thought control.* » Vous souvenez

maintenant sans doute. Toujours pas ? Tiens. Et le magnifique solo de guitare. Et les voix des enfants qui chantent en chœur, justement. « *Hey, teacher, leave the kids alone.* »

<https://www.youtube.com/watch?v=fvPpAPIIZyo>

Durant l'émission et en suivant les remarques parfois hystériques de *Mario Giordano*, il s'agit de revenir sur les dossiers quotidiens ou hebdomadaires en les approfondissant un peu et surtout en les reprenant avec un franc parler que, prétend-on, on ne se permet pas ailleurs. Je l'écoutais de temps en temps donc, mais je me disais chaque fois : « Mais il me rappelle quelqu'un, voyons, comme s'appelait-il donc... Tu sais ; il passait à TVA. » Et Muriel me donnait raison : « Oui, oui, il avait des lunettes semblables et parfois les mêmes gestes... » Et puis hier, j'ai trouvé... (Ce qui veut dire que Muriel a trouvé, mais que je m'accapare sa découverte.) Mais il y a aussi des ressemblances sur le plan politique, je trouve : les deux sont un peu centre droite ; ils prétendent parler avec le bon sens ordinaire et assouvir les colères et poser les questions de monsieur Tout-le-monde ; le monde de la politique ordinaire et des cassettes et des analyses trop subtiles, non merci.

Voici donc deux vidéos ; comparez et dites-moi que vous ne voyez pas des ressemblances entre François Paradis et *Mario Giordano*.

<https://youtu.be/dFmwtHS3J5Q>

page 580

Voilà pour François Paradis.

Et maintenant *Mario Giordani*.

<https://youtu.be/NGqwsSILphw>

Et puis je ne peux pas ne pas vous offrir une autre vidéo.

<https://www.youtube.com/watch?v=2ADiLuFjz58&feature=youtu.be>

Bon, c'est l'heure de passer aux choses sérieuses, soit mes versions du texte évangélique. J'emploie le mot version dans son sens pédagogique, un peu en souvenir de ces longs exercices des mes premières années au collège de Saint-Boniface, mais surtout parce que ça dit à peu près ce que j'essaie de faire : je traduis d'une langue religieuse, théologique, si vous le voulez, à une langue humaine, pré-théologique, mettons.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Version_\(exercice\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Version_(exercice))

Je tremble un peu (pas pour de vrai, mais selon la métaphore : il fait chaud déjà et la lumière de l'aube éclaire déjà le ciel au dessus de *Cava d'Aliga*) en abordant ceci, entre autres, parce qu'il s'agit du personnage le plus important du christianisme, le plus important sauf un. Car Marie est si importante qu'à la limite on aurait pu appeler la religion de l'Occident le marianisme. Et j'en veux pour preuve les nombreuses églises dédiées à la Vierge, à Marie, à la Madone sous

ses diverses versions (allant de des Vierges noires d'ici et de là à la statue de Notre Dame de la Prairie devant la rivière Rouge menaçante à chaque printemps).

En tout cas, je vais choisir quelques-unes de ses apparitions chez Matthieu, Luc et Jean. Car elle apparaît au tout début du texte du premier évangéliste, là où il donne la généalogie de Jésus. Certes, il y a une autre généalogie, celle de Luc qui est bien différente, et qui sert aux voltairiens pour montrer que la Bible est pleine de contradictions. Sans doute, sans doute ; et sans doute, sans doute, il y a des réponses érudites de part et d'autre de ce débat.

Mais je note pour ma part, que les deux généalogies sont esthétiquement ou humainement bien différentes. Je dirais que celle de Matthieu est juive et celle de Luc est grecque. Matthieu commence avec Abraham, parce que tout commence non pas avec le début des temps, mais avec l'élection des Juifs. Pour sa part, Luc, qui est un gréco-romain, part du phénomène historique dont il veut rendre compte, et il remonte à l'origine (les Grecs disent *arkhê*, et Luc fait de l'archéologie, pour en arriver au tout premier homme, Adam et à celui qui l'a créé avec tout ce qui entoure Adam). Mais sur son chemin montant, Luc ne mentionne jamais une femme. Alors que trois fois au moins Matthieu signale qu'il y a des femmes, Ruth, la femme d'Urie et évidemment Marie. Il y a quelque chose de plus concret chez Matthieu, quelque chose de plus charnel et Marie apparaît parce que si Joseph est le lien religieux entre Abraham qui fut choisi et le Christ, c'est Marie qui est le fondement physique de l'existence de Jésus. Et ensuite, Matthieu ne parle presque plus de Marie en la nommant (il parle plus d'une autre

Marie, qui faisait partie des disciples de Jésus) et on dirait qu'il n'y a plus que Joseph, le père putatif qui existe.

Le silence de Luc au sujet de Marie dans la liste généalogique, et donc comme mère du Christ, est d'autant plus étrange qu'il donne beaucoup de place aux femmes dans son récit, et beaucoup de place à Marie, surtout au début. Et il offre ainsi les scènes de l'Annonciation, de la Visitation, du Magnificat, de la Nativité, de la Circoncision, de la Présentation au temple. (Et il est impossible de faire le décompte des peintures qui offrent ces scènes. Je vous suggère en particulier la *Scuola di San Rocco* à Venise.)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Scuola_Grande_de_San_Rocco

Pour revenir à Luc, Marie figure de façon importante dans son récit, et Luc, en bon historien, suggère que s'il peut donner tous ces détails, c'est parce qu'il a un témoin digne de foi, qu'il a interviewé et dont il livre les souvenirs. « Marie gardait toutes ces choses, et les repassait dans son cœur. » En tout cas, dans ces récits, tout vibre de son témoignage personnel, de la préoccupation d'une mère pour son fils, de la préoccupation d'une bonne juive qui connaît très bien les *Psaumes* et les promesses de Yahvé dans la *Tanakê* et qui, quand elle remercie Dieu pour ces choses étranges qui lui arrivent, parle le langage de David.

Il y a des hommes partout sans doute dans ce début de récit, mais je trouve qu'ils en sont pour ainsi dire à la périphérie. Par exemple, dans le récit de la

Présentation au temple, Joseph, chef de la famille ne dit rien, et on enregistre le reproche, doux, d'une mère à son fils un peu tête de linotte, comme d'habitude, beau et grand et la fierté de ses parents, mais bien difficile à gérer par ailleurs. « Quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi as-tu agi de la sorte avec nous ? Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse. Il leur dit : " Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? " Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Puis il descendit avec eux pour aller à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur. » J'imagine le regard interrogateur de Joseph quand Jésus parle des affaires de son père. Mais Luc ne dit rien. Pour ce qui est de Marie, elle a compris plus tard, comme elle le confie à demis mots à son interrogateur.

Et j'en arrive ainsi à la première partie du double récit tout aussi personnel de Jean. Il y a deux scènes qu'il décrit que les autres évangélistes ne donnent pas : la noce de Cana et Marie au pied de la croix. Il insiste sur sa présence dans le deuxième cas. Et j'y reviendrai demain. Mais je devine que lui aussi a appris de Marie elle-même ce qu'il raconte en premier. C'est l'histoire d'un de ces mille et un de ces petits conflits entre une mère qui connaît son fils et un fils qui connaît sa mère. Certes le Christ, étant Dieu, est omniscient, mais je crois que les trente années avec sa mère avaient bien informé Jésus au sujet des enjeux de la scène. Voici donc.

La mère et le fils sont des invités à un mariage. Puisqu'on ne mentionne pas Joseph et que Jésus a sur

les trente ans, je devine que Joseph est déjà mort. Ce qui veut dire que la mère a pour ainsi dire redoublé son autorité sur son fils qui pourtant est tout à fait un adulte et en principe le chef de la famille qu'il s'apprête à quitter. En tout cas, ils sont là à Cana parmi leurs amis, et c'est la fête, et Marie connaît bien le jeune couple et sans doute la mère de la mariée, et même du marié parce que c'est un petit monde où tout le monde se connaît depuis toujours. (Un village comme *Cava d'Aliga*, tiens.) Et puis, on a confié à Marie, sans doute dans l'inquiétude (et c'est peut-être une inquiétude qui avait été dite quelques jours avant quand on organisait la fête et qu'on comptait ses sous et qu'on ne savait pas s'il y en aurait assez pour tout le monde), on lui dit donc qu'il manque de vin, avec ce regard de tristesse et les mots qui viennent avec (« Nous allons faire *brutta figura* ; qu'est-ce que les gens diront de nous ; oh la la ; je te l'avais dit Marie ; c'est ma fille qui va avoir honte ; je m'en fais tant pour elle, pas pour moi, tu le sais bien ; le plus beau jour de sa vie ; oh la la !). J'invente évidemment, mais je suis sûr que quelque chose comme cela est arrivé.

Un mot sur le texte de Jean ; il est le plus difficile (l'introduction elle-même est épuisante), mais il est aussi, je trouve, le mieux écrit des évangiles, avec ses 7 miracles et ses paroles successives où Jésus dit ce qu'il est, et même va jusqu'à dire tout simplement : « Je suis », avec les conséquences prévisibles. De plus, il y a une tension dramatique chez lui ; on sent à tout moment qu'on avance vers quelque chose d'épouvantable, et l'épouvantable arrive, mais est dépassé et renversé comme dans un bon scénario, comme dans une bonne nouvelle.

Bon, je reviens à la scène et trois répliques, proposées en trois versets, trois répliques merveilleuses, toutes simples et pourtant lourdes de sous-entendus humains, trop humains. « Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Sa mère dit aux serviteurs : « Faites ce qu'il vous dira. » »

Que se passe-t-il autour et à l'intérieur de ce petit dialogue ? Ce mariage est un événement public. Jésus a choisi ses premiers disciples. Il a sans doute fait quelques miracles déjà, mais c'était des petites affaires, des affaires privées. Cette fois, il est en train d'organiser les choses, soit sa sortie officielle dans le monde, et il veut que ça se fasse comme il faut. Il y aura cette fête de par chez lui à laquelle il ne peut pas échapper (sa mère lui a dit qu'il fallait qu'il y soit, et puis, bon il connaît la famille et puis demain on commence pour de vrai). Et paf, Marie arrive avec sa demande. Car c'est une demande, même si on pourrait croire que ce n'en est pas une. Et Jésus le comprend tout de suite : il la connaît sa mère et son souci pour tout un chacun. (Et nous connaissons tous nos mères.) Et elle, elle connaît son fils : elle sait ce qui le fait fonctionner, et elle connaît son pouvoir à elle sur lui.

Mais là, Jésus n'est pas, mais vraiment pas, satisfait de la situation. C'est trop tôt ; c'est demain, ou la semaine prochaine qu'il veut faire un geste d'éclat, que la campagne officielle commence, qu'il entre pour de bon dans le monde public. Et cette petite rencontre n'est pas assez grande, et en même temps, elle est trop grande, et ça affectera l'effet public et quasi-politique, voire publicitaire, qui a été préparé. Ce n'est pas une

bonne idée sur le plan tactique, voire stratégique, et elle sait ce qu'il est en train de préparer, et pourtant elle vient avec sa demande qui n'en est pas une. Voilà pourquoi il lui parle un peu brusquement. Mais Marie ne se rebiffe pas : on peut lui donner un sens théologique, mais je crois qu'il y a d'abord un sens humain. En tout cas, elle se tourne vers les garçons qui font le service et dit : « Faites ce qu'il vous dira de faire. » Elle n'est pas omnisciente, mais elle connaît son garçon devenu un adulte, mais toujours son fils. Et je ne peux m'empêcher d'imaginer qu'elle sourit. Et je ne peux pas m'empêcher d'imaginer que Jésus sourit aussi et qu'en même temps, il dodeline de la tête avec une de ces *smorfie* dont les Méditerranéens ont le secret.

Et je trouve qu'on cela est trop bon. Que plus tard on ait pu débattre entre Jésuites et Dominicains, pour savoir si Marie était la médiatrice de toute grâce ou co-rédemptrice (et là, les Jésuites en font vraiment trop comme dans le baroque des *Gesù de Roma*, de *Napoli* et de *Palermo*), je le sais. En revanche, je prétends qu'il y a une base humaine à tout cela, et que ce texte de Jean en est la proposition première.

Mais il y a un autre texte de Jean qui m'intéresse, celui dont je parlerai demain. En attendant, vous pouvez entrer dans le débat, et choisir votre camp.

<https://www.equipes-notre-dame.fr/article/marie-mediatrice-de-toute-grace>

<http://notredamedesneiges.over-blog.com/article-16659037.html>

Livraison soixante-troisième : les considérations religieuses III (26 mai).

Alors levant les yeux, il aperçut sur l'autel un personnage dont l'aspect imposant et doux le frappa d'étonnement et de respect : son vêtement était populaire et semblable à celui d'un artisan...
Rousseau, *Fiction ou Morceau allégorique sur la révélation*.

La citation en épigraphe est tirée d'un texte génial de Rousseau où le promeneur solitaire présente les grandes lignes de sa pensée en imitant dans une sorte de rêve visionnaire la vie de Jésus, mais une vie de Jésus dont il ose faire une préfiguration de sa propre vie, telle que racontée par les *Confessions* et *Rousseau juge de Jean-Jacques*. C'est un texte impossible à dater, mais qui a souvent quelque chose des *Rêveries* : on y a la description d'une promenade rêveuse au début. En tout cas, cela servira d'introduction, impie, à un des textes les plus beaux des Évangiles, et sans aucun doute le plus important de l'Évangile selon Jean : l'impiété mènera à la piété, et je m'excuse d'avance aux impies, qui rageront, et aux pieux, qui trouveront que je ne suis pas assez pieux. En somme, je poursuis ma présentation non-théologique des textes que nous, chrétiens et ex-chrétiens, nous connaissons tous et que certains de nos concitoyens, les jeunes éduqués hors du christianisme grâce (attention : il y a une plaisanterie là) aux décisions civilisationnelles des *boomers*, pourraient apprendre à connaître. Il s'agit du chapitre 19, soit la crucifixion elle-même : après la joie de la noce, il y a l'horreur de la souffrance et de la torture d'êtres humains par d'autres êtres humains. Mais vous le comprenez d'avance, je vais focaliser mon

attention sur les rapports humains. Et cela repose sur ce texte-ci.

« Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Jésus, voyant sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : " Femme, voilà ton fils. " Puis il dit au disciple : " Voilà ta mère. " » Et, dès ce moment, le disciple la prit chez lui.

Il y a en somme trois Marie au pied de la croix, et un Jean, Et on retrouve là le fondement textuel pour des milliers de peintures qui ornent les églises du monde entier (Crucifixions, Descentes de la Croix, Pietàs, Mises au tombeau.) Pour ma part, je vois des gens sans moyen entourés de la machine de l'État dans toute la violence dont elle est capable. Et je focalise, comme le fait le texte lui-même, sur trois personnes. On devine que Jean avait perdu sa mère et donc qu'il était orphelin de mère, avec tout ce que cela signifie de fragilité. On sait que Jésus n'a pas connu cette souffrance, et qu'il ne la connaîtra pas, parce qu'il meurt avant sa mère. Mais Jésus sait aussi que sa mère l'aime et que sa souffrance physique à lui est accompagnée d'une souffrance psychologique terrible à elle. (Je me souviens encore d'une confidence émue de ma mère qui parlait de sa sœur, laquelle avait perdu un enfant dans la trentaine ; elle résumait tout en disant : « Une mère n'est pas supposée mourir après son enfant ; c'est pas normal, c'est pas naturel. » Ce qui voulait dire : « C'est la cause d'une souffrance épouvantable. »)

(Un mot hors sujet sans doute au sujet de la troisième Marie, dite de Magdala, et donc notre Marie-Madeleine, que je dois laisser de côté. La tradition

suggère que c'est la prostituée convertie qui avait versé du parfum sur les pieds de Jésus. Et dans ces innombrables peintures du Christ, quand il y a une femme aux cheveux roux qui est littéralement au pieds de Jésus, on peut être sûr que c'est Marie-Madeleine. Quelle figure magnifique ! En tout cas, magnifique et consolante pour ceux d'entre nous qui regrettent une ou deux choses faites durant leur vie. Marie et Jean sont trop parfaits et intéressent surtout les parfaits parmi nous.)

Je note que Jésus s'adresse à sa mère en disant : « Femme ». C'est le même mot qu'il emploie au chapitre deux de l'évangile de Jean, lors de la noce de Cana, quand sa mère lui demande, avec toute la discrétion du monde, de faire un geste de tendresse. Et voici que Jésus juste avant de mourir fait à son tour un geste de tendresse. Est-il impossible qu'il est en train de se souvenir de la noce de Cana, et même qu'il est en train de rappeler à sa mère son mot un peu dur dit alors ? Et est-il impossible qu'il est en train de lui dire qu'il a appris quelque chose, ou plutôt que son message à lui, qui va bouleverser le monde, est une version de l'enseignement qu'il a reçu de sa mère, durant toute sa vie et lors de cet évènement banal, comme cette noce en campagne chez le petit monde ?

Ce que je prétends en tout cas, c'est que Jean tient à ce que nous voyions, ou que nous imaginions, cette tendresse grâce à ses mots, et que nous croyions en cette tendresse une fois que nous l'avons imaginée ou vue en imagination. Il était le disciple qui était aimé avec tendresse (*agapétos*) par Jésus, c'est lui qui nous le dit vingt fois dans son texte, et il se souvient de ce moment où cette tendresse s'est exprimée une dernière

fois, avant de devenir la règle de vie pour les gens qui se diraient disciples de Jésus. Et lui aussi, il sait comprendre à demi mot. Car Jésus ne lui demande pas de prendre Marie chez lui, comme Marie n'a pas demandé à Jésus de faire un miracle. Mais Jean ajoute tout de suite qu'il l'a prise chez lui, qu'il est devenu son fils adoptif et elle sa mère adoptive, et, ne suggère-t-il pas mais sans le dire, qu'elle est morte elle aussi, au moment où il écrit, mais chez lui dans la douceur et la tendresse, selon la loi de la nature qui fait qu'un fils enterre sa mère et non l'inverse.

Il me semble que tout cela ne peut pas être bien compris si on ne note pas ce qui est raconté quelques versets plus tard. Là, Jean décrit non pas la mort du Christ, mais son après-mort ; tout est consommé sans doute, mais il reste une dernière chose terrible à raconter : et notez, je vous en prie, jusqu'où va l'efficacité de l'État quand il s'agit de santé publique. « S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, les soldats ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Ces choses sont arrivées, afin que l'Écriture fût accomplie : « Aucun de ses os ne sera brisé. » Et ailleurs l'Écriture dit encore : « Ils verront celui qu'ils ont percé. »

En bon juif, Jean voit les choses à la lumière de l'Écriture sainte, soit la *Tanakê*, et du coup, en racontant comment il a vu et lu les choses qui arrivaient devant ses yeux et qui lui brisaient le cœur, il enseigne à ceux qu'il appellera plus tard ses *agapétoi*, lui qui était *agapétos*, comment ils doivent vivre leur vie

en lisant son texte, la bonne nouvelle, l'*éuaggélie*, l'évangile. Son texte est un texte au sujet du cœur humain, et de ce qui doit redéfinir le cœur humain.

De plus, il faut comprendre ce texte en se souvenant qu'à 24 heures avant, selon le témoignage de Jean encore, il avait mangé avec Jésus, et qu'il se collait à lui, comme on dit en québécois, comme un orphelin en manque d'affection, et qu'il avait son oreille sur sa poitrine et qu'il entendait son cœur battre. « Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus. Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont parlait Jésus. Et ce disciple, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit : " Seigneur, qui est-ce ? " Jésus répondit : " C'est celui à qui je donnerai le morceau trempé. " Et, ayant trempé le morceau, il le donna à Judas, fils de Simon, l'Iscaïot. » La scène est terrible pour bien des raisons, dont le fait que nos amis peuvent nous trahir et pis encore nous pouvons trahir nos amis. Et Jean tient absolument à le dire, et tient à ce que nous sachions que Pierre était inquiet et que Pierre allait lui aussi trahir leur ami. Mais je crois que le fait que tout cela se passe alors que Jean est si près de son ami Jésus qu'ils peuvent se dire des secrets, et qu'il entend pour ainsi dire son cœur battre, cela est crucial. Et cela prépare nos cœurs pour la scène du Transpercement.

(Et ajoutons en appendice et en commentaire silencieux tout le culte, pour ainsi dire fou, du Cœur de Jésus, avec ses statues et peintures qui montrent la scène impossible d'un jeune homme qui porte son cœur à l'extérieur de son corps et qui pointe vers cette excroissance. Un culte fou, et pourtant d'un ordinaire accompli. Un culte fou qui est repris par un autre culte

fou, celui du Cœur Immaculé de Marie et de Marie des Sept Douleurs.)

Voilà je crois pourquoi Jean est si marqué par ce geste politique du transpercement. Voilà pourquoi il tient à le raconter. Et voilà pourquoi en le racontant, il s'affirme comme un témoin, comme un témoin qui dit vrai et comme un témoin qui veut convaincre les gens qui le lisent : il a vu tout cela, il a entendu ce cœur, et il sait que Dieu aime les humains, ceux qui vivent, ceux qui meurent, ceux qui survivent, ceux qui sont fidèles et même ceux qui sont infidèles. Et il sait que le plus important, ce n'est pas l'*éros* et la *philia*, qui sont importants quand même, mais une autre affaire, qui s'appelle l'*agapê*, l'affection tendre d'un fils pour sa mère et de la mère pour son fils et de deux *chums* qui ont passé ensemble des bons moments et de bien mauvais moments, et que ce plus important s'appelle *charité* quand on veut le distinguer de l'amour sexuel (*érôs*) et de l'amour ordinaire (*philia*). Et s'il est celui que Jésus aimait, comme il le dit si souvent, il a résumé son message reçu et transmis à ce mot : dans ses épîtres, il s'adresse à ses *agapétoi* (ce qu'on traduit tant bien que mal par « bienaimés ») et la première et dernière chose qu'il leur dit c'est qu'ils doivent passer leur vie à... s'aimer (*agapéin*), ces gens qui sont ses enfants, même s'il n'en a jamais eus, ces personnes qui peuplent le petit monde.

Mais je reviens à la scène initiale, cette scène terrible où la mère se tient debout devant son enfant qui meurt. Et c'est là ce qui est raconté dans un de plus beaux poèmes de l'Occident. La poésie dit les choses humaines de façon humaine, je le sais, et ce poème n'est pas un texte sacré officiel, je le sais : ce

n'est pas l'Écriture sainte. Mais ici, on est à la limite des deux mondes. Et le *Stabat Mater* raconte, comment dire, les choses humaines cachées au cœur des choses plus qu'humaines. J'ai appris ces jours-ci que ce poème est attribué à un certain *Jacopone da Todi* (Gros Jacques du village de Todi) soit un Italien en Ombrie qui vivait et écrivait au Moyen Âge, à l'époque où l'Italie ne faisait que commencer à être elle-même (merci à Guy). Et j'ai appris en même temps que ce poète était un frère franciscain. Et je trouve qu'il est fidèle à l'esprit de son fondateur. Car saint François, entre autres choses, est l'inventeur des crèches, ces petites œuvres d'art pour le petit monde qui montre le message chrétien sous sa forme la plus humble et la plus humaine. Et le poème de Gros Jacques est un exemple, génial, de ce que je suggère : il y a un drame tout à fait humain qui se trouve dans les écrits évangéliques, et ces drames rejoignent les êtres humains qu'ils soient croyants ou non. En tout cas, les musiciens depuis le Moyen-Âge ne sont pas trompés (c'est-à-dire qu'ils sont d'accord avec moi, qui ne me trompe pas) et son poème a été repris sans arrêt jusqu'au XXIème siècle par les plus ambitieux et les plus talentueux d'entre eux. Et l'Église elle-même a été obligée d'accepter cette contribution humaine trop humaine et l'a intégrée dans le rituel.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Stabat_Mater

Bon, je crois que j'ai assez fait un fou de moi-même. Parlons des choses ordinaires qui se sont passées hier à *Cava d'Aliga* au bord de la Méditerranée. Or parmi les choses du petit monde qui s'y sont passées, il y a eu

des funérailles. Vers 16h, Muriel a décidé que nous sortirions, tel qu'entendu auparavant d'ailleurs. (Je ne veux pas suggérer que c'est elle qui mène ; je mène ; mais elle gère, comme font les Gérins tous des gérants.) En tout cas, alors que nous sortions, j'ai signalé que les cloches de l'église paroissiale tout près de chez nous sonnaient d'une étrange façon, d'une façon que je n'avais pas encore entendue : ce n'était pas l'angélus de 8h ou de midi, c'était trop tôt pour l'angélus de 18h, et ce n'était pas le carillon qui marque l'heure. Puis, ç'a cliqué, comme on dit : c'était le glas, et il devait y avoir des funérailles qui se célébraient au *Cuore Immacolato di Maria*. Et j'avais raison. On voyait que les rues autour de notre appartement étaient pleines d'autos stationnés, et on voyait des gens, presque seulement des hommes, qui se promenaient un peu au hasard, mieux habillés que d'habitude, les cheveux bien peignés, les chaussures luisantes, avec un je ne sais quoi dans le regard qui laissait deviner qu'on ne riait plus, qu'on était dans le solennel et qu'on ne voulait pas *fare brutta figura*. Mais la cérémonie n'avait pas commencé, et le corps du défunt n'était pas encore arrivé. Et nous avons affaire à faire. Puis, nous sommes revenus une demi-heure plus tard, et nous avons vu les croquemorts porter la bière dans l'église. (Les croquemorts et les mafieux s'habillent *nella la stessa sartoria*, ou du moins utilisent les services de couturier de la même école.)

Si nous n'étions pas habillés comme il fallait, les portes de l'église étaient grandes ouvertes, et il y avait foule si grande qu'on pouvait se tenir discrètement à l'arrière et se fondre dans les gens plus respectables arrivés un peu tard. J'ai pu admirer encore une fois

mes fresques (Muriel dit que je me trompe, que ce sont des peintures : mettons que ce sont des peintures qui imitent des fresques). Et j'ai pu voir comment elles encadraient trop bien le rituel qui avait lieu. Et j'ai écouté avec attention le début de la messe, et les lectures de la Bible et le sermon tout simple du curé. (C'est étrange comment quand on écoute quelque chose dans une autre langue que celle qu'on utilise d'ordinaire, les mots surgissent pour ainsi dire avec plus de force : l'habitude est une bonne chose sans aucun doute, mais elle nuit aussi.) En tout cas, j'ai pu faire la preuve, encore une fois, que le rituel chrétien, en particulier celui qui entoure la mort, est, comment dire, bêtement consolant : il parle de ce que nous craignons tous, soit de perdre ceux que nous aimons, et ce que nous espérons tous, soit de trouver un sens à la perte de ce beau monde et à la destruction de tous nos efforts, nos souffrances et nos joies. Et je me souvenais d'autres funérailles, laïques celles-là, où tout cela apparaissait itou, mais d'une façon moins efficace, me semblait-il. En tout cas, je sentais qu'il y avait de la buée dans mes lunettes.

Et la lumière de l'extérieur entrait dans l'église grande ouverte et bondée, et les moustiques et les bourdons itou, et les gens dont quelques-uns bouleversés sortaient prendre l'air sur le perron de l'église et d'autres dans la rue parlaient entre eux sans écouter le prêtre, et quelqu'un voyait un copain aussi vieux que lui et aussi vieux qu'Angelo dont on célébrait la vie et la mort, et ils s'envoyaient la main ou se touchaient le dos en allant de haut en bas et de bas en haut, des épaules aux fesses et vice versa, selon le geste international d'affection. Mais nous ne pouvions

pas restés, intrus que nous étions, et nous avons une autre tâche à accomplir, soit de trouver la maison qui a été louée par des connaissances qui vivront à *Cava d'Aliga* après notre départ. Nous avons cherché, et nous avons trouvé au coin des *vie Einaudi e Paganini*. Mais en conséquence, nous trouvions sur une hauteur, visitée dans les premiers jours, mais oubliée depuis, et nous voyions sous nous *Cava d'Aliga* au bord de la plage, et *Cava d'Aliga* en hauteur, où se trouve notre *casa sopra il mare*, depuis *Cava d'Aliga* tout à fait en hauteur. C'était beau, et nous disions déjà adieu à ce village de petit monde, car nous partons dans 5 jours.

Pendant que nous y étions, nous avons rencontré deux petits vieux, qui font partie du petit monde international, qui se promenaient dans cette partie vraiment campagnarde du village. Et évidemment Muriel a commencé à leur parler et, indiscrete comme toujours, elle a demandé à l'un d'eux ce qu'il y avait dans le sac qu'il montrait à son voisin. Il nous a montré sa récolte d'escargots. Il a dit, presque en s'excusant devant ces deux étrangers qui étaient des touristes venus de loin : « *È molto buono da mangiare.* » Et puis comme il fallait s'y attendre, il a voulu nous faire connaître sa recette (en Italie tout se mange, et on sait toujours comment faire pour que ça se mange et que ce soit bon à manger, et on le dit à tout venant) : on fait bouillir, on ajoute un filet d'huile d'olive et un peu d'origan. J'ai ajouté en me moquant : « *È sempre la stessa cosa : cuocere e aggiungere un po' d'olio e d'origano.* » Il a ri à son tour et a dit ; « *Certo.* » Puis, nous sommes rentrés, et Muriel, comme la maman de tout le monde, a écrit un courriel qui donnait les informations essentielles pour les visiteurs à venir (quoi

faire en arrivant, où trouver les services essentiels, où acheter les billets pour le train qui se rend à *Catania*, comme se rendre à *Donnalucata* et sa *gelateria*, le restau de *Salvatore* et son Elvis à *Cava d'Aliga*, quoi voir à *Sampieri*, et à *Scicli* et à *Modica* et à *Ragusa*... Bon vous connaissez la chanson.) Puis, j'ai écouté un peu les nouvelles, où on parlait des élections européennes avec ses résultats bien peu satisfaisants pour les européistes et aux surprises qui pourtant ne devaient pas en être pour les Anglais, et les Français et les Italiens et même les Allemands. En tout cas, on parlera sans doute des résultats de ces élections pendant les derniers jours de notre séjour à *Cava d'Aliga*.

Mais, avec tout ça, j'ai oublié de vous parler du début de la journée, et donc de l'émission *Répliques*. Car hier, c'était samedi et donc Finkielkraut abordait un nouveau thème avec deux invités. Comme ç'a été bon ; comme j'ai ri déjà en entendant le thème : les travaux manuels. Voilà quelque chose dont Finkielkraut ne connaît rien du tout : il sera bien obligé de se taire. (Et moi d'abord, depuis l'âge de vingt-deux ans quand je suis passé du statut de fils de travailleur à professeur, qu'est-ce que j'en sais ? Un peu plus que Finkielkraut quand même, mais pas beaucoup plus.)

<https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/travaux-manuels>

En tout cas, comme ceux qui ont écouté le savent, la discussion a été fort intéressante. (Les autres croiront mon témoignage.) D'autant plus que les deux jeunes hommes parlaient de leur expérience avec

éloquence et précision, mais qu'ils racontaient deux expériences plutôt différentes. Et ils décrivaient les difficultés et les angoisses et la dureté de la vie des travailleurs manuels, mais ils ont parlé aussi de la solidarité humaine et de l'excellence qu'on peut atteindre là aussi, et des préjugés qu'ils avaient et dont ils se sont peu à peu purgés. Et il y avait Finkielkraut, qui tirait la couverture de son côté et assombrissait le tableau autant qu'il le pouvait, et les deux autres qui disaient « oui, oui », mais qui ajoutaient sans arrêt des « mais » qui, c'était assez clair, surprenaient leur hôte et ouvraient des perspectives moins tristes. Je ne sais si vous comprendrez, mais j'avais l'impression que Platon se faisait ramener sur terre par une paire de Xénophon. Et j'y ai pris grand plaisir. Morale de l'histoire : il n'y a pas de petit plaisir...

Et je me souviens soudain que le travail manuel Jésus, fils du charpentier Joseph, devait le connaître plutôt bien. Et que Marie devait tisser comme toutes les femmes de cette époque. Et que le si sympathique Pierre, dont j'ai parlé et dont je parlerai demain, était pêcheur. Celui dont je parlerai demain... si Dieu me prête vie. Le christianisme comme religion des travailleurs manuels... Faudrait un jour en parler... (Je me souviens d'une église à Paris qui a été construite par les constructeurs de la tour Eiffel. Notre-Dame-de-Paris, c'est bien beau. Mais il y a aussi l'église des pauvres et des travailleurs, des travailleurs modernes, des travailleurs de nos démocraties libérales. Faudrait envoyer Finkielkraut la visiter ; en tout cas, je voudrais la revoir, et la revoir avec lui, cet intellectuel parisien indécrottable.)

https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_Notre-Dame-du-Travail_de_Paris

P.S. Muriel fait des recherches interminables pour accompagner ses photos de diverses informations. Mais il faut que je lui vole celle-ci. Ça porte sur des bibites (les janthines) qui s'accrochent à d'autres bibites (les velella bleues et les autres, blanches, au nom tout aussi bizarre), que nous avons découvertes les unes et les autres et les deux ensemble. (Ce qui fait trois qui est deux.) La vidéo est intéressante et, par bouts, proprement hilarante. En tout cas, *enjoy*, comme disait Hyman Roth à La Havane à Cuba, en mangeant du gâteau trop riche. Si vous voulez savoir de quoi nous remplissons nos journées, en voici un bon exemple.

<https://www.youtube.com/watch?v=Q5rELHYmjvA>

Vous pouvez mettre les sous-titres.

<https://www.youtube.com/watch?v=TKQ1vlbqY0E>

P.P.S. Hier je voulais vous montrer une peinture magnifique qu'on trouve à la *Scuola grande di San Rocco*. Ça représente la rencontre en Élisabeth et sa cousine Marie. Deux femmes enceintes qui se touchent le ventre parce qu'elles sont toutes deux enceintes d'une façon mystérieuse et que de toute façon tomber enceinte (oups : la règle qu'on a m'a donnée, c'est « devenir enceinte »), c'est déjà tout à fait mystérieux. Et la circonférence de la peinture deux hommes, qui sont pour ainsi dire hors circuit, comme le sont tous les hommes, mais eux un peu plus, soient Joseph et

Zacharie. La peinture, géniale, est de Tintoretto. Personne ne fait des tissus rouges comme lui. Ça doit être parce que son père était teinturier.



Livraison soixante-quatrième : les considérations religieuses IV (27 mai).

On dit que Socrate, l'ayant rencontré dans un étroit couloir, tendit devant Xénophon son bâton et l'empêcha d'avancer tout en lui demandant où se trouvait chacune des choses utiles à la vie. Xénophon lui ayant répondu, Socrate lui demanda ensuite où on devenait un être humain honorable ; comme il ne répondait pas, il dit : « Suis-moi et apprend. » Et Xénophon devint disciple de Socrate à partir de ce moment.

Diogène Laërce, *Vie des philosophes illustres* II.48

Je continue mes lectures/interprétations/exégèses peu orthodoxes. Et je veux me payer le plaisir de parler de

Pierre, mon apôtre préféré. Et d'abord je les introduis par une citation qui présente ce qu'on pourrait appeler la conversion philosophique de Xénophon : on pose une question, on ne donne pas de réponse, la question conduit à une prise de conscience de son ignorance ; j'ajoute qu'à mon avis, devenir disciple, soit suivre le maître, veut dire écouter d'autres questions et réfléchir par soi bien plus que de prendre sa parole pour la vérité elle-même : les *Souvenirs* témoignent, discrètement, de cette dimension de la conversion philosophique. En tout cas, une conversion philosophique n'est pas une conversion religieuse : voilà ce qu'il faudrait comprendre un beau jour ; mais je vous laisse le temps pour y arriver. Les conversions religieuses sont décrites dans la Bible, et surtout dans le Nouveau Testament. Par exemple, il y a les conversions de Pierre et d'André, puis de Jacques et de Jean, les premiers disciples de Jésus. Ce dernier les appelle par leurs noms et ne leur pose pas de question, et ils suivent et ils écoutent et ils voient et ils témoigneront de ce qu'ils ont entendu et vu.

Voici comment Matthieu décrit le premier moment. « Comme il marchait le long de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient un filet dans la mer ; car ils étaient pêcheurs. Il leur dit : « Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, ils laissèrent les filets, et le suivirent. » Je prétends que tout est déjà clair : Pierre est le premier des disciples, et il est spontané et simple : le Christ lui parle directement, fait un jeu de mots, et Pierre comprend, et il agit en conséquence. On pourrait dire que c'est la même chose pour les trois autres des premiers disciples, soit André,

Jacques et Jean, et c'est vrai. Mais pas vraiment, parce qu'il y a quelque chose de spécial chez Pierre, il est différent : il est le disciple le plus coloré. Et d'abord il est le chef.

Cela se voit à tout plein de faits racontés. J'ai déjà présenté le chapitre 21 de l'évangile selon Jean. Je vous rappelle que les gars (je veux dire les apôtres ; excusez-moi, ça manque de sérieux : je les prends presque pour des êtres humains comme vous et moi), sont redevenus pêcheurs après la mort du Christ, et même après sa résurrection. Et puis une fois, juste avant l'Ascension, ils avaient passé la nuit à pêcher, mais ça n'avait pas réussi à prendre quoi que ce soit. Et le Christ est apparu, et quand Pierre s'en est rendu compte que c'était lui, il s'est jeté à l'eau. Si vous cherchez dans les dictionnaires pour savoir d'où vient cette expression, on vous dit qu'on ne le sait pas. Moi, je prétends qu'on le sait, mais qu'on l'a oublié. L'expression vient de cette scène.

https://fr.wiktionary.org/wiki/se_jeter_à_l'eau

<http://www.linternaute.fr/expression/langue-francaise/9933/se-jeter-a-l-eau/>

<http://www.expressions-francaises.fr/expressions-s/2351-se-jeter-a-leau.html>

Ceci au moins est sûr : se jeter à l'eau, c'est exactement ce que fait Pierre. Tout le temps.

Je rappelle, par exemple, que quand les trois disciples préférés ou spéciaux (Pierre, Jacques et Jean) voit la transfiguration de Jésus, c'est Pierre qui dit :

« Dressons ici trois tentes. » Il est bien, il veut que ça dure, il commence à organiser les choses pour que ça se réalise. Ou encore quand le Christ demande ce qu'on dit à son sujet, quelques-uns disent une chose, d'autres autre chose ; il n'y a pas de consensus dans le monde et même entre les gars qui suivent le Christ depuis le début. Jésus demande à son groupe d'envoyés (c'est ce que signifie le mot *apôtre*) : « Et puis, vous autres, qu'est-ce que vous dites entre vous ? » Et c'est Pierre, qui parle pour le groupe, sans consulter, sans se faire contester. Et le Christ fait un autre jeu de mot pour lui dire ce qu'il pense et pour officialiser ce qui est déjà clair pour tout le monde. Il l'appelle Pierre et lui donne un job à accomplir. Un job qu'il a répété au bord de l'eau après la résurrection.

Il semble bien, c'est l'avis des experts, que parce qu'il parlait araméen, il n'a pas employé *képhas*, ou *petrus* et encore moins *pierre*, mais qu'il y a avait un mot en araméen qui signifiait *pierre*. Et il est presque certain que c'était déjà le surnom de Simon. (Les Anglais ont un problème : *Peter* ne produit pas le jeu de mots qui est conservé dans notre *Pierre*. Si les traducteurs étaient audacieux, ils faudrait traduire par *Rocky* ou par *Rock*. Ce serait choquant sans doute. Mais ça dirait ce qu'a dit Jésus : Pierre est un dur, un dur à cuire, il est mal dégrossi, mais on peut s'appuyer sur lui ; bon, il peut être instable par bouts, mettons à l'état de nature, mais un fois fixé, on peut construire sur lui.) En tout cas, qu'il le baptise d'un nouveau surnom ou qu'il l'officialise celui qu'il a déjà depuis un bout, Jésus appelle Simon Pierre et joue sur le mot.

D'ailleurs dans cette scène, tout de suite après avoir fixé Pierre, Jésus lui tape dessus. Voici ce qui se

passé. Jésus explique à ses disciples qu'il va mourir et qu'il va mourir aux mains de ses adversaires. Et Pierre ne le prend pas. (C'est lui qui apportera un glaive la nuit au Jardin [« On n'est jamais trop prudent ! »] ; c'est lui qui l'utilisera, mais mal pour défendre son maître [« Je suis un un pêcheur, pas un soldat »] ; c'est lui qui se fera corriger par le Christ qui guérit le truant que Pierre a blessé.) Voici donc la scène qui suit. « Pierre, l'ayant pris à part, se mit à le reprendre (après tout, il vient d'être reconnu chef du groupe ; son idée compte), et dit : “ À Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne t'arrivera pas. ” [Il a déjà un projet de défense en tête. Et il n'est pas dans le genre pessimiste et défaitiste de Thomas [Jean 11.16]] Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : “ Arrière de moi, Satan ! tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes. ” » Et voilà une autre chose que je trouve intéressante : Jésus est dur avec son Rocky, avec son Pierre. Il ne l'est pas avec les autres. Mais il peut être dur parce qu'il compte sur lui et qu'il sait qu'il peut compter sur lui.

Il y a aussi la scène terrible où il lui prédit sa trahison. « Pierre, prenant la parole [typique, n'est-ce pas ?], lui dit : “ Quand tu serais pour tous une occasion de chute, tu ne le seras jamais pour moi. ” Jésus lui dit : “ Je te le dis en vérité, cette nuit même, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. ” Pierre lui répondit : “ Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai pas. ” Et tous les disciples dirent la même chose. » On pourrait faire toutes sortes de remarques théologiques sur la scène. Moi, je me reconnais tout de suite en Pierre : je suis si sûr de moi et de ma droiture ; et pourtant je me trompe bien des

fois ; et cette scène, minuscule, insignifiante, me parle beaucoup. (Vous voyez : c'est toujours la même thèse que je défends.) Mais je signale aussi que c'est Pierre qui parle, qui parle pour ainsi dire sans réfléchir, et qu'il est suivi par les autres. Voilà Pierre, voilà Rocky.

Il avait une autorité naturelle ; il est un chef d'équipe, comme on en voit parfois dans les équipes gagnantes, qui sont gagnantes à cause de leur chef. Il y a des gens qui sont plus beaux que les autres. C'est comme ça, et il y a bien des effets de cette beauté, bons et mauvais. Il y a des gens qui sont plus intelligents que les autres. Ils sont tombés dans la potion magique quand ils étaient petits ; il n'y a rien à faire. Et il y a des gens qui, on ne sait pas pourquoi, ni comment, mais on sait que c'est ça, il y a des gens donc qui sont des meneurs d'hommes, des Steve Jobs, des César, des Alexandre. C'est fascinant, c'est sans doute injuste, mais c'est comme ça. J'ajoute que dans le cas de Pierre, une partie de son autorité vient de sa spontanéité : il est pour ainsi dire incapable de rectitude politique ; il n'a pas de bonnes manières ; quand il pense quelque chose, il a bien de la difficulté à ne pas le dire. Et ses gaffes le rendent encore plus respectable, et on les lui pardonne ; car sa force et sa spontanéité ont tant de charme qu'on lui pardonne ses bourdes, nombreuses par ailleurs.

Un exemple ? J'en ai un justement, un exemple qui d'ailleurs m'a enseigné ce que je viens juste de dire. C'est Pierre lors du lavement des pieds. On pourrait parler de cela de façon érudite. Comme ce qui suit.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Lavement_des_pieds

Je préfère lire le texte bêtement, et surtout focaliser sur Pierre.

« Jésus, qui savait que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, qu'il était venu de Dieu, et qu'il s'en allait à Dieu, se leva de table, ôta ses vêtements, et prit un linge, dont il se ceignit. Ensuite, il versa de l'eau dans un bassin, et il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. Il vint donc à Simon Pierre ; et Pierre lui dit : « Toi, Seigneur, tu me laves les pieds ! » Jésus lui répondit : « Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt. » Pierre lui dit : « Non, jamais tu ne me laveras les pieds. » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. » Simon Pierre lui dit : « Seigneur, non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Jésus lui dit : « Celui qui est lavé n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur ; et vous êtes purs, mais non pas tous. » Car il connaissait celui qui le livrait ; c'est pourquoi il dit : « Vous n'êtes pas tous purs. » »

Je sais que la scène est super sérieuse : le Christ fait tout ce qu'il peut pour que ce soit solennel, et qu'il y ait un message livré et reçu. Et Jean fait bien d'en ajouter une couche en montrant que Jésus était tout à fait conscient de la situation. Mais je remarque que cela se fait malgré Pierre. D'abord, il dit ce qu'il pense et ressent, et il est offusqué, et donc il proteste. Les autres ne disent rien, mais lui ne laisse pas passer. Jésus, patient, lui dit : « Hého, mon grand, il y a un message ; comprends-le. » (Je traduis.) Mais Pierre tient bon : « Non, jamais ; je comprends le message, mais la façon de le livrer n'est pas la bonne. » (Je traduis toujours.) Alors Jésus lui parle avec plus de sévérité,

parce qu'il le peut, parce que c'est Pierre, son dur à cuire et qu'il est capable d'en prendre. Et alors Pierre réagit encore à la manière de Pierre. « Ah, okay ! Mais alors pas seulement les pieds, les chevilles aussi, et les jambes et les cuisses... Oups, les mains et la tête tant qu'à faire... » (Je traduis encore et toujours. Mais je ne peux pas lire cette scène, ou en entendre parler sans imaginer qu'il y a un sourire qui passe de Pierre à Jésus et ensuite à tous les autres.)

En somme, Pierre dans les évangiles est tout à fait humain, et un type bien typé. Et c'est pour cela qu'il est si présent dans l'iconographie chrétienne. Et je vous en donne trois exemples tirés du Caravage qui s'y connaissait en scènes humaines. La première peinture présente Pierre et André au moment où on en fait des disciples.

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Vocation_de_saint_Pierre_et_saint_Andr%C3%A9

Je signale la force physique de Pierre, Rocky, et son air presque buté, et donc bien décidé. Et que dire des poissons qui sont dans sa main droite. C'est trop bon. Et que dire du contraste entre l'attitude du Christ avec Pierre et celle avec André : il parle directement à Pierre, et André, à qui Jésus ne s'adresse pas, plus discret, suit.

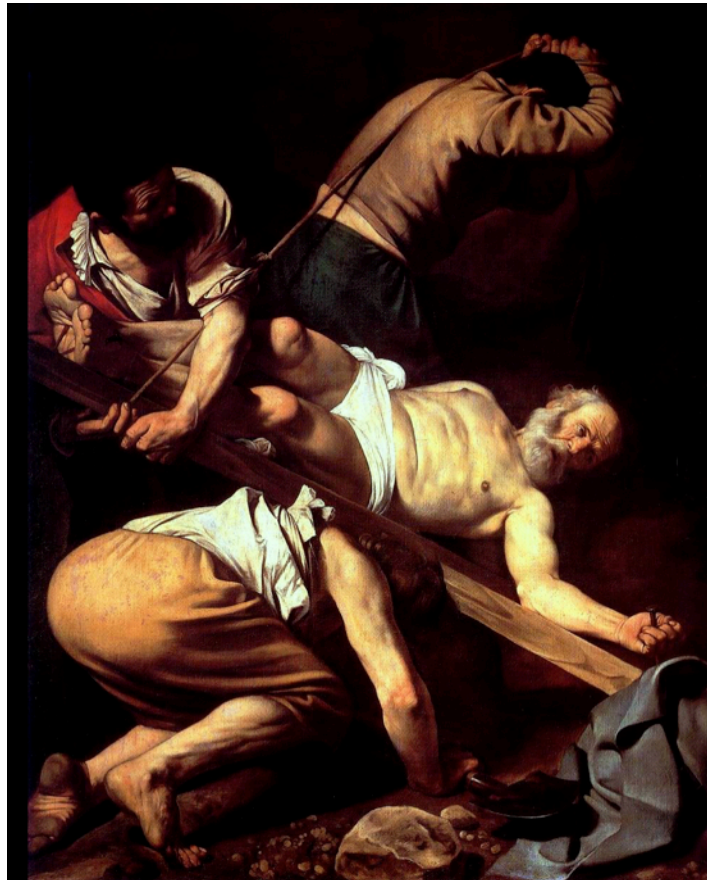
Puis, il y a la scène de la trahison, du reniement que Caravage ne pouvait pas ne pas laisser sans image. Vous regarderez le casque du soldat romain, ou le visage de la femme qui dénonce Pierre. Mais pour moi, c'est Pierre qui prend toute la place. Et d'abord ses mains : des mains de travailleurs manuels (voilà,

page 608

Finkielkraut !) et des mains qui pointent déjà vers lui pauvre pécheur. Et ce visage torturé : on nous place où moment précis Pierre, Rocky, se casse. C'est terrible. Et je sais exactement ce qui se passe en lui. Ou en tout cas, je peux m'imaginer que je le sais.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Reniement_de_saint_Pierre_\(Le_Caravage\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Reniement_de_saint_Pierre_(Le_Caravage))

Mais il y a une peinture que je ne peux pas ne pas présenter ici pour ainsi dire sous vos yeux. C'est le crucifiement de Pierre. (Noter qu'il y a deux mots : crucifixion et crucifiement. Pierre a eu gain de cause : l'une, celle du Christ, n'est pas l'autre, celui de Pierre.) Parce qu'on voit là que trente minutes avant de mourir, Pierre était encore Pierre : un chef, quelqu'un qui savait diriger les autres.



On est à Rome ; les autorités romaines ont décidé de crucifier Pierre, comme elles ont crucifié l'illuminé dont Pierre est l'apôtre. Mais Pierre, qui est vieux, encore plus vieux que lord du reniement, qui est encore fort sur le plan physique et sur le plan psychologique, Pierre encore et toujours un meneur d'hommes, ne le prend pas. Et comme quand il a affronté Jésus au sujet

du lavement des pieds, il affronte ceux qui sont en train de le crucifier. « Non, non, non ! Pas comme ça ! Ça n'a pas de bon sens ! Vous allez me faire cela autrement ! Tiens, j'accepte si vous me mettez à l'envers. » Et ils obéissent ; les trois fonctionnaires de l'État obéissent : je suis sidéré ; il fait reculer trois fonctionnaires ; c'est presque du jamais vu. Et ce n'est pas une sinécure ce qu'il exige qu'ils fassent. C'est difficile et c'est compliqué, c'est contre les règles, et il faut s'y mettre à trois, et le vieux surveille le travail pour s'assurer que ça se fasse bien. La scène est presque hallucinée, comme tant d'autres scènes du Caravage. Mais je trouve qu'il touche à la vérité du personnage, la vérité psychologique sans doute, mais une vérité dont le fondement est le texte évangélique.

Quelques détails de plus, et j'en ai fini. Notez les pieds sales du troisième type celui qui prête son dos à l'opération. Et le visage de celui qui soulève les pieds de la croix : je devine le visage du Caravage qu'on voit dans tant d'autres scènes semblables, comme je l'ai signalé plus haut. Mais comment se fait-il que personne ne remarque (j'ai lu quelques présentations de cette toile, et personne n'en parle) qu'il y a une pierre (n'est-ce pas cela ?) en bas en plein milieu du tableau, à côté de la pelle du type à genoux, une pierre qui pourrait être un crâne, mais une pierre quand même non ? Une pierre à la base d'un crucifiement de Pierre... La pogniez-vous ?

Oh et puis, j'ajoute quelque chose que j'ai déjà dit ailleurs. J'ai vu cette peinture *in situ*, et il me semble clair que le regard de Pierre va vers le visage de Paul qui vient de tomber de son cheval (d'accord, Bernard, ce n'est pas conforme au texte des *Actes*) : il voit Paul

au moment de sa conversion, et il regarde celui qui sera mis à mort lui aussi dans la même ville pour la même raison que meurt Pierre, et les deux sont liés pour toujours. Certes, le tableau qui est là n'est pas celui du Caravage, mais si vous mettez le vrai tableau, ça marche toujours. Mais bon, je m'é gare... Et l'important est de se souvenir de la vigueur du portrait de Pierre qui se dégage des évangiles, et qui est reflété par les œuvres des peintres et sculpteurs depuis. Vous ai-je dit que je me retrouve bien plus dans Pierre qui parle avant de penser, qui est bien imparfait, et souvent drôle, que dans Jean qui est toujours si mesuré et un vrai saint, un saint comme on les imagine, un saint en image.

Je sais... Il faudrait que je vous parle de la journée d'hier. Mais il n'y a presque rien à dire parce qu'il a atteint la Sicile, le *mal tempo* qui fait souffrir les Italiens du Nord en raison de cyclones et d'anticyclones et de vortex et de ne je ne sais trop quoi, qui sont parqués sur l'Europe. (Serait-ce une préfiguration de ce qui arrivera dans les élections ? Ou plutôt de ce qui est arrivé, mais que je ne connais pas encore parce que j'écris au lieu d'allumer la télé pour connaître les résultats ?) Sauf que le *mal tempo* sicilien a comme origine des mouvements qui viennent de l'Afrique. (Je ne vous dis pas quelle métaphore me vient à l'esprit : j'ai appris un peu à me taire.) Et à cause de ces bourrasques de vent et ces pluies et ce tonnerre et ces éclairs, nous sommes restés à l'intérieur, et la journée a été somnolente. Certes, nous organisons (surtout Muriel, mais j'aide un peu, je vous l'assure) la douzaine de jours dans le *Mezzogiorno. Reggio di Calabria* et

Crotone, patrie de Pythagore, c'est réglé. Restent *Tarento* et *Lecce*. Les billets de traversier vers la Grèce, c'est réglé. Certes, Muriel a fait avancer la collection de photos (mais j'aide un peu, je vous l'assure). Elle est à jour, et je trouve que c'est trop bon.

Et puis vers 16h, le ciel s'est nettoyé, et nous sommes sortis pour découvrir qu'il y avait quelques dizaines de surfeurs dans l'anse de *Cava d'Aliga*, lesquels profitaient de la vague forte. Nous les avons regardés. Je suis sûr que Muriel a pris des photos que vous verrez bientôt. Puis, nous sommes allés sur la *spiaggia di Bruca*. Et Muriel s'est arrêté, médusée par les couleurs et les formes. Moi, j'avançais sur la plage dans le soleil enfin arrivé au rendez-vous. Après un bon bout de promenade jusqu'au muret qui sert de première division, je me suis retourné pour revenir, et j'ai vu que la météo avait changé tout à fait, que le soleil avait disparu et que le vent avait monté et que Muriel avait disparu de la plage au loin. Je suis revenu sur mes pas, et j'ai couru, et je me suis vu mourant d'un éclair qui frappait le sable si beau. Mais non... quand j'ai retrouvé Muriel au bord du chemin qui remonte vers *Cava d'Aliga*, le danger, bien réel pourtant, était passé. Nous sommes rentrés sagement. Nous sommes passés à l'*Ancora*, avons *chiachero* avec Salvatore qui ne cesse de s'étonner que nous avons survécu plus de sept semaines sans auto, ou presque. J'ai commandé des pizzas pour le souper. Nous sommes rentrés. J'ai regardé un peu de télé. Puis, j'ai cherché la bouffe et nous avons mangé.

Aujourd'hui, nous rencontrons des amis de Québec qui passe par ici. Et puis nous avons un projet secret à *Scicli*. Je vous en reparle demain, si ça marche.

Et puis, demain matin, je vous parle du sens de l'humour de Jésus. Ce sera un tour de force, mais pas forçant du tout : ça fait un bon bout que je veux parler de cela. *Ciao, belli*. (Dites donc, savez-vous l'origine de l'expression *ciao* que tout le monde utilise.)

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Ciao>

Tiens, je vous le donne comme ça, gratuit.

P.S. Oh la la ! Ce qui était prévu par les sondages s'est confirmé un peu partout en Europe. Ça ne signifie rien sans doute sur les différents plans nationaux. Enfin, ça ne signifie rien sur le plan du pouvoir véritable, institutionnel, mais sur le plan symbolique, ça ressemble à une raclée. En tout cas, ça va jaser beaucoup dans les chaumières, ou du moins dans les chaumières où on aura allumé les télévisions. La machine à *chiachierare* partira pour broyer tout cela et le rendre insignifiant. Air connu.

Livraison soixante-cinquième : les considérations religieuses V (28 mai).

Celui qui se figure avoir laissé derrière lui, en des caractères écrits, les règles d'un art et celui qui, de son côté, recueille ces règles, en croyant que, de caractères d'écriture, sortira du certain et du solide, ces gens-là sont tout remplis de naïveté et méconnaissent à coup sûr l'oracle d'Ammon, comme tout un chacun qui croit que les discours écrits sont quelque chose de plus qu'un moyen de rappeler, à celui qui les connaît déjà, les choses traitées dans cet écrit.

Platon, *Phèdre* 275c-d.

Hier, c'était la journée des grandes visites. De deux grandes visites. Nous avons reçu la visite d'A et G, qui font un *giro* fou de la Sicile : non pas un tour de touristes organisés où on se trouve dans un autobus avec 36 autres personnes et un guide qui guide plus ou moins et où on perd du temps et où on mange trop et où on se fait des visites programmées bien à l'avance : le *giro* professionnel où on somnole devant le paysage et dans les musées visités trop vite plutôt que devant la télé. Ils ont choisi de faire un *giro* d'amateurs, en couple, où on en fait un maximum et où on se débrouille, mais où on bosse presque autant que si on était chez soi en train de travailler : peu de temps pour manger, et juste assez pour dormir, et on passe son temps libre à organiser le prochain bout. Nous espérons que leurs quelques heures avec nous ont été un peu de répit. Mais *siamo in Italia* et donc il y a eu des surprises.

La première a été que lundi, hier, il y a eu des funérailles encore une fois à *Cava d'Aliga* et donc à la *chiesa Cuore Immacolato di Maria*. Nous attendions A et G pour les 11h. Mais en sortant pour les recevoir *alla piazza Mediterraneo* et ainsi simplifier leur arrivée en auto depuis *Avola* (qui est à une heure environ), il a tout de suite été clair que ça n'allait pas aller tout seul. Il y avait plein d'autos stationnées partout ; en particulier, il y en avait tout le tour de ladite *piazza Mediterraneo*. Nous attendions donc dehors, et il y avait quelques enfants qui jouaient au *calcio* ; ils sont disparus soudain, puis sont revenus avec leurs vélos ; nous en connaissions quelques-uns, et Muriel s'est mise à parler avec eux en leur demandant leur nom. (Non, mais... cette passion du petit monde qu'elle a...

cette propension à engager la conversation avec tout un chacun et qui m'oblige à sortir de mon quant à soi..) *Roberto*, *Stefano* et *Massimo* qu'ils s'appelaient. Mais il y avait quelque chose dans la *smorfia* du petit gros dégourdi, et chef de clan, qui me faisait croire que ça n'allait pas. Il m'a dit que son copain *Stefano* s'appelait de fait *Stefania* et celui-ci, pour se venger a révélé que *Roberto* s'appelait *Rolando* et donc qu'il avait menti sans doute pour le plaisir de le faire, et nous avons parlé de l'Italie et du Canada et de nos promenades à pied à *Donnalucata*, qui continuent de l'étonner, et de ceci et de cela. Nous attendions A et G au soleil, et c'était bien drôle et bien agréable.

Puis, comme prévu par la loi de l'imprévisibilité de la vie, doublée par la loi de l'inefficacité de la Sicile, l'autobus AST qui allait de *Sampieri* à *Scicli* est entré dans la *piazza*. L'*autista* doit faire le tour de la place et repartir dans l'autre direction pour rejoindre la *strada regionale* qu'il vient de quitter : c'est le service broche à foin imaginé pour *Cava d'Aliga* Haute Ville. Mais cette fois, en entrant dans la place, il n'y avait pas moyen de faire le tour : il y avait trop d'autos stationnées un peu au hasard. Et le glas final des funérailles sonnait, et l'*autista* klaxonnait, et les autos qui se trouvaient prises derrière l'autobus bloqué klaxonnaient itou, et l'autobus rempli d'usagers s'est garé du mieux que le pouvait l'*autista* pour laisser passer quelques intrépides qui se glissaient entre les autos stationnées et l'autobus. L'*autista* a fait signe à *Salvatore* qui vendait sa *frutta e verdura* (tout le monde se connaît par ici, et ils se voient souvent en raison de leurs deux boulots si différents pourtant) et *Salvatore* a quitté son camion à la course, et donc deux de ses clientes qui

avaient déjà des sacs à demi pleins dans les mains et surtout sa caisse avec l'argent ; il est parti à la course donc pour dire aux gens qui se trouvaient encore dans l'église et sans doute sur le perron en train de dire leurs dernières condoléances à la famille éplorée et à *chiachierare* sur la belle journée que c'était pour des funérailles, pour leur dire donc que leur autos causaient un bouchon. Et voilà que revient Salvatore toujours à la course vers son camion et qu'on voit tout plein de gens bien habillés, surtout en noir, arriver à la course eux aussi et qui débloquent un à un, voiture par voiture, la *piazza*. Muriel et moi jouissions du spectacle. Comme il arrivait enfin en haut de la *piazza* et commençait à tourner son véhicule pour enfin continuer son chemin, l'*autista* que nous avons reconnu et qui nous a reconnus nous a souri et Muriel a lancé à la cantonade : « *Siamo in Sicilia.* » Et lui de rire en faisant le coin qui venait d'être libéré par une dame un peu irritée d'avoir à couper court au plaisir de *chiachierare* sur le perron de l'église.

Mais avec tout ça où sont A et G ? Ah tiens, ils sont arrivés devant chez nous, par un autre chemin, comme le découvre Muriel qui fait les quelques pas de la *piazza* à *la casa sopra il mare*. Et c'est les bonjours à la québécoise et la visite de notre appartement et de la terrasse et les exclamations devant la vue sur la mer Méditerranée (qui explique le surnom de l'appartement du *uno via Santippe*) et le repas et l'échange des expériences les plus marquantes et les rires. En somme, et pour résumer la conversation, ils nous disaient leur enthousiasme pour la Sicile, et nous leur expliquions tout à fait rationnellement qu'ils n'en mettaient pas assez. En tout cas, après cela, nous

sommes sortis pour faire un tour du village, de la *spiaggia* principale, et d'une des pointes, *della via Telemaco*, d'un bout de la *spiaggia di Bruca*, puis comme le temps avançait, il a fallu revenir sur nos pas, mais pas sans manger un *gelato* chez *Simply*, avec la précision que les *gelati di Blue Moon di Donnalucata* étaient meilleurs, mais comparables à ceux de *Vivolo* à *Firenze* ou *Castiglione* à *Bologna*. (On est snob ou on ne les pas ; il fallait faire la preuve de notre supériorité en matière de savoir sicilien.) De retour donc *alla casa sopra il mare*, nous avons le temps d'un égo-portrait à quatre (A a un long bras), et ils partent, mais avec nous.

Car ils nous ont donné un lift pour aller à *Scicli*, ce qui nous a permis de vanter cette jolie ville, dont *Cava d'Aliga* est une sorte de Vanier de bord de mer. (Les gens de Québec me comprennent.) En nous débarquant à la *Piazza Italia* au-dessus de laquelle trône *la chiesa di San Matteo*, ils nous ont dit au second et dernier au revoir avec tout le bruit que produisent quatre Québécois en cavale (les Siciliens n'ont même pas remarqué ; ils en ont vu d'autres, et ils sont bien pires : A et G devaient se rendre à *Agrigento* pour quelques jours, et nous leur avons dit tout ce qu'ils devaient faire et comment et dans quel ordre, et j'espère qu'ils nous ont obéi. (« Et n'oubliez pas *San Vito il Capo* et évidemment, il y a *Monreale* et puis le quartier *Ballarò*, avec son petit air de mafieux et bien intéressant le jour. »)

En tout cas, nous les avons laissés assez vite, car nous avons rendez-vous avec... *il commissario Montalbano* dans la personne de *Luca Zingaretti* (le frère de l'autre *Zingaretti*, chef du PD, qui est à la télé pour

expliquer que les élections qui ont donné l'avantage *alla Lega del Nord* ne sont pas des élections qui ont donné l'avantage *alla Lega del Nord*.) Ou du moins nous avons visité le plateau de tournage, et nous avons regardé de loin. Car *Michele*, notre chauffeur régulier, travaille parfois sur les tournages de la série de télévision, je crois vous l'avoir dit, et il a quelques copains dans l'équipe, et il avait un tuyau pour hier, et il nous en fait profiter. Et surtout il n'était pas question que Muriel manque ça. Comment on dit ça en italien ? Ah oui : *Donna felice, uomo felice*. Ce qui est compréhensible sans qu'on ait à le traduire. (Il y a les *groupies*, et il y a les *groupies* plus âgées, et les secondes ne donnent pas leur place aux premières en matière de fanatisme.) En tout cas, voici une photo (elle en a pris une centaine sans doute, et Muriel aura de la difficulté à choisir dans le tas pour vous faire son résumé photographique de la journée. En attendant en voici une, à moi.



Puis, comme il n'avait plus d'autobus pour *Cava d'Aliga* après 15h10 (nous sommes des gens d'expérience), nous sommes passés chez *Marcella* ; ce n'était pas ouvert, parce qu'il n'était pas encore 16h30, mais elle a ouvert quand nous avons cogné à la porte, et tout sourire devant ses clients les plus bizarres, elle a appelé *il professore Emanuele* qui nous a fait entrer par un chemin tortueux pour éviter le *centro* et entrer par *la via Paganinni* après avoir passé par la campagne trop riche de ce pays magnifique.

Une fois rentré, j'ai écouté la télé pour entendre *chiachierare* les analystes politiques qui essaient tous de dire que leur parti a gagné, ou du moins qu'il a tiré son épingle du jeu, alors que ce qui était prédit depuis au moins deux semaines, c'est bel et bien produit : *la Lega*, le parti de *Salvini*, sort grand gagnant (il fallait le voir, croix de son chapelet en mains, dire qu'on pourrait aller de l'avant et que la majorité [son parti et celui de *di Maio*] devait continuer son travail, alors que le *Movimento 5 Stelle* est affaibli et que le PD de *Zingaretti* fait encore et toujours ce qu'il peut pour tuer leur alliance). Puis les Brexistes anglais ont gagné itou, et Macron est affaibli, et les partis pro-nation et euro-sceptiques (quand on ne les aime pas, on dit populistes, et quand on ne les aime pas du tout, on dit fascistes, et quand on les vomit, on dit racistes) ont avancé un peu partout. (Et je suis sûr qu'on vous dira le contraire parce qu'il y a des dogmatistes européenistes partout, mais c'est moi dont le dogmatisme est le bon.) Et puis *Mario Giordani* a fait son show sur son show *Fuori di Coro* en montrant des clips d'experts, autres que lui, qui annonçaient ceci ou cela depuis quelques jours et qui ont été réfutés par les

faits. Il avait bien du plaisir à l'écran, et ses *smorfie* étaient tout à fait hilarantes : le rire est le propre de l'homme, dit Aristote quelque part dans les *Parties des Animaux*. Et puis, je me suis couché alors que Muriel travaillait encore après avoir travaillé quelques heures.

Thomas More, le grand auteur d'*Utopia*, que tous connaissent, même ceux qui ne l'ont jamais lu, a écrit un livre de plaisanteries la même année que son livre le mieux connu, qui est, soit dit en passant, une plaisanterie, et ce depuis le titre qui est un mot inventé par More et qui est devenu un mot dans toutes les langues du monde ; son autre livre s'appelle *A Merry Jest*, et on y trouve des *jokes* parfois un peu osés. (Érasme, son bon ami, avoue qu'avec Thomas on riait beaucoup, et offre comme preuve que son livre le plus célèbre *Éloge de la folie*, dans le latin original, *Enconium Moriæ*, signifie « Éloge de More », parce que c'est son copain Thomas qui avait inspiré le livre du fait qu'ils avaient ri ensemble un soir et que cela avait donné le début du livre.)

Mais à la fin de sa vie, quand il était en prison et attendait d'être mis à mort (il n'en a jamais douté ; il connaissait trop bien son ami le roi Henry VIII et les exigences de la politique et le conflit essentiel entre la religion et la politique), il a écrit une série d'œuvres religieuses, dont le *De tristitia Christi*. Il y dit, à un moment donné, que le Christ n'a pas ri. Puis, il se corrige et dit que les Évangiles ne nous présentent jamais le Christ en train de rire. Vérification faite, on doit avouer que More, qui lisait le grec et qui lisait souvent la Bible, a raison : le verbe *gelaô* est bien rare dans ce texte, et on ne dit jamais que *Iêsous gélai*.

Pourtant, je ne suis pas d'accord. Il me semble qu'il y a un argument théologique bétonné contre cette affirmation de base. Le Christ devait rire et faire rire sans quoi il n'était pas un homme. S'il mangeait parce qu'il était homme et que tous les hommes mangent, s'il pleurait parce qu'il était un homme et que tous les hommes pleurent, s'il était dans le temps et l'espace, parce qu'en raison de leurs corps physiques les hommes sont temporels et localisés et nous savons tous que c'est notre cas, il faut que Jésus ait ri et fait rire parce que tous les hommes le font.

Il est sûr que les évangiles présentent des scènes comiques : la présence de Pierre dans un texte rend à peu près inévitable le comique ; je crois l'avoir prouvé. Et il faut que Jésus ait été un sérieux ronchon pour ne pas avoir sourit quelques fois, voire rit tout de bon, en le voyant aller. Mais il y a plus : on trouve quelques scènes où Jésus riait, comment dire spontanément, et taquinait de son propre mouvement. Et d'abord les experts, ceux qui connaissent l'araméen, nous disent qu'il y a des jeux de mots dans ce que devait être l'enseignement du Christ. Et d'abord, comme je l'ai signalé, tous savent qu'il a joué avec le nom de son cher Rocky.

Mais cela est plus général. J'en donne un exemple évident. « Jésus, étant entré dans Jéricho, traversait la ville. Et voici, un homme riche, appelé Zachée, chef des publicains, cherchait à voir qui était Jésus ; mais il ne pouvait y parvenir, à cause de la foule, car il était de petite taille. Il courut en avant, et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. Lorsque Jésus fut arrivé à cet endroit, il leva les yeux et lui dit : Zachée, hâte-toi de descendre ;

car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. » Certes, le Christ transforme la scène comique en occasion de faire une leçon objective consolante : les salauds ne sont pas des salauds par définition, et pour raconter une des ses paraboles les plus célèbres et les plus mystérieuses au sujet des talents. Il y a chez lui un mélange bien étrange de sévérité et de légèreté, mais on manque quelque chose si on ne voit pas la légèreté.

On pourrait dire que je ne devrais pas lire l'évangile parce que c'est un ramassis d'histoires idiotes. Je réponds que ces histoires ont changé le monde. On pourrait dire que je devrais lire plus respectueusement, je réponds qu'il faut les lire telles qu'elles sont avant de leur offrir le respect qu'elles commandent. Mais surtout avant même qu'on me dise l'un ou l'autre, je trouve ces récits sont bouleversants de vérité humaine, et sans doute de vérité divine. C'est mon opinion, et comme on dit, je la partage.

Voici donc le test ultime, mais pas le dernier, de ma méthode. Avec le Christ. S'il est seulement Dieu, elle ne marche pas. S'il est tout à fait homme, ça devrait marcher. Et donc je propose quelques exemples de l'humour du Christ. Luc raconte (20, 21-27) que ses adversaires avaient cru le coincer en lui proposant une colle. (Les professeurs connaissent tous ce comportement idiot, parfois agressif, parfois sympathique ; ici, c'est agressif : on lui veut du mal.) Voici la question sans réponse et la question qui tue : doit-on payer les impôts romains ? Si vous dites oui, vous êtes un traître à la nation et à l'indépendance d'Israël et donc au fond vous êtes un mauvais juif ; si vous dites non, vous êtes un révolutionnaire, et les Romains vont vous crucifier quand quelques citoyens

bien intentionnés vous dénonceront aux autorités idoines. Que fait le Christ ? Il demande qu'on lui présente une pièce de monnaie ; il n'en a pas ; il fait partie du pauvre monde. Il faut que ce soit son interrogateur qui la lui offre, donc un pharisien. C'est une pièce romaine. Et il dit : « C'est l'image de qui ici sur cette pièce qu'on vient de tirer de la poche de mon aimable interrogateur ? — C'est l'image de César. — Eh bien, qu'on rende à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Brillant n'est-ce pas ? Et c'est l'occasion d'établir un principe théologico-politique bien difficile à interpréter et encore plus difficile à réaliser, mais clair.

Fort bien. Mais avez-vous saisi les deux plaisanteries ? L'image de César, tout le monde le savait, était l'image d'un dieu, d'un dieu romain, *Cæsar Augustus Tiberius*. Cela implique donc que ce bon Juif, ce professeur parmi les Juifs, lui qui juge Jésus et veut le faire juger, porte sur lui une image d'un dieu païen. Il faut bien qu'il le fasse : il faut qu'il achète et qu'il vende, et il est un honnête homme qui paie ses dettes (mais peut-être a-t-il trouvé moyen de ne pas payer ses taxes). Or cela est contre le premier des commandements de Moïse : il porte sur lui l'image d'une autre dieu que le seul Dieu, le Dieu de ses pères et de ses pairs. Je crois qu'il est impossible que le pharisien en question n'ait pas saisi la taquinerie, ni non plus ceux de sa classe qui l'entouraient et l'encourageaient et étaient bien heureux d'avoir évité d'être la victime de cette farce.

Mais il y a plus encore et une autre plaisanterie. Car qu'est-ce qu'être à l'image de Dieu ? C'est être un homme. Avant de faire des Juifs et des non-Juifs, tous

les Juifs, et surtout les pharisiens qui l'enseignent avec autorité, le savent, Yahvé a fait l'homme à son image. « Faisons l'homme à notre image ; et à son image, il le fit. » C'est là, écrit, dans le livre saint, au tout début de la *Tanakê*. Mais alors que signifie la phrase du Christ. Elle signifie, par un jeu de mots qu'il vient d'inventer, que les âmes des hommes doivent revenir à Dieu, toutes les âmes de tous les hommes doivent revenir à un seul Dieu, Juifs et non Juifs, pharisiens qui ont des images d'un faux dieu dans leur poche et petit monde qui n'a pas le sou. En tant qu'ex-professeur et encore-professeur, je trouve que Jésus se tire très bien de la colle, et qu'il le fait par deux *jokes* très habiles et même super-pédagogiques.

Et puis il y a son utilisation comique de l'opposition qui existe chez ses adversaires, soit les sadducéens et les pharisiens, qui, les uns, prétendent que le judaïsme n'enseigne pas la vie après la mort alors que les autres, plus humains peut-être, mais moins fidèles au texte, enseignent que oui. (Voir Luc 20, 27-40.) Et Jésus exploite cette opposition et se fait un allié d'un des groupes de ses adversaires. Vous lirez vous-mêmes : c'est votre devoir de la journée. Et vous me direz ensuite que Jésus n'avait pas le sourire en coin durant cette épisode de questions piégées. Car il est clair que Jésus est intelligent. Il sait qu'on veut lui faire du mal, il sait que les visages peuvent être trompeurs, il sait que les mots peuvent être des pièges. Mais il déjoue et il joue, et il sait qu'il le fait et il ne peut pas ne pas en être fier. Car il est un homme. Ou vous pouvez prétendre, contre ce que le texte laisse entendre, que rien de cela n'est vrai.

Mais je veux en arriver à la meilleure *joke* du Christ. Une plaisanterie qui me plaît d'autant plus qu'elle sauve une vie, et la vie d'un pêcheur (j'ai tendance à aimer son traitement des pêcheurs, comme Pierre et Zachée et tant d'autres), ou plutôt d'une pécheresse. Et donc (je sais que ce n'est pas politiquement correct) d'une *guidoune*, d'une femme adultère (elle est où votre loi contre les hommes adultères ?).

Ça se trouve dans l'évangile selon Jean (8.1-11). Et il faut voir que ça fait partie de la même campagne de colles qu'on lui impose pour essayer de le rendre antipathique et tôt ou tard criminel. S'il condamne la prostituée (et *come on*, une sainte-nitouche comme Jésus va le faire), il va se mettre à dos le petit monde qui veut la pitié tous azimuts et qui est toujours prêt à pardonner parce qu'il est impardonnable et sale et mal éduqué ; si Jésus ne la condamne pas, s'il lui offre son pardon, il va se prendre pour Dieu, et il va aller contre la loi. Il est pris comme un rat. Sauf que non... Voici ce qui se passe.

« Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre. Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : " Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. " Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre. Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu. Alors s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : " Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ? " Elle

répondit : “ Non, Seigneur. ” Et Jésus lui dit : “ Je ne te condamne pas non plus : va, et ne pêche plus. ”

Voilà ce qui se passe. Mais qu'est-ce qui vient de se passer au juste ? Quel est le lien entre la phrase du Christ, le fait qu'il écrive par terre et le départ des accusateurs ? Il n'y a qu'une seule réponse, et c'est une plaisanterie, une *joke* diaboliquement habile : il est en train d'écrire les commandements de la loi. Et voici que les plus vieux, ceux qui ont mon âge, partent les premiers : ils ont eu le temps de briser tous les commandements. Mais dès le troisième ou le quatrième, tous les accusateurs, même les plus jeunes, sont partis. Je m'imagine même, ce que ne dit pas Jean, mais ça doit être moi qui ai raison, que tout en écrivant Jésus levait de temps en temps les yeux pour regarder l'un ou l'autre des enragés dans les yeux. C'est trop bon.

En tout cas, la scène, dans son humanité, est trop bonne. Et les artistes ne s'y sont pas trompés. Y a-t-il un grand peintre qui ne l'a pas rendu ? Je pense à Titien, Rembrandt et Rubens, mais ils sont nombreux à se presser autour de moi. Et parce que vous avez été patient avec moi, je vous en propose une, celle que j'aime le plus. Elle est de *Tintoretto*, encore lui.



La dame, une bonne bourgeoise qui en aimait un autre que son légitime, est bien belle sans doute. Mais ce que j'aime surtout, c'est qu'on voit les mots que le Christ écrit sur le sable du plancher (car il y a du sable partout par là-bas comme à *Cava d'Aliga*). Et j'aimerais tellement pouvoir les déchiffrer, ces mots. Et on voit les gens qui s'éloignent, et il y en a plusieurs qui sont vieux. Et il y a le jeu magnifique des perspectives et des figures géométriques.

Et voilà mes enfants que la leçon d'aujourd'hui est terminée. C'est l'heure de se recoucher : le soleil

s'est levé sur *Cava d'Aliga*, et elle est belle comme la belle bourgeoise.

Livraison soixante-sixième : les considérations religieuses VI (29 mai).

Clitophon – On t'a mal rapporté, Socrate, ce qui a été dit sur ton compte avec Lysias. Car si je n'ai pu t'approuver sur certains points, sur d'autres je n'ai eu qu'à te louer. Mais comme je vois bien, malgré ton air d'indifférence, que tu es fâché contre moi, je serais bien aise, puisque nous sommes seuls, de te répéter ce que j'ai dit : tu verras que je ne suis point injuste à ton égard. Tu as sans doute été mal informé, et voilà pourquoi tu es si fort irrité. Mais si tu veux me laisser dire tout ce que je pense, je suis prêt à le faire, et je ne te cacherai rien.

Platon, *Clitophon*.

La journée d'hier a été parfaite jusqu'à ce qu'elle finisse avec un drame. *Ma siamo in Italia, dunque è normale*. Ce n'est pas pour rien que l'opéra est la forme d'art qui pour ainsi dire appartient au pays. Et Francis Ford Coppola le sait bien, lui qui termine sa trilogie *Il Padrino* en allant de l'opéra *Cavalleria Rusticana* à son récit et de son récit à l'opéra de Mascagni.

<https://www.youtube.com/watch?v=K9FaKGjB5fQ>

Mais je commence par le commencement, comme le voulait ma mère. Nous nous sommes levés : *colazione*, et tout le reste, comme tous les matins, mais avec un je ne sais quoi qui s'ajoutait parce que ce sont les derniers jours : une dernière visite à *Donnalucata*, le lendemain une dernière visite à *Scicli*, jeudi le dernier tour de *Cava d'Aliga* et *una cena da Salvatore, al' Ancora*. Nous avons mangé là en arrivant, nous

mangerons là en partant. Si tout est parfait, Elvis sera aux fourneaux, et je me paierai même un verre (pas une bouteille, oh la la !) du *Nerissimo d'Avola*, ce vin trop fort que Salvatore offre à ses clients en les avertissant des dangers. Nous sommes venus dans ce village pour tenter de vivre à l'italienne, ou plutôt à la sicilienne, sans trop faire les touristes, et je trouve que nous avons plutôt bien réussi ⁶¹.

Muriel est à jour dans ses photos, ce qui veut dire qu'elle reprend les prises de la journée d'avant, y met de l'ordre et les place dans son album. Hier, j'ai donc pu revoir avant-hier et l'opéra comique de cette journée avec A et G. Puis vers 11h, nous sommes partis pour *Donnalucata* : il faisait beau sur la plage, mais à droite au-dessus de *Scicli*, il y avait des nuages, et quelques-uns d'entre eux semblaient menaçants ; mais nous sommes maintenant des vieux de la vieille, et nous savions que le vent fort *sulla la spiaggia* (« *A Cava d'Aliga, c'è troppo vento* », merci à toi *Currado d'Avola*, ou nous vivrons l'an prochain, si tout va comme il faut.) empêcherait ses sombres promesses de se réaliser. Et nous avons eu raison.

Sur *la via Telemaco*, en montant pour arriver à *la spiaggia di Bruca* et commencer notre dernière promenade, nous avons été croisés par une auto-caméra de *Applemaps*. Peut-être avez-vous déjà rencontré un de ces véhicules : pas très grand, deux préposés, un *autista* et un caméraman, avec sur le toit une caméra 360° qui prend des millions de photos qui deviendront ensuite les images de l'application comme

61. Dans les faits, nous ferons tout à fait autre chose, et ce sera encore plus parfait.

Google Earth qui vous permettra de visionner toutes les rues du monde. Cette fois-ci, on travaillait pour l'application *Plans d'Apple*. Ce qui veut dire que peut-être dans un an, quelqu'un qui cherchera *Cava d'Aliga* et *la via Telemaco* de ce bled perdu trouvera l'image de la rue sans doute, mais aussi l'image (visages sagement oblitérés) de deux vieux, un monsieur grand et élégant et une dame qui porte un chapeau blanc. Nous verrons bien.

Sur la plage de l'échouerie quotidienne de suicides sans nombre, ce n'était pas des centaines, ni des milliers, mais des dizaines de milliers de *velella* blancs, ou plus exactement des physalies, ou, je viens de l'apprendre, des galères portugaises. Et cette fois, nous avons vu des *Janthina janthina* tout à fait déployés qui étaient fixés sur certains corps qui se faisaient dévorer. Fascinant et terrible. Muriel était folle de joie.

<http://doris.ffesm.fr/Especies/Janthina-janthina-Janthine-commune-4038>

Et

<http://www.codep05.fr/wp-content/uploads/2018/04/Les-cnidaire.pdf>

Et il y avait les bibittes humaines itou. Le cavalier, ou plutôt le cocher, avait laissé les nouvelles traces de son cheval au chapeau rouge et des roues de son carrosse. Et il y avait les inévitables pêcheurs, par exemple sur *la Pezza Filippa*, la partie la moins belle de la plage. Peut-être bien la moins belle, mais où il ne reste plus que du

ciel, du sable venu du Sahara, du vent, et des kilomètres devant soi et des kilomètres derrière soi, avec *Cava d'Aliga* visible d'un côté et *Donnalucata* de l'autre.

https://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g676126-d3216506-Reviews-Pezza_Filippa-Sicily_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Et nous nous sommes arrêtés auprès d'un d'eux, et Muriel a voulu voir comment il fixait son leurre sur sa ligne. Et il nous a aimablement permis de le regarder faire, et il devrait y avoir une photo dans l'album de Muriel. La *Pezza Filippa* est la partie la plus venteuse de la plage, d'ordinaire, et c'est le lieu de rassemblement des *kitesurfeurs*. Hier, il n'y en avait qu'un seul, mais un expert qui profitait du vent vraiment trop fort : il avançait à une vitesse folle vers la plage, virait son cerf-volant de façon à arrêter pendant une ou deux secondes à deux pas (à deux vagues ?) de la rive, pas plus, et repartait vers la mer en sautant par-dessus les vagues d'un ou deux mètres qui rentraient sur la plage. Encore une fois, il y a des photos.

Et ainsi avec bien des arrêts, peu à peu, nous nous rapprochions de *Donnalucata*. Le but était clair ; *via Casmene* pour manger au restau *No name*, que nous aimons tant, où nous avons promis à la dame de retourner une dernière fois, et où les *arancine* à l'encre de seiche sont divins. En arrivant à *Donnalucata*, nous avons croisé de nouveau l'auto d'Applemaps (en principe, nous serons aussi au coin de *via Carrera* et *via Cagliari* à *Donnalucata*). Puis, nous sommes arrivés

à notre restau, et la dame était là, et j'ai pris une salade au thon toute simple et Muriel des *arancine* à la seiche. Et le mari de la dame est arrivé avec leurs trois enfants, et nous avons *chiachierato* avant de partir, et Muriel lui a soutiré une clope, et nous avons parlé de notre plaisir chez eux et en Sicile, et du fait que nous partions et que nous espérions revenir et que la cuisine était bonne (« *Grazie, ma è solo cucina di casalinga* — Peut-être bien, madame, mais chez vous, dans votre foyer, les enfants mangent très bien. ») Muriel tentait d'utiliser son italien, le mari tentait d'utiliser son français avec application, les enfants voulaient manger, et la deuxième m'a montré son doigt blessé, et nous sommes partis pour marcher une dernière fois sur le port et surtout sur l'immense jetée qui avance dans la mer où il y avait hier une bonne vague. Il est heureux que cette jetée est solide sans quoi le vent et la vague pourraient tout emporter, et d'abord les deux vieux qui avançaient dans la mer bleu à pied sec. *Cava d'Aliga* d'un côté *Marina di Ragusa* et *Punta Secca* de l'autre : saisissant.

Puis, nous avons voulu chercher du vin chez *Voi*, qui est toujours ouvert... et il était fermé. *Siamo in Italia*. Nous nous sommes installés sur le banc de l'AST pour attendre le dernier autobus qui devait arriver sous peu... s'il arrivait... Car en Italie tout peut arriver : vous pouvez réserver des transports, et on vous annule le voyage, comme ça sans crier gare, pour le *fun*, parce que... Pas cette fois-ci, en tout cas, car la journée était parfaite. Et le chauffeur nous a fait rentrer : ce n'était pas le service régulier, mais un voyage spécial tout plein d'enfants d'école. « *Cava d'Aliga ? — Salite ! Salite !* » Nous sommes montés, le chauffeur a pris notre

argent, il a tenté de faire fonctionner sa machine à tickets, elle a refusé, pour se venger de la machine, il a refusé notre argent, nous nous sommes assis. Une fois bien installés dans nos sièges et entourés d'élèves qui rentraient à la maison, nous avons pris le plaisir de voir deux garçons, un assis dans la vitre, l'autre en train de *chiachierare* avec l'*autista*, pendant que ce dernier parlait sur son *telefonino*, tout en conduisant à une folle allure et en klaxonnant pour avertir quelque chauffard qui n'allait pas comme il fallait. (Je sais que vous ne me croyiez pas, mais c'est la vérité la plus stricte.) Nous sommes descendus devant *la farmacia* pour la dernière fois, et avons monté l'escalier *della via Grotta Santa*, probablement pour la dernière fois. Et puis chez nous, il y a eu des douches pour enlever le sable et le sel avec de l'eau chauffé par le soleil. Nous avons soupé, et voilà la journée parfaite pleine de riens était terminée.

Mais pas tout à fait : Muriel reçoit un message sur son *telefonino* ; les billets que nous avons achetés il y a quelque temps pour nous rendre de *Brindisi* à *Patras* sont annulés par la compagnie Grimaldi. (Grimaldi, vous connaissez : le petit tyran de Monaco qui a organisé il y a quelques jours le *giro* de F1 dans sa municipalité/État.) Et c'est maintenant la course pour trouver une solution de rechange qui nous permettra de faire notre voyage dans le *Mezzogiorno* déjà à demi organisé et nous rendre quand même à Athènes pour rejoindre le groupe et partir en tournée avec eux. Ça prendra toute l'ingéniosité de Muriel pour que la chose se fasse dans les courts délais que nous avons et sans que nous ayons à remonter à Rome pour prendre un avion pour Athènes. *Siamo in Italia*.

Retournons à des choses moins dramatiques. Et visitons en imagination le monde de l'Ancien Testament, et parlons des circonstances qui pourraient conduire à l'assassinat de son propre enfant.

La scène la plus importante de la *Tanakê* n'est pas la création du monde ou l'appel de Moïse et la sortie de l'Égypte, mais l'histoire d'Abraham et d'Isaac. On l'appelle le sacrifice d'Isaac ou la ligature d'Isaac. Et je commence par une grande toile et une toile de *Michelangelo Carravagio*.



Et je vois des mains. La main du père, une main vieille, mais forte sur le cou de l'enfant. La main de l'ange qui doit forcer pour retenir la main du sacrificateur décidé. Et les mains d'Isaac, qui ne sont là mais cachées, sans doute parce qu'on (le père et donc

le sacrificateur) les a attachées pour que son fils, qui est une victime innocente, ne puisse pas se défendre. Et je vois le visage d'Abraham le père de la foi qui semble dérangé par l'intervention de l'ange (« Non, mais qui est-ce qui ose m'arrêter ? »). Mais je vois aussi le visage terrorisé de l'enfant, qui vient de comprendre qu'on lui a menti. (Ai-je raison de voir là un autre égo-portrait [on dit *selfie* aujourd'hui] de *Caravaggio* ?)

Cette toile est bouleversante. Mais il y en a d'autres, par exemple celle de Rembrandt, et chacune que je trouve, et j'en ai trouvé des dizaines, est bouleversante à sa façon parce que le récit initial l'est. Chaque fois, ces artistes ont tenté de montrer une scène qui est importante pour les trois religions dites du Livre. Car ce récit se trouve chez les Juifs, évidemment, mais aussi chez les chrétiens et chez les musulmans. Car Abraham, comme le dit Paul, est le père de la foi. Et mieux encore, il est celui qui, en acceptant de sacrifier son fils, permet de comprendre ce qu'est la foi. Et voici le récit, ou sa partie principale.

« Après ces choses, Dieu mit Abraham à l'épreuve, et lui dit : « Abraham ! » Et il répondit : « Me voici ! » Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac ; va-t'en au pays de Moriija, et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. » Abraham se leva de bon matin, sella son âne, et prit avec lui deux serviteurs et son fils Isaac. Il fendit du bois pour l'holocauste, et partit pour aller au lieu que Dieu lui avait dit. Le troisième jour, Abraham, levant les yeux, vit le lieu de loin. Et Abraham dit à ses serviteurs : « Restez ici avec l'âne ; moi et le jeune homme, nous irons jusque-là pour adorer, et nous reviendrons auprès de vous. » Abraham prit le bois

pour l'holocauste, le chargea sur son fils Isaac, et porta dans sa main le feu et le couteau. Et ils marchèrent tous deux ensemble. Alors Isaac, parlant à Abraham, son père, dit : " Mon père ! " Et il répondit : " Me voici, mon fils ! " Isaac reprit : " Voici le feu et le bois ; mais où est l'agneau pour l'holocauste ? " Abraham répondit : " Mon fils, Dieu se pourvoira lui-même de l'agneau pour l'holocauste. " Et ils marchèrent tous deux ensemble. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu que Dieu lui avait dit, Abraham y éleva un autel, et rangea le bois. Il lia son fils Isaac, et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Puis Abraham étendit la main, et prit le couteau, pour égorger son fils. Alors l'ange de l'Éternel l'appela des cieux, et dit : " Abraham ! Abraham ! " Et il répondit : " Me voici ! " L'ange dit : " N'avance pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien ; car je sais maintenant que tu crains Dieu, et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. " Abraham leva les yeux, et vit derrière lui un bélier retenu dans un buisson par les cornes ; et Abraham alla prendre le bélier, et l'offrit en holocauste à la place de son fils. » (Je vous demande pardon, mais il fallait un texte plus long pour saisir tout ce qui se passe.)

Je reprends. Abraham est à tu et à toi avec Yahvé. Yahvé lui a promis d'avoir un fils et une large descendance. Abraham L'a cru et Yahvé a tenu parole. Et maintenant Yahvé change d'idée : Il dit le contraire de ce qu'Il a dit ; et de plus, Il veut un sacrifice humain, d'un enfant tout à fait innocent, celui qu'Il a promis. Et Abraham répond okay, ou en langage biblique : « Me voici. ».

Il y a bien des choses qui me troublent dans ce texte, mais d'abord et surtout peut-être le fait

qu'Abraham ment trois fois. Un homme honnête ne ment pas. Mais Abraham ment à sa femme, à ses serviteurs et à son fils. On me dira qu'il ne ment pas, mais qu'il parle avec précaution, avec une précaution oratoire et en pratiquant la dissimulation utile ou la retenue verbale. Merci, chers élèves des Jésuites, mais dans le langage de tous les jours, il ment. Pour une fois que je dis les choses sans tergiverser. (Churchill avait une façon nette de dire les choses, une façon performative de montrer en le faisant ce qu'il disait qu'il fallait faire, soit sans mentir. « *Short words are best and old words when short are best of all.* Ce que je tenterai de rendre en l'imitant : « Les mots courts sont tout à fait bien, et les vieux mots quand ils sont courts font mieux que tout. » Je sais je ne suis pas bien bon dans ce genre et que je suis fan des mots longs. Tiens, j'ai réussi une seconde fois.) Et je vous demanderais à quoi sert de ne pas mentir en jouant sur les mots pour respecter un commandement de Dieu quand on va faire une chose qui est interdite par un autre commandement du même Dieu. D'autant plus que tôt ou tard, la précaution oratoire est un mensonge existentiel, un mensonge à soi.

On ne voit pas Abraham mentir à Sarah, mais il est certain qu'il l'a fait, parce qu'il n'a pas pu quitter la maison avec leur fils et deux serviteurs sans qu'elle ne lui demande ce qu'il faisait. Et elle ne l'aurait pas laissé partir s'il avait dit la vérité, comme elle le demandait. Une fois arrivé sur les lieux, il ment encore une fois à ses serviteurs. Cette fois, je crois que c'est parce qu'il a honte, parce qu'il sait que ce qu'il s'apprête à faire est une folie selon tout standard de justice. Et à la fin, il ment à son fils (l'échange entre les deux ponctué par

les mots *fils* et *père* est terrible) mais cette fois, c'est parce qu'il est bouleversé : il ne peut pas mettre en mots ce qu'il est sur le point de faire dans l'espoir que cette tactique fera disparaître un peu la réalité qui se profile.

En somme, tout ceci n'a pas de bon sens et est pour ainsi dire impossible sur le plan doctrinal : meurtre d'un innocent, sur le plan logique : ce qui a été donné par Yahvé et qui est la base de la foi sera enlevé et enlèvera la base de la foi, et sur le plan humain : un père assassine son fils. Et je comprends que Kierkegaard a fait de cette scène le centre de son livre *Crainte et Tremblement*, qui est au sujet de ces deux mouvements, mais surtout au sujet de la foi. C'est le cas limite : jusqu'où peut mener la foi ? Et poser une question, et non seulement être troublé mais même résister à ce qui est décrit ici, est-ce de l'impiété ? Il me semble au contraire que on ne fait alors que suivre Abraham lui-même. Mais une fois qu'on l'a suivi pas à pas sur le chemin du mont que lui a indiqué Yahvé en qui il a foi, qu'est-ce qu'on décide à son tour ?

Et cela me rappelle d'autres textes qui me troublent. Et d'abord le récit de Josué et de la conquête de la Terre promise (bien noter l'expression), mais à coup d'anathèmes (soit de sacrifices humains et de nettoyages ethnique et biologique). Mais aussi l'histoire magnifique de Job, l'homme de la fidélité à toute épreuve, où je ne peux pas oublier tous les gens innocents qui meurent pour que le test soit efficace. Et je vous laisse là avec cela. Mais je rappelle que selon moi, on ne peut pas lire la Bible, et on ne peut pas parler de foi et de religion, si on n'aborde pas ses récits en tant que récits humains. Sans cela, on fait de la

théologie sèche et desséchante ; sans cela, on se fait un Voltaire moqueur et sec, théologien d'un autre dogme ; sans cela, on ne lit pas en vérité.

Ouais, ça fait des choses bien sérieuses. Okay, aujourd'hui, moi, je dois vivre dans un opéra italienne pleine de drames de petite taille, mais bien importants pour Muriel et moi. Monsieur Grimaldi : Muriel veut votre peau.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Maison_Grimaldi

Et moi, j'ouvre les portes de la cuisine, pour laisser entrer la fraîcheur du matin et la lumière qui commence à remplir le ciel. Bientôt les chiens se mettront à japper à qui mieux mieux, l'angélus sonnera, et ils japperont en chœur. Que la journée commence.

P.S. En lisant *La Presse* de ce matin, j'ai vu un article sur saint Pierre. C'est au sujet des capitaines d'équipe. Et au sujet de Chara de l'équipe de Boston. Je sais qu'on ne devrait pas mêler des remarques sur le sport et sur le Nouveau Testament... Mais c'est justement ça, ce qu'on ne devrait pas faire, que je prétends qu'il FAUT faire, parce que le sport est humain et qu'on ne peut pas comprendre la Bible si on ne lit pas le texte comme un récit humain qui dit des choses humaines itou. Et que le pouvoir politico-socio-psycho-existential de la Bible trouve son socle là. En tout cas, l'article est excellent. (Étienne et Sandro et Alex et Hedi vont comprendre ça comme il faut. Eux savent...]

http://plus.lapresse.ca/screens/6d33f15f-c43f-446e-afe6-879d431804b5__7C__0.html?utm_medium=Ulink&utm_campaign=Internal+Share&utm_content=Screen

Livraison soixante-septième : les considérations religieuses VII (30 mai).

Nullius addictus iurare in verba magistri, quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes.

N'étant pas obligé de jurer fidélité aux paroles d'aucun maître, peu importe où m'entraîne la tempête, je me trouve chez moi.

Horace *Épître* I 1 13-15

Ce que je veux faire aujourd'hui pour presque compléter cette longue série de remarques sur les textes bibliques est si difficile que je le remets de jour en jour et même aujourd'hui, je le remets à la fin. Et puis si jamais je ne vous parle pas d'Adam et d'Ève et de leurs enfants, et si je ne vous parle pas de Darwin, c'est parce que j'ai pris le chemin d'évitement le plus sage, celui du lâche. C'est un réflexe humain de survie, une sorte de principe de survie du plus faible, une sélection naturelle, qui fait que dans le monde des idées les moins courageux, les plus prudents, les plus respectueux de l'autorité ont moins de problèmes et vivent dans les coins. Longue vie aux moumounes. Et nous sommes tous un peu moumounes.

Mais il y a aussi que les choses les plus faciles et les plus agréables sont les plus attirantes. Et décrire la journée d'hier est peut-être la chose la plus agréable que j'ai eu à faire. Donc allons-y, et pour la suite on verra bien.

Et d'abord un jugement global : si avant-hier fut une journée parfaite, qui a fini mal, hier a été une journée plus que parfaite, mais qui a commencé mal. Je rappelle pour ceux dont la mémoire est tout à fait déficiente (et que la sélection naturelle n'a pas gâté, pas plus qu'il ne faut), et puis avec l'âge... mais je suis en train d'oublier ce dont je veux parler.

Je rappelle donc qu'en rentrant avant-hier, nous avons découvert qu'on avait invalidé notre réservation sur le traversier Brindisi/Patras le 12 juin, parce que la compagnie Grimaldi avait annulé ce voyage, mais on nous offrait un billet pour la traversée suivante, ce qui était impossible pour nous, puisque nous arrivions alors en retard à Athènes et hors circuit par rapport au groupe auquel nous participons et dont nous avons la responsabilité partielle. Et un rapide tour des possibilités offertes prouvait qu'elles impliquaient des voyages fous, compliqués et épuisants. Bon, on dit que la nuit porte conseil... Allons nous coucher.

Ce proverbe est tout à fait faux, du moins dans ce cas précis : nous n'avons pas trouvé, dans le subconscient ou dans les rêves ou dans les inspirations divines, de solution si ce n'est d'éliminer un retour en catastrophe à Rome pour prendre un voyage en avion à deux ou trois arrêts qui nous coûterait bien cher. Il faut donc écourter notre voyage dans le *Mezzogiorno* de quelques jours et allonger notre voyage en Grèce et notre séjour à Athènes. Mais s'il y a moyen de le faire, les détails sont flous. Nous prenons en note tous les détails pour que je puisse présenter le dossier et la solution qui nous semble la plus intéressante : se trouvent sur un bout de papier quelques infos (numéro de dossier, jour de départ et d'arrivée, jour de départ et

d'arrivée possible questions idoines sur le lien Patras/ Athènes qui semble être problématique parce que le train ne roule plus entre les deux villes). À trois reprises par trois appels distincts, nous joignons les services Grimaldi : chaque fois, nous avons droit à un enregistrement avec cette voix irritante que tous connaissent qui vous dit de taper tel numéro pour tel service et tel autre pour tel autre, et *ci dispiace*, dû au nombre trop grand d'appels, vous êtes mis dans la file des clients sur *telefonino*, et surtout ne raccrochez pas, sans quoi vous perdez votre place ; *menomale*, après une minute ou deux d'attente, nous rejoignons un préposé ; mais, lorsque j'expliquais le problème et demandais si on pouvait continuer en anglais ou français (je voulais être sûr que puisse Muriel suivre et pour éviter que je ne gaffe en raison d'une erreur d'italien), chaque fois, comme par mystère, la ligne coupait. *Siamo in Italia*. Suite à ce déboire répété, nous prenons la décision de consulter *Marcella* à l'agence de voyage de *Scicli* sur la *Piazza Italia*. Ça coûtera ce que ça coûtera, et notre fierté de débrouillards intrépides en prendra un coup.

Car *Michele* est à la porte pour nous conduire à *Scicli*. Certes, nous aurions pu nous y rendre en autobus, mais c'est que *Michele* est notre ange. Et il croit qu'il pourra nous présenter quelques comédiens de la série du *commissario Montalbano* avec l'aide de son copain de tournage *Pipo Guerrieri* (mais oui, il s'appelle Jo le Guerrier ; il est ex *vigile del fuoco*, est à la retraite, mais qui comme tant de retraités travaille encore, mais à son compte, et comme il le veut, et quand il le veut, et pour qui il le veut, ou comme il me disait : « Trente ans comme pompier et puis *basta*, je

me fais plaisir. »). Et nous voilà partis, et il y a une Muriel *groupie* qui frétille sur le siège arrière. (Un mot sur les dames âgées qui se mettent à se comporter comme des ados devant les Beatles en 1964. C'est bien drôle : mais on se dit quand on est sage : *donna contenta, uomo contento*. Surtout quand on est presque autant *groupie* que la bonne dame.) Mais si nous retournons à *Scicli*, il y a aussi qu'il faut, mais alors il faut, que je m'achète deux paires, plutôt qu'une, de chaussures italiennes qui me sont tombés dans l'œil l'autre jour et qui font qu'il faut qu'ils aillent de l'œil au pied, et puis je les veux, c'est tout, na ! (Chaque fois qu'en voyage, j'ai une des ces lubies et que je me retiens, je le regrette ensuite. *Crede experto*. On ne m'y prendra plus : il est sage de ne pas être sage, comme dit François.)

Parlons des chaussures d'abord parce que c'est le plus important pour moi et que c'est moi qui écris. Elles se trouvaient sur le *corso Mazzini* (nom de rue obligatoire en toute ville sicilienne, avec *largo Garibaldi* et *strada dei Mille*, et *via Vittorio Emanuele*, lesquelles qui donnent sur un *piazza Cavour*, car par ici on est fier du mouvement d'indépendance italienne ; tout ça appartient au *Risorgimento*, qui a créé l'État fou et désorganisé et fier et intrépide qui s'appelle l'Italie). Et voici une plaque contre trouve sur le *Municipio di Scicli*. La photo est d'hier justement.

On y lit : « Aujourd'hui deux juin 1960, en célébrant le centenaire de l'épopée des mille, le peuple de *Scicli* honore la mémoire de ses 130 volontaires qui suivirent le héros [Garibaldi] et exalte l'esprit garibaldien qu'ils ont transmis aux volontaires de la

résistance [lors de la lutte contre les forces fascistes et nazis]. »



En tout cas, et pour passer à des choses moins élevées, mais plus passionnantes pour celui qui vous parle, les chaussures se trouvaient dans un commerce qui s'appelle *Narcisso*. (*Oh boy!* Je me sens visé.) Et Muriel tenait à m'accompagner, disait-elle, pour m'aider à négocier, mais je crois que c'était par curiosité bien féminine (ne pas répéter ceci à la police de la rectitude politique) et pour m'empêcher d'en acheter trois paires. En tout cas, elle a suivi tout le processus en rigolant, puis elle m'a négocié *uno sconto* de 30%. Excellent.

Mais je nous ramène au plateau de tournage. Grâce à *Michele* qui nous avait fait rencontrer *Pipo*, nous avons retrouvé celui-ci sur une rue à côté du centre historique où on tournait. *Pipo* nous reconnaît (car nous l'avons rencontré il y a deux jours), les copains jasant un peu, et *Pipo* qui est le *big boss* de l'équipe technique nous dit qu'il fera ce qu'il peut pour nous présenter *Angelo Russo*, celui qui joue *il poliziotto Catarella*, le personnage préféré, moins un, de Muriel, la *groupie*. Et comme il finit de nous parler, *Russo* lui-même sort de son *camper*, en costume. Et *Pipo* le fait venir. Et Muriel, des étoiles dans les yeux, parle à *Catarella/Russo* et je traduis. Et elle beurre épais, et fait de lui la raison pour laquelle nous sommes en Italie, et qu'elle est en amour avec la Sicile (et donc avec lui) et qu'elle a tout vu de la série et deux fois plutôt qu'une et qu'elle va la revoir en rentrant, et tout cela parce qu'il est l'incarnation même de la Sicile et un grand comédien. *Signor Russo* est tout à fait charmé et charmant. Et évidemment après tout cela, nous avons droit à une photo, et même quelques-unes avec lui. Je voudrais avoir la primeur, mais je vous renvoie aux albums de Muriel qui sont à jour maintenant.

Puis, nous nous déplaçons pour aller sur le plateau de tournage où le comédien principal *Luca Zingaretti* doit faire double emploi parce que le réalisateur est malade et que c'est lui qui doit diriger l'équipe, en plus de jouer dans toutes les scènes qui seront filmées aujourd'hui. Nous nous trouvons donc devant le *Municipio di Scicli*, laquelle mairie qui sert de décor pour la série et devient le poste de police de la ville de Vigàta.

<https://it.wikipedia.org/wiki/Vigata>

C'est l'occasion pour Michele de retrouver des copains de travail. On dirait qu'il connaît tout le monde, l'animal, ou l'ange, c'est selon, et tous, ou presque, le saluent. (Quand il ne connaît pas quelqu'un il s'excuse : « *Hanno cambiato una parte della squadra.* » Pas de souci, *Michele*, je vois bien que ce que tu m'as dit le premier jour, soit que tu avais travaillé sur la série, est tout à fait vrai, et pas du tout une vantardise de Sicilien, bien humaine par ailleurs.) En arrivant, sur la place, et alors que *Michele* parlait avec un copain, *Luca Zingaretti* est sorti en courant de son camper et est entré dans le bâtiment ; les gens ont fait «oh la la, c'est lui », et Muriel réussit à prendre une photo. Et alors *Michele* part sa campagne de charme : il salue un copain, puis un autre et un autre, et chaque fois, il explique qui nous sommes et présente Muriel la *groupie*. Et il demande si *Luca* est bien occupé et... et ... et... Et on lui dit que c'est une grosse grosse journée de tournage et que les horaires sont serrés... Mais on ne sait jamais. En somme, *siamo in Italia*. Et pis encore, *siamo in Sicilia*.

Mais je suis tout heureux quand il parle avec l'assistant régisseur (un type qui sort son français mâtiné d'un accent parisien dont il est bien fier) parce que ce dernier dit à *Michele* : « Je crois que j'ai quelque chose pour toi dans une des scènes à venir ; c'est comme la dernière fois, tu jouerais un garçon de restau qui reçoit le *big boss* et qui lui dit de s'asseoir à une table pour son repas. » Michele dit pourquoi pas... Mais je sais que moi, je serais au septième ciel (artistique) si on m'offrait un job pareil. (Et je n'essaie même pas de

vous dire comment Muriel se sentirait.) Et l'assistant régisseur prend les papiers de *Michele* et va faire faire une photo. Il faut que l'archange de Muriel, *Michele* de son prénom, soit récompensé pour tous ses efforts.

Du coup, nous poireautons pendant une bonne heure et plus sur place avec d'autres fans et badauds, et nous voyons tout plein de gens bien occupés, et *Angelo Russo* se fait photographier au moins 100 fois. Mais il est bientôt 13h, et il faut aller chez *Marcella* pour régler la question de la traversée. Son bureau est juste à côté, et nous nous y rendons un peu tristes. Muriel, brave soldat, a la mort dans l'âme, mais bon... il faut ce qu'il faut. Et *Marcella* prend en mains le dossier que je lui ai expliqué vite fait ; je lui passe notre bout de papier. Elle appelle... et en 5 minutes, mettons 10, mais c'est pas plus, je suis catégorique, après avoir parlé avec autorité et à une vitesse étourdissante à la préposée de Grimaldi sur un numéro spécial qu'elle compose grâce à un bidule automatique, nous avons en mains un voucher qui nous donnera deux billets sur un bateau qui part de la même place (Brindisi) pour se rendre à la même place (Patras) dans les mêmes conditions (une cabine privée) et pour le même prix. Ouf ! « *Quanto costa, Marcella ? — È gratuito : mi fa piacere.* » Bon, il n'y a pas moyen de lui offrir un dédommagement. Mais nous prenons la peine de lui dire qu'elle est la meilleure des meilleures, qu'elle nous a toujours traités avec un professionnalisme exemplaire et que nous parlerons d'elle et de son agence avec les mots les plus généreux. Voici donc une partie de ce que nous avons promis. Ça s'appelle *Siclis Viaggi*... Et pas *Scicli Viaggi*, attention.

<https://www.siclisviaggi.com>

Comme tout s'est passé si bien et si vite, même si nous avons faim, nous retournons sur le plateau... Sait-on jamais... Et *Michele* parle avec ses copains et apprend que *Luca Zingaretti* vient de terminer le tournage du matin et qu'il est dans son *camper* en train de manger. Zut de zut ! *Michele* est déçu, comme ce n'est pas possible, et pendant qu'il résiste à nos prières répétées de laisser faire de venir manger dans le restau de son choix, voilà que les acolytes de la vedette sortent du *camper* et que l'homme lui-même paraît à la porte. *Ecce homo*. Il traverse la place d'un pas rapide. *Michele* l'appelle une ou deux fois : « *Luca, Luca* », l'autre tourne la tête, lui fait un vague salut et rentre dans les bureaux de son personnages pour continuer de tourner sans doute. *Michele* est catastrophé. Et voici une photo de notre champion, celle-là, je ne la laisse pas à Muriel. C'est mon héros à moi. Je tiens à ce que vous sachiez qu'elle est prise plus tôt avant que le soleil ne sorte et ne nous écrase de sa lumière et de sa chaleur. Mais quand même, vous noterez que je suis en tshirt et shorts et que j'ai trop chaud et que *Michele* trouve qu'il fait frais et qu'il est habillé pour un printemps décidément frisquet qui l'irrite parce que ça n'a pas de bon sens et que nous ne voyons pas la Sicile sous ses meilleurs jours.



Et pendant qu'il défend *Luca*, qui est certes bien occupé et qu'il dit à quel point il est déçu pour nous, *Luca* sort du décor et vient d'un pas décidé voir *Michele*. Le visage de notre ange gardien, il fallait le voir. Et aussi le visage de Muriel qui commence à parler en italien... Et *Luca* lui répond en français. Alors là, messieurs dames, les vanes se sont rompues. Et tout le laïus et plus encore, celui raconté à *Angelo Russo*, est repris pour le *big boss*. Et cela finit avec un « Ça me ferait tant plaisir si vous acceptiez d'être photographié avec nous ». Et il a dit : « Mais madame, tout le plaisir serait pour moi. » Et nous voilà de l'autre côté de la barrière, et Michele tout sourire prend la photo, et je

suis obligé de me faire photographier, moi qui ne fréquente pas les *stars*, et je crains que la caméra va sauter parce que le visage de Muriel rayonne trop et éblouit le soleil qui m'éblouissait il y a quelques minutes. Et je lui laisse encore la primeur de ces images.

Évidemment, quand les autres voient le traitement spécial que nous avons reçu, on se rue sur la vedette qui commence à parler à tout un chacun et accepte, mais de l'autre côté de la barrière de se faire prendre en photo. Je prends la peine de remercier l'assistant régisseur qui me fait les compliments chaleureux dans son français impeccable, et nous partons manger.

Pendant que nous avançons Michele me demande si j'ai compris ce que *Luca* lui a dit en arrivant. J'ai dit : « Ouais, j'étais un peu loin ; du coup, j'ai manqué le début de votre conversation, mais il a dit "*brutto coglione*". » (C'est assez laid comme expression, mais disons que ça revient à « espèce de crétin ». C'est le genre de chose qu'on crie à un chauffeur japonais qui cause presque un accident sur l'*autostrada* qui va d'*Urbino* à *Bologna*.) Tout fier, Michele, et tenant à ce que je comprenne le tout, me dit : « Oui, oui, je venais de lui dire que je craignais qu'il ne m'avait pas reconnu, et il m'a répondu avec l'accent sicilien : " Dis donc tu me prends pour *un brutto coglione*." » Bon l'expression, ma mère n'en aurait pas approuvé, mais il faut avouer qu'on a là l'exemple d'un comportement de classe.

Et nous avons cherché le restau que Michele affectionne, qui est *sempre aperto*, mais il était *chiuso*... *Siamo in Italia. Menomale*, de l'autre côté de la place il y

avait une terrasse, et le restau s'appelait *Sapori Solari* (pognez-vous le jeu de l'assonance ?) ; avec un nom pareil, nous ne pouvions pas résister, et le serveur/proprio était extravagant comme dans une opéra italienne, et il y avait des clients français qui rigolaient de nous entendre mêler l'italien et le sicilien et une forme étrange de français, et nous nous sommes assis au soleil et avons jasé. De quoi ? De tout et de rien, de nos familles, des grandes étapes de nos vies, de la dure vie de *Franco* autrefois proprio du *Crai de Cava d'Aliga*, de restaus et de la cuisine que nous aimons (Michele nous révèle qu'un de ses copains et le propriétaire de l'*Ammare* où nous avons si bien mangé à *Sampieri* : non mais, il connaît tout le monde, ce type). Et cela a fini après avoir bien mangé et bien bu, par un silence, et j'ai dit : « Non, mais où sont passés toutes ses années. » (Vous voyez comme je peux être profond quand je le veux.) Et c'était si profond que *Michele* en est resté silencieux, a fait une *smorfia*, a respiré profondément, et nous nous sommes levés. Mais avant de partir, je suis entré dire au proprio que nous reviendrions l'an prochain, et il m'a demandé si je voulais *prendere una prenotazione* et j'ai dit oui, ce serait *giovedì* (promesse de Sicilien à un Sicilien : ça vaut ce que ça vaut) et qu'en attendant, je parlerai à tout le monde de sa cuisine et de son spectacle. Voici donc. Vous cliquez sur les images et vous comprenez un peu ce qui s'est passé.

https://www.tripadvisor.it/ShowUserReviews-g676126-d11654791-r437310711-Locanda_Sapori_Solari-Scicli_Province_of_Ragusa_Sicily.html

Puis nous sommes rentrés en montant au-dessus de *Scicli* pour voir la ville une dernière fois, et nous sommes rentrés par la *via Paganini*, et *Michele* s'est entendu pour venir nous chercher tôt vendredi pour que nous puissions prendre le train pour *Siracusa e Reggio*. Car aujourd'hui jeudi, c'est notre dernier jour à *Cava d'Aliga*.

Et voilà ma tactique à fonctionner : je ne voulais pas trop montrer mon impiété. Je devais vous parler du livre de la *Genèse* et d'un des problèmes que j'ai avec le récit biblique, soit la suite des générations qui naissent d'Adam et d'Ève et du fait qu'il faut alors qu'il y ait une des mariages (mot aimable) entre frères et sœurs et tantes et neveux et nièces et tontons pendant des générations et des générations et que le texte occulte cette chose bien gênante. Puis, et surtout, je devais passer à une impiété plus scandaleuse encore : je ne réussis pas à croire au dogme de la sélection naturelle comme mécanisme de l'évolution. Qu'il y ait eu des espèces qui sont apparues avec le temps et d'autres qui sont disparues et que cela soit dû à un processus naturel, pas de problème. Mais la sélection naturelle me semble biologiquement et mathématiquement et expérimentalement inadéquat comme explication. En somme, je voulais avouer qu'en matière de foi darwinienne, je suis agnostique et que mon agnosticisme honteux est fondé dans un scepticisme quant à l'explication et sur l'inadéquation des faits accessibles aujourd'hui. Et je voulais ajouter je trouve que les gens, les autres, le grand monde, sont ou bien beaucoup plus futés que moi, ou bien plus faciles à

embobiner. Si au moins on voulait ajouter que toutes les explications probables impliquent qu'il y aurait au fond de la matière une tendance vers la complexité et ce qu'on pourrait appeler l'élévation... Mais cela est anathème et sent trop la finalité aristotélicienne, voire la foi religieuse... Donc vous serez privés de mes remarques, et je n'aurai pas à affronter le mépris de ceux qui savent ou de ceux qui aiment faire croire qu'ils savent, pour ne rien dire des dogmatiques qui prennent plaisir à conspuer le petit monde dont je suis. Mais tout cela n'est pas bien important, je le reconnais. Et cela m'apparaît encore moins important depuis aujourd'hui quand j'ai entendu ma Mu glousser de plaisir, comme une ado gaga devant le *Municipio di Scicli*.

Et tout sceptique impardonnable que je sois en matière de foi génétique, je sais ceci: *Michele* est un ange, mais *Marcella* itou. Et *Luca* est un ange, et pas du tout un *brutto coglione*, et, évidemment, c'est axiomatique, *Angelo* itou. Ils sont peut-être les membres d'une espèce en voie de disparition, mais il y a là de quoi aimer la Sicile. Et de quoi regretter notre départ de cette terre bénie.

Livraison soixante-huitième : les considérations religieuses VIII (31 mai).

Si Pascal n'eût envisagé que quelque grand profit, ou si même il n'eût été mu que par le seul désir de la gloire, je ne saurais croire qu'il eût jamais pu rassembler, comme il l'a fait, toutes les puissances de son intelligence pour mieux découvrir les secrets les plus cachés du Créateur. Quand je le vois arracher, en quelque façon, son âme du milieu des soins de la vie, afin de l'attacher tout entière à cette recherche, et, brisant prématurément les liens qui la retiennent au corps, mourir de vieillesse avant quarante ans, je m'arrête interdit, et je comprends que ce n'est point une cause ordinaire qui peut produire de si extraordinaires efforts. Alexis de Tocqueville, De la démocratie en Amérique.

Hier nous n'avons rien fait parce que nous partons de *Cava d'Aliga* aujourd'hui. Mais ce rien était plein de choses c'est-à-dire, entre autres, de faire les valises. Nous avons quand même et en plus :

Tout nettoyer. Récurer serait une meilleure expression, car c'était Muriel qui était aux commandes. *Tutt' è pulito, pulito.*

Faire les valises. C'est fait selon le système Gérin, qui consiste à poser trois questions à Allard et à lui dire d'aller se faire cuire un œuf pour que les choses se fassent bien.

Faire *un' ultima passeggiata sulla la prima punta di Cava d'Aliga* pour trouver *la grotta dei contrabbandieri*. Nous croyons l'avoir trouvée, mais si nous avons raison, elle s'est effondrée à force d'avoir été creusée par la mer. Morale peut-être : rien ne dure, même ce qui est taillé dans le roc.

Manger quelques fois chez nous et prendre *un ultimo gelato da Simply* sur *la spiaggia principale*, et surtout *cenare* une dernière fois chez *Salvatore* à *l'Ancora* pour boucler la boucle, parce que le premier

jour un dimanche nous avions *pranzato* là. J'ai même bu un verre de *Nerissimo d'Avola* pour faire plaisir au proprio.

Mais voyez-vous déjà il y a un mensonge, parce que les faits n'ont pas été conformes au plan. *Siamo in Italia*. Encore un drame. Bin, voyons...

Nous nous apprêtions à descendre vers l'*Ancora* quand Muriel a reçu message de *Michele* qui nous invitait, à la demande de son épouse, *Antonia*, sans doute, pour *cenara a casa*. Nous avons accepté tout de suite. Nous avons remonté *la via Tolstoj*, à côté de *la casa sopra il mare*, pour arriver *alla casa Luna Iblea*. Nous avons rencontré les enfants qui jouaient dans la rue dont le petit coquin qui m'a donné un faux nom : je l'ai salué en utilisant *Roberto*, et il a protesté qu'il s'appelait *Rolando* : quin-toé.

La maison des *Gambera* (je ne vous avais pas encore donné le *cognome di Michele*) donne presque directement sur la mer ; il y a un *giardino* magnifique avec tout plein de plantes et l'inévitable citronnier, mais aussi un bonzaï et un énorme palmier. Une espèce de Paradis pour Adam et Ève vieilliss et devenus bouddhistes. Tiens donc... Bouddhistes ou pas, leur appartement à l'étage (le rez-de-chaussée est occupé par le père de *Michele* : 89 ans et toutes ses dents... bon, pour les dents je ne sais pas, mais il est comme on dit *in gamba*) est magnifique (*ma troppo grande*, protestait *Antonia* qui nous montrait les chambres d'enfant et d'adulte de leurs deux enfants partis dans le monde gagner leur croute).

Ils ont en plus un appartement coquet au-dessus d'eux donc au deuxième. Avertissement à quiconque veut quelques jours de bonheur : on est au centre d'un

village merveilleux, les proprios sont honnêtes et intelligents, et tout est propre et fonctionnel (*Michele è un angelo*, disait son épouse, et Muriel de tomber d'accord) et même meublé avec un goût remarquable. Car ils ont donc du goût en plus d'être drôles, aimables et débrouillards. Les deux sont à la retraite, mais ils travaillent quand même sans doute pour se garder éveillés et joyeux, et ils aiment recevoir et y trouvent le plaisir de rencontrer le monde entier sans bouger beaucoup.

Une fois à table, nous avons *chiachierato* de tout et de rien comme le jour précédent, sauf que cette fois *Antonia* y mettait son grain de sel. Et voilà qu'un des désirs de Muriel sera comblé : les deux dames ont promis de se parler régulièrement sur Skype ou Facetime pour que Muriel apprennent l'italien et le sicilien et pour que l'épouse de *Michele* apprennent le français et le québécois. Je vous rappelle que le fils est professeur de communication (école d'*Umberto Eco*) à l'université et la fille travaille à Paris dans le premier arrondissement dans un grand hôtel. Nous avons parlé de notre passé et de nos projets, ils ont fait de même ; nous avons mangé simplement, mais avec appétit et plaisir. Et soudain, il était 21h et *Michele* devait partir travailler (il a le quart de nuit cette semaine dans une maison pour vieux). Nous nous sommes dits adieu, et dans le cas de *Michele a domani mattino*, parce qu'il vient nous chercher en rentrant pour nous conduire à *Scicli* et à la gare. Quand on vous dit que les voyages sont pleins de surprises et de belles surprises, il y a les sites et les restaus et les musées, mais il y a les *Michele e Antonia*.

Et voilà nous partons pour *Reggio* dans quelques heures. C'est mon dernier matin méditerranéen à *Cava d'Aliga*, et je sais que Muriel pleurera (il y a chez elle un tuyau direct du cœur aux yeux). Le vieux monsieur sera stoïque lui (il faut bien que ses lectures servent à quelque chose), il offrira l'épaule de son tshirt pour sécher les larmes et il pensera à tout ceci avec gratitude.

Voilà ce que nous avons fait hier. Mais j'ai aussi (c'est la première fois) écrit l'essentiel de cette livraison durant le jour à mesure que les choses se passaient et à mesure que des idées me venaient pour finir ses considérations religieuses. Et voici donc que je finis les choses, en beauté comme on dit. Mais à vous d'en juger. À l'heure qu'il est, ou plutôt à l'heure où vous lisez ceci, je suis déjà dans le train qui nous mènera à *Reggio di Calabria*, et je suis en train de lire un peu de *Ferrante* : je voudrais avoir tout fini avant que nous ne rejoignons la Grèce ; *L'Amica geniale* n'est pas un livre pour les Grecs, machos impénitents qu'ils sont, comme Plutarque l'a prouvé il y a bien longtemps.

Blaise Pascal est un grand penseur, et comme le montre l'épigraphe ci-dessus, il a bien bonne réputation chez ceux qui pensent. Grand homme de science qui a découvert et prouvé pour de bon un des principes de la physique qui gouverne la météo et tout plein de techniques médicales (comme l'utilisation de la seringue), grand mathématicien qui a inventé une nouvelle forme de la mathématique (peut-être la première depuis celles que découvrirent les Grecs, soit la mathématique de la probabilité), grand technicien à

qui on doit un des premiers ordinateurs, appelé la Pascaline, il est aussi un grand anthropologue, dans le sens philosophique du terme, et donc, c'est forcé, un grand théologien. Dire qu'un chrétien est un idiot du fait d'être un chrétien est une idiotie. Et Pascal en est la preuve. Et tous les Voltaire de la terre peuvent aller se rhabiller.

Pourtant, comme le prouve la même citation ci-dessus, il est un grand incompris : Tocqueville le présente comme un grand penseur qui consacre sa vie à la réflexion théorique (le titre du chapitre où il fait ce portrait est « Pourquoi les Américains s'attachent plutôt à la pratique des sciences qu'à la théorie »), alors que tout ce que Pascal dit à chaque page de ses *Pensées*, ou de son *Apologie de la religion chrétienne* jamais terminée, auxquelles on se réfère sans le dire, c'est que la pensée théorique ne compte pas, pas en vérité, qu'il n'y a que la foi qui peut sauver, que connaître les secrets de la nature est un divertissement et que le divertissement (qui va du jeu à la philosophie en passant par l'amour humain, l'art et la science) est à la fin à la fois bien humain et bien périlleux parce que ça détourne de la seule chose qui compte, chose qui est le véritable but de l'arrachement spectaculaire dont Pascal a fait la pratique quotidienne.

Sa sœur Gilberte Perier le rappelle de bien des façons et en particulier par cette confidence bouleversante pour un gourmand comme moi : « Il n'estoit pas possible qu'il n'usast de ses sens ; mais, quand il estoit obligé par nécessité de leur donner quelque plaisir, il avoit une adresse merveilleuse pour en destourner l'esprit afin qu'il n'y prist point de part. Nous ne luy avons jamais ouy louer en mangeant les

viandes qu'on luy servoit ; et quand on avoit eu soin quelques fois de luy servir quelque chose de plus delicat, si on luy demandoit s'il l'avoit trouvé bon, il disoit simplement : " Il falloit m'en avertir auparavant, car à present je ne m'en souviens plus, et je vous avouë que je n'y ay pas pris garde. " Et lorsque quelqu'un, selon l'usage si ordinaire du monde, admiroit la bonté de quelque viande, il ne le pouvoit souffrir ; et appelloit cela estre sensuel, encore que ce ne fussent que les choses les plus communes : parce [*que*], disoit-il, c'estoit une marque qu'on mangeoit pour contenter son goust, ce qui estoit tousjours un mal ; ou pour le moins que l'on parloit un langage uniforme à celuy des hommes sensuels, et qui n'estoit pas convenable à un chrestien qui ne doit jamais rien dire qui n'eust mesme un air de sainteté. Il n'avoit point voulu permettre qu'on fist aucune sauce ni aucun ragoust, qu'on luy donnat de l'orange ny du verjus, ni rien de ce qui excitast l'appetit, quoiqu'il aimast naturellement toutes ces choses. Il avoit réglé, dans le commencement de sa retraite la quantité de nourriture qu'il falloit pour le besoin de son estomach ; et depuis ce temps là, quelque appetit qu'il eust, il ne passoit jamais cette mesure ; et quelque degoust qu'il eust, il falloit qu'il mangeast ce qu'il avoit réglé. Lorsqu'on luy demandoit la raison pourquoy il faisoit cela, il disoit que c'estoit le besoin de l'estomach qu'il falloit satisfaire et non celuy de l'appetit. » (C'est un passage si fort que je me donne le plaisir de le laisser en vieux français, ou plutôt en français du Grand Siècle. On est gourmand de bien des façons.)

Et moi qui aime tant jaser pour ne rien dire et qui prend presque autant de plaisir à entendre les autres

parler d'eux que de parler de lui (voir plus haut), je ne peux pas lire cet autre passage sans frémir. « Quoy qu'il ne fust engagé dans les conversations que par des raisons toutes de charité, et qu'il veillast beaucoup sur luy mesme pour ne rien perdre de ce qu'il taschoit d'acquérir dans sa retraite, il ne laissa pourtant pas d'en avoir de la peine, et d'apprehender que l'amour propre ne luy fist prendre quelque plaisir à ces conversations, et sa regle estoit de n'en prendre aucune où ce principe eust la moindre part. D'un autre costé il ne croioit pas pouvoir refuser à ces personnes le secours dont elles avoient besoin. Voilà donc comme un combat. Mais l'esprit de la mortification, qui est l'esprit mesme de la charité qui accommode toutes choses, vint au secours, et luy inspira d'avoir une ceinture de fer pleine de pointes et de la mettre à nud sur sa chair toutes les fois qu'on le viendroit avertir que des messieurs le demanderoient. Il le fit et lors qu'il s'elevoit en luy quelque esprit de vanité, ou qu'il se sentoit touché du plaisir de la conversation, il se donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piqueures, et se faire ensuite ressouvenir de son devoir. Cette pratique luy parut si utile qu'il en usoit aussi pour se precautionner contre l'inapplication où il se vit reduit dans les dernieres années de sa vie. Comme il ne pouvoit dans cet estat ny lire ny escrire, il estoit contraint de demeurer à rien faire et de s'aller promener, sans pouvoir penser à rien qui eust de la suite. Il apprehendoit avec raison que ce manquement d'occupation, qui est la racine de tout mal ne le destournast de ses veües ; et pour se tenir tousjours averty, il s'estoit comme incorporé cet ennemy volontaire qui, en piquant son corps, excitoit sans cesse

son esprit à se tenir dans la ferveur, et luy donnoit ainsi le moyen d'une victoire assurée, mais tout cela estoit si secret que nous n'en sçavions rien du tout, et nous ne l'avons appris qu'aprez sa mort d'une personne de tres grande vertu qu'il aimoit et à qui il avoit esté obligé de le dire par des raisons qui la regardoient elle mesme. » Ouf. Oui, Blaise Pascal, c'est un grand homme, mais ce n'est pas moi, comme vous vous en doutiez.

De plus, et c'est la seule question qui compte, son anthropologie, qui est, selon moi et quelques autres, une des premières figures de l'angoisse comme passion humaine fondamentale, me semble, à moi et contre les mêmes, être fausse : la prise de conscience de sa petitesse ne conduit pas à l'effroi ; elle n'y conduit que si on ne croit pas en vérité à sa petitesse, que si on est sûr au contraire de son importance pour ainsi dire cosmique. Ou pour le dire autrement, cette prise de conscience ne conduit à l'effroi, à la manière de Pascal, que si elle est doublée d'une prétention qu'on n'est pas du tout petit, et donc sur une sorte d'orgueil injustifiable et certes sans fondement certain. Je serais donc prêt à prétendre que ce grand penseur est un homme tout à fait moderne et même qu'il est un disciple, chrétien sans aucun doute, de Descartes et de Bacon (dont le christianisme est bien plus problématique) et de qui les a précédés, Bacon et Descartes s'entend, en ce qui a trait à la question la plus importante. Et si comme je le crois, dans le livre qu'il projetait d'écrire, une des intentions de Pascal était de montrer comment, pour ainsi dire, les structures du cœur humain correspondaient au message chrétien comme les roues de la serrure d'un

cadenas correspondent à la clé qui l'ouvre, je crois qu'il n'a compris comme il faut ni la serrure ni la clé. Rien de moins... Car je veux être clair, sûr et utile à ma façon : il faut dire ce qu'on croit de temps en temps. Pascal est un figure moderne parce qu'il n'est pas porté par l'idée que le tout est plus grand que la partie, mais par le sentiment que la partie (moi) est ce qui importe plus que tout.

Sur la question de l'apologie de sa religion face à la raison et aux autres religions, il y a des livres qui me semblent plus intéressants et plus justes dans leur attitude de base, soit dans ce qu'ils disent de la serrure et de la clé. J'ai déjà mentionné la *Somme contre les Gentils* de Thomas d'Aquin, et je n'y reviens plus. Mais j'ai découvert il y a quelque temps, en janvier et février, un livre qui m'a passionné et que j'ai lu deux fois de suite. C'est le *Kuzari* de Juda Halevi. C'est le livre qui, avec le *A Rabbi Talks with Jesus* (recommandé par Benoît XVI ex pape), m'a le plus fait comprendre ce que j'appellerais l'esprit juif. (Je ne sais pas quel est le terme politiquement correct, mais je crois que ce que je veux dire est assez simple à comprendre.) Voici ce qu'on dit à son sujet sur le plan universitaire.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Kuzari>

Comme Maïmonide après lui, Halevi essaie de guider les hommes et les femmes de sa foi dans le labyrinthe des opinions sur Dieu et la vie et la mort. Mais son livre est plus accessible que le monstre d'érudition qu'est le *Guide des égarés*. Mais à sa façon, ce qu'a écrit Juda Halévi est un livre étrange pour bien des raisons, mais d'abord parce qu'au lieu de parler en

son propre nom, le poète et médecin et rabbin raconte un dialogue qui aurait eu lieu quelques siècles avant entre un rabbin et un roi : il choisit la fiction pour parler des choses les plus importantes, soit de la fidélité des Juifs à leur Tora à cette époque où depuis un millénaire ils vivaient en diaspora, perdus dans l'empire gréco-romain, où on les méprisait, et écrasés tour à tour par les musulmans et les chrétiens, où on les craignait ; il ne dit jamais quels mots du rabbin lui paraissent pertinents pour son lecteur ; il répond en somme sans répondre à la question qu'il pose dans les premières lignes de son texte ; il oblige son lecteur à penser pour lui-même en écoutant le dialogue entre deux autres hommes, dialogue qui peut, voire qui doit, n'avoir pas grand-chose d'historique.

Selon ce que raconte Halevi, le roi des Khazars avait reçu à quelques reprises un rêve où Dieu lui faisait savoir qu'en matière de culte religieux, il avait la bonne intention, mais qu'il ne se comportait pas comme il fallait. Cela le mena à consulter les philosophes, puis un musulman et un chrétien. Mais insatisfait des réponses de chacun de ces points de vue, il se tourna comme malgré lui vers un rabbin qui lui explique le point de vue des Juifs. Au début du deuxième livre, on apprend que le roi s'est converti en secret puis publiquement à la religion juive, et que peu à peu il consacra son peuple à la pratique juive, malgré le fait qu'il soumettait ainsi son peuple à un peuple qui affichait sa supériorité sur le sien. Les quatre livres suivants racontent comment il s'éduqua peu à peu à la religion qu'il avait adoptée : en bon juif, ou plutôt en bon disciple des Juifs, il pose des questions pour mieux comprendre la foi à laquelle il adhère. À la toute fin, il

tente de convaincre le rabbin que rien ne vaut pour lui de retourner à la terre promise (les Khazars étaient un peuple qui habitait entre les mers Noire et Caspienne). Mais ici encore il doit céder à l'argumentation de son vis-à-vis. Et c'est sur ce retour annoncé mais jamais raconté que se termine le récit.

Le livre est intéressant comme document historique, ou plutôt comme reprise possible des documents historiques de l'époque. Mais il est surtout intéressant parce qu'il permet à Halevi d'affronter, à travers les divers dialogues, et surtout celui entre le roi Bulan et le rabbin sans nom, les questions fondamentales en matière de croyance religieuse. Les prétentions du polythéisme et des monothéismes et leur face à face avec la philosophie, tout cela est examiné plus d'une fois : c'est comme si la question n'est jamais tout à fait réglée. Mais aussi le problème de cet affrontement fondamental est présenté de la façon la plus crue. Je n'ai jamais lu un texte aussi net sur la question. Je trouve bien intéressant la suggestion constante, faite plusieurs fois, que la foi juive est d'abord une loi qui s'adresse à un peuple, que la fidélité à la pratique de cette loi est l'essentiel du judaïsme et qu'il ne peut pas être comme le christianisme une religion apostolique, individualiste et supraterrrestre. Je trouve tout aussi intéressant que Halevi présente des intersections troublantes avec la philosophie : les patriarches et prophètes du judaïsme, tels qu'il les comprend, ressemblent à s'y méprendre aux philosophes qui ont une loi, ou une éthique, particulière qui les sépare, ou les élève au-dessus, de leur contemporains. Par ailleurs, il présente une critique dure mais efficace, me semble-t-il, de ceux qui

sont pour ainsi dire les sophistes de la religion, ceux qui tentent de présenter une sorte de rationalisation de la foi, et surtout qui prétendent qu'ils ont réglé la question une fois pour toute.

Voilà, et j'annonce par la présente que je suis à la recherche d'âmes semblables à la mienne qui seraient prêts à consacrer, mettons dix semaines, à lire ce livre. Les places ne seront pas nombreuses, et contrairement à la devise évangélique, les premiers seront les premiers.

Livraison soixante-neuvième : un dialogue (1^{er} juin).

Que les vivants me pardonnent s'ils m'apparaissent parfois comme des ombres, tellement ils sont pâles et attristés, inquiets, et, hélas ! tellement avides de vivre ; tandis que ceux-là m'apparaissent alors si vivants, comme si, après être morts, ils ne pouvaient plus jamais devenir fatigués de la vie. Mais c'est *l'éternelle vivacité* qui importe : que nous fait la « vie éternelle », et, en général, la vie.

Nietzsche *Opinions et sentences mêlées*, § 408.

Nous sommes arrivés sains et saufs à *Reggio*. Mais fatigués itou. C'était prévu. Pour fêter notre retour en Italie continentale, il y aura du spécial : je ferai demain une sorte de comparaison des dernières impressions de la Sicile et des premières impressions de la capitale de la *Calabria*. Tout est déjà prêt, il faut seulement écrire. Voyez d'ailleurs les notes.

« Michele à l'heure / *Caffé* avec les travailleurs. / Sur le train agréable. / Pas de vérification *siamo*. / Le mauvais voyageur / *Catania* / *L'Etna* / *Pranzo* de Muriel / *Giardini Naxos*. La statue de la Nike. Mais

plutôt la *stazione di treno* de *Taormina Giardini Naxos*. Eiffel. / De Charybdis en Sylla. / On examine les billets / *Reggio* Description / Musée / On bouge beaucoup. / *Via guidecca* Faire la file / autobus entrée arrière / Propreté / *carabinieri* presents.» Je sens que vous brûler d'impatience. Mais ce sera pour demain : j'avais prévu autre chose.

Le soixante-neuvième essai de Montaigne, la célèbre « Apologie de Raymond Sebond », est tout sauf une apologie du bon père thomiste dont Montaigne avait traduit le livre parce que son père le lui avait commandé. C'est un morceau de bravoure, de près de 200 pages, qui jure avec tout ce qui vient avant et tout ce qui vient après. Je m'étais promis que si je faisais au moins soixante-huit livraisons (c'était une idée folle ; j'étais presque sûr que je ne m'y rendrais pas), je me récompenserais à refaisant, un texte très long que j'ai écrit il y a longtemps et qui dit bien des choses que je voudrais dire dans mes salles de cours, mais que je ne peux pas *because* le temps manque, *because* mon autorité est nulle, *because* le sujet en est trop philosophique et donc inutile.

Ce texte, je l'ai déjà mis sur mon site Internet, mais je l'ai relu quelques fois durant ce voyage, et je l'ai corrigé, comme je voulais le faire depuis des années, et j'ai mis en note ici ou là des réflexions qui s'ajoutaient à partir de ce que je voyais cette fois-ci dans le *mezzogiorno*. C'est quoi le *mezzogiorno* ?

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Mezzogiorno>

En tout, ça donne ce qui suit, que vous n'êtes pas plus obligés de lire que tout ce qui précède.

Lettre à Rosalinde

Très chère Rosalinde,
Mille mercis pour les textes révisés. À moi maintenant de tirer profit de tes observations pour que mes remarques sur les *Souvenirs* soient plus utiles. Avec le temps on ne voit plus ce qu'on a écrit : on a besoin des yeux d'un autre pour voir à nouveau ce qu'on a produit et qui ne nous est trop familier pour être vu en vérité et critiqué comme il faut. En somme, mon boulot, que j'imaginai presque fini, peut recommencer.

Auras-tu deviné que la partie la plus importante de ton envoi m'a paru être autre chose que tes suggestions de corrections ⁶² ? Non ? Voici : j'ai été frappé par la note qui accompagnait mon manuscrit corrigé et qui ne comportait que ces deux phrases : « Pourquoi diable travailler aussi fort à commenter Xénophon et ses fichus *Souvenirs* ? Est-ce bien ça, la joie de la philosophie ? » J'y ai deviné d'abord la fatigue que la lecture de mes élucubrations t'avait laissée comme récompense ; j'ai reconnu ton humour acidulé, qui d'ordinaire me fait bien rire.

« D'ordinaire ». Car cette fois-ci, le croiras-tu, ça m'a fait rire *et* réfléchir. J'y ai passé le temps d'une longue promenade par les rues sombres d'un Québec endormi, et maintenant je consacrerai quelques heures

62. Cette note était dans l'envoi originel.

La relation entre l'auteur de cette longue lettre et Rosalinde me paraît assez semblable à celle qui existe entre *Lenù* et *Lila* dans le tétralogie *L'Amica geniale* d'Elena Ferrante.

à essayer d'y répondre. – Peut-être est-ce une façon de retarder la corvée de la révision, avec ses mille et une décisions. Enfin ! – « Tant d'effort pour répondre à deux questions sur un bout de papier ? » diras-tu. Mais comme tu verras, elles m'ont fait remonter à l'essentiel de ce qui fait ma vie.

On m'a suggéré un jour qu'à remonter le Saint-Laurent assez haut, on se retrouve dans les plaines du Manitoba ⁶³ ; c'est un peu ce qui m'est arrivé. Arrivé au bout d'un long itinéraire de réflexion en amont sans m'être rendu compte qu'un voyage avait même commencé, je refais le chemin dans l'autre sens pour te retrouver, toi et ta courte note. Je repars de mon Saint-Boniface natal pour retrouver mon Québec vital.

Tu comprends, j'en suis sûr, qu'il ne s'agit pas d'offrir des remarques systématiques. C'est plutôt quelques idées qui me sont venues comme ça au fil des pas, des détours et des arrêts d'une longue promenade et que j'ai organisées tant bien que mal en rentrant pour en faire une promenade sur le papier. Les systèmes ne sont pas mon fort, et les circonstances actuelles n'étaient pas pour m'encourager dans une direction qui m'est si peu naturelle : je ne réussis pas à prendre au sérieux les vastes ensembles cohérents, où la démarche se veut maîtrisée en tout ⁶⁴. Si tu exiges prétention semblable, ce qui vient te paraîtra impardonnable de bêtise et de naïveté. J'assume ce jugement ; à son meilleur, la naïveté est la conservation, ou la découverte, de ce qui est natif. Je

63. Mon Naples à moi.

64. Toute ressemblance avec ce que j'ai fait jusqu'à maintenant en écrivant au jour le jour, toute ressemblance donc est voulue.

patauge dans la mare des propos modestes, comme un enfant, mais peut-être mes enfantillages feront rejaillir de ci de là quelques gouttes de lumière. De la lumière, même en gouttes, même quand on ne peut en faire un faisceau ou un rayon laser, c'est précieux.

Donc un « témoignage de mon vécu », comme disent les gens de ma génération ? – L'expression m'horripile ! – Ou plus simplement, une confidence faite à une amie ? L'un ou l'autre, comme tu voudras. Mais avec une intention plus générale, ajouterai-je. Au fond, je te demande de me dire un jour, bientôt je l'espère, si mes idées te paraissent se tenir, si elles rejoignent ta propre expérience et tes propres idées.

Certes, j'avais d'abord imaginé une réponse plus formelle, plus dialectique, où j'affrontais les objections au sujet de ma propension à penser avec un autre pour penser par moi-même⁶⁵. « Pourquoi déterrer un livre peu lu aujourd'hui ? Pourquoi passer par un livre peu connu de Xénophon, peu connu lui aussi, afin de parler de la vérité et de l'excellence et de l'homme et de la religion et de la politique ? Pourquoi ne pas y aller tout de go et de ton propre cru ? Pourquoi ne pas expliquer sans plus ce que tu comprends du monde ? Ne vois-tu pas que tu incites ceux qui te connaissent, et tes étudiants d'abord, à s'imaginer que la philosophie revient en fait à lire des livres et à comparer des auteurs, à déceler des influences et à juger de styles

65. Cette note était dans l'envoi originel.

Si tout marche comme je le veux, je vous offrirai sous peu des exemples de cette façon de faire, des exemples que je produisais à mesure qu'avancait les *vacances*, des exemples que je produisais pour me mettre à l'avance en prévision de la partie du voyage qui se passerait en Grèce.

littéraires ; que la philosophie n'est alors que propos de table pour universitaires sans public, mondanité littéraire sans monde ou étalage d'érudition sans pensée ? Sans doute, n'entends-tu pas la philosophie en ces termes, mais l'effet que tu as est bel et bien celui de détourner des faits pour ne regarder que les mots, et les mots d'un autre. » Voilà ce que mon interlocuteur aurait dit.

Pour répondre il aurait fallu se placer d'emblée sur la défensive et répondre en concédant ceci, puis en ajoutant cela ; il aurait fallu répondre par exemple : « Je reconnais ce qu'on appellerait les dangers de ma méthode de penser. Mais ses désavantages sont le revers ⁶⁶ d'une façon de faire qui me paraît bonne, en tout cas qui s'est imposée à moi avec les années. »

J'aurais répondu que sont rares ceux qui abordent les choses en direct, ceux qui évitent de s'asservir à un auteur, à un livre. Et comme de juste, l'histoire de la philosophie est là pour montrer que mêmes les penseurs originels ont fait partie d'une école donnée, que les autres, la très grande majorité, se sont faits les disciples d'un maître dont la perspicacité leur paraissait avoir fait ses preuves et dont l'œuvre devenait leur pierre de touche, qu'ils se sont élus les apôtres d'une doctrine qui leur était plus sacrée qu'évidente, qu'ils s'irritaient lorsqu'on mettait en doute les vérités transmises par leur *rabbi*. Certes, les férus d'ancienneté choisissent un auteur à l'autorité séculaire ; les passionnés de nouveauté se fixent sur le penseur qui pointe ; les esclaves de la mode tombent sur la coqueluche du lieu et du moment où ils ont

66. Et voilà le thème du revers et de l'avvers qui apparaît.

commencé à se chercher un maître. On dit que les Pythagoriciens réglait la plupart de leurs débats par cette phrase délicate : « Lui-même l'a dit ⁶⁷. » Le mot du maître était pour eux le dernier mot, celui que la réalité elle-même eût dit si elle avait pu parler. Presque tous font comme les Pythagoriciens, sans se l'avouer, ou en le cachant aux autres.

Il y a donc bien peu de penseurs originels. Il y a surtout des gens qui *disent* aborder les choses *en direct*, des gens qui *disent* avoir évité de s'asservir à un auteur, à un livre. Or, d'après ce que j'ai vu et lu, malgré leurs protestations du contraire, ils sont trop souvent les esclaves d'un livre et d'un auteur, mais qu'ils ne voient plus, qui leur est devenu transparent. Je le sais pour avoir été un d'eux. Un peu comme quelqu'un qui porte des lunettes, on ne voit plus les lunettes par lesquels on regarde ; parce qu'on voit plus loin que le bout de son nez, et au contraire de ce qui se dit, on ne voit pas ce qui se perche sur son nez : on a conscience des choses, des faits, de la réalité, sans doute, mais on ne les voit pas sans plus : on les voit grâce aux verres, qu'on perd de vue et on voit ce que les verres *disent*.

Et la preuve pourrait s'en faire à tout moment : il s'agirait de demander à ces supposés penseurs-en-prise-directe-sur-les-choses de regarder les choses en direct, justement, d'enlever sans plus les lunettes de leur savoir livresque pour dire ce qu'ils voient avec leurs mots. Certes, ils pourraient grommeler quelque chose, mais on entendrait dans l'oreille de l'étudiant averti que nous avons été qu'ils ne pensent pas

67. J'en ai parlé quand j'ai traité (mot prétentieux) des nombres.

vraiment, qu'ils ne regardent pas en vérité, qu'ils répètent comme un ara universitaire emplumé et joli. En somme, combien de ces penseurs-en-direct auraient quelque chose à dire s'ils ne savaient pas d'avance ce qu'il faut penser, pour l'avoir lu quelque part, pour avoir entendu ce qu'on leur a dit que quelqu'un a rapporté que leur maître a fixé ? Combien y a-t-il de penseurs de ce genre ? Ils sont légion.

Ce qui me rappelle une phrase de Rousseau : « La plupart des savants le sont à la manière des enfants. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes, et rarement se rappelle-t-on quelque'une de ces choses sans voir en même temps le *recto* et le *verso* de la page où on l'a lue ou la figure sous laquelle on la vit la première fois. » (Mais oui, moi aussi je me souviens de la page du livre où j'ai lu cette phrase. Mais je prétends que j'ai l'expérience de ses intellectuels des institutions officielles, et donc que je cite Rousseau non pas parce que Rousseau le dit, mais parce qu'il dit bien, mieux que moi sans doute, ce que j'ai vu par moi-même.) Et j'en viens maintenant à mon besoin de lire et de faire entendre la voix d'un autre. Au pis donc, en commentant un auteur, je fais à visage découvert ce que d'autres, très nombreux, font tout autant, mais sans le dire. En revanche, ma méthode se veut une *soumission* sinon libre, du moins *libérante*. Et la preuve de son efficacité est bien difficile à faire, et encore plus difficile à dire.

On me répondrait que « certes il y a des gens qui ne savent pas recevoir comme il faut les enseignements

d'un maître, des gens qui ne sauront jamais se libérer d'un maître pour regarder les choses en direct et qu'ils se mentent quand ils disent le faire, mais que ce n'est pas une raison pour rejeter d'emblée cette façon de faire, et encore moins de refuser d'aborder le monde de front ». Et je répondrais à mon tour qu'« il est vrai qu'on peut bien, ou mal, utiliser une méthode, y incluse la mienne, mais qu'en fin de compte, comme disent les Anglais, *“the proof of the pudding is in the eating”* ; qu'après expérience, je préfère m'avouer d'entrée de jeu : “ J'essaie de voir le monde comme un autre me le propose ” plutôt que de le faire sans me l'avouer ; que j'ai tiré profit de travailler avec un penseur, d'établir ce que je crois avoir vu grâce à lui, puis de passer à un autre qui m'aide de la même façon, pour m'efforcer à la fin d'agir en juste juge et de trancher, mais seulement après avoir entendu les deux plaidoyers... ».

Mais j'arrête parce que tout ça devient compliqué, parce que ce n'est pas de cette façon que je veux répondre à tes questions. Ni système donc, ni débat dialectico-rhétorique. Au lieu de cela, je te proposerai quelques faits que je connais bien, et que je te demande d'examiner à la lumière de ta propre expérience. S'agit-il ici d'idées que je propose, ou de faits que je relate ? S'agit-il ici de théories à comparer ou de vies à

raconter ? La belle question ⁶⁸ ! L'un et l'autre, comme toujours ; comme Socrate devant les Athéniens, comme Descartes devant les Français, comme Rousseau devant l'humanité, si tu me permets de comparer les grands débats au petit nôtre.

Certes, ce que je te propose aura parfois des allures de biographie. Mais ce qui paraîtra un voyage à peu près droit sur un chemin pavé a été, de fait, un long va-et-vient méandreux, grâce auquel, en passant et repassant par les mêmes endroits, un chemin s'est battu, mon chemin, qui est devenu un peu plus commode avec les années. En somme, ce qui fut une découverte progressive, tâtonnante, parfois tirillée, souvent abandonnée, jamais *méthodique*, à peu près pas *scientifique*, prendra peut-être ici des airs d'« illumination de Vincennes ». Mais ce ne fut pas le cas. Et je ne m'imagine qu'on tombera d'accord avec moi seulement si on a fait un chemin semblable ; ou plutôt ce que c'est ce que je voudrais qu'on fasse, soit qu'on tombe d'accord avec moi, mais en marchant par soi-même et en regardant les expériences de son chemin. Sur ce, je repars sur mon chemin, revu et corrigé, qui, je l'espère, mènera quelque part ⁶⁹.

68. Et je reprends ici ce que j'ai raconté dans la 29e livraison. J'étais une fois sur la place Saint-Marc à Venise. Gourmand comme toujours, je venais de manger un *gelato*. Mais coupable et pénitent comme toujours, je cherchais un *cestino* pour y mettre ma coppa et mon petit *cucchio* en plastique et ne pas salir les lieux. Or je n'en trouvais pas. Je me suis adressée à une *carabiniere*. À ma demande, elle a répondu : « *Bella domanda !* » C'est-à-dire qu'elle n'avait pas de réponse. Elle a cherché vaguement du regard et m'a dit qu'il faudrait que je trouve par moi-même.

69. Oui, c'est une allusion à des collections de conférences de Heidegger.

Il était une fois un homme qui s'appelait Gérald Allard, et c'était moi. J'ai découvert un jour que je ne vivais pas dans le monde. Ou plutôt que je vivais dans un monde imprégné de mes propres opinions, couvert de la gangue de mes idées reçues, et donc de quelque chose qui était mien, mais que je partageais avec les autres, car mes opinions étaient des opinions communes. Cette découverte s'est faite mille et une fois, et pour en illustrer l'essentiel un cas ferait aussi bien l'affaire que tous les autres.

Je *savais*, par exemple, qu'autrefois, au Moyen-Âge, les hommes croyaient que le Soleil tournait autour de la Terre ; comme à tous les autres enfants de nos vingtième et vingt-et-unième siècles de science et de technologie, on m'avait inculqué que le progrès de l'humanité, sur cette question et sur une infinité d'autres, était fonction de la découverte d'une attitude ou d'une méthode : une fois pour toutes, la situation de l'homme face à la vérité et à la nature avait changé et sa prise sur le monde s'était affermie : l'humanité était sortie de la caverne de l'ignorance. On me l'avait inculqué, et en premier de classe que je tâchais d'être, je m'étais pour ainsi dire incorporé la leçon : on n'adhère pas à un dogme, on le devient⁷⁰.

Or un jour – par quel concours de circonstances, Dieu seul le sait, et le diable s'en doute –, je me suis mis à rêver à ces pauvres *moyenâgeux*, en m'efforçant de comprendre comment ils avaient pu penser comme ils l'avaient fait. – Disons qu'une sympathie mal placée a été le début de ma corruption. – Comment peut-on

70. Comme je ressemblais à la *Lénu* de *Ferrante* !

être Persan ? a-t-on demandé à un Persan, mais sans attendre de réponse. Comment peut-on s'imaginer que le Soleil tourne autour de la Terre ? me suis-je demandé à moi qui *savais* tout le contraire, me suis-je demandé un jour, mais de façon à percer à jour une énigme qui m'asticotait. Car j'ai pris le temps de chercher la réponse au fond de moi que je replaçais en imagination dans cette époque. Et voici ce que j'ai compris d'abord.

Sans doute avait joué l'autorité de quelques textes bibliques, que les gens d'alors lisaient vite et au premier degré, quand ils pouvaient les lire ; sans doute y avait-il eu l'influence des scolastiques dits décadents ; sans doute avait agi la pression sociale elle-même par le parfait concert des voix répétant jour et nuit, d'aurore en aurore : « Le Soleil s'est levé ce matin. » J'ai vite compris que l'unanimité étouffante dans laquelle ces tristes sires vivaient tenaient à la force de l'autorité et surtout à un besoin d'avoir des réponses claires et nettes, solides, sur toutes sortes de questions, un besoin de sécurité psychologique, disons, et de stabilité sociale. Or, et voilà la découverte inattendue, en essayant de comprendre les gens d'autrefois, je me suis surpris à me comprendre moi-même à mon époque, c'est-à-dire à comprendre que j'aurais pensé comme n'importe lequel d'entre eux si j'avais été dans leur situation : en essayant de les comprendre, je réussissais à le faire, et par rétroaction, je me comprenais moi-même un peu mieux.

« Mais justement, venait tout de suite la réponse qui était mienne, si tu vois clair, c'est parce que tu ne te trouves pas dans les mêmes circonstances, c'est parce que tu n'es pas pris dans l'étau des opinions

fausses du Moyen-Âge ; en fin de compte, c'est grâce à la modernité que tu sais ce qu'ignoraient ces pauvres hères. Et les choses ne sont plus du tout les mêmes pour eux et pour toi ; et ton progrès est sans retour : tu es un homme moderne, et remercie le Ciel qui est vide au-dessus de toi. » Pourtant, j'avais pu les comprendre, ces hommes du Moyen-Âge. N'était-il pas évident, aussi évident que le corps de la science elle-même, qu'ils m'étaient plus près que je ne le soupçonnais ? Je n'y échappais pas. Alors, le sol a glissé sous mes pieds : j'ai saisi, avec difficulté d'abord, puis avec de plus en plus d'assurance, qu'au fond j'étais, encore, un de ces hommes du Moyen-Âge. Non pas parce que je me mettais soudain à penser que le Soleil tournait autour de la Terre, mais parce que je pensais aussi peu, ou aussi mal, qu'eux.

En somme, pourquoi étais-je sûr de vivre dans un système solaire excentrique dans une galaxie parmi tant d'autres, et non dans un univers géocentrique ? Parce que mes professeurs me l'avaient dit. Parce que j'avais lu cette *vérité* dans les livres qui faisaient autorité en mon temps et chez moi. Parce qu'autour de moi tout le monde avait dit, avait répété, m'avait seriné que la Terre tournait autour du Soleil, et que j'avais conclu que tout-le-monde ne pouvait pas se tromper et que je ne pouvais quand même pas penser le contraire de tout-le-monde, ni même ne pas me joindre au chœur des voix entendus depuis toujours, mon chœur. En revanche, dans les faits, qu'est-ce que je savais au sujet du Soleil et de la Terre ? Bien peu de choses, quand j'y regardais de près. Y avait-il quelqu'un qui en savait plus que moi ? Sans doute. Mais il était question de moi ici, de mon savoir, et surtout de mon ignorance.

Je me trouvais dans une situation plus enviable que les gens du Moyen-Âge en ce qu'il m'avait été donné de vivre au moment où on, quelqu'un que je ne connaissais pas, avait pu se prouver sans l'ombre d'un doute que la bonne vieille Terre se baladait sans but dans le vide. Mais ma supériorité ne tenait pas du tout à moi : j'étais aussi crédule que ceux que je croyais dépasser ; ma foi pouvait être plus vraie que la leur, mais moi aussi, je ne faisais que croire. Une opinion peut être vraie. Mais « une opinion vraie n'est pas moins opinion qu'une opinion fausse, et les deux sont différentes du savoir ⁷¹. » C'est la vérité que je ferais inscrire au-dessus de la porte de mon Académie, celle qui remplacerait l'Académie de Platon, ou plutôt celle qui la répèterait.

Après un autre moment de réflexion, j'ai compris que j'étais même plus crédule que les manants et seigneurs du treizième siècle. Car l'idée qu'on se faisait autrefois de la situation de la Terre et du Soleil se conformait à une expérience première, vérifiable par tous, indépendante de toute autorité : la Terre ne donne aucun signe manifeste qu'elle bouge, alors que le Soleil en donne tous les jours *en se levant*. Sans doute faut-il analyser ces données comme il faut. Mais il n'en reste pas moins que telles quelles, elles témoignent en faveur de la théorie ptoléméenne plutôt que celle que proposait Copernic, et que le chœur contemporain reprenait... en chœur. Et pourtant, à l'encontre de cette expérience – la seule que j'avais eue –, avant toute analyse, et sous la seule pression de l'autorité, j'avais

71. C'est ce que Socrate dit à Ménon dans un texte que j'ai cité en note dans livraison 49e.

déclaré que la Terre ne se tient pas ferme et que le Soleil ne se lève pas. À la réponse qu'il faut bien croire des tas de choses pour pouvoir faire avancer la science, je faisais maintenant la sourde oreille. Ou plutôt je l'admettais, mais je trouvais qu'elle ne portait pas pour le cas que j'examinais : le fait incontournable, plus sûr que la fermeté de la Terre ou, selon d'autres, ses magnifiques voyages centrés sur un soleil qui se baladait sur une queue de galaxie, était que je ne savais pas ce que j'avais cru savoir. J'en revenais toujours à la porte d'entrée de mon Académie. « Une opinion vraie n'est pas moins une opinion qu'une opinion fausse. »

En y réfléchissant bien, je me suis rendu compte qu'en avouant mon ignorance, je venais de changer de statut à nouveau. Je m'étais d'abord vu plus sage que les gens du Moyen-Âge, ensuite aussi ignorant qu'eux, et puis plus inconscient ; en fin de compte, je concluais qu'il fallait faire des distinctions : j'étais plus sage que certains d'entre eux : ceux qui croyaient savoir que la Terre ne bougeait pas avaient été moins clairvoyants que moi, qui venais de reconnaître mon ignorance ; mais j'étais aussi sage que ceux qui, comme moi, avaient reconnu à cette époque qu'ils ne savaient pas si le Soleil tournait autour de la Terre : ces moyenâgeux ignorants, mais conscients, pouvaient avoir été rares ; ils avaient existé. En somme, en me détournant du Soleil et de la Terre pour ne regarder que moi et les autres qui regardions les astres, je concluais qu'il y avait deux questions distinctes : le problème du vrai et du faux et celui de l'opinion et de la science. C'est-à-dire qu'une opinion pouvait être vraie ou fausse selon qu'elle se conformait ou non aux choses, mais qu'avant

cela, celui qui entretenait une opinion pouvait imaginer qu'elle était autre chose qu'elle n'était, à savoir il pouvait prendre une croyance pour une évidence, et une opinion pour de la science. Et je concluais que la première des sciences, et peut-être la sagesse première, et la sagesse tout court, était de bien distinguer ce qu'on sait de ce qu'on ne sait pas, ce qu'on sait parce qu'on l'a vu de ce qu'on sait parce que quelqu'un l'a dit ⁷².

Au fond, je ressemblais, tour à tour, à deux types de *moyenâgeux* que je devinais. Tout en disant que la Terre tournait autour du Soleil, j'avais été, quelques instants auparavant, semblable aux bonnes gens de 1200 qui disaient tout juste le contraire de moi, avec autant d'assurance que j'en mettais. Cependant il y avait eu – combien je ne saurais le dire – des hommes du Moyen-Âge qui avaient atteint ma nouvelle sagesse : ce que tous les autres autour d'eux répétaient sans savoir en vérité, ils étaient conscients de l'ignorer ; ils savaient qu'ils n'avaient qu'une opinion. Ils pouvaient fort bien avoir été discrets ; ils sentaient peut-être le

72. N'est-ce pas ce que Socrate appelle la santé d'esprit dont il discute avec Critias dans le *Charmide* (172b-c). « Mais alors, repris-je, ceci serait-il le bien que nous découvrons maintenant qu'est la santé d'esprit, c'est-à-dire le savoir de la science et de l'inscience ? Que celui qui l'a et qui apprendrait autre chose l'apprendra plus facilement et que tout lui apparaît plus lumineux parce que pour chaque chose qu'il apprendrait, il le verrait à la lumière de la science, et qu'il inspecterait, hein, plus admirablement les autres sur les choses qu'il aurait apprises lui-même, tandis que ceux qui en jugeraient sans cela ferait cela de façon plus maigre et plus faible. Est-ce là, ami, le genre d'avantages que la santé d'esprit nous procurera ? Ou voyons-nous quelque chose de trop grand et lui cherchons-nous plus de grandeur qu'il n'en a ? — Peut-être cela se pourrait, affirma-t-il. »

besoin d'être discrets ; mais ils avaient existé et ils avaient été libres, plus libres que leurs concitoyens. Je partageais donc deux choses avec les hommes du Moyen-Âge : la capacité de m'imaginer des savoirs que je n'avais pas, et la capacité de me corriger et de perdre ces illusions. J'en suis arrivé à penser qu'il y a au moins une caractéristique tout à fait humaine, une caractéristique qui paraît *co-temporelle* à l'humanité elle-même : la capacité de se *détromper* après s'être trompé. Et cette ressemblance est, en dernière analyse, plus importante que toutes les différences qui s'ajouteraient par après : je suis heureux de posséder un appareil stéréo avec lecteur audionumérique, et je suis comme sécurisé par les merveilles de la médecine moderne ; mais, quant à l'essentiel, je me vois aussi démuné, et aussi bien muni, qu'un scolastique décadent ou qu'un Athénien assis dans l'agora discutant avec Socrate, ce technicien de l'ignorance qui se reconnaît.

Car ici l'essentiel est en jeu. L'exemple de la révolution copernicienne n'est en fin de compte qu'un exemple, justement. Et il y a des questions plus fondamentales que celle de la vérité de l'héliocentrisme et du géocentrisme. Sans doute lorsque nous avons affaire avec une pensée bien liée, tout élément mène à tous les autres. Chez Aristote, par exemple, la question de la position de la Lune dans le Tout conduit avec nécessité à celle de la définition de la nature, et cette dernière à celle de l'existence de Dieu, et les trois à la

fois à la conception aristotélicienne du bonheur ⁷³. Il n'en demeurera pas moins qu'il y a des vérités centrales. Si tous les chemins mènent à Rome, on devrait pouvoir se rendre partout dans l'Empire à partir d'un village donné ; mais il n'en restera pas moins, je le répète, qu'il y a Rome, et que tous les voyages sont pour ainsi dire mesurés, *centralisés*, par la ville des villes, l'*Urbs*, comme on disait à cette époque. Ces vérités centrales, ces vérités qui commandent au réseau de toutes les autres vérités, constituent l'empire de la philosophie ; et quand on réfléchit sur une de ces vérités essentielles, on aborde une question philosophique. Il faut donc que j'explique ces deux mots : *question* et *philosophie*.

Car il y a question et question : il y a la question qu'on pose à quelqu'un pour apprendre un fait, et la question dont on dégage les enjeux pour voir clair dans le monde et en soi. Il y a la question que quelqu'un pose sur la position du Soleil par rapport à la Terre, disons, celle qui n'attend qu'une réponse pour sombrer dans le néant ; et il y a la question sur laquelle on réfléchit quand on est seul, ou avec quelques amis, la question de l'amitié, par exemple, une question qui persiste sur la rétine de l'esprit après que les réponses ponctuelles se sont évanouies. Or la question dans le deuxième sens se travaille à partir d'un complexe d'idées générales, d'images formées depuis l'expérience sensible, d'aspirations du cœur, d'émotions gardées dans la mémoire sentimentale, de mots entendus et

73. Comme le montre, je l'espère le quatrième de mes commandements politiques, cela est important dans un sens bien pratique.

dits, de comportements imposés par les circonstances et stabilisés par la répétition. La question de l'amitié se pose sur tous ces plans à la fois, lesquels interfèrent entre eux à tout moment. Une idée fait naître ou renaître une émotion qui provoque un mot qui justifie un acte ; ou tout le contraire, un acte justifie un mot qui provoque une émotion qui fait naître ou renaître une idée ⁷⁴. Et quand je réfléchis en me questionnant pour de vrai, je *saisis* cette idée elle-même sans trop l'avoir voulu, peut-être à cause d'un événement surgi devant moi, parfois à cause d'une anecdote, d'une phrase, d'un mot qu'un autre dit comme ça sans pressentir ce qu'il met en marche. Ma vie est un affrontement constant entre ce que j'appellerai le monde extérieur, les faits, et le monde intérieur, l'opinion. Sans doute, supposons-nous toujours, espérons-nous toujours, que nos opinions sont aussi justes que possible, qu'elles collent à la réalité. Mais c'est lorsque se perd l'évidence de cette cohésion que commence l'interrogation philosophique, et c'est à ce moment que je quitte le *nous*, ou que le *nous* qui parle en moi me quitte, ou plutôt se tait pendant que je réfléchis pour de vrai. Les Anciens ont nommé ce moment *étonnement*, d'autres l'ont appelé *doute*, d'autres encore *angoisse*. – Différences de mots qui font flairer des différences plus profondes. Mais j'en reparlerai tantôt.

Je me suis souvent interrogé, et je m'interroge toujours, sur l'origine et les causes de ce lemme que le

74. Voilà pourquoi, enfin une des raisons pourquoi, je me permets de passer dans la même livraison d'un récit des faits ordinaires à des réflexions plus *substantielles*. Le lien n'existait pas toujours, mais en principe le lien pouvait exister.

monde de l'opinion devrait se conformer à celui des faits. Pourquoi faut-il que cette unité soit afin que l'homme soit bien et sa vie vivable ? Pourquoi, comme on respire pour vivre, juger que la cohérence est bonne ? – Fine comme tu es, tu vois bien que je fais ici une halte pour examiner les principes de ma propre réflexion. Mais, encore une fois, la stricte histoire s'écrirait bien différemment. – Pour ce qui est de la cohérence intellectuelle, pour ce qui est de ce besoin que mes opinions se conforment au monde, j'y vois au moins trois raisons. Trois présuppositions. Trois préjugés, si l'on veut. Ce qui est certain, c'est que je me meus, avec bon nombre d'autres hommes, dans le cercle que je dessinerai maintenant.

D'abord, je n'échappe pas à l'idée qu'il m'est utile de penser les choses telles qu'elles sont. Lorsque je me fais des illusions, lorsque je me trompe, je me fais du mal, ou je me prépare à me faire du mal. J'en ai eu souvent l'expérience, parfois très pénible. Par opposé, lorsque je vois juste, j'ai une meilleure prise sur ce qui paraît nécessaire à mon bonheur. Comme disait ma mère, pour vivre au clair, il faut voir clair. Appelons cela la vérité effective, si tu le veux bien. Une vérité effective sur deux plans : elle naît des faits, et elle permet de contrôler les faits ; elle est l'effet du monde visé et vise certains effets. C'est au moyen de cette idée de la vérité qu'un Nicolas Machiavel⁷⁵ se défaisait « des républiques et des principautés qu'on n'a jamais vues ni jamais connues existant dans la réalité » ; c'est

75. Cette note était dans l'envoi originel.

J'ai l'intention de proposer dans une livraison à venir quelques réflexions sur Machiavel. C'est déjà écrit ; je l'ai fait il y a quelques jours.

inspiré par elle qu'un Francis Bacon s'imaginait une nouvelle Atlantide où régnait la science institutionnalisée, utopie que nous avons réalisée à notre façon ; c'est fort de cette idée que René Descartes⁷⁶ annonçait « une [philosophie] pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». Une idée basse de la vérité que cette efficacité factuelle ? Peut-être, mais inéluctable, me paraît-il. Tout penseur prétend coller à certains faits lorsqu'il repousse une théorie, celle d'un adversaire, ou en propose une, la sienne. Et il prétend tout autant qu'en collant aux faits, on se fait du bien.

Mais il y a plus. Car je sais que vivre, c'est agir. Et agir, c'est agir sur le monde et sur les autres. Or il y a mal agir et bien agir : il y a maltraiter ce qui m'entoure et ceux qui m'entourent, et il y a accomplir ce qui est juste. Un enfant qui parle à peine a déjà à la bouche ce mot de justice ; il lui appartient avant les noms de plusieurs des objets physiques dont sa vie dépend pourtant. « C'est pas juste ! » est un cri qu'on entend dans toutes les cours d'école. Sans doute, pourrait-on réduire l'idée de justice à celle d'utilité : chacun de nous raisonnerait comme suit en son for intérieur : « Il faut que je sois juste pour mieux profiter

76. Il y a eu aussi quelques mots sur ces deux grands bonhommes que j'ai déjà cités dans des livraisons, mais seulement en passant.

de tout. La justice n'est que la loi d'un commerce moral, où les intérêts des uns contrôlent et limitent les intérêts des autres⁷⁷. »

Mais il y a plus que le besoin de se sauver qui soit en jeu ici, du moins à mon avis : il est question d'un élan hétérogène, à savoir le besoin de conformer ses actes à ce que la situation demande en elle-même. Le sentiment d'avoir donné ce qui était dû est parmi les plus agréables de l'existence, et son contraire est des plus pénibles, à telle enseigne qu'on ne saurait vivre tout son plein sans chercher le premier, sans éviter le second. C'est comme si dans la pure matérialité des faits, nous découvriions ce que ces mêmes faits demandent à être, et que dans leur réalité passagère, il y a quelque image de l'éternité. Des *intimations of immortality*, disait l'autre. – Je serais tenté maintenant d'analyser une expression mystérieuse du vieil Aristote, l'intraduisible *to ti ên éinai*, qu'on rend tant bien que mal par le mot *essence*. Mais je t'en fais grâce. Et je reviens à l'essentiel⁷⁸.

Dans le cœur humain, il y a un besoin de justice donc, une recherche de ce qui devrait être. Je ne décide pas ici du contenu de ce que certains appellent la conscience ; je constate cependant que la chose existe. Mieux encore, je constate qu'elle est inscrite au plus profond de l'être humain : on ne peut pas être humain sans désirer que le meilleur, quelle que soit la

77. C'est la voix que fait si bien entendre La Rochefoucauld dans ses *Maximes*. Et peut-être La Fontaine dans ses *Fables*.

78. À mon avis, le personnage de *Lila* qu'a inventé *Ferrante* me semble être habité par cette figure de la cohérence. C'est ce qui la pousse à résister aux *Solara*, ces réalistes impénitents, ces Machiavels salauds.

conception qu'on en a, que le meilleur donc soit. Ou encore : le juste est aussi réel que le nécessaire⁷⁹ Puis, et je reviens au problème de cohérence, il y a une justice première que nous reconnaissons tous, celle de nos opinions : ce n'est que justice, savons-nous depuis toujours, de juger les choses comme elles sont, accordant aux plus importantes plus d'importance, accordant dans notre esprit à chacune ce qui lui revient. Si tu me permets un jeu de mots, et que tu me le permettes ou non je te l'impose, la justice première est de voir juste. Et d'ailleurs, la seule façon de savoir agir avec justice, c'est de voir juste d'abord. Justice et justesse, justesse et justice.

Et il y a plus encore, un autre besoin, qui cohabite parfois bien, parfois mal, avec les deux premiers. Un élan qui est le contraire d'un élan, un élan qui est une implosion. Je sens en moi un vide, et je veux le remplir. Mais pas par n'importe quoi : il me faut que le vide se remplisse par le monde lui-même. Au fond, l'appétit du géant Pantagruel, l'appétit de tout savoir, de tout avaler comme dit son nom, c'est l'appétit de tout homme, et de cet homme que je suis. Un appétit si puissant que lorsque je ne sais pas quelque chose, je suis poussé à en forger une idée quelle qu'elle soit pour avoir au moins, comment dire, l'ombre de ce qui m'échappe. Bien souvent donc, mon appétit du monde fait que je perds ce que je cherche. Sans doute. Mais ce n'est pas une preuve que l'appétit n'existe pas, au contraire ; c'est l'indication qu'il faut apprendre à le contrôler, à le gérer pour qu'il ne soit pas vain. Comme

79. D'où les deux adjectifs introductifs des deux premiers discours de la Guerre du Péloponnèse de Thucydide (I.32 et 37).

tant d'autres appétits, soit dit en passant. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a en moi un indéracinable, ineffaçable, inoubliable, irremplaçable, *irremplissable* (bon j'arrête : je suis en train d'inventer des mots) besoin d'être un avec le monde ; c'est existentiel, comme qui dirait. Au point où je serais tenté de dire que si l'homme existe, c'est pour que le cosmos soit connu : l'homme est la manière que le cosmos s'est inventé pour être connu, ou pour que l'être soit un peu plus encore ce qu'il est, à savoir unité et appel à l'unité ; la place de chacun est d'être au milieu d'un Univers pour mieux le recevoir en soi et s'unir à lui. Que cette unité finale entre ce qui connaît et ce qui naît soit conçue comme adéquation, ou comme connaissance claire et distincte ou comme présence-à, elle se manifeste d'abord comme un besoin humain, et ce besoin est au fondement de l'effort de réflexion qui est humain, qui est le mien en tant qu'être humain.

Cette dernière idée peut te sembler étrange. Permetts-moi de la développer un peu. Je ne sais pas où tout ceci nous mènera. Or quand j'hésite, je dialogue avec un interlocuteur imaginaire. Je me contredirai donc : j'avais prévu qu'il n'y aurait pas dialogue, et j'en forge un maintenant. En tout cas, voici ce que ça donnerait.

Pierre⁸⁰ : La connaissance, au-delà de toute utilité, au-delà de toute justice qu'elle promettrait, satisfait

80. Plusieurs des notes de cette livraison se trouvaient dans le texte originel., comme celle-ci.

Je les ai nommés Pierre et Paul en hommage aux peintures croisées du Caravage. Évidemment mes Pierre et Paul sont bien différents de ceux-là : je ne suis pas fou.

un besoin qui s'attache à mon être même. Un besoin, c'est le sentiment d'un manque, c'est le sentiment qu'on est vide. Comment exprimer cela ? Au fond, la connaissance est un envahissement. Il y a envahissement parce qu'il y a vide : la connaissance est l'écrasement psychique d'un être qui est vide.

Paul : Un écrasement ? Il me semble que la connaissance se décrirait beaucoup mieux comme le résultat d'une exploration, et donc d'une sorte d'invasion humaine du monde ambiant. Plutôt que d'écrasement, je parlerais d'explosion.

Pierre : Voilà tout le contraire de la vérité au sujet de la connaissance humaine, du moins à mon avis. Tu supposes que l'homme, toi et moi qui connaissons, existe plein et solide et qu'il va vers les choses pour ajouter à sa plénitude certaines informations qui lui permettent ensuite de diriger son action sur le monde : la connaissance est une première prise sur le monde en vue d'une prise réelle. Tu imagines alors l'homme, et c'est toi-même, comme un tableau déjà plein et bien réel avant qu'il n'écrive sur lui-même ; les mots et les images qu'il produira sur sa surface impassible n'ajoutent rien à ce qu'il est : il est le tableau. Ou encore : tu l'imagines comme une machine de guerre dressée contre le monde, ou du moins qui cherche à le conquérir. Sans doute la connaissance est-elle souvent pratique dans son intention ; sans doute par elle l'homme prend possession du monde. Pour reprendre l'image de la Bible, Adam, sommet de la création, connaît le monde, le nomme et peut en faire ce qu'il veut. Certes, nous *possédons* en

quelque sorte la connaissance : nous existons bel et bien avant elle, elle est en nous, et nous sommes son support. Il n'en reste pas moins que cette façon pratique et physique de penser l'homme et la connaissance m'apparaît insatisfaisante : les liens entre l'un et l'autre sont bien plus serrés. L'homme connaît comme il respire ; c'est si naturel qu'on se dit non seulement que ça fait partie de sa nature, mais que ça définit son rôle dans la nature. C'est à se demander si l'homme n'est pas une invention du cosmos pour que la connaissance se fasse ⁸¹. Dans ce qu'elle a d'essentiel, la connaissance est plutôt une prise du monde sur nous que l'inverse ; et bien avant d'être utile, elle est nécessaire pour que l'homme soit homme, pour que l'homme soit comme il a été fait. Je propose, en somme, une inversion des perspectives.

Paul : Mais c'est une inversion qui a toute l'expérience humaine contre elle. Prenons les expressions les plus usuelles. Ne dit-on pas qu'on *jette* un regard sur quelque chose, qu'on *tend* l'oreille, voire qu'on enquête ⁸² sur les choses ? Je pourrais multiplier les exemples à volonté. La connaissance est l'extension de l'être qui connaît vers le monde qu'il cherche à connaître : les mots de tous les jours le disent. Comment la connaissance peut-elle être l'effet d'une implosion, comme tu le voudrais ? Comment le monde serait-il en quête de la connaissance humaine ?

81. Mais oui, l'auteur de la lettre se répète, mais cette fois il fait parler le personnage qu'il a inventé.

82. Que j'aime ce mot qu'Hérodote m'a fait découvrir. Et qui dit qu'il faut dé-couvrir pour voir pour de vrai.

Pierre : Si on crée un vide à l'intérieur d'un contenant – ce sont les scientifiques qui nous l'enseignent –, on produit du même coup des forces immenses sur ses parois : l'air extérieur les écrase par le simple effet de son poids ⁸³. À un moment donné, si le vide est grand, ou les parois faibles, le contenant éclatera, mais vers l'intérieur, et l'air et tout autre objet à proximité se précipiteront vers le centre de ce vide libéré de sa coquille protectrice.

Loin de moi l'idée de réduire l'homme à un vide, ou la pensée à une loi mécanique. Mais cette image est juste, du moins lorsqu'il s'agit de décrire l'invasion qu'est la connaissance. Car c'est pour combler un vide que l'homme connaît, et, en un sens, le monde est prêt à remplir ce vide humain, et le vide est fait pour le recevoir. Certes, la connaissance est recherchée pour des raisons pratiques. Comme je l'ai dit, il m'est utile de connaître les caractéristiques des choses naturelles et artificielles qui m'entourent : leur dureté, leur malléabilité, leur température, leur goût, leur taille ; il faut me connaître moi-même pour survivre, pour mieux vivre ; et il faut que je me connaisse par rapport à ces choses : suis-je assez solide pour plonger dans l'eau ? suis-je assez solide, ou trop peu solide, pour passer à travers ce mur ? suis-je trop près, ou trop loin, pour prendre ce ballon ? Donc en parlant d'implosion, je ne nie pas l'utilité de la connaissance. Je veux suggérer que l'utilité n'épuise pas sa raison d'être ; à la limite, je veux expliquer comment la connaissance, pratique ou

83. Avec un merci chaleureux à Blaise Pascal.

non, est possible, et ainsi deviner une autre raison pour laquelle elle est nécessaire.

Paul : Je crois voir où tu veux en venir. Selon toi, la connaissance est comme une drogue : cherchée d'abord pour tel ou tel effet qu'elle procure, elle vient à être recherchée pour elle-même, le simple passage du temps creusant un vide, qui fait que la chose, quelque chose, n'importe quoi en fin de compte, doit entrer en nous, en notre esprit. Sans quoi nous tenaille un terrible sentiment de manque, nous mange de l'intérieur une sensation de vide justement. Les uns après les autres, les uns par les autres, les hommes se sont faits des *accrochés* de la connaissance.

Pierre : Ce que tu décris est juste sans doute, et dit une partie de notre psychologie. Mais le vide dont je parle est autre, parce qu'il est plus profond, plus cordial, plus essentiel, ou tout au contraire plus existentiel : il s'agit d'un vide qui se trouve en l'homme depuis le début et qui rend possibles et la connaissance pratique et la connaissance théorique et la connaissance de soi, et même la conscience de soi et les désirs tout à fait humains qui s'ensuivent. Donc le vide dont je parle est différent du tien parce qu'il est constitutif de tout être humain. Il est toujours déjà là, comme dit l'autre, alors que moi, je dis qu'il est naturel.

Remarque que la connaissance des choses, quelle qu'en soit l'intention, quelle qu'en soit la qualité, ne pourrait pas pénétrer en moi si, d'une façon ou d'une autre, je n'étais pas une absence déjà là faite pour les accueillir. On a beau imaginer que l'homme soit défini par un besoin, ou menacé par un danger,

la connaissance qui servirait à combler l'un et à éloigner l'autre, qui satisferait ou qui menacerait, n'est pas pour autant assurée. Je m'imagine, par exemple, que les plantes peuvent avoir besoin de telle nourriture ou de telle condition climatique pour survivre, qu'elles seraient donc servies par la connaissance du monde extérieur dans lequel elles vivent comme nous. Pourtant elles ne connaissent pas. Même si la connaissance serait utile, elles n'ont pas les moyens de s'ouvrir sur le monde. Bien mieux, elles ne s'ouvrent même pas sur elles-mêmes : pour sentir un besoin, pour se rendre compte d'un manque, il faut la connaissance, et le vide dont je parle est nécessaire pour la simple conscience. C'est un vide si puissant que par lui l'homme est aspiré à l'intérieur de lui-même pour apercevoir qu'il existe et comment il est.

Dans cette perspective, je trouve l'expression « prise de conscience » de soi insatisfaisante : encore une fois, elle donne l'impression d'un être plein qui se saisit lui-même au moyen de la conscience, ou qui tire de lui-même une connaissance de soi par une faculté qui lui permet de se placer derrière lui-même. C'est penser la connaissance de soi, comme la connaissance des choses, à l'image de la sculpture, comme une opération où un bras musclé et habile découpe dans le solide à partir d'un modèle à imiter. La connaissance de soi a alors la plénitude – et la rigidité – du roc. Or, à mon avis, c'est plutôt un effondrement : lors de la prise de conscience, ce que je suis fait irruption en moi à travers les murs trop minces de mon être ; ce n'est

pas mon intelligence qui me saisit, c'est moi qui envahit mon intelligence.

Paul : J'ai le sentiment d'entendre un universitaire aux idées abstruses pérorer sur quelque chose de plutôt simple.

Pierre : Je prends note de l'accusation ou de la caution. Comme tu dis, l'essentiel de ce sur quoi je m'exerce à comprendre est très simple. Je le fais mal sans doute, je voudrais pouvoir le faire mieux, mais je fais comme je peux. Voici l'essentiel : je m'oppose à l'idée, ou à l'image, de la connaissance que tu proposais tantôt : au lieu de parler d'une explosion à partir d'un centre plein vers un monde à prendre, vers un monde outil, je propose l'idée-image d'écrasement et de vide, où la vérité se précipite sur l'homme, qui est du même coup rempli par elle, qui est fait pour en être rempli et qui en est rempli parce qu'il tend à entrer en lui.

Paul : On dirait que pour l'homme, du moins, tu veux donner une priorité à ce qui n'est pas : la dignité de l'homme se tire de ce qu'il n'est rien.

Pierre : On le dirait, oui. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. Ici, j'aurai encore plus de difficulté à exprimer mon idée, car l'image dont je me suis servi jusqu'ici s'y prête peu. Je m'essaie malgré tout.

Au risque de paraître me contredire, je dirai que ce vide est solide ou, si tu veux, qu'il n'est possible que par les solides parois de l'âme humaine. La circonférence du cercle donne à celui-ci sa surface et, pour ainsi dire, permet à un centre d'exister : sans la circonférence qui le délimite le centre serait un point indistinct, un point parmi d'autres et tout sauf un centre. Je dis donc quelque chose comme

ceci : la connaissance se fait parce qu'il y a des parois qui rendent le centre, le moi, possible, voire réel, mais un possible réel qui a besoin de se remplir ou d'être rempli.

Car qu'arrive-t-il lorsqu'on connaît ? C'est comme si l'homme était un contenant qui s'écrasait de façon répétée parce qu'il refaisait chaque fois ses parois. Des murs qui sont et ne sont pas ? Je sais que mon image se fait inimaginable. Il n'en demeure pas moins que c'est ainsi que je nous vois. Pour citer Aristote parlant de sa définition du mouvement : « C'est difficile à concevoir, mais il est possible que ça soit ainsi⁸⁴. »

Au fond, sans mon image folle, je penserais l'homme comme une plénitude sans faille. Mais alors la connaissance se réduirait à une sorte de translation physique : la chaise ici devant moi se fixerait sur ma surface intérieure, du moins son image le ferait. Du même coup, dans l'hypothèse de la plénitude humaine, la connaissance se réduirait à une conquête du réel par une autre partie du réel : une sorte de digestion du monde, où l'estomac conserve quand même quelque chose de ce qui le nourrit. Ce serait un stockage d'information qu'accomplirait un ordinateur naturel plus raffiné. Telle donnée extérieure serait traduite, par une mécanique électrique, en impulsions, qui seraient elles-mêmes traduites en chiffres entassés quelque part de façon à les recouvrir vite et à les retraduire aussi bien que possible. Je trouve inadéquate cette

84. Il me semble que j'ai cité cela quelque part dans une livraison. Vérification faite, c'est la livraison 37^e.

façon de penser la connaissance : je sais que lorsque je connais il se passe plus que cet entassement organisé.

La tentation vient donc de concevoir tout l'opposé pour sauver le phénomène de la connaissance, ainsi que sa gratuité et sa spiritualité, si l'on veut. C'est pourquoi certains ont pu décrire la pensée comme pur vide qui s'ajoute comme par mystère à la solidité des choses ou des informations qui nous parviennent des choses. La pensée serait alors comme un parasite sans consistance, qui s'associe à la chaise à connaître, mais sans rien y ajouter puisqu'il s'agit d'un néant : la pureté de la pensée est ainsi conservée. Or cela se ferait au détriment de la solidité de l'être humain ; du coup⁸⁵, ça le couperait de toute la réalité extérieure en lui donnant un statut tout à fait différent : les choses sont, alors que l'homme serait l'être qui n'est pas, et tout en rejoignant les choses l'homme affirmerait à chaque fois son infranchissable distance d'avec elles.

Cette façon *nihiliste* de concevoir la connaissance et l'homme minerait le statut de l'une et l'autre. D'abord, la connaissance ne pourrait jamais prétendre être en vérité ; elle ne pourrait jamais *espérer* être définitive, ni même *se croire* solide. Certes, nous pouvons toujours apprendre du nouveau, et les données les plus sûres peuvent toujours être repensées, et même gagnent à l'être.

85. Expression dont je me moquais au départ et dont je me suis servi si souvent. Souvent mal utilisée, souvent vidée de son sens, elle a pourtant un sens.

Mais en imaginant la connaissance comme un champignon de néant qui tirerait son existence de la morte réalité, on la déclare depuis toujours et pour toujours minée de l'intérieur, soutenue par la seule présence ou projection humaine *néantisante*. Cette conception de la connaissance me laisse insatisfait pour plusieurs raisons ; mais je soulignerai ici les conséquences morales : penser l'homme de cette façon conduit tôt ou tard à penser la vie humaine comme une pure liberté qui se révèle à soi sa propre dérive.

Paul : Je ne trouve pas que les conséquences morales néfastes d'une idée en sont une réfutation valable. Autant dire que Dieu existe ou n'existe pas, parce qu'il vaut mieux pour nous qu'il en soit ainsi.

Pierre : Contrairement à toi, je crois que ces objections morales peuvent avoir leur validité. Mais ton objection m'oblige à revenir à cette conception de l'homme comme pur vide pour tenter d'exprimer une objection plus *objective*. Si l'homme n'est que vide, certes les choses peuvent pénétrer en lui : rien de ce qu'il est ne saurait résister ; bien mieux, il devient alors plus facile de défendre une certaine objectivité de la connaissance : puisqu'il n'y a rien qui soit déjà là, il n'y a rien qui puisse déformer les choses lorsqu'elles *entrent* dans la conscience. Mais du coup ⁸⁶, l'homme perd tout fondement pour juger de lui-même et donc des choses. Car que peut-il savoir de lui-même et donc de sa place dans le monde qu'il connaît si l'élément le plus important de sa *nature* est sa pure disponibilité ? Peut-être

86. Décidément...

mon idée sera-t-elle plus facile à comprendre à l'aide de ce qui suit.

Lorsque je perçois quelque chose, c'est toujours à la lumière d'un étalon quelconque : je ne puis pas saisir que l'arbre a dix mètres de haut à moins de posséder d'une façon ou d'une autre une idée de la longueur d'un mètre. Certes, je pourrais le mesurer d'après différents étalons de mesure. Mais il m'en faut un, quel qu'il soit ; mieux encore, il m'en faut un qui serve de un, c'est-à-dire d'étalon des étalons⁸⁷. Tant que je n'en ai pas, la hauteur de l'arbre n'est pas perceptible et encore moins mesurable, c'est-à-dire nombrable. Or cet étalon mesurant se réfère tôt ou tard à un premier étalon, qui soit solide, qui serve de mesure aux autres mesures. Ce premier étalon ne peut être que moi-même, ou quelque chose auquel j'ai accès. Mes connaissances sont-elles alors faussées parce que fondées sur quelque chose de subjectif ? Je ne le crois pas. Pourquoi fausserais-je ma connaissance de la hauteur de l'arbre parce que j'utilise le pied alors qu'une autre fois, lorsque je suis plus *scientifique*, j'utilise le mètre ? Certes, le résultat numérique sera différent : la première mesure sera en gros le triple de la mesure *scientifique*. N'empêche que je saisis la même donnée et que je peux traduire la première mesure dans le langage de l'autre, et ce parce qu'il y a de part et d'autre quelque étalon qui permet de mesurer. En somme, définir l'homme purement et simplement à partir de

87. Et voilà que je rejoins le Socrate de Platon dans le *Phédon*. On pourrait avoir pire compagnie.

son *néant* me semble détruire la *réalité* ou la *solidité* de la connaissance, parce que je prétends alors que rien ne la fonde, rien que la liberté de mon choix. Le monde que je connais doit être un monde qui me concerne, qui a rapport à moi, et pour cela il faut que je sois quelque chose de stable, ou que j'aie accès à quelque chose de stable.

Donc je renvoie dos à dos les théories de la connaissance à base de plénitude et celles à base de néant. Je conçois que tout ceci a l'air d'une rébarbative session d'angélisme philosophique, comme tu l'as suggéré. Mais je ne puis pas m'en sortir d'une autre façon. Ou plutôt, au lieu de vouloir m'en sortir, je veux rester au cœur de mon expérience. Et je ne peux pas rester au cœur de mon expérience de connaître les choses, de bel et bien les connaître, sans en arriver à une façon de comprendre ce qui se passe. Et voilà où j'en arrive quand j'essaie de comprendre la connaissance humaine, ma connaissance : je suis conduit à rejeter ce qui sembleraient être les deux seules possibilités : être ou non-être. Mais ce refus ouvre une troisième voie ⁸⁸, qui est moins une négation des deux premières qu'un compromis entre elles, qu'un moyen de sauvegarder ce que l'une et l'autre me semblent proposer de juste. Mon chemin se faufile entre deux autres, si l'on veut ; je préfère dire que je tire la vérité de deux demi-vérités.

Pour décrire l'homme à ma façon, je parlerais donc d'un vide subsistant, comme je le disais

88. Encore une fois, ma lubie du deux et du trois. Voir la livraison 26^e et suivantes.

tantôt. Non seulement le vide, qui est la condition de la connaissance et de la conscience, doit-il durer pour que puissent durer la connaissance et la conscience, mais surtout le vide n'existe que par quelque chose qui subsiste et qui le rend possible. C'est pourquoi je parlais de parois qui se reconstruisent à mesure que l'écrasement du monde extérieur les détruit. C'est pourquoi je parlais de centre du cercle qui n'existe que par le fait de la circonférence.

En somme, le vide que le cœur de l'homme sent, le vide qui est le cœur de l'homme, n'est possible que grâce à une solide surface qui délimite d'avance et ce qu'il est et surtout ce qu'il lui faut assimiler pour être plein. Au fond, c'est par ces contradictoires solidité et fragilité de nos parois que le monde extérieur peut pénétrer en nous, que le besoin du monde extérieur perdure, que ce monde peut être jugé parce qu'il est mesuré par quelque chose de durable et même que les limites du monde extérieur sont devinées avant que d'être désirées. Ou encore : l'homme est un microcosme : il reçoit depuis toujours ses limites de l'Univers, pour mieux imiter en petit le modèle dont il fait partie.

Paul : Je comprends un peu maintenant. Mais j'ai des questions, entre autres au sujet de cette divination du monde extérieur que tu viens d'ajouter après coup. Mais avant de les poser je voudrais que tu reprennes une remarque. Tu as parlé de la plante en l'opposant à l'homme : c'est parce qu'elle n'a pas ce vide subsistant dont tu parles que, toujours selon toi, la plante ne peut connaître. Mais qu'en est-il des animaux ? N'ont-ils

pas la conscience ? Dans ton optique, puisqu'il connaît, un animal serait lui aussi doué d'un vide qui rend possible la connaissance. Ou bien refuseras-tu la connaissance et la conscience à l'animal pour en faire une espèce de robot ou de machine, semblable à cet ordinateur que tu décrivais ?

Pierre : Je veux bien m'expliquer là-dessus. Mais reconnaissons ce qu'ont de conjectural ces comparaisons avec les plantes et les animaux. Je ne sais pas de l'intérieur ce qu'est l'absence de connaissance et de conscience qui est propre à la plante. De la même façon, je ne connais pas de l'intérieur ce que connaît l'animal, ni même ce qu'est connaître pour une bête brute. Ce dont j'ai l'expérience, ce sont des états qui, sans doute, se rapprochent de celles de la plante et de l'animal. Par exemple, l'éveil par où je passe de l'inconscience à la perception du monde qui m'entoure me permet d'entrevoir l'abîme de l'inconscience qu'est la vie du règne végétal. Par exemple, la réflexion par laquelle je passe de la perception d'un fait brut, matériel, réduit à sa pure sensibilité et perçu dans sa seule relation à mon corps, la réflexion par laquelle je passe de cela à ce qui caractérise la vie psychique de l'homme plus riche, cette réflexion me permet, en régressant vers son point de départ, d'imaginer ce qu'est la vie intérieure d'une bête. Il n'en demeure pas moins qu'il y a une telle différence entre ma vie mentale et ces aurores que je ne puis jamais les connaître par une expérience vraie et, en conséquence, que je ne puis pas décrire ou

expliquer ce que serait la vie des animaux et encore moins des plantes.

Paul : C'est tout concédé. Mais n'oublions pas les animaux. Vas-y avec ta théorie du vide vital. Les animaux en ont-ils ? Sinon, la connaissance des animaux est-elle d'une autre sorte que celle de l'homme ?

Pierre : Tu me permettras de pousser mon paradoxe un peu plus loin. En dernière analyse, pour l'homme, connaître, c'est, en raison d'une implosion qui fait entrer le monde en soi, être près d'une chose, c'est être intime avec elle. Or les animaux se satisfont, si l'on veut, d'être auprès de ce qui les envahit tout de suite, et ce parce que leur vide n'est pas aussi puissant que le nôtre ; leur vide est un vide en mode mineur, un mini-vide, un vide facile à combler. La couleur de la pomme, son goût, le sentiment de bien-être qu'elle procure quand on je l'a mangée, le souvenir de sa forme et de sa couleur quand on sent à nouveau la faim, voilà ce à quoi se limite l'expérience animale des choses. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez pour un être humain.

Peut-être me ferais-je mieux comprendre en parlant du langage. Lorsqu'une chose, disons encore une fois une pomme, a pénétré la conscience animale, cette présence est suffisante pour remplir son vide. Sans aucun doute, l'animal se laisse envahir par d'autres connaissances, par d'autres expériences de la pomme, par d'autres objets ; il peut même les retenir et les regrouper un peu : certains animaux, les animaux les plus élevés (expression anthropocentriste, je l'avoue) ont de la mémoire et

peuvent acquérir une certaine expérience qui leur permet de simplifier leur existence en traçant pour eux les ornières de l'habitude. Mais chez l'homme ces remplissages successifs ne suffisent pas.

Après l'aspiration de chaque chose dans ce qu'on appelle l'esprit humain, le vide existe toujours. Et c'est en tant que tentative de combler ce vide persistant que le mot apparaît. Car qu'est-ce qu'un mot au fond ? C'est une reprise originale de la chose, une copie peu ressemblante qui n'existe qu'en référence à la chose telle qu'elle est connue, telle qu'elle a envahi la conscience. Ce mot qu'il invente, mais à partir de l'invasion qu'est la connaissance, permet à l'homme de se dire la chose qu'il connaît, c'est-à-dire celle qui envahi son intimité. Se dire quelque chose, prendre conscience de quelque chose et la nommer, c'est en fin de compte la redoubler de façon que le jeu de miroir qui en résulte rende possible la constatation que la chose réelle et même la chose connue sont distinctes de moi. L'être humain crée le mot comme pour dire le vide qui subsiste en lui entre lui et la connaissance acquise, entre lui et la chose qui l'a envahi pour le remplir, mais pas tout à fait. Si l'on veut, le mot est une nouvelle sorte de remplissage du vide humain : il est une réaction à l'action de la chose envahissante, une réaction qui révèle le vide persistant que la chose reçue tente en vain de remplir. Le mot dit qu'il y a moi *et* ce que je connais : et cette distinction n'est possible que s'il y a vide, que s'il se recrée un vide après l'implosion qu'est la connaissance.

Or ce nouveau double de la chose, le mot, devient un instrument qui permet à l'homme de presser sa connaissance pour en tirer ce qu'elle contient : le mot permet d'exprimer l'inexprimé de la pure sensation. Le plus je perçois des choses, le plus je puis chercher à mettre l'une en relation avec une autre et en tirer ainsi une nouvelle information. Or cette mise en relation est possible sans le mot peut-être, mais elle est tout à fait efficace grâce au mot qui permet en principe de lier n'importe quoi à n'importe quoi.

Je m'imagine la conscience animale comme une sorte de symbiose entre le monde et le vivant ; un peu comme dans une douce rêverie où je ne sais plus ce qui est moi et ce qui ne l'est plus ; dans ce cas, la frontière qui existe entre moi et le monde, réel ou connu, n'existe plus, ou plutôt n'existe pas encore. Pour le dire d'une autre façon, le vide intérieur des animaux est suffisant pour aspirer les choses à l'intérieur d'eux, mais pas assez pour créer une distance entre eux et le monde aspiré et laisser une place intermédiaire dans lequel le mot peut se placer.

Le vide *supérieur* de l'homme le fait dépasser cet état, le fait prendre conscience de la différence entre lui et la connaissance, et à partir de cette conscience il peut créer le mot. Mais une fois le mot créé, il lui est possible de comparer tout à tout ; il peut ainsi exprimer ce qui est implicite, et même tout ce qui est implicite, dans telle ou telle connaissance.

Mais il y a plus encore. Qu'est-ce qui rend possible et nécessaire la prise de conscience du

monde et en même temps la prise de conscience de moi-même ? Le vide dans lequel existe la chose *après* qu'elle a pénétré ma conscience. Ce vide appelle à être rempli, non pas par autre chose, mais par plus encore de la même chose. Ce plus sera d'abord le mot qui dit la chose, puis les aspects exprimables des choses connues sans mot, mais rendues plus visibles, ou plus présentes par le mot, puis enfin la prise de conscience de la distance entre moi et ce que je connais.

Je crois d'ailleurs, si tu me permets une remarque éthique, que la curiosité qui nous fait courir d'un objet à un autre est une sorte d'aiguillage manqué. Certes, nous voulons tout connaître : notre vide est ouvert d'est en ouest sur trois cent soixante degrés et aussi de haut en bas sur trois cent soixante degrés ; tout nous intéresse. Et en même temps, notre vide cherche à recréer toutes les dimensions des choses, à leur donner leur profondeur. Les deux besoins coexistent, mais le premier, le besoin d'une accumulation quantitative d'objets, est plus facile à satisfaire, et nous nous rabattons sur lui lorsque le besoin de se laisser envahir en profondeur par la profondeur des choses se fait difficile à assouvir. C'est à dire presque toujours.

Paul : Ainsi la création de mots serait une sorte de mouvement naturel – la nature abhorre le vide – par lequel nous remplissons le vide pourtant sans fond qui entoure la chose connue, le vide que nous sommes. Par la suite, et grâce au mot, nous réussissons à remplir encore plus le vide qui persiste en découvrant des liens entre les choses,

les choses connues et nommées. Enfin, le vide persiste de façon à rendre possible la prise de conscience constante du moi comme distinct de ce qu'il connaît.

Pierre : Oui, voilà, tu as saisi. Mais il y a plus encore du moins dans le cas de l'homme.

Paul : Un autre vide ?

Pierre : Pas tout à fait. Je crois que le vide agit avec force en nous à cause d'un élément qui est tout le contraire du vide. Souviens-toi de l'image originelle d'un contenant dont les parois solides permettent l'existence d'un vide intérieur.

Paul : Oui. Je ne l'ai pas oubliée : je voulais t'interroger là-dessus ainsi que sur cette sorte de préexistence du monde à l'intérieur de nous.

Pierre : Et voilà : il me semble que les parois et la *préexistence* du monde sont la même chose.

On ne peut expliquer, c'est mon avis du moins, la connaissance sans supposer qu'il y a une sorte de prédisposition à connaître une chose de la part de celui qui la connaît. Ce que je veux dire est assez simple. Si j'ai des yeux qui peuvent voir les couleurs, mais qu'il n'y a pas de couleur dans les choses, la vision est impossible. Voilà qui est évident, et je n'y reviens plus pour mieux focaliser sur le fait que l'homme peut voir ou entendre ou comprendre : il est prêt à, disposé à la connaissance sous diverses formes. Mais, pour reprendre mon exemple, qu'est-ce que cette prédisposition à voir qui rend possible la vision ? Tu me pardonneras l'anthropomorphisme, ou le volontarisme, de ma suggestion, mais j'affirme que les yeux savent déjà ce qu'ils cherchent. Ils ne savent pas qu'elle est la

couleur de cette table ou du ciel ; ils ne savent même pas s'il y a là couleur : il ne s'agit pas de dire que les yeux possèdent déjà la connaissance de la chose dont ils se laissent envahir, mais qu'ils savent déjà de quoi cela devrait avoir l'air. Me suis-tu ?

Paul : Assez bien. C'est comme si pour expliquer la connaissance, il fallait supposer tôt ou tard une sorte de rapport entre ce qui est connu et ce qui connaît. Je pourrais inverser ta proposition et dire qu'il y a beau y avoir telle ou telle qualité dans les choses si celui qui connaît n'est pas disposé comme il se doit, la connaissance ne se fera pas. Par exemple, les scientifiques nous disent que les objets ne nous envoient pas seulement des rayons de lumière des longueurs visibles qui produisent le rouge, le bleu et le jaune, mais aussi des rayons ultraviolets et infrarouges, qui sont invisibles pour l'homme, mais visibles pour d'autres espèces et perceptible par des instruments construits par l'homme. Ce qui montre que nous ne percevons que les couleurs régulières parce que nous ne sommes disposés, *préparés*, parés à l'avance que pour celles-là.

Pierre : Eh bien, chez l'homme, cette prédisposition à connaître et cette paroi, celle qui rend possible le vide et donc la connaissance, sont la même chose. Il y a en nous une sorte de préfiguration de l'idée même de l'unité. Pour saisir où je veux en venir, réfléchis à une opération aussi simple que l'induction. Tout le monde te dira, du plus brillant scientifique à la première personne dans la rue, que pour faire une induction, il s'agit d'accumuler un certain nombre de cas semblables et ainsi découvrir

leurs traits communs et les règles qui les régissent. C'est pourquoi les logiciens diront qu'à partir de plusieurs exemples d'être humains, on se fait peu à peu une idée de l'homme, qui n'est en fin de compte que le condensé de ce qu'il y a de semblable dans les exemples, et qu'en comparant cette idée à celle du chien, de la veilla, et de la baleine, on se fait une idée de ce qu'est un animal, puis de ce qu'est un être vivant, et ainsi de suite jusqu'aux idées les plus abstraites, celle de la substance par exemple.

Mais d'où nous vient l'idée même de la ressemblance qui nous permet dresser ce merveilleux tableau allant des cas les plus circonstanciés aux généralisations les plus unifiées ? Fait-on une induction pour saisir l'idée d'unité ou de ressemblance ? En revanche, comme l'induction suppose l'idée d'unité, l'induction de l'idée de ressemblance, et donc d'unité, est impossible. Il faudrait avoir l'idée de la ressemblance avant de l'acquérir, en mettant ensemble les différentes choses qui sont unes, et donc font connaître l'unité.

La seule explication possible est que nous possédons déjà d'une façon ou d'une autre une telle idée et que c'est elle qui nous permet de découvrir les ressemblances effectives dans le monde. Cette idée première, en un sens, contient toutes les autres que nous pouvons tirer des choses. Ainsi la conscience est disposée à saisir les choses dans leur unité, dans leur solidité, mais aussi dans leur diversité et leur fluidité. Car l'idée de la diversité naît de celle de l'unité, ou est son revers.

Bien mieux, cette idée de l'unité ou de la ressemblance est pour ainsi dire active : elle commande à toute notre vie mentale. Au fond, quand nous cherchons à vérifier une opinion ou une théorie, que cherchons-nous ? L'idée de la vérité n'est-elle pas dérivée de l'idée de l'unité ? Il y a vérité lorsqu'il y a, d'une façon ou d'une autre, accord entre ce qui connaît et les choses qu'il connaît : lorsque images, mots, raisonnements, lorsque tout cela paraît correspondre à ce qui existe de fait à l'extérieur, nous disons que ce que nous concevons est vrai. Cette idée de la vérité suppose aussi une autre idée, celle de la cohérence, de la non-contradiction, laquelle dépend à son tour de l'idée d'unité : sont cohérentes des idées qui vont bien ensemble, des idées qui lorsqu'elles sont liées entre elles constituent un ensemble solide, parce qu'un. Et l'idée de bonté naturelle et sa dérivée, l'idée de la rectitude morale, lesquelles sont tôt ou tard le fondement de tous nos jugements sur nous-mêmes et sur les autres, elle aussi se ramène à cette idée première. Dans le monde moral, l'idée d'unité s'appelle authenticité, droiture ou justice ; sur le plan naturel, l'idée d'unité est celle du bien-être et en fin de compte du bonheur. Mais au cœur de tout se trouve la même idée : l'idée du même. En autant que cette idée de l'unité, qui produit en même temps une exigence d'unité, fait partie de nous, on peut dire que, quant à l'essentiel, le Tout, ou ce qui règne sur le Tout, l'idée de l'unité, règne sur cette partie que nous sommes.

Paul : Mais quel est ce tout qui règne sur la partie ? Et quelle est cette chose, cette idée, qui règne sur le

Tout ? Si quelqu'un nous entendait parler il nous prendrait pour de drôles d'oiseaux. Si nous avons des comportements ou des extérieurs un peu troublants, en moins de deux, en deux temps, trois mesures, nous nous retrouverions dans un des ses foyers pour aliénés légers.

Pierre : À moins qu'on ne nous prenne pour des philosophes et qu'on nous laisse poursuivre nos élucubrations, en hochant de la tête, par dépit ou par pitié. Ne t'en fais pas, j'ai vérifié : personne ne peut nous entendre.

Paul : Je vois que tu as déjà senti mon malaise : tu l'as pressenti, mais tu ne m'en libères pas.

Pierre : Peut-être. Quoi qu'il en soit, il y a une idée accessible à tous : celle de l'unité. Cette idée, je la retrouve chez tous les hommes et dans tout ce qu'ils font. C'est elle qui permet de connaître les choses, de saisir même qu'il y a des choses qui existent et non pas un amas de sensations disparates. (Et même comment pourrait-on avoir *un* amas de sensations disparates, sans une certaine expérience de l'unité, une expérience de l'unité *reconnue* et non *inventée* ?) La possibilité de distinguer, de juger et dire que ceci n'est pas cela, qu'hier n'est pas aujourd'hui, qu'ici n'est pas là-bas, que la pomme n'est pas la poire, tous ces jugements anodins ne sont possibles que par le jeu de l'idée du même, qui est au cœur de celle de l'autre. Réunir et séparer dépendent de la même intuition qui est donnée d'avance ; d'ailleurs, les deux mouvements ne vont pas l'un sans l'autre. En fin de compte, il faut dire que cette idée agit sur l'homme, rend la conscience possible, permet la

discussion, et tout le reste de ce qui fait la vie de la raison et la vie tout court. Peut-être est-elle la source du vide constitutif de l'être humain ? C'est parce que je participe d'une certaine façon à cette unité sans l'être en vérité que je suis un vide.

L'évidence de cette idée qui transcende le monde et pourtant agit si fort sur l'homme conduit tôt ou tard et sans faute, je crois, à concevoir une cosmologie. De même que les faits d'expérience sont ramenés à l'unité d'opinions ou de concepts par le pouvoir de l'unité, de même les choses semblent tendre vers les modèles qu'ils contiennent déjà ; de même que les opinions préexistantes se projettent sur l'expérience, de même le monde naturel, la réalité, semble être régi par des idées qui l'informent et lui donnent de la consistance. Depuis l'expérience de sa vie intérieure, l'homme peut deviner la structure de l'univers. Ou plutôt il pense sa vie intérieure comme une image du mouvement fondamental du Tout dont il peut ne pas se croire une partie, sans doute, mais au prix d'une gymnastique folle, qui est tragique ou comique, comme on voudra.

Mais je mets un terme à ce petit dialogue : mes héros sont en train de « partir pour la gloire » comme on dit et comme ils le craignent eux-mêmes. En tout cas, si tu as trouvé du plaisir à écouter Pierre et Paul, tu pardonneras les défauts de mon dialogue. Et si tu les as trouvés prétentieux, tu tireras de mon texte un autre plaisir : celui d'en détailler les défauts. Sur ce je retourne à nos moutons, c'est-à-dire les mots *question*,

dont j'ai déjà tenté de rendre compte, et *philosophie*, que j'aborde maintenant.

Le croirais-tu, il ne me plaît qu'à demi. Et d'abord à cause de l'expression : « faire de la philosophie ». Quelle drôle de tournure ! Je me demande s'il est même possible de *faire* de la philosophie. Non pas parce que la philosophie serait détachée de l'activité physique ou du travail par lesquels on « fait quelque chose ». Je reconnais, au contraire, à quel point j'habite mon corps, ou plutôt à quel point je suis mon corps. Il y a d'abord l'évidence que la santé physique joue un rôle déterminant dans la possibilité même de philosopher ; il y a surtout que je ne puis pas philosopher en m'abstrayant de ce que je fais pendant que je « fais de la philosophie » : je nage et je réfléchis, je me promène et je réfléchis, je bois et mange et je réfléchis, et finalement je rêve jour et nuit ; ces activités bel et bien corporelles sont le milieu, et la matière, de ma réflexion.

Non pas parce que je considère l'activité philosophique supérieure ou – ce qui revient au même, quoique partant de prémisses morales différentes – inférieure à n'importe quel travail manuel⁸⁹. J'en suis arrivé à conclure : Le philosophe fait mieux de cesser de se préoccuper du qu'en-dira-t-on. Que la philosophie soit grande ou petite, elle est humaine. Qu'elle veuille se hausser, se gausser ou se déchausser devant les autres activités humaines, elle ne peut cesser d'exister.

89. Et voilà l'émission de Finkielkraut sur les travaux manuels. Comme vous voyez, on dirait que j'avais tout prévu, en écrivant il y a plusieurs années une première version de ce texte.

Ce serait pour certain homme mourir et se survivre que de ne plus penser.

« Faire de la philosophie » est pourtant une expression qui me *fatigue*. Elle me paraît bizarre parce que la discipline semble alors viser une chose hors du praticien : on fait une chaise si on est menuisier, et on fait de la philosophie si on est philosophe. Sans doute la philosophie *se fait* sur ce qui est extérieur au philosophe. Au moins en ce sens qu'elle *se fait*, toujours ou presque, à partir d'un matériel philosophique particulier : l'œuvre des grands philosophes. Comme le suggère Nietzsche quelque part, philosopher pourrait presque se résumer à lire les livres de philosophes comme Xénophon, Montaigne et Rousseau, pour n'en citer que trois. C'est d'ailleurs un reproche qu'on fait, en toutes lettres ou non, à bien des philosophes : leur activité constitue un cercle deux fois vicieux, deux fois incestueux : non seulement ils ne parlent qu'entre eux et ne peuvent parler qu'entre eux, mais encore leur matériel est-il l'œuvre d'un d'eux.

À quoi je pourrais répondre qu'il faut bien reconnaître que les scientifiques, en tant qu'ils sont des scientifiques, passent le plus clair de leur temps à parler de ce que leurs confrères disent et écrivent : c'est une loi de la vie intellectuelle que lorsque des hommes atteignent une certaine excellence, ils trouvent plus d'utilité à parler entre eux qu'avec des profanes. À quoi je répondrai plutôt que les seuls philosophes qui m'intéressent sont ceux qui peuvent être abordés avec profit par n'importe quelle personne de bonne volonté et d'éducation moyenne. – Ce qui fait, je le reconnais, que *mes* philosophes ne portent pas toujours leur titre légitime dans le monde universitaire : ils portent le

sobriquet de penseurs et font le délice et l'utilité des hommes qui ne hantent pas, ou plus, les salles de cours. Peut-être le vrai philosophe devrait-il abandonner son nom en pâture aux croquemorts universitaires et s'en trouver un autre. Pythagore n'a-t-il pas inventé le mot *philosophos* justement pour se distinguer de ceux qui régnaient avant lui, les sages, les *sophoi* ? Socrate n'a-t-il pas réclamé le titre de philosophe pour se distinguer des professeurs de son temps, les *sophistês* ?

À quoi je répondrai enfin que la lecture d'une œuvre philosophique tient à une donnée psychologique première qu'il ne faut jamais perdre de vue : penser en profondeur sur les questions les plus importantes pour un être humain – ce qui, encore une fois, définit à mon sens l'activité philosophique – se fait presque toujours avec le soutien d'un autre qui s'interroge avec soi et qui suggère ses solutions : la philosophie est conversation ou discussion. Voilà pourquoi les dialogues socratiques, le va-et-vient parfois déroutant de l'essai montanien, les aphorismes nietzschéens et, d'une autre façon, la passion oratoire d'un discours rousseauiste sont des modes d'expression philosophique adéquats : ils invitent, non, ils incitent leur lecteur à parler et penser à son tour. Je reviens au mot : « Qu'est-ce qu'une question *philosophique* ? » Ou encore je reviens au fait que, selon moi, on ne peut pas *faire* de la philosophie.

La question philosophique n'habite pas l'homme : c'est l'homme qui habite en elle. Mieux encore, ce sont les questions philosophiques qui forgent les individus. Ce qui est vrai même si tous les hommes ne sont pas philosophes. Car il y a des gens qui sont faits ou refaits par les questions philosophiques sans qu'ils ne

s'aperçoivent du processus ; à vrai dire, ils sont les marionnettes des opinions, images, souvenirs, émotions et coutumes qui les définissent, mais dont la source est hors d'eux. Il y en a d'autres, cependant, qui se prennent en main en entreprenant une réflexion philosophique qui porte sur leurs opinions, images, souvenirs, émotions et coutumes. Voilà d'où l'expression « faire de la philosophie » tire son air d'incongruité. On ne fait pas de la philosophie comme un autre ferait une chaise ; même, le philosophe ne fait pas de la philosophie : c'est la philosophie qui refait le philosophe depuis l'intérieur de ses pensées, phantasmes et émotions jusqu'à l'extérieur de ses paroles, gestes et labeurs. Bien mieux : ce travail sur l'homme et sur soi est l'objectif premier et dernier de la philosophie et du philosophe.

« Mais, me diras-tu, faire de la philosophie, ou philosopher, peu importe, ça se fait d'abord et avant tout en lisant les œuvres de philosophes, du moins selon ce que tu disais tantôt. C'est encore et toujours le sens de la note que j'ai écrite sur ton manuscrit et que tu sembles avoir oublié. C'est là ce que je trouve bizarre : philosopher semble porter sur des livres et des systèmes et non sur le monde et la réalité. » Sans doute. Cependant tout comme il y a question et question, il y a, me semble-t-il, philosophie et philosophie. À quelques reprises je me suis amusé à classifier les auteurs philosophiques. Je distinguais entre la philosophie *impensée* et la philosophie pensée ; entre la moderne et l'ancienne ; la métaphysique et la politique ; la dogmatiste et la *tentatiste* ; la froide et l'émue ; la croyante, l'expérimentale ; la formelle, l'erratique, et j'en passe. Je plaçais tout le beau monde

de l'histoire de la philosophie sur les axes et plans cartésiens que je m'imaginai alors : Rousseau était un peu plus ceci et un peu moins cela ; il couvrait tout un plan, mais n'était pas du tout présent sur un troisième axe. Je te ferai grâce de ces puérités, qui me gênent au moment même où je m'y adonne.

Il n'en reste pas moins que j'en suis arrivé à distinguer entre les penseurs qui me sont plus, comment dire, sympathiques, et les autres. Je proteste tout de suite qu'en raison de ma *préférence* des uns, je ne suis pas fermé au profit à tirer des autres ; mais je ne me cache pas non plus que je suis, ici comme ailleurs, victime de mes atomes crochus. Quand j'aborde les *sympathiques*, je sais d'emblée que je me plairai à travailler avec eux. Quand je découvre qu'un auteur que je connais peu ne me plaît pas ou au contraire qu'il me ravit, je comprends après coup qu'il se range dans une des catégories que mon expérience m'a conduit à établir.

Il y a donc d'abord les penseurs *systematiques* et les penseurs *parcellaires*. Les premiers cherchent à créer un ensemble cohérent et stable qui totalise les vérités accessibles à l'homme, ou crée le cadre nécessaire à une pensée totale. Leurs remarques portent souvent sur la méthode et sur les tout premiers principes ; ils sont logiciens, épistémologues, métaphysiciens, avant toute chose. Pour des auteurs semblables, un lecteur passionné de Rousseau n'a pas beaucoup de sympathie ; ou encore, sa sympathie pour Rousseau affecte, diminue, sa sympathie pour les autres. Il préfère Rousseau parce qu'il est un penseur *parcellaire*. Que sont ces parcelles dont je parle ? Et d'abord le penseur *parcellaire* n'a-t-il pas une pensée

structurée ? Oui et non. Les Rousseau sont des hommes qui pensent à partir d'une partie, à partir d'une question particulière, et qui tentent de monter depuis ce point vers quelque échappée qui ouvre sur plus large et reçoit plus de lumière ; parfois depuis cette nouvelle position, ils montent vers une autre plus élevée encore. Puis, on les voit ailleurs reprendre leur travail comme à zéro, partir d'une nouvelle question singulière, pour tendre vers quelque point de vue qui donne sur le fait initial, et sur ce qui lui sert de cadre. Pour utiliser une autre image, ces auteurs ne cherchent pas à penser en droite ligne, en alignant des principes et des conclusions, comme autant de bataillons d'une armée passant devant la tribune de revue ; ils préfèrent, si l'on veut, à partir de la périphérie d'un cercle, dessiner un arc qui fasse voir le centre invisible sans cela. Les auteurs parcellaires s'interrogent, par exemple, sur le culte latrique que notre siècle voue à Einstein pour réfléchir sur la science moderne, sur la *modernité* de la science, sur la mode, sur l'opinion, et ainsi de suite. Les posters qui offrent la bonne tête d'Einstein auraient ainsi conduit à réfléchir sur les questions les plus importantes.

Or parmi les penseurs parcellaires, il y a une distinction à faire selon les types de questions particulières ; car il me paraît que certain type est à la fois plus nécessaire et plus éclairant. On peut imaginer, par exemple, un penseur qui parte de divers problèmes de science naturelle, indiquant à partir de là, chaque fois, quelque vérité plus générale. Mais il y a des questions plus prégnantes que celles-là. Ici encore les Grecs se sont montrés clairvoyants. Sur le fronton du temple de leur dieu de la lumière, ils ont fait graver le

commandement : « Connais-toi toi-même. » Quelqu'un m'a dit que la phrase complète aurait été : « Connais-toi toi-même, et tu connaîtras le monde et les dieux », ce qui ne ferait qu'ajouter à la justesse de cette phrase bien connue⁹⁰. Quoi qu'il en soit, il me paraît après usage que ce qu'on appelle la pensée morale ou politique, la pensée qui se penche sur l'homme qui a à choisir au jour le jour, qui a à agir avec les autres, qui a à s'entretenir avec les autres, la pensée qui se penche sur l'homme que je suis d'emblée donc est la pensée dans ce qu'elle a de fondamental. Je n'irai pas jusqu'à dire avec Nietzsche que toute logique, métaphysique ou science du Tout que découvre un penseur n'est qu'un leurre produit par un instinct de vie puissant et rusé, que toute philosophie n'est qu'une confession involontaire, inconsciente de son fond véritable, c'est-à-dire de son fond vital⁹¹. Je reconnais cependant que les questions fondamentales peuvent être explorées de façon satisfaisante en travaillant la matière éthique et que cette matière à l'avantage d'être tout de suite accessible et grosse de tout le sens qu'un homme peut trouver.

« Voilà tu as expliqué tes deux mots. Mais, protesteras-tu, tu n'as encore rien dit de ta manie d'écrire des livres sur Xénophon ou un autre. Or c'était le but de l'exercice, et le sens de ma remarque. » J'y

90. Ce qui implique ceci : une réflexion qui éviterait une discussion aussi franche que possible de la religion serait une réflexion tronquée.

91. Cette note était dans l'envoi originel. J'ai l'intention de proposer une réflexion sur Nietzsche. En tout cas, le texte est presque terminé et devrait trouver sa place plus tard.

arrive, ma chère, j'y arrive. Et d'abord je n'en ai pas tout à fait fini avec le mot *philosophie*. Il ne suffit pas de reconnaître avec moi l'existence de ces divers types de penseurs ; pour comprendre à fond ce que je découvre dans ce mot ou dans le meilleur de ce qu'il nomme, il faut savoir que d'après mon expérience, la lecture philosophique est une activité toute particulière. La plupart des gens lisent tout, mais alors tout, comme on lit son journal du matin : ils y cherchent de l'information, ils y trouvent des faits et des données, voire des arguments et des preuves. Pour eux, lire, c'est écouter le reportage d'un témoin fidèle, ou encore suivre le cours d'un éminent savant, mais écouter ou suivre avec les yeux, à son gré et à son rythme, dans l'intimité de son chez soi. Pour eux, lire, c'est lancer un filet à la mer et attraper du poisson, quitte ensuite à trier la prise pour garder ce qui est sain et jeter le reste à la mer, ce qui se fait presque sans penser, parce que c'est évident, n'est-ce pas ?

Or la lecture philosophique est toute autre chose : plutôt que de suivre ce qu'un autre explique, lire, c'est poursuivre une conversation, mais à distance. *Suivre* devient *poursuivre*. Voilà, c'est ça ! Quand on suit, on est passif, même quand on prend force notes ; quand on poursuit, on reprend sans arrêt l'initiative sur celui dont on suit la trace. Ainsi, lorsqu'on lit en vérité, on doit interrompre l'auteur pour lui poser les questions qu'on lui poserait s'il était là devant nous. Sans doute, ne répond-il pas, mais peut-être dans quelques pages pourra-t-on trouver un passage qui permette de deviner ce qu'il aurait répondu. Lorsqu'on lit en vérité, on ne se limite pas à recevoir : on refait à sa façon, en ajoutant les précisions nécessaires, en

remettant en question ce qui semble douteux, en approuvant lorsque l'expérience paraît étayer les thèses proposées. Non pas que le texte de l'autre soit rien de plus qu'une occasion de produire à l'extérieur ce qui se produit à l'intérieur ou de tenir en main et sur papier ce qui nous tient à cœur. Mais la vraie lecture est, encore une fois, une conversation, où quelqu'un de sage, mais un sage qui se fait ami, propose à son lecteur le meilleur de ce qu'il sait et lui demande de penser à notre tour.

Pour reprendre, mais d'une autre façon, la philosophie ne se ramène pas à lire quelques livres écrits par des philosophes. Je dis que la philosophie se fait très bien *à partir de* la lecture énergique et attentive des livres des grands penseurs, ces hommes d'exception qui sont habités par les questions dont les réponses décident de tout ce que nous faisons, ressentons, disons et pensons, des penseurs qui, parce qu'ils sont grands, nous proposent leur façon de voir et leurs raisons de concevoir les choses ainsi, et qui nous invitent du coup à examiner le monde, les autres et nous-mêmes, pour y découvrir tout ce que nous pouvons à notre tour. Il n'y a personne de moins dogmatique qu'un philosophe tel que je l'aime, car il sait que chacun doit penser pour soi, s'il veut voir clair. Mais en même temps, il n'y a personne de plus intransigeant qu'un philosophe semblable, car il exige que, comme lui, chacun donne le meilleur de lui-même à la découverte de la vérité, qui est le but, avoué ou non, de son existence ; lorsque le philosophe ne perçoit pas cet effort, il conclut qu'il a devant lui un être humain qui ne vit qu'à demi, un être qui est moins qu'humain. D'où la célèbre phrase de Socrate : « Pour

l'être humain, la vie sans examen n'est pas vivable. » Les meilleurs livres de philosophie sont ceux qui invitent leurs lecteurs à penser pour eux-mêmes à mesure qu'ils lisent. Devant le livre qui invite à penser pour soi, il faut faire son propre exercice de réflexion, grâce aux indices et aux suggestions qu'on y découvre. Au bout de l'exercice, on acquiert la santé d'esprit⁹².

Pour philosopher en fonction de la santé d'esprit, faut-il commencer à zéro et rejeter ce qui est donné avec l'existence dans l'espoir de créer sur un fond qui soit pur grâce à une mise entre parenthèses purifiante ? Est-ce même possible ? Je réponds non aux deux questions. Pour philosopher, il faut commencer avec ce que donne la vie : et l'expérience commune et le besoin d'être clairvoyant, mais aussi avec les opinions qui habitent tout un chacun, mais ces opinions pour ainsi dire prêtes à être sondées. Les meilleurs livres de philosophie sont ceux qui partent encore et toujours de cette expérience et qui attisent ce besoin.

Cette conception de la lecture s'appuie sur quelques expériences bien personnelles, mais qui me paraissent incontournables pour peu qu'on soit rigoureux. On n'a qu'à identifier ces expériences, et à en mesurer la portée, c'est-à-dire ne pas détacher du travail de la réflexion ce que donne l'immédiat de la vie. Car quoi qu'il en soit des diverses idées possibles de la philosophie, chacun a connu une de ses soirées magiques où on refait le monde en idée, où on discute

92. Le texte philosophique sur cette question, sur la santé d'esprit, sur la *sophrosunê*, comme disaient les Grecs, est le *Charmide* de Platon. Il faudrait que quelqu'un écrive un commentaire de ce dialogue. Sans doute, y en a-t-il déjà, mais un autre ne serait pas de trop.

de tout et de rien avec un ami, où on se découvre soi-même en se découvrant devant un autre, où on découvre un autre qui se montre en retour et où, dans le même moment divin, le monde et la vie se livrent à ceux qui se parlent⁹³. Ces conversations se font souvent tard dans la nuit, devant une bouteille de vin, durant un intervalle où on est dégagés des responsabilités quotidiennes. Ce sont, dans le sens fort de l'expression, des moments de vérité ; ce sont des congés sans solde. Nous voudrions que ça ne finisse pas ; nous faisons durer le plaisir, comme on dit ; ni l'un, ni l'autre ne veut y mettre fin, alors que la fatigue s'accumule, alors que les devoirs du jour pointent déjà comme une triste aurore. La seule chose qui pourrait manquer au bonheur de ces moments, la seule chose à laquelle ils pourraient être comparés est le plaisir sexuel.

C'est en se souvenant de ces joyeuses vacances qu'il faut entreprendre le sérieux exercice comique de la philosophie. Trop souvent, à mon goût, la philosophie s'est *académisée*. Est-ce un hasard si les degrés universitaires porte des noms comme *maîtrise* et *doctorat* ? On se demande si la maîtrise du monde et des autres n'est pas le dernier mot de l'effort philosophique dans ces milieux. On se demande si la voix blanche et les mains blanches des hommes en blanc ne sont pas l'idéal secret de la philosophie universitaire. En tout cas, la philosophie rit peu souvent sur les campus, alors qu'elle se fait jeu quand

93. Cela me fait penser à cette anecdote comique qu'on trouve chez Diogène Laërce quand il décrit l'amour de Hipparchia pour Cratès (VI.7.96).

quelques amis s'y exercent. Sans parler du rire qui éclate à pleines pages dans les œuvres des grands penseurs. Si tu comprends ce que je dis, tu sais aussi que ma suggestion serait reçue avec un rire moqueur par les maîtres, docteurs et professeurs que nous connaissons. Laissons se moquer ces hommes sérieux. Nous avons mieux à faire que de leur répondre.

Donc lire pour mieux réfléchir sur quelques questions philosophiques. Mais pourquoi écrire⁹⁴ ? Ici, je me trouve en plein mystère. Car le besoin d'écrire est né chez moi beaucoup plus tard que tout le reste ; on dirait que je n'ai pas encore réussi à apprivoiser ce côté de mon aventure. Écrire par vanité ? Pour voir son nom imprimé sur un couvert ? Sans doute : le narcissisme se cache partout, et d'abord chez qui détecte le narcissisme des autres. Écrire par ambition ? Pour influencer les gens, pour changer les opinions communes de sa société ? Peut-être, mais dans mon cas, je n'y crois pas une minute⁹⁵. D'ailleurs, je n'ai jamais compris la fonction sociale du littéraire, de ce que les Français appellent *l'intellectuel* ? C'est pourquoi, par exemple, j'ai eu de la difficulté à comprendre le pamphlet de Sartre qui porte le titre : *Qu'est-ce qu'un intellectuel ?* J'avais lu des romanciers, je connaissais des éditorialistes, j'avais été charmé par des dramaturges, j'avais appris des historiens, j'avais pratiqué des penseurs, je connaissais des vulgarisateurs. Mais l'intellectuel me paraissait, et me paraît toujours, un animal drôle, un peu comme

94. Et me voilà en plein dans la question qui m'a occupé pendant ces semaines au bord de la Méditerranée.

95. La pensée qui se veut politique se fait moins philosophique.

l'ornithorynque, fait de parties incompatibles et vivant sur un autre continent.

Pour ne pas quitter les comparaisons zoologiques, j'avancerai l'hypothèse que j'écris par singerie⁹⁶. À force de fréquenter les œuvres de tel ou tel penseur, par un réflexe humain primaire au point d'être simiesque, je me suis mis à imiter ceux de qui j'avais appris. J'ai vite connu la difficulté de l'écriture, son côté minutieux, maniaque. Le mot qu'on dit s'envole, on ne peut le rattraper, et on ne cherche pas à le faire. Mais le mot qu'on écrit donne l'impression qu'on peut le choisir avec une science certaine, qu'il ne s'agit que de se relire avec attention et se corriger une fois, deux fois, trois fois, et ainsi dire pour de bon ce qu'on s'exerce à dire. Et c'est un peu vrai.

Mais avec les avantages viennent les désavantages. Lorsqu'on écrit, on perd beaucoup de ce qui se fait mieux entendre par le ton de la voix, par le regard, par la mimique : l'émotion ; on perd surtout le stimulus de la question et de la réaction de l'autre ; on perd l'à-propos de la remarque qui répond à une question juste ; on perd la lumière qui vient d'une remarque intelligente faite à chaud ; on perd au fond l'urgence qui aiguise l'attention. Quand on écrit, on se met sur son trente-six, on sort ses bonnes manières, on se tient un peu plus droit. Écrire, c'est un banquet après un piquenique, mais on peut se nourrir et à un banquet et à un piquenique. De même que je parle à mes amis pour mieux poser des questions, pour sonder le monde, pour dire ce que j'entrevois, pour les mêmes

96. D'où les réflexions si justes d'Aristote au sujet de l'art (*Poétique* 1448b).

raisons, j'écris pour mes amis, mes amis en différé, si l'on veut. En fin de compte, je me suis fait à l'exercice, j'allais dire au travail, de l'écriture parce que je trouve que c'est un nouvel outil, qui me permet de continuer, d'une autre façon, l'exercice que je poursuis par la conversation.

« Tout ça est bien beau. Mais qu'est-ce que tu y as gagné en fin de compte ? » Je t'entends déjà protester. Et je t'avoue que ces exercices ont donné bien peu de résultats mesurables. Peut-être ai-je pu seulement dénombrer et détailler les grandes options devant lesquels tout homme me paraît placé. Moins que des réponses arrêtées qui éclairent en tout temps ma vie, j'ai trouvé les limites des questions qui me passionnent. Sans doute, ces limites dégagent une lueur qui permet de vivre, de mieux vivre et, je crois, de bien vivre. En dernière analyse, j'ai réussi non pas à délimiter l'homme, que je suis, encore moins à le définir, mais à comprendre comment on pourrait le définir. Ce qui me permet de subodorer cependant que certaine définition est plus humaine, plus exacte, plus juste, plus vraie.

« Comment ça ? Tu ne sais même pas que l'homme est un animal qui rit ? Ou un animal raisonnable ? » Sans doute comme tout le monde je sais ces choses. Mais je devine aussi que ce que tout le monde sait n'est pas tout à fait semblable d'une fois à l'autre et d'une personne à l'autre. Par exemple, le rire peut naître d'une comparaison entre ce qui passe et ce qui est en vérité, ou de la joie d'avoir retardé le passage du plaisir qui s'échappe et l'arrivée de la douleur qui menace, ou encore de la constatation qu'il n'y a que ce qui passe. On rit comme les dieux, on rit de

soulagement, ou on rit jaune. En somme, celui qui affirme que le rire est le propre de l'homme n'a encore rien dit : le rire peut être trois *choses* fort différentes, et les idées fondamentales sur l'Univers et l'homme n'ont pas encore été perçues, déterminées ou décidées. Sans doute, en dénombrant ces trois possibles, en les détaillant, comme j'ai dit, on se trouve à sonder la vérité. Mais malheureusement, ou heureusement, lorsqu'on navigue près de la côte, il faut sonder à plusieurs reprises de peur de s'écraser sur un écueil.

Ma chère Rosalinde, j'ai fini. Ou plutôt, je suis épuisé. Car quand on s'arrête, c'est moins parce qu'on arrive au bout d'une question que parce que la question est venue à bout de nous. Et puis tout ceci, est-ce autre chose qu'une élucubration qui n'aurait que la grâce d'être sincère ? Je me rappelle d'une phrase dure, et comique, que Thomas More⁹⁷ avait lancée à la tête de Martin Dorp : « *Sed ita sua cuique blanditur ratio, tam bene suus cuique crepitus olet...* » Mon respect religieux des convenances, que mes amis me reconnaissent tous, m'empêche de le traduire. À vrai dire, il y a une autre façon de concevoir cette longue lettre. Car ce dernier mot cynique, je m'en sers au fond comme un bouclier. La vérité vraie, c'est que j'ai dit ici du mieux que j'ai pu les idées premières qui m'éclairent depuis quelque temps, qui me permettent de me comprendre, et de comprendre la vie que je mène. Et qui me permettraient de répondre à tes deux questions. – Tu vois que je n'ai pas perdu de vue mon point de départ. – « Pourquoi diable travailler aussi fort à

97. Je me suis opposé à ce grand grand penseur et à ce grand grand chrétien, vous le savez bien, mais je lui dois beaucoup.

commenter Xénophon et ses fichus *Souvenirs* ? Est-ce bien ça, la joie de la philosophie ? » Tu trouveras dans les pages qui précèdent ma réponse, la réponse qui, en fin de compte, est moi-même. Suis-je ridicule ? Suis-je sage ? En tout cas, voilà ce que je suis. Encore une fois, je te dois plus que je ne pourrai te rendre : j'ai commencé en te remerciant d'avoir lu mon manuscrit ; je termine en te remerciant de m'avoir permis de lire en moi. Sans doute faut-il que je te rende la pareille : j'attends, vois-tu, d'apprendre de toi ce que pense Rosalinde au fin fond d'elle-même. Tu veux quelques questions pour te donner une erre d'aller ? Voici : « Pourquoi diable m'as-tu aidé à écrire un livre sur Xénophon ⁹⁸ ? Est-ce bien là, la joie de la philosophie ? »

98. C'est le texte de la section « Inédits » de ma page Internet, celui qui porte le titre *L'Homme honorable*, un livre qui ne sera jamais publié. À moins que... Quoi que... Malgré que...

Livraison soixante-dixième : les dernière fois et les premières fois (2 juin).

Selon Xénophon, jamais ce philosophe, Socrate, n'a discuté ni d'astronomie ni de physique ; jamais il n'a touché ni approuvé l'étude des autres sciences que les Grecs appellent mathématiques, et qui ne contribuent ni à la sagesse ni au bonheur ; c'est donc mentir sans scrupule que d'attribuer à Socrate des discussions sur ces matières. Évidemment, dit-on, Xénophon aurait en vue Platon, puisque, dans ses dialogues, ceux de Platon, Socrate parle de physique, de musique et de géométrie. Si l'on peut admettre ou soupçonner de telles idées dans des hommes aussi sages et aussi graves, je ne pense pas qu'il faille les attribuer à la haine, à l'envie, à une rivalité ambitieuse de gloire, passions étrangères à la philosophie ; or tous deux ont, de l'avis général, été de grands philosophes. D'où vient donc l'opinion reçue ? Le voici sans doute : la parité des talents, l'égalité de mérite, même en l'absence de toute pensée et de toute intention d'antagonisme, offre le plus souvent l'apparence de la rivalité.

Aulu Gellus, *Nuits attiques* XIV.3.

Bon, il est quatre heures du matin à *Reggio di Calabria* ou *Reggio Calabria*, comme on dit par ici, et je ne vous ai pas parlé de nos activités depuis près de 48 heures maintenant ; je sens que vous êtes en manque. Voici une dose de dope, votre EPO quotidienne, ou presque, pour continuer les activités du jour : une tasse de café, quelques fruits, une rôtie au beurre d'arachides et de la lecture. En tout cas, moi, mon tour de la Sicile est terminé, et mon *giro del Mezzogiorno*, écourté, commence, avec à l'horizon la mer Ionienne et la Grèce pendant trois semaines. Et je commence, ou plutôt après une pause préparée à l'avance et livrée hier sous forme de livraison bouffie, je me remets à vous raconter ce qui se passe devant mes yeux et ce qui se passe dans ce qui me reste de tête. Et c'est parti.

Nous nous retrouvons donc à *Cava d'Aliga*, c'est vendredi, et je viens de réveiller Muriel : elle voulait avoir au moins une heure pour faire une dernier tour de l'appartement et *pulire un' ultima volta*. Je viens bien l'aider, mais pour nettoyer, il faut salir : je nous fais deux cafés. Et petit à petit, les dernières choses à mettre en place, les derniers et ultimes coups de balai sont donnés, et je me vois dehors en train de remonter *via Santippe* (salut à Xanthippe), tourner à droite sur *via Aristotele* (salut à Aristote) et pour le plaisir de la nostalgie anticipée et de la revivification des premiers souvenirs, je reviens en passant par *la piazza Mediterraneo*, premier lieu que j'ai pu connaître en entrant dans *Cava d'Aliga* il y a de cela deux mois. C'était dans l'auto de *Michele*, et il venait de me dire : « *Questa è la strada principale di Cava d'Aliga* (accent sur le la première syllabe) *e questa è la piazza principale.* » Je ne savais pas que la rue sur laquelle nous roulions s'appelait *via Tolstoj* et que *Michele* y vivait avec *Antonia* dans un appartement magnifique au-dessus d'un *giardino* coquet avec vue sur mer et un appartement à louer au second étage. Tout cela restait à découvrir.

Et comme j'arrive sur *la piazza*, voilà *Michele* qui arrive à son tour et à l'heure (il vient de finir son quart de nuit dans la maison pour vieux) ; il arrête son auto pour me donner un lift jusqu'à la porte de l'appartement (non, mais... ces gens ne marchent jamais) ; je lui fais signe d'avancer à grands coups de main (« *Vai, vai, dai, dai* »), mais dans le silence (on dort encore par ici et même les chiens fous se sont tus engourdis qu'ils sont par la nuit et je prononce ces mots dans ma tête) ; il me fait une *smorfia* sympa ; je le

rattrape après 28 pas (je les ai comptés), alors qu'il se stationne devant la porte de l'appartement. J'appelle Muriel ; nous montons ; Muriel lui fait faire un tour de l'appartement (elle dit que c'est pour que tout soit réglo ; je sais qu'elle le fait par fierté de la locataire [les Anglais disent *house-proud*, et ils ont un proverbe : *a tidy house means a tidy mind*, ce qui veut dire que ma tête est souvent bien désorganisée [mais ça vous le saviez déjà]). Mais l'important est ceci : *Michele* est là à l'heure, efficace et sympathique, encore une fois.

Et voilà nous sommes dans l'auto, et nous roulons vers *Scicli* pour *fare colazione* en vue de notre long voyage en train aujourd'hui. *Michele* veut nous montrer son coin préféré, là où il prend un café et un petit déjeuner sucré, sucré, comme tous les Siciliens. Nous arrivons à côté de *piazza Italia*, et... s'est fermé. « *Ma come mai ? È sempre aperto...* » dit-il avec la *smorfia* idoine. Pas grave, *Michele*, nous connaissons un autre *caffè accanto alla stazione*. Il voit soudain un petit trou dans la file des autos stationnés sur la *via Mazzini* ; il s'y insère, je ne sais trop comment, alors que ça bouge déjà sur la rue ; et nous voilà dans un autre *caffè* qu'il aime beaucoup, fréquenté par les travailleurs qui se préparent à leur journée de travail. Nous entrons ; il n'y a que des mâles ; nous commandons, nous nous assoyons (*signore, si accomodi*) sur des sofas usés ; ça *chiachiera* comme ce n'est pas possible ; pour ces gens, la journée est commencée, et elle sera longue, et on fait mieux de rire un peu, de parler beaucoup et de se *shooter* à la caféine. Je n'ai jamais vu un lieu semblable encore. Encore une fois donc, il y a eu un petit désagrément (è

chiuso) compensé par un grand plaisir (*quest'altro è aperto e simpatico*).

Les cafés sont bus, les *pasticerie* trop sucrées sont mangées, et nous voilà trois minutes plus tard *alla stazione vuota*. C'est là que *Michele* s'est mis à *borbotare* : « J'aurais dû vous chercher plus tard, vous allez être seuls ici pendant une heure. — Ça va, *Michele* : va te coucher ; tu en as bien besoin ; nos bonjours affectueux à *Antonia* ; merci, *amico mio*. » Je lui ai donné la main (nous nous sommes compris) ; Muriel, trop émue, l'a embrassée (du coup, il a compris comment je vis au jour le jour). Et puis, il nous a demandé : « *Posso chiamarvi mei amici?* » ; arrête, tu vas nous faire pleurer. « *A l'anno prossimo — Arrivederci.* » Puis, il est parti. Encore une fois, nous comptons notre chance, et nous nous tournons Ulysses intrépides vers la prochaine étape (qui sera trois étapes : le *Mezzogiorno* écourté, Athènes allongé, et la Grèce en groupe).

Et comme toute odyssée est pleine de temps morts, nous nous sommes assis sur le banc de la *stazione* devant un des monts qui entourent la ville de *Scicli* avec ses nombreuses cavernes de Troglodytes. Le soleil nous chauffait déjà ; Muriel était déjà en train de régler la location de l'appartement de *Lecce* ; je me suis mis à monter et descendre sur le quai ; j'avais des fourmis dans les jambes, et surtout j'avais besoin de faire pipi. (Fichu café.) Je suis allé devant *la stazione*, j'ai avancé sur quelques rues autour, mais il n'y avait pas un seul *caffè* ni à droite, ni à gauche. Fichtre. En revenant vers *la stazione*, je remarque qu'il y a un muret qui entoure un parc minuscule avec un énorme arbre en fleur (ne me demandez pas son espèce : je n'en

sais rien, et d'abord, ça n'a rien à voir avec mon histoire [Muriel m'a dit qu'elle a pris une photo]). Je me dis... Non, mais quand même... Et je reviens sur la rue principale avec son poste de *carabinieri* à côté ; il n'y a personne : prenant mon courage à deux mains (ha ha ha !), je m'insère entre le mur et l'arbre, et je règle mon problème. Encore une fois, un honnête touriste a été corrompu par le laissez aller sicilien : une chance que je quitte cette île ; un peu plus et je trouverais ces gens tout à fait normaux et ce que je viens de faire tout aussi normal.

Le *trenino* électrique arrive en gare ; nous embarquons comme les voyageurs aguerris que nous sommes. Et dans les neuf secondes qui suivent je me rends compte encore une fois que j'aime voyager en train. Plus qu'en auto, beaucoup plus qu'en autocar : il y a de place, les sièges sont plus grands, la personne qui se démène pour me transporter n'est pas une connaissance qui est ainsi coupée de moi ; je peux *chiachierare* de tout et de rien, alors que le paysage, souvent plus *authentique* que celui qui se trouve le long des routes et autoroutes,

Nous jasons donc, encore une fois ; nous reconnaissons telle place (« *Cava d'Aliga* ; regarde, c'est la pointe. Et puis la *Mànnara*. Et puis après ce sera *Pozzolo*. Ouais, c'est moins beau que chez nous [entendre *Cava d'Aliga*], et puis c'est trop gros. Tiens voilà, c'est déjà *Avola*. Vraiment, leur *stazione* ne paie pas de mine. Penses-tu qu'on sera aussi heureux ici l'an prochain. ») Et si au début il n'y a personne dans *nostra carrozza*, peu à peu ça se remplit à demi, avec un dame anglaise passionnée de l'Italie qui jase avec un jeune Italien. Et Muriel commence à fatiguer parce

que la préposée n'a pas vérifié les billets et que son *telefonino* est fin prêt pour lui montrer les nôtres. Mais encore une fois, nous ferons un long voyage en train sans qu'on ne vérifie nos droits de passage. *Siamo in Italia*, ou plutôt *siamo in Sicilia*, comme nous en ferons la preuve sous peu.

J'aime bien voyager en train (vous l'ai-je dit ?), mais en gros, je suis mauvais voyageur (vous l'ai-je dit ?). Visiter, voir du neuf, me promener pendant des heures en badaudant, me taper un musée pendant deux heures fermes : *non c'é problema*. Mais le fait physique de me déplacer, même en train, me fatigue. En somme, je suis un ronchon. Encore une fois... Mais Muriel, sainte Muriel du *telefonino sempre aperto*, patronne des voyageurs qui accompagnent les ronchons, est là. Et ça se passe plutôt bien.

Et nous arrivons à *Siracusa*, et nous sortons du *treno regionale*, pour trouver à quelques pas *il treno nazionale* qui va de *Siracusa* à *Roma*. Et nous sommes en première classe. Pour ceux qui ne le savent pas, voici une remarque fondée sur l'expérience : la première classe, c'est bien, c'est mieux, c'est *meglio meglio*. Et dans notre *carrozza* presque vide, nous prenons le temps de manger le *pranzo* que Mu nous a préparé. Excellent. Et pour une fois *i bagni* sont d'une propreté exemplaire : nous sommes en Sicile sans doute, mais nous allons à Rome, et ceci explique cela. Et je peux avancer dans ma lecture de *Ferrante* : diable encore de nouvelles aventures pour *Lenù* : la voilà devenue en une nuit, une féministe enragée. (Suis-je fou de sentir que l'auteur se moque un peu de son héroïne ?) Pauvre *Pietro*, je sens qu'il va payer cher la nouvelle passion de son épouse. Et nous avançons pendant des kilomètres

et des kilomètres, et puisque nous sommes quand même encore en Sicile, les préposés de *Trenitalia* passent dans les rangées, nous sourient avec une *smorfia* officielle internationale sans doute imposée par l'Europe, mais adaptée à ces lieux, et on ne vérifie pas nos billets. Encore une fois...

Et nous passons par *Catania*, et encore une fois, je pense à la mauvaise réputation de cette ville. Et au fait que moi, je l'aime ; je l'aime plus que *Palermo*, plus que *Siracusa*, et je l'aimerai plus que *Reggio*, j'en suis sûr, car je suis fidèle en amour. Et je me promets que si l'an prochain nous réussissons le projet d'*Avola*, je viendrai ici plusieurs fois ; nous avons un pied à terre merveilleux ; et nous n'avons jamais réussi à voir en vérité cette ville jeune et plutôt propre. Et je me jure que je serai bougon comme il faut quand nous arriverons à *Reggio* : comme tant d'autres, c'est ma façon d'être fidèle, en chialant contre... Et pour le faire avec plus de sincérité, d'efficacité et de généralité, avant de connaître ce contre quoi je chiale.

Et avec *Catania*, vient l'*Etna*. (Que je persiste à appeler le Vésuve, devant une Muriel amusée, qui prend plaisir à me corriger chaque fois.) Encore une fois, je me rends compte que le *Vetna*, mon *Vetna*, c'est gros. Je sais que c'est une sorte de lieu commun idiot. Mais quand on est là, on s'en rend compte. Et on se souvient qu'il y a ici et là des coulées de lave noire devenue du roc (et jusqu'à *Cava d'Aliga*, peut-être) et on se dit « Quand même... » Et il est là à ma droite, et nous avançons vers *Acireale*. Et je mesure ainsi à l'œil ce monstre, qui, selon les mythes grecques, servait de foyer pour le dieu Héphestos quand il forgeait les armes d'Achille et des autres ; et je mesure un peu

mieux encore la puissance de ce monstre quand je pense à l'histoire de cette ville. (Mais je n'oublie pas les bombardements alliés ont fait autant sinon plus de dommage : Héphestos, dit Mercure, serait fier des hommes.)

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Acireale>

Et bientôt ce sera *Taormina* et *Giardini-Naxos*, et je suis déjà dans le souvenir. J'ai hâte de voir la statue de la Nike sur le port et de deviner l'inscription magnifique qu'on y a mise. Et de voir les coulées de lave qui se lancent dans la mer et font un fond noir pour les eaux trop claires.

https://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g194774-d12810473-Reviews-Nike_di_Kalkis-Giardini_Naxos_Province_of_Messina_Sicily.html

Mais je me suis trompé... encore une fois... Depuis les *binari del treno*, on ne peut pas voir la plage, ni donc la statue. On voit au loin un énorme paquebot qui négocie les eaux peu profondes de la baie et qui vomira sous peu quelques centaines de passagers qui auront 6 heures pour voir tout ce qu'il y a à voir à *Giardini-Naxos*, *Taormina*, *Castelmola* et la plage inouï de *Letojanni*.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Taormine>

Mais comme nous arrêtons *alla stazione di treno de Taormina Giardini Naxos*, je me rappelle, c'est devant mes yeux, la beauté de ce lieu : on dirait qu'Eiffel lui-même est venu en dessiner les lignes et choisir les matériaux. Encore une fois, je suis charmé par une surprise qui ne devait pas en être une.

Et nous arrivons à *Messina*, et je vois de nouveau le détroit, qui va de Charybdis en Sicile à Sylla qui se trouve dans l'Italie continentale et donc dans le *Mezzogiorno*. Et je suis en train de me perdre dans l'admiration des lieux et dans les allusions à l'*Odyssée* d'Homère quand une harpie de *Trenitalia* passe et exige de voir nos billets. Non mais... le culot. Et voilà ce sont les manœuvres pour embarquer 6 *carrozze del treno Siracusa/Roma sul traghetto* qui mènera de l'autre côté du détroit. Et encore une fois, nous voilà dehors sur le pont dans le vent qui souffle toujours, semble-t-il, par ici. Et nous sortons du port de *Messina*, avec sa statue de la Vierge qui bénit la ville et les voyageurs, et nous entrons dans le port de *Villa San Giovanni*. Et nous descendons du traversier, mais encore une fois en wagon du train, et nous arrivons à la *stazione V.S.G* : c'est ainsi que les voyageurs aguerris disent la ville qui n'existe que pour servir d'avant-poste de la Sicile (dans une direction) ou d'avant-poste de *Reggio* (dans l'autre direction). Nous entrons justement dans le *treno regionale* qui nous emportera à *Reggio* : c'est à cinq minutes. Pas plutôt entrés, nous nous faisons vérifier nos billets. C'est bien la première fois. Et du coup, nous découvrons que *Reggio di Calabria* n'est pas une ville sicilienne. Nous ne cesserons de le découvrir et de nous étonner. Mais c'est la première fois.

Reggio est un ville qui longe la mer : d'ailleurs, une des rues les plus importantes s'appelle *Lungomare*. Parallèles à celle-ci, il y a 8, ou peut-être 9, rues qui la surmontent en s'agrippant aux monts qui longent eux aussi la mer. Car presque à angle perpendiculaire, il y a des rues qui montent de la mer vers les monts (ou descendent en sens inverse, selon la remarque d'Héraclite). On a même droit en plein milieu de la ville à une rue, *via Giudecca* (mais oui, mais oui, il y avait un quartier juif), qui est au fond un escalateur qui monte et fait monter les gens de bas en haut, et évidemment, mais moins souvent, de haut en bas (merci de nouveau à Héraclite). Et là entre le haut et le bas, il y a une immense rue piétonne qui porte le nom inévitable de *corso Garibaldi* : elle va d'une non moins inévitable *piazza Garibaldi* à une *piazza del popolo*. C'est droit et propre et neuf ; c'est bien la première fois que je vois quelque chose de semblable en Italie et si près de la Sicile. La raison en est assez simple : *Reggio* a été détruite en 1908 par un terrible *terremoto*, et on a reconstruit la ville, du moins le *centro*, selon des règles cartésiennes, et Pascal serait fier de voir que son principe des omnibus qui traversent une ville de bord en bord avec arrêts obligatoires et trajets rationnels a été respecté ici. C'est bien la première fois que je vois cela en Italie.

En trois minutes, nous sommes dans notre chambre à côté de la *stazione Lido*. Une douche, la mise en ordre de cette chambre qui sera la nôtre pendant trois jours, et nous voilà sur le *corso Garibaldi* pour faire la reconnaissance de la ville. Et voilà le musée archéologique, et voilà le *Duomo* tout neuf. Et voici et voilà. Mais surtout 1. voici une ville où il y a au

moins autant de jeunes que vieux (c'est bien la première fois de notre voyage, et du jamais vu en Sicile) ; 2. les gens font la file pour recevoir un service que ce soit acheter des frites ou aller communier ou entrer dans l'autobus (c'est bien la première fois depuis que nous sommes en Italie ; donc *siamo in Italia* est valide en Sicile, mais pas à *Reggio*) ; 3. les autobus, nombreux, sont propres, les chauffeurs ne conduisent pas en parlant sur leur *telefonino* et..... on peut entrer par le milieu et l'arrière parce que les portes fonctionnent. Oh la la ! J'aurai tout vu.

Mais ce que je ne vois pas, ce sont des déchets ; il y a pourtant des centaines et des centaines qui *fanno la passeggiata del venerdì sera*, mais il n'y a pas de papier par terre, et encore moins des bouteilles ; et pourtant, il faut chercher pour trouver des lieux où jeter *i rifiuti* : les gens sont fiers de leur ville et la garde propre, faut-il conclure. Un cynique dirait que c'est parce qu'il y a tout plein de *carabinieri* qui se promènent, et c'est vrai. Mais et c'est encore une fois une première fois, car je note que les agents de l'ordre et de la justice et de l'information ne sont pas penchés sur leur *telefonino* indifférents à ce qui se passe autour d'eux.

On nous avait recommandé un restau près du *Duomo* ; à l'entrée *della Cantina della suocera*, nous consultons la carte, mais c'est un peu cher, ma chère belle-mère, et nous avons faim, mais une grosse faim, et nous cherchons ailleurs. À quelques pas de là, il y a une sorte de boui-boui rempli de gens, jeunes, familles, personnes seules ; ça bouge, c'est bruyant ; allons y. Une dame nous voit en train d'examiner les lieux et les affiches qui se trouvent partout et qui proposent tout plein de mets. Elle nous dit avec autorité : « Vous voulez

de la viande grillée. Je vous en apporte. » J'achète quelques bières, on me dit que je paierai *dopo, dopo, si accomodi*. Nous faisons comme on nous dit. Et après quelques minutes, nous vient un énorme plat de viandes grillées (poulets, saucisses, porc, bœuf), des frites, une insalata mista et des légumes grillés. J'oubliais : une baguette tranchée qui entoure le tout. Ça semble être le plat préféré des clients : en tout cas, nous voyons une famille qui vient d'en finir une. Nous mangeons en nous demandant combien tout cela va nous coûter : l'affichette dit 10 euros, mais ce n'est pas possible. Sauf que c'est ça le prix. Et une fois repus, je paie (car c'est maintenant *dopo, dopo*), et nous sortons sur le *Corso Jo Garibaldi* et nous rentrons chez nous. Je suis épuisé, et je ne me souviens plus de rien après quelques minutes dans le lit. Ma dernière pensée : décidément, *Reggio* n'est pas une ville sicilienne.

Mais avec tout cela, si je vous ai raconté la journée d'avant-hier et le passage de la *Sicilia al Mezzogiorno*, je ne vous ai pas raconté notre journée d'hier, notre première journée à *Reggio*. Je le fais demain donc : vous aurez droit à deux jours, et je me serai enfin rattrapé.

Livraison soixante-onzième : Reggio à pied (3 juin).

Te semble-t-il qu'il se connaît lui-même, celui qui sait seulement quel est son nom ? Ou, comme ceux qui achètent des chevaux ne croient pas connaître le cheval qu'ils veulent connaître, avant d'avoir examiné de près s'il est docile ou rétif, fort ou faible, rapide ou lent, et s'il a les autres avantages et désavantages par rapport à l'utilité du cheval, est-ce celui qui connaît sa force par rapport à l'utilité humaine ?

Xénophon, *Souvenirs* IV.2.25

La densité historique, voilà une des choses que j'aime le plus au sujet de la Sicile ; je crois l'avoir déjà dit : il est même saisissant de se rendre compte comment cette île a été le lieu de tant de gouvernements successifs, de tant de peuples et civilisations qui se sont détruites les unes les autres pour accéder au pouvoir sur cette terre riche et séduisante. Mais j'avais oublié que cette caractéristique, elle l'a partagée avec un autre lieu et donc, c'est si évident que c'en est gênant, avec le Sud de l'Italie continentale. (Les deux ensemble faisaient même partie d'une entité politique qui portait le nom les Deux-Sicules.) Or on ne peut examiner une ville comme *Reggio* sans que telle pancarte d'information, ou tel article lu ici ou là, rappelle ce fait, soit sa densité historique. À tous les coins de rue, on voit sur les murs des expressions, comme *terme romane* ou *muro greco* ou *sito bizantino*, qui nous le rappellent, et les noms de rues en font autant avec leur *Corso Gariblandi*, *via Giudecca*, ou *via san Pietro*.

Suite à une petite recherche vite faite, j'ai découvert que la ville avait eu tout plein de noms un peu comme Abram est devenu Abraham ou Saraï est devenue Sarah, Simon est devenu Pierre ou Saul et devenu Paul, et Kurt-Erich Suchert est devenu Curzio Malaparte, ou quelqu'un est devenu Elena Ferrante. Voici donc.

Comme l'indiquent des pièces de monnaies les plus anciennes découvertes sur les lieux, les premiers peuples, mais étaient-ils les premiers ? et qu'est-ce qu'un peuple autochtone ?, l'appelaient *Rekion*. Puis selon une information venue des Grecs, les peuples italiques (et ils étaient nombreux et différents venus

d'ici et de là) l'appelaient *Erythrà*, soit « la Rouge ». Puis la ville proprement grecque s'appelait *Région*, ou « la cape du roi », pendant plus de cinq siècles, avant de devenir *Fébêa* (en souvenir d'Apollon) quant elle fut conquise par les Syracusains au 4^e siècle avant Jésus-Christ. Puis, la République romaine en pris le contrôle et lui donna un nom en latin, soit *Regium*, puis plus tard *Rhégium*, ce second nom était choisi sans doute pour distinguer du nom *rex*, mal vu des Romains sous la République. Mais elle fut nommé *Rhegium Julium* pour signaler qu'elle appartenait au territoire géré par les empereurs romains de la lignée césarienne, et cela dura comme durent les choses romaines, soit très longtemps. (Je n'ai pas pu savoir ce que les Byzantins ont appelé la ville, mais il est certain que Constantinople a fait de cette même ville un de ses chefs lieux lorsque Belisaire arracha ces territoires aux Vandales et aux Ostrogoths et ce pour des siècles : il y a donc eu une Reggio justinienne.) Puis, comme l'Empire romain d'Orient faiblissait, les Arabes la conquièrent et la rebaptisèrent (même s'ils n'étaient pas chrétiens) pour l'appeler *Rivah*, durant les 10^e et 11^e siècles, quand elle faisait partie de l'émirat de Sicile. Les Normands chassèrent les musulmans et l'appelèrent *Risa* avant de céder la place aux Aragonais aux 13^e siècle qui ont décidé de l'appeler *Regols* en catalan. Puis, différents régimes se succédèrent, mais elle a gardé le nom de *Reggio*, son nom italien. Puis lors de l'unification de l'Italie et la création de l'État moderne, elle devint *Règgio di Calàbria*, parce que le *Risorgimento* avait à intégrer dans le nouveau pays plusieurs autres *Reggio*. Et aujourd'hui *Reggio*, dit-on, n'appartient que

nominalement à l'Italie parce que la *'Ndrangheta* est le pouvoir occulte qui gère les choses.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/%27Ndrangheta>

C'est ainsi que l'étonnant ascenseur qui traverse la ville de haut en bas n'est pas terminé parce que l'État italien fait ce qu'il peut pour limiter les actions des *'ndraghetisti*, et donc a chassé et interdit les compagnies liées à ce clan de criminels, mais qu'on ne peut pas finir ces travaux sans qu'ils y soient mêlés. Aussi, en 2010, le même État moderne a viré tous les élus de la ville d'un coup parce qu'ils étaient achetés par la grande organisation criminelle. Il n'est pas sûr que le geste dramatique et jamais vu avant ait été suffisant. En tout cas, on apprend que la *'Ndrangheta* loin d'être détruite change son orientation : elle semble être derrière la crise des migrants illégaux ; les organisations mafieuses sont les bases d'un nouvel esclavagisme qui transforme les jeunes hommes noirs sans papier en travailleurs illégaux et les jeunes noires en prostituées des bordels de *Milano* et de *Torino*. (Mais évidemment, des ONG allemands qui facilitent ces entrées illégales n'ont rien à faire avec les chefs mafieux... J'espère que vous entendez mon ironie...) Soit dit en passant et sans du tout vouloir justifier ces crimes, faisant ainsi, les mafieux ne font que répliquer à ce que d'autres ont fait aux populations successives de la ville : lors des différentes conquêtes (par les Grecs, les Romains, les Ostrogoths et les Musulmans), chaque fois, semble-t-il, des proportions immenses de la population étaient réduites en esclavage et exportées.

On pourrait dire que ce que les hommes ont fait tant de fois, soit détruire et refaire la ville, la nature a fait en partie bien des fois : quand on prend connaissance des tremblements de terre qui se sont succédés sur les lieux (la ville a été reconstruite de fond en comble une bonne dizaine de fois, la dernière étant de 1908), on se demande pourquoi les gens recommencent après chaque évènement. Puis, on se promène sur le *Lungomare*, on voit *Messina* en face, on voit les montagnes derrière soi, on sent le soleil sur sa face, et le vent, on se dit : « Je comprends. » Mais si on est une poule mouillée comme moi, la nuit on se réveille en se disant qu'on est fou et qu'heureusement on part dans quelques heures. Je ne crains pas la *Fatamorgana*, mais les êtres humains et les tremblements de terre, oui.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Fata_Morgana_\(optique\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fata_Morgana_(optique))

Mais bon, depuis deux jours il n'y a pas eu de tremblement de terre, si ce n'est que, comme je l'ai signalé, j'ai été ébranlé par l'efficacité si peu sicilienne que j'ai rencontré à tout moment. Ainsi il y a deux jours, quand nous nous sommes réveillés pour la première fois à *Reggio*, après le petit déjeuner surveillé et assisté par le préposé, qui est aimable et efficace (les cafés sont bien bons ici aussi), nous avons trouvé un *edicola* où on vendait des billets d'autobus, et nous avons trouvé *una fermata* dans l'espoir de prendre un véhicule qui nous mènerait *alla stazione centrale*. La plus proche avait une affiche qui offrait une longue liste d'autobus qui y passaient. En nous voyant la consulter avec une certaine inquiétude devant le

nombre des bus qui étaient cités, une dame qui attendait le passage d'un autobus nous a demandé où nous allions et a souri et a dit que presque tous les autobus passent par la *stazione centrale*, qui est une sorte de nœud de circulation d'où on sort du centre pour aller dans les quartiers de l'est. Et de fait une minute après un autobus arrivait, et elle nous a dit : « *Questa qui è la buona.* » Dix minutes plus tard, nous descendions *alla stazione*, émerveillés de pouvoir utiliser la porte centrale après avoir vu des gens montés par la porte arrière.

Alla stazione stessa, nous avons trouvé la billetterie et avons remarqué qu'on faisait la file et qu'on attendait son tour plutôt que de se précipiter dans le désordre sur le premier préposé libéré. Notre préposé, qui était une préposée, a répondu à toutes nos questions et calmé toutes nos inquiétudes. Quand elle a appris que nous partirions sous peu de *Crotone* afin de nous rendre à *Lecce*, elle a fait « *Mamma mia* » (c'est la première fois que j'entendais cette exclamation qu'on prétend typique et omniprésente), a consulté son ordi, nous a imprimé l'itinéraire pour le jour donné avec tous les numéros de train et d'autocar ; comme nous hésitions (Muriel avait bien fait son travail, c'était ce que nous savions déjà), elle a dit : « Si vous le voulez, arrivez dix minutes plus tôt le jour de votre départ, nous serons ouverts et moi, ou un autre, on vous imprimera le billet complet. » Et puis elle nous a dit : « Je suis heureuse de vous voir au pays. » Décidément...

Juste à côté, il y avait un magasin TIM, et nous en avons profité pour allonger le forfait de Muriel ; le jeune homme comprenait tout tout de suite et réglait la question en 3 minutes ; et le tout se faisait dans un

italien sans accent sicilien. Encouragé par son efficacité, je lui ai parlé de mon problème de connexion : il m'a assuré que pour quelques euros il pourrait tout régler et que j'aurais une connexion Internet pour la suite du voyage et ce jusqu'en Grèce. Je l'ai cru, j'ai payé et, avec son aide, mon *telefonino* fonctionnait comme il faut. Je crains toujours en cette matière. Mais *Reggio* est un endroit si magique que je crois que cette fois, c'est la bonne. Nous verrons bien⁹⁹.

Nous nous sommes rendus au *Duomo*, qui était fermé le jour avant, et nous avons visité cette église saisissante avec son inscription en grec et son énorme statue de saint Paul. (Selon Luc, la première ville italienne à être affectée par les prêches de Paul fut... *Reggio*, ou plutôt *Rhegium Iulium*, parce qu'elle faisait partie de l'empire, sous Tibère, je crois.) En tout cas, cette église, reconstruite de fond en comble après le tremblement de terre de 1908 était l'hôte d'un mariage élaboré avec chorale et musiciens et tout le tralala. (Mariage de deux clans de la *'Ndraghata* ? Je me suis vu dans une scène du *Parrain*.) Toute moderne qu'elle est, l'église est belle et audacieuse et plutôt grandiose : les gens de *Reggio* ont voulu quelque chose d'impressionnant et de moderne, comme leur ville. On y trouve sur un mur la plaque qui se trouvait sur l'église précédente, plaque qu'on a retrouvée et qu'on a placée là, plaque qui rappelle que l'église précédente a été construite après un autre cataclysme.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Cathédrale_de_Reggio_de_Calabre

99. Mots prophétiques, évidemment.

Voici en français, mais la page italienne, cela va de soi, est plus complète avec bien des photos qui montrent bien comment on a récupéré tout plein d'éléments du passé. (C'est devant cette église qu'a eu lieu une des batailles cruciales du *Risorgimento*, et Garibaldi mérite bien d'avoir son nom sur le grand corso qui court devant la façade du *Duomo*.)

Derrière le *Duomo*, sur la *via Aschenez* (autre signe de l'importance de la population juive en ce coin du monde), on devine le *Castello* dit *aragonese*, mais qui remonte aux Normands. Nous voulions le voir, et nous avons monté, et il est impressionnant dès le premier contact. Puis, nous avons demandé si nous pouvions visiter : le prix est si modeste que nous nous sommes laissés tenter, et quelle chance. Il y avait à l'intérieur un des ces passionnés de sa ville qu'on rencontre de temps en temps : il connaissait tout au sujet du *Castello* (architecture, rôle militaire, décoration, disposition des pièces, histoire de sa destruction [devinez quand : *terremoto* 1908 ? dans le mille.] et de sa récupération éventuelle). Il plaçait la construction dans l'histoire, dans la géographie et dans la symbolique de la cité. Il parlait d'abondance, et avec verve et passion ; il s'intéressait à ces deux touristes *anziani*, nous proposait des devinettes, et nous complimentait à tout moment (par exemple, mon italien et l'intention de Muriel de revenir l'an prochain mieux capable de comprendre [mais elle comprenait tout de ses explications claires et articulées) et de parler). Une joie. Comme nous finissions notre *giro*, quatre personnes sont arrivées, des Italiens, et voilà notre guide qui repart avec le même enthousiasme en nous

souhaitant un bon séjour... Il avait tout fait pour que ce soit le cas.

Vous me connaissez : il était un peu au-delà de midi, et j'étais affamé. Nous avons trouvé un restau, *Il patrioto*, sur une des rues qui coupaient le *corso* et nous avons été bien servis par un jeune homme qui savait gérer une clientèle de jeunes Italiens et de vieux touristes (québécois, allemands et, je crois à la fin, russes). C'était bon : j'avais *un' insalata e una birra* : le monsieur était content. Mais fatigué, aussi, le monsieur. Nous sommes rentrés lentement en passant devant le musée de *Reggio* : pas question de visiter aujourd'hui ; mais j'ai demandé à un préposé si *tutt' era a posto* pour une visite lendemain. « *Certo, certo, si apre alle nove, e domani, la domenica, l'ingresso è gratuito.* » Ça tombe bien. Nous serons là demain à la première heure, *signore. Grazie mille.*

De retour dans notre chambre, il y a eu des douches et des siestes. Et vers 18h, nous sommes ressortis, revigorés pour *fare la passeggiata sul Lungomare* (une sorte de Promenade des Anglais, pour ceux qui connaissent Nice). Je crois qu'on peut dire en toute objectivité que c'est une des plus belles promenades du monde. J'aime beaucoup ma promenade Champlain qui longe le Saint-Laurent de Sainte-Foy au Cap Diamant. Mais cette promenade propre (encore ! décidément) avec en face *Messina* et les monts qui sont comme la réplique de *Reggio* et des siens (dits avec raison la mini-chaîne *Aspromonte*) est dramatique et en même temps calme : il y a pas mal de touristes, cette engeance qui se devine au premier coup d'œil (diable, qu'ils sont ridicules) ; il y a les joggeurs et joggeuses vaniteux habillés en costumes trop voyants

et portant montres trop grosses ; il y a les *nonni* et *nonne*, habillés pour l'hiver, qui sont là avec leurs enfants et leurs petits-enfants ; il y a les amoureux qui se bécotent et se tâtent plus ou moins discrètement ; il y a quelques grappes de vieux qui *chichieranno* trop fort, sans trop bouger, et donc sans qu'on ne les prenne au sérieux : être assis et décider du sort du monde, c'est une position rhétorique faible. (Oh, j'allais oublier, ou je tiens à le répéter : la ville de *Reggio* est jeune, jeune, jeune ; sans doute après la Sicile qui sert de Floride pour l'Italie, tout paraîtrait jeune ; mais il me semble clair que *Reggio* a des airs de Boston : il y a plusieurs institutions scolaires sur le territoire, et cela se voit au premier coup d'œil.) Nous nous sommes rendus jusqu'à *la stazione centrale* une seconde fois, et puis nous sommes revenus sur l'inévitable *corso Garibaldi* qui était trop plein de gens qui fêtaient le fait d'être en vie dans une belle ville au printemps *del primo sabato di giugno*. Fourbus, nous sommes rentrés sans même manger. C'est dire. Voilà, tel que promis, pour avant-hier.

Puis hier, ce fut jour de musée. D'ailleurs, le préposé/proprio avec qui nous jasions a tenu à nous rappeler que l'entrée au musée était gratuite. *Grazie, ci andiamo subito*. Et nous voilà sur les lieux. Et quel musée. Je n'aime pas les musées grandioses : ils m'épuisent et même m'attristent. Le Louvre, la Prado, le National Portrait Gallery, le Palazzo Pitti, l'Accademia, tout cela, c'est magnifique, mais c'est trop gros : on en sort comme hébété. (J'en veux comme preuve un commentaire de Monique il y a deux ans en sortant du *Pitti*. « C'est trop. » Dit par celle pour qui ce genre de choses n'est jamais trop. Et je ne dis rien des Musées

du Vatican : je suis encore en colère. Et je fais une exception pour le musée archéologique de Naples, *because...* Naples.) Mais il y a des musées à taille humaine : le *Palazzo Altemps* ou la *Villa Farnesina* à Rome, le *Palazzo Zevallos* à Naples, la collection de peintres québécois au MBAQ. Là, les choses sont ciblées et bien disposées, il y a de l'air et peu souvent des foules. On fait deux heures, et on a trop vu sans doute, mais on n'est pas épuisé et surtout on ne sent pas coupable d'avoir manqué trop de choses ou fait trop vite à la fin parce qu'on était épuisé. Eh bien, j'ajoute le musée archéologique de *Reggio* à cette liste d'institutions à taille humaine.

On dit que quiconque veut connaître la civilisation grecque doit d'abord aller en Sicile. Et c'est vrai. Mais tout ce qu'il y a de bien en Sicile, pour ainsi dire, est condensé dans ce petit musée propre (encore ce mot), bien organisé, et surveillé par un personnel aimable et attentif. Voici une vidéo qui vous donne une idée de ce qu'on y trouve. Les deux pièces maîtresses sont sans aucun doute ce qu'on appelle *i bronzi di Reaci*. Attention, la musique de cette vidéo est ridicule, et je vous conseille de l'éteindre ou de la baisser. Mais le reste est plutôt bien et montre l'ensemble de ce qu'on y trouve.

<https://youtu.be/JQa-zrqlzE>

J'ai été impressionné par la disposition des pièces et l'intention pédagogique bien réalisée. On met les bronzes en contexte en partant du Neanderthal du paléolithique jusqu'à l'époque gréco-romaine. Avec tout plein d'information clairement exposée sur les murs ou

sous les pièces. On voit des milliers d'objets (du culte, de la vie économique, de la vie quotidienne) tous trouvés autour de *Reggio*, qui montrent ce que c'était que d'être humain de 200 000 à 200 après Jésus-Christ.

Je m'arrête pour signaler que ce genre d'exposition d'objets me fait toujours le même effet, touchant et éclairant. En regardant des clous et des bijoux et des ustensiles de cuisine et des sarcophages et des statuettes de dieux mal faites, je me vois dans ce monde ancien, et je me rends compte qu'ils étaient quant au fond comme nous. Et je m'imagine sans difficulté que si par impossible les gens qui ont produit et utilisé ces objets pouvaient venir jusqu'à nous, il serait épatés sans doute par nos objets techniques, mais qu'ils s'y retrouveraient bien vite, parce que les besoins humains sont stables dans l'histoire.

Et puis, il y a eu le coup de maître : les deux statues de bronze. Il n'y a rien de pareil et de pareille taille ailleurs au monde. On en a une à Athènes et une autre à Delphes, mais ici on en a deux, et il est impossible de ne pas croire que quoiqu'œuvres d'artistes différents, on n'est pas devant une paire qui devait aller ensemble : qu'on y représente Castor et Pollux, ou Étéocle et Polynice, ou Achille et Patrocle, peu importe ; du coup, il est impossible de ne pas être bouleversé (le mot n'est pas trop fort). Je souligne qu'on a en prime dans la même pièce, mais en retrait, deux têtes en bronze : un philosophe face à un roi. Je les ai appelés Diogène et Alexandre. (Dans la vidéo on les voit à la douzième minute). Au cas où vous n'avez pas compris, je persiste et signe. Il s'agit d'un chef-d'œuvre de pédagogie pour deux chefs-d'œuvre de l'époque

classique. Qui veut connaître Socrate et Sophocle et les guerres médiques et la guerre du Péloponnèse est informé d'une façon puissante par ce lieu. Voici une autre vidéo plus sobre et plus professionnel, mais qui ne fait pas voir aussi bien l'ensemble de l'exposition.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Bronzes_de_Riace

Puis, nous sommes allés manger un dimanche après-midi dans un restau de quartier tout près de chez nous. (Je sais, je suis ridicule d'appeler chez nous une chambre que j'habite depuis moins de 48 heures, mais bon, c'est comme ça.) Il y avait un serveur aimable et drôle, des *piadini* extra-bons avec *una insalata grande*. Un régal. Mais je suis épuisé, et demain nous partons pour un long voyage, et je serai bougon, et je dois refaire mes forces, et je lis, et les aventures de *Lenù* m'épuisent l'imagination qui avait déjà été sollicitée par le musée, et je dors, et redors, et je ne sors même pas le soir pour profiter de cette *grigliata di pesce* que je m'étais promis de manger. Muriel rit de moi, me cède l'ordi, et voilà j'ai fini. Je me recouche. Je n'ai pas parlé de la mort des universités et du remplacement que nous devons établir suite au tremblement de terre informatique et la victoire des barbares de la modernité¹⁰⁰. Je vous garde cela au chaud pour une autre prestation. *A domani dunque, ciao, ciao, baci, ciao.*

100. Par ces mots énigmatiques, je parlais de certains de mes thèmes à venir.

Livraison soixante-douzième : nous voilà chez Pythagore (4 juin).

À cela Socrate dit : « C'est une opinion reçue chez nous, Antiphon, qu'on peut faire du charme et de la sagesse un emploi méprisable aussi bien qu'un emploi admirable. Quand un homme vend son charme pour de l'argent à qui veut l'acheter, on l'appelle prostitué ; mais si quelqu'un prend pour un ami un homme en qui il a reconnu un amoureux admirable et bon, nous l'appelons un [homme] mesuré. Il en est de même à l'égard de la sagesse : ceux qui la vendent pour de l'argent à qui veut la payer sont appelés sophistes, comme ceux qui vendent leur beauté, prostitués ; mais si un homme, ayant reconnu dans un autre un heureux naturel, s'en fait un ami en lui enseignant ce qu'il sait de bon, nous pensons qu'il se comporte comme il convient à un honnête citoyen.

C'est ce que je fais moi-même, Antiphon. D'autres se réjouissent de posséder un bon cheval, un chien, un oiseau ; moi, je me réjouis, et bien davantage, d'avoir de bons amis, et, si je sais quelque chose de bien, je le leur enseigne, et je les présente à d'autres, que je crois capables de les aider à progresser dans l'excellence. Je déroule et parcours en compagnie de mes amis les livres où les anciens sages ont déposé leurs trésors. Si nous y voyons quelque chose de bien, nous le recueillons, et nous regardons comme un grand profit de nous être utiles les uns aux autres. » Moi, quand je l'entendais parler ainsi, je pensais qu'il était heureux lui-même et qu'il conduisait à être admirables et bons ceux qui l'écoutaient.

Xénophon, *Souvenirs* I.6.

Rassasiez vos âmes de Plutarque et, en croyant à ses héros, osez croire en vous-mêmes. Une centaine d'individus éduqués de façon non moderne, c'est-à-dire mûris et habitués à respirer un air héroïque, suffiraient à réduire au silence toute la bruyante pseudo-culture de notre temps.

Nietzsche, *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*.

Nous voici à *Crotone*, dans la ville de Pythagore, celui qui a inventé le mot *philosophe*. (Il y a une *via Pitagora* qui traverse la vieille ville. Je l'ai trouvée, et me suis dit : « Bin, oui. *Siamo in Italia*. ») Mais avant toute chose,

je vous offre un double bulletin de météo. Hier, 4 juin 2019, il a neigé à Val d'or ; la dernière fois qu'il a neigé à Crotone, les vieux s'en souviennent et disent que c'était un hiver terrible : il y avait une fine couche de blanc par terre, et cela est resté plus de 24 heures ; une horreur. (Toute ressemblance avec de vrais bulletins de Météo est le résultat d'un hasard.) Mais pour se rendre à *Crotone*, il faut d'abord quitter *Reggio*. Je vous raconte.

Nous avons mangé notre troisième et dernier petit déjeuner dans la joie sous le regard sans doute amusé du proprio, qui, discret, mais serviable, nous écoutait *chiachierare*. C'était bon comme par le passé, mais ça ne valait pas les déjeuners d'*Anna* l'an dernier à *Fulgatore* : son café (j'en buvais trop), le miel de ses ruches (je crois que ça s'appelait la « Cuisse d'Aphrodite », mais je ne suis plus sûr) ; son pain fait le matin même dans le four à bois ; sa bonne humeur... Ouais... Au ciel, s'il y a des *colazioni*, c'est *Anna* qui les organisera. Mais ici sur terre, nous finissons, nous payons, nous remercions le proprio. Sourires de part et d'autre.

Et nous voilà dans la rue, chargés comme des mulets, pour prendre l'autobus qui nous portera à la *stazione centrale*. C'est un jeu d'enfant et une autre occasion, une des dernières, pour noter la différence entre cette capitale de la *Calabria* et l'ensemble de la Sicile. À la *stazione*, nous achetons nos billets compliqués qui nous mèneront dans quelques jours de *Crotone* à *Lecce*. (Je le fais dans l'appréhension : ce sera bien des heures de voyage, ou de *voyagement*, ou pis encore de *voyageage* ; et je serai épuisé.) Mais *tutt' è a posto* aujourd'hui, et c'est ça qui est important. Nous

vérifions le numéro du *binario del treno* à prendre pour notre voyage simplicissime jusqu'à Crotone, et nous avons plus d'une heure à rien faire avant que le train ne puisse nous recevoir. Il s'agit donc de ne rien faire. Alors, là, je suis habile.

Nous nous installons à l'ombre sur un banc face au Macdo local (il fait déjà au moins 20°), et je regarde passer le monde pendant que Muriel profite de sa connexion Internet pour faire quelques recherches. Les gens passent (*buon giorno*, sourire ; *salve*, sourire [question existentielle : quelle est au juste la différence entre ces deux salutations ? je sens qu'il y en a une, mais je ne suis pas sûr de mon intuition]) ; les gens s'assoient ; il y en a qui partent et d'autres qui reviennent ; beaucoup de dames ensemble ou avec un enfant ; deux mecs qui parlent fort, le premier devant son étalage de bébelles hétéroclites qui se vendent à vil prix, mais que personne n'examine ou achète pendant plus de 90 minutes, le second qui lui parle fort en retour et pourrait être son gérant si ce petit commerce ridicule générerait assez d'argent pour nourrir plus d'un homme ; peu d'hommes d'âge mur ; quelques jeunes femmes qui semblent bien occupées à faire ce que font les jeunes femmes ; les inévitables grappes de petits vieux qui décident du sort du monde à venir tout en établissant pour la énième fois que c'était mieux avant. Je sens que j'entre de plus en plus dans cette ultime catégorie.

Mais à force de ne rien faire et de regarder d'autres gens ne rien faire, ou faire des courses quotidiennes, j'ai comme un creux. Et je n'ai pas encore visité de Macdo, ce qui est un de mes rituels européens. J'avais décidé que je ne le ferais qu'à

Athènes, mais Athènes peut attendre ; je suis trop curieux. J'entre ; il y a quelques clients à 10h30 ; c'est ultra propre ; il y a de la poutine italienne, tiens, et puis *una colazione* à l'italienne, et puis les couleurs ordinaires, et les *bagni* sont impeccables, mais je ne les utilise pas, et j'achète des frites, rien que pour voir. Ouais, il faudra que je me ressaie à Athènes : cet exercice prouve seulement que Macdo est Macdo partout sur la Terre avec des minuscules adaptations. Peut-être le Macdo d'Athènes offrirait-il des surprises. Et d'abord comment écrit : *Big Mac* et *Quarter-pounder* et *Large Coke* (Βιγ Μάκ, καρτερ Πουνδερ, λαργε κοκα ?) en utilisant l'alphabet grec ?

Mais le train, notre train, doit être en gare et les sièges d'une *carrozza* sont sans aucun doute plus agréables que notre banc dans un parc, et il commence à faire chaud, et un peu d'air clim ferait l'affaire. Nous retournons donc à la gare, profitons des *bagni* en trichant le système comme on nous l'a enseigné à *Catania* (on a beau être à *Reggio* et donc en *Calabria*, on est toujours un peu Sicilien dans l'âme). Mais comme nous sommes à *Reggio* justement et non en Sicile, c'est *pulito* (le plancher vient d'être lavé) et ultramoderne, et tout fonctionne : on se croirait chez Macdo, et pourtant on est dans un service public. Nous nous installons dans notre siège, et tout de suite le préposé s'assure que nous avons bel et bien nos billets que nous sommes assis à nos places. Je triche un peu en me plaçant dans le siège vide en face de Mu, plutôt que dans mon siège attitré à côté d'elle : toujours Sicilien, il est incorrigible, celui-là ; délinquant un jour, délinquant toujours. Puis, je m'insère au moyen de la délinquance qu'est la lecture, dans le monde de

Ferrante : il ne m'en reste pas beaucoup à lire, et je trouve cela toujours prenant, mais je commence à comprendre comment ça fonctionne. Faudra que je vous fasse un cours là-dessus : mettons à la fin du voyage en Italie sur le traversier vers Patras ; c'est un rendez-vous.

Parlant de rendez-vous, nous sommes encore en gare, et il y a un léger retard alors que notre *carrozza* se remplit à demi. Puis, c'est un départ, si doux que si Muriel ne me l'avait pas indiqué, je crois que j'aurais pu le manquer. Et tout de suite, je suis pris par le paysage qui glisse devant mes yeux : le détroit de *Messina* est d'une grande beauté. Bon, ce ne sont pas les plages admirables du sud de l'île (on dirait que le sable du Sahara ne se rend pas jusqu'ici, et cela fait plutôt plage de galets de Nice), mais l'*Aspromonte* à gauche et la mer à droite et plus loin encore les monts derrière *Messina*, ouf ! Nous changeons de côté, et ma droite devient ma gauche, et mon avant devient mon arrière (selon la prédiction d'Héraclite), mais c'est encore beau. Et au loin on devine l'*Etna* que nous avons vu pendant quatre secondes quand nous arrivions à la gare en autobus *ATAM* (*Azienda Trasporti per l'Area Metropolitana*) ; depuis, il s'est caché, tout gros qu'il est, derrière d'autres montagnes et surtout dans sa couronne de nuages.

Si on tient à être honnête (désir qui me vient par bouts), le voyage est plus beau que pour la Sicile du nord (de *Milazzo* à *Palermo*, mettons) : on longe la mer presque tout le temps, et parfois la *carrozza* est à deux mètres de l'eau, et jamais sauf à la toute fin, la mer disparaît-elle. Comme je l'ai dit, les plages moins belles que celles du Sud-Est ; mais cela est mieux aménagé,

moins sauvage peut-être, et surtout plus propre (les gens sont ou bien plus riches ou plus disciplinés ou les deux à la fois que ne le sont les Siciliens). J'hésite à tout moment entre les drames de fiction de *Ferrante* et les vues dramatiques de *Gaia*. Je ne sais plus où donner de la tête, et donc je donne ma tête tour à tour à ma droite et au texte qui se trouve dans mes mains.

Mais il y a d'autres drames. Dans les bancs à côté, il y a un jeune homme qui se paie le luxe de faire ses devoirs scolaires sur la table devant lui dans un carré de quatre sièges. Tant mieux pour lui, d'autant plus qu'il est diligent et que cet espace est bel et bien libre. Puis, son *telefonino* sonne : *oh boy*, me suis-je dit, c'est sa copine ; finis les devoirs. Mais non, c'est sa mère ; ce sera pire. Très vite, la conversation devient animée, et les mains parlent autant que la bouche, et même si on n'entend rien de ce que *mamma mia* dit, on devine que ça doit être pis encore à l'autre bout de la ligne. (Hum ! Peut-on parler de ligne quand deux personnes se parlent à partir de téléphones cellulaires ? Je suis perplexe.) Ce qui ne me laisse pas perplexe, c'est le sentiment du jeune homme ; il n'était pas content que sa mère se mêle de sa vie. Il a fait le geste que j'aime tant : se mordre la première articulation de l'index pour signifier qu'on est enragé au point de vouloir mordre comme un chien, mais qu'on se retient parce qu'on ne l'est pas, et puis qu'on ne peut pas mordre sa mère parce que ça ne se fait pas, malheureusement. Et puis, la tempête se calme, il raccroche. *Ciao, ciao, si, si, ciao, baci, ciao, ciao*. Mais la mère a eu ce qu'elle voulait : il est si troublé qu'il ferme tous ses livres, relève le capuchon de son kangou, met ses oreillettes, écoute une musique qui pourrait lui

calmer les nerfs, mais qui est sans doute du *death metal* pour attiser sa colère. Sa journée est ruinée ; maman est contente.

Voici une page qui vous permettra d'entrer dans le monde de la gestuelle italienne. Je vous assure que c'est utile quand on vit dans ce pays. Il faudrait aussi une page sur les *smorfie*, mais bon... Il y a, je viens de le découvrir, tout plein de pages qui peuvent enseigner l'art de l'interprétation gestuelle, mais ceci servira d'amorce.

<http://vivreetvoyagerenitalie.over-blog.com/2015/01/les-gestes-italiens.html>

Je lève les yeux, et nous sommes un peu loin de la mer ; or selon mes recherches, nous sommes donc assez près de *Crotone* parce qu'à la fin du voyage, nous coupons à travers une péninsule plutôt que de longer la mer. Mais ça ne se peut pas : nous sommes quinze minutes à l'avance, et nous sommes partis un bon dix minutes en retard. Et pourtant, c'est bel et bien ce qui est. Nous prenons vite fait nos bagages et le contrôleur, qui a contrôlé à son tour (on aura tout vu) nos billets, soit dit en passant, annonce l'arrivée à *Crotone*. Et nous voilà dehors sur le quai, le cœur battant, les yeux éblouis par trop de soleil. Une brève promenade, guidés par Google Maps, et nous voilà dans la chambre (*con bagni privati*). Nous organisons nos affaires (tour des lieux avec le proprio, entente sur les détails du séjour, procédure de *colazione*, paiement, code Wiki, valises ouvertes). Puis, nous sortons pour faire une reconnaissance des lieux. Mais je vous parlerai de cela demain, ainsi que de notre seule journée complète dans

la ville de *Puthagoras* et de *Milon*, champions de l'âme et du corps. Je reconnais que je suis un mauvais voyageur, mais je prétends que je suis un excellent badaud. Nous en faisons la preuve demain.

Des Grecs nous avons reçu la science, l'histoire et la philosophie, et puis les Jeux olympiques, comme tout le monde le sait. Nous sommes en train de bousiller pour de bon les seconds, comme n'importe qui peut le voir en allumant sa télé durant les compétitions archi-ennuyeuses de bob-sled (c'est aussi infect quand ce sont les compétitions femmes que les compétitions pour hommes, sans doute parce que dans cette matière aussi le féminisme exacerbé a fait son œuvre). Ce qui est moins évident, c'est que nous sommes en train de bousiller les premiers itou. Il est intéressant pour moi d'y penser alors que j'arrive dans la ville de l'homme qui a pour ainsi dire mis le savoir sur la carte de la conscience humaine.

Pythagore, dont nous ne savons pas grand chose, si ce n'est qu'il a existé, qu'il était un grand mathématicien, qu'il touchait les âmes de bien des humains qui s'occupaient, sous son influence, des âmes (*psukhâi*) qu'ils avaient découvertes sans doute grâce à lui, du fait de découvrir les lois de l'hypoténuse et de la proportion en musique qui ne sont visibles que par l'âme... *Puthagoras* donc (Πυθαγόρας selon l'alphabet grec) est pour ainsi dire le fondateur de l'éducation dont l'université moderne est le dernier avatar. Sauf que l'université moderne n'a plus grand-chose à voir avec ce que Pythagore a mis en place.

Plutôt, l'université moderne est déchirée par deux tendances fortes qui se trouvaient au cœur de la

pensée de Pythagore, mais qui, jusqu'à tout dernièrement, ont vécu dans un équilibre instable, mais bien réel et bien fécond. La dimension scientifique hyper-abstraite du savoir scientifique et donc technique n'était pas encore dégagée de la dimension humaine. Il y avait dès le début, et pendant tout ce temps, un enjeu politique, religieux, comportemental qui accompagnait les réflexions des Pythagoriciens, qui ont suivi leur maître. Mais les choses semblent avoir changé. En tout cas, moi, je ne reconnais plus dans les universités que j'ai connues et dans l'université que je connais, celui de Laval, les caractéristiques qui faisaient que les hautes études, comme on les appelaient, étaient encore au service de l'éducation de l'être humain. Certes, les universités ont changé *because* les femmes qui y sont majoritaires, et les techniques qui changent la pédagogie, et la marchandisation qui entoure tout y inclus les produits intellectuels. Mais le changement principal en est un d'esprit, ou de perte de l'esprit. Esprit se dit *psykhê* en grec : les universités ont perdu leur psychologie.

Un ami m'a dit il y a quelques jours qu'il se rendait en territoire ennemi : il parlait de la Californie qu'il visitait avec des étudiants, alors qu'il y voyait (et je crois qu'il a assez raison) le creuset de la destruction des universités. Il m'a déjà parlé, lui et d'autres, de ce qui se passe à des endroits comme Stanford et Berkeley. On voit, d'un côté, la réduction des salles de cours universitaires à des pépinières d'ingénieurs et, de l'autre, la radicalisation des enseignements en sciences humaines pour créer des gens qui savent d'emblée ce qui est vrai et qui travaillent à changer les valeurs des autres du haut de savoir de leurs maîtres qui sont

coupés du monde. On pourrait y voir là, et dans les deux institutions, les deux causes de la mort des universités. C'est sans aucun doute trop fort comme expression. Mais je suis persuadé que deux forces vont rendre cette mort possible de plus en plus pensable.

Je parle au fond de la technicisation des universités, soit leur transformation en lieu de transmission de savoir technique ; et je parle du suicide des facultés et départements de ce qui s'appelait autrefois les sciences humaines. Ni l'une ni l'autre de ces forces me semblent bonnes. Mais pour reprendre une image historique quand les barbares détruisent la civilisation qui s'est affaiblie elle-même et qui s'est ainsi préparée à la destruction, quand cela arrive, il est bon que quelques-uns aient pensé à une autre façon de sauver le savoir humain. On pourrait dire si on voulait rire un peu que comme les zombies, si populaires depuis quelque temps, les universitaires sont morts, mais ne le savent pas. Et qu'il faudrait que quelques-uns s'organisent pour que les zombies ne gagnent pas tout à fait. Je suis de ceux-là : j'ai toujours aimé les romans d'anticipation, utopistes ou dystopistes ¹⁰¹. Je crois que je vais commencer de m'imaginer un monde post-universitaire, ou plutôt de continuer de le faire. Si les invasions barbares II s'aggravent au point de devenir une réalité incontournable, je voudrais être prêt. Mais quel que soit le sort des universitaires plus ou moins zombies, je voudrais parler, me parler, et vous parler d'une solution éventuelle, d'une correction éventuelle, soit de quelque chose qui pourrait remplir le vide, que, selon Aristote en tout cas, la nature abhorre.

101. Et que dire de la merveilleuse série *Black Mirror* ?

Je le ferai la prochaine fois sans doute, et il sera question de Xénophon sans doute. Mais aussi de Nietzsche.

J'ai lu Nietzsche vingt fois dans des groupes lectures avec mes étudiants. Par moi-même, j'ai à peu près tout lu de ce qu'il a écrit (il est bien possible que j'aie raté quelque chose des livres et notes de ce graphomane, mais ça ne peut pas être grand chose), et même une bonne partie de sa correspondance. Et comme il est bien populaire dans mon petit monde philosophique, j'ai lu quelques livres universitaires, les plus importants du moins, sur lui. (Ne me demandez pas lesquels : ce serait le début d'un débat infini et surtout âpre : il y a tout plein d'interprètes et d'experts, et il n'y a rien de plus intransigeant qu'un culte universitaire autour d'un de ces auteurs fétiches.) J'ai donné des cours sur lui, après avoir suivi des cours sur lui, et ce dès le début avec mon cher Jasmin Boulay. Mais depuis 15 ans, je suis en sevrage nietzschéen. Aussi, à temps perdu, je me suis fait le plaisir d'écrire durant ce voyage, à partir de certains souvenirs. Je l'ai fait en partie parce que, bientôt, je ferai un cours sur celui que je considère être l'anti-Nietzsche, soit Xénophon. Voici donc quelques méditations méditerranéennes sur cet Allemand qui aimait tant la Méditerranée. Vous pouvez sauter tout ce qui suit sans aucun doute : à quoi peut bien servir quelques mots sur un auteur que tout le monde commente ; ce sera un commentaire sans autorité qui s'ajoute à des tas de commentaires autorisés, soit rien qui s'ajoute à un tas. En revanche, je tiens à dire que cela, mon commentaire, est lié à

cette mort de l'université dont je viens de parler, et dont je reparlerai.

Friedrich Nietzsche annonça l'arrivée d'énigmatiques tentateurs, qu'il appela les nouveaux philosophes ; il était, croyait-il, le premier philosophe tragique. Ces deux propositions doivent se comprendre ensemble : c'est parce qu'il est un philosophe tragique qu'il prépare le chemin à de nouveaux philosophes ; et il est le philosophe, disons, hyperactif, parce qu'il est le philosophe tragique.

Il annonça les morts de Dieu et du Diable, voilà pour le philosophe tragique, et la naissance d'une nouvelle race d'hommes qui tenteraient et donc oseraient de grandes tâches encore à imaginer, qui tenteraient les humains et donc entraîneraient après eux les hordes humaines, et voilà pour le philosophe hyperactif. Ou encore : sorte de Catilina mâtiné de Jean-Baptiste, Nietzsche préparait le chemin des Césars avec des cœurs de Jésus. Ou encore : Nietzsche se voyait comme un joueur de flûte de Hamelin entraînant après lui une tribu des joueurs de flûte plus grands que lui. Comme, selon lui, la philosophie a détruit la tragédie, comme la tragédie avec la musique est la plus vivante des inventions humaines, comme la philosophie est la plus puissante des inventions humaines, il faut une nouvelle sorte de philosophie, une philosophie tragique, pour accomplir les hautes tâches de l'avenir. Lui, Friedrich Nietzsche, avait de quoi réconcilier l'homme à lui-même, la volonté à la pensée, la grandeur à la vie, tâche inventée et réussie il

y avait des millénaires par les Grecs, par les philosophes pré-socratiques¹⁰².

Il était temps : l'inquiétude première de Nietzsche fut que la vie humaine, la grande vie devienne impossible ; il voyait partout des signes que la déchéance humaine définitive était imminente et peut-être déjà engagée et engagée pour de bon, que la musique s'était déjà tue et peut-être pour toujours, que la fin était là à l'horizon, que l'Occident produisait, peut-être son dernier coucher de Soleil avant la nuit des nuits. En un sens plus profond donc, Nietzsche était le premier philosophe tragique parce que si la philosophie tragique ne gagnait pas la lutte séculaire contre Socrate, la vie aristocratique devenait une impossibilité, et la vie tout court une chose trop petite pour mériter d'exister.

Nietzsche avait un but démentiel qui illuminait son imagination et une crainte qui taraudait son cœur. Il voulait contrôler le hasard, renverser les forces fondamentales de l'histoire jusque là, rendre impossible le mal absolu qui semblait pourtant inévitable, ou sur le point de se réaliser. Et voici ses mots à lui, traduits en français sans aucun doute, et pourtant encore vibrants sans doute de leur urgence originelle.

« Pour enseigner à l'homme l'avenir de l'homme, avenir qui sera sa *volonté* et qui dépendra d'elle, pour réaliser une grandiose entreprise d'éducation et de sélection et mettre fin par là au règne du non-sens et du hasard qui s'est appelé " histoire " jusqu'à présent – le non-sens du " plus grand nombre " n'en est que la

102. Comme il le dit dans le si beau et si peu lu, *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs*.

plus récente expression –, pour accomplir de tels actes, il faudra un jour ou l'autre une nouvelle sorte de philosophes et de chefs, auprès desquels tous les esprits secrets, terribles et bienveillants qui ont paru sur la terre sembleront pâles et mesquins, C'est la vision de tels chefs qui flotte devant *nos* yeux, puis-je vous le dire tout haut, à vous, les esprits libres ? Tantôt créer, tantôt utiliser les circonstances qui rendraient possible leur venue ; explorer, éprouver les chemins qui conduiraient une âme à ce degré d'élévation et de fermeté où elle ressentirait la *nécessité* de telles tâches ; forger, par un renversement des valeurs, des cœurs et des consciences d'airain, capables de porter le poids d'une pareille responsabilité ; envisager, d'autre part, à la fois la nécessité de semblables chefs et le risque effrayant qu'ils viennent à manquer ou qu'ils échouent et dégènèrent – tels sont *nos* soucis et *nos* angoisses propres, vous le savez, libres esprits, telles sont les pensées lointaines qui sillonnent comme un orage le ciel de *notre* vie. »

Dans sa lutte pour la grandeur humaine et surhumaine, Nietzsche affrontait donc les siècles de siècles ; il avait comme adversaires les disciples de Socrate et les disciples de ses disciples. Voilà pourquoi il vomit Socrate et vitupère contre Platon dans les divers textes qu'il a publiés. Il voit en le premier le corrupteur de l'Occident, et en le second un trop habile écrivain qui propagea la corruption de son maître. Sa colère contre Platon le pousse parfois, son désir de le neutraliser le pousse parfois, à protester que le plus grand disciple de Socrate était un innocent et un auteur ennuyeux. Tous les moyens sont bons, semble-t-il, quand on lutte pour la grandeur humaine.

Il est étonnant de remarquer que dans sa colère anti-platonicienne, Nietzsche ne parle jamais de Xénophon dans ses livres : le nom de l'autre grand disciple de Socrate n'apparaît que dans des notes prises lors de lectures et de promenades de réflexion. Pourtant, la préoccupation centrale de Nietzsche est semblable à celle de Xénophon. La philosophie n'a de sens pour ce dernier que dans le contexte d'une recherche de la meilleure vie, de la *kaloskagathia* pour parler la langue de Xénophon. Deux des notes de Nietzsche sont peut-être aider à comprendre ce silence. « Je trouve les *Souvenirs* de Xénophon très intéressants. Il faut encore reconnaître l'exemple qu'est Socrate : il est encore immédiatement imitable. Les *andrapodistai héautôn* me frappent. » C'est dire que le Socrate de Xénophon est une tentation pour le précurseur des tentateurs postmodernes. Or ce qui touche Nietzsche est la remarque de Socrate que certains hommes s'asservissent eux-mêmes et la suggestion qu'il fait que la tâche propre de la philosophie est, que la fin première de la philosophie n'est rien de plus que, de libérer l'homme. Voilà pour Nietzsche disant du bien de Xénophon et de son Socrate.

En revanche, Nietzsche note au sujet de la passion grecque pour la tyrannie que Xénophon allait à contrecourant de l'esprit grec : « Le sentiment de puissance suffit à contrebalancer largement toutes les fatigues du pouvoir, toutes les craintes, etc. (Le *Hiéron* de Xénophon, c'est le paradoxe socratique selon lequel le bonheur des tyrans ne pèse pas lourd !) Que l'homme vertueux fût aussi l'homme heureux – cela semblait *insensé* : l'abstinence était si pénible ! Mais ce qui demeura finalement, ce fut l'*orgueil* de vertu du

stoïcien, à la fois roi et sage : le nouveau sentiment de puissance : on ne peut le *subjugu*er d'aucune façon, il règne. » Pour Nietzsche, la recherche du bonheur tyrannique, dont Calliclès est l'apologiste bien connu, dont l'histoire écrite par Thucydide est la chronique, la recherche du bonheur tyrannique est la vérité pour les Grecs pré-socratiques, vérité que Socrate et Xénophon se sont employés à nier. Voilà pour Nietzsche refusant Xénophon et son Socrate. Mais comme il a été dit, au contraire de ce qu'il fit contre les charmes de Platon, il semble que la tactique que Nietzsche a employée contre les *niaiseries* xénophontiques ait été de ne rien dire.

Cependant, par-delà le silence méprisant pour Xénophon et les insultes pour Platon, Nietzsche ne cesse de réfléchir sur ce qu'il appela « le problème de Socrate ». Cette réflexion est conforme à la nature du problème qu'était Socrate et du type de questions qu'il énonçait devant ses interlocuteurs, soit celui de la meilleure vie. Mais lorsque Nietzsche y réfléchit à son tour, c'est à partir des problèmes que son époque semblait lui imposer avec urgence. Pour arriver à la critique de Socrate par Nietzsche et ainsi aux problèmes et aux solutions de Nietzsche, il faut remonter dans le temps, soit d'un peu plus d'un siècle, et s'efforcer de voir ce qu'il voyait autour de lui.

Espèce de Tocqueville allemand, Friedrich Nietzsche est un virulent critique de la démocratie ; comme Tocqueville, il dénonce dans la forme politique égalitaire un danger pour la liberté ; il redoute qu'en raison des temps modernes, disparaîtra le type humain le plus élevé. Et comme on ne peut mieux dire que celui qui l'a dit le premier, voici encore une fois les mots mêmes du Nietzsche, encore une fois traduits dans la

langue de Tocqueville son prédécesseur et son précurseur : « La liberté signifie que les instincts virils, les instincts belliqueux et victorieux, ont le pas sur les autres instincts, par exemple, celui qui “ bonheur ”. L’homme *affranchi*, et à plus forte raison, l’*esprit* affranchi, foule aux pieds l’espèce de bien-être dont rêvent les boutiquiers, les chrétiens, les ruminants, les femmes, les Anglais et autres démocrates. L’homme libre est un *guerrier*. À quoi mesure-t-on la liberté, chez les individus comme chez les peuples ? À la résistance qu’il faut surmonter, à la peine qu’il en coûte pour garder le *dessus*. Le type supérieur d’homme libre, il faudrait le chercher là où il s’agit constamment de vaincre la résistance la plus forte ; à quelques pas de la tyrannie, tout près de seuil qui marque le risque d’asservissement. »

En passant de Tocqueville à Nietzsche, l’inquiétude aristocratique d’un homme de l’Ancien Régime français est devenue angoisse chez l’exilé du deuxième Reich. Alors que l’un analyse la démocratie en Amérique, y devine le sort de l’Europe et du monde, cherche ce qui est bon et imagine des remèdes pour ce qui est mauvais, l’autre crie sa colère, épouvanté qu’il est par la bêtise, la lâcheté et surtout la satisfaction des *homunculi ultimi*. Le demi-siècle qui sépare les deux hommes avait apporté sans doute bien des raisons d’assombrir le tableau ; voire, ces cinquante années avaient prouvé que la modération tocquevillienne n’était pas à la mesure du processus de la décadence démocratique. Cependant, ce n’est pas tout à fait parce qu’il est écrasé par le poids des faits que Nietzsche noircit le portrait de la condition humaine : son émotion, qui a le statut d’une évidence, préside à la

reprise des données, et son analyse sert d'abord à produire l'énergie nécessaire pour sauter par-dessus les faits ; il faut être à la fois écœuré et terrorisé pour voir ce qui est et pour vouloir ce qu'il faut ; il faut écœurer et terroriser pour faire voir et pour faire vouloir. Les textes de Nietzsche, virulents et extravagants, font sursauter pour qu'on fasse revivre, pour qu'on vive avec lui, l'épouvante qui est la sienne ; malgré les assurances du contraire qu'il multiplie, il est paniqué et veut faire paniquer.

Quel est le fondement *éventuel* de cette anxiété ? Quels faits raviveraient l'émotion nécessaire ? D'abord, il y a l'effet de la probité intellectuelle sur la vie. Nietzsche, homme de science, sait qu'il y a une tension de fond entre le désir de vivre et le désir de voir : on vit en étant au milieu des choses, on voit en s'en retirant. Ce n'est pas tant que la curiosité est toujours punie ; c'est qu'elle vampirise la vie. « Une condamnation de la vie édictée par un être vivant n'est en fin de compte que le symptôme d'un certain type de vie : la question de savoir si cette condamnation est justifiée ou non ne se pose même pas. Il faudrait être placé *hors* de la vie, et, par ailleurs, la connaître aussi bien que quiconque, que beaucoup, que tous ceux qui l'ont vécue, pour avoir seulement le droit d'aborder le problème de la *valeur* de la vie : autant de raisons qui prouvent que le problème n'est pas à notre portée. »

Ensuite, Nietzsche a compris de l'intérieur l'effet mortifère de la perte d'un idéal ; si la vie sans idéal est impossible, et que l'examen de l'idéal soit dévastateur, la vie sans examen est la seule vie possible. En tout cas, Nietzsche le fils de pasteur a connu la mort de Dieu ; pour lui, le fait sociologique est devenu un fait

psychologique, et les cris de l'insensé sont ses cris à lui. « OÙ est Dieu ? cria-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué* – vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait, à désenchaîner cette terre de son soleil ? Vers où roule-t-elle à présent ? Vers quoi nous porte son mouvement ? Loin de tous les soleils ? Ne sommes-nous pas précipités dans une chute continue ? Et cela en arrière, de côté, en avant, vers tous les côtés ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne fait-il pas nuit sans cesse et de plus en plus nuit ? » » L'athéisme de Nietzsche n'est pas joyeux, il n'est même pas indifférent ; il est inquiet, voire angoissé. Nietzsche est le père de l'angoisse existentielle.

Enfin, Nietzsche a rencontré la petitesse humaine : elle était au cœur des siens ; pis encore, elle était sienne. La décadence, la maladie, le goût du rien, Nietzsche les connaît de l'intérieur. La répulsion que provoque le laid et le vil n'est pas le résultat d'une évaluation scientifique, ni ne se conforme aux les codes de la méthode expérimentale ; elle n'est pas une réaction, mais une action, qui passe par-dessus ce qui s'étiole et meurt ; elle est la santé de Nietzsche lorsqu'elle refuse sa morbidité. « S'il est une chose qui explique cette neutralité, cette absence de parti pris qui me caractérise en face du problème général de la vie, c'est sans doute cette double origine, – du sommet *et* du bas de l'échelle de la vie pour ainsi dire –, qui fait de moi à la fois un *décadent* et un *commencement*. J'ai

pour les signes de montée et de déclin flair plus fin qu'un homme ait jamais eu, je suis, *par excellence*, maître en cela : je connais les deux, je suis les deux. » Certes, l'angoisse nietzschéenne a quelque chose d'histrionique ou d'adolescent. Mais il est possible – c'est ce qu'il pense, c'est ce qu'il dit, mieux c'est ce qu'il incarne – il est possible que l'exagération et l'intransigeance soient les seules réactions adéquates. Lorsque le feu prend dans une maison durant la nuit, on n'en réveille pas les habitants avec des mots mesurés. L'adolescent, le prêcheur, voire le cabotin, a peut-être raison, malgré la démesure de ses mots et gestes et émotions ; voilà pourquoi Nietzsche qui veut l'âge adulte, qui refuse les prêtres et qui déteste les comédiens, est prêt à se faire tout autre.

Mais au fond de tout, il y a chez Nietzsche la conscience aigüe de la fragilité du moi, la certitude-possibilité fantômatique, acceptée et rejetée, que tout ce qui paraît si important soit insignifiant. Pascal sans moyen et sans Dieu devant un univers silencieux et trop grand, pécheur désespéré et sans grâce devant une société toujours plus laide, Nietzsche se terrorise parce que devine que les caractéristiques de cette société sont les siennes, et il cherche à terroriser ses lecteurs parce qu'ils sont comme lui. Ce qu'il dévoile est une apocalypse sans Celui qui siège sur le trône et qui vit dans les siècles des siècles, parce que lui Nietzsche a vu la Bête surgir depuis le fond du cœur humain, et d'abord de son propre cœur, et occuper toute l'histoire laïque et menacer ce qui resterait d'avenir. La révélation nietzschéenne est d'abord un « Mauvaise Nouvelle », un *Dysangile*.

Livraison soixante-treizième : 24 heures chez Pythagore (5 juin).

Si l'être humain est le seul animal à être chatouilleux, cela tient d'abord à la finesse de sa peau, mais aussi au fait que l'être humain est le seul animal qui rit.

Aristote, *Partie des animaux* 673a7-8.

Il faudrait parler de notre séjour à *Crotone* : je n'ai à peu près rien dit là-dessus. Je remonte donc à avant-hier lorsque nous sommes sortis pour faire notre reconnaissance initiale. Tout de suite, nous sentions que nous n'étions plus à *Reggio* : quelque chose du désordre méridional venait de réapparaître ; plus de désordre dans les rues (chauffeurs qui klaxonnent plus souvent, personnes qui parlent plus fort dans la rue, moins de propreté) ; ce n'était pas la Sicile ou Naples, mais ce n'était plus la capitale propre, bourgeoise et moderne de la *Calabria*. Et il y avait plus de vieux, ou moins de jeunes (Héraclite a raison ici aussi) ; encore une fois, il s'agit de proportion et de premières impressions, mais celles-ci étaient nettes, et le *reproportionnement* (est-ce un mot ? ce l'est devenu : j'en ai besoin), pour être discutable sur le plan mathématique ou pythagoricien, était clair.

Mais nous voilà donc marchant vers le centre de la ville, soit le centre historique. Et tout de suite nous sommes tombés sur deux données qui pour ainsi dire définissent la ville : la *via Pitagorica* et le *Duomo*. Nous sommes dans la ville de Pythagore et donc dans une ville qui est une partie intégrante du monde ancien, classique, hellénistique et gréco-romain, mais aussi une ville qui est toute pleine d'églises chrétiennes.

Le *Duomo* est consacré à la Vierge, un peu comme l'est Notre-Dame de Québec, un lieu donc qui représente Marie de toutes les façons possibles. Il était ouvert et bien frais, sous le soleil agressif : ce n'est pas toujours le cas ; je ne compte plus les églises autrefois ouvertes qui sont aujourd'hui fermées, faute de prêtres. Nous y avons vu l'icône de la Vierge noire et celle *della Madonna di Capo Colonna*, images bien de Crotona. C'est un peu la même chose, mais sous deux figures. Je ne dirai rien sur la Vierge noire, ce culte si étrange, mais qu'on retrouve un peu partout en chrétienté. Pour ce qui est de la *Madonna di Capo Colonna*, cela renvoie à une histoire, une autre, qui porte sur les conflits entre les chrétiens et les musulmans, et une intervention miraculeuse de Marie. Et à *Crotona*, comme à *Scicli* pour la *Madonna delle milizie*, il y a une fête annuelle folle qui rappelle la légende. On trouve des vidéos sur Youtube, et je vous invite à les trouver. Ce qui m'intéresse surtout, c'est que ce culte remonte au fait qu'une pointe de la baie de Crotona était le lieu d'un culte ancien de la déesse Héra/Déméter/Gaia, déesse fusionnelle de la Terre, de la fécondité naturelle et de la famille ; il n'en restait depuis longtemps qu'une colonne de temple ; d'où le nom *Capo Collona*. Quand le christianisme s'est établi, cette pointe païenne devint un lieu consacré à Marie, et mille ans plus tard, dit-on, il fut attaqué par les Sarrasins. Nous sommes tombés donc, avec la *via Pitagorica* juste à côté, sur les racines de la ville chrétienne de *Crotona*.

Puis, nous avons vu le gros *Castello di Carlo V*, qui, immense, écrase de son poids et de sa grandeur le port à ses pieds. Nous avons décidé de le visiter le lendemain, et nous sommes entrés dans le port. C'est

un lieu charmant, et le poisson et donc le pêcheur et le marchand de poisson, ce trio inévitable, sont rois. Nous étions venus pour manger, mais les restaus étaient fermés depuis 13h (c'est une donnée énomomico-sociale bien connue dans l'Italie du Sud), mais rien n'ouvrait avant 20h (ça, c'était inattendu). Nous avons faits des promenades à droite à gauche et par le milieu pour perdre du temps (et nous en avons tout plein à perdre) et dans l'espoir vague de trouver un restaurateur qui soit un truand désobéissant et ambitieux, mais sans tomber juste. À la fin, nous avons mangé à l'heure prévue dans un restau bien, mais qui ne dépassait pas l'*Ammare* de *Sampieri*. (Et comment aurait-il pu ?) Le proprio a voulu savoir si nous avions aimé en particulier une sorte d'*antipasto* du pays fait de poisson, tomates et poivron rouge broyés. C'est vrai que c'était bon, mais pour moi (délicat et fin et poli comme toujours, je ne le lui ai pas dit), c'est le *pane casareccio* que j'ai aimé et que je tartinais plus ou moins élégamment de *pesciolini e pepperoni calabresi*. Et nous sommes rentrés dans notre chambre dans le *nouveau Crotone* à côté de l'hôpital universitaire et du parc Pythagore ; il faisait frais, les rues étaient presque vides, et nous jasions de tout et de rien. Mais aussi de tartinade *calabrese* et de pain.

<https://shopmolinozappala.com/it/blog/p-pane-casareccio-di-sicilia-prodotto-utilizzando-esclusivamente-semola-rimacinata-di-grano-duro-siciliano-molino-zappala-riscopri-anche-tu-gli-antichi-odori-e-sapori-di-un-pane-appena-sfornato->

Ce compte rendu parlera beaucoup de nourriture, mais il s'agit surtout de la douceur de la vie avec Muriel dont je ne dirai rien de précis, mais qui devrait être sensible un peu partout. Bon, nous sommes allés dans ce restau plus que respectable, mais l'un et l'autre, tout en étant gourmands, nous aimons trouver des lieux où, comment dire, le petit monde mange. Chez nous, nous aimons les restaus où on mange pour ainsi dire dans la cuisine. Comme chez Kim Long sur rue Dorchester, *notre* restau vietnamien, où nous avons vu un couple faire manger *notre* quartier entier pendant plus de 15 ans. Ou le restau Lao Indochine sur la rue des Oblats, où on mange des soupes magnifiques et les meilleurs rouleaux impériaux de la ville (il est physiquement impossible de transporter un petit sac de ces merveilles chez soi sans en manger la moitié).

Et voilà, dans mon récit, c'est le lendemain, et Muriel règle quelques problèmes de paie pour le compte de son fils (mais oui, elle travaille à distance ; je ne vous l'avais pas dit ?). Je *brette*, je niaise et je lis. Et bon, c'est l'heure de partir pour visiter le château et le musée que nous avons reconnus hier. Le château, je le répète, est massif et au fond assez laid : il est une démonstration de pouvoir, de l'architecture qui dit la soumission et la violence, mais la vue sur le port qu'il offre est saisissante. Puis, nous descendons en serpentant par le jardin qui se trouve à l'intérieur, et une fois en bas... nous remontons la *via discesa fossa* (un bonjour reconnaissant à Héraclite qui avait encore une fois vu juste puisque nous montons une rue qui s'appelle *descente*), et nous trouvons devant l'entrée fort discrète du musée. Du coup, en avançant de

quelques pas, nous entrons dans une machine à voyager dans le temps. C'est un autre exemple de ces musées (comme celui de *Kamerina* l'an dernier ou celui de *Reggio* il y a deux jours) qui font revivre des époques et qui nous permettent de vivre dans cette époque, et qui touche ce qu'il y a de bêtement humain en chacun. Certes, on y trouve rien de dramatique, de fin et d'accompli, comme *i bronzi di Reaci*, mais encore une fois je suis frappé comment on comprend des choses, comment on comprend la densité humaine de la vie d'autrefois, quand on voit, quand on touche presque (et quand parfois on touche bel et bien, dans l'illégalité, je le reconnais, mais je suis devenu un peu Sicilien, et *me ne fotto*) le passé incarné dans des objets quotidiens, comme des contenants d'alabâtre faits de bronze taillé, ou des bols de cuisine aux desseins géométriques ou des miroirs portant des figurines mythologiques, incarné dans des objets de culte souvent de mauvaise qualité, incarné dans des pièces de monnaie ou des armes de pierre, puis de bronze, puis de fer, et des casques protecteurs avec un trou en haut au milieu pour y mettre des plumes et au diable la protection, et des déclarations politiques inscrites dans le marbre. Et ce musée de *Crotone* fait tout cela. D'autant plus qu'à l'étage, on a une grosse section consacrée aux objets trouvés lors de fouilles récentes à *Capo Collona*, soit dans les temples et bâtiments consacrés à la Héra/Déméter/Gaia gréco-romaine. Mettons que c'est un excellent exercice pour quelqu'un qui devra parler de temps en temps lors du voyage à venir en Grèce : il faudra que je fasse l'expert devant une quarantaine de personne ; je fais bien de me donner un vernis de savoir.

Et puis, nous retournons chez nous : en chemin, il fait chaud, nous avons faim, et nous entrons dans le premier lieu un peu frais, et la dame qui gardait la porte nous fait entrer et nous promet qu'elle nous préparera quelque chose de typique, un panini fourré à la manière de Crotona¹⁰³. « *Con due birre per favore? — Certo, certo.* » Nous ne sommes pas plutôt assis que plusieurs personnes du quartier entre (il est 13h30 et on quitte l'ouvrage, ou on sort pour d'abord manger vite fait et ensuite rentrer chez soi faire la sieste. C'est bon, c'est simple, c'est peu cher, ça *chiachiera* pour de vrai autour de nous. Nous payons. « *Grazie mille. — Prego. — Buona giornata — A voi.* » Puis, c'est la lecture de *Ferrante* pour moi, quelques travaux pour Mu, et ma Rosie appelle d'Athènes où elle conduit un groupe d'étudiants, et il est plaisant pour moi d'entendre sa voix et *son* plaisir d'être là à réaliser ce projet qu'elle porte à bout de bras depuis des mois.

Et puis, nous sortons visiter le *parco Pitagora* qui est tout juste à côté. Malheureusement, le musée (une sorte de musée de la civilisation consacré à Pythagore) est en pause parce qu'on refait les expositions. *Menomale*, le parc lui-même est un bijou. C'est un parc familial : s'y promènent des vieux avec leur chien et leur *telefonino* (non mais qu'est-ce qu'ils faisaient de leur journée avant l'invention de cette machine à *chiachierare* ?), s'y étendent des amoureux qui cherchent un coin un peu discret pour se dire des mamours et se câliner plus ou moins audacieusement,

103. Dans ce même quartier, quelques semaines plus tard, on tuera à coup de revolvers et à bout portant un jeune homme : c'est un quartier chaud où la mafia locale règne.

y jouent des enfants, accompagnés d'un père ou d'une mère plus ou moins attentifs, dans les manèges hébertistes multicolores. Mais d'abord et avant tout, et c'est ce qui fait son originalité et son charme, le *parco Pitagora* est un lieu pour ainsi dire consacré aux quantités, arithmétiques et géométriques. On y voit les *tetrakis* sous diverses formes, des représentations de nombres carrés, cubes, triangulaires et que sais-je encore (le lien entre la géométrie et l'arithmétique chez les Anciens est fascinant) ; on y voit un ensemble de solides de Platon tels que décrits dans le *Timée* ; on y trouve une représentation du triangle de Tartaglia ou de Pascal. Et je m'arrête là : vous pouvez consulter ceci en cliquant sur les images idoines.

<http://www.parcopitagora.it/>

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Triangle_de_Pascal

En quittant les lieux, nous repassons devant le grand hôpital universitaire de la région, et je me souviens que *Crotone*, c'est aussi la ville d'Alcméon, un des premiers grands biologistes/médecins de la civilisation occidentale, un Pythagoricien lui aussi, mais qui allait préparer les Aristote, père de la biologie, et les Galien et Maïmonide et autres Halévi. Voici ce que Diogène Laerce dit de lui.

« Alcméon de Crotone fut également disciple de Pythagore. Quoiqu'il ait surtout cultivé la médecine, il a cependant quelquefois abordé la physique, par exemple lorsqu'il dit : " La plupart des choses humaines sont doubles. " Il paraît, d'après les *Histoires diverses* de Phavorinus, qu'il a le premier composé un traité sur la

nature, et qu'il y enseignait que la nature de la lune doit rester éternellement ce qu'elle est aujourd'hui. Il était fils de Pirithus, ainsi qu'il le déclare lui-même en tête de ses ouvrages : " Alcméon de Crotone, fils de Pirithus, à Brontinus, Léonte et Bathyllus. Les dieux ont une vue claire des secrets de la nature et de tout ce qui est mortel ; les hommes ne peuvent que conjecturer. " Il disait aussi que l'âme est immortelle, et qu'elle se meut sans cesse, comme le soleil. » Et je me mets à rêver à un monde moderne habité par des médecins qui redécouvriraient la modération ancienne en choses médicales et parleraient de l'âme immortelle de manière à en tenir compte dans leurs ordonnances. Il me semble qu'à l'âge de la crainte généralisée de la déchéance par maladie d'Alzheimer, cela pourrait être pertinent.

Nous nous promenons un peu dans le quartier, et Muriel voit un vieil artisan dans son échoppe et se désole de ne pas l'avoir photographié. Mine de rien, nous repassons devant la porte ouverte, mais il nous repère, se lève, nous salue et nous dit d'entrer. Et voilà qu'il part en grande : en employant un italien du Sud où la moitié des consonnes disparaissent dans un chuintement, il nous parle de ses œuvres (de l'artisanat un peu bête du petit monde ? *vabbe'*, mais c'est touchant d'une sincérité séduisante et d'une beauté directe) et y ajouter le fait qu'il ne bouge pas beaucoup, mais qu'une de ses filles a *fait* le monde, alors que l'autre qui enseigne l'allemand est rentrée au bercail, et qu'il est pensionné, mais qu'il a découvert les crèches (ça se dit *presepi*) quand il était à Naples un jour et que cela la conduit à sa folie actuelle de produire à temps perdu des œuvres pieuses. Je vois du coin de l'œil une

jolie reproduction de la *Madonna di Capo Colonna*, et Muriel qui gère les valises me donne la permission d'en acheter une, une petite... « Non, monsieur, une petite, nous n'avons pas la place, nous n'avons pas de grosses valises, oui, nous sommes en voyage depuis plus de deux mois, mais quand même les valises ne sont pas grandes, non, seulement une *Madonna*, et la petite, et le bien-nommé *Padre Pio* ce sera pour une autre fois, *grazie, grazie, mille.* » Ouf! Celui-là quand il commence il ne sait plus arrêter. On dirait quelqu'un qui écrit un compte-rendu paru dans un blog à centaines de pages.

Mais j'ai faim, et nous nous rendons dans le restau que nous avons repéré et qui est au coin : c'est plein de gens qui entrent, prennent un peu de ceci et de cela et ressortent pour manger chez eux. Il y a quand même quelques tables sous une télé qui présente l'émission *Le Travail à la Chaîne* version italienne. Nous mangeons *arancini*, *pizza al metro* (comme à Rome, mais avec un goût nettement napolitain) *e due birre*. Bon, j'aurais bien aimé une *insalata*, mais ça, on ne l'offre pas : par ici, on mange gras et riche, ou on ne mange pas.

Je devrais vous parler de ma solution imaginaire de la crise plus ou moins imaginaire des universités, ou plutôt de ma solution imaginaire de leur écroulement imaginaire. Mais je veux y penser un peu encore, et je devrais avoir le temps qu'il faudra durant le long voyage assez compliqué qui nous mènera de *Crotone* (ville ancienne) à *Lecce* (ville baroque). En attendant, voici la suite de ce que j'ai écrit sur Nietzsche. Tout cela n'est pas du tout ce que je dirais dans un cercle autour de Nietzsche ; c'est plutôt ce que je me suis dit en

Sicile, et donc que je me suis dit suite à bien des cercles formés et déformés autour de Nietzsche et alors que je le reprenais en silence, en me promenant sur la *spiaggia di Bruca*, mais en prenant des notes sur mon *telefonino*. En somme, ça ne peut vous servir à rien... à moins que vous vous mettiez vous aussi dans un cercle autour de Nietzsche et que vous preniez vos notes à vous. Soit dit en passant, dans un tel cercle d'initiation, je suggère qu'on commence par le *Crépuscule des idoles*, et comme par hasard, la maison Résurgences en propose une excellente édition. Le fait que cette maison soit en partie ma propriété n'a, cela va de soi, rien à voir avec ma suggestion. J'avais fini la dernière fois en mentionnant le *Dysangile* de Nietzsche. Je continue donc.

Nietzsche a lancé son message à l'humanité sous le masque de Zarathoustra, autrefois fondateur de la toute première religion humaine, maintenant créateur repentini de la première révélation sans foi, sans espérance et sans charité. Nietzsche mourut avant de finir son *magnum opus*, *Transvaluation de toutes les valeurs* ; mais il en publia le premier tome sous le titre *L'Antéchrist* ; et pour ceux qui n'aurait pas compris, il ajouta le sous-titre : *Imprécation contre le christianisme*. La religion chrétienne est le point de mire de son attaque parce que ce phénomène religieux est à son avis la quintessence de la décadence : il en est l'expression la plus accomplie, l'effet le plus écoeurant et, même dans les temps post-religieux, la cause la plus constante. Car même après la mort de Dieu, le christianisme continue de se survivre, de ressusciter sous diverses formes plus ou moins absurdes, comme

le kantisme et le schopenhaurisme, comme le romantisme et le wagnérisme, comme le nihilisme et l'optimisme, comme l'écologisme et le multiculturalisme. Comprendre l'angoisse de Nietzsche, c'est comprendre l'horreur qu'est le christianisme ; mieux encore, c'est sentir la nausée devant le christianisme.

Car, *dixit Zarathoustra alias Nietzsche*, le christianisme est le règne de la sottise, du nihilisme et de la faiblesse. Les mots chrétiens pour ces vices sont foi, espérance et charité. Les vertus théologiques sont des vices humains parce qu'elles rendent la vie à peu près impossible ; elles sont des formes de vie qui s'attaquent à la vie. Avoir la foi, c'est renoncer à son indépendance. Le père de la foi, Abraham vit dans la crainte et le tremblement devant Yahvé ; selon le récit biblique, il est récompensé parce qu'il croit sans prétendre avoir le droit de savoir et sans avoir à affirmer ce qu'il veut ; pasteur de troupeaux, homme sans envergure, mari sans progéniture, il reçoit de Dieu une mission ; quand il doit sacrifier ce qui lui fut promis en échange pour sa foi, il croit encore. La foi est la négation systématique de toute indépendance humaine : un Grec, fils de Diomède qui osa blesser Aphrodite de son glaive, ne comprendrait rien à ce vieux Sémite impuissant, et il aurait raison de rien y comprendre, de l'avis de Nietzsche. Or Paul de Tarse est le Sémite qui universalisa la foi.

Vivre dans l'espérance, c'est exister en sursis. Le père de l'espérance est Moïse, celui qui fait sortir le peuple de l'Égypte en leur promettant la terre de leurs pères ; mais avec lui, le peuple erra quarante dans le désert et tous moururent avant d'y arriver ; Moïse lui-même mourut, chargé d'années aux frontières de

Canaan ; il ne goûta jamais du miel et du lait d'Israël. L'espérance est un succédané de plaisir réel et ancré dans le réel, un succédané qui naît du fantôme de la réalité : un Grec, célébrant de mystères de Dionysos, n'aurait pas suivi le peuple dans le désert, et il aurait eu raison, selon Nietzsche. Or Jean l'Évangéliste est le Sémite qui éleva l'espérance pour qu'elle vise le Ciel plutôt que la Terre.

Agir par charité, c'est laisser filer l'essentiel d'entre ses doigts. Le père de la charité, l'apôtre Jean met son cœur sur celui de Jésus et s'y repose ; il ne fait rien pour sauver son maître parce qu'il comprend que dans le nouveau monde de l'agapê, mourir sans résistance, c'est ce qu'il faut ; cependant, il prend soin de sa mère adoptive et demeure chaste ; il parle aux petits enfants qui lui sont confiés et leur dit de demeurer comme des enfants et de s'aimer les uns les autres. La charité est la négation du désir adulte, de l'effort masculin et de la possession virile : un Grec, répétant les épopées d'Achille et d'Ulysse, n'aurait pas accepté la fade poésie chrétienne, et son goût aurait été le bon. David, qui regrette son péché, repris par Marie qui n'a jamais péché, est le Sémite délicat et excessif dont les psaumes préparèrent les cœurs au christianisme.

Ainsi la vie selon le christianisme est la mort. Mais la vie-mort que fut le christianisme est revenue à la vie après la réfutation des faits que fut la Renaissance, cloué au pilori des fanatiques craintifs que fut la Réforme. La nouvelle foi, la foi ressuscitée, la fois zombie, s'appelle le monde moderne. Or le ressuscité/zombie est pire que le mort qu'il remplace : il y a plus écœurant (dans le sens premier) que le plus

écœurant, ce qui dégoûte plus que ce qui dégoûtait d'abord et répugne plus que le répugnant précédent. Car le chrétien rêve encore à quelque chose de plus grand que lui ; il sait être un martyr, soit un témoin ensanglanté.

Mais après le Moyen-Âge, le peu de grandeur humaine qui restait est disparue. Pendant les siècles chrétiens, la foi, l'espérance et la charité formait une sorte d'équation : la foi + la charité = l'espérance du ciel. L'équation moderne est besoins individuels et consensus de la majorité + droits et tolérance = confort physique et bien-être psychologique. La clé de cette équation est l'égalité. La transformation importante est celle de la disparition de Dieu : les hommes n'étant plus égaux devant Dieu qui les dépasse, ils sont égaux entre eux et n'ont plus à se dépasser. Cela se dit comme suit : tous les hommes savent ce qu'il leur faut, et l'opinion la plus commune est la plus vraie ; tous les hommes ont les mêmes droits parce qu'ils ont les mêmes besoins, ceux du bien-être physique ; mais le droit de l'un finit ou le droit de l'autre commence ; donc la meilleure société du fait de respecter les besoins de tous et l'opinion de tous et les droits de chacun assurera le santé physique et mentale. Ou comme le dirait et l'a dit Nietzsche : « *La morale est aujourd'hui en Europe la morale du troupeau* ; elle est, à notre sens, *une* sorte de morale humaine, à côté de laquelle, avant et après laquelle, il y a place, *ou il devrait* y avoir place, pour beaucoup d'autres morales – de morales *plus hautes* surtout. Mais cette morale s'oppose de toutes ses forces à une telle "possibilité", à un tel "devoir-être" ; elle proclame obstinément, inexorablement : "Je suis la morale même ; il n'en existe pas d'autre." Bien plus, la

religion aidant, cette religion qui a fait siennes les ultimes aspirations du troupeau et les a flattées, les choses en sont venues au point que les institutions politiques et sociales expriment elles-mêmes cette morale d'une manière toujours plus évidente : le mouvement *démocratique* est l'héritier du mouvement chrétien. » Le monde moderne est le troupeau sans pasteur, le troupeau devenu pasteur de lui-même, le troupeau qui erre sur la Terre comme les indécis de Dante (*Purgatorio* III.79-84). Il est en même temps plus vil que le troupeau avec pasteur, et rien de plus qu'un reprise ; il est en même temps l'accomplissement du christianisme et une pâle copie.

Certes, contre le christianisme et contre son avatar moderne, Nietzsche aurait pu trouver un remède dans le monde grec, comme tant d'autres Occidentaux avant lui. Mais il a cru faire une découverte qui rendait cette solution d'autrefois nulle et non avenue, ou plutôt une intuition qui expliquait pourquoi le christianisme avait vaincu la grande civilisation et la croix les Grecs et les Romains. Du coup, son interprétation de l'Histoire fut une nouvelle source d'angoisse, ou trouva une nouvelle excuse pour son angoisse, soit que le christianisme fut un platonisme pour le peuple. Et ainsi on en revient à ce qui a été dit au début.

Car si le christianisme a ressuscité dans le monde moderne et donc n'est jamais mort, il s'est pour ainsi dire engendré lui-même et donc n'est jamais né à parler proprement : il est une reprise *améliorée* de ce qui l'avait préparé depuis la civilisation greco-romaine telle qu'est devenue en vieillissant. Or la civilisation ancienne vieillie a un père : Platon, et au milieu de Platon, il y a Socrate, le corrupteur de la jeunesse

grecque. L'essentiel du socratique-platonisme est encore une fois une équation. Tous les dialogues de Platon, mais ensuite toute la philosophie grecque, même celle reprise par les Romains, répètent le slogan « raison = vertu = bonheur ». La dialectique philosophique est une ronde infinie qui étourdit sans doute, mais dont le but est d'étourdir. « Socrate lui-même, obéissant à son talent – le talent d'un dialecticien supérieur – s'était rangé d'abord du côté de la raison ; et en vérité qu'a-t-il fait toute sa vie, sinon se moquer de la gaucherie et de l'incapacité des nobles Athéniens, qui étaient des hommes instinctifs comme tous les êtres nobles et se révélaient parfaitement inaptes à rendre compte d'une manière satisfaisante des motifs de leur action ? » Donc ni christianisme, ni modernité après, ni socratisme avant. Mais que peut-on avoir à la place ? Que peut-on mettre à la place ? Y a-t-il autre chose que le vide laissé par l'Histoire qui s'épuise ?

Voici ce qu'annonce le prophète impie Nietzsche. On peut avoir le Surhomme, et d'abord on peut vouloir le Surhomme, et le faire naître. Car il ne s'agit pas prouver que le Surhomme est possible (cela n'est pas important, et le prétendre, c'est donner raison à Platon et à Socrate qui exigent de voir avant de faire) ; il ne s'agit pas de prouver que le Surhomme est bon (cela est piégé parce que le bien doit se présenter comme raisonnable et donc compréhensible par la raison, et donc par n'importe qui). Le Surhomme n'a pas besoin de raison et de possibilité d'une équation ; il n'en a pas besoin parce que la vie ne se comprend pas de cette façon, mais par les tripes, si l'on veut, par la décision, par une volonté qui se veut.

En annonçant l'avènement du Surhomme, Nietzsche sexualise la vie et bestialise l'homme, mais il prétend en même temps le spiritualiser, le *volontariser* comme jamais, le refaire en tant que pure puissance. Que le grand homme ne soit pas moral, ou du moins pas moral dans le sens ordinaire du terme, qui en doute ? Le héros est objet d'admiration, et l'admiration comporte toujours un certain trouble devant les dimensions du héros, devant ses exigences, devant les lois qui régissent sa vie. Mais faut-il craindre que les Césars aient besoin de leçons d'un fils de pasteur protestant pour pouvoir découvrir les nécessités de leur existence ? Et on se demande : pourquoi écrire quand on pense comme Nietzsche ? La santé est rare par définition. La santé n'est pas réelle si elle n'est pas viscérale, par définition. Pour le dire autrement, la santé est originelle. Or on ne peut pas se forger une origine. Et voilà comment le fils du pasteur Nietzsche a attaqué le christianisme pour tenter d'inventer un nouveau Sauveur de l'humanité. Et voilà comment on peut douter de sa solution.

En revanche, indépendamment de toutes ces difficultés qui tiennent à la *solution* nietzschéenne, la critique nietzschéenne est problématique en elle-même. La violente imprécation nietzschéenne contre le christianisme, la modernité et le socratisme s'affaiblit du fait même de sa violence. Comment condamner la foi antirationnelle chrétienne quand on est comme Nietzsche un adversaire de la rationalité socratique ? Comment rejeter à l'espérance chrétienne quand on est comme Nietzsche le prophète d'une nouvelle vie encore jamais vue ? Comment vomir la charité chrétienne quand on s'efforce au nom d'une pitié supérieure de

sauver l'homme de lui-même et au fond d'avoir pitié pour les forts ? Comment en vouloir à Socrate d'avoir consacré sa vie à la vérité quand on prétend retrouver la vérité du corps, perdue depuis des siècles ? Comment subvertir les valeurs démocratiques de tolérance et de poursuite du confort en affirmant qu'en dehors de l'affirmation de la vie il n'y a pas de vérité, qu'il n'y a que des interprétations ? La violence du discours nietzschéen semble être sa propre réfutation : elle confirme que les mots et les idées crachées n'ont de valeur que comme projectiles ; elle confirme l'impression qu'on a affaire à un hystérique. C'est un savoir solide que ce qui suit : la force même des passions aveugle ; l'amour et la haine, surtout laissés sans discipline, rendent myope et donc rétrécissent les possibilités ; le sentiment sincère ne garantit pas la clairvoyance et l'efficacité. Car la réticence devant les inconséquences ou les incohérences de Nietzsche n'est pas seulement la fille de la raison, mais aussi de la justice et l'amour de la vie.

On a beau vibré quand on entend les mots de Nietzsche, on a beau sentir que ce qu'il défend doit être défendu, cette vibration et ce sentiment exigent plus que ce qui est offert. La question ne peut pas ne pas naître au sujet du mouvement premier de Nietzsche. Est-il celui d'un faible ? Nietzsche voit, sans doute avec raison, le romantisme et le culte de l'idéal comme des réactions au scientisme stérile ; il en décrit avec justesse les dangers ; il cherche comme un forcené quelque chose, n'importe quoi qui puisse remplacer les phantasmes édulcorés. Mais ce qu'il trouve est-il autre chose qu'un romantisme exacerbé, un rousseauisme violent ? Tout l'indique. Répond-on comme il faut à la

question de la décadence en hurlant qu'en réfléchissant, c'est encore l'esprit de décadence qui parle, qui questionne et qui empêche de vivre ? Comment ne pas craindre que le mal ne fera que s'aggraver en hurlant des imprécations contre le *pathos* ? Ce qui donnerait l'objection suivante qui a tout d'une objection socratique : « C'est s'abuser que croire échapper à la décadence du seul fait que l'on prend parti contre elle. Il n'est pas en son pouvoir d'y échapper : ce qu'il choisit comme moyen, comme planche de salut, n'est en fin de compte qu'une manifestation de décadence – il en altère l'expression, il ne la supprime pas. » Cette objection, faite contre le rationalisme supposé de Socrate, peut être répétée contre le volontarisme nietzschéen. Elle n'est pas seulement *rationnelle*, elle est aussi existentielle. Symptômes pour symptômes, les mots et les actes de Socrate semblent plus justes que ceux de Nietzsche. La preuve de cette affirmation demanderait qu'on examine sans préjugé, sans *pathos* nietzschéen, les réponses que Nietzsche a refusé. Et celles qu'il a tues : les réponses de Xénophon¹⁰⁴.

104. C'est ici l'occasion d'insérer le texte le plus admirable, et le plus discret, de Xénophon. Il est question de l'ordre et du principe d'ordre, soit le centre qui apparaît quand le mouvement circulaire fait voir ce qui est autrement invisible. Voilà la seule figure de l'idée qui me semble valide.

ὥσπερ καὶ κύκλιος χορὸς οὐ μόνον αὐτὸς καλὸν θέαμα ἐστίν, ἀλλὰ καὶ τὸ μέσον αὐτοῦ καλὸν καὶ καθαρὸν φαίνεται.

Ce qui donne en français : de même aussi, un chœur qui fait un tour circulaire est-il non seulement une chose admirable à voir en elle-même, mais aussi alors son centre apparaît admirable et pur (*Économique* VIII.20).

Livraison soixante-quatorzième : sur les cercles et les secteurs pédagogiques (6 juin).

Aujourd'hui, je vois la vie avec les yeux du cœur
J'suis plus sensible à l'invisible
À tout c'qui s'passe à l'intérieur.
Jerry Boulet, *Les Yeux du cœur*.

Descartes, inutile et incertain.
Pascal, *Pensées* § 887.

Sitôt que chacun prétend avoir seul raison, pour choisir entre tant de partis il les faut tous écouter, ou l'on est injuste.
Rousseau, *Émile*.

J'avais promis une solution à une crise psychologique des universités suivie de leur suicide et de leur éventuelle survie sous mode zombie ; rien de moins. Et voilà : je m'exécute (dans les deux sens du mot). Ce que je dis n'engage que moi-même, mais il n'y a pas de doute que je me cherche des disciples : il y a eu les Pythagoriciens avant, et à cause de, la création des universités, il y aura peut-être des Allardiens après, et à cause de, l'autodestruction des universités. Rien de moins, vous dis-je...

En gros, mon idée est celle de Socrate ou de Xénophon, en tout cas, elle se trouve dite et justifiée dans la citation qui est proposée au début de la soixante-douzième livraison, soit le 4 juin. Ça se trouve

sous ce texte-ci ¹⁰⁵. Vous pouvez la relire. Je vous attends ici.

C'est fait ? Je continue avec une remarque à la manière de Pythagore, dont je viens de quitter la ville. Au fond, c'est une question géométrique : il s'agit de quitter la formule du secteur de cercle pour prendre, ou reprendre, celle du cercle... Soit un cercle du savoir pour ignorants, pour ignorants qui s'assument, pour ignorants qui sont prêts à se parler de leur ignorance. Car la formule pédagogique universitaire, donc la formule qui sert de modèle ou de référence à tout enseignement en notre monde (j'en parlerai demain),

105. « À cela Socrate dit : “ C'est une opinion reçue chez nous, Antiphon, qu'on peut faire du charme et de la sagesse un emploi méprisable aussi bien qu'un emploi admirable. Quand un homme vend son charme pour de l'argent à qui veut l'acheter, on l'appelle prostitué ; mais si quelqu'un prend pour un ami un homme en qui il a reconnu un amoureux admirable et bon, nous l'appelons un [homme] mesuré. Il en est de même à l'égard de la sagesse : ceux qui la vendent pour de l'argent à qui veut la payer sont appelés sophistes, comme ceux qui vendent leur beauté, prostitués ; mais si un homme, ayant reconnu dans un autre un heureux naturel, s'en fait un ami en lui enseignant ce qu'il sait de bon, nous pensons qu'il se comporte comme il convient à un honnête citoyen. C'est ce que je fais moi-même, Antiphon. D'autres se réjouissent de posséder un bon cheval, un chien, un oiseau ; moi, je me réjouis, et bien davantage, d'avoir de bons amis, et, si je sais quelque chose de bien, je le leur enseigne, et je les présente à d'autres, que je crois capables de les aider à progresser dans l'excellence. Je déroule et parcours en compagnie de mes amis les livres où les anciens sages ont déposé leurs trésors. Si nous y voyons quelque chose de bien, nous le recueillons, et nous regardons comme un grand profit de nous être utiles les uns aux autres. ” Moi, quand je l'entendais parler ainsi, je pensais qu'il était heureux lui-même et qu'il conduisait à être admirables et bons ceux qui l'écoutaient. »
Xénophon, *Souvenirs* I.6.

est celle du secteur de cercle : il y a celui qui parle qui se trouve le centre, et il y a ceux qui écoutent qui se placent dans les arcs successifs qui se déploient depuis ce centre régulateur. Celui qui parle, parle depuis sa chaise, sa *cathèdre*, et donc *ex cathedra* ; c'est un homme (pardonnez-moi, mesdames), et c'est un homme politique : il a du pouvoir parce qu'il sait et que ceux qui écoutent le lui concèdent ; ils veulent qu'il ait du pouvoir parce qu'ils veulent que quelqu'un, un délégué, un reconnu, un institué, ait du pouvoir ; ils veulent qu'il ait du pouvoir parce qu'ils veulent qu'on règle des problèmes, et il prétend qu'il peut régler les problèmes à court ou à moyen terme, dans les têtes sans doute avant qu'ils ne se règlent dans les faits. Ainsi tous sont heureux.

J'ai connu quelques fois cette forme du contrat universitaire, ou plutôt de la solution intellectuelle ; entre autres, lorsque j'ai donné quelques cours à la faculté de psychologie devant deux cents étudiants dans un amphithéâtre qui offrait des sièges à bien plus de cent étudiants dont je voyais à peine les visages. Et j'en ai connu aussi des versions dans des congrès, que je trouve presque hallucinés, où des *scientifiques* viennent présenter leurs découvertes à des confrères. Mais la formule est plus large et plus générale que ceux deux exemples-là : là où quelques-uns se trouvent ensemble devant un maître, dont la parole est d'or, la formule se trouve et se retrouve, et elle est au moins autant politique, je le répète, que pédagogique.

Cette formule est efficace quand il s'agit de transmettre des formules qui, dans les faits, permettent de dominer le monde par des formules techniques ; elle sert aussi à stabiliser les opinions

pour qu'on puisse en chercher et en acquérir d'autres qui en feront autant ; elle sert enfin à coaliser, soit à donner une sorte de cohésion du groupe qui peut ainsi agir avec plus d'efficacité et moins de perte d'énergie, dues l'une et l'autre à l'assurance doxale. Elle est sans aucun doute sujette à toutes sortes de dérapages, parce que la transmission efficace des opinions est aussi la transmission efficace d'opinions fausses, ou inadéquates. Et de toute façon Héraclite à raison ici aussi : la montée est en même temps une descente. Demandez à Galilée ce qu'il pense de l'excellence l'enseignement *ex cathedra*.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Procès_de_Galilée

Demandez à ceux qui ont cru à la phlogistique.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Phlogistique>

Demandez à ceux qui allaient dans des congrès de science et de savoir dialectique sous Staline.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Trofim_Lyssenko

Et peut-être vivrons-nous assez vieux pour lire des journalistes, qui humiliaient jour après jour quiconque doutait du réchauffement de la planète et des changements climatiques causés par le trop plein de gaz à effet de serre, pour les lire encore et toujours mais cette fois en train de dénoncer ceux qui ont cru comme des singes savants et des brebis aux dogmes de notre époque. Il n'y a rien de plus intéressant que d'entendre Sartre dire comment il est sensé d'être

staliniste pendant qu'il était staliniste et immonde de l'être qu'il a cessé de l'être. Plus grave peut-être que les pitreries de ce clown, il y a ceux des médecins qui décident, et dé-décident, quelle est la cause des maladies du cœur et de la meilleure manière de les traiter. L'authenticité existentielle et le pouvoir social des experts sont ainsi faits.

Mais il y a une autre formule pédagogique, qui est inefficace quand il s'agit de transmettre, de stabiliser et coaliser. C'est la formule qui prend la forme du cercle, formule qui est intéressante quand il s'agit de clairvoyance, plutôt que d'efficacité et de contrôle des idées. Les individus du cercle, tous les individus sont des arcs, qui se trouvent les uns à côté des autres ; c'est la chose étudiée qui est au centre, et de ce fait, toute muette qu'elle soit, elle a tout le pouvoir. Certes, le centre parle en un sens, mais il n'est pas là en personne : le centre parle parce que les habitants des arcs du cercle se parlent et se parlent de ce que dit le centre pourtant silencieux ; il parle sans mot, et à sa façon, il répond aux questions tant qu'il y en a. Et d'après ce que j'ai vu, il y en a toujours, ne serait-ce que parce que le cercle perd des arcs et se rétrécit et en gagne et s'élargit, mais toujours à partir du centre.

Il faut admettre cependant qu'un des arcs est différents des autres. Sa fonction, tout en étant identique aux autres arcs, se dédouble : sans utiliser l'autorité du sommet d'un secteur de cercle, il doit rappeler de temps en temps qu'il n'y a pas de secteur justement, mais un cercle et des arcs, et qu'il faut se comporter selon l'étiquette du cercle et des arcs. Mais du fait qu'il a cette double fonction, il y a à tout

moment le danger qu'il devienne le sommet d'un secteur, et que le cercle et les arcs se dissolvent : l'arc différent doit se contrôler, doit se modérer, doit avoir une éthique spéciale et presque inhumaine, mettons socratique. Mais comme on dit, il n'y a pas de solution miracle, ou encore tout chose utile vient avec son éventuel mésusage ou abus. J'ajoute tout de suite que le cercle se forme autour d'un centre, mais que presque toujours le centre est double. Car le centre est presque toujours un livre plutôt qu'une chose. Mais c'est un livre qui porte sur quelque chose, quelque chose que le livre promet de rendre plus clair : le centre livresque doit pointer vers un centre réel. Mais il y a donc un danger constant que le cercle redevienne un secteur, avec un centre qui soit mort et qui parle par quelqu'un qui se propose comme son porte-parole, le porte-parole vivant ou le porte-parole livresque.

Quoi qu'il en soit, quand la formule du cercle fonctionne, il y a un va et vient entre les arcs du cercle : ils se parlent, ce qui veut dire qu'ils s'écoutent. Plutôt, tous ceux qui veulent parler le font, mais chacun parle à tous de ce qu'il cherche, de ce qu'il voit et de ce qu'il comprend, au sujet du centre, et donc du livre, et du centre du centre, et donc de ce dont traite le livre. En gros, peu importe ce qu'il dit, celui qui occupe un arc dit aux autres : « D'ici, ça a l'air de ceci ; je ne vois pas tout sans doute, mais je vois ceci. » Pour que la formule fonctionne, il faut que cette affirmation soit une demande, voire une prière : « Y a-t-il quelqu'un qui a lu la même chose que moi ? Y a-t-il quelqu'un qui voit autre chose que moi ? Car je ne vois pas les choses de leurs autres côtés. » J'ajoute qu'il faut que ce soit une prière sincère, et surtout qu'elle soit suivie d'un silence,

et d'une écoute de la part de celui qui a affirmé et prié, avant qu'il y ait une réponse à la prière.

Il y a sans aucun doute un autre danger à cette formule : c'est qu'on décide d'emblée que ce que disent les membres des arcs est le début et le milieu et la fin de la conversation. En somme, on peut décider qu'on est dans le cercle parce que tout y est vrai et parole d'oracle et donc que ce que l'un dit et ce que l'autre dit et surtout ce que je dis est sans mesure vérifiable. On peut décider en somme (il y a une plaisanterie mathématique là, voilà pourquoi je l'ai répété : ça fait deux sommes, mais qui font la même somme) qu'il n'y a pas de centre, mais juste des arcs qui s'additionnent les uns aux autres. C'est la fonction d'un des arcs, l'arc socratique, de rappeler l'autorité du centre, et l'espoir qui préside au-dessus du cercle, et qui s'incarne peut-être dans le centre.

Pour que la formule fonctionne, il y a au moins un autre élément qui entre en jeu : la confession factuelle. Car il ne s'agit pas seulement du centre, mais du centre du centre. Il faut donc que de temps en temps, un des occupants de l'arc, l'arc socratique donc, doit servir de modèle encore ici, dise tout haut : « Ceci que je comprends dans les mots, je crois l'avoir vu hier, ou avant-hier, ici ou là, quand ceci m'est arrivé ou cela m'est passé devant les yeux. » C'est le moment où le cercle se révèle être un gymnase. Les Grecs, encore et toujours eux, ont découvert (il y a une plaisanterie vestimentaire là) qu'on s'exerçait mieux quand on était nu et donc qu'il fallait avoir des lieux où l'interdit social du costume obligatoire soit levé ; ils ont appelé cet endroit γυμνάσιον, et cela est devenu notre mot. *Gymnase* vient de *gymnos*, et *gymnos* signifie *nu*.)

Adam et Eve ont vu qu'ils étaient nus, nous dit la *Genèse*... Je me demande si c'est parce qu'ils avaient mangé du fruit de l'arbre de la connaissance... Mais je m'égaré...

Encore et toujours donc, la fonction d'un des arcs est de rappeler cette partie, essentielle, de l'exercice dans le cercle de la gymnastique de l'âme. Cela veut donc dire qu'il doit être le premier à être nu, ou à se mettre à nu. Il ne doit pas être nu par vanité, et il ne doit pas être si vaniteux qu'il refuse de se mettre à nu : il doit être nu pour être un exemple que les autres seront invités à suivre. L'objectif est de rappeler que c'est le centre qui sauve et non les arcs, et que c'est le centre qu'il faut sauver pour qu'il puisse sauver, et non les arcs.

Il faut enfin, et cette fois c'est vraiment la dernière remarque (en attendant d'autres), que les arcs acceptent d'être différents et pourtant qu'ils forment un cercle : en somme, il faut que les arcs se parlent et s'écoutent, en reconnaissant à tout moment qu'il y a toujours des différences (cet arc n'est pas cet autre, et ce par définition), mais qu'il y a toujours au moins la possibilité que chaque arc se trouve placé autour du même centre. Cela implique qu'il y a ce qu'on pourrait appeler un exigence d'unité dans tout cercle : les arcs présupposent, voire espèrent, qu'il y a une unité quelque part qui fait que les points de vue et les expériences sont non seulement partageables (je te parle, et tu écoutes ; tu me parles, et je t'écoute), mais encore que les points de vue se rejoignent comme les arcs d'un cercle se touchent et qu'ils se trouvent ensemble autour du centre (je te parle, et tu me parles, et nous nous entendons, et nous voyons ensemble l'un

par l'autre, l'un avec l'autre, ce qui est au milieu de nous). Il va de soi qu'un des arcs, l'arc socratique, à encore une fois la fonction de rappeler cette double réalité.

Mais je trouve que l'image a fait son temps. Et il y en a d'autres, qui ont tenté de dire ce que je m'efforce de dire, et qui ont mieux dit les choses que moi. Il y a Xénophon que j'ai cité deux fois plutôt qu'une. Et il y a eu Kant, un philosophe bien difficile à connaître et à comprendre, dans des livres obscurs comme la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique* ou *La religion dans les limites de la simple raison*, lequel a écrit de façon limpide de temps en temps. Et il l'a fait au moins une fois à mon sens. La citation qui suit est tirée de son *Anthropologie*, je ne vous dis pas où : vous serez peut-être tentés de lire ce livre. (Pas de chance : il se trouve sur Wikisource, et vous n'avez donc pas d'excuse.) Je vous dit d'emblée que toute mon expérience de professeur se trouve dite là. Ce qui ne fait pas de moi un kantien ; ce qui fait de moi quelqu'un qui est plein de gratitude pour celui qui a mis ces mots devant mes yeux, parce qu'ils m'ont aidé à voir ce que la vie avait mis devant mes yeux ; ce qui fait de moi quelqu'un qui se trouverait dans un cercle et qui dirait ce qu'il a vu et connu.

« La grande différence des esprits dans la manière d'envisager les mêmes objets, les distingue également entre eux. Leurs frottements mutuels, leurs liaisons, leurs séparations produisent naturellement un spectacle d'une variété infinie et bien digne des regards de l'observateur et du penseur. La classe des penseurs peut prendre pour maximes invariables les suivantes,

qui ont déjà été données précédemment comme conduisant à la sagesse :

« 1° Penser par soi-même ;

« 2° Se mettre par la pensée (dans la communication avec les hommes) à la place de tout *autre* ;

« 3° Se concevoir toujours d'*accord avec soi-même*.

« Le premier principe est négatif (*nullius addictus jurare in verba magistri* ¹⁰⁶), c'est celui de l'*indépendance* de la pensée ; le second est positif, c'est celui d'une façon de penser *libérale*, qui se prête aux manières de voir des autres ; le troisième est *conséquent* (logique). L'anthropologie peut donner des exemples de chacun d'eux, mais plus encore de leurs contraires.

« La plus importante révolution dans l'intérieur de l'homme est " sa sortie d'une juste tutelle ". Jusque-là d'autres pensaient *pour* lui, il n'avait qu'à imiter ou se laisser conduire par les lisières, tandis qu'il ose maintenant s'avancer de lui-même sur le terrain de l'expérience, quoique sa démarche soit encore mal assurée. »

Ce que Kant dit a été dit avant lui, je le répète pour faire l'apologie de mon cher Xénophon. Pour ma part, j'ai aussi entendu ce que Kant dit avant d'entendre Kant quand j'ai lu le magnifique opuscule d'Étienne de La Boétie est que j'ai compris à la longue son mot si bizarre et si sympathique : *entreconnaissance*, qui est pour lui l'activité et le résultat de ce qu'on appelle l'amitié. Et puis, tant pis, je ne peux pas m'empêcher de citer ce passage

106. Horace, *Épître* I 1 13-15. Il cite donc Horace que j'ai déjà cité. Voir la livraison 67e.

interminable qui a changé ma vie en me montrant que ce que je faisais déjà tant bien que mal, je devais continuer de le faire, *because...* c'est humain.

« Premièrement, il est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la nature nous a donnés et selon les enseignements qu'elle nous dispense, nous serions naturellement obéissants à nos parents, sujets de la raison et serfs de personne. Tous les hommes sont témoins, individuellement, de l'obéissance que chacun porte à ses père et mère par le seul avertissement de sa nature. Quant à savoir si la raison naît avec nous ou non, question débattue à fond par les Académiciens et touchée par toutes les écoles des philosophes, pour le moment, je ne penserai pas manquer de justesse en disant qu'il y a en notre âme une semence naturelle de raison qui, entretenue par le bon conseil et la coutume, fleurit en vertu ou, au contraire, ne pouvant résister aux vices qui sont survenus, souvent avorte étouffée. Mais certes s'il y a quelque chose de clair et d'apparent dans la nature et où il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est que la nature, la ministre de Dieu, la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme et nous a tous fabriqués, comme il semble, au même moule, pour nous entreconnaître tous comme compagnons, ou plutôt comme frères. Et si, en faisant le partage des présents naturels, elle a accordé un avantage corporel ou spirituel aux uns plus qu'aux autres, pourtant elle n'a pas voulu nous mettre en ce monde comme dans un champ clos et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus avisés comme des brigands armés dans une forêt pour y gourmer les plus faibles. Il faut croire plutôt qu'en accordant ainsi des parts plus grandes

aux uns et plus petites aux autres, elle voulait faire une place pour l'affection fraternelle, afin que celle-ci ait l'occasion de s'exercer, puisque les uns ont le pouvoir de donner de l'aide et les autres le besoin d'en recevoir. Donc, puisque cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés, en quelque sorte, en une même maison, nous a tous dessinés à partir du même patron, afin que chacun puisse se mirer et presque se reconnaître dans l'autre ; si elle nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous fréquenter et fraterniser davantage et pour réaliser la communion de nos volontés par la communication et l'échange de nos pensées, et si elle a tâché, par tous les moyens, de serrer et d'êtreindre si fort le nœud de notre alliance et de notre vie en société ; si elle a montré en toutes choses la volonté de nous faire tous uns plutôt que tous unis, il ne faut pas douter alors que nous soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons et que personne ne puisse penser que la nature ait mis quelqu'un en servitude puisqu'elle nous a tous mis en compagnie. »

Le croirez-vous ? J'ai retrouvé cette idée écrite sur les murs de Crotone et même dans *le parco del Castello di Carlo*. En tout cas, quand j'ai lu les mots qui suivent, j'ai souri en me disant : « Tiens ! Quelqu'un d'autre qui a compris. » Un jeune homme (désolé, mesdames, je ne crois pas possible que ce soit une femme qui aient scribouillé ces mots sur le mur avec une peinture noire, et je crois que mon amoureux a fait une faute de grammaire, mais qui me va bien) a écrit : *Me ne frego di che dicono le persone, amo solo te*, soit « Je me contrefous de ce qui disent les gens : je t'aime

toi seule ». Que ce soit un homme ou une femme, qui ait écrit cela, qu'on aime une femme ou un homme dans cette déclaration, il y a là un appel que je comprends bien, mais aussi sur le plan de la clairvoyance. Qui sont les gens dont on se fout ? Qui est le toi qu'on aime ? Je prétends que la fonction première de l'arc du cercle dont je parlais au début doit faire de ce *graffito* sa devise, et qu'il doit rappeler aux autres arcs du cercle que ce devrait être le leur. On ne peut être un arc du cercle et tenir aux autres arcs que si on se fixe sur le centre. Mais assez de cet exercice de pédagogie imaginaire pour une apocalypse universitaire encore à venir et déjà advenue.

Hier, notre longue journée de *voyagement* a été pleine d'évènements et pleine de changements, mais il ne s'est pas passé grand-chose. Ce fut un peu comme pour le héros du roman *La Modification*, que je vous invite ici à lire ou relire : ça se passe dans un wagon de train où rien ne change pendant qu'on bouge, et où pourtant tout a changé à la fin. (Si le nouveau roman français, qui est déjà bien vieux, a donné quelque chose d'intéressant, c'est peut-être dans cette œuvre magnifique qui se passe en France et en Italie dans un wagon de train, mais d'abord et avant tout dans la tête, la mémoire et le cœur de Léon Delmont, qui est le *vous* auquel on dicte ce qui lui est arrivé.) Pour ce qui est de nous, Muriel et moi, je signale quelques moments.

La *Calabria* est le territoire de la *'Ndragheta*. (Ce mot terrible a une belle étymologie, grecque en plus, ce qui convient si bien à ce territoire aux racines grecques : *androu agathia* : la vertu, ou la bonté, de l'homme, ou du mâle. Au fond, les membres de cette organisation se prétendent des hommes, des vrais, des

mâles en vérité, et donc des êtres excellents.) Mais il est aussi le territoire de gens qui luttent contre elle. Et arrivant à la *stazione di Crotona*, nous avons pu assister de loin à une cérémonie des *carabinieri* qui fêtaient les leurs, ou du moins ceux des leurs qui s'étaient signalés durant l'année par leur courage au service de leurs concitoyens. Muriel a quelques photos à vous montrer. Et moi, j'ai noté sur le mur de la *stazione* qui jouxte la *centrale dei carabinieri* une plaque qui rappelle d'autres grands, d'une autre sorte, les grands de la littérature, du savoir et des arts. Je suis encore et toujours mauvais photographe, mais je tiens à vous la montrer.



Mais voilà que le train arrive et part à temps. Je signale que c'est un *diretto* qui arrive de *Reggio* : c'est un peu normal, et ceci explique sans doute cela. Il n'y a presque personne dans notre *carrozza*, mais les sièges qui nous sont assignés nous placent devant un mec qu'on dérange : il ne lève pas les yeux de son *iPad*, mais il est clair que pour lui *c'è un disagio*. Nous nous déplaçons *nella carrozza*, nous trouvons des sièges

libres tout près ; je cherche l'approbation du préposé ; c'est fait. Nous nous installons.

Puis environ une heure plus tard nous nous trouvons à *Sibari* (oui, oui, la ville des Sybarites).

<https://fr.wiktionary.org/wiki/sybarite>

En tout cas, c'est l'endroit rêver pour manger le repas que nous nous sommes préparés. Je sais, je sais, ce texte parle de la nourriture presque autant que l'*Odyssée* d'Homère. C'est que, voyez-vous, moi et Ulysse qui vivons, et Homère et moi qui écrivons, sommes d'accord : le ventre est important.

En tout cas II, je continue de lire *Ferrante* et de regarder par les fenêtres de train et d'autocar. Si j'étais un homme infidèle, je me répète, je vous dirais qu'à première vue, mon cœur pourrait balancer de Cécile *di Sicilia* à Paule *di Puglia (e di Calabria et di Basilicata)* : le pays est riche, comme ce n'est pas possible, les vues, de la mer, des monts et des plaines sont spectaculaires, mais offre au regard un monde plus ordonné. Je vois des champs d'oliviers à perte de vue des deux côtés, interrompus par des champs de vignes à perte de vue des deux côtés, qui sont interrompus par des champs de *frutta o verdura* à perte de vue des deux côtés. Heureusement, j'ai quelques jours pour me détromper en visitant *Lecce* et chasser cette tentation. Sans quoi, il y aura sujet de litige entre Mu, cette Sicilienne d'adoption intransigeante, et moi. En attendant, je signale que notre autocar offre des sièges propres et neufs, qui basculent pour ajouter au confort et des ceintures de sécurité. Bin voyons donc, on est bien dans le pays des Sybarites.

En tout cas III, arrivés à *Tarento*, mon *telefonino* m'annonce qu'il y a des orages à *Brindisi*, notre prochaine destination. Mais d'orage, nous ne voyons rien, si ce n'est ses conséquences. En tout cas, on nous annonce que le train qui devait partir à 15h25, est en retard de 20 minutes, puis de 30 minutes. C'est un *guaiò sulla linea*. L'ennui est même si important qu'on annule tout simplement le voyage et qu'on nous invite à changer de *binario* pour partir sur le prochain train. Ce qui donne, selon mon calcul pythagoricien, un retard complet de presque 90 minutes. *Siamo in Italia, certo*. Mais le désordre était annoncé avec une efficacité remarquable sur écran et sur hautparleur : *non siamo più in Sicilia*.

Et nous voilà à *Brindisi*, et nous trouvons le prochain train pour *Lecce*, et comme nous devons attendre une demi-heure à *Lecce* et que nous n'aurons pas à attendre, notre retard final sera de moins d'une heure. Nous écrivons à nos hôtes pour qu'ils soient avertis de la situation. C'est le désordre clair et ordonné, vous dis-je. À l'autre bout, *tutt'è a posto*. Mais moi, je me mets à rêvasser à qui critiquerait ce pays de petites gens, sans discipline, minés par la mollesse, (bande de sybarites, tiens !) qui rabotent à tout moment et mal selon une tactique de survie apprise sur le tas. Mais votre monde, monsieur ou madame le/la critique, votre monde d'ordre et de raideur et de jugements cassants et méprisants, est-il meilleur pour autant ? En somme, j'aime encore et toujours *Cécile*, mais je trouve *Paule* bien jolie.

En tout cas, nous arrivons à *Lecce* sans problème. Mais tout à coup en entrant en gare, je me

souviens de la chanson de Jovanotti, ce *cantautore* enchanteur. *Sono un temporale in arrivo.*

<https://www.youtube.com/watch?v=gbTici6MiZY>

La vidéo est d'une amateur (faut-il dit d'« une amateur »), mais je trouve qu'elle ajoute à la chanson si belle. Les paroles se trouvent ici.

<https://www.paroles-musique.com/paroles-Jovanotti-Temporale-lyrics,p01157625>

Et puis, nous arrivons sans problème à notre petit appartement près *di Via dell' università*. C'est bien, c'est propre, la douche est un peu petite, mais bon, il y a tout plein d'eau chaude, et dehors il y a une jolie terrasse assez bien aménagée. Nous offrons notre petit laïus introductif : Canada (intérêt), 7 enfants (surprise), 17 petits-enfants (étonnement presque horrifié). Mais nous ajoutons : « *Siamo qui perchè loro sono là... e fa troppo freddo : nevicava ancora l'altrieri.* » Tout le monde rit. Nous rentrons dans ce qui est déjà chez nous. Nous prenons des douches. Nous visitons un restau à ciel ouvert qui offre des plats un peu turcs en face d'un autre restau à ciel ouvert qui offre des plats un peu grecs, mais pas mal plus chers. Nous voyons Ronaldo compter pour le Portugal (Gooooooooooooaaaaalllll !). Nous rentrons, Muriel bosse un peu, nous dormons, je me lève et je me mets à écrire, comme vous le voyez bien.

Aujourd'hui, et pendant deux jours, *Lecce* a le devoir de nous séduire. Ce ne sera pas difficile : nous

avons la séduction facile... Mais cela vous le saviez déjà.

Livraison soixante-quinzième : à la défense des secteurs de cercle (7 juin).

On a besoin du secours de la divination, disait-il, si l'on veut bien gouverner les maisons et les cités. Pour les métiers de charpentier, de forgeron, de laboureur, l'art de commander aux hommes et la théorie des arts de cette nature le talent du calculateur, de l'économiste, du stratège d'armée et toutes les connaissances de ce genre, l'intelligence humaine, selon lui, suffisait à les saisir ; mais ce qu'elles ont de plus important, les dieux, disait-il, se le sont réservé et les hommes n'y voient que ténèbres ; car celui qui a bien planté un verger ne sait pas qui le récoltera, ni celui qui s'est bâti une admirable maison ne sait qui l'habitera ; un habile stratège ignore s'il a intérêt à commander, un homme politique, s'il a intérêt à gouverner la cité ; l'homme qui épouse une admirable femme pour être heureux ne sait pas si elle ne sera pas pour lui une cause de chagrins, ni celui qui s'allie aux puissants s'il ne sera pas à cause d'eux chassé de la cité.

Xénophon, *Souvenirs* I.1.7.

Cet automne, je vais donner un cours sur Xénophon. Je suis en train de relire quelques-uns de ces textes, ceux qui portent sur Socrate, son maître. Et je mets de côté quelques citations qui me semblent importantes et que je voudrais mettre devant les yeux de mes vieux de l'UTAQ. Je vous en offre la primeur. Ne me remerciez pas tous en même temps.

Du coup, j'ai encore un mot ou deux, ou trois, ou quatre, à dire sur le cercle, celui du savoir, mais cette fois à partir d'Héraclite et non Pythagore, Xénophon ou La Boétie, voire de Kant. L'expérience de monter une côte, disons, et d'avoir vu des gens qui la descendaient en même temps, est l'occasion de se rendre compte que

cette chose qui paraît si différente aux uns et aux autres est pourtant la même ; c'est ce qui peut arriver, c'est ce qui devrait arriver dans un cercle, c'est le but d'un cercle de gens qui veulent comprendre ensemble. Il y a donc, sur les côtes et dans les cercles, des moments, importants, où on se rend compte que sa conscience des choses a accès à la chose elle-même ; c'est au moment où on passe de cette impression-ci à celle-là et, enfin, à ce qui existe par-delà les deux impressions. C'est quelque chose de crucial : on se rend compte de ce qui suit.

Alors qu'on part toujours de son impression qui est la fonction de son âge, de son sexe et de sa position sociale (« Quand on est de Hauteville, on n'est pas de Basse-Ville » chantait Sylvain Lelièvre), on n'est pas voué à rester le prisonnier de son âge, de son sexe et de sa position sociale, et on peut partager le monde avec d'autres. Et c'est la conversation, la vraie, qui le rend partageable, qui fait partager ce qui est partageable autrement que comme un gâteau, où chacun a sa part, mais chaque part n'est que la sienne ; dans ces moments cruciaux, on partage ce qui est partageable, mais partageable en tant qu'entier. (Je sais, ça paraît compliqué, et c'est compliqué peut-être, mais je ne trouve pas d'autres mots.)

Ce moment est aussi celui où on se rend compte que ces impressions bien personnelles peuvent et doivent devenir aussi solides que possible et que les différences inévitables entre cette impression-ci et cette autre de la même chose pourrait et devraient être organisées : celle-ci est venue avec celle-là, ou avant elle ou après elle ; cette autre est plus fondamentale qu'une autre encore, qui serait superficielle,

accidentelle, qui serait la conséquence de la première ; cette avant-dernière, enfin, naît de tel accident, de telle habitude, alors qu'une autre, une dernière, en est plus libre, plus haute, disons. C'est la découverte de la conscience rationnelle, mettons. Et encore une fois, c'est la conversation, la tentative de mettre son expérience en mots qui rend tout cela concret. C'est ça : il y a une concrétion qui n'est possible que par les mots, et l'abstraction des mots est au service de la concrétion de l'expérience, de son épaissement même, de son enracinement.

Tout cela appartient à chacun de ceux qui se trouvent sur les arcs du cercle. Et donc, il y a un de ceux-ci dont la fonction se dédouble, c'est mon Socrate imaginaire, en ce sens qu'il doit de temps en temps rappeler aux autres qu'ils peuvent partager et organiser ce qu'ils voient, leurs expériences, ou du moins tenter de le faire. Il ne pourra jamais vérifier si ce partage et cette organisation ont eu lieu, et il distribue pas les notes ni ne peut évaluer ce qui s'est fait pour les mettre dans une liste hiérarchisée, mais il montre ce qu'il fait et il devine ce qui se fait.

Hier, en racontant ma solution, je m'imaginai qu'on me faisait quelques objections que je laissais sans voix pour le moment. Je reviens là-dessus avant d'en finir pour de bon. « C'est bien beau, cette opposition entre l'enseignement par secteur de cercle et l'enseignement par cercle. Mais c'est une utopie pour ainsi dire vieille comme le monde, et depuis quelque temps maintenant les *pedagogues* prétendent faire faire ce que tu veux dans les petites écoles, et les cégeps, et ça ne marche pas. On appelle cela l'enseignement par projets, ou l'enseignement sans

maître, ou la pédagogie active. C'est du Rousseau dans l'*Émile* et du Montaigne dans les *Essais* I.25 " Du pédantisme " et I.26 " De l'institution des enfants ". »

Je crois avoir vu et compris cette objection ; je suis même d'accord avec elle... pour certains enseignements. Mais ce que je propose est quelque chose qui vient après l'enseignement par secteurs, ou en supplément tardif : je veux bien qu'on puisse enseigner d'une autre façon et même qu'il faille le faire. Mais je prétends qu'il y a une autre façon d'apprendre, une façon d'apprendre ensemble, que cette façon d'apprendre pouvait se faire, s'est déjà fait dans les universités entre autres, mais que les universités l'ont abandonnée : on y enseigne des savoirs de plus en plus techniques et précis dans certaines facultés, surtout celles qui propagent la science, et même dans ce qu'on appelle les sciences humaines ; mais on ne prend pas la peine, on ne prend plus la peine de faire ce que je propose, et ce qu'on faisait pourtant il n'y a pas si longtemps.

D'ailleurs, un des paradoxes de l'enseignement scientifique est qu'il est fondé, sur le plan imaginaire du moins, sur la personne de Galilée, lui qui a affronté les opinions de son temps en pensant par lui-même. Mais, et c'en est presque comique, la transmission du savoir scientifique se fait d'une tout autre façon que celle de Galilée : la science se transmet par un partage fidéiste du savoir. Aucun scientifique (homme ou femme, nous partageons ceci par-delà notre *orientation* sexuelle) ne peut savoir pour de vrai grand-chose : quand il parle, il répète comme un perroquet un peu plus compétent que les autres en matière scientifique, tout comme le moins scientifique de ses concitoyens,

les perroquets presque aphones quand il s'agit de physique ou de chimie ou de mathématiques. Car le scientifique est engagé dans la grande conquête, celle de la nature, celle que Descartes et Bacon ont mise en marche, et mise sur le marché, et du coup, il ne pense plus librement ou par lui-même, et quand il regarde de haut les autres qui ne savent pas de manière scientifique, il se ment : il ne sait pas un millionième de ce qu'il prétend savoir en tant que scientifique ; en cela, il est semblable à ses concitoyens non-scientifiques. C'est un mal pour un bien, ou c'est un mal nécessaire. Mais cela peut lui donner l'impression que la réflexion en cercle, que la réflexion sur les questions humaines, que les autres méthodes d'apprendre ne sont pas valides. Cela le dispose aussi, et là c'est un grand mal pour lui aussi, a imaginé que la *politicisation* de la science, que le statut de scientifique lui confère la tâche de devenir un moraliste et un politicien et, tôt ou tard, un policier ou un garde-chiourme.

L'expérience de l'apprentissage par le cercle est tout autre chose. Elle est l'expérience d'une autre voie, qui n'est pas une voix, dont la fonction est faire taire la voix de l'autorité, du moins dans le cercle. Elle est l'expérience qu'on peut saisir par soi et pour soi et que cela est important pour les individus, et même pour la société : sans cette expérience, les hommes se prennent avec trop de facilité pour des dieux, ou pour les porte-parole de Dieu, ou tout au contraire ils croient qu'il n'y a que le mode de la croyance qui soit respectable, ou pieuse. Il y a toujours eu des religions, et il est possible qu'il y en ait une qui soit plus vraie (j'ai mon idée là-dessus) ; il y a toujours eu des religions, et il est même possible que la religion contemporaine, qui dit qu'on

doit se défaire de toutes les religions, soit la bonne (j'ai mon idée là-dessus). Nous humains avons besoin de réponses sur la vie et la mort, des réponses claires, voire dures ; et la foi religieuse, voire la foi religieuse impie, qu'elle soit scientifique ou hétérodoxe ou d'une autre religion, sera toujours avec nous pour nous offrir, voire imposer, des réponses. Mais il est bon pour les humains qu'on entretienne l'expérience de la pensée avant et pendant les actes de foi, quels qu'ils soient. Et j'entends ici la voix d'Héraclite qui, arc sans autorité dans le cercle auquel je participe, me rappelle ce que j'ai tenté de dire.

« Aussi faut-il suivre le *logos* commun ; mais quoiqu'il soit commun à tous, la plupart vivent comme s'ils avaient une intelligence à eux.

« Ils prient de telles images; c'est comme si quelqu'un parlait avec les maisons, ne sachant pas ce que sont les dieux ni les héros.

« Ce n'est pas ce que pensent la plupart de ceux que l'on rencontre; ils apprennent, mais ne savent pas, quoiqu'ils se le figurent à part eux.

« L'un, qui seul est sage, veut et ne veut pas être appelé du nom de Zeus.

« La polymathie n'enseigne pas l'intelligence; elle eût enseigné Pythagore ; Pythagore, fils de Mnésarque, plus que tout homme s'est appliqué à l'étude, et recueillant ces écrits, il s'est fait sa sagesse, la polymathie, un méchant art.

« La foule a pour maître Hésiode ; elle prend pour le plus grand savant celui qui ne sait pas ce qu'est le jour ou la nuit ; car c'est une même chose.

« Les Éphésiens méritent que tous ceux qui ont âge d'homme meurent, que les enfants perdent leur patrie, eux qui ont chassé Hermodore, le meilleur d'entre eux, en disant: " Que parmi nous il n'y en ait pas de meilleur; s'il y en a un, qu'il aille vivre ailleurs ". »

Bon, Héraclite est cassant et méchant garçon quand il maudit son confrère Pythagore. Mais ce qu'il défend et ce dont il fait la promotion, l'art de l'enseignement en cercle plutôt que l'art de l'enseignement en secteur, vaut d'être proposé encore et toujours, et peut-être plus que jamais comme Socrate faisait face aux sophistes, ces *sagistes* de son époque. Ou encore, il faut trouver un compromis entre ces deux façons de faire. L'histoire de la philosophie et de la théologie du Moyen Âge n'est rien de moins que le récit des compromis tentés, rejetés et rétablis entre deux modes de porter la pensée. Au fond, je suis thomiste, ou augustinien, ou maïmonidien, ou boétien, ou philonien, ou clémentien, ou halévien. Je ne sais pas encore quel serait le bon adjectif. Ils disent tous de différentes façons qu'il faut trouver un moyen terme entre la foi et la raison.

Mais je reviens à nos promenades par la ville de Lecce, et je vous promets, promesse d'ivrogne sans doute, de ne plus vous déranger avec mes élucubrations pédagogiques.

Hier matin, je me suis recouché comme d'habitude après avoir écrit. Et je me suis réveillé deux heures plus tard en sursaut : je parlais anglais dans mes rêves. Pourquoi diable ? Je voudrais tant me réveiller en sursaut en train de parler italien. Mais ce

n'est pas le cas, pas encore : la vie est bien cruelle. Cruelle comme un roman de *Ferrante*, tiens. En tout cas, ni Mu ni moi n'avions beaucoup d'énergie : le long *voyagement* d'avant-hier nous avait épuisés ; et même nous n'avions pas, contrairement à nos habitudes, fait une première reconnaissance hasardeuse des lieux. C'est ce que nous avons décidé de faire le lendemain, soit hier.

Mais d'abord les choses importantes, soit la *colazione*. D'autant plus importante que nous nous sommes levés bien tard. Mais là, ce fut l'amère déception : nous sommes loin de *colazioni* d'Anna, nous sommes loin de la *colazione* simple mais goûteuse de *Reggio*, voire de *Crotone*. Ici, dans notre nouveau BnB, même le café est mauvais. Ce qui, je l'aurais affirmé avec la foi du néophyte enthousiaste, est impossible en ce pays béni. Bon, c'est comme ça.

Et voilà qu'on entend *chiachierare* dans une étrange langue sur la terrasse commune. C'est une cliente Irlandaise, qui ne parle pas italien, qui essaie de se faire entendre de la préposée qui ne parle pas anglais. Bon Samaritain comme toujours, je m'en mêle, et nous réussissons à trois à nous entendre, et ils (la dame et son tout aussi Irlandais sans italien de compagnon) sont bientôt dans leur appartement. Et Mu et moi partons trouver du café, du vrai.

Au premier coin de rue, nous entrons et nous nous faisons servir deux *doppio espresso*, et la dame qui est au comptoir remarque notre accent, et c'est parti. Ou plutôt Muriel se met à lui parler en italien. (Le voyage d'avant-hier a été long et difficile, vous l'ai-je dit ?) En tout cas, elle se fait entendre, et surtout elle comprend à peu près tout, alors que la dame, à qui il

manquait quelques dents, ce qui n'aidait rien, parlait avec un accent du Sud solide, c'est-à-dire mou.

Et nous partons pour faire une première tournée de *Lecce*. Et en entrant dans la vieille ville qui est à deux pas, nous nous trouvons dans une sorte de convoi de curieux qui accompagnent des mariés : ceux-ci avancent par les rues tortueuses en se faisant photographier par trois hurluberlus professionnels qui leur font entendre des encouragements « *Sei bella. Che principessa!* » Muriel a pris des photos évidemment, mais elle grognait : la longue traîne de la mariée se salissait. Je lui ai promis que ça ne lui arriverait jamais. (Je ne sais pas si elle a compris ce que je lui disais ; mais elle riait de bon cœur de ses nombreuses allusions aux vêtements de marié et de mariée.)

Et mine de rien, en suivant nous deux tourtereaux, nous nous sommes trouvés dans le milieu de la ville. Je me suis rendu compte soudain comment doivent se sentir les Américains si nombreux qui arrivent dans la vieille ville de Québec. Il y a un côté magique et presque opératique à cette ville : on se dit que personne ne doit vivre ici, et d'ailleurs on rencontre surtout des hordes de touristes comme soi qui prennent des photos ou qui se font prendre en photos. En tout cas, on comprend tout de suite pourquoi on appelle *Lecce* l'Athènes de l'Italie, ou la Rome du Sud, ou que sais-je encore. En attendant les photos de Mu, voici un peu d'info. Et si vous vous dites que les photos ne peuvent pas être vraies, qu'il ne peut pas y avoir autant de folies architecturales, eh bien, vous vous trompez.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Lecce>

Sans le vouloir, mais en suivant notre nez après avoir suivi les mariés, nous nous sommes trouvés *Piazza del Duomo*, et nous avons trouvé l'endroit où on vend des billets pour la tournée réglementaire dans les églises principales. Nous la ferons demain, avons-nous décidé. Mais pour cette fois, nous nous sommes arrêtés, ici ou là, quand nous trouvions une église secondaire qui est ouverte. D'après ce que j'ai vu dans les lieux ordinaires, je devine que les lieux obligatoires seront spectaculaires au point d'être ridicules. En tout cas, *Noto*, dont la réputation est grande, me paraît être rien à côté de *Lecce*.

Nous nous trouvons à la longue de l'autre côté du centre historique dans un merveilleux parc assez ombragé qui offre une fontaine qui rafraîchit l'air chaud et protège du soleil lourd. Sur le banc à côté de nouveau, un couple, de vieux babas, probablement des hippies américains qui étaient là à Woodstock, il y a 50 ans, se sont assis. Et Mu, la coquine, faisait semblait de prendre en photo la fontaine, mais les visait eux. Je m'amusais de la voir aller, et je me disais que nous devions avoir l'air d'eux, mes hippies américains, pour certains autres : on est toujours les babacools de quelqu'un d'autre. Ce sera la leçon morale de cette livraison.

Puis, nous sommes rentrés par des rues presque vides : même les touristes se faisaient rares ou se cachaient dans un des restos ouverts pour eux et offrant de la nourriture authentique pour gens qui n'en sauraient mais (nouvelle expression calquée sur l'ancienne que je viens d'inventer). Ce que nous avons

fait à notre manière, dans un boui-boui perdu dans l'ombre d'une rue secondaire. Voici la page Fesse-bouc.

<https://www.facebook.com/ilpizzic8>

Puis, nous sommes rentrés, nous avons dormi, j'ai lu sur la terrasse écrasée par le soleil, mais sous une sorte de grand parasol avec chaises. Mu s'est levée : je suis allé chercher de l'eau et de la bière ; nous avons jaté paresseusement avant de nous rendre assez tard dans un restau grec que j'ai décrété notre expérience incongrue de la journée. C'était bon, mais un restau grec en Grèce sera sans doute plus authentique et meilleur.

Puis un petit tour par le *via dell' Università* pour trouver la *porta di Napoli* et un retour paresseux par les rues enfin tièdes. *And so, dear reader, to bed.* Mais après un douche, ce que Samuel Pepys ne mentionne jamais. Demain, nous faisons un vrai tour de la ville : il faut non seulement *essere in gamba*, ce que le bon Dieu nous accorde encore, mais *di buona gamba*, qui demande du sommeil.

Livraison soixante-seizième : quelques mots, vraiment quelques mots (8 juin).

Peut-être plusieurs de nos prétendus philosophes diront-ils que jamais l'homme juste ne saurait devenir injuste ni l'homme modeste insolent et que, pour tout ce qui s'enseigne, une fois qu'on l'a appris, on ne peut plus l'ignorer. Mais moi, je ne suis pas de leur avis sur ce point ; car je vois que, si l'on n'exerce pas son corps, on ne peut remplir les fonctions du corps, et de même, si l'on n'exerce pas son âme, on ne peut remplir les fonctions de l'âme ; car on ne peut pas faire ce qu'on doit faire ni s'abstenir de ce qu'on doit éviter. C'est pour cela que les pères, quelle que soit la sagesse de leur fils, ne laissent pas de les tenir éloignés des méchants, car ils pensent que la société des gens est un entraînement à la vertu et que celle des méchants en est la ruine. C'est ce qu'atteste le poète qui dit : « Des hommes de bien tu apprendras de bonnes choses ; mais, si tu te mêles aux méchants, tu perdras jusqu'à ta propre raison. » Et un autre : « Le sage est tantôt mauvais, tantôt bon. » À ces témoignages j'ajoute le mien ; car je vois que, faute de les repasser, on oublie les vers, bien qu'ils soient écrits en mesure, et qu'on oublie de même, faute d'y penser, les enseignements du maître, et, quand on a oublié les bons conseils, on oublie aussi les impressions qui portaient l'âme à désirer la mesure, et, ces impressions une fois oubliées, il n'est pas étonnant qu'on oublie la mesure elle-même. Xénophon, *Souvenirs* I.2.19-21.

https://www.lapresse.ca/international/europe/201906/06/01-5229008-jour-j-macron-et-trump-celebrent-le-debarquement-a-lunisson.php?utm_categorieinterne=traffiddrivers&utm_contenuinterne=cyberpresse_B13b_europe_287_section_POS1

Je serai plus bref aujourd'hui, enfin, j'en ai l'intention : je trouve que je parle trop depuis un bon bout... (Enfin... la conscience vient tard aux bavards ; mais elle arrive à la longue. Et elle se perd vite.) Cependant, avant de parler de mes petits riens et des mots idoines,

je tiens à signaler de grands mots et des actes idoines. Des mots que la *Presse* a presque cachés, *because* c'est la *Presse*... Les mots sont ceux du président américain Trump à Omaha Beach. Tous les Américains connaissent les mots du président Lincoln à Gettysberg. J'ose affirmer qu'il y a eu un nouvel *Gettysberg Address*, et la *Presse* a préféré rendre compte des mots ordinaires de monsieur Trudeau et des problèmes existentiels de Madonna, et du fait que les Blues sont à une victoire de la coupe Stanley. *Peccato*.

Si vous voulez vous mettre au diapason de l'histoire, vous pourriez chercher le texte de Trump, ou à écouter ce qu'il dit... Il y avait même une traduction en direct sur YouTube hier, mais qui est disparu ce matin, on ne sait trop pourquoi. (Satan Internet, je ne sais pas comment tu fonctionnes. Mais je profiterai de toi autant que je le pourrai.) Je le répète, ne le cherchez pas dans la *Presse* de Montréal : il est introuvable. Il y a le *fake news*, dit-on, et il y a le *no news*, semble-t-il. Ne parle-t-on pas d'un double phénomène semblable dans le roman *1984* de George Orwell ? Enfin... Je reviens sous peu à la banalité de mon existence pour mieux oublier les héros, les nouveaux soldats de Marathon, de Thermopyles et de Salamine (déjà bien vieux), et mieux oublier les mots qui les ont célébrés comme jamais auparavant. Nous sommes sourds à la grande rhétorique. Avec les conséquences qui s'en suivent.

En revanche, pour ceux qui sont intéressés par les contrastes politiques, il y a la possibilité de comparer (grâce à Satan Internet) les prestations si différentes de monsieur Trudeau et de monsieur Trump : d'un côté, le Canada, ONG à base nationale,

mais inavouée et inavouable, qui lutte pour les droits LGBTQI, de l'autre, une nation alliée à d'autres nations (anglaise, polonaise, australienne, française et même canadienne) qui travaille en concertation pour la liberté et l'indépendance politiques. (Même les cravates des chefs de ce deux nations sont différentes. Mais je n'ai pas pu voir leurs chaussettes.) Par contre, pour comparer, il faut d'abord regarder et écouter les deux discours tour à tour, et réfléchir *sine ira et studio*. Et qui a pu le faire au moyen de nos médias ?

https://fr.wikipedia.org/wiki/Lesbiennes,_gays,_bisexuels_et_transgenres

<https://www.youtube.com/watch?v=eWFM9A6avuk>

Pour ce qui est des deux petits personnages qui forment notre nous, nous nous sommes levés tard : *Lecce* semble nous rendre léthargique. La *colazione* n'était pas meilleure, mais le *doppio espresso* au coin était excellent encore une fois. Et nous nous promenons en cherchant une banque où Mu pourrait faire un retrait peut-être le dernier de notre voyage ¹⁰⁷. Peu à peu, nous nous serpentons par les rues de *Lecce* pour arriver à la grande place du *Duomo* où on achète les billets pour le *giro turistico* qui couvre le grand séminaire et cinq églises : on y représente ainsi le style architectural (*il barocco leccese*) qui est la marque de commerce de la ville. Pour ceux qui ne croiraient pas qu'une chose semblable existe, il y a ceci.

107. Pas du tout : il a fallu retirer de l'argent plusieurs fois en Grèce pour faire face à toutes les dépenses.

https://it.wikipedia.org/wiki/Barocco_leccese

Mais je tiens pour ma part à l'expression « marque de commerce ». Muriel est d'accord avec moi : il y a quelque chose de carton pâte dans les *chiese e palazzi leccesi*. C'est difficile à prouver sans doute, mais l'impression est forte pour nous deux. Et Muriel en profite pour prétendre que mon cœur doit rester fidèle à *Cécile*, si mes yeux peuvent se régaler avec *Paule*, mais pas plus. Sans trop résister, je lui donne raison. *De gustibus et coloribus non est disputandum*. Ce qui est évidemment faux, parce qu'on passe son temps à se disputer sur ce genre de question, ne serait-ce que pour éviter les sujets sérieux, qu'ils soient philosophiques ou politiques. (Voir ci-dessus.)

En tout cas, nous visitons d'abord le Séminaire de *Lecce* avec sa cour centrale et surtout son étage qui offre un musée diocésain. Puis, c'est la visite du *Duomo*, dont la crypte est tout à fait magnifique, mais qui l'est sans doute parce qu'elle est toute simple, malgré tout. (Et Muriel de prétendre que cela lui rappelle la *Mezquita-catedral de Córdoba*. Elle vous offrira des photos de la crypte, et je vous offre des photos de l'ancienne mosquée devenue cathédrale ¹⁰⁸ : faites-vous une idée. *De gustibus et coloribus*, sans doute, mais il faut quand même avoir des faits avant de parler, et même avant de se taire. Dans cette explosion de baroque des 16^e et 17^e siècles, peut-être par esprit

108. Je n'ai pas fait ce que j'annonce ici. Pour les photos de Muriel, on ira où il faut. Pour les photos de la *Mezquita*, on ira sur le site idoïne, entre autres.

<https://mezquita-catedraldecordoba.es>

de contradiction, ce que j'ai trouvé de plus beau et de plus touchant, était les deux grandes portes toutes nouvelles dont j'ai pris une photo : j'y aime l'allusion à la lumière (*Cristo luce del mondo*), à l'*alpha* et l'*omega* et le soleil rouge et la lune bleue qu'on y représente.



Un peu auparavant, j'allais l'oublier, nous nous étions trouvés devant *la chiesa di san Giovanni*, arrêt obligatoire pour tout Québécois. Et donc nous y sommes entrés. Elle est gérée par les Dominicains et est consacrée aux saints de la grande famille de saint Dominique : je cherchais des yeux quelque chose qui soit lié à Thomas d'Aquin pour faire un égo-portrait de fana. Et c'est là que je me suis fait avoir. Un monsieur tout à fait normal, croyais-je, s'est approché ; il avait au cou une de ces petites cartes dans un morceau de

plastique qu'on vous donne dans les congrès universitaires pour que les gens qui ne se connaissent pas puissent la reluquer et savoir si celui qui leur parle est important ou non. Celui-ci m'a demandé si je parlais italien. J'ai eu l'orgueil de dire oui, et j'ai été puni tout de suite.

Il était une sorte de guide devenu fou, qui parlait à grande vitesse et presque sans respirer. Je le soupçonne de souffrir de quelque manie obsessionnelle. Après quelques secondes, Muriel s'est éloignée pour prendre une photo, et, paniqué, il m'a demandé, voire ordonné, de faire revenir *la signora*. Il avait commencé son enregistrement maniaque, et il ne fallait pas qu'un détail change sans quoi, me semblait-il, il craignait que tout son monde s'écroule et qu'il ait à rembobiner le ruban et recommencer, comme un de ces esclaves de la monomanie. Le pire, c'est qu'il était très connaissant et que son laïus était rempli de détails fascinants ; mais on ne pouvait pas poser de questions, ni même lui dire « *Si, si* » pour signifier qu'on suivait : il fallait écouter, un point, c'est tout : monsieur était un professeur d'université, du moins dans sa tête et selon la petite carte qu'il portait au cou. Et j'ai écouté de mon mieux, comme le bon élève que je suis, pendant que Muriel s'échappait et que les yeux inquiets du monsieur la suivaient, mais sans *perdre* quoi que ce soit de son débit et ni échapper quoi que ce soit du flot d'informations qui sortaient de lui. À la fin, soit quand il a eu fini et qu'il a eu demandé avec une discrétion remarquable si nous voulions le récompenser, je lui ai donné un euro, et je me suis échappé de là et de lui au plus vite : je n'ai pas pu faire une photo à côté d'une magnifique statue de Thomas, ni à côté d'une peinture

qui montrait le célèbre moment où cet homme tout à fait raisonnable a pu parler en direct avec le Christ qui lui serait apparu. *Peccato*.

Le discours de mon fou traitait de tout : de la structure octogonale de la coupole, qui était reflétée dans les quatre chapelles qui se trouvent au centre de l'église ; des quatre noms que porte la *chiesa* en raison de quatre faits différents (j'aimais bien le détail décoratif sous la coupole, soit une mosaïque d'un chien parce que les Dominicains sont les *domini canes*, soit les chiens de Dieu) ; des deux rues qui se croisent tout près de l'église, lesquelles remontent dans le temps, avant d'avancer dans l'espace, à la vieille ville romain (*castrum*) et au *decumanus maximus* et au *cardo* ; de ce que cela menait autrefois aux quatre portes de la ville qui se trouvaient, comme de raison, au quatre points cardinaux ; d'une des portes, laquelle était surmontée de quatre statues qui représentaient différents fondateurs successifs de la ville, laquelle avait porté quatre noms (*Sybar*, *Lupiæ*, *Licita* et enfin *Lecce*) ; quand il en est venu à dire que le sous-sol de l'église avait été creusé pour livrer du marbre *leccese* dont il y avait quatre sortes qui avaient chacune ses caractéristiques introuvables ailleurs, je me suis dit : « Okay, voilà un gars qui est encore plus maniaque que moi, et qui *trippe* sur le nombre quatre. » Et puis il a cessé, je ne sais trop pourquoi, et nous sommes sortis pour entrer dans le *giro* susdit.

Et touristes en mode giratoire libre munis de billets ouvre-porte, nous tournons dans la ville de *Lecce*. Une église et une autre, et toujours la même déception : on dirait les *Luccesi* eux-mêmes trouvent cela surfait ; en tout cas, leurs églises sont mal

éclairées et mal restaurées, et il n'y a aucune information pour aider les gens à s'y retrouver. Et enfin, nous voilà devant la *chiesa di San Matteo*. Et... j'ai perdu un des billets... Pauvre Muriel... Elle devait se dire : « Pas encore. » Mais, de toute façon, nous ne pouvions pas entrer parce qu'il y avait un mariage. Cela m'a donné le temps de rebrousser chemin et, miracle (j'appelle cela le miracle de *Lecce*), une dame m'a offert mon billet en me voyant chercher par terre devant l'entrée de l'église précédente. Un bref merci chaleureux à la dame, et silencieux à *san Matteo*, et nous retournons à son église.

Le préposé à l'entrée du monument nous avait dit que le mariage serait bientôt terminé et nous a suggéré de revenir en dix minutes pour entrer sans déranger la cérémonie. Mais c'était un Italien : il n'a pas dit la vérité, mais ce qu'il devinait que nous voulions entendre. Nous sommes revenus au moment suggéré, et rien n'était fini. Puis, après la cérémonie comme telle quand les mariés et leurs familles et amis sont sortis enfin, il y a eu les photos sur le parvis et les pétales de fleurs (par ici on ne jette pas du riz comme on le fait chez nous) et les bisous. C'était sympathique. Et vous aurez des photos de Mu.

Donc nous avons eu droit à trois mariages, une session de photos de mariage et deux funérailles durant notre séjour. C'est pas mal : nous voulions vivre avec les gens... Voilà c'est fait... Certes, nous n'avons pas pu assister à un baptême. *Peccato : lo faremo forse l'anno prossimo a Avola. Forse* : je dis *peut-être* parce que je suis superstitieux, et je ne veux pas tenter le sort : nous verrons bien en temps et lieux ce que l'an prochain nous offrira. Je suis prêt à prier la

Providence, mettons par l'intercession de *san Giuseppe* ou de *san Matteo*. En tout cas, la plus belle des églises de ce *giro* est sans doute l'avant-dernière, soit *san Matteo* : c'est comme si l'exubérance du *barroco leccese* est soumis à un certain contrôle.

En sortant de ladite église, je me suis rendu compte que ce que depuis les deux derniers jours, je prenais pour des tags illégaux un peu longs était plutôt des poésies commandées et organisées sur les rideaux métalliques qui protègent les commerces quand ils sont fermés. Détail insignifiant ? Sans aucun doute, mais nous n'en sommes pas ici à une insignifiance près, vous en conviendrez.

Après *la chiesa de Sante Croce*, la dernière, la plus grande et la moins belle, nous étions vannés, et nous avions faim. Nous sommes retournés sur nos pas pour retrouver les ruines du cirque romain que les *Leccesi* ont sagement laissé à ciel ouvert pour impressionner les touristes comme nous. Mais juste à côté, il y avait un Macdo. C'est là que nous avons pratiqué la devise du pain et des jeux : le pain, c'était deux trios, on appelle cela des *menus largi* par ici, deux trios de *cheeseburgers*, et même des *doppio cheese*. Le rôle des jeux était rempli par les drames multiples et divers qui se vivaient parce que le restau était plein d'ados sortis de l'école et affamés comme nous : des ados mâles et femelles en mode nutrition et séduction, c'est toujours intéressant. Pour les gastronomes parmi vous, je tiens à vous sécuriser : la qualité Macdo est proprement mondiale, le goût est le même partout et l'empire américain se porte bien : Fesse-bouc succède à Macdo avec son allié Coca, mais la chute de l'empire américain annoncé par Arcand est encore loin.

Puis revenus par les rues jolies de *Lecce*, sous le soleil qui écrase ses habitants jour après jour, nous voilà de retour chez nous, épuisés et étouffés par la chaleur. Nous dormons, ou tentons de dormir. Nous prenons des douches, nous buvons de l'eau, et nous nous inquiétons de notre voyage de demain : il s'agit de se rendre à *Brindisi*, qui n'est pas loin, de *bretter* dans la ville pendant quelques heures, espérons-le à l'ombre dans un parc, et vers les 19h d'embarquer dans le *traghetto* qui nous mènera à Patras en Grèce. (*Marcella*, sainte *Marcella di Sicli Viaggi*, priez pour nous.) (Pour ceux qui s'interrogent, *bretter* est une expression de ma mère, comme dans « Gérard, cesse de *bretter*, et fais quelque chose d'utile de ton grand corps. » Maman ne sera pas fière de son fils demain. Mais les mères, c'est bien connu, pardonnent.)

Mais avant de partir *bretter* à *Brindisi*, avant de tenter de dormir, nous nous sommes promenés une dernière fois par *la porta Napoli di Lecce*, nous avons trouvé une sorte de taverne italienne qui joue de la musique américaine et offre un service digne d'un Macdo branché : « *Due insalotoni per favore, al tonno per me, al pollo per la signora ; grazie.* » Ouf ! Enfin un peu de salade et de tomates et de l'oignon. Voilà un des désavantages de ne pas avoir sa propre cuisine : on mange trop gras, trop lourd et trop restau-food. Mais bon, nous verrons sous peu ce que la Grèce peut offrir.

Livraison soixante-dix-septième: Brindisi, c'est comment ? (9 juin).

César, voyant un jour, à Rome, de riches étrangers qui portaient entre leurs bras de petits chiens et de petits singes auxquels ils prodiguaient les caresses, leur demanda si chez eux les femmes ne font point d'enfants. Cette question, digne d'un homme d'État, était la censure de ceux qui épuisent pour des animaux l'affection et la tendresse que la nature a mises en nous, et qu'on ne doit exercer qu'envers les hommes. N'en peut-on pas dire autant du désir d'apprendre et de connaître que notre âme a aussi reçu de la nature ? et n'a-t-on pas droit de blâmer ceux qui, abusant de ce désir inné, au lieu de le diriger vers des études honnêtes et utiles, ne l'appliquent qu'à voir et à entendre des choses qui ne méritent aucune attention ? Frappés par tous les objets qui les environnent, nos sens extérieurs sont forcés d'en recevoir les impressions, bonnes ou mauvaises. Mais l'homme peut faire de son entendement l'usage qu'il veut : il est libre de le tourner, de le porter sans cesse vers ce qu'il juge lui être convenable. Il doit donc toujours rechercher ce qu'il y a de meilleur, moins encore pour le contempler que pour trouver dans cette contemplation l'aliment de son esprit. La couleur qui convient le plus à l'oeil est celle qui, par son agrément et sa vivacité, récrée la vue et ne la fatigue point. De même il faut fixer son intelligence sur les objets de méditation qui, par l'attrait du plaisir, dirigent l'âme vers le bien qui lui est propre. Ces objets se présentent, dans les actions vertueuses, dont le simple récit produit en nous une vive émulation, un désir ardent de les imiter ; effets que nous ne ressentons point pour d'autres objets qui méritent d'ailleurs notre admiration.

Plutarque, *Vie de Périclès*.

Je me suis demandé hier et avant-hier si je finirais ce périple en mots dits avant de le finir en pas faits. En tout cas, le régime devra changer. J'y ai pensé entre autres parce que je serais dans le bateau et que je serais bientôt en Grèce et que mes responsabilités augmenteraient et donc que mon énergie baisserait et que mes occasions diminueraient (et voilà ce qu'on appelle un nexus, je crois ; c'est un mot sophistiqué pour dire un tas d'affaires pas bien définies mais bien

réelles).

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Nexus>

Mais je me le disais aussi parce que j'arrivais au milieu du deuxième livre. Vous ne comprenez pas, je le devine. Voici. J'écris, mais je n'écris pas seul ; j'écris après bien d'autres. Mettons, comme je vous l'ai avoué dès le début que mes matins méditerranéens (et qu'est-ce qui peut mieux porter cela que ce matin en pleine mer méditerranéenne dans une cabine avec un hublot qui donne sur le ciel et les étoiles et les lumières d'îles grecques endormies qui passent sous mes yeux... mais où en étais-je dans ma phrase ?), sont des reprises des *Nuits attiques* d'Aulu Gelle. Mais pas seulement... Il y a aussi Montaigne qui sert de double. Et je me disais que mon écriture était plus que problématique parce que je suivais la structure des *Essais* de Montaigne et que le centre du deuxième livre est l'essai 19. Si vous ajoutez 57 et 19, ça donne 76, et je suis rendu là, ou à peu près, soit aux livraisons 75^e et 76^e, et maintenant la 77^e. Et bizarrement, le fait d'être rendu si loin et même tout à fait sur la pente descendante (il ne me reste qu'une trentaine de matins à faire pour arriver à 107, le nombre de chapitres dans les *Essais* ¹⁰⁹), ce fait, silencieux, inconnu de tous sauf de celui qui l'avait imaginé dès le début, ce fait donc m'a pour ainsi dire coupé les ailes. Nouvel Icare au-dessus de la Méditerranée, j'ai imaginé que je pouvais chuter... dans

109. Comme on le voit, je n'avais pas encore, pas encore tout à fait décidé de faire de mon séjour au Manitoba avec ses 8 jours le complément de ce voyage en Europe. Et plus tard j'ai changé d'idée comme on le verra.

l'indifférence généralisée, et j'ai imaginé que j'avais le droit de cesser cette tâche un peu folle, mettons pour atterrir en douceur. Et cette allusion à Icare et à sa chute me rappelle une peinture magnifique. Vous la verrez ici, et vous en lirez la description terrible, et vous comprendrez quel que chose de mon sentiment.

https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Chute_d%27Icare

Et j'en profite pour vous parler de la liberté de conscience dont Montaigne se fait l'apôtre et le pratiquant coquin. « De la liberté de conscience » est le titre de l'essai central du deuxième livre des *Essais*. Or le titre est faux, ou encore il est à double fond. C'est un texte qui fait l'éloge de Julien l'Apostat, soit l'empereur qui a suivi Constantin, l'empereur qui était le défenseur de la civilisation gréco-romaine, l'empereur écrivain, ce n'est par rien (c'est comme un président éloquent), qui a aurait écrit un livre qui porte le titre terrible *Contre les chrétiens*, ou pis *Contre les Galiléens*, avec tout ce que cela pouvait avoir de méprisant. Quand Montaigne avait visité Rome après la première publication de son livre, il s'était fait reprocher ce chapitre précis et cet éloge précis. (Il en parle, comme je vous l'ai déjà dit dans son *Journal de voyage*, soit le premier grand blog de voyage de l'histoire de l'humanité ¹¹⁰.) Or quand il est rentré en France, il a re-publié son livre en y ajoutant quelques corrections. Mais il n'a pas touché à ce chapitre fautif.

110. Hum, il faudrait alors exclure l'*Anabase* de Xénophon et alors les écrits de César. Mais cela se défend parce que ces grands écrivains racontent des campagnes militaires et non la suite d'inanités qui constituent un voyage de touriste.

Cela est d'autant plus important qu'il n'y a qu'un ajout un peu important proposé dans nouvelle édition : elle se trouve au début du chapitre intitulé « Des prières » ; du coup, cet ajout est une sorte de préambule. Les mêmes censeurs romains officiers de l'Église dont je viens de parler lui avaient reproché ce chapitre aussi, parce qu'il mettait en question les bases théologiques et logiques mêmes de la prière ; on lui reprochait aussi l'emploi du mot *fortune* trop païen, qui devrait être remplacé par *providence*, lequel dit la vérité de la relation entre les petits riens de tous les jours qui meublent toutes nos existences et la toute-puissance du Dieu chrétien. Or Montaigne ne changea rien à ce qu'il disait dans ce chapitre, et il garda le mot *fortune* qui y apparaissait plusieurs fois. (Et dans tous les ajouts subséquents de son livre il a ajouté de nombreuses fois le mot critiqué, voire condamné par les autorités idoines.) Mais, comme je l'ai dit, dans cette nouvelle édition, il ajoute *quelques* phrases qui dit son entière soumission aux autorités ecclésiastiques, mais ausis qu'il croit que cela n'est compte pas dans son livre, parce que son livre est rempli de riens, et que ce n'est pas la peine de censurer des riens. Cela donne ceci dans le délicieux français original.

« Je propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceux qui publient des questions douteuses, à débattre aux écoles : non pour établir la vérité, mais pour la chercher. Et les soumetts au jugement de ceux à qui il touche de régler, non seulement mes actions et mes escrits, mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour execrable, s'il se trouve chose ditte par moy ignorament

ou inadvertamment contre les saintes prescriptions de l'Église catholique, apostolique et Romaine, en laquelle je meurs et en laquelle je suis nay. Et pourtant, me remettant tousjours à l'autorité de leur censure, qui peut tout sur moy, je me mesle ainsin temerairement à toute sorte de propos, comme icy. »

Quel coquin ! Et il l'est au moins une autre fois, au début de son essai le plus long, celui, interminable, qui porte le titre trompeur « Apologie de Raymond Sebond ». L'auteur éponyme est un bon thomiste, espagnol si je me souviens bien, dont Montaigne a traduit un livre qui présente les thèses essentielles de son maître. Or dans ce chapitre de plusieurs centaines de pages, Montaigne se met à en faire l'apologie, comme il le dit, mais en en minant toutes ses thèses. Pendant des dizaines et des dizaines et des dizaines de pages, il présente le contraire de ce que penserait un bon thomiste (j'en sais quelque chose, moi qui ai appris à penser avec un bon thomiste, un peu bizarre par bouts) ; il s'attaque aux bases de la métaphysique du maître, mais encore à celles de sa philosophie de la nature et de son éthique ; c'est du beau travail, mais pas bien propre, vous l'avouerez.

À la toute fin, Montaigne dit en une page environ ce qu'il penserait lui, s'il pouvait penser librement. C'est la queue qui remue le chien. Vous irez voir. Mais je vous en cite une des phrases, qui est trop comique. « Car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit subsistant ; ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, qu'il fut ou il sera. » Et voilà que mon cher Michel se montre si soumis à l'Église qu'il décide qu'une formule classique

répétée sans cesse dans les rituels catholiques est un péché.

Et Pascal savait bien de quoi il en retournait, lui qui reprochait à Montaigne, qu'il connaissait par cœur, mais avec un cœur bien différent, d'avoir été, au moins dans ses écrits, un mauvais chrétien. Et Pascal a corrigé les *Essais* en écrivant les *Pensées*. Par contre, Rousseau reprochait à Michel tout autre chose, soit de ne pas avoir été assez honnête et sincère dans la description de sa personne. Et Jean-Jacques a corrigé les *Essais* en écrivant les *Confessions*. Et Nietzsche ne reprochait rien à Montaigne quant au fond, mais trouvait qu'il n'était pas assez clair, et surtout surtout qu'il n'aurait pas dû faire l'éloge continu de Socrate. Et Friedrich a contredit le ton et le sens des *Essais* en écrivant le *Crépuscule des idoles* avec son chapitre crucial « Le problème de Socrate ».

Un dernier mot. On pourrait voir ici, dans cette décision de Montaigne, la reprise d'un commandement bien connu : « Il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Le commandement est clair, à première vue, mais son interprétation, son application et au fond son sens sont difficiles à régler. Quand le Roi Soleil l'a entendu, il a entendu : « Rendez à Louis ce qui est à Louis, et le reste appartient à Dieu. » Et cela a donné bien des négociations personnelles, institutionnelles et même dogmatiques, et Pascal et les jansénistes en ont pâti. Entre les deux, il y a eu Montaigne, avec ses simagrées. Il faut avouer que l'église a déjà eu des fils plus respectueux et respectables, que ces trois Français.

Comme vous les voyez, il y a bien des disputes qui ont

lieu dans ma tête. On se croirait sur un bateau en chemin pour Patras. Vous ne comprenez pas ? Je comprends que vous ne compreniez pas. Je vous explique et je crois que vous comprendrez. Mais il faut que je vous raconte notre journée d'hier.

Nous nous levons plus tôt que les autres jours. La *colazione* n'est pas meilleure (air connu) et surtout le café est toujours infect. Les valises sont faites, gracieuseté de Muriel. Nous sortons donc pour nous acheter le nectar qu'on vend au *caffè* à côté avec *due cornuti per favore*, fourrés de crème et de chocolat, et c'est trop sucré et c'est trop bon. Nous retournons à la chambre. Je dis deux mots à l'aimable responsable qui surveille le départ des gens. Je me fais dire deux mots par l'aimable Irlandaise qui nous souhaite bon voyage et nous reproche, avec une discrétion exemplaire, de ne pas avoir visité *Matera*, qu'elle a visitée, elle avec son Ken de mari, et d'avoir gaspillé deux mois en Sicile avec *Cécile* du fait de cette erreur, alors qu'elle a tout de suite vu l'essentiel avec ledit Ken durant leur voyage éclair, eux qui ni l'un ni l'autre ne parlent un mot d'italien. Je suis sans mots, pour une fois, et je la laisse *chiachierare* en anglais sans lui dire ce que je pense de ses idées touristiques.

En tout cas, nous nous rendons à la gare, et je constate encore une fois que, par un mécanisme psychologique assez facile à expliquer, quand on refait quelque chose, ça paraît toujours plus facile, plus court, voire plus lumineux : les choses viennent à nous, mais nous les recevons selon nos moyens, et nos émotions, et les moyens et les émotions de la première fois ne peuvent pas être ceux des fois subséquentes. Nous nous rendons en train jusqu'à Brindisi et le

chemin paraît plus court. (Voir ci-dessus.) Et nous sortons à la *stazione centrale*, qui est la seule station. Nous remontons l'inévitable *via Victor Emanuele* qui devient la non moins incontournable *via Giuseppe Garibaldi* après la nécessaire *Piazza della libertà*. C'est long, et il fait chaud, et quand nous arrivons au *punto turistico*, ce n'est pas le *punto turistico*, mais un bureau d'information de différentes compagnies de ferrys. Nous consultons une aimable *carabiniere*, qui nous suggère deux solutions. Nous entreprenons la première, qui ne mène nulle part ou qui est trop longue. Nous entreprenons la seconde, mais nous ne pouvons pas trouver la *via santa Chiara*. Muriel est épuisée, et je continue, allant d'une agence (« *Non qui, signore, ma accanto... subito accanto* ») à une autre (« *Non qui, signore, ma accanto... subito accanto* » [je veux bien, mais vous me faites passer de Caïphe en Pilate et à côté on m'a dit que c'était ici à côté]) ; je rencontre un type qui n'est pas du coin, mais qui consulte son *telefonino* et me montre que, comme le prouve l'enseigne de la rue au-dessus de nous, la *via santa Chiara* est là sous nos yeux fatigués et devenus aveugles. Je plante là Muriel, et je remonte la rue qui monte, ouf, je remarque un beau restau, je demande quand ils ouvrent et surtout jusqu'à quelle heure, je trouve la *Piazza del Duomo* pas belle du tout et je dénêche enfin le *punto turistico*. Un aimable jeune homme répond à toutes mes questions. Je suis fixé pour la suite.

Je retrouve Muriel et la rassure en montrant que tout le monde dit la même chose au fond et que *tutt'è a posto*, et nous poireautons à l'ombre en attendant 13h30, heure où nous irons manger. Nous faisons ceci, regardons cela, jasons d'une troisième affaire, et l'heure

bénie arrive. Le repas est merveilleux : c'est presque aussi bon qu'à l'*Ammare* à *Sampieri*, les serveurs sont moins prétentieux et le prix est de moitié, voire du tiers. Mes derniers *spaghetti alle vongole* en terre italienne. (C'était des *spaghettoni*, mais bon...) Et il y avait du *pane casareccio* et une *insalata mista* et du vin *della casa, vino pugliese, mu vino*, a dit le serveur se vantant de parler le dialecte du coin. (J'espère que je n'ai pas raté ce qu'il a dit.)

<https://www.laterradipuglia.it/gastronomia/i-vini-di-puglia/i-25-vini-doc-della-puglia/vino-brindisi>

https://www.tripadvisor.fr/Restaurant_Review-g187875-d2294680-Reviews-La_Locanda_del_Porto-Brindisi_Province_of_Brindisi_Puglia.html

Et nous prenons un petit *traghetto* qui rappelle les *vaporetti* de Venise, et nous nous assoyons dans deux parcs différents. Et nous prenons l'autobus AP et nous rendons notre voucher et nous recevons nos billets (*grazie, santa Marcella*) et nous attendons pendant un peu plus d'une heure pendant qu'on fait monter des gros camions sur le bateau, flanqués que nous sommes par un vieux Chinois qui crache et qui pète. (Donc, dans ce cas, du moins, la réputation des Chinois est vérifiée.) Puis tout se passe bien : nous nous mettons en file, et nous passons par la vérification d'identité, et nous montons sur le bateau, et nous prenons l'escalier mobile qui nous mène à la réception sur le 5^e pont. Et puis... nous nous trouvons en Grèce.

Ou plutôt nous nous trouvons au milieu d'une quinzaine de camionneurs grecs qui sont en colère : il semble qu'ils n'ont pas reçu les chambres qu'on leur avait promises. Et ça parle fort, et comme ce sont des Grecs et donc des Italiens au carré, ça s'ambitionne, et les paroles deviennent des cris, et les cris deviennent des coups sur le mur, et on harcèle les employés du navire, et on empêche tout de fonctionner comme il faut. Car tout est bloqué ; des familles avec des enfants, des groupes de touristes chinois ou indonésiens, et surtout deux Québécois qui se trouvent au milieu de tout cela, n'auront pas leurs clés et leur cabine tant que messieurs les camionneurs ne seront pas satisfaits. Et *Giorgos* gueule et *Aris* l'encourage et *Panagiotis* prend le bras d'un responsable de la compagnie Grimaldi. Mais là, c'est le conflit national en pleine Europe transnationale. Il se fait dire avec des regards de mafieux. *Non mi tocca, non mi tocca... mai... capito*. C'est le Parrain IV. J'ai cru que les *carabinieri* allaient arriver, j'ai cru qu'une trentaine de marins aux gros bras allaient arriver à l'aide de leur collègue, et qu'il y aurait rixe transnationale où les camionneurs grecs auraient découvert les limites de leurs fanfaronnades et que nous ne partirions que le lendemain quand on aurait nettoyé le sang répandu sur le parquet.

Au lieu, le capitaine est arrivé, a dit à tout un chacun de se calmer, et voilà, en un tournemain, j'ai la clé de notre chambre en mains. Et nous montons au sixième pont. Et la chambre est jolie, jolie comme le tshirt rose de *Paniagiotis* que j'ai vu plus tard, lavé et souriant dans le restau du bateau, sûr de son droit et d'avoir eu raison et d'avoir été raisonnable, lui... le

Grec, qui appartient avec fierté au peuple de la raison. Ça, ce dit *logos*, monsieur, parce que *logos* est un mot grec, et la raison, monsieur, elle est grecque.

Ouais, Montaigne, Pascal, Rousseau et Nietzsche peuvent aller se rhabiller : il n'y a que les Grecs et les Italiens qui sont de vrais hommes, qui ont la *andros agathia*. J'ai hâte d'arriver à Athènes, et de me terrer dans ma chambre en attendant l'arrivée du groupe qui gèle à Québec. Et voilà on gueule en grec, en italien, en anglais et en allemand pour nous dire que nous arrivons bientôt à Igoumenitsa avant de repartir pour Patras... Il est 3h30 du matin, ou 4h30... ça dépend, il y a, ou n'a pas décalage horaire, rien n'est clair : *siamo in Grecia*.

Je vous avertis, j'ai écrirai moins, si je continue d'écrire... Il y aura trop à faire... Et puis, je me sens grec déjà et donc je ferai à ma tête, moi, monsieur.

Livraison soixante-dix-huitième : la pensée de Ferrante (10 juin).

Coglievo ogni possibile occasione di andare fuori dall'Italia, all'epoca, specialmente se era possibile farlo insieme a Nino... Viaggiamo in lungo e in largo per una quindicina di giorni, scivolando di paesaggio in paesaggio come lungo pitture dai colori abbaglianti. Ogni montagna o lago o città o monumento entrava nella nostra vita di coppia solo per diventare parte del piacere di essere lì, in quel momento, e ci sembrava sempre un contributo ben rifinito alla nostra felicità.

À cette époque, je profitais de chaque occasion que je pouvais pour sortir de l'Italie, surtout si c'était possible de le faire avec Nino... nous avons voyagé en long et en large pendant une quinzaine de jours, glissant de paysage en paysage, comme si c'était une longue peinture aux couleurs éblouissantes. Chaque montagne ou lac ou cité ou monument entrait dans notre vie de couple seulement pour devenir une partie du plaisir d'être là, en ce moment, et il semblait toujours y être une contribution bien adaptée à notre bonheur. Ferrante, *L'Amica geniale*.

Je vais commencer la description de notre entrée sur la terre grecque, mais je ne le ferai que demain. Aujourd'hui, je veux m'attarder sur *Ferrante*. Je serai si occupé ces jours-ci que je ne pourrai probablement pas finir ma lecture : il me reste les dernières pages, qui portent les sous-titres « La vieillesse » et « Épilogue » ; pour ce qui est de la vieillesse, je suis en train de vivre la mienne avec Mu, et pour ce qui est de l'épilogue je devine que *Ferrante* va finir son récit comme ç'a commencé, soit avec la disparition de *Lila* et la question du récit que *Lenù* fait de leur amitié géniale. Pour ce qui est de la dernière section, je m'attends à *Ferrante* soit aussi terriblement éclairant que pour l'enfance, l'adolescence, l'âge adulte et ce qu'on appelle la maturité de ses deux héroïnes ; pour ce qui est de son épilogue, je m'attends à quelque surprises ultimes qui ouvriront le récit en le fermant : je ne m'attends pas à ce que *Lila* réapparaisse (quoique... bien que... malgré que...), mais je m'attends à ce que de toute façon, cette *pauvre Lenù* n'en ait pas fini avec sa chère *Lila*.

Mais en ce qui a trait aux deux et en ce qui a trait au récit de leur vie, je tiens à faire un certain bilan que je prépare depuis deux mois, alors que je notais un peu au hasard ce qui me semblait les points forts de ce récit. J'ajoute tout de suite qu'il est sûr que je le relirai

en rentrant, et même il est probable que je le relirai avec Mu : nous nous sommes donnés comme tâche de parfaire notre connaissance de l'italien en lisant la série de romans ligne par ligne et ensemble ; avec une année complète, nous devrions être capables de passer à travers. Je serai ainsi délivré, un peu, de ce texte qui me hante, et Muriel se sera préparé à *chiachierare* comme une Italienne à *Avola* (si Dieu nous prête vie, comme je le dis souvent).

Je commence non pas avec les héroïnes, mais avec les salauds du roman, soit les *Solara*. Ils sont la mafia, mais la mafia devenue humaine, si l'on veut. Ils sont des hommes précis qui découvrent qui ils sont à mesure que le récit avance, comme le font les héroïnes. Ils ont leurs propres problèmes (et quelques qualités), et on a presque pitié d'eux par bouts, même s'ils sont des vampires, qui sucent le sang et l'énergie de leurs voisins du *rione*. Certes, ils portent beau dès le premier roman, comme le veut le mot *mafioso*, qui voudrait dire, semble-t-il, les *flasheux*. (Mais comme tout ce qui est sicilien, le mot aurait des racines arabes ou espagnoles, ou les deux à la fois.) Et la scène des souliers à la fin du premier roman est forte et existentielle et en même temps symbolique. Les *Solara* sont du *rione*, mais ils sont les destructeurs du *rione*, les vampires, comme je l'ai dit, les sangsues, les zombies, soit des morts qui ne meurent jamais tout à fait pour mieux menacer la vie. Comme *Lenù* et *Lila*, ils veulent transcender le *rione*, mais ne le réussissent pas, pas plus que les deux femmes. Et je crois que leur succès/insuccès est aussi important que celui des héroïnes.

Du coup, je suis intéressé par le fait que *Lenù* parle à tout moment du niveau de langage ; car dans ce roman, si italien, on parle italien, ou on parle l'argot du quartier. Et certains moments de vérité (et d'autres de mensonge) ne peuvent se dire et donc se vivre que dans le langage du quartier, comme le signale l'auteur. Il y a aussi le plaisir qui vient aux lecteurs des mots grossiers et durs, des échanges brutaux où les mots sont presque aussi blessants que les coups de poing, et même les *parole*, sur le plan de l'âme, sont plus blessants que les *mazzette*. En lisant, je découvrais tout plein de mots que je ne connaissais pas à cause du genre de chose que je lis d'habitude et qui sont sans doute trop propres, et que je devais chercher sur Internet souvent, ou grâce à une appli de traduction (quelle langue inventive que l'italien).

(Un jeu semblable est nécessaire quand on lit les romans *Camilleri* et les personnages très siciliens qu'il invente pour sa série *Montalbano*... Il y a même un site Internet qui donne une liste, incomplète, des mots qu'il utilise et qui appartiennent, dit-il, à cette Sicile qu'il invente autant qu'il la conserve par l'écrit. On est à deux doigts des mises en abyme de Joyce dans *Finnegan's Wake*. À la limite, cela donne du sérieux éventuel à son jeu créatif à lui, puisqu'il y a des professeurs d'université qui se sont fait une carrière à lire et faire lire ce livre illisible, alors que les livres de *Camilleri* sont lisibles et donc n'intéresse que peu les universitaires.)

(Et comme par hasard, la dernière livraison de *Répliques* porte sur le langage et les mots. Si vous l'écoutez, vous y entendrez, encore une fois, pourquoi j'aime cette émission [les thèmes qu'on y aborde et

plusieurs des remarques qu'on y fait] et pourquoi cette même émission m'irrite [le ton est un peu beaucoup trop artificiel]. En tout cas, j'abonde tout à fait dans le sens de la dame qui signale qu'il y a des choses qui nous échappent et des dimensions de notre expérience qui se perdent parce que les mots n'existent pas pour les dire, ou parce qu'ils existent mais qu'on ne les emploie pas, ou parce qu'on est pour ainsi dire trop occupé pour s'arrêter sur les mots qu'on a et les choses qu'on a devant les yeux et les rattacher les unes aux autres et les autres aux unes.)

En tout cas, et pour en venir enfin à *Lenù*, le personnage de *Ferrante*, qui, selon la mise en abyme qui constitue le roman, écrit ce texte et devient qui elle est en lisant et en écrivant, elle veut échapper au *rione*, et pour échapper au *rione*, elle veut échapper aux contraintes de l'argot de sa naissance. Mais elle s'y enracine, dans ce *rione*, par les personnes qu'elle décrit et qui parle et qu'elle fait parler, et donc par les mots.

Parmi les mots durs qui sont dits, il y a ceux qui portent sur la sexualité (sexualité entendue dans son sens le plus ample qui dépasse la pure génitalité). Mais ces mots sont nécessaires pour faire des remarques dures et pourtant justes sur la vie sexuelle de ces gens. (Le mot *remarque* est trop abstrait : on dirait qu'il s'agit de sociologie et non d'un roman. Mais tout bon roman, et *L'Amica geniale* l'est, je crois, est une sorte de sociologie fictive.) En tout cas, *Ferrante* est bien habile à dire le plaisir sexuel, mais aussi les dangers, les frustrations, les trahisons, les contradictions de la vie sexuelle. Et je tiens à le dire : *Ferrante* me paraît habile pour dire cette vie chez les deux sexes. Il me semble que ce qu'on y raconte sur le désir masculin est juste

(brutal et raffiné à la fois), mais peu souvent révélé, et je me dis que *Ferrante* fait aussi bien pour les femmes. Mais alors d'où lui vient sa capacité de se *transexuer*? Et ce que fait *Ferrante* n'est-il pas une preuve opératoire ou performative que la frontière entre les deux sexes que certains prétendent être un mur et une enceinte trop haute et trop épaisse et même un lieu de conflit inévitable et séculaire, que cette frontière donc n'est pas du tout infranchissable et qu'il y a des migrants plus ou moins légaux qui connaissent les deux lieux. Un auteur, cet auteur (et d'abord le mot doit-il être masculin ou féminisée avec un *e*, voire au moyen d'un *trice* bien laid, ou reconnu comme épigène?), *Ferrante* donc a-t-il/elle un troisième sexe qui sait transcender la barrière indépassable que les féministes et autres prétendent abyssale? Et moi en le/la lisant, suis-je en train de me transexuer? Ou l'étais-je déjà, alors que le livre et les mots de *Ferrante* ne font que me le démontrer et non pas le causer?

Et j'en viens à ce qui me semble être un thème soutenu du livre. *Ferrante* veut montrer, et de l'intérieur, et veut faire vivre devant nous et en nous les différentes figures de l'amour : l'amour-passion sans doute, mais l'amour platonique, et l'amour ambigu, et l'amour obsession, et l'amour-amitié, et l'amour jeune devenu vieux, et l'amour physique qui meurt, et l'amour spirituel qui devient physique, et les viols, et les perversions de vieux cochons poètes qui séduisent tout et salissent les imaginations, et les couples mal assortis, et les couples pervers, et les couples endormis, et les couples qui ne sont que des transmetteurs d'ADN... Bon, j'arrête. Je trouve cela admirable, d'autant plus que sous la contrainte de la

moralité nouvelle, on ne peut plus dire qu'il y a des femmes qui mentent en amour et des hommes faibles, et des ponts et des abîmes pour ainsi dire irréductibles entre les deux sexualités, et au fond entre les deux rythmes amoureux, que, au contraire de la morale revendicatrice qui est la nôtre, cela n'est pas condamnable par quelque moralité, amoralité ou immoralité que ce soit, mais que cela est. Car même si on ne peut plus le dire, parce que c'est interdit, ou presque, par les sœurs supérieures et les cardinaux esthético-fascistes, Ferrante le fait, sans juger, et sans juger de façon convaincante, ou plutôt de façon à nous remettre devant ce que nous savons déjà tous par expérience. J'ajoute qu'il y a sur cette question de la sexualité dans toutes ses dimensions des pages magnifiques sur les conflits entre non pas les sexes comme tels, mais entre les générations d'être sexués, et surtout entre les femmes, qu'elles soient *nonne, madri o figlie*. Et parfois les trois la fois. Il y a quelque chose de décapant qui fait bon lire.

Et je pense à des phrases terribles comme: *Stavo alla scrivania inutilmente da ore, leggiucchiavo romanzi, non uscivo mai dalla stanza per paura di essere fatta prigionera da Dede. Com' ero infelice. Sentivo la voce della bambina nel corridoio, quella di Cleila, il passo claudicante di mia madre. Mi sollevavo la gonna, guardavo la pancia che cominciava a crescere spandendo per tutto l'organismo un benessere indesiderato. Ero per la seconda volta pregna (grosse) e tuttavia vuota.*

« Je me mettais à ma table d'écriture inutilement pendant des heures, je *lisouillais* [les diminutifs italiens !] des romans [et ceci écrit dans un roman], je

ne sortais jamais de ma chambre par peur d'être faite prisonnière par *Dede* [la première fille de *Lenù*]. Comme j'étais malheureuse. J'entendais la voix de l'enfant dans le corridor, celle de *Cleila* [la bonne d'enfant], le pas claudicant de ma mère. Je soulevais ma robe, je me regardais le ventre [comment traduire *pancia*, mot du *rione* ? ne faudrait-il pas traduire par *bedon* ?] qui commençait à grossir répandant un bien-être non-désiré par tout mon organisme. Pour la seconde fois, j'étais grosse, et pourtant vide. »

Quelle description du bonheur, de rigueur ailleurs, de la *gravidanza* ! Seule une femme peut oser dire cela, seule l'expérience peut donner autant d'assurance, et pourtant il me semble qu'il y a là quelque chose de masculin qui me permet d'entrer comme dans un moulin, celui de l'existence féminine enfin ouverte, voire béante.

Et il y a partout dans le texte un regard émerveillé, mais en même temps terrible sur le corps. Et en particulier, je suis frappé par le regard féminin sur le corps masculin. Mais les femmes font-elles ainsi ? En tout cas, les hommes le font. (Ne craignez rien je ne donnerai pas de noms, les gars.) Et je suis intéressé par la suggestion constante de *Ferrante* qu'il en va ainsi (mais d'une façon différente) chez les femmes.

Je voudrais continuer, mais il faudra changer un peu de thème. Ses personnages, et surtout ses héroïnes sont hypersensibles, mais de façons différentes. On est tenté de dire qu'ils sont tous des stéréotypes de l'Italien qui exagère, qui en fait trop et surtout qui en dit trop. Mais je trouve qu'au contraire, il y a bien des façons d'être hypersensible, ou femme, ou napolitain. Et pour

moi, mâle obtus sans doute, je trouve que ce qu'on pourrait appeler le mystère féminin a rarement été décrit aussi bien.

Et puis, il y a le côté proustien du livre : ces chutes spectaculaires à la fin de chaque récit, ces interprétations délirantes et complexes du moindre événement, avec des renversements d'interprétation (souvent causés à par les faits imprévus). Par bouts, ça me rappelait les récits de Hergé (pardonnez ma référence bien moins noble que Proust) et les dernières cases de la page de droite d'une aventure de Tintin. On est si pris par la dernière image et la surprise qu'elle provoque, et d'abord la surprise représentée de Tintin ou du capitaine Haddock ou d'un autre, qu'on ne peut pas ne pas tourner la page

Or il y a tout plein de moments forts qui se trouvent être des descriptions de moments d'un banal à pleurer. Je pense par exemple, mais j'en ai dix à proposer, du repas chez *Elisa* et *Michele* : il y a là trois ou quatre chapitres magnifiques dans le troisième tome. Rien ne se passe, mais tout est lourd, et d'abord tout est alourdi et enrichi par la vie et par les descriptions précédentes qui ont été faites pendant près de mille pages. Et on a l'impression d'être dans la densité de la vie elle-même et de ses non-dits si puissants, mais qui, par la magie du récit, sont dits au moins pour le lecteur, si ce n'est pas pour les personnages.

Il y a aussi les nombreuses mises en abyme où on écrit sur l'écriture, sur les incertitudes, sur la préoccupation pour le style, sur le fait qu'on est seul et pourtant pas, sur le fait qu'il y a bien de l'intellectuel dans l'écriture, mais qu'une bonne partie, et surtout

chez les romanciers plutôt que chez les professeurs et journalistes et essayistes, qu'une bonne partie de l'intérêt du texte vient de l'émotion pure et de découvertes sur soi qu'on ne peut pas contrôler, mais qui contrôlent celui qui écrit presque sans savoir pourquoi et comment, et tout cela est rempli de contradictions et de tensions que je trouve délicieuses. Je pense à ce moment, encore une fois dans le troisième tome, où *Lenù* se met à écrire un livre sur la sujétion de la femme à l'homme, un livre qui dénonce ce qu'elle décrit, mais qu'elle l'écrit alors qu'elle est assujettie (ou est-ce inspirée) par *Nino*. Du coup, tout ce qu'elle écrit sur la nécessité pour les femmes de cesser de se penser et de se dire à partir des hommes se fait alors qu'elle ne pense qu'à *Nino* et qu'elle veut écrire pour qu'il la lise. Il y a là une contradiction trop forte et pourtant, dirais-je, vraie, et j'entends l'ironie de l'auteur, non ? Et je me mets, encore une fois, à me demander quel est au juste le sexe de cet auteur qui porte le nom *Elena Ferrante*.

Et je finis sur un point que j'ai découvert (et pourtant comment l'ai-je pas vu avant) dans l'étonnement il y a quelques jours, soit l'absence de l'Église. Quand on compare ce qui est écrit à l'Italie telle qu'elle était à l'époque et telle qu'elle est encore aujourd'hui, on est surpris de voir une absence qui est pour ainsi dire impossible : il n'y a pas un seul prêtre important qui joue un rôle dans ce roman. Il n'y en a même pas un qu'on trouve dans tout roman québécois, soit le violeur sexuel ou l'abuseur d'enfant. Rien, *niente*. Cela est trop clair pour ne pas être vu, et pourtant je ne l'avais pas vu, et *Ferrante* veut dire

quelque chose par ce silence. Mais quoi ? Et je vous laisse sur cette question.

Demain, je vous raconte nos deux premières journées dans sur la terre d'Aristote, de Platon et de Socrate. Mais d'abord une plaisanterie, une vieille, je le sais, mais que je trouve fort drôle depuis longtemps, longtemps, longtemps. Et surtout parce qu'elle commente bien le commandement « Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu. » Vous pouvez la raconter dans l'ordre que vous le voulez, et vous pouvez ajouter un imam et enlever, mettons, le ministre protestant, engeance qui a tendance à disparaître.

Il s'agit d'un bar où se rencontre par hasard trois mecs. À force de boire et de parler, ils découvrent qu'ils ont le même métier. Aussi le rabbin et le ministre et le prêtre échangent quelques anecdotes, en riant des déboires de l'un, puis de l'autre et du troisième, comme font tous les professionnels. Mais à un moment donné, tard dans la soirée bien arrosée, on en vient aux vraies affaires. Car ils découvrent, chacun de son côté, que les deux autres font une collecte lors des services qu'ils livrent, et chacun des hommes de Dieu veut savoir comment on gère les sommes ainsi recueillies.

Le rabbin explique que quand les siens sont partis, il se place au milieu de l'espace sacré, qu'il dessine un cercle autour de lui, qu'il lance tout l'argent recueilli en l'air, et que ce qui tombe dans le cercle lui revient, alors que ce qui tombe à l'extérieur revient à Yahvé. Le ministre protestant explique qu'il fait les choses un peu autrement. Il se place au centre, il dessine un cercle et il lance l'argent dans les airs : tout

ce qui tombe dans le cercle appartient à Dieu, mais ce qui tombe à l'extérieur lui revient. Le prêtre, je crois que c'était un Jésuite, s'émerveille des comportements de ses vis-à-vis et explique que pour sa part, il lance la quête en l'air et laisse Dieu prendre ce dont Il a besoin. Ce qui retombe par terre lui appartient.

Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Le Jésuite s'organisera pour déterminer la juste distribution.

Livraison soixante-dix-neuvième : sur les traces de Socratidion et de Géraldidion (11 juin).

À voir la sagesse de Socrate et plusieurs circonstances de sa condamnation, j'oserais croire qu'il s'y prêta aucunement lui-même par prévarication, à dessein, ayant de si près, âgé de soixante et dix ans, à souffrir l'engourdissement des riches allures de son esprit et l'éblouissement de sa clarté accoutumée.

Montaigne *Essais* III 2 « Du repentir ».

Socratidion est le petit nom que Strepsiadès donne à Socrate dans les *Nuées* d'Aristophane, quand il l'appelle pour descendre jusqu'à lui : le philosophe se trouve en l'air dans une sorte de nacelle pour mieux observer les phénomènes et doit descendre jusqu'à son disciple à venir. Le ridicule Strepsiadès se moque gentiment de Socrate, et ainsi le poète se moque des deux en même temps.

Ça fait deux jours que vous ne savez pas ce que nous faisons : je m'empresse de remonter dans le temps pour descendre cette côte et me rejoindre moi-même en ce moment. En remontant dans le temps, nous sommes avant-hier, et nous sommes sur la mer Ionienne.

Nous nous sommes réveillés en deux temps : d'abord à 3h du matin quand le traversier Grimaldi a accosté à Igoumenitsa à côté de l'île de Corfou ; de là, les camionneurs et les touristes peuvent soit monter vers l'Albanie ou la Bulgarie soit descendre vers la Grèce. En bruit de fond, nous entendons des informations incompréhensibles en raison de l'écho et de la mauvaise qualité du son, mais c'est incompréhensible en six langues différentes dans lesquelles on répète le message. J'étais en train d'écrire, Muriel s'est réveillée en sursaut. Nous allons sur le pont pour mieux voir les opérations d'accostage dans l'aube première. Puis Mu se couche de nouveau, je finis d'écrire, et je me recouche : la journée sera moins agréable, cela va de soi. La personne qui inventera un système de son qui fonctionne comme il faut dans les gares de train et dans les aérogares et dans les traversiers fera un grand bien à l'humanité, me suis-dit en sombrant dans le sommeil.

Nous nous réveillons quelques heures plus tard en voyant passer l'île d'Ithaque par le hublot : Ithaque = Ulysse = j'ai faim. Nous nous forgeons un petit déjeuner à partir de fruits achetés à *Brindisi*. Mais il nous manque du café, et nous sortons en trouver sur le 5^e pont sous nous : nous voyons les corps étendus de plusieurs voyageurs qui ont dormi comme ils ont pu. En sirotant ce qui sera sans doute mon dernier très bon café, je me dis que je suis bien chanceux d'avoir profité d'une chambre avec lit et douche. Une douche ! Oui ! C'est ça ! Je retourne dans la chambre et je m'émerveille de pouvoir en prendre une aussi agréable dans un espace aussi petit. Et maintenant s'ils peuvent

régler le problème du haut-parleur, Grimaldi sera en affaires !

De nouveau sur le pont, propre et rassasié, je regarde passer les îles grecques dans la lumière du matin sous un soleil déjà éblouissant. Et je me rends compte d'un phénomène fascinant. Devant mes yeux les couleurs s'estompent : certes, on voit le bleu ciel du ciel, le bleu profond de la mer et le vert des forêts iliennes ainsi qu'une sorte d'ocre qui apparaît entre les taches de vert. Mais les couleurs elles-mêmes sont moins colorées : elles sont comme affaiblies, ou affadies, par la lumière crue. Tout devient plus ou moins lumineux, et les couleurs ont, ou n'ont, pas de reflets qui bougent, et elles servent surtout à délimiter des formes. C'est implacable. C'est comme la différence entre une image ou un film en noir et blanc et une image ou un film en couleur : en noir et blanc, les choses sont plus nettes, parce que l'information est réduite. Je comprends pour ainsi dire existentiellement pourquoi les Grecs anciens, mettons Homère, avec si peu de mots pour dire les couleurs.

Et je me penche sur le rebord en métal peint blanc et bleu, et je regarde la mer qui blanchit un peu en raison de la vague du sillage. J'ai un commencement de vertige, et je m'imagine que je pourrais tomber par-dessus bord (un ex-professeur à la mer !), et je me rends compte que je suis dans le pays de *Ligieia*, la sirène de la nouvelle de *Lampedusa*, celle qui raconte l'histoire d'un vieux professeur de grec qui a été séduit par la langue grecque et la civilisation idoïne, mais d'abord par une belle jeune déesse sortie de la mer. C'est la meilleure nouvelle italienne, la

meilleure à mon goût, et j'ai raison, et tant pis pour *Pirandello* et tant d'autres.

Et nous voilà arriver à Patras, et nous sommes parmi les premiers à descendre, avec les camionneurs d'hier soir. Ils semblent bien avoir dormi tout leur saoul, mais ils me semblent de *Stavros*, *Giorgos* et *Costas* ont un air un peu penaud. En tout cas, voilà quelques Grecs que j'aime moins que les autres. Du coup, je me dis que j'aurai un souvenir impérissable de leur bruit ridicule hier, et du désagrément qu'ils ont causé aux autres. Bon voyage, les gars, et bon débarras : nous espérons que vous êtes plus sensés sur les *odoi* grecques que dans le traversier *Grimaldi*.

Une fois sur terre, nous cherchons l'autobus qui nous mènera à la station des autocars qui partent pour Athènes. Le soleil est terrible : je vois une file de taxis, je demande le prix à un monsieur qui sort du sien, ce sera 15 euros, soit le prix règlementaire qui fait qu'on égorge les touristes qui arrivent dans une ville par un port, une aéroport ou une station de train, mais qu'on le fait avec la bénédiction des autorités. En tout cas, nous embarquons, et nous voilà en quelques minutes à la gare ; le chauffeur nous explique dans un anglais cassé en mille morceaux comment faire, et ce en sortant nos valises du coffre. *Grazie mille...* oups ! Comment on dit encore ? Ah oui, *efkharisto poli*. De quoi cela a-t-il l'air quand c'est écrit en grec ? J'oublie. Et nous sommes chanceux, car le bus part dans dix minutes. Nous voilà dans le véhicule qui se met en mouvement à l'heure (ou presque). Muriel prend des photos, je regarde de tous mes yeux, je m'acclimate à la pratique d'un mot en grec avec alphabet grec et le même mot en grec, mais parfois en anglais, écrit en

alphabet *normal*, dit latin par les Grecs ; il n'y a aucune logique, parfois c'est du grec, avec ou sans translittération, parfois c'est du grec avec dessous de l'anglais, et on passe son temps à changer d'un système à l'autre et à comparer les mots et à deviner où on est et où on va pendant que la route file sous les roues. La pratique du désordre ambiant a commencé. Par ailleurs, nous parlons sur *telefonino* avec Rosie qui arrive à Athènes de l'autre côté pour mieux partir pour les îles : la technique, quelle merveille. J'espère bien qu'il n'y aura pas de gros problème pour elle et pour nous. Mais *siamo in Grecia*. Et d'abord comment dit-on et écrit-on « téléphone cellulaire » en grec. Je prends mon cellulaire, et je cherche sur Internet. (Quelle mise en abyme !) Ah voilà ! *Cellulaire*, ça fait *kéli*, ou plutôt *κελι*, ou encore ça fait *kinito telefono* et donc *κινητό τηλέφωνο*. (Soit « téléphone en mouvement » ou « mobile ».) Oh la la ! Ça sera bel et bien tout un aria déchiffrer les enseignes et deviner les mots.

Parlant de cellulaires, pendant trois heures, alors qu'il conduit sur l'autoroute magnifique pour sortir de temps en temps dans un village ou une petite ville, alors qu'il nous conduit de Patras à Athènes (le train ne fonctionne plus : fouillez-moi, je ne comprends pas pourquoi) pendant ce temps donc, le chauffeur parle à un autre type qui semble servir à mettre les bagages dans la soute et à contrôler les billets, mais qui ne fait ni l'un ni l'autre, et à un autre employé de la compagnie qui emporte avec lui tout plein de billets annulés dans un cartable, mais qui ne sert à rien si ce n'est à les avoir avec lui. Juste au-dessus du chauffeur, il y a une enseigne qui dit qu'il est interdit de parler au chauffeur. Mais ces employés de la compagnie qui a fait

mettre l'enseigne, ils ont parlé, mais alors parlé et déparlé comme seuls les Grecs sont capables de le faire, à trois pendant tout le voyage, soit pendant trois heures. J'aurais protesté, mais alors j'aurais parlé avec le chauffeur, et c'était formellement interdit. (J'étais dans une contradiction performative parce qu'ils se mettaient dans une contradiction professionnelle.) Mais mieux encore, à tout moment, les deux autres clowns désobéissants consultaient leurs cellulaires, riaient et se le montraient l'un à l'autre. Mais alors le chauffeur, leur bon confrère illégal, perdait quelque chose. Pour corriger cette injustice, l'un ou l'autre lui mettait l'écran du cellulaire (montrant vidéos, photos d'autocar, clichés personnels, et que sais-je encore ; je voyais tout, car ils faisaient cela devant Mu et moi assis dans les premiers sièges), lui mettait l'écran donc devant la face, ou quand on était un peu plus prudent dans le pare-brise pour qu'il puisse participer en connaissance de cause au palabre sur tout et rien. On est en démocratie ici, *kyrie*, et donc il faut que tous soient informés comme il faut et ce au risque de la santé des clients, c'est comme ça.

Mais nous voilà arrivés sains et saufs à la gare d'autobus, un capharnaüm sans nom. Il doit y avoir 25 autocars qui entrent et qui sortent, et des gens qui embarquent et des gens qui descendent, et le tout dans une chaleur étouffante qui est comme redoublée par les cris et la mauvaise humeur généralisée. Nous trouvons quelqu'un qui semble moins enfermé en lui même ou en sa colère active (il balayait le plancher) ; j'essaie deux mots de grecs, où le mot *taxi* apparaît plusieurs fois ; il répond en anglais brisé et avec signes de mains ; grâce à lui, nous voyons enfin la file de taxis jaunes

(comment ai-je pu ne pas les voir ?), et nous nous faufileons entre les autocars qui surgissent à droite et à gauche, les touristes avec grosses valises qui courent de peur de manquer un départ et d'autos d'Athéniens irrités parce qu'ils sont des Athéniens. La file de passagers éventuels est longue, mais il y a une file de voitures bien longue aussi, et assez tôt nous sommes installés dans une voiture. Il faut donner l'adresse que je peux à peine comprendre, je passe mon *kéli* puis celui de Mu et le chauffeur comprend. Et nous partons.

Et surtout il part son mâche-patate (quel beau mot !). Car il a un avis, voyez-vous. Et même s'il n'a que 22 mots anglais en plus de son grec incompréhensible crié à tue-tête, il nous fait comprendre que l'hôtel est magnifique, mais que le quartier est infernal. Pour le dire à sa façon ; « *No Christs ! I speak ! Company* (et il fait le geste de se fermer la bouche avec un fermeture éclair : je comprends : les agents touristiques ne disent rien, mais il parlera parce qu'il est plus honnête qu'eux). *Hotel good, kala* (le mot grec pour dire *bien*). *Around no Christs ! No good.* » En somme, comme nous pouvons vérifier, c'est un quartier pakistanais où vivent tant bien que mal des migrants à demi légaux au mieux.

En tout cas, nous sortons de son auto qui arrête soudain, il s'empresse de mettre nos valises à la porte de l'hôtel, nous souhaite bonne chance. Je demande : *Poso ? C'est combien ? C'est 10 euros.* (Il a menti : nous avons appris ensuite que c'était plutôt 7 euros. Et je lui ai donné un pourboire d'un euro pour sa performance si convaincante et sa bonne volonté intrusive et bruyante. Je conclus que s'il n'y pas de *Christs* (comme il dit) autour de hôtel, il y en avait un dans notre taxi et

qu'il avait des idées et des mots et une moralité problématique.) Je reçois avec peu de foi son affirmation, d'autant plus que les hôteliers ne se taisent pas (au contraire, on avertit les gens qui entrent et qui sortent qu'il y a des rues problématiques et qu'on fait mieux de rester sur les grands artères sécuritaires sans s'aventurer dans les équivalents de la Goutte d'or à Paris), son affirmation donc que tous les jours dix touristes perdus dans ses rues précises se retrouvent à l'hôpital. Mais si je ne vous contacte plus, vous saurez où je suis: c'est à l'hôpital à côté du Dorian Inn.

Je peux même ajouter à la dénonciation de la perversité des hôteliers: au Dorian Inn Hotel (pourquoi deux mots pour dire hôtel ?), on nous offre la plus belle chambre de notre séjour : c'est sans doute pour que nous nous taisions.

<https://www.dorianinnhotel.com/>

De plus, comme nous l'avait suggéré Alexandre qui y était l'an dernier, nous montons vite au douzième étage et nous profitons d'une vue inouïe sur l'Acropole et les restes du Parthénon éventré, par lesquels et au-dessus desquels passe une lumière crue. Mais nous sommes épuisés, et nous nous trouvons bientôt dans des lits frais après une douche rafraîchissante. Voilà pour avant-hier, soit notre premier jour sur les traces de Socrate, ou Socratidion.

Hier, le lendemain donc, nous nous levons, Muriel lit mon texte de la dernière livraison, je l'envoie. Et nous sortons de la chambre pour tester le buffet qui est offert au petit déjeuner. Bon : c'est copieux, mais ça manque de goût. Je me plains la bouche pleine, je le

sais. Mais ceci est certain, et le commentaire est juste : le café italien est chose du passé. Demain, je me paie un bol de yogourt grec que j'ai vu trop tard, et je double ma portion de fruits.

Et nous voilà dans la rue pour trouver l'agence de voyage Océane, pour récupérer les dossiers et pour mettre des visages sur les ombres Internet avec qui Muriel échange depuis des semaines. Il y a un problème : l'adresse donne deux lieux différents dans la ville d'Athènes sur nos *kéli*. Encouragés par le responsable à la réception, nous tentons la première adresse qui n'est qu'à 10 minutes. Et nous voilà dans l'enfer de la rue grecque. C'est le bruit qui est la caractéristique première. Et le désordre non pas de la désobéissance, mais d'une sorte d'agressivité qui est difficile à définir. Ça fait un peu New York à l'heure de pointe, mais avec une multiplicité de signes qui s'ajoutent et se contredisent. J'y reviendrai.

Pour le moment, nous trouvons avec un peu de difficulté l'agence, et nous réglons tout avec des gens efficaces et aimables qui font affaire avec les collèges et universités du Québec depuis des années. Je peux même parler avec Marie Perrine, la Bretonne athénisée, ou l'Athénienne aux origines bretonnes, de quelques collègues du collège de Sainte-Foy. En tout cas, tout semble aller pour le mieux : Muriel est satisfaite des listes et des informations et la connexion WhatsApp est établie et vérifiée. Je suis bien heureux. On nous suggère un endroit qui offre des *mezze* au poisson. Et nous sortons, nous nous perdons et nous nous trouvons dans un autre restau qui semble avoir le même nom, mais qui est plus cher. C'est un mal pour un bien : nous mangeons bien, nous mangeons fin, et

notre jeune serveur a vécu quelque temps à Niagara Falls. Nous négocions le menu avec succès, et notre pieuvre grillée est bonne, et la salade est bonne, et le vin est bon. En grec : *kala, kala, kala*. Nous trouverons des restaus plus ordinaires une autre fois.

Mais il nous faut un peu plus de sommeil, et nous remettons à demain le programme du matin parce que la visite chez Océane a eu lieu plus tard et a duré plus longtemps que prévu. En langage de Muriel, je ménage ma monture, ce qui n'est quand même beau à dire ni pour elle ni pour moi. Je passe la journée dans notre chambre à air clim trop fort (même l'air frais (*krio* en grec est trop frais, *poli krio*) à mettre des choses au point pour la tournée touristique à venir : j'ai des laïus à préparer. Je regarde aussi quelques cartes de la ville.

Et je réussis ainsi à mieux comprendre pourquoi la rue m'agresse tant. C'est que je suis constamment en train de découvrir en décodant des choses que je connais, comme *odos Sophocleou, odos Euripidou, odos Lycurgou, ou Constantinou, ou Apostolou Paulou Ou Dionisiou Areopagitou*. Et les noms des rues me disent tout plein de choses que je connais bien, mais qui appartiennent à des choses physiques qui n'ont rien à voir avec ce que je connais par des livres. Ainsi, les rues Sophocle et Euripide jouxtent le marché de légume et de poisson : voilà le paradoxe. De plus, cette fichue langue est infernale : passe encore que l'alphabet ressemble au nôtre, mais n'est pas si ressemblant que cela ; passe encore que cet alphabet que je connais pour le grec ancien donne tout plein de sons qui ne sont pas les bons en grec moderne (*eta* et *upsilon* et *iota* donnent tous les trois le son *i* ; mais les mots grecs anciens qui gardent à peu près leur sens (*odos*, c'est

chemin en grec ancien et *rue* en grec moderne) sont nombreux, et on retrouve constamment des mots comme *thalassa* (mer), *potamos* (rivière) et *ena* (un), mais aussi des mots sans bon sens comme *nero* (eau) et *psomi* (pain) et *frouta* (fruits), qui viennent de je ne sais où ou qui disent des mots européens, italiens ou français ou anglais qui sont entrés dans la langue grecque moderne, par la porte arrière (qui ne se dit pas *thura* comme autrefois, mais *porta*, comme en italien). Ma fille Mimi, qui a vécu quelques mois au Japon (elle y dansait dans une troupe de flamenco : ne cherchez pas à comprendre), ma fille Myriam donc cherchait à me faire comprendre le vertige dans lequel elle vivait avec trois alphabets et trois ou quatre étages culturels qui se superposaient. Voilà, Mimi : je commence à comprendre, et je t'admire d'avoir *toughé* des mois : je serai tout à fait épuisé après quelques jours.

Puis, parlant de mes filles, nous parlons avec Rosie qui se trouve sur Paros à la fin d'une journée qu'elle dit magnifique. Elle s'apprête à assister à des vêpres dans une église byzantine. Nous échangeons informations pratiques et impressions touristiques. C'est un bon moment de normalité. Mais ça me rappelle que je suis parti depuis un bon moment et que les miens me manquent. Olympio, ou celui qui se prend parfois pour Olympio, est un peu triste.

Du coup, je me mets à imaginer un voyage en Sicile : le voyage touristique idéal, non pas celui qu'on nous offre d'ordinaire, qui coûte cher et où on ne voit que ce qui est *rentable* pour les compagnies de voyage. Ça prendrait 3 semaines. Et on atterrirait à *Palermo* pour prendre le rythme de la ville et de l'île et profiter de ses beautés surprenantes (*Monreale*, le musée

archéologique, quelques églises, le port, le quartier *Ballarò* le matin et l'après-midi). Puis après 3 nuits, une journée complète à *San Vito lo Capo* pour profiter d'une plage magnifique. Puis, une autre journée complète à *Selinunte*, une ville grecque ancienne comme on n'en trouve pas dans les ruines de la Grèce. Puis, deux ou trois nuits à *Agrigento* (Vallée des temples, vieille ville, et *Scala dei Turchi*). Il faudrait ensuite *faire*, comme on dit, *Piazza Armerina* au centre de l'île, ce qui prendrait au moins une nuit. Puis, il faudrait trouver quelque chose à *Giardini-Naxos* pour profiter de *Taormina* et des environs. Ça, ça prendrait certes 3 nuits, parce qu'il y a les plages itou. Puis, on descendrait pour profiter de *Scicli* etc, et surtout pour se promener encore une fois sur la *spiaggia* de *Sampieri* et le lendemain sur la *spiaggia* qui mène à *Donnalucata*. Et donc un autre 3 jours. Si je compte bien, il resterait deux ou trois nuits pour visiter *Siracusa* et *Catania*. De là, on rentrerait au pays. Le tout pourrait être organisé par *Muriella* et *Marcella* avec les commentaires érudits et passionnés de *Geraldone*, guide affable et qu'on n'aurait pas à payer en-dessous de la table, parce qu'il se satisferait de ce qu'il trouverait dans son plat et son verre sur la table. On aurait droit au monde grec classique, à la civilisation gréco-romaine, avec quelques touches de byzantin, de musulman et de normand, pour finir avec le *barocco siciliano*, et les traces omniprésentes du *Risorgimento* avec deux douzaines de *viale Giuseppe Garibaldi* et autant de statues consacrés au héros. Et évidemment, il y aurait du *Nero d'Avola*, et du *Frappato*, et du *Grillo*, et autant de *spaghetti alle vongole* que possible.

page 862

Mais ce n'est qu'un rêve, et fichtre, ma connexion Internet qui fonctionnait parfaitement hier est avariée ce matin. *Siamo in Grecia*. L'essentiel est que la connexion de Mu fonctionne. Ça semble être le cas. Nous sortons, et je vous envoie ceci.

**Livraison quatre-vingtième : entre juger et être jugé,
de Socrate et de Machiavel (12 juin).**

Il disait en plaisantant que, selon lui, c'était en leur servant en abondance de pareils mets que Circé changeait les hommes en pourceaux et que, si Ulysse avait échappé à la métamorphose, c'est parce que, averti par Hermès et tempérant, il s'était abstenu de dépasser la satiété dans l'usage de ces mets.

C'est ainsi que sur ce point, il mêlait le badinage au sérieux. Quant aux jouissances d'amour que procurent les garçons admirables, il conseillait de s'en abstenir résolument ; car il n'est pas facile, disait-il, d'être mesuré dès qu'on y touche ¹¹¹.

111. Je continue la citation, trop longue, mais si intéressante, ici. Ayant appris un jour que Critoboulos, fils de Criton, avait donné un baiser au fils d'Alcibiade, qui était admirable, il dit à Xénophon en présence de Critoboulos : « Dis-moi, Xénophon, ne rangeais-tu pas Critoboulos parmi les humains mesurés plutôt que parmi les hardis, parmi les réfléchis que parmi les sans esprit et les casse-cou ? — Si, assurément, dit Xénophon. — Eh bien, tiens-le maintenant pour une tête brûlée et un risque-tout. Il est homme à faire le saut périlleux au milieu des épées et à sauter dans le feu. — Que lui as-tu donc vu faire pour le juger de la sorte ? dit Xénophon. — Le gaillard n'a-t-il pas eu l'audace, dit-il, de donner un baiser au fils d'Alcibiade, un garçon de très bonne mine et fort joli ! — Oh ! dit Xénophon, si c'est là l'acte d'un homme qui se jette tête baissée dans le danger, je me sens capable moi aussi, de m'y jeter. — Misérable ! dit Socrate, sais-tu ce qui t'arrivera, si tu donnes un baiser à un garçon admirable ? Tu ne songes donc pas que, de libre, tu deviendras en un moment esclave, que tu dépenseras de grosses sommes pour des plaisirs funestes, que tu seras fort empêché de t'occuper de quoi que ce soit d'admirable et de bon et que tu seras contraint de t'appliquer à des choses auxquelles un fou même ne s'appliquerait pas ? — Hèraklès, dit Xénophon, quelle terrible puissance tu prêtes au baiser ! — Et tu t'en étonnes ! dit Socrate. Ne sais-tu pas, dit-il, que les tarentules, qui n'ont même pas la taille d'une demi-obole, n'ont qu'à toucher un homme de leur bouche pour lui causer des douleurs épuisantes et lui faire perdre l'esprit ? — Si, par Zéus, dit Xénophon, car les tarentules injectent un venin dans leur morsure. — Et les garçons admirables, insensés, t'imagines-tu, parce que tu ne le vois pas, qu'ils ne lancent pas de venin en vous baisant ? Ne sais-tu pas que cet animal qu'on appelle un admirable, un charmant garçon est bien plus dangereux que la tarentule ? Celle-ci blesse quand elle touche ; mais l'autre, on n'a qu'à le regarder, sans même le toucher, pour qu'il vous lance, même de très loin, un venin qui vous rend fou. Et si l'on donne le nom d'archers aux Amours, c'est sans doute parce que les garçons admirables blessent de loin. Aussi je te conseille à toi, Xénophon,

Xénophon, *Souvenirs* I.3.

La journée a été lourde, mais agréable : lourde parce que nous sommes à Athènes et qu'il fait très chaud ¹¹² ; agréable parce que nous sommes à Athènes et qu'elle est une des villes *fondatrices* de l'Occident. Bon, je commence la description des activités de la journée pour pouvoir finir et passer à autre chose.

Il y a eu le déjeuner, et donc j'ai et fait partie de ce groupe de gens, toujours semblables et toujours différents, qui posent en public ce geste d'ordinaire si privé. Je m'amusais à regarder les gens qui devaient s'amuser à me regarder. Car je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'ils devaient juger de moi en me regardant choisir (« Quoi ! Il a pris du yogourt ET trois tranches de pain ! Et pourquoi ne prend-il pas des œufs, comme tout le monde ? est-ce un faux vertueux qui fait semblant de préférer les fruits et l'eau ? Pfffft ! ») Non, je ne vivais pas dans la paranoïa ; mais je me disais qu'on ne peut jamais échapper au jugement des autres, quelque soit le sérieux ou la légèreté de ce jugement. Quoi faire alors ? Je ne sais trop quelle règle me donner ; peut-être celle-ci : vivre de façon à ce qu'on ne puisse pas raisonnablement nous juger idiot, ou criminel, ou insignifiant. Ouf ! Ça commence une journée sur un pied bien trop sérieux. Et Socrate, lui savait mêlé le sérieux et le comique. Alors allons rire un peu chez un marchand de services Internet. Rire de qui ? De lui et de nous.

112. Je parlais souvent de la chaleur en Italie, surtout dans les trois dernières semaines : ce n'était rien quand on le compare à ce que la Grèce allait m'imposer.

Il n'y a pas de TIM en Grèce, quoique selon une loi européenne le service d'un fournisseur doit être opératoire dans tous les pays. Nous sommes donc allés chez Wind (qui est présent en Grèce) pour qu'on éclaire notre lanterne cynique en matière d'informatique. Ce que je prévoyais s'est vérifié : le jeune homme ne pouvait pas nous aider si ce n'est que pour dire : que ma situation est tout à fait anormale et illégale et qu'il faut que je contacte un agent de TIM (qui ne se trouve pas en Grèce, je le rappelle) pour régler le problème. Bon, cela ne se fera pas. Donc ce que je devinais nécessaire, c'est fait : j'ai acheté un autre forfait valide pour 3 semaines en Grèce avec la compagnie Wind, cette fois. Quand je fais le calcul, la compagnie TIM m'a fait payer environ 30 euros de trop pour le service qu'on m'avait promis, une fois le 20 euros payés à WIND en Grèce. Et j'ai eu des pertes de services deux fois, et il a fallu trois fois s'humilier (je ne crois pas le mot trop fort) devant des techniciens qui ne pouvaient faire autre chose que dire en langage codé (il y a une plaisanterie tapie là) : « Vous avez été arnaqué ; je ne peux rien faire. »

Je conclus comme ceci : *tutti ladri*. Et l'an prochain, si je reçois le cadeau, que je ne mérite pas, de retourner en Italie, je ne ferai pas affaire avec TIM. Ce qui veut dire que je ne pourrai pas faire affaire avec une des compagnies qui règnent pour le moment sur le pays. Espérons qu'une autre compagnie prenne le relais. Ce qui est sûr, foi de client et d'utilisateur et de client qui serait la cible de toute l'attention des marchands fêrus d'éthique, quelqu'un qui fonde une compagnie qui offre en vérité le service promis devrait en toute justice faire des affaires d'or, comme on dit.

Mais comme l'ont prouvé Jésus et Socrate, il ne faut pas trop s'attendre à la justice en ce bas monde.

Pour le moment, nous avons été bien traités par un jeune homme qui se désolait de voir le pauvre vieux monsieur incapable de se défendre. Nous sommes sortis sous son regard aimable, bienveillant et un peu amusé de nous voir le remercier et faire des saluts ridicules comme une paire de touristes japonais qui mêlent l'anglais et l'italien et le grec mal prononcé pour dire merci beaucoup (*grazie mille, thank you very much, efkharisto poli*) en multipliant des petits saluts qui partent de la hanche et bougent tout le corps comme des moines tibétains qui chantent.

Et puis nous voilà dans la rue pour faire une sorte de reconnaissance des lieux en vue du *giro* touristique auquel je participe : à Athènes, je serai responsable de l'Aréopage et de l'Acropole et de l'Agora et des églises byzantines, et je travaille depuis un bout aux laïus que j'offrirai là et ailleurs. (D'ailleurs, vous devinez que le lendemain d'une prestation de guide, je me servirai de ce qui a été préparé durant mes journées méditerranéennes et proposé durant d'autres journées méditerranéennes pour remplir mes matins méditerranéens.) Nous remontons *odos Athinas* (rien de moins) pour arriver en serpentant au pied de l'Aréopage. Déjà, je conclus que ce chemin n'est pas le meilleur pour se rendre sur les lieux ¹¹³ ; j'en ferai la remarque en temps et lieu. En chemin, je peux assister à la première rencontre entre Muriel et deux lieux sacrés byzantins : une chapelle et une petite église dans

113. Et pourtant c'est celui qui nous prendrons quelques jours plus tard.

lesquelles nous passons vite fait. Cela me confirme que je ferai œuvre utile de présenter l'art byzantin et quelque chose de la spécificité du christianisme byzantin à nos participants. Premier bien. Muriel est si frappée par ce qu'elle découvre que malgré l'interdiction formelle de prendre des photos, elle en fait une en cachette, et paf ! nous sommes chassés par un surveillant. Je me moque d'elle, la femme injuste en soi qui vole des images aux gens sans défense. Deuxième bien. Voyez-vous : on n'est pas seulement jugé lors d'un petit-déjeuner, ou dans une succursale de services Internet.

Je vois où je vais faire mon laïus au pied de l'Aréopage, nous montons sur le roc chauve et nous regardons autour, et moi surtout vers l'Acropole prochaine étape de ce tour de reconnaissance. Troisième bien. Nous sommes entourés d'une centaine de touristes qui, comme nous, ne peuvent pas ne pas être frappés par l'austère beauté de ce sommet où la ville d'Athènes est pour ainsi dire née. Mais je mesure aussi la rigueur d'une visite en plein soleil : il faudra bien avertir les Inuits blancs que sont les Québécois (bouteilles d'eau, vêtements légers mais qui couvrent bien les épaules, casquettes pour les fragiles de tête, lunettes de soleil pour les fragiles d'yeux et ainsi de suite). Quatrième bien.

Nous entrons sur le site de l'Acropole et vérifions l'efficacité de nos passes pour les sites archéologiques et les musées d'État : c'est impeccable. Cinquième bien. Nous examinons comment nous pourrions mieux gérer les mouvements du groupe et le faire avancer sans erreur, ni recul, ni perte de temps (et pourtant, les erreurs, les reculs et les pertes de temps seront

inévitables : espérons qu'ils jugeront avec miséricorde). Sur le second roc chauve, je suis encore une fois touché par ce lieu que j'ai vu pour la première fois à 25 ans et donc il y a 45 ans. Ouf! la vue sur la mer et le port : on devine ce que cet acropole devait avoir comme effet sur les visiteurs d'autrefois, mais aussi tous les jours sur les habitants de la ville la plus puissante du monde grecque (du moins pendant quelques décennies... soit avant d'être remplacée par une autre *polis*). En tout cas, on mesure à l'oreille l'effet sur les touristes que nous sommes : Japonais, Chinois, Grecs, Canadiens, Américains, Russes, et qui encore, tous parlent, mais avec un je ne sais quoi dans la voix. Et je me te vous identifie de nouveau les trois temples dédiés à Athéna et l'*Erechthéion* et tout le barda architectural... Et je me demande comment je vais faire pour parler de ces choses et à quel moment. J'ai quelques hypothèses, mais il faut que j'y pense et surtout il faut que je prépare des remarques qui ne soient pas trop techniques (et de toute façon de quoi pourrai-je bien prétendre être le connaisseur technique) et qui pourtant qui soient éclairantes sous un soleil qui est encore et toujours exigeant et d'abord éblouissant. Nous regardons en bas et voyons le théâtre de Dionysos, et donc l'entrée du musée, où ma tâche sera terminée. Je vérifie avec une préposée pour m'assurer que j'ai bien vu ce que j'ai vu. Elle me le confirme. Sixième bien.

Puis, il s'agit de descendre par les propylées alors que des centaines de touristes montent et que notre centaine descend. En chemin, un responsable irrité siffle et fait descendre un jeune homme qui faisait le clown sur un mur vieux de 20 siècles. Je juge

sévèrement l'idiote, mais j'aimerais bien qu'on ait un autre moyen de le discipliner que de me déchirer les oreilles : je voudrais siffler pour que l'autre ne siffle plus. Mais au fond, comment faire autrement dans ces folles foules. Passons donc pour le sifflet : on devait bien siffler Socrate ; tiens, je me souviens d'un passage où Platon le dit.

Nous descendons lentement par les *odoi Dionusos Areopagitous* et *Apostolous Paulous* (je fais de mon mieux pour écrire ces noms qui se trouvent écrits d'abord avec l'alphabet grec et ensuite en *normal*, mais c'est bien mêlant). Et nous voilà à l'entrée de l'agora ancienne. Nous cherchons pour trouver l'entrée (on gère les choses bien plus sévèrement qu'autrefois, et tant mieux, mais c'est plus compliqué), nous vérifions les horaires, nous parlons avec une préposée qui nous assure que nos passes et ceux des nos ouailles fonctionneront, et de l'œil j'ai trouvé l'endroit où je pourrai raconter quelque chose sur l'agora et son rôle dans la vie quotidienne des Athéniens et son rôle dans la vie de Socrate et donc dans l'histoire de la philosophie. Septième bien. Bon, c'est assez de biens : il faut rentrer.

Mais juste avant, nous tournons pour nous retrouver dans la nouvelle agora, soit une sorte de centre d'achats qui vend de tout à des touristes surtout. Et des touristes il y en a... Ce devrait être pis encore dans quelques semaines, mais c'est déjà achalandé. Muriel se cherche quelque chose, ça ne lui va pas, mais nous ne quittons pas sans qu'on ne nous avertisse qu'il faut faire gaffe ; la place est rempli de romanichels qui volent tout le monde. (Air connu.)

Notre tâche est donc accomplie, et nous rentrons : il est 13h et nous avons faim, et on nous a dit qu'il y avait de bons restos moins touristiques dans le marché central sur les *odoi Sophocleous* et *Euripidiou* (rien de moins). Nous trouvons le marché qui est magnifique et déroutant avec ses carcasses obscènes, ses corridors trop petits pour les nombreux clients, et ses vendeurs qui offrent des produits une cigarette à la bouche, qui se disputent avec une agressivité saisissante et qui gueulent la qualité de leurs produits à la cantonade comme les comédiens qu'ils sont. Nous hésitons devant l'entrée d'un restau qui semble sympathique, quand nous sommes pêchés, ou harponnés, par un garçon de table qui nous fait entrer, nous présente un à un les plats du jour du buffet du jour, ainsi que les prix, et puis la faim faisant son œuvre, nous acceptons ses propositions. Et c'est bon, et c'est agréable de voir des touristes, mais aussi des Athéniens ordinaires, manger un peu au frais, et on vient trois ou quatre fois pour s'assurer que nous sommes satisfaits. Le charme un peu appuyé opère. Nous allons certes suggérer le lieu aux autres. On peut trouver moins cher sans doute, mais la qualité est là, et la variété itou et l'authenticité, et on se trouve en plein milieu du, attention, je consulte ma mémoire, *Démokratikè Agora Athenon*, soit pour faire vite « le marché populaire d'Athènes ». Et en sortant de nouveau sur *odos Athinas*, je vois la statue de Périclès qui surveille les choses : je sens qu'il est un juge sévère mais juste. Voici l'adresse du restau et un commentaire, qui est évidemment un jugement. C'est en anglais (je n'ai pas pu trouver quelque chose en français), mais la nourriture est en grec.

<http://www.greekgastronomyguide.gr/en/item/epirus-taverna-ipiros-agera-athens/>

Et nous rentrons à l'hôtel fourbus, et nous profitons de la piscine (sans chlore : *yesssssss!*) qui est vide à cette heure ¹¹⁴. L'eau est fraîche, Muriel se fait sirène avec des gloussements de plaisir, le vieux monsieur est plus lent à profiter de l'eau, mais en fin de compte, lui aussi se rafraîchit pendant une bonne demi-heure. À un moment donné, il y a quelques clients de plus qui s'ajoutent au bord de la piscine ou dans l'eau : nous, nous avons eu notre part, et plus que notre part, et nous sommes fatigués ; nous sortons en nous en mettant plein les yeux : l'Acropole et le Parthénon se détachent tout à fait encore et toujours contre le ciel bleu et blanc comme le drapeau grec. Une fois rentrés, Muriel s'écroule, je travaille un peu, et quand je m'étends à mon tour j'entends le grondement du tonnerre... Et si c'était vrai que Zeus Pater (le Jupiter du monde gréco-romain) lançait la foudre contre les malhonnêtes... Mais ce ne peut pas être vrai : il était bien plus malhonnête que ceux qu'ils punissaient (vous en demanderez quelque chose à son épouse Héra, qui a si souvent souffert de ses infidélités ; et je ne dis rien des sarcasmes de Diogène le cynique, ce Socrate devenu fou).

Puis nous nous réveillons, nous découvrons que le jeune homme de chez *Vodafone* n'a pas activé la

114. Je crois que c'est là que j'ai attrapé ou plutôt aggravé mon otite externe qui ne s'est guérie que des semaines plus tard après une visite en ORL et de bonnes doses d'antibiotiques topiques.

fonction du partage de connexion ; nous retournons chez le marchand Internet, mais il est trop tard : le commerce est fermé ; il faudra revenir demain. Devinons qu'il y a quelque arnaque cachée dans ce que j'ai acheté. (Air connu.) Nous rentrons : Muriel pianote ; je lis ; je prépare des laïus. (Air connu).

Quand on est en Italie, il faut lire des auteurs italiens. J'ai lu les romans d'*Elena Ferrante*, j'ai lu l'essai d'*Andrea Marcolongo*. Mais je suis aussi donné la peine et le plaisir de relire celui qui m'a *obligé* à aimer la langue italienne, Machiavel, et j'ai relu son *Principe*. Et je me suis mis à penser à ce qu'il raconte sur la mort, et donc sur la religion. Ce sont deux thèmes qui m'ont habité durant ce voyage. Et cela a donné ceci, que j'ai fini au bord de la Méditerranée à *Cava d'Aliga* avant la mini Odyssée dans le bas de la botte italienne. Au fond, j'ai fait avec lui ce que j'ai fait avec Nietzsche : une sorte de règlement de comptes de fin de vie. Et d'abord il faut dire un merci à ce monsieur si drôle et si méchant et si intelligent, il faut dire merci sans quoi on est injuste, et je ne veux pas être injuste, surtout avec Machiavel, le machiavélien en chef.

Lors d'un rêve à la toute fin de sa vie, Machiavel n'a pu s'empêcher de rire de la mort et de la vie après la mort. Dans un rêve qu'il avait eu en ses derniers jours, il avait vu une maigre troupe de pauvres déguenillés, squelettiques, émaciés. Ayant demandé qui ils étaient, il avait appris qu'ils étaient les bienheureux du paradis, dont il est écrit : « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux. » Ceux-ci ayant disparu, il lui est apparu une foule de personnages d'aspect noble,

vêtus comme des courtisans qui discutaient sérieusement de politique. Il reconnut parmi eux Platon, Plutarque, Tacite et d'autres hommes fameux de l'Antiquité. Ayant demandé qui étaient ces nouveaux venus, il avait compris qu'ils étaient les maudits de l'enfer, car il est écrit : « La sagesse de ce monde est l'ennemie de Dieu. » Ceux-ci ayant disparu à leur tour, on lui demanda avec qui il voulait aller. Il répondit qu'il préférerait aller en enfer avec les esprits nobles et raisonner de politique, plutôt que d'aller au paradis avec les déguenillés. La plaisanterie est spirituelle et fait l'apologie de ce que Machiavel aimait presque autant que la politique, soit la réflexion sur la politique et sur la vie humaine qui est vie politique.

Même ceux qui n'ont pas lu le *Prince* ou une autre œuvre de Machiavel savent ceci : être machiavélique, c'est faire l'œuvre du démon. Ce qui veut dire que la pensée de Machiavel peut être plus que païenne, soit impie, ou irréligieuse. Qu'elle soit anti-chrétienne paraît évident. C'est si vrai que même quand Machiavel n'est presque pas sérieux, même quand il est léger, même quand il cesse de paraître sage et grave, comme dans « Prologue » de sa pièce *La Mandragore*, il se moque des dogmes de l'Église.

En tout cas, son *Callimaco* soliloque de façon bien impie. Il sait bien que son amour pour *Lucrezia* lui cause toute sorte d'ennuis et qu'il fait de lui un homme sinon malheureux du moins instable. Il sait bien que sa passion lui fait ressembler, comme le veut une image nautique éculée, à un État-navire ébranlé par des révoltes populaires. Mais il ne peut se raisonner. « Plus j'ai d'espoir, plus j'ai éprouvé de crainte. Malheureux que je suis ! Est-il possible de vivre si tourmenté,

tirillé entre la crainte et l'espérance ? Je suis pareil à un navire battu par des vents contraires, qui a d'autant plus peur qu'il est proche du port. La sottise de maître *Nicia* me donne de l'espoir, la sagesse et la dureté de *Lucrezia* me remplissent d'effroi. Nulle part, hélas, je ne trouve de repos. » *Callimaco* est la personnification comique et privée du problème politique que Machiavel tente de résoudre : l'instabilité. Or il sait qu'il ne peut pas se raisonner : il sait qu'il ne sait pas comment contrôler ses désirs parce que le désir, qui est une illusion sans doute et qui naît d'illusions et fait naître des illusions, est la racine même de la vie ; la passion ne peut pas être dominée, parce que la passion, qui est folie sans doute, est la vie, ou encore la vie sans passion, *Lucrezia* le lui a appris, est une illusion. « Parfois je cherche à me dominer, je me reproche ma folie et me dis : “ Que fais-tu ? Tu es fou ? Si tu gagnes, que t'arrivera-t-il ? Tu découvriras ton erreur, tu te repentiras de tes efforts et des idées que tu t'es faites. Ne sais-tu pas le peu de bonheur que l'on trouve aux choses que l'on désire, à la mesure de ce que l'on s'en promettait ? ” »

(Ou pour le dire à la manière de La Rochefoucauld que nous recommande La Fontaine : « L'amour-propre est l'amour de soi-même, et de toutes choses pour soi ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres si la fortune leur en donnait les moyens ; il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites ; ses souplesses ne se peuvent

représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur, ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants ; il y fait mille insensibles tours et retours. Là il est souvent invisible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit, et il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines ; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même ; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son sujet ; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis, qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse, qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout, et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet dans ses plus grands intérêts, et dans ses plus importantes affaires, où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout ; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements, qu'il essaye de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant il fait quelquefois en peu de temps, et sans aucun effort, ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années ; d'où l'on pourrait

conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés, plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets ; que son goût est le prix qui les relève, et le fard qui les embellit ; que c'est après lui-même qu'il court, et qu'il suit son gré, lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires : il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux. Il a de différentes inclinations selon la diversité des tempéraments qui le tournent, et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses, et tantôt aux plaisirs ; il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences, mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs et se ramasse en une quand il le faut, et comme il lui plaît. Il est inconstant, et outre les changements qui viennent des causes étrangères, il y en a une infinité qui naissent de lui, et de son propre fonds ; il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût ; il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement, et avec des travaux incroyables, à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles ; il trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie, et dans toutes les conditions ; il vit partout, et il vit de tout, il vit de rien ; il s'accommode des choses, et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins ; et ce qui est

admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit, il se rétablit en un autre ; quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre, ou le changer, et lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation ; la mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées, et de ses éternels mouvements. »)

Or cette folie, cette illusion est mise en face d'une des grandes vérités de la révélation chrétienne : qu'il y a une vie après la mort et que cette vie peut être une mort horrible ; qu'il y a un enfer et que la vie présente n'a de sens que comme labeur pour échapper à l'enfer. Il ne s'agit pas de prouver que l'enfer n'existe pas : il s'agit de s'en moquer. Et la crainte du feu de l'enfer en étant oblitérée permet au feu de la passion amoureuse d'agir librement. « D'autre part, ce qui peut t'arriver de pire, c'est de mourir et d'aller en enfer ; il y a tant de gens qui sont morts et tant d'honnêtes personnes en enfer ! As-tu honte d'y aller toi-même ? » L'enfer est un lieu qui accueille les êtres humains qui ont été emportés par leurs désirs, comme tous le sont ; l'enfer est rempli d'honnêtes personnes. La crainte de l'enfer est une fausse crainte, comme il y a de fausses hontes.

C'est alors, c'est lorsqu'il s'est libéré de la crainte de l'enfer, que *Callimaco* (selon l'étymologie de son nom, le beau guerrier, à moins qu'il ne soit le guerrier de la beauté) trouve pendant un instant l'énergie, la *virtù*, d'un homme ; c'est alors qu'il affronte le hasard avec l'intention de régler son problème et d'avoir le courage nécessaire pour vivre. « Regarde le hasard en face ; fuis le malheur, ou bien, si tu ne peux le fuir, supporte-le en homme ; ne t'incline pas, ne te laisse pas aller comme une femme. C'est ainsi que je reprends courage. » Sans doute, n'a-t-il pas tout à fait ce qu'il faut, sans doute lui faut-il l'aide d'un *Ligurio* qui se moque de sa fascination pour la mort, sans doute manque-t-il de rectitude politique contemporaine en imaginant qu'il est supérieur aux femmes. Mais il a accompli ainsi, soit en affrontant la crainte de la mort religieuse, la conversion essentielle ¹¹⁵.

Qu'il en soit ainsi pour l'ensemble de la pensée de Machiavel, on le voit dans le *Prince*. La mort apparaît pour la première fois au chapitre troisième, mais son entrée est discrète. Elle est un moyen parmi d'autres ; elle ne mérite même pas d'être soulignée, ni même d'être nommée. Comment un prince prendra-t-il le pouvoir dans un État qui est habitué à vivre sous un prince ? « Pour les posséder en toute sûreté, il suffit d'avoir anéanti la lignée du prince qui avait pouvoir sur eux. » La remarque banale recèle pourtant au moins deux scandales, qui ne font qu'augmenter en raison

115. Je signale que selon ce que Machiavel a écrit Lucrezia, l'amante à venir de Callimaco ne sera pas du tout une femme, selon le préjugé machiste du jeune homme : à la fin de la pièce, elle se montrera plus clairvoyante et plus décidée, donc plus machiavélique, que son amant.

même du ton banalisant de l'auteur. L'anéantissement dont il est question est bel et bien un meurtre ou une série de meurtres ; il ne s'agit pas de renverser un prince, mais d'anéantir sa personne et mieux encore sa lignée ; l'anéantissement est nécessaire pour que la révolte ne trouve pas une personne pour focaliser les énergies. De plus, ce meurtre, ou ces meurtres, est dit un anéantissement : la mort du prince est la fin de tout. Sans doute, on ne nie pas sans plus la vie après la mort ; on n'en parle pas. La justice divine est absente, et il y a des silences qui parlent, il y a des silences qui tuent.

La mort apparaît, en toutes lettres cette fois, une deuxième fois au chapitre suivant au moment même où Alexandre le Grand disparaît. Le problème est de comprendre comment ses héritiers eurent peu de difficulté à conserver un pouvoir si nouveau. Or la disparition d'Alexandre à quelque chose de dramatique et pour tant de banal : le plus grand des généraux disparaît, et tout continue. Encore une fois, la mort n'est rien ou bien peu de chose, mais pour une raison différente. Machiavel parle du point de vue de l'histoire, comme un autre parlerait du point de vue de la nature, et de l'un ou l'autre point de vue, la mort d'un homme ne change rien, c'est-à-dire que les lois ne cessent pas. En somme, il n'y a pas de déluge après la mort du maître, au contraire de ce qu'aurait pensé un roi de France : ce n'est pas « après moi le Déluge » ou après moi, la fin des temps et la destruction de tout ce qui est ; après moi, quel que moi que ce soit, il y a... ce qu'il y avait avant, car les choses politiques et naturelles continuent, et la loi au fond des choses, toujours là, continue de lier les causes à leurs effets.

La mort arrive enfin avec toute sa terrible grandeur, avec toute son admirable efficacité, dans le chapitre septième. Il s'agit du cas *Ramirro da Lorca*, lieutenant de *Cesare Borgia* qui avait, avec la permission de son chef, multiplia les meurtres pour calmer les révoltes politiques qui grondaient. Cette méthode, cruelle et expéditive, comme l'homme qui l'appliqua, fut corrigée par un prince tout aussi cruel et expéditif. La vérité de cet exemple concerne son *imitabilité* : selon Machiavel, la mort et la crainte de la mort sont des réalités politiques qui produisent des résultats solides. « Ayant saisi l'occasion à ce sujet, un matin à *Cesena*, *Borgia* fit mettre *Rammiro* en deux morceaux sur la place, avec un billot de bois et un couteau sanglant à côté de lui. La férocité de ce spectacle fit que les gens du peuple demeurèrent à la fois satisfaits et stupides. » Pourquoi veut-on des gens du peuple satisfaits et stupides ? Pour régner solidement. Comment se fait-il que la mort agit ainsi ? Parce qu'elle est la crainte fondamentale fondée elle-même sur l'amour fondamental : l'amour de soi. Il y a donc beaucoup à apprendre de la mort et beaucoup à enseigner par la mort. Mais cela dépend de l'idée de la mort qu'on se fait.

(Et il faut rappeler encore une fois ce que La Rochefoucauld en dit, en remplaçant la critique qu'il fait des philosophes par une critique, silencieuse, des martyres. « Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres forces, sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence entre souffrir la mort

constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire ; mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal ; et les hommes les plus faibles aussi bien que les héros ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru ; et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort ; ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres, lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination, et y paraît plus présente en un temps qu'en un autre. Ainsi il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connaissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connaissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances, si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer. Mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisait toute la constance des philosophes. Ils croyaient qu'il fallait aller de bonne grâce où l'on ne saurait s'empêcher d'aller ; et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation, et sauver du

naufrage ce qui n'en peut être garanti ! Contentons-nous pour faire bonne mine de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces faibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils font pour nous assurer ce qu'une simple haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire. Quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert ; mais quand on en est proche, on trouve que c'est un faible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paraisse de près ce que nous en avons jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que faiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connaître les effets de l'amour-propre que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire, et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop faible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle au contraire qui nous trahit le plus souvent, et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se

contenta il y a quelque temps de danser sur l'échafaud où il allait être roué. Ainsi, bien que les motifs soient différents, ils produisent les mêmes effets. De sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a vu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un même visage ; mais ç'a toujours été avec cette différence que, dans le mépris que les grands hommes font paraître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue, et dans les gens du commun ce n'est qu'un effet de leur peu de lumière qui les empêche de connaître la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose. »)

Or dans le même chapitre, le même *Borgia*, l'exemple parmi les exemples, livre cet enseignement capital. « Et il m'a dit, en ces jours où Jules II accéda à la papauté, qu'il avait pensé à ce qui pourrait arriver lorsque son père mourrait et qu'il avait tout prévu, sauf qu'il ne pensa jamais qu'il serait agonisant au moment de la mort d'Alexandre. » Voici donc la réflexion sur la mort d'un homme à la manière de Machiavel : le fils du pape Alexandre VI ne pense pas à la vie après la mort, ni celle de son père, ni la sienne ; il n'y a de vie que de ce côté-ci de la mort ; tenir compte de ce qui se passe de l'autre côté de cette barrière fatidique est une erreur. Mais il ne suffit pas que le prince sache cela : il faut que ceux sur qui il règne le sachent aussi. Car il y a des illusions au sujet de la mort, car il y en a qui glorifient la mort et qui vivent pour la gloire, car il y a ceux que Machiavel appelle les grands.

Le chapitre huitième traite des hommes politiques, ces hommes qui vivent pour le pouvoir, ceux pour qui vivre veut dire qu'ils « désirent commander et

opprimer le peuple ». Il y a d'abord le cas d'Agathocle de Syracuse. Machiavel ne le condamne pas, mais il lui enlève les oripeaux de la grandeur : ce prince est un vil tueur, si l'on veut, un habile tueur, si l'on veut, mais un tueur. *Oliveretto da Fermo* complète le portrait. Martelant son récit au moyen avec les mots *honneur* et *honorable*, l'auteur du *Prince* enseigne que l'honneur des princes n'est en fin de compte qu'un costume d'apparat. « Le prendre d'assaut aurait été aussi difficile que dans le cas d'Agathocle, s'il ne s'était laissé tromper par *Cesare Borgia*, lorsqu'à *Senigallia*, comme on a dit plus haut, celui prit les *Orsini* et les *Vitelli* ; là, étant pris lui aussi avec *Vitellozzo*, qu'il avait eu comme maître de ses vertus et des ses scélératesses, un an après avoir commis son parricide, il fut étranglé. » Les mises à mort du prince sont des parricides, c'est-à-dire des crimes, mais ce sont des crimes efficaces, nécessaires ; la mort du prince n'est pas un acte de justice, divine ou autre, mais un étranglement ; la gloire n'offre aucune consolation à celui qui meurt.

Je continuerai demain : quel personnage que ce Machiavel. En repensant à tout cela au bord de la Méditerranée, je me suis souvenu du pouvoir des mots, le pouvoir en tout cas de ses mots : le prêcheur de l'immoralité a encore le pouvoir de séduire et de réveiller et de scandaliser. Il a été un bon et un grand adversaire qui m'a tant aidé à penser. Je ne peux pas le juger trop sévèrement. Aujourd'hui, nous devons visiter quelques églises pour trouver quelque lieu qui puisse servir à compléter ce que nous (enfin, moi et ceux qui auront encore de l'énergie à la fin de nos deux

semaines) verrons dans le musée d'art byzantin que nous visiterons aussi ¹¹⁶.

Livraison quatre-vingt-unième : Machiavel après la mort et l'amour (13 juin).

On a écrit néanmoins tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal ; et les hommes les plus faibles aussi bien que les héros ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion.

La Rochefoucauld, *Maximes*.

Je veux finir de parler de Machiavel, de la mort et de la vie après la mort. Mais il me faut d'abord vous parler de moi, de la vie et de la vie avant la mort. Chaque chose en son temps, disait ma mère, et je sais obéir à ma mère.

Il y a eu le petit déjeuner, mais je n'en parlerai pas parce que vous allez dire que je ne fais que parler de nourriture. Et comme j'ai beaucoup besoin de parler de nourriture, et ce jusqu'à la faim (oups : jusqu'à la fin), je saute ce repas : ce sera une sorte de jeûne.

De toute façon, il y a urgence : il faut régler le problème de la connexion Internet et de la possibilité de faire de mon *kéli* un *hotspot*. C'est le terme technique pour dire un centre sensible à Internet qui permet à d'autres ordis de s'y connecter. Et donc, il faut dépasser la *odos Socratous*, et on entre dans la

116. Dans les faits, et malgré trois ou quatre tentatives, je n'ai pas pu voir ce musée avant de le visiter avec plusieurs des participants à la toute dernière journée du voyage. Et je répète ici ce que je dis plus loin : c'est un bijou qui vaut autant que l'Acropole. Et tant pis si on me juge impie.

succursale de Wind (oui, Wind, je me moquais hier en l'appelant Vodafone : j'étais en colère contre les trois marchands italiens. En tout cas, une jeune dame aimable qui remplaçait le jeune homme aimable, les deux étant sûrs de leur supériorité humaine en raison de ma débilité technique, a tout réglé avec quelques clics vite faits. Pendant qu'elle travaillait, je ne regardais pas ce qu'elle faisait ; c'était comme si elle décodait un palimpseste, et y mettait un nouveau texte, un troisième sur les deux premiers. Moi, dépassé par ses gestes, je regardais ses doigts qui portaient des faux ongles agrémentés de faux bijoux, et je ne comprenais pas : je ne comprenais pas ce qu'elle comprenait sur mon cellulaire et qui la faisait grogner, et ce qu'elle faisait avec ses doigts agiles et trop rapides, mais surtout peut-être, je ne comprenais pas pourquoi on ferait cela (se mettre des faux ongles assez laids et *cheapettes* ce qui rend les mouvements des doigts plus difficiles), et ce quand on travaille tout le jour avec ses doigts. Je me sentais vieux ou sage, et peut-être est-ce la même chose au fond. Mais l'important n'est pas mon sentiment de supériorité humaine en raison de ma sagesse plus ou moins grande : le *kéli* fonctionne à merveille, fait tout ce qu'il doit faire et tout plein de choses dont je ne sais même pas tirer profit. C'est magique, ou sacré, une sorte d'icône rempli d'icônes de la nouvelle religion technique.

De retour à l'hôtel, Muriel a fini de connecter nos deux *kéli*. Et nous sommes sortis devant l'édifice dans la rue bruyante pour attendre l'arrivée d'Aris. C'est le petit-cousin de mes filles. La dernière fois que je l'ai vu, cela à peu près 40 ans, lors de mon dernier passage en

Grèce : il avait 8 ou 9 ans, et il était tout petit et suivait son grand frère (dans les deux sens du mot), et il me faisait bien rire. Une petite auto d'une sorte de rose appuyé s'arrête, et il en sort un Aris souriant (son nom est celui du dieu de la guerre, notre Mars latin), et surtout un Aris géant ; il est devenu très grand comme son père, et il a ajouté quelques kilos à sa rondeur solide d'origine. Il nous suggère de nous rendre au site de Fondation Niarchos. (Niarchos était un rival d'Onassis, soit un armateur milliardaire grec et athénien qui a doté sa ville de plusieurs grands cadeaux, dont celui qu'Aris voulait nous montrer qui donne sur le port de Pirée.) En somme, hier, nous avons eu droit à un architecte athénien qui nous présente la nouvelle fierté de sa ville.

Il s'agit d'une série de bâtiments qui remplacent l'ancien hippodrome (non pas un hippodrome du monde grec, hellénistique ou gréco-romain, mais celui qu'on avait construit pour les amateurs modernes de turf). En tout cas, le bâtiment principal, gigantesque, ou peut-être faudrait-il dire cyclopéen, soutient un magnifique jardin, qui monte depuis le ras de terre jusqu'à six étages de haut. On arrive ainsi, en passant par ce jardin qui contient toutes les plantes méditerranéennes de l'olivier au romarin, on atteint donc sans trop s'en rendre compte une plateforme qui offre une vue imprenable d'Athènes, et le tout géographique qui le contient (les monts du Parnès comme Aegialée, Lycabette et Hymette, d'un côté, et les deux ports, Pireus et Phalerone, et la mer et Salamine, de l'autre).

Ce complexe est à la fois le foyer du nouveau bâtiment de l'Opéra national de la Grèce et de la

Bibliothèque Nationale de la Grèce. Pour cette dernière institution, nous avons aussi visité son entrée aérée et lumineuse avec ses fenêtres gigantesques, ou cyclopéennes, idoines donc à la structure qu'elles éclairent, des fenêtres donc de six étages de haut. Voici un peu de mots et bien des images. C'est en français si possible.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Stávros_Niárchos

https://en.m.wikipedia.org/wiki/Stavros_Niarchos_Foundation_Cultural_Center

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Bibliothèque_nationale_de_Grèce

https://en.m.wikipedia.org/wiki/Greek_National_Opera

Pendant que nous visitons et ensuite dans un restau fin qu'aime bien Aris et qu'il nous a proposé, nous avons jaser de tout et de rien (mes deux sujets préférés, et semble-t-il, des sujets qu'il ne dédaigne pas, tout sérieux adulte qu'il soit devenu), de la ville des vingtième et vingt-et-unième siècles (de l'explosion démographique qui a suivi l'expulsion des Grecs de l'empire ottoman), de son histoire ancienne, de ses beautés, de son peuple, mais aussi de la vie quotidienne et de la famille d'Aris. Pendant ce temps, j'ai renouvelé mon expérience de quelques-uns de mes plats préférés (moussaka, et dolmades chauds à la viande, et tomates farcies...) Et tout cela était accompagné de mots et de souvenirs. Cela allait de du

grand-père anglais de mes filles, Roy, et de son appétit (dont je me moquais autrefois avant de l'imiter) et de leur grand-mère grecque, Cristina (dont les festins grecs à Noël et à Pâques et quand le cœur le lui disait habitent ma mémoire), de nos visites d'autrefois en Grèce, de rattrapages au sujet de sa famille, par exemple de sa grand-mère maternelle, une ex-archéologue qui a 96 ans et toute sa tête, de ses expériences professionnelles et existentielles de fils de Boomers, et des autres qui sont morts et mortes, de mes filles qui sont passées à Athènes. Puis nous avons parlé de son voyage obligatoire avec sa petite famille par chez nous : j'ai promis avec générosité que les autres le recevront avec générosité.

Mais il est un homme occupé (qui nous a quand même offert 4 heures de son temps) : il doit partir, et nous dénichons un taxi, et nous recevons en conséquence une nouvelle leçon de chauvinisme reçu de la bouche du jeune chauffeur qui nous ramène à l'hôtel. Il semblerait que les Grecs n'ont pas de problèmes avec les Musulmans parce qu'ils les connaissent bien les Turcs (« Nous avons su les gérer il y a de cela longtemps, et ils le savent et nous aussi. ») Et tout cela était accompagné de grands gestes qui montraient ceci ou cela qu'il fallait absolument voir et qui faisaient la preuve rhétorique que la ville est trop grande et trop pleine, et que nous raterons plus de la moitié de ce qu'il y a à voir absolument sans quoi on a tout manqué. Mais en arrivant à notre hôtel, le jeune homme a tenu à nous avertir que notre quartier était chaud, ou plutôt que certaines rues plus petites et plus sombres étaient problématiques. Son avis sur le quartier précis est le même que l'autre chauffeur et les

préposés à la réception de l'hôtel : à éviter en gros et surtout en passant par les grandes rues de manière à les contourner. Nous n'avions pas l'intention de le pratiquer ces rues-là : il y aura donc encore d'autres parties d'Athènes que nous ne verrons pas... Décidément... le voyage est voué à être un échec.

Mais il est 15h, et il fait chaud, mais moins qu'hier et avant-hier. Ce qui n'est pas une raison pour ne pas profiter de la piscine. Mais cette fois, elle est bien occupée : à peine habillés, nous rencontrons d'autres gens à peine habillés : un bonne dizaine de jeunes adultes bruyants, un autre couple de vieux, un petite famille, une dame seule. Et il y a l'Acropole et la lumière. (Aris m'a parlé du phénomène inverse de celui que j'ai décrit. Il a visité la Norvège dernièrement, et il a vu les choses dans la lumière du Nord plus douce : il lui semblait que tout est saturé de couleur.) Puis, nous rentrons, je lis, je travaille mes laïus, qu'il faudrait que je fasse avancer aujourd'hui, Muriel s'exerce sur les photos. Celles d'aujourd'hui devraient être impressionnantes, mais lesquelles ne le sont pas. (Il faut entendre toute la jalousie qui sourd de mon cœur.)

Plus tard, nous décidons de nous payer un salade (grecque évidemment) sur le toit de l'hôtel, qui offre non seulement une piscine, mais un bar et un restau avec la même vue imprenable, mais cette fois avec un Acropole illuminé dans une ville sans lumière naturelle, et qui laisse voir que la pierre de la structure n'est pas blanche. Peine perdue : en arrivant, nous voyons que bien des places sont prises, et le garçon à l'accueil nous demande de revenir dans une heure : s'il y a de la place, il serait heureux de nous servir. Nous rentrons, je lis, nous parlons avec Alex qui se prépare à

partir de Québec pour nous rejoindre, et nous retournons sur le toit et son restaurant plus d'une heure après. Il y a encore plus de gens dans le bar, mais le restau est presque vide. Le jeune homme nous dit qu'il est désolé, qu'il va sans doute pleuvoir et surtout qu'il ne peut pas nous offrir de repas, ou d'encas. Okay... Pouvons-nous nous asseoir dans le restau et regarder la scène en prenant un verre ? Il accepte avec réticence. Nous nous assoyons, recevons nos verres et regardons le ciel illuminé par les traits lancés par Zeus que certains prétendent être des décharges d'électrons... Pfffft ! Ce qu'il faut entendre. Muriel essaie de capturer quelques-unes de ces preuves de l'existence de Zeus, mais sans succès.

Mais la surprise de la soirée est de voir entrer un jeune couple qui se fait servir un repas ! Nous demandons si on peut faire de même pour nous, et on nous dit que « oui, voyons donc ». Et quelques minutes plus tard, nous avons la version Dorian Inn de la salade grecque précédée d'une entrée de tartinades, l'une au poisson dont j'oublie le nom et une autre aux olives, dont j'oublie aussi le nom, mais qui habitent ma mémoire gustative depuis plus de 40 ans. Je ne comprends pas ce qui s'est passé, mais je note que lors de notre départ à minuit, il rentrait encore des gens, alors que le jeune homme qui nous a menti deux fois et de deux façons différentes était parti. Comme les gens sont étranges, et comme j'ai hâte de le revoir demain soir. Mais je passe aux choses moins importantes.

Comme je l'ai dit, je vais offrir sous peu les remarques que je ferai lors de nos visites sur les sites archéologiques : je ferai ainsi d'une pierre deux coups ;

en grand écologiste de la réflexion, je ferai de la récupération. J'espère mériter votre admiration, mais j'avoue, encore une fois, que je suis inquiet en commençant cette partie du voyage. Nous verrons bien si je suis à la hauteur de la tâche. Mais d'abord, je veux en finir avec Machiavel.

J'ai parlé du noir et blanc du monde grec : la lumière crue fait disparaître les détails et concentre l'attention sur l'essentiel, soit la ligne nue des choses. Et maintenant, je porte le regard sur la pensée de Machiavel qui est une sorte de lumière crue et impie sur deux choses : la mort et Dieu. Le premier sujet focalise le regard, comme dirait Hobbes, qui aurait voulu que sa pierre tombale porte la phrase qui suit : « *This the true philosopher's stone.* » Soit : « Voici la vraie pierre philosophale. » Ce qui est finir sa vie avec une bonne plaisanterie. C'est ce que La Rochefoucauld dit lui aussi à sa façon paradoxale dans la citation initiale. En tout cas, s'il est question de mort, il est toujours question, de manière implicite, de vie après la mort et donc de religion ; on ne peut pas être tout à fait homme, si on ne s'en préoccupe pas. Et si j'étais anthropologue, je dirais que la frontière entre l'humain et le pré-humain est cette prise en charge de la vie et donc de la mort et donc de la possibilité d'une vie après la mort. (Voir, et surtout lire, *Les Animaux dénaturés* de Vercors pour avoir un roman qui illustre mon idée.). Bon, je m'exécute, voici la suite de mes ultimes réflexions méditerranéennes sur Machiavel.

Comme pour la mort, la question de la religion apparaît dès le troisième chapitre, mais son entrée est aussi bruyante que cet Alexandre VI qui en est l'incarnation,

aussi bruyante que Machiavel qui répond au cardinal de Nantes. Selon Machiavel, la cause principale de la défaite des Français en Italie fut leur attitude envers l'Église : le roi l'a prenait au sérieux en ce sens qu'il la traitait autrement qu'il ne traitait les autres pouvoirs. Pour le dire tout de go, avec le pape, il tint parole, alors qu'il aurait dû le trahir comme il avait fait à tant d'autres. « Je parlai de cette matière à Nantes avec le cardinal de Rouen, quand le Valentinois, – car César Borgia était appelé ainsi par le peuple –, fils du pape Alexandre, occupait la Romagne. Comme le cardinal de Rouen me disait que les Italiens ne comprenaient pas [la conduite] de la guerre, moi je lui répondis que les Français ne comprenaient pas [la conduite] de l'État, parce que s'ils la comprenaient, ils ne laisseraient pas l'Église en arriver à tant de grandeur. » Comprendre ce qui en est de l'État, c'est comprendre que l'Église ne peut pas avoir le dessus, ou plutôt qu'elle ne doit pas avoir le dessus qu'elle acquiert par l'aveuglement et le mensonge. La première fois que Machiavel se présente comme un protagoniste politique, il se montre dans un face à face avec un cardinal au sujet du respect de l'Église : c'est l'affirmation pure et simple, courageuse même, de l'indépendance du politique par rapport au religieux. – Ceux qui répètent *ad nauseam* que le machiavélisme est la séparation de la morale et de la politique ne vont pas au fond des choses. En un sens, leur superficialité est la conséquence directe de cette première confrontation, victorieuse grâce au livre du Grand Secrétaire : ils sont si machiavéliens qu'ils n'entendent plus leur maître.

Or cette mise en tutelle de l'Église et donc de la religion est répétée de façon radicale, et comique, au

chapitre sixième. Là, Machiavel annonce que le plus grand des prophètes de l'Ancien Testament, Moïse, est aussi un des plus grands princes de l'histoire. Mais comme il est le grand protagoniste de l'histoire sainte, Machiavel, pieusement respectueux, refuse de parler de celui dont il a pourtant imposé le nom. En revanche, tout de suite après cet acte de soumission religieuse, il ne peut s'empêcher de reprendre son exemple et d'affirmer que Moïse fit ce qu'ont fait les autres grands princes de l'histoire et que son efficacité politique fut fonction de sa vertu politique. Car, pour suggérer une opposition scandaleuse entre Moïse et le Christ, « tous les prophètes armés vainquirent et les prophètes désarmés se perdirent », ou pour le dire autrement la prière n'est pas efficace, comme le prouve le cas de Savonarole. En somme, un peu comme la mort a été coupée de sa dimension eschatologique, la religion est coupée de son socle : Dieu lui-même.

Or la religion réapparaît dès le chapitre suivant dans la personne d'Alexandre VI, ou plutôt de son fils César Borgia. Toute la carrière de cet héros du *Prince* est une illustration de la question de la relation entre la religion et l'État, l'une représentée par son père et l'autre par lui-même. Or s'il y a une vérité qui ressort de l'ensemble du récit, c'est que l'Église, Alexandre VI, semble avoir été trop grande pour ainsi dire. Et à la fin de tout, il y avait encore l'Église dans la personne de Jules II cette fois. Machiavel est clair : l'erreur de Borgia, celle qui mit fin, sinon à sa vie, du moins à son pouvoir, fut l'élection de Jules II. « Le duc fit donc une erreur en ce choix, et ce fut la cause de sa perte ultime. » Sans aucun doute, son erreur selon Machiavel fut elle d'avoir confiance en un ennemi ; mais elle

surtout de croire qu'un homme de Dieu ne mentirait pas. En somme, le fils d'Alexandre VI ne savait pas ce que sait et enseigne Machiavel, dans une sorte de renversement du précepte évangélique qui me hante (*Matthieu 22.21*), soit qu'il ne faut pas en remettre trop à Dieu, de peur de ne plus demeurer César.

Dieu revient dans le chapitre suivant lorsqu'il est question de tirer la morale des deux exemples qui en constituent l'enseignement. Dieu revient pour sanctionner une doctrine sur le Bien et le Mal, ou plutôt sur le bien et le mal, puisqu'il s'agit justement de faire disparaître la grandeur morale qu'on attache à ces idées. « Si du mal il est permis de dire du bien, sont des cruautés bien utilisées celles qui se font d'un trait, par nécessité de s'assurer soi-même, où on ne persiste pas, mais qu'on convertit en le plus de profit possible pour ses sujets. Sont mal utilisées celles qui, encore qu'elles soient peu nombreuses au début, croissent avec le temps plutôt que de s'éteindre. Ceux qui observent la première façon peuvent, auprès de Dieu et des hommes, obtenir quelque remède pour leur État, comme en eut Agathocle ; les autres, il est impossible qu'ils se maintiennent. » En un sens, la clé de tout est de comprendre qu'on est approuvé par Dieu, parce que Dieu n'est pas là, parce qu'il n'y a que les hommes et que les hommes jugent, ou ont appris à juger, par les seuls moyens légitimes qui sont les leurs : le pouvoir du prince est fondé sur la reconnaissance qu'il y a un bien, le mien, et que ce bien sert à évaluer les moyens à prendre et les moyens qu'on a utilisés. Pour le dire autrement, si la religion, si Dieu existe dans le monde de Machiavel, c'est autant qu'il font partie des instruments du pouvoir.

Pour mettre une fin à ce chassé-croisé entre la mort et la religion, je reviens à la *Mandragore* et un de ses personnages importants, le prêtre Timoteo. (J'ai oublié de vous dire la dernière fois que je cite à partir de l'excellente traduction de Bernard Boulet.) En tout cas que le prêtre véreux s'appelle « crainte de Dieu » est une des finesses de la pièce : la crainte de Dieu est une passion fondamentale du christianisme et de toute religion de la révélation. Sans doute, l'amour, ou plutôt la charité, est-il la grande vérité existentielle de la religion que le Christ apporta aux hommes. Mais le personnage de *Timoteo* est le rejet de l'une et de l'autre : il ne craint pas Dieu, et il a compris qu'il y a des amours plus humains que la charité : il sait que tous les hommes et toutes les femmes, s'ils étaient dans le lit comme le sont *Lucrezia* et *Callimaco*, ne dormiraient pas, non pas parce qu'ils sont pris par l'angoisse, qui fait suer et qui arrache l'être humain au sommeil, mais parce qu'ils sont consommés par le plaisir.

Ce qui rend patente l'impiété du bon père, c'est, par un paradoxe tout à fait machiavélien, sa conscience aigüe de l'utilité de la religion. Car son subornation par *Ligurio* n'est pas un évènement occasionnel : il était fait pour être acheté par le renard de la pièce de façon à mettre la religion au service de ce qui la dépasse, soit la violence calculée de l'existence humaine et politique. Il en offre la preuve dans le deuxième et dernier soliloque de la *Mandragore*. C'est alors qu'il explique que ses frères moines manquent de piété, qu'ils ont laissé tombé les pratiques anciennes auprès d'une statue de la Vierge Marie : « Tous les soirs après complies nous avons coutume d'y aller en procession et de faire chanter laudes tous les samedis. Nous-mêmes nous

faisons sans cesse des vœux à l'église pour qu'on y voie toujours de nouvelles images ; nous exhortions en confession hommes et femmes à faire aussi des vœux. On ne fait plus rien de ces choses et puis l'on s'étonne que la foi tiédise. Oh ! que mes frères ont peu de cervelle ! » En somme, pour *Timoteo*, qui ne craint pas Dieu, la religion est une rhétorique et un instrument. Elle permet de gagner de l'argent, en inspirant chez les autres une certaine crainte de Dieu. Elle peut servir comme elle a servi à conduire *Lucrezia* dans le lit de *Callimacco*, le beau guerrier. *Timoteo*, qui ne craint pas Dieu, mais qui reconnaît son efficacité en tant que partie de la vie humaine et donc de la vie politique, est le parfait machiavélien, plus encore que *Callimacco*, plus encore que *Ligurio*. Le seul personnage qui est plus machiavélien encore est une femme séduite, et heureuse de l'être. *Lucrezia* une fois qu'elle a été convertie à la vérité de la vie pas les tromperies de son mari, de sa mère, de son confesseur et même de son amant, déclare à la fin de la pièce, en multipliant les *je* qui déclare qui elle est devenue. On pourrait dire que la pensée de Machiavel se présente dans cette comédie comme la première version du féminisme moderne. Voici en tout cas comment *Callimacco* raconte les choses à *Ligurio*.

« Mais après que je me fis connaître à elle et que je lui ai fait comprendre l'amour que je lui portais, et combien facilement, par la simplicité du mari, nous pouvions vivre heureux sans infamie aucune, lui promettant, du moment que Dieu fasse autre chose de lui, de la prendre pour femme ; et ayant goûté, elle, en plus des vraies raisons, quelle différence il y a entre ma couchette et celle de messire *Nicia*, et entre les baisers

d'un jeune amant et ceux d'un vieux mari, après quelques soupirs elle dit : " Puisque ton astuce à toi, la sottise de mon mari, la simplicité de ma mère et la méchanceté de mon confesseur m'ont conduit à faire ce que jamais par moi-même je n'aurais fait, je veux juger que ça vient d'une décision céleste qui l'a voulu ainsi. Et je n'ai pas ce qu'il faut pour refuser ce que le ciel veut que j'accepte. Alors, je te prends pour seigneur, patron et guide ; je veux que ce soit toi mon père, toi mon défenseur et toi tout mon bien ; et ce que mon mari a voulu pour un soir, je veux qu'il l'ait toujours. Tu te feras donc son compère ; tu viendras ce matin à l'église et, de là, tu viendras dîner avec nous. Ce sera à toi de décider de tes va-et-vient et nous pourrons à toute heure et sans soupçon nous rencontrer (V.4) ". »

Et voilà : il ne me reste plus qu'une journée off, qu'une journée de liberté. Si comme je le crains, et l'espère, je suis trop pris par mes devoirs, je devrai, et je pourrai, mettre fin à cette tâche que je me suis donnée. Et les matins méditerranéens cesseront à cause des journées méditerranéennes.

Livraison quatre-vingt-deuxième : ils arrivent, ils arrivent ; ils vont me faire mourir (14 juin) ?

« J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. »

Lettre de Voltaire à Rousseau, 30 août 1755

Les dieux n'étant plus, et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été.
Gustave Flaubert, *Correspondance*.

C'est le dernier jour de repos avant le grand départ, je vous parle encore une fois de mon sujet préféré, sur lequel j'ai réfléchi et écrit et récrit à *Cava d'Aliga* le matin, l'après-midi et le soir quand la vie agréable que j'y menais m'en laissait un peu de temps. Si vous êtes gavé du sujet, lisez seulement quelques pages, les premières, pour entendre parler du menu fretin de notre journée, la vie de tous les jours quand on est un touriste dans une grande ville bruyante et énergique, où on parle une langue qu'on ne comprend presque pas. C'est une expérience fascinante, mais fatigante : j'espère que je suis à la hauteur de la tâche. Bientôt, si tout marche bien, je vous offrirai des sujets plus légers : soit la mort d'une civilisation, la grecque, celle qui a donné vie à la nôtre.

Car avant de mourir en grand ou en petit, on vit. Et quand on vit on bouge, et nous avons bougé quand même un peu hier pour régler quelques petits problèmes et un grand problème. D'abord, Mu a découvert hier que sa fichue connexion italienne offerte par TIM (*tutti ladri*, vous dis-je) faisait des siennes. Nous savons déjà, à cause de mes déboires, gérés avant-hier, qu'il n'y a pas de succursale TIM en Grèce. Nous avons décidé de régler le problème à la source comme dans mon cas, soit en changeant la carte SIM et donc en changeant de compagnie. Nous sommes donc passés chez les mêmes gens, nous leur avons demandé de nous trouver un forfait qui permettra à Muriel de continuer de gérer le dossier pratique du groupe : il est assez lourd, et surtout il ne faut pas qu'il y ait de défaillance, sans parler de ses autres responsabilités avec la compagnie de son fils qu'elle gère à distance. C'est fait, et c'est fait par la même jeune femme aux

doigts agiles et trop décorés. Je me suis moqué un peu d'elle dans la livraison d'hier, et maintenant je me sens plutôt coupable : elle a été aimable, elle a ri de nos plaisanteries et elle a tout fait pour nous sécuriser. Si je savais le grec, je me serais excusé auprès elle (aurait-elle compris pourquoi je le faisais ?), mais j'ai dû me contenter d'un *efkharisto poli* bien senti que Muriel a répété quelques fois : les Canadiens japonais que nous sommes ont peut-être bonne réputation.

Pour y arriver, cela n'a pris que quelques minutes, car il a fallu tourner en rond pendant près d'une heure pour trouver un endroit qu'on nous a indiqué, mais qui n'existe pas, ou bien qui est le même que celui que nous avons trouvé par nous-mêmes. Il est sérieusement, mais alors sérieusement, frustrant de ne pas pouvoir parler même mal, mais quand même parler, pour avoir des informations, comme je peux le faire en Italie. Le monde est codé par les mots, mais les mots grecs sont presque du japonais : quand on dit *nai* (qui se prononce *né*) on est en train de dire *oui* et quand on dit *oiki*, qui devrait signifier *oui*, on est en train de dire *non*.... C'est le monde à l'envers.

En tout cas, c'est réglé, tout comme est réglée ou en tout cas bien partie la partie pratique de notre odyssée : nous sommes retournés à l'agence *Océane* pour rencontrer la responsable du dossier, Véronique, une autre personne avec qui Muriel (et Alexandre) échange depuis des mois maintenant. Nous (c'est-à-dire Muriel surtout, mais j'ai pu y mettre mon grain de sel une ou deux fois) avons examiné chaque jour du *giro*, et nous avons posé toutes les questions que nous avons pu imaginer, et on nous a donné des conseils fondés sur des années d'expérience, et il faut croire que

nous saurons nous en tirer et que nos ouailles recevront tout ce qu'Alexandre a imaginé pour eux depuis des mois. L'aventure commence pour de vrai demain. À un moment, j'ai eu le plaisir d'entendre deux Françaises (Marie Perrine et Véronique) discuter au sujet d'une question en un grec qui roulait bon train (les *nai* et les *oiki* explosaient à tout moment avec les mauvais (pour moi) coups de tête (un faux *oui* accompagné d'un coup de tête qui disait le contraire selon moi) ; l'incongruité de la chose m'a fait pouffer de rire.

En revenant d'*Océane*, nous avons enfin de compte réglé le problème de la carte SIM, comme je l'écrivais tantôt (vous voyez, je suis si mêlé que je raconte les choses à l'envers), et nous avons un peu de temps pour faire quelques achats et nous promener dans *notre* quartier. Nous avons trouvé une place qui offrait des souvlaki (mais ça s'écrit *soublaki* en latin, et un drôle de mélange d'autres lettres en alphabet grec, soit σουβλάκι. Puis, rentré dans nos appartements (qui ne sont qu'une chambre), je n'avais plus d'énergie pour terminer les trois premiers laïus dont je serai chargé après-demain. À la longue, j'ai pris mon courage à deux mains et... nous sommes allés nous baigner sur le toit. Mais je me suis payé alors une vraie bonne saucette d'une heure et plus. Il y avait tout plein de gens, encore plus qu'avant-hier, mais pas plus nus qu'avant-hier. Cela a fait un grand bien : rien faire, et le faire presque nu, est un excellent remède quand on a beaucoup à faire.

Puis, nous avons rencontré le premier participant du groupe qui venait d'arriver en anticipation et qui se trouvait déjà dans sa chambre... Ça veut dire que c'est

parti pour de vrai. Comme je vous l'ai dit, je crains que je n'aurai pas l'énergie nécessaire pour continuer comme par le passé, et je suis sûr que j'aurai bien moins de temps. En tout cas, avant de me coucher, j'ai dû préparer, à mon cœur et mon corps défendant, aussi bien que possible quand même, les remarques que je ferai devant l'Aréopage, puis devant l'Acropole et enfin dans l'Agora. Tout un programme, dites-vous ? Oui. Ou *né*. En tout cas, quand j'aurai fait mes premières prestations, je vous en donnerai une version. Car, ça aussi ça fera partie de cette odyssée méditerranéenne. En tout cas, nous avons trouvé quelques Pepsi et des biscuits pour me donner de l'énergie et du courage, j'ai écrit pendant deux heures, et je me suis couché. La dernière image que j'ai vue en croulant dans le sommeil ? Muriel travaillait comme la sainte femme de la photographie qu'elle est : elle s'inquiète pour vous pendant que je plains à partir de quelques riens, elle perd du terrain dans sa tâche de photographe de notre odyssée.

P.S. Comme je finissais ce texte, je me suis tourné vers les pages que j'ai écrites hier avant de me coucher pour les revoir... et je ne trouvais rien. J'en suis presque mort de panique et de colère contre moi-même. Mais je me suis calmé, et j'ai réussi à trouver une version un peu plus vieille (ou plutôt jeune) du texte final que j'avais, je le croyais du moins, sécurisé. Et je l'ai relu et retravaillé : il est prêt ou du moins aussi prêt que je le peux faire. Ouf ! Fichu Satan Internet : il me trompe, ce père du mensonge, comme disait le Christ, non seulement quand il agit par son subalterne TIM, mais même quand j'agis en toute bonne foi... Ce qui est le

propre de Satan.

Voici donc un autre texte que j'ai écrit pour jouer avec le thème que je viens de proposer à partir de Machiavel. Vous verrez dans une note que j'ai ajoutée il y a quelques semaines et que j'ai révisée encore hier, d'où vient tout cela.

Et la mort en paroles et musique...

Paroles...

« Voir le nombril d'la femm'd'un flic n'est certain'ment pas un spectacle / Qui du point d'vue de l'esthétiqu' puisse vous élever au pinacle. / Il y eut pourtant dans l'vieux Paris un honnête homme sans malice / Brûlant d'contempler l'nombril d'la femm' d'un agent de police... / Ainsi gémissait en public cet honnête homme vénérable / Quand la légitime d'un flic tendant son nombril secourable / Lui dit : " Je m'en vais mettre fin à votre pénible supplice : / Vous fair' voir le nombril enfin d'la femm' d'un agent de police." / " Alleluia ! " fit le bon vieux. " De mes tourments voici la trêve. / Grâce soient rendues au Bon Dieu, je vais réaliser mon rêve." / Il s'engagea tout attendri sous les jupons d'sa bienfaitrice / Braquer ses yeux sur le nombril d'la femm'd'un agent de police. / Mais hélas il était rompu par les effets de sa hantise. / Et comme il atteignait le but de cinquante ans de convoitise, / La mort, la mort, la mort le prit sur l'abdomen de sa complice. / Il n'a jamais vu le nombril d'la femm'd'un agent de police. »

Quand au fond de mon Manitoba natal, j'ai entendu ces paroles de Brassens, j'ai été secoué d'un rire libérateur. Moi, vorace lecteur de Camus, j'avais

appris que la mort est un thème philosophique bien important, peut-être le plus important. Mais j'ai pré-compris alors en entendant cette chanson qui casse tous les sérieux pour de bon, que *ma* mort, tout comme celle du monsieur ridicule à l'obsession loufoque, n'était pas bien importante, et même qu'elle risquait d'être comique, aussi comique que je l'étais sans doute sans m'en rendre compte. J'ose croire que déjà à ce moment je me préparais le cœur et l'imagination pour penser plus en profondeur que ne me le permettait la pensée existentialiste.

Quand au fond de mon Québec d'adoption, j'ai lu les *Vies* de Plutarque pour la première fois, j'ai compris que j'avais devant moi un penseur d'envergure, voire un philosophe. Un peu comme François, mon ami soldat/diplomate/retraité/entrepreneur pédagogique cependant, je crois que je me suis laissé prendre, je me suis laissé surprendre, je me suis laissé avoir par l'action pure de ses hommes illustres et les détails dont il les entoure. Sans doute, ne serai-je jamais un homme d'action, et Muriel la femme d'action me le prouve tous les jours. Mais le spectacle que m'offrait Plutarque me semblait trop beau. Je me perdais dans ces vies, je m'oubliais, je devenais l'observateur coéternel de ces hommes grands et grandioses, tarés mais vigoureux, fous mais prudents, durs mais faibles. Ces dernières années, j'ai lu calmement. – Calmement ? Est-ce le bon mot ? – En tout cas, pour le groupe qui fera le tour de la Grèce avec nous, j'ai relu comme quand je revois un film. J'ai alors en tête les dernières images, et je vois tout le film, je comprends tout le scénario à partir de la fin. Cette fois-ci donc, en lisant les vies de César et de Pompée, d'Aristide et de Phocion, de Périclès et de

Fabius Maximus, je savais que tous ces hommes allaient mourir. – Lapalissade ? Sans doute. Mais philosopher, j'en suis persuadé, c'est comprendre en profondeur des lapalissades. – Ou plutôt, je regardais leur vie à la lumière de leur mort. Et en conséquence, je vois encore mieux ma vie à la lumière de ma mort. Mais devant des hommes de cette envergure, la tentation est encore moins grande qu'autrefois de croire que ma mort mérite des majuscules, des italiques ou des soulignements.

Tout juste avant de mourir et après avoir bu la potion que les Onze d'Athènes lui avait fait préparer, Socrate aurait dit : « Criton, nous devons un coq à Asclépios. »

Est-ce le fruit d'une illusion ? Je suis impressionné par les derniers mots que nous laisse un homme : ce qu'il dit alors me paraît plus significatif, plus prégnant. Comme le dit mon cher Montaigne, dans sa langue inimitable : « Mais à ce dernier rôle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il faut parler français, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot. » Le fond du pot ! Je me dis que c'est lui qui a inventé cette expression délicieuse : Montaigne est le Shakespeare de la langue française, et si comme on dit parler anglais, c'est parler Shakespeare, parler français, c'est parler Montaigne, Pour confirmer et aussi peut-être pour infirmer cette idée, je ponctue mon texte au moyen de quelques exemples de dernières paroles. J'ose croire qu'on devinera dans ces *refrains* quelque chose de l'idée de la mort que se fait celui qui les a choisis.

Si vous me permettez de coller dos à dos une chanson entendue au Manitoba et un livre lu au Québec, je résumerai cinquante ans de réflexion plus ou moins vigoureuse par cet aphorisme que La Rochefoucauld, cité hier, aurait hué : philosopher, c'est apprendre à regarder la mort en face. « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement » écrit le duc, avant de rejeter d'avance dans le long aphorisme final tout ce que je propose ici. Ou encore, philosopher, c'est apprendre à mourir. Dit-on. Je préfère dire que c'est apprendre à vivre. C'est plus gai comme définition ; c'est plus vrai surtout. Néanmoins, la vie étant imprégnée de mort, apprendre à vivre revient à tenir compte de la mort. Faute d'avoir déjà appris à mourir et ainsi à vivre, je réfléchirai encore une fois sur la mort. D'autant plus que la mort étant un thème religieux, la réflexion sur la mort peut servir à délimiter les champs de la foi et de la raison, thème qui me hante, comme le savent ceux qui me suivent depuis un certain temps, comme j'ai tenté de le faire il y a quelques jours. – Je me souviendrai longtemps – jusqu'à ma mort ? – des prêches *effrayantes* du doux père Caron, S.J. Et si jamais j'avais besoin de me les remémorer avec un peu de fraîcheur, je n'aurais qu'à relire *Portrait of the Artist as a Young Man* de James Joyce. – La mort donc, pour ces deux raisons. Au moins...

En gros, si on exclut l'indifférence de la prime enfance, j'ai connu trois attitudes face à la mort (on est influencé par Montaigne ou on ne l'est pas : il faut donc un trois quelque part). Vers les dix ans, j'étais terrorisé à l'idée d'être surpris par elle. Pendant des années, j'ai passé des nuits d'insomnie, le dos collé au mur de ma

chambre pour être sûr, ô folie de l'imagination, de voir ma mort venir en face : quelques instants de prévoyance, c'était déjà ça de gagner. Quand je me rappelle ces temps, je vois un être chétif, incertain, peureux de son ombre, comme on dit, luttant contre le sommeil et puis priant de pouvoir dormir un peu avant que ne commence une autre journée. Aux autres, je donnais sans doute les apparences d'un garçon maigrichon mais énergique (comme Aris, tiens), toujours occupé, un des ces petits qui attirent des adultes une remarque attendrie du genre : « C'est donc beau, l'insouciance de l'enfance. » – Est-ce là pourquoi toujours je prends au sérieux les enfants ? – D'où venait cette terreur ? Je ne le sais. Mais quelque part au fond de moi, elle était liée à la crainte de l'enfer, à l'image du diable, bien plus qu'à une idée qui aurait été consolante. Quelle peur vint d'abord, le démon ou la mort ? Je ne saurais le dire.

Vers le milieu de l'adolescence la terreur de la mort m'a quitté. Longtemps, je n'avais voulu penser à cette disparition, par peur sans doute de réveiller mes fantômes. Sans avoir compris comment ça s'était fait, à dix-sept ans je me suis délivré, ou je me suis avoué un libération venu d'on ne sait où. – Par un paradoxe que je m'explique mal, c'est l'époque où je lisais pour la première fois les existentialistes qui parlent tant de la mort. Je n'avais pas beaucoup de sympathie pour leurs remarques : c'était plutôt les thèmes d'absurdité et de contingence, de mort de Dieu et de responsabilité qui m'attiraient. Qu'ils fondassent tout cela dans le problème de la mort, je le voulais bien ; j'étais prêt en croire la nécessité *ontologique* ; mais au fond je ne le comprenais pas. – La mort me paraissait soudain très

lointaine ; même quand elle était près de moi en raison de mon imagination, disons quand je prenais l'avion, je la regardais sans la craindre. Dire que je me sentais immortel serait excessif, mais presque vrai. Peu après je me suis converti à la foi catholique que j'avais comme abandonné au fil des années. J'ajoute cet aveu à cause de l'opinion admise que l'homme croit pour se tranquilliser face à la mort : dans mon cas, ce fut tout le contraire.

César Auguste, le premier empereur romain, dit sur son lit de mort : « Comædia fit. » Pour ceux qui devinent mal le latin : « La comédie est terminée. »

Depuis peu ¹¹⁷, les choses se sont renversées de nouveau. Il m'arrive maintenant de me réveiller la nuit, pris à la gorge par une angoisse surgie de je ne sais où : je goûte la mort ; je ne m'attends plus à la voir venir de l'extérieur ou de derrière, elle m'habite. Est-ce de la terreur ? Non. Mais l'assurance de la vingtaine, l'« immortalité » du jeune homme n'est plus la mienne. Cette nouveauté tient à quelques faits. Les morts se sont multipliés autour de moi : parents, professeurs, amis mêmes, comme Philippe il y a quelques mois à

117. Cette note était dans l'envoi originel.

Ce texte a été écrit une première fois il y a de cela une trentaine d'années, soit quand j'étais dans la quarantaine. En le relisant, durant mon voyage, je me suis rendu compte que je n'avais pas bougé d'un micromètre par rapport à ce que j'écrivais alors : il fallait seulement changer un mot ici ou là, replacer telle idée à la *bonne* place, ou enlever quelque chose que je trouvais redondant. C'est ce que j'ai fait durant mes promenades sur la si belle *spiaggia di Brucca*, que je salue avec gratitude une dernière fois. Mais sera-ce la dernière fois ? Cela est-il déjà mort ?

peine, sont de plus en plus nombreux à être passés de l'autre bord. Et on dirait que l'effet cumulatif de ces morts est de me confirmer la mienne.

Ensuite, j'ai de plus en plus souvent mal dans mon corps : le matin, je me lève plus parfois avec difficulté ; j'ai moins d'énergie : les nuits blanches de mon adolescence et de mon enfance ne sont plus possibles (Dieu merci !) ; je récupère plus lentement quand je fais des excès. Tous ces affaiblissements, ma demi-conscience leur donne le statut de préparation à la mort. Ou comme le raconte la très sage Schahrazade, mon amie la plus chère, dans les *Mille et une nuits* : « Et il constata avec une tristesse infinie que les poils blancs de sa barbe étaient devenus bien plus nombreux que les noirs, et qu'il fallait beaucoup d'attention pour distinguer ces derniers parmi les touffes blanches où ils se disséminaient. Et il pensa : “ La barbe blanchissante est un indice de vieillesse, et la vieillesse est un avertissement de la mort. Pauvre Schamseddin. ” » Je suis Schamseddin, même si je ne parle pas arabe.

Enfin, j'ai accumulé des étés, ou plutôt je les ai dépensés ; ce qui me donne l'impression qu'il doit m'en rester très peu en *banque* : quand j'avais dix ans, les soixante étés à venir ne signifiaient rien pour moi ; c'était six fois plus de vie que j'en avais connu, autant dire une éternité. Ma mort ne pouvait être que violente, une rupture, et donc quelque chose d'impensable, d'inconcevable. Ou plutôt, elle n'était imaginable que dans la terreur qui empêchait de penser. Plus tard, juste avant la vingtaine, malgré ma passion pour les mathématiques, je ne comptais pas, voilà tout. Aujourd'hui je me surprends, un beau soir d'automne,

à penser qu'il ne me reste plus que trente-cinq automnes à voir, un peu moins que ceux que j'ai regardés passer avec tant de négligence ¹¹⁸. Quand on se trouve dans la petite quarantaine, trente-cinq est un chiffre imaginable, bien mieux : il est expérimental ; mes années sont aujourd'hui nombrables, bien mieux : elles sont nombrées. Et du coup, je constate que mon compte sera bientôt à sec. La mort est la banquière de ma vie. Et je comprends mieux que jamais comment en promettant aux hommes de repousser la mort, Descartes et Bacon, reprenant à leur façon une remarque d'Empédocle, ont séduit l'Occident.

Admettons. Mais alors quoi faire avec cette mort redevenue présente et enfin pensable ? Comment vit-on avec cette chose, qui n'en est pas une ? En ces jours nouveaux, mon corps répond pour moi, avant moi : je ressens parfois de la peur. J'en viens donc à la question du courage, c'est-à-dire la vertu qui doit commander à la peur, *la* vertu des hommes illustres de Plutarque. Qu'est-ce que le courage ? demanda Socrate. On lui répondit que c'est une fermeté d'âme intelligente ou la science de ce qu'il faut craindre et de ce qu'il faut espérer. Or cette merveilleuse science, cette admirable intelligence me paraît de moins en moins accessible. En conséquence, la fermeté d'âme me semble de plus en plus difficile à fonder en raison. On se dit que seule la foi pourrait le faire. Et je comprends mieux que j'aimais comment la promesse évangélique a pu séduire le monde de l'Occident. Ce qui ne signifie pas que la terreur soit raisonnable pour autant. L'incertitude

118. La remarque mathématique est encore plus pertinente et les chiffres plus impressionnants quand on a 70 ans.

adulte ne conduit pas aux fortes émotions enfantines, mais elle mine la glorieuse assurance adolescente. Ni rempart, ni éperon, l'incertitude serait-elle le juste milieu ? En tout cas, elle me permet de coller plus aux données premières de mon existence. En somme, l'adulte incertain que je suis a trouvé moyen de vivre avec sa mort. Ce qui ne veut pas dire que je la vois comme un bien. Car ma vie est bonne, peut-être meilleure qu'elle n'a jamais été, certes ouverte comme jamais sur ces nombreuses parcelles de bonheur que livrent la plupart des destins. Et la mort, c'est, à première vue du moins, la fin de tout ça. Ou comme le dit ma Schahrazade à la fin de l'histoire de Sindabad le marin : « Et tous deux vécurent en amitié parfaite et à la limite de la dilatation jusqu'à ce que vint les visiter celle qui fait s'évanouir les délices, qui rompt les amitiés, qui détruit les palais et élève les tombeaux, l'amère mort. Gloire au Vivant qui ne meurt pas ! ». Dans certaines circonstances, la mort peut devenir un bien ? Oui, je le reconnais. Mais elle me paraît un mal comme par nature. Serait-ce ma façon à moi de dire que l'être et le bien s'identifient ? Pourquoi pas. Voici du moins ce que je conclus de tout ceci : l'adulte incertain est courageux pour la première fois : il voit le mal inévitable et ne se ment plus. Ou presque...

Thomas More au pied de l'échafaud aurait dit à son bourreau : « Veuillez m'aider à monter. Pour redescendre, je m'organiserai tout seul. »

En revanche, ce qui me reste de l'adolescent prendra soin de lui : de toute façon, il ne veut pas qu'on le protège, qu'on le raisonne : il veut être indépendant.

Mais qu'en sera-t-il de l'enfant tapi tout au fond de moi ? Ici, je me rappelle la chose la plus belle qu'on m'ait jamais dite pour calmer mes inquiétudes face au vide. Une adulte, dont je tairai le nom (mais c'était ma mère qui faisait son travail de mère), m'a promis d'attendre de l'autre bord de la mort pour me recevoir au dernier-premier moment. Cette promesse, je ne sais trop pourquoi, me calmait. C'est celle que je renouvelais avec ma fille Madeleine lorsqu'elle était tourmentée par les mêmes insomnies que moi. Et comme par magie le fait d'avoir promis à mon tour à l'enfant Madeleine rassérène l'enfant Gérald. En tout cas, c'est cette promesse faite à d'autres qu'il tient comme un talisman contre les pouvoirs du spectre. Et généreux, je fais ici la promesse à tous mes amis, ceux qui mourront après moi, de les attendre eux aussi de l'autre bord. Peut-être aurai-je alors quelques bonnes histoires à raconter, un ou deux raccourcis administratifs à suggérer ; peut-être pourrai-je leur dire où trouver telle ou telle âme qui leur manque. Je pourrais faire dans l'autre vie ce que je m'appête à faire avec les membres du groupe qui tournera dans le Péloponnèse bientôt. Enfin, on verra bien, n'est-ce pas ? Qui mourra verra. Ce qui revient à dire que comme tant d'autres j'aurai à la fin à peu près la religion de ma mère, qui m'a dit il y a de cela bien des années déjà, qui répétait son geste de patience sage au téléphone : « Je crois qu'il faut qu'il y ait quelque chose de l'autre bord. On verra bien en tout cas. »

J'ai écrit quelque part : « La philosophie est d'abord et avant tout une méditation sur la mort humaine, comme l'ont dit Platon, Cicéron et Montaigne, c'est-à-dire une réflexion sur les limites de l'homme ;

par elle, j'approfondis la vérité humaine première : je m'inscris dans un tout plus grand que moi, un tout qui me précède et me survit, qui m'entoure depuis ce que j'ai de si intérieur que je ne suis plus moi-même jusqu'au plus séparé de ma personne, qui demeure pourtant accessible. »

Cette phrase me gêne. Parce qu'elle est bêtement courte, et parce qu'elle n'est pas aussi tassée et énergique que je la voudrais. Et pourtant, elle résume ce que j'ai appris après bien des années d'efforts et de réflexion. On voudrait que la somme de sa science soit plus imposante, on voudrait qu'elle étonne par l'éclat de sa justesse et la justesse de sa formule. Elle me gêne encore parce que je me sens nu quand je dis tout sans plus de fla-fla. J'en conclus : être nu n'est bon et sûr qu'avec une amie bonne et sûre. Je préfère depuis toujours parler à travers la personne d'un autre ; j'aime bien porter un masque derrière lequel me réfugier. Or cette phrase trop claire à mon goût n'a pas paru assez claire à certains. Je suis tenté d'en rester là, de me dire : « Tant mieux, il me reste encore quelque mystère. » Mais toutes ces confidences sur la mort me portent à vouloir mettre les choses au clair, si je le puis : la mort, l'indécence, me conduit à faire l'indécent.

On peut lire sur la pierre tombale de Thomas Hobbes : « Voici la vraie pierre philosophale. »

Livraison quatre-vingt-troisième : pour en finir avec la mort et se mettre à vivre en groupe plutôt qu'en duo (15 juin).

Sois persuadé, dit Aristodèmos, que, si je croyais que les dieux se soucient des hommes, je ne les négligerais pas. — Alors, tu crois qu'ils ne s'en soucient pas, eux qui tout d'abord ont créé l'homme seul droit entre tous les animaux, attitude qui lui permet de voir plus loin, de regarder plus aisément les objets qui sont au-dessus de lui, et d'éviter plus facilement le danger ; qui lui ont donné la vue, l'ouïe, le goût ; qui ensuite, n'ayant donné aux autres animaux que des pieds qui leur permettent seulement de changer de place, ont par surcroît accordé à l'homme des mains qui exécutent la plupart des choses grâce auxquelles nous sommes plus heureux que les animaux ? Tous les animaux ont une langue ; mais seul l'homme a reçu des dieux une langue qui nous permet, en touchant les diverses parties de la bouche, d'articuler la voix et de nous communiquer les uns aux autres tout ce que nous voulons. En outre, tandis que, pour les autres animaux, ils ont limité les plaisirs de l'amour à une saison de l'année, ils nous

ont accordé de les goûter sans interruption jusqu'à la vieillesse ¹¹⁹.

Xénophon, *Souvenirs*, I.4.

Je vous parlerai sous peu de nos premières aventures en tant que membres d'un groupe et responsables d'un groupe. Mais avant voici la suite et la fin de mon texte qui s'intitule « La mort en paroles et musique ». Vous pourrez sauter quelques pages pour en arriver à des choses plus vivantes... J'en étais arrivé à dire que la mort est indécente, ou pousse parfois à être indécent.

Or l'indécence me fait souvent rire. Mais est-il décent de rire des choses obscènes ? Cela dépend du ton du rire. Par exemple, le rire peut naître d'une comparaison entre ce qui passe et ce qui est en vérité, ou de la joie

119. Encore une fois, je trouve que mes citations sont trop longues et j'en mets une partie en note.

Le dieu n'a pas borné ses soins à la conformation de nos corps, mais, ce qui est bien plus important, il a mis aussi dans l'homme l'âme la plus parfaite. Car tout d'abord quel autre animal a une âme capable de reconnaître l'existence des dieux, qui ont ordonné cet ensemble de corps immense et splendides ? Quelle autre espèce que celle des hommes rend un culte aux dieux ? Quelle âme est plus capable que celle de l'homme de se prémunir contre la faim ou la soif, le froid ou le chaud, de guérir les maladies, de développer la force par l'exercice, de travailler pour acquérir le savoir et de garder en sa mémoire tout ce qu'elle a vu ou entendu ou appris ? N'est-il donc pas évident pour toi qu'en comparaison des autres animaux, les hommes vivent comme des dieux, parce qu'ils sont naturellement supérieurs aux animaux à la fois par le corps et par l'âme ? Un animal qui aurait le corps d'un bœuf et l'intelligence d'un homme ne pourrait pas exécuter ce qu'il voudrait ; mais eût-il des mains, sans avoir l'intelligence, il n'en serait pas plus avancé. Et toi, qui as reçu ces deux avantages si précieux, tu ne crois pas que les dieux s'occupent de toi ? Que faut-il donc qu'ils fassent pour t'en convaincre ?

d'avoir retardé le passage du plaisir qui passe et l'arrivée de la douleur qui vient, ou encore de la constatation qu'il n'y a que ce qui passe. On rit comme les dieux, on rit de soulagement, ou on rit jaune. En somme, le penseur bien satisfait qui affirme que le rire est le propre de l'homme n'a encore rien dit : le rire peut être trois *choses* fort différentes, et les idées fondamentales sur l'Univers et l'homme n'ont pas encore été éclairées. Aussi par un chemin fort court, nous retrouverons la mort.

Au risque de paraître pris dans un système, au risque, ce qui est bien pire, de me laisser prendre dans un système, j'affirme que toutes les grandes questions de la vie, c'est-à-dire de la philosophie, se prêtent à cette triple solution. L'homme est l'animal rationnel ? Fort bien. Mais que signifie cette bonne vieille définition ? La raison est-elle la faculté de deviner ce qui est à partir du lieu du transitoire ? Ou bien la raison est-elle le pouvoir d'inventer les moyens qui font durer le transitoire lorsqu'il est bon ou qui l'écourtent quand il fait mal ; ou, ce qui revient au même, le pouvoir de stabiliser les hypothèses précaires ? Ou encore est-elle une acquisition historique qui perçoit le transitoire tout en l'occultant ?

Évitons donc ce truisme : cherchons du neuf, du moderne. L'homme serait donc l'animal consciemment temporel ? Sans doute. Mais qu'est-ce donc que cette temporalité au milieu de laquelle éclate le rire de l'animal rationnel ? Est-ce une imitation imparfaite de l'instant éternel ? Ou une fuite infinie d'instant ? Ou un élan temporel sans fond et sans fin ? Les répétiteurs ne nous ont encore rien appris quand ils serinent les leçons que nous aurons à anonner pour l'examen final.

Sortant d'un coma durant la maladie qui devait l'emporter et examinant avec dégoût les rideaux laids de la chambre dans laquelle on l'avait précipitamment alité, Oscar Wilde, nouvellement converti au catholicisme, mais fidèle avant tout à l'esthétisme, aurait dit : « Ou bien vous vous défaites de ces rideaux, ou bien vous vous défaites de moi. »

Se rabattra-t-on sur le « Connais-toi toi-même » séminal ? J'en conviendrai. Cependant, je m'interroge sur le statut de ce *même* que je, tu, il et elle semblons être et que nous avons tous à reconnaître pour l'avoir toujours déjà été et connu. S'agit-il d'un même qui me transcende, mais que j'atteins par l'intelligence et qui est l'objectif de mon action et le fondement de mon être ainsi que de tout ce que je rencontre ? Ce même est-il le roc de mon individualité, fondement épistémologique, dernier rempart à protéger et centre de l'Univers ? Ou ce même est-il une illusion, source de toutes les illusions, passion inutile qui voudrait bêtement, divinement, vainement se perpétuer, point de passage toujours autre entre une altérité pro-jetée et une autre déjà jetée, *essence* du seul présent-pro(-)jetant-déjà-jeté ? Je veux bien me connaître moi-même ; mais comment connaître ce moi sans connaître le même ?

On devine que, dans mon « système à trio », la mort se prête elle aussi à ce jeu de prestidigitation philosophique. « Approchez, Messieurs, Dames. Sous quel dé se trouve le vrai poids de la mort ? Est-ce ici : la mort comme limite naturelle de la vie et porte sur l'éternité ? Est-ce ici : la mort comme mal à éviter par les ruses de la raison et les découvertes de la science ?

À moins que ce ne soit là : la mort comme révélation du néant de l'être. » Le penseur comme banquier et bateleur ? La philosophie comme attrape-nigaud ? L'image est irrévérencieuse. Mais il faut bien rire, rire du philosophe, connaisseur de soi, rire des prétentions de sa raison, rire du temps qui passe, et surtout rire de la mort.

Attrape-nigaud que la philosophie ? Me le concède-t-on pour se défaire de moi et de mes interrogations ? Je reviens à la charge : « Mais où est l'attrape et où le nigaud ? »

Sur la pierre tombale de W.C. Fields, on trouve cette ultime méchanceté : « Mieux vaut être ici qu'à Philadelphie. »

... et musique

Jim Morrison a écrit : « *Music is your only friend... until the end.* » Il y a des jours où je trouve que ce jeune Américain si connu, si iconique pour ma génération, mort dans la solitude et l'indifférence a bien raison. Surtout quand j'entends par là que la vie (*until*) et la mort (*the end*) sont solitaires, qu'il n'y a que la musique, celle que je crée depuis le cercle étouffant de ma solitude, qui peut accompagner mes pas et paroles, mes derniers pas et mes dernières paroles. Ce qui revient à dire ce que François, ce grand aristotélicien devant le Premier Moteur, aime répéter à tort et à travers : « Mes amis, il n'y a pas d'amis. » Il est bien vrai que règle générale la mort nous laisse seul, et ce après une vie un peu moins seule. Mais optimiste, bête et optimiste, jusqu'à la fin, je vous affirme que si la vie est

entreconnaissance, comme le dit Montaigne ou plutôt son ami, la mort peut l'être aussi. Voilà ce que je me souhaite : après une vie toute pleine d'entreconnaissance, soit une *entrevie*, je désire une *entremort*. C'est ce qui me paraît noble et juste dans le récit de la mort de La Boétie que nous a laissé Montaigne. Une mort socratique. Et peut-être même meilleure encore que la mort de Socrate, qui n'avait ni Xénophon, ni Platon à son chevet. J'ajoute, et ce sera mon dernier mot à moi, que dans les *Vies* de Plutarque il y a bien peu de grands hommes qui meurent entourés d'amis. Toujours des morts à la César ou à la Caton. Est-ce là le prix de la grandeur ? Est-ce là la preuve que je ne suis pas grand ? Pourquoi pas, tiens.

On dit que René Lévesque est mort sans avoir prononcé un mot.

Voilà, c'est fini.

Et voilà, c'est parti, c'est-à-dire nous sommes rentrés de l'aéroport et d'une tournée sur le cap Sounion. Je vous raconte.

Hier matin, nous avons réglé vite fait quelques tâches (achat de billet pour Rosie, prise d'informations pour des gens qui arriveront en peu après le groupe principal, retrait d'argent pour payer les pourboires) et assis dans le hall d'entrée, nous attendions les premiers membres du groupe, ceux qui arrivaient de différents endroits par leurs propres moyens. Et voilà une première surprise agréable : tous arrivent tour à tour, et les conversations commencent pour de bon. Je n'ose pas dire que nos gens arrivent disciplinés comme

des soldats, mais il y a une chose de sûr : ça va parler beaucoup. La dame de l'agence, Nadia, arrive et puis l'autobus et le chauffeur Costas, et nous voilà en chemin pour l'aéroport qui se trouve au nord d'Athènes : la ville est si prise entre les monts que lors des récents jeux olympiques d'Athènes et pour recevoir les visiteurs encore plus nombreux, on a construit son nouvel aéroport de l'autre côté des premières élévations du Parnès.

Arrivés à l'aéroport, nous trouvons la sortie des passagers qui arrivent de partout, et dans notre cas des pays qui ne font pas partie de l'Europe de Schengen. L'avion d'Air Transat n'est que 5 minutes en retard et notre groupe benjamin qui attend son grand frère se place à l'entrée A, d'où sortiront bientôt l'ainé : il y a des chauffeurs qui les attendent avec des petites pancartes qui disent « Marc Grondin » ou « André Groleau » ; oui, c'est ça : c'est l'avion d'Air Transat qui arrive de Montréal. Et nous avons la nôtre de pancarte qui dit « Université Laval » et que je porte haut à la demande de Muriel. Et nous attendons, et nous attendons, et nous attendons. Ça fait une bonne heure et personne des nôtres n'est sorti. Je me tiens là comme un poteau idiot avec une pancarte inutile et Mu est prête avec son iPhone pour saisir leurs binettes épuisées, mais rien n'arrive alors que tout plein de gens arrivent et sortent et même les passagers d'un deuxième et d'un troisième avion. Nous contactons Irène de l'agence ; elle nous rassure : il arrive que la sortie soit aussi lente. Quelqu'un de notre sous-groupe contacte un autre du groupe que nous attendons par texto : « Où êtes-vous ? — On est là, en Grèce. — Oui, mais où ? — Aux bagages. — Oui, mais êtes-vous de

l'autre côté des douanes ? » Et ils sortent. Ouf ! Nous nous déplaçons un peu pour laisser sortir d'autres passagers. Nous faisons le décompte : tous sont là... Que la fête commence.

Nous nous rendons au stationnement des autocars ; Costas nous y attend, et notre beau bateau bleu à quatre roues de l'agence Océane (cette remarque sera sans doute récompensé par ladite agence et a été faite en raison de ces avantages compensatoires encore mal définis) est bientôt plein de gens fatigués qui ont traversé l'océan pour voir Athènes, et nous quittons Athènes... Hum ! Nous partons pour Lavrion qui se trouve au bout de l'Attique (pendant ce temps au Dorian Inn, on prépare les chambres selon la liste que Muriel leur a présenté), et nous, nous en profitons pour mettre en place les protocoles et livrer les premières informations générales ; je donne ma première leçon de grec moderne (ça s'appelle un aveugle et un sourd qui guide d'autres aveugles et d'autres sourds ; mais, sait-on jamais, ça pourrait servir et, en attendant, c'est drôle, enfin je l'espère). Les questions et les informations fusent de toutes parts, et le désordre est magnifique : on se croirait avec des Grecs, ou pis encore avec des Athéniens. Nos gens sont fatigués certes, mais ils ont faim itou, et la première tâche est de faire manger tous ces gens. Lavrion, ancienne ville minière d'Athènes, servira bien : on y trouve une bonne dizaine de restaus. Les nôtres se dispersent. Nous mangeons, et après un court délai, nous voilà en chemin pour le bout du bout de l'Attique, Sounion, et son magnifique temple de Poséidon. Nous sommes bientôt là, mais en chemin, c'est pour moi une sorte de marée de souvenirs qui monte en moi : j'y ai vécu

pendant une semaine quand j'avais... attention, je fais le calcul... 25 ans... ça fait donc 45 ans. Ouf! En somme, l'essentiel de ma vie. C'était lors de mon premier voyage en Grèce.

Or une après-midi pendant que les miens faisaient une sieste parce qu'il faisait vraiment trop chaud, j'étais parti de notre hôtel pour trouver le temple de Poséidon et un autre plus petit, plus ancien et moins bien conservé consacré à Athéna (décidément, ces deux là étaient toujours en compétition de l'*Odyssée* à l'Érechthéion, et d'Athènes à Sounion). Il faisait chaud à en mourir, mais j'étais jeune. Le site était à peine développé, et on voyait une plage magnifique au pied du roc, et surtout on pouvait visiter les ruines laissées sans surveillance et enter comme dans un moulin. Et je voyais la mer qu'avait vue Égée avant de s'y lancer par désespoir parce qu'il pensait que son fils Thésée n'avait pas pu vaincre le Minotaure. Ce sont ces histoires, celle d'Égée baptisant cette partie de la Méditerranée dans son sang de païen, et celle d'un jeune moi découvrant la civilisation grecque pour la première fois dans sa chair, ce sont ses histoires que j'ai racontées au groupe. Alexandre et moi sommes une sorte de *tagteam* de l'information : je dis certaines choses, Alex en ajoute, je mets une autre couche. Mettons les frères Rougeau de la culture et de la civilisation grecque ancienne et moderne. Vous ne connaissez pas les frères Rougeau ? Les plus vieux, vous les avez oubliés ? Honte à vous. *Sic transit gloria mundi*, comme disait l'autre. Voici donc.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Jacques_Rougeau

https://en.m.wikipedia.org/wiki/Jacques_Rougeau

Une demi-heure plus tard, nous partons pour entrer à Athènes où nous attendent nos chambres. Mais il faut d'abord affronter le monstrueux Minotaure contemporain : la circulation d'un vendredi soir (*kalispéra*!). C'est le bouchon des bouchons, c'est l'idée platonicienne du bouchon descendue sur terre, c'est la définition aristotélicienne du bouchon, c'est le bouchon en soi, sans fondement, le bouchon qui est là dans toutes sa *bouchonéitié* bête et méchante. Même Costas, qui en a vu d'autres, offre un commentaire articulé de la bêtise des autres chauffeurs, bêtise qu'il ne partage pas, cela va de soi, bêtise qui rend le bouchon encore plus bouchon. Du coup, la rentrée est plus longue d'une bonne heure, ce qui veut dire que les douches et les mises en ordre des chambres et la promenade initiale dans la ville (avec le guide Alexandre, tout heureux de ses premiers pas dans la ville qu'il aime tant) se feront un peu plus courtes. Puis, c'est le buffet, et tous parlent, et quelques-uns montent sur le toit pour voir la scène que j'ai décrite dans une autre livraison ¹²⁰ ; je suis là avec quelques-uns qui la voient pour la première fois, et les exclamations en valent la peine.

Je me retire dans notre chambre pour travailler un peu sur les journées à venir. Ouf! ça sera, comme je le craignais et l'espérais, pas mal d'ouvrage, et l'aide que je veux et que je dois offrir fera que je couperai dans mes efforts ici. Bon, c'était prévu. Et puis on fait ce qu'on peut.

120. Voir la livraison 79e.

Aujourd'hui, ce sera dans l'ordre prévu : l'Agora ¹²¹, puis l'Aréopage, puis l'Acropole, puis le musée de l'Acropole. Le *tagteam* des frères, comment Rougeau ? non... il faut autre chose... Le *tagteam* culturel des frères Dioscures, disons, devra performer. Nous verrons bien, mais j'ai confiance : Alex est toujours bon, et je me suis préparé comme il faut pour ce premier jour. Et sans doute, l'infatigable Alex voudra faire un tour de ville à pied ce soir. Ha ! à cette heure-là, moi, mon grand, je serai au frais dans ma chambre en train de récupérer avec Muriel : les vieux ne sont pas fous, et comme dit Muriel, elle veut ménager sa monture, et moi, sa monture, j'aime bien qu'on me ménage. Je suis sûr de ceci : la livraison de demain sera offerte ; elle est déjà écrite. Ce sont les autres, celles qui suivent, qui m'inquiètent... Bof ! J'ai trop de plaisir à faire semblant d'en savoir... Il n'y a pas de petit plaisir : c'est ce que je me tue à vous dire depuis des semaines.

121. Évidemment, les choses se sont passées autrement.

Livraison quatre-vingt-quatrième : le premier jour plein à Athènes ou le premier tour du tour (16 juin).

N'est-ce pas un devoir pour tout homme qui regarde le contrôle de soi comme le fondement de l'excellence, de l'affermir d'abord dans son âme ? Car, sans elle, qui peut apprendre quelque chose de bien et le mettre en pratique dignement ? Quel homme esclave de ses passions ne dégrade pas méprisablement son corps et son âme ? Il me semble à moi, par Héra, qu'un homme libre doit souhaiter de n'avoir pas un tel esclave et que celui qui est asservi à ses passions doit demander aux dieux de tomber sur de bons maîtres, car c'est le seul moyen qu'il ait de se sauver. » Voilà ce qu'il disait et il se montrait encore plus tempérant dans sa conduite que dans ses paroles ; car il était maître non seulement des plaisirs des sens, mais encore de ceux que procure la richesse. Il pensait qu'en recevant de l'argent de n'importe qui, on se donne un maître et qu'on se condamne à la plus méprisable des servitudes.

Xénophon, *Souvenirs* I.5.

Je me suis levé de bon matin : j'avais tout plein de tâches et la première était de m'assurer qu'Alexandre était debout et fonctionnel. (Soit dit en passant, j'ai vu de mes yeux vus, comment la traversée de l'océan tout extraordinaire que ça soit, comment la joie de découvrir ou redécouvrir la Grèce et Athènes peut donner du plaisir, mais aussi comment tout cela peut coûter cher : je m'attends à ce qu'on nous ayons quelques baisses d'énergie aujourd'hui : il faudra sans doute en tenir compte, et nous le ferons ; Muriel sera, comme toujours, à la hauteur de la tâche, et je ferai ce qu'il faut pour aider. En tout cas, c'est ce que je me disais à 7h30 quand je cognais à sa porte, mais il était déjà debout. Bon, pour la baisse d'énergie, il faudra trouver quelqu'un d'autre.)

Durant le petit déjeuner, nous (Alex, Mu et moi) avons discuté un peu de la journée, de son ordre et de

nos rôles. Et nous sommes partis : je faisais le wagon de fin du train, lequel train s'est arrêté d'abord devant l'Aréopage. Pendant que je parlais, Alex et Muriel sont allés chercher les billets pour l'Agora et l'Acropole.

Après la visite de l'Aréopage, ce fut la visite de l'Acropole, avec des centaines d'autres touristes venus de partout au monde. J'ai commencé un deuxième exposé. Il faisait chaud, la lumière était éblouissante : nous étions à Athènes sur la hauteur qui en est pour ainsi dire la définition. J'ai répondu à tout plein de questions, et je me suis chargé du mieux que je le pouvais de garder les gens ensemble et surtout à l'écoute des commentaires d'Alex, ici ou là, avec les nôtres réunis dans la lumière, la circulation intense et une brise clémente.

Puis, nous sommes descendus jusqu'à l'Agora. Encore une fois, nous sommes rendus en groupe, nous sommes entrés en groupe, et nous avons visité la stoa d'Attala et son musée, et nous avons fait le tour de la place commerciale et politique et religieuse d'Athènes d'antan ¹²². Puis, il fallait se rendre par les chemins Apôtre Paul et Denis l'Aréopagite, rues bien peu religieuses d'une ville hyper moderne avec ses échoppes cool et ses restos bondés et ses artisans babacools. Nous avons pris un repas rapide, dans une petite agglomération de restos grecs rapides : les gyros sortaient et les salades grecques itou, et nous prenions tout.

122. Je me rends compte que je ne dis rien des accidents médicaux qui avaient commencé déjà et qui allait continuer durant toute la tournée. C'est signe que je ne voyais pas ce qui pourtant était déjà une donnée cruciale de nos journées en Grèce.

Puis, ce fut le musée de l'Acropole, en deux temps parce que notre groupe devait être scindé pour entrer selon les normes de l'institution, soit des groupes de 20 et pas plus. Je ne peux dire comme il le faudrait à quel point le lieu me paraît un petit chef-d'œuvre de pédagogie. Quand je compare à ce qu'il y avait et ce qui est maintenant en place, je suis en admiration. Ça me rappelle l'amélioration qu'on a fait faire au musée archéologique de Naples. Je veux bien que l'Occident soit en train de s'abîmer dans le néant, mais j'ajoute qu'il s'écroule bien, soit avec grâce et finesse.

Alors qu'une bonne partie du groupe continuait avec Alex pour visiter le théâtre de Dionysos, quelques jeunes et quelques vieux sont rentrés pour profiter de la piscine de notre hôtel. Puis, Mu et moi sommes rentrés dans notre chambre. Nous avons travaillé un peu, Mu plus tard que moi (comme d'habitude), et me voilà en train de vous écrire durant ce matin méditerranéen, qui est plus un petit matin : c'est *Saturday Night Fever in Athens*, et les fenêtres de notre chambre vibre au son du disco des années 70 et de ce qui semble être une version de la musique *house*. *Athens, the city that never sleeps*, comme on le dit de New York. Et puisqu'on ne peut pas dormir autant écrire.

Voici donc les laïus préparés d'avance qui ont servi de base pour mes remarques au groupe. Il y a une distance entre les notes préparées et la livraison orale. J'ai aussi fait quelques remarques qui s'ajoutaient à celle d'Alex, un peu sous l'inspiration du moment. Vous n'avez donc pas tout, mais vous avez l'essentiel.

Aréopage.

Nous sommes devant une des racines de la ville d'Athènes. Ça s'appelle l'Aréopage, soit à peu près « la colline d'Arès ». Arès est le dieu de la guerre des Grecs ; les Romains avaient un dieu semblable qui se nommait Mars ; il a donné son nom au troisième mois de notre calendrier, qui était le premier mois du calendrier romain, et à la planète rouge comme le sang qui suit la Terre dans l'ordre des planètes et donc se trouve en quatrième place dans notre système solaire, et au troisième jour de notre semaine (car *mardi* est au fond le jour (*dies* en latin) de Mars.

Ce site était sacré, et on y trouvait des bâtiments importants de la première, (mais était-elle vraiment la première ?) ville d'Athènes, la mycénienne (mais était-elle vraiment mycénienne ?). À la longue, c'est l'Acropole qui est devenu le centre religieux et politique de la ville, mais au début c'était l'Aréopage. Même durant la période classique, quand l'Acropole avait déjà toute son importance, sur l'Aréopage siégeait un conseil de sages qui portait le nom Aréopage justement, mot qui est entré dans la langue française ; l'Aréopage jugeait de questions plutôt morales ou religieuses ; c'était pour ainsi dire un sénat, ou un haut tribunal, ou une cours suprême ; c'était une sorte de contrepoids politique de la démocratie souvent folle d'Athènes. C'était en tout cas un lieu qui avait une importance symbolique.

Avant que vous n'y montiez, je voudrais vous signaler deux évènements importants qui y ont eu lieu : la fondation des tribunaux humains ou athéniens et le

discours de saint Paul, soit la première rencontre entre la philosophie grecque et l'évangile.

Dans la troisième pièce de l'*Orestie*, Eschyle raconte comment Oreste, qui avait vengé la mort de son père, en tuant sa mère, laquelle avait tué Agamemnon parce qu'il avait tué leur fille Iphigénie, comment Oreste donc s'est réfugié à Athènes. Il était poursuivi par les Erynies, les déesses de la vengeance, des femmes soit dit en passant : puisqu'il a tué, selon une sorte de loi naturelle primitive, il faut qu'il soit tué à son tour ; c'est la loi du sang, c'est la loi de la priorité de la famille ; c'est la loi de la colère, et les Erynies des femmes laides, des sorcières irritées comme des chiennes dit Eschyle, jappent pour avoir le sang d'Oreste. On voit tout de suite, et les deux pièces précédentes en montrent les problèmes, cette loi de la vengeance est sans fin, et elle détruit les sociétés, et même elle détruit les familles qu'elles sont supposées protéger.

Or devant ce réfugié, Athéna, aidée par Apollon, établit un processus humain pour juger de justice et d'injustice ; elle rend le privé public ; et c'est un procès, le premier procès. Durant le premier procès, les deux partis argumentent ; les juges écoutent, et ils jugent. Or les Erynies ne gagnent pas le procès, et Oreste s'échappe en remerciant Athéna et en promettant que quand il fondera Argos, la nouvelle Mycène, il aura un bon souvenir de la nouvelle cité, la cité d'Athènes que la déesse est en train d'organiser. Mais encore une fois, les Erynies sont en colère (elles ne connaissent rien d'autre au fond que la colère, ou elles vivent tout dans l'aura de cette passion enivrante) et elles menacent de tout détruire pour se venger du fait que la vengeance

n'est plus une loi qu'on respecte ; elles veulent du sang pour remplacer le sang d'Oreste. Mais Athéna réussit à les calmer en leur promettant qu'elles pourront trouver un culte et des sacrifices et de l'honneur à Athènes, à la condition de devenir les Bienveillantes, les Euménides, et c'est le nom de la troisième pièce d'Eschyle. Et au pied de l'Aréopage, il y avait un lieu de culte pour des déesses qu'on appelait les Euménides. Voici comment, selon Eschyle, qui reprend sans doute quelques traditions locales, ou qui lui donne un contexte dramatique, en en racontant comment, selon lui, Athéna fonda le tribunal qui juge sur le mont Aréopage.

« Écoutez encore la loi que je fonde, peuple de l'Attique, vous qui êtes les premiers juges du sang versé. Ce tribunal, désormais et pour toujours, jugera le peuple égéen. Sur cette colline d'Arès, les Amazones plantèrent autrefois leurs tentes, quand, irritées contre Thésée, elles assiégèrent la ville récemment fondée et opposèrent des tours à ses hautes tours. Ici, elles firent des sacrifices à Arès, d'où ce nom d'Aréopage, le rocher, la colline d'Arès. Donc, ici, le respect et la crainte seront toujours présents, le jour et la nuit, à tous les citoyens, tant qu'ils se garderont eux-mêmes d'instituer de nouvelles lois. Si vous souillez une eau limpide par des courants boueux, comment pourrez-vous la boire ? Je voudrais persuader aux citoyens chargés du soin de la république d'éviter l'anarchie et la tyrannie, mais non de renoncer à toute répression. Quel homme restera juste s'il ne craint rien ? Respectez donc la majesté de ce tribunal, rempart sauveur de ce pays et de cette ville, tel qu'on n'en possède point parmi les hommes, ni les Scythes, ni ceux de la terre de Pélopes.

J'institue ce tribunal incorruptible, vénérable et sévère, gardien vigilant de cette terre, même pendant le sommeil de tous, et je le dis aux citoyens pour que cela soit désormais dans l'avenir. Maintenant, levez-vous, et, fidèles à votre serment, prononcez l'arrêt. J'ai dit. »

Cette pièce a été jouée à Athènes au cinquième siècle avant Jésus-Christ, et le texte que je viens de lire a été dit au théâtre qui se trouve à quelques pas de cette colline. C'est saisissant, n'est-ce pas ? Il y a pourtant un autre moment au moins aussi important qui a eu lieu ici. Bien des siècles plus tard, un juif Saul, qui s'était fait renommer ou baptiser Paul, et qui allait se faire appeler saint Paul, faisait tout ce qu'il pouvait pour répandre la bonne nouvelle du Christ. Or au cours de ses voyages, il est arrivé à Athènes qui était alors le second centre du monde : les Romains étaient les chefs politiques du monde gréco-romain, mais les Grecs et surtout sans doute les Athéniens en étaient les chefs de file intellectuel. Sans doute, les Athéniens étaient aussi peu intellectuels que les autres gréco-romains et les autres Grecs, mais à cause de personnes comme Socrate, Platon et Aristote, à cause des écoles de l'Académie fondée par Platon et celle d'Aristote et celles par Zénon (on peut trouver les bases physiques de ces écoles en se promenant dans Athènes encore aujourd'hui ¹²³), à cause de tout cela, Athènes était le lieu pour ainsi dire symbolique de la pensée, elle qui n'a pas de lieu. En tout cas, des philosophes athéniens de l'époque ont invité saint Paul à faire un discours. Selon saint Luc, ils l'invitèrent à parler en montant sur

123. Je ne le savais pas encore mais nous allions visiter ces lieux à la fin de notre séjour, le jour avant de revenir au Québec.

l'Aréopage pour faire son prêche, le premier sermon chrétien à Athènes. Voici ce que raconte les Actes des apôtres.

« Comme Paul les attendait à Athènes, il sentait au dedans de lui son esprit s'irriter, à la vue de cette ville pleine d'idoles. Il s'entretenait donc dans la synagogue avec les Juifs et les hommes craignant Dieu, et sur la place publique [il s'agit sans doute de l'agora] chaque jour avec ceux qu'il rencontrait. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens se mirent à parler avec lui. Et les uns disaient : “ Que veut dire ce discoureur [le mot grec est moqueur : on pourrait traduire par *perroquet*] ? ” D'autres, l'entendant annoncer Jésus et la résurrection, disaient : “ Il semble qu'il annonce des divinités étrangères. ” Alors ils le prirent, et le menèrent à l'Aréopage, en disant : “ Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu enseignes ? Car tu nous fais entendre des choses étranges. Nous voudrions donc savoir ce que cela peut être. ” Or, tous les Athéniens et les étrangers demeurant à Athènes ne passaient leur temps qu'à dire ou à écouter des nouvelles. [Il faut croire que c'était déjà un problème avant la création d'Internet.] Paul, debout au milieu de l'Aréopage, dit : “ Hommes Athéniens, je vous trouve à tous égards extrêmement religieux. Car, en parcourant votre ville et en considérant les objets de votre dévotion, j'ai même découvert un autel avec cette inscription : “ À un dieu inconnu ! ” Ce que vous révérez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce. Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples faits de main d'homme [et il devait pointer vers l'Acropole] ; il n'est

point servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie, la respiration, et toutes choses. Il a fait que tous les hommes, sortis d'un seul sang, habitassent sur toute la surface de la terre, ayant déterminé la durée des temps et les bornes de leur demeure ; il a voulu qu'ils cherchassent le Seigneur, et qu'ils s'efforçassent de le trouver en tâtonnant, bien qu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car en lui nous avons la vie, le mouvement, et l'être. C'est ce qu'ont dit aussi quelques-uns de vos poètes : " De lui nous sommes la race... " Ainsi donc, étant la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l'or, à de l'argent, ou à de la pierre, sculptés par l'art et l'industrie de l'homme. Dieu, sans tenir compte des temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir, parce qu'il a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice, par l'homme qu'il a désigné, ce dont il a donné à tous une preuve certaine en le ressuscitant des morts... " Lorsqu'ils entendirent parler de résurrection des morts, les uns se moquèrent, et les autres dirent : " Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. " Ainsi Paul se retira du milieu d'eux. Quelques-uns néanmoins s'attachèrent à lui et crurent, Denys l'Aréopagite, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. »

On peut voir que le premier sermon de Paul n'a pas été un succès, et même on devine qu'il ne pouvait pas réussir devant ce que nous appellerions des intellectuels, ou des professeurs, et des gens pas plus sérieux que les gens d'aujourd'hui, qui ont le cinéma et la télé et Internet. Mais il n'y a pas de doute qu'à la

longue le christianisme que prêchait Paul a conquis tout le monde gréco-romain. Or nous nous trouvons à l'endroit où tout cela a commencé. Je vous signale que les deux chemins qui montent et descendent devant l'Acropole que nous visiterons sous peu s'appellent, peut-être le remarquerez-vous en vous rendant au musée plus tard, *odos apostolous Paulous*, ou la rue Apôtre Paul, et *odos Dionusous Areopagitous*, ou la rue Denis l'Aréopagite, soit le premier athénien converti par Paul.

Acropole.

Nous allons monter jusque sur l'Acropole le lieu sacré par excellence de la ville d'Athènes. Il y a trop à dire. Je me limite à cinq remarques.

1. Tous les ans les Athéniens fêtaient Athéna durant les Panathénées (ce qui veut dire en gros les fêtes de tous les Athéniens, lesquelles rappellent qu'Athènes est une sorte de confédération de différents quartiers de l'Attique). Cela durait plusieurs jours avec des jeux et des spectacles et des processions : c'était une sorte de saint Jean ou de *Canada Day* athénien. Et tous les quatre ans, on fêtait en grand, et on appelait cela les Grandes Panathénées. À l'occasion de ces fêtes annuelles mais cette fois spéciales, on montait en procession depuis le bas de la ville jusqu'en haut de l'Acropole (ça veut dire la Haute-Ville) et on offrait un vêtement très riche à Athéna, et on en drapait sa statue. Cela se passait sur la Voie sacrée que nous monterons aussi.

2. On entrait par les portes et à un moment donné on a construit ce qu'on a appelé les Propylées et

qui est une sorte d'entrée majestueuse pour arriver sur le sommet. Nous en voyons encore les restes. Si vous faites un peu attention, vous devinerez que cette structure sacrée qui arrive à la fin d'une voie sacrée a été imitée souvent. Quand on veut parler de l'influence des Grecs sur notre civilisation, on peut parler, et on doit parler, de science et de philosophie, de jeux et de théâtre, mais il est bon de noter la contribution à l'architecture aussi. En montant vers l'Acropole et en passant par les Propylées, c'est une bonne occasion de faire cette prise de conscience. D'autant plus qu'on pourra le faire encore bien des fois sur l'Acropole lui-même.

3. L'Acropole est la Haute-Ville d'Athènes, mais elle est alors le lieu par excellence pour fêter Athéna. Et sur l'Acropole, on peut voir trois temples différents consacrés à la déesse. Le premier plus petit se trouve pour ainsi dire à l'avant du lieu : c'est le temple d'Athéna Nikè, soit d'Athéna la Victoire. (Comme Marie dans le monde chrétien, Athéna a plusieurs surnoms : Victoire, Vierge, Protectrice de la cité). Mais ce temple est placé à l'avant sans doute parce qu'on y voit les ports de mer d'Athènes et qu'Athènes est une puissance militaire maritime. Athéna est une déesse forte, elle porte des armes et elle le fait pour assurer le pouvoir de sa cité. Le temple d'Athéna-Nikè en est pour ainsi dire le lieu sacré.

4. Mais le temple le plus important, le temple grec sans aucun doute le plus célèbre est le Parthénon. Le Parthénon est le lieu d'Athéna la Vierge, comme le veut le nom. Car cette déesse était une déesse bien spéciale parce qu'elle était pour ainsi dire doublement vierge : elle est née de la tête de son père Zeus (vous

pourrez toujours chercher comment cela s'est fait en utilisant Internet ou Wikipedia) et elle n'a pas été, au contraire de tant d'autres déesses, l'épouse d'un autre dieu, ou l'amante d'hommes ou de dieux. Elle est exceptionnelle, comme son temple et comme sa cité, celle qui a reçu son nom. Nous avons des témoignages qui disent que les gens qui arrivaient dans les ports d'Athènes pouvaient voir à des kilomètres de distance le sommet du temple avec ses frises colorés et leurs sculptures magnifiques (dont il y a des restes dans le musée de l'Acropole que nous visiterons plus tard). À l'intérieur des colonnes qui sont détruites aujourd'hui mais qu'on tente de refaire, se trouvait le temple lui-même et à l'arrière du temple se trouvait le naos et la statue de la déesse créée par un des plus grands sculpteurs de tous les temps, Phidias. Car ce temple est en même temps une œuvre artistique et une œuvre politique et sociale.

5. Dans la même veine politique et sociale, l'Acropole contient un troisième temple plus discret, et plus vieux, celui d'*Athéna Polias*, soit Athéna la protectrice. Ça se trouve à gauche du Parthénon vu du devant, dans un complexe de trois bâtiments. Si vous prenez le temps de vous promenez de ce côté, vous verrez ce temple et l'Érechthéion avec ce qu'on appelle les cariatides, soit des statues de femmes qui sont en même temps des colonnes. Encore une fois, on a là un *événement* architectural qui sera imité partout en Occident. On a donc le plus ancien des temples dédiés à Athéna, et un temple dédié au premier roi d'Athènes, une sorte de monstre demi humain, demi serpent, dont le deuxième propose des femmes qui sont des colonnes. Mais on trouve aussi un temple qui porte le nom de

Pandrosion, la fille d'un des rois fondateurs de la ville, un temple qui est plus bas que les deux premiers. Cherchez de ce côté, et vous verrez un olivier qui se trouve dans l'aire sacrée. Voici ce qui en est. Quand la ville d'Athènes ne s'appelait pas encore Athènes, les dieux se sont mis à se disputer pour savoir qui en serait le dieu principal. Or Poséidon et Athéna sont entrés en compétition, et il y a eu un jugement humain pour décider qui serait le vainqueur. (En un sens, tout l'esprit grec, et l'esprit athénien, est illustré par cette légende.) Or pour prouver sa valeur et mériter le titre de dieu tutélaire, Poséidon a frappé le roc avec son trident, et il en est sorti de l'eau, mais de l'eau salée, puisque Poséidon est le dieu de la mer. Du coup, Athéna a placé une semence dans la terre, et cela a donné un olivier. Et les habitants de la nouvelle ville et leur roi Cécrops ont accordé la victoire à Athéna. Celle-ci, habile comme toujours, a tout de suite négocié une entente avec Poséidon, et Athènes est devenue une puissance maritime. On dit qu'on peut voir, ou qu'on pouvait voir, dans ce troisième temple non seulement l'olivier d'Athéna, mais l'échancrure produite dans le roc par le trident de Poséidon. On y trouvait aussi les tombes d'Erechthéion, et de Cécrops et de sa fille Pandrose, pour ainsi dire les premiers Athéniens ; de plus, on y trouvait le bouclier d'Athéna et sa javeline, tombés du ciel lors d'une sorte de miracle. En somme, on pourrait dire qu'on y trouvait les objets fondateurs de la ville.

Agora.

Si l'Aréopage et l'Acropole sont deux centres spirituels ou religieux de la cité, c'est l'Agora qui en était le centre humain. L'Agora était le marché (la place Laurier ou Sainte-Foy ou Fleur de lys) : tous les biens de la vie s'y échangeaient ou s'y vendaient et s'y achetaient. On raconte que tout près d'ici, et peut-être ici même, Socrate a rencontré Xénophon qui allait à l'agora et Socrate lui a demandé où on pouvait trouver du poisson, Xénophon lui a dit où. Puis, il lui a demandé où on trouvait des vêtements, Xénophon le lui a dit encore là. Puis, Socrate lui a demandé où on trouvait des gens honnêtes (*kaloï kagathoi anthôpoi* en grec, une expression délicieuse qu'il faudrait commenter pendant des heures). Comme Xénophon ne pouvait pas répondre, Socrate lui a dit : « Suis-moi, et je t'enseignerai. » Et voilà qu'on peut et qu'on doit parler de Socrate. Ce que je fais tout de suite. On dit que le lieu préféré de Socrate était l'agora, non pas l'Acropole ou l'Aréopage, mais l'Agora. Il aimait aller où tout le monde était obligé d'aller parce qu'il était humain et avait des besoins et où tout le monde parlait, mentait et disait la vérité à tour de rôle.

Mais comme on est dans un lieu grec, même le marché est rempli de temples. Le plus beau est celui de Héphaïstos, le dieu des artisans. Mais celui qui me touche le plus est la Stoa de Zeus libérateur ou la Stoa royale. Il y a au moins quelques dialogues de Platon qui ont lieu là dans des endroits comme ceux-là. Il y a aussi des dialogues qui se passent dans les gymnases. Mais il y a aussi sur l'Agora le Bouleterion et le Prytanée et le Héliée. C'était dans les deux premiers

que le conseil de la cité se rencontrait : il était formé de citoyens choisis par hasard pour assurer que la démocratie soit respectée. Socrate y a servi et évidemment a causé des problèmes. Plus tard, il a été jugé dans le troisième lors d'un procès qui se passe toujours sur l'Agora donc. L'Agora est le centre humain de la ville d'Athènes, mais on peut dire que c'est aussi son centre socratique.

Parmi les leçons que livrait Socrate sur l'Agora, il y a eu sans doute les remarques que j'ai citées au tout début. (Mais pourquoi diable, ou pourquoi par Héraclès, jurait-il par Héra, comme s'il était une femme ? Quel étrange personnage ! Et voilà le cercle est fini : je suis happé par le comportement bizarre du vieux saltimbanque.)

Bon, je vais tenter de mettre un peu d'ordre dans les remarques que je ferai demain à Epidaure. Je ne peux pas croire que cette musique continuera bien longtemps encore... Puis, je vais récupérer un peu pour la journée qui vient.

Livraison quatre-vingt-cinquième : Épidaure etc. (17 juin).

Et si je ne suis pas esclave de mon ventre, du sommeil, de la lubricité, crois-tu qu'il y en ait une cause plus efficace que l'expérience de plaisirs plus doux, lesquels ne flattent pas seulement au moment où l'on en use, mais font espérer qu'on en profitera toujours ? Tu sais aussi que, si l'on ne voit aucun espoir de succès, on n'est pas heureux, mais que, lorsqu'on compte réussir, soit dans l'agriculture, soit dans la navigation, soit dans tout autre entreprise où l'on s'engage, on est heureux en pensant à sa prospérité. Cela étant, penses-tu que tout cela puisse donner un plaisir égal à celui qu'on goûte à la pensée qu'on devient soi-même meilleur et qu'on acquiert des amis meilleurs ? Moi c'est la pensée que j'ai toujours. En outre, s'il faut servir ses amis ou sa patrie, lequel a le plus de loisir pour s'en occuper, de celui qui vit comme je fais, ou de celui dont tu trouves la vie heureuse ? S'il faut faire la guerre, qui la fera le plus facilement, de celui qui ne peut vivre sans une table somptueuse, ou de celui qui se contente de ce qu'il a sous la main ? En cas de siège, qui se rendra le plus vite, de celui qui a besoin des mets les plus difficiles à trouver, ou de celui qui se contente des plus faciles à obtenir ? Tu sembles croire, Antiphôn, que le bonheur consiste dans le luxe et la magnificence ; moi, je pense que c'est le propre du divin de n'avoir aucun besoin, que, moins on a de besoin, plus on se rapproche d'elle, et, comme la divinité est la perfection même, que ce qui nous rapproche le plus de la divinité nous rapproche le plus de la perfection.»

Xénophon, *Souvenirs*, I.6.

Quelle journée : nous avons vécu à peu près toutes les difficultés possibles de responsables d'un *giro turistico* : vol de cartes et de passeport, maladies diverses, et retards répétés du programme. Mais nous avons avancé intrépides. Un merci tout particulier au chauffeur de la compagnie Océane : de bonne humeur, adaptable, serviable. Non mais... Y a-t-il un saint Costas ? En tout cas, je l'ai appelé le roi Costas... βασιλιάς.

Et pourtant malgré cela, et même à cause de tout ce barda, ça a été une belle journée. Épuisante et pourtant belle. D'abord, parce que j'ai vu ma Mu en action dans tous ces dossiers. À mesure qu'une crotte de pigeon nous tombait dessus (je sais que c'est idiot de parler ainsi, non pas de parler de crotte de pigeon, mais en prétendant que le mal était le nôtre quand c'était d'autres qui souffraient : n'est pas Gilles Kègle qui le veut ; et chez moi, c'est l'égo, son confort et ses bobos qui parlent le plus fort...) Où en étais-je ? Ah oui, je parlais de Mu : Muriel m'a impressionné encore une fois. Par ailleurs, je la voyais souffrir de la chaleur et du manque de sommeil est ça m'attristait. On fait quoi alors ? On fait ce qu'on peut ; on aide ; on accomplit de petites tâches qui soulagent un peu la grande *tâcheuse*.

Bon, je vous raconte. Nous sommes à Athènes. Et nous partons de bon matin pour Épidaure, mais en passant par Corinthe, la ville de l'isthme, et par le canal de Corinthe, qui tente de faire du Péloponnèse une île pour de vrai. (Péloponnèse dit en français, ça fait l'île de Pélops, héros légendaire fondateur.) Alex l'intrépide part avec l'essentiel du groupe pour donner une leçon de géographie politico-économico-historique. Et tout cela au soleil qui plombe déjà et la chaleur qui se fixe aux 30° réglementaires et plus. Il y a des gens comme ça : Alexandre le grand et Alex l'intrépide.

Et puis un peu après nous voilà à Épidaure, pendant que Costas et Alex et un autre font l'expérience des services médicaux grecs, Mu et moi, de notre côté, entrons sans problème sur le site archéologique, et je m'organise pour faire le contraire de ce que je voulais faire, le contraire de ce que Rosemarie m'avait suggéré : nous commençons par le

théâtre d'Épidaure... Tant pis : je ferai comme si c'était ce que je voulais faire ; les vieilles tactiques de prof sont encore opératoires. Je raconte l'histoire du théâtre grec, ou plutôt athénien, en 15 minutes. Qui dit mieux ? Qui oserait faire plus ridicule ?

Puis, pendant que deux clowns font un spectacle sur les hauteurs du site devant un public conquis d'avance et détruisent sans doute un des grands textes de l'Antiquité, Alex revient, et Mu et moi en profitons pour nous cacher un peu à l'ombre. Après quelques minutes, nous avançons vers le sanctuaire sanatorium d'Asclépios, je parle un peu, Alex en ajoute. Les gens se dispersent sur le site et les deux vieux se rendent à l'autocar clopin-clopant : c'est notre carrosse de Cendrillon et son prince. (Trop *cute*, cette expression... Vous l'aimez ? Tant pis, moi, je l'aime. Et il est tôt le matin au bord de la Méditerranée, c'est moi qui mène ici.)

Mais je ne mène pas une fois dans l'autobus. Le spectacle de la géographie et de la végétation et des contrastes du Péloponnèse est à couper le souffle, et j'ai le souffle coupé. Je me souviens d'avoir vu tout cela il y a bien des années, et je me demande comment j'ai réussi à me souvenir et pourtant à oublier autant. Costas nous déniche un restau qui peut servir 40 personnes en un clin d'œil, lequel dure une heure. La bière est bonne, et il y a de l'eau et de la conversation, et je sens quelque chose de neuf (quelque chose qui était sans doute déjà là, mais que je ne percevais pas), soit une sorte d'esprit de corps. Il faudra que je relise l'*Anabase* de Xénophon : je veux vérifier quelques hypothèses. Nous payons, nous embarquons (tiens l'autocar est maintenant un bateau), nous partons.

Puis, c'est Mycènes. Encore une fois, je suis impressionné par Alex qui s'est préparé comme pas un guide régulier ne l'aurait fait. Je m'étonne encore une fois de sa façon d'aborder les choses, du biais politique fort qu'ils donnent à ses commentaires. Je me sens comme un vieil esthète un peu rêveur ; tiens, comme le professeur de la nouvelle de Lampedusa que j'aime tant. En moins connaissant, sans aucun doute.

Je vais avouer quelque chose qui est inacceptable, mais c'est à la condition que vous ne le disiez à personne. J'aime cette acropole plus que la Haute-Ville d'Athènes. L'état des lieux un peu délaissés, avec son pauvre petit musée, le fait qu'il y a moins de gens qui daignent visiter, cela me touche d'autant plus qu'il y a une grandeur je ne sais comment la dire, enracinée ? cyclopéenne ? tragique ?, en tout il y a un quelque chose qui manque à l'Acropole de la grande et trop grande Athènes, celle qui *flashe*, celle qui rutille, celle qui profite de la manne européenne pour s'informatiser pour mieux nous informer. Mais je crois qu'ici encore agit mon syndrome de l'amour du laisser pour compte, du second, de celui qui est plus simple et plus direct. J'aime Euripide et Xénophon, j'aime Corneille et La Fontaine, j'aime Lampedusa et Camus, plutôt que Sophocle, Platon, Racine, Baudelaire, Proust et Nietzsche. C'est comme ça : je n'y échapperai jamais. *De gustibus et coloribus et nunc acropolibus non est disputandum.*

Puis, nous remontons dans la machine à remonter dans le temps de Costas, et les conversations reprennent de plus belle. Je me trouve à parler à haute voix des choses les plus intimes, des choses que je ne propose qu'ici d'ordinaire. Il faut que ce soit la trop

grande chaleur du soleil ou la chaleur des humains qui opèrent ce dérapage dénudant/découvrant. Enfin, nous arrivons à Tolo et sa belle plage que je n'ai pu admirer que du balcon de notre chambre parce que je n'avais plus d'énergie pour descendre faire un *giro* à la manière de la *spiaggia Bruca*. Mais j'avais faim, et nous avons mangé dans le brouhaha des jeunes et des vieux (je vous promet de ne jamais utiliser l'expression culcul *les moins jeunes*). Et je me suis laissé tenter par Alex le Satan du groupe. Et moi voilà buvant du vin blanc et parlant des Grecs, encore eux, alors que je devrais être sagement couché. Puis, pis encore, je me laisse entraîner dans une affaire sans bon sens, une sorte de jeu de société (je déteste les jeux de société : qu'est-ce que je fais ici ?) qui s'appelle un loup-garou. Je devine que vous ne me croyez pas. Et bien voici.

<https://www.jeuxdenim.be/jeu-LoupsGarousDeThiercelieux>

En tout cas, j'ai la bonne chance de jouer comme un idiot et de me faire éliminer. Je peux rentrer me coucher. Ouf ! La fête des pères est finie. Et j'ai reçu des messages de mes filles, et je ne mérite rien de tout cela ; mais je suis gourmand, et je le prendrai quand même.

Et voici ce que j'ai raconté à Épidaure, la ville d'Asclépios.

Il y a deux choses qu'il faut admirer à Épidaure, deux incontournables comme on dit : le sanctuaire d'Asclépios et le théâtre. Pour ce qui est du musée, on le visitera après et on en tirera tout le bien possible,

mais il faut d'abord un peu de contexte, ce que je tenterai de vous proposer en quelques minutes.

Je commence avec le théâtre grec. Il faut bien savoir que les premiers théâtres ceux qui ont été construits à Athènes n'étaient pas comme celui-ci en marbre. Certains d'entre vous ont visité hier les lieux du théâtre de Dionysos au pied de l'Acropole. Ils étaient faits de tréteaux démontables parce que le théâtre était une activité occasionnelle tout à fait liée aux fêtes de Dionysos. Il y avait une foire de théâtre, comme il y a un festival d'été à Québec avec ses scènes démontables. Je rappelle aussi que le théâtre en plus d'être un acte religieux occasionnel était une compétition : en Grèce, il y avait les jeux olympiques, et delphiques et même panathénaïques, soit des compétitions sportives, et nous en parlerons de nouveau à Olympie dans quelques jours. Mais il y avait aussi des jeux théâtraux, avec des médailles d'or, d'argent et de bronze, soit avec des première, deuxième et troisième places pour les compétiteurs qui sont l'auteur, les acteurs et le producteur.

Je tiens à signaler que sur le théâtre tel qu'il est né et tel qu'il était pratiqué, nous n'avons pas beaucoup d'information, et certes nous n'avons pas toute l'information que nous voudrions avoir. En plus des pièces en elles-mêmes, il y a le texte d'Aristote qui porte sur le théâtre et les tragédies. Il y a un autre grand texte sur cette question, le livre de Nietzsche qui porte le titre *La Naissance de la tragédie*. En gros on peut dire que le livre d'Aristote est plus sûr : il vivait à l'époque non pas de la création, mais tout de suite après et il était un Grec et il vivait à Athènes où on jouait encore les pièces. J'ajoute cependant que le livre

de Nietzsche est intéressant parce qu'il s'oppose pour ainsi dire à celui d'Aristote. Nietzsche suggère partout que la vérité de l'esprit grec se trouve dans le théâtre et que Socrate et les philosophes ont corrompu cet esprit dionysiaque ; Aristote pour sa part suggère que le théâtre est un mode de communication humain puissant qu'il faut connaître, mais qui est inférieur à la philosophie et à la raison : pour parler en terme religieux, si Aristote respecte un dieu, ce n'est pas Dionysos, mais Apollon, ou si l'on veut Athéna.

Sur le plan physique, il faut savoir, mais nous avons la chance de voir, qu'un théâtre grec est un demi-cercle et donc qu'il a un centre. Cela rappelle l'origine du théâtre, qui était une sorte de chant qui entourait un autel et qui appartenait à un rituel religieux, sans doute lié à Dionysos.

Mais comment était organisée une pièce typique. Voici ce qu'on peut saisir à partir des pièces qui nous sont venues et à partir d'informations diverses qui accompagnent ces textes. Elle commençait avec un prologue ou *prologos* (soit le *logos*, le discours avant la pièce, où un comédien ou deux annonçaient par les paroles où on était, quand on était et ce qui allait bientôt se passer). Puis venait le *parodos* (ce qui veut dire le discours par le chemin, car le chœur entraît sur scène depuis l'extérieur pour commencer la pièce pour de vrai) ; le *parodos* était le chant d'entrée du chœur, une quinzaine de comédiens qui dansaient, chantaient et étaient donc sans doute accompagnés de musique. Puis suivaient quelques *épisodoi* (ce que nous appellerions sans doute des actes, où les comédiens principaux, deux ou trois au plus, faisaient avancer l'action). Ces épisodes étaient coupés et complétés et

commentés par le chœur lors de *stasima* (ce sont des nouveaux chants qui se faisaient lors d'un mouvement d'aller/retour autour du centre, qu'on appelle la *strophè*, soit le tour, et l'*antistrophè*, soit le retour). À la fin, il y avait un épisode final où tous sortaient de scène et voilà pourquoi on l'appelait l'*éxodos*, mot qu'on utilise encore en grec moderne pour dire la sortie d'un hôtel, d'un musée ou d'un restau.

Je m'attends à ce que vous fassiez tous comme tous ceux qui sont venus avant vous, soit de tester l'acoustique et de vous émerveiller¹²⁴. (On utilisait une drachme, on utilise maintenant un euro, ou on parle doucement pour voir si on nous entend jusqu'en haut.) Pour ma part, je vais monter pour voir si le lézard que j'ai rencontré il y a 45 ans est encore là.

Le deuxième lieu incontournable est sans aucun doute le sanctuaire d'Esculape, dont il ne reste à peu près rien comme vous le voyez. Asklépios, Esculape pour les gréco-romains, est un dieu, ou un demi-dieu ou un héros (la distinction est difficile à faire dans la mythologie foisonnante des Grecs, mais les experts font semblant que tout cela est clair). En tout cas, il était, dit-on le fils d'Apollon. Il était aussi un dieu, ou un demi-dieu, voire un héros, toujours, mais un guérisseur.

Or après ou avant la céphalée, ou la gastroentérite ou la rétention d'eau, la maladie humaine fondamentale est la mort. La mort est une

124. C'était sans compter sur les gardes qui contrôlent les lieux et empêchent les gens de rester trop longtemps en bas à faire ces jeux d'acoustiques.

question essentielle en générale et en particulier pour les Grecs. La frontière qui distingue les dieux et les hommes est la mort : les humains sont *thnètoi*, soit les mortels, et les dieux sont *athanatoi*, soient non-mortels et donc immortels. Les humains sont mortels parce qu'ils ont du sang dans les veines alors que les dieux ont de l'ichor dans les leurs, et ils ont de l'ichor parce qu'ils boivent du nectar et mangent de l'ambroisie, alors que les humains ne le peuvent pas : à la limite, pourrait-on dire, nous humains, nous sommes mortels par l'acte même qui nous garde vivants. Mais la mort est une chose terrible : il était inévitable que quelqu'un essaie de rendre un mortel immortel, soit qu'on ressuscite un mort. Et dans la mythologie cela est Asklépios. J'ajoute tout de suite qu'il y a tout plein d'histoires de la mythologie qui concerne cette quête, soit la quête de l'immortalité : je pense à Hercule qui sauve Alceste, la femme d'Admète qui est morte pour lui et à sa place, à Orphée qui cherche son épouse Eurydice, mais la perd au dernier instant, et à tout ce qui concerne le viol de Proserpine et la quête de Déméter. Mais dans le cas d'Esculape le dieu médecin, il a ressuscité plusieurs avec un médicament qu'il a découvert et Zeus s'est mis en colère et l'a puni en le foudroyant. Mais il l'a ensuite ressuscité pour en faire une constellation.

Je me permets une remarque sur la médecine du temps des Grecs, et donc de la médecine qu'on pratiquait à Epidaure, mais je passe par une tournure de notre époque. Nous connaissons tous une expression contemporaine : la médecine conventionnelle, et on nomme ainsi la médecine scientifique pratiquée par les médecins payés par l'État.

Cela suggère qu'elle, la médecine non-conventionnelle, la médecine chinoise par exemple, ou telle ou telle pratique plus ou moins reconnue, dépasse les conventions ; cela lui fait gagner une sorte d'aura de supériorité. Remontons dans le temps en regardant ce site que vous visiterez ensuite. Voici ce que les Grecs avaient : une médecine conventionnelle, soit une médecine fondée dans leurs mythes et donc dans leur religion. On trouve sur ce site un temple religieux consacré au dieu Asclépios. On y trouve aussi un lieu qui s'appelle l'incubation. (Cela n'a rien à voir avec les incubateurs modernes.) Le traitement consistait à accomplir un rituel de purification avec les prêtres et à dormir dans un lieu donné pour recevoir un message par rêve où le dieu faisait une ordonnance et parfois touchait l'organe malade. Il faut croire que cela marchait au moins un peu : comme vous le verrez dans le musée, on a des images des organes guéris, on appelle cela des exvotos, par le dieu avec, parfois même, des inscriptions qui lui disent merci. On en trouve encore aujourd'hui dans les églises orthodoxes autour des icônes.

J'ajoute qu'à Asclépios était associé un animal, comme le chouette est associée à Athéna, l'aigle à Zeus, ou le cygne à Héra : dans le cas du dieu guérisseur, l'animal est le serpent. Si vous voulez comprendre pourquoi les médecins (et même l'OMS) et les pharmaciens ont comme symbole un serpent enroulé autour d'un bâton (bâton d'Asclépios) ou autour d'une coupe (coupe d'Hygie [Hygia était la déesse de la santé, et voilà pourquoi nous parlons d'hygiène]), vous n'avez qu'à blâmer la croyance en Asclépios.

Mais, il faut ajouter au moins ceci : peu à peu on a développé une médecine non-conventionnelle en Grèce. Elle était fondée sur les faits, fondée sur les dissections, fondée sur des théories au sujet du corps, mais des théories qu'on tentait de prouver par la raison et la rigueur de l'enquête avec la possibilité qu'on se trompe et que la tradition, et la fidélité à la tradition, ne suffise pas. En somme, la médecine non-conventionnelle pour les Grecs est la médecine scientifique, et la montée de la philosophie et de la science vient avec la montée de cette nouvelle médecine et vice versa, où les dieux ne comptent plus. Voilà pourquoi Empédocle propose une théorie du monde où il y a quatre sortes de matière et deux grandes forces physique ; mais aussi qu'à la fin de son livre, qui porte le nom *De la nature*, il annonce qu'on pourra contrôler les vents et faire ressusciter les morts grâce au savoir qu'il a acquis. Les Pythagoriciens avaient proposé une autre théorie du monde, et nous savons qu'à Croton la ville de Pythagore et des pythagoriciens, il y avait des médecins célèbres comme Alcméon de Croton.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Alcméon_de_Croton)

Sa théorie était que le corps physique quand il était en santé était le résultat d'un équilibre des qualités, mais des qualités physiques qui appartenaient au monde en sa, comment dire, banalité ; la maladie était un déséquilibre qu'il s'agissait de défaire pour établir son contraire et rétablir l'équilibre, en utilisant du chaud ou du froid par exemple. Enfin, Aristote, le père de la biologie, étaient fils de médecin et proposait que la vérité se trouvassent (quand on parle d'Aristote les

grands mots et donc les subjonctifs imparfaits sont de mise) dans les faits d'abord. En tout cas, ses théories ont été à la base de la médecine pendant des siècles, mais une médecine qui voulait être, faute d'être dans les faits, fidèle aux faits.

Pour revenir à Épidaure, ce lieu a été d'abord un lieu de médecine traditionnelle ou conventionnelle, puis peu à peu semble-t-il on y a trouvé la médecine nouvelle, non-conventionnelle, scientifique. Si vous les voulez vous pouvez visiter aussi le musée, vous y trouverez bien des choses que vous avez déjà vues dans d'autres musées et en particulier au musée d'hier à l'Acropole.

La fête des pères est terminée. Je quitte le père de la médecine occidentale. Je quitte les pères du théâtre occidental. Je suis sur la terre des pères. Mais je suis fatigué. Et je me couche, dans la trop grande chaleur qui monte de la terre de Tolo. Il faut faire un autre bout de notre *giro* dans quelques heures. À chaque jour suffit sa peine, disait Isabelle. Mais quelle belle peine est la mienne.

Livraison quatre-vingt-sixième : Nauplie etc. (18 juin).

Examinons encore si, en détournant ses disciples du charlatanisme (*alazoneia* : la vantardise), il les poussait à cultiver l'excellence. Il disait sans cesse qu'il n'y a pas de plus admirable moyen d'arriver à la gloire que d'acquérir les talents qu'on veut paraître posséder. Pour montrer qu'il disait vrai, voici comment il raisonnait : « Supposons qu'un homme veuille passer pour un bon joueur de flûte, alors qu'il ne l'est pas : que lui faudra-t-il faire ? Ne devra-t-il pas imiter les bons joueurs de flûte dans les accessoires de leur art ? D'abord, parce qu'ils ont d'admirables habits et

mènent avec eux de nombreux acolytes, il devra en faire autant ; ensuite, parce qu'une foule de gens les applaudissent, lui aussi devra se procurer beaucoup de claqueurs. Mais quant à se mettre à jouer, c'est ce qu'il ne fera nulle part ; autrement, il se couvrira tout de suite de ridicule et sera convaincu d'être non seulement un piètre artiste, mais encore un fanfaron. Or, s'il dépense beaucoup et ne gagne rien, si, en outre, il se perd de réputation, le moyen qu'il ne mène pas une existence pénible, inutile et ridicule ?
Xénophon, *Souvenirs* I.7

Aujourd'hui, je n'écrirai presque rien. Mais ce n'est pas par paresse, c'est pour suivre encore Montaigne. Il y a au moins trois essais qui sont courts, bêtement courts. Ils portent les titres : « Des destriers (I.48) », « Des senteurs (I.55) » et « Des postes (II.22) », et il y traite de façon presque télégraphique de ces trois sujets. Voici donc le premier de trois livraisons télégraphiques.

Avant de quitter Tolo, j'ai acheté des bananes pour Léo.

J'ai parlé avec Rosie au téléphone : elle arrivait depuis Athènes et nous rejoignait à Nauplie.

J'ai improvisé sur Venise et Nauplie puis sur Shakespeare et Venise.

Mais entre les deux, j'ai perdu Anne-Catherine.

J'ai retrouvé Rosemarie.

J'ai presque réussi à dormir sur l'autobus pendant les longs trajets.

J'ai répondu à tout plein de questions de diverses personnes. Je me suis surpris quelques fois à voir

page 954

combien de choses on pouvait dire une fois qu'on avait admis qu'on ne savait pas grand-chose sur le sujet.

J'ai mangé très bien à Sparte. Cela m'a semblé paradoxal : c'est comme si je voulais que tout fut brouet lacédémonien.

J'ai improvisé sur Léonidas, et j'ai traduit, mais mal, son *Molon labe*.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Molon_labe

J'ai examiné une assez belle statue dédiée aux patriotes spartiates qui sont morts dans une révolte inutile contre les forces allemandes durant la Seconde Guerre mondiale.

Muriel a fait des tresses françaises à 2 jeunes hommes, baptisées tresses laconiques.

J'aurais voulu nager avant de me coucher. Mais ça n'a pas été possible.

J'ai mangé peu, mais j'ai bu du vin.

Nous avons parlé de l'organisation de la prochaine journée.

Nous nous sommes promenés un peu dans la ville de Pylos qui était endormie, d'un côté, et qui veillait, de l'autre.

J'ai dormi comme un loir.

Je me suis levé pour finir de préparer les remarques de la journée.

Livraison quatre-vingt-septième : au sujet des guerriers anciens et modernes et un peu de Hercule (19 juin).

Le sage Prodicus, dans son ouvrage sur Hercule, dont il a fait plusieurs lectures publiques, exprime les mêmes idées sur la vertu. Voici à peu près ce qu'il dit, autant que je me le rappelle. Il raconte qu'Hercule, à peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, déjà maîtres d'eux-mêmes, laissent voir s'ils entreront dans la vie par le chemin de la vertu ou par celui du vice, se retira dans la solitude et s'assit incertain sur la route qu'il allait choisir. Deux femmes de haute taille se présentent à ses yeux : l'une décente et noble, le corps paré de sa pureté naturelle, les yeux pleins de pudeur, l'extérieur modeste, les vêtements blancs ; l'autre chargée d'embonpoint et de mollesse, la peau fardée pour se donner une apparence de couleurs plus blanches et plus vermeilles, cherchant par son maintien à paraître plus droite qu'elle ne l'est naturellement, les yeux largement ouverts, une parure étudiée pour faire briller ses charmes, se contemplant sans cesse, observant si quelque autre la regarde, et tournant souvent la tête afin de voir son ombre.

Xénophon, *Souvenirs* II.1.

Aujourd'hui, nous avons nagé dans une baie si belle qu'il est possible qu'elle soit impossible : les illusions sont comme ça.

J'ai bu une bière dans un petit estaminet grec perdu dans la campagne, seul, alors que je textais avec Muriel pour régler quelques problèmes pratiques et que j'attendais l'arrivée des gens qui étaient encore sur la plage des illusions.

J'ai visité un poste de police avec Costas notre chauffeur et quelqu'un qui avait besoin d'une

déclaration officielle. Nous étions dans le réel le plus réel.

Sous un soleil de plomb, mais protégé par quelque chose comme de l'ombre, j'ai mangé des mezze délicieux servis par la garçon (pardonnez-moi pour cette bêtise politiquement incorrecte) la plus *fiendante* de toute ma vie.

J'ai enfin fait une sieste comme je les aime. Ça, c'était bien réel, mais je ne me souviens de rien.

J'ai parlé d'histoire devant un coucher de soleil magnifique. Vous en verrez un jour des images à la manière de ma trop courageuse, trop efficace et trop habile Muriel. Peut-être même en ajoutera-t-elle une à ce texte trop sec.

J'ai assisté médusé pendant qu'Alexandre ajoutait de façon impromptue à mes remarques pour les compléter et y offrir une seconde perspective et une densité remarquable. Il a parlé d'éducation et de livres et de faits, comme j'aurais et j'aurais dû le faire.

Costas nous a ramenés chez nous dans le noir qui montait et dans lequel nous descendions par les lacets de bitume.

Et puis, épuisés, nous nous sommes couchés. Mais les sacs sont déjà prêts pour les monter dans l'autocar et se rendre à la prochaine étape... Olympie.

Mais je peux quand même vous répéter par écrit ce que j'ai dit de vive voix en tentant d'improviser un peu un texte que j'avais préparé. Ça donne ceci.

Pylos

Muriel aime beaucoup la Sicile ; elle vous dira même qu'elle préfère la Sicile à la Grèce. Pour une fois, elle a raison : je sais que de tels propos sont hérésie pour vous, et je sais donc que vous ne m'écoutez déjà plus. Mais j'aimerais expliquer à vos oreilles bouchées une des raisons qui font de la Sicile un lieu aussi fascinant.

C'est ce que j'appellerais sa densité historique. Régulièrement dans ce pays charmant, vous vous trouvez à un endroit qui offre des traces de plusieurs civilisations différentes. Je pense à une région comme celle de Trapani, mais ça pourrait être celle de Sciacca, où nous étions pendant plusieurs semaines : les experts et les livres de tourisme et parfois les gens bien ordinaires, par exemple les chauffeurs d'autobus fiers de leur bled, indiquent qu'à cette endroit, on a des traces des Troglodytes (de véritables femmes et hommes des cavernes), des Sicules (le peuple autochtone qui a donné son nom à l'île), des Grecs du monde classique, des Carthaginois, des Romains républicains, des Romains impériaux, des Romains chrétiens, des Wisigoths, Ostrogoths, Vandales ou un autre peuple barbare, des Byzantins revenus dans le pays de leurs ancêtres rétablir le pouvoir de Rome à l'ouest depuis Rome à l'est, des Musulmans inspirés par Allah, des Normands inspirés par le Dieu des croisades, des Souabes, des Espagnols, des Bourbons et enfin et des républicains qui ont fondé l'Italie moderne sous la direction de leur chef Garibaldi, celui qui a laissé son nom un peu partout sur l'île.

Ici à Pylos, on a quelque chose de cela, soit de la densité historique. Je veux en parler, mais dans l'ordre

inverse : je parlerai du 19^e siècle, ou de la bataille de Navarin, qui mit fin à une première partie du processus de la libération de la Grèce et des chrétiens orthodoxes grecs, eux qui se sont sortis de l'emprise de l'empire ottoman et de l'Islam ; puis en remontant de 2250 ans, j'arriverai au 4^e siècle avant Jésus-Christ et à la guerre du Péloponnèse et aux batailles de Pylos et de Sphactérie ; puis demain, je remonterai encore d'un millénaire pour en arriver au héros mycénien ou homérique Nestor, le roi de Pylos, et l'allié d'Ulysse et d'Agamemnon. Nous allons donc du réel le plus réel au mythique le plus mythique.

Je commence avec la bataille de Navarin. (Je vous suggère de lire là-dessus en commençant par la page Wikipedia, soit par bataille de Navarin. Et chaque fois que je parlerai vous pourriez compléter ce que j'évoquerai avec vous devant les lieux, d'autres noms, d'autres lieux, d'autres batailles dont parle cette encyclopédie *satanique*.) Mais l'histoire a son meilleur devrait servir à la réflexion humaine. Et je vous suggère que la bataille de Navarin pourrait être une occasion de réfléchir sur ce que j'appellerais l'optimisme démocratique contemporain. Je pense à l'optimisme qui a fait partie des décisions politiques récentes autour de l'Irak, de l'Afghanistan et de la Lybie, ou encore en Égypte et en Syrie. Je m'en tiens aux trois premiers qui sont peut-être plus clairs.

Les pays démocratiques ou occidentaux pour faire vite, dans des alliances qui incluaient le Canada donc, ont prétendu que leur intervention militaire allait libérer les peuples de ces pays, les libérer de Saddam Hussein en Irak, des Talibans en Afghanistan et de Kadhafi en Lybie et améliorer tout de suite et comme

automatiquement la vie des gens qui vivaient en ces lieux. Voilà la théorie de base de ces actions : ces gens sont écrasés par leurs chefs politiques, établis grâce à l'action militaire ; ces tueurs continuent de tuer et sont des tyrans ; il suffit d'enlever les tyrans et la démocratie fleurira et la paix règnera. Je ne prétends pas que ce n'est pas arrivé en partie, mais nous voyons que c'était bien plus compliqué que ce que la théorie ou la rhétorique annonçait. En particulier, les régimes démocratiques n'ont pas été capables de s'établir avec la facilité qu'on avait prédit et qu'on nous avait promis : les peuples libérés ne se sont pas emparés du pouvoir pour devenir des démocraties libérales stables ; des factions qui refusent de s'unir ont pris le contrôle du pays, ou rendent le contrôle politique du pays impossible ; après beaucoup de morts et de violence, il est possible de conclure que la situation s'est même empirée pour les gens ordinaires.

Ici aussi quelque chose de semblable est arrivé la grande bataille de Navarin. Elle est une sorte d'annonce historique de ce que nous avons vu arriver sous nos yeux de démocrates libérateurs. Car la bataille de Navarin a eu lieu devant Pylos, parce que Pylos s'appelle aussi Navarin, et la baie de Pylos s'appelle aussi la baie de Navarin. Ce fut une bataille militaire que je décrirai un peu. Mais ce fut aussi et d'abord le résultat d'une décision des gouvernements occidentaux et même d'un traité dit le traité de Londres en 1827 quelques mois avant la bataille, qui elle a eu lieu le 20 octobre 1827. Il y avait donc une décision politique et une théorie historique derrière les actes sanglants que je m'appête à décrire.

Dans cette baie, se sont peu à peu réunis dans deux forces opposées : les marines des Ottomans et des Égyptiens (et de quelques Tunisiens), d'un côté, et des marines française, anglaise et russe, de l'autre. Sur l'île de Sphactérie, on peut faire des arrêts touristiques devant les monuments consacrés aux trois marines occidentales et à leur action ici. C'est du moins l'information qu'Alex a eue hier. Je ne suis jamais allé, mais je signale que vous auriez visité alors les monuments des vainqueurs, comme il y a dans le village actuel une place des trois amiraux et une statue, que j'ai vue dis-je vue, consacrée à l'amiral en chef anglais, dont on voit le nom comique écrit dans l'alphabet grec. Cela est inévitable, voire normal, voire juste, mais il faudrait avoir au moins un peu en tête qu'il y avait deux autres armées marines présentes qui contenaient des soldats honnêtes. Voici ce qui est sûr : sous les eaux de cette baie spectaculaire que vous regardez avec moi, il y a des cadavres ou plutôt des squelettes, et des épaves de cette bataille : le sang est dans l'eau pourtant bleue.

La bataille a été précédée de bien des tractations entre les gouvernements d'abord et entre les amiraux ensuite. Mais en fin de compte, le jour donné, les bateaux ottomans, ou au moins un ou deux d'entre eux, disent les Alliés occidentaux, ont commencé à tirer, et les flottes alliées ont répondu en toute justice, et on a coulé à peu près tous leurs bateaux. La chose s'est passée ici dans cette baie entre la rive et l'île de Sphactérie qui la ferme presque complètement. Les navires ottomans, égyptiens et même tunisiens (près de cinquante) ont formé un demi cercle, et ont attendu les presque trente navires anglais, français et russes

arrivés à la fin. Ils se sont fait face à l'ancre, pendant des heures sans faire quoi que ce soit, mais les canons chargés et prêts à tirer. C'est comme une démentielle scène finale d'un western. Puis, l'enfer a été déclenché, et on se tirait dessus à bout portant. Et il y a eu le calme après la folie, et la santé mentale après la tempête.

Or il faut comprendre que cette bataille, décisive, a été causée par la décision de trois pays de se mêler des affaires des Grecs et des Ottomans, au nom de la paix et de ce qu'on appellerait aujourd'hui les droits humains. Cela en somme fait partie de la guerre de libération des Grecs, qui se trouvait aller mal après quelques succès. Cette guerre de libération a pris fin en 1832, mais elle ne s'est réalisée tout à fait qu'après la Seconde Guerre mondiale quand l'Empire ottoman, allié des Allemands et des Autrichiens, a été défait pour de bon et démantelé. À cette occasion, les Grecs qui vivaient dans les restes de l'empire ottoman ont été jetés hors de leur terres de naissance pour être forcés de vivre dans les terres libérées, souvent en risquant leur vie, souvent aussi en perdant tout, et toujours en gardant dans leur cœur une haine de ceux qui les ont ainsi traités.

Sur cette question, je me souviendrai ici du jeune chauffeur grec, qui n'avait pas 40 ans, qui me disait l'autre jour haut et fort qu'eux les Grecs savaient comment gérer le problème des Musulmans et des migrants illégaux parce qu'ils avaient su faire affaire avec les Turcs, soit l'empire ottoman. Je ne dis pas qu'il avait raison, mais je dis qu'il me semble exprimer quelque chose de l'esprit national actuel lequel est fondé tôt ou tard sur ce qui s'est fait ici.

Je voudrais insister entre autres sur les intentions impériales des Russes et des Anglais et des Français. Il y avait certes une intention disons pure de libérer les Grecs, fondateurs de l'Occident (surtout les Anglais, mettons : on peut penser à Lord Byron et les romantiques anglais qu'on appelaient les philhellénistes), et les chrétiens orthodoxes (surtout les Russes évidemment, qui vivaient alors sous les tsars pas mal oppresseurs aussi) et les peuples opprimés (surtout les Français, disons, qui étaient les champions des révolutions démocratiques). Mais il y avait aussi des avantages pour chacun de ses peuples. Je ne fais que signaler que l'affaiblissement de l'empire ottoman faisait de la Russie un pays plus puissant dans ce qu'on appelle les pays des Balkans. Semblablement, l'affaiblissement de l'empire ottoman et surtout de sa flotte faisait que l'empire britannique devenait plus fort, et au fond l'empire le plus fort. Et je me tais sur les intentions moins nobles des Français.

Je remonte de plusieurs siècles pour parler des batailles de Sphactérie en 425 avant Jésus-Christ. Cela se trouve décrit dans le début du livre IV de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide que plusieurs d'entre vous avez lu et même lu plusieurs fois. Je ne vais pas tenter de vous faire une leçon sur ce livre magnifique, qui pourrait être dit le premier grand traité historique de l'histoire de l'humanité et de l'Occident et encore moins sur cet événement complexe qu'Alexandre pourra compléter sous peu. Mais je rappelle vite fait que la guerre du Péloponnèse est en fin de compte un affrontement entre Athènes où nous étions il y a quelques jours et Sparte, où nous étions hier, entre la ligue de Délos, que nous visiterons dans quelques

jours, et la ligue du Péloponnèse, où nous nous trouvons en ce moment.

Comment cela s'est-il passé ? Les Athéniens avaient envoyé une flotte pour aider des alliés dans l'île de Corcyre (qu'on dit être l'île des Phéaciens de l'*Odyssée*), soit dans l'île qui s'appelle Corfou aujourd'hui. Une tempête a obligé le stratège athénien Démosthène de s'arrêter à Pylos, avec les matelots de cinq que des bateaux qu'il dirigeait, sur la pointe qui est face au bout de l'île de Sphactérie. Les soldats ont bâti un petit fortin pour se protéger (ils étaient en territoire ennemi et tout près de Sparte, et on comprend leur geste un peu fou). Les Spartiates ont tout de suite réagi, en quittant le territoire athénien pour revenir *chez eux* et protéger leur territoire de ces sales Athéniens, et pourtant leurs frères grecs depuis Marathon et Thermopyles et Salamine. Ils ont envoyé des hoplites sur l'île en face de la pointe de Pylos et une flotte dans la baie. Mais les Athéniens qui avaient gagné à Corcyre sont revenus pour aider et au fond sauver Démosthène et ses hommes peu nombreux. Dans cette même baie, la flotte athénienne a détruit la flotte spartiate. Et de fil en aiguille, dirait-on, les attaquants spartiates, des hoplites et donc l'élite de l'armée spartiate, étaient coincés sur l'île (420 soldats) : d'agresseurs, ils sont devenus des otages, qu'on faisait lentement mourir de faim, alors que les soldats athéniens coincés sur la pointe, mais ravitaillés par la flotte qui contrôle l'entrée et la sortie de la baie, avaient le dessus, tout en se trouvant quand même en territoire ennemi.

Les Spartiates qui voulaient sauver ce morceau important de leur armée négociaient à Athènes pour

leur libération. Or Cléon, le chef politique d'Athènes, qu'on appelait démagogue quand on ne l'aimait pas, a réussi à bloquer les négociations. Mais ses ennemis politiques (Aristophane en était et écrivait des pièces contre lui) l'ont forcé à devenir stratège, et l'ont envoyé avec des renforts et surtout hanté par la tâche de vaincre les Spartiates en vingt jours, comme il avait dit dans l'assemblée athénienne. En somme, c'est une mission impossible, qui allait sans aucun doute le tuer politiquement et si possible physiquement. Du moins, c'est ce que les anti-Cléons espéraient.

En tout cas, les Athéniens, sous Cléon cette fois, attaquent donc le bout de l'île de Sphactérie ; les Spartiates réagissent en attaquant les soldats de ce débarquement, mais ils sont repoussés vers le milieu de l'île d'où ils étaient partis. Assez vite, en raison des hasards et des tactiques de la guerre, mais aussi de l'habileté des soldats qui lancent des projectiles (les peltastes), les Spartiates perdent leurs chefs. Et à la longue, ils font ce qui est impensable : les Spartiates capitulent. Ils sont à peu près 300. À Thermopyles, 300 soldats spartiates meurent plutôt que de céder devant des dizaines de milliers de soldats perses ; à Sphactérie, soit ici et pour ainsi dire sous nos yeux, 300 hoplites spartiates capitulent devant quelques centaines de soldats athéniens.

Cela va forcer les Spartiates dans leur ensemble à céder devant Athènes et cela conduira à la paix dite de Nicias, qui consacre la supériorité athénienne. Il me semble possible de dire sans exagérer que si Athènes en était restée là, elle avait gagné la guerre du Péloponnèse. On peut s'imaginer qu'une politique prudente à la manière de Périclès aurait stabilisé cette

supériorité, l'aurait fixé dans les faits et dans les têtes, comme la victoire de Marathon avait fixé la liberté dans le cœur de tous les Grecs, et l'empire athénien aurait duré longtemps. Mais la paix de Nicias a été rompue, et Alcibiade a mis en marche l'expédition de Sicile, et l'empire athénien s'est écroulé en quelques années. Voilà ce qui est arrivé. Et tout cela s'est fait ici, ou tout cela a commencé de finir ici.

Mais du point de vue de l'auteur ou de l'historien, cet événement est une occasion d'illustrer quelques-uns de ses thèmes préférés. En tout cas, si vous comprenez le livre comme moi, le texte de Thucydide suggère deux choses au moins et de façon répétée : le hasard mène les choses humaines, l'imprévu est pour ainsi dire inévitable et donc prévisible comme à travers un brouillard, et les conséquences d'une victoire militaire sont peu souvent celles qu'un homme raisonnable pourrait prévoir. Voilà un premier trio thucydidien. Mais ce trio est accompagné d'un duo complémentaire ; la *hubris*, soit l'aveuglement du gagnant, ou de celui qui est au pouvoir, ou de celui qui s'imagine plus qu'un pauvre humain se double de la *pléonexia*, soit le désir d'en avoir plus, une pulsion humaine fondamentale souvent belle, produisent la chute du pouvoir et la réduction des biens. Voilà pourrais-je dire ce que vous avez devant les yeux en regardant le soleil se coucher sur la baie de Pylos.

Livraison quatre-vingt-huitième : petites joies d'une journée toute simple, mais bien chargé (20 juin).

Maintenant, en effet, vous êtes dans la situation où se trouveraient les deux mains, que Dieu a faites pour s'aider

mutuellement, si elles oubliaient cette destination pour se faire obstacle, ou les deux pieds, faits par une intention divine pour agir de concert, si, contrairement à ce but, ils cherchaient à s'entraver l'un l'autre. Ne serait-ce pas le comble de l'ignorance et de la folie, de tourner à notre dommage ce qui a été fait pour notre utilité ? Eh bien ! il me semble que Dieu, en créant deux frères, avait en vue leur utilité réciproque, plus encore que celle des mains, des pieds, des yeux et du reste, dont il a donné aux hommes le couple fraternel. Les mains ne pourraient saisir à la fois, s'il le fallait, deux objets éloignés de plus d'une orgye [deux mètres], ni les pieds aller à la fois sur deux points éloignés d'une orgye ; les yeux mêmes, qui semblent avoir une portée bien plus étendue, ne peuvent voir à la fois par devant et par derrière les objets les plus rapprochés ; mais deux frères qui s'aiment, quelle que soit la distance qui les sépare, peuvent agir de concert et se servir mutuellement.

Xénophon, *Souvenirs* II.3.

Je continue dans le style télégraphique.

Croire qu'une deuxième personne a perdu ses papiers, mais découvrir que ce n'est pas le cas parce que quelqu'un les a trouvés et les a retournés. Joie.

Visiter le site du palais de Nestor déterré par une équipe d'archéologue américain. Joie.

Entendre les commentaires et les questions des gens qui découvrent le site avec moi. Joie.

Voir ce qui pourrait être le bain dans lequel on a nettoyé le corps de Télémaque arrivé depuis Ithaque. Joie.

Comprendre la joie de Télémaque encore mieux du fait d'être en voyage. Joie.

Rouler pendant des heures jusqu'à Olympie. Mais en jasant avec Rosie pour mieux préparer le second laïus du jour. Joie.

Visiter le site archéologique d'Olympie visité il y a 45 ans. Joie. (Mais où est passé le temps ? Joie mitigée.)

Voir une course non-olympique dans le stade olympique. Joie.

Voir la course du poulet dionysiaque. Joie. Joie. Joie. (Il faut que je trouve une photo pour vous l'offrir dans la version finale de ce texte.)

Visiter le nouveau musée avec ses vieilles pièces doublement vieilles parce qu'on a tant vieilli entre deux visites. Joie.

Dire bonjour en particulier au Hermès de Praxitèle et à une gorgone anonyme. Joies devant les représentations de la beauté et de la laideur, celle-ci devenue belle par la représentation.

Nager dans une grande piscine à l'Hôtel olympique. Joie.

Prendre le dernier repas de la journée en jasant de tout et de rien. Joie.

Mais avant cela, faire quelques laïus, un devant le palais de Nestor en quittant la magnifique Pylos, un autre plus complexe, voire en trois parties, sur le site d'Olympie. Joie.

Entendre Rosie et Alex ajouter en duos d'impromptus des informations qui complètent, corrigent et nuancent ce qu'on dit. Joie.

Recevoir un courriel de son vieux prof d'histoire qui suit les récits et qui ajoute à son laïus du jour d'avant qui portait sur la bataille de Navarin. Joie.

Penser que les deux bouts de la vie se rencontrent. Joie.

Et maintenant, c'est le matin en Méditerranée. Et je vous dis un joyeux *kalimèra*. Avec un mauvais

accent, qui fait rire ou du moins sourire les Grecs. Une autre joie, plus difficile peut-être, mais une joie quand même.

Voici donc ce que j'ai raconté, soit les textes que j'ai préparés pour que mes remarques semblent spontanées, mais qu'elles soient aussi un peu organisées. Vous pouvez sans doute ajouter et corriger et nuancer à votre tour.

Devant le Palais de Nestor.

Aujourd'hui nous visitons le palais de Nestor : c'est écrit sur les murs, comme on dit. C'est un raisonnement à la manière de ce fou génial que fut Schliemann.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Heinrich_Schliemann

Dans les faits cependant, selon les faits établis par le savoir archéologique, nous nous trouvons devant les restes d'un palais mycénien, et c'est parce que Homère déclare que Nestor était le roi ici que nous parlons du palais de Nestor. Dans le fond, ce que nous avons ici et ailleurs en Grèce, par exemple à Mycènes visitée avant-hier et à Athènes, semble-t-il, visitée il y a quelques jours, ce que nous avons donc devant les yeux, ce sont les restes d'une civilisation à peine connue, et presque incompréhensible, dont on peut dire à peu près ceci : elle était grande comme les ruines ici, et donc puissante, et assez étendue pour laisser des ruines un peu partout. Seule certitude, le nom que nous lui donnons est faux : il n'y a aucune raison de

privilegier le nom de Mycènes. Je corrige donc : en examinant le palais de Nestor, qui n'était sans doute pas Nestor, nous sommes devant les restes de la civilisation pylosienne.

Je me permets d'ajouter que si j'adore Pylos, je n'aime pas Nestor. Hier dans l'autobus, j'ai entendu Marc-André décrire le personnage en quelques mots avec une verve que j'envie, et je vous réfère à lui pour ajouter aux mots que je vous propose : il vous expliquera à coup de citations précises d'Homère, tirées de *Illiade* et de *Odyssée*, et tout ce qu'il dira est digne de foi, comme vous assurera Julie à son tour. Je crois que nos portraits ne sont pas bien différents, même si le mien est une caricature méchante.

Pourquoi je n'aime pas ce Nestor d'une quasi fiction, personnage qui ne m'a jamais fait de mal de personne en personne ? C'est parce que c'est un vieux radoteur, soit c'est un vieux qui radote ; c'est une ruine faite homme. Vous connaissez la chanson entendue si souvent : « Quand j'étais jeune, les hommes étaient des hommes, et les femmes étaient des femmes, et j'étais le plus fort, et la génération actuelle, qu'elle soit X ou Y ou Z, n'est rien à côté de moi et des miens. Et maintenant du seul fait de mon âge, je suis le plus sage. Voilà pourquoi je peux vous parler de mon passé de façon interminable avec une joie adolescente, mais un peu ridicule. » Mais j'arrête la caricature, et tout rapprochement avec des faits contemporains est tout à fait accidentelle.

Je veux plutôt vous parler de quelque chose de tout à fait contemporain devant ces restes si vieilles. Ces lieux sont les sujets de travaux archéologiques constants, dont nous voyons les résultats

impressionnants, des travaux accomplis entre autres par des chercheurs américains. Or on a découvert lors de fouilles récentes ce qu'on appelle l'Agate de Nestor, ou plutôt l'agate du combat de Pylos ou encore l'agate de la tombe du griffon. Il y a tout plein de pages accessibles sur Internet, mais je vous suggère surtout le site *Découvertes archéologiques*, qui pourrait devenir pour vous un site de recherches archéologiques tous azimuts. Il y a là de quoi se perdre pendant des heures et des heures et de façon régulière ; je vous avertis (*crede experto*) une session de travail plus sérieux sera bousillée en quelques clicks. (C'est Satan Internet à l'œuvre.) Mais à court terme, vous y trouverez une pièce magnifique vieille d'environ 3500 ans qu'on verra un jour dans un musée.

<http://decouvertes-archeologiques.blogspot.com/2017/11/un-sceau-sculpte-se-revele-etre-un-chef.html?m=1>

L'important est ailleurs : on a là la preuve physique que la plupart des théories sur le monde grec sont fausses ou du moins sujettes à de sérieuses réévaluations. On a devant les yeux un chef d'œuvre artistique, qui n'a pu être faite que par des techniques très sophistiquées (entre autres, il est impossible, biologiquement impossible, d'avoir fait ce bijou sans un instrument oculaire grossissant) et en si grand nombre qu'on pouvait en laisser une dans une tombe comme offrande, à des dieux inconnus aujourd'hui, pour un chef politique, tout aussi inconnu aujourd'hui (mes excuses à Nestor). Et quand je regarde la scène terrible qui est représentée sur ce bijou, je ne peux pas ne pas

penser à la fin de l'*Iliade*, et je vois, moi, Achille aux pieds légers tuer Hector alors qu'un autre soldat git sous lui. C'est terrible et beau comme l'eau de la baie de Pylos.

Devant différentes ruines d'Olympie.

(Rosie et moi avons pris la décision indépendante qui est, pour Alexandre, la plus dangereuse, soit de multiplier les présentations, mais cela a fonctionné.)

Nous sommes les héritiers des Grecs, chante la scie. Sans les Grecs, il n'y aurait peut-être pas d'histoire, et ils furent les premiers à en faire, et le premier historien s'appelle... Sans les Grecs, il n'y aurait peut-être pas de théâtre, et les Grecs furent les premiers à en faire, et le premier dramaturge s'appelle... Sans les Grecs, il n'y aurait peut-être pas de philosophie, les Grecs furent les premiers à en faire, et le premier philosophe fut... Mais il faudrait ajouter une autre scie pour faire duo avec la première : nous avons changé ce que nous avons reçu. Je voudrais en faire la preuve en parlant des jeux olympiques, et le faire à Olympie. Sous le même se trouve l'autre, et l'autre est pourtant le même. (Vous êtes prêt à lire le *Parménide* de Platon.)

Et d'abord, en bon professeur de philosophie qui schématise tout, je vais créer des types d'attitude sportive. Je ne veux blesser personne, soit dit en passant en ces temps de rectitude politique de rigueur : je veux vous aider à penser cette chose si humaine en m'aidant de Grecs et d'Olympie. Allons-y donc. On peut faire du sport de compétition, de participation ou défi. La compétition implique qu'on est face à l'autre, et

donc contre l'autre qui doit perdre si on veut gagner et qui cherche le contraire de ce qu'on cherche. Le défi est un face à face de soi avec soi, où on se mesure dans une sorte d'isolement, fût-on dans une foule nombreuse de marathoniens du dimanche. La participation, ou *participaction*, comme le veut le slogan gouvernemental *brought to you by Santé-Canada-Health* est tout autre chose : c'est l'exercice modéré, mais suffisant et la santé en est le but. *Mens sana in corpore sano*, diraient-ils s'ils parlaient latin.

Pour les Grecs le sport était impensable sans *agon*.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Agôn>

Nous connaissons le mot *agôn* qui se cache dans le mot *agonie*. L'agonie, c'est la lutte entre la vie et la mort, la compétition ultime. Certes, la victoire de la mort est assurée. Mais... En tout cas, le christianisme, entre autres, promet la vie après la mort. Mais la vie après la mort ne compte pas pour les Grecs, en tout cas pas de la même façon. Chez eux, la compétition avec la mort se fait pour ainsi dire sans compter sur les dieux. La mort, soit le dieu Thanatos, qui tue la vie, peut être dépassée par les enfants qu'on engendre, ou encore par le contact avec les vérités éternelles, mais aussi par la gloire. Toute gloire vise à tuer la mort. Qu'elle soit politique, acquise par les exploits de la guerre, ou encore sportive, tant qu'il y aura des Grecs, tant qu'on se souviendra des Grecs, je vivrai.

Et la gloire de l'écriture est chantée dans les derniers vers des *Métamorphoses* d'Ovide : après avoir chanté la transformation de César en dieu, et celle à

venir d'Auguste en dieu plus grand encore, Ovide chante sa propre transformation en poème éternel.

« Enfin, j'ai terminé un ouvrage que ni le courroux de Jupiter, ni le fer, ni la flamme, ni la dent des années ne pourront détruire ! Il peut venir, le jour fatal qui doit arrêter le cours incertain de ma vie : il n'a d'empire que sur mon corps. La plus noble partie de moi-même, immortelle, sera ravie dans la région des astres, et mon nom ne périra jamais. Dans tous les lieux ouverts par la victoire à la puissance romaine, mes vers seront lus ; et, si les pressentiments du poète ne sont pas trompeurs, je vivrai par la gloire dans toute la durée des siècles. »

Mais je reviens à nos Grecs pour vous parler de Milos de Croton. Après Pythagore de Croton et Alcéméone de Croton, le premier grand philosophe et le premier grand médecin scientifique, qui vivent encore en nos souvenirs, j'ai découvert récemment à *Croton*, Milos, l'athlète. Dans cette ville qui avait un parc Pythagore, et un hôpital qui montrait une image d'Alcéméone, il y avait un peu partout des images de Milos. Allez sur Wikipédia : vous le découvrirez à votre tour. Il y avait même dans le port de la ville une liste qui montrait qu'aucun autre athlète n'a gagné aussi souvent que Milos, et cela se faisait dates à l'appui et compétitions notées. Mais je me dis que notre attitude envers le sport à changer... Mais pensez-y pour vous même.

En tout cas, devant ces temples grecs consacrés aux dieux Zéus et Héra et Rhéa, on se rend compte encore une fois que chez les Grecs, tout était religieux, même le sport qu'ils nous ont légué. Mais, il faut se souvenir que la religion ne domine pas l'activité

humaine comme le ferait un tyran. D'abord parce que même les dieux immortels sont limités par *Anagkê*, la mystérieuse Nécessité. Mais aussi parce que chez eux, il n'y a pas de théâtre sans religion, pas de guerre sans religion, pas de métallurgie ou d'échange commerciale sans religion. Pourtant, la religion elle-même semble être intégrée dans ce qu'elle accompagne plutôt que de le dominer. Pour le prouver, il suffit de se souvenir des histoires que raconte le premier enquêteur Hérodote, celles de Crésus ou de Thémistocle, par exemple. En tout cas, ces ruines muettes, mais parlantes, prouvent hors de tout doute, qu'il n'y aurait pas de jeux sans les dieux. Les jeux olympiques fêtés tous les quatre ans étaient encadrés par un rituel religieux. On peut dire, on doit dire, qu'ils avaient comme témoins les dieux de l'Olympe, qui est si loin d'Olympie. Pour ma part, pacifiste moumoune, je préfère imaginer les dieux qui se préoccupent de la compétition sportive aux dieux suivent une guerre avec intérêt, comme ils le font dans *Illiade*.

Dans le stade à Olympie.

Il y a 45 ans, le stade dans lequel nous venons d'entrer m'a révélé le sport tel que le pratiquaient les Grecs. En raison de ses flancs ouverts sous un ciel de lumière dure, il suppose le regard des hommes, comme mesure. La mesure n'est pas le chronomètre, ni la liste des records précédents, et encore moins la voix de commentateurs qui s'essoufflent à force de nous forcer à aimer et admirer ce que nous voyons à distance entre deux annonces commerciales et surtout de se faire un devoir d'aimer ces télé-productions boursoufflées. Il

faut donc dire que le sport chez les Grecs est une compétition sous le regard des dieux, mais mesurable par un œil humain ordinaire. Il n'y a pas de juges officiels avec des critères compliqués comme inventivité, grâce, performances précédentes, ou que sais-je encore. Il y a le jugement de l'œil du quidam assis ici où vous êtes assis. Et il y a le commentaire idoine. « Lui a lancé le disque plus loin. Regarde. » « Lui a assommé son adversaire ; tu vois bien que l'autre ne s'est pas encore relevé. C'est clair comme de l'eau de roche ; ça se voit en voyant. » « Lui est arrivé avant lui. T'as pas vu ? » Le sport est donc théorique. Il est fait pour être vu, et les hommes qui regardent deviennent comme des dieux. Pendant un moment, celui de la compétition ou du jeu ou de la guerre simulée, ils sont immortels et s'imaginent voir des événements éternels ou dignes de durer toujours dans la mémoire humaine.

Aussi, il est normal que la position du spectateur dans le stade à Olympie soit devenue la métaphore de choix d'un des fondateurs de la philosophie. C'est ce que raconte Cicéron dans ce texte classique. « Suivant leur exemple, tous ceux qui se sont appliqués ensuite aux études contemplatives ont été réputés et appelés *sages*, et ce nom leur est resté jusqu'au temps de Pythagore qui vint à Phlionte s'entretenir avec Léon, prince de cette ville. Léon, admirant le génie et l'éloquence de Pythagore, lui demanda quelle était la science qui lui inspirait le plus de confiance. Et le sage lui répondit qu'il ne savait aucune science, mais qu'il était philosophe. Surpris de la nouveauté du nom, Léon doit avoir demandé ce qu'étaient les philosophes, et en quoi ils différaient des autres hommes. Et Pythagore a répondu : “ qu'il comparait la vie de l'homme à ce

commerce qui se faisait en présence de la Grèce assemblée pendant la solennité des jeux à Olympie. De même que les uns se rendent là pour briller dans les exercices du corps et y mériter l'honneur d'une couronne ; que d'autres n'y vont que pour y faire quelque profit, en vendant ou en achetant, tandis qu'il est une troisième classe, et la plus noble, qui n'y recherche ni les applaudissements ni le profit, qui ne s'y rend que pour observer attentivement ce qui se fait et comment les choses se passent... De même nous sommes venus d'une autre vie, d'une autre existence, comme on va d'une ville à une grande foire, les uns, pour chercher la gloire ; les autres, l'argent ; un petit nombre dédaignant tout le reste et s'appliquant à bien étudier la nature des choses. Ce sont là les hommes qu'on appelle amis de la sagesse, c'est-à-dire philosophes ; et comme à l'égard des jeux le parti le plus noble est d'y assister sans esprit de lucre ou de gloire, de même, dans la vie, l'étude et la connaissance des choses sont de beaucoup préférables à tout le reste. » »

Il me vient à l'idée qu'en ses jours du mitan de notre voyage de tourisme, les touristes sont peut-être des sortes de philosophes. À vous d'en juger.

Livraison quatre-vingt-neuvième : quelques histoires, mais quelles histoires (21 juin).

Et pourtant, à quel bien peut-on comparer un ami sincère, sans qu'il paraisse préférable ? Quel cheval, quel attelage est aussi utile qu'un bon ami ? Quel esclave est aussi dévoué, aussi fidèle ? Quelle possession peut offrir autant d'avantages ? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami dans tout ce qui lui manque, soit pour la gestion de ses affaires particulières, soit pour celles de l'État ; s'il veut rendre un service à quelqu'un, il lui vient en aide ; si quelque crainte le trouble, il arrive à son secours, partageant ses dépenses et ses démarches, employant de concert avec lui la persuasion ou la violence, le charmant toujours dans le bonheur, le relevant sans cesse dans l'adversité. Les services que les mains rendent à chacun de nous, ce que font les yeux pour la vue, les oreilles pour l'audition, les pieds pour la marche, n'est pas au-dessus de ce que fait un ami dévoué : souvent même ce qu'on n'a pas fait pour soi-même, ce que l'on n'a ni vu, ni entendu, ni parcouru, un ami l'exécute pour son ami. Il est pourtant quelques hommes qui s'efforcent de soigner des arbres pour en recueillir les fruits ; mais, lorsqu'il s'agit du plus productif de tous les biens, de ce qu'on appelle un ami, la plupart se montrent insouciantes et paresseux à en prendre soin.
Xénophon, *Souvenirs* II.4.

Quelle journée, mes amis ! Je désespère de vous en parler comme il faut, que ce soit sous figure télégraphique ou non. Je m'y mets comme ça, à la bonne franquette, ou plutôt à la bonne *grecquette*. Muriel relira et sera chargée de me rappeler les faits que j'ai oubliés.

Nous partons de bonne heure comme toujours après un petit déjeuner respectable, mais déjà moins bon que celui de la journée précédente. (Je sais, je sais : je suis obsédé par la nourriture. Mais on ne se refait pas. En tout cas, pas aussi tard dans la vie. À moins de s'appeler saint Paul... Et même là, il faut une intervention divine importante...)

Et Costas me dit en passant qu'il va régler mes problèmes avec la compagnie Wind dont les services m'ont lâché durant la nuit. Ha ha ha ! Mes bons amis de la compagnie Wind.

Et nous roulons, et je parle avec ma Rosie qui doit nous quitter sous peu, et elle me conseille encore un peu au sujet des églises du monastère d'*osios Loukas* et de l'église de Paros, et tout va bien et nous voilà dans la circulation infernale du centre-ville de Patras. Ça fait à peine 11 jours, nous arrivions et nos aventures grecques commençaient. Et Rosie nous quitte pour prendre le train là où nous arrivions, et nous partons à notre tour pour quitter le Péloponnèse et entrer en Arcadie, ou en Élide ou en Phthiotide (je ne le sais plus). (À l'heure qu'il est, elle doit être en train de dormir à Athènes et de profiter d'une dernière nuit après une dernière journée complète avant de partir pour rejoindre ses petits, qui sont un peu mes petits.) Patras fut l'occasion d'une pause-pipi comme je n'en ai jamais vu : une pause-pipi à la course, pendant que Costas essayait de faire disparaître son énorme autocar pour ne pas être pénalisé par la police pour arrêt interdit.

Et c'est la traversée du golfe de Corinthe sur le magnifique pont qui l'enjambe, et nous recevons une présentation improvisée d'une des participantes qui nous permet de saisir encore mieux la folle beauté de cette merveille pendant que nous passons sur elle. Vous parlez d'une mise en abyme ! Deux kilomètres de béton, soutenus par des fils de fer qui font comme des voiles, deux kilomètres de béton fixés sur deux plaques tectoniques par des sortes de toiles d'araignée dignes d'Arachné...

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Arachné>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Pont_Rion-Antirion

Il y a eu une autre pause-pipi plus longue offerte pour ceux qui désiraient s'acheter des sandwiches et ainsi mieux profiter de la plage lors de l'arrêt de midi. Et ce fut une course vers la plage sur le côté Antirion pour mieux voir et photographier le beau monstre léger. Et ce fut l'occasion d'une descente pour chercher les photographes car nous partions.

Il y a eu une nouvelle pause pour que je puisse acheter une recharge de mon iPhone auprès de Wind. Il s'agirait, selon Costas, de rentrer les données dans mon machin-truc et le tour est joué. Merci, Costas, mais je ne comprends pas assez le grec... Tu vas le faire pour moi ? *Thank you, my friend*. Nous voilà à un restau dont j'oublie le nom dans un bled dont j'oublie le nom fiché dans un paysage de l'Élide qui coupe le souffle avec la violente sérénité qu'ont presque tous les lieux de la Grèce.

Pour ceux qui ont voulu profiter du restau et sa belle vue sur le golfe de Corinthe (pendant que les plus énergiques [il faut peut-être lire les plus jeunes] se mettent à nager au bord de la plage et font leurs folies en bas), le repas fut bon. Mais en raison d'une des bizarreries de ce monde, il n'y aura qu'une seule facture nous avertit le proprio, et Muriel doit s'organiser pour prendre les informations idoines et donner la bonne somme sans se perdre dans les chiffres. Chacun passe auprès de nous pour payer sa juste part. À la fin du processus cependant, nous

apprenons, sidérés, que le garçon a pris les paiements de certaines personnes parce qu'il n'y a pas de problème, dit-il, on peut payer individuellement. *Siamo in Grecia*. En tout cas, à la fin, nous arrivons à un chiffre précis, que le garçon accepte avec réserve, jusqu'à ce que Muriel lui montre qu'il avait oublié d'exclure du compte les repas des gens dont il avait déjà accepté les paiements. (Ça sent l'arnaque ? Si peu... Si peu...) On n'a pas toujours des amis honnêtes.

En tout cas, Costas est maintenant prêt à régler mon problème avant qu'on ne remonte dans l'autocar. Ce qu'il fait d'une main de maître... Sauf que ça ne marche pas. Pourquoi ? Parce que mon contrat acheté chez Wind est fait avec une succursale de Wind et que la recharge est créditée à Wind comme tel. Un jeune homme du restau, le garçon que je viens d'accuser en douce, s'acharne contre le système pendant une quinzaine de minutes avant de s'avouer vaincu. Mais pas mon ami Costas : il me promet qu'à Arachova, notre destination finale, il va me faire rembourser et me faire acheter une recharge chez cette succursale et le tour sera joué. Mais Costas, je suis encore et toujours nul... Ah ! Tu vas te charger de la partie technique ? *Thank you, my friend.*

Et nous roulons dans le paysage halluciné qui nous mène à Delphes et Arachova. Et je continue de préparer mon intervention à partir des notes copieuses de Rosemarie. Voilà, c'est fini, ça devrait aller : à la grâce de Dieu et d'*Osios Loukas*. Vous ne le connaissez pas ? Tiens, voici ce que Satan Internet en dit.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Monastère_d%27Osios_Loukas

Mais nous prenons du retard et le monastère ferme à 17h, et Costas change l'itinéraire pour que nous puissions voir les lieux et ensuite seulement aller à l'hôtel. Ce sera serré, mais il nous promet de réussir. De mon côté, je m'acharne sur mon texte terminé depuis peu et je l'adapte aux nouvelles circonstances en coupant partout, mais en relisant celui de ma fille pour mieux me préparer à faire des remarques impromptues dans l'église elle-même. Et nous voilà arrivés, et nous avons juste le temps de faire le tour des lieux, et je pourrai ensuite engager une conversation autour de ce que nous aurons vu. Voici ce que j'ai improvisé devant la première église, avant d'improviser pour de vrai dans les lieux. Et me voilà engager malgré moi dans le débat sur la laïcité. Stop. Il y a une complication.

Car avant que je ne puisse m'engager dans ce chemin dangereux et en descendant vers le monastère avec le groupe, j'entends derrière moi un boum... Je me retourne et je vois une scène de mon passé. Muriel est tombée d'une sorte de tabouret de 50 centimètres, il y a de cela quelques années. Elle vous expliquera dans le détail ce qui lui est arrivé et pourquoi elle a dû passer des mois dans un fauteuil roulant que je poussais ici et là, et que je mettais dans notre auto pour la transporter au bureau, et tout le tralala. Une horreur pour elle, si active. Et voilà que je vois une des participantes qui a manqué une marche et qui a le même visage que j'ai vu ce jour-là. Mais on me dit d'avancer et quelques-uns se sacrifient pour aider celle qui nous dit d'avancer et de la laisser derrière nous. Et me voilà le cœur battant devant le Catholicon. Et je me

mets à chanter ma chanson, comme le demandait Winnie à Willie, peut-être.

Devant le monastère d'Osios Loukas.

À mon avis, les gens qui sont religieux devraient tenir compte du lieu neutre qu'est chez nous l'État en respectant au moins extérieurement l'agnosticisme officiel de rigueur. Mais alors tous, nous devrions tenir compte du lieu sacré que nous visitons en respectant la piété que demande une religion.

J'ai un autre façon de le dire : les gens qui ont des mœurs différentes de nous (nourritures, vêtements, habitudes) nous paraissent étranges, mais au même moment nous leur paraissions étranges. Il nous tolère et nous invite ainsi à les tolérer : ça s'appelle les bonnes manières.

Je vous demande, suite aux pancartes que nous avons vues à l'entrée et qui portaient sur l'habillement, je vous demande donc de montrer du respect par le silence. Rosie dit qu'on peut parler dans les lieux sacrés, et je le ferai en chuchotant. Mais je voudrais que vous, vous soyez silencieux. De plus, on ferme bientôt, et il faut aller vite : je garde du temps après pour discuter autant que vous le voulez à l'ombre.

Vous avez des yeux. Vous avez une imagination. Vous avez un cœur. Mais vous n'avez plus de bouche pendant le temps qu'il faudra pour faire le tour. Quand nous sortirons vous aurez de nouveau votre bouche. Et j'aurai des oreilles pour vous écouter. Il est même possible que j'aie une tête pour répondre à vos questions ou pour compléter les observations que vous ferez.

Connaître les dieux et les cultes des humains, c'est les connaître et sans doute les connaître mieux et plus en profondeur qu'en connaissant leurs vêtements, leur nourriture et leurs comportements de tous les jours.

Pour préparer le tout, voici un peu d'information sur celui qui est la raison d'être de ces bâtiments. Il s'appelait Loukas, et donc Luc. Et on l'a appelé *osios Loukas*. Je signale qu'il n'est pas *aghios Loukas*, ou saint Luc, mais Luc le vénérable, du moins selon ceux qui pratiquent le rite byzantin. Il a vécu vers 925. C'était un ermite, et donc un solitaire, mais un solitaire qui attirait auprès de lui imitateurs, qui cherchaient à guérir leur âme, et malades, qui cherchaient à guérir leur corps. Car il était un prêcheur mais un guérisseur aussi. Il s'est même mêlé de jouer les prophètes, en annonçant que l'île de Chypre serait libérée des Musulmans. Il s'agit donc d'un personnage bien réel, et non d'une légende, mais bien des histoires (et il y en a tout plein) qui entourent son nom peuvent être remises en question. Pensez à saint François d'Assise : il a certainement existé, et connu des aventures comme aller prêcher le Sultan en Égypte, et il a eu de l'influence. Mais beaucoup de ce qu'on voudrait savoir sur lui est incertain et beaucoup de détails racontés avec piété depuis des siècles sont faux.

Quoi qu'il en soit de ces problèmes de vérité historique, l'État s'est mêlé du culte d'*osios Loukas*. Car on vivait alors dans un contexte de conflit entre les Musulmans et les chrétiens de l'empire byzantin. Or Loukas a été plus ou moins chassé de chez lui dans l'empire ottoman ; il a prédit la libération de l'île de Chypre, mais après s'être réfugié dans cette région qui

était alors encore byzantin. Et voilà que la petite église construite pour l'honorer fut redoublée en grands frais pour en faire une sorte de symbole.

Je signale en passant que les deux églises que nous allons visiter ont la forme, inhabituelle pour nous, de la croix grecque. Ces églises qui ne sont pas longues mais pour ainsi dire tassées sur elle-même, mettant donc une sorte d'emphase architecturale sur les coins et la coupole centrale du bâtiment.

Il y a en tout trois sites : l'église créée par l'État, qui est ornée de magnifiques mosaïques. Je vous en présenterai quelques-unes, et vous me direz ensuite ce que vous en pensez. La bonne réponse à donner plus tard, si bonne réponse il y a, n'est pas: les Byzantins ne savaient pas dessiner aussi bien que nos artistes occidentaux. Vous êtes avertis.

En passant d'une église à l'autre, ou de l'église à la chapelle bien plus humble, mais plus touchante peut-être, vous pourrez voir le corps du vénérable Loukas.

Puis, ce sera donc la chapelle originelle consacrée à la Vierge qui trône. Je vous signale que les Byzantins ont quatre ou cinq façons de représenter Marie, qu'ils reprennent d'une façon différente ou pourtant chaque fois semblable. Vous en verrez deux au moins : la Vierge de la miséricorde et la Vierge sur son trône. La Vierge et le Christ, et surtout peut-être le Christ Pantocrator, ce qu'on pourrait traduire par *tout-puissant*, sont les deux figures obligatoires de tout ensemble d'icônes. Mais il y en aura tout plein d'autres que je tenterai de vous signaler en entrant.

Puis enfin, si le temps le permet, il y aura la crypte à visiter. Cet endroit servait à un drôle de rituel

que vous reconnaîtrez peut-être : on dormait dans la crypte ou quand il y avait trop de gens dans l'église principale, on recevait alors une vision qui guérissait ou qui proposait un remède.

Allons-y.

Nous sommes entrés, j'ai parlé, ou chuchoté, du mieux que je l'ai pu à mesure que je trouvais un des détails iconographiques que j'avais découverts dans les livres, les gens ont montré du respect pour ce lieu magnifique, et nous sommes sortis de l'atmosphère de mystère et d'ombre que produisaient les lieux et de douceur sereine que produisait les icônes, pour affronter la lumière violente et les contrastes forts des vallées et monts environnants et pour parler de ce qui a été vu et imaginé et senti. Ce fut pour moi, vieux prof, un moment de grande satisfaction en raison de l'écoute et de grande honte en raison de mes réponses inadéquates aux questions essentielles de la vie posées toute simplement.

Puis, la vie pratique a pris le dessus, et nous sommes montés dans l'autocar, nous avons trouvé nos chambres, et l'intrépide Costas est parti à la conquête de l'empire Wind. Il avait d'abord déniché un marchand qui a racheté ma recharge déjà payée. Nous nous sommes rendus par la rue principale *serpentante* (*odos Delfon*, rien de moins et comme il se doit étant donné notre destination de demain) chez le marchand qui offrait des recharges de la succursale de Wind. Muni de cette petite carte, nous sommes retournés à l'hôtel où en quelques minutes a pu opérer la recharge. Sauf que non... Ça ne me marchait pas. Costas n'était pas content, mais alors pas content. Il m'a dit : « Ils sont

fous ; ils reconnaissent que tu as un crédit et de plus que tu viens d'acheter un crédit supplémentaire, mais en raison d'un détail du contrat, ils refusent de rétablir ton service, malgré ta carte SIM. » Pour moi, c'était un air connu. Merci, Costas, tu as fait ce que tu as pu. « Non, non (ça se dit *oiki, oiki* et avec des yeux étranges comme ceux de la Gorgone qui rient et qui font peur), quand nous serons à Lamia demain, je rentre chez Wind et tu auras ta recharge. » D'accord, Costas, d'accord. (Ça se dit *né né* avec une *smorfia* de doute.) J'ai plus hâte de voir la suite de l'aventure que d'avoir un *kéli* qui fonctionne comme il faut.

Nous avons formé un petit groupe à nous parmi d'autres petits groupes, nous avons trouvé un restau sur la place centrale (il s'appelait comme il se doit *Kentriko*) fiché devant le *hyper agora*, qui me semblait un bien maigre supermarché dans ce petit village comique. Il faut être ambitieux et fou pour être un centre de ski en Grèce, me disais-je à 29° un soir qui se transformait peu à peu en nuit.

Comment a été le repas ? Voyons : nous étions en Grèce, il y avait du vin, et j'avais des amis, et Mu était joyeuse. J'avais fait de mon mieux, on s'était montré intéressé et intéressant. Mu et moi sommes rentrés dans la nuit encore tiède. Nous avons rencontré des jeunes pour qui la journée n'était pas terminée ; je parlais fort parce que le vin parlait pour moi. Mais nous sommes rentrés sagement comme les petits vieux que nous sommes. Voilà : cette fois, c'est vraiment le mitan : il ne reste qu'une semaine avant de partir, avant de quitter pour retrouver, avant de rentrer au Québec, où se trouvera bientôt Rosie et où se trouvent toutes les

autres qu'il me faut, qui surveille tous les autres qu'il me faut. Tristesse d'Olympio. Joie de Gérard.

Livraison quatre-vingt-dixième : tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les religions dites du livre, mais n'avez jamais osé demander I (22 juin).

Le Kuzari : J'étais bien décidé à ne pas interroger les juifs, sachant qu'ils ont perdu les vestiges de leurs anciennes grandeurs, que leurs conceptions sont imparfaites, car un sort funeste ne leur a rien laissé qui soit digne d'admiration. Ô juif, tu aurais dû dire que tu crois dans le Créateur du monde, qui l'ordonne et le dirige, que tu crois en celui qui t'a créé, t'a pourvu de moyens d'existence et autres caractéristiques du même genre qu'allègue comme preuve tout adepte d'une religion et qui l'incite à rechercher la vérité et la justice afin de ressembler au Créateur dans sa sagesse et sa justice.

Le Rabbin : Ce que tu exposes là c'est la religion rationnelle et politique, à laquelle mène la spéculation, et qui renferme de nombreuses difficultés. Interroge les philosophes à son sujet : tu verras qu'ils ne s'accordent pas sur une seule action à accomplir, ni sur une seule croyance. Ils ne font qu'émettre des assertions : pour certaines d'entre elles, ils sont capables de fournir des éléments apodictiques, pour d'autres des arguments persuasifs, pour d'autres enfin, bien loin d'avoir des arguments apodictiques, ils n'en ont même pas des persuasifs.

Halévi, *Le Kuzari*.

Je savais que ceci arriverait tôt ou tard : une journée où je n'aurais plus de moyens pour continuer. Je suis brûlé, brûlé par la ville de Delphes, brûlé par le soleil d'Apollon. Je ne vois pas comment je pourrai continuer ces matins méditerranéens. Comme je vous l'ai déjà dit quelques fois, pour me donner un petit répit, j'avais préparé en des jours plus faciles, des matins méditerranéens d'avance. Vous y trouvez des réflexions qui sont les miennes, que j'ai écrites en mots de tête en

me promenant comme je l'ai fait hier, mais alors que j'avais plus de temps pour moi, et que j'écrivais ensuite l'après-midi ou le soir pour le plaisir et par prévoyance.

Pour le moment, je prends en note les événements cocasses de ces jours-ci, et j'espère vous revenir avec un récit plus ordinaire, portant par exemple sur l'exploit de Léo et les clowneries de François et le proprio de restau débordé. Nous verrons bien. Donc aujourd'hui, j'ai à vous dire que je suis un peu fatigué, et que je me repose de cette agréable tâche, mais tâche quand même... Et voici l'introduction que j'avais imaginé alors.

Quand on visite la Grèce, il faut visiter les temples grecs, qui étaient des œuvres religieuses, et les églises byzantines qui sont encore des œuvres religieuses, et savoir que le Parthénon, qui a explosé, a été la redoute de la civilisation musulmane. Nous ferons tout cela, donc. Mais tout cela pourrait mener à plus, soit à une réflexion sur la religion. C'est ce que j'ai fait en Sicile en préparation de mon voyage en Grèce : je me souviens encore des après-midis parfois frais (un souvenir délicieux) où je n'avais rien à faire et j'avais de l'énergie en trop et où je m'assoiais pour mettre en mots des idées qui me venaient. Voici ce que cela a donné.

Pour savoir où l'on va, il ne suffit pas savoir où l'on veut aller : poussé par des forces déjà présentes qu'on ne connaît pas ou mal, on se rend souvent là où on ne voulait pas. Pour savoir où il risque de se trouver, le capitaine expérimenté cherche à connaître les courants profonds qui portent son navire, ou encore s'il l'on veut, il tient compte de l'erre d'aller de son

vaisseau. Or, passagers de l'État moderne, les citoyens de nos démocraties libérales ne savent pas quels courants ont porté leur navire, ni le cap qu'il visait avant de devenir démocratique et libéral et donc excellent. Ils croient pourtant partager le pouvoir du capitaine de l'État, et être maîtres au moins un peu de sa direction. Cette ignorance suppose qu'ils ne connaissent pas leur propre passé : pour parler à l'ancienne, ils sont des ingrats et donc des impies ; ils ne comprennent pas qui furent leurs pères et leurs mères ; ils croient qu'ils se sont faits eux-mêmes ; Louis XIV sans nombre mais aussi vaniteux que le Roi-Soleil, ils s'imaginent qu'il n'y a rien eu avant eux et disent sans trop s'en rendre compte : « Avant nous, le néant ». Or cela n'est pas vrai : au commencement de la démocratie libérale, il n'y avait pas rien, et ce qu'il y avait était puissant. Puisque les citoyens des démocraties libérales, les citoyens de la cité de l'homme sont les petits-fils des citoyens de la cité de Dieu, il serait bon qu'ils redécouvrent cette vérité, quelque humiliante qu'elle soit par ailleurs.

Avant de savoir qu'il était la raison d'être de tout, l'homme ne savait pas et il croyait, mais il ne savait pas qu'il croyait, tout comme les démocrates contemporains croient qu'ils savent ; il croyait si fort qu'il ne distinguait pas entre savoir et croire, tout comme les démocrates contemporains ; mais il croyait que tout ce qui existe et ce qui l'entoure était sinon le fait des dieux, du moins le lieu des dieux, contrairement aux démocrates contemporains. En somme, l'homme qui vivait dans les cités qui ont précédé les démocraties libérales croyait que l'homme n'était pas seul à être grand. De plus, sans doute en raison de la dureté de la

vie, il savait que la mort était inscrite au cœur même de la vie et il croyait qu'il connaissait cette mort et en conséquence sa vie. C'est dans ce contexte, peut-être à cause de ce contexte, que l'homme fut d'abord le citoyen d'une cité sacrée ou sainte (les deux mots ne sont pas équivalents, mais passons) ; avant de savoir qui il était en consultant ses désirs quotidiens, l'homme croyait qu'il ne pouvait se comprendre et surtout vivre heureux qu'en entrant en contact avec ses dieux, maîtres de la mort. C'était l'époque religieuse en somme. La chrétienté fut un des moments de cette époque. À mesure que mourut la chrétienté (et sa mort fut longue et lente, comme sa vie fut longue et lente), naquit la démocratie libérale.

Aujourd'hui cette vérité, complexe, au point où le singulier cache un pluriel, ces vérités donc ne sont pas l'objet d'un savoir largement partagé – l'a-t-elle, l'ont-elles jamais été ? – ; bien mieux, cette vérité est plus difficile qu'autrefois à connaître ou à retrouver, et fût-elle redécouverte, elle est à peu près impossible à transmettre. Sans doute en Occident a-t-on beaucoup fait pour assassiner l'Église, la foi et son Dieu ; certains affirment même, avec une fierté qui n'a d'égale que son ridicule, que la tâche est à deux doigts d'être terminée.

Mais l'ombre ou le fantôme de la chrétienté apparaît ici ou là. Et quoi qu'en disent les idéologues contemporains des certitudes du troisième millénaire, la chrétienté fut, entre autres, une civilisation de fêtes. Or le besoin de fêter, de chômer, de vivre hors du travail rythme encore la vie des individus et vivifie la réalité communautaire. Ce que la machine économique sait bien, quand l'idéologie moderne se fait amnésique. – En quittant un monde structuré par la foi pour un

autre structuré par les catalogues et les forfaits et les rituels de la consommation, a-t-on gagné au change ? – Aujourd’hui les fêtes sont des fêtes commerciales, inventées ou soutenues par la machine de production et de consommation, certes ; mais plusieurs de ces fêtes commerciales furent d’abord des commémorations religieuses. Nos fêtes post-chrétiennes sont souvent des occasions d’oublier qu’autrefois on se souvenait et qu’on se souvenait autrement et d’autres choses. Autrefois, la fête des pères était la fête de Joseph, la fête de la famille s’appelait Noël, la fête des morts a préfiguré l’Halloween, la fête des amoureux fut connu sous le nom de Saint-Valentin et Pâques rappelait, non pas que pour consommer du chocolat e de qualité il faut y mettre le prix, mais que l’humanité fut sauvée au prix d’un sacrifice sanglant.

Malgré cette amnésie, un certain nombre d’hommes et de femmes savent par expérience que la question la plus importante est celle de la différence entre la foi révélée et la raison, et tout autant la différence entre la façon de vivre qu’implique l’une et le mode de vie que suppose l’autre. À ceux-ci, il n’est pas nécessaire de partir de tel phénomène politique, par exemple les camps de concentration qui ont sali le vingtième siècle, ou tel phénomène social, par exemple la bassesse de la société de consommation, pour prouver l’importance de la question la plus importante. Ils ont compris ce qu’ils sont en tant qu’humains semblables aux humains de tous les temps et donc que la vie humaine ne peut pas faire l’économie d’une réflexion sérieuse sur les principes mêmes qui la guident ; ils ont compris comment vit l’être humain et donc que la vie est influencée par le bien et le mal, ou

l'idée qu'on s'en fait ; ils savent que la pensée, inévitable même quand elle est *impensée*, est un fait inévitable, et pourtant souvent évité, sur lequel on pourrait réfléchir. Ils savent que ce qu'on fait est aimanté par ce qu'on croit et ce qu'on sait, ce qu'on sait qu'on croit et ce qu'on croit qu'on sait, pour ne pas dire ce qu'on sait qu'on sait. Ceux-là s'efforcent de comprendre le christianisme, mieux de faire revivre le christianisme, ne serait-ce que le temps de le connaître, pour pouvoir être autre chose que les esclaves de leur temps. D'autres gagneraient à les suivre dans des réflexions qui pourraient avoir la teneur suivante.

Un fait est indubitable : le christianisme est né dans un monde hellénisé et romanisé ; le Christ et les premiers chrétiens vivaient dans une civilisation romaine par le pouvoir et l'administration, mais grecque par l'esprit et la langue. Le Nouveau Testament a été écrit en grec et tout de suite traduit en latin parce que, quelque langue qu'ait parlé le Christ lorsqu'il prêchait à Jérusalem, la très grande majorité de ceux qui entendraient sa voix entendraient le mieux les mots d'Athènes et de Rome. Voilà sans doute pourquoi il convenait qu'au-dessus du corps crucifié de Jésus, on a écrit en hébreu sans doute, en grec et en latin sans aucun doute : « le roi des Juifs » (*Jean* 19 19-20).

Car un autre fait est tout aussi indubitable : le christianisme est né dans un monde *hébraïsé*. Pour qui lit le Nouveau Testament, il n'y a aucun doute que ces pages sont incompréhensibles sans les pages de l'Ancien Testament, et la bizarrerie de juxtaposer des textes qui ne parlent que du Christ et des textes qui parlent d'un peuple éduqué pour ne pas reconnaître que le Christ était le Messie, cette bizarrerie est une

nécessité pour qui a compris ce qu'est le message du Christ. Ses mots préférés : *père*, *pasteur* et même *amour* sont la reprise de la loi mosaïque. Comme le Christ le dit au jeune homme riche, le respect des commandements de Moïse est exigé de ceux qui vivent dans la royaume des cieux (*Marc 10.17-20*) ; et comme le reconnaît le docteur de la loi, la loi et les prophètes se ramènent au commandement de l'amour de Dieu et du prochain, la seule vérité que prêche le Christ (*Luc 10.25-28*).

À ces deux faits doit être ajouté un troisième, indubitable lui aussi : la chrétienté n'est pas une partie de la civilisation gréco-romaine, ni de la civilisation hébraïque : le christianisme devait transformer les mondes où il est né. Voilà pourquoi Paul, et qui connaît mieux le christianisme que Paul, dit que la promesse du Christ est la négation de tout ce qui est cher aux Grecs (et aux Romains) et de tout ce qui est saint pour les Juifs. En son langage inimitable, cela devient : « Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes.. Folie et faiblesse, sagesse et force (*I Corinthiens 1.22-25*). » Pour employer une image tirée de l'Ancien Testament, le christianisme était l'enfant cadet chéri par Dieu envers et contre l'aîné. Les derniers seront les premiers, proclame le Christ, et le christianisme en est une certaine preuve, une sorte de preuve historique opérationnelle. Comprendre le

christianisme consiste donc à comprendre comment il fait corps avec deux civilisations dont il est pour ainsi dire la négation. L'établissement de la chrétienté est une certaine résurrection de ce qui est mort à cause d'elle.

Cette triple vérité est triplement cachée, car à qui ne fait pas attention, le chrétien semble ne dire rien de plus que ce que disaient les sages grecs et romains, platoniciens, aristotéliens, stoïciens. À savoir...

Que l'être humain homme fait partie d'un Tout. L'être humain est un animal parmi les animaux et les animaux sont des parties d'un Tout. Or *Cosmos* est le nom qu'un Grec donne à ce Tout bien fait ; le Cosmos est réglé, organisé et bien organisé ; il est beau ou admirable. *Création* est le nom qu'un chrétien donne à ce même Tout ; et beau ou bon est l'évaluation divine qu'il proclame à son endroit. C'est ce que racontent les premières pages de la Bible, repris par les chrétiens dans leur Bible. Or l'être humain, partie du Tout, est lui aussi beau et bien fait. Cela ne signifie pas que les Grecs et les Chrétiens ne voyaient rien de mal dans le monde, qu'ils n'y voyaient aucune laideur. Mais tout en reconnaissant le mal et la laideur, ils le voyaient sur un fond qui les rendaient visibles : ils soutenaient que les choses étaient au fond (par nature, ou par la volonté et le jugement du Créateur) bonnes et belles.

Que l'être humain est la meilleure partie de ce cosmos ou de cette création. Car il ne suffit pas reconnaître en l'être humain une partie du Tout, une partie parmi plusieurs. Il faut ajouter que l'homme n'est pas tout à fait comme ce qui l'entoure. Certes, comme tout le reste, il est bien fait et beau ; mais il est très bien fait, il est plus admirable que tout le reste.

Pour le dire comme Socrate et Xénophon par exemple, de tous les animaux, l'homme est celui qui jouit des plus grands avantages, comme la parole et les mains et surtout la raison. L'homme est la meilleure partie du Cosmos, la partie du Cosmos qui peut regarder le Tout et le reconnaître pour ce qu'il est. Pour parler comme le fait l'auteur de la *Genèse*, Dieu lui-même, qui a dit que le monde était bon, a dit en voyant l'humain que tout était très bon, que le Tout était un tout quand la meilleure des créatures fut faite. Comme pour souligner cette supériorité, Dieu donna à l'humain la tâche de nommer les autres parties, qui paradèrent devant Adam.

Que derrière le Cosmos ou la Création, il y a une force intelligente et bonne comme l'humain, mais plus grande que lui. Or par un paradoxe qui est au cœur de tout ce qui est, ce qui est derrière est premier : il vient avant et donc il est ce qui vient à la fin. L'ordre du Cosmos conduit l'être humain à penser, à conclure, à découvrir en réfléchissant qu'il y a quelque chose derrière, ou au-dessus, ou au fond de ces choses qu'il voit et dont il fait partie, et ce fond est ce vers quoi il doit se tourner. Cette force se nomme l'Un ou l'Être ou l'Intelligence ou le Principe ou la Cause des causes ; elle s'appelle le Père ou Yahvé ou Dieu ; son nom commun est Dieu. En revanche, cette force *n'est pas* un des dieux de la mythologie : Il les remplace ; Il est plus vrai qu'eux ; Il *est* alors que les autres dieux ne sont que des images ou des idoles et *paraissent* être.

Que l'activité humaine la meilleure vise non pas le monde, qu'il soit Cosmos ou Création, mais Dieu ; que l'humain à son meilleur est branché aussi directement que possible sur ce qui fait du Tout ce qu'il

est ; que l'humain a son meilleur vit dans le respect de Dieu et des lois de Dieu. Car l'être humain est capable de faire toutes sortes de choses : il peut respirer, il peut sentir et ressentir, il peut imaginer, il peut bouger et transformer le monde à partir de ses désirs et de son imagination, il peut penser. Mais de même que tout ce que Dieu a fait n'est pas également bon, tout ce que l'homme est capable de faire n'est pas également bon. Le Cosmos de par sa beauté et son ordre permet de deviner ainsi la cause qui est derrière le Cosmos ; c'est là la fonction la plus élevée qu'on peut atteindre en étant au cœur même du Cosmos ; en un sens, le Cosmos n'est complet que lorsque l'être humain le contemple de façon à voir par-delà lui. La Création n'est bonne en vérité que lorsque l'homme reconnaît que Dieu est le maître, que sa parole est une loi : la méditation, c'est-à-dire le respect, de cette parole est le seul devoir humain, ou le devoir qui donne un sens à tous les autres devoirs. Cela ne signifie pas que les Anciens concluaient que les hommes ne devaient pas travailler, qu'ils ne devaient pas apprendre à utiliser les choses matérielles : ils étaient bien conscients de ces nécessités. Mais ils les considéraient comme des nécessités : le meilleur de la vie humaine se situe ailleurs, dans le développement de la partie spirituelle de lui-même, que ce soit par la prière ou par la contemplation, par l'étude des étoiles et de ce qu'on devine derrière elles ou par l'étude d'un livre qui vient, assurait-on, de Celui qui est qui il est. Le microcosme est fait pour s'ouvrir et s'unir avec le macrocosme et surtout avec ce qui dépasse le macrocosme lui-même ; l'enfant de Dieu est fait pour retrouver son Père.

Voilà le début de ma réflexion. Elle a une suite et un complément que je proposerai sans doute demain. Mais pour le moment, je me recouche après l'avoir relu. Muriel se lève dans quelques heures ; elle me la corrigera ; puis je relirai une autre fois ; enfin, je vous l'enverrai. J'aurais tant voulu vous raconter la victoire de Costas dans le Wind de la ville grouillante qu'est Lamia, la ville qui fait qu'on se croirait n'importe où sauf en Grèce, soit dans une ville européenne quelconque... N'importe où, ne serait-ce du fait indubitable que les gens ne parlent que le Grec et ne comprennent pas les gens qui n'en bougonnent que trois mots.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Lam%C3%ADa_\(ville\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Lam%C3%ADa_(ville))

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Lamia_\(mythologie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Lamia_(mythologie))

Livraison quatre-vingt-onzième : tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les religions dites du livre, mais n'avez jamais osé demander II (23 juin).

Diogène raisonnait ainsi : « Tout appartient aux dieux ; les sages sont amis des dieux ; tout est commun entre amis ; donc tout appartient aux sages. »

Diogène Laërce, *Vie des philosophes illustres* VI.2.

Je continue dans la même veine qu'hier : je suis bousculé par les tâches et surtout, cette fois, par l'horaire : nous devons être debout à 5h30 pour nous rendre au Pirée très tôt : un traversier (est-ce le bon mot ?) doit nous emporter dans les îles grecques, soit à Paros. Oh la la ! La nuit a été courte donc et re-donc le matin méditerranéen ne sera pas, ou plutôt il sera la

continuation du précédent à partir d'une réflexion écrite à *Cava d'Aliga* en prévision de ce genre de situation comme de juste. Mais finies les précisions/plaintes. Comme dit la chanson du poète, il faut lâcher prise, et se laisser aller où la route mène. En tout cas, je viens de me réveiller avec cette chanson dans la tête : ce sera mon thème anti-plainte.

<https://youtu.be/rycuTKtWpBw>

Il est mieux de vivre selon les paroles d'un poète que de râler avec un vieux. Voilà la morale de la journée, mes enfants. Et puis la chanson est si belle et énergique.

Pour ceux qui voudraient connaître nos aventures, comment dire, réelles ou actuelles ou odysseennes, je vous rassure du moins à court terme : je note tout ce que je peux, et une fois rendu sur l'île, quand la vie deviendra pour ainsi dire normale et non un trimballement quotidien *autocar, visites, hôtel, repas, dodo, autocar* et ainsi de suite, quand la vie aura un rythme un peu plus humain, et quand la chaleur ne me cuira pas la cervelle, je devrais pouvoir me rattraper. Je promets d'essayer en tout cas, et surtout de continuer encore un peu. Avec un peu de chance, avec la grâce de Dieu, comme Mu qui s'est rattrapée en matière de photos, il y a quelques temps, je me rattraperai et je continuerai. Et les matins méditerranéens reprendront selon une facture à peu près normale. Mais qu'y a-t-il de normal dans cette tâche sisyphique ? Pourtant, selon le dire de Camus dans le premier texte philosophique que j'ai lu avec profit, il faut imaginer Sisyphe heureux.

« Sisyphe est surtout connu pour avoir déjoué la mort, le dieu Thanatos. En échange d'une source qui ne tarirait jamais, Sisyphe révéla au dieu-fleuve Asopos où se trouvait sa fille Égine, enlevée par Zeus, qui la désirait et avait pris la forme d'un aigle. Asopos fit fuir Zeus, mais ce dernier en voulut à Sisyphe ; il envoya Thanatos le punir. Cependant, lorsque le génie de la Mort vint le chercher, Sisyphe lui proposa de lui montrer l'une de ses inventions : des menottes. Il enchaîna Thanatos, si bien que ce dernier ne put l'emporter aux Enfers. S'apercevant que plus personne ne mourait, Zeus envoya Arès délivrer Thanatos et emmener Sisyphe aux Enfers. Mais Sisyphe avait préalablement convaincu sa femme de ne pas lui faire de funérailles adéquates. Il put ainsi convaincre Hadès de le laisser repartir chez les vivants pour régler ce problème. Une fois revenu à Corinthe, il refusa de retourner parmi les morts. *Thanatos* (ou même Hermès, selon certaines traditions) dut alors venir le chercher de force. Pour avoir osé défier les dieux, Sisyphe fut condamné, dans le Tartare, à faire rouler éternellement jusqu'en haut d'une colline un rocher qui en redescendait chaque fois avant de parvenir au sommet (*Odyssée*, chant XI).

Comme j'aime la folle richesse des mythes et légendes grecques. Et voilà, je continue à partir de là où j'avais laissé les choses.

Cette analyse, toute vraie qu'elle soit, est fausse si elle n'est pas complétée par une seconde analyse qui rapproche le christianisme d'un autre phénomène : les religions de la révélation. Ce nouveau rapprochement n'est possible qu'en séparant la chrétienté de la

civilisation gréco-romaine. Pour le dire autrement, il faut comprendre la différence entre le Tout lorsqu'il se nomme Cosmos et le Tout lorsqu'il se nomme Création. La Création est le Tout tel que compris par les religions de la révélation. En un sens, tout est une question de mots, comme le veut l'étymologie que Socrate propose pour le mot *onoma* (*Kratulos* 421a). Il y a plusieurs façons de changer de monde, qui en un sens n'existe pour nous qu'en tant qu'il est dit : inventer des mots nouveaux, comme *Création*, ou remplacer les vieux mots par de nouveaux, *agapê* pour *érôs* (comparer *I Corinthiens* 13 à *Banquet passim*) ou *saint* pour *sacré*, ou changer le sens des mots, et faire dire au mot grec *hamartia* par exemple *faute* au lieu d'*aveuglement*. En un sens donc, comprendre la révélation, c'est comprendre le mot *Création* et comprendre du coup que la Création n'est pas une donnée de toutes les religions.

Donc toutes les religions ne sont pas des religions égales ou semblables, ou, pour parler la langue démocratique-libérale de rigueur, bêtes et méchantes de la même façon. Les Grecs et les Romains, comme la plupart des peuples de la terre, avaient hérité d'une religion polythéiste, ritualisée, communautaire, magique, efficiente, réaliste. Il est convenu d'appeler de telles religions des paganismes. En Occident, les trois religions les plus importantes, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, ne sont pas païennes ; on les appelle des religions de révélation. Ces trois religions sont nées aux confins de l'Occident. Par un paradoxe de l'histoire, l'Occident s'enracine ainsi, s'enracine en partie, dans le Moyen-Orient. Les religions de la révélation sont aussi appelées religions du Livre. Le Livre, qu'il s'appelle Bible (Torah ou

Évangile) ou Qur'an, raconte l'histoire de la rencontre entre le Dieu, Créateur, et l'homme, sa créature.

Depuis toujours, les hommes ont cherché à rejoindre leurs dieux. Ce besoin a été comblé d'abord par des rituels qui leur permettaient de présenter aux dieux leurs demandes et de leur offrir en échange l'adoration des hommes. Pendant des siècles donc, les hommes sont allés vers les dieux. Puis, tout changea : une religion révélée n'est pas un moyen d'aller vers Dieu ; c'est tout le contraire. Une religion de la révélation naît du fait de l'irruption de Celui qui se révèle, de Celui qui entre de force dans la vie des hommes : c'est Dieu qui va vers les hommes ; c'est Dieu qui semble avoir besoin des hommes, et l'urgence humaine est remplacée par une urgence divine, et donc par une énergie toute nouvelle et bien plus grande. Ainsi l'histoire du patriarche Noé (*Genèse* 6.9 à 7.6), que vénèrent les juifs, les chrétiens et les musulmans, enseigne non pas l'histoire d'un déluge qui détruisit la terre et les civilisations – cet événement cosmique est une donnée secondaire. Car l'exemple de Noé révèle ceci : Dieu vient quand il veut et fait ce qu'il veut de la vie de tout un chacun ; il est comme un déluge qui lave tout, ou qui détruit tout pour que tout renaisse autrement.

Une religion révélée peut devenir communautaire, c'est-à-dire s'adressée à toute une communauté ou appartenir à une communauté. Une religion n'est jamais un pur fait privé. Ainsi la religion des Juifs appartient à tout le peuple juif et s'adresse à tous les hommes en fin de compte, ou en bout de piste, puisque le Dieu d'Abraham dit qu'il est le seul vrai Dieu et que tous les autres dieux sont faux. Cela est plus vrai

encore du christianisme et de l'islam, lesquels sont des religions universalistes. Ceci dit, la façon d'adhérer à une religion de révélation est toujours personnelle : Dieu s'adresse à des individus, il les appelle par leurs noms et même par leurs prénoms ; bien mieux, Il change leur nom. Simon devient Pierre (*Matthieu* 16.17-18), comme Abram était devenu Abraham (*Genèse* 17.5) lorsque Dieu les rencontre et les touche au plus profond d'eux-mêmes. En changeant le nom, en se laissant nommer de nouveau, et en acceptant son nom, l'homme qui a reçu révélation reconnaît qu'il a changé, qu'il est transformé, et même qu'il est né une deuxième fois.

Le mot quasi technique de cet événement est *conversion*. La conversion est l'acte religieux fondamental, parce qu'une fois converti, chaque jour l'homme de foi doit se convertir de nouveau. En revanche et pour remonter de l'homme à Dieu, cette rencontre personnelle est si cruciale que Dieu se définit même par l'homme à qui il s'est révélé : le Dieu de l'Ancien Testament est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (*Exode* 3.13-15), le Dieu du Qur'an est tout cela et plus encore ; il est celui qui se révéla à Noé, Abraham, Ismaël, Jacob, Jésus, Job, Jonas, Aaron, Salomon (*Qur'an* 4.163), et enfin à Muhammad ; Dieu est d'abord le dieu des individus dont il envahit la vie.

Malgré l'importance de la circoncision, du baptême et du hadj, une religion révélée ne consiste pas à proposer des rituels aux hommes pour qu'ils s'adressent à Dieu, car c'est d'abord Dieu qui a une demande à faire. Le Dieu qui se révèle a toujours un projet, une tâche, un travail à proposer à celui qu'il rencontre. Cette tâche ne fait pas partie de la vie de

l'homme ; elle la renverse comme un gant, et fait que la gauche devient la droite et vice versa. Un homme de foi n'est pas un avocat, ou un professeur ou un éboueur ; il est juif, chrétien ou musulman, mais peut avoir un emploi dans la gestion de la loi, de l'éducation ou des vidanges. Quand Moïse se fait aspirer dans le vortex de la révélation, il ne peut plus être un humble berger : il devient le libérateur d'un peuple, dont Abraham avait été le père. Quand Marie reçoit la visite de l'ange Gabriel, c'est parce qu'elle devienne la mère du Messie et même du fils de Dieu (*Luc I 26-45*). La tâche du converti est de confesser qu'il a été converti pour en convertir d'autres. Après la révélation reçue pour ainsi dire malgré lui, Muhammad n'est plus un honnête marchand mais le prophète d'Allah.

La révélation est donc reçue de Dieu par un individu qui est redéfini par elle. Comment se fait cette réception ? L'individu est bouleversé, troublé, inquiet. L'expression qu'emploient la Bible et le Qur'an est craindre le Seigneur. Or il faut comprendre que la crainte biblique et coranique n'est pas de la peur. La crainte ordinaire, la peur, naît lorsqu'on affronte quelque chose ou quelqu'un qui est un mal. On a peur d'un chien qui peut mordre un tibia ou d'une arme qui peut assassiner ou d'un ouragan qui peut emporter tout devant soi. La crainte du Seigneur est causé par un bien et est joyeuse (*Ecclésiastique 1.1-15*). Elle ressemble à la réaction qu'on a devant une personne terriblement puissante ou extrêmement belle (les adverbess sont tout à fait nécessaires ici). Dans le monde révélé, la crainte est une admiration, et une admiration extrême, plutôt qu'une peur ; c'est l'émotion d'un enfant qui se sait démuné, mais qui se tourne vers

son père, ou sa mère, vers celui qui le protège de sa force, de son savoir, de ses moyens. La crainte du Seigneur est celle de Pierre qui sait que le Christ l'aime, au moment même où il commande aux vents, aux nuages et à la mer (*Matthieu* 14.22-33). La crainte du Seigneur est le sentiment de Muhammad qui affirme à la fois qu'Allah est miséricorde et qu'il punit les infidèles pendant une éternité (2.1-10).

À la crainte du Seigneur s'ajoute, mais sans nécessité, la soumission ou l'obéissance. Si Dieu est le père, c'est que l'homme est l'enfant de Dieu. C'est pourquoi les enfants du Qur'an appelle leur religion Islam ou Soumission, et s'appellent eux-mêmes les Musulmans, ou soumis. Or on peut conclure que la soumission religieuse n'est rien de plus qu'un acte de peur, une réaction forcée. Et il n'y a nul doute que le Dieu de la révélation est un Dieu des armées, du jugement dernier et de la punition infernale. Mais la soumission ou l'obéissance que demande la révélation est un engagement libre, un oui enthousiaste (c'est le cas de le dire). Par la soumission, l'homme s'élève et saisit l'occasion d'accomplir une tâche qui est proprement divine et lui permet de se diviniser ou de se transhumaniser au point de se recréer par l'obéissance. Néanmoins, comme la tâche demeure incertaine du point de vue des humains qui sont appelés à l'accomplir, comme elle comporte des difficultés bien réelles, il y a une certaine réticence qui est toujours possible, qui est comme latente. Chacun des fidèles sait qu'il peut devenir infidèle (*Marc* 10.17-27). Et voilà pourquoi le Dieu de la révélation se présente toujours comme un Dieu jaloux.

La révélation est une illumination inattendue, certaine, mais inexplicable, voire indicible. Dans un contexte semblable, qu'arrive-t-il au bon sens, ou à l'expérience, ou au savoir ? Ils sont pour ainsi dire mis entre parenthèses. Les données ordinaires de l'expérience ne peuvent contredire le fait de la révélation parce que ce fait devient la donnée à partir de laquelle tout le reste doit se situer. Tant que le Soleil ne donne pas sa lumière, on peut et on doit s'orienter à partir de la lumière d'un réverbère. Mais lorsque le Soleil s'est levé, le réverbère ne compte plus. Voilà pourquoi Sara ne peut pas avoir raison de rire lorsqu'on lui révèle qu'elle aura un fils alors qu'elle est déjà vieille (*Genèse* 18.9-14 et 21.1-3). Voilà pourquoi lorsque un disciple tire son glaive pour sauver son maître, il est réprimandé par celui qui sait ce qui ne peut être compris par la prudence humaine (*Matthieu* 26 51-54). Voilà pourquoi le musulman sait avant même de voir que le paradis sera jardin de délices physiques (56.27-38).

La troisième des religions de la révélation prétend n'être qu'une reprise, qu'un rappel des deux précédentes. Certes, les ressemblances fondamentales entre les trois grandes religions de la révélation sont importantes, mais elles s'accompagnent de différences non moins importantes. La lecture des trois livres montre par mille détails que l'esprit commun est subtilement mais constamment *vectorisé*. Même si le Nouveau Testament offre encore et toujours le modèle de l'appel d'un individu qui reçoit une tâche, les évangiles s'adressent à tout être humain et pas seulement aux Juifs, ou aux Juifs d'abord. Ou encore, même si le Nouveau Testament offre un projet

universaliste qui suppose à la limite la conversion de tous les hommes, il propose un projet plus doux, moins politique que celui des musulmans : les mots *combat* ou *guerre* n'appartient pas au vocabulaire de base des évangiles et le *héros* du christianisme est un homme qui s'est laissé crucifié.

Peut-être la meilleure façon de résumer la religion chrétienne est de parler de l'humilité et de la contraster avec l'assurance du Grec. Un chrétien vit dans la foi, c'est-à-dire dans la soumission à un Autre, plus clairvoyant ; ainsi un chrétien reconnaît qu'il ne voit pas clair, qu'il ne peut pas voir clair sur les questions essentielles. Il vit dans l'espérance, c'est-à-dire dans l'attente confiante que les choses iront mieux grâce à la force de son allié, Dieu le Père ou le Christ ou le Saint-Esprit ; ainsi un chrétien ne compte pas sur ses forces personnelles ou naturelles. Il vit dans la charité, c'est-à-dire dans l'admiration pour un Être plus grand que lui et dans la bonté pour les autres, surtout les plus petits, qui lui ressemblent tant ; il ne vit pas dans le désir naturel des biens de ce monde, dans l'*érôs*. Cette humilité tridimensionnelle remonte toujours à la question de la mort : le chrétien croit qu'il y a une vie après la mort, il espère que Dieu lui réserve une place au paradis et il aime les autres au point de souffrir mourir pour qu'ils puissent aller au ciel avec lui (*Romains* 8.18-39).

Par opposition, les Grecs, et surtout les philosophes grecs, avaient dans une confiance en leurs forces, en ces forces que la nature leur avait données une fois pour toutes. Cette confiance s'appelait *mégalopsukhia*, que les Latins ont traduit *magnanimitas*, et que les expressions *grandeur d'âme*

ou, mieux, *assurance* rendent tant bien que mal. Même si Socrate commence avec l'ignorance simple, qui ressemble à l'humilité, il a confiance en les moyens humains, et il a l'orgueil de juger l'oracle de Delphes. Lorsqu'il a une question, il prend les moyens naturels : la réflexion, le retour à l'expérience, la discussion, pour trouver la réponse. Il trouve que quiconque n'utilise pas ces moyens qui sont siens en vérité, les moyens du bord pourrait-on dire, est moins qu'humain. Au fond, il a confiance que le bonheur est possible, pour tout homme qui en a et en prend les moyens. Si la vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue, toute vie où on s'exerce à examiner, à réfléchir avec la raison que la nature nous a donnée sera une vie heureuse qui mérite d'être vécue. C'est n'est pas facile, ce n'est pas garanti (on peut tomber malade ou naître diminué, on peut vivre dans un société si occupée par la guerre qu'il n'y a plus de temps pour réfléchir, on peut être si mal éduqué qu'on n'en sortira jamais). Mais cette vie est possible, et ce sans la grâce de Dieu. Certes il y a de l'amour dans la vie du Grec et du philosophe grec, mais c'est l'amour de la vérité et l'amitié pour les hommes dans la mesure où ils veulent bien être hommes, c'est-à-dire l'amitié pour les hommes forts et les femmes fortes qui ont confiance en leurs moyens pour trouver la vérité et le bien-être qu'elle rend possible.

Mais les hommes meurent, les Grecs et les Romains tout autant que les Chrétiens. *Antigone*, la pièce de Sophocle, prouve, s'il fallait une preuve formelle, que la question de la mort, que l'angoisse humaine devant la mort et que le *réflexe* religieux face au cadavre n'est pas propre aux chrétiens. Sans doute ne trouve-t-on pas de foi, d'espérance et de charité

dans la vie et le cœur des hommes et des femmes de la civilisation grecque, mais on y trouve la crainte de la mort. Et le Christ devient en conséquence une réponse pour tout homme. Sans doute...

En revanche, le héros de la civilisation gréco-romaine n'est pas le Christ, ni même le saint. Le héros suprême est, on l'aura deviné à partir des remarques précédentes, le sage, et le modèle du sage est Socrate. Or face à la mort, le philosophe athénien est indifférent, voire méprisant. Trois fois au moins, il parla de sa mort. Dans le *Phédon* de Platon, son bon ami Criton lui demande ce qu'on doit faire de son cadavre. Socrate répondit en riant qu'on pourrait faire de lui ce qu'on voulait à la condition de pouvoir l'attraper (115c). Dans l'*Apologie de Socrate* de Xénophon, Aristodème, jeune disciple, pleure de voir mourir son vieux maître si injustement. Et Socrate de répondre toujours en riant : « Aurais-tu préféré que je meurs injustement ? » Selon les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce, lorsqu'on rappela à Socrate qu'il avait été condamné à mort par la cité, il répliqua que les Athéniens avaient été condamnés à mort par la nature (c'est dans le deuxième livre quelque part, et je suis trop paresseux pour trouver l'endroit précis). Il n'y a pas de doute qu'il riait en le disant.

Chacune de ces anecdotes prouve que le héros le plus grand de la civilisation grecque restait indifférent devant la mort : le *stoïcisme* devant la mort est *la vérité* de la sagesse ancienne. Cela implique cependant que les traditions humaines, surtout celles qui concernent le soin aux cadavres, soient jugées vaines ; que la question de la justice, la question politique par excellence, soit reconnue insoluble sur le plan

politique ; que l'action humaine, quelle que puissante qu'elle se prétende, soit risible au regard de la nature toute-puissante. Il est remarquable que chaque fois Socrate est silencieux au sujet des dieux. Son rire est impie.

Et nous voilà, et me voilà encore une fois devant la question du rire, et devant le plaisir que je prends à rire. Qu'en est-il du rire et de la foi ? Saint Thomas More a écrit que le rire n'était pas approprié à l'homme de foi, d'autant plus que l'Évangile signale que le Christ a pleuré, qu'il s'est plaint, mais jamais qu'il a ri. (Voir le trop peu connu *Dialogue du réconfort contre la tribulation* I 13.) Cette pieuse rigueur doit être complétée, et assouplie, par le rappel que le premier livre que publia More fut un *Epigramma latina*, et qu'il publia avec son *Utopie* une traduction des dialogues de Lucien. (Voir aussi *Dialogue du réconfort contre la tribulation* II.1, où More cite, incorrectement et comiquement, saint Cassian sur la question du risible¹²⁵.)

On raconte aussi que saint Thomas d'Aquin fut la victime d'une plaisanterie instructive. Un jeune moine aurait crié dans une salle d'étude qu'il voyait un bœuf voler à l'extérieur. Attiré à la fenêtre par la curiosité comme le serait tout homme, le grand théologien entendit les rires des siens, qui se moquaient de sa crédulité. Il marmonna, dit-on : « Il m'était plus facile de croire qu'un bœuf volât que de croire qu'un moine mentît. » Pourtant, ce même Thomas d'Aquin reprenait

125. J'ai tenté aussi de montrer plus tôt (livraisons 64e et 65e) que le rire semble bien, malgré les protestations de More, un élément du texte évangélique. Ce que je suggère encore une fois ici.

sans sourciller la thèse aristotélicienne que le propre de l'homme est de rire. (Voir, entre autres, *Questions quodlibétales* XI.6 *primum*, et comparer à *Somme théologique* I-II.60.5 *corpus*.) Voulait-il que les moines et les chrétiens, et d'abord le Christ ne rient pas et donc ne plaisantent pas ?

Et nul chrétien ne peut ignorer le premier saint Thomas de tous, celui qui prêta son nom à tous les autres. Ayant entendu dire que le Christ était ressuscité, ce *dur-à-croire* a dit, sans doute pour se moquer de la crédulité des autres : « Si je ne vois à ses mains la marque des clous, si je ne mets la main dans son côté, je ne croirai pas. » Quelques jours plus tard, il se fit dire lors d'une scène inoubliable, qui porta un coup mortel à son impiété : « Porte ton doigt ici ; voici mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant (*Jean* 20.25-28) » Serait-ce montrer trop peu de respect pour l'autorité de More, sans parler de celle du texte évangélique, que de croire y entendre un rien de plaisanterie ?

Livraison quatre-vingt-douzième : rattrapages, dérapages et badinages I (24 juin).

« Dis-moi, Antisthène, lui demanda-t-il, y a-t-il un tarif pour les amis, comme pour les esclaves ? Parmi les esclaves, l'un vaut deux mines, l'autre pas même la moitié d'une ; celui-ci en vaut cinq, celui-là six. Nicias même, fils de Nicératus, paya, dit-on, un talent l'intendant de ses mines d'argent. J'examine donc si, de même qu'il y a un tarif pour les esclaves, il y en a un pour les amis. — Oui, par Jupiter, dit Antisthène ; il est tel homme que je voudrais mieux avoir pour ami que d'avoir deux mines, tel autre que je ne préférerais pas à la moitié d'une, tel dont je donnerais jusqu'à dix mines, tel autre enfin que je paierais de toute ma fortune et de tous mes revenus. — Donc, reprit Socrate, s'il en est ainsi, il serait bon que chacun examinât à quel taux il doit être estimé par ses amis, et s'efforçât de valoir le plus possible, afin de risquer moins de s'en voir abandonner. Car, pour ma part, j'entends souvent dire à l'un que son ami l'a trahi, à l'autre qu'il s'est vu préférer une mine par l'homme à l'amitié duquel il croyait. Je me demande donc, en voyant tout cela, si, de même qu'on vend un mauvais esclave et qu'on le cède au prix qu'on en trouve, un mauvais ami, dont on trouve plus que la valeur, ne doit pas être mis en vente et vendu ; mais je vois qu'on ne vend jamais les bons esclaves, et qu'on n'abandonne jamais les bons amis. »
Xénophon, *Souvenirs* II.5.

En tenant à cette version économique, mais claire, de l'évaluation des amis, je me demande ce qu'il faut faire pour être un ami qui vaut qu'on dépense toute sa fortune pour le garder : qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il donne, quel bien produit-il pour qu'on soit prêt à payer autant ? De plus, je me dis que pour Xénophon Socrate était un ami digne de ce prix ; en tout cas, il a été prêt à payer le prix de bien des matins méditerranéens pour faire revivre son maître, qui était au fond le meilleur des amis, comme il le dit ailleurs.

Mais je reviens à mes matins méditerranéens à moi, ou plutôt aux nôtres, puisqu'en les produisant durant ces heures si douces (il fait moins chaud, le

bruit assourdissant de la vie en est absent, le désordre qu'on y trouve n'est que celui de ma pauvre tête et non celui de la pression des événements chaotiques), je vous les envoie ensuite par l'éther informatique. Je vais reprendre enfin une pratique abandonnée il y a deux jours *because* le contraire de la douceur de ces heures-ci. Nous voilà à Paros pour trois jours, nous voilà avec peu à faire, et surtout peut-être me voilà avec un peu plus de temps et d'énergie. Et je commence, ou je recommence le récit de l'odyssée de Gérard et du Muriel et de son étape gréco-qubécoise. Mais il faut remonter dans le temps. Venez avec moi : je vous parle des jours passés pendant une dizaine de pages, puis je fais la même chose demain et après demain : je compte ainsi rattraper le temps (ce sera ma *Recherche du temps perdu*) ; il ne restera plus qu'à raconter le retour à Athènes et le départ pour Québec et l'arrivée chez moi, en temps réel, ou presque... Saurai-je continuer une fois de retour à la maison et à notre nid d'aigle face aux Laurentides vertes ? Saurai-je finir de façon à atteindre mon chiffre *magique* de cent-sept matins méditerranéens, devenus à la fin des matins québécois de nostalgie méditerranéenne ? Seul l'avenir nous le dira... Mais de quoi pourra vous parler le bavard que je suis ? Je ne le sais pas, mais en ce matin méditerranéen de la fête de la Saint-Jean, je suis au Québec tout en étant en Grèce, comme je serai alors en Grèce tout en étant au Québec. Et je commence pour de vrai cette fois dans l'espoir de finir le rattrapage à faire.

C'est donc le 21 juin, et nous partons d'Arachova, la ville du ski grec, la ville du répit, la jumelle de Québec,

pour arriver à Delphes, la ville du dieu Soleil, l'antithèse faite lieu. Il s'agit de faire une visite que je prévois terrible : Mu ne viendra pas pour ménager ses jambes, mais Johanne est presque remise de sa foulure de la cheville et sera de la partie. J'appelle cela le miracle d'*osios Loukas*, que je remercie ici de la façon officielle, mais pas trop solennelle.

En revanche, je commence à m'en faire en raison d'une surdité dont je subis les conséquences depuis mon arrivée à *Reggio di Calabria*. Je la croyais guérie, mais elle est passée de l'oreille droite à l'oreille gauche. C'est le résultat d'une sorte de gonflement des tissus qui bloquent l'entrée et qui fait que j'entends d'une oreille comme si j'étais sous l'eau. De plus, j'entends ma propre voix d'une nouvelle façon... Beurk. Désolé de vous en parler (je me sens bien moumoune), mais puisque je fais le compte rendu médical des autres, je tiens à vous en dire deux mots. Et me voilà trois jours plus tard en train de vous en parler, et la situation ne s'est pas améliorée. J'ai promis de consulter en entrant ; mais en attendant, je me sens encore plus vieux, et je tire sur une oreille ou l'autre pour dégager le conduit. Sans parler de l'in l gance du geste, je passe mon temps à demander à ma pauvre Mu de me répéter. *Come on, Loukas*, encore une petite intervention ; je ne veux pas avoir à m'en remettre à Asclépios, ou un de ses pratiquants contemporains. Fin de la prière du 24 juin, et retrouvons le 21.

Me voilà, demi sourd, sur le site de Delphes, celui qui est presque aussi visité que l'Acropole. Et pourtant les deux lieux s'opposent, me semble-t-il, de bord en bord, comme les dieux sont différents des hommes ou vice versa. Ceci est sûr: le drame de ce lieu-ci est moins

humain que naturel, avec ses montagnes abruptes, qui encastrent tout, ses vallées profondes qui vident tout et son soleil qui y règne en maître. (Le soleil d'Athènes, je m'en rends compte maintenant peut chauffer, il n'éblouit pas tout à fait ; il est pour ainsi dire non apollonien.) Ce lieu est donc presque cruel ou, en tout cas, indifférent ; ses traits aident à comprendre que les humains aient cru à l'existence de dieux : la nature mystérieuse et trop puissante ici domine, et les humains s'agrippent à ce mystère comme ils le peuvent. Mais ils s'y sont bel et bien agrippés.

Nous commençons en descendant depuis l'entrée du site archéologique lui-même pour atteindre d'abord le temple pronaos avec sa tholos, qui se trouve en-dessous du site principal. L'exposé excellent d'Alex se fait dans une tempête de papillons. Je n'ai jamais vu quelque chose de semblable : ils nous viennent par vagues successives de dizaines à la fois, mais ces vagues sont continuelles, et font de droite à gauche, et à la longue, nous voyons des milliers de petits flocons de couleurs. Il n'y a peut-être pas de finalité dans la nature, mais il est impossible de ne pas conclure que ces bestioles légères et délicates se rendent quelque part avec une volonté claire et décidée. Peut-être sont-elles appelées par Apollon lui-même.

Les remarques d'Alexandre sont si bonnes que je commence à croire que je me suis trompé : il doit avoir raison en tout, et surtout contre moi. En partant, je lui avais signalé que le site principal me semblait comporter une montée d'une bonne vingtaine d'étages. Et je m'en faisais pour cela, et je m'en faisais d'autant plus qu'il nous faisait faire au début une descente de plusieurs étages, qui impliquaient, selon la règle

héraclitéenne, une montée d'autant. En somme, à mes 20, il venait d'en ajouter au moins trois. Mais fort de ses souvenirs plus frais (il a *fait* Delphes il y a deux ans), il me disait que je me trompais : le site principal ne faisait que cinq ou peut-être sept étages au maximum. Homme à la foi facile, je le suivais avec la confiance de quelqu'un qui venait consulter la Pythie.

Et nous revenons sur nos pas, et nous voilà sur le site officiel, celui de Delphes même... Et je déclare en tant qu'autorité touristique quasi papale que le lieu est encore et toujours excellent, si l'excellence se mesure en capacité de bouleverser. Je suis ému comme il y a 45 ans, et je vois autour de moi des gens qui le sont tout autant que moi. D'autant plus que, comme le montre Alex, ce chef lieu du panhellénisme est plus que problématique. Si les Grecs comptaient le temps en Olympiades, s'ils se regroupaient à Delphes pour des jeux et pour consulter le dieu Apollon et pour se montrer les uns ou autres dans leurs plus beaux atours politiques appelés des trésors, leurs trésors avaient quelque chose d'agressif : on disait sa grandeur contre les compétiteurs qui étaient pourtant d'autres Grecs. En somme, à Delphes on voit, quand on observe bien, ce qu'Hérodote raconte à pleine page de ses *Enquêtes* : l'unité grecque était une unité incertaine, coupée par des rivalités dures comme la pierre qu'on prenait pour la dire.

Après les trésors vint le temple lui-même et les inévitables questions sur la pratique de l'oracle et sur son fronton à devises connues de tous et incomprises de tous. Et Alexandre nous a expliqué sa version de « Rien de trop », soit « Autant que possible », au moment même où il s'apprêtait à nous en faire faire l'expérience.

C'est ce qu'on appelle une preuve performative ; on explique, mais en expliquant on prouve ce qu'on dit.

Et nous montons de quelques étages pour atteindre les 6 promis, mais en en ajoutant deux, voire trois. Et nous voilà devant le théâtre de Delphes. Et là, comme il se doit, ce fut un coup de théâtre. François nous rappelle ce que nous savons tous, soit que c'est le 21 juin. Mais il le dit en y mettant d'autres mots, soit *solstice d'été*. Pour les moins informés que moi, élève récent de François, je vous rappelle quelques faits.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Solstice>

Nous sommes donc sur le lieu du dieu soleil en un jour solennel entre tous. En tout cas, voilà que ce passionné des étoiles et de l'astronomie nous fait une leçon en bougeant de façon dramatique, pointant vers l'est et l'ouest et le nord et le sud avec des grands gestes qui sont autant d'arcs ; et il avance et il recule et mon regard le suit, et derrière lui, il y a le théâtre de marbre, et médusé je me rends compte que j'assiste à un cours théâtral avec mes confrères et consœurs appliqués. Mais nous sommes immobiles alors qu'autour de nous des volées de touristes américains, allemands et japonais passent comme des papillons delphiques. (Mais ce sont de vieux et des vieilles... Comment ont-ils fait pour se rendre jusqu'ici, et comment feront-ils pour continuer ? Il faut croire que les humains ont des besoins bien étranges pour faire faire ce pèlerinage si dur à des vieilles personnes de bonne volonté qui s'y prêtent de bonne volonté. Et d'abord Gérard, tu n'es pas plus jeune qu'eux et que fais-tu ici ?)

En tout cas, pour dégager la place pour les nuées de papillons touristes qui nous suivent, nous avançons et donc nous grimpons en serpentant avec le chemin qui serpente justement. Et je vois Alex un étage au-dessus de moi, qui sourit, et me dit : « J'avais oublié qu'il y avait le stade au-dessus du théâtre. C'est toi qui avais raison. » Son aveu ne me console qu'à demi, et je grimpe en bougonnant. Mais emporté par le pouvoir de notre volée de lépidoptères humains fous, je me trouve en fin de compte sur le sommet qui est dépassé par les sommets physiques encore à atteindre et inatteignables. Et une fois rendu, au lieu d'examiner le stade gréco-romain plutôt quelconque à mon goût, je me retourne et je contemple la vue de ce qui est sous nous : cet impossible site à couper le souffle comme on dit, avec le théâtre presque petit sous mes pieds et plus loin encore le restes du temple d'Apollon et plus loin encore le chemin sacré et ses fiers trésors humiliés par le temps implacable. Delphes est vraiment un lieu incomparable... et nous redescendons à contrecourant, ou à *contrevolant*, et croisons d'autres papillons touristes qui montent. Ouf, la descente sera sans accident et plus facile et plus sensée, me disais-je, vieil illusionné que j'étais.

Car, nouveau coup de théâtre, en chemin, François arrête le groupe dans une petite tache d'ombre, une des seules du site, pour expliquer un rite qui était associé à Apollon. Et il réussit à nous embarquer tous, mais oui, même moi monsieur Quant-à-soi, dans la folie de la commémoration du rite consacré à Apollon. Nous avançons en descendant en groupe serré qui fait dévier les autres touristes étonnés, intrigués et parfois irrités. Mais je dois avouer que

Maxime fut un excellent Apollon, avec juste assez de beauté et juste assez de regard froid sur les pauvres humains qui lui vouaient un culte. Et David fut un très bon cheval du quadriges apollonien.

Ouf ! Nous voilà en bas, et tout solstice que ce soit, il faut manger. Nous avançons sur le chemin qui est en même temps la route : Alexandre se fiant sur sa mémoire si solide nous assure que les restos se trouvent à quelques pas, pas plus de 200 mètres. Ma foi est mise à l'épreuve parce que ces 200 mètres comportent une longue courbe qui cache lesdits restos. Et... cette fois, il a dit vrai : il y a un village qui vit au crochet du site archéologique et qui propose ombre et nourriture et surtout eau dans une succession de restos. Avec d'autres, je m'arrête au tout premier, non pas par manque de foi pour la suite, mais parce que je n'en peux plus et le proprio, un maigrichon grisonnant assez comique, nous y invite avec des gestes dramatiques : on dirait qu'il montre le mouvement du soleil dans le ciel tellement il fait des arcs grandioses. Il est récompensé d'ailleurs, parce qu'une bonne vingtaine d'entre nous s'arrête chez lui pour manger au bord de l'abîme. Mais alors il faut qu'il fasse manger et boire et d'abord s'asseoir tous ces gens. Et son resto se trouve de l'autre côté de la route, et le voilà qui fait des aller-retours (ou est-ce des aller-retours ? fidèle à Héraclite ici encore, je préfère la première formule) assez ridicules et certes épuisants. Mais bientôt j'ai devant moi, ma salade grecque et mon gyro et ma grosse bière, et je suis heureux. Sauf que je découvre qu'il y a une grosse bière de trop. Par solidarité avec le restaurateur, je décide de ne rien dire,

de la boire et de la payer. J'ai des gestes de charité comme ça.

Et puis, après le repas à l'ombre, c'est le retour sur le site et la vise du musée de Delphes dont j'ai gardé un souvenir si fort, et qui ne me déçoit pas. Vous pourrez le visiter à votre tour au moyen de différents sites informatiques qui reprennent les sites archéologiques et muséaux. Du coup, encore une fois, je fais l'expérience de ma préférence pour les institutions plus petites et bien ciblées. Et j'avance charmé par tout ou presque, et je réponds aux nombreuses questions qu'on me fait, et je signale tout de go quelque chose qui me touche et me charme à qui se trouve à côté de moi. (Ai-je vraiment parler avec cette dame française en pensant d'abord que je m'adressais à un des nôtres ? Quel clown je suis.) Et à la fin j'ai eu mon face-à -face avec l'aurige. Et il ne m'a pas déçu lui non plus, qui m'attendait serein comme toujours. Pourquoi suis-je touché autant par cette œuvre ? Est-ce parce que la tantine grecque Grigoria, la grand-mère d'Aris, m'avait dit que c'était *son* œuvre préférée (et elle en parlait comme si l'adjectif possessif était tout à fait mérité) ? En tout cas, l'aurige est devenu mien aussi.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Aurige_de_Delphes

Mais j'ajoute que cette fois, Maxime en Apollon dirigeant son char préparait à cette dernière scène, et s'est mêlé pour toujours dans ma vieille tête à ce visage si beau.

Mais il faut quitter les lieux parce que notre autocar nous attend et nous avons bien du chemin à faire encore. Et je retrouve Muriel qui a ménagé ses

jambes (selon la recommandation de Gérard et d'*osios Loukas*), mais au prix d'une journée un peu *drab*. Et je parle avec elle de ci et de ça, et surtout de ça. Et je ne me rends pas compte que nous sommes arrivés à Cheronée, et qu'Alex veut que nous nous arrêtions pour parler de guerre et de morts et de grandeur. Ou plutôt il délègue, et nous avons droit à l'exposé de Léo fait sous le monument du lion. Il y met toute son énergie retrouvée (merci à *osios Loukas*), et c'est clair, et c'est drôle, et c'est agrémenté par une mise en scène qui finit avec la mort de quelques amoureux thébains assez ridicules. Mais voilà que nous avons *perdu* une bonne demi-heure. Et je me dis : « Heureusement que nous n'avons pas trouvé la statue de Plutarque : nous y serions encore ; avec ce groupes de *groupies* de Plutarque, l'arrêt aurait été interminable. »

Et nous arrivons à Lamia, capitale du royaume de la Phthiotide, terre d'Achille.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Phthiotide>

Et j'y assiste à la victoire mitigée de Costas, mon Achille à moi, dans le royaume de Wind et ses barbares. Me voilà muni d'assez de giga-octets pour finir le voyage. Je ne jure de rien, mais je jure que Costas a fait ce qu'il fallait pour que son premier ministre canadien (c'est le surnom moqueur qu'il me donne, et me voilà devenu Justin Trudeau, comme Maxime est devenu Apollon) ait gain de cause contre les fraudeurs de Wind. (Je rappelle pour ceux qui l'auraient oublié : *tutti ladri*, et même *tutti ladroni*, si ce mot existe.)

Mais c'est vendredi soir à Lamia, et la cité est bien peu achilléenne et ancienne. C'est une ville jeune et bruyante et oublieuse de ses racines : il y a sans doute tout plein de Grecs qui en ont soupé de l'Antiquité. Mais bon, je ne demande pas à être aimé en tant que touriste : j'ai faim, et le repas est bon, et la conversation avec Mu est bien agréable.

Et je nous place sans plus sur le site de Thermopyles, visité le lendemain matin, 22 juin. Le lieu lui-même était à moins d'une demi-heure de Lamia. Et nous voilà suivant Alex comme autant de Spartiates sûrs de leur chef. Il y avait donc une file indienne québécoise sur un des lieux les plus terribles et magnifiques de l'Occident. Alex est encore une fois bien habile. Il nous montre les lieux géographiques et nous fait avancer, comme des soldats obéissants, vers une des sources d'eaux chaudes et sulfureuses qui ont donné leur nom au lieu. Et voilà que je suis renversé d'être là, et de comprendre pas seulement à partir de mots, mais avec mes yeux, comment la topologie du lieu a rendu le sacrifice de ces fous presque logique. Car la déesse Gaia est une sorte d'Ananké, et la discipline de l'histoire fait son lit dans celle de la géographie.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Ananké_\(mythologie\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ananké_(mythologie))

Et je mesure et comprends enfin les paroles de Léonidas : *Molon labe*. Grandiose Rambo ancien, il dit : « Viens les chercher » en faisant luire et bruire ses armes devant l'envoyé incrédule de Xerxès. Mais en même temps, tout cela, le lieu et surtout ce qu'il

rappelle, est trop grand. Et nous quittons les lieux qui nous écrasent.

Mais après les choses trop grandes, il y a les choses trop bêtes. Pour nourrir les nôtres et d'abord moi, nous devons faire halte dans une sorte de repos d'autoroute absurde en ce contexte. Et j'assiste avec les autres à l'horreur du gaspillage. Un ou deux autobus de jeunes Japonais sont arrivés avant nous dans ce lieu vulgaire comme on en trouve des milliers sur les autoroutes nord-américaines. Et les tables sont pleines de gens qui caquetaient devant des tables aux assiettes débordantes, mais presque intactes. Vous n'aimez que les sushi ? Je veux bien. Mais alors n'achetez pas des archipels de pizzas et des masses de spaghetti et des montagnes de salades grecques pour les laisser sur les tables sans y avoir goûté, ou presque. Après la grandeur humaine, la bêtise de la même bête. Quel contraste ! (Ce n'est pas parce qu'ils sont jeunes ou japonais que je leur en veux : c'est parce qu'ils illustrent l'exacte contraire de la grandeur des hommes de Léonidas.) Mais mon indignation ne dure pas longtemps. Je suis trop préoccupé par Marathon où je dois parler à mon tour après les présentations d'Alex : serai-je à la hauteur ? Et surtout arriverons-nous à temps ? Je vous le dirai demain.

Livraison quatre-vingt-treizième : rattrapages, dérapages et badinages II (25 juin).

« Il y a dans tout cela, Critobule, reprit Socrate, diverses manières d'envisager les faits : par nature les hommes ont le sentiment de l'amitié ; ils ont besoin les uns des autres, se laissent aller à la pitié, se donnent mutuellement des secours ; ils le comprennent et en sont reconnaissants ; mais ils ont aussi le sentiment de l'inimitié. Quand leurs idées sur les biens et les plaisirs sont les mêmes, ils luttent pour y atteindre ; quand ils sont divisés d'opinions, ils se combattent entre eux : la guerre naît de la dispute et de la colère, la malveillance des désirs ambitieux, la haine de la jalousie.

Et cependant l'amitié se glisse à travers tous les obstacles pour unir les cœurs vertueux : c'est que, grâce à la vertu, ils aiment mieux posséder sans agitation une fortune modérée, que de dominer sur tout par la guerre ; ils peuvent, quand ils ont faim ou soif, partager entre eux sans peine les aliments et la boisson ; quand ils sont épris d'un bel objet, se résistent à eux-mêmes, pour ne pas affliger ceux qu'ils doivent respecter ; ils ne prennent des richesses que leur part légitime, sans aucune idée de cupidité, et de plus ils s'aident les uns les autres ; ils savent terminer leurs différends, non-seulement sans se causer de peine, mais encore à leur mutuel avantage, et empêcher la colère de s'emporter jusqu'au repentir ; enfin ils ôtent tout prétexte à l'envie, en

partageant leurs richesses avec leurs amis, et en regardant les biens de leurs amis comme leurs biens propres ¹²⁶. »
Xénophon, *Souvenirs* II.6.

Comme le Socrate de Xénophon est optimiste : chaque fois qu'il le peut, en parlant à un enfant, le sien, en révolte contre sa mère, en parlant à deux frères, qui sont irrités l'un contre l'autre, en parlant aux hommes, qui se plaignent de la dureté de la vie, il dit que les hommes sont faits pour s'entendre, qu'ils ont avantage à s'entraider, que l'amitié et l'affection sont pour ainsi dire déjà là prêtes à éclore et à rendre la vie meilleure : il plaide, parfois comme un poète ou un avocat, semble-t-il, en faveur de la capacité humaine de l'affection, bien plus qu'il ne prouve comme un scientifique. Au fond, je crois, il dit qu'il y a en l'homme que quelque chose qui les unit, l'âme, le cœur, la raison, choisissez votre mot et surtout votre base anthropologique, quelque chose en tout cas qui saisit et vise et révèle ce qui unit les individus et les

126. Encore une fois, je coupe la citation trop ambitieuse et en place une partie en note.

« N'est-il donc pas naturel que les hommes vertueux, lorsqu'ils arrivent aux charges de la cité, loin de se nuire, se rendent de mutuels services ? Car pour ceux qui désirent les honneurs et l'autorité dans leur patrie, afin d'avoir toute licence de piller les fonds publics, de faire violence aux citoyens et de vivre dans la mollesse, ce sont des cœurs injustes, pervers, incapables d'aucun attachement. Mais l'homme qui recherche les honneurs afin de se mettre lui-même à l'abri de toute injustice et de prêter à ses amis un appui légitime ; qui, devenu magistrat, s'efforce d'être utile à sa patrie, est-il donc incapable de s'entendre avec un autre citoyen vertueux comme lui ? Lui sera-t-il moins facile, entouré d'hommes vertueux, de servir ses amis ? Sera-t-il moins puissant pour faire du bien à sa patrie, quand il sera soutenu par les honnêtes citoyens ? »

rend plus forts plutôt que ce qui les divise et les affablit. Je crois qu'il a raison, je sens qu'il a raison, je perçois qu'il a raison. Et n'est-ce pas ce qui est derrière, et devant et au milieu de chacun de ses matins méditerranéens ? Et d'ailleurs, plutôt que d'en parler, ne faudrait-il pas que j'en fasse la preuve performative ? Et que vous en fassiez la preuve performative en lisant, et en entendant et en étant ici avec moi ce matin ? Allons-y. La dernière fois, hier donc, nous étions en esprit le 22 juin, et nous nous rendions à Marathon, et j'étais inquiet.

Grâce à Costas, qui fait des merveilles en tant que chauffeur, nous avançons assez vite, et il apprend pour nous que le lieu sera encore ouvert et que nous y aurons accès. J'aurai une heure à peine pour parler d'un autre espace mythique, et pourtant historique. Le marathon que tous connaissent est enraciné dans un lieu et dans une action qu'il faudra évoquer. Voici ce que j'ai raconté.

Devant le tertre funéraire de Marathon

https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Marathon

L'homme, disaient les Grecs, est l'animal du *logos*, l'animal logique, l'animal qui dit les choses, qui les raconte pour les reprendre par les mots et ainsi se les représenter. Mais de quel *logos* s'agissait-il ? Car des *logoi*, il y en a de plusieurs sortes, et je sais qu'il y a au moins le *logos* de l'historien, le *logos* du poète et le *logos* du philosophe/scientifique. Mais alors il y a le *logos*, le récit, le mettre ensemble dans des mots, qui

dit les choses dans leur particularité accessible aux sens, celui qui les dit dans leur accessibilité à l'imagination qui les détache de leur réalité, et enfin celui qui les dit dans leur généralité accessible à l'intelligence mais invisible aux yeux et même inimaginable.

Mais cela est trop simple ou pas assez complexe. Car les historiens que sont Hérodote et Thucydide et Xénophon cherchent à dire la vérité des faits, mais ils n'oublient pas les autres vérités. À Thermopyles Alexandre et Marc-André ont fait la preuve du pouvoir poétique d'Hérodote. Et je tiens à affirmer que les plus grandes questions philosophiques sont abordées par Thucydide et Hérodote dont nous parlons tant quand nous sommes devant les sites que nous visitons ensemble.

Je peux donner quelques exemples de leur ampleur philosophique. Ils parlent sans cesse, mais sans le dire à la manière des philosophes, du même et de l'autre : qu'est-ce qui fait que les Grecs sont des Grecs ensemble, et face à des Perses qui sont des Perses ensemble ? Puis, ils parlent de la nature de la liberté humaine et de l'esclavage que connaissent et même aiment les hommes ; ils analysent et font analyser leurs conditions et leurs effets. (Je me permets de vous suggérer qu'Hérodote dit et reedit, mais sans la lourdeur des philosophes que la liberté, celle des Grecs, celle qui les sépare des Perses et qui les unit jusque dans leur propre désunion, c'est l'*isagoréin* [le principe de la parole franche, indépendante et, en un sens, égale dans le lieu public], l'*isokratéin* [le principe que les citoyens ont tous part au pouvoir qu'ils exercent plus ou moins ou tour à tour, mais en un sens

dans l'égalité], et l'*isonoméin* [le principe que les citoyens sont tous ensemble sous la loi et qu'il n'y a personne qui ne soit soumis à elle parce qu'ils sont tous égaux devant elle]. Sans doute, ces principes sont bafoués dans la pratique, mais tous, tous les Grecs, savent qu'ils sont vrais, et d'abord qu'ils sont vrais en eux.) Mais le grand historien grec dit aussi d'autres différences entre les Grecs et les Barbares et d'autres encore entre les Athéniens et les Spartiates ; raconter la grande guerre est pour lui l'occasion d'examiner ou de faire réfléchir sur le mouvement et le non-mouvement, sur le nouveau et l'ancien, sur la différence entre savoir et avoir une opinion. Et Thucydide fait de même. Et Xénophon itou. Et je déplore que trop souvent les historiens contemporains refusent de faire ce que font les premiers historiens grecs. Ils veulent de l'histoire scientifique, et je crois qu'ils font de l'histoire moins que ce qu'elle peut être.

Devant le tumulus qui cachent et pourtant montre les 192 corps des soldats Athéniens de Marathon, je veux bien vous raconter les faits de base qui ont eu lieu ici. Chacun pourra corriger ou ajouter à ce que je dirai ; je ne suis pas une sorte de Xerxès qui se prétend au-dessous de vous ; même si je parle plus que vous, je pratique l'*isagoréin*. Voici donc. 10 000 soldats grecs ont affronté des forces sans doute 8 ou 10 fois plus nombreuses, et ils les ont vaincues. Or c'était des Athéniens et des Platéens, qui défendaient leur cité alors que les Spartiates, les chefs de file autoproclamés de la Grèce, restaient chez eux. Cela fut une révélation, une apocalypse (c'est le sens premier de ce mot qui nous vient des Grecs). Les Grecs ont avancé ensemble, d'un pas cadencé, guidé par leurs chefs vers des

ennemis qu'ils ne connaissaient que de nom, décidés à en découdre. Et sur les derniers pas, ils ont accéléré et ils ont défoncé les ailes de l'armée ennemie. Mais plutôt que d'agir dans le désordre, les vainqueurs sont revenus en ordre vers leurs camarades trop peu nombreux au centre et ont pris du revers les soldats perses les plus forts, les Immortels disait-on, et ils ont prouvé pour de bon que leurs ennemis n'étaient pas immortels malgré le nom qu'ils se donnaient, et ils se sont ainsi rendus immortels.

Voici le texte crucial d'Hérodote ; après des centaines de pages de préparation, voici deux paragraphes qui disent tout sur la première guerre médique, soit sur la bataille de Marathon.

« Les Athéniens étaient rangés en bataille, et les victimes n'annonçaient rien que de favorable. Un intervalle de huit stades [plus d'un kilomètre] séparait les deux armées. Au premier signal, les Athéniens franchirent en courant cet espace. Les Perses, les voyant accourir, se disposèrent à les recevoir ; mais remarquant que, malgré leur petit nombre et le défaut de cavalerie et de gens de trait, ils se pressaient dans leur marche, ils les prirent pour des insensés qui couraient à une mort certaine. Les barbares s'en faisaient cette idée. Mais les Athéniens les ayant joints, leurs rangs serrés, firent des actions mémorables. Ce sont, autant que nous avons pu le savoir, les premiers de tous les Grecs qui aient été à l'ennemi en courant, qui aient envisagé sans effroi l'habillement des Mèdes, et qui aient soutenu la vue de leurs soldats, quoique jusqu'alors le seul nom de Mèdes eût inspiré de la terreur aux Grecs.

« Après un combat long et opiniâtre, les Perses et les Saces, qui composaient le centre de l'armée ennemie, enfoncèrent celui des Athéniens, et, profitant de leur avantage, ils poursuivirent les vaincus du côté des terres. Cependant les Athéniens et les Platéens remportèrent la victoire aux deux ailes ; mais, laissant fuir les barbares, ils réunirent en un seul corps l'une et l'autre aile, attaquèrent les Perses et les Saces, qui avaient rompu le centre de leur armée, et les battirent. Les Perses ayant pris la fuite, les Athéniens les poursuivirent, tuant et taillant en pièces tous ceux qu'ils rencontrèrent, jusqu'à ce qu'étant arrivés sur les bords de la mer, ils demandèrent du feu, et s'emparèrent de quelques vaisseaux. »

Je me permets d'ajouter quelques maigres paroles à cette pièce de résistance du maître des *logoi* historiques. Hérodote présente depuis le livre cinquième au moins et jusqu'à ce livre sixième la question de deux réactions à la montée de la marée perse : faut-il résister ou céder ? Et si on résiste, faut-il le faire en tenant ferme ou en attaquant ? Il y a là deux modes de vie, athénienne ou spartiate, sans doute, mais deux modes d'être aussi. Et puis, il me semble que les Athéniens sont un peu déjà philosophes, ou qu'ils sont philosophes jusque dans la guerre. Pour eux, il faut voir, il faut toucher avant de croire ; il y a un danger au cœur du croire ; il y a une excellence à dépasser le croire ; ce qu'on dit ne compte pas, ou plutôt l'expérience est meilleure que les on-dit. Les images, et les réputations sont des faits, mais il y a des faits qui mesurent ces faits, et ces faits qui mesurent doivent être pour ainsi dire acquis parce que ce qui est dit est pour ainsi dire premier.

On croira que je dérape, et peut-être est-ce le cas, mais quand je lis ce passage, quand je pense à ce que firent les 10 000 qui sont rappelés par ce tumulus, je pense à Diogène le cynique. On dit qu'un jour alors que la foule des Athéniens entraient dans un théâtre par la porte qui portait le nom *éisodos*, soit *entrée*, il est entré par la porte qui portait le nom *éxodos*, soit *sortie*. Comme on lui a demandé pourquoi il faisait cela, il a répondu, ou peut-être a-t-il jappé : « C'est ce que je fais tous les jours. » Je crois que ce premier punk, ce tagueur ancien, voulait faire voir quelque chose en y plaquant ses mots : il voulait faire voir que les mots masquaient souvent la réalité ; la sortie et l'entrée était semblable, et même la sortie servait mieux à entrer que ne le faisait l'entrée officielle, celle sanctionnée par la loi, qui rendait aveugle aux faits ; Diogène a tenu compte de la réalité au lieu des mots officiels, il a tenu à faire voir par ses gestes que certains mots étaient menteurs.

Et nous sommes restés encore quelques minutes sur les lieux. Pour ma part, j'ai été encore une fois touché par ce que je voyais et qui me faisait mieux voir des choses dont j'avais entendu parler et dont j'avais parlé tant de fois.

Puis, nous avons dû sortir, car on fermait. Mais ce ne fut pas sans faire une petite mise en scène. Tel qu'entendu d'avance, Alexandre a détourné l'attention de Costas pendant que les membres de notre groupe lui faisait une haie d'honneur pour recevoir *agios Constantinos*, notre *vassilias Costas* et, comme il m'avait dit le premier jour notre *Gus*. Il a bien ri, mais je crois qu'il a été touché. En tout cas, grâce à lui, nous

sommes entrés à Athènes par le périphérique de l'Hymette. Et il n'y avait pas de bouchon. Comment ça ? Entrer à Athènes à l'heure de pointe sans affronter un bouchon ! Je serais tenté de dire que je ne croyais pas ce que je voyais. Mais ce serait la mauvaise page pour le dire. Arrivés ensemble devant notre hôtel, nous avons dit nos adieux à Costas, qui nous souhaitait de nous revoir un jour, en se tapotant le cœur comme font les Grecs pour montrer ou faire croire qu'ils sont sincères.

Nous sommes donc rentrés dans l'hôtel Dorian Inn. C'est presque chez nous : le groupe y passe sa troisième nuit, nous en passerons deux autres après avoir visité Paros et Délos et Mykonos, alors que Mu et moi en avons fait quatre de plus déjà. Et nous prenons des douches, et nous nous faisons beaux et nous prenons ensemble un repas bien agréable : je ne suis pas le seul qui est déjà chez lui, je ne suis pas le seul qui, à force de manger des *colazioni* avec des inconnus trouve qu'il ne mange plus avec des inconnus. Il y a quelque chose comme de l'amitié qui s'est faite au fil des jours, et des repas, et des nuits.

En tout cas, cette nuit a été bien brève, car nous nous sommes réveillés à cinq heures : il faut être dans l'autocar à 6h 15. C'est le 23 juin, la veille de la Saint-Jean... Et... Costas est là : l'animal nous avait menti hier, et nous trouvons son mensonge bien sympathique devant la réalité qui se montre à nous. Et nous réussissons le coup de monter à bord à temps munis de nos *colazioni* dans un sac, que nous pourrons manger sur le traversier Blue Star qui nous attend. Et tout ça, malgré mon oubli d'un sac de voyage que je retrouve dans l'hôtel à la dernière seconde à côté du

fauteuil où je m'étais assis en attendant les jeunes. Ouf! J'aurai évité une bêtise et surtout la colère de Mu.

Mais dans l'autocar, je me rends compte que j'ai perdu mon portefeuille. Ça devait être dans le même fauteuil de l'hôtel. J'ai tellement honte que j'attends le dernier moment pour le révéler à Mu : nous sommes déjà dehors et en ligne pour entrer dans le bateau. Tout de suite, elle m'envoie retrouver Costas avant qu'il ne parte pour lui demander de passer à l'hôtel et mettre de côté mon portefeuille. Je m'exécute, mais par acquit de conscience, je rentre en douce dans l'autocar et ouf... je vois qu'il est tombé sous mon siège. Je reviens à la course avec mon trophée dans les mains : j'aurais pu courir le marathon, tellement j'étais soulagé. Elle me pardonnera un jour sans doute... peut-être dans quinze ou vingt ans. J'attendrai.

Puis, c'est l'embarquement dans un désordre presque comique et tout à fait grec. Je vois les préposés jeter les valises lourdes dans une sorte de tas qui appartient aux passagers qui débarqueront les premiers, soit à Paros. Quel bordel, quel capharnaüm, comment pourrons-nous nous y retrouver dans quelques heures ? *Siamo in Grecia*.

Et nous voilà partis pour les îles. Et pendant que le bateau glisse dans la mer et nous fait glisser devant des scènes magnifiques à couper le souffle, il y a un groupe de discussion organisé par Alexandre où on débat du sens de la liberté ancienne à partir d'un texte de Fustel de Coulanges, et personne ne voit ce qui est visible parce qu'ils parlent et écoutent ; j'y participe pendant un certain temps pour ensuite aider Muriel qui, toujours au travail, organise l'arrivée sur l'île de Paros : deux d'entre nous auront le plaisir de

commencer leur séjour en visitant l'hôpital pour régler leurs bobos.

Puis, c'est le capharnaüm bordélique de la descente. Et je suis surpris de voir que nous réussissons tous à descendre du bateau et tous et chacun avec ses valises et sacs. Je vérifie discrètement : oui, mon *kéli* et mon portefeuille sont bel et bien là. Ouf. J'ai alors un peu de temps à moi pour recevoir le choc de Paros. Quel lieu ! C'est comme dans les images des îles grecques que tous ont fiché dans la mémoire à partir de pubs et de livres. Je sens que mon cœur est séduit avec mes yeux. Et nous visitons Lefkès et Naoussa : le bonheur, manger de la pieuvre et des keftedes avec une femme intelligente en buvant du vin rouge de Paros. Si le ciel n'a pas l'équivalent, moi, je me désabonne. Et voici des infos sur ce petit bout du paradis. Et il y a des images partout sur Internet.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Paros>

Puis, après avoir visité Léfkès et Naoussa, nous arrivons à notre hôtel à Paros qui porte je ne sais trop pourquoi le nom High Mill. Et il y a une dame qui arrache à Muriel le contrôle de l'entrée en chambres. Et il y a une piscine énorme tout juste sous notre balcon. Et nous reposons un peu avant d'en profiter. Ce soir-là, je vois le soleil se coucher sur la mer, et je sens comme il m'arrive quelque fois que ce n'est pas le Soleil qui descend, mais que c'est la Terre qui tourne. « Et tout ça, ça s' passe quelque part dans l'espace sur une boule qui roule à l'infini... » Pendant que les fous fêtent la Saint-Jean je ne sais trop où sur l'île, le vieux sourd chantonne ce refrain, et... il dort déjà.

Il continuera le récit de ses aventures demain, car on peut avoir des aventures même quand on vit dans le paradis.

Livraison quatre-vingt-quatorzième : nous quittons les îles (26 juin).

Il y avait alors dans la ville une belle femme, nommée Théodote, toute prête à suivre qui savait la convaincre. Un jour quelqu'un parlait d'elle et disait qu'il n'y avait pas de paroles capables d'exprimer la beauté de cette femme, que les peintres allaient la visiter, afin de la prendre pour modèle, et qu'elle ne leur faisait point un mystère de ses charmes. « Il faut aller la voir, dit Socrate ; car ce n'est pas en écoutant qu'on peut apprendre ce que la parole ne peut exprimer. » Alors le narrateur : « Ne perdons pas de temps, dit-il; nous vous accompagnons. » Cela dit, ils vont chez Théodote, et la prenant au moment où elle posait devant un peintre, ils se mettent à la considérer. Quand le peintre eut fini : « Mes amis, dit Socrate, est-ce nous qui devons savoir gré à Théodote de nous avoir laissé contempler sa beauté, ou bien doit-elle nous remercier de l'avoir contemplée ? Si ce spectacle lui a été le plus utile, ne nous doit-elle pas de la reconnaissance, et si c'est nous qui avons le plus gagné, ne devons-nous pas être reconnaissants ? » Quelqu'un ayant remarqué qu'il parlait juste : « Je conviens, dit-il, qu'elle ne gagne avec nous que des éloges ; mais comme nous nous les répandons, ils lui seront fort utiles. Pour notre part, nous emportons le désir de toucher ce que nous avons contemplé, nous nous en allons mordus au cœur, poursuivis par le regret; et tout cela fait que nous sommes les esclaves et elle la souveraine. » Alors Théodote: « Par Jupiter ! dit-elle, s'il en est ainsi, il faut que je vous remercie de vous avoir offert le spectacle. »
Xénophon, *Souvenirs* III.11.

Quel coquin que ce Socrate : il se permet d'aller voir une magnifique femme nue qui pose devant un peintre, découverte, et tout cela au nom de la philosophie et de la découverte : il cherche à voir ce que les paroles ne peuvent exprimer, et Xénophon en profite pour faire

comprendre, pour toucher du doigt ou presque, la beauté de la femme qu'on ne pouvait décrire. Eh bien, moi, je suis allé voir les belles Délos et Mykonos, et je vais tenter de vous dire ce que j'y ai vue. Mais d'abord je dois me rattraper. Je remonte donc au 24 juin.

Le 23 les jeunes et quelques moins jeunes ont fêté la Saint-Jean ; il y a eu quelques excès, me dit-on, mais bon, c'est la Saint-Jean québécoise en terre de Dionysos : il faut s'attendre au pire. Je n'y étais pas : j'étais sagement dans mon lit en train de récupérer et me préparant aux visites des Cyclades. Il s'agissait d'abord de visiter un peu Paros et son église la Vierge Ekatonapyliani. Mais il fallait aussi, et d'abord, passer à l'hôpital pour soigner mes oreilles.

Accompagné de sa fidèle Muriel, le héros de notre histoire quitta l'hôtel après un déjeuner important (qui dort dîne certes, mais Ulysse m'a enseigné que qui dîne pour de vrai sait affronter les pires malheurs). Et nous voilà cherchant l'institution publique (*démotikê*, par ici) et trouvant deux fois de suite des cabinets privés, bien propres et peu visités. Puis, nous avons enfin trouvé l'hôpital d'État, qui comme au Québec avait une salle d'urgence pleine de pauvres gens.

Je prends mon ticket, et je patiente quelque temps avec les autres. Mais je me rends compte que je ne saurais pas entendre l'appel de mon numéro parce que je ne connais pas les nombres en grec moderne. Je me lève donc pour demander de l'aide au préposé à l'entrée quand une jolie femme sort par les portes battantes et répond à ma demande d'information en me disant d'entrer dans la salle d'urgence. Comme Muriel voulait me suivre, elle se fait dire d'attendre à l'extérieur : deux femmes de ma vie s'affronte, et pour

une fois c'est Muriel qui cède. J'ai appris de cette dernière que ça rouspétait fort quand les gens ont vu que le touriste avait reçu un traitement de faveur. Je voudrais vous dire que j'ai résisté à la tentation de couper dans la file. Mais ce ne fut pas le cas : votre Ulysse a profité de la bonté de la nouvelle Nausicaa.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Nausicaa>

Et voilà, je suis dans la salle des urgences avec d'autres pauvres personnes qui souffrent. La femme qui est médecin me pose quelques questions, je lui donne quelques réponses ; elle m'ausculte avec le bidule bien connu dont je ne connais pas le nom¹²⁷, je fais le brave pendant qu'elle me fouille dans un de mes organes préférés, du côté droit puis du côté gauche ; elle constate qu'il y a eu renflement du tissu, mais que rien n'est sérieux, je soupire d'aise, comme il se doit ; comme il se doit ensuite, elle me donne une ordonnance pour des antibiotiques et me demande de repasser dans trois jours, je lui explique que je serai à Athènes, mais je lui promets de consulter chez moi, car je pars en avion dans quatre jours. Elle signe une ordonnance, je sors, nous passons à la pharmacie, et nous sortons bien *empilulés*. Et voilà, pas besoin d'*osios Loukas* : la médecine moderne, version grecque et bien belle, me guérira. Enfin, c'est la promesse ; les

127. Il s'agit de l'otoscope.

faits donneront raison à la prophétesse, ou non : Ulysse le saura seulement à la fin de son aventure ¹²⁸.

En sortant, nous constatons que l'église à visiter plus tard se trouve à côté de l'hôpital. J'en fais le tour pour préparer mes remarques du soir, je m'assure qu'elle sera ouverte plus tard et qu'il y aura bel et bien vêpres à 19h30 et que nous aurons le droit d'y assister. Un monsieur un peu sourd (tiens, un frère grec) surveille à la porte et oblige les jeunes touristes, accortes et peu vêtues, à mettre des robes longues offertes à l'entrée. Il me regarde avec une *smorfia*, grecque cette fois ; cela veut dire : «Entre vieux sourds, nous nous comprenons, et nous sommes bel et bien scandalisés par les mœurs d'aujourd'hui chez ces touristes sans honte. » Il me manque les mots pour le détromper un peu, mais quant à l'essentiel, je suis d'accord qu'il faut montrer du respect, et je le dirai aux miens.

Tiens : il fait chaud, et notre longue promenade et nos errances dans la ville et l'attente et la visite de l'église nous ont *menés* à midi. Nous mangeons chez Zorba. Je sais que c'est on ne peut plus cul-cul, mais c'est le nom du restau. Non mais, y a-t-il un seul restau par ici qui est capable de rater une salade grecque ? Je n'en ai pas encore trouvé, et Zorba est à la hauteur de la tâche.

Nous rentrons en taxi pour sauver les jambes de Muriel, et je fais une sieste parce que je suis esclave de la sieste. Diogène me disputerait, je le sais. Mais je

128. En rentrant j'ai consulté mon médecin de famille, qui m'a référé à un ORL, qui a continué le traitement recommandé par la jeune médecin grecque. Au moment où j'écris ceci, il me semble bien que tout est guéri.

m'en fiche : je suis miné par la chaleur de ses îles grecques, et on m'annonce pis encore demain, et un appel à Athènes nous apprend que c'est infernal par là-bas et que ce le sera encore quand nous arriverons sous peu. Mettons que je fais une sieste préventive. Et puis, je suis sous ordonnance d'une jolie femme qui m'a dit de prendre soin de moi. C'est une sieste médicale.

Vers les 18h, je pars avec quelques jeunes pour visiter l'église de la Vierge. Je dois rencontrer Alex pour visiter d'abord un château dont j'apprends l'existence. Nous nous donnons rendez-vous, je me perds, et nous retrouvons Alex devant l'église. Je raconte ce qu'ils verront, je leur demande le respect, nous entrons dans les lieux. C'est beau et mystérieux et étrange, et je trouve quelque chose comme la paix et le réconfort : il y a les maux du corps, mais il y a les maux de l'âme. Mais j'ai peu de mots, et pas d'images à vous offrir : voici des mots et des images d'Internet qui permettent de deviner quelque chose de ce que nous avons vu.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Basilique_de_la_Panaghia_Katapoliani

Pour ce qui est des vêpres que nous avons entendues, cela est encore plus difficile à représenter. Et d'abord parce que je ne comprenais pas les mots de la mélodie, si ce n'est des *Kyrie eleison* répétés bien des fois. Et surtout sans doute parce que j'étais souvent détourné des faits de mes oreilles par les faits de mes yeux. Je ne compte pas les gens qui entraient pendant l'office, qui se promenaient dans l'église pour faire des triple signes de la croix byzantin et bécoter pieusement

une icône et puis une autre et une troisième, et encore et encore : des femmes, des hommes, des jeunes, des vieux, des enfants même, des éclopés, des sourds, des gens en santé ; tous Grecs en tout cas, et quelques jeunes femmes étaient moins vêtues que nous les touristes ; pendant ce temps, le rituel continuait derrière l'iconostase dans une indifférence mutuelle des prêtres et des fidèles. À un moment donné, un diacre, ou un prêtre, est sorti de derrière le mur d'icônes pour encenser vigoureusement et même emphatiquement tout le monde, mais ce fut à peu près la seule interaction entre les officiants et les fidèles.

Je suis sorti à la fin pour parler avec les jeunes médusés. J'ai tenté de rendre compte de tout cela, mais sans grand succès. Et puis, je devais rentrer à l'hôtel chargé comme le mulet de Muriel qui, sage et prévoyante femme, voulait des bouteilles d'eau et même des grosses, pour le voyage du lendemain. Le mulet s'est exécuté, et elle l'a aimablement conduit à un restau pour le récompenser. Car dans les moyens d'un maître ou d'une maîtresse, il y a le bâton, mais il y a aussi la carotte.

Le lendemain, nous sommes partis pour Délos. Le voyage fut difficile pour quelques-uns des nôtres affectés par le mal de mer, mais le pire nous attendait une fois arrivé sur le lieu mythique. Alex et moi avions préparé des topos pour que les gens profitent autant que possible de leur visite. Mais en arrivant, alors que deux bateaux déchargeaient une bonne centaine, voire deux, de touristes, nous avons découvert que pour la première fois, les responsables du site archéologique exigeaient de voir les papiers de guide pour nous permettre d'accompagner les gens en leur expliquant ce

qu'il y avait à voir. On nous a laissé entrer sur le site, mais il a fallu négocier pendant une demi-heure avec celle que j'ai baptisé la Cerbère des lieux. Il est clair qu'elle nous en voulait à nous personnellement, Apollon seul sait pourquoi. En tout cas, à mesure que chacun des quarante-et-un présentait sa carte personnelle, elle les examinait dans les yeux, exigeait qu'on enlève lunettes de soleil et chapeau. Hum, quelques images des capos de camps de concentration me sont venues à l'esprit. Après bien des tractations, ses collègues qui avaient peur d'elle, qui jappait sans cesse, nous ont laissé passer. Mais nos gens étaient déjà partis visiter l'île. Et derrière moi, j'ai laissé l'Érinnye contemporaine aboyer sa prière à une déesse grecque de la vengeance : je n'avais pas le talent d'Athéna pour la transformer en Bienveillante. Mais je l'ai bien maltraitée en imagination. Je m'en confesse ici.

Je ne peux dire à quel point j'étais en colère. Quelle bêtise dans un lieu si beau. Mais bon : *siamo in Grecia*. Et ce qui n'arriverait jamais dans le désordre sicilien sympathique semble être la norme dans ce pays étrange où de temps en temps éclate une sorte d'agressivité naturelle ou nationale apprise dans le berceau. Je ne peux pas cacher que la Cerbère a gâché ma visite, et je me suis promené seul pendant de longues minutes pour ne pas infecter les autres. En somme, par ici, il y a les jolies médecins, trop aimables, mais il y a aussi des Harpies. Puis après une demi-heure, j'ai retrouvé Mu dans le musée, et je l'ai accompagnée avec une personne qui était mal en point pour retrouver le port en trio de malade, d'éclopée et de déçue. J'ai au moins pu être un peu utile. Voici quelques informations en compensation du fait que je

n'ai rien d'autre à dire : il faut aller dans la section « Description du site » ; j'espère avoir décoléré.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Délos#Archéologie>

Après un court trajet en traversier, moins dur sur les estomacs des nôtres, nous voilà à Mykonos. Nous nous donnons rendez-vous à côté du vieux moulin qui surplombe la ville ; je dois y offrir quelque chose de mieux que je devais présenter devant ce qui reste du temple d'Apollon à Délos. Ce sera ma vengeance contre la Furie grecque. Cela a donné ceci.

Les Grecs sont des durs à cuire. Ils savent que la vie est dure et qu'il faut le devenir pour vivre et bien vivre. Ils savent que la vie, cette chose si précieuse, commence dans le sang et la sueur et les cris, selon la loi d'*Anagké*. Ils savent aussi que la violence naturelle, ou biologique ou physique, est redoublée par la violence humaine : les hommes (et les femmes), les jeunes (et les vieux), les bons (et les méchants) crient leur désir de justice jusqu'aux dieux et exigent qu'il y ait punitions et souffrances pour les autres. Et cela est vrai aussi pour le dieu Apollon qu'on présente bien souvent comme le dieu de l'ordre et de la sérénité et de la médecine. Son côté dur et violent est clair dès le début de *l'Iliade*. Tout le monde, et Homère le premier, y parle de la colère d'Achille ; *mênin* (colère) est le premier mot du texte, et *mênis Akhilêos* est le thème officiel du poème. Mais le poème commence par le récit de la colère d'un prêtre d'Apollon qui prie le dieu de le venger, et le dieu de la médecine, irrité à son tour, se met à répandre la mort.

« Entends-moi, Porteur de l'arc d'argent, qui protèges Khrysè et Killa la sainte, et commandes fortement sur Ténédos, Smintheus ! Si jamais j'ai orné ton beau temple, si jamais j'ai brûlé pour toi les cuisses grasses des taureaux et des chèvres, exauce mon vœu : que les Danaens expient mes larmes sous tes flèches ! » Il parla ainsi en priant, et Phoibos Apollôn l'entendit et, du sommet olympien, il se précipita, irrité dans son cœur, portant l'arc sur ses épaules, avec le plein carquois. Et les flèches sonnaient sur le dos du Dieu irrité, à chacun de ses mouvements. Et il allait, semblable à la nuit. Assis à l'écart, loin des nefes, il lança une flèche, et un bruit terrible sortit de l'arc d'argent. Il frappa les mulets d'abord et les chiens rapides ; mais, ensuite, il perça les hommes eux-mêmes du trait qui tue. Et sans cesse les bûchers brûlaient, lourds de cadavres. Depuis neuf jours les flèches divines sifflaient à travers l'armée ; et, le dixième, *Akhiléus* convoqua les peuples dans l'agora. » Et le récit de la colère d'Achille peut commencer.

Mais je dois vous parler de Délos, l'île du dieu que nous venons de visiter, mal, à cause de la colère d'une femme irritée qui prétendait rendre justice en punissant des gens venus de loin visiter son beau pays et le site qu'elle protégeait si mal. Il y a des bergers allemands, mais il y a semble-t-il des *bergères grecques* qui jappent plutôt que de parler. En tout cas, selon les légendes, ou les récits mythologiques, Délos est l'île où Léto a mis au monde l'enfant qu'elle a conçu après avoir couché avec Zeus. On dit que Délos était une île invisible, Astérie, qui servait pour cacher la mère et l'enfant et ainsi les protéger contre la colère de Héra. Quand l'enfant est né, l'île flottante se fixa enfin et se

montra dans le monde, elle devint claire ou manifeste. C'est le sens du mot *Dêlos*, qu'on donna à l'ancienne Astérie.

Et comme il arrive souvent dans les mythes grecs, il y a là la possibilité de découvrir matière à réflexion. En tout cas, les Grecs nous ont donné le mot *phénomène*, qui vient du qui vient de leur *phainoménon*, ce qui apparaît. Et leur *phainoménon* vient de leur mot *phaos*, qui veut dire lumière. Et cela est important. Le monde, pour les Grecs, est dur, comme je l'ai dit, mais encore il apparaît dans la lumière crue dont nous avons un bon exemple aujourd'hui, et le monde est pour ainsi dire agressif, en ce qu'il heurte au moment même où il informe. Si agressif, que les hommes font de grands efforts pour ne pas voir ce qui est devant leurs yeux et qui leur fait mal, ou leur annonce qu'ils auront mal. Ils cherchent à couvrir ce qui est visible, il cherche à oublier ce qu'ils savent du fait de l'apparition irréfutable des choses, ils cherchent à adoucir leur existence en se mentant. Mais ils perdent alors un accès à tout ce qui est et il perde sans doute quelque chose de la bonté du monde. Aussi, pour les Grecs, historiens, poètes et philosophes, une bonne part de l'effort humain, du moins de ces humains qui veulent vivre dans la clairvoyance et dans la plénitude des choses, consiste à ne pas oublier (et le mot grec pour vérité est *alêthéia*, soit *non-oubli*), à découvrir (et l'expérience grecque première est que les choses sont trop souvent cachées, malgré leur évidence, et qu'il faut les découvrir pour le voir enfin, et voilà le secret du mot *apocalypse*), à dire les choses telles qu'elles sont plutôt que de répéter des mensonges.

Je tire profit de cette occasion pour signaler que les Grecs du temps d'Hérodote et de Thucydide vivaient, sauf exception dans deux ligues qui regroupaient les cités : la ligue du Péloponnèse et la ligue de Délos. Or l'un et l'autre titres couvraient la réalité de la domination de Sparte et d'Athènes, et *ligue* voulait dire *empire* parce qu'on ne voulait pas voir ce qui était visible.

Il me semble intéressant, mais sans doute peu logique, de terminer notre visite de l'île de Délos sur l'île de Mykonos avec ce magnifique mensonge qu'Homère a trouvé dans les légendes de son peuple et qu'il leur a offert pour les faire rêver.

« Salut, ô heureuse Lêtô, car tu as enfanté d'illustres enfants, le Roi Apollôn et Artémis joyeuse de ses flèches, celle-ci dans Ortygiê et celui-là dans l'âpre Délos, étant courbée auprès de la grande montagne et de la colline de Kynthios, sous un palmier, le long de l'Inôpos. / Comment te louerai-je, toi, le plus digne de louange ? C'est par toi, ô Phoibos, que les chants sont inspirés, soit sur la terre ferme qui nourrit les génisses, soit dans les îles. Les hauts rochers te chantent, et les sommets des montagnes, et les fleuves qui roulent à la mer, et les promontoires qui avancent sur la mer, et les ports. / Certes, d'abord, je dirai comment Lêtô t'enfanta, joie des hommes mortels, étant couchée près de la montagne de Kunthios, en une île âpre, dans Délos entourée des flots. Et, des deux côtés, l'eau noire heurtait la terre, poussée par les vents qui soufflaient harmonieusement. »

Voilà ce que j'ai raconté de façon un peu trop dramatique avant de descendre vers le port de Mykonos

pour rentrer dans le traversier. Deux heures plus tard, après avoir été brassés par la mer impitoyable, nous sommes rentrés à Paros. Demain, nous rentrons à Athènes ; dans trois jours, nous rentrons à Québec par avion, un autre bateau, un autre traversier, bien moderne celui-là, qui traverse une autre mer, la mer de l'air, qui sait elle aussi être impitoyable.

Ulysse est fatigué, vous le devinez. Et moi, son porte-parole du matin méditerranéen, je le suis aussi, je vous l'avoue. Aussi, en ce matin méditerranéen-ci, je me recouche, comme tant d'autres fois, pour mieux commencer la journée à venir. Journée qui sera belle, elle aussi comme les autres, et qui sera exigeante aussi, comme les autres. Mais j'ai quelques amis qui sont là et d'autres qui m'attendent. Et puis il y a Mu. Et je vous offre une de ses photos : il me semble que ça fait trop longtemps qu'on ne voit pas quelque chose qui vient d'elle et qui embellirait ce récit trop peu lumineux.



Livraison quatre-vingt-quinzième : derniers soubresauts dionysiaques (27 juin).

Quelqu'un, un jour, était en colère d'avoir salué une personne qui ne lui avait pas rendu le salut : « C'est vraiment chose risible, dit Socrate, que tu ne te fâches pas quand tu as rencontré un malade, et que la rencontre d'un esprit grossier te fasse autant de peine. » Xénophon, *Souvenirs* III.13.

Voilà ce que j'ai trouvé ce matin en fouillant un peu dans le texte des *Mémorables*, que j'appelle les *Souvenirs*, de Xénophon. J'aurais sans doute dû y penser l'autre jour sur l'île de Délos en me faisant *maltraité* par la Cerbère. Je vous promets que je ferai mieux à l'avenir.

Je fais vite pour ce qui est de la description de la journée : le temps me manque, et ce sera le cas demain aussi. Et la journée d'aujourd'hui sera chargée.

Nous nous levons comme une brigade bien organisée et bien disciplinée. C'est le dernier petit-dej sur les îles, et l'effort d'un voyage dans la folie grecque et sur la mer battue par les vents nous attend : il faudra des forces, et de la patience. Mais les gens sont joyeux, même ceux qui ont fêté jusqu'à trois heures du matin sur la plage. Ai-je besoin d'ajouter que c'était les jeunes et que je me dis, avec un je ne sais quoi d'envie, qu'il y a un temps, un long temps, mais qui me semble si court : « J'aurais fait partie d'eux, et je me serais couché le tout dernier. »

Et voilà l'autobus qui arrive à l'heure, ou peu s'en faut. Et on place les sacs et valises dans la soute, et nous montons, et Mu fait l'appel nominal. Et nous nous rendons dans le port, et le bordel grec commence, auquel nous ajoutons sans doute, et même sans aucun doute. Des centaines de personnes, chacun avec ses affaires, attendent dans des files indiennes (indo-grecques, pardon ; autochtono-helléniques, re-pardon). Un premier traversier arrive pour continuer plus loin que les Cyclades, et nous sommes moins nombreux. Voilà notre bateau, immense qui se rapproche du quai, mais qui se fait doubler à la dernière minute par un traversier ultra rapide qui reçoit sa part des passagers.

Et nous sommes moins nombreux encore, mais encore des centaines quand même, et des centaines qui trépignent. Et enfin, notre bateau accoste. Il est à l'heure : ce qui veut dire, dans la pratique, qu'il faut presque courir en masse, embarquer, jeter ses affaires dans une sorte de tas qui augmente à mesure que les autres arrivent et font comme soi, tenter de se souvenir à peu près où on les a laissées, et monter sur le 6e pont pour prendre sa place attitrée. La folie, vous dis-je ; Dionysos serait bien satisfait. Mais suis-je devenu un peu grec ? Je trouve cela drôle. Non, je mens : je trouve cela normal. Non, je me trompe : je trouve cela dionysiaque justement, et donc fou, drôle et normal.

Une fois dans mon siège, je me détends et... je m'endors, comme un silène épuisé. Je me réveille pour trouver ma Mu à mes côtés dans la plus stricte illégalité, puisque son billet est valide pour un siège dans une autre rangée. Décidément, la maladie grecque nous gagne. Elle doit gérer quelques nouveaux problèmes et me consulte un peu pour mon avis. Elle craint que nous aurons d'autres problèmes de santé en raison de la vague, et je me rends compte que nous sommes partis depuis un bout, et que la mer est brouillée par de forts vents, et que des lames giclent jusqu'aux fenêtres de ce sixième pont. Elle m'apprend qu'au huitième pont, où doivent se faire les groupes de lecture (ces gens sont fous !) le plancher tangue parce que le traversier se fait brasser et que le va-et-vient s'aggrave à mesure qu'on monte, et là-haut, les passagers ont tous l'air de marins saouls. Mais les ventres tiennent. Pour le moment...

Je me rendors (il y a au moins certaines choses dont je suis le champion québécois toutes catégories

confondues) ; peu à peu, on dirait que la pression des responsabilités et la colère d'hier quittent mon corps et que je retrouve l'équilibre dans le déséquilibre. Puis, il est presque 13h, et l'exposé de François sur Dionysos aura lieu... et ce au huitième pont : il faut que je vois cela, et de toute façon, avant de m'endormir, je m'étais dit que je ne manquerais pas ce que mon confrère raconterait sur le rival d'Apollon : je serai là pour défendre mon dieu, celui de la lumière et de l'apparition et du savoir. Et je monte et la mer semble s'être calmée quelque peu : je me tiens debout sans grand problème, alors que le cercle des chaises se constitue ; et ça commence, et Mu me passe un sandwich acheté vite fait dans le port de Paros, et je mange et j'écoute, et c'est bon pour le ventre, et c'est meilleur encore pour les oreilles. Alors que François ne fait que commencer, je remarque un monsieur, un vieux monsieur (il doit avoir mon âge), un Français sans aucun doute, qui s'assoit parmi nous et qui est tout oreilles, et il sourit et il est heureux. Comme c'est drôle, et sympathique. Et François est bon et dramatique et un peu dionysiaque, et les questions fusent, et le vent souffle, et les vagues crachent du crachin salé jusqu'à notre huitième pont. Quel spectacle !

Mais c'est déjà fini, et les fous, les adeptes de Dionysos, décident de descendre d'un étage pour parler de Périclès, tel que prévu : Alex mène la troupe de silènes ivres. Du coup, le monsieur français les suit, le visage toujours hilare. Ces gens m'épuisent. Mais je refuse de suivre les bacchants et bacchantes, et je m'assois avec Mu et quelques autres plus sages, plus apolloniens, et nous regardons passer devant nous quelques îles, et nous notons que la mer semble s'être

assagie encore peu. Nous jasons doucement, et quelqu'un demande quelle est cette île qui passe sous nos yeux et qui semble un peu plus importante, et personne ne le sait, et le soleil sort. Et je me souviens qu'il y a un peu plus de deux semaines, j'ai retrouvé la lumière grecque sur les îles alors que nous traversons de Brindisi à Patras. Et pendant que je pense à cela, Mu nous annonce que ce n'est pas une île, mais le cap Sounion, que nous visitons au tout début du voyage. Oh la la ! Ce sera bientôt Athènes, et nous sommes une bonne demi-heure en avance. Et le hautparleur crache des mots de marins ivres, ou de bacchantes incohérentes, où j'entends le mot *Pirée*.

Nous ramassons nos affaires, et nous descendons vers le premier pont récupérer nos valises, et nous sommes des centaines, les mêmes donc, à nous coudeoyer et à nous bousculer, et j'ai trouvé la mienne de valise, et Mu itou, et j'ai trouvé en extra des lunettes fumées à cadre bleu, sans doute perdues par quelqu'un qui a récupéré sa valise. Tiens donc, je n'aurai pas besoin de m'en acheter de nouvelles : celles-ci sont bleues et possèdent donc le caractère essentiel en cette matière. Et nous attendons pendant que le traversier accoste dans un bruit infernal et les portes s'ouvrent sur une Athènes qui brûle. Et nous sortons. Tout est ridicule, tout est dionysiaque, et tout est on ne peut plus comme il faut.

Nous reconstituons le groupe, Muriel fait l'appel, Alex trouve l'autocar d'Océane, et nous nous y rendons et y montons, et nous voilà dans la circulation athénienne pour atteindre le site du Stavros Foundation, première étape de notre visite de l'Athènes contemporaine. C'est le thème du jour. Le tour lui-

même est vite fait et dans les temps prévus, et la visite des lieux impressionne et, je crois, charme tous : nous montons sur le toit et avançons dans le jardin artificiel, quelqu'un dit : « C'est le Parthénon contemporain du nouveau Périclès », et nous arrivons au sommet pour regarder vers les ports et l'île de Salamine, puis pour nous retourner et voir la ville qui se répand dans le désordre dionysiaque depuis le bord de l'eau jusqu'aux pieds et aux hanches des monts qui l'encastrent. Quelqu'un dit : « On dirait un organisme infectieux qui gruge une chair. » Ouais, c'est pas mal ; je vais lui voler l'image. Nous descendons par des ascenseurs cyclopéens tout de verre, et nous revoilà dans l'autocar.

Et puis, c'est le Dorian Inn, une douche, un rien de repos. Et je dois courir avec quelques derniers intrépides (nous sommes une dizaine) tandis que Muriel, la sage, l'apollonienne, reste derrière avec les autres personnes qui se sont désenivrés, et qui souperont quelque part dans notre quartier. Même François, le prophète de Dionysos, refuse de bouger. Nous partons, et nous entrons dans le désordre magnifique du métro athénien pour rejoindre Aris qui nous attend à la station Irini (cela veut dire paix, n'est-ce pas ?). Il y a l'aria de l'achat des billets, et le voyage lui-même qui nous fait monter dans les hauteurs des quartiers suburbains (mais qui sont donc *supraurbains*) et voilà le site olympique principal des jeux de 2004, et voilà surtout Aris, charmant comme l'autre jour et affectueux : nous nous embrassons, je le remercie, il embrasse Alex (je ne suis presque pas jaloux), et il commence tout de suite. Comme il se doit, il charme tous les nôtres avec ses commentaires intelligents d'architecte et d'Athénien passionné par la

ville qu'il aime, mais qu'il critique avec un jugement implacable.

À la fin, je suis mort de fatigue, et quand après une visite de deux heures qui devaient n'en faire qu'une, et les nombreuses questions et les excellentes réponses, je déclare forfait dans le wagon de métro qui nous ramène au centre-ville. Nouvelle embrassade d'Aris, et les autres descendent un peu avant nous (nous sommes 4 plus sensés que les derniers fous menés par Aris et Alex) et je descends à l'arrêt Omonoia, je trouve un sandwich, je trouve le Dorian Inn, je trouve ma chambre, et je trouve Muriel.

J'apprends alors qu'elle a eu à gérer une nouvelle crise : quelqu'un a perdu sa carte de crédit sur l'île de Paros et ne s'en est rendu compte qu'à Athènes en voyant qu'on faisait des petits achats (préliminaires sans doute) en vue d'un achat massif. On a tout fermé, évidemment, mais c'est Muriel qui a guidé les opérations et qui a réglé les autres problèmes idoines avec son efficacité bien connue. Elle me regarde dans les yeux et ajoutent à son récit : « Il y a eu des crises à tous les jours : je suis brûlée. Maladie en succession, foulure, passeport volé, personne perdue, puces de lit... Je n'en peux plus. » Je mange, je bois, je jase, nous rions, je m'écroule en me disant que cette femme magnifique et efficace mérite de trouver quelqu'un de bien, de solide et de fidèle qui l'appuiera en toutes choses. (Elle le mérite bien. Si vous en trouvez, avertissez-moi.) Et puis, je me réveille, et je vous écris.

J'ai devant moi un dernier tour de piste à faire : je ne sais pas où, pas encore ; Alex, qui doit se rendre à l'ambassade canadienne avec Mu pour régler la question du passeport perdu, déterminera ma tâche.

Mais je me promets qu'à partir de midi, j'aurai les fesses dans la piscine du Dorian, et je regarderai au loin l'Acropole et le dessin du Parthénon contre le ciel bleu. Ma tâche est accomplie, ou presque. Et celle-ci, celle de ce matin méditerranéen est la toute dernière. Demain, ce sera le départ, et je me te vous le lui nous ai figolé quelque chose de plus élevé pour la livraison du dernier jour en Grèce. Quelque chose de bien peu dionysiaque.

Livraison quatre-vingt-seizième : c'est la fin, donc c'est le début ; c'est la sortie, donc c'est la rentrée, foi d'Héraclite (28 juin).

Sais-tu pourquoi nous avons besoin d'yeux ? demanda Socrate. — Évidemment, c'est pour voir. — Cela étant, il se peut faire que mes yeux soient plus beaux que les tiens. — Comment cela ? — Parce que les tiens ne voient qu'en ligne droite, tandis que les miens voient de côté, étant à fleur de tête. — À ton compte alors, l'écrevisse est de tous les animaux celui qui a les plus beaux yeux. — Assurément, et de plus il a naturellement des yeux d'une force étonnante. — Soit ; mais en fait de nez, lequel est le plus beau, le tien ou le mien ? — Je crois que c'est le mien, s'il est vrai que les dieux nous aient fait un nez pour sentir. Or, tes narines sont dirigées vers la terre, tandis que les miennes sont relevées, de manière à recevoir de toutes parts les odeurs. — Mais comment un nez camus serait-il plus beau qu'un nez droit ? — Parce qu'au lieu de faire obstacle, il permet aux yeux de voir d'abord ce qu'ils veulent, tandis qu'un nez haut les sépare comme un mur. — Quant à la bouche, dit Critobule, je te cède la palme : si elle est faite pour mordre, tu peux mordre beaucoup mieux que moi ; et, avec tes lèvres épaisses, ne crois-tu pas que tes baisers soient plus doux que les miens ? — J'aurais donc, d'après ce que tu dis, la bouche plus laide que celle d'un âne ? Mais regardes-tu comme une faible preuve de ma beauté que les Naïades, qui sont des déesses, engendrent les Silènes, qui me ressemblent plus qu'à toi ? — Je n'ai rien à répliquer.

Xénophon, *Banquet* 5.

Ce matin, dernier matin à Athènes, je ferai un récit à l'envers, et je commence par la faim (oups, la fin) de la journée.

Nous avons pris un souper, québécois donc, mais à la grecque, sous l'Acropole et le Parthénon, tous ensemble (sauf une, qui ne se sentait pas bien). C'était bon, et je me disais que les crises pratiques étaient enfin finies, quand quelqu'un s'est évanoui à table, et quelques-uns l'ont retourné à l'hôtel, ou plutôt porté jusqu'à l'hôtel.

Quelques heures avant, je me trouvais dans la piscine de l'hôtel, selon le scénario que Mu et moi nous étions promis ; je m'y trouvais avec Muriel justement, celle qui mérite plus que tous ce pénultième moment de repos... sauf que Muriel n'y était pas parce qu'il y avait eu une ultime complication à l'ambassade et qu'elle devait faire le long chemin de l'hôtel à l'institution au service de tous les Canadiens à l'étranger, qu'on a jetée loin du centre-ville pour mieux servir lesdits Canadiens, eux qui visitent tous le centre-ville et rien d'autre au fond (chercher l'erreur, qui ne peut pas en être une parce qu'elle est le résultat d'une décision de fonctionnaire). Est-ce parce qu'on est à Athènes, ou est-ce à cause de l'inqualifiable bêtise du système canadien qu'une jeune femme, qui visite dans un groupe enregistré depuis le Québec, dont les parents ont envoyé les copies notariés de tous les papiers et ont offert toutes les garanties nécessaires et dont une personne fiable comme Muriel a rempli tous les formulaires à la lettre, ne peut pas se faire faire un papier officiel après dix jours de demande et de tractations et passe son voyage à angoisser au sujet

d'un retour, devenu plus que problématique, chez elle, terre d'accueil, de tant de pauvres gens, selon le premier ministre aux chaussettes si sympathiques, lesquelles prouvent qu'il est un homme juste, comme le dit son nom ? Nous devinons tous que les enfants de Justin Trudeau n'auraient pas à passer par ce calvaire *cheapette*. Et ce clown se fait passer pour un homme droit et champion de l'égalité. Pfft ! Quel joyeux menteur ! Il me rappelle la Cerbère de l'île de *Délos*. Décidément, j'ai la colère plus facile depuis que je visite la terre du chien Diogène qui râlait contre la bêtise de ses contemporains. Bon, je me suis assouvi, et je ne changerai rien à l'assurance du clown en chef qui continuera de se moquer des autres hommes et femmes du haut de sa perfection bidon.

Avant cela, pendant que Muriel et Alexandre partaient la première fois pour l'ambassade, j'ai visité le musée de l'art byzantin et chrétien avec une trentaine des membres du groupe. Certes, après cette visite, nous avons *fait* le Lycée, et ce fut pour moi une émotion réelle de faire le péripatéticien en me promenant autour de l'école fondée par Aristote. Mais, je confesse, comme le ferait Augustin, tiens, que le musée byzantin est un bijou : bien organisé, copieux, bien expliqué, et donc un chef-d'œuvre de muséologie, plein de chefs-d'œuvre d'art religieux, comme une poupée russe, ou plutôt grecque. Car, encore et surtout, c'est la finesse de cette sensibilité religieuse et artistique, artistique et religieuse, qui m'a sidéré ; on y voit même à vue d'homme l'art chrétien surgir de l'art gréco-romain en le reprenant, mais pour le faire servir un autre dieu. C'est la plus grande des appropriations culturelles de tous les temps et donc un scandale pour

les moralistes du 21^e siècle. Après la visite, plusieurs m'ont dit que c'était, comme pour moi, un des moments les plus forts de notre voyage.

Avant cela, il y a eu un déjeuner : je tiens à vous le dire avant de passer aux choses sérieuses.

Comme je vous ai déjà dit quelques fois, j'avais prévu qu'il y aurait des jours comme ceux du départ d'Athènes et de l'arrivée à Québec qui laisseraient peu de place aux matins méditerranéens ordinaires. Je reprendrai une formule plus ordinaire, peut-être, quand je serai chez moi, c'est-à-dire chez nous ¹²⁹. Et pour remplir le vide, je vous montre un matin méditerranéen écrit à *Cava d'Aliga*. Ça porte sur Augustin : c'est le début d'un règlement de comptes de fin de vie, un autre, que je veux entreprendre avec celui qui m'a introduit, me semble-t-il, le mieux dans le christianisme dans sa dimension intellectuelle radicale. Certes, il y a Thomas d'Aquin, ledit docteur commun du christianisme catholique, mais lui-même renvoie à celui qui se situe avant la division catholique/byzantin ou Rome/Constantinople et avant l'apparition de l'Islam. Thomas d'Aquin s'est occupé du face à face entre le christianisme et l'Islam dans sa *Somme contre les Gentils*. Son maître, Augustin, avait eu fort à faire avec les Donatiens, les Pélagiens et semi-Pélagiens et autres Ariens. (Il a même écrit un livre qui fait la liste des hérésies qu'il a combattu, athlète du Dieu chrétien : il arrête à 88.) Je me dis parfois que la philosophie, ou

129. J'avais donc alors l'intention de continuer les matins méditerranéens pendant une bonne semaine en revenant à Québec de façon à atteindre le chiffre de 107 livraisons.

sa pulsion initiatrice, est une sorte de mère des hérésies, et que la raison fait bien mauvaise compagnie avec la foi, et vice versa, aussi mauvaise compagnie que la politique et la vanité. Mais bon, ce serait un autre sujet. Pour le moment, je vous parlerai de celui qui m'a tant enseigné sur le christianisme et sur moi-même.

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un penseur qui soit plus chrétien qu'Augustin et un chrétien qui soit plus penseur que lui. Cette vérité, que l'un ou l'autre contestera en proposant un autre nom, par exemple celui de Thomas d'Aquin ou de Pascal, ou d'un autre encore, ne peut être prouvée qu'après la fréquentation de l'homme ou de l'auteur. Ceci du moins pourra être prouvée d'emblée par une sorte de mathématique philologique : si l'on exclut la Bible elle-même, aucun auteur n'est cité plus souvent qu'Augustin par ces géants que sont Thomas d'Aquin et Pascal ; l'histoire du développement et de la transformation de la pensée chrétienne, par exemple chez Thomas d'Aquin et chez Blaise Pascal, ne semble être chaque fois qu'une tentative de reprendre ce que fit Augustin pour corriger les erreurs que ses successeurs auraient faites, ou pour combler les vides laissés par le maître.

De l'œuvre monumentale d'Augustin, deux pièces s'avancent pour donner le ton et fixer la largeur de vue de l'évêque d'Hippone : la *Cité de Dieu* et les *Confessions*. La *Cité de Dieu* est la tentative de rendre compte de l'ensemble de l'histoire humaine à la lumière de la vérité révélée, cette irruption de la volonté de Dieu dans la trame des événements temporels. La *Cité de Dieu* est la tentative de rendre compte de la tradition

gréco-romaine *et* de la tradition biblique pour les tenir ensemble dans sa tête et son cœur. Mais comme Augustin était trop raisonnable pour être un penseur éclectique, il savait qu'on ne peut pas juxtaposer deux traditions aussi diverses et qu'on ne peut pas amalgamer sans des ajustements importants une tradition qui est d'abord et avant tout dépassement de toute tradition trop humaine au nom d'une voie qui soit tout à fait humaine, et une autre qui est d'abord et avant tout renversement de toute tradition humaine et dépassement de tout effort humain au nom d'une voix plus qu'une humaine. Et ce qu'Augustin savait il l'a dit. Car c'était pour lui une vérité première que la vérité ne pouvait pas être mise sous un boisseau, qu'il n'était jamais permis de mentir, ni même de ne pas proclamer le vrai ¹³⁰. Et la vérité était qu'il n'y a jamais de vérité humaine aussi vraie et aussi humaine que celle que le Christ a révélé et que le christianisme a conversé et transmis.

Pour qui a connu par expérience la grandeur de ce que la civilisation ancienne a offert aux hommes, la *Cité de Dieu* paraît être l'œuvre la plus impie de l'histoire de l'humanité : son but est de montrer que Rome, la cité de l'homme, la cité la plus grande que les hommes ont pu construire, n'est rien, voire est moins que rien, soit un piège sans nom. « Deux amours ont donc bâti deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la Terre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu. L'une se glorifie en soi, et

130. Cette note, avec les autres qui accompagnent cette livraison, était dans l'envoi originel.

Sur la vérité et le mensonge, voir Augustin, *Contre le mensonge et Du mensonge*, passim.)

l'autre dans le Seigneur. L'une demande sa gloire aux hommes, l'autre met sa gloire la plus chère en Dieu, témoin de sa conscience. L'un, dans l'orgueil de sa gloire, marche la tête haute ; l'autre dit à son Dieu : " Tu es ma gloire et c'est toi qui élèves ma tête. " Celle-là dans ses chefs, dans ses victoires sur les autres nations qu'elle dompte, se laisse dominer par sa passion de dominer. Celle-ci, nous représente ses citoyens unis dans la charité, serviteurs mutuels les uns des autres, gouvernants tutélaires, sujets obéissants. Celle-là, dans ses princes, aime sa propre force. Celle-ci dit à son Dieu : " Seigneur, mon unique force, je t'aimerai ¹³¹. " »

Mais Augustin explique que c'est par la piété la plus haute qu'il a écrit contre la cité de l'homme. Car lorsque Rome fut *détruite* par les hommes d'Alaric, certains païens s'attaquèrent à la religion chrétienne, prétextant que c'était à cause de cette religion contre nature que la cité s'était effondrée. C'est le zèle d'Augustin pour la cité de Dieu qui lui fit réfuter les blasphémateurs et corriger leurs erreurs ¹³². À travers la colère des païens qui cherchent la cause de leur malheur et le zèle d'un chrétien qui révèle la Vérité à ses concitoyens, deux amours s'affrontent : l'amour du mal – mais comment demanderait Socrate peut-on aimer le mal ? – et l'amour du bien – mais comment demanderait le même peut-on ne pas aimer le bien ?

En écrivant la *Cité de Dieu*, Augustin reprend la parole, combien plus violente et nette, de Paul aux

131. *Cité de Dieu* XIV.28.1.

132. Sur l'intention d'Augustin dans la *Cité de Dieu*, voir *Rétractations* LXX.1.

Romains : « En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes, qui tiennent la vérité captive dans l'injustice ; car ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu en effet le leur a manifesté. Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables ; puisque, ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu comme à un Dieu gloire ou actions de grâces, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et leur cœur inintelligent s'est enténébré : dans leur prétention à la sagesse, ils sont devenus fous et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible contre une représentation, simple image d'hommes corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes, de reptiles. Aussi Dieu les a-t-il livrés selon les convoitises de leur cœur à une impureté où ils avilissent eux-mêmes leurs propres corps ; eux qui ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge, adoré et servi la créature de préférence au Créateur, qui est béni éternellement ! Amen. Aussi Dieu les a-t-il livrés à des passions avilissantes ; car leurs femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature ; pareillement les hommes, délaissant l'usage naturel de la femme, ont brûlé de désir les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme et recevant en leurs personnes l'inévitable salaire de leur égarement. Et comme ils n'ont pas jugé bon de garder la vraie connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur esprit sans jugement, pour faire ce qui ne convient pas : remplis de toute injustice, de perversité, de cupidité, de malice ; ne respirant qu'envie, meurtre, dispute,

fourberie, malignité ; diffamateurs, détracteurs, ennemis de Dieu, insulteurs, orgueilleux, fanfarons, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents, insensés, déloyaux, sans cœur, sans pitié ; connaissant bien pourtant le verdict de Dieu qui déclare dignes de mort les auteurs de pareilles actions, non seulement ils les font, mais ils approuvent encore ceux qui les commettent ¹³³. » Ceux qui sentent que Paul a une crotte sur le cœur suite à sa réception à Athènes me semblent avoir raison. Ce qui ne veut pas dire que Paul a tort.

Mais si la *Cité de Dieu* est le projet d'Augustin quand il est écrit grand, il y a un autre livre qui est d'autant plus efficace qu'il parle de l'homme en ce qu'il a de plus petit, et qu'y a-t-il de plus petit que l'individu ¹³⁴. Car malgré la grandeur de la *Cité de Dieu*, ce sont les *Confessions* qui constituent le livre d'Augustin. Il le savait lui-même, et ce qu'il savait encore une fois il devait le dire, cela dût-il menacer son humilité. « Ce que les autres en pensent, c'est à eux à y voir ; mais je sais que les livres des *Confessions* plaisent et ont plu beaucoup à un grand nombre de nos frères (*Rétractations* XXXIII.1). » Mais il faut comprendre que ce livre est un livre qui dialogue avec la philosophie d'Athènes plutôt que la politique de Rome avant qu'elle ne devienne la Rome chrétienne. Dans les *Confessions*, Augustin se confesse en deux temps : il raconte d'abord sa vie, depuis son enfance jusqu'à la mort de Monique sa mère, qui eut lieu

133. *Romains* I.18-32. Pour le jugement de Nietzsche sur Paul et Augustin, voir *L'Antéchrist* § 58 et 59.

134. Sur l'écriture en grand, voir Platon, *République* 368c-369b.

quelques années après sa conversion au christianisme ; il explique ensuite les Écritures saintes, mais en montrant que celui qui les lit comprend plus et mieux au sujet de l'homme et du monde que ce que la raison peut découvrir laissée à elle-même. Or il offre la première confession avant de développer la seconde parce qu'un chrétien doit confesser ses péchés, et toute la vie n'est que péché avant de recevoir l'appel du Christ, et confesser Dieu, car c'est la seule façon d'échapper aux conséquences du péché. Les *Confessions* sont donc loin d'être une autobiographie et rien de plus. Pourtant, c'est parce qu'elles sont une autobiographie qu'elles ont plu, et c'est en tant qu'autobiographie qu'elles ont marqué l'histoire de la pensée et de la littérature.

C'est à la lumière de ces remarques qu'il faudrait lire et réfléchir sur le vol de la poire, la perte de l'ami et la conversion de l'homme. C'est qu'on peut ensuite lire ce qu'il dit sur la mémoire, sur le temps et sur Dieu. Et puis comment ne puis-je pas consacrer une bonne partie de mes dernières énergies à relire ce grand chrétien et à apprendre de nouveau et du nouveau de lui. Voilà un projet pour mon retour de voyage... Il me faudrait quelques amis...

Voilà quand j'écrirai de nouveau, ce sera depuis Québec, et mon 19^e étage si beau après un voyage interminable qui aura ajouté 7 heures à mes 24 heures règlementaires. Je vous avoue que j'ai bien hâte d'être chez moi dans mes pantoufles et que je crains le trajet et que je sais que je serai bougon pendant quelques jours. Car je suis mauvais voyageur, je crois vous l'avoir avoué quelques fois dans ses pages de

confessions méditerranéennes. Et sur ce, je nous souhaite un beau non-voyage pendant ma fin de voyage, et je rêve au moment où la trop efficace Muriel jouira d'un répit bien mérité.

Livraison quatre-vingt-dix-septième : nous sommes rentrés chez nous après 24 heures de voyage (29 juin).

Alors, on place une sorte de trône au milieu de la salle ; vient ensuite le Syracusain : « Hommes, dit-il, voici Ariadne qui entre dans la chambre nuptiale destinée à elle et à Bacchus. Bientôt va paraître Bacchus, qui a un peu bu chez les dieux ; il va s'approcher d'elle, et tous les deux se mettront à folâtrer. » Après, Ariadne entre, parée comme une jeune épouse, et s'assied sur le trône ; ensuite, à l'entrée de Bacchus, la flûte se met à jouer un air bachique. » Ce fut alors qu'on admira le maître de danse. À peine Ariadne a-t-elle entendu cet air qu'elle fait des gestes qui font comprendre à tous la joie qu'elle en éprouve, et, quoiqu'elle n'aille point à sa rencontre, quoiqu'elle ne se lève point, on voit qu'elle a peine à se contenir. Aussitôt que Bacchus l'aperçoit, il se met à danser de l'air le plus passionné, s'assied sur ses genoux, l'embrasse et lui donne des baisers. Ariadne prend un air pudique ; cependant, elle le serre aussi dans ses bras avec tendresse. À cette vue, les convives d'applaudir, de se récrier à plusieurs reprises. Mais quand Bacchus se lève et avec lui Ariadne, c'est alors qu'il faut contempler leurs poses amoureuses et passionnées. En voyant Bacchus si beau, Ariadne si jolie, ne plus s'en tenir au badinage, mais unir réellement leurs lèvres, tous les spectateurs sont transportés. Ils entendent Bacchus demander à Ariadne si elle l'aime, ils entendent Ariadne jurer qu'elle n'aime que lui, de sorte qu'ils sont prêts à jurer comme elle que ce jeune garçon et cette jeune fille sont de vrais amants. Ils ne ressemblaient plus, en effet, à des acteurs dressés à une pantomime, mais à des amoureux impatients de satisfaire un désir qui les pressait depuis longtemps.

Lorsqu'enfin les convives les virent se tenir enlacés et marcher vers la couche nuptiale, ceux qui n'étaient point mariés firent le serment de se marier, et ceux qui l'étaient montèrent à cheval et volèrent vers leurs épouses, afin d'être heureux à leur tour.

Socrate et quelques autres qui étaient restés avec lui s'en allèrent à la promenade rejoindre Lycon, son fils et Callias. Ainsi se termina le banquet.
Xénophon, *Banquet* 9.

Folâtrer, être heureux à leur tour, comme le traducteur est comique à force de vouloir voiler une scène qui chante la nudité et la sexualité ; c'est une tentative de faire disparaître la porno des Anciens pour les blanchir comme on a blanchi les statues grecques classiques. Mais bon, vous avez compris malgré tout, n'est-ce pas ? Pour ma part, je ne peux lire ce texte, et je l'ai lu souvent, sans admirer le talent de Xénophon : par l'art de la parole, il représente une scène de l'art de la comédie ; il représente la représentation et fait la preuve performative que l'art des arts est l'art de l'écriture et suggère que son art à lui, si discret, est d'une pudeur admirable, et d'abord parce qu'il ne fait pas comme le vaniteux Syracusain qui explique d'abord ce qu'il fait faire ensuite. En rappelant l'art imparfait du Syracusain, je peux continuer mon propre récit ¹³⁵.

135. Et je me permets de renvoyer ici à une des plus belles peintures de l'Occident : celle où le Titien représente la rencontre initiale entre Ariadne et Bacchus. Que les bleus sont bleus, que le rouge est rouge et que la scène est dionysiaque. Je suis saisi de voir le dieu voler vers la femme qu'il désire (et ses parties sont bien peu cachées) ; je suis saisi de voir la femme être saisi de désir en même temps et pour ainsi dire figé par l'amour, elle qui a les cheveux réglementaires d'une belle femme du Titien ; je suis séduit par le jupon blanc de la première bacchante qui se montre sous sa robe bleue à la cuisse et à l'épaule et au sein.

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/b/be/Titian_Bacchus_and_Ariadne.jpg

Nous avons quitté la ville qui, sans prétention aucune, peut porter des noms de rue comme Socrate, Hermès, Ménandre, Aristophane, Euripide, Sophocle, Paul apôtre, Denis l'Aréopagite et encore et encore. Celles-là, à quelques minutes de notre hôtel, je les ai toutes foulées, et je prenais plaisir, plaisir difficile mais bien réel, à noter ces noms écrits en alphabet grec et tout juste en dessous en alphabet latin ; et le dernier soir je l'ai fait une dernière fois, quand Muriel et moi rentrions du banquet qu'Alexandre a offert aux membres du groupe.

Je ne vous l'ai pas encore dit, mais je tiens à rappeler ici la carte reçue le soir même, que nous portions avec nous et dont j'ai lu à haute voix les mots de reconnaissance dans notre chambre. J'avoue que ce n'est pas la première fois pour moi : j'ai souvent connu de gens qui savaient dire merci, selon la première règle de la justice (doctrine de ma mère). Mais c'était la première fois que je lisais quelque chose adressé à notre duo. Et les mots étaient justes, et j'étais comblé de voir Mu associée à moi, ou plutôt l'inverse. En tout cas, je savais par expérience directe tout ce que ma chère dame a fait pour préparer ce voyage dans les semaines et les mois qui l'ont précédé ; j'ai vu de près comment ses tactiques organisationnelles ont rendu le voyage plus léger pour tous ; j'étais là bien des fois quand elle devait régler une crise, ou un problème, et j'ai vu l'énergie et la persévérance et l'inventivité qu'elle mettait à régler un à un les problèmes. Je suis un homme bien chanceux, et je sais qu'en écrivant leur mot sur la carte, ces gens ont reconnu quelque chose de ma bonne fortune.

Et puis, comme il est question de rentrer chez nous, j'ai entendu dans ma tête de fou, la chanson de Vigneault qui me poursuit chaque fois que je retourne au pays. C'est elle (et d'autres) qui a été dans ma tête quand j'ai pris la décision de quitter mon Manitoba. Je me te la vous nous cite au complet, des premiers « Les gens du pays, ce sont gens de parole » avec son merveilleux jeu de mots, jusqu'au dernier mot *liberté* gueulé à tue-tête comme seul lui sait le faire Vigneault (j'imagine chaque fois un ténor de village sur la parvis de l'église paroissiale, qui fait ses preuves devant ses concitoyens et cherche à mériter le droit de chanter *Minuit, chrétiens* au prochain Noël). Et puis, j'avoue qu'encore aujourd'hui, je trouve que c'est trop beau. Les matins méditerranéens contiennent aussi des fraîches soirées québécoises, et cette chanson a trop compté dans ma vie pour que je ne la rappelle pas au moment où je rentre.

Et d'abord parce qu'elle pointe vers les Québécois qui m'ont éduqué, qui m'ont ouvert à la civilisation et à la poésie et du coup au Québec, et à la chanson française et du coup québécoise. Et du coup au maître des maîtres Vigneault. Lui qui dit le pouvoir des mots, dans une poésie sur l'instrument et l'intention du poète.

Les gens de mon pays / Ce sont gens de paroles / Et gens de causerie / Qui parlent pour s'entendre / Et parlent pour parler / Il faut les écouter / C'est parfois vérité / Et c'est parfois mensonge / Mais la plupart du temps / C'est le bonheur qui dit / Comme il faudra de temps / Pour saisir le bonheur / À travers la misère / Emmaillée au plaisir / Tant d'en rêver tout haut / Que d'en parler à

l'aise // Parlant de mon pays / Je vous entends
parler / Et j'en ai danse aux pieds / Et musique aux
oreilles / Et du loin au plus loin / De ce neigeux désert
/ Oû vous vous entêtez / À jeter vos villages / Je vous
répèterai / Vos parlens et vos direz / Vos propos et
parlures / Jusqu'à perdre mon nom / Ô voix tant
écoutées / Pour qu'il ne reste plus / De moi-même
qu'un peu / De votre écho sonore // Je vous entends
jaser / Sur les perrons des portes / Et de chaque côté /
Des cléons des clôtures / Je vous entends chanter /
Dans ma demi-saison / Votre trop court été / Et mon
hiver si longue / Je vous entends rêver / Dans les soirs
de doux temps / Il est question de vents / De vente et
de gréments / De labours à finir / D'espoirs et de
récolte / D'amour et du voisin / Qui veut marier sa fille
// Voix noires, voix durcies / D'écorce et de cordage /
Voix des pays plain-chant / Et voix des amoureux /
Douce voix attendries / Des amours du village / Voix
des beaux airs anciens / Dont on s'ennuie en ville /
Piailleries d'école / Et palabres et sparages / Magasin
général / Et restaurant du coin / Les ponts, les quais,
les gares / Tous vos cris maritimes / Atteignent ma
fenêtre / Et m'arrachent l'oreille // Est-ce vous que
j'appelle / Ou vous qui m'appellez / Langage de mon
père / Et patois dix-septième ? / Vous me faites
voyage / Mal et mélancolie / Vous me faites plaisir / Et
sagesse et folie / Il n'est coin de la terre / Oû je ne vous
entende / Il n'est coin de ma vie / À l'abri de vos
bruits / Il n'est chanson de moi / Qui ne soit toute faite
/ Avec vos mots, vos pas / Avec votre musique // Je
vous entends rêver / Douce comme rivière / Je vous
entends claquer / Comme voile du large / Je vous
entends gronder / Comme chute en montagne / Je

vous entends rouler / Comme baril de poudre / Je
vous entends monter / Comme grain de quatre
heures / Je vous entends cogner / Comme mer en
falaise / Je vous entends passer / Comme glace en
débâcle / Je vous entends demain / Parler de liberté.

<https://youtu.be/8NOZ1AiMuf8>

Et la version de Pauline...

<https://www.youtube.com/watch?v=6-CqYr9L794>

Mais je reviens à la réalité, et voilà justement que nous quittons l'hôtel Dorian Inn. Et c'est déjà le moment des séparations parce que quelques-uns restent et d'autres partent sur un autre avion. Et c'est dur, et c'est gai, et c'est fébrile. Et Muriel fait un antépénultième appel nominal de ceux qui restent pour s'assurer que chacun est où il doit être.

Et nous voilà à l'aérogare, et le processus est interminable au point d'être cruel : j'ai sans doute fait la moitié de mes 10 000 pas quotidien en allant du bureau d'enregistrement à la salle d'attente. *Attente* est le bon mot parce qu'il y a retard d'une heure, laquelle s'ajoute aux deux qu'il faut affixé à l'heure du départ aujourd'hui pour utiliser les avions qui traversent l'océan en moins de temps qu'il n'en faut parfois pour embarquer dans le projectile. Il faut patienter, raconter des histoires idiotes qui font rire l'un ou l'autre et s'évaporer dans le non-être d'être inutile et inactif une vingtaine de fois pendant quelques minutes.

Une fois, dans l'avion, Muriel et moi trinquons en classe Club, que nous nous payons pour que l'envolée

soit supportable pour nos vieux corps. « Mission accomplie ! Félicitations », lui dis-je. Et je mange (c'est bon), et je vois un premier film, de Dujardin, *I feel good* (pour une fois j'approuve de la fascination des Français pour l'*engliche* de rigueur).

<https://www.youtube.com/watch?v=q3M7cC3ab0E>

C'est le film que Diogène aurait fait aujourd'hui pour se moquer de ses concitoyens et de leurs lubies.

Puis, il y a eu un autre film anglais *The Favorite*. Et j'approuve de la pratique des Anglais à mettre un titre en anglais au sommet de leurs films. (Bon, la plaisanterie est plus ou moins bonne, j'avoue.) C'est une œuvre bien reçue, mais que je trouve si troublante que je suis indécis. Je penche pour la conclusion qui suit : de très bons bons comédiens dans une œuvre brutale et complaisante jusqu'au ridicule. (Mais qui suis-je pour condamner la complaisance des autres... Enfin...)

Et nous atterrissons. Et nous voilà rendus aux douanes canadiennes : le troupeau formé de quatre et cinq décharges (sens québécois) d'avions qui arrivent en même temps avance lentement. [Soit : cours d'eau dans lequel s'écoule le trop-plein d'un lac ; lieu où s'effectue ce déversement.)

Et il y a un dernier pépin. Un des nôtres a rapporté du fêta sous vide (ce qui est tout à fait légal) et quelque Cerbère canadien décide de le faire poireauter et de faire poireauter le groupe. Muriel fait un autre appel nominal, le pénultième. Et quelques-uns d'autres

nous quitte pour rester à Montréal ou rentrer par d'autres moyens.

Et nous voilà dans l'autobus. Muriel fait l'ultime appel nominal. Et nous partons pour nous faire brasser par la 20 cahoteuse dans un véhicule scolaire sans amortisseur pendant 250 kilomètres. Je vous dis qu'il faut avoir aimé la Grèce pour se soumettre à un tel traitement. Et nous aimons la Grèce, et le Québec.

À l'arrivée, vers Laurier Station, je vois au loin les éclats d'un orage, puis ensuite les doubles tours du pont Pierre-Laporte (d'heureuse mémoire) et quelques gouttes, puis sur le pont lui-même la pluie abondante commence, et nous prenons un taxi en envoyant la main à ceux qui s'organisent pour les derniers kilomètres.

Dans notre appartement, si beau, si haut, si propre, nous voyons les feux d'artifice du stade : les Capitales ont joué la fin du match dans la pluie. Et les feux humains sont redoublés par le feu d'artifice de Dieu. Après 24 heures de *voyageage*, nous voilà chez nous. Ce n'est pas trop tôt. Je ne me souviens plus comment je suis arrivé à tomber dans mon lit si bon.

Ce que je ferai dans les jours à venir : je vais ajouter deux jours à la suite de livraisons, pour atteindre 99¹³⁶. (Je vous expliquerai.) En même temps, je vais revoir l'ensemble du texte, pour le corriger (ouf! tant de fautes, tant de phrases idiotes, mais bon... j'ai des excuses), pour l'annoter, et l'offrir comme objet à peu près complet. (Je vous expliquerai à la 99e livraison.)

136. C'est donc ici que j'ai pris la décision de changer la structure de ce texte et de ne pas ajouter des jours manitobains.

Livraison quatre-vingt-dix-huitième : les décisions de Canada Day I (30 juin).

« Mais as-tu remarqué, Ischomachus, lui dis-je, que cet entretien ait fait assez d'impression sur elle pour augmenter sa vigilance ? — Oui, par Jupiter ! répondit Ischomachus ; je la vis même un jour fort affectée et toute rougissante de n'avoir pu me donner sur ma demande un des objets apportés à la maison. Aussi remarquant son chagrin : “ Femme, lui dis-je, ne t'afflige point de ne pouvoir me donner ce que je te demande en ce moment. C'est assurément la pauvreté même que de n'avoir pas à son usage ce dont on a besoin ; mais c'est une privation moins pénible de chercher sans trouver que de ne pas chercher du tout, parce qu'on sait ne rien avoir. Au reste, ajoutai-je, ce n'est point ta faute, mais la mienne, parce qu'en te livrant ma maison je n'ai pas eu soin de ranger les objets à une place fixe, de telle sorte que tu connusses bien l'endroit où il fallait les placer et les prendre. Or, il n'est rien de plus beau, femme, rien de plus utile pour les hommes que l'ordre. Un chœur est une réunion d'hommes. Que chacun prétende y faire ce qu'il lui plaît, quelle confusion, quel spectacle désagréable ! Mais si tous exécutent avec ensemble les mouvements et les chants, quel charme pour les yeux et pour les oreilles ! Il en est de même d'une armée indisciplinée : c'est un immense pêle-mêle, une proie facile pour l'ennemi, un coup d'œil désolant pour les amis, une confusion stérile d'ânes, d'hoplites, de fourgons, de troupes légères, de cavalerie, de charriots. Car comment marcher en avant, quand tous s'embarrassent les uns dans les autres, celui qui marche avec celui qui court, celui qui court avec celui qui reste en place, le charriot dans le cavalier, l'âne dans le charriot, le skeuophore dans l'hoplite ? S'il faut combattre, le moyen de le faire en pareil désarroi ? Ceux qui se voient contraints de fuir devant une attaque, sont capables de culbuter dans leur fuite ceux qui ont des armes. Au contraire, une armée bien rangée est le plus beau des spectacles pour des amis, le plus redoutable pour des ennemis. »

Xénophon *Économique* 8.

On notera qu'aujourd'hui, je termine ma 98e livraison, et que demain sera la 99e. De plus, en un sens, il n'est

plus question de matins méditerranéens si ce n'est à cause du décalage horaire qui me fait chercher à tout moment quelle heure il est à Athènes quand j'écris comme maintenant, et donc ce matin, à Québec.

En tout cas, j'avais l'intention de faire 107 livraisons. Et je tenterai d'arriver à ce chiffre, mais à partir d'une autre expérience : je retourne dans quelques semaines au Manitoba pour rencontrer des copains d'il y a 50 ans, qui ont fait le baccalauréat ès arts avec moi. Je vais donc tenter d'écrire huit textes sur je ne sais trop quoi qui m'arrivera pendant ce séjour. Comme je l'ai fait jusqu'à maintenant, je mêlerai toutes sortes de choses, réelles et imaginaires et réfléchies. Du coup, je signale que je travaillerai pendant quelques temps, soit les semaines à venir, sur ce qui a déjà été fait et qui terminera demain, soit quelques 1100 pages de livraisons quotidiennes, avec l'idée de peaufiner (hum ! quel mot ambitieux !) ce qui a été fait. Mais pour ce qui viendra depuis le Manitoba, je trouve que c'est un peu hors contrat. Je vous demande donc de m'indiquer si vous voulez avoir les huit dernières livraisons (en supposant, toujours, que je réussisse à faire ce que j'ai l'intention de faire). En tout cas, si vous n'en faites pas la demande explicite, je ne vous dérangerai pas avec mes *Matins manitobains*. Mais d'abord il faut finir la tâche déjà entreprise.

Voilà : nous avons *fait* une journée complète à la maison. Une journée à *faire* des emplettes chez Métro, à remettre les choses à leur place et à retrouver dans sa tête et sa mémoire physique ses petits gestes automatiques qui font la gestion presque inconsciente du quotidien (« Où mettais-je les biscuits, et la pâte

dentifrice, et les savons pour la douche, ils sont cachés où encore ? Ah oui, voilà ! »). Nous sommes aussi passés voir une première petite famille avant de rencontrer dans les jours à venir tour à tour les deux autres, qui sont à Québec : et tout ce beau monde est bien occupé, et ils ont leur vie à eux. Nous en avons même profité pour manger chez Poutineville : c'était onze heures du matin ici, mais nos ventres marquaient le 18 heures d'Athènes, et on venait d'ouvrir le restau pour la journée sur la rue Saint-Joseph à côté de chez nous, et les souvenirs se sont ajoutés à la faim, et nous sommes entrés, et nous avons mangé. Oui, la poutine, même la poutine, quand on s'y met avec un peu d'inventivité et des ingrédients de qualité, peut devenir un plat savoureux.

Peu à peu, nous mettons de l'ordre dans nos affaires dans nos vies, et diverses tâches sont déjà accomplies : la correspondance accumulée a été examinée, la télé a été re-branchée, et le lavage de fond en comble de nos vêtements a été fait (les éventuelles puces de lit sont éliminées). Mais tout se fait au ralenti, d'abord parce que nous sommes encore en mode décalage, et que la fatigue des dernières semaines, niée par nous ou gardée sous le boisseau pour les autres, appelle à être gérée, et il n'y a au fond qu'une façon efficace de le faire, soit en dormant un peu plus et à des heures inhabituelles qui font qu'on repart toujours un peu sur le mauvais pied. Il reste mille et une petites choses à régler, et nous le ferons. Et d'abord, nous recevrons Bernard et Monique ce soir pour le plaisir de nous revoir et de parler des aventures de part et d'autre, et du Cercle du savoir, et de la Sicile, et de quelques tristes nouvelles.

Et puis par ici, la ville roule au ralenti, *because* c'est la seconde des fêtes nationales, la fête nationale du pays transnational, soit *Canada Day* qui allonge la fin de semaine, et qui fait que tout plein de commerces et de services sont fermés. Il n'y a pas de doute que pour moi *Canada Day* n'est pas une fête. Né au Manitoba, et connaissant la difficile réalité des Francos hors Québec, je ne me réjouis pas autant que d'autres de voir que Eliot a gagné sur Pierre, et Trudeau est devenu True-Dough. Il s'appelle Justin, mais je le trouve bien peu juste, et fort peu sensible à la réalité de l'inégalité fondatrice du Canada, celle des Anglo, qui écrasent plus ou moins volontairement, leurs concitoyens, eux qui ne parlent pas la même langue et qui n'ont pas la même expérience nationale. Malgré son image soignée et ses chaussettes *cute*, pas plus que son frère est-il un homme dont l'âme est française ; au contraire, je sens chez lui une solide colère contre tout ce qui ne rentre pas dans son modèle post-national. Il est clair pour quiconque l'écoute parler qu'il pense en anglais, qu'il vit en anglais, qu'il ne sait à peu près rien de son héritage de Français d'Amérique, qu'il trouve tout cela encombrant, lui qui, comme son frère, vit dans un monde sans nation, lequel monde imaginaire est son utopie, dérangée de temps en temps par la réalité politique telle qu'elle est, laquelle l'irrite au point de devenir Justin l'injuste. Mais cela n'est pas bien grave : les Québécois en ont vu d'autres, et peut-être sauront-ils résister à cette nouvelle façon de les nier ; et ils ont déjà su gérer les trahisons successives des chefs politiques qu'ils avaient élus ; et il est possible que le confort et l'indifférence dont parle Arcand ne soit pas le sort qui leur est échu.

Par contre, pour fêter *Canada Day* comme il faut, j'ai pensé, il y a de cela déjà bien des semaines, soit quand j'ai commencé à concevoir ses matins méditerranéens et que j'ai vu qu'ils risquaient de se rendre jusqu'à cette date fatidique, j'ai imaginé donc que je vous offrirais une réflexion faite sur Plutarque, mais en anglais. Plutarque devait figurer, et il a figuré, de façon importante dans notre voyage en Grèce, et je voulais le marquer par quelque remarques ; et je savais déjà que, durant les matins méditerranéens encore à écrire, je réfléchirais beaucoup sur l'éducation, car c'est un sujet qui m'obsède et qui l'obsédait lui aussi. J'ai choisi la traduction d'une conférence que j'ai faite d'abord en français : je trouvais comique de faire le contraire de Justin, soit de penser d'abord en français, mais de traduire ensuite en anglais. Vous avouerez que ma protestation politique est assez aimable, et qu'on a déjà vu réaction plus violente devant ce qu'on juge être une injustice fondamentale. Quoi qu'il en soit, voilà donc pourquoi vous trouvez les phrases qui suivent. Je sais que pour mon montrer l'émule de mon chef, j'aurais dû écrire une phrase en anglais et ensuite une phrase traduite en français approximatif, mais j'ai cru que la chose serait trop ridicule, comme je le trouve quand notre premier ministre se permet l'exercice comique de parler dans le sabir qui est le sien. Vous trouverez donc en note le texte original.

Plutarch, the greatest
Renaissance philosopher:
Teaching and learning about teaching and learning¹³⁷

At least one thing is sure about Plutarch: he is one of the greatest writers of the Renaissance. This statement is a paradox, no doubt: Plutarch of Chaeroneia is a Greek author, who lived in the Roman Empire during the second century A. D., and not during that vague period between the Middle Ages and the Modern Era called the Renaissance. And yet, one could say that for us his works exist only since the Renaissance, since he is quoted by none of the important writers and thinkers of the Middle Ages, for example neither by Augustin nor by Thomas Aquinas, and since his influence during the nearly one thousand years that make up the Middle Ages is minimal, or even non-existent. It is only from 1373 on that Plutarch was reborn in the West and became a kind of universal reference during the

137. Plutarque, le plus grand philosophe de la Renaissance : enseigner et apprendre au sujet de l'enseignement et l'apprentissage

following centuries.¹³⁸

For example, Machiavelli quotes him, applauds him and criticizes him in the *Prince* and the *Discourses on Livy*. In his *Utopia*, More imagines that Hythlodæus, his hero, introduces Plutarch's works on the island of Utopia, so as to further perfect an already perfect political regime. Several of Shakespeare's plays – I mention only Julius Caesar – are *unthinkable* without the pages of Plutarch's *Lives*. Budé, Erasmus, Estienne, and Amyot, the finest minds of the Renaissance, translated one or other his works. Of Plutarch, Montaigne writes: "Historians are the real prey of my studies, because they are pleasing and easy; also, thinking on the natures and conditions of different men, on the customs of different nations, is the true subject of moral science. And they who write lives, in as much as they play more with thoughts than with events, more with what comes from inside than what goes outside, they are better adapted to me. That

138. Une chose au moins est claire au sujet de Plutarque : il est un des plus grands auteurs de la Renaissance. L'affirmation est sans doute un paradoxe : Plutarque de Chéronée est un auteur grec qui vécut dans l'Empire romain au deuxième siècle après Jésus-Christ, et non durant cette période mal définie qui se situe entre le Moyen-Âge et les Temps Modernes ; il n'est donc en rien un auteur de la Renaissance. Pourtant, on peut dire que son œuvre n'existe pour nous que depuis la Renaissance, puisqu'il n'est cité par aucun des penseurs importants du Moyen Âge, par exemple ni par Augustin, ni par Thomas d'Aquin, et que son influence pendant les près de mille ans que constitue le Moyen Âge, est, en autant qu'on peut même la déceler, minimale. Ce n'est qu'à partir de 1373, que Plutarque renaît en Occident pour devenir une sorte de référence universelle pendant les siècles qui suivent.

is why , Plutarch is my man."¹³⁹

But Plutarch's life or his influence does not end with the Renaissance. In the eighteenth century, Rousseau repeats Montaigne's theme: if one can believe the citizen of Geneva, Plutarch is not only an author that he pillaged in order to produce his own works, but also a thinker with whom he was always discussing. Later on, the historian Michelet sees in Plutarch, if not a model for the modern historian, at least an inevitable source of facts; in his opinion, in order to be able to understand the Ancients from the inside, one must read Plutarch's works. Michelet writes: "All of antiquity is there, not only in its heroes, its virtues and its vices, but also in its religion, its customs and its opinions, in

139. Ainsi Nicolas Machiavel le cite, l'approuve et le prend à parti dans le *Prince* et dans les *Discours sur Tite-Live* ; Thomas More imagine dans l'*Utopie* que son héros Hythlodæus introduit l'œuvre de Plutarque sur l'île d'Utopie, apportant au régime politique parfait un surplus de perfection ; plusieurs des pièces de Shakespeare, je ne signale que *Jules César*, sont *impensables* sans la source historique des *Vies des hommes illustres* ; Budé, Érasme, Estienne, Amyot, soit la fine fleur de la Renaissance européenne le traduisent ; de Plutarque, Montaigne écrit : « Les historiens sont le vrai gibier de mon étude : car ils sont plaisants et aisés : et quant et quant la considération des natures et conditions de divers hommes, les coutumes des nations différentes, c'est le vrai sujet de la science morale. Or ceux qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuse plus aux conseils, qu'aux événements, plus à ce qui part au dedans, qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me sont plus propres. Voilà pourquoi, c'est mon homme que Plutarque. » En un sens, le témoignage emphatique de Montaigne n'est pas nécessaire, puisque tout lecteur de *Essais* reconnaît presque à chaque page et dans la forme même de l'essai que ce plus grand des auteurs français doit beaucoup à ce Grec venu à lui du fond des âges.

its prejudices, its science and its ignorance."¹⁴⁰

And then, as always, there is Nietzsche. When one knows about Nietzsche's education, and about his years as a teacher, when one has met with the kind of megalomania found in *Thus Spake Zarathustra*, one guesses that Nietzsche cannot not not have studied, loved and used Plutarch, the author who represents and calls for the great Greek and Roman synthesis produced during the Roman Empire. Thus this quote: "Greeks! Romans! Nobility of instinct, taste, methodical research, faith, the *willing* of a human future, the great *Yes* said to everything, all of that is visible in the *imperium romanum*, visible and perceptible to all the senses, the great style, not only in art, but in becoming, in reality, in truth, in *life*." When Nietzsche speaks of what was produced by ancient civilisation and what was destroyed by christianity, he is certainly thinking of Plutarch, among others, of

140. Or la vie ou l'influence de Plutarque ne s'arrête pas à la Renaissance. Au 18^e siècle, Rousseau reprend le thème de Montaigne : si l'on en croit le citoyen de Genève, Plutarque n'est pas seulement un auteur qu'il a pillé pour produire ses propres œuvres, c'est aussi un penseur avec lequel il a toujours été en dialogue. Plus tard, Michelet voit en Plutarque sinon un modèle pour l'historien moderne du moins une source incontournable ; pour celui qui veut comprendre les Anciens comme de l'intérieur, il faut passer par la lecture de l'œuvre de Plutarque : « Toute l'Antiquité est là, non seulement avec ses héros, ses vertus et ses vices, mais aussi avec sa religion, ses coutumes, ses opinions, ses préjugés, sa science, son ignorance. »

Plutarch' s books and their effect.¹⁴¹

Thus Plutarch is a great ancient author, who established himself in a sense during the Renaissance and from there on acquired a considerable following. Nonetheless, Plutarch has almost disappeared from view during the twentieth century, so much so that his name is little known to contemporary educated men and women. And nothing indicates that the twenty-first century will be any more open to his works, his thought and especially his idea of the best education. This is due to a few important obstacles. One could, for example, talk of the victory of science, or rather of a certain idea of science, in the hearts and minds of women and men of all nations and of all classes. Or else, of the contemporary dogma that not only the ideas and values of our time are the only ones that can be held (there's nothing new there: every vigorous society has proclaimed this dogma), but also that our values are the best *because* we see and hold and defend the

141. Puis il y a Nietzsche. Quand on connaît quelle fut son éducation et quelles furent ses années comme professeur, quand on a rencontré la *folie des grandeurs* de l'auteur d'*Ainsi parla Zarathoustra*, on devine qu'il ne peut ne pas avoir fréquenté, aimé et *utilisé* Plutarque, l'auteur par excellence qui représente la grande synthèse grecque et romaine qui constitue l'Empire romain. Il est facile de voir que la citation suivante est une sorte de louange de l'œuvre de Plutarque : « Grecs ! Romains ! La noblesse de l'instinct, le goût, la recherche méthodique, le génie de l'organisation et de l'administration, la foi, la *volonté* d'un avenir humain, le grand " oui " à tout, tout cela visible dans l'*imperium romanum*, visible et perceptible à tous les sens, le grand style, non plus seulement en art, mais devenir réalité, vérité, *vie...* ». Quand Nietzsche parle de ce que la civilisation ancienne a produit et de ce qui fut détruit par le christianisme, il pense sans doute à l'œuvre de Plutarque et à l'effet de cette œuvre.

fact that all values are finally a question of choice or of authenticity and that rational comparison has little to do with life, with real life, with life in our time.¹⁴²

It seems to me that the principal reason for Plutarch's eclipse, the very reason why Plutarch is no longer read seriously, unless it is by weird people like me, is the reason why he was popular in the past. In his principal work, the *Lives of Ancient Greeks and Romans*, Plutarch supposes that there are great men, or excellent men, excellently good and excellently bad men, and that it is essential to reflect on this fact. This idea or fact, whether it be called the human hierarchy or the hierarchy of human desires or the hierarchy of ways of life, goes against a network of opinions that I will call the *obvious facts* of liberal democracy. It was obvious to Galileo Galilei's contemporaries that the moon was an incorruptible heavenly body, that there

142. Plutarque est donc un auteur ancien de grande envergure, qui s'est établi pour ainsi dire à la Renaissance, et qui depuis cette base historique a eu une influence considérable. Il n'en reste pas moins que Plutarque est presque disparu de la carte au vingtième siècle ; à tel point que son nom est peu connu des contemporains éduqués, hommes et femmes. Tout indique que le vingt-et-unième siècle ne sera pas plus réceptif à ses œuvres, à sa pensée et surtout à son idée de la meilleure éducation. Cela tient à quelques obstacles importants. On pourrait signaler par exemple la victoire de la science, ou plutôt d'une certaine idée de la science, dans le cœur et l'esprit des femmes et des hommes de toutes les nations et de toutes les classes. Ou encore la certitude contemporaine que non seulement les idées ou les valeurs de notre temps sont les seules qu'on puisse soutenir (cela n'est pas nouveau : toute société un peu vigoureuse a proclamé ce dogme), mais aussi que nos valeurs sont les meilleures *parce que* nous voyons et défendons le fait que toutes les valeurs sont une question de choix ou d'authenticité et que la comparaison rationnelle n'a que peu à faire avec la vie, avec la vraie vie, avec la vie de notre temps.

just couldn't be mountains on the moon and therefore that it was useless to look through a telescope in order to check and see if there were mountains on the moon. In the same way as the mountains were impossible to a medieval mind, Plutarch's great men have become impossible to us. We know without the shadow of a doubt that all men are men, or rather that all women and all men are equal and similar as human beings, and that all men and all women are respectable by the very fact of being human. And we all know by heart the long development on the dangers of fascism, sexism, and racism which must be heartily undertaken whenever these obvious facts are questioned, or even when they are not aggressively proclaimed and imposed. Therefore, I won't try to have you look

through Plutarch's telescope.¹⁴³

However Plutarch wrote other texts — they are called the *Moralia*, or the moral works. Several of them propose themes which could interest today's men and women. I am thinking for example of *On curiosity* or *How to tell a flatterer from a friend*. Wouldn't themes like these be useful in our over-commercialized and *over-mediatised* societies? These texts — of varied form — are not loaded down with the difficulties that weigh upon the *Lives*. To illustrate the second facet of Plutarch's works, I will dare to present a few comments

143. La raison principale de l'éclipse du philosophe de Chéronée, me semble-t-il, la raison qui fait que Plutarque n'est plus lu avec sérieux, si ce n'est par quelques énergumènes comme moi, est la raison pour laquelle il a été si populaire par le passé. Dans son œuvre principale, les *Vies des hommes illustres*, Plutarque suppose comme évident qu'il y a des grands hommes, qu'il y a des hommes qui sont excellents, excellemment bons et excellemment méchants, et qu'il est essentiel de réfléchir sur ce fait. Cette idée, ou ce fait, qu'on l'appelle la hiérarchie humaine, ou la hiérarchie des désirs humains, ou la hiérarchie des modes de vie, va contre un réseau d'opinions que j'appellerais les évidences de la démocratie libérale. Comme il était évident pour les contemporains de Galileo Galilei que la Lune était un corps céleste incorruptible, qu'il ne pouvait pas avoir de montagnes sur la Lune et donc qu'il était inutile de regarder par un télescope pour vérifier s'il y avait des montagnes, Plutarque et ses hommes illustres sont devenus inutiles ou dépassés pour nos contemporains. Nous savons hors de tout doute possible que tous les hommes sont des hommes, ou pour mieux dire, toutes les femmes et tous les hommes sont égaux et semblables en tant qu'êtres humains, et que tous les hommes et toutes les femmes sont respectables du simple fait d'être humains. Et nous connaissons tous par cœur le long développement à faire avec cœur et chaleur sur les dangers du fascisme, du sexisme et du racisme à la moindre interrogation portée sur ces évidences, bien mieux à la moindre faiblesse dans la proclamation et la promotion des droits égaux. Je n'essaierai donc pas de vous faire regarder par le télescope plutarchéen.

on *How to listen*, or *How to listen to lectures*.¹⁴⁴

One word however on the very theme of Plutarch's lecture. It pertains to the way, good or bad, of listening to a lecture; in a sense, to learn something from Plutarch's lecture, one need already know what it pertains to, that is to say the rules of efficient listening. As a consequence, I intend this afternoon to add a level of complexity and difficulty to this subject: I am giving a lecture on a lecture about lectures. But rather than examining my *Cirque du Soleil* contorsions, let us begin at the beginning, with a summary of Plutarch's lecture.¹⁴⁵

1. Plutarch announces that he will present the rules that govern listening to those who persuade young men of the truth, so that they might submit themselves to reason when these young men will

144. Mais Plutarque a écrit d'autres œuvres, celles qu'on appelle les *Moralia*, ou textes moraux. Plusieurs d'entre eux proposent des sujets qui pourraient intéresser les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Je pense à *De la curiosité* et *Comment distinguer l'ami du flatteur* : des sujets semblables ne seraient-ils pas utiles dans nos sociétés sur-médiatisées et hyper-commerciales ? Ces textes de formes variées ne souffrent pas de la difficulté qui grève *Les Vies des hommes illustres*. Pour illustrer ce deuxième volet de l'œuvre de Plutarque, j'oserai quelques commentaires sur le texte *Comment écouter*.

145. Un mot d'abord sur le sujet de cette conférence de Plutarque. Elle porte sur les manières, bonne et mauvaise, d'écouter une conférence philosophique ; donc en un sens, pour bien entendre la conférence que prononce Plutarque, il faut déjà savoir ce dont elle traite, à savoir les règles de l'écoute efficace. Il est donc question cette après-midi d'ajouter à la complexité et la difficulté du propos, en prononçant une conférence sur une conférence au sujet des conférences. Mais plutôt que de trop examiner ses contorsions du Cirque du Soleil, commençons par le commencement, à savoir un résumé.

become free. 2. Hearing, a source of passions, is also a source of rationality when it is educated by philosophical words. 3. But one must learn how to listen these words; one must learn the rules of efficient listening. For example, one must listen before speaking, and one must listen seriously to things said seriously. 4. Silence is the mark of a mind that wants to learn; the way of silence is the opposite of the way of a disputatious mind. 5. A disputatious person is envious; and envious people are looking for companions with whom they can criticize rather than with whom they can learn. 6. To correct one's envy, one must develop an open and admiring mind, so as to profit from the very mistakes of a lecturer and even then to correct oneself and one's ideas. 7. On the other hand, one must have a critical mind when it comes to the basis of what one hears. 8. One must be wary of the pleasure to be had from words and look to the moral profit of lectures. 9. One must also learn to be pleased with tough or bare words and put off the search for the pleasure that comes from a beautiful speaking style. 10. One must receive what is offered and ask only useful or necessary questions. 11. One must ask questions well adapted to the lecturer's talent. 12. But one must also look to one's needs, since the role of a philosopher and of his listener is to better oneself. 13. One must avoid both a cool reception and limitless praise when dealing with a lecturer. 14. One must listen actively. 15. One must avoid exaggerated or inexact applause. 16. One must receive philosophical corrections correctly, that is to say seriously when the lecturer is serious, and playfully when he is playful. 17. One must have courage,

especially at the beginning of one's education; one must not refuse to ask questions out of shyness or pride. 18. One must accept to appear to be ignorant and ridiculous; but one must not ask too many questions.¹⁴⁶

This summary, as clumsily faithful as possible, has the advantage of showing things as they are. That is to say, it shows up some of the weaknesses of

146. 1. Le but de Plutarque est d'exposer les règles pour écouter comme il le faut ceux qui persuadent de la vérité pour mieux se soumettre à la raison au moment où on deviendra libre. 2. L'écoute, source de passions, est source de rationalité si elle est éduquée par les mots philosophiques. 3. Mais il y a nécessité d'apprendre à écouter ces mots : par exemple, il faut écouter avant de parler ; et il faut écouter les propos sérieux avec sérieux. 4. Le silence est signe d'un esprit qui veut apprendre : c'est le contraire du comportement d'un esprit disputeur. 5. Le fond de l'attitude du disputeur est l'envie. Or l'envieux cherche à trouver des compagnons qui critiquent avec lui plutôt que d'apprendre. 6. Pour corriger l'envie, il faut développer un esprit accueillant et admiratif au point de tirer profit des erreurs éventuelles d'un conférencier et même alors de se corriger soi-même ou ses idées. 7. En revanche, lorsqu'on écoute, il faut être critique sur le plan du fond. 8. Il faut se méfier du plaisir qu'on a à écouter et focaliser sur le profit moral des conférences. 9. Aussi, on doit apprendre à prendre plaisir aux discours *rudes* ou à remettre à plus tard le plaisir qu'on prend au beau style. 10. Il faut recevoir ce qui est offert et ne poser que des questions utiles ou nécessaires. 11. Il faut poser des questions qui *vont* avec le talent du conférencier. 12. Mais il faut quand même tenir compte de ses besoins, car le rôle du philosophe (et de son auditeur) est de (se) corriger. 13. Il faut éviter la froideur face au philosophe et la louange sans limite, laquelle dérange les autres. 14. Il faut écouter activement. 15. Il faut éviter les louanges exagérées ou inexactes. 16. Il faut recevoir les corrections philosophiques comme il le faut, soit avec sérieux quand on est sérieux, avec un sourire quand on badine. 17. Il faut avoir du courage surtout aux débuts de l'éducation ; il faut ne pas refuser de questionner par timidité ou par orgueil. 18. Il faut accepter de paraître ignorant et donc ridicule. Mais il ne faut pas poser trop de questions.

Plutarch's lecture. Plutarch appears to be a very serious person, who analyses morally and also — dare I say — boringly what everyone already knows in order to reflect upon it. He presents obvious truths or commonplaces as if they were momentous discoveries. Who doesn't know that when listening to a lecture, it is best to stay awake? But his commonplaces aren't even useful because they are stated in too general a manner, or because they presented with their pros and cons, or because they literally contradict one another. One must not ask too many questions during a lecture, says Plutarch. Fine. But how much is too much? One must not be shy when one asks a question, nor proud, adds Plutarch. Fine. But how does one find the golden mean between shyness and pride? One must be serious, declares Plutarch. Fine. But one must also be playful, adds Plutarch. But when should one be playful? Plutarch is silent. Lastly, his useless commonplaces are presented mechanically: the same turns of phrase or the same types of arguments return continually — images, examples, simple-minded saws. Worse than that, despite its simplicity, the text is more or less without order: Plutarch repeats himself, piles one remark on top of another and ends without

announcing or even offering a conclusion.¹⁴⁷

I can't save Plutarch's lecture from seeming mediocre. And yet a colleague told me that when he was twenty he stumbled onto one of Plutarch's treatises – it was *On curiosity* – and was deeply moved; moreover, said he, it changed the way he approached intellectual matters. And so I will attempt a few remarks that might encourage you to take Plutarch's *How to listen* seriously. Maybe the magic that worked on my

147. Ce résumé, aussi bêtement fidèle que possible, a l'avantage de présenter les choses sans fard. Du fait même, il indique quelques-unes des faiblesses de la conférence de Plutarque. Plutarque paraît être un monsieur fort sérieux qui traite fort moralement, mais fort ennuyeusement, ajouterais-je, de ce que tout le monde sait sans avoir à y réfléchir. Il propose comme des découvertes des vérités évidentes, ou encore des lieux communs. Qui ne sait pas que lorsqu'on écoute une conférence il est mieux de rester éveillé ? Or ces lieux communs n'ont même pas la grâce d'être utiles tellement ils sont généraux, ou présentés sous la forme du pour et du contre, ou même bel et bien contradictoires. Il ne faut pas trop questionner lors d'une conférence, dit Plutarque : fort bien. Mais combien est-ce que de trop questionner ? Il ne faut pas être trop timide quand on questionne, ni trop orgueilleux, ajoute Plutarque : fort bien. Mais comment trouver un juste milieu entre la timidité et l'orgueil ? Il faut être sérieux, déclare Plutarque : fort bien. Mais il faut aussi être léger, ajoute-t-il. Mais quand devrait on être léger ? Plutarque est silencieux. Enfin, ces lieux communs inutiles sont présentés de façon presque mécanique (toujours les mêmes tournures ou la même sorte d'arguments, à savoir des images, des exemples historiques et des conseils sans explication ou justification psychologique). Ce qui n'exclut pas que le texte soit bien désordonné. Plutarque se répète, entasse des remarques qui n'ont aucun lien entre elles, et termine son texte sans annoncer ni même produire une conclusion.

colleague will work on you.¹⁴⁸

A first defence of Plutarch will consist in reminding you of one of Plato's texts, for Plato was Plutarch's teacher. Plato's words are found in the *Phaedrus*, when Socrates condemns books — a condemnation that everyone knows of — but when he also criticizes oral lessons, and therefore all forms of teaching. What Socrates condemns in fact is rote or lazy learning, whether it is done through books or through oral teaching, whether it is the effect of the teacher or of the student. The Socratic condemnation found in one of Plato's books aims at Socrates and his questions, and Plato and his book, and Socrates' interlocutor and Plato's reader. In his lecture, Plutarch encourages efficient or active listening, but it seems to me that his remarks also aim at efficient reading. After all, he wrote down his lecture, for a reader or readers: *How to listen* is paradoxically a written lecture. And when Plutarch speaks or writes to the listener or the reader, he also gives hints to the speaker or the writer. However that may be, efficient reading, or efficient listening, is a rather mysterious thing, but such an important one, not only for professors, but also for students, that any light that can be shed on it, even a

148. Je ne saurais sauver la conférence Plutarque contre cette apparence de médiocrité. Et pourtant un collègue me disait dernièrement qu'à vingt ans, il avait été touché en profondeur par *De la curiosité*, qu'il avait trouvé par hasard. Aussi j'aimerais faire quelques remarques qui encourageraient à prendre *Comment il faut écouter* au sérieux. Peut-être l'heureux hasard qui fut celui de mon collègue pourra se répéter et la magie de Plutarque agir de nouveau.

weak one, is a plus.¹⁴⁹

So when does listening and reading become efficient, according to Socrates, Plato and Plutarch? They work when one links what is said or written to one's experience thanks to a personal thinking through that makes sure that the other persons ideas really become one's own. I will attempt therefore to think through Plutarch's words and ideas while returning to my experience as a teacher and student, as a reader and a writer, as a speaker and a listener. I am afraid I will say things that are so obvious that you will probably fall asleep on me. I am obliged to do this, not so much because Plutarch's text is simplistic, as because what is essential to life and to the life of the

149. Ma première défense de Plutarque consistera à rappeler un texte de Platon, qui était le maître de Plutarque. Il se trouve dans le *Phèdre*, là où Socrate condamne les livres – condamnation que tout le monde connaît – mais où il fait aussi la critique des leçons orales. Ce que Socrate condamne, en fait, c'est l'apprentissage automatique ou paresseux, qu'il se fasse par les livres ou lors de leçons orales, que ce soit la faute du professeur ou celle de l'étudiant. La condamnation socratique qu'on trouve dans ce livre de Platon vise et Socrate avec ses questions et Platon avec son livre, et l'interlocuteur de l'un et le lecteur de l'autre ; la condamnation comporte une mise en abyme. Or durant sa conférence, Plutarque encourage l'écoute efficace d'une conférence, mais il me paraît que les remarques qu'il fait porte aussi la lecture efficace des livres. N'a-t-il pas mis par écrit sa conférence en faveur d'un lecteur ? Car *Comment il faut écouter* est, paradoxalement, un écrit. Et quand Plutarque s'adresse à son auditeur ou à son lecteur, il donne aussi des indications à un conférencier ou à un écrivain. Quoi qu'il en soit, la lecture efficace, ou l'écoute efficace, est une chose assez mystérieuse, mais si importante, non seulement pour les professeurs, mais aussi pour les étudiants, que toute lumière sur elle, même imparfaite, est un atout.

intelligence, because what education is in truth is founded on dull facts. And yet on dull facts that remain mysterious, if only because they keep escaping us. Facts, especially dull facts, seem to accumulate on our blind sides, the better to blindside us.¹⁵⁰

I remember having gone in 1979 to the World Congress of Philosophy here in Montreal. The great names of philosophy gave lectures one after another, on all kinds of subjects, according to all the disciplines into which philosophy has fragmented itself: there were presentations by Americans et Russians, by Frenchmen and Englishmen, by Muslims and Jews and atheists, on semiology, on logic, on political philosophy, on metaphysics, on epistemology. Thirty lectures were offered simultaneously during 45 minute periods, followed by another thirty lectures, and so on for many

150. Mais quand une écoute devient-elle efficace, ou une lecture efficace, selon Socrate, Platon et Plutarque ? C'est quand on rattache ce qui est dit, ou écrit, à son expérience par une réflexion personnelle qui assure que les idées de l'autre deviennent réellement les nôtres. Je vais donc tenter de réfléchir sur les mots de Plutarque en revenant sur mon expérience de professeur et d'étudiant, de lecteur et d'écrivain, d'écouteur et de locuteur. Je crains de dire des choses tellement évidentes que vous allez vous endormir. Mais je suis obligé de le faire, non pas parce que le texte de Plutarque porte sur ces choses évidentes, mais parce que l'essentiel de la vie, et de la vie de l'intelligence, parce qu'en vérité l'éducation est fondée sur des choses ennuyantes. Des choses ennuyantes qui demeurent pourtant mystérieuses, ne serait-ce que parce que les choses ennuyantes nous échappent à tout moment. Les choses ennuyantes se cachent en grand nombre dans nos angles morts et sortent de *nulle part* pour nous écraser.

days. During that time, I walked around the Centre des Congrès in a sort of daze.¹⁵¹

At one point, I entered a room where a well known French professor was to present remarks on Rousseau's *Emile*. The lecture was an honest one, but wasn't anything to write home about. Let me say it in the simplest terms: I didn't learn anything. Once the French professor had finished and the dozen or so listeners had applauded as per the etiquette of these shows, another professor, a Québécois, of whom I had never heard, presented a paper on the allegory of the cave and education. I was immediately under a spell. Speaking in simple terms, referring continually to Plato and, to my surprise, to Leibniz, Marc Renaud — that was his name — explained the strange relationship that exists between he or she who teaches and he or she who is taught. I remember having been astonished to hear words which helped me understand that experience a little better. I remember that hour as if it

151. Par exemple, je me souviens d'avoir assisté en 1979 au Congrès mondial de la philosophie qui avait eu lieu à ici Montréal. Les plus grands noms de la philosophie y faisaient des conférences les uns après les autres, sur tous les sujets philosophiques possibles et imaginables d'après toutes les disciplines en lesquelles s'est fragmentée la philosophie : il y avait des présentations d'Américains et de Russes, de Français et d'Anglais, de musulmans, de juifs et d'athées, sur la sémiologie, sur la logique, sur la philosophie politique, sur la métaphysique, sur l'épistémologie. On présentait au même moment une trentaine de conférences de 45 minutes, qui étaient tout de suite suivies par une trentaine d'autres conférences, et ainsi de suite pendant plusieurs jours. Je me promenais dans le Centre des Congrès dans une sorte de délire.

were yesterday.¹⁵²

What had happened? I had listened and I had learned. More exactly, my impression was that I hadn't learned anything new from Marc Renaud, but that I had rediscovered what I already knew: his lecture was for me like a lengthy déjà-vu. In other words, as I listened to each of his sentences, I said to myself: "Yes! Of course!" And yet that's not quite true. For two reasons. First, because every now and then, I didn't say: "Yes! Of course!", because I didn't understand what he had said, or I had the impression that what he had said didn't jive with my experience. But the way he spoke kept my mind open: rather, I was intrigued even when I disagreed. Secondly, I didn't always say: "Yes! Of course!", because I was struck by a word or an image that shed new light on his theme, new light that seemed right on, but that was so new that I wanted to

152. À un moment donné, je me suis rendu dans une salle où une professeure française de bonne renommée présentait des remarques sur l'*Émile* de Rousseau. La conférence fut honnête, mais n'offrait rien de spécial. Disons les choses tout simplement : je n'ai rien appris d'elle. Lorsqu'elle eut fini et que le petit public (une dizaine de personnes) eut applaudi comme le veut l'étiquette de ces spectacles, un autre professeur, un Québécois, dont je n'avais jamais entendu parlé, fit une présentation sur l'allégorie de la caverne et l'éducation. Je fus saisi : Marc Renaud, car tel était le nom du professeur, expliquait bien avec des mots simples, en se référant souvent à Platon, et à ma grande surprise à Leibniz, l'étrange relation qui existe entre celui ou celle qui éduque et celui ou celle qui est éduqué. Je me souviens d'avoir été étonné d'entendre des mots qui me rappelaient mon expérience de jeune professeur et d'éternel étudiant et qui me permettait de la comprendre un peu mieux. Je me souviens de cette heure comme si elle avait eu lieu hier.

mull over what he had said.¹⁵³

Once Marc Renaud had finished his lecture, there was applause, as always, and an embarrassed silence, as there sometimes is. No one had any questions to ask. In point of fact, I had all kinds of questions to ask while he was speaking; several times during his lecture I had even wanted to stop him so that he could clear up a point or repeat an expression. I vaguely remember having asked a question that was more or less stupid and to have stopped because the etiquette of these lectures calls for not more than one question per person. I was well mannered there, but once I got home I took the time to write to Marc Renaud. He was kind enough to send me his text,

153. Que s'était-il passé ? J'avais écouté et j'avais appris. Plus exactement, j'avais l'impression de ne rien apprendre de lui, mais de redécouvrir ce que je savais déjà : sa conférence s'est passé pour moi comme une longue session de paramnésie ou de déjà-vu. Pour le dire autrement, j'avais l'impression de dire : « Oui, évidemment ! » à chaque phrase qu'il disait. Pourtant, ce n'est pas tout à fait vrai. Pour deux raisons au moins. D'abord parce que de temps en temps, je ne disais pas « Oui, évidemment ! » : je ne comprenais pas ce qu'il disait, ou j'avais l'impression que ce qu'il disait ne correspondait pas à mon expérience. Mais Renaud parlait de façon à m'obliger à rester ouvert d'esprit : il m'intriguait. Ensuite, je ne disais pas toujours « oui » parce que j'étais étonné par un mot ou une image qui jetait une lumière nouvelle me semblait-il sur son thème, une nouvelle lumière qui me semblait juste, mais qui était si nouvelle que je voulais revenir sur ce qu'il disait.

which I read many times.¹⁵⁴

Why do we get an education? That was Marc Renaud's question. When I first heard his words, and later when I read them, I realized a few things. We get an education, we go to primary school and high school, and many of us go on to get a college education because everybody else is doing it, because that is the law. And university types, students, go on to another level in large part because they just keep striding along, and university types, professors, stay in the university for the rest of their lives because they can't go any higher and they can't do anything else. I can say all this more simply: we get educated because we want a job, and some continue all their lives. My father, an uneducated man, had me understand early on that I had to go to school for a long time and I had to get good marks and I had to listen closely in the classroom, because it was the best way not to have to work as

154. Lorsque Marc Renaud a terminé sa conférence, il y a eu des applaudissements, comme toujours, et un silence embarrassé, comme il y en a parfois. Personne n'avait de questions à poser. Dans les faits, j'avais toutes sortes de questions à lui poser : pendant qu'il avait offert sa conférence, j'avais voulu à plusieurs reprises l'arrêter pour qu'il éclaire un point ou qu'il répète une expression. Je me souviens à peu près d'avoir posé une question plus ou moins idiote et d'avoir cessé d'en poser ensuite parce que l'étiquette de ces conférences veut qu'on ne pose pas trop de questions de suite. J'ai suivi l'étiquette, mais une fois rendu chez moi, j'ai pris la peine d'écrire à Marc Renaud. Il m'a fait la gentillesse de m'envoyer son texte sur lequel je suis revenu bien des fois par après.

hard as he had.¹⁵⁵

But at the very heart of this utilitarian or somnambulistic vision of education, there remains something like the experience of what education can really be: thanks to education, one becomes a human being, a man or a woman. Education produces a kind of internal enrichment that is independent of its external effect, whether it be the applause of one's peers and the money or the power that one can garnish. In other words, education is a kind of polishing or cleaning up of one's soul. The Greeks, like Plutarch in his *How to listen*, used an interesting word to say education: *paideía*. *Paideía* had to do with *paidés* or children. As every child knows in his bones, a child's most important job is to cease being a child, something of which their parents regularly remind them with the classic words: "Stop being a child!"; something their brothers and sisters remind them of by saying: "You're such a baby!" when they want to hurt.

155. Pourquoi nous cherchons-nous à nous éduquer ? Voilà la question que posait Marc Renaud. Et en entendant ses mots, puis ensuite en les lisant, je me suis rendu compte de certaines vérités. Nous éduquons, nous allons à l'école primaire, puis à l'école secondaire, et bon nombre d'entre nous au collège, parce que tout le monde le fait, parce que c'est la loi. Pour leur part, les étudiants universitaires avancent encore d'un niveau en raison d'une erre d'aller acquise avant, et les professeurs universitaires restent à l'université parce qu'ils ne peuvent pas monter plus haut et qu'ils ne savent rien d'autre que de donner des cours. On peut le dire plus simplement encore : on s'éduque pour avoir un job, et certains continuent toute leur vie. Mon père qui n'était pas un homme très éduqué m'a fait comprendre très tôt qu'il fallait que j'aie longtemps à l'école et que j'aie des bonnes notes, et que j'écoute bien en classe, parce que c'était la meilleure manière de ne pas avoir à travailler comme lui.

Paidéia, education according to the Greeks, aims at making each child into that which he or she is not, an adult, an autonomous or free person, as Plutarch says at the beginning of his lecture. And an autonomous person, at least an autonomous person who has received a *paidéia*, is not free in the idiotic sense of the word: autonomous human beings are autonomous because they have made their own, in a sense, the limits that come from things, whether these limits come from their own natures or the nature of the things around them.¹⁵⁶

156. Mais au cœur même de cette vision utilitariste ou somnambuliste de l'éducation, il reste quelque chose comme une expérience de ce que peut vraiment être l'éducation : par l'éducation, on devient un être humain, un homme ou une femme. L'éducation produit une sorte de richesse intérieure qui est indépendante de son effet extérieur, de l'approbation du milieu ou de l'argent ou du pouvoir qu'on pourrait en retirer. Pour le dire autrement, l'éducation est une sorte de polissage ou de nettoyage de l'âme. Les Grecs, comme Plutarque dans sa conférence, utilisait un mot intéressant pour dire l'éducation : *paidéia*. La *paidéia* était l'affaire des *paidés* ou des enfants. L'affaire principale des enfants est de cesser d'être un enfant, comme le leur rappellent souvent leurs parents avec les mots classiques : « Cesse de faire l'enfant ! », comme le leur rappelle leurs frères et sœurs quand ils veulent les blesser en disant : « T'es un vrai bébé ! » – Vérité moins connue *pais* signifie *esclave*, et la *paidéia* sert à rendre libres les esclaves que nous sommes. – Car la *paidéia*, ou l'éducation selon les Grecs, a comme but de faire de chacun des enfants qui la pratique autre chose qu'il n'est, soit un adulte, un être autonome ou libre, comme le dit Plutarque au début de sa conférence. Or un être humain autonome, du moins un être autonome qui a connu la *paidéia*, ne devient pas libre dans le sens idiot du terme, soit de faire n'importe quoi : un être humain autonome est autonome parce qu'il s'est approprié, si l'on veut, les limites qui lui viennent des choses, que ce soit sa nature ou la nature des choses qui l'entourent.

But what is this education that teaches human beings what their limits are? If we continue to follow Plutarch's lecture, it is in part moral excellence. In one sense, the end of education is to turn a human being into a man or a woman who knows how to control himself or herself, who knows how to control emotions and urges, who knows how to be well measured. This form of education is in the foreground of Plutarch's lecture: it is not only the end but the means of education. However, this seems to be circular.¹⁵⁷

How can the end be the means? One way of getting out of the circle is to suggest that the end of education is much more than moral excellence; if one heeds Plutarch's suggestions, the end of education is intellectual excellence, or the knowledge of the soul or at least the loss of illusions about human power. But doesn't this solution create a new circle, or the same circle on another level? To say that intellectual excellence makes possible moral excellence that in turn makes possible intellectual excellence is to say that the

157. Mais qu'est-ce que cette éducation qui enseigne à l'être humain ses limites ? Si on suit toujours les suggestions de Plutarque, c'est au moins en partie une excellence morale. En un sens, le but de l'éducation est de faire de l'être humain un homme ou une femme qui sait se contrôler, qui sait contrôler ses émotions et ses pulsions, qui sait être mesuré dans ses actions. Cette forme d'excellence est très présente dans la conférence de Plutarque : c'est le but de l'éducation, semble-t-il, mais c'en est aussi le moyen. Cependant, cela semble être circulaire.

cause is the effect of its effect.¹⁵⁸

Moreover a practical difficulty adds itself to this theoretical difficulty. Neither the acquisition of moral excellence nor the acquisition of intellectual excellence are easy: they demand great efforts. As to moral excellence, I refer each of you to the experience of correcting some fault, like speaking out of turn. – I choose that one, because its one of my own pet faults, and because Plutarch mentions it several times. – Each one of us knows therefore in his flesh that becoming a better moral person is a full time job. As to intellectual excellence, I refer each of you to the undeniable fact that the greatest minds of all time, the greatest minds of the most respectable civilisations, say very different things about human beings. Islam speaks not like Christianity, and neither of them speak like a pagan religion; Nietzsche writes not as does Plato, and neither of them as does Augustine; ancient thought is fundamentally different from modern theses, and both are opposed to postmodern affirmations. It takes years to sift through one's opinions in truth. And yet sifting through one's opinions is the necessary prerequisite to getting beyond them. A judge must

¹⁵⁸. Une façon de sortir de ce cercle est de suggérer que le but de l'éducation est bien plus que l'excellence morale, soit l'excellence intellectuelle, soit la connaissance de l'âme, si on tient compte de quelques indications discrètes de Plutarque. Car l'excellence morale qui est le moyen de l'excellence intellectuelle, ou de la connaissance de l'âme, dépend en bonne partie de la connaissance de l'âme ou du moins de perte d'illusions au sujet du pouvoir humain. Mais cela n'établit-il pas un nouveau cercle, ou le même cercle à un autre niveau : l'excellence intellectuelle rend possible l'excellence morale qui, elle à son tour, rend possible l'excellence intellectuelle. N'est-ce pas dire que la cause est l'effet de son effet ?

follow hear both parties before judging: this is the very basis of justice. And who would not be a just man or woman?¹⁵⁹

I will end here lest I discourage you completely. If only to correct the discouragement that I might have already provoked, if only to conform myself to Plutarch's remark that we must be hardy or courageous, I will remind you of two practical experimental truths. Meeting a man or a woman who in truth is educated, be it morally or intellectually, is one of the great pleasures of life. I am thinking of a few precise examples, whose names I will keep to myself. This fact is the basis of all my efforts both as a teacher

159. Par ailleurs, cette difficulté théorique est doublée d'une autre difficulté pratique. Ni l'acquisition de l'excellence morale ni l'acquisition de l'excellence intellectuelle ne vont de soi : elles exigent l'une et l'autre de grands efforts. Pour ce qui est de l'éducation morale, je renvoie chacun à l'expérience qu'il a d'avoir à corriger un défaut, comme celui de parler quand il devrait se taire. – Je choisis celui-là, parce que c'est un de mes défauts *préférés*, et parce que Plutarque le mentionne à plusieurs reprises dans sa conférence. – Chacun de nous sait donc de la façon la plus intime que le progrès moral est un travail à temps plein. Pour ce qui est de l'éducation intellectuelle, je renvoie chacun au fait indéniable que les plus grands esprits de tous les temps et les civilisations les plus respectables disent des choses fort différentes au sujet de l'être humain. L'islam n'est pas le christianisme, et ni l'un ni l'autre n'est une religion païenne. Nietzsche n'est pas Platon, et ni l'un ni l'autre ne pense comme Augustin. La pensée ancienne est dans ses fondements différente de l'ensemble des thèses modernes et des affirmations postmodernes. Ça prend des années pour passer en vérité à travers ses options ; et pourtant il faut passer par ses options pour les dépasser ; car un juge doit entendre les deux partis avant de prendre parti : c'est la base même de la justice. Et qui ne veut pas être homme ou femme juste ?

and a student.¹⁶⁰

The second truth is that one can learn during a lecture. And so a lecture, or a course which is often just a lecture, can be an important moment in one's education. During four or five years, I tried to understand the thought of Martin Heidegger, or rather his *magnum opus*, *Being and Time*. All in vain. I even read its 600 pages twice over with very little profit. It was as painful as could be: page after long page of strange words that remained stubbornly obscure. I also studied Husserl, who is Heidegger immediate predecessor; since Husserl invented phenomenology and Heidegger was supposed to be a phenomenologist, I thought I might open a door that way. And I also studied Sartre, who is a kind of crazed Heideggerian; if Heidegger's philosophy is sometimes called German existentialism, I thought I might open another door that

160. Mais je m'arrête de peur de vous décourager pour de bon. Ne serait-ce que pour corriger le mal que j'ai peut-être déjà fait, ne serait-ce que pour me conformer à la remarque de Plutarque que nous devons être audacieux ou courageux, je vous rappelle deux vérités pratiques et expérimentales. Rencontrer un homme ou une femme éduquée en vérité, et moralement et intellectuellement, est un des grands plaisirs de la vie. Je pense à quelques cas très précis, dont je tairai les noms. Ce fait, et je suis persuadé que ce fait est accessible à tout un chacun, est la base de tous les efforts que je fais comme professeur et comme étudiant.

way. But nothing really worked, it seemed to me.¹⁶¹

Then one evening, Claude Piché, a professor of Montreal University, gave a lecture on *Sein und Zeit*. I went... laughing at myself, because I *knew* that it would be useless. Fifteen hardy souls showed up in the room. Professor Piché presented *Sein und Zeit* in a general way, while insisting on a few fundamental objections one could have when trying to grasp Heidegger's thought. At the end of the lecture, I knew that I would begin a third reading and that this time it

161. La seconde vérité expérimentale est qu'on peut apprendre quand on assiste à une conférence. Ce qui fait des conférences, ou des cours qui sont bien souvent des conférences, des moments importants de l'éducation. Pendant quatre ou cinq ans, j'ai tenté de comprendre la pensée de Martin Heidegger et plus précisément son *magnum opus*, *Être et temps*. Mais rien n'y faisait : j'ai même lu deux fois le texte de bord en bord sans comprendre grand chose. Ce fut une expérience pénible au possible : des pages et des pages de phrases longues alourdies par un vocabulaire étrange qui m'était à peu près incompréhensible. De plus, j'avais étudié Husserl, qui est le prédécesseur immédiat de Heidegger ; comme Husserl était l'inventeur de la phénoménologie et que Heidegger prétendait faire une phénoménologie herméneutique, j'espérais me faire ouvrir une porte de cette façon. Et de plus encore, j'avais étudié Sartre, qui est une sorte de disciple fou de Heidegger ; comme la philosophie de Heidegger est parfois appelée un existentialisme allemand, j'avais tenté de m'approcher de lui à travers l'existentialisme français. Mais rien ne fonctionnait, me semblait-il.

would work.¹⁶²

Sure enough, a few days later I took up the book and, like magic, I understood just about everything: it was as if someone had turned on a light in a room so that I could see for myself the furniture and other objects.¹⁶³

What a mysterious thing learning is! How satisfying! In the final analysis, Plutarch's lecture *On listening* is about this strange and deeply human activity. That is why one should read it and reflect upon what it says, and then listen to a lecture like this one.¹⁶⁴

162. Puis un soir, il y avait une conférence du professeur Claude Piché de l'Université de Montréal sur *Sein und Zeit* de Heidegger. Tout en riant d'avance de moi-même, parce que je savais que ce serait inutile, je suis entré dans la salle. Il y avait peut-être vingt personnes. On introduisit le professeur Piché, qui proposa de présenter *Sein und Zeit* en général du point de vue de quelques objections fondamentales qu'on pourrait avoir en lisant le texte. À la fin de la conférence, où j'ai pris une ou deux pages de notes, je savais que je pourrais recommencer ma lecture de Heidegger et que, cette fois, je comprendrais sans trop de difficulté.

163. Et quelques jours, plus tard, je me suis lancé une troisième fois dans la lecture du texte intégral : je comprenais tout ou peu s'en faut. C'est comme si quelqu'un avait allumé une lumière dans une pièce et qu'il me permettait ainsi de faire le tour des meubles et des objets qu'elle contenait.

164. Quelle chose étrange que l'apprentissage humain ! Comme il est satisfaisant d'apprendre ! En dernière analyse, la conférence de Plutarque *Comment écouter* porte sur cette étrange activité si profondément humaine. Voilà pourquoi il faut la lire et la méditer, et ensuite écouter des conférences comme celle-ci.

Livraison quatre-vingt-dix-neuvième : fête du Canada II, la fin et mon début (1er juillet).

« L'art de planter, continuai-je, fait-il partie de la science agricole ? — Assurément, répondit Ischomachus. — Comment alors se fait-il que je n'entende rien à planter, lorsque je sais semer ? — Toi, reprit Ischomachus, tu ne sais pas planter ? — Eh ! comment le saurais-je, moi qui ne connais ni les terrains propres aux plantations, ni la profondeur ni la largeur qu'il convient de donner aux fosses, ni à quel point il faut enfoncer le jeune plant pour qu'il devienne beau ? — Eh bien ! dit Ischomachus, apprend donc ce que tu ne sais pas. Tu as vu, j'en suis sûr, des fosses comme on en creuse pour faire des plants. — Oui, bien souvent, lui dis-je. — En as-tu vu qui eussent plus de trois pieds de profondeur ? — Non, par Jupiter ! elles n'avaient pas plus de deux pieds et demi. — En as-tu vu de plus de trois pieds en largeur ? — Non, par Jupiter ! elles n'avaient pas même deux pieds. — Maintenant, réponds-moi, en as-tu vu qui eussent moins d'un pied de profondeur ? — Non, par Jupiter ! jamais moins d'un pied et demi ; car les arbres se déplanteraient au moindre coup de bêche, s'ils étaient plantés à fleur de terre. — Tu sais donc, Socrate, qu'on ne donne aux fosses ni plus de deux pieds et demi, ni moins d'un pied et demi de profondeur. — Nécessairement, repris-je ; ce qui saute aux yeux

est de toute évidence ¹⁶⁵.
Xénophon, *Économique* 19.

165. Maintenant, reprit-il, un terrain sec et un terrain humide, les sais-tu distinguer à la vue ? — Un terrain sec, répondis-je, est, par exemple, celui qui avoisine le mont Lycabette, et tout autre analogue, un terrain humide est celui qui avoisine le marais de Phalère, et tout autre semblable. — Creuseras-tu profondément la fosse de ton plant dans un terrain sec ou dans un terrain humide ? — Dans un terrain sec, par Jupiter ! En creusant profondément dans un terrain humide, on rencontre l'eau ; or, on ne saurait planter dans l'eau. — C'est bien dit ; mais, quand les fosses sont creusées, as-tu remarqué quel temps on choisit pour planter chaque espèce d'arbre ? — Oui, certes. — Comme tu veux sans doute que tes plants prennent racine le plus vite possible, crois-tu que, mis dans une terre labourée, le pivot de la bouture perce plus tôt à travers une terre meuble qu'à travers une terre durcie faute de culture ? — Il est clair qu'il viendra plus tôt dans une terre façonnée que dans une qui ne l'est pas. — Faut-il mettre une couche de terre sous la plante ? — Sans contredit. — Mais crois-tu que la bouture prenne mieux racine, plantée droite vers le ciel ; ou bien, la renversant légèrement sous une couche de terre, lui feras-tu prendre la forme d'un gamma renversé ? — C'est ainsi, par Jupiter ! que je planterais. Par là on renferme plus d'yeux dans la terre : des yeux de la partie supérieure, je vois sortir des branches ; ceux de la partie inférieure doivent de leur côté, je crois, produire des racines. Or, si le plant jette beaucoup de racines en terre, je ne doute pas qu'il ne soit prompt à se fortifier. — Là-dessus, dit-il, tu es encore aussi avancé que moi. Mais te borneras-tu à combler la fosse, ou apporteras-tu la plus grande attention à fouler la terre autour du plant ? — Par Jupiter ! je la foulerai avec soin ; car si la terre n'était point foulée, l'eau, je le sais, la détremperait et la rendrait molle ; au premier soleil, elle se sécherait jusqu'au fond de sorte qu'il y aurait danger ou que le plant se pourrit par excès d'humidité, ou qu'il fût desséché par la chaleur, les fentes de la terre laissant brûler les racines. — Pour la plantation des vignes, tu en sais tout autant que moi, Socrate. — Et le figuier, repris-je, est-ce ainsi qu'on le plante ? — Je le crois, dit Ischomachus, et il en est de même pour tous les arbres à fruit :

Je sais le passage est trop long¹⁶⁶, mais je ne peux pas m'empêcher de le citer au complet, parce qu'il est un de mes préférés. J'y vois Xénophon se moquer en douce de Platon et représenter un Socrate qui apprend à enseigner en se faisant enseigner, ou plutôt en se remémorant, l'art de l'agriculture déjà connu du fait d'avoir des expériences qu'il a retenues sans trop s'en rendre compte ; il apprend alors qu'on peut enseigner en posant des questions ; il apprend aussi qu'apprendre, c'est mettre ensemble les expériences de façon à les comprendre les unes par les autres. C'est une sorte de caricature des théories épistémologiques fantasques de Platon que ce dernier attribue à leur maître aux deux. Les *Souvenirs* si mémorables de Xénophon sont trop drôles, et il faut tout le sérieux bétonné d'un universitaire pour ne pas voir que leur auteur, ou son héros, ou les deux, se moquent de nous, et surtout d'eux, des intellectuels professionnels dont il avait des exemples devant lui qui annonçaient les nôtres.

En tout cas, cette série de livraisons portant sur mes souvenirs et mes réflexions en terres méditerranéennes est sur le point de finir. Je ne suis plus en Italie depuis un bon moment, et je suis de retour de la Grèce depuis deux jours complets maintenant : les *Matins méditerranéens* ne méritent leur nom que par une sorte de transposition imaginaire. Les matins sont devenus canadiens et québécois, et c'est bel et bien *Canada Day* au Québec. Et voici un dernier récit des activités de la journée.

166. Si long que j'ai décidé d'en mettre plus que la moitié en note.

Hier, j'ai commencé à mettre de l'ordre dans mes affaires d'écriture, comme j'avais contribué à mettre de l'ordre dans les affaires physiques de notre voyage. Dans les jours à venir, je vais continuer relire les différentes livraisons de façon à corriger les erreurs de français (nombreuses au point de me faire honte), à compléter ou refaire les phrases mal foutues, et à ajouter ici ou là un bout de phrase ou des notes qui, je l'espère, rendront plus claire une remarque ou l'autre faite trop vite et sans esprit critique. Quand j'aurai fait le tour des 99 livraisons, et donc quand je me serai rendu de nouveau à celle-ci par un *giro* qui mimera mon *giro* méditerranéen, je placerai le tout sur ma page Internet. Je vous avertirai alors, et si le cœur vous en dit, vous pourrez chercher le texte complet, corrigé et, espérons-le, amélioré.

Quelques-uns ont eu l'amabilité de me dire que certaines pages, voire certains thèmes qui revenaient dans les pages qui se suivaient, leur paraissaient dignes d'être lus. On a ajouté qu'il s'agirait de les extraire de leur gangue événementielle pour en faire quelque chose de respectable, c'est-à-dire quelque chose de publiable. Or ce n'est pas du tout ce que je voulais en commençant tout ceci, ni ce que je veux en le terminant : c'est la gangue elle-même qui m'intéressait, en ce sens que je voulais rendre compte des événements de ce long voyage, mais aussi du fait que les événements, mettons, ordinaires sont le lieu où les réflexions naissent, croissent et parfois arrivent à une certaine justesse. Je voulais faire, en somme, une sorte de portrait de ce qui s'est passé autour de moi et ce qui se passait en moi, l'un nourrissant l'autre, l'un faisant dévier l'autre, l'autre et l'un se mêlant en vérité.

Pour ne prendre que mon Aulu-Gelle de modèle et ses *Nuits attiques*, il a écrit un livre bizarre où on le suit à la trace sans vraiment savoir où il va parce qu'il a empilé, ou a semblé empiler, les remarques comme elles lui arrivaient. En faisant un peu comme lui, au jour le jour, en notant non seulement remarques, mais observations, j'ai produit 99 livraisons, et quelque mille pages. Et comme j'ai dit hier et comme je le répète, je m'efforcerai de nettoyer un peu la chose, mais je la laisserai comme elle a été produite. Puis, si tout se passe comme je l'espère, j'y ajouterai sous peu 8 livraisons dites des *Matins manitobains*, auxquelles on s'abonnera ou non. Je ferai donc à la fin un texte de 107 livraisons écartelé pour ainsi dire en entre là où j'ai abouti à soixante-dix ans et là d'où je suis parti à vingt ans.

Et pourquoi, en expliquant cela, me vient-il en tête une des premières chansons de Vigneault que j'ai entendues alors que j'étais au Manitoba (la première qu'il aurait écrite à Québec dans le quartier Limoilou, selon ce qu'il dit) ? Il est question de Jos Montferrand, un homme fort légendaire.

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Jos_Montferrand

Vigneault lui demande comment on fait pour devenir un géant. Et Jos lui a dit ce qui suit :

« Si tu veux faire un vrai géant, va boire à même la rivière / Assieds-toi sur les montagnes puis lave-toi dans l'océan / Essuie-toi avec le vent, éclaire-toi avec la lune / Dors les pieds su'l'bord d'la dune puis la tête au bout du champ / Et puis la tête au bout du champ // Puis un beau jour tu sentiras en-dessous d'tes pieds

tourner la terre / Puis tu comprendras le chinois aussi bien qu'la reine d'Angleterre / Tu sauras fermer ta gueule, t'arrêteras d'faire des sparages / Pour écouter les nuages, mais petit gars tu s'ras tout seul / Mais mon p'tit gars tu seras tout seul. »

Et Vigneault, le poète, par une sorte de mise en abyme, nous apprend qu'il a appris à écrire en écoutant le géant lui parler sur le bord du Cap Diamant ; il a appris à ne pas être un géant dans les faits, parce que les géants, ça ne se peut pas, mais à être un poète, parce qu'on peut créer des géants par les mots, des géants qui feront rêver les autres, qui feront que les autres comprennent ce qu'ils sont et qu'ils peuvent devenir sinon des géants, du moins des adultes solides. Ou avec les mots mêmes de Vigneault.

Autant vous dire la vérité, j'ai pas grandi d'un sacré pouce / En seulement le diable me pousse quand je m'arrête de turluter / Je r'vire un bordi-bordagne, j'mets la ville dans la campagne / Puis Tit-Jean prend son violon, que la Province trousse son jupon / Que la province trousse son jupon.

Et il est clair que Vigneault a fait danser sa province, et qu'en chantant Jos Montferrand et quelques autres, il a presque fait qu'elle devienne un pays. Mais moi, qu'est-ce que j'ai compris alors sans trop avoir compris ce que je comprenais pourtant ? Que je voulais aller vivre par là-bas, près du Cap Diamant, où s'il n'y avait pas de géants, il y avait du moins des gens, comme Vigneault, qui vivaient un peu plus, qui voulaient vivre un peu plus, qui voulaient tout cela mais avec les autres et par les autres. Tout cela était

mêlé au mouvement souverainiste, ou plutôt indépendantiste. Et je voulais faire partie de cela en même temps que je trouvasse (excellent subjonctif imparfait que j'espère avoir bien employé) moyen de voir plus et mieux. En somme, j'étais jeune, et j'avais été éveillé par les mots d'un homme pour vouloir pour moi la possibilité de devenir un homme, un adulte, un humain clairvoyant. Et me voilà à l'autre bout de la vie... Et prêt à retourner au Manitoba pour quelques jours et repenser à mon départ.